



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

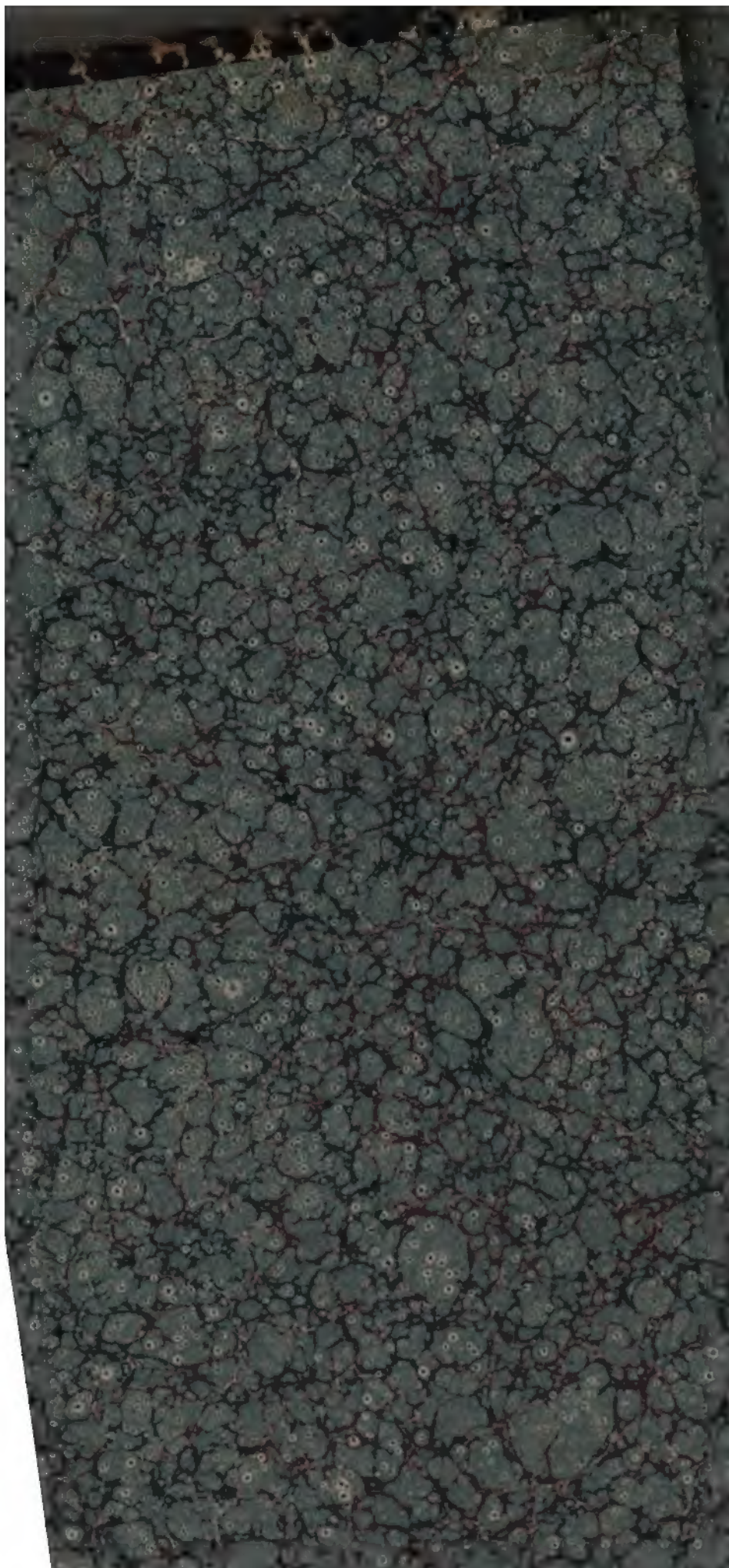
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>









600036904S

R-2

20d

ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE,

OU

SÉRIES DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE

OFFRANT EN FRANÇAIS

**LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE
ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES.**

CES DICTIONNAIRES SONT, POUR LA PREMIÈRE SÉRIE, CEUX

**D'ÉCRITURE SAINTE, — DE PHILOGIE SACRÉE, — DE LITURGIE, — DE DROIT CANON, —
DES HÉRÉSIES, DES SCHISMES, DES LIVRES JANSÉNISTES, DES PROPOSITIONS ET DES LIVRES CONDAMNÉS,
— DES CONCILES, — DES CÉRÉMONIES ET DES RITES, —
DE CAS DE CONSCIENCE, — DES ORDRES RELIGIEUX (HOMMES ET FEMMES), — DES DIVERSES RELIGIONS, —
DE GÉOGRAPHIE SACRÉE ET ECCLÉSIASTIQUE, — DE THÉOLOGIE MORALE, ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE,
— DE THÉOLOGIE DOGMATIQUE, CANONIQUE, LITURGIQUE, DISCIPLINAIRE ET POLÉMIQUE,
— DE JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE,
— DES PASSIONS, DES VERTUS ET DES VICES, — D'HAGIOGRAPHIE, — DES PÈLERINAGES RELIGIEUX, —
D'ASTRONOMIE, DE PHYSIQUE ET DE MÉTÉOROLOGIE RELIGIEUSES, —
D'ICÔNOGRAPHIE CHRÉTIENNE, — DE CHIMIE ET DE MINÉRALOGIE RELIGIEUSES, — DE DIPLOMATIQUE CHRÉTIENNE, —
DES SCIENCES OCCULTES, — DE GÉOLOGIE ET DE CHRONOLOGIE CHRÉTIENNES.**

PUBLIÉE

**PAR M. L'ABBÉ MIGNE,
ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,**

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

**PRX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, 7 FR., 8 FR., ET MÊME 10 FR. POUR LE
SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.**

PREMIÈRE SÉRIE.

52 VOLUMES, PRIX : 312 FRANCS.

TOME VINGT-SEPTIÈME.

DICTIONNAIRE DES RELIGIONS.

TOME QUATRIÈME.

4 VOL. PRIX : 32 FRANCS.

**VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
ES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
RUE D'ENFER DE PARIS.**

1858





DICTIONNAIRE
UNIVERSEL, HISTORIQUE ET COMPARATIF,
DE TOUTES
LES RELIGIONS
DU MONDE,

COMPRENANT

LE JUDAÏSME, LE CHRISTIANISME, LE PAGANISME, LE SABÉISME, LE MAGISME,
LE DRUIDISME, LE BRAHMANISME, LE BOUDDHISME, LE CHAMANISME,
L'ISLAMISME, LE FÉTICHISME, ETC., AVEC TOUTES LEURS BRANCHES;
LES HÉRÉSIES ET LES SCHISMES QUI SE SONT INTRODUITS DANS L'ÉGLISE CHRÉTIENNE;
LES SECTES QUI SE SONT ÉLEVÉES DANS LES AUTRES RELIGIONS;
LES ORDRES RELIGIEUX TANT DES CHRÉTIENS QUE DES PEUPLES INFIDÈLES;
LES MYTHES, RITES, CÉRÉMONIES RELIGIEUSES, FÊTES, DOGMES, MYSTÈRES, SYMBOLES, SACRIFICES, PRATIQUES
SUPERSTITIEUSES EN USAGE DANS TOUS LES SYSTÈMES DE RELIGION, ETC., ETC.;

RÉDIGÉ

PAR M. L'ABBÉ BERTRAND,

DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS;

PUBLIÉ

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

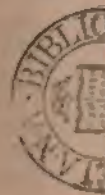
DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME QUATRIÈME.

4 VOL. PRIX : 32 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ M. J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE.
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1858.



R-2

20d

DICTIONNAIRE UNIVERSEL, HISTORIQUE ET COMPARATIF, DE TOUTES LES RELIGIONS DE LA TERRE⁽¹⁾.



[Cherchez par C et par Kou les mots que l'on ne trouve pas ici par Q.]

QUAAYAYP, c'est-à-dire *homme*, un des trois fils de Niparaya, dieu des Pericous méridionaux, peuplade de la Californie, et de sa femme *Anayicoyondi*, qui accoucha de lui sur les montagnes. Quaayayp établit sa demeure dans le sud de la contrée, à dessein d'asservir les indigènes. Il était très-puissant et avait à sa suite un grand nombre de gens qu'il amena avec lui sur la terre. A la fin, les indigènes le tuèrent par animosité, et lui mirent une couronne d'épines sur la tête. Il est mort, mais il conserve encore aujourd'hui toute sa beauté, la corruption n'ayant point eu encore de prise sur lui. Il rend continuellement du sang; il ne parle point, parce qu'il est mort, mais il a une chouette qui parle pour lui. — Nos lecteurs remarqueront que cette légende est une tradition corrompue de la vie et de la mort de Jésus-Christ, ce qui démontre que l'Évangile a été autrefois prêché chez ces peuples.

QUADRAGÈSIME, du latin *quadragesimus*, quarantième; nom que l'on a donné au premier dimanche de Carême, parce qu'il arrive le quarantième jour avant Pâques. Par suite on a appelé du même nom toute la quarantaine. Notre mot *Carême* n'est qu'une corruption de celui de *quadragesime*, qui fut ensuite écrit *quarésime*, puis *quaresme*, *caresme*, et enfin *Carême*.

QUADRIFRONS, c'est-à-dire qui a quatre faces; surnom de Janus, considéré comme présidant aux quatre saisons de l'année, ou aux quatre parties du monde, car quelques-uns ont cru que Janus était le symbole du monde. L. Catullus lui éleva sous ce nom un temple sur la roche Tarpéienne.

QUADRISACRAMENTAUX, disciples de Méanchthon, ainsi appelés parce qu'ils admettaient quatre sacrements: le baptême, la cène, la pénitence, et l'ordination.

QUADRIVES, dieux des Romains qui présidaient aux carrefours.

QUAKERS, ou **TREMBLEURS**. C'est le nom

d'une secte de fanatiques qui s'est élevée en Angleterre, dont l'origine, les progrès, les dogmes, méritent d'être exposés en détail, à cause de leur singularité.

Il y avait, dans le comté de Leicester, en Angleterre, vers le milieu du XVIII^e siècle, un cordonnier, nommé George Fox, qui se distinguait de ses pareils par un genre de vie tout particulier. Cet homme, naturellement sérieux et atrabilaire, ne goûtait aucun des amusements qui étaient en usage parmi ses camarades, et même il les condamnait avec aigreur; tout son temps était partagé entre le travail de sa profession et la lecture de l'Écriture sainte. Ce n'était pas qu'il eût reçu une éducation au-dessus de son état; il était ignorant et grossier, autant qu'aucun de ses pareils: à peine savait-il lire; mais il avait une mémoire fort heureuse, et, à force d'application et de peine, il parvint à apprendre par cœur presque toute l'Écriture. Les grandes et terribles vérités contenues dans cet auguste livre étaient le sujet continu de ses profondes méditations; sans cesse il avait devant les yeux l'appareil du jugement dernier, les feux de l'enfer, l'abîme effrayant de l'éternité: il s'enfonçait avec plaisir dans ces idées si conformes à son humeur noire et mélancolique, s'éloignait avec affectation de tout commerce avec les hommes, et vivait dans une entière solitude. Bientôt son cerveau, échauffé par une application continue, ne lui offrit plus que des chimères et des fantômes: il s'imaginait voir autour de lui une troupe de démons occupés à le tenter. Pour triompher de leurs attaques, il redoubla ses prières, ses méditations, ses jeûnes: il ne fit qu'affaiblir de plus en plus son cerveau, et acheva de perdre la raison. Il lui sembla qu'il entendait une voix céleste qui consolait et fortifiait son âme, et lui promettait du secours. Bientôt ce ne furent qu'extases, que visions, que ravissements. Il érigea en révélations tous les écarts de son imagination blessée. Dans le cours de ce commerce intime qu'il croyait entretenir avec le ciel,

(1) Voyez l'Azis placé en tête du second volume.

il demanda à Dieu qu'il lui fît connaître le véritable esprit du christianisme; et il ne douta point que sa demande n'eût été exaucée.

Il commença dès lors à quitter sa profession de cordonnier, qui lui semblait incompatible avec sa mission; il voulut jouer le rôle d'apôtre et de prophète, et prétendit que Dieu l'avait choisi pour réformer la religion chrétienne, défigurée par les faiblesses et par les passions des hommes. En conséquence, il se mit à courir de village en village, vêtu de cuir depuis les pieds jusqu'à la tête, et à dogmatiser dans les places publiques, avec une chaleur et un enthousiasme qui lui tenaient lieu d'éloquence. « Quel est, disait ce nouvel apôtre, le culte que les chrétiens doivent rendre à Dieu ? C'est un culte spirituel et intérieur, fondé sur la pratique des vertus et non sur de vaines cérémonies. Quel est le véritable esprit du christianisme ? C'est de réprimer ses passions, d'aimer ses frères, et de préférer la mort au péché. Or, je vous le demande, dans quelle société trouverons-nous cette religion pure et intérieure ? Sera-ce dans l'Eglise romaine ? sera-ce dans les Eglises réformées ? Elles ont toutes renouvelé le judaïsme : leurs liturgies, leurs sacrements, leurs rites, sont des restes des cérémonies judaïques, expressément abolies par Jésus-Christ. C'est de ces formalités extérieures qu'elles font dépendre la justice et le salut. Elles chassent de leur sein ceux qui n'observent point ces rites, sans examiner si d'ailleurs ils sont vertueux; mais elles y reçoivent avec honneur les plus grands scélérats, pourvu qu'ils soient fidèles à ces pratiques extérieures. Les ministres du Seigneur, faits pour éclairer les autres, sont les premiers à prêcher la nécessité de ces cérémonies, qui sont la source de leurs revenus. Aucune de ces sociétés n'est donc la véritable Eglise de Jésus-Christ, et ceux qui désirent sincèrement leur salut doivent s'en séparer, pour former entre eux une nouvelle société d'hommes sobres, patients, charitables, mortifiés, chastes, désintéressés. Une pareille association sera la seule véritable Eglise de Jésus-Christ. » Fox accompagnait ce discours de pleurs, de gémissements, et de toutes les grimaces capables de faire impression sur la multitude : les places publiques, les cabarets, les temples, les maisons particulières, retentissaient de ses exhortations pathétiques. Un grand nombre de personnes se laissèrent séduire par cet imposteur, qui, de chétif cordonnier, se vit tout à coup chef de secte. Sa réputation se répandit dans toute l'Angleterre, où les simples le regardèrent comme un homme rare et extraordinaire, envoyé du ciel pour leur apprendre le véritable moyen d'honorer dignement la Divinité. Le nombre de ses disciples grossissait chaque jour, et il devint enfin assez considérable pour former une société. Alors Fox commença à tenir des assemblées régulières, dans lesquelles, conformément à sa doctrine, on ne pratiquait au-

cune cérémonie religieuse. Le lieu où se tenaient ces assemblées ne différait en rien d'un lieu profane : là, tous ses disciples, les bras croisés, la tête baissée, le chapeau sur les yeux, méditaient, dans le plus profond recueillement, les importantes vérités de la religion, et attendaient qu'il plût à l'Esprit-Saint de les gratifier de quelque inspiration particulière, et d'agir sensiblement sur leur âme. Celui d'entre eux dont l'imagination était la plus vive et la plus prompte à s'échauffer ne pouvait manquer de ressentir le premier l'opération de l'Esprit-Saint. Il entraînait alors dans une espèce d'enthousiasme dont la violence faisait trembler extraordinairement tous ses membres. Dans cet état, il annonçait à ses confrères ce que lui suggérait l'Esprit dont il était agité. Son discours roulait ordinairement sur le renoncement à soi-même, sur la nécessité de faire pénitence, d'être sobre, juste et bienfaisant. Les assistants ne tardaient pas à ressentir les effets de l'éloquence pathétique de l'orateur; ils s'échauffaient, et tremblaient à leur tour. L'inspiration devenait générale : tous les disciples de Fox parlaient ensemble, et chacun s'efforçait de parler plus haut que les autres. Ils sortaient de ces assemblées avec une gravité, un recueillement, un silence, dont la multitude était fort édiflée. Ils se regardaient les uns les autres comme des temples vivants du Saint-Esprit. Comme ils croyaient tous inspirés, il n'y eut personne parmi eux qui ne prétendît s'ériger en apôtre, et qui ne se crût destiné à éclairer et à réformer l'Angleterre. Ce royaume fut bientôt inondé d'une foule de fanatiques, qui dogmatisaient de tous côtés avec emportement, et faisaient, dans tous les états, un grand nombre de prosélytes. Laboureurs, artisans, soldats, prêtres, magistrats, femmes, filles, en un mot, des gens de tout sexe et de toute condition s'empressèrent d'embrasser la doctrine des Quakers. On les voyait trembler et prophétiser dans les places publiques. L'ardeur de leur zèle les emportait jusqu'à troubler la liturgie et l'ordre du service divin, insulter les ministres, et invectiver contre l'Eglise anglicane. Ce zèle indiscret leur attira une violente persécution. Les magistrats, après avoir inutilement employé les remontrances, eurent recours aux voies de rigueur, pour arrêter l'audace de ces novateurs turbulents. Les Quakers furent battus, emprisonnés, dépouillés de leurs biens; mais ils supportèrent avec une opiniâtreté indomptable tous les mauvais traitements qu'on leur fit souffrir. Cette patience les fit regarder comme autant de héros par les gens peu éclairés, qui formaient toujours le grand nombre, et les violences que l'on exerça contre eux ne servirent qu'à donner un nouvel éclat à leur secte.

Cependant Fox n'oubliait rien pour étendre de tous côtés sa doctrine. Il envoya des lettres pastorales dans tous les endroits où le quakérisme commençait à s'établir : il eut la hardiesse d'écrire au roi de France, à l'empereur, au sultan, en un mot, à tous les

souverains de l'Europe, pour leur ordonner, de la part de Dieu, de se faire quakers. Cromwel, qui venait d'usurper la souveraine puissance en Angleterre, ayant entendu parler de cette secte singulière, fut curieux d'en connaître le chef. Il crut voir dans Fox quelques traits de son caractère, et il conçut de ce fanatique une opinion assez avantageuse. Il publia un édit qui ordonnait aux magistrats de protéger les quakers contre les insultes qu'on voudrait leur faire; mais il défendit en même temps à ces sectaires de tenir aucune assemblée publique. Il ne fut point obéi : les quakers continuèrent leurs assemblées, et l'on ne cessa point de sévir contre eux. Ils furent encore traités avec plus de rigueur sous le règne de Charles II. On les peignit à ce prince comme des hommes dangereux, ennemis de l'Etat et perturbateurs du repos public. En effet, les maximes de cette secte devaient paraître naturellement fort révoltantes. Persuadés que les hommes ne devaient rendre hommage qu'à Dieu, ils auraient cru commettre un crime, s'ils avaient donné à un autre homme quelque marque de respect. Ils ne saluaient personne, ils tutoyaient tout le monde : la naissance, les dignités, les richesses, n'étaient point auprès d'eux des titres de recommandation; ils parlaient à un magistrat, à un prince, aussi librement et aussi familièrement qu'à un simple particulier. Ils se donnaient bien de garde de jamais faire aucun serment, parce que Jésus-Christ l'avait défendu, et ils refusaient avec obstination de prêter serment de fidélité au souverain. Ils disaient que c'était un crime de payer la dîme, parce qu'on entretenait par là, dans leur erreur, les ministres d'une Eglise corrompue. Ils soutenaient qu'il était défendu d'opposer la force à la force, et de plaider pour des intérêts temporels : ainsi ils s'élevaient contre les ministres de la justice et contre les gens de loi. De pareils principes avaient soulevé contre eux tous les ordres de l'Etat. On les poursuivit donc avec la dernière sévérité; on leur défendit de nouveau de tenir des assemblées; le parlement leur ordonna, sous peine de bannissement, de prêter serment de fidélité au roi; mais ce fut en vain : la patience opiniâtre des quakers l'emporta sur la rigueur des lois et sur l'acharnement de leurs ennemis; on ne put ni empêcher leurs assemblées, ni leur arracher le serment de fidélité.

Jusqu'alors les quakers n'avaient paru et n'étaient que des fanatiques ignorants et grossiers, qui prêchaient dans les places publiques et dans les cabarets; qui entraient, comme des enragés, dans les églises, outrageaient les ministres, et se portaient à des excès capables de décréditer leur secte. Cependant il se trouva des hommes éclairés et savants qui se laissèrent tellement aveugler par le fanatisme, qu'ils n'eurent point de honte de se ranger du parti de ces forcés, qu'ils auraient dû mépriser. Les plus illustres furent Guillaume Penn et Robert Barclay, hommes d'un mérite supérieur,

qui employèrent tous leurs talents et toutes leurs lumières pour réduire en système théologique les extravagances et les absurdités du quakérisme, et firent prendre à cette secte une forme nouvelle. Ils passèrent en Hollande et en Allemagne, pour y faire des prosélytes. Penn, fils du vice-amiral d'Angleterre, fut particulièrement utile à sa secte, par son grand crédit dans le royaume. Il ouvrit un asile aux quakers bannis, dans une province d'Amérique qui avait été cédée par le roi à son père, et qui avait été appelée, de son nom, *Pensylvanie*.

Jacques II étant monté sur le trône d'Angleterre, en 1685, les quakers lui présentèrent une adresse qui était conçue en ces termes : « Nous venons te témoigner la douleur que nous ressentons de la mort de notre bon ami Charles, et la joie que tu sois devenu notre gouverneur. Nous avons appris que tu n'es pas dans les sentiments de l'Eglise anglicane, non plus que nous; c'est pourquoi nous te demandons la même liberté que tu prends pour toi-même. En quoi faisant, nous te souhaitons toutes sortes de prospérités. Adieu. » Cette adresse, malgré la liberté familière qui y règne, fut très-bien reçue : Jacques leur permit l'exercice de leur religion, et les dispensa de prêter le serment de fidélité. Le règne de Guillaume III ne fut pas moins favorable aux quakers. Le parlement ayant porté une loi qui accordait le libre exercice de toutes les religions, excepté de la catholique et de la socinienne, les quakers, depuis ce temps, ont vécu assez paisiblement en Angleterre, sous la protection des lois : seulement leur obstination à ne vouloir point prêter de serment leur a quelquefois attiré des mauvais traitements de la part des magistrats.

Barclay a composé une apologie des quakers, qui est sans contredit, le meilleur ouvrage que l'on ait fait en faveur de cette secte. Il la termine par un parallèle des quakers et des autres chrétiens, que nous mettrons sous les yeux du lecteur, parce qu'il est très-propre à lui faire connaître les principes et la morale des quakers.

« Si donner et recevoir des titres de flatte-rie, desquels on ne se sert point à cause des vertus inhérentes aux personnes, mais qui sont, pour la plupart, employés par des hommes impies à l'égard de ceux qui leur ressemblent; s'incliner, gratter du pied en révérence, et ramper jusqu'à terre l'un devant l'autre; si s'appeler à tout moment l'un l'autre le très-humble serviteur, et cela, le plus fréquemment, sans aucun dessein de réel service: si c'est là l'honneur qui vient de Dieu, et non pas l'honneur qui vient d'en bas : alors, à la vérité, on pourra dire de nos adversaires qu'ils sont fiers, et que nous sommes condamnés comme des orgueilleux et des opiniâtres, en refusant toutes ces choses. Mais si, avec Mardochée, refuser de s'incliner devant l'orgueilleux Aman, et, avec Elisée, refuser de donner des titres flatteurs aux hommes, de peur que nous ne soyons réprimandés par notre Créateur;

et si, suivant l'exemple de Pierre et l'avis de l'ange, s'incliner seulement devant Dieu, et non pas devant nos compagnons de service; et si n'appeler personne seigneur ni maître, hormis au vant quelques relations particulières, suivant le commandement de Jésus-Christ : je dis que, si ces choses ne sont à blâmer, donc nous ne sommes pas blâmables d'en agir ainsi.

« Si être vain, extravagant en habits, se farder le visage, s'entortiller et se friser les cheveux ; si être chargé d'or, d'argent et de pierres précieuses ; si être couvert de rucans et de dentelles, c'est être humble doux et mortifié ; si ce sont là les ornements du chrétien : alors, à la vérité, nos adversaires sont de bons chrétiens, et nous sommes des orgueilleux, des singuliers et des fantasques, en nous contentant de ce que le nécessaire et la commodité demandent, et en condamnant tout le reste comme superflu.

« Si pratiquer le jeu, les passe-temps, les comédies ; si jouer aux cartes, jouer aux dés, danser ; si chanter et user des instruments de musique ; si fréquenter les théâtres, mentir, contrefaire, supposer ou dissimuler, et être toujours en crainte, si cela est faire toutes choses à la gloire de Dieu, et si cela est passer notre séjour ici en crainte, et user de ce monde comme si nous n'en usions pas : alors nos adversaires sont de bons chrétiens, et nous sommes condamnables, en nous abstenant de toutes ces choses.

« Si la profanation du saint nom de Dieu ; si exiger le serment l'un de l'autre à chaque occasion ; appeler Dieu à témoin dans des choses pour lesquelles aucun roi de la terre ne se croirait pas honorablement appelé à témoin, sont des devoirs d'un homme chrétien, j'avouerai que nos adversaires sont d'excellents chrétiens, et que nous manquons à notre devoir. Mais si le contraire est véritable, il faut, de nécessité, que notre obéissance à Dieu, dans cette chose-là, lui soit agréable.

« Si nous venger nous-mêmes, ou rendre injure pour injure, mal pour mal ; si combattre pour des choses périssables, aller à la guerre l'un contre l'autre, contre des gens que nous n'avons jamais vus, et avec qui nous n'avons jamais eu la moindre contestation ni la moindre querelle, étant de plus tout à fait ignorants de la cause de la guerre, et ne sachant de quel côté est le droit ou le tort ; si détruire et saccager tout, afin que ce culte soit aboli et que cet autre soit reçu, c'est accomplir la loi de Jésus-Christ : alors, à la vérité, nos adversaires sont de véritables chrétiens, et nous ne sommes que de misérables hérétiques, nous qui souffrons d'être pris, emprisonnés, bannis, battus et maltraités sans aucune résistance, mettant notre confiance en Dieu seul, afin qu'il nous défende, et nous conduise en son royaume par le chemin de la croix. »

Le nom de *quakers* est un sobriquet qu'on leur a donné, du verbe anglais *quake*, trembler ; on les appelle aussi quelquefois *shakers*, ce qui signifie la même chose. Cette dé-

nomination populaire leur vient, dit-on, de ce que celui qui se sent inspiré de prendre la parole dans leurs assemblées, est communément agité d'un *tremblement* convulsif, ce qui arrive presque toujours à quelqu'un qui n'est pas habitué à parler en public. Cette qualification de *tremblant* paraît avoir une autre origine : c'est que les quakers engagent sans cesse leurs adversaires à trembler devant la parole du Seigneur. Lorsque Georges Fox comparut à Derby devant ses juges, il les prêcha si fort sur la nécessité de *trembler* devant le Seigneur, que le commissaire qui l'interrogeait s'écria qu'il avait affaire à un *quaker*, c'est-à-dire à un *trembleur*, nom que l'on a depuis donné à cette secte. Leur patriarche leur avait donné d'abord le nom d'*Enfants de la lumière* ; puis ils prirent celui de *secteurs*, chercheurs, parce qu'ils *cherchaient* la vérité. Enfin ils préférèrent maintenant la dénomination de *Friends* ou *Amis*, et c'est le titre qu'ils se donnent toujours entre eux.

Nous ne saurions mieux faire, pour exposer leur doctrine et leur discipline, que de donner ici le sommaire qu'ils en ont publié à Londres, en 1800, et qui a été sanctionné par les quakers anglais.

DOCTRINE. « Nous professons, comme les autres chrétiens, la croyance en un seul Dieu éternel, créateur et conservateur de l'univers ; et en Jésus-Christ son Fils, le Messie, et le médiateur de la nouvelle alliance.

« Lorsque nous parlons des grâces données à Dieu à gratifié les hommes, dans son amour par les merveilles de la conception, de la naissance, de la vie, des miracles, de la mort, de la résurrection et de l'ascension de notre Sauveur, nous préférons nous servir des termes employés par l'Ecriture ; et nous contentant des connaissances que la divine Sagesse a bien voulu nous révéler, nous ne cherchons point à expliquer les mystères qui restent sous le voile. Néanmoins nous reconnaissons et attestons la divinité de Christ, qui est la sagesse et la puissance de Dieu pour notre salut.

« Nous donnons au Christ seul et non aux Ecritures, le titre de Parole de Dieu, quoique nous ayons le plus profond respect pour ces écrits sacrés ; mais nous les subordonnons à l'Esprit, de qui elles sont émanées, et nous tenons avec l'apôtre Paul qu'ils sont propres à rendre sages pour le salut, par la foi qui est en Jésus-Christ.

« Nous respectons les très-excellents préceptes qui sont consignés dans l'Ecriture, comme ayant été donnés par notre souverain Seigneur ; nous croyons fermement qu'ils sont praticables, et qu'ils regardent tous les chrétiens ; et que dans la vie à venir, tout homme sera récompensé suivant ses œuvres. De plus nous croyons que, pour rendre le genre humain capable de mettre en pratique ces préceptes sacrés dont plusieurs contrarient la volonté qui n'a pas été régénérée, tout homme qui vient en ce monde est

doué d'une certaine mesure de la lumière, de la grâce et de l'esprit du Christ, qui le rendent apte à distinguer le bien du mal, à corriger le désordre de ses passions, et la propension corrompue de sa nature, dont la raison seule est impuissante à triompher; car tout ce qui appartient à l'homme est faillible et est sujet aux atteintes de la tentation; mais la grâce divine, qui vient de celui qui a triomphé du monde, est pour ceux qui la cherchent sincèrement et humblement, un secours puissant et efficace dans le temps de la nécessité. C'est par elle que l'on découvre les embûches de l'ennemi, que l'on évite ses pièges, et que l'on parvient à la délivrance au moyen de la foi en son opération efficace; par là l'âme est transportée hors du royaume des ténèbres et du pouvoir de Satan, et amenée dans la lumière merveilleuse et le royaume du Fils de Dieu.

• Étant ensuite persuadés que, sans l'esprit du Christ révélé intérieurement, l'homme ne peut rien faire pour la gloire de Dieu et pour son propre salut, nous croyons que cette influence est spécialement nécessaire pour l'accomplissement du plus grand acte dont l'esprit humain soit capable, c'est-à-dire pour adorer en esprit et en vérité le Père des lumières et des esprits. C'est pourquoi nous considérons comme un obstacle à l'adoration pure toutes les formes qui détournent l'attention de l'esprit de la secrète influence de cette onction opérée par le seul Saint. Toutefois, bien que l'adoration ne soit pas bornée à un temps ou à un lieu déterminé, nous pensons que c'est une obligation pour les chrétiens de se réunir, en témoignage de leur dépendance du Père céleste, et pour renouveler leurs forces spirituelles. Cependant, pour effectuer cette adoration, nous ne croyons pas devoir user de formules composées par d'autres, ni accepter des prières rédigées d'avance; mais nous pensons qu'il est de notre devoir de laisser de côté l'activité de l'imagination, et d'attendre en silence que nous ayons une vue claire de la condition où nous sommes, persuadés que la seule considération de notre infirmité et du besoin que nous avons du secours divin, est plus agréable à Dieu que toutes les conceptions de l'esprit humain, quelque précieuses qu'elles soient.

• De ce que nous venons de dire par rapport au culte, il s'ensuit que le ministère que nous approuvons doit tirer son origine de la même source; parce que ce qui est nécessaire à l'homme pour sa propre direction, et pour le rendre agréable à Dieu doit l'être encore bien davantage pour le rendre propre à diriger les autres. En conséquence, nous croyons qu'une nouvelle assistance de la lumière et de la puissance du Christ est d'une nécessité indispensable pour tout véritable ministère; mais que cette divine influence n'est pas à nos ordres; que nous ne pouvons pas l'obtenir par l'étude, mais qu'elle est un don gratuit que Dieu fait à ses serviteurs choisis et dévoués. C'est pourquoi nous élevons notre témoignage contre

les prédicateurs salariés, qui sont en contradiction positive avec le commandement du Christ: « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement; » et de là notre refus de supporter un ministère entretenu par la dîme ou par d'autres moyens semblables.

• Comme nous n'encourageons aucun ministère, sinon celui que nous croyons venir de l'influence du Saint-Esprit, nous n'avons garde de restreindre cette influence à des personnes de telle ou telle condition, ou aux hommes seulement; mais comme l'homme et la femme sont tout un en Jésus-Christ, nous autorisons les personnes du sexe féminin que nous croyons douées des qualités nécessaires pour le ministère, à exercer leurs dons pour l'édification générale de l'Eglise; nous regardons cette liberté comme une marque spéciale de la dispensation de l'Evangile, ainsi que cela a été prédit par le prophète Joel et déclaré par l'apôtre Pierre.

• Il y a deux cérémonies pratiquées par tous ceux qui professent la religion chrétienne, savoir: l'eau du baptême et ce que l'on appelle la cène. La première est généralement considérée comme un mode essentiel d'initiation à l'Eglise du Christ, et le second comme entretenant la communion avec lui. Mais nous sommes convaincus qu'il n'y a sur la terre aucune fraction de pouvoir rédempteur, capable de délivrer l'âme de l'esclavage du péché, et que le salut ne peut être opéré que par ce pouvoir seul. Nous tenons que comme il n'y a qu'un Seigneur et une foi, il n'y a aussi qu'un baptême, en nature et en opération; qu'aucun abrégé du baptême ne peut nous rendre les membres vivants du corps mystique du Christ, et que le baptême de l'eau, administré par son précurseur Jean, appartenait, comme celui-ci l'a confessé, à une dispensation inférieure et moins élevée.

• Tout en respectant un rite différent, nous croyons que la communion entre le Christ et son Eglise n'est pas entretenue par la cène, ni par aucune autre pratique extérieure, mais seulement par une participation réelle de sa nature divine au moyen de la foi; que c'est là la cène à laquelle il est fait allusion dans la révélation: « Voici que je me tiens à la porte, et je frappe; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai avec lui, je souperai avec lui et lui avec moi; » et que, quand on a obtenu la substance, il est inutile de rechercher l'ombre, qui ne saurait conférer la grâce, et qui a été l'occasion d'opinions différentes, et de violentes animosités.

• Or, comme nous croyons que la grâce de Dieu, qui nous est donnée par Jésus-Christ, est seule suffisante pour le salut, nous ne pouvons admettre qu'elle soit conférée à quelques-uns seulement, tandis que les autres en sont privés; et comme nous affirmons son universalité, nous ne pouvons limiter son opération à une purification partielle de l'âme, même en cette vie. Nous concevons des idées plus nobles tant de la puissance que de la bonté de notre Père céleste, et nous

croions qu'il daigne assister les âmes fidèles en excitant leur volonté naturelle à se laisser entièrement diriger par son esprit infallible. Par cette assistance les fidèles deviennent capables de porter des fruits de sainteté, et d'être parfaits autant que le comporte l'état présent.

« Parmi nos points de dogmes il y en a peu de plus connus que notre horreur pour les serments et pour la guerre. Tout en respectant les serments, nous nous en tenons littéralement à l'injonction positive du Christ, dans son sermon sur la montagne : « Ne jurez pas du tout. » Les excellents préceptes de cette collection sacrée, l'exemple de Notre-Seigneur lui-même, et les convictions analogues que son Esprit a mises dans nos cœurs, nous ont confirmés dans la croyance que les guerres et les combats sont, dans leurs causes et leurs effets, tout à fait contraires à l'Evangile, qui ne respire que la paix et la bienveillance. Nous sommes également d'avis, que si la douceur recommandée par l'Evangile régnaient généralement dans l'esprit des hommes, elle les empêcherait efficacement d'opprimer, et de rendre esclaves des frères, qui, quelle que soit leur couleur, n'en ont pas moins été rachetés par la mort du Christ. La même influence les dirigerait dans le traitement des animaux, qui n'auraient plus à gémir, tristes victimes de l'avarice des hommes ou de leurs fausses idées de plaisir.

« On sait que, dans les premiers temps, quelques-uns de nos principes ont attiré à nos amis de grandes persécutions de la part du gouvernement, bien que ces principes soient pour le gouvernement même une garantie de sécurité ; car ils inculquent la soumission aux lois, dans tous les cas où la conscience n'est pas violente. Cependant nous tenons que, comme le royaume du Christ n'est pas de ce monde, les magistrats civils ne doivent pas s'immiscer dans les affaires de religion, mais se contenter de maintenir dans la communauté l'ordre et la paix extérieure. Nous regardons comme injustifiable toute persécution, quelque légère qu'elle soit. Nous avons soin de veiller à ce que les membres de notre communauté ne se livrent à aucun genre de commerce illicite, et qu'ils ne fassent aucun tort aux revenus publics.

« On sait que, dès sa première apparition, cette société a rejeté les dénominations des mois et des jours, qui leur ont été données en l'honneur des héros et des faux dieux du paganisme, et qui, en conséquence, ont leur origine dans la flatterie ou la superstition ; ainsi que la coutume de se servir du nombre pluriel en parlant à une seule personne, comme procédant d'un motif d'adulation. Nous estimons que les compliments, la superfluité dans les habits et dans les meubles, l'appareil extérieur des fêtes et du deuil, l'observance des jours et des temps, sont incompatibles avec la simplicité et la sincérité de la vie chrétienne ; et nous ne pouvons que condamner les divertissements publics, les jeux et les autres vains amusements du monde ; c'est une perte certaine

d'un temps qui nous est donné pour un plus noble usage ; ils détournent l'attention de l'esprit des graves devoirs de la vie et de l'instruction qui doit nous guider à l'héritage éternel.

« Pour conclure : quoique nous avons exposé les principaux points de doctrine, qui distinguent notre société religieuse, comme objet de notre croyance, nous sommes néanmoins convaincus qu'une foi véritable et vivante ne peut être produite dans l'esprit de l'homme par ses propres efforts ; mais qu'elle est un don gratuit de Dieu en Jésus-Christ, nourri et accru par l'opération progressive de son Esprit dans nos cœurs, et par notre obéissance. C'est pourquoi, bien que, pour la conservation des témoignages que nous avons reçus, ainsi que pour la paix et le bon ordre de notre société, nous croyions qu'il est nécessaire que ceux qui veulent s'unir avec nous soient d'abord convaincus de ces doctrines que nous regardons comme essentielles, cependant nous n'exigeons pas que l'individu souscrive formellement à aucun de ces articles, soit comme condition pour entrer dans notre société, soit comme preuve de soumission à l'Eglise. Nous préférons juger les hommes par leurs fruits, et nous en rapportons à celui qui a promis par son prophète d'être un esprit de jugement pour celui qui est assis en justice. Autrement nous courrions le risque d'avoir un grand nombre de membres dans notre communion extérieure sans pour cela avoir augmenté ce berceau spirituel dont Notre-Seigneur s'est déclaré la porte et le berger, et qui ne se compose que de ceux qui connaissent sa voix et qui suivent dans les sentiers de l'obéissance.

DISCIPLINE. — « Les points que notre discipline a principalement en vue sont de soulager les pauvres, de maintenir le bon ordre, de soutenir les témoignages qu'il est notre devoir de porter devant le monde, de secourir et de guérir ceux qui ont commis des fautes.

« Dans la pratique de la discipline, nous pensons qu'il est indispensable d'observer invariablement l'ordre recommandé par Christ lui-même : « Si ton frère a péché contre toi, va et reprends-le entre toi et lui seul ; s'il t'écoute, tu as gagné ton frère ; mais s'il ne t'écoute point, prends-en avec toi une ou deux personnes, afin qu'ils te l'expliquent ; si la bouche de deux ou trois témoins t'est établie, et s'il néglige de t'écouter, dis-le à l'Eglise. »

« Pour donner de l'efficacité aux vues salutaires de la discipline, il y eut des assemblées fixées au commencement de chaque saison, et qui sont appelées conséquemment *quarterly meetings* (assemblées trimestrielles). Dans la suite on trouva plus convenable de diviser ces assemblées et de se réunir plus fréquemment ; il y eut dès lors des assemblées mensuelles (*monthly meetings*), subordonnées aux trimestrielles. Enfin, on établit, en 1666, une assemblée annuelle pour surveiller toute la communauté, l'aider, et faire les règlements

nécessaires; avant cette époque, on avait quelquefois tenu des assemblées générales.

« L'assemblée mensuelle est pour l'ordinaire composée de plusieurs congrégations particulières rapprochées les unes des autres. Son objet est de pourvoir à la subsistance des pauvres et à l'éducation de leurs enfants; de juger de la sincérité et de la convenance des principes de ceux qui désirent être admis dans la société; d'exciter l'attention nécessaire pour l'accomplissement des devoirs religieux et moraux, et de prendre des mesures à l'égard des membres qui se comporteraient d'une manière irrégulière. Les assemblées mensuelles délivrent aussi, à ceux de leurs membres qui passent dans une autre, des certificats de communauté et de conduite, sans lesquels ils ne pourraient être agrégés dans les autres assemblées. Chaque assemblée mensuelle doit commissionner certaines personnes, sous le nom de surveillants, pour veiller à ce que les règlements disciplinaires soient mis en pratique; et lorsque des plaintes ou des désordres parviennent à leur connaissance, ceux-ci doivent veiller à ce que l'admonition soit d'abord faite en particulier, conformément à la règle de l'Evangile mentionnée ci-dessus, avant que le cas ne soit déferé à l'assemblée mensuelle.

« Lorsqu'il s'agit d'un crime, il est d'usage de désigner un petit comité chargé de se rendre auprès du délinquant, de s'efforcer de le convaincre de son erreur, et de l'engager à y renoncer et à la condamner. S'ils réussissent, on dresse une minute constatant que le coupable a donné satisfaction; sinon, il n'est plus regardé comme membre de la société.

« Quant aux disputes entre particuliers, il a été décidé depuis longtemps par la société, que ses membres ne se poursuivraient pas les uns les autres en justice. C'est pourquoi il est enjoint à tous de terminer leurs différends par un arbitrage prompt et impartial, conformément aux règles posées ci-dessus. Si quelqu'un refuse d'adopter ce moyen, où, après l'avoir accepté, ne veut pas se soumettre à la décision des arbitres, c'est à l'assemblée annuelle qu'il appartient de prononcer l'exclusion de ce membre.

« C'est aussi aux assemblées mensuelles qu'il appartient d'autoriser les mariages, car notre société s'est toujours refusée à reconnaître l'autorité exclusive des prêtres dans la célébration du mariage. Ceux qui veulent se marier comparaissent ensemble et exposent leur intention à l'assemblée mensuelle; et s'ils ne sont pas accompagnés de leurs parents ou de leurs tuteurs, ils produisent un écrit certifiant de leur consentement et signé en présence de témoins. Alors l'assemblée nomme un comité pour examiner s'ils sont libres de tout autre engagement relativement au mariage; et si aucune opposition n'est portée à l'assemblée suivante, à laquelle les parties doivent encore se trouver et déclarer qu'ils persévèrent dans le même dessein, ils obtiennent le consentement de l'assemblée pour

célébrer leur mariage. Cette célébration a lieu dans une réunion publique du culte, vers la fin de laquelle les parties se lèvent, et déclarent solennellement qu'ils se prennent pour mari et femme. On dresse publiquement un certificat du tout, lequel est signé par les parties, et ensuite par leurs parents et par d'autres, en qualité de témoins. L'assemblée mensuelle tient registre des mariages, aussi bien que des naissances et des décès de ses membres. Le registre des naissances doit contenir la date, le nom de l'enfant, celui de ses parents, et l'acte est signé par ceux qui étaient présents à la naissance; celui des sépultures est signé par le fossoyeur. On donne le nom aux enfants sans aucune cérémonie. Les enterrements se font de la manière la plus simple. Souvent, avant d'être inhumé, le corps est porté à l'assemblée, suivi de ses parents et de ses amis, puis on fait une pause sur la fosse; dans l'une et l'autre occasion, il arrive souvent qu'un ou plusieurs des amis présents disent quelques mots pour l'édification des assistants; mais aucun rite religieux n'est considéré comme faisant une partie essentielle de l'enterrement.

« Les assemblées trimestrielles se composent de plusieurs assemblées mensuelles. On y produit les réponses écrites des assemblées mensuelles à certaines questions sur la conduite de leurs membres et sur le soin qu'on leur a porté. Les mémoires ainsi reçus sont réduits en un seul, qui est de même envoyé à l'assemblée annuelle, sous forme de réponses à des questions faites par des individus qui la représentent. L'appel des jugements de l'assemblée mensuelle est porté à l'assemblée trimestrielle, dont l'œuvre est aussi de connaître des affaires difficiles, et de la négligence que les assemblées mensuelles ont pu apporter dans les soins qu'elles doivent aux membres qui les composent.

« L'assemblée annuelle a la surintendance générale de la société dans la contrée où elle est établie. En conséquence, d'après les mémoires qu'elle reçoit et qui lui découvrent l'état des assemblées inférieures, ou suivant que l'exigent les occasions particulières, ou bien selon que cette assemblée se trouve impressionnée par le sentiment du devoir, elle donne ses avis, fait les règlements qui lui paraissent convenables, ou excite à l'observance de ceux qui ont déjà été établis. Souvent aussi elle nomme des comités pour visiter les assemblées trimestrielles qui paraissent avoir besoin de recevoir immédiatement des avis. Les appels des assemblées trimestrielles sont portés à l'assemblée annuelle, et jugés définitivement; enfin, celle-ci entretient une correspondance fraternelle, par lettres, avec les autres assemblées annuelles.

« Il est à propos d'ajouter ici que, comme nous croyons que les femmes sont appelées à juste titre à l'œuvre du ministère, nous pensons aussi qu'elles doivent avoir une part dans le maintien de la discipline chrétienne; les affaires surtout qui concernent leur

sexe leur appartiennent de droit. En conséquence elles ont aussi leurs assemblées mensuelles, trimestrielles et annuelles, qui se tiennent en même temps et dans le même endroit que celles des hommes; mais séparément, et sans le pouvoir de faire des réglemens; et il est à remarquer que, durant les persécutions, dans lesquelles tant d'hommes furent emprisonnés, pendant le siècle dernier, le soin des pauvres tomba souvent sur les femmes, et qu'elles s'acquittèrent de cette fonction de la manière la plus satisfaisante.

« Afin que ceux qui remplissent les fonctions de ministres puissent jouir des conseils et de la tendre sympathie des personnes de l'autre sexe, à qui leur expérience dans les choses de la religion a donné qualification pour cet emploi, les assemblées mensuelles sont prévenues d'en choisir quelques-uns sous le nom d'anciens. Ceux-ci ont, avec les ministres approuvés par leurs assemblées mensuelles, des assemblées particulières entre eux, appelées assemblées des ministres et des anciens, dans lesquelles ils ont l'occasion de s'exciter les uns les autres à accomplir leurs devoirs respectifs, et de donner des avis à ceux qui paraissent faibles, sans qu'il soit nécessaire qu'il y ait des plaintes formées. Ces réunions se tiennent généralement dans l'intervalle de chaque assemblée mensuelle, trimestrielle et annuelle, et sont régies par les règles prescrites par l'assemblée annuelle, sans pouvoir y rien changer ni ajouter. Les membres se réunissent avec leurs frères dans les assemblées pour la discipline, et sont également devant celles-ci responsables de leur conduite. »

La communauté des Quakers est très-florissante dans les Etats-Unis, où leur nombre se monte à environ 150,000; d'autres statisticiens le portent à 200 et même à 300,000. Ils sont répandus principalement dans la Pensylvanie, comme nous l'avons observé plus haut. Leurs dépenses ecclésiastiques se bornent à entretenir les maisons d'assemblées, dont la simplicité est extrême, et à réparer les cimetières. Quant aux aumônes, la société n'en fait pas; car, dans son sein, il n'y a point d'indigents. Dans plusieurs Etats, les Amis possèdent d'anciennes donations, qui ont pour but de subvenir aux frais d'éducation des enfants pauvres; mais l'aisance générale dont jouit cette secte rend l'exécution de cette clause à peu près impossible; il en résulte que, pour rester fidèles aux intentions des donateurs, les Amis se voient forcés de consacrer ces fonds à l'entretien d'enfants pauvres, choisis dans les autres sociétés chrétiennes des Etats-Unis.

Depuis quelques années cependant, un schisme s'est déclaré dans la secte; la masse de la congrégation a rejeté le dogme de la Trinité et s'est déclarée unitaire. Ce changement fut la conséquence des prédications d'Elías Hicks, éloquent ministre de la société, qui mourut à Jéricho, New-York, en

1830; de là les Amis trinitaires sont connus sous la dénomination d'*Orthodoxes*, et les Unitaires sont appelés *Hicksites*. En quelques endroits, ces deux communions s'assemblent dans des maisons séparées; mais il en est d'autres où ils se réunissent dans le même temple.

On peut se faire une idée des opinions d'Hicks sur la Trinité, par le passage suivant d'un de ses sermons : « Celui qui donna sa vie et qui a souffert que son corps fût crucifié par les Juifs hors des portes de Jérusalem, est le Christ, fils unique de Dieu tout-puissant. Mais que le personnage corporel qui souffrit fût proprement le Fils de Dieu, c'est ce que nous nions formellement. La chair et le sang ne peuvent entrer dans le ciel. Par analogie de raison, l'esprit ne peut produire un corps matériel, parce que la chose produite doit être de même nature que celle dont elle émane. L'esprit ne saurait produire autre chose qu'un esprit; il ne peut produire ni chair ni sang. *Tu m'as préparé un corps*, dit le Fils; donc le Fils n'était pas le corps, quoique le corps était celui du Fils. »

Il n'y a de quakers proprement dits qu'en Angleterre et dans l'Union américaine; cependant il en existe un très-petit nombre en France, dans le département du Gard, à Congénies, à Saint-Ambroise, à Saint-Gilles et dans quelques autres villages de la Vaucluse.

Il y a, en Russie, une secte dont les opinions et la discipline ressemblent beaucoup à celle des quakers anglais. Voy. DOUKHOBORES.

QUALIFICATEURS. C'est le nom que l'on donnait aux membres ecclésiastiques de l'inquisition. Ils étaient chargés de prononcer sur les discours de ceux qui avaient été déférés à ce tribunal; de juger si ces discours étaient hérétiques ou approchaient de l'hérésie; s'ils étaient mal sonnans et offensans les oreilles pieuses; s'ils étaient considérés, schismatiques, blasphémateurs, séditeux, etc.; enfin, si la défense de l'accusé était valable et solide. Les qualificateurs étaient ordinairement consultés par les inquisiteurs, lorsque ces derniers hésitaient s'ils devaient faire emprisonner une personne : les qualificateurs donnaient leur réponse par écrit, et on la joignait aux autres pièces du procès. Voy. INQUISITION.

QUANGACHUGO, un des neuf quacas ou idoles principales adorées par les anciens Péruviens à Cusco.

QUAN-SAT, démon redouté des Chinois, parce qu'il passe pour faire périr les enfants.

QUARANTE-HEURES. On donne le nom de *Prières des Quarante-Heures* à une cérémonie religieuse instituée, ou plutôt renouvelée par les papes Pie IV et Clément VIII, dont le but principal est d'apaiser la colère céleste ou d'implorer la divine miséricorde. Le saint-sacrement est exposé pendant trois jours, même en dehors des offices, et tous les fidèles sont invités à venir prier Jésus

Christ et à lui rendre de profondes adorations. La journée se termine par un salut solennel. On célèbre principalement les Quarante-Heures pendant les trois jours qui précèdent le carême, afin de faire une espèce d'amende honorable de toutes les infamies qui se commettent dans les joies tumultueuses et trop souvent obscènes du carnaval. En outre, les évêques ordonnent quelquefois les prières des Quarante-Heures, soit pour détourner une calamité publique, soit pour obtenir une grâce spéciale. A Rome, les Quarante-Heures sont pour ainsi dire perpétuelles, car le saint-sacrement est exposé successivement, pendant trois jours, dans chacune des églises de la ville.

QUARTO-DÉCIMANS ou **QUATUOR-DÉCIMANS**. On appela ainsi, dans le IV^e siècle, ceux qui s'obstinaient à célébrer la fête de Pâques le quatorzième jour de la lune de mars, en quelque jour de la semaine qu'arrivât son incidence.

Avant que l'Eglise eût déterminé, par un décret authentique, le jour auquel on devait solenniser la Pâque, cette fête n'était pas célébrée le même jour dans tous les pays chrétiens. La province de l'Asie Mineure, et quelques autres contrées voisines, célébraient la Pâque le même jour que les Juifs, c'est-à-dire le 14 de la lune de mars, suivant en cela, à ce qu'il paraît, l'exemple des apôtres saint Jean et saint Philippe; ce qui avait été également pratiqué par saint Polycarpe, saint Méliton et plusieurs autres illustres personnages. Mais, dans tout le reste de l'Eglise, cette fête avait été constamment solennisée le dimanche qui suivait le quatorzième jour de la lune, suivant l'usage établi par saint Pierre et par les autres apôtres, sans doute parce que le dimanche était spécialement le jour du Seigneur. Cette diversité d'usage n'avait point encore altéré la paix de l'Eglise, quand, sous le pontificat de Victor III, il s'éleva une querelle assez vive à ce sujet. Il se tint plusieurs conciles, dans lesquels il fut décidé unanimement qu'on ne devait solenniser la résurrection que le dimanche. Polycrate, évêque d'Ephèse, le plus considérable des prélats de l'Asie Mineure, refusa de souscrire à cette décision malgré les instances du pape Victor. Il assembla dans sa ville épiscopale un grand nombre d'évêques, et il fut conclu, dans cette assemblée, que l'on continuerait à célébrer la Pâque selon la pratique de l'Asie. Victor, irrité de l'obstination des Asiatiques, menaça de les excommunier, et, s'il faut en croire quelques écrivains, les menaces furent suivies de l'effet; ce qui n'empêcha pas que l'Eglise d'Asie ne conservât encore longtemps son usage particulier. Cependant elle y renonça dans la suite; il n'y eut que les Eglises de Syrie et de Mésopotamie qui s'opiniâtrèrent à ne rien changer à leur ancienne coutume. Constantin étant devenu maître de l'empire en 323, désira établir dans l'Eglise une uniformité parfaite au sujet de la fête de Pâques, afin que la joie d'une si grande solennité fût universelle parmi tous

les chrétiens, et confia au célèbre Osius le soin de ramener la Syrie à l'usage des autres Eglises. Mais celui-ci ne put réussir, et cette affaire ne fut terminée qu'au concile de Nicée, qui ordonna que la fête de Pâques serait célébrée dans toute l'Eglise le même jour, c'est-à-dire le dimanche après la pleine lune de mars. Cette décision leva tous les doutes, établit l'uniformité et mit fin à toutes les querelles. Les Eglises se soumirent au décret du concile. Cependant quelques particuliers persévérèrent à vouloir faire la Pâque simultanément avec les Juifs; le concile d'Antioche les excommunia, et ils furent dès lors traités d'hérétiques, sous le nom de *quarto-décimans* ou observateurs du quatorzième jour.

QUASIMODO. On donne ce nom au dimanche qui suit immédiatement la fête de Pâques; il est tiré des premières paroles de l'introit de la messe : *Quasi modo geniti infantes*, « Comme des enfants nouvellement nés. » Autrefois presque tous les dimanches de l'année tiraient leur dénomination des premiers mots de l'introit du jour. Cette coutume ne subsiste plus que pour le dimanche que nous venons de citer, et pour ceux du Carême, qui sont ainsi appelés dans les calendriers.

QUATERNAIRE. Le quaternaire ou le nombre quatre était révérend des Pythagoriciens, parce que, réuni au nombre trois, il formait celui de sept, auquel ils attachaient une infinité de vertus. Le nombre quatre était consacré à Mercure, parce que ce dieu était né le quatrième jour du mois.

QUATERNAIRES, secte qui s'est élevée, en Abyssinie, il y a une trentaine d'années. Un prêtre fanatique prétendit que la sainte Vierge, étant mère d'un Dieu, était aussi un être divin, et que lui contester ce titre était une espèce de sacrilège. En conséquence, il proposa de faire de la Trinité une quaternité. Cette idée bizarre, reçue avec enthousiasme dans l'Abyssinie, s'y propagea avec rapidité, et le patriarche s'étant opposé sans succès à cette hérésie, fut contraint de résigner sa charge.

QUATERNITÉ. Quelques peuplades de l'Amérique croient une quaternité, c'est-à-dire une essence divine en quatre personnes, savoir : Dieu, qui est le père, le fils, la mère et le soleil. C'est cette mère qui est le principe du mal.

QUATRE-TEMPS. On appelle ainsi, dans l'Eglise latine, un jeûne solennel, établi dans chacune des quatre saisons de l'année et qui dure trois jours. Celui du printemps se confond avec le jeûne du Carême; celui de l'été a été fixé à la semaine de la Pentecôte; celui de l'automne, à la semaine qui suit l'Exaltation de la sainte croix, et celui de l'hiver, à la troisième semaine de l'Avent. Ces jeûnes paraissent avoir été institués pour célébrer par la pénitence les quatre saisons de l'année, et pour attirer la bénédiction de Dieu sur les biens et les fruits de la terre. On y fait aussi des prières pour ceux qui sont appelés à recevoir les ordres sacrés; car c'est le samedi des Quatre-Temps que

l'on fait l'ordination des ministres de l'autel. Les trois jours déterminés pour le jeûne sont le mercredi, le vendredi et le samedi. Plusieurs croient que l'institution des Quatre-Temps ne remonte pas au delà du vi^e ou du v^e siècle; mais nous la regardons comme beaucoup plus ancienne; car nous pensons que le jeûne des Quatre-Temps est un reste des quatre carêmes observés autrefois dans presque toute l'Eglise, et que pratiquée encore toute l'Eglise orientale. C'est donc bien à tort que l'on avance que les Quatre-Temps sont inconnus chez les Orientaux: seulement les moins longs sont, chez eux, de quinze jours au moins.

QUEBLA, QUIBLA, KEBLA ou KIBLA. On appelle ainsi le point vers lequel les musulmans doivent se tourner pour faire leurs prières. Ce point n'est autre que la ville sainte de la Mecque, et principalement le temple sacré qu'elle renferme. Cette direction est regardée comme si importante, que toute prière faite vers une direction contraire est absolument nulle et doit être recommencée. Dans toute les mosquées, la direction de la Mecque est marquée par une espèce de niche ou d'enfoncement pratiqué dans le mur, vers lequel l'imam et les fidèles doivent se tourner pour prier. (*Voy. МИРАБ.*) Dans les places publiques, les grands chemins et autres lieux fréquentés, il y a également des poteaux ou des monuments de pierre qui indiquent la position de la ville sainte. Si, en voyage, on ne trouve pas de ces jalons, il faut s'orienter au moyen du soleil ou des autres signes célestes; enfin, s'il était absolument impossible de s'orienter, il faudrait faire sa prière en se tournant successivement vers les quatre parties du monde. Les malades mêmes qui ne peuvent se remuer, doivent au moins tourner la tête vers le quibla.

QUÉCHOUEZ, plaque de cuivre, de forme ronde, supportée par un manche et garnie de sonnettes, que les diacres de l'Eglise d'Arménie tiennent à la main pendant les offices. Cet instrument étant agité rend un son assez harmonieux, et sert à accompagner et à régler le chant. Le disque est quelquefois orné d'une figure d'ange, et le manche est accompagné d'une flamme ou petit drapeau de soie.

QUERQUÉTULANES, nymphes qui présidaient à la conservation des chênes (*quercus*). C'étaient les mêmes que les Dryades.

QUESSONO, idole adorée par les nègres de Benguela en Afrique, qui lui offraient des libations d'un mélange de vin de palmier et de sang de chèvre.

QUÊTEURS. Dans les ordres mendiants, on donne le nom de *quêteurs* aux frères chargés d'aller recueillir les aumônes en argent ou en nature pour le compte de la communauté. On a donné le même nom, dans le moyen âge, à des gens envoyés par le pape et par les évêques, pour prêcher les indulgences et recueillir les aumônes des fidèles, soit afin de contribuer aux frais des croisades, soit pour fournir à la réparation

des églises ou des hôpitaux, soit enfin pour d'autres bonnes œuvres; mais cette mesure engendra bien des abus, et le concile de Trente abolit les quêteurs.

Dans presque toutes les paroisses, c'est la coutume de faire des quêtes durant les offices, soit pour l'entretien du culte, soit pour les pauvres. Mais c'est, suivant nous, un grave abus de souffrir que cette fonction soit remplie par des dames ou des demoiselles, environnées de toute la pompe mondaine, et souvent costumées d'une manière immodeste. Les pauvres peuvent y gagner, mais la religion et le recueillement en souffrent beaucoup.

QUETZALCOATL ou QUETZALCOHUATL dieu des Mexicains; son nom signifie serpent revêtu de plumes vertes (de *coatl*, serpent, et *quetzalli*, plume verte). C'est l'un des plus mystérieux de toute la mythologie mexicaine; c'était un homme blanc et barbu comme le Bochica des Muyscas, le Manco Capac des Péruviens; comme eux il fut législateur de son peuple, et de plus il était le chef d'une secte religieuse qui s'imposait les pénitences les plus cruelles.

Quetzalcoatl régnait d'abord sur les Toltèques, peuple d'Anahuac, chez lesquels il fit régner l'âge d'or. Alors tous les animaux, les hommes même, vivaient en paix; la terre produisait sans culture les plus riches moissons; le maïs était si gros qu'un seul épi suffisait pour faire une charge; les calibasses étaient de la taille d'un homme, et étaient inutiles de teindre le coton, parce qu'il croissait naturellement de toutes couleurs; l'air était rempli d'une multitude d'oiseaux admirables par la mélodie de leur chant et l'éclat de leur plumage. Tout le monde vivait dans l'abondance, et Quetzalcoatl était si riche qu'il avait des palais d'or et d'argent. Il était aussi très-habile, et possédait pour avoir inventé l'art de fondre les métaux et de tailler les pierres précieuses. Il possédait de plus une grande sagesse comme il le montra par sa conduite et par les lois qu'il avait données aux hommes. On raconte que, quand il voulait promulguer une loi, il ordonnait à un homme de monter sur le Tzatzitepec (montagne de cris), et que de là on entendait sa voix à distance de 300 lieues.

Le dieu Tezcatlipoca, soit jalousie de prospérité qui régnait chez les Toltèques, soit désir d'en faire jouir les autres peuples, crut que le meilleur moyen était de chasser Quetzalcoatl du pays qu'il avait régénéré. Ayant appris qu'il était malade, il prit la forme d'un vieillard, et annonça qu'il apportait un moyen de guérison. Admis par sa présence, il lui offrit un breuvage qui, en le rendant immortel, devait lui inspirer le goût des voyages, et lui annoncer qu'il était la volonté des dieux qu'il visitât le royaume de Huehue-Tlapallan, d'où la nation toltèque tirait son origine. A peine Quetzalcoatl l'eut-il goûté, qu'il se sentit une nouvelle vigueur, et éprouva un violent désir de se rendre au but de sa mission.

mais avant de se mettre en route, il détruisit tous ses palais, changea les arbres fruitiers en plantes sauvages, et ordonna à tous les oiseaux chanteurs de l'accompagner pour le divertir pendant la route.

Quetzalcoatl se dirigea vers Cholula. S'étant trouvé fatigué pendant la route, il s'appuya contre un rocher, et l'on montrait encore, du temps des Espagnols, la marque de sa main qui y était restée imprimée. Quand il fut arrivé à Cholula, il céda aux instances des habitants, qui lui offrirent les rênes du gouvernement. Il s'y fit aimer par sa douceur et son amour pour la paix, et leur enseigna l'art de fondre les métaux; il ordonna les grands jeûnes de 80 jours, régla les intercallations de l'année tolteque, et ne voulut pas qu'on fit d'autres offrandes à la divinité que les prémices des moissons. Après avoir passé 20 ans à Cholula, Quetzalcoatl se remit en route, emmenant avec lui quatre de ses principaux disciples. Mais quand il fut arrivé à l'embouchure de la rivière de Coatacoalco, il leur ordonna de retourner à Cholula, et d'annoncer aux Choluèques qu'il reviendrait dans quelque temps pour les gouverner et renouveler leur bonheur. Par respect pour sa mémoire, les habitants choisirent pour chefs de leur république les disciples de Quetzalcoatl, et ce furent eux qui devinrent les chefs des quatre familles qui restaient à la tête des affaires jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

On n'est pas d'accord sur le reste de l'histoire de Quetzalcoatl : les uns disent qu'il disparut sur les bords de la mer; d'autres, qu'il se rendit au Yucatan, où il est connu sous le nom de *Cuculcan*; d'autres enfin, que des serpents enlacés lui formèrent un radeau, et le transportèrent dans le royaume de Tlapallan.

Le malheureux Montézuma crut reconnaître dans les compagnons d'armes de Cortez les descendants de ce saint législateur. « Nous savons par nos livres, dit-il au général espagnol, que moi et tous ceux qui habitent ce pays ne sommes pas indigènes, mais que nous sommes des étrangers venus de très-loin. Nous savons aussi que le chef qui conduisit nos ancêtres retourna pour quelque temps dans sa première patrie, et qu'il revint ici pour chercher ceux qui s'y étaient établis; il les trouva mariés avec les femmes de cette terre, ayant une postérité nombreuse, et vivant dans les villes qu'ils avaient construites : les nôtres ne voulurent pas obéir à leur ancien maître, et s'en retourna seul. Nous avons toujours vu que ses descendants viendraient un jour prendre possession de ce pays. Considérant que vous venez de cette partie où naît le soleil, et que, comme vous me l'assurez, vous nous connaissez depuis longtemps, je ne puis douter que le roi qui vous envoie ne soit notre maître naturel. »

Cette histoire de Quetzalcoatl a beaucoup occupé les auteurs qui ont écrit sur l'ancien Mexique. Les uns, le confondant avec le dieu de l'air dont il portait le nom, ont relégué

le tout au rang des fables; d'autres ont voulu voir en lui l'apôtre saint Thomas qui, après avoir converti les Indes, vint par la Chine et le Japon prêcher l'Evangile au Mexique, parut ensuite à la Nouvelle-Grenade, sous le nom de *Bochica*, et au Pérou, sous celui de *Manco-Capac* ou de *Viracocha*. D'autres ont pensé que c'était un prêtre chamaniste ou bouddhiste, venu de la Tartarie ou du Japon; il y avait en effet au Mexique un certain nombre de statues qui rappelaient Gautama-Bouddha d'une manière frappante. M. Ternaux-Compins est porté à croire que Quetzalcoatl était simplement un grand prêtre de la ville de Tollan, située vers le nord-ouest, qui vint s'établir dans la ville de Cholula et la civilisa, ainsi que les régions environnantes. Cependant toutes ces suppositions s'éloignent des idées des Mexicains qui attendaient Quetzalcoatl du côté où le soleil se lève, c'est-à-dire de l'Europe ou plutôt de l'Afrique; en effet, les monuments mexicains paraissent se lier, sous bien des rapports, avec ceux de l'ancienne Egypte. Nous ne déciderons rien sur cette importante question qui se rattache au mode de population du nouveau continent.

Quoi qu'il en soit, Quetzalcoatl avait à Cholula un temple fort élevé qui était l'objet d'un pèlerinage célèbre. Sa statue était environnée de tas d'or et d'argent, de plumes rares et de marchandises d'un grand prix; ce qui le fit prendre par les Espagnols pour le dieu du commerce. Sa taille était celle d'un homme, avec une tête d'oiseau qui avait le bec rouge, et sur ce bec une crête et des verrues, avec plusieurs rangées de dents et la langue pendante en dehors. Sa tête était couverte d'une espèce de mitre terminée en pointe, et sa main était armée d'une faux. Il avait les jambes ornées de diverses sortes de bijoux d'or et d'argent. Quetzalcoatl avait aussi à Mexico des temples de forme ronde, et dont la porte ressemblait à la gueule ouverte d'un serpent.

Les marchands célébraient en son honneur une fête annuelle. Quarante jours auparavant, ils achetaient un captif de belle taille et le paraient des habits de l'idole. Durant l'intervalle, ils s'attachaient soigneusement à le purifier, en le lavant deux fois chaque jour dans l'étang du temple. Il était traité avec toutes sortes d'honneurs et de délicatesses. La nuit on le tenait enfermé dans une cage; et pendant le jour, on le conduisait par la ville, avec accompagnement de chants et de danses. Neuf jours avant le sacrifice, deux prêtres venaient lui annoncer son sort. Il devait répondre qu'il l'acceptait avec soumission. S'il s'en affligeait, son chagrin passait pour un mauvais augure, et les prêtres pratiquaient diverses cérémonies, par lesquelles on supposait que ses dispositions étaient changées. Le sacrifice avait lieu à minuit, et le cœur du captif était offert à la lune. On portait le corps chez le principal marchand, où il était rôti et préparé avec divers assaisonnements. Les convives dansaient en attendant le fes-

tin. Après avoir mangé leur part de cet horrible mets, ils allaient saluer l'idole au lever du soleil ; et continuant leurs réjouissances pendant le reste du jour, ils se déguisaient sous diverses formes ; les uns représentaient des oiseaux, des papillons, des grenouilles, des guêpes et d'autres insectes ; les autres simulaient des boiteux, des manchots, des estropiés. Ils faisaient des récits agréables de leurs accidents ou de leurs métamorphoses, et la fête se terminait par des danses.

QUIAONG, couvent ou maison des prêtres bouddhistes, chez les Birmans.

QUIES, déesse du repos chez les Romains. Elle était adorée à Rome, où elle avait un temple près de la porte Colline, et un autre hors de la ville, sur la voie Lavicane. Il y a toute apparence que c'était une déesse des morts. En effet Pluton était surnommé *quietalis*, et on donnait le nom de *quietorium* à l'urne où reposaient les cendres des défunts. Les prêtres de la déesse *Quies* étaient appelés *silencieux*.

QUIÉTISME. « Ce mot exprime l'état de repos ou d'impassibilité auquel une espèce de mystiques contemplatifs croyaient arriver, en s'unissant à Dieu par la méditation ou par l'oraison mentale. » L'auteur (1) dont nous empruntons cette définition l'explique en ces termes : « Nous nous unissons en quelque sorte aux objets par la pensée, et un objet qui absorbe toute notre attention semble s'identifier avec nous. On a donc regardé la méditation, ou la contemplation des perfections divines, comme un moyen de s'unir à Dieu. On s'est efforcé de se détacher de tous les objets, pour se livrer sans distraction à la contemplation des perfections divines. On a imaginé des méthodes, et l'on a cru que l'âme pouvait contempler l'essence divine sans distraction, et s'unir à elle intimement ; qu'une vue si parfaite de l'essence divine était jointe à l'amour le plus ardent ; que les facultés de l'âme étaient absorbées par son union avec Dieu ; qu'elle ne reçoit plus aucune impression des objets terrestres. Cet état de l'âme est ce qu'on appelle *quiétude* ou le *quiétisme*. On voit aisément tous les excès auxquels l'esprit humain peut se porter en partant de ces principes. »

Le quiétisme commença à paraître dans l'Eglise grecque, au *xiv^e* siècle. Le prieur d'un couvent près du mont Athos, nommé *Siméon*, secondé de Grégoire Palamas, depuis évêque de Salonique, homme éloquent et instruit, forma une secte de mystiques, qui furent appelés *Hésychastes*, terme qui répond à celui de *Quiétistes*, et dont le système était singulier par son extravagance. Ils prétendaient qu'en contemplant attentivement et sans distraction leur nombril, ils parvenaient à se procurer des extases, et à voir cette gloire, ces rayons de splendeur, cette lumière incorruptible qui part du

trône du Tout-Puissant. La doctrine mystique de ces moines s'accrédita tellement, que la ville de Constantinople se trouva remplie de dévots qui passaient les journées entières, immobiles sur un siège, les yeux attachés sur leur nombril, attendant la céleste vision. Barlaam, moine de l'ordre de saint Basile, combattit vigoureusement cette secte, qui, malgré son absurdité, fut favorisée et protégée hautement par les empereurs Jean Cantacuzène et Jean Paléologue.

Dans l'Eglise latine, on aperçoit aussi des traces du quiétisme dès le *xiv^e* siècle. Jean Rusbroc est regardé comme le premier qui ait paru donner dans ces mysticités dangereuses, quoique lui-même se soit élevé contre les faux spirituels de son temps, dans son traité des Noces spirituelles. Rusbroc prétendait que tout ce qu'il avait écrit lui avait été inspiré par le Saint-Esprit. Lorsqu'il croyait sentir le mouvement de la grâce, il se retirait dans une forêt près du lieu de sa demeure, et là il écrivait ce qui lui était inspiré ; ce qui n'empêche pas que le célèbre Gerson n'ait regardé la plupart des ouvrages de Rusbroc comme le fruit d'une imagination échauffée, qui s'égare dans ses visions. Cependant c'est un des Quiétistes les plus modérés. Marie Dagrédà, Jean Labadie, mademoiselle Bourignon, le ministre Poirer, et surtout Michel Molinos, ont été bien plus avant. Molinos, le plus fameux de tous les Quiétistes, et qui en est regardé comme le chef, prétendait qu'il fallait s'anéantir pour s'unir à Dieu, et demeurer ensuite en repos, sans s'inquiéter de ce qui arriverait au corps. Il enseignait qu'aucun acte n'était méritoire ni criminel dans cet état d'anéantissement, parce qu'alors l'âme et ses puissances, absorbées en Dieu, n'y prenaient aucune part. Il répandit longtemps dans Rome cette doctrine détestable, qui ouvrait la porte aux désordres les plus honteux. Voy. MOLINOSISME.

La doctrine du quiétisme fit aussi de grands progrès en France. Un Provençal, nommé *Malaval*, la publia dans un livre intitulé : *Pratique facile pour élever l'âme à la contemplation*, dans lequel il avait recueilli la plupart des sentiments de Molinos. Ce livre, dont on ne connut pas d'abord tout le danger, eut un grand cours, et fit illusion à un très-grand nombre de personnes. Parmi celles qu'il séduisit on distingue particulièrement l'abbé d'Estival, de l'ordre des Prémontrés, en Lorraine. Cet abbé goûta tellement la doctrine de Malaval, qu'il vint à Paris pour l'enseigner, et tint dans cette ville des conférences où il donnait publiquement des leçons de quiétisme. Malaval et l'abbé son apôtre ne firent que préparer les voies à un Quiétiste beaucoup plus célèbre. Ce Quiétiste fut madame La Mothe-Guyon, si connue par la fameuse querelle que sa doctrine suscita entre deux illustres prélats.

L'histoire de cette querelle est assez intéressante pour mériter un détail circon-

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire des Égaréments de l'esprit humain, par rapport à la religion.

ont nous prendrons la plus grande des *Mémoires de madame de Main-*
M. de la Baumelle, et dans la *Re-*
Quétisme, par M. Phelipaux, doc-
 Sorbonne. Jeanne-Marie Bouvières
 che, née à Montargis, de parents
 mariée à dix-huit ans au fils du
 Guyon, qui devait sa noblesse et sa
 la belle entreprise du canal de
 le avait beaucoup de noblesse dans
 de la douceur dans les yeux, une
 anée pour la persuasion, l'humeur
 asinuante et l'éloquence la plus
 imagination tendre et flexible se
 bonne heure vers les choses du
 goût naissant de spiritualité fut
 son directeur. Dom François La-
 gieux barnabite, s'empara de sa
 mit ses erreurs en système. La-
 un homme d'un esprit subtil et
 d'une taille assez grande, com-
 on extérieur, affectant un air de
 de sainteté, quoiqu'on remar-
 son visage je ne sais quoi de si-
 avait été fort débauché dans sa
 ayant éprouvé des remords, il
 la doctrine du quétisme des
 les étouffer. Depuis plusieurs
 ouvrait du voile de la spiritualité
 de son âme, lorsque madame
 choisit pour son directeur. Cette
 progrès rapides sous un tel mai-
 veuve à vingt-deux ans, mai-
 grands biens, elle résolut, par l'a-
 ombe, de travailler au salut de
 in, c'est-à-dire à la propagation
 in. Les malheurs de Molinos ne
 point; cependant son mari,
 urir, lui avait en quelque sorte
 struée en lui disant : « Je crains
 os singularités ne vous attirent
 aires. » Elle était très-propre à
 secte : de la beauté, de l'esprit,
 nco, des richesses, c'était plus
 allant pour faire bien des prosé-
 de ce zèle qu'on a toujours
 pinions, quand on les croit nou-
 soi, elle alla les répandre dans le
 ex, dans le Dauphiné et le Pié-
 la elle fut priée de sortir de tous
 où l'on s'aperçut qu'elle dogma-
 tant le cours de ses voyages, elle
 en livre intitulé : *Moyen court et*
aire oraison; un autre, qui avait
 les *Torrents*; une interprétation
 du Cantique de Salomon. Ces ou-
 et curieux par un galimatias sin-
 eut beaucoup de disciples : sa
 allait l'orgueil et soulageait la
 On allait à la plus sublime
 par un chemin semé de fleurs.
 acte de la vue de Dieu en
 suffisait. Les ecclésiastiques se
 dispensés du bréviaire, les fidè-
 vie active; les vieux pécheurs
 de plein vol dans la chambre de
 il ne fallait qu'aimer. Madame
 à Grenoble l'an 1683, le jour de
 ion, elle eut un songe merveil-

leux, où elle vit la persécution que l'enfer
 susciterait contre la nouvelle spiritualité
 qu'elle prêchait, et la victoire signalée que
 remporterait l'esprit d'oraison. Le 28 février,
 elle écrivit à ce sujet une grande lettre à son
 directeur, dans laquelle elle lui faisait le ré-
 cit de ce songe. C'est ainsi qu'elle s'exprime
 dans un endroit de cette lettre : « La femme
 sera enceinte, c'est-à-dire pleine de l'esprit
 intérieur, et le dragon se tiendra debout de-
 vant elle, sans pourtant lui nuire, parce
 qu'elle est environnée du soleil de justice,
 qu'elle a la lune sous ses pieds, qui est la
 malice et l'inconstance, et que les vertus de
 Dieu lui serviront de couronne. Mais il ne
 laissera pas de se tenir toujours debout de-
 vant elle, et de la persécuter de cette ma-
 nière. Mais, quoiqu'elle souffre longtemps de
 terribles douleurs de l'enfantement spirituel,
 Dieu protégera son fruit; et, lorsqu'il sera
 véritablement produit et non connu, il sera
 caché en Dieu jusqu'au jour de la manifes-
 tation, jusqu'à ce que la paix soit sur la
 terre. La femme sera dans le désert, sans
 soutien humain, cachée et inconnue : on vo-
 mira contre elle les fleuves de la calomnie
 et de la persécution; mais elle sera aidée
 des ailes de la colombe, et, ne touchant pas
 à la terre, le fleuve sera englouti, durant
 qu'elle demeurera intérieurement libre,
 qu'elle volera comme la colombe, et qu'elle
 se reposera véritablement sans crainte, sans
 soins et sans soucis. Il est dit qu'elle y sera
 nourrie, et non qu'elle s'y nourrira; sa perte
 ne lui permettant pas de faire réflexion sur
 ce qu'elle deviendra, et de penser, pour peu
 que ce soit, à elle, Dieu en aura soin. Je
 prie Dieu, si c'est sa gloire, de vous donner
 l'intelligence de tout ceci. »

Il est vrai qu'il était besoin d'une lumière
 plus que naturelle, pour comprendre un pa-
 reil galimatias. Au reste, on sera moins sur-
 pris que madame Guyon ait fait un songe si
 extraordinaire, lorsqu'on saura qu'elle avait
 eu pendant vingt-deux jours une fièvre con-
 tinuée; mais ce qui doit étonner, c'est que
 ses partisans, sur la foi d'un tel songe, aient
 pu se persuader qu'elle était une véritable
 prophétesse.

Madame Guyon et Lacombe résolurent de
 venir à Paris, persuadés que dans cette
 grande ville ils pourraient dogmatiser plus
 aisément, et seraient moins en vue : ils se
 trompaient. A peine arrivée à Paris, madame
 Guyon fut enfermée dans le couvent des
 filles de la Visitation de la rue Saint-Antoine,
 par un ordre du roi que l'archevêque de Paris
 avait obtenu. Lacombe, son directeur, fut mis
 à la Bastille : on l'accusa d'avoir séduit sa pé-
 nitente, et d'avoir profité de ses moments de
 folie pour attenter à sa vertu. Madame Guyon
 fut examinée par Chéron, officier de l'arche-
 vêque. Elle éduia les religieuses, en attira
 quelques-unes à son parti, et les attendrit
 toutes. Dans le monde, elle avait des parti-
 sans, à la cour des protecteurs; cependant
 madame de la Maison-Fort, sa cousine, fut
 la seule qui osa parler pour elle. La Maison-
 Fort était d'une ancienne famille de Berri :

dès l'âge de douze ans, elle fut reçue parmi les chanoinesses de Poussay, abbaye ouverte à la seule noblesse. Bien faite, aimable, pleine d'imagination et de candeur, persécutée par une injuste marâtre, elle fut présentée à madame de Maintenon par l'abbé Gobelin, et admise à Saint-Cyr, pour en perfectionner l'éducation. Elle fit éclater dans cette maison un zèle ardent, qui lui mérita la confiance de l'institutrice. Trop dissipée pour songer à faire des vœux, trop orgueilleuse pour obéir à une femme, elle goûtait madame Guyon, et ne pouvait se résoudre à suivre ses conseils et à renoncer au monde; aussi madame Guyon lui disait-elle : « Pour vous gouverner, ma cousine, il faut un bonnet carré. »

Madame de la Maison-Fort, à la prière de M. de Lassau, prêtre de la Mission, dit à madame de Maintenon que madame Guyon n'était coupable que d'un excès d'amour pour Dieu; que toutes les calomnies débitées contre elle étaient inventées par des parents avides de son bien. Madame de Maintenon en parla au roi, qu'elle trouva fort prévenu par le P. de la Chaise. Madame de Maintenon fut prévenue elle-même contre sa protégée par le P. de la Mothe, barnabite, beau-frère de madame Guyon. Madame de Miramion voulut voir par ses yeux si madame Guyon était aussi coupable ou aussi folle qu'on le disait : elle alla au couvent, interrogea la supérieure, entendit l'éloge de la prisonnière, fit un rapport favorable à madame de Maintenon, qui, ravie de s'être trompée, et fâchée de l'avoir été, promit de parler encore au roi. Madame de la Maison-Fort fit agir les duchesses de Charost, de Chevreuse, de Beauvilliers, de Mortemar, dont la piété n'était pas suspecte. Madame Guyon eut à la cour un parti dont elle ne se doutait pas dans sa retraite. Pressé par madame de Maintenon, à demi-instruit par les murmures des courtisans, le roi dit qu'on présentât un placet. Sur l'exposé, il ordonna qu'on relâchât la prisonnière. Avant d'élargir madame Guyon, l'archevêque de Paris voulut lui faire passer un acte qui prouvait qu'elle avait débité une doctrine répréhensible : elle refusa de le signer, soutenant qu'il n'y avait point d'hérésies dans ses livres; mais madame de Maintenon lui fit dire de signer : elle obéit à sa protectrice, et fut élargie. Les duchesses de Chevreuse et de Beauvilliers, la princesse d'Harcourt, la marquise de Mont-Chevreuil, madame de Miramion, témoignèrent à madame Guyon la joie qu'elles avaient de son élargissement, et l'invitèrent d'aller à Versailles. M. de Charost lui prêta son appartement : le duc de Béthune, son père, enveloppé dans la disgrâce de Fouquet, dont il avait épousé la sœur, exilé à Montargis, avait logé chez le père de madame Guyon, et transmis à ses enfants la reconnaissance qu'il devait à la famille qui l'avait secouru dans l'adversité. La doctrine de madame Guyon fut goûtée à la cour. Madame de Maintenon fut curieuse d'entretenir une personne si extraordinaire : les duchesses s'empressèrent d'accompagner

madame Guyon à cette visite. Ses charmes, son esprit, ses malheurs, je ne sais quoi qui persuade : sa douceur, sa patience, tout se réunit pour convaincre madame de Maintenon qu'elle n'avait jamais mieux employé son crédit; elle lui donna des marques d'estime, et sa confiance crut de jour en jour. Les visites de la nouvelle sainte furent fréquentes : ce n'étaient plus des heures rapides, c'étaient des jours entiers passés avec elle; et plus on la voyait, plus on en était charmé. Était-on accablé de chagrin et de fatigue, madame Guyon était appelée, et la conversation était également propre à distraire et à consoler. Madame de Miramion reçut dans sa communauté. Madame Guyon en sortait quelquefois pour aller voir madame de Charost à Benne, d'où elle passait à Saint-Cyr. Elle y séjournait quelques jours; elle y distribuait ses livres; les dames de Saint-Louis se passionnaient pour elle par imitation et par goût, et, tandis que madame de Maintenon bénissait le ciel du succès de ses soins, l'erreur s'y glissait sous le masque de la piété.

Chaque jour voyait grossir le nombre des disciples de la visionnaire : bientôt elle eut un qui en valait des milliers; ce fut l'abbé de Fénelon. « Un jour elle l'ouït chanter. Elle en fut tout occupée avec une extrême force et douceur; il lui sembla qu'il lui disait : *L'Amour* (c'est ainsi que madame Guyon appelait Jésus-Christ) le lui unissait intimement, et qu'il se faisait de lui à elle comme une filiation spirituelle. J'eus occasion, dit-elle, de le voir le lendemain. Je sentais intérieurement qu'il ne me goûtait point, et j'éprouvai pourtant un je ne sais quoi, qui me faisait tendre de verser mon cœur dans le sien. Mais je ne trouvai pas que son cœur m'eût tendu, et Dieu sait ce que je souffris la nuit. Le jour je le revis; nous restâmes quelques temps en silence, et le nuage s'éclaircit un peu; mais qu'il était encore loin de ce que je le souhaitais ! Je souffris huit jours entiers, et je me trouvai unie à lui sans obstacle; depuis, notre union augmente sans cesse, toujours plus pure, toujours plus vive, toujours ineffable; il me semble que mon âme a un rapport entier avec la sienne. O mon fils, mon cœur est collé au cœur de Jonathas. Mourrais, s'il y avait le moindre entre-deux entre toi et moi, entre nous et Dieu. O mon fils ! » De pareils sentiments étaient bien capables de faire impression sur le cœur tendre et affectueux de l'auteur du Télémaque.

L'abbé de Fénelon, né dans le Périgord de parents nobles, élevé par l'évêque de Saint-Lat, son oncle, dirigé au séminaire de Saint-Sulpice par l'abbé Tronson, plus appliqué dès sa jeunesse à l'étude de l'Écriture sainte qu'à celle des Pères, employé avec succès à la conversion des protestants, supérieur des Nouvelles-Catholiques, exclu jusqu'alors des dignités ecclésiastiques, parce qu'il était soupçonné de jansénisme; Fénelon vint enfin de dissiper tous les soupçons formés contre lui, et de recueillir le fruit de ses études et de sa patience. Ses sermons avaient

commencé sa réputation ; la mort chrétienne du vieux duc de Mortemar, qu'il avait préparé à ce terrible passage, l'avait achevée.

Le roi avait nommé le duc de Beauvilliers gouverneur de M. le duc de Bourgogne. Le préceptorat était fort brigué ; le choix en fut abandonné au gouverneur. Beauvilliers jeta les yeux sur l'abbé de Fénelon, qu'il connaissait depuis longtemps. Il fallait écarter les soupçons de jansénisme. Il recourut à madame de Maintenon, et lui fit le portrait le plus avantageux et le plus naturel de l'abbé. Madame de Maintenon consulta séparément l'abbé Tronson, supérieur de Saint-Sulpice ; l'abbé Hébert, curé de Versailles ; le P. Valois, jésuite ; Bossuet, évêque de Meaux : tous se réunirent à parler en faveur de Fénelon. Elle dit au roi que le duc de Bourgogne ne pouvait être mieux instruit que par un homme qui avait su se concilier les suffrages de gens d'un caractère si opposé. Fénelon fut nommé précepteur, et le choix fut si applaudi, que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle distribuait toutes les années. Tout à la fois l'homme à la mode et le saint de la cour, il était souhaité partout, et ne se montrait qu'à quelques amis utiles et choisis. Il réunissait tout l'enjouement, toute la complaisance que demande le commerce des femmes, avec toute la modestie qu'exigeait son état. Simple avec le duc de Bourgogne, sublime avec Bossuet, brillant avec les courtisans, il avait des manières pleines de grâces, une imagination vive, une éloquence touchante, un style plein de vérité et de goût, une théologie affectueuse, un visage doux, un air riant. Le feu de ses yeux annonçait les plus impérieuses passions, et sa conduite la plus étonnante victoire. Voilà le prosélyte que madame Guyon met à la tête du quétisme. Jamais hérésie ne s'était insinuée plus agréablement.

L'abbé de Fénelon n'adopta pas tout d'un coup le système de madame Guyon. Il fit ses objections ; elle y répondit. « Mon fils, lui disait-elle, êtes-vous satisfait ? La doctrine de l'oraison entre-t-elle dans votre tête ? — Oui, madame, repartait l'abbé, et même par la porte cochère. » Fénelon se livra tout entier à l'étude des livres mystiques. Son imagination s'enflamma. Il ne vit en madame Guyon qu'une âme brûlante de l'amour divin, âme simple et sans fard, dont les erreurs mêmes étaient respectables, puisqu'elles tiraient leur origine des principes les plus sublimes et les plus saints. D'ailleurs elle était persécutée ; et Fénelon avait ce penchant, cette sensibilité pour les malheureux, vertu si inutile dans le monde, et si funeste à la cour.

Le quétisme, soutenu par un homme d'un si grand mérite et si bien à la cour, fit à Paris des progrès rapides. Dans cette grande ville, on ne parlait plus que le jargon des mystiques, si commode pour les esprits qui ont nulle précision dans les idées. Quelques dames de Saint-Cyr témoignèrent à madame de Maintenon qu'elles trouvaient dans les entretiens de madame Guyon quelque

chose qui les portait à Dieu. Sans trop approfondir ce que c'était, peut-être même trompée par sa piété, madame de Maintenon leur permit de prendre confiance en elle. Toutes les fois que madame Guyon allait à Saint-Cyr, elle était écoutée comme un oracle, et reconduite comme une sainte. Les dames qui n'avaient pas de dévotion en acquirent ; celles qui en avaient en eurent davantage. Il n'est pas étonnant qu'elle trouvât des disciples parmi tant d'esprits tendres et accessibles à tous les sentiments de la piété. Pendant quatre années madame de Maintenon combla de bontés madame Guyon ; elle l'avait souvent à sa table, et s'en servait pour inspirer le goût de la piété à quelques jeunes dames, dont l'exemple pouvait influer sur le reste de la cour. On tenait trois fois la semaine des assemblées aux hôtels de Chevreuse et de Beauvilliers, où l'on avait pratiqué de petits appartements. Là, après un repas frugal, où nul domestique n'était admis, on faisait des conférences sur des matières spirituelles, on agitant plusieurs affaires qui tendaient à l'avancement du règne de Dieu. L'abbé de Fénelon présidait à ces mystères. Les courtisans murmuraient de ces assemblées, dont ils ne pénétraient pas le secret. Madame Guyon prêchait quelquefois dans ces assemblées : elle exigeait de ses auditeurs qu'ils lui rendissent compte de leurs plus secrètes pensées. Madame la duchesse de Guiche ayant éclaté de rire à l'endroit le plus pathétique, madame Guyon exigea qu'elle prononçât tout haut le sujet de sa distraction. Après s'être un peu défendue : « Eh bien ! dit la duchesse, je pensais que vous étiez folle, et que nous ne l'étions guère moins. » Cependant plusieurs ecclésiastiques prirent ombrage de ces conférences où ils n'étaient point admis. L'archevêque de Paris, qui voulait perdre Fénelon, fit proposer à la Sorbonne un cas de conscience. On demandait si un prince pouvait souffrir auprès de ses enfants un précepteur soupçonné de quétisme. M. Bossuet empêcha la solution du problème : Fénelon était son ami. On représenta à madame de Maintenon que madame Guyon troublait l'ordre de Saint-Cyr ; qu'elle y introduisait une méthode particulière, et que ses élèves avaient plus de déférence pour les décisions d'une femme que pour les ordres d'un évêque. Ces plaintes étaient vraies en partie. Les écrits de madame Guyon étaient lus avec avidité à Saint-Cyr ; et madame Du Péron, alors maîtresse des novices, était presque la seule qui ne donnât point dans la nouvelle spiritualité. Ses novices n'obéissaient plus : on avait des extases ; le goût pour l'oraison devenait si vif, si incommode, que les devoirs les plus essentiels étaient négligés. L'une, au lieu de balayer, restait nonchalamment appuyée sur son balai ; l'autre, au lieu de vaquer à l'instruction des demoiselles, entraînait en inspiration, et s'abandonnait à l'esprit. La sous-maîtresse menait furtivement les illuminées dans quelque réduit secret, où l'on se nourrissait de la doctrine de madame Guyon. Sous prétexte de tendre

à la perfection, on négligeait la règle commune qui y conduit. L'évêque de Chartres accourut à la vue du danger : il parla en particulier à toutes les dames, et les persuada toutes ; mais la Maison-Fort se souleva contre lui, critiqua quelques nouveaux règlements, et se moqua des confesseurs. Monsieur de Chartres exigea qu'on lui remît tous les livres de madame Guyon, imprimés ou manuscrits. Madame de Maintenon tira de sa poche, sans hésiter, le *Moyen court*, et toutes les dames l'imitèrent, quoiqu'à regret. Fénelon engagea la Maison-Fort à se soumettre à son évêque, et la détermina à faire des vœux solennels, pour lesquels elle avait témoigné beaucoup d'aversion. Madame Guyon fut priée de ne plus aller à Saint-Cyr ; mais on toléra un commerce de lettres entre elle et les dames de Saint-Cyr. Elle leur en écrivait de très-édifiantes, qui passaient toutes par les mains de madame de Maintenon, dont la vigilance ne dédaignait pas les détails les moins importants. Une copie échappée aux recherches de l'évêque de Chartres, multiplia les exemplaires du *Moyen court* et des *Torrents*. La nuit on lisait ces livres, le jour on les mettait en pratique ; et madame Guyon, quoique absente, régnait à Saint-Cyr, comme si elle eût été la supérieure.

Cependant il se formait contre elle un terrible orage. M. l'évêque de Châlons, MM. Tiberge et Brisacier, M. Jolly, le P. Bourdaloue, M. Tronson, se réunirent tous à désapprouver par écrit le *Moyen court* de madame Guyon. Madame de Maintenon, docile à la voix des pasteurs, incertaine des suites qu'auraient les accusations intentées contre madame Guyon, lui persuada de conjurer l'orage par la retraite. Madame Guyon quitta le monde, et se réfugia dans la solitude. Ce fut en vain : on l'accusa de répandre de loin le poison du quétisme. Les confesseurs ne parlaient que de crimes qu'on s'accusait d'avoir commis d'après ses principes. On disait ouvertement qu'elle perdait tout le monde, et qu'il fallait l'enfermer. Madame de Maintenon ne l'abandonna point encore ; mais elle lui défendit absolument tout commerce avec Saint-Cyr, et pria l'évêque supérieur de cette maison d'y supprimer tous les écrits de cette dame. Cette conduite n'empêcha pas qu'elle ne se joignît aux Beauvilliers, aux Colbert et aux Chevreuse, pour défendre madame Guyon. Elle promit d'appuyer un mémoire apologétique qu'on avait fait en sa faveur ; mais madame Guyon dédaigna d'être justifiée, remercia ses protecteurs, les pria de retirer le mémoire, qui était déjà donné, et se jeta dans les bras de l'*Amour*. Elle était si persuadée de son innocence et de la droiture de ses sentiments, qu'elle demanda des commissaires pour juger de sa doctrine et de ses mœurs. Elle n'en obtint que pour juger de sa doctrine. Madame de Maintenon crut que, le fond une fois décidé, toutes les calomnies tomberaient d'elles-mêmes. La commission fut nommée, et formée par M. de Meaux, par M. de Châlons, et par M. Tronson, supérieur de Saint-Sul-

pice. Tous les livres et manuscrits de madame Guyon furent confiés à M. de Meaux. Ce savant prélat les lut avec attention. Il fut particulièrement choqué des extravagances qu'il rencontra dans la Vie de cette dame, composée par elle-même. Il était dit, dans cette Vie, que Dieu donnait à madame Guyon une surabondance de grâces dont elle crevait, au pied de la lettre. Il la fallait délayer : dans cet état, on la mettait souvent sur son lit ; on venait recevoir la grâce dont elle était pleine, et c'était le seul moyen de la soulager. Pour participer à cette abondance de grâce, il suffisait d'être assis auprès d'elle, cette communication se faisait en silence, sans aucune prière, sans aucune invocation de Dieu. Au reste, elle disait très-expressément que ces grâces n'étaient point pour elle ; qu'elle n'en avait aucun besoin, étant pleine par ailleurs, et que cette surabondance était pour les autres. Il faut entendre madame Guyon s'expliquer elle-même sur cette matière : « Ceux, dit-elle, que Notre-Seigneur m'a donnés, mes véritables enfants, ont une tendance à demeurer en silence auprès de moi ; je découvre leurs besoins, et leur communique en Dieu ce qui leur manque. A mesure qu'on reçoit la grâce autour de moi, je me sens peu à peu vider et soulager : chacun reçoit sa grâce, selon son degré d'oraison, et éprouve auprès de moi cette plénitude de grâces apportée par Jésus-Christ. C'est comme une écluse qui se décharge avec profusion. » Ce qu'elle raconte avec plus de soin, c'est qu'il n'y avait rien pour elle dans cette plénitude ; partout elle répète qu'il n'y avait dans elle rien de vide. « Je suis, dit-elle, depuis bien des années, dans un état également nu et vide en apparence ; je ne laisse pas d'être très-pleine. Une eau qui remplirait un bassin, tant qu'elle se trouve dans les bornes de ce qu'il peut contenir, ne fait rien distinguer de sa plénitude ; mais, qu'on lui verse une surabondance, il faut qu'il se décharge ou qu'il crève. Je ne sens jamais pour moi-même ; mais, lorsqu'on remue par quelque chose ce fond intimement plein et tranquille, ce'a fait sentir la plénitude avec tant d'excès qu'elle rejaillit sur les sens ; c'est un regorgement de plénitude, un rejaillissement d'un fond comblé, et toujours plein pour toutes les âmes qui ont besoin de puiser les eaux de cette plénitude ; c'est le réservoir divin où les enfants de la sagesse puisent incessamment ce qui leur faut. »

M. de Meaux, étonné de ces superbes communications de grâces, et de ces regorgements inouïs, écrivit de Meaux à Paris, qu'il lui en défendait l'usage jusqu'à ce que la chose eût été plus examinée. Ce ne fut pas la seule extravagance qui le choqua dans la Vie de madame Guyon ; il y trouva encore : 1° que, par un état et une destination apostolique, non-seulement elle voyait clair dans le fond des âmes, « mais encore, qu'elle recevait une autorité miraculeuse sur les âmes et sur les corps de ceux que Notre-Seigneur lui avait donnés. Leur état intérieur sem-

elle, être en ma main, sans qu'ils m'expliquent, ni pourquoi. Ils ne pouvaient empêcher de m'appeler leur mère; ils avaient goûté ma direction, et leur conduite leur était à charge. » Ce fondement qu'elle se mêlait de faire d'une autorité étonnante. 3^e Qu'elle fût pour prophétesse, et qu'elle se fût faite des prédictions. 3^e Il y trouva quelque chose de merveilleux qu'elle donnait comme un mystère, et comme le fondement de son action. Elle fut, dit-elle, transportée dans une chambre à deux lits. Dans ces lits, demanda madame Guyon, En voilà un, répondit Jésus-Christ, pour la mère; l'autre est pour vous, ma fille. Elle était persuadée que ce qu'elle disait l'avait mise dans un état où elle avait plus prié les saints, ni même les anges : « Car ce n'est pas, dit-elle, à l'égal des domestiques, à prier les autres, mais à prier pour eux. » Aussi l'erreur qu'elle avait introduite dans ses écrits, était l'exécution d'un tout désir et de toute demande de Dieu.

Madame Guyon, après avoir exactement lu tous ses écrits, revint à Paris, le 1^{er} janvier 1694. Madame Guyon, à son arrivée, lui écrivit pour lui faire savoir le temps et le lieu où elle aurait l'honneur de le voir. Elle sentait qu'ils se rendraient aux Filles du Calvaire du faubourg Saint-Germain, de là ils iraient dans une maison de Meaux rapporter lui-même l'affaire dans cette conférence. Après l'arrivée à madame Guyon l'absurdité de sa doctrine fut mise en évidence par la communication de grâces, et par la force de la doctrine. Il lui montra dans ses écrits, il lui fit voir plusieurs fois, que toute doctrine qui se propose, est contraire au secret et à la conformité de la volonté de Dieu, et enfin, très-précisément, qu'elle ne pouvait rien demander pour elle. — Quoi ! lui dit-elle, vous ne pouvez rien demander pour moi ? — Non, répondit-elle, je ne le puis, s'embarrassa beaucoup sur les questions particulières de l'oraison dominicale. Le prélat lui disait : Quoi ! vous ne pouvez rien demander à Dieu la rémission de vos péchés ? — Non, répartit-elle. — Eh bien ! aussitôt le prélat, moi, que vous faites l'arbitre de votre oraison, je vous prie, et Dieu par ma bouche, de me dire : Mon Dieu, je vous prie de me pardonner mes péchés. — Je puis bien, répondit-elle, répéter ces paroles ; mais d'en faire un sentiment dans mon cœur, c'est ce que je ne puis. Ce fut là que le prélat lui dit qu'avec une telle doctrine, il ne lui était plus permis l'usage des sacrements, que sa proposition était hérétique. Madame Guyon, intimidée, promit plus de ne plus en témoigner qu'elle était disposée à se retirer.

Après les trois commissaires nommés pour la décision de cette affaire s'assemblèrent à la maison du séminaire de Saint-Nicolas. DES RELIGIONS IV.

Sulpice, où M. Tronson était retenu par ses infirmités ; et ils y tinrent plusieurs conférences. L'archevêque de Paris, l'ayant appris, se plaignit hautement qu'on empiétait sur ses droits, en lui ôtant la connaissance d'une hérésie née dans son diocèse. Il se hâta de s'en venger, en précipitant une censure publique des livres que l'on examinait. Cet acte d'autorité fut mal reçu. L'archevêque se rendit à la cour et demanda audience au roi. Il lui dit que les évêques de Meaux et de Châlons tenaient des conférences secrètes à Issy. — Je le sais, répondit le roi. — Ces assemblées, reprit l'archevêque, peuvent couvrir quelque complot. — Je connais ces prélats, répartit le roi. — Ils jugent madame Guyon, répliqua l'archevêque ; elle est dans mon diocèse, c'est à moi à prononcer, et je l'ai fait. — Ce qu'ils feront, dit le roi, vaudra encore mieux. Bossuet sut cet entretien par madame de Maintenon. Pour ôter tout ombrage à son métropolitain, il alla le féliciter sur sa censure, et lui promit que celle d'Issy condamnerait les mêmes erreurs, d'après les mêmes principes. Les prélats n'interrompirent donc point leurs conférences d'Issy. Après de mûres délibérations, ils dressèrent trente-quatre articles qui contenaient tout ce que l'on devait croire sur la matière qui était en contestation. Ces articles étaient une véritable condamnation de la doctrine de madame Guyon, dont les principes étaient fort différents. M. de Fénelon, nouvellement nommé à l'archevêché de Cambrai, signa cependant ces articles ; mais il déclara qu'il ne les signait pas par persuasion, mais par déférence. Madame Guyon y souscrivit aussi, sentant combien la résistance serait dangereuse pour elle. Elle était alors au monastère de la Visitation de Sainte-Marie de Meaux. Quelque temps après, feignant une indisposition, elle demanda permission d'aller aux eaux de Bourbon ; et, afin de mieux cacher son dessein, elle pria d'être reçue, au retour des eaux, dans le même monastère, où elle retint son appartement. L'évêque de Meaux lui dit qu'il allait incessamment à Versailles, qu'il rendrait au roi un compte exact de sa soumission, et qu'il ne doutait point que le roi n'accordât la permission qu'elle demandait. Il partit ensuite pour Versailles, le 11 juillet 1695. Le même jour, il rencontra, sur le chemin de Paris, la duchesse de Mortemar et la comtesse de Guiche qui allaient à Meaux. Le lendemain elles amenèrent madame Guyon à Paris. Alors on connut son mauvais dessein : elle n'alla point aux eaux de Bourbon ; elle demeura cachée à Paris, au faubourg Saint-Antoine, dans une petite maison, vers la Roquette, où elle n'était visitée qu'en secret, et de ses plus intimes amis. Le roi, indigné de sa mauvaise foi, donna ordre au fameux Desgrès de la chercher et de l'arrêter. Desgrès se mit aussitôt en devoir d'exécuter cet ordre. Sa diligence et son adresse furent longtemps inutiles ; enfin, informé par un de ses espions, que tous ceux qui entraient dans une certaine maison en avaient la clef,

et n'étaient point obligés de frapper à la porte, il entra dans cette maison, et y arrêta, au mois de décembre de la même année, madame Guyon, avec deux demoiselles et un espèce d'abbé, nommé Couturier, qu'il conduisit séparément au bois de Vincennes.

Pendant que madame Guyon était à Vincennes, Fénelon travaillait, à Cambrai, à la justifier, à se justifier lui-même, à prouver l'orthodoxie des mystiques; et Bossuet déclama, à Saint-Cyr, contre le quiétisme, dans des conférences où les dames lui proposaient leurs doutes, qu'ils dissipait avec l'éloquence la plus solide. La Maison-Fort, le bel esprit de la communauté, ne se rendit point aux premières instructions de M. de Meaux; elle écrivit ses difficultés. On a encore cet écrit, où l'on voit une décomposition d'idées et de sentiments, une métaphysique, une sagacité, qui étonneraient dans un homme. L'évêque y répondit, et la Maison-Fort parut satisfaite de ses réponses.

Le livre de Fénelon parut enfin, sous le titre d'*Explication des Maximes des saints*. Le style en était pur, élégant, tendre; les principes présentés avec art, les contradictions sauvées avec adresse. On y voyait un homme qui tantôt donnait trop à la charité, tantôt ne donnait pas assez à l'espérance. Parmi ces propositions, les unes établissaient la réalité d'un état dans lequel on aime Dieu ici-bas uniquement pour lui-même, les autres voulaient qu'une âme peignée pût, dans le temps de ce que les mystiques appellent les dernières épreuves, faire à Dieu un sacrifice absolu du paradis et de son salut. M. de Fénelon lut son livre à M. de Noailles, qui venait de passer de l'évêché de Châlons à l'archevêché de Paris, qui lui conseilla de le supprimer; mais l'abbé Pirot, chancelier de l'Eglise de Paris et professeur de Sorbonne, et les Jésuites du collège de Clermont n'en portèrent pas le même jugement. Le premier dit que c'était un *livre d'or*, et les seconds promirent de le soutenir de tout leur crédit. Les quiétistes concurent de grandes espérances: ils répandirent une estampe pour annoncer l'accomplissement de la prophétie de madame Guyon, qui avait prédit que l'oraison revivrait sous un enfant, c'est à dire, sous M. le duc de Bourgogne. Ce tableau, proposé par Fénelon, dessiné par Sylvestre, gravé par Leclerc, représentait le duc de Bourgogne en habit de berger, une houlette à la main, au milieu d'un troupeau d'animaux de toute espèce, avec ces paroles du onzième chapitre d'Isaïe: *Puer parvulus illuminabit eos*. M. le duc d'Anjou était dans un coin, représenté sous la figure d'un enfant nu, qui tirait un serpent de son trou; et M. le duc de Berri, encore à la mamelle, entre les bras de sa nourrice, se jouait avec un aspic qu'il tenait à la main. L'on prétendait représenter par ces emblèmes tous les états et toutes les passions calmées et vaincues par l'esprit d'oraison que madame Guyon avait introduit.

Fénelon étant à Cambrai, le duc de Beauvilliers fit les honneurs du livre qu'il avait

fait imprimer, en présenta un au roi à Marly, et en envoya un à Bossuet. Pontchartrain alors contrôleur-général, depuis chancelier, dénonça le livre au roi, et lui dit qu'il n'était approuvé que par des fripons ou par des dupes. Maurice le Tellier, archevêque de Reims, écrivit sur le même ton à sa majesté. Le roi manda Bossuet, qui lui jura que le ministre et l'évêque ne lui avaient dit que trop vrai. Le roi lui reprocha son silence sur une affaire si grave, et ses liaisons avec Fénelon. « Je charge, lui dit-il, votre conscience de tous les malheurs que je prévois. Dieu m'est témoin que le moindre soupçon aurait fermé pour jamais à Fénelon l'entrée aux dignités ecclésiastiques. » Ce prince fut indigné que l'hérésie eût osé se glisser dans sa cour et s'approcher de son trône. Il haïssait tous les sectaires; il avait détruit les huguenots; il poursuivait les jansénistes, et il apprenait que la foi de sa famille et de ses héritiers était en péril. Il fit des reproches amers à madame de Maintenon, sur ce qu'elle lui avait caché l'amitié déjà si ancienne de M. de Cambrai pour madame Guyon, sur ses importunités pour le faire archevêque, et sur les conférences secrètes qu'elle avait eues avec lui.

Les Jésuites furent partagés au sujet du livre de M. de Fénelon: plusieurs, à la tête desquels était le P. de la Chaise, l'approuvèrent comme très-édifiant; les autres, parmi lesquels on distinguait les PP. de la Rue et Bourdaloue, le rejetèrent comme fort dangereux. Fénelon s'étant rendu à Paris, vivement alarmé des bruits désavantageux qui se répandaient sur sa personne et sur son livre, proposa des moyens d'arrêter le scandale, offrit de retoucher son ouvrage, d'expliquer ce qui était obscur, et de supprimer ce qui était dangereux. Il alla chez madame de Maintenon, qu'il trouva occupée à lire son livre. « Voilà, lui dit-elle, un chapitre que j'ai lu neuf fois, et que je ne comprends pas encore. (C'était le chapitre sur le mariage de l'âme.) — Madame, lui répondit l'archevêque, vous le liriez cent fois, et vous ne le comprendriez pas davantage: tous les livres mystiques sont obscurs, et ce n'est point à la cour qu'on apprend à les entendre. — C'est sans doute de là, lui dit madame de Maintenon, que viennent tant de bruits effrayants contre votre livre. Quand je pense que c'est vous qui l'avez fait, je me rassure contre cet éclat. » L'amitié que cette dame avait pour l'archevêque la porta à chercher quelques voies d'accommodement: elle proposa des conférences; l'archevêque de Paris témoigna les désirer extrêmement. Fénelon y consentit, mais à condition que M. de Meaux en serait exclu. Cette condition fut cause que les conférences n'eurent point lieu. L'archevêque de Cambrai proposa de plus amples explications de son livre; mais Bossuet soutint que des explications n'étaient que des faux-fuyants, et qu'il fallait une rétractation formelle. Les deux prélats écrivirent l'un pour défendre son livre, l'autre pour l'attaquer. Enfin M. de Cambrai résolut de pren-

dre le pape pour juge, se flattant de trouver une puissante protection à Rome, où ses adversaires n'avaient aucun crédit. Le P. de la Chaise écrivit, comme de la part du roi, au cardinal de Janson, pour le prier de protéger le livre *des Maximes des Saints*. Le cardinal répondit au roi qu'il obéirait. A la lecture de cette dépêche, le roi, également surpris et indigné, manda le P. de la Chaise, lui reprocha vivement d'abuser de son nom, et donna ordre à Torcy de désavouer promptement le jésuite.

Cependant on procédait à Rome à l'examen du livre de Fénelon. La congrégation du saint-office nomma pour examinateurs sept religieux. Le cardinal de Bouillon, qui fut envoyé dans le même temps à Rome en qualité d'ambassadeur de France, soutint les intérêts de M. de Cambrai avec une chaleur et un emportement qui furent plus nuisibles qu'utiles à Fénelon : sa hauteur, son arrogance, ses manières brusques et violentes à l'égard des autres cardinaux, aigrirent et aliénèrent leurs esprits. Dans presque toutes les congrégations qui se tinrent au sujet de cette affaire, l'impétueux Bouillon donna quelques scènes scandaleuses, qui décréditaient la cause qu'il défendait. Dans les dernières séances, voyant que son protégé allait être condamné, il s'avisait de menacer les cardinaux. « Qui pensez-vous condamner, dit-il au sacré collège ? un théologien couvert de la poussière de l'école ? un particulier sans aveu, sans appui ? Détrompez-vous ; c'est un archevêque, le plus bel esprit du royaume, un homme saint dans ses mœurs, sage dans le gouvernement de son diocèse ; un homme qui vous fait l'honneur de vous porter son affaire en première instance, qui a recours à l'autorité du saint-siège, méprisée et affaiblie par ses ennemis ; un théologien dont la doctrine est approuvée par toutes les âmes pieuses. Réfléchissez sur les suites de votre condamnation : mille livres imprimés contrediront votre jugement : vous ne pouvez pas plus empêcher d'enseigner l'amour pur, que de le ressentir. Condamnez M. de Cambrai ; il a des ressources dans son génie et dans ses amis. Vous l'opprimerez, ils ne s'abandonneront pas lui-même ; vous l'abattrez, ses amis le relèveront. » Ces menaces déplurent aux cardinaux. Un d'eux lui répondit : « Seigneur cardinal, nous sommes juges, et non pas des écoliers. » Le pape, outré des hauteurs de Bouillon, qui lui baisait les pieds en le menaçant, disait quelquefois : « Cet homme ne me vient voir que pour me quereller ; il a toujours l'air d'un sanglier blessé. » Ce pape était Innocent XII, homme pieux et droit, mais faible. Il dit, pendant le cours des procédures : « Fénelon pèche par excès d'amour divin, et Bossuet par défaut d'amour pour le prochain. » Entendant un jour les cardinaux s'échauffer sur ce que Fénelon détruisait l'espérance, et Bossuet la charité : « C'est la foi qui se perd, leur dit-il, et nul de vous n'y pense. »

Enfin, après des discussions, le cardinal Cazanata dressa, le 13 mars 1699, un bref qui condamnait la doctrine contenue dans le

livre *des Maximes des saints*. Fénelon n'eut point pour ce bref l'indifférence qu'on l'avait accusé de prêcher contre le salut : il avait supporté avec une fermeté stoïque sa disgrâce à la cour, son exil dans son archevêché, et la perte de sa place de précepteur des princes ; mais la condamnation de son livre le remplit de la plus vive douleur, comme il l'avoue lui-même dans la lettre qu'il écrivit au pape à ce sujet. Cependant l'humilité, ou, si l'on veut, un amour-propre généreux et éclairé fit taire les conseils spécieux de l'orgueil : il avait promis de se soumettre, et il se soumit. Il se soumit sans restriction, sans réserve ; il fit un mandement contre son livre, et annonça lui-même en chaire sa propre condamnation. Le lecteur verra peut-être avec plaisir ce monument de la soumission d'un illustre prélat ; c'est pourquoi nous allons rapporter ici ce mandement de l'archevêque de Cambrai.

« FRANÇOIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du saint-siège apostolique, archevêque duc de Cambrai, prince du saint Empire, comte de Cambrésis, etc., au clergé séculier et régulier de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre-Seigneur.

« Nous nous devons à vous sans réserve, mes très-chers frères, puisque nous ne sommes plus à nous, mais au troupeau qui nous est confié : *Nos autem servos vestros per Jesum*. C'est dans cet esprit que nous nous sentons obligés de vous ouvrir ici notre cœur, et de continuer à vous faire part de ce qui nous touche sur le livre intitulé *Explications des Maximes des saints*.

« Enfin N. S. P. le pape a condamné ce livre, avec les vingt-trois propositions qui en ont été extraites, par un bref daté du 12 mars, qui est maintenant répandu partout, et que vous avez déjà vu. Nous adhérons à ce bref, M. T.-C. F., tant pour le texte du livre que pour les vingt-trois propositions, simplement, absolument et sans ombre de restriction. Ainsi, nous condamnons, tant le livre que les vingt-trois propositions, précisément dans la même forme et avec les mêmes qualifications, simplement, absolument et sans aucune restriction. De plus, nous défendons, sous la même peine, aux fidèles de ce diocèse, de lire et de garder ce livre.

« Nous nous consolerons, M. T.-C. F., de ce qui nous humilie, pourvu que le ministère de la parole, que nous avons reçu du Seigneur pour votre sanctification, n'en soit pas affaibli, et que, nonobstant l'humiliation du pasteur, le troupeau croisse en grâces devant Dieu.

« C'est donc de tout notre cœur que nous vous exhortons à une soumission sincère et à une docilité sans réserve, de peur qu'on n'altère insensiblement la simplicité de l'obéissance au saint-siège, dont nous voulons, moyennant la grâce de Dieu, vous donner l'exemple jusqu'au dernier soupir de notre vie.

« A Dieu ne plaise qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la

dernière brebis du troupeau, et qu'il n'a mis aucune borne à sa soumission.

« Je souhaite, M. T.-C. F., que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communication du Saint-Esprit demeurent avec vous tous. Donné à Cambrai, le 9 avril 1699. »

Fénelon ne crut pas sa faute assez réparée par ce mandement : il fit faire, pour l'exposition du saint-sacrement, un soleil dont un des anges qui en étaient les supports foulait aux pieds divers livres hérétiques, sur un desquels était le titre du sien. Un triomphe complet sur ses ennemis n'eût pas acquis tant de gloire à l'archevêque de Cambrai que cette admirable modestie ; et l'on peut dire qu'il fut en quelque sorte avantageux à ce grand prélat de s'être trompé.

Nous ne pouvons terminer cet article, sans instruire le lecteur en peu de mots, du sort de madame Guyon, que nous avons laissée renfermée à Vincennes. De ce château, elle fut transférée dans le couvent des Filles de Saint-Thomas, à Vaugirard. Quelques temps après, elle fut mise à la Bastille, parce que Lacombe, son directeur, avoua, selon quelques-uns, qu'il avait eu avec elle un commerce criminel ; mais il est certain que c'était une infâme calomnie. Après que le saint-siège eut condamné le livre de Fénelon, madame Guyon recouvra sa liberté et se retira à Blois, où elle termina, dans les pratiques de la piété, sa vie agitée pendant si longtemps. Elle mourut le 9 juin 1717.

Nous croyons devoir passer sous silence les quelques autres Quiétistes qui se sont, de temps à autre, élevés dans l'Eglise ; les détails dans lesquels nous venons d'entrer sur la phase la plus célèbre de cette extravagance, doit suffire pour donner une idée du quiétisme.

Nous ajouterons seulement que cette espèce d'illuminisme n'est pas particulier au catholicisme : on le retrouve dans les communions hétérodoxes ; plusieurs sectes protestantes tendent au quiétisme, entre autres les frères Moraves. On le retrouve encore dans plusieurs sectes musulmanes. Le *yoga* des Hindous fournit un assez bon nombre de quiétistes. Enfin le bouddhisme n'est, sous un certain point de vue, que le quiétisme résumé en dogme et réduit en pratique.

QUILATZLI, la femme au serpent, ou l'Eve des Mexicains. *Voy. CIBUACOHUATL.*

QUILLA, nom de la lune chez les Péruviens ; elle est regardée comme la sœur et la femme d'Inti, le soleil ; quoiqu'aucun temple ne lui fût consacré, on avait pour elle beaucoup de vénération, et on l'appelait la mère de toutes choses. On retrouve chez les Péruviens, au sujet de cet astre, les idées superstitieuses des Grecs et des Romains. Si la lune commençait à s'éclipser, ou si l'éclipse était partielle, c'est qu'elle était malade. Dans les éclipses totales, la lune était morte ou mourante, et l'on appréhendait que, dans sa chute, elle n'écrasât tous les humains. On criait alors : *Mama Quilla!* ou mère lune, tu te meurs ; reviens à la vie. A l'époque des

conjonctions de la lune, les Péruviens jeûnaient et s'abstenaient du commerce des femmes.

QUINCTILIENS. Les Luperces étaient divisés en trois collèges, savoir : les Fabiens, les Quinctiliens et les Juliens. Celui des *Quinctiliens* avait tiré son nom de *P. Quinctilius*, qui le premier fut mis à la tête de ce collège.

QUINDÉCEMVIRS, nom des quinze magistrats ou prêtres chargés de garder les livres sibyllins, de les lire et d'en interpréter le sens. Ces livres où l'on croyait consignées les destinées du peuple romain, ayant été brûlés, l'an 670, avec le Capitole où ils étaient gardés, on envoya de tous côtés des commissaires faire la recherche des oracles des sibylles, et les quindécemvirs en composèrent d'autres livres, qu'Auguste fit cacher sous le piédestal de la statue d'Apollon Palatin. Ces prêtres n'avaient été d'abord établis par Tarquin qu'au nombre de deux, puis ils furent portés à dix, et enfin à quinze par Sylla. On les créait de la même manière que les pontifes. Ils étaient, de plus, chargés de la célébration des jeux séculaires et des jeux Apollinaires. Le nombre en monta dans la suite jusqu'à 40 ou 60, et enfin, ce sacerdoce fut aboli sous Théodose, par l'ordre duquel Stilicon brûla les livres sibyllins, l'an de Jésus-Christ 389. Les filles des Quindécemvirs étaient exemptes d'être prises pour Vestales. Ces prêtres étaient proprement ceux d'Apollon, et, par cette raison, ils gardaient chez eux la *cortina* ou le trépied sacré. Sur les médailles, quand un dauphin est joint à un trépied, il marque le sacerdoce des Quindécemvirs, qui, pour annoncer par la ville leurs sacrifices solennels, portaient au bout d'une perche un dauphin, poisson consacré à Apollon.

QUINQUAGÉSIME, nom que l'on donne au dimanche qui précède immédiatement le jeûne du carême ; il veut dire *cinquantième*. Ce dimanche en effet arrive environ cinquante jours avant Pâques.

QUINQUATRES ou **QUINQUATRIES**. 1^o Nom donné à deux fêtes que les Romains célébraient en l'honneur de Minerve. La première avait lieu le 19 mars, et durait cinq jours. Le premier était le jour anniversaire de la naissance de Minerve ; il était défendu d'y faire usage de fer et de livrer des combats. Mais, durant les quatre autres, on donnait dans le cirque ou dans l'amphithéâtre, des combats de gladiateurs pour honorer la divinité qui préside à la guerre.

La seconde fête, nommée *Quinquatria minor*, se célébrait le 13 du mois de juin : elle était particulière aux joueurs de flûtes, qui, ce jour-là, couraient la ville masqués et en habits de femmes. Cette seconde fête ne durait qu'un jour, ou trois, selon quelques auteurs. La fête des *Quinquatries* prit ce nom, soit parce qu'elle commençait le cinquième jour après les ides et qu'elle durait cinq jours, soit parce qu'elle se terminait par la purification des instruments de musique qui servaient aux sacrifices, car les anciens Latins disaient *quinquare* pour *lustrare*, purifier.

articulièrement la fête des jeunes et les écoliers faisaient ce jour-là nts à leurs maîtres.

Donna aussi le nom de *quinquatries* x institués par Domitien en l'honneur de Minerve. On les renouvelait chaque on les célébrait sur la montagne y avait des chasses extraordinaires, ssions, des spectacles, et des comètes et d'orateurs. Le prix de poésie couronne ornée de bandelettes illes d'or.

URNNAUX, *Quinquennales*. 1^o Jeux romains célébraient tous les ans en des empereurs. Ce fut Auguste istitua; ils avaient quelque analogie avec les jeux Olympiques des Grecs. Appelait aussi à Rome *vœux quinquennaux* qui consistaient en certaines qu'on promettait aux dieux si, cinq ans, la république continuait à être

EVIRS, collège de prêtres romains action consistait à faire des sacrifices aux âmes des morts. Une inscription end qu'ils tiraient leur nom des t des sacrifices de l'Erèbe.

MONARCHISTES, ou partisans quième monarchie, secte qui prit en Angleterre, du temps de . Ils prétendaient que les quatre monarchies des Assyriens, des Perses et des Romains étant détruites, l s'attendre à voir bientôt une cinquième monarchie, qui était le règne de Jésus sur la terre. Pour préparer les voies l événement, ils prétendaient qu'il aravant renverser Babylone, c'est-à-dire la monarchie, dans toutes les contrées. qu'ils étaient tous invulnérables, nt qu'un seul d'entre eux pourrait fuir mille ennemis. En 1660, ils brent à Londres, au nombre d'enfants, sous la direction d'un nommé our se concerter sur le jour de l'arrivée du Sauveur, et sur le cérémonial de la manifestation. Leurs bannières étaient ornées de devises, et ils s'étaient munis d'armes au jour désigné pour cet événement. Un phénomène précurseur ne vint leur donner aucune espérance; alors la plupart se dispersèrent; les autres parcoururent les rues et crièrent : *Point d'autre roi que le Christ ! et nous reconnaitrons un homme qui se déclarait roi de Dieu et le roi Charles ; mais bientôt, par une force supérieure, les uns furent tués, les autres punis du dernier supplice, condamné à mort, protesta qu'il n'était dirigé par Jésus-Christ-même. Le fanatique d'Amsterdam, nommé Pieter, qui, dans plusieurs écrits publiés en 1691, annonçait la cinquième monarchie croyait destiné à rassembler les persécutés, et à détruire les rois impies. Marie-Ange, Marie-Ange, il attendait le Christ, par ses miracles, devait établir son règne. Il avait préparé un étendard au haut duquel, et dans une lettre latine qu'il portait, il invitait tous les monar-*

ques européens à quitter leurs sceptres et leurs couronnes pour ne reconnaître que Jésus-Christ pour roi universel.

L'opinion d'une cinquième monarchie ne fut point particulière à l'Angleterre; quelques millénaires l'on adoptée, et on la retrouve chez les sébastianistes de Portugal.

QUIOCCOS, nom générique que les Virginiens donnaient à leurs idoles, ou aux génies qu'ils adoraient. On ne peut dire presque rien de certain sur ces quioccos, ni sur le culte qu'on leur rendait, parce que les temples des indigènes de la Virginie étaient inaccessibles aux étrangers, et que ces peuples regardaient comme un sacrilège de révéler à ceux qui n'étaient pas de leur nation les mystères de leur religion. Leur principal quioccos était leur grand dieu, nommé *Kiwasa* ou *Okée*. Voy. *KIWASA*.

QUIOCCOSAN, temple des anciens habitants de la Virginie. Voici la description qu'en donne un témoin oculaire, qui le visita pendant l'absence des indigènes : « Après avoir ôté de la porte de ce temple douze ou quinze troncs de bois, dont elle était barricadée, nous y entrâmes, et nous n'aperçûmes d'abord que les murailles toutes nues et un foyer au milieu. Cette maison avait environ 18 pieds de large et 30 de long, avec une ouverture au toit pour donner passage à la fumée. La porte du temple était à l'une des extrémités. En dehors et à quelque distance du bâtiment, il y avait une rangée circulaire de pieux, dont le sommet était peint et représentait en relief des visages humains. Nous ne découvrîmes aucune fenêtre en tout ce temple, ni d'autre endroit par où la lumière pût pénétrer, que la porte et le trou de la cheminée. D'ailleurs nous remarquâmes qu'à l'extrémité opposée à la porte, il y avait une séparation faite de nattes très-serrées, qui renfermait un espace d'environ dix pieds de longueur, et où l'on ne voyait pas la moindre clarté. Nous eûmes d'abord quelque répugnance à nous engager dans ces ténèbres; mais enfin nous y entrâmes, et trouvâmes, vers le milieu de l'enclos, des pieux sur le sommet desquels il y avait de grandes planches. Nous tirâmes de là trois nattes roulées et cousues, dont l'une contenait quelques ossements, l'autre un coutelas à l'indienne, que les Virginiens nomment *tomahawk*. On avait attaché à l'un de ces *tomahawk* la barbe d'un coq d'Inde peinte en rouge; et les deux plus longues plumes de ses ailes pendaient au bout, retenues avec un cordon de cinq ou six pouces. La troisième de ces nattes renfermait quelques pièces de rapport que nous prîmes pour l'idole des Indiens. Le détail de ces pièces de rapport consistait en une planche de trois pieds et demi de long, où l'on voyait par le haut une entaille pour y enchaîner la tête, et des demi-cercles vers le milieu, qui étaient cloués à quatre pouces du bord, et servaient à représenter la poitrine et le ventre de cette statue. Au dessous, il y avait une autre planche plus courte de moitié que la précédente, et que l'on y joignait avec

des morceaux de bois, qui, enchâssés de part et d'autre s'étendaient à quatorze ou quinze pouces du corps, et servaient, à ce que nous crûmes, à former la courbure des genoux, lorsqu'on ajustait cette image. Nous trouvâmes encore dans la natte des pièces de toile de coton rouge et blanc, et des rouleaux faits pour les bras, pour les cuisses et les jambes, qui pliaient au genou..... Nous mîmes les habits de cette image sur les cercles pour en former le corps ; nous y fixâmes les bras et les jambes pour nous en former une idée ; mais la tête et les bracelets magnifiques dont on la pare ordinairement n'y étaient pas, ou du moins nous ne pûmes les trouver. Lorsque cette image est revêtue de ses ornements, elle doit paraître fort vénérable dans ce lieu obscur, où le jour n'est introduit qu'à la faveur d'une des nattes de la cloison, qu'on relève, et de cette lumière sombre qui vient de la porte et du trou de la cheminée. Ces ténèbres servent à exciter la dévotion du peuple ignorant ; mais ce qui contribue à maintenir l'imposture, c'est que d'un côté le principal des magiciens y entre tout seul, et qu'il peut remuer l'image sans que personne s'en aperçoive, et que de l'autre, un prêtre se tient avec le peuple, pour l'empêcher de pousser trop loin la curiosité, sous peine d'encourir les censures et l'indignation de la divinité. »

QUIRINAL, flamine ou grand pontife de Quirinus. Il devait être tiré du corps des patriciens.

QUIRINALES, fête romaine, instituée par Numa en l'honneur de Quirinus. On la célébrait le 13 avant les calendes de mars. On l'appelait la fête des fous, parce que ceux qui n'avaient pu solenniser les Fornacales, ou qui en avaient ignoré le jour, sacrifiaient à Quirinus pour expier leur faute ou leur folie.

RAB ou **RAF**, **RABBI**, **RABBAN**, titres honorifiques que les Juifs donnent à leurs docteurs, à leurs rabbins, et en général aux personnes constituées en dignité. Ces titres étaient inconnus dans l'antiquité, et ils ne commencèrent à être en usage que vers le temps de Jésus-Christ ; les pharisiens et les docteurs se firent alors appeler *rabbi*, comme le Sauveur le remarque dans l'Evangile, en recommandant à ses disciples de ne point prendre cette qualification. Les Juifs modernes observent également que ces dénominations étaient encore inusitées du temps du fameux Hillel, qui mourut quelques années avant la naissance de Jésus-Christ.

Tous ces titres signifient également *maître*, *seigneur* ; mais les Juifs établissent une différence entre eux :

Rab (prononcé aussi *Rav*, *Raf*, *Rabba*, et dans la Babylonie : *Rof*, *Rovo*), est la dénomination la plus ordinaire, et correspond au

QUIRINUS, dieu des anciens Sabins, qui le représentaient sous la forme d'une hache ou pique, appelée en leur langue *quiris*. C'était sans doute le même que Mars, adoré aussi par les Scythes sous l'emblème d'une épée nue, fichée sur un tertre. Les Sabins, réunis aux Romains, donnèrent ce nom à Romulus, mis après sa mort au rang des dieux, parce qu'il avait été un grand guerrier, et pour soutenir et accréditer la fable qui le faisait fils de Mars. Numa, son successeur, lui assigna un culte particulier. On lui éleva un temple sur un monticule appelé de son nom *Quirinal*. Quelques-uns pensent que le titre de *quirites*, que l'on donnait aux citoyens romains, a la même origine. Mais d'autres disent qu'il vient de la ville de Cures ; et que Romulus ayant fait alliance avec Tatius, roi des Sabins, et ne voulant faire qu'un peuple de ceux-ci et des Romains, donna à cette population mêlée le nom de *Quirites*, de la ville de Cures dans la Sabine, pour flatter les Sabins. Mais ne serait-ce pas plutôt un nom honorifique, qui aurait d'abord signifié tout simplement des *guerriers* ou des *gens d'épée* ? Dans la suite, cependant, on ne le donnait jamais aux soldats.

QUIRIS ou **QUIRITE**, divinité romaine, la même que Junon, ainsi nommée par les femmes mariées, lorsqu'elles se mettaient sous sa protection. Une des cérémonies du mariage était de peigner la nouvelle épouse avec une pique tirée du corps d'un gladiateur terrassé et tué : or une pique s'appelait *quiris* en langue sabine, et tout ce qui concernait les noces était attribué à Junon, qui y présidait comme déesse tutélaire des femmes enceintes et des accouchements. D'autres veulent que ce surnom soit tiré de ce que, tous les ans, on préparait à Junon un repas public dans chaque *curie*.

R

titre de *monsieur* ; on la donne à tous les docteurs en général.

Rabbi (dans la Palestine on prononçait *Ribbi*, et vulgairement on dit *Rebbi*) exprime une dignité plus éminente, et peut se traduire par *monseigneur*. Ainsi le docteur Zira avait été appelé *Raf*, tant qu'il avait enseigné dans la Babylonie ; mais ayant été appelé à Jérusalem pour être promu solennellement au doctorat par l'imposition des mains, il fut dès lors qualifié de *Rabbi* ou *Ribbi*.

Enfin le titre de *Rabban* est le plus honorable de tous, et signifie *prince*, mais on entend toujours, par cette dénomination, les princes de la science et de la doctrine ; elle n'a été donnée qu'à sept docteurs de la famille d'Hillel, entre lesquels nous remarquons Siméon, fils d'Hillel, qui paraît être le saint vieillard qui reçut dans ses bras Jésus enfant ; et Gamaliel l'ancien le même sans

il instruisit saint Paul dans le ju-

ANITES. On donne ce nom aux Juifs qui ont adopté les traditions du Thales des Rabbins (*rabbanim*), par opposition aux Caraites qui s'attachent principalement au texte de l'Écriture. Les Rabbinites ont la très-grande majorité de la nation. **CARAÏTES.**

INS, docteurs des Juifs. Leur principal fonction est de prêcher dans la synagogue, d'y faire les prières publiques, d'y enseigner la loi ; ils ont le pouvoir de lier et de délier, c'est-à-dire de déclarer ce qui est permis ou défendu. Ce sont eux qui préparent les mariages, qui prononcent le divorce, fulminent les excommunications, traitent toutes les matières de religion. La synagogue est pauvre et petite, il n'y a qu'un rabbin qui remplit en même temps les fonctions de juge et de docteur ; mais quand il y a beaucoup de Juifs, on en a plusieurs, et ils sont nombreux et puissants dans une ville. Ils s'établissent trois pasteurs et une école, où se décident toutes les affaires civiles ; alors l'instruction seule est réservée au rabbin, à moins qu'on ne veuille le faire entrer dans le conseil, ce qui n'est pas son avis ; auquel cas il y prend une grande place.

Les rabbins ont aussi l'autorité de créer de nouveaux rabbins ; ils enseignent qu'aucun Juif n'est docteur avant d'avoir été initié par son disciple ; mais, depuis le temps où ils se dépouillèrent de ce pouvoir, ils ont considéré, et se restreignirent à ne le reprendre que pour cela la permission du chef de la communauté, du moins en Orient. Les rabbins étaient reçus par l'imposition des mains, et quelquefois par la transmission de la loi et d'une clef. A présent on les reçoit sans beaucoup de cérémonie ; on leur fait installer le nouveau rabbin tout haut à l'assemblée, le jour même où quelque autre jour solennel, il est digne d'être reçu dans le corps des rabbins, à cause de son savoir et de sa piété, on exhorte le peuple à le reconnaître et à l'écouter comme tel, et dénonce l'excommunication à tout contrevenant. L'insigne est alors au nouvel élu un certificat de mérite et de capacité ; puis le khazan tout haut, en le nommant rabbi un l'un tel, et l'invite à s'approcher des portes de la loi. En Allemagne, on crée les rabbins par une simple parole, et sous les créants, on borne leur pouvoir à certaines fonctions, par exemple à enseigner mais non à juger, et encore ne leur permet-on d'exercer les fonctions auxquelles ils sont destinés qu'en l'absence de leurs maîtres.

XIPE-VELITZLI, c'est-à-dire *écorché d'homme*, sorte de sacrifice en usage chez les Mexicains. On prenait plusieurs hommes que les prêtres écorchaient, et leurs peaux ils revêtaient autant de mûles ou d'ânes, qui se distribuaient dans les quartiers de la ville, en chantant et à la porte des maisons. Chacun de-

vait leur faire quelque libéralité ; et ceux qui ne leur offraient rien étaient frappés au visage, d'un coin de la peau qui leur laissait quelques traces de sang. Cette cérémonie, qui ne finissait que lorsque la peau commençait à se corrompre, donnait aux prêtres le temps d'amasser de grandes richesses.

RACHAT DES PREMIERS-NÉS. La loi des Juifs leur ordonnait d'offrir au sacrificateur le premier enfant que leur femme mettait au monde, ainsi que les premiers-nés de leurs troupeaux ; mais elle permettait au père de l'enfant de le racheter, en donnant au prêtre cinq sicles d'argent. Quoique les Juifs modernes n'aient plus ni prêtres, ni sacrificateurs, cet usage subsiste cependant encore parmi eux. Lorsque l'enfant a trente jours accomplis, le père fait venir un Juif d'entre ceux qui se disent descendants d'Aaron, et apporte dans une tasse, ou dans un bassin, plusieurs pièces d'or et d'argent. On met l'enfant entre les bras du sacrificateur, qui dit tout haut à la mère : « Madame, cet enfant est-il à vous ? A quoi elle répond : Oui. — N'avez-vous jamais eu, continue-t-il, d'autre enfant soit mâle ou femelle, ne fût-ce que de fausse couche ? — Elle répond : Non. — Cela étant ainsi, ajoute le sacrificateur, cet enfant comme premier-né m'appartient. Puis se tournant du côté du père, il lui dit : Si vous désirez le garder, il faut que vous le rachetiez. — Cet or et cet argent, répond le père, ne vous sont présentés que pour cela. — Vous voulez donc le racheter, répond le sacrificateur ? — Oui, je le veux, dit le père. — Hé bien ! dit tout haut le sacrificateur, en se tournant vers l'assemblée, cet enfant est à moi en qualité de premier-né, ainsi qu'il est dit dans le livre des Nombres : « Tu rachèteras ceux qui doivent être rachetés, à l'âge d'un mois, suivant l'estimation de cinq sicles d'argent, etc. » mais je me contente de ceci en échange. » En même temps il prend une ou deux pièces d'or ou d'argent, suivant la fortune de la famille, et rend l'enfant à ses parents. En Allemagne, le prix ordinaire du rachat est de 7 florins et demi.

Lorsque le père du premier-né vient à mourir avant que son fils ait atteint le trentième jour, la mère n'est pas obligée de le racheter. Elle lui attache au cou une petite lame d'argent, sur laquelle on a gravé des paroles qui indiquent que cet enfant n'a pas été racheté, et qu'il appartient au sacrificateur. Alors il se rachète lui-même lorsqu'il est devenu majeur.

RADAMAS, dieu des anciens Slaves. Ses fonctions, comme son nom, rappellent le Rhadamante des Grecs. C'était l'assesseur de Minos, juge des morts.

RADEGAST, idole que les Slaves Varangiens honoraient comme le dieu de la guerre. Il tenait de la main droite un bouclier dont il se couvrait la poitrine, et sur lequel était représentée la tête d'un taureau. Sa main gauche était armée d'une pique ; et son casque était surmonté d'un coq aux ailes déployées.

C'était le dieu protecteur de la ville de Rhétra. On lui offrait, ainsi qu'à Prono et à Séva, des chrétiens prisonniers de guerre. Le sacrificateur les immolait, et buvait de leur sang, croyant par là s'inspirer plus efficacement pour prédire l'avenir. Après ces sacrifices, on faisait un grand repas accompagné de musique et de danses. On croit que Radégast était le même que Swétovith.

RADHA, déité indienne. C'était une des maîtresses de Krichna; aussi est-elle l'objet des chants des poètes érotiques, célébrant les premières amours de ce dieu. C'était l'épouse d'Ayanagocha, berger de Gokoula, où habita Krichna dans sa jeunesse. Il la séduisit et l'entraîna dans la forêt qui était sur les bords de la Yamouna, jusqu'au moment où le guerrier Ardjouna vint l'en arracher pour le mener aux combats. Râdhâ a été déifiée avec son amant, et elle est honorée aux fêtes de Krichna, principalement par la secte des *Radha-Vallabhis*. Voyez l'article suivant.

RADHA-VALLABHIS. Il y a dans l'Inde une classe de Saktas qui font profession d'adorer spécialement Rhada, épouse de Krichna. Suivant eux, l'être primordial se divisa en deux parts : le côté droit devint Krichna, et le côté gauche Radha; leur union produisit l'air vital et l'œuf du monde. Radha est ainsi considérée comme le désir ou la volonté de la divinité, dont la manifestation fut l'univers. Radha continua à résider avec Krichna à Goloka, où elle donna naissance aux Gopis ses compagnes, et reçut l'hommage de toutes les divinités. Les Gopas ou pasteurs qui suivaient Krichna avaient été en quelque sorte produits par ce dieu. La grossièreté de ces personnifications indiennes assigne au Krichna du Goloka céleste, les défauts des vachers terrestres, et la Radha de cette région divine n'est pas plus exempte des causes et des effets de la jalousie, que les nymphes terrestres de Vrindavan. Un jour qu'elle était fâchée contre Krichna, à cause de l'infidélité de celui-ci, elle lui refusa la porte de son palais, ce qui lui attira une sévère réprimande de Soudâmâ, confident et conseiller de Krichna. C'est pourquoi elle maudit Soudâmâ et le condamna à naître sur la terre en qualité d'asoura ou démon; en conséquence, celui-ci apparut sous le nom de Sankhasoura. Il lança contre elle une semblable imprécation, en conséquence de laquelle Radha fut obligée de quitter son séjour céleste, et de renaître sur la terre à Vrindavan, en qualité de fille d'un vaisya ou laboureur, nommé Vrichabhânou, et dont la femme s'appelait Kalâvati. Krichna s'étant incarné vers la même époque, se maria avec elle à Vrindavan; le dieu avait quatorze ans, et la bergère douze. Mais, par l'effet de l'imprécation qui avait été prononcée contre elle, elle se sépara de lui dès qu'elle fut parvenue à l'âge mûr, et cette séparation dura jusqu'à la fin de sa carrière terrestre. Ils se réunirent enfin dans le Goloka céleste.

Ces légendes ridicules ne scandalisent en aucune manière les Hindous. Pour donner une idée de la manière dont les Radha-Val-

labhis considèrent Radha en tant que puissance divine, nous croyons devoir consigner ici quelques passages de la prière que lui adresse Ganésa; elle est extraite du *Brahma Vaisarita Pourana*.

« Mère de l'univers, les adorations que tu as rendues fournissent une leçon à tous les hommes. Tu ne fais qu'un avec Brahman, et tu reposes sur le sein de Krichna. Tu es la déesse qui préside à sa vie, et tu es plus chère que sa propre vie, à celui sur le lotus des pieds duquel méditent les dieux Brahmâ, Siva, Sécha et les autres divinités, Sanaka et les autres grands mounis, les chefs des sages, les saints hommes et tous les fidèles. Radha est le côté gauche qui a été créé, Madhava (c'est-à-dire Krichna) le côté droit: la grande déesse Lakchmi, mère du monde, fut faite de ton côté gauche. Tu es la grande déesse, la mère des richesses, des Védas et du monde. La Prakriti primordiale, la Prakriti universelle (la nature), et toutes les productions de l'énergie divine ne sont que tes formes. Tu es la cause et l'effet de tout ce qui existe. Que le sage Yogui qui prononce ton nom et ensuite celui de Krichna, aille dans ton séjour céleste; mais que celui qui renverse cet ordre, encoure le même anathème que s'il avait tué un Brahmane (1). Tu es la mère du monde. Le paramatma (âme suprême) Hari est ton père. Le gourou (directeur spirituel) est plus vénérable que le père, et la mère, plus vénérable que le père. Bien qu'il adore un autre dieu, serait-ce Krichna lui-même, cause universelle, l'insensé qui, dans la sainte contrée, injurie ton adorateur, souffrira des chagrins et des douleurs en cette vie, et sera condamné à l'enfer, tant que dureront le soleil et la lune. Le directeur spirituel enseigne la sagesse, et la sagesse consiste en rites mystiques et prières secrètes, mais celles-là seules sont les prières de la sagesse qui inculquent la foi en Krichna et en toi. Celui qui garde les *mantras* (prière d'initiation) des dieux dans leurs naissances successives, obtient la foi en Dourga, qui est d'une acquisition difficile; en gardant le mantra de Dourga, il obtient le Sambhou, qui est le bonheur et la sagesse éternelle; en gardant le mantra de Sambhou, cause de l'univers, il obtient vos pieds de lotus, la plus difficile de toutes les acquisitions. Ayant trouvé un asile à vos pieds, l'homme pieux ne les quittera jamais un seul instant, et n'en sera pas même séparé par le destin. Celui qui aura reçu avec une ferme foi, d'un vaichnava, votre mantra, dans la sainte contrée de Bharata, et qui y ajoutera vos louanges ou vos enchantements qui tranchent la racine des œuvres, se délivrera lui-même avec des milliers de parents. Celui qui aura adoré son gourou en lui offrant des étoffes, des ornements, du sandal, et qui aura pris le *karatcha* (charme ou prière que l'on porte sur soi renfermée dans une petite boîte d'or

(1) En effet la formule usitée par les Radha-Vallabhis n'est point Krichna-Radha, mais Radha-Krichna.

ou d'argent), deviendra égal à Vichnou lui-même.

La secte des Radha-Vallabhis n'est pas très-ancienne ; elle tire son nom de Krichna qu'elle adore sous le titre de *Radha-Vallabha*, c'est-à-dire le bien-aimé de Radha. Elle considère comme son fondateur Hari-Vans, qui vivait dans le xvi^e siècle. Il s'établit à Vrindavan, dans le pays de Vradj, et fonda un couvent qui, en 1822, contenait encore quarante à cinquante religieux résidents. On lui attribue aussi un livre intitulé *Radha Soudha Nidhi*, qui n'est qu'un recueil de vers sanscrits à la louange de Radha.

RADIÉR ou **RADIALE** (*couronne*) ; les Romains la donnaient aux princes, lorsqu'ils étaient mis au rang des dieux, parce qu'elle n'était propre qu'à une déité. Aucun empereur vivant ne la prit avant Néron, qui la méritait le moins de tous, Auguste même n'en ayant été honoré qu'après sa mort.

RADIEN ou **RADIEN-ATZHIÉ**, le plus grand des dieux que les Lapons plaçaient dans le ciel des étoiles. Le mot *Radien*, suivant Jessens, signifie la force souveraine et la suprême puissance. Les Lapons lui attribuaient une vertu et une puissance universelle et productrice ; ils le regardaient comme le bon principe, gouverneur et conservateur de toutes choses ; c'était lui qui faisait croître les arbres et les plantes. L'épithète *Atzhié*, désignait la source et le principe universel ; aussi les Lapons devenus chrétiens donnèrent-ils à Dieu le père le nom de *Radien-Atzhié*. On le représentait sur le tambour magique sous la figure d'une croix simple ; on ne lui égalait aucun dieu, et il n'était point permis de lui donner un autre nom.

RADIEN-KIEDDÉ, dieu des Lapons qui le disaient fils de *Radien-Atzhié*. On le représentait sur le tambour runique par l'emblème d'un grand édifice, dont les colonnes disposées à la file de chaque côté, figuraient ses mains avec lesquelles il pouvait tout faire. *Radien-Atzhié*, son père, tout-puissant qu'il était, ne créait rien par lui-même ; c'était le fils qui, par la vertu et la puissance qu'il en recevait, produisait tout ce qui devait être créé. De ces deux divinités suprêmes émanaient et dépendaient toutes les autres. Quand on leur offrait des sacrifices, le tronc d'arbre qui les représentait était planté sur sa racine, ce qui leur mettait la tête en bas, car la racine de ces simulacres était toujours sculptée en forme de tête. C'était le contraire quand il s'agissait de sacrifier aux autres dieux ; le tronc qui les représentait était planté la racine en haut. La seconde personne de la trinité chrétienne fut désignée par les Lapons, sous le nom de *Radien-Kieddé*. Mais il est très-probable que les rapports que l'on peut trouver entre ces deux divinités laponnes et les deux premières personnes de la sainte Trinité, et même la conception d'un dieu père et d'un dieu fils, ont été empruntés par les Lapons aux chrétiens de la Norvège.

RADJA - POURSON, c'est-à-dire *roi des prêtres*, nom que l'on donne au chef suprême

me de tous les talapains ou prêtres du royaume de Camboge. Il réside à Sandapoura ; son vicaire ou substitut porte le titre de *Tirinia* ; il a de plus un conseil sacerdotal auquel il préside, et qui décide souverainement de toutes les matières de sa compétence ; elles sont fort étendues, car, dans ce pays-là, les prêtres ont autorité même sur les choses civiles.

RADJAS, nom de la seconde caste des Hindous, tirée des épaules du dieu *Brahma* ; c'est la plus excellente après celle des Brahmanes ; c'est d'elle que l'on tire les rois et les guerriers. *Voy. KCHATRIYA*. La tribu des *Radjpoutes*, (*Radja-poutras*, fils de *Radja*), prétend descendre des anciens Kchatriyas, comme l'indique son nom.

RADJASOUMÉDHA, le grand sacrifice des Hindous ; il ne peut être offert que par le monarque universel ; et il assure à celui qui l'offre la rémission de ses péchés. Répété cent fois, il donne droit à devenir roi du ciel à la place d'Indra. Il y a bien des siècles qu'il n'a pu être effectué ; les rois ne sont plus assez puissants pour cela. Il consistait à immoler un homme, ou un éléphant, ou une vache, ou un cheval. Il n'est pas sûr que les trois premiers aient jamais eu lieu. Le sacrifice du cheval est seul attesté par des monuments historiques. *Voy. ASWAMÉDHA*. On le remplace maintenant par le sacrifice du bœuf. *Voy. EKYAM*.

RAÉ-APOUA, dieu de la mer, adoré à Ranaï, l'une des îles Sandwich. Il recevait principalement les hommages des pêcheurs.

RAFAIL, ange qui, suivant les musulmans, gouverne le septième ciel. C'est le *Raphaël* du livre de Tobie.

RAFAZIS ou **RAFÉDHIS**, sectaires musulmans, qui enseignent que la succession au khalifat appartenait de droit à Ali, gendre de Mahomet. On les nomma ainsi du verbe *rafadha*, abandonner, rejeter, parce que Zéïd, fils d'Ali, le petit-fils du khalife Ali, ayant refusé de maudire Abou-Bekr et Omar, sous prétexte qu'ils avaient été l'un et l'autre vizirs de Mahomet, ils *rejetèrent* son opinion et se *séparèrent* de lui. Il y a des écrivains qui font remonter plus haut l'origine de ce nom, et disent qu'il fut donné à ceux qui s'opposèrent à l'avis des autres compagnons du prophète, lorsque ceux-ci déférèrent le khalifat à Abou-Bekr et ensuite à Omar.

Les rafédhis sont divisés en une multitude de sectes, qui se partagent sur la nature des droits d'Ali à l'imamat ; mais il y a encore bien plus de partage entre eux sur la succession des imams après Ali et ses enfants. Les musulmans de la Perse et de l'Inde, sont en général rafédhis, et conséquemment il existe entre eux et les Turcs, qui sont réputés orthodoxes, une antipathie plus grande que celle qu'ils ont pour les chrétiens. *Voy. SCHITES, IMAMIS, ISMAËLIENS, KHATABIS, etc.*

RAFFINÉS, nom que l'on a donné à une secte de mennonites de la Frise et de l'Allemagne, qui affectaient plus de rigorisme que les autres, appelés *grossiers* ou *modérés*.

RAGAINA, déité des Slaves ; c'est un des

lieutenants de Puschot ou Zuttibor qui préside aux forêts.

RAGAS, ou les passions, personnifiées par les Hindous, qui en ont fait des génies ou des demi-dieux. Ce sont en même temps des modes musicaux. Cette doctrine a donné lieu à d'ingénieuses allégories.

RAGHINIS ou **RAGUINIS** ; 1^{re} les passions femelles, selon les Hindous. Ce sont des nymphes au nombre de trente, qui président à la musique, comme les Ragas, leurs époux ; elles veillent aussi sur les saisons de l'année. Leurs fonctions et leurs propriétés sont décrites au long dans les poèmes mythologiques.

2^{re} Les Kalmouks et les Mongols donnent ce nom à des divinités femelles, qui habitent le séjour de la joie, d'où elles s'échappent quelquefois pour venir au secours des malheureux. Dans les invocations qu'on leur adresse elles sont confondues sous le nom général de Bourkhans. Cependant elles ne sont pas toutes bonnes ; car l'une d'elles, la seule furie des Kalmouks, est au nombre des huit divinités terribles.

RAGHOUNATH, surnom de Rama, descendant de Raghou, prince de la dynastie solaire. Ce nom signifie *seigneur de la famille de Raghou*.

RAGNARAUK, la fin du monde, suivant la mythologie scandinave. Ce nom signifie *le crépuscule des dieux*. Le ragnarauk sera précédé par trois années sans été, et par trois autres durant lesquelles les hommes s'entre-tueront, les frères s'égorgeront les uns les autres, le fils s'armera contre son père, et les malheurs se succéderont sans interruption. La septième année, le lien qui, depuis le commencement des temps, retenait les forces de la nature sera enfin rompu, le monde sera incendié, le soleil et la lune seront dévorés par les loups qui les poursuivent, les étoiles tomberont du ciel ; la mer soulevée par le serpent couché dans ses abîmes, inondera la terre. Le loup Fenris, allié à Loke et suivi de tous les esprits de l'abîme, s'avancera dans une plaine immense ; les dieux et les héros iront à sa rencontre pour lui livrer une bataille dont ils savent, depuis le commencement des temps, quelle sera l'issue désastreuse. Tous les combattants y périront, et la terre sera consumée par le feu. Mais une nouvelle terre plus belle que celle qui sera disparue, sortira du sein des eaux, les meilleurs d'entre les hommes et d'entre les dieux seront ranimés, et les champs produiront le blé sans culture.

RAHANS, dénomination des prêtres de Gautama-Bouddha dans la presqu'île au delà du Gange. Elle signifie *pauvre, mendiant*, parce qu'un prêtre de Bouddha ne doit subsister que d'aumônes. D'autres cependant veulent, avec plus de probabilité, que ce mot soit identique avec le sanscrit *Arhat*, vénérable, saint. Dans l'empire Birman, ce nom est donné en général à tous les religieux bouddhistes. Leur habillement est jaune, et un long manteau leur couvre tout le corps. Voués au célibat, ils s'abstiennent de tous

les plaisirs sensuels. Un rahan qui se permet la moindre incontinence est chassé de son couvent et publiquement déshonoré. On le fait monter sur un âne, on lui barbouille le visage de noir et de blanc, on le promène dans les rues au son du tambour, après quoi on le chasse ; mais est-il fort rare que ces prêtres s'exposent à une pareille punition. Les rahans, et surtout les jeunes, ne vont pas se promener à leur fantaisie : le chef du couvent ne leur permet de sortir que quand il le juge convenable.

Ils ne préparent jamais leur nourriture, ni ne s'occupent d'aucune autre fonction sociale ; ils croiraient que ce serait perdre une partie de leur temps, qu'ils consacrent tout entier à la contemplation de l'essence divine. Ils reçoivent du public des aliments tout apprêtés, et les mangent froids plutôt que chauds. Chaque matin, aussitôt qu'ils peuvent distinguer les veines de leurs mains, ils sortent de leurs couvents, portant chacun sous le bras leur vêtement jaune ; ils se dispersent dans toutes les rues de la ville et dans les villages voisins, et en passant s'arrêtent un peu aux différentes portes, sans prononcer un seul mot, pour recevoir les aumônes volontaires, qui consistent ordinairement en riz bouilli et assaisonné d'huile, en poisson sec, en confitures et en fruits. Ces aumônes sont déposées dans une tasse ou boîte vernissée de bleu qu'ils portent toujours avec eux. Pendant la quête, leurs regards, loin d'errer de côté et d'autres, sont constamment attachés à la terre ; ils ne portent pas même les yeux sur ceux qui leur font l'aumône, et qui paraissent toujours bien plus empressés de leur donner, qu'eux de recevoir. Ils ne mangent ces aliments qu'à midi, et c'est leur seul repas. Si les rahans vivent d'aumônes, il faut dire aussi qu'ils en distribuent beaucoup. Comme ils reçoivent plus qu'il ne leur faut pour leur nourriture, ils donnent chaque jour leur superflu aux pauvres, aux étrangers indigents, aux voyageurs, et à des écoliers auxquels ils enseignent à lire, à écrire, ainsi que les principes de la morale et de la religion. À défaut de pauvres, ils nourrissent les animaux de ce superflu.

Leurs couvents sont tous dans le voisinage des villes, et toujours en proportion du nombre et de l'opulence des habitants. Les fondateurs de ces établissements ont presque toujours bâti, dans le voisinage, des maisons pour y recevoir ceux qui ont besoin d'asile.

RAHOU. 1^{er} C'est, dans la mythologie hindoue, la personnification du nœud ascendant ou de la tête du dragon. On lit dans le Mahabharata que Rahou était un asoura ou démon, fils de Sinhika, qui, lorsque la mer fut barattée, se mêla parmi les dieux qui buvaient l'amrita, et, par surprise, eut sa part de l'ambrosie. Déjà il buvait la liqueur d'immortalité, quand le soleil et la lune l'ayant découvert, le dénoncèrent à Vichnou. Ce dieu lui trancha aussitôt la tête du tranchant de son disque. Mais comme

l'amrita était déjà parvenu à la gorge du monstre, sa tête ne pouvait périr; elle s'élança jusqu'au ciel, avec un bruit épouvantable, et semblable à un rocher énorme. Le tronc du géant, en tombant, ébranla la terre, les rochers, les forêts et les îles; c'est lui qui forme le nœud descendant sous le nom de Kétou. Depuis ce temps, le monstre garde une haine irréconciliable contre le soleil et la lune; il les poursuit sans cesse, et lorsqu'il peut les atteindre, il souille leurs corps, qui alors deviennent minces et noirs; c'est ce que nous appelons une éclipse partielle. Quelquefois il les engloutit tout entiers et les revomit ensuite; c'est ce qui produit les éclipses totales. On représente Rahou de couleur noire, avec quatre bras, et porté sur un lion. En astronomie, on en fait une planète. Celui qui naît sous cet aspect perd sa raison, ses richesses, ses enfants; il sera exposé à mille afflictions et aux injures de ses ennemis.

2° Les Birmans font également de Rahou une huitième planète qui est invisible et opaque. Ils lui donnent la forme d'un monstre, dont la taille a 2,400 lieues de hauteur, 1,900 de largeur. Sa poitrine est large de 36 lieues, et son énorme tête de 2,700; son front et son nez ont une dimension de 1,500 lieues; la grosseur de ses pieds et de ses mains est de 600 lieues, et ses doigts sont longs de 150 lieues. Quand cette monstrueuse planète est transportée de jalousie contre le soleil ou la lune, sans doute à cause de leur splendeur et de leur éclat, elle descend dans leur chemin respectif, ouvre sa gueule immense et les dévore; mais, si elle voulait les garder trop longtemps, sa tête se romprait, car ces deux astres ont une tendance continuelle à poursuivre leur carrière; c'est pourquoi elle les rejette au bout de quelques moments. Parfois elle met les autres planètes sous son menton, d'autrefois elle les lèche avec sa langue, ou bien elle les recouvre avec ces mains. C'est ainsi que s'expliquent les éclipses totales ou partielles du soleil et de la lune. De trois ans en trois ans, Rahou va de cette manière à la rencontre du soleil, et tous les six mois il va au devant de la lune.

RA-HOUNA, nom que les Madécasses prétendent avoir été donné par Adam à son épouse, qu'ils font en même temps sa fille.

RAISON (DÉESSE DE LA), conception extravagante, impie et idolâtrique de l'athéisme de la révolution française. Voy. au mot DÉESSE.

RAISON (SECTATEURS DE LA), société philosophique et religieuse, qui compte en Chine un grand nombre d'adhérents. Voy. TAO.

RAK-APOUA, dieu de la mer dans l'île d'Hawaï (Sandwich); les pêcheurs lui faisaient des offrandes.

RAKCHASAS. 1° Mauvais génies de la mythologie hindoue; ils sont fils de Kasyapa, et les ennemis des dieux, qui les ont exclus du ciel et les ont privés de la portion d'amrita, qui leur eût procuré l'immortalité.

Ils forment une race de géants cruels et redoutables. Quelques-uns ont cent têtes; d'autres cent bras; ils atteignent, dès leur naissance, à l'apogée de leurs forces, et ils ont le privilège de se transformer à leur gré en lions, en tigres et en d'autres animaux doués d'une vigueur supérieure et d'instincts féroces. Quelquefois ils prennent de belles formes pour mieux séduire les hommes et les faire tomber dans leurs pièges. Sans cesse en guerre avec les dévas et les mortels, ils dévorent leurs ennemis quand ils les ont vaincus. On leur attribue une gloutonnerie prodigieuse, égale à leur grande démesurée. Koumbliya-Karna, l'un d'entre eux, absorbait dans un seul repas 10,000 moutons, autant de chèvres, 6,000 vaches, 5,000 buffles et autant de daims. Les rakchasas se font un malin plaisir de troubler les sacrifices des pieux ermites, qui, pour repousser leurs attaques, furent contraints plusieurs fois d'appeler à leur secours les princes les plus renommés par leur valeur. C'est pour éviter d'en venir à cette extrémité que, dans les sacrifices, on leur jette une portion de riz, qu'ils viennent chercher sous la forme d'oiseaux. Tous les rakchasas, cependant, ne descendent pas de Kasyapa; le tyran Ravana, roi de l'île de Ceylan, était un rakchasa, et descendait, ainsi que plusieurs autres, de Poulastya, fils de Brahmā. Nairrita, un des huit régents du monde, celui qui préside au sud-ouest, est également un Rakchasa, de la race des Brahmanes.

Dans les Védas, ce n'est point contre les solitaires et les ascètes que les rakchasas réunissent leurs efforts pour les troubler dans leurs sacrifices et dans leurs pieuses méditations; c'est à la richesse matérielle des pasteurs qu'ils portent envie; dans leurs rapides incursions du jour et de la nuit, ils les dépouillent de leurs troupeaux, ou bien frappent les hommes et les animaux de maladies mortelles; enfin ils produisent sur la terre presque toutes les perturbations qu'on y observe. Agni, le dieu du feu, est un de leurs ennemis les plus redoutables; c'est lui qui, quand les familles humaines se réunissent pour sacrifier, décoche les traits acérés de ses flammes contre ces génies pervers et impies, qui sont consumés à l'instant.

2° Les bouddhistes connaissent aussi les rakchasas, esprits malfaisants, aux formes terribles, qui fréquentent principalement les lieux déserts et éloignés; vampires dégoutants, qui hantent les cimetières, se nourrissent de la chair des cadavres, et quelquefois de celle des vivants. Leur nombre est incalculable et ne cesse de se renouveler; car les âmes criminelles sont souvent condamnées à entrer et à demeurer plus ou moins longtemps dans le corps d'un rakchasa, suivant la gravité de leur faute.

Les Hindous appellent mariage à la rakchasa, celui qui consiste à enlever de vive force de la maison paternelle, une jeune fille qui crie au secours et qui pleure, après

avoir tué ou blessé ceux qui veulent la défendre, ou après avoir fait brèche aux murs.

RAKCHASI, génies femelles de la mythologie hindoue; ce sont les épouses ou les filles des rakchasas.

RAKHI-DJATRA, ou *fête du Bracelet*, ainsi appelée d'un anneau que les Hindous portent alors autour de leur bras en guise d'amulette, pour être préservés de toute adversité. Cette fête a lieu à la pleine lune du mois de sravan (juillet-août), en l'honneur de Krichna. Les brahmanes se baignent dans une rivière, et font avec leurs mains trois libations d'eau à la mémoire de leurs ancêtres. Cette solennité donne lieu à de grandes réjouissances : on se fait mutuellement de petits cadeaux, principalement en confitures et en sucreries; chacun revêt ses plus beaux vêtements; les femmes surtout affectent une mise recherchée, et se parent de leurs plus beaux bijoux.

RAKTAVIDJA, démon hindou qui combattait contre les dieux; il osa s'attaquer à la déesse Dourgâ; ayant reçu des blessures nombreuses, son sang, comme une semence féconde, produisait de nouveaux asouras dès qu'il touchait la terre. La déesse, pour le vaincre, ordonna à Kali de boire le sang qui coulait de ses blessures; accablé de traits, le démon tomba sur la terre, privé du sang qui faisait sa force.

RAM ou **RAMA**, ou **RAMA-TCHANDRA**. Il y a trois incarnations de Vichnou sous le nom de Rama. La première eut lieu pour le châtiment des Kchatriyas, dont la tribu fut détruite presque tout entière. Nous en donnons l'historique à l'article **PARASOU-RAMA**. Mais toute glorieuse qu'elle ait été, elle ne fut point cependant la principale incarnation du dieu en Rama; il en est une autre beaucoup plus célèbre, beaucoup plus importante, qui avait été prédite 60,000 ans avant son accomplissement. Si l'avatar de *Parasou-Rama* avait pour but la délivrance des Brahmanes, il ne s'agissait de rien moins, dans celui de *Rama-Tchandra*, que du salut des dieux. Voici ce qui lui donna occasion.

A Lankâ, capitale de l'île de Ceylan, régnait Ravana. Quoique fils du vertueux mouni Viswasrava, il n'en était pas moins un rakchasa ou mauvais démon; cette malheureuse destinée tenait à une existence précédente et à l'extraction de sa mère. Ce prince ambitieux aspirait à la conquête du Swarga (ciel), et pour y parvenir, il avait consacré cent années de sa longue vie en dévotions à Siva, et avait obtenu de ce dieu, en lui sacrifiant sa tête, non-seulement la récompense de dix autres têtes et de vingt bras, mais encore la prérogative de ne pouvoir être mis à mort qu'après qu'on lui aurait abattu un million de têtes, c'est-à-dire que les têtes qui lui seraient coupées, pussent être successivement remplacées jusqu'à concurrence de ce nombre. Il obtint encore de Brahmâ un filet et un javelot mystérieux, que cette divinité ne lui abandonna qu'en tremblant, prévoyant le mauvais usage qu'il

en ferait. Il était au reste d'une force prodigieuse, tellement qu'un jour, voulant réveiller Siva de son sommeil extatique, il transporta d'une seule main ce dieu et son palais sur le sommet du mont Himalaya. L'orgueil de Ravana croissant en proportion de sa force et de ses prérogatives, il ne songea plus qu'à se rendre maître de tout l'univers. Déjà il avait subjugué la terre et les swargas, il envahit encore les patalas ou enfers, et exerça une tyrannie telle, qu'il s'attira la haine de tous les êtres vivants. Brahmâ et Siva, regrettant les funestes présents qu'ils lui avaient faits, tremblaient pour eux-mêmes et attendaient impatiemment le moment déterminé pour la nouvelle incarnation de Vichnou. Il arriva enfin, et cet avatar eut lieu vers la fin du second âge.

Le dieu s'incarna dans la personne de Rama-Tchandra, fils de Dasaratha, roi d'Ayodhya (Aoude) et de Kausalya, une de ses femmes. Le premier qui reconnut cette divine incarnation, fut le sage Viswamitra. Comme l'impie Ravana avait interdit tout culte dans l'étendue de son empire et dans les royaumes tributaires, et que ses émissaires persécutaient sans pitié les brahmanes et les hommes religieux, ce richi méditait sur les moyens qu'il pourrait mettre en œuvre pour lutter contre l'intolérance des daityas et des rakchasas, qui depuis longtemps l'empêchaient de terminer un sacrifice qu'il avait commencé. Une révélation divine lui apprend qu'il n'y avait que Rama-Tchandra, fils de Dasaratha, qui fût capable d'appliquer un remède à de si grands maux. Il se rend alors à Ayodhya, et obtient du roi, à force de prières et de menaces, qu'il lui confie son jeune fils. Rama-Tchandra se met en marche avec le richi, triomphe des embûches que les daityas lui tendent dans le chemin, et arrive au lieu où doit s'effectuer le sacrifice. C'est en vain que les rakchasas veulent, comme d'habitude, renverser les autels, et enlever les victimes, un enfant se rit de leurs efforts. Ils rassemblent une armée nombreuse, et assiègent pendant deux jours et deux nuits la demeure de Viswamitra; le jeune Rama-Tchandra en défend l'entrée, taille en pièces une partie des assaillants, et tue un des chefs; l'autre s'enfuit à Lanka pour porter la nouvelle de la défaite. Le sacrifice peut enfin s'achever.

Viswamitra conduisit alors son libérateur à la cour de Djanaka, roi de Mithila. Ce radja avait reçu en présent de Siva un arc, qui avait la propriété, une fois fixé dans un lieu, de ne pouvoir être déplacé que par une incarnation de Vichnou ou de son épouse Lakchmi, toujours incarnée avec lui sur la terre. C'est à la présence de cet arc mystérieux que Djanaka dut d'être le seul prince capable de résister aux entreprises impies de Ravana, bien qu'avec des forces très-inférieures. Ravana, rongé de dépit, se vengea de cet échec sur les saints richis retirés dans les forêts, et exigea d'eux un tribut que leur pauvreté les rendait incapables de payer. Le barbare leur envoya alors un vase, en leur

enjoignant de le remplir à eux tous de leur sang, puisqu'ils ne possédaient que cela en propre. Les richis, incapables de résister, se soumirent à cette dure nécessité, mais en maudissant Ravana et en prédisant que ce sang serait la cause de sa perte. En effet, à peine ce honteux tribut fut-il apporté à Lanka, que la sécheresse, la famine, la mortalité se répandirent sur la ville avec tant de furie, que tout autre que Ravana eût reconnu la vengeance céleste. Toutefois ayant appris que le vase plein de sang était la cause de ces calamités, il le fit porter sur les terres de son ennemi, et enfouir dans le territoire de Mithila. En conséquence, cette ville ne tarda pas à gémir sous le poids des maux qui avaient affligé Lanka. Son pieux roi se livre en vain aux austérités et aux œuvres de pénitence les plus sévères; rien ne peut désarmer le courroux du ciel. Les brahmanes consultés répondent que, dans des cas pareils, il n'y a qu'un remède : c'est que le radja lui-même laboura la terre, et que la reine sème le grain derrière lui. Il se met à l'œuvre sans balancer, et en labourant il sent de la résistance sous le soc de la charrue; il creuse plus avant, trouve le vase fatal, l'ouvre et en voit sortir une jeune fille d'une beauté ravissante; en même temps une pluie vivifiante tombe sur la contrée, tous les maux cessent. Djanaka et sa femme emmènent aussitôt la petite fille dans leur palais, l'adoptent pour leur enfant, lui donnent le nom de Sitâ, et la placent dans l'appartement où était l'arc de Siva. Le lendemain, ils trouvent l'arc changé de place, observent avec attention, et s'aperçoivent que la jeune Sitâ le manie avec la plus grande aisance. Se rappelant alors les instructions du dieu, ils ne doutent pas que cette fille merveilleuse ne soit une incarnation de Lakchmi, épouse de Vichnou. Djanaka résolut alors de ne la donner en mariage qu'à celui qui serait capable de bander l'arc céleste.

Il convoqua donc tous les radjas voisins à un swayambara solennel, en annonçant que la main de Sitâ sera le prix de celui qui pourrait bander l'arc de Siva. La réputation de beauté de la jeune fille avait attiré une foule immense de princes et de rois, et Ravana lui-même, qui, surmontant à cette occasion l'aversion qu'il éprouvait pour toute sorte d'acte religieux, avait consenti à assister au sacrifice qui précédait la cérémonie, dans l'espoir, ou plutôt dans l'assurance de l'emporter sur tous les prétendants. En effet, le sacrifice terminé, Ravana s'avance pour bander l'arc, se croyant déjà l'époux de Sitâ; mais ses efforts sont vains, il ne peut pas même soulever l'arme merveilleuse; il s'en retourne avec confusion, se consolant de cette mortification par la certitude qu'aucun radja ne pourra satisfaire à la condition exigée. Cependant Sitâ avait distingué dans la foule un jeune homme d'une beauté céleste, et son cœur faisait tout bas des vœux pour qu'il pût remporter la victoire. Ce jeune homme était Rama-Tchandra, qui venait d'arriver avec Viswamitra. Personne

n'ayant osé renouveler la tentative, après l'échec de Ravana, Rama-Tchandra s'avance, soulève d'une main vigoureuse et légère l'arc sacré, le manie avec aisance, le bande sans efforts, et le brise. Sitâ lui appartient. Ravana prend le chemin de ses Etats, la rage dans le cœur, et d'une vaine tentative de se venger du jeune prince.

Rama-Tchandra retourne avec son épouse à Ayodhya. Un jour qu'il s'amuse à tirer des flèches, il en décocha une avec tant de force, que le bruit qu'elle produisit en partant fit avorter la femme d'un brahmane qui était non loin de là. Le mari, transporté de colère, lança sur lui cette malédiction : « Puisse-tu ne posséder jamais que les connaissances inhérentes à la nature humaine ! » Cette malédiction eut son effet : et dès lors Rama fut privé des lumières inhérentes à la divinité.

Bientôt après, l'abdication de son père, son droit d'aînesse, le consentement de ses frères, les vœux de la population, ses propres vertus, tout se réunit pour l'appeler au trône; mais Kaikéï, une des épouses du vieux roi qu'elle avait guéri d'une blessure fort dangereuse, profitant de la promesse indiscrete que Dasaratha lui avait faite avec serment de lui accorder la grâce qu'elle solliciterait, obtint que son fils Bharata succédât à la couronne, et que Rama-Tchandra fût exilé pendant douze ans. Rien ne put fléchir cette mère jalouse; Rama-Tchandra fut obligé de partir avec Sitâ et son frère Lakchmana. Si Vichnou consentit à cet exil, c'est qu'il entraînait dans les vœux de la providence et dans le dessein de l'incarnation.

Les trois fugitifs prennent les habits d'anachorètes et parcourent les forêts, en se livrant à toutes les pratiques de la pénitence la plus rigoureuse, ne vivant que de fruits sauvages et d'aumônes, à l'exception toutefois de Lakchmana qui passa ces douze années sans boire, sans manger et sans dormir.

Vers la fin de leur exil, ils arrivèrent dans le Dékhan, et s'arrêtèrent dans les Etats de Sourpanakhâ, sœur de Ravana, et comme lui de la race maudite des rakchasas. Cette malheureuse, ayant vu les deux frères, mit tout en œuvre pour les séduire. Se voyant méprisée, elle envoya contre eux une armée nombreuse, sous la conduite de deux daityas; mais les deux mounis n'eurent besoin que de six heures pour mettre en déroute les troupes de Sourpanakhâ. Ravana, apprenant la défaite de sa sœur, lui promet de ne prendre aucune nourriture jusqu'à ce qu'il ait accompli le serment qu'il avait fait autrefois de se venger de Rama-Tchandra. Il se rend sur la terre ferme, se déguise en pénitent, et, à force de ruses et d'adresse, il parvient à tromper la vigilance des deux frères, enlève Sitâ, et la transporte à travers les airs dans sa capitale. Inutile de raconter le désespoir de Rama; il cherche de tous côtés sa femme et son ravisseur; de légers indices le dirigent vers le midi; il parvient dans l'empire de Sougriva, roi des singes, fait alliance avec lui, après lui avoir donné des preuves de sa puissance, et lui demande son secours

pour la délivrance de Sitâ. Le prince n'a pas de ministre plus intelligent que le singe Hanouman : on le charge de la mission délicate de découvrir la retraite de Sitâ. Hanouman fait un saut et se trouve au bord de la mer ; là, il rencontre un milan qui lui donne quelques renseignements sur Sitâ et son ravisseur ; il les suppose à Lankâ, et l'officieux oiseau donne au singe la mesure précise du saut qu'il a à effectuer pour franchir le détroit et tomber juste sur la capitale. Mais le maladroit Hanouman calcule mal son élan ; car il se trouve transporté à l'extrémité opposée de l'île de Ceylan, et fort loin au delà de la capitale. Un peu déconcerté, il craint de hasarder un autre saut, et se résout à longer pédestrement les côtes de l'île, pour pénétrer dans les Etats de Ravana ; mais à chaque pas il rencontre des rakchasas en sentinelle ; il en terrasse plusieurs. Craignant cependant d'éveiller l'attention, il se transforme en mouche, et parvient non-seulement à voir l'épouse de Rama, mais encore à recueillir des témoignages de la fidélité qu'elle avait constamment gardée à son époux. Il lui remet alors une bague qu'elle avait laissé tomber dans son rapt, et que Rama avait trouvée plus tard, ce qui avait commencé à le mettre sur ses traces, et il en reçoit en retour un bracelet. Le devoir d'Hanouman était de porter de suite ces bonnes nouvelles à son maître ; mais ce singe malicieux ne put résister à la tentation de jouer quelque tour aux daityas et aux rakchasas : il se mit donc à cueillir des fruits, à casser des branches, à déraciner les arbres, en un mot, à commettre de telles dévastations, qu'on le poursuivit à outrance. Comme son agilité le faisait échapper à tous les efforts, Ravana fit apporter le filet qu'il avait reçu de Siva, et qui avait la propriété d'enlacer infailliblement sa proie. Hanouman est pris ; Ravana ordonne de lui envelopper la queue de coton imbibé d'huile, et d'y mettre le feu. Le rusé singe saute alors de maison en maison, introduisant partout l'incendie ; le palais de Ravana et la ville entière deviennent la proie des flammes, à l'exception du palais de Vibhichana, frère de Ravana, prince aussi pieux que son frère était cruel. C'était dans sa maison que Sitâ était détenue prisonnière. Hanouman revient auprès de Rama, et lui rend compte du succès de sa mission.

Ce prince se mit donc en marche avec Sougriva, roi des singes, et Djambavanta, roi des ours, à la tête de deux armées nombreuses ; ils arrivèrent à l'endroit de la côte de Coromandel, opposé à l'extrémité septentrionale de l'île de Ceylan. La difficulté était de passer le détroit ; car tout le monde n'était pas doué, comme Hanouman, de la propriété de franchir les airs. Bientôt, avec des efforts surhumains, on parvient à jeter sur la mer un pont de rochers, dont il reste encore aujourd'hui des débris gigantesques redoutés des navigateurs. Les armées pénétrèrent dans Ceylan, et marchent sur Lankâ sans éprouver de résistance. Arrivé dans la place, Rama-Tchandra somme le tyran de lui remettre

son épouse, lui offrant la paix à cette condition. Les ministres de Ravana le pressent d'accueillir ces offres ; son frère Vibhichana insiste fortement ; mais Ravana persiste dans son refus. Vibhichana court se ranger du côté de Rama, qui le proclame roi de Lankâ. Le combat s'engage. Nous nous taisons sur ses vicissitudes infinies ; nous ne dirons rien du filet de serpents, du javelot enchanté, des montagnes transportées, des soldats tués ou écrasés par millions, puis ressuscités, de Rama lui-même précipité dans le Patala ; mais, grâce à Hanouman, qui paraît être le héros de l'aventure, les désastres les plus terribles et les plus inattendus tournent au profit de la bonne cause. Après des phases innombrables de succès et de revers, Rama-Tchandra lutte corps à corps avec Ravana ; il faut nécessairement n'être rien moins qu'une divinité pour se défendre contre ces vingt bras, contre ces vingt pieds, pour abattre cette multitude prodigieuse de têtes qui se succèdent avec une rapidité effrayante. Enfin, chacune des dix têtes du monstre étant tombée pour la cent millième fois, le combat est terminé par la mort de Ravana. Sitâ est délivrée ; Rama triomphant l'emmène, après que sa vertu a été constatée par les épreuves qu'il lui fait subir. Il laisse à Vibhichana la souveraineté de Lankâ, rend par sa vertu puissante la vie à tous ceux qui l'avaient perdue pour lui, et retourne à Ayodhya, où son frère se démet volontairement de l'empire entre ses mains.

Qui croirait qu'après tant de travaux endurés pour l'amour de Sitâ, la jalousie vint ulcérer le cœur de son royal époux ? Ce sentiment odieux était l'effet de la malédiction prononcée contre lui. Il prêta l'oreille à des paroles soupçonneuses qui accusaient Sitâ, à cause de son séjour chez Ravana. Il donna donc à Lakchmana, son frère, l'ordre de la conduire, malgré sa grossesse, dans un désert et de l'y abandonner. La malheureuse femme fut recueillie par un bûcheron, dans la cabane duquel elle accoucha de deux jumeaux, Kousa et Lava. Mais Rama-Tchandra ayant reconnu plus tard l'injustice de ses soupçons, retrouva sa fidèle épouse, qu'il croyait perdue pour jamais, et la ramena à son palais. Les auteurs varient sur la fin de ce Rama. Les uns racontent que Sitâ, en bute à de nouveaux accès de jalousie de la part de son mari, pria la terre de l'engloutir pour lui procurer le repos, ce qui eut lieu sur-le-champ. Rama, poussé par un tardif repentir, disparut de la même manière, et rejoignit la tendre Sitâ dans l'heureux séjour du Vaïkounta. Suivant une autre version, Lakchmana, maltraité par son frère, se serait précipité dans le fleuve Sarayou, et Rama l'aurait imité pour se punir de son injustice. Il y a aussi des variantes sur la reconnaissance de Sitâ et de ses deux fils ; mais ces derniers faits ne tiennent point particulièrement à l'incarnation.

Il est encore une troisième incarnation de Vishnou en Rama : c'est celle où il est appelé *Bala-Rama*. Nous en parlons à l'article *Bala*.

DÉVA. Cet avatar est moins célèbre que les autres ; il est même des auteurs qui ne le comptent point au nombre des dix incarnations principales. En effet, ce Bala-Rama était frère de Krichna, et le compagnon inséparable de ses travaux. Or, Krichna est généralement regardé comme l'avatar le plus complet de Vichnou. On peut donc considérer Bala-Rama comme une doublure de l'incarnation divine.

Au reste, ce ne serait pas la seule fois que Vichnou aurait animé simultanément différents corps. Il y a même un fait bien plus curieux : c'est de voir en même temps deux incarnations du même dieu opposées l'une à l'autre. Ceci eut lieu précisément entre Parasou-Rama et Rama-Tchandra. Lorsque ce dernier revenait à Ayodhya, après avoir rompu l'arc sacré de Siva, Parasou-Rama, qui, ainsi que nous l'avons dit à l'article qui lui est consacré, était retourné auprès de cette divinité, apprit avec courroux qu'un kchatriya avait été assez hardi pour briser une arme consacrée à son maître ; il descendit aussitôt sur la terre, afin de punir Rama-Tchandra de sa témérité. Parasou-Rama, brahmane d'extraction, était né pour la ruine et la destruction des kchatriyas : aussi, en abordant Rama-Tchandra, qui avait pris naissance dans cette caste, ne manqua-t-il pas de lui reprocher son extraction et de lui demander de quel droit un vil Kchatriya avait osé porter les mains sur l'arc de son maître. En vain Rama-Tchandra répondait-il avec douceur et cherchait-il à s'excuser, ses réponses ne faisaient qu'aigrir son adversaire, et la scène menaçait de devenir sanglante, lorsque Lakchmana, ne pouvant plus contenir son indignation, s'écria en s'adressant au Brahmane : « Oses-tu bien provoquer ainsi une incarnation de Vichnou ? Ne sais-tu pas que, d'une seule de ses flèches, il peut te détruire, toi et tous les Brahmanes ? que, d'un seul de ses regards, il peut te plonger dans le néant ? » Parasou-Rama se rappela alors que Siva lui avait prêté que Vichnou s'incarnerait en Kchatriya, vers la fin du second âge, et, pour éprouver si Rama-Tchandra était en effet cet avatar, il lui dit qu'il était prêt à lui rendre hommage si, en preuve de sa divinité, il voulait bander l'arc que lui, Parasou, avait reçu de Siva. Rama prit l'arme, la banda et la brisa avec la même facilité qu'il avait rompu l'arc de Djanaka. A cette preuve de sa puissance, Parasou se jeta à ses pieds, en demandant pardon de sa faute. Rama-Tchandra lui pardonna en considération de sa qualité de brahmane ; mais, en expiation de tout le sang des kchatriyas qu'il avait répandu, il lui enjoignit de faire une pénitence rigoureuse sur le mont Mahendra.

C'est en effet une chose fort remarquable que de voir une incarnation supérieure blâmer ce qui a été exécuté par le même dieu dans une incarnation précédente. Mais on peut suivre dans les incarnations successives de Vichnou les différentes phases d'un système politique et les variations que subit le gouvernement. Les quatre premiers avatars.

qui n'avaient que des intérêts généraux, sont censés n'avoir qu'un degré d'intensité. On peut supposer qu'alors ces degrés de plénitude n'étaient point calculés ; la divinité s'incarnait sous forme d'animaux ou d'êtres imaginaires. Les diverses castes vivaient en paix ; les brahmanes étaient les dépositaires de l'autorité temporelle, aussi bien que du pouvoir spirituel. C'est sans doute pour affermir la première, qui peut-être avait déjà reçu quelques atteintes de la part des kchatriyas, qu'ils imaginèrent une cinquième incarnation, dans laquelle Vichnou vient sur la terre sous la forme d'un nain d'extraction brahmanique ; et cet avatar a deux degrés de plénitude. Mais les kchatriyas poursuivant leurs empiétements, et ayant tout à fait usurpé le pouvoir temporel, les brahmanes leur opposèrent un sixième avatar, celui de Parasou-Rama, où le dieu s'incarne encore dans leur tribu, tout exprès pour exterminer les usurpateurs ; et cette terrible incarnation a trois degrés de plénitude, un de plus que la précédente ; l'autorité échappe aux kchatriyas. Mais essentiellement belliqueux et avides, ces derniers ne tardent pas à la reprendre : c'est ce qu'exprime la septième incarnation, de Rama-Tchandra, où le dieu, pour la première fois, se fait kchatriya ; et cet avatar augmente de suite de quatre degrés sur le précédent, et en compte sept. Dans le huitième, celui de Krichna, Vichnou est encore kchatriya, et cette incarnation est la plus complète de toutes : elle a les seize degrés requis d'intensité ; il ne peut y en avoir de plus parfaite. Aussi les kchatriyas furent si bien établis dans la plénitude du pouvoir temporel, qu'ils l'ont toujours conservé jusqu'à nos jours. Quelques-uns comptent Bala-Rama pour le huitième avatar, et Krichna pour le neuvième ; or, Bala-Rama est encore une incarnation en kchatriya. Il est digne de remarque que, dans les deux principaux avatars, celui de Rama-Tchandra et celui de Krichna, Vichnou se fait kchatriya et non point brahmane, ce qui, suivant Gibbon, indique un changement dans le système mythologique. On peut même, dans ces avatars, observer des changements de mœurs et des modifications dans la religion. Ainsi, dans l'histoire de Parasou-Rama, nous voyons les kchatriyas admis pour la première fois à la table des brahmanes ; dans celle de Rama-Tchandra, les brahmanes sont blâmés d'avoir exterminé les kchatriyas, et il se passe une sorte de convention dans laquelle les brahmanes renoncent au pouvoir et les kchatriyas à la doctrine : ce qui autorise à regarder Vichnou comme le réformateur du système primitif établi par Brahmâ.

L'histoire des trois Ramas fournit des données historiques non moins importantes. La tradition attribue au premier, *Parasou-Rama*, ou le Rama à la hache, la formation de la côte malabare. Du haut du promontoire de Dilly, il décochait ses flèches vers le sud ; l'endroit où elles tombèrent devint la limite de la mer, qui se retira ainsi du pays de Kérala. Parasou purgea les serpents la nou-

velle plage, et y établit des colons venus du nord. — Le second Rama, surnommé *Tchandra*, ou de la lune, s'allia avec les peuples sauvages de l'Inde méridionale, connus alors sous le nom de singes et d'ours, et avec leur secours conquiert l'île de Ceylan. — Enfin le troisième Rama avait pour surnom un vocable fort expressif : c'est celui de *Langala-Dhancha*, qui a une charrue pour étendard, ce qui nous induit à reconnaître, avec M. Troyer, trois grands événements : 1° le défrichement et la colonisation de la côte malabare; 2° l'extension d'une domination du nord au sud; 3° l'introduction de l'agriculture.

De savants Anglais ont regardé les trois Ramas comme un seul et même personnage, qui, d'après W. Jones et Wilford, ne serait autre que le Rama de la Bible (רמא), le *Regma* de la Vulgate, de même que Bali, chef de la nation des singes ou des montagnards, serait le *Bal* (*Bélus*) de la Bible, fils de Chus ainsi que Rama. L'un des deux frères aurait fondé un empire au sud de l'Inde, tandis que l'autre se serait établi sur les frontières occidentales de la Perse. M. Troyer au contraire considère, avec plus de vraisemblance, les trois Ramas comme les représentants de trois grandes époques de l'histoire indienne. Mais en quel temps vécut Rama-Tchandra? C'est ce qu'il est difficile de déterminer. M. Seiffarth, ayant calculé le thème natal de ce prince, inséré dans une rédaction du Ramayana, a trouvé que cette position des astres avait eu lieu 1578 ans avant notre ère, le 17 avril, et ne peut revenir qu'une fois en 128,000 ans; mais cet horoscope ne se trouve pas dans toutes les rédactions du poème, et on le suppose interpolé. D'après W. Jones, Rama vécut 2029 ans avant Jésus-Christ; d'après Tod, 1100 ans seulement; d'après M. Gorresio, dans le xiii^e siècle avant l'ère chrétienne; M. Troyer ne croit pas pouvoir placer son règne moins de 4102 ans avant Jésus-Christ. Il y a encore loin de tous ces calculs à ceux des Indiens, d'après lesquels Rama aurait paru il y a plus de 869,000 ans.

Les Hindous célèbrent la mémoire de la défaite de Ravana par Rama-Tchandra le dixième jour de la quinzaine lumineuse du mois de Kouar (septembre-octobre). *Voy. DACHAHARA.*

RAMADHAN ou **RAMAZAN**, nom du neuvième mois de l'année musulmane et du grand jeûne que les mahométans sont obligés d'observer pendant toute sa durée. Cette obligation est fondée sur ces paroles du Coran : « O vous qui croyez ! le jeûne est obligatoire pour vous, comme il l'a été pour vos prédécesseurs ; craignez Dieu ! La lune de Ramadhan, pendant laquelle le Coran est descendu du ciel pour guider les hommes dans la voie du salut, est le temps destiné au jeûne. Celui qui l'aperçoit dans le ciel doit se disposer à l'abstinence. Il vous est permis de manger et de boire jusqu'au moment où, à la lueur du crépuscule, vous pouvez distinguer un fil blanc d'un fil noir. Alors commence le temps d'abstinence, jusqu'au cou-

cher du soleil ; et pendant ce temps n'approchez pas de vos femmes, mais livrez-vous à des œuvres de dévotion dans les mosquées. Le malade ou le voyageur compenseront plus tard le jeûne qu'ils ne peuvent accomplir par un nombre de jours égal à celui pendant lequel ils en auront négligé l'observance. »

Le jeûne commence dès l'apparition de la nouvelle lune de Ramadhan, et dure sans interruption pendant les trente jours. Durant ce temps-là, il n'est pas permis aux musulmans de manger ou de mettre quoi que ce soit dans leur bouche tant que le soleil est sur l'horizon, mais seulement après qu'il est couché et que les lampes qui sont autour des minarets sont allumées. Ce n'est qu'alors qu'on peut prendre son repas ; et on peut le prolonger autant qu'on le veut, pourvu qu'on ne mange plus au moment de l'aurore. Il est même permis de se livrer pendant toute la nuit à la joie et à la bonne chère ; et c'est ce que font en effet tous les musulmans tant soit peu aisés. Ils font d'ailleurs presque toutes leurs affaires la nuit, et passent le jour à dormir et à se reposer : de sorte qu'à proprement parler, leur jeûne n'est autre chose qu'un changement du jour à la nuit. Tout mahométan de l'un et de l'autre sexe est soumis à cette loi dès qu'il a atteint sa majorité : personne n'en est excepté, pas même les malades, les infirmes et les voyageurs ; car s'ils ne peuvent satisfaire à cette obligation pendant la lune de Ramadhan, ils doivent y suppléer entièrement dès que la maladie, l'indisposition ou l'obstacle auront disparu. Comme les mois des mahométans sont lunaires, le Ramadhan vient chaque année onze jours plus tôt que l'année précédente : de sorte qu'en 33 ans, environ, ce jeûne a parcouru toutes les saisons de l'année. Cette disposition de la loi rendrait impossible l'observance de l'islamisme sous les latitudes élevées, en Suède, par exemple, où il y a des jours de 22 et 23 heures : aussi s'est-on servi de cet argument lorsqu'il s'agit d'implanter la religion de Mahomet dans certaines contrées.

Aussitôt que les nègres mahométans de la Guinée et du Sénégal aperçoivent la nouvelle lune de Ramadhan, ils crachent dans leurs mains et les élèvent vers le ciel ; ils les tournent ensuite plusieurs fois autour de leur tête : c'est par cette cérémonie, répétée trois ou quatre fois, qu'ils saluent le commencement du jeûne. Du reste, ils le pratiquent avec une rigueur et une austérité particulière : non-seulement ils demeurent sans rien boire ni manger depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, mais ceux qui se piquent d'une plus grande régularité se font même scrupule d'avaler leur salive, et croiraient avoir rompu le jeûne si par hasard un moucheron entrant dans leur bouche : c'est pour quoi ils se la couvrent avec le plus grand soin. Il est interdit à tous, en général, de fumer pendant la journée ; et quoiqu'ils aiment le tabac à la fureur, ils s'en abstiennent cependant très-exactement. Mais, dès que le

soleil est couché, ils se dédommagent d'une gêne si rigoureuse, et passent la nuit tout entière dans la débauche; les grands et les riches dorment ensuite pendant tout le jour. Mais les pauvres, condamnés au travail pour gagner leur vie, après avoir consacré une partie de la nuit à leurs repas et même à la débauche, sont obligés de travailler tout le jour sans rien manger, et sont punis de la bastonnade si l'on s'aperçoit qu'ils se relâchent en la moindre chose de la sévérité du jeûne.

RAMALES, fêtes romaines célébrées en l'honneur de Bacchus et d'Ariane. On y portait en procession des ceps de vignes (*ramos*) chargés de leurs fruits.

RAMANANDIS, ou **RAMAWATS**, religieux hindous, sectateurs de Ramanand, qui vivait dans le ^{xiv}^e ou ^{xv}^e siècle. Ce Ramanand appartenait à la secte des *Ramanoudjas*, et on dit qu'il se sépara d'eux en conséquence d'un affront qu'il reçut de ses condisciples et qui fut appuyé par son maître. Il avait passé quelque temps à voyager dans les différentes contrées de l'Inde, et lorsqu'il revint à son couvent, ses confrères lui objectèrent que, dans le cours de ses voyages, il était impossible qu'il eût observé exactement dans ses repas les abstinences prescrites par la secte et dont elle fait un point capital; et comme son supérieur admettait la validité de cette objection, Ramanand fut condamné à prendre ses repas dans un lieu séparé des autres disciples. Irrité de cette mesure disciplinaire, il se sépara entièrement de cette société, provoqua un schisme et fonda une nouvelle secte, dont le chef-lieu était un couvent de Bénarès.

L'objet spécial du culte des Ramanandis est l'incarnation de Vichnou en Rama Tehandra; cependant ils honorent aussi les autres incarnations de ce dieu; mais ils soutiennent la supériorité de Rama sur toutes les autres; c'est pourquoi on les distingue communément sous la dénomination de *Ramawats*. Ils vénèrent également les autres manifestations divines qui ont concouru à l'avènement de Rama, comme celles de Sita, de Lakshmana et du singe Hanouman. Comme les autres sectes des Vaichnavas, ils ont un grand respect pour la pierre *Salagrama* et pour la plante *Toulasi*. Les formes de leur culte sont analogues à celles des Hindous en général; cependant quelques religieux mendiants de la secte, connus sous le nom de *Vairaguis* ou *Viraktas*, considèrent toute forme d'adoration comme superflue, excepté l'invocation incessante du nom de Krichna et de Rama.

Les pratiques de cette secte sont d'une nature moins précise que celles des Ramanoudjas; car le but avoué du fondateur était de délivrer ses disciples des entraves qu'il trouvait incommodes; c'est pourquoi on leur donne aussi le nom d'*Avadhoutas* ou les Libérés. Ils ne sont point soumis à des observances particulières relativement à la nourriture et au bain, mais ils suivent leur propre inclination, ou se conforment à la pratique

généralement reçue. On dit que leur Mantra initiatore est *Sri-Rama* (saint Rama); leur salutation consiste dans ces paroles: *Djaya-Sri-Rama* (victoire au seigneur Rama), *Djaya-Râm*, ou *Sitâ-Ram*. Leurs marques particulières sont les mêmes que celles des Ramanoudjas, seulement la raie rouge qu'ils portent perpendiculairement sur le front varie en longueur et en largeur, selon le bon plaisir de l'individu, et elle est généralement plus étroite que celle des Ramanoudjas.

Solvyns dit qu'ils portent les cheveux extrêmement longs et épais, et qu'ils les couvrent d'une poudre rougeâtre mêlée de terre et de boue; il est persuadé qu'ils augmentent le volume de leur chevelure par l'addition d'une grande quantité de cheveux étrangers. Il ajoute qu'ils laissent croître au milieu de leur barbe une mèche qui descend jusqu'à terre, même quand ils sont debout. Ils portent communément dans la main un tas de feuilles sèches, au milieu desquelles se trouve de la cendre, qu'ils distribuent aux pieux Hindous qu'ils rencontrent ou qui viennent les trouver. Ces religieux, dit le même voyageur, se montrent plutôt à la campagne que dans les villes, et dans les pays plats de l'Hindoustan, particulièrement dans le Bengale. On les rencontre plus fréquemment en hiver qu'en été; mais ils ne sont pas plus vêtus pendant le froid que dans les plus grandes chaleurs. Ils portent trois figures sur le front, sur la poitrine et sur le haut des bras; souvent aussi ils se couvrent tout le corps de cendre ou de craie blanche, ce qui, avec leur perruque énorme, leur donne un air vraiment hideux. Ils tiennent constamment sous le bras un morceau de toile mouillée, qui leur sert à se rafraîchir la figure, et à se frotter les différentes parties du corps. *Voy. RAMANOUDJAS.*

RAMANATHA-SWAMI, c'est-à-dire le dieu seigneur de Rama. Les Saivas donnent ce nom à un Linga adoré à Rameswar près du cap Comorin. Ils disent que ce Linga est celui que le singe Hanouman rapporta du Gange par ordre de Rama; que ce dernier voulut lui rendre ses hommages après avoir détruit le géant Ravana, et que l'étang qui est dans ce temple, a été creusé par les mains du dieu incarné. Pour accréditer ce lieu de dévotion, les Brahmanes affirment que ceux qui s'y baignent sont purifiés de leurs péchés. Les Hindous y viennent en pèlerinage, et apportent des offrandes des pays les plus éloignés; mais l'acte est bien plus méritoire quand le pèlerin s'est préalablement rendu sur les bords du Gange, qu'il a couché sur la terre, qu'il a jeûné pendant la route, et qu'il a rapporté de l'eau de ce fleuve pour baigner le Linga qu'il vient adorer.

RAMANDJOGUIS, nom que l'on donne dans l'Inde aux religieux adorateurs de Vichnou, incarné en Rama.

RAMANOUDJAS, une des principales sectes des Vaichnavas ou adorateurs de Vichnou; elle tire son nom d'un réformateur nommé Ramanoudja-Atcharya, qui vi-

vait dans le milieu du **xii^e** siècle. Il passa pour avoir été une incarnation du serpent Sécha, de même que ses compagnons ou ses principaux disciples sont donnés pour des manifestations du disque, de la massue, du lotus et des autres attributs de Vichnou.

Le culte des Ramanoudjas a pour objet Vichnou, sa femme Lakchmi et leurs incarnations respectives; il n'est pas très-populaire dans le nord de l'Inde, car il est d'une nature plutôt spéculative que pratique, bien que ceux qui sont chargés de prêcher cette doctrine ne soient pas obligés de quitter le monde; les chefs sont tirés ordinairement de la caste des Brahmanes, mais les disciples peuvent appartenir aux autres tribus inférieures. Outre les temples consacrés à Vichnou et à son épouse, les membres de cette secte ont dans leurs maisons des images de métal ou de pierre auxquelles ils offrent chaque jour leurs adorations; et les maisons, aussi bien que les temples, sont ornées avec la pierre *Salagrama* et l'herbe *Toulasi*.

Les particularités les plus frappantes des pratiques des Ramanoudjas sont le soin qu'ils apportent à la préparation de leurs repas, et le secret scrupuleux dans lequel ils les prennent. Ils ne doivent pas manger avec des habits de coton; mais après s'être baignés, ils mettent des vêtements de laine ou de soie. Les chefs permettent à leurs disciples choisis de les assister, mais en général tout Ramanoudja prépare lui-même ses aliments, et si, pendant cette opération ou tandis qu'ils mangent, il vient à être aperçu par un étranger, il s'arrête tout court, et les aliments sont enterrés dans le sable. Le mantra d'initiation à cette secte, c'est-à-dire l'invocation à la divinité que le directeur prononce comme un mot d'ordre à l'oreille du disciple, et qui ne doit pas être communiqué aux profanes, consiste, dit-on, en ces six syllabes : *Om! Ramaya nama! Om!* salutation à Rama! Leur formule de salutation est *Das-osmi* ou *Das-oham*; je suis votre esclave, paroles que l'on prononce en inclinant légèrement la tête, et en joignant les mains sur le front. Devant les Atcharyas, ou suprêmes directeurs, on fait une prostration de tout le corps.

Les marques distinctives des Ramanoudjas sont deux lignes blanches perpendiculaires tirées depuis la racine des cheveux jusqu'au bord supérieur des yeux, avec une ligne transversale qui les réunit sur la racine du nez : dans le centre est une ligne rouge perpendiculaire faite avec du bois de sandal rouge, ou une préparation de glu et de safran des Indes. Ils ont aussi la poitrine et les bras enduits d'une espèce de terre blanche avec une ligne rouge au milieu; ces marques sont censées représenter la conque, le disque, la massue et le lotus que Vichnou tient de ses quatre mains, et la ligne centrale est Sri ou Lakchmi, l'épouse du dieu. Quelques-uns ont ces attributs gravés sur des coins en bois, qui leur servent à les imprimer sur leurs corps; d'autres poussent la dévotion jusqu'à stigmatiser ces em-

blèmes sur leur chair avec un fer rouge. Outre ces marques, ils portent un collier de bois de toulasi, et un rosaire de graines de la même plante ou de lotus.

Le principal dogme des Ramanou ljas est la croyance que Vichnou est Brahme ou le dieu suprême, qu'il était avant tous les mondes, et qu'il fut le principe et le créateur de tous les êtres. Bien qu'ils soutiennent que Vichnou et l'univers ne font qu'un, ils s'écartent cependant de la doctrine du Védanta en niant que cette divinité soit privée de formes ou de qualités; ils la considèrent comme douée de toutes les bonnes qualités et d'une double forme; l'une subtile, qui est la cause, c'est Paramatma, l'esprit suprême; l'autre grossière, qui est l'effet, c'est l'univers ou la matière. De là cette doctrine est appelée *Visichthadwaita*, ou doctrine de l'unité avec les attributs. La création eut sa source dans la volonté qu'eut Vichnou, qui était seul, de se multiplier; il dit : Je veux devenir plusieurs, et il se manifesta personnellement sous forme de lumière visible et éthérée. Ensuite, comme une boule d'argile qui peut recevoir différentes formes, la substance la plus grossière de ce dieu se manifesta dans les éléments et leurs combinaisons. Les formes dans lesquelles la matière divine se divisa ainsi, furent pénétrées par une portion de la vitalité qui appartient au principe suprême, mais qui est distincte de son essence spirituelle et éthérée. Ici les Ramanoudjas sont encore en opposition avec les Védantins, qui identifient le *Paramatma* et le *Djivatma*, c'est-à-dire l'esprit éthéré et l'esprit vital. Cette vitalité, bien qu'indéfiniment diffusible, est impérissable et éternelle, et la matière de l'univers, étant de même substance que l'Etre suprême, est comme lui sans commencement et sans fin.

Après avoir créé l'homme et les animaux, par l'intermédiaire des agents subordonnés dont il avait décrété l'existence dans ce dessein, Vichnou garda la suprême autorité sur l'univers. Ainsi les Ramanoudjas reconnaissent trois prédicats de l'univers qui constituent la divinité, savoir *Tchit*, l'esprit, *Atchit*, la matière, et *Iswara*, dieu; ou le possesseur, la chose possédée, et le gouverneur ou contrôleur de l'un et de l'autre.

Outre ces formes primaires et secondaires comme créateur et création, la divinité a pris en différents temps des formes ou apparences particulières, pour l'avantage de ses créatures; ce dieu est ou a été présent visiblement parmi les hommes, sous cinq modifications; savoir : 1^e dans les objets proposés à l'adoration, comme ses images, etc.; 2^e dans ses avatars ou incarnations, comme en poisson, en cochon, etc.; 3^e dans certaines formes appelées *Vyouhas*, qui sont les quatre suivantes : Vasoudéva ou Krichna, Bala-Rama, Pradyoumna et Anirouddha; 4^e dans la forme *Soukchma* ou subtile qui, quand elle est parfaite, comprend six qualités; savoir, l'absence des passions humaines, l'immortalité, l'exemption de soins et de peines, l'absence de besoins naturels, l'amour de la vé-

rite et enfin la pratique de la vérité ; 5° comme *Antaratma*, c'est-à-dire en qualité d'âme humaine, ou d'esprit individualisé. Toutes ces manifestations doivent être adorées les unes après les autres comme autant d'échelons ascendants dans l'échelle de la perfection ; c'est pourquoi l'adoration est quintuple, et consiste 1° à nettoyer et à purifier les temples, les images, etc. ; 2° à fournir des fleurs et des parfums pour les cérémonies religieuses ; 3° à présenter ces objets en offrandes, car l'offrande du sang est totalement interdite parmi tous les Vaichnavas ; 4° à réciter le rosaire et à répéter les noms de la divinité, ou d'une de ses formes ; 5° à s'efforcer de s'unir à la divinité. En récompense de ces actes religieux, l'homme sera élevé jusqu'au trône de Vichnou, et jouira d'un état semblable ausien, interprété par une perpétuelle résidence dans le Vaikounta, ou ciel de Vichnou, au sein d'une pure extase et d'un ravissement éternel.

Les Ramanoudjas sont très-nombreux dans le nord de l'Inde, où on les connaît sous le nom de *Sri Vaichnavas*, ou *Sri Sampradayis*. Ils sont les ennemis déclarés des Saivas ou adorateurs de Siva, et ne sont pas même en fort bons termes avec les modernes sectateurs de Krichna, bien que ceux-ci adorent cette divinité comme une incarnation de Vichnou.

RAMASITOA, grande fête des anciens Péruviens, dans laquelle on mangeait des gâteaux bénis et consacrés par les prêtres, et qui avaient été pétris la veille par les vierges du Soleil. Les Incas buvaient ensuite une portion de la liqueur sacrée, nommée *Aca*.

RAMA-TCHANDRA, une des plus célèbres incarnations du dieu Vichnou. *Voy. RAM, RAMA.*

RAMATI-RAMS, religieux hindous, qui appartiennent à la grande secte des Vaichnavas ou adorateurs de Vichnou.

RAMAWATS, sectaires hindous qui adorent Vichnou, sous la forme de Rama-Tchandra, l'une de ses incarnations.

RAMAYANA, grande épopée, qui, avec le *Mahabharata* forme ce qu'on appelle les *Itihavas*, livres sacrés des Hindous : ce poème contient, en 25,000 slokas ou distiques, les aventures et les exploits de Rama-Tchandra. Il en existe deux rédactions principales, celle du nord et celle du sud, qui, bien qu'identiques pour le fond, comptent un assez grand nombre de variantes importantes dans les détails. La composition en est attribuée à Valmiki, que les Hindous font contemporain de Rama lui-même ; c'est la narration que ce poète est censé faire à Kousa et à Lava des exploits de leur père, afin que ces enfants puissent se faire reconnaître de ce héros. Mais il en est de Valmiki comme de Vyasa, compilateur des Védas et du *Mahabharata* ; ces deux noms ne sont que la personification de la compilation.

Le *Ramayana* est, ainsi que le *Mahabharata*, le livre sacré des Kchatriyas. Sa lecture ou son audition sont on ne peut plus efficaces

pour la rémission des péchés. Son efficacité est telle qu'un homme changé en serpent par la puissante malédiction d'un brahmane reprendrait sa forme primitive après l'avoir écouté tout entier pendant un jour. Aussi ce poème est-il appelé un *adikavyam*, poème primitif, principal, poème par excellence. On peut en voir l'analyse à l'article *RAMA*.

RAMBHA, Apsara ou nymphe céleste de la mythologie hindoue. Elle devint l'épouse de Nalakouvéra, fils de Kouvéra, dieu des richesses, et n'en fut pas moins enlevée par Ravana, son oncle. Kouvéra maudit son frère, et fit sortir le feu de ses dix têtes à la fois. A la prière de Brahmā, son supplice fut adouci, mais il lui fut déclaré que s'il attendait encore à la vertu d'une femme, il perdrait toute sa puissance. Il oublia cette menace, enleva encore Sitā, épouse de Rama, et fut alors puni de tous ses crimes.

RAMEAUX. Les rameaux verts faisaient anciennement partie de la décoration des temples païens, surtout dans les jours de fête. On en offrait de chêne à Jupiter, de laurier à Apollon, d'olivier à Minerve, de myrte à Vénus, de lierre ou de vigne à Bacchus, de pin à Pan, de cyprès à Pluton, etc.

RAMEAUX ou **DES PALMES** (*Dimanche des*). On donne ce nom au dimanche qui précède immédiatement la fête de Pâques, à cause d'une cérémonie particulière à ce jour-là, qui rappelle l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem, six jours avant sa mort, lorsque les habitants de la ville vinrent à sa rencontre, en tenant à leurs mains des rameaux d'oliviers, et en juchant la terre de branchages et de leurs vêtements en guise de tapis. Ce jour-là donc, avant l'office du matin, le célébrant bénit des palmes, ou des branches d'oliviers ou des rameaux de buis, suivant les productions de la contrée, puis on les distribue au clergé et à tous les fidèles. On sort processionnellement de l'église et l'on se rend à un lieu déterminé pour la station ; là, on chante l'Evangile commémoratif du mystère, à moins que, suivant l'usage romain, on ne l'ait chanté à la bénédiction des rameaux et avant le départ ; on fait ensuite l'adoration de la croix, sur laquelle on jette de petites branches. On revient en ordre à l'église en chantant des antiennes. A l'entrée de la ville, si la station a eu lieu dans la campagne, autrement en arrivant à l'église, le clergé et son cortège trouvent la porte fermée. Des enfants qui sont à l'intérieur des portes entonnent alors la fameuse hymne *Gloria, laus et honor*, etc., dont le chœur répète le refrain. Puis le célébrant frappe à la porte avec sa crosse, ou avec le bâton de la croix, s'il est simple prêtre, en prononçant un verset des psaumes qui invite à ouvrir les portes devant le roi de gloire ; les enfants demandent de l'intérieur quel est le roi de gloire ; le célébrant répond que c'est le Seigneur des armées, le Seigneur des vertus. Cette cérémonie se répète trois fois ; les portes s'ouvrent, le clergé entre suivi de la foule des fidèles, en chantant des versets analogues à

la circonstance. Ce cérémonial est celui de plupart des églises de France, mais il y a quelques différences dans le rit romain et dans celui de plusieurs autres diocèses.

Jusqu'à le dimanche des Rameaux a eu un aspect de joie et de triomphe; mais dès que la messe commence, on reprend les accents de tristesse et les chants lugubres; tout retrace le mystère douloureux que l'on célèbre dans cette sainte semaine; et pour évangile on chante sur une modulation étrange et dramatique, à une ou à trois voix, toute l'histoire de la passion, c'est-à-dire des souffrances et de la mort du Fils de Dieu. Après la messe, chacun emporte chez soi son rameau béni et le garde jusqu'à l'année suivante, comme un préservatif contre les dangers temporels et spirituels; ou bien on s'en sert comme de goupillon pour faire des aspersions d'eau bénite, soit quand il tonne, soit dans l'administration des sacrements aux malades, soit sur les personnes qui viennent à trépasser dans la maison.

RAMÉNO-KHASTRÉHÉ ou **RAMESCHNÉ**, ange ou bon génie de la mythologie persane; c'est un des assesseurs de Mithra, et il est chargé de veiller au plaisir et au bien-être de l'homme.

RAMIRIQUE. Les Muyscas de Tunja et de Sogamoso racontaient qu'au commencement du monde, tout était plongé dans l'obscurité la plus complète, parce qu'il n'y avait ni soleil ni lune. Il n'existait alors que deux hommes, le cacique de Sogamoso et celui de Ramirique ou Tunja; ces deux caciques firent des hommes avec de l'argile jaune, et des femmes avec des paquets d'herbes. Mais comme il était nécessaire d'éclairer le monde, Sogamoso ordonna à Ramirique, qui était son neveu, de monter au ciel, et il en fit le soleil. Puis trouvant que cela était insuffisant, il y monta à son tour et devint la lune.

RAMNAWAMI, fête que les Hindous célèbrent le neuvième jour de la lune de Tchaït, en l'honneur de Rama-Tchandra, qui, disent-ils, naquit ce jour-là à midi. Beaucoup d'Indiens font à cette intention des aumônes, de bonnes œuvres et d'autres actes méritoires, ne prenant aucune part aux affaires du monde. En plusieurs endroits on tient à cette occasion un grand *méla*, ou foire, qui attire un grand concours de monde.

RAMONOU, un des dieux adorés par les peuples du Tonquin.

RAM-RAYIS, sectaires hindous, qui sont une branche des Sikhs; mais leur schisme est plutôt politique que religieux; ils tirent leur nom de Rama-Raya, qui disputa la succession au pontificat à Hari-Krichna, fils d'Hari-Raya, sans cependant pouvoir l'emporter sur lui. Il vivait vers l'an 1660 de notre ère. Ses partisans, peu nombreux dans l'Inde, soutiennent la légitimité de ses prétentions, et rapportent plusieurs miracles opérés par lui, en preuve de sa sainteté.

RAM-TIRTH, lieu célèbre de pèlerinage, établi à Onore, port de mer de la province de Kanara. On y adore le singe Hanouman,

qui rendit de si grands services à Rama-Tchandra, dans son expédition contre Ravana. On promène quelquefois son image dans les rues de la ville sur un charriot semblable à une tour, de la hauteur d'environ 15 pieds, et monté sur quatre roues; on le traîne avec de grosses cordes. Quelques Brahmanes montent sur le chariot pour accompagner l'idole, et chanter des prières pendant la procession.

RANA, déesse de la mer, chez les Scandinaves; c'est l'épouse d'Æger, dieu de l'Océan.

RANAIL, nom d'un ange du premier ordre chez les Madécasses.

RANA-NIEIDE, déesse des Lapons, qui la disaient fille du grand dieu Radien. C'était à elle qu'ils se croyaient redevables de la pousse de l'herbe et des bourgeons, parce qu'ils se figuraient le dieu, son père, comme un être oisif et trop insoucieux pour s'occuper des choses d'ici-bas.

RANGUZEMAPAT, esprit domestique des anciens Slaves; c'était lui qui les favorisait dans la fabrication de la bière et de l'hydromel; on l'invoquait en buvant ces liqueurs, et on lui en offrait des libations.

RANH, ou **RANH-RAP**, démon redouté par les Cochinchinois, parce qu'ils s'imaginent qu'il cherche à nuire aux petits enfants.

RANHIL, grand prêtre de Bhadrinath, divinité hindoue, adorée dans la ville de même nom, sur les bords de l'Alcananda, au nord de l'Hindoustan. Il a un pouvoir souverain sur les 700 villages qui, dit-on, sont la propriété du temple de Bhadrinath.

RANIKAIL, nom d'un ange du premier ordre, chez les Madécasses.

RANTERS ou **EXTRAVAGANTS**. Les Episcopaux d'Angleterre ont donné ce nom à des fanatiques, sortis des Indépendants, dont l'extravagance démagogique admettait toutes sortes d'excès. Leur fureur s'exerçait principalement contre le clergé.

RAPITAN, un des cinq Gahs ou Izeds surnuméraires qui, suivant les Parsis, président aux cinq jours épagomènes.

RAS, c'est-à-dire la *tête*, objet du culte des Harraniens, Sabéens de la Chaldée. S'il faut en croire les écrivains arabes, lorsque les Sabéens rencontrent un homme, dont la tête leur paraît formée sous l'influence de Mercure, ils le font asseoir pendant longtemps dans de l'huile et dans du borax, jusqu'à ce que ses jointures s'amollissent au point qu'on lui détache la tête du corps, rien qu'en la tirant. Ils font ce sacrifice tous les ans, et gardent cette tête. Ils s'imaginent que l'âme de la planète de Mercure vient se placer dans cette tête, parle par sa langue, et donne des avis et des réponses aux questions qui lui sont adressées. C'est pourquoi ils honorent cette tête et la révèrent avant qu'elle soit détachée du corps, et après; ils rendent aussi des honneurs au corps qui a été privé de sa tête.

RASDI, divinité vivante, qui recevait autrefois les adorations des peuples de la Hongrie. Ce fut un Janus, fils de Vatha, qui, le

premier, l'honora comme une déesse. Cette Rasdi était une femme qui, prise par Béla, roi chrétien, et enfermée dans une prison, y mourut en se rongant les pieds de désespoir. Un autre écrivain la nomme *Varasolo*.

RASIL, nom d'un ange du premier ordre, chez les Madécasses.

RASKOLNIKS ou ROSKOLNIKS, dissidents de l'Eglise russe, dont l'origine remonte à l'an 1659, époque où le patriarche Nikon fit pour la première fois imprimer la liturgie slavone, en prenant pour base la liturgie de Constantinople, sauf quelques additions et modifications jugées nécessaires. Une foule de gens commencèrent à crier au sacrilège, soutenant qu'il n'était pas permis de rien changer aux livres anciens, ni de réformer les pratiques de l'Eglise, accusant Nikon d'avoir corrompu les livres et dénaturé la tradition. Bientôt le schisme éclata, et ils firent une Eglise à part.

Le nom de *Raskolnik* dérive du mot russe *raskolo*, scission; ce sont donc les schismatiques ou séparatistes de l'Eglise russe. Mais comme cette qualification est injurieuse, ils s'appellent eux-mêmes *Staroi-vertsi* (*staro-vertzi*), c'est-à-dire les anciens croyants, les orthodoxes. Ils sont peu répandus dans la Russie proprement dite; mais ils sont en grand nombre à Astracan, à Kasan, sur le Volga, à Staradub (gouvernement de Tchernigor), à Elisabethgrad (gouvernement de Kherson), à Arkhangel et en Sibérie, tant dans les villes que dans les campagnes. On en trouve qui vivent dispersés dans les forêts; une grande partie des Cosaques du Don et de Semeinov appartiennent à cette secte. Leur nombre pourtant a déchu progressivement depuis plusieurs années. On l'évalue à 300,000.

Les Raskolniks professent à peu près les mêmes dogmes que l'Eglise gréco-russe; aussi les différences se réduisent à des objets extérieurs et de peu d'importance, à une discipline plus sévère, et à certaines coutumes et cérémonies superstitieuses. Ainsi, par exemple, ils font le signe de la croix d'une autre manière que les Russes: ceux-ci se signent de la droite à la gauche avec les trois premiers doigts de la main, comme emblème de la Trinité, en abaissant les deux autres, comme symbole des deux natures en Jésus-Christ. Les Raskolniks, au contraire, font le signe de la croix de la gauche à la droite, comme les Latins, et observent scrupuleusement de ne se servir que de l'index et du doigt du milieu, d'autres des deux derniers doigts, parce que, disent-ils, Jésus-Christ a fait passer les hommes par la rédemption de la gauche à la droite, et que trois doigts sont le symbole de l'antechrist.

Ils révèrent les images, mais seulement celles qui ont un caractère d'antériorité à la réforme de Nikon, ou celles qui ont été faites par des artistes de leur secte.

La croix russe n'a qu'une traverse. Les Raskolniks lui en donnent trois, celle du milieu excède un peu la longueur des autres. Ils reprochent à l'Eglise russe de faire trois

syllabes du nom de Jésus (*I-i-sus*), qu'ils synco pent en parlant et en écrivant de la manière suivante: *I-sus*; de mettre cinq pains au lieu de sept pour la consécration eucharistique; de faire les processions autour de l'autel et du baptistère, en allant de droite à gauche; pour eux ils les font en marchant en sens inverse.

Plus rigides observateurs du carême que les orthodoxes, ils refusent de manger, de boire avec eux, et même d'employer les vases dont ils se seraient servis, s'ils n'ont été purifiés par leurs prêtres, quand ils en ont, car souvent ils en manquent. Dans tous les détails de la vie, usages, langage, régime diététique, costume, ils manifestent une prédilection pour ce qui est ancien, et une aversion profonde pour ce qui est nouveau, surtout s'il est adopté par l'Eglise dominante.

Ils proscrirent impitoyablement l'usage du tabac. Ils ne se contentent pas de s'en abstenir eux-mêmes, mais ils s'enfuient devant toute pipe et toute tabatière, comme s'ils voyaient le diable. Ils regardent le tabac comme une plante que Dieu a maudite. Cette singulière idée repose sur une tradition absurde, qui s'est conservée parmi eux jusqu'à nos jours, et qui, à ce qu'on assure, est écrite dans un des livres religieux des anciens Grecs ou Slaves. Après que Dieu eut commandé à Noé de construire l'arche pour prévenir l'entière destruction du genre humain, le diable se présentait souvent dans sa maison, et sous divers déguisements, pour apprendre de lui de quelle manière et en quel lieu il construirait l'arche. Mais Noé, se souvenant de la défense que Dieu lui avait faite de divulguer les révélations qu'il avait reçues, gardait le silence. Le diable, voyant qu'il ne réussirait pas à séduire Noé par ses paroles, résolut de l'enivrer en lui faisant fumer du tabac. Cette ruse eut le succès qu'il en attendait, et Noé, dans cette espèce d'ivresse, laissa échapper le secret qu'il avait auparavant si bien gardé. Son indiscretion mit le diable à même d'entraver la construction de l'arche, si bien que Noé trouvait défaut tous les matins ce qu'il avait fait la veille. C'est là, suivant les Raskolniks, la raison pour laquelle il resta si longtemps à construire l'arche. Depuis ce temps, le tabac a été maudit de Dieu, et mérite d'être appelé l'herbe du diable. Quand Jésus-Christ, dans l'Evangile, censura les plaisirs charnels, cela doit s'entendre particulièrement du tabac, dont l'usage est criminel, comme celui du thé, du café et même des pommes de terre; car tout cela était inconnu à leurs ancêtres. Ils font rebénir les chambres où quelqu'un a fumé; ils les lavent ainsi que les vêtements sur lesquels serait tombé du tabac. Si l'on vient à placer une tabatière sur une table, ils ne peuvent s'en servir avant d'avoir raboté la place où elle a été déposée.

Un auteur anglais dit que le baptême ne leur est administré qu'au moment de la mort, d'après ce principe adopté par eux, qu'une faute, commise après sa réception, prive ce-

lui qui s'en rend coupable de toute espérance de salut.

Les Raskolniks eurent de grandes persécutions à soutenir, principalement sous Pierre le Grand, qui déploya contre eux toute la sévérité d'un despote; il est vrai que plusieurs fois ils fomentèrent des troubles et prirent part à des révoltes. Maintenant on est plus tolérant à leur égard; les anciennes lois portées contre eux subsistent encore, mais on les laisse sans exécution; et s'ils sont encore exclus de toute espèce de places, et d'emplois, on s'abstient du moins de les persécuter. Un grand nombre se sont réunis à l'Eglise russe dans ces derniers temps. Parmi ceux qui persévèrent dans le schisme, on en trouve qui commencent à s'accommoder de sucre, de café et de thé; quelques-uns même ont été surpris une pipe à la bouche; c'étaient sans doute des gens sur le point de se convertir, car la secte conserve toujours beaucoup d'aversion pour cet usage.

RAS-YATRA, fête que les Hindous célèbrent en mémoire des danses que le dieu Krichna exécutait avec les Gopis, ou laitières; elle est très-populaire. Une foule immense, revêtue de ses habits les plus beaux, s'assemble dans une place voisine de la ville, et célèbre cet événement par la musique, les chants et les représentations dramatiques des divertissements de Krichna. Tous les chanteurs et les danseurs publics prêtent généreusement leur concours, et s'en rapportent, pour leur salaire, à la générosité du public. A Bénarès, le Ras-Yatra se célèbre dans le village de Sivapour, et les chefs des danseurs et des musiciens, se rangeant sous les bannières des gens les plus renommés de leur profession, défilent processionnellement. On élève des tentes et des cabanes; la foule se divertit avec des balançoires et des chevaux de bois mus circulairement; elle y fait une énorme consommation de fruits et de friandises; tout, en un mot, y offre le caractère des foires de l'Europe. La même fête a lieu à Brindaban, le jour de la pleine lune de kouar (septembre-octobre).

RAT. Les Phrygiens avaient déifié les rats. Chez les Egyptiens, cet animal rongeur était le symbole d'une entière destruction, et exprimait le monde dans l'opinion de ceux qui lui donnaient un commencement et une fin. Ils le regardaient encore comme le symbole du jugement, parce que, de différents pains, il choisit le meilleur. Plusieurs peuples de l'Asie se feraient encore aujourd'hui un cas de conscience de nuire à ces animaux. Les Romains tiraient des présages de la vue des rats. Pline nous apprend que, de son temps, la rencontre d'un rat blanc était de bon augure. Les boucliers qui étaient à Lanuvium, ayant été rongés par les rats, présagèrent un événement funeste; et la guerre des Marses, qui survint bientôt après, accrédita cette superstition.

RATAINIKZA, esprit domestique des anciens Slaves. On croyait qu'il présidait aux chevaux, et les protégeait.

RATANTI-TCHATOURDASI, fête que les

Hindous célèbrent le 14^e jour de la quinzaine obscure de la lune de Magh (janvier). Elle est ainsi appelée du mot *Ratanti*, ils parlent, par lequel commence ce texte sacré: « Les « Eaux disent: Nous purifions le pécheur qui « se baigne au lever du soleil, dans le mois « de Magh, quand bien même il serait un « Tchandala, ou qu'il aurait tué un Brah- « mane. » En conséquence on va, ce jour-là, se baigner dans une rivière sacrée ou dans un bassin, avant l'aurore, et lorsque les étoiles paraissent encore; ce qui ne laisse pas d'être fort pénible à cette heure-là, dans le nord de l'Inde, où le froid est encore assez vif dans le mois de janvier. On fait aussi des offrandes à Yama, juge des enfers; parce que, dit-on, celui qui rend alors un culte à Yama ne verra pas la mort. On fait également des offrandes et des libations aux mânes des ancêtres; on donne aux Brahmanes et à sa famille du riz mêlé avec des légumes. Dans le Bengale, on prend le bain après le coucher du soleil; et les offrandes sont présentées, non à Yama, mais à Moundamalini, une des formes terribles de la déesse Dévi.

RATHA-DJATRA, ou *fête du char*; elle a lieu, dans les Indes, le deuxième jour de la quinzaine lumineuse du mois d'Asarh (mai). On élève la statue de Djagad-natha ou Vichnou sur un char immense, véritable édifice ambulante, et on la promène pendant plusieurs jours avec beaucoup de pompe et d'appareil. Cette énorme voiture est traînée par des milliers d'individus qui se font un honneur de s'atteler aux cordes. Plusieurs fanatiques se précipitent sous les roues pour se faire écraser, et offrir ainsi au dieu le sacrifice de leur vie. Nous donnons un récit détaillé de cette fête à l'article DJAGAD-NATHA.

RATHA-SAPTAMI, autre fête que les Hindous célèbrent le septième jour du mois de Magh. Elle n'a lieu que dans l'intérieur des maisons. On y fait les cérémonies du Pongol en l'honneur du char du soleil.

RATI, déité hindoue, épouse de Kama-déva, dieu de l'amour. Son nom signifie *inclination, volupté*.

RATIONAL, un des ornements du grand prêtre chez les Juifs; il serait mieux nommé *pectoral*; il faisait partie de l'Ephod, et c'était par son moyen que le pontife connaissait la volonté de Dieu. C'était une pièce de broderie d'or de la hauteur de la main et carrée; elle était cousue à l'Ephod que le grand prêtre portait sur sa poitrine, et chargée de quatre rangs de pierres précieuses d'une très-grande valeur. Chaque rang était de trois pierres, sur lesquelles on avait gravé les noms des douze tribus d'Israël, selon l'ordre de la naissance des enfants de Jacob. Il y avait à chaque angle du Rational une chaîne d'or; à l'extrémité des deux d'en haut, il y avait un anneau, et aux deux d'en bas un crochet pouragrafer ces chaînes avec l'Ephod et les joindre ensemble, afin qu'elles pussent mieux le soutenir et l'empêcher de tomber. Au milieu du Rational, il y avait, en caractères de broderie d'or, ces deux mots

hébreux אורים וטומים *Ourim et Thoummim*, traduits dans la Vulgate par Doctrine et Vérité. On l'appelait aussi *Rational de jugement*, ou simplement *jugement*, parce que le grand prêtre en était revêtu, soit pour rendre la justice dans les affaires importantes, soit pour consulter Dieu, et déclarer aux hommes ses jugements.

RATIONALISME, système philosophique qui consiste à subordonner aux lumières de la raison humaine, la foi, la tradition et la révélation. Le rationalisme n'est pas aussi moderne qu'on serait tenté de le croire; il prit naissance au milieu du paganisme oriental. Les mythes grossiers et les fables absurdes proposées à la croyance générale ne pouvaient satisfaire les esprits d'élite qui surgissaient de temps en temps au milieu de la gentilité. Ces sages comprirent que les traditions anciennes avaient été viciées; mais au lieu de remonter aux sources, d'interroger les dépositaires de la vérité, ils voulurent tirer de leur propre raison les principes qui devaient servir de base à la religion et à la morale. De là la doctrine isotérique des prêtres égyptiens, la théologie secrète des Orientaux, les mystères de la Grèce, les systèmes de plusieurs philosophes. Le christianisme parut; il apporta la vérité, la fit briller à tous les yeux, rappela le genre humain dans ses voies, ruina le règne du rationalisme, et fonda une longue période de foi.

Mais, après un long sommeil, le rationalisme se réveilla. Faible et timide dans ses premiers essais, il marcha d'abord parallèlement à la foi, s'appuyant sur elle avec confiance; puis il se hasarda à la perdre de vue, se réservant à revenir promptement à elle, enfin il s'en sépara tout à fait et devint son ennemi. Cette séparation une fois consommée, la raison altière, impérieuse, s'est rendue l'arbitre de tout; elle cita la religion à sa barre, pour avoir à rendre compte de ses croyances, élaguant de son autorité privée, tout ce qui dépassait sa conception. Après avoir étendu sa domination sur les sciences morales et politiques, elle s'attaqua aux faits, et le rationalisme envahit le domaine de l'histoire. On avait fait de la religion *a priori*, de la morale *a priori*, de la société *a priori*; il ne restait plus qu'à faire de l'histoire *a priori*; c'est ce qu'a tenté le rationalisme, qui dès lors a dépassé son terme, aussi nous paraît-il être entré maintenant dans une période décroissante.

Les premiers germes du rationalisme se trouvent dans la réforme de Luther et de Calvin; Descartes ensuite n'a peut-être pas peu contribué à les développer, tout en voulant le subordonner à la foi. Mais c'est surtout dans le siècle dernier que, se posant décidément en adversaire de la religion, le rationalisme forma une école à part, dont les principaux apôtres furent Bacon, Locke, Condillac, Diderot, Hume, Condorcet, Reid et une multitude d'autres écrivains et philosophes. Le dix-huitième siècle s'est efforcé de le réduire en théorie et de formuler son symbole; et le rationalisme envahit les écoles de l'Allemagne et

de la France: MM. Cousin, Jouffroy et Lherminier peuvent être considérés comme les apôtres et les champions de ce système dans notre pays. Malgré les nombreuses erreurs qui fermentent et qui pullulent dans la société à l'heure où nous écrivons, nous croyons apercevoir une tendance marquée pour revenir à la foi; le malaise général qui règne dans presque tous les esprits nous paraît présager une crise favorable à la religion et à la saine doctrine.

RATNA-CHACHTI ou *fête du Joyau*. Les Hindous la célèbrent le sixième jour de la quinzaine lunaire; on donne alors à son Gourou en cadeau une parure de bijoux. On fait de *Chachti*, qui veut dire sixième jour, une déesse que l'on représente en jaune, assise sur un chat, et nourrissant un enfant. On la regarde comme la protectrice des enfants, et on l'invoque tous les ans dans six fêtes solennelles.

RATNAGUERBHA, un des Bouddhas ou anciens sages adorés par les Bouddhistes du Népal.

RATNAPANI, un des Dhyani-Bodhisatwas, vénérés par les Bouddhistes du Népal, qui le disent fils du Bouddha-Ratnasambhava.

RATNASAMBHAVA, un des cinq Bouddhas célestes adorés dans le Népal. Son royaume est au sud; on le représente de couleur bleue et revêtu d'un manteau rouge. Il est le père spirituel de Ratnapani et de Kchitiguerbha.

RAUDRAS, sectateurs de Roudra ou Siva, troisième dieu de la triade indienne. *Voy. SAIVAS.*

RAULINS, prêtres de la province d'Ara-can, dans la presque île Transgangétique. Ils sont partagés en trois ordres distingués par différents noms. Tous sont habillés de jaune et rasés; mais ceux qu'on appelle *Pingrins* portent une espèce de mitre, avec une pointe retombant par derrière. Ils font vœu de garder le célibat, et ils y sont obligés sous peine d'être dégradés et réduits à l'état laïque. Il y en a qui vivent dans des monastères fondés par des rois et de grands seigneurs; ils mènent alors une vie analogue à celle des religieux. C'est à ces Raulins que l'on confie l'éducation des enfants. Ils ont un chef qui règle la religion dans toute la province, qui en maintient l'ordre et la discipline, et qui fait reconnaître au peuple les Bouddhas et les Bodhisatwas qui ont droit aux hommages et à la vénération publique. Ce chef des prêtres est universellement respecté; le roi lui-même ne lui parlait qu'en lui faisant une révérence profonde. Les Raulins sont aussi les médecins du pays.

RAUTA-REKHI, dieu du fer, dans la mythologie finnoise; il habite dans l'Hijen-Pesât, au sein des montagnes.

RAVANA, célèbre Rakchasa ou démon de la mythologie hindoue. Il descendait de Brahmâ, par Poulastya, père de la race des Rakchasas. Son père était le mouni Viswas-rava ou Visravas; et il était frère de Kouvéra, dieu des richesses, qu'il déposséda de son royaume de Lanka. On le représente avec

dix têtes. Nous donnons de nombreux détails sur sa vie, ses crimes et sa mort dans l'article RAMA.

RAVI, un des noms indiens du soleil, considéré comme planète, d'où le dimanche est nommé *ravivara*, jour de Ravi. Ceux qui naissent sous son influence ont l'âme inquiète, sont exposés aux souffrances, à l'exil, à la prison, à des chagrins de la part de leur femme et de leurs enfants. *Voy. SOURYA.*

RAWENDIS, sectaires musulmans, zélés partisans de la maison d'Abbas. Ils croyaient à la métempsycose et disaient que l'esprit ou l'âme de Mahomet était passé dans la personne d'Abou-Djafar al-Manzour, second khalife de la race des Abbassides; et pour cette raison, ils voulaient lui rendre des honneurs divins, en faisant, autour de son palais, des processions semblables à celles qui se pratiquent autour du sanctuaire de la Mecque. Cette secte dégénéra enfin en une faction séditieuse et dangereuse que ce même khalife fut obligé d'exterminer. M. S. de Sacy pense que les Rawendis tiraient leur nom d'un lieu nommé *Rawend*, dans le Khorasan.

RAYA-DASIS ou Raï-Dasis, branche des Vaichnavas, qui tirent leur nom de Raï-Das, un des disciples de Ramanand. Mais il paraît que les Raya-Dasis ne se recrutent que parmi les *Tchamars*, ouvriers en cuirs et en peaux, et parmi les plus basses tribus des Hindous. Quelques-unes des compositions de leur fondateur se trouvent dans l'Adi-Granth des Sikhs. Voici la légende que ses sectateurs racontent à son sujet; elle a été traduite du *Bhakta-Mal*, par M. Garcin de Tassy, et insérée dans le second volume de l'*Histoire de la littérature Hindoui et Hindoustani*.

« Il y avait un Brahmatchari qui était disciple de Ramanand. Il se procurait des aliments, les préparait, puis les plaçait devant la statue. Il y avait à la porte du temple un banyan qui était lié d'affaires avec un boucher. Cet homme demandait sans cesse au Brahmatchari la faveur de lui laisser un jour faire une offrande à la divinité; mais le brahmatchari ne tenait aucun compte de sa demande. Un jour la pluie empêcha le Brahmatchari de sortir du temple; il accepta alors l'offrande du banyan, et la prépara pour le dieu. Lorsque Ramanand, ayant placé la nourriture, se mit à méditer sur Raghounath (Rama), son attention ne put se fixer. Il demanda à son élève qui il tenait, ce jour-là, la nourriture du dieu. Celui-ci répondit qu'il l'avait reçue du banyan. Alors le Swami fit entendre ces mots : *Fi du Tchamar !* En conséquence de cette malédiction, Raïdas mourut et naquit de nouveau dans la maison d'un homme de la caste des Tchamars. Comme il refusait le sein de sa mère, une voix du ciel se fit entendre à Ramanand. C'était Bhagavat (Vichnou) qui lui dit : « Allez à la maison du Tchamar, où Raïdas a pris une nouvelle naissance. » L'ascète se leva et se dirigea vers la maison qui lui avait été indiquée. Le père et la mère de Raïdas, affligés comme ils l'étaient, s'empressèrent d'accourir, et se jetèrent aux pieds du saint. Ramanand n'eut

pas plutôt fait entendre le mantra d'initiation à l'oreille de Raïdas, que ce dernier ne refusa plus de se nourrir du lait de sa mère.

« Lorsqu'il fut grand, il s'occupait à faire des souliers. Quand des Sadhs venaient lui demander l'aumône, il leur donnait; et au soir il portait à son père et à sa mère les deux ou trois pièces de monnaie qui lui restaient. Ceux-ci s'étant fâchés contre lui à ce sujet, le chassèrent de leur maison. Le Seigneur vint le visiter sous l'apparence d'un Vaichnava, et il lui donna un fragment de la pierre philosophale, lui ayant montré comment il fallait s'en servir pour changer le fer en or. Mais Raïdas lui dit : « Ma richesse c'est Rama... Mettez ce morceau de pierre sur le toit. »

« Le Seigneur laissa passer treize mois, puis il vint encore, et trouva Raïdas dans la même détresse. La pierre était encore dans le même endroit. Alors Raïdas s'étant assis pour faire le service divin, il vit cinq pièces d'or sous le trône de Dieu, et n'osa pas continuer les cérémonies sacrées. Mais le Seigneur lui envoya un songe, et lui dit : « O Raïdas ! me céderas-tu, ou dois-je te céder ? » D'après ces paroles, il se décida à prendre les pièces d'or, et il en bâtit un nouveau temple, où il plaça un Mahant (supérieur). Pendant tout le jour, il distribuait les vivres offerts à l'idole. Sa réputation s'étendit dans la ville. Grands et petits venaient et obtenaient la nourriture consacrée. Puis le Seigneur voulut le rendre célèbre. Il pensa que les méchants étaient la clef propre à ouvrir la chambre de la grandeur des Sadhs. Il changea donc l'esprit des Brahmanes au sujet de Raïdas; aussi allèrent-ils se plaindre au roi en ces termes : « Un Tchamar fait le poudja du Salagrama, et distribue ensuite la nourriture sacrée aux hommes et aux femmes de la ville. Ainsi il les dépouille de leur caste et l'anéantit. » Le roi ayant entendu ces plaintes, fit appeler Raïdas, et lui dit : « Livrez le Salagrama aux Brahmanes. » Il répondit : « C'est très-bien, je ne demande pas mieux; mais si à la nuit l'idole vient encore me trouver, les Brahmanes crieront ensuite que je l'ai volée. Ainsi ne la leur livrez qu'après avoir fait une épreuve. » En effet le roi fit placer le trône de l'idole au milieu de l'assemblée royale. Il dit aux Brahmanes d'appeler l'idole. Ceux-ci se fatiguèrent à force de réciter le Véda, mais l'idole ne bougea pas. Alors Raïdas fit entendre un chant tellement tendre, que l'idole avec son coussin alla se mettre sur les genoux de Raïdas. Les Brahmanes se retirèrent en rougissant, et le roi traita Raïdas avec beaucoup de respect.

« Djhali, reine de Tchitor, était allée auprès de Kabir pour être son disciple. A son arrivée, elle trouva Kabir assis sur un tapis, sur lequel il avait laissé tomber de la mélasse, et qui était couvert de plusieurs milliers de mouches. A cette vue, sa foi ne put se développer; mais ayant contemplé la beauté de l'idole de Raïdas, cette reine devint disciple de ce dernier. Lorsque les Brahmanes qui étaient avec elle eurent appris

cela, leur corps fut brûlé par le feu de la colère, et ils allèrent réclamer auprès du roi. Celui-ci leur dit que déjà on avait fait subir une épreuve à Raïdas. Les Brahmanes insistèrent, et le roi se décida à faire de nouveau venir le saint, et à lui faire subir la même épreuve que la première fois. Les Brahmanes se fatiguèrent en vain à force de lire le Vêda; quant à Raïdas, il récita ces vers de sa composition en l'honneur du dieu qui justifie le coupable : « O dieu des dieux ! « vous êtes déjà venu à mon secours. Vous « êtes la racine du bonheur suprême, qui « n'a pas d'égale. J'ai trouvé cette racine en « embrassant vos pieds. J'ai habité dans le « sein de plusieurs femmes (1), sans pouvoir éviter la crainte de la mort. Tant que « je ne me suis pas livré à votre culte, j'ai « erré çà et là dans l'irrésolution. J'ai nagé « dans la douleur infranchissable du charme « de l'illusion et du goût erroné pour les « choses visibles. Aujourd'hui, à cause de la « foi en votre nom, je dois m'abstenir de « penser à toute autre chose, et ne pas me « mettre en peine de la justice du monde. « Agrérez, ô Dieu ! l'adoration de votre serviteur Raïdas. Rendez son nom célèbre, « vous qui purifiez le pécheur. » Alors le Seigneur se mit en mouvement de la même manière que la première fois, et alla s'asseoir sur les genoux du saint.

« Lorsque la reine prit congé de Raïdas, ce dernier lui recommanda de lui écrire, s'il venait à se passer quelque chose qu'elle voudrait lui faire savoir. Quand elle arriva dans son pays, les Brahmanes l'insultèrent, lui reprochèrent d'être devenue disciple d'un Tchamar. La reine fut en grand souci, et elle écrivit une lettre à son Gourou. Celui-ci accourut. La reine le reçut avec beaucoup d'honneur, et le fit entrer dans son palais. Tous les Brahmanes vinrent; la reine leur distribua des vivres. Après les avoir apprêtés à leur manière, ils s'assirent pour manger; mais voilà qu'entre chaque couple de Brahmanes il parut un Raïdas. Les Brahmanes ayant vu ce miracle deux à quatre fois, s'inclinèrent devant Raïdas, et tombèrent à ses pieds. Alors le saint ayant découvert sa poitrine, leur montra le cordon d'or qui annonçait sa caste véritable. »

RAYMI, fête solennelle, que les Incas célébraient à Cusco en l'honneur du soleil. Cette solennité arrivait au mois de juin après le solstice. Tous les généraux et tous les capitaines, les Curacas et les grands seigneurs assistaient à cette fête. Le roi s'y trouvait également, à moins qu'il ne fût à la tête de son armée ou qu'il ne fît la visite de ses Etats. Il en commençait les cérémonies par une procession, et se mettait le premier en marche comme souverain prêtre; tous les chefs et les grands de l'Etat venaient après lui, vêtus magnifiquement, ou portant divers déguisements symboliques. Après la procession tous les Péruviens se préparaient au Raymi par un jeûne fort austère de trois

jours, pendant lequel ils ne mangeaient qu'un peu de maïs blanc cru, avec une petite quantité d'herbe, et ne buvaient que de l'eau. Les prêtres qui devaient faire les sacrifices, préparaient, la veille de la fête, les moutons et les agneaux qui devaient y servir, ainsi que les vivres et le breuvage qu'il fallait présenter à Inti. Les prêtresses pétrissaient pendant la nuit de petits gâteaux avec une pâte nommée Cancou.

Le jour de la fête étant arrivé, le roi sortait accompagné de tous ses parents, et se rendait processionnellement avec eux dans une grande place, où ils attendaient, nuptes et les yeux tournés vers l'orient, que le soleil parût. Dès qu'ils l'apercevaient, ils se mettaient à genoux pour l'adorer, et le saluaient avec le plus profond respect. Le roi se levait ensuite, prenait deux grands vases pleins de son breuvage ordinaire, et, en qualité de fils aîné du Soleil, il l'invitait à boire dans le vase qu'il tenait de la main droite. Après cette invitation, il répandait la liqueur de ce vase dans une cuvette d'or, d'où, par le moyen d'un tuyau, elle se rendait au temple d'Inti. Il buvait ensuite un peu de la liqueur du vase qu'il tenait de la main gauche, et partageait le reste entre tous les princes du sang, en versant quelques parties de cette liqueur dans de petites coupes d'or ou d'argent qu'ils apportaient à cet effet. Après cette cérémonie, ils se rendaient tous en ordre au temple d'Inti. A deux cents pas de cet édifice, chacun se déchaussait à l'exception du roi. Ce prince et tous ceux de son sang entraient et se prosternaient devant l'image du dieu. Aussitôt que le roi avait offert à Inti le vase d'or qu'il tenait, tous les princes du sang remettaient les leurs aux prêtres de leur famille. Les sacrificateurs offraient ces vases d'abord, et allaient ensuite prendre ceux des Curacas, qui s'avançaient suivant leur rang. En donnant leurs vases, ils faisaient présent à Inti de petits animaux d'or et d'argent de toutes les espèces qui se trouvaient dans leur pays. Cette offrande finie, chacun retournait en silence à sa place.

Les sacrificateurs s'avançaient à leur tour avec une grande quantité d'agneaux et de brebis brehaignes de différentes couleurs, et offraient d'abord un agneau noir qu'ils immolaient pour en tirer des présages. Lorsque les présages tirés de l'agneau n'étaient pas favorables, ils immolaient un mouton; si le présage n'était pas plus satisfaisant, ils sacrifiaient une brebis brehaigne; enfin s'ils n'avaient pas lieu d'être contents de ce dernier sacrifice, ils ne laissaient pas de célébrer le Raymi, mais avec douleur, dans la persuasion qu'Inti était courroucé contre eux. Ils immolaient ensuite une grande quantité d'autres agneaux, de moutons et de brebis, mais sans examiner leurs entrailles. Après les avoir égorgés, on les écorchait et on n'en gardait que le sang et le cœur pour l'offrir à Inti, avec le sang et le cœur du premier agneau. Les sacrificateurs réduisaient le tout en cendres, avec un feu qu'ils

(1) Allusion à la métempsycose.

croyaient recevoir du soleil, parce qu'ils l'allumaient à ses rayons. Le grand prêtre présentait aux rayons de cet astre un vase concave très-poli et très-luisant, gros comme la moitié d'une orange, et en allumait un peu de charpie de coton. Ce feu, qui était regardé comme sacré, servait à consumer les offrandes, et à rôtir toute la viande qu'on mangeait ce jour-là. On le conservait ensuite pendant toute l'année dans la maison des vierges élues, et c'était un fort mauvais présage s'il venait à s'éteindre. Ce feu était allumé la veille de la fête; mais s'il n'y avait pas de soleil ce jour-là, le feu était allumé par le frottement de deux bâtons. Cependant lorsqu'ils étaient contraints de recourir à ce moyen, ils s'en affligeaient, disant qu'il fallait bien que le soleil fût irrité contre eux, puisqu'il refusait de leur donner du feu de sa main.

La chair des animaux sacrifiés était cuite dans les deux principales places de la ville, et on la distribuait à tous ceux qui se trouvaient à cette solennité, selon leur dignité et leur rang. Le roi, assis dans une chaise d'or massif, posée sur une table de même métal, envoyait dire aux bourgeois de la haute et basse ville, comme à ses bons sujets, de donner à boire de sa part aux principaux personnages des nations étrangères qui se trouvaient à cette cérémonie. Après cette première invitation, il en faisait une semblable aux Curacas des environs de Cusco. Le seigneur chargé de cette commission disait à celui auquel il était envoyé : « Le Capac Inca t'envoie inviter à boire, et je viens pour te faire raison de sa part. » Le capitaine ou le Curaca prenait le vase avec beaucoup de respect, et levait les yeux du côté du Soleil, pour lui rendre grâce de la faveur que son fils lui faisait, et dont il s'avouait indigne. Lorsqu'il avait bu, il rendait le vase au roi sans aucun compliment, et donnait plusieurs baisers à l'air, comme une marque d'adoration. Les capitaines et les Curacas s'avancèrent alors respectueusement en présence du roi et lui demandaient raison à leur tour; ce que le roi leur accordait en portant à ses lèvres chacun des vases qui lui étaient présentés, et les faisait vider par les Incas privilégiés. Chacun reprenait ensuite sa place. Des troupes de baladins venaient danser aux chansons; ils étaient suivis de gens masqués qui portaient des devises et des blasons.

La fête du Raymi durait neuf jours, pendant lesquels les festins, les jeux, les danses se succédaient sans interruption; car on ne faisait attention aux augures fâcheux que les premiers jours. Après la neuvième, les Curacas s'en retournaient chez eux avec la permission du roi, très-satisfaits d'avoir assisté à la principale fête de leur dieu. Le roi la célébrait partout où il se trouvait, soit qu'il fût à la guerre, soit qu'il visitât son royaume; mais nulle part elle ne se faisait avec autant de solennité qu'à Cusco.

RAZECA, idole des Adites, ancienne tribu arabe détruite au temps du patriarche Hé-

ber. Ces idolâtres l'invoquaient pour obtenir les choses nécessaires à l'entretien de la vie.

RAZIEL, ange qui, suivant les cabalistes, fut le précepteur d'Adam, et qui le fit dépositaire du grand livre où se trouvait la connaissance de tous les secrets de la nature, la puissance de converser avec le soleil et la lune, de guérir les maladies, de renverser les villes, d'exciter des tremblements de terre, de commander aux puissances de l'air, d'interpréter les songes, et de prédire tous les événements. Ce livre passa dans la suite entre les mains de Salomon, et lui enseigna la manière de composer le fameux talisman de son anneau, avec lequel il opéra, dans tout l'Orient, des choses si étonnantes qu'elles le rendirent le prince le plus sage de l'univers, et que tous les savants de l'Inde et de la Perse s'empressèrent de le consulter. Les cabalistes donnent aussi un ange pour précepteur à chacun des patriarches. Sem, par exemple, eut pour maître *Japhiel*; Abraham, *Tsedekiel*; Isaac, *Raphaël*; Jacob, *Peliel*; Joseph, *Gabriel*; Moïse, *Mélatron*, etc.

RE, nom du dieu Soleil chez les Égyptiens; il est communément accompagné de l'article : *Phré. Voy. PHRÉ, SOLEIL*.

Les anciens Irlandais donnaient le nom de *Ré* à la lune, honorée par eux conjointement avec le soleil.

RÉALISTES, secte philosophique du *xv^e* siècle. Depuis longtemps déjà, les maîtres et les étudiants en philosophie s'étaient partagés en deux camps, dont les uns mettaient des distinctions partout; on les appelait les *réalistes*; tandis que les autres n'en voulaient reconnaître que dans les termes; c'étaient les *nominaux*. Les premiers se piquaient de juger des choses par ce qu'elles sont en elles-mêmes, et les seconds par le nom qu'elles portent. Ces disputes métaphysiques, conséquence d'une scolastique frivole, étaient dans le fond bien oiseuses et même absurdes; mais elles préoccupaient vivement les esprits, et chacun prenait parti pour les uns ou pour les autres. Bientôt on s'élança hors du domaine de la philosophie et la querelle envahit le terrain théologique. Alors il y eut plusieurs énoncés de part et d'autre, et les disputes éclatèrent avec plus de scandale.

Mais les propositions qui firent le plus de bruit furent celles que l'on signala dans les écrits de Pierre de Rieu, licencié de Louvain et réaliste fameux. Il avait d'abord avancé en thèse générale que *les propositions sur les futurs contingents ne sont point vraies, parce qu'autrement il n'y aurait plus de liberté, et que tout arriverait nécessairement*. Puis, comme cela était assez naturel, il voulut appliquer cette *vérité scolastique* aux paroles de la Bible, et crut pouvoir dire qu'il n'y avait aucune vérité dans ces paroles de Jésus-Christ à saint Pierre : *Vous me renierez trois fois*; ni dans celles de l'ange à la sainte Vierge : *Vous concevrez et vous enfanterez un fils que vous nommerez Jésus*; ni dans celles du Symbole : *Jésus-Christ rien-*

dra juger les vivants et les morts ; il y aura une résurrection des morts, etc. Le scandale de ces conséquences aurait dû faire renoncer aux principes d'où elles découlaient ; mais alors, comme aujourd'hui, dit M. Bonnetty (*Annales de Philosophie chrétienne*, t. VI), on distinguait deux sortes de vérités : les vérités naturelles ou philosophiques, et les vérités révélées ou évangéliques. Des chrétiens croyaient pouvoir garder une foi égale aux unes et autres ; on commençait par se contenter soi-même et contenter ses adversaires, en déclarant qu'on ne voulait pas appliquer la vérité philosophique à la vérité évangélique ; que l'on croyait et que l'on respectait toujours celle-ci, sans cependant abandonner l'autre. Ce sont deux ordres de vérité distincts et séparés, disait-on, malgré les décisions des conciles et du pape, qui avaient déclaré que ces prétentions étaient inadmissibles.

Comme la doctrine de Pierre de Rieu était blâmée de tous côtés, il prétendit que nonobstant la persuasion où il était que les propositions des futurs contingents n'ont aucune vérité, cependant il croyait vraies les propositions de l'Écriture et celles du Symbole, parce que Dieu en connaît et en a révélé la vérité. Il ajoutait qu'il avait voulu simplement exclure de ces propositions sur les futurs contingents la nécessité et l'immutabilité, et soutenir seulement que leur vérité n'était pas du même ordre que celle des propositions qui ont pour objet le passé et le présent. Cette explication parut suffisante à la faculté de théologie de Louvain, à l'Université de Cologne et à vingt-quatre docteurs de Paris, tous attachés aux Réalistes ; mais il n'en fut pas ainsi à Rome, où le pape Sixte IV condamna ce qu'il avait dit des propositions de l'Écriture et du Symbole.

REBAPTISANTS. Ce nom fut donné à ceux qui soutenaient que le baptême conféré par les hérétiques était nul, et par conséquent qu'il fallait rebaptiser ceux d'entre les hérétiques qui abjuraient leurs erreurs et rentraient dans le sein de l'Eglise. Cette opinion fut adoptée, en 255, par les évêques d'Afrique, qui avaient à leur tête saint Cyprien. Un nommé *Magnus*, voyant que les hérétiques Novatiens conféraient de nouveau le baptême à ceux qui abandonnaient l'Eglise pour passer dans leur parti, consulta saint Cyprien, pour savoir s'il fallait aussi rebaptiser les Novatiens qui revenaient à l'Eglise. Le saint docteur répondit qu'il le fallait, et il en apporta plusieurs raisons, dont voici les principales : 1^o les hérétiques n'ont point le Saint-Esprit : ils ne peuvent donc pas le conférer à ceux qu'ils baptisent ; 2^o hors de la véritable Eglise, il n'y a point de salut ; donc il n'y a point de vrai baptême parmi les hérétiques. Ces deux principes étaient la base de tout ce que saint Cyprien dit et écrivit sur cette matière pendant le cours de la dispute. Son sentiment fut confirmé dans un concile des évêques d'Afrique, qu'il jugea à propos de convoquer à ce sujet dans

sa ville de Carthage. Quelque temps après, un second concile, plus nombreux encore, renouvela et ratifia les décisions du premier. En même temps, il fit informer le pape Etienne de ce qu'il avait prononcé sur le baptême des hérétiques. Etienne désapprouva ce jugement, et il en écrivit aux Pères du concile, leur représentant que la pratique constante et universelle de l'Eglise était contraire à cette doctrine, et que le plus sûr était de ne rien innover. Saint Cyprien ne se rendit point à ces raisons ; il assembla un troisième concile, auquel assistèrent quatre-vingt-sept évêques africains, numides et maures. Ce concile décida, comme les deux précédents, que le baptême des hérétiques était invalide. Le pape Etienne, de son côté, combattit vivement cette opinion, et menaça même d'excommunier ceux qui la soutenaient ; mais il s'en tint toujours aux simples menaces, et l'on ne trouve point de preuve qu'il ait en effet excommunié saint Cyprien, comme plusieurs l'ont prétendu. Le pape Etienne étant mort avant la fin de la contestation, Xiste, son successeur, la termina, et fit décider, dans un concile plénier, que le baptême des hérétiques était valide. On dispute pour savoir si ce concile est celui de Nicée ou celui d'Arles. Quoi qu'il en soit, saint Cyprien et les évêques de son parti se soumirent à ce jugement. Les deux grandes raisons sur lesquelles s'appuyait saint Cyprien étaient plus spéciales que solides : les hérétiques n'ont ni le Saint-Esprit ni la grâce, donc ils ne peuvent conférer ni l'un ni l'autre par le baptême. Cette conséquence serait bonne, si le baptême tirait son efficacité de l'état du ministre qui le confère ; mais, comme il ne la tire que de l'institution de Jésus-Christ, il a toujours son effet, par quelque personne qu'il soit administré.

L'autre raison n'est pas mieux fondée. Il n'y a point de salut hors de la vraie Eglise ; mais les enfants qui naissent parmi les hérétiques ne sont pas hors de l'Eglise, puisqu'ils ne participent point à cet esprit de révolte contre l'Eglise, qui constitue l'hérésie.

La doctrine des Rebaptisants fut adoptée, dans la suite, par les Donatistes ; mais saint Augustin les réfuta vivement dans son livre *du Baptême*.

Il s'était élevé dans l'Eglise des hérétiques qui avaient altéré la forme du baptême. On avait jugé que leur baptême était nul, et qu'il fallait rebaptiser ceux d'entre eux qui se convertissaient. Ce fut peut-être cet usage qui occasionna la querelle des Rebaptisants ; cependant il ne leur était aucunement favorable. Ce n'était pas parce que les Valentiniens étaient hérétiques qu'on regardait leur baptême comme nul, mais parce qu'ils en changeaient la formule essentielle.

Dans les sectes modernes, les Anabaptistes, qui nient la validité de ce sacrement conféré aux enfants qui n'ont pas atteint l'âge de la raison, le réitérent à ceux-ci quand ils sont devenus adultes. Vers l'an 1639, aux

Etats-Unis, la rebaptisation était fréquente; car, à cette époque, les divagations de tout genre, en matière religieuse, avaient aussi introduit l'usage de réordonner. Celui de rebaptiser eut lieu dans le midi de la France, où cinquante à soixante protestants reçurent un second baptême. *Voy. ANABAPTISTES.*

RÉBI, fêtes solennelles des Japonais qui suivent la religion du Sin-to ou des Esprits; ceux même qui appartiennent à un autre culte y prennent part. Elles sont destinées à honorer les Kamis ou Génies, ou bien à rappeler le souvenir des antiques usages de leurs pères. Les unes sont mensuelles, et arrivent à des jours déterminés de chaque mois; les autres, au nombre de cinq, sont annuelles et se célèbrent le premier, le troisième, le cinquième, le septième et le neuvième mois, au quantième du mois qui correspond à son ordre numérique. On peut voir l'ordre et le nom des Rébi dans le **CALENDRIER JAPONAIS**, inséré dans notre premier volume; et nous donnons à leur ordre alphabétique la description détaillée des cinq fêtes annuelles. Ces fêtes se passent plutôt en plaisirs, promenades, visites mutuelles, et repas de famille, qu'en visite des temples et en exercices religieux, les Japonais étant persuadés que les Kamis se plaisent infiniment à voir prendre aux hommes des plaisirs et des divertissements innocents. Quelques-uns cependant se rendent aux Miyas ou temples pour y prier ou pour les visiter; mais le plus grand nombre terminent leur journée dans les cabarets ou les lieux de prostitution.

RÉCHABITES, (prononcez *Rekhabites*); congrégation dont il est parlé dans plusieurs passages de l'Ecriture sainte. On n'est pas d'accord sur son origine; cependant ils faisaient remonter la constitution de leur société à Jonadab, fils de Rechab, qui vivait du temps de Jéhu, roi d'Israël, et descendait de la famille de Jéthro, beau-père de Moïse. Ainsi les Réchabites n'étaient pas d'origine juive. Cependant Jéthro, ayant embrassé la religion de Jéhova, vint auprès des Israélites à la prière de son gendre; on y conduisit plus tard sa famille. Sa postérité se joignit aux Israélites et forma deux branches: les uns résidèrent à Cadès, auprès de la tribu de Nephthali, et les autres auprès de la tribu de Juda, et se répandirent jusque sur le territoire des Amalécites. C'est de ceux-là que vinrent les Réchabites dont il est ici question.

Quoi qu'il en soit, cette tribu avait conservé ses usages anciens, et tout en professant la même foi que les Juifs, et étant unis d'amitié avec eux, ils faisaient corps à part, fuyant les villes, ne bâtissant point de maisons, mais habitant sous des tentes, comme font encore les Arabes scénites. Dans la suite des temps, il est probable que plusieurs d'entre eux se mêlèrent, soit avec les Juifs, soit avec les autres nations voisines; et ce fut sans doute pour prévenir une défection générale que Jonadab, fils de Réchab, un des principaux d'entre eux, fit ce comman-

dement à sa famille: « Ne buvez jamais de vin, ni vous, ni vos enfants; ne bâtissez pas de maisons, ne semez point de grains, ne plantez point de vignes, et n'en possédez point; mais demeurez sous des tentes toute votre vie, afin que vous viviez longtemps sur la terre où vous êtes étrangers. »

Les Réchabites obéirent ponctuellement aux ordres de Jonadab leur père; mais l'invasion de la Palestine, par Nabuchodonosor, les força de quitter leurs demeures champêtres, et de se réfugier à Jérusalem, où ils demeuraient sous des tentes. Ils y étaient encore, quand le prophète Jérémie, reprochant aux Israélites leur désobéissance aux ordres de Dieu, leur proposait pour exemple la soumission admirable des Réchabites aux injonctions de leur aïeul; et pour les convaincre par leurs propres yeux, il fit venir ces étrangers dans le temple, ordonna de leur présenter des coupes pleines de vin et de les inviter à boire; mais ceux-ci refusèrent cette invitation en se retranchant derrière les prohibitions de leur ancêtre, qu'ils rapportèrent publiquement. Alors Jérémie leur dit: « Parce que vous avez obéi au commandement de Jonadab, votre aïeul, et que vous avez gardé ses préceptes, voici ce que dit le Seigneur des armées, Dieu d'Israël: La race de Jonadab, fils de Réchab, ne cessera point de produire des hommes qui se tiendront toujours en ma présence. » Ces dernières paroles peuvent s'entendre d'un emploi dans le temple que le Seigneur leur réservait à perpétuité; mais il en est qui supposent qu'il s'agit ici de la perpétuité de leur race. Benjamin de Tudèle, qui voyageait au XII^e siècle, prétend avoir trouvé, en Orient, une population nombreuse de Réchabites qui occupaient un vaste territoire couvert de villes et de villages. Si ce voyageur n'en a pas imposé, il aura pris pour des descendants des Réchabites des Arabes nomades, qui, comme on le sait, s'abstiennent de vin et vivent sous des tentes. Il peut se faire qu'il ait aussi trouvé dans les mêmes régions des familles juives forcées par la nécessité d'observer le même genre de vie.

RECHAHUILLENG, personnage mythologique des Carolins occidentaux, qui le disent fils adoptif d'Elieulep. Il était né dans l'île de Lamourek; mais, dégoûté de la terre, il monta au ciel pour y jouir de la félicité de son père. Cependant il est redescendu dans la moyenne région de l'air, pour y entretenir sa mère qui vit encore à Lamourek dans un âge décrépît, et lui faire part des mystères célestes.

RECLUS, RECLUSES. On appelait ainsi autrefois des personnes qui, voulant se consacrer entièrement à Dieu dans la solitude, se faisaient construire une petite chambre joignant le mur de quelque église, et y demeuraient sans sortir jusqu'à la fin de leur vie. C'étaient surtout des filles ou des veuves qui se livraient à ce genre de dévotion. La cérémonie de leur réclusion se faisait avec grand appareil; l'église était tapissée; l'évé-

que célébrait la messe pontificalement, prêchait et allait ensuite lui-même sceller la porte de la petite chambre, après l'avoir aspergée d'eau bénite. On n'y laissait qu'une petite fenêtre, par où la pieuse solitaire entendait l'office divin et recevait les choses nécessaires à la vie. A Paris, il y eut plusieurs recluses de ce genre. Le 5 octobre 1473, une femme appelée Philippe du Rochier, fille d'un riche marchand de la rue Thibautodé, se fit recluse à l'âge de dix-huit ans, à l'église Sainte-Opportune, et mourut dans sa cellule à 98 ans. On cite encore Jeanne la Vodrière, Alix-la-Bourgotte et Jeanne Pannoncelle, à l'église des Saints-Innocents; dame Flore à Saint-Séverin; Hermensende à Saint-Médard; Marguerite à Saint-Paul, etc.

RECLUSOIR, petite cellule attenante au mur d'une église, dans laquelle résidait une recluse. Elle n'avait d'autre ouverture qu'une petite fenêtre donnant dans l'église et par laquelle elle entendait l'office divin. La porte en était murée. *Voy.* RECLUS.

RÉCOLLETS. On appelait ainsi, en France, les religieux réformés de l'ordre de Saint-François, connus aussi sous le nom de *Frères Mineurs de l'étroite observance*. Cette réforme fut établie en Espagne et en Portugal, dans l'année 1500, par le P. Jean de Guadalupe, où ces religieux sont appelés *Déchaussés*. Ils s'introduisirent, en 1525, en Italie où ils portent le nom de *Réformés*. En 1592, Louis de Gonzague, duc de Nevers, fit venir quelques-uns de ces religieux dans sa ville capitale, et leur donna un couvent qui fut le premier de leur ordre en France. On leur donna, dans ce royaume, le nom de *Récollets*, qui signifie *recueillis*, parce qu'ils faisaient profession de mener une vie plus austère et plus recueillie que les autres religieux de l'ordre de Saint-François. Les rois Henri IV, Louis XIII et Louis XIV rendirent plusieurs ordonnances favorables à la propagation de cette réforme, qui, par ce moyen, s'étendit prodigieusement en France, et y forma dix provinces. Louis XIV fut si content de leurs services au camp de Saint-Sébastien, au bout de la forêt de Saint-Germain-en-Laye, où ils avaient servi d'aumôniers, qu'il voulut qu'à l'avenir ils continuassent à exercer la même fonction dans ses armées. Les Récollets vont les jambes nues, et ont pour chaussure des espèces de soques ou de sandales fort hautes.

RECTEUR. Dans quelques provinces de France, particulièrement en Bretagne, on donne ce nom au curé qui gouverne une paroisse. Dans plusieurs communautés, couvents et hôpitaux, on appelle *recteur* le supérieur de la maison. Le chef de la confrérie des pénitents blancs ou bleus porte aussi le nom de *recteur*, et sa charge se nomme *rectorat* ou *rectorerie*.

REDARATOR, dieu des Romains, qui présidait à la seconde façon que les laboureurs donnaient à la terre.

REDDITION, troisième partie du sacrifice chez les Romains; elle consistait à replacer

sur l'autel les entrailles de la victime, après qu'on les avait examinées.

RÉDEMPTEUR; 1° c'est le titre que les chrétiens donnent à Jésus-Christ, qui nous a rachetés au prix de son sang. *Voy.* RÉDEMPTION.

2° Dans l'ordre des Mathurins, on donnait quelquefois le nom de *Rédempteurs* aux religieux qui se rendaient chez les infidèles pour racheter les captifs.

RÉDEMPTION, le troisième des mystères fondamentaux de la religion chrétienne. C'est celui par lequel Jésus-Christ, fils unique de Dieu, un même Dieu avec son père, homme semblable à nous, a pris sur lui la peine due à nos péchés, est mort sur la croix pour les expier, et a reconquis, par sa résurrection, les droits à l'héritage céleste que nous avions perdus par la faute du premier homme.

Le péché étant tout à la fois une *dette* par laquelle l'homme est engagé envers la justice divine, un sujet d'*inimitié* entre Dieu et l'homme, un *crime* qui rend l'homme coupable et digne de la mort éternelle, il s'ensuit qu'à ces différents égards, Dieu est par rapport aux hommes pécheurs un *créancier* auquel ils sont redevables, une *partie lésée* qu'il faut satisfaire, un *juge* qui doit les punir. La satisfaction, pour être vraie et réelle, exigeait le paiement de la dette contractée, le moyen d'apaiser la justice divine, l'expiation du crime. L'homme pécheur, étant par lui-même incapable de remplir ces conditions, avait besoin auprès de Dieu d'un garant et d'une caution qui se chargeât de sa dette et qui l'acquittât pour lui; d'un médiateur qui le réconciliât avec Dieu; d'un prêtre et d'une victime qui se substituât à sa place, et qui expiât ses péchés en se soumettant aux peines qu'il méritait. C'est ce qu'a pleinement et surabondamment accompli Jésus-Christ. Dès son entrée dans le monde par son incarnation, il s'est présenté à son Père céleste comme une caution et un garant qui venait acquitter la dette des hommes pécheurs; il s'est mis entre son père et eux, comme un médiateur; et, comme pontife, mais pontife séparé des pécheurs, sans tache et sans souillure, innocent, saint et plus élevé que les cieux, il s'est offert lui-même, pour souffrir dans son corps, en qualité de victime, les peines auxquelles les hommes pécheurs étaient condamnés; peines qu'il a endurées pendant toute sa vie mortelle, qu'il a souffertes surtout dans le temps de sa passion et sur l'autel de la croix où il a été attaché, où il est mort et a répandu tout son sang. Ce sang, d'un prix infini, a donc été le prix non-seulement équivalent, mais encore surabondant, qu'il a payé à son père pour la dette des hommes pécheurs; par le mérite et l'efficacité de sa mort, il a donc apaisé son père et l'a réconcilié avec les hommes pécheurs, et par une véritable substitution aux hommes coupables. Mais c'est Dieu le Père qui a donné lui-même son Fils aux hommes pécheurs et coupables, pour être leur garant, leur médiateur, leur pontife

et leur victime; et par ce don ineffable il a concilié les droits de sa justice, de sa sainteté, de sa majesté offensée, avec l'indulgence que sa clémence et sa miséricorde infinie demandaient de lui.

Par cette satisfaction que Jésus-Christ a offerte à son Père, il a mérité d'abord aux hommes pécheurs un double droit : celui *premièrement* d'être ou plutôt de pouvoir être délivrés des peines que le péché leur avait justement attirées; conséquemment de la captivité du démon, à laquelle ils étaient assujettis, et de la mort et de la malédiction éternelle qu'ils avaient encourue; et *ensuite* celui de rentrer en grâce avec Dieu, ou d'avoir accès au trône de ses bienfaits et de ses faveurs; de rentrer aussi dans le ciel d'où ils avaient été bannis pour jamais, et d'y participer à la félicité et au bonheur éternel des bons anges : deux droits fondés l'un et l'autre sur l'obligation que Dieu s'est imposée lui-même en acceptant la satisfaction de son Fils, et en lui promettant ces effets de sa miséricorde que le Fils sollicitait. C'est-à-dire donc, que le péché ayant ôté aux hommes toute espérance de briser jamais les chaînes qui les tenaient assujettis au démon, de rompre les liens qui les soumettaient aux lois de la mort et à tous les effets de la malédiction divine; d'avoir jamais part aux bontés et aux faveurs de Dieu, et de jouir un jour de sa vie bienheureuse; la satisfaction de Jésus-Christ les a rétablis dans toutes les espérances qu'ils avaient perdues.

Cependant elle n'a pas effacé par elle-même leurs péchés, et ils ne peuvent néanmoins jouir de l'objet de leurs espérances qu'à cette condition. Qu'a-t-elle donc opéré à cet égard? Elle a mérité que Dieu établît des *moyens* capables d'effacer les péchés des hommes, et leur donnât ensuite les secours nécessaires, suffisants et propres à les maintenir dans l'état de justice, d'innocence et de sainteté qu'ils auraient recouvré par le *bon* usage de ces moyens; car leur usage même est assujéti à des conditions et à des lois. L'effet de ces moyens est de leur communiquer le Saint-Esprit qui répand ou qui augmente la charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu, dans leurs cœurs, qui l'y établit, qui l'y fixe d'une manière stable et permanente, quoique non immuable, invariable et inaltérable. Et c'est cette charité qui efface leurs péchés, et qui les rétablit dans l'état d'innocence, de justice et de sainteté, en un mot dans l'état où le premier homme fut créé; si ce n'est que les combats intérieurs qu'ils éprouvent, et qu'Adam n'éprouvait pas, leur rendent la pratique du bien tout autrement difficile. Aussi ne pourraient-ils se maintenir dans l'état où ils ont été rétablis par l'infusion de la charité, qu'on appelle *grâce sanctifiante et habituelle*, si l'Esprit-Saint n'opérait encore sur leurs âmes par les lumières dont il éclaire leur esprit, et par les sentiments qui les portent vers le bien; et ce sont les unes et les autres qu'on nomme *grâces actuelles*. Rétablis une fois dans l'état d'innocence et de sainteté, les hommes sont amis

de Dieu; ils sont même ses enfants, conséquemment ses héritiers et les cohéritiers de Jésus-Christ. Ainsi ils ont droit, s'ils conservent cet état jusqu'à la mort, d'être reçus dans le ciel, d'y avoir une place, d'y être mis en possession du bonheur dont on y jouit et que les bons anges y goûtent. Et, comme l'humanité ressuscitée et immortelle de Jésus-Christ y est montée, ils ont également droit à la bienheureuse résurrection de leurs corps qui, les réunissant pour jamais à leurs âmes, les fera jouir en leur manière de la gloire et de la félicité céleste : telle est la vie éternelle dont les chrétiens font profession dans leur symbole; telle est aussi la manière dont Jésus-Christ, par la satisfaction dont il a payé le tribut à son Père, a triomphé de la mort : il n'a pas mérité que les hommes fussent immortels sur la terre, mais que l'immortalité leur fût assurée dans le ciel.

Cependant tous les hommes n'ont point une part égale aux fruits de la satisfaction de Jésus-Christ, quoiqu'il l'ait offerte et payée en faveur de tous. Les moyens établis pour les sanctifier sont préparés pour tous, sont offerts à tous, et les sanctifieraient tous, s'ils en usaient comme il convient. Mais Dieu ne met pas également tous les hommes à portée d'en profiter; et entre ceux que ces moyens ont sanctifiés, il y en a à qui Dieu départit des secours plus abondants et plus puissants pour conserver l'état de justice et de sainteté jusqu'au moment de la mort, qui est celui où Dieu consomme le bienfait de la rédemption, opérée par la satisfaction de son Fils à la rédemption près.

Le principal moyen de satisfaction consiste dans la réception des sacrements, dont les uns, comme le baptême et la pénitence, procurent la rémission des péchés et la grâce sanctifiante, et les autres cultivent et entretiennent cette grâce une fois qu'on l'a reçue.

RÉDEMPTION DES CAPTIFS (ORDRE DE LA), ordre religieux fondé par saint Jean de Matha et le bienheureux Félix de Valois, pour le rachat des chrétiens captifs chez les Maures. Voy. MATHURINS, TRINITAIRES.

On donne le même nom à un autre ordre religieux fondé en Espagne par saint Pierre Nolasque et saint Raymond de Pennafort. Les membres de cet institut, outre les trois vœux ordinaires de pauvreté, chasteté et obéissance, en font un quatrième, de s'employer à délivrer les esclaves chrétiens détenus chez les Infidèles. Les papes ont approuvé cet ordre et lui ont accordé divers privilèges.

RÉDEMPTEURISTES, congrégation de prêtres fondée, vers l'an 1722, par le bienheureux Alphonse de Liguori, évêque de Sainte-Agathe-des-Goths. Il les établit à Scala, dans le royaume de Naples, sous le nom du *Très-saint Rédempteur*, et destina cet institut à fournir des prédicateurs pour l'instruction des paysans. Cette congrégation fut approuvée par le pape Clément XIII. Elle n'est pas bornée à l'Italie : il y a des Rédempteuristes en Angleterre et en Amérique, où ils se livrent aux travaux des missions.

RÉDICULE, dieu en l'honneur duquel les

s avaient bâti un *fanum* ou chapelle, Rome, sur le chemin de la porte Capuane, à l'occasion que l'on va lire. Pendant la seconde guerre Punique, Quelque temps après la bataille de Cannae, s'avança vers Rome, résolu de détruire cette ville, et s'approcha de la porte Capuane. Mais, effrayé par des spectres et des prodiges qu'il s'imaginait voir voltiger en l'air des murs de Rome, il se retira promptement. Les Romains attribuèrent à la protection de quelque divinité tutélaire cette soudaine retraite dont Annibal avait été frappé dans l'endroit même d'où le général romain était retourné sur ses pas, ils élevèrent un temple au dieu *Rédiculus*, ainsi du verbe *redire*, s'en retourner. Les Romains croient que ce n'est qu'un surnom de Tutanus, adoré dans le même en-

FORMATION ou RÉFORME. C'est le nom donné à leur schisme toutes les fois qu'ils se séparèrent de l'Eglise catholique, première partie du xvi^e siècle, sous l'impulsion de Luther, de Zwingli, de Mélancthon, de Calvin et de plusieurs autres ; elles avaient la prétention de réformer complètement la religion et l'Eglise, ou, ils disaient, le dogme et la morale. La réforme du dogme, ils se faisaient fort de rendre clairement tous les mystères et de les mettre à la portée de tout le monde ; ils levèrent plus y avoir d'ambiguïté, plus d'arbitraire, plus de doutes. La Bible était le livre sacré, trop longtemps dérobé au peuple, enfin allait y lire clairement et disent, et par conséquent *unanimentement* la croyance. Par la réforme de la morale les scandales de la cour romaine disparaissent de l'assemblée des saints ; la forme ; plus de prêtres oisifs ou amassant la substance du pauvre ; le peuple enfin avoir de bons pasteurs, des pasteurs connaissant leurs brebis et connus des pasteurs donnant leur vie pour leur troupeau. Telles furent les deux idées qui précipitèrent des peuples dans le schisme et dans l'hérésie. Ce ne fut pas assez des déchirements de l'esprit et de l'incertitude ; l'ordre matériel des sociétés bouleversé de fond en comble, les rois tombèrent en feu, le sang coula à flots, les rois et les rois disparurent dans des tempestes prolongées ; enfin la Réforme prévalut dans plusieurs Etats, et assise sur le trône, elle fut par le peuple, sanctionnée par les rois et régna en souveraine.

On n'est pas ainsi que procède la vérité. Nous en convenons, l'Eglise, à cette époque, avait besoin de réforme, non pas la foi qui est immuable, mais dans les mœurs de ses chefs et de ses membres. Or la réforme appelée de tous les vœux, le concile de Trêves l'opéra, sans secousse, sans révolution, sans effusion de sang, les abus disparurent peu à peu ; il ne resta que ceux qui sont inhérents à la nature humaine et que l'Eglise doit toujours com-

battre, sans espoir cependant de les empêcher de renaître à jamais.

Mais voyons ce qu'a produit la réforme protestante opérée au prix de tant de bouleversements, de tant de sang répandu ; à quoi elle a abouti au bout de trois siècles. Les grandes choses demandent du temps, et les grands résultats ne se font bien sentir qu'après avoir passé par l'épreuve des âges. Quant au dogme, les protestants eux-mêmes l'avouent, et, à leur défaut, les incrédules, c'est-à-dire cette masse d'intelligences qui sont suspendues, ne sachant que penser et que croire, le disent assez ; en donnant à la raison de chaque individu le droit et le devoir de chercher dans la Bible et d'y trouver sa croyance, de s'y former sa foi, on est arrivé à perdre tout à fait le dogme. Ceux qui entrent de bonne foi et de grand cœur dans cette recherche, prennent pour la vérité, comme ils en ont le droit, la première idée qui leur vient à l'esprit, le premier sens qui se présente à leur entendement, et s'y attachent : ceux-ci, quelque absurde que soit parfois leur croyance, sont encore ceux qui sont le plus chrétiens. Mais un plus grand nombre, trouvant la recherche trop difficile et se tournant vers les affaires ou les plaisirs de la vie, abandonnent tout dogme et toute croyance. D'autres, les savants et les sages, après de longues recherches, après de consciencieux examens, ont élagué peu à peu tous les dogmes propres à l'Evangile, et, retranchant la révélation du Christ, se sont tenus à l'ancienne révélation faite d'abord au genre humain, et qui consiste à peu près seulement en la croyance en l'unité de Dieu, gens moitié juifs, moitié païens, qui n'ont que le tort de n'être pas venus au monde trois ou quatre mille ans plus tôt. De là les mille sectes dans lesquelles se subdivise incessamment la Réforme, presque toutes s'anathématisant mutuellement, mais se réunissant et faisant cause commune toutes les fois qu'il s'agit de combattre le catholicisme. Voilà ce qu'est devenu le dogme et ce que les protestants ont fait de l'Evangile, que la Réforme prétendait réédifier à neuf, et rétablir dans ce qu'elle appelait son antique splendeur.

Quant à la morale et à la discipline, les protestants eux-mêmes conviennent qu'elle est plus relâchée, puisqu'ils taxent les vrais catholiques de rigorisme ; plus d'austérités, plus de pénitences, plus de fuite du monde, plus de soumission ni d'obéissance. Quant aux mauvais catholiques, nous ne voyons pas ce que les prétendus réformés pourraient leur reprocher qui ne se trouve pas chez eux. Les pays protestants ne sont pas plus rigides observateurs de la charité, de la probité, du désintéressement, du détachement des biens de la terre ; la sainteté du mariage n'y est pas plus respectée. On se rappelle l'autorisation accordée par les docteurs luthériens de Wittenberg au landgrave de Hesse, de prendre une seconde femme simultanément avec la première ; et les protestants en général, habitués à interpréter l'Ecriture sainte d'après leur propre sens,

loger gratuitement ceux qui s'y tandis que dans les quarantaines, ces derniers ne pouvaient exister logés.

devaient être d'un accès facile ; ils étaient même astreints à faire l'inspection des chemins qui y aboutissaient, pour en surveiller l'entretien. On ne leur a pas permis d'y fabriquer des armes, afin que les parents du mort ne fussent tentés d'y en venir acheter, afin de se venger ensuite. Lorsqu'ils étaient présents, on envoyait au-devant des personnes sages et modérées, pour leur inspirer des sentiments de pitié et de les engager à attendre la décomposition.

Ce droit d'asile ne dérobaient pas aux poursuites de la justice : on citait contre lui, on le citait devant les juges, avant le peuple, afin qu'il se justifiait la preuve que le meurtre avait été commis au hasard et tout à fait involontairement. Reconnu innocent, il pouvait être relâché ; dans la ville qu'il avait choisie pour refuge ; dans le cas contraire, il était mis à mort suivant la rigueur des

lois. On remarque que l'absolution prononcée par les juges ne rendait pas la vie à l'accusé ; telle était alors l'horreur du crime, que l'homme qui s'en était rendu coupable, même involontairement, était obligé de subir une espèce d'exil, en sortant de la ville de refuge jusqu'à la mort du prévenu ; s'il en sortait auparavant, il était considéré comme celui qu'il avait tué pouvaient être punis impitoyablement la vie à lui-même.

REG (CHARITÉ DU). On donne ce nom aux communautés de religieuses établies pour soulager du vice les femmes et les filles débauchées.

LE DROIT DONT LES ROIS DE FRANCE. Ce droit, autrefois sur les archevêchés et sur le royaume. En vertu de ce droit appartenait comme fondateurs et à la plupart des églises du royaume comme gardiens et protecteurs des églises, qu'ils exerçaient aussi sur plusieurs d'hommes et de filles, ils pouvaient recevoir les fruits des archevêchés, et conférer tous les bénéfices pendant la vacance du siège épiscopal. Ces bénéfices, tant que la vacance durait, étaient réputés du patronage du pape ne pouvait jouir sur eux des droits dont il usait à l'égard des bénéfices dépendants des collateurs ecclésiastiques.

Non-seulement la mort d'un archevêque donnait ouverture à la vacance de son diocèse, mais aussi sa mort au cardinalat, ou sa translation à un autre : elle durait jusqu'à ce que le nouveau évêque ou archevêque, élu par le roi le serment de fidélité en sa main, et qu'il l'eût présenté et fait entrer dans la chambre des comptes. Suivant l'usage, le nouveau pourvu ne pou-

vait jouir d'aucun fruit de son bénéfice, ni même exercer aucune fonction, qu'il n'eût satisfait à ce devoir. En 1583, le lieutenant général de Condom fit défense à Jean Duchemin, évêque de ce diocèse, de faire aucune fonction de son ministère avant qu'il eût fait apparaître du serment de fidélité qu'il devait faire au roi, en qualité d'évêque, à peine de mille écus d'amende. Toutes les causes concernant la régale devaient être portées au parlement de Paris, qui, à l'exclusion de tout autre, était particulièrement chargé de veiller à la conservation de ce privilège royal.

RÉGÉNÉRATION. Les théologiens se servent de ce terme pour désigner l'effet du sacrement de baptême, qui donne à ceux qui le reçoivent une nouvelle naissance, et les rend enfants de Dieu.

RÉGÉWITH, dieu adoré dans l'île de Rugen, conjointement avec Porewith et Porénuce ; cependant ils avaient chacun un temple séparé. Régewith avait sept visages à une seule tête ; sept épées dans leurs fourreaux, attachées à un seul baudrier, et une épée nue à la main droite.

RÉGIFUGE, fête que les Romains célébraient le sixième jour avant les calendes de mars. Les anciens ne conviennent pas de l'origine de cette fête : les uns disent que c'était en mémoire de la fuite de Tarquin le Superbe, lorsque la ville recouvra sa liberté et se constitua en république ; d'autres sont d'avis qu'elle était ainsi nommée, parce que le roi des choses sacrées s'enfuyait après qu'il avait sacrifié. Le premier sentiment, fondé sur l'autorité d'Ovide, de Festus et d'Ausone, paraît plus vraisemblable que le second, qui est de Plutarque, à moins qu'on ne dise, pour les concilier, que le roi des choses sacrées fuyait ce jour-là, pour rappeler la mémoire de la fuite du dernier des rois de Rome.

RÉGIONNAIRE. On appelait autrefois évêques *régionnaires* ceux qui, ayant le caractère épiscopal, n'étaient pas cependant attachés à un siège particulier, mais exerçaient le saint ministère dans différentes contrées où les appelait le zèle de la gloire de Dieu. Ils correspondaient à peu près à ceux que l'on appelle maintenant évêques *in partibus*, ou vicaires apostoliques dans les missions étrangères. Il y avait aussi des diacres régionnaires.

RÉGULIERS. On appelle ainsi, dans l'Eglise catholique, ceux qui se sont engagés par des vœux à vivre dans le cloître, sous la direction d'une règle, c'est-à-dire les moines et les religieux. Ils composent ce que l'on appelle le *clergé régulier*, par opposition au *clergé séculier*, c'est-à-dire, aux ecclésiastiques qui vivent dans le monde, et dont les actions ne sont pas assujetties à une règle particulière.

Un *bénéfice régulier* est celui qui ne peut être possédé que par un religieux ou un moine : tels sont par exemple les abbayes, les prieurés, les chapelles, les cures, les vicaires, les chefs d'ordre. Les cardinaux jouissent de cette prérogative, qu'ils peuvent posséder

des bénéfices réguliers, quoiqu'ils appartiennent au clergé séculier.

Dans les monastères, on appelle *lieux réguliers* ceux qui sont compris dans la clôture du couvent, comme le cloître, le dortoir, le chapitre, le réfectoire, pour les distinguer de ceux qui sont destinés pour les hôtes ou pour le service de la maison, lesquels sont réputés hors de la clôture.

RÉICHIS, secte religieuse du Kachmire, la plus respectable du pays, qui, sans admettre les traditions, n'en est pas moins composée de vrais adorateurs de Dieu, n'insulte pas les autres sectes, et ne demande rien à personne. Ils ont soin de planter des arbres fruitiers sur les grands chemins pour la commodité des voyageurs, s'abstiennent de viande, et n'ont point de communication avec l'autre sexe. Forster dit qu'il y a dans le Kachmire à peu près 2,000 hommes de cette secte. *Voy. RICHIS.*

REINGA, l'enfer des Néo-Zélandais. *Voy. ENFER*, n° 27.

REIRO, un des dieux subalternes de l'archipel Viti, dans l'Océanie.

REIS UL - MESCHAIKH, nom que l'on donne dans l'empire ottoman, aux généraux des différents ordres religieux ; c'est à eux qu'appartient la nomination des scheikhs ou supérieurs des couvents. Ce titre signifie *chef des scheikhs*.

REJOUIS, secte d'anabaptistes qui établissaient pour principe, que la joie et la bonne chère étaient l'hommage le plus parfait qu'on pût rendre à l'auteur de la nature. Ce principe est encore professé par la moderne école sensualiste.

RELAPS (du latin *relapsus*, retombé) ; on donne ce nom à ceux qui, après avoir abjuré une hérésie, y retombent de nouveau, ou qui, après avoir reçu l'absolution d'un crime, s'en rendent une seconde fois coupables.

RELEVAILLES ; 1° cérémonie pieuse qui se pratique dans l'Eglise catholique, à l'égard d'une femme qui relève de couches. Lorsqu'elle est en état de sortir, elle se présente à l'église de sa paroisse, où le prêtre récite sur elle l'évangile de la Purification de la sainte Vierge, avec quelques prières pour elle et pour son enfant. Dans plusieurs diocèses, il bénit du pain qu'il lui donne à manger. Au reste chaque diocèse a ses usages particuliers. Cette cérémonie n'est point d'obligation, elle est seulement de conseil ; c'est une action de grâces que la nouvelle accouchée rend à Dieu de son heureuse délivrance.

2° Les Anglicans ont conservé la coutume des relevailles ; le prêtre y récite deux psaumes, l'oraison dominicale et une courte prière.

RELIEVERS, ou *Presbytériens du Secours*, secte écossaise. *Voy. SECOURS.*

RELIGIEUSES ; 1° filles ou veuves qui se sont engagées par vœu à observer dans un couvent ou dans un monastère, la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, en suivant une des règles monastiques approuvées par l'E-

glise. « L'origine des religieuses, dit M. l'abbé André, dans son *Dictionnaire du Droit Canon*, n'est pas différente de celle des religieux. A l'imitation de ceux-ci, la sœur de saint Basile, et principalement sainte Scholastique, sœur de saint Benoît, fondèrent des communautés de filles, dont l'état n'était point encore tel que nous le voyons, soit par rapport aux vœux, soit par rapport à la clôture, car, dans ces premiers temps, les vierges, même consacrées solennellement par l'évêque, ne laissaient pas de vivre dans des maisons particulières. Dans la suite, les religieuses ont suivi la police et le gouvernement des religieux dont elles ont embrassé la règle, autant que la diversité du sexe le leur a permis. Les principales différences sont la clôture et la nécessité d'être gouvernées par des hommes. »

La clôture des religieuses est beaucoup plus sévère que celle des religieux ; ceux-ci sont en demeure de sortir fréquemment de leurs couvents, soit pour les intérêts de leur ordre, soit pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; car ceux d'entre eux qui sont honorés du sacerdoce, remplissent les différentes fonctions du ministère ecclésiastique auprès des peuples ; tandis que les religieuses, n'ayant pas les mêmes motifs et étant en outre beaucoup plus exposées au milieu du monde, à raison de leur sexe, ne peuvent franchir les limites du cloître, sous peine d'excommunication, à moins de raisons majeures et d'une autorisation spéciale. Les étrangers ne peuvent pénétrer dans la clôture ; et s'ils veulent parler aux personnes de l'intérieur, ils ne le peuvent faire qu'au parloir et à travers une grille. *Voy. CLÔTURE.*

La nécessité d'être gouvernées par des hommes ne regarde que le spirituel et n'a rapport qu'aux fonctions qui ne peuvent être remplies par des femmes, comme celle de confesseur et les autres actes du ministère ecclésiastique. Quant au temporel et à la discipline intérieure du cloître, les abbesses et les supérieures jouissent en général d'une autorité semblable à celle des supérieurs de religieux.

Presque tous les ordres religieux fondés originairement pour les hommes, ont leur analogue pour les personnes du sexe ; ainsi à côté des bénédictins, des capucins, des bernardins, des dominicains, etc., on trouve des bénédictines, des capucines, des bernardines, des dominicaines, etc. Ces dernières ont adopté la règle établie pour les hommes, l'appropriant à l'usage des femmes.

Avant d'entrer dans l'état religieux, une femme ou fille doit faire un noviciat, et recevoir l'habit de la communauté des mains de l'évêque, ou d'un prêtre commis expressément par le pontife ; c'est ce que l'on appelle *prendre le voile*. C'est également l'évêque seul qui peut les admettre à faire profession, et à prononcer leurs vœux.

Il y eut des temps où l'on donnait le voile à des jeunes filles de sept ou huit ans, mais elles ne prononçaient leurs vœux que lors-

ment atteint leur seizième ou leur dix-huitième année. Les règlements de l'Eglise ont pendant longtemps à ce que la profession des sujets au-dessus de dix ans : cette mesure était très-sage, comme il y avait des ordres religieux où l'on avançait de beaucoup cet âge de Trente fixa l'âge de seize ans à l'extrême limite, tout en laissant à différents instituts la faculté de l'âge plus avancé.

Les communautés de religieuses n'ont pas pour même fin et le même objet ; dans ces communautés on n'est occupé qu'à la prière, à la lecture et aux pratiques de piété ; dans d'autres, on se voue au service de l'humanité pour prendre soin des malades, pour retirer du vice les femmes et les enfants, ou qui sont exposées à la prostitution pour élever des jeunes filles au dehors, c'est-à-dire des filles d'adoptionnaires et d'autres qui ne le

font pas. Au nombre des religieuses les différentes communautés des Filles de la Charité, depuis plusieurs siècles pour toutes les villes et dans les campagnes pour soigner les malades dans les hôpitaux, elles ne sont pas astreintes à la chasteté ; elles mènent une vie très-active de grands services à la société ; elles sont généralement fort estimées. Les communautés de religieuses chez les Grecs de l'Asie orientale, *Foy. CALOYÈRE*.

Les communautés bouddhistes est à peu près la même ; les nations indiennes, qui aiment à vivre en communauté comme les moines ; elles ont la tête rasée, et gardent un célibat perpétuel. Ces communautés ne sont pas à beaucoup près aussi nombreuses que les bonzes, mais les autres communautés d'hommes. On trouve cependant des couvents dans l'empire Birman, dans la région du Gange, dans la Tartarie, la Chine et le Japon.

Les Vestales des Romains peuvent être considérées comme une sorte de religieuses.

Les Indiens avaient une communauté qui portaient le nom de *Filles de la Charité* ; elles entraient en religion à l'âge de treize ans. Ces filles devaient être rasées, à l'exception de certains membres leur était permis de laisser croître leurs cheveux. Ces religieuses étaient dirigées par une abbesse ; leurs fonctions consistaient à servir les temples propres, à apprendre les sacrés ou plutôt les pains sacrés aux idoles, et qui servaient à la nourriture des ministres. Ces pains avaient ordinairement des pieds et de mains. Elles s'occupaient à faire des couvertures, et d'autres objets semblables pour les temples. A minuit, elles se levaient pour servir les dieux, et pratiquer certaines pratiques auxquelles leur règle les obligeait. Elles donnaient des coups de lance aux

oreilles et en d'autres parties du corps, et du sang qui coulait de ces plaies elles se frottaient le visage. Elles étaient obligées, sous peine de mort, de garder une inviolable virginité. Il est vrai que cette chasteté ne devait pas durer toute leur vie, puisque la clôture des filles n'était que la conséquence d'un vœu fait aux dieux par leurs parents, et qu'elles pouvaient en sortir au bout d'un certain temps. Il y a même toute apparence que la matrone qui dirigeait cette espèce de séminaire, avait pour mission d'élever des jeunes filles de famille, puisque celles-ci ne s'occupaient de ses mains que pour être établies avec la permission de leurs parents.

6° Enfin, il y avait à Cusco, chez les Péruviens, une communauté de filles consacrées au soleil et dont les devoirs et les attributions se rapprochaient beaucoup de ceux des Vestales ; c'est pourquoi nous en parlerons à l'article VESTALES.

RELIGIEUX. 1° On appelle de ce nom ceux qui se sont engagés à pratiquer la vie monastique, suivant une règle approuvée par l'Eglise, et qui font une profession solennelle de garder pendant toute leur vie les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Avant d'être admis à prononcer ces vœux, ils subissent une épreuve qui dure au moins un an, et que l'on appelle *noviciat*. Ce temps leur est accordé pour qu'ils puissent examiner de plus en plus leur vocation et s'exercer dans la pratique des vertus religieuses.

Il ne faut pas confondre les religieux avec les moines ; ceux-ci ont été fondés dans les temps anciens pour vivre dans la solitude et loin du commerce du monde, pour ne s'occuper que de leur propre salut, comme les moines de saint Antoine, de saint Pacôme et de saint Basile en Orient, ceux de saint Benoît en Occident. Dans l'origine, ils n'étaient guère composés que de laïques, et il fallait que des prêtres se rendissent dans leurs monastères pour leur administrer les sacrements. Les religieux au contraire sont, pour la plupart, des ecclésiastiques réunis en communauté sous une règle assez semblable à celle des moines, mais pour rendre à l'Eglise des services actifs et pour travailler à l'instruction et à la sanctification des fidèles. Depuis bien des siècles cependant, les moines et les religieux concourent au même but par des moyens analogues, et tous se sont mis en devoir de rendre à l'Eglise des services extérieurs ; c'est pourquoi on les comprend tous, en général, sous le nom d'ordres religieux, et les religieux proprement dits ont été quelquefois désignés, mais à tort, par le nom de moines.

Les trois vœux solennels de religion engagent, d'une manière irrévocable, ceux qui les ont une fois prononcés ; en vertu du vœu de chasteté, ils ne peuvent plus se marier, et, dans les pays catholiques, le mariage qu'ils auraient contracté serait regardé comme nul, même quant à l'effet civil. Par le vœu de pauvreté, ils renoncent à tout droit de propriété personnelle et à celui

d'hériter *ab intestat* ou autrement ; le vœu d'obéissance les assujettit à un supérieur qui peut disposer de leur personne pour tout ce qui n'est point mauvais ni défendu par aucune loi.

Ces sortes de sociétés sont très-multipliées dans le christianisme, et il y en a de quantité d'espèces différentes. On les distingue généralement en ordres de religieux mendiants et ordres de religieux rentés. Il y a ainsi des religieux qui ne possèdent aucun fonds de terre, que la maison qu'ils habitent et le jardin qui y est attenant, qui ne peuvent par conséquent vivre que d'aumônes ; et il y en a qui jouissent de fonds de terre et de revenus dont ils tirent leur subsistance. Parmi ceux-ci, au moins, il est des religieux qui ont renoncé à l'exercice de toute fonction extérieure et publique, et sont entièrement dévoués à la contemplation ; mais il en est aussi, soit parmi les mendiants, soit parmi les rentés, qui sont consacrés aux fonctions publiques du culte, comme d'annoncer la parole de Dieu, etc. ; et au service du prochain, comme à instruire la jeunesse dans les langues savantes et dans les sciences divines et humaines ; à prendre soin des malades, à racheter les captifs, à tenir des écoles primaires, et même à protéger et à défendre par la force les chrétiens contre les infidèles, car il y eut aussi des ordres religieux militaires. Les différents ordres se distinguent par la forme, la couleur de l'habit, par tout le costume, par des constitutions particulières, etc.

Dans un grand nombre de communautés, les religieux sont distingués en pères et en frères ; ou en frères et frères laïcs ou convers ; ces derniers ne sont jamais dans les ordres ; ce sont des laïques, comme l'indique leur nom, qui sont chargés du gros travail de la maison et qui remplissent à peu près les fonctions de domestiques. Les religieux prêtres ont ordinairement le titre de Pères. Cependant il y a plusieurs communautés religieuses qui ne sont composées que de laïques, comme les frères des écoles Chrétiennes, ceux de Saint-Jean-de-Dieu, etc.

Plusieurs ordres religieux ont obtenu le privilège d'être exemptés de la juridiction de l'ordinaire, c'est-à-dire du prélat diocésain ; ce privilège, qui a été dans l'Eglise une source de conflits déplorables, a été aboli en France par la révolution du siècle dernier, qui a supprimé les ordres religieux. Ceux-ci tendent maintenant à se rétablir dans notre pays, avec la tolérance du gouvernement. Voyez l'article **ORDRES RELIGIEUX**, et ce que nous disons des différents ordres à leur article respectif.

2° On trouve, chez plusieurs peuples infidèles, des espèces de religieux qui ne sont pas sans analogie avec ceux de la religion chrétienne, et qui, comme ceux-ci, sont assujettis à la pauvreté, à la chasteté et à l'obéissance. Voy. pour les Musulmans : **DERWISCH, FAQUIRS, SANTONS**, etc. ; pour les Brahmanistes : **DJOGUIS, SANNYASIS, MOUNIS,**

VANAPRASTHAS, etc. ; pour les Bouddhistes : **BONZES, TALAPOINS, LAMAS, HO-CHANG, YAMABOTSI, PADZING**, etc., et une multitude d'ordres particuliers rangés à leur ordre alphabétique.

RELIGION. La Religion, comme l'indique son étymologie latine, est le lien qui unit l'homme avec Dieu ; elle comprend la somme des devoirs, tant intérieurs qu'extérieurs, auxquels la créature raisonnable est tenue envers son créateur.

Il n'y a qu'une seule religion véritable, comme il n'y a qu'un Dieu. Elle doit subsister depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des temps, parce que, dans tous les temps, l'homme doit à son auteur le tribut de ses hommages et de son adoration. Elle doit être appropriée à toutes les classes de la société, parce que toutes ont des devoirs à remplir envers Dieu. Enfin elle doit être toujours la même quant à la substance, parce que Dieu est toujours le même. Cependant la religion véritable peut subir plusieurs phases dans sa forme, suivant les différents rapports qui peuvent s'établir entre Dieu et les hommes.

Ordinairement on admet trois phases dans la religion véritable, que l'on divise en religion naturelle, religion judaïque et religion chrétienne. Mais nous ne saurions accueillir cette division. Nous ne reconnaissons pas de religion naturelle, car nous croyons l'esprit humain, abandonné aux seules forces de la nature, ou, si l'on veut, de sa raison, impuissant à parvenir à la connaissance de la divinité et des rapports qui l'unissent avec les hommes. Dieu seul a pu se faire lui-même connaître à l'homme, et les notions théologiques répandues parmi tous les peuples de la terre, qu'elles soient plus ou moins claires, plus ou moins confuses, n'ont pas d'autre origine que la révélation. Si par religion naturelle on entend seulement la forme de culte ou l'ensemble des croyances qui ont précédé la révélation mosaïque, nous préfererions lui donner le nom de religion ou de culte patriarcal. Nous ne ferons pas plus de grâce à l'expression de religion mosaïque ou judaïque, car Moïse n'a point apporté une religion nouvelle, il n'y a point eu de nouveaux dogmes révélés par son ministère ; les rapports généraux des hommes avec Dieu n'ont point été changés. Moïse a donné au peuple hébreu, non point une *religion*, mais une *loi* ; il est vrai que cette loi était essentiellement conservatrice de la religion, et qu'elle réglementait les cérémonies du culte ; mais cette loi ne regardait que le seul peuple d'Israël : elle avait pour-objet spécial de préparer la grande phase religieuse qui devait se manifester plus tard, en séparant les Israélites des autres nations et en les forçant, pour ainsi dire, de conserver le dépôt de la promesse qui allait s'oblitérant dans presque tous les autres peuples. Mais cette loi, bien loin de renfermer un symbole, faisait à peine allusion aux grandes vérités religieuses, telles que l'immatérialité et l'immortalité de l'âme, les peines et les récom-

dogmes qui étaient professés par les peuples ; et si le législateur hébreu avec tant de force sur l'unité de Dieu, cette vérité était précisément ce qui avait donné lieu aux plus monstrueuses idolâtries. Dieu, en donnant la loi, abolissant point le culte patriarcal, le salut eût été impossible sans étrangères. Les livres des prophètes, avec éloge de saints personnages, ont leur culte, comme de Job et de Naaman ; et lorsque Naaman le Syrien embrassa le culte du vrai Dieu, la religion véritable, le prophète ne se qu'à renoncer à l'adoration sans lui imposer aucune des cérémonies judaïques. Voy. JUDAÏSME.

Mais, nous n'admettons que deux religions véritables : c'est la promesse et celle de l'accomplissement.

La religion a duré depuis l'expulsion du monde jusqu'à l'établissement de son symbole peut se résumer en l'unité de Dieu, créateur et Dieu de tous les êtres, à l'immortalité, aux peines et aux récompenses, à la nécessité de rendre à Dieu le bien, de faire le bien, d'éviter le mal de l'homme et à l'attente d'un jour ou du moins d'une récompense. Mais il y a toute apparence qu'il fut fait à l'homme une révélation particulière, et qu'il lui avait même promis une œuvre dont il voulait être servi. Dès l'origine même de la société, les sacrifices établis ; les enfants d'Adam sont représentés offrant à Dieu, l'un, des animaux ; l'autre, des fruits de la terre. Le sacrifice suppose non-seulement une victime contractée par le genre humain, mais encore une sorte de compensation, le maître offensé veut bien d'une victime substituée au coupable, l'effusion du sang était en un symbole et une prophétie. Le sacrifice, en ce qu'elle rappelle la peine qu'il avait méritée, était une prophétie, en ce qu'il était au suprême sacrifice qui assure la régénération. Ces sacrifices sanglants se sont perpétués chez tous les peuples ; Melchisédech, Abraham, Job, et les nations païennes ; ce qui est la grande vérité de la chute de l'homme, toujours été crue et professée. La religion que nous trouvons consignée dans les livres anciens des différents peuples, bien que la plupart aient été corrompue par le fait historique ; et tout ce que les anciens avaient, sur la religion, comme sur beaucoup d'autres, nous en avons bien plus positives qu'on ne suppose communément ; mais ce qui est inouïable de leurs livres est qu'ils n'ont jamais ; et le petit nombre de traditions historiques qui ont survécu à

ce grand naufrage littéraire nous a été transmis par les écrivains grecs, qui les ont façonnés et adaptés à leur philosophie : or les Grecs sont précisément de tous les peuples ceux qui se sont le plus éloignés des traditions primitives. Bien loin de jouer le rôle de conservateurs, ils ont au contraire ruiné et anéanti tout ce qui leur a passé par les mains, soit en s'assimilant les doctrines étrangères et en les habillant à leur mode, soit en les rejetant tout à fait comme une œuvre de barbarie ; nous en disons à peu près autant des Latins. Qu'ont-ils fait des livres et des doctrines des Egyptiens, des Phéniciens, des Syriens, des Carthaginois, et de tant d'autres peuples ? Pas un seul n'est resté ; et à leur place ils nous ont gratifiés de leurs propres élucubrations et de leurs systèmes, qui sont un véritable chaos ; tandis que les nations qui n'avaient pas subi leur influence, nous ont transmis des livres antiques qui nous ramènent à la croyance des premiers âges. Aussi les doctrines antiques des Chinois et des Indiens, par exemple, nous sont bien plus accessibles et bien plus connues, malgré la prodigieuse distance de ces peuples, que celles des Egyptiens et des Syriens qui demeuraient pour ainsi dire à nos portes ; et il se trouve que ces doctrines renferment de précieux monuments des traditions primitives.

On pourrait peut-être encore rapporter à la révélation première le dogme trinitaire que nous retrouvons, plus ou moins altéré, chez les Hindous, les Egyptiens, les Persans, les Syriens, les Grecs, les Romains, et jusque dans les îles les plus reculées de l'Océan ; mais presque partout il s'est résolu en trithéisme et en polythéisme ; c'est sans doute la raison pour laquelle nous n'en voyons presque aucune trace dans les livres hébreux ; le penchant naturel des hommes au polythéisme, à cette époque reculée, a dû rendre les législateurs inspirés et les prophètes très-circonspects sur cet article délicat, et les empêcher de l'exprimer d'une manière claire et explicite, dans la crainte de voir les Israélites prendre le change et donner, comme les autres, dans le trithéisme. Nous ferons à peu près la même observation sur le mode de la rédemption. Où les Indiens ont-ils pris que la seconde personne de la Trinité était celle qui devait sauver les hommes, et qu'elle les sauverait en s'incarnant au milieu d'eux ? Comment les Grecs ont-ils pu attendre le salut des souffrances d'un homme solidaire de l'humanité tout entière, comme il résulte du mythe de Prométhée ? D'où vient que toute l'Europe tournait ses regards vers l'Orient, tandis que les Chinois attendaient le Saint de l'Occident ? D'où vient cette idée d'une vierge mère que nous trouvons dans plusieurs théogonies ? Toutes ces questions, et bien d'autres encore, peuvent être résolues par cette seule réponse : Ce sont autant de précieux monuments des traditions primitives, qui ont traversé les siècles en se modifiant, en se corrompant quelquefois, mais qui cependant

rappellent encore d'une manière frappante la révélation faite aux premiers hommes. C'est là encore qu'il faut chercher l'origine de ces noms propres encore fort reconnaissables soit dans leur articulation, soit dans leur traduction, et qui ont une coïncidence frappante avec ceux qui nous ont été transmis dans la Genèse.

Mais, nous l'avons déjà dit, ces traditions, quelque pure qu'en fût la source, ne pouvaient se conserver parmi les hommes dans leur intégrité et dans leur vérité, sans une autorité universellement reconnue, sans un tribunal ayant la mission spéciale d'en conserver le dépôt intact. L'autorité patriarcale dut suffire pendant longtemps ; mais lorsque les différentes tribus de la race humaine commencèrent à s'isoler les unes des autres et à vivre ensemble dans un état d'hostilité, l'unité de foi fut rompue ; les erreurs surgirent de tous côtés, elles grossirent ; elles prirent une proportion effrayante ; la pure tradition, sans se perdre tout d'abord, alla s'affaiblissant ; elle dut céder peu à peu à l'empire des passions, des préjugés ; en vain quelques sages voulurent-ils s'opposer au torrent et rappeler les peuples à la vérité ; comme ils n'avaient point de mission surnaturelle et divine, leurs paroles restèrent sans effet, ou du moins elles ne purent entièrement comprimer l'erreur ; souvent même le torrent les entraîna ; voyant qu'ils ne pouvaient l'arrêter, ils cherchèrent à le diriger ; et leurs ouvrages portent des traces frappantes de la lutte que la vérité eut à soutenir contre l'erreur.

Si la totalité du genre humain eût persévéré dans cette voie, tout était perdu ; il ne serait plus resté aucun moyen de rattacher la nouvelle société à l'ancien monde ; ou bien l'on n'aurait procédé que par tâtonnements, comme des aveugles, sans jamais être assuré d'être parvenu à la vérité. C'est pour éviter ce malheur irréparable que la divine Providence se trouva en quelque sorte nécessaire de se choisir un peuple à part pour le rendre dépositaire des promesses. Or il fallait d'abord l'isoler des autres nations, et l'empêcher de se fondre avec elles, d'embrasser leurs erreurs d'une manière permanente. De là tant de soins et de préparatifs pour fonder ce peuple, tant de merveilles pour constater l'intervention divine, tant de lois particulières, de règlements minutieux, de prohibitions rigoureuses pour empêcher sa fusion avec les nations voisines ; tant d'inspirations et de révélations successives, qui, tout en se corroborant mutuellement, étaient proportionnées à la capacité des générations ; tant de prédictions ayant le même fait pour objet, et qui, assez vagues dans le principe, devenaient plus précises à mesure qu'on approchait de l'époque où ce grand fait allait s'accomplir. La nation judaïque a donc joué dans l'ancien monde un rôle d'une immense importance.

Mais pendant que la divine Providence semblait concentrer sur les Juifs seuls les intérêts de tout le genre humain, elle n'aban-

donnait pas cependant les au leur corruption et à leur sans leur fournir le moyen de la révélation primitive, de rev doctrine, et de ne pas perdre œuvre de la régénération qui d plir. C'est à quoi ont concour nations incessantes des patriar du peuple juif, les longues nombreuses stations des Israël différentes contrées de l'Orient toires sur les nations voisines glorieux empire de Salomon, s lointaines à travers les terre la dispersion des dix tribus, Babylone, qui porta l'émigration extrémités de la terre ; de juives établies de toute antiquité de l'Afrique, dans l jusque dans la Chine ; ces faits importants ont dû se pa nous en ayons eu connaissance le peuple juif était admirablement vues de la Providence ; monde connu, à la porte de frique et de l'Europe, toutes convergeaient vers lui. A mesure s'éloignait des premiers âges bres de la nation juive se dis plus en plus parmi toutes le des monuments authentiques n'étaient alors guère moins rép le sont aujourd'hui. Aussi tout il préoccupé d'un grand événement était l'objet des raisonnements, phes, des oracles des dieux, des sibylles, peut-être aussi mystères.

Mais une ère nouvelle était de briller, un grand mystère à plir, la lumière allait se faire nivers ; il fallait préparer le événement solennel, faciliter la génératrice. Les peuples s'écheurtenant, les empires s'écrou terre est dans l'enfantement l'Occident, un petit peuple, na se lève, s'annonce fièrement avance à pas de géants, et marque quêtes en conquêtes, s'étend, vahit toute la terre, et réun nations sous le même sceptre mes lois et leur impose la Après des siècles de luttes c l'univers jouit enfin d'une paix paraît le *Grand Prophète*, le *S de Dieu*, le *Désiré des nations*, la *paix*, le *Christ*, l'*Emmanuel*. Il abolir la religion ; il vient au l'accomplir, la sanctionner, la déterminer immuablement les dre vraiment universelle. Le est révélé : l'homme a péché l'homme soit puni ; le sang in maux ne saurait laver sa sou de l'homme lui-même, vicié d n'eût pas été une satisfactio d'ailleurs l'homme ne s'appar satisfaction offerte par un ange

nature humaine. Mais le personnage de la rédemption était en même temps Dieu ; comme homme il était libre du péché ; comme Dieu, il avait un mérite infini. Il opéra l'œuvre en remplissant en même temps la double fonction de pontife et de

de phase religieuse est comment la phase de l'accomplissement et de la vérité ; toutes les vérités premières connues ; mais de nouveaux dogmes ; et ce qui autrefois n'était qu'en figures et n'exigeait qu'une foi, est proposé explicitement à la parole que le monde était passé à l'âge adulte. En effet il était libéré de l'idolâtrie et de tous deux systèmes enfantés par l'orgueil et les passions ; il est en effet à ce point, depuis le Christ, aucun nouvel idolâtre ne tenta de s'établir, les anciens allèrent en déclinant.

Il tourna donc les yeux vers les hommes de la vérité, il les écouta avec attention dans les révélations de la parole, la solution des problèmes cherchée si longtemps. La conduite humaine dans l'ordre matériel et moral, la cause et l'origine du mal, la véritable fin de l'homme, son devoir, son Dieu et de parvoies, tous ces grands mystères qui ont si longtemps préoccupé l'humanité sans nuages et sans voiles, ou du moins resta plus que ceux qui sont inéluctables à l'imperfection de notre nature. Il ne suffisait pas à l'Homme-Dieu de briller la vérité, il lui fallut en faire un tribunal conservateur de la vérité, et juge des discussions qui s'élevaient parmi les hommes, il fit par l'établissement de l'Église il entra dans ses vues providentielles à l'homme des moyens de profiter des fruits de la rédemption de parvenir au salut ; ces moyens furent les sacrements.

Une ainsi accomplie, perfectionnée, sur des bases solides, devait nécessairement faire d'immenses progrès et triomphes en triomphes ; c'est ce qui eut lieu en effet, mais ce ne fut pas sans luttes sanglantes ; car les vieilles religions s'avouèrent pas sitôt vaincues ; les préjugés, les passions, les préjugés, les passions ne pouvaient pas leur compte à se rendre à une religion qui préconisait le renoncement à soi-même, la mort de la chair, la lutte perpétuelle avec ses propres penchants. Elles s'insurgèrent avec une violence inouïe contre le nouveau Dieu, et répandirent pendant trois siècles de sang chrétien. Mais ce sang, qui aurait anéanti une œuvre semblable au contraire propager le nouveau Dieu. Enfin l'Évangile triompha, la religion chrétienne s'assit sur le trône du monde. Elle eut aussitôt à subir un

autre genre de combats ; et ceux-ci lui furent suscités par ses propres enfants ; car si jusque-là elle avait eu à lutter contre les erreurs du dehors, c'est-à-dire du paganisme, il lui fallut alors soutenir cette lutte au dedans, c'est-à-dire contre les erreurs nées dans le christianisme même. Elle en triompha comme des premières ; mais il est de sa destinée de les voir perpétuellement se renouveler, selon que le lui a prédit son divin auteur ; car en apportant la lumière au monde, le Christ n'a point changé la nature humaine, et les passions doivent exercer leur ravage jusqu'à la fin des temps, qui est la limite de la seconde phase religieuse.

La religion aura une troisième phase, mais elle n'entre pas dans notre plan : c'est la phase de la plénitude et de la jouissance ; celle-ci n'aura lieu que dans le ciel, but et terme de la religion véritable.

Maintenant comment devons-nous envisager les autres systèmes religieux qui se sont partagé ou qui se partagent encore les différents peuples du monde ? tout simplement comme des hérésies émanées de la religion véritable ; comme des branches coupées et séparées du tronc. Or, comme nous avons trouvé deux phases dans la religion, il y a aussi deux classes d'hérésies : les unes sont sorties de la première phase ; ce sont celles que l'on est convenu d'appeler, assez improprement, religions païennes, et qui seraient mieux nommées *infidèles* ; et leurs erreurs roulent à peu près uniquement sur le premier article du symbole antique, c'est-à-dire la nature de Dieu : les autres sont émanées de la seconde phase, ou du christianisme, et on leur donne proprement le nom d'*hérésies*. Nous allons dire quelques mots des unes et des autres, sans prétendre cependant que l'ordre que nous allons assigner aux hérésies de la première période soit précisément celui dans lequel elles ont paru ; car il règne beaucoup d'obscurité sur les époques reculées où elles ont pris naissance. On pourrait même avancer avec assez de vraisemblance, que toutes se sont manifestées à peu près simultanément, dans une époque très-voisine de la dispersion des peuples après la construction de la tour de Babel.

1° *Hérésies de l'ancien monde.* — Nous pouvons d'abord poser hardiment en principe qu'aucun peuple ne perdit l'idée de l'existence de Dieu. Les erreurs ne roulèrent que sur la nature et sur les attributs de l'Être souverain. Tant que les hommes étaient demeurés réunis, ils avaient conservé assez intact le dépôt des traditions primitives : régis par les patriarches contemporains du déluge ou qui avaient reçu le dépôt de la tradition de Noé et de ses enfants, leur foi était restée pure ; mais la famille humaine grossissant considérablement, il lui fallut se séparer ; les tribus se dispersèrent, on fonda des colonies au loin ; les relations furent interrompues ; les liens de l'autorité patriarcale furent brisés. Cependant le sentiment religieux dominait toujours ; et dans toutes les

émigrations il y avait toujours des individus revêtus d'un caractère sacré qui étaient chargés de présider aux cérémonies du culte, quand ce n'était pas le chef lui-même de la colonie qui remplissait les fonctions de pontife, comme cela arrivait très-fréquemment. Mais à mesure qu'on s'éloignait du temps et des lieux de la révélation, les cérémonies et les institutions durent se modifier, selon les climats, les mœurs, le caractère et les coutumes des peuples. Ceux qui demeurèrent sous le beau ciel de l'Orient n'avaient qu'à lever les yeux pour apercevoir des merveilles sans nombre. Pendant le jour, un astre étincelant de splendeur les inondait sans cesse d'un océan de lumière; c'était lui qui semblait vivifier et féconder la nature, qui faisait germer les grains, mûrir les fruits, qui dorait les moissons, qui pompait les vapeurs de la terre et les répandait ensuite en bienfaisantes rosées. Durant la nuit, un spectacle non moins solennel frappait leurs regards : un autre astre d'un aspect mélancolique, à la lumière douce et paisible, semblait rafraîchir la terre, et provoquer tous les êtres au repos; des myriades de feux scintillaient dans la voûte azurée, de fréquents météores sillonnaient l'espace et semblaient mettre la terre en communication avec le ciel. Cette majesté du firmament les frappait d'étonnement et d'admiration. Le soleil fut pour eux l'image du Dieu véritable; ils se tournèrent vers lui pour prier, afin de rendre grâce au Seigneur de la plus brillante de ses œuvres; jusque-là le culte était encore pur. Mais bientôt ils adorèrent Dieu dans son symbole; puis leurs hommages n'allèrent pas au delà du symbole. Ils supposèrent qu'un astre si régulier dans son cours, si bienfaisant dans ses effets, si constamment le même, devait être mû et dirigé par une intelligence supérieure, ou qu'il avait la vie en lui-même; ce devait être la divinité la plus proche des hommes, celle qui avait été chargée spécialement par le Très-Haut des intérêts de notre monde sublunaire; c'était donc une sorte de médiateur entre lui et les hommes. En conséquence ils l'adorèrent d'une manière explicite. La lune et les étoiles ne pouvaient être que les ministres du soleil; c'étaient des génies secondaires, qui avaient chacun leur mission et leur spécialité; ils eurent en conséquence leur part du culte et des hommages des hommes; et le *Sabéisme* fut organisé : il régna dans l'Asie presque tout entière, mais principalement dans la Chaldée, dans l'Assyrie, dans l'Arabie, la Perse, les Indes, le Pérou, etc.

Cette hérésie en enfanta une autre. Comme les astres du firmament n'étaient pas toujours visibles, et qu'ils se dérobaient périodiquement aux regards de leurs adorateurs, on chercha un symbole de ces prétendues divinités; le feu parut l'emblème le plus frappant; de plus, on le croyait émané du soleil; on alluma donc un feu sacré aux rayons de cet astre; on l'entretint avec un superstitieux scrupule; et on lui rendit les mêmes

hommages qu'au soleil; c'est, ce que nous appelle la *Pyrolâtrie*. Plusieurs écrivains soutiennent que le feu n'a expressément adoré; mais ils sont par les auteurs anciens, contemporains du culte, et qui, par conséquent, devaient connaître ce qu'il en était. Si le feu n'était qu'un symbole, pourquoi regardait-on son extinction comme un crime irrémissible et digne de mort avec de l'eau même le feu domestique? Il est bien difficile de s'expliquer ces choses, si ce n'est en disant que les Indiens ne regardaient pas le feu comme une divinité, mais comme un élément auquel ils attribuaient cet hymne : « Avec des fleurs, ô toi, dieu magnifique, avec des chants et des offrandes, source de lumière et de majesté, nous t'adorons, ô feu; nous t'honorons, ô feu, avec des holocaustes; nous t'honorons avec des louanges, ô toi, dieu d'honneur; nous t'honorons avec du beurre, dieu, source de lumière, visite notre offrande avec les dieux, et fais-en la présentation avec bonté. Ô dieu, nous sommes dévoués à ta sainte loi; maintenez-nous dans la voie du salut. »

Du culte du feu on passa à celui du soleil, et l'on arriva ainsi au *natisme*. La terre est la mère commune de toutes les créatures animées et inanimées; c'est d'elle qu'elles sortent, ou de ses productions qu'elles se nourrissent; c'est par elle que la vie subsiste : on la regarda donc comme le principe. Mais que ferait la terre sans l'eau? Sans les rosées, les fleuves qui viennent développer sa fertilité, elle demeurerait stérile et se trouverait bientôt dénuée de vie. C'est l'eau qui féconde, conserve et entretient tout ce qui a vie, tout ce qui végète, tout ce qui est encore un principe. Le feu, en principe, est un principe, leur commune origine, une partie de sa vigueur, développe ses propriétés, et amène tout, dans la terre, à cet état de maturité et de perfection. Rien ne saurait parvenir sans lui; c'est le troisième principe. Enfin l'air ou l'éther est nécessaire à l'entretien de la vie; c'est lui qui transmet la chaleur, la lumière, qui entretient la fluidité du sang; il est le premier principe à tout ce qui est vivant. L'animal en soit privé un seul instant, il périt infailliblement; ce fut un principe; et ces principes furent l'objet d'adoration. Une fois entrés dans l'esprit des hommes, ils n'avaient point de motif pour disparaître. On divinisa le ciel, les astres, les phénomènes célestes, les mers, les fleuves, les fontaines, les arbres, les animaux, et on arriva ainsi au *panthéisme*.

L'allégorie et le symbolisme furent donc l'autre cause d'hérésie et d'erreur. C'est à l'époque où les traditions primitives étaient encore assez familières, on usa de ces symboles nouveaux pour raconter la vérité réelle : ainsi la terre fut représen-

ayant été longtemps, dans son principe, sous l'empire ou le règne du chaos; vint ensuite l'empire de l'eau ou de l'Océan, qui avait tenu le globe terrestre englouti pendant de longues années, puis celui du feu qui l'avait peu à peu desséché; celui du Soleil qui l'avait enfin inondé de ses rayons. On voulut consigner ces vérités sous des emblèmes et des figures, faute de caractères graphiques qui n'étaient pas encore inventés. On les symbolisa sous la forme humaine accompagnée d'attributs de convention. Peu à peu on s'accoutuma à envisager comme des personnalités le chaos, l'Océan, le feu, la lumière, le soleil, etc. Les langues étant venues à se modifier ou à changer complètement, on garda les dénominations de la langue antique, et comme on ne les entendait plus, on en fit des noms propres. Dès lors les divers phénomènes cosmogoniques devinrent des individus doués d'une vie immensément longue, et comme tels, différents de la nature humaine; c'étaient donc des dieux, ou du moins des êtres surnaturels, soumis à la divinité suprême, mais supérieurs aux hommes; on chercha à déterminer les années de leur règne; on leur composa des légendes toujours basées sur l'allégorie. D'autres les considérèrent comme les ancêtres de la race actuelle, bien dégénérée de ce qu'elle était autrefois.

C'est d'après le même système qu'on symbolisa les principes fécondant et fécondé de la nature, la nature elle-même et tous ses phénomènes, les semences, la floraison, la fructification, la moisson, la crue des fleuves, les travaux de la campagne, le cours du soleil, celui de la lune, des planètes, la succession des saisons, celle du jour et de la nuit, etc., etc. Ces symboles finirent par être acceptés comme des réalités, et le panthéon s'élargissait de jour en jour. Ces allégories étaient en grand honneur chez plusieurs peuples anciens, et particulièrement chez les Egyptiens, les Phéniciens, les Indiens, etc.

Les Assyriens, les Chaldéens et les Babylo niens basèrent leur symbolisme sur l'astronomie; ils divisèrent le temps, l'espace et le lieu en trois zones rapportées à autant de dieux avec lesquels elles se confondirent. La première était le *Temps sans bornes*, identifié avec la divinité suprême, invisible, incompréhensible, éternelle; le *Temps long et borné*, qui est la révolution du firmament, ou du ciel des étoiles fixes; et le *Temps périodique*, qui est la révolution du ciel mobile. Le premier représentant l'éternité, et prend les noms de *Zérouané Akéréne*, *Chronos*, *Saturne*; le second représente le temps assigné par le dieu suprême à la durée du monde créé, exprimé symboliquement par un grand cycle de douze millénaires répondant aux douze signes du zodiaque; on l'appelle *Ormuzd*, *Béhus*, *Jupiter*; le troisième exprime la durée du mouvement du soleil et de la lune, ou la durée des douze mois de l'année; elle reçoit le nom de *Mithra*, *Myllita*, *Vénus-Uranie*.

La reconnaissance, l'adulation, la flatterie, l'orgueil, la servitude, produisirent l'apothéose, nouvelle source d'erreurs. On garda le souvenir des grands hommes qui avaient colonisé les contrées sauvages, bâti des villes, fondé des empires, doté l'humanité de nouvelles découvertes, ou qui s'étaient signalés dans les combats; on leur érigea des monuments, des statues; on institua en leur honneur des fêtes anniversaires qui attiraient un grand concours de peuples. On les honora comme des héros, comme des bienfaiteurs de l'humanité, des demi-dieux; on les préconisa comme envoyés par les dieux, fils des dieux; on finit par les identifier avec les divinités antiques; on leur éleva des temples et des autels, on leur offrit des sacrifices. Plusieurs despotes, se considérant dans leur orgueil comme étant d'une nature supérieure à ceux qui leur étaient soumis, voulurent se faire rendre ces honneurs même pendant leur vie; ils se firent appeler dieux, et décerner les honneurs divins.

Toutes ces erreurs enfantèrent l'idolâtrie, honte éternelle de l'esprit humain, qui s'avilit jusqu'à prodiguer ses adorations et son culte à des objets inanimés, fabriqués par la main des hommes. C'est en vain que certains écrivains modernes voudraient soutenir que jamais l'idolâtrie proprement dite n'a été pratiquée, et que les peuples regardaient les idoles comme des images ou des emblèmes, et non point comme une divinité digne par elle-même de recevoir les hommages des mortels. L'histoire est là pour le démentir; elle fournit la preuve que, si quelques-uns savaient se reporter au delà de l'image, le plus grand nombre s'y arrêtait et rendait son adoration au bois et à la pierre. Voy. les preuves que nous en apportons à l'article IDOLÂTRIE.

Comment ne pas convenir que les peuples anciens aient été réellement idolâtres, quand nous voyons, encore aujourd'hui, de nombreuses tribus trembler devant un animal vivant ou mort, devant une pierre brute, une tuile, une plume, un colifichet, etc., leur offrir des adorations et des sacrifices? Le fétichisme, qui est le degré le plus infime de l'idolâtrie, est encore pratiqué de nos jours par un grand nombre de peuplades de l'ancien et du nouveau continent. Voy. FÉTICHISME.

D'autres peuples, sans être descendus si bas, n'en étaient pas moins tombés dans l'erreur. A mesure que l'on perdait le souvenir de l'histoire réelle de la chute de l'homme, l'origine du bien et du mal devenait un mystère. On se souvenait cependant qu'un être mauvais avait corrompu l'œuvre de Dieu, qu'il avait infecté la race humaine de son poison, et qu'il exerçait toujours des ravages dans les domaines du Créateur. On en fit un être puissant, presque l'égal de Dieu, et qui après avoir commencé avec celui-ci, dans le ciel, une lutte formidable, la continuait encore sur la terre. Il était survenu entre les deux parties belligérantes une sorte de pacte ou de compromis qui, tout en les tenant sans cesse en présence, avait cependant précisé leurs droits mu-

tuels, et ce pacte devait durer pendant un temps déterminé. Cette conception est la base du *Mazdéisme* ou *Magisme* professé par les Perses.

La plupart des nations païennes professaient la croyance en un Dieu suprême, immense, infini, incorporel, éternel, tout-puissant; mais elles supposaient que, trop grand pour s'occuper explicitement de ce monde, il s'était reposé sur des divinités subalternes du soin de le créer, de le régir et de gouverner les hommes; et c'était toujours à ces dernières que l'on rendait un culte, que l'on offrait des adorations et des sacrifices. Or, parmi ces dieux secondaires, il y en avait toujours un qui représentait la divinité suprême et qui en avait les attributs, bien qu'il en fût une production; tels étaient le Brahmâ des Indiens, l'Ammon-Ra des Egyptiens, l'Ormuzd des Perses, le Baal des Syriens, le Zeus des Grecs, le Jupiter des Latins, l'Odin des Scandinaves, etc.

Cependant, à côté de ces aberrations presque générales, il y avait, au fond de l'Asie orientale, un grand peuple qui avait conservé des traditions plus pures et des notions plus saines sur la nature de Dieu et ses attributs. Ce sont les anciens Chinois. Chez eux point d'images, ni d'idoles; point d'apothéose des grands hommes, point d'adoration des astres. Ils croyaient en un Dieu unique, spirituel, infiniment élevé au-dessus du ciel, et néanmoins environnant les hommes de sa providence universelle. Ils enseignaient que ce Dieu voyait tout, même les plus secrètes pensées des cœurs; qu'il fallait le craindre, le respecter et l'adorer; les sacrifices publics lui étaient offerts par la nation tout entière, et c'était le souverain qui remplissait alors les hautes fonctions de sacrificateur et de grand pontife; enfin ils attendaient le Saint qui devait apparaître aux extrémités de l'Asie occidentale. C'est pourtant ce peuple qu'on a accusé d'athéisme; on a prétendu qu'il n'avait pas la moindre notion de Dieu, qu'il manquait même, dans sa langue, de mot pour exprimer la divinité; que, quand il voulait se conformer aux locutions des autres peuples, il était obligé de se servir du mot *ciel* pour désigner l'être souverain; que le ciel matériel était l'unique objet de son culte et de ses hommages. Quant à nous, nous sommes plus portés à croire que le mot *Thien* a, au contraire, signifié Dieu, avant de désigner le ciel matériel (*Voy. DIEU n° xxxi*); et nous mettons une grande différence entre la doctrine des anciens Chinois et celles qui ont été émises par Lao-tseu et Confucius. Ces théosophes, tout en cherchant à moraliser les hommes, ont affaibli malheureusement en eux le sentiment de la divinité, et ont par la suite provoqué la secte rationnelle du *Ju-Kiao*, dans laquelle on se passe totalement de Dieu; en voulant faire aimer et pratiquer la vertu pour elle-même, ils n'ont abouti qu'à faire prendre pour des vertus des pratiques cérémonieuses et maniérées, et à rendre les

Chinois le peuple du monde le plus rempli de suffisance et de mauvaise foi.

Nous ne prétendons pas toutefois que les doctrines anciennes aient été exemptes de tout blâme; car, à côté du culte de Dieu, on vit bientôt s'élever celui des génies; on en fit autant de puissances secondaires, qui commandaient aux éléments, concouraient au gouvernement du monde, et se partageaient les adorations des hommes. Plusieurs personnages des temps héroïques reçurent ensuite une sorte d'apothéose et furent honorés comme des génies. — L'ancienne religion du Japon a cela de particulier, que les hommages sont adressés aux *kamis* tout seuls, sans que les Japonais aient paru admettre de divinité supérieure.

Mille ans environ avant notre ère, il s'éleva, dans l'Asie centrale, l'hérésie la plus singulière et la plus monstrueuse qui ait jamais paru : le *bouddhisme*. A la vue de tous les systèmes absurdes qui se disputaient alors les croyances, et de tous les désordres qui affligeaient la société, les fondateurs de ce système crurent qu'il fallait établir de nouvelles bases de la morale. Dieu fut dès lors tout à fait retranché; on posa même en principe qu'il n'existait pas, non pas toutefois pour pouvoir s'abandonner librement à la fougue de ses passions, comme les athées modernes, car on insista avec encore plus de force peut-être sur la nécessité de faire des bonnes œuvres, d'éviter le mal, de combattre la concupiscence, de se vaincre soi-même; on établit un culte étrangement sévère; on dénonça aux prévaricateurs de terribles châtimens dans l'autre vie. Mais l'ordre moral et matériel de l'univers, le bien et le mal, la vertu et le vice, la jouissance et la souffrance, la vie et la mort, furent considérés comme le résultat nécessaire d'un ordre de choses immuable et inflexible. Tous les êtres depuis l'ange jusqu'à l'homme, au démon, à la brute, à la matière inerte, ont une origine et une fin commune; tous volent dans un cercle immense de mérites ou de démérites, dans lequel ils sont appelés à s'élever sans cesse, et à se spiritualiser de plus en plus en passant successivement dans les diverses conditions des êtres suivant leur degré de perfection, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la béatitude suprême, qui consiste à être perdu dans l'immensité, exempt de toute espèce d'affection, insensible au plaisir et à la peine, à n'avoir plus même conscience de sa personnalité et de son existence; état très-voisin de l'anéantissement, s'il n'est pas le néant même. Cependant nous ne taxons pas ce système d'athéisme; nous le considérons au contraire comme un véritable *panthéisme*, dans lequel l'âme suprême est confondue avec la matière, et en subit nécessairement toutes ses phases et ses accidents.

Le paganisme des Grecs et des Romains, tel qu'il était professé vers l'époque de la rédemption, avait cela de particulier (et de commun cependant avec celui des Indiens), qu'il réunissait toutes les erreurs que nous

venons de mentionner succinctement et beaucoup d'autres encore; on dirait que ces peuples, qui se vantaient à bon droit d'être les plus avancés en civilisation, en sagesse et en science, avaient pris à tâche d'accueillir toutes les absurdités et les erreurs qui avaient pu éclore dans l'esprit humain. Le culte des esprits, le sabéisme, le panthéisme, l'apothéose, l'idolâtrie proprement dite, le fétichisme le plus grossier, les doctrines les plus étranges et les plus opposées avaient été accueillies par eux; il en était résulté parmi eux une absence de foi à peu près universelle; le culte était devenu chez eux une affaire de forme, et une institution purement civile; conséquemment il était incapable de satisfaire le cœur, de moriger l'homme et de le rendre vertueux. Aussi le libertinage le plus éhonté régnait avec empire et ne prenait pas même la peine de se cacher; les devoirs mutuels des hommes les uns à l'égard des autres étaient méconnus et foulés aux pieds; on faisait couler des flots de sang humain pour amuser le peuple dans le cirque et dans les amphithéâtres; les esclaves, les vaincus n'étaient plus regardés comme faisant partie de l'espèce humaine, et on ne se faisait pas le moindre scrupule de les jeter dans les viviers pour engraisser les murènes.

La société, une fois arrivée à cet excès de dépravation jointe à un si haut degré de science et de culture intellectuelle, ne pouvait que tomber dans une complète barbarie et périr. Le Christ vint et la sauva; il jeta les fondements d'un nouvel ordre moral qui, dès son apparition, exerça sa bienfaisante influence; car, il ne faut pas se le dissimuler, bien longtemps avant que l'univers embrassât officiellement le christianisme, et lorsqu'on le persécutait encore, son esprit s'était déjà plus ou moins infiltré dans les mœurs et dans la législation païenne; et, un fait bien remarquable, c'est qu'à dater de cette époque le principe du polythéisme fut aboli pour toujours; car, depuis lors, il ne s'éleva plus aucune hérésie païenne. Mais l'esprit, quoique plus éclairé, n'en était pas moins sujet à l'orgueil, aux préjugés, aux passions; il ne chercha plus guère la vérité en dehors de la religion chrétienne, mais il prétendit l'interpréter et la modifier pour la faire cadrer avec ses idées et ses systèmes, avec son amour propre et ses prétendues lumières; de là une nouvelle série d'hérésies, qui se sont élevées depuis l'établissement du christianisme, en revêtant successivement des formes diverses, en rapport avec les passions, les intérêts et les préjugés du siècle qui les voyait naître.

2° *Hérésies du monde moderne.* — On peut les diviser en différentes périodes. Celles de la première furent l'effet du principe païen que l'on voulut introduire dans la révélation nouvelle. On les comprend toutes sous le nom général de *Gnosticisme*. C'était un mélange confus de la philosophie platonicienne, des mystères de l'Orient, de la magie chaldéenne, de la cabale juive, de la théurgie

égyptienne et de l'éclectisme alexandrin. Dans ce monstrueux système, la révélation divine ne se montrait qu'au second plan; elle était subordonnée aux conceptions fantastiques de la Gnose ou de la connaissance humaine, dont elle devenait seulement une conséquence. Le Gnosticisme était le dernier soupir du paganisme; plusieurs philosophes, en embrassant la religion chrétienne, y apportèrent leurs idées et leurs systèmes, et prétendirent les autoriser par l'Évangile. Les uns crurent y trouver la conception des deux principes; d'autres, leur théorie de la formation du monde spirituel et matériel; d'autres, la doctrine des Eous et des Génies: pour tous, le Christ n'était guère qu'une incarnation, un *avatar*, à la manière des Hindous, d'une puissance céleste, mais secondaire et distincte de Dieu; plusieurs même ne lui prêtaient qu'une existence fantastique. Ces erreurs et toutes celles qui en furent la conséquence subsistèrent, avec de nombreuses modifications, pendant près de trois siècles. Les Manichéens en recueillirent les débris, et préparèrent les hérésies qui s'élevèrent plusieurs siècles après dans l'Asie et dans l'Europe.

Vinrent ensuite les erreurs touchant la nature du Verbe incarné. Le principe païen avait disparu à peu près complètement au commencement du IV^e siècle; et les hérésies gnostiques n'avaient fait que peu de ravages dans l'Eglise chrétienne, parce qu'elles n'y touchaient que par un point, et qu'elles étaient venues du dehors. Mais les hérésies touchant l'Incarnation naquirent au sein du christianisme, y prirent des proportions considérables, causèrent d'immenses ravages, et mirent l'Eglise à deux doigts de sa perte; elle serait même tombée complètement si elle n'eût été soutenue par son divin auteur; cependant ces erreurs étaient encore émanées des anciennes doctrines philosophiques. Ce furent d'abord les Ariens qui enseignèrent que le Verbe était une créature, produite cependant avant tous les siècles, et dont Dieu s'était servi pour créer le monde; ensuite les Nestoriens qui soutenaient qu'il y avait en Jésus-Christ deux personnes, l'une divine et l'autre humaine; puis les Eutychiens qui prétendaient qu'il n'y avait en lui qu'une seule nature, comme une seule personne; les Monothélites, qui voulaient qu'il n'y eût dans l'Homme-Dieu qu'une seule volonté; enfin une multitude d'autres hérétiques qui attaquèrent successivement les dogmes fondamentaux du christianisme.

A peu près dans le même temps s'élevèrent les erreurs sur la grâce et le libre arbitre. Les uns, comme les Pélagiens, nièrent le péché originel et la nécessité de la grâce; les autres, comme les semi-pélagiens, firent encore une part plus large au libre arbitre; d'autres au contraire soutenaient, avec les Prédestinataires, qu'il n'y avait pas de libre arbitre, et que Dieu n'avait pas voulu sauver tous les hommes. Ces différentes erreurs fu-

rent renouvelées dans des temps plus rapprochés de nous.

Le **vii^e** siècle vit naître une hérésie formidable, qui se retrancha de la grande communauté chrétienne, en répudia même le nom et fit bande à part ; c'est le Mahométisme. Ce système se rattache cependant au christianisme, car il a accepté les livres et la tradition des juifs et des chrétiens ; il professe un égal respect pour Moïse et pour Jésus ; et il peut être considéré comme la conséquence des doctrines professées par les Ariens, les Nestoriens, les Eutychiens et les Prédestinatiens ; mais son fondateur rejeta les dogmes de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, la doctrine du péché originel, l'efficacité des sacrements, etc. ; soumit la femme à un servage perpétuel, changea les bases de la morale, et fonda un culte, un symbole et une législation absolument nouveaux.

Cependant un grand schisme se préparait dans le sein du christianisme ; l'Eglise orientale supportait impatiemment la primatie du souverain pontife établie à Rome ; il finit par la secouer tout à fait et à rompre le lien de l'unité. Dès lors, il demeura stationnaire, et s'il ne donna plus occasion à de nouvelles erreurs, il ne fit plus aucun progrès ; la science et la piété allèrent s'affaiblissant de jour en jour, et avec elles les vertus morales et civiles, la bonne foi, l'énergie, la véritable valeur. Séparés volontairement du reste de la famille chrétienne, les chrétiens orientaux ne purent se soutenir ; partout ils succombèrent sous l'autorité musulmane ; et depuis dix siècles ils gémissent sous le joug de la tyrannie la plus despotique.

La saine doctrine et les vertus évangéliques s'étaient réfugiées en Occident : c'est pourquoi les apôtres de l'erreur convergèrent autour du catholicisme pour lui porter des coups funestes. Les hérésies du moyen Age revêtirent un caractère différent de celui des siècles précédents. Ce fut principalement contre l'autorité de l'Eglise qu'on s'insurgea ; on attaqua la hiérarchie ecclésiastique, et l'on chercha à renouveler les erreurs manichéennes. Les Albigeois, les Vaudois, les Pauvres de Lyon et mille autres sectes troublèrent fréquemment la paix de l'Eglise, mais ne lui portèrent pas des coups aussi terribles à beaucoup près que les Sacramentaires des derniers siècles.

Ceux-ci, qui avaient eu pour précurseurs Jean Hus, Jérôme de Prague, Wiclef, etc., regardent comme leurs principaux coryphées

Luther, Calvin, Zwingle, Mélancthon et plusieurs autres, qui tous ensemble organisèrent contre l'autorité de l'Eglise une immense insurrection. Sous prétexte de réforme, ils secouèrent le joug de l'autorité ; et tout en prétendant ramener les peuples à la foi des apôtres, ils abolirent une grande partie des cérémonies religieuses, retranchèrent une portion notable des croyances et des dogmes, rejetèrent presque tous les sacrements, établirent une nouvelle discipline, et appelèrent tout le monde individuellement à se constituer juge de la foi et de la parole de Dieu. Sous le nom de *Protestants*, ils levèrent l'étendard de la révolte, et entraînèrent dans leur défection plusieurs nations puissantes de l'Europe. Mais le principe d'indépendance qu'ils avaient posé ne tarda pas à porter ses fruits, et, depuis trois siècles, les Protestants n'ont cessé de se fractionner en une multitude innombrable de sectes, qui se condamnent mutuellement, mais qui ne manquent pas de se réunir et de faire cause commune, lorsqu'il s'agit de combattre l'Eglise romaine. Ajoutons que l'on trouve dans les différentes communions protestantes la réunion de *toutes* les erreurs sans exception, qui ont affligé l'Eglise depuis l'origine du christianisme.

Le même principe d'indépendance produisit dans le siècle dernier une secte philosophique, qui ne prit point de dénomination particulière, mais que l'on peut nommer la secte des *Incrédules*. Elle se rattache au christianisme, parce que, tout en jouissant de ses bienfaits et de ses lumières, elle avait pour but avoué de le combattre, de l'anéantir et de ramener les hommes à un prétendu culte de la raison et de la vertu, en dehors de tout symbole et de toute révélation. Le règne de cette école impie a passé, mais elle a été remplacée par d'autres erreurs, entre lesquelles on remarque la doctrine du *sensualisme* ou la glorification des sens et des passions, l'école phalanstérienne, celle du *communisme* et du *socialisme*, qui toutes procèdent d'un libéralisme illimité.

Nous croyons devoir faire suivre ce rapide exposé de la statistique religieuse du globe ; il serait fort important d'avoir sur ce sujet un travail exact, et nous espérons que, d'ici à peu d'années, on pourra obtenir des données à peu près certaines. En attendant, nous allons reproduire ici les évaluations des principaux statisticiens du siècle actuel, après lesquelles nous hasarderons la nôtre. On comprend qu'il ne peut être ici question que des religions principales.

Chrétiens dans toutes les communions.	250,000,000	254,485,000	260,000,000	262,000,000	269,000,000	290,000,000
Juifs.	5,000,000	2,450,000	4,000,000	5,950,000	5,000,000	5,000,000
Musulmans.	110,000,000	120,000,000	90,000,000	120,000,000	125,000,000	120,000,000
Bouddhistes.	60,000,000	60,000,000	60,000,000	141,555,000	125,000,000	112,000,000
Sikhs.						3,000,000
Paras.	150,000,000	150,000,000	170,000,000	315,977,000	169,000,000	269,000,000
Bouddhistes.						52,000
Chinois de la secte de Confucius.					5,000,000	
Fétichistes.					115,000,000	30,000,000
Toutes les autres religions.	100,000,000	115,000,000	147,000,000	134,400,000	62,780,000	90,000,000
Total général :	645,000,000	688,000,000	757,000,000	967,770,000	890,045,000	845,032,000

Et par ce simple aperçu que le christianisme est la plus étendue de toutes les religions sur la terre; le bouddhisme seul pourrait avoir un nombre d'adhérents à peu près égal à celui même supérieur; mais ce dernier est loin d'avoir l'universalité pour la vraie religion, puisqu'il ne passe pas les bornes de l'Asie orientale.

Nous voudrions pouvoir ajouter que ces 260 millions de chrétiens appartiennent tous à la véritable Eglise de Jésus-Christ, mais une partie notable est malheureusement tombée dans le schisme et l'hérésie. L'Eglise latine compte 139, 000, 000 d'adhérents; les Eglises orientales 62, 000, 000; et les communions protestantes 59, 000, 000. Le catholicisme l'emporte donc encore de beaucoup sur les autres sectes chrétiennes; il faut encore y ajouter plusieurs communions orientales unies à l'Eglise romaine.

Le mot religion est pris quelquefois improprement pour désigner l'état religieux; c'est en ce sens que l'on dit *entrer en religion* pour embrasser la vie monastique ou religieuse; *les diverses religions*, pour les divers ordres religieux.

RELIGION (GUERRES DE). Cette expression s'emploie particulièrement dans l'histoire de France, pour désigner les trois guerres que se firent au xvi^e siècle les Catholiques et les Protestants, et qui furent terminées, la première par la paix de Saint-Germain en 1570 (elle avait commencé en 1562); la seconde par la paix de Beaulieu, en 1576; et la troisième par la soumission de Paris, en 1594, et par l'Edit de Nantes, en 1698. Pendant ces guerres, avaient eu lieu plusieurs trêves, savoir: pour la première, l'édit d'Amboise en 1563, et l'édit de Longjumeau en 1568; pour la seconde, la trêve de la Rochelle en 1574; et pour la troisième, la trêve de Poitiers en 1577, et la trêve de Fleix, en 1580. — On étend encore le nom de guerres de religion aux guerres de 1621 et de 1625-29, sous Louis XIII, ainsi qu'à la guerre des Cévennes, après la révocation de l'Edit de Nantes, en 1685.

RELIQUAIRES, chasses dans lesquelles sont renfermées des reliques. Les églises étaient riches autrefois de ces sortes d'ornements. Il y avait les grands et les petits reliquaires. Les énumérer serait impossible; nous nous bornerons à signaler, d'après M. Guénébault, les plus célèbres. La chasse de Saint-Pierre, exécutée par Jean de Balduccio, pour l'église de Saint-Eustorge à Milan; celle du maître autel de Saint-Jean de Latran, à Rome; c'est un présent du pape Urbain V; la chasse de sainte Ursule, au grand hôpital de Saint-Jean de Bruges, est renommée, et ornée de peintures exquises d'Emmeling, qui y a représenté la légende si célèbre des onze mille vierges; celle de la cathédrale d'Orvieto, toute couverte d'émail; celle de saint Taurin d'Evreux; de saint Spire à Corbeil; de saint Sébald, dans l'église cathédrale de Nuremberg; de saint Berchaire, dans l'ancien couvent de Montier-en-Der; celle de l'église Saint-Pierre, à Lille, sont les plus célèbres et les plus considérables parmi tant d'autres, qui prouvaient ce que le christianisme savait inspirer dans les beaux arts. Les Vandales de 93 ont presque tout détruit au nom de la liberté. Parmi les tombeaux renfermant des reliques, celui de saint Remi, dans l'église de ce nom, celui de saint Thomas de Cantorbéry, en Angleterre, sont

célèbres. On sait ce que Saint-Denis, la Sainte-Chapelle, Saint-Germain-des-Prés, les cryptes d'Auxerre, etc., renfermaient de richesses en ce genre. Nos musées nous en offrent çà et là quelques débris échappés à l'avidité des spoliateurs. Cependant le goût pour ces sortes de monuments, si intéressants sous le double point de vue de l'art et de la religion, n'est point totalement perdu; et, bien que l'Eglise ne dispose pas aujourd'hui des mêmes ressources qu'autrefois, on a déjà fait plusieurs essais de ce genre en France; nous citerons entre autres la chasse d'argent de saint Vincent de Paul, et la chasse en style gothique de la sainte Robe à Argenteuil, qui ont reçu l'approbation des gens de l'art, quoiqu'elles soient encore fort loin de la richesse des anciens reliquaires.

RELIQUES. 1° On appelle ainsi tout ce qui reste, soit du corps des saints, soit des choses qui ont servi à leur usage. Saint Paul dit que les membres des saints sont les temples du Saint-Esprit; et par conséquent, ces précieux restes conservent quelque chose de la vertu et de la sainteté de ceux à qui ils ont appartenu. Cette idée est le fondement de la vénération que les peuples vraiment chrétiens ont toujours eue pour les restes des saints personnages. L'Ecriture nous apprend aussi que les Israélites, en sortant de l'Egypte, emportèrent les os du patriarche Joseph. Cette dévotion, si naturelle et si raisonnable, est accréditée particulièrement dans l'Eglise catholique. Elle n'est pas moins ancienne que l'établissement du christianisme. Les premiers fidèles s'approchaient des martyrs, tandis qu'on les tourmentait, pour recueillir, avec des linges ou des éponges, le sang qui coulait de leurs plaies, et le conserver dans des fioles qu'ils mettaient dans les sépulcres. L'histoire ecclésiastique rapporte que l'on fit mourir sept femmes qui avaient ainsi ramassé les gouttes du sang de saint Blaise; et quand saint Cyprien eut la tête tranchée, les fidèles avaient étendu des linges autour de lui, pour recevoir son sang. Ils n'étaient pas moins curieux d'enlever les corps des martyrs, ou d'en recueillir les restes; car souvent il ne demeurait que des os ou des cendres, comme quand ils avaient été brûlés ou dévorés par les bêtes; et de là est venu le nom de *reliques*. Ils n'épargnaient point la dépense pour les racheter des mains des bourreaux et les ensevelir honorablement, souvent au risque de leur propre vie; car il y en a qui ont, à leur tour, souffert le martyre pour avoir baisé le corps des martyrs, pour avoir empêché qu'on ne leur insultât après leur mort, pour les avoir recherchés, pour les avoir ensevelis. Il y en eut de jetés dans les cloaques d'où ils avaient tiré les corps saints. On fit mourir Théodore l'Hôtelier, pour avoir retiré le corps de sept vierges d'un étang où on les avait noyées. Les disciples de saint Ignace reportèrent ses reliques de Rome jusqu'à Antioche. Ce soin des reliques était la cause de l'acharnement des païens à dissiper les corps des martyrs après leur mort; joint à cela qu'ils croyaient diminuer par là l'espérance de la résurrection.

« Vous vous flattez, disaient-ils, que vos corps demeureront jusqu'au jour où vous croyez les reprendre, et vous espérez qu'ils seront embaumés et conservés dans des étoffes précieuses, par les femmes que vous avez infatuées de vos rêveries; mais nous y donnerons bon ordre. » Ils les faisaient donc manger aux bêtes; ils les mêlaient avec des corps de gladiateurs ou de criminels suppliciés; ils les précipitaient dans l'eau attachés à de grosses pierres; ils les brûlaient et jetaient leurs cendres au vent. Mais, malgré toutes leurs précautions, la plupart des reliques étaient conservées, soit par le zèle ardent des filèles, soit par les miracles que Dieu opérait souvent en ces occasions. On honorait les tombeaux des martyrs, sitôt qu'ils y reposaient. Plusieurs saints ont souffert le martyre pour avoir été pris veillant et priant aux sépultures des martyrs, ou célébrant leurs fêtes.

Cependant la vénération que les catholiques ont pour les reliques est un sujet de railleries indécentes de la part des hérétiques et des incrédules. Et les hérétiques et les incrédules sont précisément ceux qui recherchent avec le plus d'avidité et achètent à un plus haut prix les objets qui ont appartenu à des personnages célèbres, c'est-à-dire leurs reliques. Ils montrent avec orgueil la canne de Frédéric ou de Voltaire, une plume dont Napoléon a signé une fois son nom, une rose cueillie au rosier planté par Jean-Jacques, un fragment de leurs habits ou de leur mobilier, un autographe d'un littérateur, un objet quelconque qui a appartenu à un voleur ou à un assassin célèbre, et ils se vantent de l'avoir acquis à un prix exorbitant. Or relique pour relique, nous croyons les chaînes de saint Pierre non moins curieuses, en fait de souvenir historique, mais beaucoup plus vénérables que l'épée de Pierre le Grand; nous préférons les ossements de sainte Geneviève à la moustache d'Henri IV, un fragment des vêtements de saint Vincent de Paul à la tabatière du régent, ou au gilet de Nelson.

Toutefois nous conviendrons que la dévotion aux reliques a provoqué plusieurs abus. La race trompeuse des spéculateurs, qui a subsisté de tout temps, à la vue de l'empressement que l'on mettait à les rechercher, s'est mise à en supposer de fausses; et bien qu'il ait été toujours défendu d'en faire trafic, ils n'en savaient pas moins tirer de bons profits des églises auxquelles ils étaient censés en faire présent. Joignons à cela les fraudes, que nous n'appellerons pas pieuses mais coupables, par lesquelles on venait à bout de dérober une relique universellement vénérée, en lui substituant celle d'un autre saint, ou même des débris quelconques. De là le même corps ou le même membre honoré quelquefois dans plusieurs églises différentes, dont chacune croyait posséder la relique réelle et authentique. C'est pour éviter ces abus et d'autres semblables que les conciles et les souverains pontifes ont sagement défendu d'exposer au-

la vénération publique, avant le diocésain ait bien constaté l'acte.

Former autant que possible à la de bâtir les autels sur les martyrs, il est passé en règle latine, de mettre des reliques dans, et dans les pierres consacrées. C'était autrefois un lieu de porter sur soi des reliques saints l'ont pratiqué, en Charles Borromée, qui portait de sainte Sabine. Les généraux les faisaient aussi porter armées, et plusieurs se sont de la victoire à ces saintes c'était principalement dans publiques qu'on implorait leur portait alors en procession, de solennité ; et cette coutume encore aujourd'hui.

On donnait le nom de reliques ou ossements des morts àient fort religieusement dans près que les corps avaient été us enfermaient ensuite dans Quelquefois on les transportait une permission des pontife, auquel on présentait sa qualité de grand pontife.

Les hindous recueillirent avec un respect les os de Thésée, leur ancien roi, les honneurs héroïques. Les hindous ont un respect profond pour les os qui ont appartenu à leur dieu, et dont la plupart se conservent comme des reliques précieuses. L'ordnamme sacrée, le précepte de Mahomet ; le manteau, la partie de la barbe du même dieu, plusieurs autres objets. Ils ont plusieurs choses qui ont été des disciples. Cependant ils ne croient aucune vertu miraculeuse ; mais de les baiser et de leur faire des vœux publics, les jours où on leur fait vénération.

Les hindous temples de l'Hindoustan contiennent de singe conservées avec respect, et que l'on prétend que le singe Hanouman, ministre du roi de Ceylan, marcha à la tête de Ceylan. Dom Constantin, roi de Goa, s'étant emparé de la ville de l'île de Ceylan, y fit que de ce genre, qu'il fit piler et jeter au feu, malgré les protestations du roi du Pégu, qui lui en offrait.

Les hindous conservent avec une vénération moins profonde des dents d'objets qu'ils prétendent avoir appartenu à Gautama ou Chakya Mouni, et leur dieu. Ils entreprennent de longs et dangereux pèlerinages pour l'empreinte de ses pieds, sur le roc, dans l'île de Ceylan.

7° On voit sur la route de Yédo, dans le Japon, auprès du lac Fakone, un petit temple où l'on conserve un grand nombre de reliques. Ce sont des sabres, des épées, des cimenterres, qui passent pour avoir appartenu aux Kamis et aux anciens héros du Japon. On y remarque l'habit miraculeux d'un génie qui s'en servait pour s'élever dans les airs avec la rapidité d'un oiseau. Le poigne de Yori-Tomo, premier Seogoun de l'empire, a aussi trouvé place parmi ces reliques.

RELLYANS ou RELLYANISTES, secte d'Universalistes anglais qui suivent le sentiment de James Relly. Celui-ci avait d'abord exercé le ministère sous la direction de Whitefield, dont il partageait les sentiments ; mais ensuite, révolté par le dogmatisme de son maître, qui admettait, comme Calvin, la réprobation positive, il parcourut les extrêmes et professa le dogme du salut universel. C'est en effet le sentiment de ceux qu'on appelle Universalistes ou Latitudinaires, que Jésus-Christ étant mort pour tous les hommes, tous les hommes seront sauvés. Les Rellyans étendent même aux démons le bénéfice de la rédemption, et pensent qu'ils seront un jour réconciliés avec le ciel. Relly étant allé aux États-Unis, y forma une congrégation qui, après sa mort, fut dirigée par Murray, autre Universaliste venu d'Angleterre. Vers le commencement de ce siècle, les Rellyans avaient cent vingt prédicateurs dans l'Union américaine, et comptaient un certain nombre d'adhérents en Devonshire et en quelques autres comtés d'Angleterre ; ils avaient même une chapelle à Londres. Voy. CONSISTANTS, UNIVERSALISTES, RESTAURATIONISTES.

REMBHA ou RAMBHA, apsara ou nymphe céleste de la mythologie hindoue. Elle naquit de l'écume de la mer barattée par les dieux, et est un des plus beaux ornements de cour d'Indra.

REMEL, cérémonie religieuse des Musulmans qui font le pèlerinage de la Mecque. Elle consiste à faire les sept tournées autour du sanctuaire en se dandinant. Voy. HERWÉLÉ.

REMONTRANTS, surnom donné aux Arminiens, à cause d'une requête ou remontrance qu'ils présentèrent, en 1610, aux États de Hollande. Ces hérétiques préférèrent le nom de Remontrants à celui d'Arminiens. Les Gomaristes, qui leur étaient opposés, furent appelés Contre-Remontrants. Voy. ARMINIENS, GOMARISTES.

REMPHAN, RÉPHAN ou ROMPHAN, nom d'une idole que l'on prétend avoir été adorée par les Hébreux dans le désert. Mais il se pourrait que ce nom ne reposât que sur une transcription fautive d'un terme obscur du prophète Amos ; chap. v, vers. 26. « Vous avez porté la châsse (מִסָּכָה) de votre roi, l'image (פִּזְמוֹן) de vos idoles, l'étoile (כֹּכָב) de votre Dieu. » Or plusieurs interprètes considèrent les mots hébreux *Sicouth*, châsse ; *Kioun* ou *Kévan*, image ; *Kaukab*, étoile, comme des noms propres d'idoles. Et c'est le mot *Kévan* que les Septante ont lu *Réphan*. Il est cer-

tain que Kéwan était le Saturne des Arabes et des Syriens. Grotius pense que Remphan est le même dieu que *Rimmon*, dont le nom en hébreu (רמון) pourrait se lire *Remvan* (רמון).

Kircher, Hammond et d'autres écrivains pensent que c'est le nom d'un roi égyptien-déifié après sa mort et confondu avec la planète de Saturne.

REMURIES, fête que les Romains célébraient en l'honneur des Mânes, et pendant lesquelles ils portaient des mets sur les tombeaux des morts. Cette fête fut ensuite appelée *Lémuries* par le changement de la première lettre. Elle fut d'abord instituée en l'honneur de Rémus, mis à mort par Romulus, son frère, suivant Tite-Live, ou par le tribun Céler, suivant Ovide. Une peste s'étant déclarée après ce meurtre, l'oracle ordonna d'apaiser les mânes de Rémus; c'est pourquoi, toutes les fois que Romulus promulguait des lois ou prononçait une sentence, on plaçait auprès de lui une chaise curule avec le sceptre, le diadème et les autres insignes de la royauté, pour représenter son frère. De plus on institua une fête qui se célébrait le 9 mai, et qu'Ovide décrit ainsi : « Déjà, dans ce temps-là (c'est-à-dire avant le règne de Numa Pompilius), on faisait des présents aux cendres éteintes; déjà le petit-fils purifiait les bustes de ses aïeux embaumés. C'était au mois de mai, qui prend son nom des ancêtres, et qui offre encore des vestiges de cet ancien usage. A minuit, lorsque tout est plongé dans le silence, que les chiens et les oiseaux ne troublent plus le repos des mortels, le petit-fils, plein de respect pour les anciens rites, et craignant de déplaire aux dieux, se lève : ses pieds sont sans gêne, ses doigts joints avec le pouce au milieu, afin qu'aucune ombre ne vienne à la traverse. Il lave ensuite ses mains dans une eau vive, et, prenant des fèves noires, il les met dans sa bouche et il les jette ensuite derrière lui en disant : Par ces fèves que je jette, je me rachète moi et les miens. Il prononce ces paroles neuf fois de suite sans regarder en arrière, car on suppose que l'ombre ramasse les fèves, et qu'elle ne veut pas qu'on cherche à la voir. Il lave de nouveau ses mains et il frappe sur des vases d'airain, demandant que l'ombre abandonne sa maison. Lorsqu'il a dit neuf fois : Sortez d'ici, mânes paternels, il regarde autour de lui et il se flatte d'avoir rempli tout ce qu'exige la religion. » Le même poète ajoute que, pendant les *Rémuries*, les anciens fermaient les temples, comme ils faisaient encore de son temps au mois de février, dans les jours destinés à la fête des morts.

RENARD, animal fort révééré et redouté des Japonais, qui sont persuadés que les corps de ces animaux sont animés par des génies ou démons. Il y en a de deux espèces au Japon, le renard blanc et le renard ordinaire : on considère le premier comme très-intelligent, aussi est-il consulté sur toutes les affaires épineuses; dans toutes les maisons de gens de qualité, ainsi que dans plu-

sieurs de personnes d'une classe inférieure, on voit un petit temple qui lui est consacré, tandis que l'on chasse le renard ordinaire comme un animal pernicieux.

Un Japonais, ayant quelque demande à faire ou se trouvant dans une situation embarrassante, offre à son renard un sacrifice, composé de riz rouge mêlé de fèves. Trouvé-t-il, le jour d'après, que tant soit peu en a été mangé, c'est un signe favorable; si, au contraire, il n'a point été touché, il lui reste peu d'espoir. Voici une anecdote sur le pouvoir miraculeux du renard au Japon.

Un ancien trésorier impérial de Nangasaki, *Takaki Saghemon*, grand-père de celui qui y remplissait le même emploi en 1782, dépêcha, dit-on, un courrier à Yédo, avec des lettres pour les conseillers d'Etat. Peu de jours après, il s'aperçut qu'il avait négligé d'enfermer une des lettres dans le paquet, oubli qui l'exposait à la plus grande disgrâce. Dans son désespoir, il eut recours à son renard et lui offrit un sacrifice : le lendemain matin il vit, à sa grande satisfaction, qu'une partie en avait été mangée; et, rentrant dans son cabinet, il n'y vit plus la lettre. Il en fut fort inquiet jusqu'à ce qu'il en reçût une de son commissaire de Yédo, qui lui fit part qu'ouvrant la boîte, la serrure paraissait avoir été forcée en dehors par une lettre passée entre la boîte et le couvercle; c'était la lettre même qui était restée à Nangasaki. Cette histoire fit naturellement beaucoup de bruit et donna une grande réputation au renard du trésorier. Comme au Japon les renards sont honorés de titres, suivant le degré de leur intelligence et selon les miracles qu'ils opèrent, il obtint pour le sien, à force d'argent, à la cour du Daïri, le titre de *Zid-itsi-i* ou de grand du premier rang de la première classe. Les gens d'esprit se moquent de cette superstition, mais le peuple, par les inspirations des prêtres de Siaka, a une confiance illimitée dans les renards.

Les âmes des renards deviennent à leur tour des démons malfaisants. Quand un Japonais est attaqué d'une maladie noire, il prétend que le renard l'a assailli. Un missionnaire raconte qu'une princesse d'Osakka se prétendant possédée du démon, on tua tous les chiens de la ville pour effrayer le renard renfermé dans son ventre. Mais cette boucherie de chiens ne fut pas plus efficace contre l'épilepsie de la princesse, que le dévouement de plusieurs yama-botsi qui s'étaient sacrifiés pour elle.

RENÉGATS. On donne ce nom à ceux qui ont renoncé à la foi de Jésus-Christ pour embrasser une autre religion. On l'affecte particulièrement aux chrétiens qui se sont musulmans.

RENOMMÉE, divinité allégorique, dont les anciens faisaient la messagère de Jupiter. Les Athéniens lui avaient érigé un temple et l'honoraient d'un culte réglé. Furius Camillus, chez les Romains, lui fit également bâtir un temple. Virgile, dans son *Enéide*, en donne la description suivante :

« La Renommée, de tous les maux la plus

meut avec une inconcevable e, et acquiert dans sa course des ours croissantes. Elle rampe d'a et craintive ; mais bientôt elle s les airs, et tandis que ses pieds terre, elle cache sa tête dans les onstre horrible, immense, le der-produit la terre irritée contre les s pieds extrêmement agiles et des es. Autant elle a de plumes sur utant, chose prodigieuse ! elle a d'yeux qui veillent, de bouches es qui parlent, d'oreilles qui se our saisir les sons. La nuit, elle les cieus et la terre, bruissant re, sans que jamais le doux som-sa paupière : le jour elle se tient lle, ou sur le sommet des toits, late-forme d'une tour ; c'est de là vante les grandes cités, en répan-ment le bien et le mal, la vérité onge dont elle a acquis la con-

A, épouse de Djamadagni et ieu incarné Parasou-Rama. *Voy.*

FUNÉRAIRES. C'était, chez les cérémonie religieuse, instituée rer la mémoire d'une personne : en rappeler le souvenir à ses pas avait lieu chez l'un des pa-mort, et l'on s'embrassait en sor-me si l'on n'eût dû jamais se

Romains, il y en avait de deux s premiers se faisaient dans la mort, au retour du convoi ; les aient lieu sur son tombeau. On manger pour les âmes errantes ; it qu'Hécate, qui présidait aux us le nom de Trivia, venait s'em-mets qu'on y laissait, pour les s âmes. Mais c'étaient en effet les il venaient à la faveur des téné-er tout ce qui se trouvait sur le

peuples anciens avaient des cou-eu près semblables, que l'on re-ore dans plusieurs nations in-

, pièce de chant en usage dans in, et qui se compose d'un pas-criture ou de paroles sanction-Eglise ; et d'une autre partie ap-el, chantée en *solo*, après lequel l en chœur une portion du pré-. Souvent on y ajoute la doxolo-me nouvelle reprise du chœur. se chantent après les leçons des endant les processions, et dans rconstances. On admire les ré-réviaire de Paris, dont les deux it tirées invariablement l'une de t l'autre du Nouveau Testament, nt une concordance presque per-ouvent même il se trouve que la artie renferme la prophétie ou la l'un mystère, d'un événement, et contient le récit de son accom-ctionn. DES RELIGIONS IV.

plissement. Les petites heures ont aussi des *Répons brefs*, qui ne diffèrent des autres qu'en ce qu'ils sont beaucoup plus courts. Enfin on appelle aussi *Répons*, la fin d'un passage des psaumes, chanté par tout le c'œur, et dont la première partie a été chantée par le célébrant ou par les enfants de chœur.

REPOSOIR, autel que l'on élève dans les rues et dans les places publiques, le jour de la Fête-Dieu, et que l'on pare avec le plus grand soin. Lorsque la procession passe devant, on s'y arrête, et le saint sacrement y repose, pendant que l'on chante un motet ou une antienne ; puis le célébrant y donne la bénédiction à la foule. On donne aussi le même nom à l'autel préparé le jeudi saint pour y réserver le saint sacrement, jusqu'au lendemain. Dans le langage populaire ces deux sortes de reposoirs sont appelés *Paradis*, à cause de la quantité de lumières, de fleurs et d'ornements qui les accompagnent.

RÉPROBATION, un des dogmes de la religion chrétienne ; c'est le jugement que Dieu a rendu de toute éternité contre les pécheurs qui meurent dans l'impénitence, par lequel il les a rejetés de devant sa face, et les a condamnés aux peines de l'enfer. La réprobation est un mystère profond et impénétrable, aussi bien que la prédestination : celle-ci fait éclater la miséricorde de Dieu, celle-là sa justice. « Si quelqu'un, dit saint Augustin, veut savoir pourquoi l'un est prédestiné, tandis que l'autre est réprouvé, qu'il sonde, s'il le peut, l'abîme des jugements de Dieu ; mais qu'il se donne de garde du précipice : car il n'y a point d'injustice en Dieu..... Dieu, dit encore ce saint docteur dans un autre endroit, peut sauver quelques-uns sans qu'ils le méritent, parce qu'il est bon ; mais il ne peut damner aucune créature, qu'elle ne l'ait mérité, parce qu'il est souverainement juste. »

RÉSIDENCE, obligation imposée aux bénéficiers de résider dans le lieu de leur bénéfice, afin de pouvoir le desservir. Tout bénéfice à charge d'âmes, comme les évêchés et les cures, exige résidence. La plupart des Pères du concile de Trente, considérant que les devoirs d'un évêque étaient commandés de droit divin, opinèrent que la résidence l'était aussi, puisqu'elle est nécessaire pour bien remplir ces devoirs ; et, quoique le concile n'ait pas expressément décidé cette question, il fit cependant connaître ouvertement ce qu'il en pensait. Il déclara que les évêques qui ne résidaient pas dans leur diocèse, commettaient un péché mortel, et qu'ils étaient obligés de restituer les fruits de leurs évêchés, à proportion de leur absence.

Le même concile exhorte les évêques à contraindre les autres bénéficiers à la résidence, par censures ecclésiastiques, et même par saisie de leurs revenus. Il déclare qu'il n'est pas permis aux ecclésiastiques qui possèdent des dignités dans les cathédrales ou collégiales, ni aux chanoines, de s'ab-

senter pendant plus de trois mois par chaque année.

Ces règlements n'empêchent pas qu'il n'y ait des causes légitimes de s'absenter d'un bénéfice, telles que celles de la charité chrétienne, de la nécessité urgente, de l'obéissance due aux supérieurs, de l'utilité évidente de l'Eglise et de l'Etat.

RÉSIGNATION. On appelle ainsi, en matière bénéficiale, la démission d'un bénéfice. La résignation, lorsqu'elle est pure et simple, se nomme proprement *démission*.

On appelle *résignation en faveur ou conditionnelle*, celle qui ne se fait qu'à la charge que telle personne sera pourvue du bénéfice que l'on résigne. Il n'y a que le pape qui puisse l'admettre. « Les résignations en faveur, et les collations qui s'ensuivent, dit l'auteur du *Traité sur les libertés de l'Eglise gallicane*, sont censées illicites, parce qu'en matière spirituelle, telle que les bénéfices, tout pacte est jugé rendre les conventions simoniaques. On souffre cependant que le pape admette ces résignations, et qu'il confère les bénéfices à ceux en faveur de qui elles sont faites. Mais dans la collation faite par le pape, il ne doit pas y avoir la clause, que *foi sera ajoutée au contenu des bulles*, sans qu'on soit tenu d'exhiber les procurations en vertu desquelles les résignations ont été faites. Il faut nécessairement produire les titres sur lesquels le pape fonde de pareilles grâces.

RESPONSORIAUX, livres d'église qui renferment la suite des répons en usage dans les différentes parties de l'office divin. Ces livres notés portent maintenant le nom d'*Antiphonaires*.

RESTAURATIONISTES. On donne ce nom aux hérétiques qui croient que tous les hommes, bons et mauvais, deviendront finalement saints et bienheureux. Ils soutiennent que Dieu n'a créé les hommes que pour les rendre heureux, et qu'en conséquence de ce dessein il a envoyé son Fils pour opérer le salut jusqu'aux extrémités de la terre; que le royaume du Christ est moral de sa nature, et s'étend aux êtres moraux dans tous les états ou modes d'existence; que l'épreuve de l'homme n'est pas réduite à la vie présente, mais qu'elle se continuera dans le règne de la médiation; et que, comme le Christ est mort pour tous, ainsi, avant qu'il abandonne le royaume à son Père, tous seront amenés à la connaissance et à la jouissance de la vérité, qui a affranchi des liens du péché et de la mort. Ils croient à une résurrection et à un jugement général; alors ceux qui auront profité de leur épreuve en cette vie seront ressuscités pour une félicité plus parfaite, tandis que ceux qui n'auront pas rempli leurs devoirs ressusciteront pour leur honte et leur condamnation, laquelle durera jusqu'à ce qu'ils soient devenus sincèrement pénitents. Ils disent que le châtiment lui-même est une œuvre de médiation, une discipline parfaitement d'accord avec la miséricorde; que c'est un moyen employé par le Christ pour humilier et soumettre

l'obstination de la volonté, et préparer l'esprit à recevoir une manifestation de la bonté de Dieu qui amène le pécheur à un repentir sincère.

Ils prétendent que cette doctrine peut non-seulement être appuyée par des textes particuliers de l'Ecriture, mais qu'elle résulte nécessairement de quelques-uns des premiers principes de la révélation, et qu'elle est liée intimement avec les perfections de Dieu. Quant aux termes bibliques traduits communément par *éternel*, *à toujours*, *à jamais*, et qui sont quelquefois appliqués à la peine des méchants, ils soutiennent qu'ils ne prouvent pas que cette peine sera sans fin, parce que ces expressions ont un sens vague et indéterminé, et que souvent on les emploie dans un sens limité, et que les termes originaux étant fréquemment mis au pluriel, cela démontre clairement que cette période, bien qu'indéfinie, est cependant limitée de sa propre nature.

Cette doctrine avait déjà été professée par différents personnages et ministres protestants d'Angleterre, tels que Jérémie White, du collège de la Trinité, le docteur Burnet, le docteur Cheyne, le chevalier Ramsay, le docteur Hartley, l'évêque Newton, Stonehouse, Petitpierre, Cogan, Lindsay, Priestley, Jebb, Relly, Kenrick, Belsham, Southworth, Smith, etc., lorsqu'elle fut érigée en secte, dans les Etats-Unis, vers le milieu du XVIII^e siècle. Cependant elle n'avait pas fait de grands progrès jusqu'en 1775 ou 1780, lorsque John Murray et Elhanan Winchester s'en constituèrent publiquement les avocats, et la propagèrent de tous côtés. Lorsqu'ils se furent assurés d'un certain nombre de partisans, ils organisèrent, en 1785, une réunion à Oxford, dans le Massachussetts. Alors tous ceux qui faisaient profession de croire à une restauration universelle, c'est-à-dire que les effets du péché et les moyens de salut s'étendaient dans la vie future, employèrent les termes de *Restaurationistes* et d'*Universalistes* comme synonymes, et prirent la dernière dénomination. Durant les vingt-cinq premières années, les membres de la convention universaliste admirent le dogme de la rétribution future; mais, vers l'an 1818, Hosea Ballou avança que toute la rétribution est bornée à ce monde. Ce sentiment est fondé, comme le premier, sur l'ancienne idée gnostique, que tout péché vient de la chair, et que la mort délivre l'âme de toute espèce d'impureté. Plusieurs partisans de ce dernier système adoptèrent subséquemment la doctrine du matérialisme, et soutinrent que l'âme était mortelle, que l'homme tout entier subissait une mort temporaire, et que la résurrection était le grand événement qui introduirait tous les hommes dans la félicité céleste.

Ceux qui depuis ont pris pour eux la dénomination de Restaurationistes, regardèrent ces innovations comme une corruption de l'Evangile, et les combattirent de toutes leurs forces. Cependant, comme la majorité de la convention embrassa ces sentiments,

ent opérer la réforme à laquelle aient parmi les Congrégationnaires uns et les autres appartenaient immanquablement. Ils se séparèrent donc salués et formèrent une association. En conséquence, ils se sont en secte distincte, sous le nom *rationnistes universels*, dans une qui eut lieu à Mendon, dans les setts, le 17 août 1831.

rence entre les Restaurationnistes versalistes, concerne principalement de la rétribution future. Les uns croient que la rétribution entière a lieu dès ce monde même, conduite ici-bas ne saurait influencer la condition future, et que du moment l'homme existe après sa mort, il est aussi pur et aussi heureux que les Restaurationnistes diffèrent de sens avec eux. Ils soutiennent qu'une rétribution ne peut avoir lieu en ce que la conscience du pécheur s'en-ferme, et que ses remords ne croîtraient proportion de ses péchés; que les sont invités à agir en vue de la vie, que si tous devenaient parfaitement dès le commencement de leur existence l'autre vie, ils ne seraient point ~~mais~~ suivant leurs œuvres; que si les introduisait par elle-même dans ~~ils~~ seraient sauvés par la mort et non ~~Christ~~; que s'ils devenaient heureux ~~ils~~ même qu'ils seraient ressuscités des ~~ils~~ seraient sauvés par un moyen ~~et~~ non par un moyen moral, et par ~~ient~~ la félicité sans leur coopération consentement; qu'un pareil sensibilité les motifs qui doivent porter ~~et~~, et ne peut que donner plus de ~~a~~ tentation; enfin qu'il est déraisonnable lui-même et opposé à plusieurs de l'Écriture sainte. *Voy. UNIVER-*

dans les prophètes et dans quelques autres livres, est clairement consigné dans le Nouveau Testament; et Jésus-Christ l'a énoncé formellement. La raison même vient à l'appui de la foi. Elle nous dit que le corps ayant été sur la terre l'instrument des bonnes ou des mauvaises actions de l'âme, il est juste qu'il partage ses récompenses ou ses peines; que l'âme à elle seule ne constitue pas l'homme tout entier; que si l'âme seule était récompensée ou punie, ce ne serait qu'une portion de l'individu qui serait récompensée ou punie pour l'individu tout entier. La résurrection de la chair est un dogme qui ennoblit la nature humaine, et qui relève l'être de l'homme; elle n'a rien d'ailleurs de contraire aux principes généraux de la physique qui nous apprennent que la matière ne périt point; qu'il n'y a pas dans le monde un atome de moins qu'il y en avait au commencement des siècles; que toutes les parties du corps, que la corruption n'a fait que séparer, subsistent dispersées dans le globe terrestre. Dieu peut donc rassembler ces parties quand il voudra, et les réunir aux âmes qui les ont autrefois animées. Les saints Pères, d'après l'Écriture sainte, se servent d'une comparaison propre à faire sentir cette vérité. Les arbres, disent-ils, perdent tous les ans leur verdure, et la reprennent ensuite comme s'ils commençaient à revivre. Les semences meurent, pourrissent et ressuscitent pour ainsi dire en germant et en se reproduisant. Dieu, à qui rien n'est impossible, Dieu, qui a formé toutes les parties de notre corps, pourra user d'un moyen analogue pour les ressusciter.

2° La résurrection des morts fait aussi partie du symbole juédique dressé par Moïse Maïmonide; mais les Juifs qui s'en rapportent aux rêveries des rabbins, pensent que Dieu ressuscitera les corps au moyen d'un petit os ou vertèbre, appelé *loux*, et qu'ils prétendent demeurer intact après la putréfaction du corps. (*Voy. Loux.*) Ils prouvent cette assertion par ces paroles de la Bible : *Dieu conserve les os du juste, et il n'en sera pas cassé un seul*, ou comme on pourrait traduire, *il y en a un qui ne sera pas cassé*. Plusieurs ajoutent que les Israélites ne mourront ressusciter que dans la terre d'Israël; et qu'en conséquence ceux d'entre eux qui auront été inhumés dans des contrées étrangères, seront roulés par des conduits souterrains pratiqués à dessein jusqu'à la terre de Chanaan, où ils ressusciteront. C'est pour éviter les désagréments de ce pénible voyage que plusieurs vont mourir dans la Judée, ou recommandent d'y faire transporter leurs corps après leur mort. Mais nous croyons que ces dernières dispositions sont devenues fort rares, ce qui prouve que les Juifs n'ajoutent plus foi aux fables rabbiniques. (*Voy. GUILBOUL, n° 1.*) On lit encore dans les livres des rabbins qu'un jour la reine Cléopâtre demanda à Rabbi-Méir si les morts ressusciteraient nus ou habillés. Celui-ci répondit par l'exemple du froment que l'on

DIRECTION. Nous n'avons point à parler ici sur le mystère de la résurrection de Jésus-Christ, bien qu'il soit en nous et le dogme fondamental et la christianisme, selon ce que dit saint Paul : « Si Jésus-Christ n'est ressuscité, notre prédication est vaine, et est vaine aussi. » Toutes les églises chrétiennes célèbrent ce grand fait, qui a complété la rédemption humaine, par la plus grande des solennités, que l'on appelle le jour

Nous considérons seulement ici la question générale des morts qui doit à la fin des temps, et qui est un des points essentiels dans plusieurs religions. La résurrection des morts ou de la vie des principaux articles de la doctrine, et en cette qualité il est inévitablement le symbole. Il porte qu'à la fin du monde les hommes, bons et mauvais, et les corps qu'ils ont eus sur la terre iront au jugement de Dieu. Ce qui a été professé dans l'ancienne loi, et trouve d'assez nombreux vestiges

jette nu dans le sein de la terre, et qui en sort avec plusieurs enveloppes, d'où il concluait que les morts ressusciteraient avec des vêtements.

3° Les anciens Perses croyaient aussi à la résurrection des corps, et telle est encore la croyance des Guèbres modernes ; cette vérité est consignée dans le Zend-Avesta, œuvre de Zoroastre. Voici quelques passages du Boudheesch où il en est parlé : « Les veines seront de nouveau rendues aux corps... ; de la terre céleste viendront les os ; de l'eau, le sang ; des arbres, le poil ; du feu, la vie, comme à la création des êtres.... En 57 ans, tous les morts ressusciteront.... leurs âmes d'abord, et leurs corps ensuite, de la même manière qu'ils ont été donnés d'abord.... L'âme reconnaîtra les corps et dira : C'est là mon père, c'est là ma mère, c'est là mon frère, c'est là ma femme, ce sont là mes proches, tous mes parents. Ensuite paraîtra sur la terre l'assemblée de tous les êtres du monde avec l'homme. Dans cette assemblée, chacun verra le bien ou le mal qu'il aura fait, etc. »

4° La résurrection est encore un article de foi chez les Musulmans, et il est énoncé dans le Coran. Voici différents passages où cette croyance est consignée : « Nous vous avons créés de terre ; vous y retournerez, et nous vous en ferons sortir une seconde fois... Vous étiez morts, Dieu vous a donné la vie ; il éteindra vos jours, et il en rallumera le flambeau. Vous retournerez à lui... Vous reparaitrez devant le Très-Haut, et il vous montrera vos œuvres... Il vous rassemblera tous au jour de la résurrection... Dieu fait jaillir la vie du sein de la mort, et la mort du sein de la vie. Il fait éclore au sein de la terre les germes de la fécondité. C'est ainsi que vous sortirez de vos tombeaux... Il a formé toutes les créatures, il ranimera leurs cendres... Dieu a créé tout le genre humain dans un seul homme ; la résurrection universelle ne lui coûtera pas davantage... L'heure viendra, on ne peut en douter ; Dieu ranimera les cendres qui sont dans les tombeaux... L'homme ignore-t-il que nous l'avons créé de boue ? Cependant il dispute opiniâtrément. Il propose des arguments, et, oubliant sa création, il s'écrie : qui pourra ranimer des os réduits en poussière ? Réponds : celui qui leur a donné l'être, la première fois, les ranimera... Ignorent-ils que Dieu, qui a créé le ciel et la terre sans effort, peut aussi faire revivre les morts ?... Malheur à ceux qui nient la résurrection ! L'impie et le scélérat rejettent seuls cette vérité... Au jour du jugement Dieu les précipitera dans l'enfer, etc. »

5° « Les Incas, dit Garcilasso de la Véga, croyaient la résurrection universelle, sans pourtant que leur esprit s'élevât plus haut que cette vie animale, pour laquelle ils disaient que nous devions ressusciter, et sans attendre ni gloire ni supplice. Ils avaient un soin extraordinaire de mettre en lieu de sûreté leurs ongles et les cheveux qu'ils se coupaient, ou qu'ils s'arrachaient avec le

peigne, et de les cacher dans les fentes ou dans les trous des murailles. Si par hasard ces cheveux et ces ongles venaient à tomber à terre avec le temps, et qu'un Péruvien s'en aperçût, il ne manquait pas de les relever d'abord, et de les serrer de nouveau. Cette superstition me donnait souvent la curiosité de leur demander le but qu'ils se proposaient par là ; et ils m'en alléguaient tous la même cause. « Savez-vous bien, me disaient ils, que tout ce que nous sommes de gens, qui avons pris naissance ici-bas, devons revivre dans ce monde, et que les âmes sortiront des tombeaux avec tout ce qu'elles auront de leur corps. Pour empêcher donc que les nôtres ne soient en peine de chercher leurs ongles et leurs cheveux, car il y aura ce jour-là bien de la presse et bien du tumulte, nous les mettons ici ensemble, afin qu'on les trouve plus facilement ; et même, s'il était possible, nous cracherions toujours dans un même lieu. » Francisco Lopez de Gomara, parlant de l'inhumation des rois et des grands seigneurs du Pérou, s'exprime en ces termes : « Quand les Espagnols ouvraient ces tombeaux, et en jetaient les ossements çà et là, les Péruviens les priaient de n'en rien faire, afin qu'ils se trouvassent ensemble, lorsqu'il faudrait ressusciter. Par où l'on peut voir qu'ils croyaient la résurrection du corps et l'immortalité de l'âme. »

6° Plusieurs autres peuples païens ont également le dogme de la résurrection. Nous avons lu quelque part que, dans un pays dont nous ne pouvons nous rappeler le nom, les habitants sont dans l'usage d'enterrer les morts la tête en bas, afin qu'ils puissent sortir de leurs tombeaux plus facilement ; car ils s'imaginent que la terre est plate, et qu'à la fin du monde elle sera retournée sens dessus dessous.

RETRAITE. On donne ce nom à une pratique de piété en usage dans l'Eglise catholique. Elle signifie, dans le sens le plus général et le plus étendu, une séparation volontaire d'avec le monde, pour vaquer plus librement au soin de son salut dans la solitude et dans le silence. Chacun pourrait, à la rigueur, pratiquer cette sorte de retraite dans sa propre maison ; mais comme les couvents et les séminaires sont bien moins exposés au bruit et au tumulte que les maisons particulières, on entend spécialement par le mot de *retraite* le séjour qu'une personne va faire, pour un certain temps, dans un couvent ou dans un séminaire, pour s'y adonner aux exercices de piété, sous la conduite de quelque directeur éclairé.

— Il y a en France des communautés de religieuses qui portent le nom de *Filles de la retraite*.

RÉVÉLATION. On entend par ce mot les marques extérieures et sensibles, par lesquelles Dieu a manifesté aux hommes ses lois, ses mystères et ses volontés. La révélation a commencé au premier homme, et s'est perpétuée jusqu'à Jésus-Christ et aux Apôtres. Pendant cet espace de temps, qui embrasse une période de quatre à six mille ans,

ne a été presque non interrompue. Pour nous en tenir aux témoignages consignés dans les livres voyons la révélation divine comme le paradis terrestre, continuée à travers les générations, comme l'innée, renouvelée à Noé, puis à Adam, à Isaac, à Jacob, aux douze ce dernier, puis reparaitre, au dire, sous une forme nouvelle, et d'une manière presque permanente à la consommation de la révélation à l'établissement de l'Eglise. Ce n'est pas de croire que la révélation que pour la seule postérité des Hébreux, mais que les Israélites, en qualité de la promesse, et de conservateurs de la loi, ont dû être l'objet spécial de la révélation du Très-Haut, et cela dans toutes les nations; mais les autres peuples n'avaient pas pour cela été abandonnés; ou du moins, ils avaient les vérités fondamentales, et n'avaient en accuser qu'elles-mêmes. Les enfants de Noé avaient porté la révélation primitive dans toutes les parties de la terre, et elles y avaient été maintenues par la dispersion des Juifs et de la science moderne en ce jour des traces indélébiles. La révélation était nécessaire, parce que l'homme, abandonné aux lumières et à la raison, est incapable de saisir le Dieu et les moyens de parvenir à lui. Comme l'expérience le démontre, il ne convient pas aux philosophes, qui accordent le plus à la raison, de nier la nécessité est admise dans tous les religions; car tous les peuples ont des dogmes erronés qu'ils professent par l'intervention divine et une révélation.

Si que les Egyptiens avaient leur *Osiris*, les Grecs leur *Orphée*, et de d'hommes prétendus inspirés; pour *Numa*, les Persans leur *Zoroastre*. Les Musulmans ont leur *Mahomet*, leur *Vyasa-Déva*, regardé comme leur volumineuse compilation instruit par Brahmâ ou plutôt de Brahmâ lui-même; cent peuples ont leur *Bouddha*, perpétuel des destinées de l'homme; les Chinois leur *Fo-hi* et leur *Confucius*. Les habitants de l'Amérique rapportaient à eux et leurs doctrines à des hommes par la divinité, et honorés comme les Mexicains à *Quetzalcoatl*, les Incas à *Manco*. Tant il est vrai que tous les peuples ont ce grand principe, que les peuples peuvent être instruits de la révélation de la divinité elle-même.

Les hommes disent que la révélation divine à l'établissement de l'Eglise nous ne prétendons pas pour le pouvoir ou la volonté du Dieu, nous voulons dire seulement que la religion est complète, et

que nous ne devons plus attendre ni changement, ni modification, ni dogmatisme nouveau, comme le prétendent certains esprits inquiets; mais cela n'empêche pas que Dieu ne puisse favoriser ses élus de grâces particulières, telles que de visions, d'inspirations, etc., par lesquelles il leur découvre quelques-uns de ses desseins sur eux-mêmes ou sur les autres.

RÉVÉRENCE. 1^{re} Divinité romaine qui est, suivant Ovide, fille de l'Honneur et de la Majesté.

2^o On donne communément le titre de *Révérence* aux religieux ou religieuses quand on veut les traiter honorifiquement. On leur dit : *Votre Révérence*; comme au pape, *Votre Sainteté*; aux cardinaux, *Votre Eminence*; aux évêques, *Votre Grandeur*. — Les prêtres ou ministres de la religion anglicane prennent également le titre de *Révérends*.

RÉZAMIS, sectaires musulmans, branche des Schiites; ils disent que l'imamat passa d'Ali à Mohammed, fils de Hanifiya, de lui à son fils Abdallah, puis à Ali, fils d'Abdallah, puis à Abbas et à ses enfants jusqu'à Mansour. Quelques-uns d'entre eux croient la divinité incorporée dans Abou-Moslem, et d'autres dans Mokanna. Voy. *IMAM*.

RHABDOMANCIE, divination par les baguettes. Le prophète Osée parle, au chapitre iv, de celle qui était en usage chez les Hébreux de son temps, et que Rabbi Moïse Samson décrit ainsi : « On écorçait, seulement d'un côté, et dans toute sa longueur, une baguette, qu'on lançait en l'air; si, en retombant, elle présentait à la vue la partie écorcée, et qu'en la jetant une deuxième fois elle montrât le côté non dépouillé d'écorce, on en tirait un heureux présage. Au contraire, il passait pour funeste, quand, à la première chute, la baguette laissait voir le côté non écorcé; mais quand, à chaque fois, elle présentait la même face, soit couverte, soit dépouillée, on en augurait que le succès serait mêlé de bonheur et de malheur. »

Les Scythes et les Alains devinaient par le moyen de certaines branches de saule ou de myrte.

Les Germains coupaient en plusieurs pièces une branche d'arbre fruitier, et, les marquant de certains caractères, les jetaient au hasard sur un drap blanc. Alors le père de famille levait ces branches les unes après les autres, et en tirait des augures pour l'avenir, par l'inspection des caractères. Cette divination a quelque affinité avec la Belomancie. Quelques auteurs en attribuent l'invention aux nymphes nourrices d'Apollon. Les insulaires de Métélin se servaient d'une baguette de tamarix, et croyaient qu'Apollon avait donné à cette plante la vertu de deviner.

Ce genre de divination était fort répandu dans l'Europe chrétienne du moyen âge, qui l'avait sans doute reçu des Germains. Le titre 14 de la loi des Frisons porte que, pour découvrir l'auteur d'un homicide, l'épreuve des baguettes se ferait dans l'église, et que, auprès de l'autel même et des saintes reliques,

on demanderait à Dieu un signe évident, qui ferait discerner le vrai coupable d'avec ceux qu'on accusait fausement. Cela s'appelait le sort de la baguette, *Tan-ten* ou *teenen*.

Plus tard, on se servit de la baguette pour découvrir les choses cachées, les trésors, les voleurs, les sources d'eau, etc. Communément on prend une baguette de coudrier ou d'amandier ; quelque-uns ont l'attention de la couper pendant la nuit, à une certaine saison et pendant un certain quartier de la lune ; les uns la choisissent fourchue, la tiennent des deux mains par les deux branches, et prétendent qu'elle fait malgré eux un mouvement de rotation lorsqu'ils sont sur la trace des objets cherchés ; d'autres se servent d'une baguette droite, et cueillie indifféremment à toute espèce d'arbres. Quoique ce genre de superstition soit tombé maintenant dans un grand discrédit, on trouve cependant encore les gens qui se font fort de découvrir les sources au moyen de la baguette.

On peut encore rapporter à la rhabdomancie l'usage du *Litus* chez les Romains. Voy. *LITUS*.

RHADAMANTHE, un des juges des enfers selon la mythologie gréco-latine. On le disait fils de Jupiter et d'Europe, et frère de Minos. Après avoir tué son frère, il se réfugia à Calée en Béotie, où il épousa Alcène, veuve d'Amphitryon. Il s'acquit la réputation du prince le plus vertueux et le plus modeste de son temps. Il alla s'établir, suivant les uns, en Lycie, et, suivant d'autres, dans quelque-une des îles de l'Archipel, sur la côte d'Asie, où il fit plusieurs conquêtes, moins par la force des armes que par la sagesse de son gouvernement. Ce fut cette équité et cet amour pour la justice, qui le firent mettre au nombre des juges de l'enfer, où il juge les peuples d'Asie et d'Afrique. On avait une si haute opinion de son équité, que, lorsque les anciens voulaient exprimer un jugement juste, quoique sévère, on l'appelait, suivant Erasme, un jugement de *Rhadamanthe*. C'est lui, dit Virgile, qui préside au Tartare, où il exerce un pouvoir formidable : c'est lui qui informe les crimes et les punit ; il force les coupables de révéler eux-mêmes les erreurs de leur vie, d'avouer les crimes qui ne leur ont procuré que de vaines jouissances, et dont ils ont différé l'expiation jusqu'à l'heure du trépas. C'est du nom de Rhadamanthe qu'on appelle jugement *Rhadamanthien* les serments qu'on faisait en prenant à témoin des animaux ou des choses inanimées. Ainsi Socrate avait l'habitude de jurer par le chien et l'oison ; et Zénon, par la corne. Rhadamanthe apparaît à Hercule à l'entrée de l'enfer. Il est ordinairement représenté tenant un sceptre et assis sur un trône près de Saturne, à la porte des Champs Élysées.

Le nom de Rhadamanthe pourrait venir de *Rhadamant*, *radā*, donner son, et *manth*, la mort, ou *manthā*, les morts ; il est fils d'Europe, d'où le nom oriental est *manthā*, et d'où vient ou l'enfer.

RHAPSODES. Les anciens Grecs don-

naient ce nom à ceux qui allaient de ville en ville, chantant des hymnes en l'honneur des dieux, dans les cérémonies religieuses et dans les fêtes publiques. Homère avait sans doute la même profession ; et ses poèmes immortels sont probablement le recueil coordonné des différents morceaux qu'il avait ainsi composés. Dans la suite on appela Rhapsodes ceux qui chantaient en public des fragments détachés des poèmes d'Homère et d'Hésiode. Ils étaient habillés de rouge, quand ils chantaient l'Iliade, et de bleu, en chantant l'Odyssée.

La fête des *Rhapsodes* faisait partie des Dionysies ou fêtes de Bacchus. On y récitait des *rhapsodies* ou tirades de vers, en passant devant la statue de ce dieu.

RHÉA, divinité grecque, la même que Cybèle, femme de Saturne et mère de Jupiter. Hésiode la dit fille du Ciel et de la Terre et sœur des Titans. Orphée l'appelle fille de Protogone, c'est-à-dire du premier père. Saturne son époux, pour éluder l'oracle, qui avait annoncé qu'il serait détrôné par l'un de ses fils, dévora ses enfants dès que Rhéa les mettait au monde ; mais celle-ci, étant accouchée de Jupiter, présenta à son mari une pierre emmaillottée qu'il engloutit sur-le-champ. Apollodore dit que pour sauver son enfant dont elle était enceinte, elle se retira en Crète, où elle accoucha dans un antre appelé Dicté, et donna l'enfant à nourrir aux Curètes et aux nymphes Adrasté et Ida. Les habitants de Crète, au rapport de Diodore, racontent que de son temps on voyait encore la maison de Rhéa entourée d'un bois sacré de cyprès, très-ancien, dans le territoire de Gnosse, où les Titans avaient habité.

Voici la fable que les prêtres égyptiens racontaient à son sujet, pour faire agréer au peuple les changements qu'ils durent faire à leur année :

Rhéa, avant eu un commerce secret avec Saturne, devint grosse : le Soleil, qui s'en aperçut, la chargea de malédictions, et prononça qu'elle ne pourrait accoucher dans aucun mois de l'année. Mercure, qui, de son côté, était amoureux de Rhéa, parvint aussi à gagner ses bonnes grâces. Elle lui fit part de l'embarras où elle se trouvait. En reconnaissance des faveurs qu'il en avait obtenues, Mercure entreprit de garantir cette déesse de la malédiction du Soleil. La sagesse d'esprit qui le caractérise lui fournit pour y parvenir un expédient très-singulier. Un jour qu'il jouait aux dés avec la Lune, il lui proposa de jouer la soixante-douzième partie de chaque jour de l'année. Mercure gagna, et perdant de son gain, il en composa cinq jours qu'il ajouta aux douze mois de l'année. Ce fut pendant ces cinq jours que Rhéa accoucha : elle mit au monde Isis, Osiris, Orus, Typhon et Nephthé. C'est ainsi que l'année égyptienne, qui n'était d'abord que de 360 jours, reçut les cinq jours supplémentaires qui lui manquaient.

RHEMOTHES, anciens moines de l'Orient, qui sous prétexte de retraite et de séparation d'avec les mondains, frondaient la prave des plus braves gens par des cen-

nvectives et de calomnies, en-
mônes des vrais pauvres par des
euses et injustes, et sous un ex-
et dévot, sous un habit sale et
apient les véritables fidèles.
NS, hérétiques d'Égypte, dis-
torius, qui enseignait que les
e trompaient jamais et qu'ils
aison ; qu'aucun d'eux ne serait
ir ses sentiments, parce qu'ils
ensé ce qu'ils devaient penser.
e que les anciens Gaulois ho-
ne une divinité ; ils croyaient
qui les animait au combat, qui
le courage et la force pour
rives : aussi l'invoquaient-ils
milieu des dangers. Lorsqu'ils
t la fidélité de leurs femmes,
aient d'exposer sur le Rhin les
ils ne se croyaient pas les pères,
allait au fond de l'eau, la femme
adultère ; si au contraire il sur-
venait à sa mère, le mari, per-
chasteté de son épouse, lui ren-
once et son amour. L'empereur
nous apprend ce fait, ajoute que
engeait, par son discernement,
à la pureté du lit conjugal.
MURGEAIS, secte de protestants
qui tirent leur nom du village de
situé à peu de distance de Leyde
ils regardent ce village comme
lieu, à cause de la facilité qu'ils y
ont le baptême dans une eau
selon les principes de leur secte.
semblent deux fois l'année, savoir,
cette et le dernier dimanche du
M, pour célébrer fraternellement
our y être admis, il suffit de vivre
ent, selon les devoirs prescrits
e, quelque opinion qu'on ait d'ail-
n suivant le préjugé de sa secte,
ssence et la nature de ce sacre-
te des Rhinsbourgeois, connue
nom de *Collégiens*, s'est éteinte
siècle dernier. *Voy. COLLÉGIENS*.
fille de Neptune et de Vénus,
l'île de Rhodes, dont le mythe
ns Pindare. Lorsque les dieux
nt la terre, Apollon, qui était
n'eut point de dividende. A son
l'Olympe, il s'en plaignit à Ju-
demanda l'île de Rhodes qu'il
le fond de la mer. Jupiter la lui
Apollon l'ayant élevée à la sur-
es en fit son domaine. Il y ren-
ne Rhodé mère de sept fils, que
elle Héliades, et dont il cite les
: Ochime, Cercaphe, Macarès,
ès, Triopas et Candale. L'aîné
de Camère, Jalyse et Linde. Ils
entre eux le patrimoine de leur
n ordonna à ses fils de sacrifier
ant toutes les autres divinités.
nse, Jupiter couvrit toute l'île
l'or, d'où il fit pleuvoir sur les
s richesses infinies : allégorie
prend que ceux qui honorent la
comblés de biens,

RHOMBE, instrument magique des Grecs.
C'était une espèce de toupie de métal ou de
bois, dont on se servait dans les sortilèges ;
On l'entourait de lanières tressées, à l'aide
desquelles on la faisait pirouetter. Les magi-
ciens prétendaient que le mouvement de
cette toupie magique avait la vertu de don-
ner aux hommes les passions et les mouve-
ments qu'ils voulaient leur inspirer. Quand
on l'avait fait tourner dans un sens, si l'on
voulait corriger l'effet qu'elle avait produit,
et lui en faire produire un contraire, le ma-
gicien la reprenait, l'entourait en un autre
sens, de sa bandelette, et lui faisait décrire
un cercle opposé à celui qu'elle avait déjà
parcouru. Les amants malheureux la faisaient
tourner en adressant à Némésis des impré-
cations contre l'objet de leur amour, dont ils
étaient dédaignés.

RIBHAVAS, personnages de la mythologie
hindoue, les premiers mortels qui aient reçu
les honneurs de l'apothéose, qu'ils durent
à l'ascendant de leur vertu, à l'effracité de
leurs prières, de leurs chants, de leurs sa-
crifices et de leurs œuvres. Ils vivaient à une
époque bien antérieure à la distinction des
castes parmi les Indiens. C'étaient trois frè-
res, fils de Soudhanvan, membre d'une fa-
mille patriarcale célèbre parmi les antiques
familles des Aryas de l'Inde ; la tige de leur
race était le fameux Angiras, un des person-
nages les plus vénérés dont la tradition des
Védas ait conservé le souvenir. Ces livres
sacrés représentent les Ribhavas comme des
hommes justes et probes, accomplissant au
sein de leur tribu les fonctions inhérentes
au sacrifice, se livrant au travail des mains,
exerçant la pratique des arts utiles. Fils pieux
et reconnaissants, ils rendirent la jeunesse
à leurs parents déjà épuisés et brisés par
l'âge ; charitables même envers les étran-
gers, ils ressuscitèrent une vache qui était la
possession d'un Richi ; à peine le richi eut-
il imploré le secours de l'aîné des trois frè-
res, que celui-ci forma une vache nouvelle,
semblable à celle qui était morte, en la re-
couvrant de la même peau, et la rendit à son
veau qui était resté seul. Zélés pour les
dieux, ils mirent leur art à leur service, et
formèrent pour les Aswinas un char roulant
bien et tournant rapidement ; par un pro-
dige plus grand encore, ce char, pourvu de
trois roues, avançait sans rênes et sans
chevaux. Enfin, par leurs actions méritoires,
ils finirent par obtenir des dieux, avec le dou-
divin de l'immortalité, la jouissance des li-
bations présentées par les races des mortels
aux maîtres de la vie et de la lumière, et ils
furent en effet invoqués eux-mêmes sous le
titre de Dévas. M. Nève, dans son *Essai sur
le mythe des Ribhavas*, d'où nous avons tiré
ce que nous venons de dire, trouve, dans
les prodiges que signale leur légende, le sou-
venir de différentes modifications apportées
par eux dans l'agriculture et dans le culte
religieux, à moins qu'on n'aime mieux y voir
la trace de certains phénomènes observés
par eux.

Les noms des trois frères sont *Ribhou*, *Vi-*

bhavân et *Vâdja*, mais on les appelle collectivement *Ribhavas* du nom de l'ainé. MM. Nève et Lassen rapprochent le nom de *Ribhous* ou *Ribhavas* de celui d'Orphée, Ὀρφεύς (1). Les *Ribhavas* sont, comme Orphée, des chantres divins, des prophètes, des théologiens; comme lui, ils sont antérieurs à l'établissement d'un culte régulier, mais plus corrompu que celui de leurs temps; comme lui enfin, ils ont préparé parmi les tribus dispersées le règne des idées religieuses et des lois civiles.

Les *Ribhavas* sont pris aussi comme personnification des rayons solaires.

RICHIS, nom générique que les Hindous donnent à d'anciens personnages sanctifiés. On les regarde communément comme nés de l'union de Manou-Swayambhouva et de Sataroupa son épouse. On en compte sept classes différentes, qui sont : 1° les *Dévarchis*, ou les Richis célestes ; 2° les *Brahmarchis*, ou Richis de l'ordre brahmanique ; 3° les *Maharchis*, ou grands Richis ; 4° les *Paramarchis*, ou premiers Richis ; 5° les *Radjarchis*, ou Richis de race royale ; 6° les *Kandarchis*, ou Richis qui expliquent les védas ; 7° les *Sroutarchis*, ou Richis à qui l'Écriture sainte est révélée. Les Richis proprement dits, ou *Saptarchis*, sont les sept grands saints qui président aux sept étoiles de la Grande-Ourse (*septem-triones*). Leurs noms sont : Marichi, Atri, Angiras, Poulas'ya, Poulaha, Kratou et Vasichtha. D'autres les nomment *Kasyapa*, Atri, *Vasischtha*, *Viswamitra*, *Gotama*, *Djamadagni* et *Bharadwadja*. Au reste, il règne beaucoup de vague sur les individus qui font partie de ce collège sacré; souvent même les différents ordres de Richis sont confondus et réduits à un seul. Plusieurs de ceux qui composent ces différentes classes sont l'objet d'une légende merveilleuse, qui est rapportée à leur article respectif. Voy. aussi **KRITTIKA**, **ABONDHATI**, et **RIKCHA**.

RICHYASRINGA, personnage de la mythologie hindoue, dont M. Langlois raconte ainsi la légende : « Richyasringa était un solitaire, fils de Vibhândaka et d'une daine : aussi portait-il une petite corne sur le front; de là son nom, qui signifie le *Richi à la corne*. Une sécheresse désolait les États du roi Lomapâda. La cessation de ce fléau était attachée à la présence du jeune Richyasringa, élevé par son père dans une profonde solitude, loin de tout être humain. Pour le séduire, on lui envoie des bayadères vêtues en mourus. Elles s'approchent peu à peu de lui, attirent son attention par leurs jeux, puis, rejetant leur vêtement emprunté, elles se montrent dans tout l'éclat de leur beauté à Richyasringa, qui, surpris de ce spectacle nouveau, vient causer avec elles. Elles lui parlent de leur ermitage où elles l'invitent à venir. Lui-même, il les reçoit dans le

(1) En effet la première syllabe, qui constitue une voyelle simple en sanscrit, peut se prononcer *er*, *ar*, *or*, le *o* grec est l'équivalent du *ou* sanscrit, et première ne contestera l'identité du suffixe grec *os* avec le suffixe sanscrit *os*, *ar*.

sien, leur présente des fruits. Elles répondent à cette politesse en lui donnant des fruits confits et une liqueur enivrante. Elles l'embrassent, le charment par leurs caresses, et bientôt après se retirent par la crainte du père qui survient. Son fils lui raconte l'arrivée de ces hôtes; il lui en fait la description. Ce sont des *Rakchasis* (démons femelles), dit Vibhândaka, il faut s'en méfier. Mais, malgré sa défense, Richyasringa veut les revoir; elles finissent par le séduire et l'emmerer avec elles. A son arrivée, la pluie tomba du ciel, et le roi Lomapâda lui donna Santâ, sa fille, en mariage.

RIGVÉDA, le premier des quatre védas, les plus anciens des livres sacrés des Hindous. Il contient environ 250,000 slokas ou distiques. Dans la compilation de Vêda-Vyasa, c'est Péla qui fut chargé du soin d'enseigner le Rigvéda. Ce livre est une collection d'hymnes et de chants religieux d'une haute portée philosophique, théologique, historique et morale. Voy. **VÉDA**.

RIKA ou **RIKAT**, partie de la prière canonique des musulmans; elle consiste dans les différentes postures que doit prendre tout fidèle qui satisfait à ce devoir religieux, c'est-à-dire en stations, inclinations, prosternations, sessions, accompagnées de formules liturgiques, et de la récitation de passages du Coran. Les cinq *Namaz* du jour contiennent ensemble vingt-neuf *Rikats*, dont dix-sept passent pour être de précepte divin, et les autres d'obligation imitative. Tous les musulmans s'en acquittent avec fidélité; les dévots en font même davantage. Nous donnons la formule du *Rikat* à l'article **NAMAZ**.

RIKCHA, personnification indienne de la constellation de la Grande-Ourse. C'est sans doute l'analogie phonique qui existe entre ce nom et celui des *Richis*, qui a porté les anciens Hindous à faire des sept principales étoiles de cet astérisme (*septem-triones*) les sept Richis ou sages. Ce nom signifie la *brillante* ou les *brillantes*. Comme on le prononce encore en sanscrit *Arkcha* et *Archa*, c'est de là sans doute que les Grecs en ont fait *Arctos*; et les Latins *Ursa*, noms qui dans ces dernières langues signifient *Ourse*. Il est à remarquer que le nom hébreu de la même constellation est *ארכא*, *arck*. Tous ces vocables paraissent avoir la même origine.

RIMAC, idole adorée par les Péruviens. Elle avait la figure d'un homme, et elle répondait aux questions qu'on lui faisait, à la manière des anciens oracles de la Grèce. *Rimac* veut dire *celui qui parle*. Cette idole résidait dans un temple magnifique, situé dans une vallée de même nom, dans laquelle s'est élevée depuis la ville de Lima.

RIMFAX, coursier qui mène le char de la nuit, suivant la mythologie Scandinave. L'écume qui tombe de sa bouche produit la rosée. Le coursier du soleil porte le nom de *Skin-far*.

RIMMON, idole des Syriens, adorée à Damas. Elle n'est connue que par un seul passage de la Bible. C'est lorsque Naaman le

ise devant le prophète Elisée, qui guérir de sa lèpre, d'être obligé ppu de son bras à son souve- celui-ci se prosternait dans le inmon. Ce nom signifie en hé- , ce qui a fait penser à quelques ars que Rimmon pouvait être e que ce fruit lui était consacré. t Selden le font dériver de *ram* i signifie élevé, et supposent que e qu'Elion, le plus grand dieu ns. Suivant Grotius ce serait le

SAR, mauvais génies de la my- idinave, fils ou petit-fils du géant aient nourris par la génisse Au- elle-même paissait la glace sur ; c'est pourquoi les Rimthursar ; les géants de la glace. léesse des Scandinaves ; elle fut ale, qu'elle eut d'Odin. Ailleurs nné pour le fils de Loke, le mau-

mauvais génies de la cosmogo- hique du Tibet. Ce sont les Rak- hindous.

UTS, secte de Sintoïstes japonais, ont une espèce de syncretisme, ils prétendent concilier la doc- trine avec celle de leurs ancêtres. Ils prétendent que l'âme d'Amida, o divinité des bouddhistes, a passé migration dans Ten sio dai Sin, fait suprême. La plupart des sin- tuals se déclarent de cette secte ; our même du Dairi paraît avoir du pour ce syncretisme, et elle a en té un bon nombre de coutumes et nies de la religion de Bouddha. N, dieu marin des Japonais ; c'est uscite les tempêtes.

Grecs en avaient fait un dieu qui a rire et à la gaieté ; et il était ho- lièrement par les Lacédémoniens, e plus sévère du Péloponèse. Ils statue auprès de celle de Vénus, lces et les Amours. Lycurgue le avait consacré une statue, pour a gaieté dans les repas et dans les comme un assainissement qui s citoyens de leurs travaux, et ut la sévérité de leur discipline. aliens célébraient sa fête avec une onvenait parfaitement à ce dieu. AIWA, fête de l'Exaltation de la t, célébrée autrefois par les Fin- rétiens et demi-païens. Ce jour- t des croix sur les murs des éta- portait avec de grandes cérén- as la forêt, la pierre qui devait en sacrifice.

ITE, règle à laquelle on doit se lans l'accomplissement d'un acte civil ; mais ce terme est employé ce pour tout ce qui concerne le ue religion a ses rites et son ri- lier, et la plupart des cérémonies s dans ce *Dictionnaire* sont assu- formulaire fixe et déterminé. Il

ne nous reste que quelques observations à faire sur les rites de différents cultes.

1° Dans l'Eglise chrétienne, le mot *rit* est quelquefois synonyme de celui de *liturgie* ; et en ce sens on peut dire le rit grec et le rit latin, le rit arménien, copte, abyssin, etc., ou le rit gallican, mozarabe, ambrosien, etc. Ces rites diffèrent d'une manière assez nota- ble, tant dans le saint sacrifice de la messe que dans la célébration de l'office divin, et dans l'administration des sacrements. Mais les Eglises mêmes, qui suivent une liturgie uniforme quant au fond, ont souvent aussi des rites particuliers qui varient suivant les provinces, les diocèses et les ordres reli- gieux. Ce sont surtout les Eglises de France qui offrent une plus grande variété de rites ; c'est ainsi que l'on dit le rit parisien, le rit lyonnais, le rit de Sens, de Rouen, de Vienne, etc. Ces différents rites n'intéressent point au fond l'unité catholique ; cependant nous ne saurions trop déplorer l'abus qui s'est glissé en France, depuis le commence- ment du siècle dernier, d'introduire de nou- veaux rites dans la liturgie ; mais il y en a d'anciens , et qui remontent jusqu'aux hom- mes apostoliques qui ont planté la foi et fondé les Eglises ; ces derniers doivent être conservés avec respect, car ils sont pour ces Eglises un titre précieux de gloire et d'an- tiquité.

Cependant il y a des rites fondamentaux et universels, auxquels toutes les Eglises sont tenues de se conformer ; et c'est pour empêcher qu'il se glisse de nouveaux abus sur cette matière délicate, aussi bien que pour lever les doutes et expliquer les diffi- cultés, que le pape Sixte V a établi à Rome un tribunal ecclésiastique sous le nom de *Congrégation des Rites*. Voy. CONGRÉGATIONS DES CARDINAUX, n° 7.

2° Les Musulmans ont quatre rites diffé- rents qu'ils considèrent comme orthodoxes ; ce sont ceux de Hanifa, de Mâlik, de Schati et de Hanbal. Ces quatre Imams, quoique divisés sur plusieurs points du culte, de la morale et de la législation, sont absolument d'accord sur les dogmes et sur tous les arti- cles de foi ; c'est pourquoi chacun peut les suivre en sûreté de conscience, ou plutôt il doit se conformer à celui d'entre eux qui est en usage dans son pays. Bien qu'ils soient tous réputés canoniques, celui de l'Imam Hanifa est le plus généralement suivi. Voy. HANÉFITES, MALÉKITES, SCHAFÉITES, et HAN BALITES.

3° On pourrait dire que les rites sont la seule religion des lettrés de la Chine, et en quelque sorte leur seul dieu. Ils ne disent pas : *Pratiquez la vertu*, mais, *observez les rites*. Si l'on offre des sacrifices au ciel, si l'on se prosterne devant les ancêtres, si l'on révere son père et sa mère, si l'on se conduit selon les préceptes de la morale, ce n'est point pour plaire à la divinité, pour acquérir des mérites, pour satisfaire sa conscience : c'est pour se conformer aux rites. Aussi tout Chinois est-il obligé de faire une étude spé- ciale des rites et d'y conformer toute sa cor-

luite ; y manquer est un scandale et un crime. Ainsi on ne s'inquiète point si tel individu laisse mourir de faim son père ou sa mère, mais s'il fait devant eux les inclinations déterminées ; tel autre peut être impunément fripon ou voleur, personne n'y fera attention ; mais qu'il fasse une salutation les bras pendants au lieu de les avoir croisés dans ses manches, ou qu'il s'incline à huit pouces de terre au lieu de six pouces, ou qu'il mange son riz avec une cuiller au lieu de bâtonnets, c'est un homme perdu de réputation, et même passible de peines plus ou moins graves. C'est pourquoi les manières de ce grand peuple sont toutes compassées et soumises à un rituel qui serait très-fatigant pour un Européen ; mais les Chinois y sont rompus dès la plus tendre enfance, et ils l'observent en vertu du même principe qui porte les Français à se conformer au code civil. Les rites nationaux sont consignés dans le *Li-Ki*, livre classique et qui est réputé sacré. Il y a de plus un tribunal ou congrégation des rites, chargé expressément de veiller à leur conservation, et d'empêcher qu'il ne s'y glisse des innovations et des abus. Il connaît aussi des cérémonies religieuses, et c'est à lui sans doute que les Chinois doivent d'avoir conservé si longtemps plusieurs des institutions de leur premier empereur *Fo-Hi*.

4° Les Bouddhistes du Japon sont partagés en huit rites ou observances principales, savoir : le *San-ron sio*, le *Fots-sioo sio*, le *Kou-sia sio*, le *Zio-zits sio*, le *Rits sio*, le *Ke-gon sio*, le *Ten-dai sio*, et le *Sin-gon sio*. Outre ces huit observances anciennes, il en existe encore plusieurs autres. On trouve les unes et les autres dans ce *Dictionnaire*, à leur article respectif.

RITHO, déesse égyptienne, qui avec Mandou, son mari, et Harphré, son fils, formait une triade adorée dans le nome d'Hermonthis.

RITOUS, personnifications du temps, divinisées par les Hindous. Ils étaient d'abord au nombre de trois, et présidaient soit aux trois parties du jour, soit aux trois saisons de l'année indienne. Mais depuis que les Indiens ont partagé l'année en six saisons, les Ritous ont été portés au même nombre. Dans une des hymnes du *Rigvéda*, nous voyons les Ritous associés ensemble avec Indra, Agni et le Soleil.

RITUP, nom d'un des rois des Indes du Tibet ; c'est un des monts qui se trouvent dans le Tibet. Ce nom est aussi celui d'un habitant magicien de ce pays.

RITZ, nom d'un des rois de la Perse. Ce nom est aussi celui d'un des rois de la Perse. Ce nom est aussi celui d'un des rois de la Perse.

Ghan-Sin, qui vint, en 754, à la tête d'une armée, cependant elle ne fut répandue au Japon que par le maître de la fo-si. Il n'est pas permis de cette observance d'avoir au commerce avec les femmes, et d'observer cinq commandements. — Kämpfer appelle cette et dit que de son temps, en 1727, il y avait 9998 adhérents dans la ville seulement.

RITUEL ; 1° livre à l'usage des prêtres, qui contient l'ordre et la célébration des cérémonies que l'on doit observer dans la célébration de l'office divin et la célébration des sacrements. Ce livre est même chaque ordre religieux particulier. Les rituels de plusieurs pays de France ont reçu une grande importance ; ils sont devenus une espèce de dogme, dogmatique et liturgique.

2° Presque toutes les autres religions ont aussi leur rituel. Les rituels de plusieurs peuples enseignaient la manière de cultiver les terres, les villes, les murs, les portes, les milles, les tribus, les camps, etc. des Chinois, le *Rigvéda* des Hindous, le *Sadé* des Persans, etc., sont considérés comme autant de rituels.

RITWIDJ ou *Ritwik*, brahmane qui remplit les fonctions de prêtre ; c'est lui qui préside au culte domestique, et qui assiste aux sacrifices.

RIVIÈRES. Le respect religieux pour les eaux courantes est de toute antiquité ; nous ne devons pas nous en étonner. Pélée consacra sa chevelure de son épée ; le dieu de la mer met au nombre des prières de ne jamais passer une rivière sans se laver les mains. Achille parle des rivières au Xanthe. Xerxès, avant de traverser le Strymon, lui sacrifie des chevaux ; en offre un à l'Euphrate, tandis que son fils qui l'accompagnait, fait la même offrande au Taurobole en son honneur. Le dieu de la mer, suivant Tynnès, offre des taureaux au Nédas, et les jeunes gens ne traversaient jamais les rivières qui coulaient près du dieu sans avoir consulté les augures, Eux, Rhin, etc.

RIYADHAT ou *Riyazat*, nom d'un livre qui est en usage chez les Musulmans ; c'est un livre qui sert à mortifier le corps dans la prière, dans les jeûnes, dans les insomnies, dans les veilles, etc., jusqu'au point de tomber en syncope ; qu'ils appellent en style ascétique, extase.

RIZA, surnom du huitième imam de Moussa. Il était né à la Mecca de l'hégire. Le titre de *Riza* est celui qu'il est généralement donné à celui en qui Dieu a mis sa confiance ; c'est pourquoi Mamoun le nomma *Riza* ; il sembla dès lors que la famille allait rentrer dans ses droits mécom-

mais cette déclaration suscita de grands dans l'Etat, auxquels mit le cet Imam, qui arriva fort à 03 de l'hégire; aussi est-elle re- ne le résultat du poison admi- alheureux prince. Les Schiites comme un martyr, et vont en pé- s la ville de Tous pour visiter

mot arabe qui signifie la bonne bienveillance que Dieu a pour . Les Musulmans en ont fait le ge préposé à la garde de la porte ui, pour cette raison, est appelé les bosquets de Rizwan. Cet oduit les bienheureux, après des eaux de l'étang de vie.

LES ou **ROBIGALIES**, fête que les lébraient, le 25 avril, en l'hon- u Robigus. Elle avait été insti- ma Pompilius pour préserver les elle. On offrait alors en sacrifice t un chien, ou bien un jeune u vin et de l'encens. L'Eglise a substitué à ces cérémonies procession des petites litanies, le même jour pour attirer la bé- dieu sur les fruits de la terre. h, dieu, et Robigo ou Rubigo, les Romains invoquaient pour la m des blés, afin qu'ils fussent amouille et de la nielle, appe- *robigo*. Robigus avait à Rome t de la cinquième région, et un e Numentane.

la Force; les Romains en avaient ité allégorique, fille de Pallas

RS, prières publiques en usage e romaine, pendant les trois cèdent l'Ascension; elles ont vers l'an 468, par saint Mamert, ienne, à l'occasion de plusieurs i désolaient sa province. Outre divers autres fléaux, il y avait tremblements de terre, des in- bruits extraordinaires qui re- ndant la nuit; des bêtes sau- saient en plein jour dans les ues et épouvantaient les habi- rrible incendie avait déjà me- de Vienne d'un embrasement la veille de Pâques, tandis que it dans la cathédrale, le feu prit maison publique, qui était au lle; chacun craignant pour sa n courut porter secours, et le n demeura seul priant devant andant des larmes. Ce fut en u'il forma le dessein d'établir tions publiques pour apaiser u Seigneur et implorer sa mi- nt le peuple et même le sénat projet, et l'on arrêta qu'elles pendant les trois jours qui ascension. Ces supplications dans une procession publique on chantait des psaumes; elles pagnées de la confession des

péchés, au jeûne, des larmes et de la com- ponction du cœur. Les Viennois en ayant ressenti les heureux effets, quelques églises des Gaules imitèrent cet exemple; celle de Clermont, dont saint Sidoine Apollinaire était évêque, adopta la première les Rog- ations, et bientôt elles devinrent une pra- tique universelle dans l'Eglise d'Occident.

Le rit ordinaire des Rogations est de se rendre processionnellement à une église plus ou moins éloignée, en chantant les psaumes de la pénitence ou les psaumes graduels. Lorsqu'on est arrivé au lieu de la station, on y chante une messe de pénitence; puis on prend une collation, car le jeûne n'est plus d'obligation, mais seule- ment l'abstinence. Puis on revient dans sa paroisse en chantant les litanies des saints, entremêlées de prières et de supplications. On fait en sorte de se rendre chaque jour en des lieux différents, et de suivre divers chemins (dans la campagne, car ces proces- sions ont actuellement pour but principal d'attirer la bénédiction de Dieu sur les biens de la terre.

ROGÉRIENS, sectaires américains qui prennent le nom de *Baptistes du septième jour*; ils s'élevèrent dans la nouvelle Angleterre vers l'an 1674; et ils ont eu pour fondateurs John et James Rogers. Ils affectent la plus grande singularité dans leur langage, leurs vêtements et leurs manières, et ne veulent entendre parler ni de médecins ni de médecine. Ils observent le sabbat comme les Juifs, n'ont aucun respect pour le dimanche; ils troublent même et persécutent ceux qui sanctifient ce jour. Ces sectaires ont presque disparu, mais on dit qu'il en reste encore quelques-uns. *Voy. BAPTISTES du septième jour.*

ROHINI, déité hindoue, l'une des vingt-sept nymphes qui représentent les vingt-sept astérismes lunaires, et que le dieu Lune est censé avoir épousées. « Elles sont toutes filles du patriarche Dakcha; mais Rohini était la favorite du dieu, qui négligeait les autres pour elle. Elles adressèrent leurs plaintes à leur père, qui plusieurs fois intervint dans ces querelles de ménage, jusqu'à ce qu'enfin, trouvant ses remontrances vaines, il lança une imprécation contre son gendre. La conséquence fut qu'il n'avait pas d'enfants, et qu'il tomba en phthisie. Les femmes du dieu intercédèrent alors pour lui auprès de leur père. L'imprécation était prononcée et ne pouvait être rappelée; mais Dakcha la modifia, et arrêta que le dépérissement du dieu Lune ne serait que périodique et non permanent, et que tour à tour il reprendrait son embonpoint pour le perdre ensuite. Rohini est, en astronomie, la quatrième mansion lunaire; elle contient cinq étoiles, dont la principale est Aldebaran. Ce sont les étoiles α , β , γ , δ , ϵ , du Taureau; elle est figurée par un char avec des roues. — La mère de Bala-Rama se nomme également *Rohini*. (Langlois, *Théâtre indien*.)

ROHOUTO-NOANOA, Champs Elysées des anciens Taitiens. C'était une contrée

délicieuse où se trouvaient des tables somptueusement servies, des fruits appétissants, des jeunes gens et des jeunes filles rivalisant de beauté; en un mot toutes les jouissances des sens. C'était là qu'allaient habiter, après la mort, les âmes des Aréois. *Voy. MIRA.*

ROI DES SACRIFICES. 1° Le second magistrat d'Athènes, ou le second archonte, s'appelait *roi*, dit M. Noël; mais il n'avait d'autres fonctions que celles de présider aux mystères et aux sacrifices, de même que sa femme, qui portait le nom de *reine*, remplissait des fonctions analogues. L'origine de ce sacerdoce venait, suivant Démosthènes, de ce qu'anciennement le roi exerçait à Athènes les fonctions du sacerdoce, et la reine entraînait dans le plus secret des mystères. Après que Thésée eut donné la liberté à Athènes, et mis l'Etat en forme de démocratie, le peuple continua d'élire d'entre les principaux citoyens et les plus gens de bien, un roi sacrificateur, dont la femme, suivant une loi de ce même peuple, devait toujours être de la ville d'Athènes, et vierge quand il l'épousait, de manière que les choses sacrées pussent être administrées avec toute la pureté et la piété convenables; et, afin qu'on ne changeât rien aux dispositions de cette loi, il fut arrêté qu'on la graverait sur une colonne de pierre. Ce roi présidait donc aux mystères; il jugeait les affaires concernant la violation des choses sacrées; dans le cas de meurtre, il rapportait l'affaire au sénat de l'Aréopage, et, déposant sa couronne, il s'asseyait pour juger avec eux. Le roi et la reine avaient plusieurs ministres qui servaient sous eux, tels que les épimélètes, les hiérophantes, les gérères et les céryces.

2° Les Romains établirent de même un *Roi des sacrifices* pour présider aux cérémonies, et remplir les fonctions que les anciens rois de Rome s'étaient réservées dans la religion. Il était patricien et élu par les comices; mais de peur que son titre ne lui inspirât trop d'ambition, il était soumis au pontife; de plus, il ne pouvait exercer aucune fonction civile ou militaire, ni assembler le peuple. Il habitait une maison publique appelée *regia*, nommait à quelques charges religieuses, annonçait les fêtes de chaque mois, et faisait quelques sacrifices, ensuite desquels il quittait l'assemblée avec précipitation comme un fugitif. Sa femme portait le titre de *reine*, et était chargée d'immoler chaque mois une truie à Junon.

ROIS (LES), titre que portent quatre livres canoniques de l'Ancien Testament, qui contiennent l'histoire de l'établissement de la dignité royale chez les Juifs, et la suite des événements qui se sont passés sous les rois de Juda et d'Israël. Les deux premiers portent le nom de *Samuel*, dans le canon des Juifs, suivi par les Protestants, parce que l'histoire de ce juge précède celle des Rois, et qu'elle se trouve mêlée au récit des événements qui se sont passés au commencement du règne des deux premiers rois sacrés par lui.

Le premier livre des Rois contient la judicature de Samuel, l'établissement de la monarchie et le règne de Saül. Le second renferme le règne de David. Le troisième, le règne de Salomon et le partage de la nation en deux monarchies, dont il rapporte l'histoire détaillée. Le quatrième poursuit le récit des événements jusqu'à la ruine des deux royaumes. Le royaume d'Israël se termine à la dispersion des dix tribus, arrivée l'an 720 avant l'ère chrétienne; et celui de Juda, à la captivité de Babylone, l'an 586. On ignore par qui ces livres ont été écrits; cependant les deux premiers sont communément attribués aux prophètes Samuel, Nathan et Gad.

ROKOUFARAMIT. Ce sont les *six pratiques vertueuses* que les religieux japonais exigent des novices. Elles consistent dans 1° *tsi-ye*, le savoir; 2° *yen-gio*, la contemplation; 3° *fou-re*, l'aumône; 4° *nin-ni-kou*, la patience; 5° *so-yin*, la pureté; 6° *so-ro*, l'observation de la loi, ou *gi-kai*, l'observation de la règle.

ROMAINS (Jeux), ou les Grands Jeux. C'étaient les plus célèbres de tous; on dit qu'ils avaient été institués par Tarquin l'ancien, en l'honneur de Jupiter, de Junon et de Minerve. Ils commençaient toujours le 6 septembre et duraient quatre jours, du moins au temps de Cicéron; car dans la suite leur durée fut augmentée sous les empereurs.

ROME. 1° Cette ville, autrefois la reine du monde, et le centre du paganisme, de la superstition et de l'erreur, est devenue la capitale de l'univers chrétien, et le chef-lieu du catholicisme. Saint Pierre, le premier des apôtres, établi par Jésus-Christ lui-même chef de son Eglise, y établit son siège, et, depuis cette époque, elle a été constamment régie par ses successeurs, qui, sous le nom de papes ou de souverains pontifes, ont toujours conservé intact le dépôt de la foi. Elle a été constamment le but des pèlerinages des chrétiens, qui y viennent sans cesse de toutes les contrées de l'univers pour y vénérer les reliques de saint Pierre et de saint Paul, les deux plus puissants propagateurs de la religion chrétienne. Cette ville a encore enfanté un nombre presque infini de martyrs, à tel point que le sol même de la ville passe pour être une précieuse relique, imbibé qu'il a été du sang de tant de confesseurs de la foi; les catacombes, les anciennes voies qui conduisaient à la ville, les cimetières, sont remplis de leurs glorieux débris. C'est surtout vers la fête de Pâques et à l'époque des Jubilés universels que l'on y voit affluer la foule des pèlerins.

2° Les anciens Romains avaient une telle vénération pour leur ville, qu'ils en avaient fait une déesse; et il n'y a point de ville dont le culte ait été aussi étendu. On lui bâtissait des temples; on lui élevait des autels, non-seulement dans Rome, mais aussi dans d'autres villes de l'Empire, telles que Nicée, Ephèse, Alabande, Mélasse, Pola, ville d'Is-

avait plusieurs à Rome, où le dieu était aussi célèbre que toute autre divinité. On la peignait avec un très-ressemblance à Minerve, avec un roc, ayant à ses pieds des trophées, la tête couverte d'un casque, tenant une pique, ou la statuette d'un guerrier. On la représentait encore avec un bouclier de Cybèle, et accompagnée de deux lions.

La divinité allégorique des Grecs, la Parthe et la bravoure personnifiée. Les Romains l'appellent fille de Mars, à la guerre, reine à la ceinture de la Paix, et l'Olympe. Moira, ou la Parthe, le pouvoir de gouverner à son gré la mer. Elle seule donne naissance aux guerriers vaillants, et fait qu'on voit les fruits de la victoire. Les fêtes instituées en l'honneur de cette divinité.

1. Vers l'an 727, Ina, roi de West-Sax, des sept royaumes qui partagent l'Angleterre, étant allé en pèlerinage à Rome, y fonda un collège anglais, pour son entretien un denier par an pour chaque maison de son royaume. Cette fête est appelée *romesco* ou *romescot*. Offa, roi de West-Sax, étant aussi allé à Rome, pour obtenir du pape des indulgences et l'absolution pour un crime qu'il avait commis sur le roi d'Estanglie, crut ne pouvoir rendre digne des bienfaits du pape et d'Estanglie la taxe imposée, et comme l'argent qu'elle produisait était délivré à Rome le jour de la fête de Saint-Pierre-ès-Liens, cette taxe fut appelée *le denier de Saint-Pierre*.

2. Nous n'avons pas ici à raconter l'histoire de cet illustre fondateur de la ville de Rome. Il nous suffira de dire que, fondateurs des anciens empires, les Romains, honneurs de l'apothéose. L'au-guste avait acquise excita la jalousie des anciens compagnons d'armes, et de brigandage, qui, profitant de l'excitation contre lui, d'autres diaboliques orage, le mirent en pièces, et le firent disparaître ses membres. On l'éloigna d'eux le soupçon d'attentat, ils subornèrent un cerf, qui jura qu'il avait vu monter le prince dans le ciel, et que ce prince avait ordonné lui rendit les honneurs divins. On bâtit un temple en son honneur, et on lui donna un prêtre particulier, appelé *quirinal*, et des fêtes du nom de *Quirinalia*, parce que dès lors on l'identifia avec *Quirinus*, le dieu de la guerre des Etrusques.

3. Lors sur ce prince un grand nombre de fabuleuses, qui ont jeté beaucoup de doutes et d'incertitudes sur tel point que quelques modernes ont voulu faire de Romulus comme un personnage tout à fait fabuleux. Les Romains, très-merveilleux sur leur origine, ont fait de la mère de leur fondateur

avait été séduite par le dieu Mars, aimant mieux devoir la naissance de leur premier roi aux larcins amoureux de ce dieu, que de ne pas tenir à la divinité par quelque endroit, persuadés que cette parenté avec le dieu de la guerre les rendrait plus formidables. Ils ajoutent que Romulus, ayant été exposé sur les rives du Tibre, avec Rémus, son frère jumeau, les deux enfants furent allaités par une louve, et nourris par une pie, animaux consacrés à Mars, jusqu'à ce qu'ils fussent recueillis par un berger. Cette légende fut représentée par un monument d'airain que l'on voit encore aujourd'hui à Rome.

RONA, divinité des Néo-Zélandais, fille de la déesse Hina; c'est elle que l'on voit sur le disque de la lune avec sa batterie de cuisine. Voy. cette légende à l'article HINA.

RONDELISTES, branche de la petite Eglise, qui tirent leur dénomination d'un nommé Rondel, vicaire de Bures-sur-la-Vire, en Normandie. Ils refusèrent d'abord de se soumettre à la constitution civile du clergé, et ce n'est pas en cela qu'ils avaient tort; mais ils en vinrent jusqu'à résister à toute espèce de puissance, à fomenter des troubles, à prêcher l'anarchie, à résister aux lois, et à décliner la compétence des tribunaux. Lors du concordat, ils refusèrent également de s'y soumettre, et enveloppèrent dans les mêmes anathèmes le pape et l'empereur. Après avoir ainsi consommé leur schisme, ils se vantaient d'être du petit nombre des élus dont parle l'Evangile, et refusaient de communiquer avec ceux qui avaient accepté le concordat, les regardant comme des réprouvés. Ils invoquaient des martyrs et des saints personnages de leur secte, dont ils citaient des résurrections et des miracles.

RONGISTES, hérétiques qui ont fait beaucoup de bruit en Allemagne pendant ces dernières années; ils sont ainsi appelés de Johann Ronge, auteur de leur schisme. Voy. CATHOLICO-GERMANIQUE (Eglise).

RO-NGO, dieu de l'île Mangaréva, dans l'Océanie orientale; c'est lui qui entr'ouvre les nuages, et verse des flots de pluie sur les champs altérés.

RONGOTEUS, dieu des anciens Finnois: on l'invoquait pour la parfaite croissance du seigle.

RONSDORFIENS, hérétiques protestants du duché de Berg, qui tirent leur nom du village de Ronsdorf, dont ils ont fait leur chef-lieu, et qui maintenant est devenu une petite ville. Voy. ELLÉRIENS.

ROO-SI, chef de secte dans le Japon. C'est le même que *Lao-tseu* des Chinois, dont le nom est ainsi prononcé à la japonaise. Voy. LAO-KIUN.

RORAVA, un des vingt et un enfers des Indiens brahmanistes; c'est le séjour des larmes, ainsi que l'indique son nom.

ROSAIRE, pratique de dévotion en usage chez les catholiques; elle consiste à réciter cent cinquante fois la salutation angélique ou l'*Ave Maria*. Ces *Ave Maria* sont partagés en quinze dizaines, précédées chacune de l'O-

raison dominicale, et suivies de la doxologie. Cette dévotion paraît avoir tiré son origine première de l'usage où étaient autrefois bon nombre de religieux et même de simples fidèles de réciter chaque jour les 150 psaumes ; ceux qui n'en avaient pas le temps ou qui ne savaient pas lire les remplaçaient par le *Pater* récité 150 fois. Vers le XII^e siècle plusieurs personnes commencèrent à réciter de même la salutation angélique, pour honorer la bienheureuse Vierge Marie ; de là cette pratique de piété fut appelée le *Psautier de la sainte Vierge*.

Saint Dominique propagea cette dévotion dans ses prédications contre l'hérésie des Albigeois, et s'en fit une arme spirituelle pour combattre l'erreur. Comme, à cette époque, la plus grande partie du peuple ne savait pas lire, il trouva que la pratique du *Rosaire* pouvait fournir un nouvel aliment à la piété, et tenir lieu aux ignorants des lectures carnavales qu'ils ne pouvaient réciter. Mais afin de prévenir l'ennui qui pouvait résulter de la fréquente répétition de la même lecture, il voulut en faire comme la somme de tous les mystères de la religion. Ce fut lui probablement qui divisa le *Rosaire* en quinze dizaines, partagées chacune en trois *claves* : chaque dizaine est consacrée à célébrer un mystère que l'on doit méditer pendant qu'on la récite. En voici l'ordre et la disposition.

I. Mystères Joyeux :

1. L'Annonciation.
2. La Visitation de la sainte Vierge
3. La Nativité de Notre-Seigneur.
4. La Présentation au temple.
5. Le Recouvrement de l'enfant Jésus dans le temple.

Mystères Douloureux :

6. L'Agonie de Jésus au Jardin des oliviers.
7. La Flagellation.
8. Le Couronnement d'épines.
9. Le Portement de la croix.
10. Le Crucifiement et la mort de Jésus.

III. Mystères Glorieux

11. La Résurrection du Sauveur.
12. L'Ascension de Jésus-Christ.
13. La Descente du Saint-Esprit.
14. L'Assomption de la sainte Vierge.
15. Le Couronnement de la sainte Vierge.

Avant la première dizaine, on récite le *symbole des Apôtres*, ensuite l'*Oraison Dominicale* et trois *Ave Maria*, pour honorer Marie dans ses rapports avec les trois personnes de la Sainte-Trinité, c'est-à-dire comme fille privilégiée du Père, mère temporaire du Fils, et épouse spirituelle du Saint-Esprit. Puis on dit le *Gloria Patri*, et on récite les dizaines, comme nous l'avons marqué plus haut, en se pénétrant de chacun des mystères successivement ; à cet effet on les rappelle à la mémoire soit mentalement, ou même par un petit préambule placé tout haut. On voit par cet exposé que le *Rosaire* n'est pas une institution si ridicule

que le prétendent les hérétiques mauvais catholiques.

Pour satisfaire à cette pieuse préoccupation du nombre de prières ou à dire, il devint nécessaire un instrument qui servit à régler le *Pater* et des *Ave*. C'est cet instrument qu'on nomme proprement *Rosaire* en 150 petits grains enfilés ou en représentent les *Ave Maria*, sé en dix par des grains plus gros on récite le *Pater*. Les deux extrémités du cordon sont réunies pour former comme une couronne, et à la jonction se trouvent encore trois grains, un gros, et enfin un est comme le diamant de la couronne. Les grains sont ordinairement de verre, quelquefois d'or ou d'argent. Les *Rosaires* montés très-riches coûtent fort cher. Ces instruments sont en matière solide, peuvent être gâchés par le pape ou par ceux autorisés par lui à le faire ; c'est-à-dire récitaient sur un *rosaire* indulgent et les *Ave*, on gagne des indulgences. Mais ces indulgences ne sont gagnées que par la personne à laquelle le *rosaire* a été indulgencié.

Le nom de *Rosaire* vient du fait que ces prières sont comme une couronne ou une couronne de roses d'hommage à Marie. Communément le *Rosaire* en trois parties comprises dans cinq dizaines ; c'est ce que l'on appelle *coronnet* ou *chapelet*. Ce dernier nom est également *chapeau* ou *couronne*.

Il existe différentes confréries de *Rosaire*. Dans celle du *Rosaire* ordinaire les confrères et consœurs s'obligent toutes les semaines les quinze jours à confesser et à communier tous les dimanches du mois, à assister aux offices et aux exercices de la confrérie. Dans celle du *Rosaire perpétuel*, il faut être nombreux pour qu'à toutes les heures du jour et de la nuit, il se trouve toujours un occupé à satisfaire à cette dévotion. Enfin, depuis quelques années on a vu se former la dévotion du *Rosaire vivant* ; c'est-à-dire une dizaine de personnes qui à le réciter chaque jour en entier, chacune en particulier une dizaine. Chaque mois on tire au sort le mystère du *Rosaire* que chacun doit spécialement honorer et méditer le courant du mois. La fête de ces confréries se solennise le premier dimanche d'octobre ; elle a été établie par Grégoire XIII, en 1593. Clément VIII, à toutes les églises de la dominicaine, et Clément XII la rendit obligatoire, mais plusieurs églises de France célèbrent pas encore.

ROSALIES, cérémonie pieuse chez les Romains ; elle consistait à couronner les roses sur le tombeau des défunts. Cette coutume est encore en usage en plusieurs contrées, et entre autres dans les Indes.

arantième jour après le décès. SOCIÉTÉ DE), ou *Collège Rosien* ; ssez semblable à celle des frères-Croix. Elle tirait son nom d'un air qui essaya de la former en du Dauphiné, vers l'an 1630. était que de trois personnes. Un ius, qui se donna beaucoup de n être le quatrième fut rejeté. ur qu'il put obtenir fut d'être lité de serviteur. Les trois se- x de la petite confrérie étaient nt perpétuel, l'art de transmuier et la médecine universelle.

ASCHANA, c'est-à-dire *commen- mée*. Fête du nouvel an chez les es; ils la célèbrent le premier s de Tisri, qui coïncide à peu équinoxe d'automne. Ce mois e premier de leur année civile, pensent que le monde a com- e époque de l'année, d'accord e plusieurs peuples anciens et Plusieurs d'entre eux cependant que la création a dû avoir lieu e du printemps, au commence- ois de Nisan, lequel est en effet mois de leur année ecclésiasti- aussi une tradition d'après la- ge, ce jour-là, les actions opérées mée précédente, et dispose des e qui doivent arriver dans l'année e entrer. C'est pourquoi plusieurs mois précédent à s'y préparer par e, par des ablutions, par des des confessions. D'autres y con- moins la semaine qui précède la veille de ce jour, il en est qui se e trente-neuf coups de fouet par éuissance satisfactorie. *Voy. MAL-*

le *Roch-Haschnana*, le travail et out suspendus, comme dans la Pentecôte et des Tabernacles. or, en revenant de la synago- isent l'un à l'autre : *Sois écrit éel* et on répond par le même ont coutume de servir ce jour- le, du miel, du pain levé et tout servir à augurer que l'année t fertile. Le lendemain au ma- s-uns se rendent à la synago- blanc, pour marquer leur pé- ir pureté. Il y en a même parmi s, qui se parent alors de l'ha- destiné pour leur sépulture, ortifier. L'office est plus long s fêtes, à cause de la bonne an- mande et du pardon des péchés e. On ouvre le Pentateuque, et es y lisent alternativement ce le sacrifice que l'on faisait ce it l'*Haphtara* des prophètes, et bénédiction pour le prince. En- e trente coups du cor, dont fort lents et les autres très-ormément à ce qui est marqué s du Lévitique et des Nombres. la prière appelée *Moussaph*, et

plusieurs autres formules appropriées à la circonstance. De retour au logis, on mange, et on emploie le reste du jour à entendre des sermons et à faire des actes de dévotion. Le soir on fait l'*Habdala*. Les mêmes cérémonies se répètent le lendemain. *Voy. HABBALA.*

ROSCH-HODESCH ou ROSCH-KHODESCH, c'est-à-dire *tête du mois, néoménie*. Les Juifs donnent ce nom à une fête qu'ils célèbrent le jour de la nouvelle lune, qui est le commencement de leurs mois. Ce jour-là on se rassemble le matin dans la synagogue, et, après les prières ordinaires, on récite plusieurs psaumes, avec différentes prières tirées de l'Écriture-Sainte, et d'autres formules insérées dans le rituel judaïque. Voici la prière qui a un rapport direct à la circonstance :

« Vous avez donné à votre peuple les premiers des mois, comme un temps d'expiation pour toutes ses générations, lorsqu'ils offraient devant vous des sacrifices volontaires et des boucs d'expiation pour leurs péchés. Que le souvenir de ces sacrifices leur soit favorable, et que leurs âmes soient délivrées de l'ennemi. Daignez élever un nouvel autel à Sion, et nous y immolerons avec joie en holocauste les jeunes boucs du Rosch-Hodesch ; nous nous réjouirons tous par le culte du saint temple, et par les chants de votre serviteur David, qui jadis retentissaient dans votre ville, et étaient répétés devant votre autel. Accordez-nous votre amour éternel, et souvenez-vous en faveur des enfants, de l'alliance contractée avec leurs pères. Ramenez-nous à Sion avec des chants d'allégresse ; que notre retour à Jérusalem, votre sainte maison, soit signalé par la félicité de toute la terre. Là nous vous offrirons les sacrifices que vous nous avez ordonnés, les holocaustes journaliers dans leur temps, et les sacrifices surrogatoires dans leur ordre ; nous vous offrirons aussi avec amour le sacrifice surnuméraire de ce Rosch-Hodesch, selon qu'il vous a plu de nous le commander, tel qu'il est écrit dans votre loi par la main de Moïse, votre serviteur, et tel qu'il a été dicté par votre bouche sacrée, en ces termes : « Et au premier jour de vos mois, vous immolerez en holocauste au Seigneur, deux jeunes taureaux, un bœlier et sept agneaux sans défaut âgés d'une année. Leurs offrandes et leurs libations, tel qu'il est prescrit, savoir : trois dixièmes d'épha pour chaque taureau, deux dixièmes pour chaque bœlier, et un dixième pour chaque agneau ; le vin pour les libations, un bouc pour le sacrifice d'expiation, et les holocaustes journaliers dans leur ordre. »

« Notre Dieu et Dieu de nos pères, renouvez ce mois-ci pour nous, pour le bonheur, la bénédiction, la joie, l'allégresse, le salut et la consolation, la nourriture, la satisfaction, la vie et la paix, la rémission des péchés, le pardon des fautes ; car c'est votre peuple d'Israël que vous avez choisi entre tous les peuples, et c'est pour lui que vous avez établi les lois de la Néoménie. Béni soyez-vous, Seigneur, qui sanctifiez Israël et

les premiers des mois. » *Voyez NÉOMÉNIE.*

ROSE-CROIX. Nous avons donné, à l'article **FRÈRES DE LA ROSE-CROIX**, l'origine vraie ou prétendue de cette association mystérieuse. Nous ajouterons ici un exposé de la doctrine secrète de la société telle qu'elle était autrefois constituée en Allemagne.

Les conditions de l'association furent de se jurer une foi mutuelle, et de s'engager par serment à garder le secret, à ne parler et écrire que par énigmes et allégories. Le but de la société était de rétablir la discipline et les sciences, surtout la médecine dont ils prétendaient avoir le secret ; mais ce secret n'était pas le seul ; ils se vantaient d'en avoir un très-grand nombre, dont le moindre était la pierre philosophale. Ils se disaient les successeurs et les restaurateurs de plusieurs sociétés anciennes, qui, comme la leur, avaient eu pour but la recherche de la vérité, et la perfection des sciences. Tels étaient les prêtres et les philosophes mystérieux de l'ancienne Egypte ; les Eumolpides, dépositaires des mystères de Cérès dérivés de ceux d'Isis ; les Samothraces, dépositaires des moyens de conserver la santé, et du grand œuvre ; les Mages, qui passèrent leur vie à étudier la nature ; les Chaldéens, les Brachmanes, les Gymnosophistes, etc.

D'abord les frères n'étaient que quatre ; ils s'accrurent ensuite au nombre de huit, et même davantage. Ils devaient tous garder la virginité, et ne se faire connaître dans le monde que sous le nom d'*Illuminés de la Rose-Croix*. Selon leurs règles, ils devaient exercer la médecine gratuitement et par principe d'humanité. Il leur était ordonné d'être bienfaisants envers tout le monde, de s'étudier à acquérir la sagesse et la piété, de s'appliquer à réformer la religion, d'en retrancher le superflu, et de défendre constamment la vérité des maximes de leur confrérie, lesquelles devaient, suivant eux, durer jusqu'à la fin du monde. Leur loi les obligeait à assister au moins une fois par an aux assemblées de la société, sinon de justifier la légitimité de leur absence ; à porter toujours sur eux le caractère de la Rose-Croix, comme symbole de leur association ; à se regarder comme destinés à réformer toutes choses, et comme seuls possesseurs de toutes les grâces que donne la nature. Ils devaient publier hautement que le pape est l'Antechrist, et qu'ils renverseraient un jour sa triple couronne. Ils condamnaient la doctrine du pape et celle de Mahomet, qualifiant l'une et l'autre de blasphème d'Occident et d'Orient. Ils ne reconnaissaient que deux sacrements, et pour cérémonies, que celles de l'Eglise primitive. Ils appelaient leur société la *Confrérie du Saint-Esprit*. Ils prétendaient avoir le droit de se choisir leur successeur, et de pouvoir lui remettre leurs privilèges et leur vertu, avec la qualité de *représentant*. Ils se donnaient pour connaître par révélation ceux qui étaient dignes de devenir membres de leur association. Ils prétendaient avoir la puissance de soumettre les démons et de découvrir les trésors.

Leur confrérie, disaient-ils encore, ne pouvait jamais être détruite, ajoutant que Dieu les environnait d'une nuée impénétrable à leurs ennemis. Ni la faim, ni la soif, ni la maladie, ni aucune infirmité ne pouvaient les incommoder. Quand l'un des frères venait à mourir, sa sépulture devait rester inconnue, et les congrégations devaient aussi être fort secrètes pendant cent vingt ans. C'était comme un article de foi de la secte que, la compagnie venant à défaillir, elle pouvait être réparée au monument et au sépulchre de son fondateur. Enfin ils se vantaient d'avoir trouvé un nouveau langage, pour exprimer la nature de toutes choses.

Maintenant le titre de Rose-Croix forme un des grades de la société maçonnique.

ROSE D'OR, bijou que le souverain pontife bénit solennellement le quatrième dimanche de Carême, pour en faire présent à quelque personnage de distinction. *Voy. BÉNÉDICTION DE LA ROSE D'OR.*

ROSÉE. Les anciens en avaient fait un dieu, parce que ce mot est masculin dans leur langue. Ils le disaient fils de l'Air et de la Lune. Selon les poètes, la rosée n'était autre chose que les larmes répandues continuellement par l'Aurore, en pleurant Tithon son époux, ou Memnon son fils.

ROSIENS, secte d'illuminés, qui parut dans le XVII^e siècle. *Voy. ROSAY (Société de).*

ROSIÈRE. Saint Médard, qui fut évêque de Noyon en Picardie en l'an 530, avait imaginé de donner tous les ans, à celle des filles de la terre de Salency dont il était seigneur, qui jouirait de la plus grande réputation de vertu, une somme de 25 livres, et une couronne ou chapeau de roses. On dit qu'il donna lui-même ce prix glorieux à l'une de ses sœurs que la voix publique avait nommée pour être *rosière*. Cette récompense devint pour les filles de Salency un puissant motif de sagesse. Saint Médard, frappé de cet avantage, perpétua l'établissement. Il détacha des domaines de sa terre onze à douze arpents dont il affecta les revenus au paiement des 25 livres et des frais accessoires de la cérémonie de la Rose. Par le titre de la fondation, il faut non-seulement que la Rosière ait une conduite irréprochable, mais que son père, sa mère, ses frères, ses sœurs et autres parents, en remontant jusqu'à la quatrième génération, soient eux-mêmes irrépréhensibles : la tâche la plus légère, le moindre soupçon, le plus petit nuage dans la famille, doit être un titre d'exclusion.

Le seigneur de Salency était en possession du droit de choisir la Rosière, entre trois filles natives du village, qu'on lui présentait un mois d'avance. Lorsqu'il l'avait nommée, il était obligé de la faire annoncer au prône de la paroisse, afin que les autres filles, ses rivales, eussent le temps d'examiner ce choix, et de le contredire s'il n'était pas conforme à la justice la plus rigoureuse. Cet examen se faisait avec l'impartialité la plus sévère ; et ce n'était qu'après cette épreuve que le choix du seigneur était confirmé. Le 8 juin, jour de la fête de saint Médard, vers les

deux heures après midi, la Rosière, vêtue de blanc, frisée, poudrée, les cheveux flottants en grosses boucles sur ses épaules, accompagnée de sa famille et de douze filles, aussi vêtues de blanc, avec un large ruban bleu en baudrier, auxquelles douze garçons du village donnaient la main, se rendait au château de Salency, au son de divers instruments. Le seigneur, ou son préposé, et son bailli, précédés des mêmes instruments et suivis d'un nombreux cortège, la menaient à la paroisse, où elle entendait les vêpres sur un prie-dieu placé au milieu du chœur. Vêpres finies, le clergé sortait processionnellement avec le peuple, pour aller à la chapelle de saint Médard. C'est là que le curé ou l'officiant bénissait la couronne ou le chapeau de rose qui était sur l'autel. Ce chapeau était entouré d'un ruban bleu et garni sur le devant d'un anneau d'argent. Après la bénédiction et un discours analogue à la circonstance, le célébrant posait la couronne sur la tête de la Rosière qui était à genoux, et lui remettait en même temps les vingt-cinq livres, en présence du seigneur et des officiers de sa justice. La Rosière, ainsi couronnée, était reconduite à la paroisse, où l'on chantait le *Te Deum* et une antienne à saint Médard.

On ne saurait croire combien cet établissement a excité à Salency l'émulation des mœurs et de la sagesse. Quoique les habitants de ce village fussent au nombre d'environ cinq ou six cents, on assurait, dans le siècle dernier, qu'il n'y avait pas un seul exemple de crime commis par les habitants originaires du lieu, pas même d'un vice grossier, encore moins d'une faiblesse de la part du sexe.

Cette belle institution a survécu à la révolution, et maintenant encore on couronne chaque année la Rosière de Salency. Quelques autres communes ont fondé un établissement semblable; nous citerons entre autres celle de Suresnes près Paris.

ROSKOLNIKS, schismatiques de l'église gréco-russe. Voy. RASKOLNIKS.

ROTE, tribunal ou cour de juridiction établie à Rome, au commencement du *xiv^e* siècle, par le pape Jean XXII, pour juger, en cas d'appel, les contestations en matière bénéficiale et patrimoniale qui s'élevaient dans les pays catholiques où il n'y a point d'indult qui permette que ces affaires soient traitées devant les juges des lieux. Ce tribunal juge également de tous les procès de l'état ecclésiastique, qui montent au delà de 500 écus. Il est composé de douze membres qui portent le titre d'*Auditeurs de Rote* ou *Chapelains du pape*. De ces douze membres, trois sont romains, un toscan ou péruvien à tour de rôle, un milanais, un bolognais, un ferrarais et un vénitien; outre ces huit Italiens, l'Allemagne nomme un auditeur, la France un, et l'Espagne deux, dont l'un arragonais et l'autre castillan. Ces quatre derniers, étant nommés par leur nation, doivent être autorisés et institués par le pape. Le nom de *rote* qui vient de

rota, roue, a été donné à ce tribunal parce que, selon les uns, les affaires passent devant ces juges à tour de rôle, et, selon d'autres, parce qu'ils s'assoient en cercle, ou que le pavé de la salle où ils se réunissent représente une mosaïque en forme de cercle.

ROTH, ROTHON, ROTHOU, divinité adorée dans l'ancienne Neustrie; ses fonctions et ses attributs étaient à peu près les mêmes que ceux de Vénus chez les Romains. Quelques étymologistes en font dériver l'ancien nom de Rouen, *Rothomagum*, qui signifierait quelque chose comme *temple de Roth*; ils prétendent qu'en effet cette déesse avait un temple sur l'emplacement de cette ville.

ROUA, personnage mythologique des Néo-Zélandais; ils racontent qu'étant tombé dans un puits, il s'accrocha à un arbre et fut ensuite transporté dans la lune, où on le voit encore aujourd'hui.

ROUA-HATOU, dieu des eaux, dans l'archipel de Taïti. Il dormait un jour au fond de la mer, sur son lit de corail, quand un pêcheur se hasarda sur ce lieu, quoiqu'il fût taboué. Il jeta ses hameçons, qui s'engagèrent dans la chevelure du dieu. Croyant avoir fait une importante capture, il tira si fort, que le dieu vint à la surface de l'eau; furieux d'avoir été dérangé: « Tu vas périr, dit le Neptune taïtien. — Pardon, pardon! » cria le pêcheur effrayé et se jetant à genoux. Le dieu fut touché, il gracia l'homme, mais il voulut passer sa mauvaise humeur sur les îles. Un déluge fut résolu. Débonnaire jusqu'à la fin, il indiqua au pauvre pêcheur une île de récifs nommée Tao-Marama, située à l'orient de Raiatea. Cet homme y alla, dit-on, avec un ami, un cochon, un chien et une couple de poules. Ils y étaient arrivés à peine, que l'Océan commença à monter; la population des îles fuyait devant lui, mais l'Océan monta toujours, jusqu'à ce qu'elle eût péri toute entière. Cet acte de destruction accompli, les eaux se retirèrent. Le pêcheur revint alors avec ses compagnons; il fut le Noé de ce déluge. Ce qu'il y a de plus inexplicable dans cette tradition qui a cours dans le groupe de l'Ouest, c'est que l'île indiquée comme un mont Ararat est un écueil à fleur d'eau. Quand on pose cette objection aux naturels, ils répondent que cela est ainsi, et que la preuve évidente du déluge sont les blocs madréporiques et les coquilles existant sur les cimes les plus élevées; ils ajoutent que les eaux de la mer seules ont pu les porter jusque-là.

ROUDRA; 1^o un des noms de Siva, troisième dieu de la triade indienne. (On le trouve encore écrit *Routra, Routren, Rutren, Rutrem, Rudden, Ruddiren*, etc.) Voy. SIVA.

2^o On donne encore la dénomination de *Roudras* à des divinités inférieures, regardées comme autant de manifestations de Siva. Selon une certaine légende, Brahmâ ayant produit quatre saints personnages doués de la faculté créatrice, leur ordonna de procréer le genre humain; mais ceux-ci, livrés à la contemplation de leur haute naissance, s'y refusèrent. Le dieu irrité fit sortir de son

front Roudra, et lui ordonna de résider dans le soleil, la lune, le vent, le feu, l'espace, la terre, l'eau, la vie, la pénitence, le cœur et les sons. Roudra se métamorphosa donc sous onze formes, qui sont les onze Roudras secondaires. Ce sont des créatures qui en produisirent une infinité d'autres par la même voie.

Le Harivansa, traduit par M. Langlois, donne aux Roudras pour mère Sourabhi, fille de Dakcha, épouse de Kasyapa et de Brahmâ. « Formée de la même substance que Dharma, l'épouse de Brahmâ, habile à changer de forme, Sourabhi se fit vache, et son époux s'unit avec elle pour le fait de la création du monde et la production des vaches. Ce fut alors qu'il donna naissance à onze fils, compagnons de Dharma, pareils au ciel rougi par le crépuscule, et remplis d'une ardeur dévorante. A peine nés, ces enfants pleurent et courent auprès du père commun de la nature; et de ces pleurs (*rodana*), de cette course (*dravana*), leur est venu le nom de *Rou-dras*. Ce sont Nairrita, Sarpiya, Adjai-kapad, Mriga-vyadha, Pinakin, Hara, Khara, Ahervradhna, Kapalin, Aparadjita, et le brillant Sênani. » D'autres ouvrages leur assignent des noms différents, savoir : Adjaikapada, Ahivradhna, Viroupakcha, Soureswara, Djayanta, Vahouroupa, Tryambaka, Aparadjita, Savitra et Hara.

Ces Roudras, disent les autres, sont proprement la personnification des dix espèces d'air qui sortent du corps de l'homme, ou mieux des cinq organes de l'intelligence qui sont les cinq sens, et des cinq organes de l'action, qui sont : la voix, les mains, les pieds, les parties sexuelles, et l'orifice inférieur du tube intestinal, auxquels il faut ajouter le *Djivatma*, ou la parcelle de l'âme universelle qui anime le corps humain.

ROUDRAKCHA, chapelet des adorateurs de Siva dans l'Inde. Son nom signifie *œil de Roudra* ; on en verra la raison tout à l'heure. Il est composé ordinairement de 108 grains, sur lesquels on doit prononcer deux ou trois paroles mystérieuses enseignées par le Gourou, et qu'on ne doit révéler à personne. Ceux qui le portent sont obligés de le dire trois fois le jour avant de s'appliquer les cendres sacrées. Il y a des Roudrakchas de différentes sortes : les uns ont des grains avec une face, qui représentent Roudra. Les autres grains, qui sont à trois faces, représentent Roudra transformé en Agni, dieu du feu, qui avait trois visages. D'autres ont des grains à quatre faces, et représentent Brahmâ, qui avait en effet quatre figures, et c'est, disent les Sivaïtes, une grande faveur que Roudra lui a accordée, en permettant qu'il soit ainsi figuré sur le Roudrakcha. D'autres ont des grains à cinq faces, et représentent Roudra avec cinq visages ; les autres enfin ont six faces représentant le fils de Siva, nommé Soubrahmánya, qui avait six visages. Tous les Roudrakchas à plusieurs faces passent pour avoir la vertu de sauver infailliblement ceux qui les portent.

Il faut encore distinguer deux sortes de

chapelets : les uns sont tout composés de Roudrakchas, et ceux-là sont les plus vénérables et les plus chers ; les autres n'ont qu'un grain de Roudrakcha à la tête, et tous les autres grains sont de cocos ou de bois, auquel on fait autant de faces qu'il y en a sur le premier grain qui est en tête du chapelet ; ce chapelet s'appelle aussi Roudrakcha ; on le fabrique pour ceux qui n'ont pas le moyen d'acheter de véritables Roudrakchas. Ceux-ci sont faits avec le bois d'un certain arbre, sur lequel on raconte la légende qui suit :

Siva ayant pris la forme d'un pénitent, se livrait aux pratiques de la dévotion, et passait sa vie dans le célibat et dans la contemplation des choses saintes. Les dieux lui demandèrent un jour ce qu'il fallait que les hommes fissent pour acquérir la sainteté. Il leur répondit qu'il était difficile aux hommes de devenir saints, préoccupés qu'ils étaient des plaisirs et des richesses du monde sans songer à faire pénitence. Sur ces paroles, il se laissa ravir en extase, comme pour marquer les plaisirs ineffables que l'on ressent dans les travaux de la pénitence. Lorsqu'il se fut réveillé, il ressentit tant de joie de son ravissement, qu'il lui tomba des yeux trente-deux larmes, qui furent aussitôt changées en trente-deux arbres fort hauts et tous chargés de fruits. Siva dit alors que, puisque les hommes ne pouvaient être de grands pénitents, ils n'auraient qu'à prendre le fruit de ces arbres, à s'en faire des chapelets et à les porter au cou en union de sa pénitence et en mémoire de ses ravissements ; et que ce serait pour eux un moyen infaillible pour acquérir le salut, quelques péchés qu'ils eussent commis. Les Malabars racontent plusieurs histoires de gens qui ont été sauvés pour être morts avec le Roudrakcha. En voici une des plus remarquables :

Lorsque Siva demeurait dans le royaume de Poutchatra, qui était alors gouverné par le roi Salanga, il raconta cette histoire à son serviteur Nandi. Il y avait autrefois, lui dit-il, dans ce royaume, un brahmane nommé Souhadripa, lequel avait une dévotion extrême pour le Roudrakcha ; il avait fait vœu de ne donner l'aumône qu'à ceux qui porteraient ce signe de salut. Un jour, un pénitent appelé Yoganga vint lui demander l'aumône, mais le brahmane lui dit que, puisqu'il n'avait pas le Roudrakcha, il ne lui donnerait rien. Quoique je ne porte pas sur moi le Roudrakcha, lui répartit le pénitent, j'en ai la dévotion bien gravée dans le cœur ; d'ailleurs comme depuis très-longtemps je fais une austère pénitence, il n'est pas nécessaire que je porte le Roudrakcha pour acquérir la sainteté ; je puis même dès cette heure me transporter dans tel ciel que je voudrai. Malgré cette excellente raison, le brahmane refusa de lui faire l'aumône, et ennuyé de ses importunités, il le mit à la porte de sa maison. Quoi, s'écria le pénitent, vous osez me toucher, moi qui imite de si près la pénitence de Siva, moi qui n'ai ni femme, ni enfants, ni maison, ni biens sur

dis que vous au contraire vous plaisirs, vous avez femme et enonne maison, vous mangez et il vous plaît ! Il faut que le roi stice de l'affront que vous me

autre s'en allèrent donc porter s au roi. Ce prince les écouta ment ; l'un soutenait que celui e Roudrakcha était plus saint tre ; le religieux assurait que itent était beaucoup plus par il ne portât pas le Roudrakcha. e cette grande affaire, le roi dit que, s'il était vrai qu'il pût, en perfection, aller dans celui des i plairait, il allât donc sur l'heure de Dévendra, pour en rapporter l'arbre Kalpavrikha. Alors le nt disparu, se transporta incone ciel de Dévendra, exposa au de sa demande, en reçut aussitôt ste, et la rapporta au roi peu de t. Assurément, s'écria le roi, un issi puissant ne peut être que très- je doute fort, dit-il au brahmane, m puissiez faire autant. Le brah- mit au roi que ce que le pénit- tait peu de chose ; que pour mait de se rendre par lui-même tindra, mais qu'il se contente- t son chat. Le brahmane se t prières et conjura Siva par la dans son Roudrakcha, de faire t la fleur qu'il désirait. Il mit tdrakcha au cou de son chat et évendra. Ce dieu reçut le chat les marques d'honneur et de sibles, et le prit entre ses bras, mille caresses.

de Dévendra, fort surprise de ce il, lui demanda pourquoi il fai- onneur à un chat qu'à un pénit- ra, pour satisfaire la curiosité t, lui raconta l'histoire suivante : it-il, comme j'étais avec Siva, , gouverneur des enfers, vint rétaire se plaindre à Siva de ses serviteurs lui avaient fait. rent-ils à ce dieu, un brahmane itra, qui, toute sa vie, n'a fait és ; il vint à mourir en cet état ; rès avoir examiné ses comptes, enfer, et l'y faire châtier selon Mais vos gens, Seigneur, sont s entrefaites, ils ont maltraités, et ont enlevé Samitra dans aussitôt Siva lit venir ses servi- uoi, leur dit-il, avez-vous enlevé s mon ciel, puisqu'il était un r ? — Seigneur, lui répondirent- un roi géant étant venue un jour ans un étang, laissa sur le ri- drakcha ; il fut enlevé par un le prit pour quelque chose de r ; mais reconnaissant son er- ha, et le chapelet tomba sur le samitra qui était mort depuis t. Alors Siva entra en colère

contre Yama-Radja, de ce que lui et ses ser- viteurs avaient osé s'opposer au salut d'un homme qui avait porté le Roudrakcha. Mais quoi, Seigneur, reprit Yama, le Roudrakcha touchant seulement un mort de quatre jours, a-t-il encore la vertu de le sauver, lorsqu'il a mérité l'enfer ? — L'eau du Gange a bien la vertu de sanctifier les cendres des morts, répondit Siva, et de leur procurer le salut en effaçant tous leurs péchés. Pourquoi donc mon Roudrakcha n'aurait-il pas la même vertu ? Vous voyez donc, dit Dévendra à sa femme, quelle vénération nous devons avoir pour le Roudrakcha et pour tous ceux qui le portent.

Après cela, Dévendra fit faire au chat un trône de fleurs, le plaça sur ce trône, lui mit dans la patte une branche de Kalpavrikha toute garnie de fleurs et le renvoya. Le chat vint devant le roi dans cet équipage, et le prince étant tout émerveillé de l'honneur que Dévendra avait fait au chat, en considération du Roudrakcha, reconnut que la cause du brahmane était la meilleure. Le pénitent fut convaincu qu'il n'avait pas le degré de perfection qu'il s'imaginait, et résolut en conséquence de porter toute sa vie le Roudrakcha.

ROUDRA-SAMPRADAYIS, secte d'Hindous Vaïchnavas, qui regarde comme son fondateur Vallabha-Swami, brahmane du Telinga; c'est pourquoi on les appelle aussi *Vallabhatcharis*. Ce religieux Sannyasi prêcha dans le xvi^e siècle, et résida d'abord à Gokoul, village situé sur le bord de la Djoumna, à trois cos environ à l'est de Mathoura, et qui passe pour avoir été illustré par la présence de Krichna. Après y avoir demeuré quelque temps, il voyagea dans l'Inde en qualité de pèlerin, et fut élu chef des Vaïchnavas. Puis il retourna à Vrindavan, où, en récompense de ses travaux et de sa foi, il fut honoré de la visite de Krichna en personne, qui lui enjoignit d'introduire le culte de *Balagopal*, ou *Gopal-Lal*, c'est-à-dire de Krichna enfant. Enfin il s'établit à Bénarès, et après avoir accompli sa mission, il entra dans le Gange à Hanouman-Ghat, où il se plongea dans l'eau et disparut. Une flamme brillante s'éleva, dit-on, de cet endroit vers le ciel, en présence d'une foule de spectateurs, et se perdit dans le firmament.

La croyance commune des Hindous identifie Krichna avec Vichnou dont il est une incarnation, mais les Vallabhatcharis font profession de le vénérer comme une divinité distincte, et même comme le dieu primordial, suivant en cela la doctrine du Purana intitulée *Brahma Vaitarita*. Suivant cet ouvrage, le ciel de Krichna s'appelle *Go-loka*, il est fort élevé au-dessus des trois mondes, et les cieux de Vichnou et de Siva sont encore à 500 millions de yodjanas au-dessous de lui. Cette région est indestructible, quoique toutes les autres soient sujettes à être anéanties ; au centre réside Krichna, de la couleur d'un sombre nuage, dans la fleur de la jeunesse, paré de vêtements jaunes, orné splendidement de bijoux célestes, et tenant une flûte. Il est exempt de la Maya, l'illu-

sion, et de toutes les qualités : il est éternel, unique, et le *Paramatma*, ou l'âme suprême de l'univers.

Krichna étant ainsi seul dans le Goloka, et méditant sur la destruction de la création, donna naissance à une forme femelle, douée des trois *gounas* ou qualités, qui fut le premier agent de la création. Cette forme fut *Prakriti* ou *Maya*. La matière inerte et les cinq éléments tirent également leur origine de Krichna, ainsi que tous les êtres divins. Narayana ou Vichnou procède de son côté droit; Mahadéva, de son côté gauche; Brahmâ, de sa main; Dharma, de son haleine; Saraswati, de sa bouche; Lakshmi, de son esprit; Dourga, de son intelligence; Radha, de son côté gauche. 300 millions de Gopis, ou compagnes femelles de Radha, sortirent par exsudation des pores de sa peau, ainsi qu'un nombre égal de Gopas, ou compagnons de Krichna. Les vaches et les veaux du Goloka, destinés à habiter les bocages de Vrindavan, eurent la même origine.

Parmi les articles de la nouvelle croyance, Vallabha en introduisit un qui est assez singulier pour un réformateur indien. Il enseigna que les privations n'étaient pas un moyen de sainteté, et que tous les adorateurs de cette divinité, tant maîtres que disciples, ne devaient point l'honorer par la nudité et par la faim, mais en se revêtant d'habits précieux et en mangeant des mets choisis; non par la solitude et par la mortification, mais par les plaisirs de la société et les jouissances de la vie.

Les pratiques de cette secte ressemblent à celles des autres Vaichnavas; ils ont dans leurs temples et dans leurs maisons des images de Gopala, de Krichna, de Radha, et des autres formes divines dépendantes de cette incarnation; ces images sont principalement en métal, et assez souvent en or. Krichna est représenté sous la forme d'un enfant à grosse tête, de couleur noire; on le décore richement, et il est l'objet d'un culte suivi, car on lui rend des hommages huit fois par jour, excepté à certaines fêtes de l'année où ses temples sont fermés, et la divinité demeure alors invisible. Ces cérémonies journalières sont rigoureusement déterminées, et ont chacune une dénomination particulière. En voici l'ordre :

1° *Mangala*, lever du dieu. On retire l'image du lit où elle est supposée avoir dormi pendant la nuit; on la lave, on l'habille et on la place sur un siège, environ une demi-heure après le lever du soleil. On lui présente quelques rafraîchissements, et du bétel. Des lampes brûlent ordinairement pendant cette cérémonie.

2° *Sringara*; l'image ayant été parfumée avec de l'huile, du camphre et du sandal, et ornée avec magnificence, tient une cour publique; cette cérémonie a lieu une heure et demie après la précédente.

3° *Gwala*; on visite l'image, qui va partir avec les bergers pour visiter ses troupeaux; cette cérémonie a lieu 48 minutes après la dernière.

4° *Radja-Bhoga*; à midi, lorsque que Krichna est revenu des pâtisseries, on place devant lui tout friandises, qui sont ensuite distribués à tous les adorateurs présents, et envoyés aux logis des fidèles de portance. Le dieu fait ensuite un

5° *Outthapan*; deux ou trois heures après le coucher du soleil, sa sieste et le réveille.

6° *Bhoga*; une demi-heure après le coucher du dieu.

7° *Sandhya*; vers le coucher du soleil, on fait à l'idole la toilette du soir, on change les vêtements du jour et on oint le corps avec des onguents et des parfums.

8° *Sayan*; coucher du dieu; vers neuf heures du soir, on place un lit, on met des rafraîchissements, on verse de l'eau dans des vases propres, avec du bétel et ses accessoires; les adorateurs retirent, et le temple est fermé jusqu'à demain matin.

Dans toutes ces occasions, les adorateurs sont à peu près les mêmes, et présentent au dieu des fleurs, des fruits, des aliments; les prêtres récitent des strophes à la louange du dieu et les interrompent pour faire des prières et remplir d'autres cérémonies pieuses.

Outre ces cérémonies journalières, les Vallabhacharis observent encore des fêtes annuelles célébrées par les Vaichnavas, que le *Rath-Djatra*, ou procesion de Djagad-natha; le *Ras-Yatra*, à Bénarès, etc.

La marque distinctive de cette secte consiste en deux lignes rouges tirées culièrement sur le front, et se réunissant en un demi-cercle à la racine du nez. Les deux lignes, il y a un point rouge au milieu. Les *Sampradayis* portent un chapelet de toulasi; ils se saluent en disant *Sri-Krichna* (saint Krichna) ou *pal* (vive Gopal) !

Les membres de cette secte sont très nombreux dans l'Inde; la plupart appartiennent à la classe aisée; les marchands et les artisans en font partie, principalement à Bénarès et de Malwa. Ils ont de nombreux temples et d'établissements de prière, particulièrement à Brindaban; il y en a encore de nombreux à Bénarès. Ils ont aussi un temple célèbre à Sri-Nath-Dwar, dans lequel tous les Vallabhacharis doivent aller au moins une fois dans leur vie visiter l'image du dieu.

ROUKHARAS, secte hindoue qui se rattache au culte des Saivas ou adorateurs de Shiva. Ils portent un manteau enduit d'huile, et frottent le corps avec de la cire. Leurs oreilles sont ornées d'anneaux. Leur mot d'ordre est *Alakh*, qui signifie que la nature de Dieu refuse à toute description.

ROUKMINI, épouse favorite de Krichna, elle ne faisait pas cependant pa-

es, compagnes de ce dieu. Elle Bhichmaka, roi de Koundina ; voir vu Krichna, elle n'avait pu le l'aimer ; lui-même l'avait demariage. Mais Roukmi, frère de l'oux de la réputation de Krichna le la mort du tyran Kansa, s'oppe union, et négociait le mariage avec Sisoupala, roi de Tchédi, ticulier de Krichna. Tous les invités à la cérémonie nuptiale : rendit comme les autres, et au Roukmini revenait du temple de elle s'était rendue pour implorer e de la déesse, il l'enleva avec le son frère Bala-Rama et de ses n combat violent s'engagea ; vaincu, terrassé, et obtint la vie le sa sœur. Krichna garda le prix e : le mariage fut célébré à Dwamini eut de lui dix enfants, entre idyoumna. Quand Krichna eut elle se brûla sur son bûcher. *Voy.*

l, dieu des Taitiens. Suivant le roi , ce dieu était supérieur à tous les ais M. Nott assure que son nom il inconnu aux prêtres de l'île. l, démon redouté dans le nord des e de Kamaon ; il change fréquemidence, et parcourt les différents e ses voyages il se sert, en guise e, d'un énorme rocher, sur lequel e aussi la nuit, en parcourant les e sont aux environs de sa demeure. il soit invisible aux yeux, son apsignalée par le bruit de son maser. Il moleste les femmes, et ne mal aux hommes. S'il en renconans ses excursions, et qu'il se passion pour elle, son malheur est e est incessamment hantée par lui onges, dépérit peu à peu, et finit e victime de l'affreuse passion du ant l'imagination a d'empire sur s qui croient avoir été l'objet de

Les Bouddhistes de la Barmanie nom à des êtres supérieurs aux aux Naths ; bien que corporels, pas soumis à la génération. Leur est sur le mont Mienmo ou Maau-dessus duquel ils occupent aures, partagées en cinq étages les uns aux autres. Le premier é de trois royaumes, séparés de s des Naths par un intervalle de djanas (le *yodjana* est d'environ), et placés au-dessus comme un a même distance, et encore sous 'un trépied, sont trois autres de roupas, qui forment le second oisième est composé de la même à la même distance. Puis vienutres demeures situées au milieu le plaine ; et enfin les cinq dermes planent au-dessus de tous

INIS, ordre de religieux musul-

mans, fondé dans le commencement du xvi^e siècle de notre ère par Ibrahim Gulschéni, dont ils ont pris le nom. Mais on les appelle encore *Rouschéni*, du nom de Dedeh Omar Rouschéni, précepteur et consécrateur d'Ibrahim Gulschéni.

ROUSIANA, nom que les Japonais donnent au bouddha Chakya-Mouni. C'est la transcription japonaise du sanscrit *Rotchana*, épithète appliquée par les Hindous à Bouddha, quand il est représenté avec une auréole.

ROUSSALKI, nymphes des eaux et des forêts, dans la mythologie des Slaves. Elles possédaient toutes les grâces de la jeunesse, relevées par les charmes de la beauté. Souvent on les voyait se jouer sur les bords des lacs et des rivières ; souvent aussi elles se baignaient dans les eaux limpides et nageaient à leur surface ; d'autres fois elles peignaient sur le rivage leur verte chevelure ; ou bien encore elles se balançaient tantôt d'un mouvement rapide, tantôt avec une douce mollesse sur les branches flexibles des arbres, laissant flotter au gré du vent leur draperie légère. Quelquefois elles exécutaient des danses lascives avec les Léchyes ou satyres.

ROUZ-TIGH, c'est-à-dire *jour de l'épée* ou *du meurtre*. C'est le nom que donnent les Persans à la grande fête annuelle qu'ils célèbrent les dix premiers jours du mois de moharrem, en mémoire de la mort de l'imam Hoséin, tué dans le désert de Kerbéla, par les troupes du kalife Yézid. *Voy. DÉHA.*

RUANA, divinité romaine, invoquée par les moissonneurs afin qu'il ne leur arrivât pas de laisser échapper le grain des épis. On la représentait tenant à la main une tige de blé dont les épis étaient intacts.

RUBEZÄHL, prince des gnomes, fort redouté encore à présent par les rustiques habitants des monts Sudètes au frontières de la Prusse, qui racontent mille histoires extravagantes à son sujet ; les savants eux-mêmes n'ont pas dédaigné d'écrire des volumes sur son compte, et de recueillir les légendes dont il est le héros. Toutefois on n'a pas encore suffisamment éclairci ce qui concerne ce lutin, qui probablement est un personnage de l'ancienne mythologie slave. Les montagnards soutiennent qu'il apparaît encore de temps en temps dans quelque retraite éloignée de ces montagnes, et mettent sur son compte tous les accidents qui leur arrivent. Voici le portrait qu'en trace M. de Corberon :

« Rubezahl a la forme d'un géant, d'une force et d'une taille colossales ; son corps musculeux est d'une couleur grisâtre comme celle de la terre ; capricieux et vain, immodeste et timide, vif et flegmatique à la fois, son caractère est un assemblage singulier de qualités hétéroclites ; souvent il est brusque et grossier jusqu'à l'excès ; puis, dans le moment qui suit, il est poli, prévenant, attentif ; il se montre bon, sensible et humain, ou laisse sa fureur et sa vengeance éclater tout d'un coup. Aujourd'hui, ami tendre, délicat, empressé ; demain, il sera froid, sévère, repoussant. Presque toujours en contradiction

avec lui-même, il est grave comme un moine, ou folâtre comme un enfant. Son inconstance est telle, qu'on ne saurait la définir avec exactitude. En un mot, cet être extraordinaire varie à chaque instant, tombe en une seconde d'un extrême dans un autre, et en esclave soumis et aveugle, il s'abandonne à son humeur changeante et à toutes ses impressions passagères.

« Monté sur son char attelé de deux mam-mouths immenses, il parcourt presque constamment ses vastes États, privés de la lumière du soleil. Il s'occupe à diriger, dans des grottes vierges, des vapeurs métalliques, qui les rendent fécondes; il observe avec soin les progrès croissants des mines déjà formées, auxquelles ses nombreux sujets travaillent incessamment, puis donne les ordres nécessaires pour opposer au feu et à l'eau des digues capables de contenir ou diriger, selon son gré, ces deux éléments terribles. De temps à autre, le roi des gnomes reste inactif dans son palais d'or, d'argent et d'airain. Assis sur son trône, qui étincelle des feux chatoyants de mille pierres précieuses, il laisse aller ses idées fantasques au cours que le moment présent leur donne. Puis enfin, lorsqu'il est las de gouverner et de penser, le prince dépose son sceptre et abandonne son habitation souterraine. Alors il s'élève rapidement aux confins aérés de son royaume et cherche au grand jour, sur le Risengebirge, des distractions nouvelles, que la nature ne manque jamais de lui fournir. »

C'est dans une de ces excursions, qu'ayant aperçu une jeune fille d'une rare beauté, il en devint éperdument amoureux, l'enleva et l'entraîna dans son empire souterrain. Celle-ci, ne sachant comment se débarrasser du gnome, l'envoya compter toutes les carottes semées dans un champ, lui assurant que, s'il lui en rapportait exactement le nombre, elle se rendrait à ses désirs. Mais pendant que le génie était occupé à cette opération difficile, elle trouva le moyen de fuir et de revenir sur la terre des humains. C'est de cette aventure que les montagnards ont donné au roi des gnomes le nom de *Rüben-zaehler*, mot à mot, compteur de carottes, et par abbréviation *Rübezahl*. Mais comme cette dénomination lui rappelle sa honte et sa défaite, les paysans ajoutent qu'il est fort dangereux de prononcer ce mot dans les montagnes.

RUBRIQUES. On appelle ainsi les règles et les cérémonies établies dans l'Eglise latine pour la célébration de l'office divin. Elles se trouvent marquées dans les rituels, missels et bréviaires. On leur donne le nom de *rubriques*, du latin *ruber*, parce qu'elles sont ordinairement écrites ou imprimées en encre rouge. Cependant cet usage se perd peu à peu; et les rubriques sont le plus ordinairement imprimées en caractères italiques, pour les distinguer du texte.

RUFAYIS, religieux musulmans fondés dans le xii^e siècle de notre ère par Séid Ahmed Rufayi. Leurs pratiques liturgiques se partagent ordinairement en cinq scènes différentes qui durent plus de trois heures, et qui

sont précédées, accompagnées de certaines cérémonies propres à La première commence par les que tous les derwischs ren scheikh, assis dans leur sanctu des plus anciens se présentent l s'approchent du supérieur, l'eml après l'autre, et se placent ensu droite et deux à sa gauche. Le re wischs réunis en corps s'avanc marche processionnelle, tous ay croisés et la tête baissée. Chacun d'abord par une profonde inclinati qui présente le nom du fondateur portant ensuite les deux mains s et sur la barbe, ils se mettent à vant le scheikh, lui baissent la r tueusement, et vont de là, d'ur prendre place sur l'une des pe ton qui sont rangées en forme de dans l'intérieur de la salle. Au cercle est formé, les derwischs corps le *tekkir* et le *fatiha*, prem du Coran. Immédiatement après, entonne les paroles : *La Ilah ill' a d'autre dieu que Dieu*, qu'il cesse, et auxquelles les derwisch *Allah!* en se balançant, et en p mains sur le visage, sur la poit les genoux.

On ouvre la seconde scène par en l'honneur de Mahomet, que l'un des deux anciens placés à scheikh. Pendant ce chant les der continuent à répéter le mot *Allah*, n geant le mouvement du corps e en arrière. Un quart d'heure a lèvent, se rapprochent, se serre des les uns contre les autres, se droite et à gauche, et ensuite de contraire, le pied droit toujours tre dans un mouvement périodiqu à celui du corps, tous observant sion la mesure et la cadence. A cet exercice, on entend tantôt le *lah* (ô Dieu!), et tantôt celui de lui!). Les uns gémissent, les aut tent; ceux-ci versent des larm suent à grosses gouttes; et tous fermés, le visage pâle et l'œil m

Une pause de quelques minu à une troisième scène : elle s'ex lieu d'un cantique spirituel q second des deux anciens placés du scheikh. Les derwischs préc leurs mouvements, et pour em ne se ralentissent, un des prem eux se place au centre, et les an exemple. Tous remplissent suc cette place d'honneur, en se livr mes agitations.

Après une nouvelle pause, c quatrième scène : ici tous le quittent leur turban, forment puient leurs bras sur les épaule autres, et font, dans cet état, l salle à pas mesurés et en frappa par intervalle, ou en sautant to Cette danse continue pendant l

alternativement les deux à la gauche du supérieur. Au chant, on entend les cris *re-ya Allah* et de *ya hou*, et les hureux que poussent à la fois tous les danseurs. Au moment où ils cèdent à la lassitude, le scheikh le les ranimer en passant dans il fait des mouvements encore s. Il est ensuite remplacé par les anciens derwischs qui redouent la fois le pas et l'agitation du lèvent même de temps à autre, et des efforts étonnants pour soutenir jusqu'à l'entier épuisement ces.

trième scène conduit à la dernière plus effrayante de toutes. L'état éminent où se trouvent alors les transforme alors en une espèce d'est au milieu de cet abandon, où le délire, qu'ils en viennent aux du fer ardent. Plusieurs coutelas sont de fer terminés en pointe, pendus dans la niche de la salle et partie du mur. Vers la fin de la quatrième, deux derwischs enlèvent huit de ces instruments, les font rouler, et les présentent au supérieur. Après avoir récité quelques prières, le scheikh Ahmed Rufayi, fondateur, fait dessus quelques insufflements porte légèrement à la bouche, et à ceux des derwischs qui les regardent avec le plus d'instance. C'est ces fanatiques, transportés d'allégresse jusqu'aux cieux, saisissent et fixent leurs regards avec attention, les lèchent, les mordent, les serrent leurs dents, et finissent par les insérer dans leur bouche. Ceux de ces enragés qui ne peuvent plus en avoir, se jettent alors sur les coutelas suspendus, et mordent avec fureur, et s'en percent le bras ou les jambes.

Les fureurs de cette sainte ivresse, sont étonnantes dont ils se font un jeu de la divinité, tous supportent et même avec gaieté la douleur. Si cependant quelques-uns succombent à succomber sous les souffrances, ils se jettent alors sur des leurs confrères, mais sans succès, ni donner le moindre soulagement. Quelques moments après, le fondateur parcourt la salle, visite les patients après les autres, souffle sur leurs plaies, y met de la salive, récite, et leur promet une prompte guérison, et assure que, vingt-quatre heures après, il voit à peine les cicatrices de ces

union commune parmi ces rufayis. L'origine de ces pratiques sanfondateur même de l'ordre. Ils qu'un jour, dans les transports de fureur, Ahmed Rufayi mit ses jambes à nu, et fut guéri l'instant même de la vertu du souffle, de la salive et

des prières d'Abd-el-Cader Guilani; ils croient que leur instituteur a reçu du ciel la même prérogative, et qu'à sa mort il l'a transmise à tous les scheikhs ses successeurs. C'est pourquoi ils donnent à ces glaives, à ces fers rouges et aux autres instruments qu'ils emploient dans leur frénésie mystique, le nom de *Gul*, qui signifie *rose*, voulant indiquer par là que l'usage qu'ils en font est aussi agréable à l'âme des derwischs élus que l'odeur de cette fleur peut l'être aux voluptueux du siècle.

Ces exercices extraordinaires qui semblent tenir du prodige et qui en imposent au commun des hommes, ne produisent cependant pas le même effet sur les gens sensés et raisonnables. Ceux-ci croient moins à la sainteté de ces prétendus thaumaturges qu'à la vertu de certains secrets qu'ils emploient adroitement, pour entretenir l'illusion et la crédulité dans l'esprit des spectateurs, dans celui même de leurs derwischs. C'est ainsi peut-être que quelques assemblées de fanatiques ont donné, dans le siècle dernier, et au sein de la nation la plus instruite, le spectacle ridicule de ces pieuses et barbares singeries connues sous le nom de *convulsions*. De tout temps et chez tous les peuples de la terre, la faiblesse et la crédulité, l'enthousiasme et la fourberie n'ont que trop souvent profané le culte le plus saint et les objets les plus dignes de la vénération des hommes.

RUGIAWITH ou **RUGIEWITH**, dieu des Vandales et des anciens Germains. On lui donnait pour épouse Yagababa, femme gigantesque, d'une horrible maigreur, assise sur le bord d'un mortier. Quelques-uns pensent que ce dieu est le même que le *Péroun* des Slaves. Voy. aussi **REGIEWITH**.

RUGIEM, dieu de l'île de Rugen; il était représenté avec sept visages, et sept épées étaient suspendues à son côté, comme présidant aux sept jours de la semaine. Voy. **REGIEWITH**.

RUGNER, géant de la mythologie celtique. Sa lance était de pierre à aiguiser. Dans un duel avec le dieu Thor, celui-ci la lui brisa d'un coup de massue, et en fit sauter si loin les éclats, que de là viennent toutes les pierres à aiguiser que l'on trouve dans le monde, et qui paraissent évidemment rompues par quelque effort.

RUKIIN-JUMALA, dieu des anciens Finnois; il présidait aux grains et aux céréales.

RUMANÉES, déesses mères, adorées à Rumanien, dans le pays de Juliers.

RUMIE, **RUMILE** ou **RUMINE**, déesse qui, chez les Romains, présidait à l'éducation des enfants à la mamelle. Le sein des femmes et des filles (en latin *ruma*) était sous sa protection. On la représentait sous la forme d'une femme tenant sur son sein un enfant qu'elle paraissait vouloir allaiter. On lui présentait ordinairement pour offrande du lait et de l'eau mêlée avec du miel. Les bergers l'invoquaient pour la prospérité des jeunes agneaux.

RUMIN, dieu que les Romains honoraient comme le père nourricier de tout l'univers. Son nom vient du mot *ruma*, mamelle. C'était Jupiter qu'ils invoquaient sous ce titre.

RUNBOOM, tambour runique des anciens Lapons. Il était fait en écorce de bouleau, et l'un des côtés était couvert de figures représentant les dieux propices et malfaisants, les signes de malheur et de prospérité. Chaque famille laponne avait son Runboom. Quand un Lapon avait un voyage à entreprendre, un marché à conclure, il jetait un cercle en cuivre sur son tambour, puis le faisait rouler en frappant sur le Runboom, et le signe sur lequel le cercle s'arrêtait, lui indiquait s'il devait réussir ou échouer dans ses projets. Voy. **MAGICIENS**, n° 1, et **NOAÏDÉ**.

RUNCAIRES ou **RUNCARIENS**, hérétiques qui avaient adopté la doctrine des Patarins; ils étaient ainsi appelés d'un village du même nom. Ils ajoutaient aux erreurs des Vandois cette opinion monstrueuse, que de la ceinture en bas il ne se commet point de péché mortel, sous prétexte qu'il est écrit, que la fornication vient du cœur. Bossuet croit que ces *Runcariens* pourraient bien être les mêmes que les *Druncariens* qui, selon Renier, étaient une branche des Cathares ou Manichéens modernes.

RUNCINE, déesse des Romains qui présidait au sarclage, appelé en latin *runcatio*. On l'invoquait, au rapport de saint Augustin, quand on purgeait les moissons des mauvaises herbes.

RUNES. On donne ce nom aux caractères de l'ancienne écriture des Scandinaves; on le fait dériver de *runa*, signe mystérieux; d'autres, du finnois *runo*, vers, poème; d'autres de l'hébreu רָנָה *rana*, רָנָן *ranan*, rendre un son mélodieux. Mais comme, dans ces temps antiques, très-peu de personnes étaient capables de lire les caractères runiques, on s'accoutuma insensiblement à les considérer comme des figures mystérieuses et très-propres aux enchantements, d'autant plus que la plupart de ces caractères portaient le nom d'une divinité. La tradition en rapportait l'invention à Odin; il y a même une partie de l'Edda qui porte le nom de *Runa-Kapitule*, qui renferme le récit des enchantements opérés par Odin à l'aide de ces figures magiques. Ailleurs on met dans la bouche du dieu ces paroles : « Le feu chasse les maladies, le chêne la strangurie, la paille conjure les enchantements, les Runes détruisent les imprécations, la terre absorbe les inondations, et la mort éteint les haines. » Maintenant encore cette superstition n'a pas perdu tout son empire parmi ces peuples devenus chrétiens.

On distinguait plusieurs espèces de Runes : il y en avait de nuisibles, qu'on employait lorsqu'on voulait faire du mal; on les appelait *runes amères*. Les *runes secourables* détournaient les accidents; les *runes victorieuses* procuraient la victoire; les *runes médicinales* guérissaient les maladies. Il y avait des runes pour éviter les naufrages,

pour soulager les femmes en couches, pour préserver des empoisonnements, pour se rendre favorable le cœur d'une jeune fille, mais dans ce dernier cas surtout, une seule d'orthographe était de la plus grave conséquence; c'était exposer sa maîtresse à une maladie dangereuse, à laquelle on ne pouvait remédier que par d'autres Runes écrites avec la plus grande exactitude. Ces runes différaient par les cérémonies qu'on observait en les écrivant, par la matière sur laquelle on les traçait, par l'endroit où on les exposait, par la manière dont on disposait les lignes, soit en cercle, soit en spirale, soit en serpentant, soit en triangle, etc.

RUOJUATAR, déité finnoise; on la regardait comme la nourrice du fer.

RUPALO. Les Russes païens célébraient la fête de la déesse des fruits, qu'ils nommaient *Rupalo*, le 24 juin, avant la récolte du foin et du blé. Dans le siècle dernier encore, peut-être même en celui-ci, les Russes chrétiens passaient la nuit qui précédait la fête dans les divertissements et les festins, et allumaient des feux de joie autour desquels ils dansaient. Le peuple donne le nom de *Rupal-Nisa* à la bienheureuse Agripine dont on célèbre la fête ce jour-là.

RUPITANS, nom donné aux Donatistes, parce que, pour répandre leur doctrine, ils ne craignaient pas de franchir tous les obstacles, et de grimper sur les rochers (*rupes*).

RURINE ou **RUSINE**, déesse romaine, qui présidait aux campagnes (*rus, ruris*).

RUSOR, dieu romain, que saint Augustin oppose à *Alitor*, nourricier, en faisant dériver son nom de *rursus*, parce qu'il attirait de rechef tout à lui, ce qui paraît devoir le faire confondre avec Pluton. On l'invoquait pour retrouver les objets perdus. Il présidait en général à tout ce qui doit être renouvelé. D'autres donnent à ce dieu la même origine et les mêmes fonctions qu'à Rusine.

RUSTAUX, nom donné à une secte d'Anabaptistes, composée de gens *rustiques* et de bandits sortis de la campagne, qui, sous prétexte de religion, excitaient des séditions dans les villes.

RUSTIQUES (Dieux). Ils présidaient à l'agriculture chez les Romains. On les distinguait en grands et en petits : les grands étaient Jupiter, la Terre, le Soleil, la Lune, Cérès, Bacchus, Flore, Minerve, etc.; les petits étaient Fauna, Palès, Pomone, Sylvain, Vertumne, Priape, et surtout le dieu Pan. Des modernes leur adjoignent les Faunes, les Silènes et les Nymphes.

RUTH, un des livres canoniques de l'Ancien Testament; il contient l'histoire de Ruth la moabite, et son mariage avec Booz, un des ancêtres du roi David. Le but de l'auteur paraît avoir été de montrer l'action bienfaisante de la Providence sur ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur et qui pratiquent les vertus morales, et en même temps de faire connaître la généalogie de David. On ignore le nom de l'écrivain sacré.

RUTU ou **Rut-Aimo**, divinité malfaisante

Lapons; c'était l'esprit du mal, lien-Atzhie. Il présidait au crésoir, parce qu'on le regardait inciper des ténèbres. Les Lapons ont tous les maux dont ils étaient et pourquoi ils lui adressaient et lui offraient des sacrifices, de l'apaiser. Jessens fait déri-

ver son nom de *rut*, mot apon qui signifie *argent*.

RUVNA, dieu des anciens Lapons; c'est lui qui renouvelait au printemps la mousse des montagnes.

RYMER, géant ennemi des dieux, dans la mythologie scandinave. A la fin du monde, il sera le pilote du vaisseau Naglfare.

S

Les mots qui ne se trouvent pas ici par Sca. — Cherchez par S, par Sca et par Ca les mots qui ne se trouvent pas ici par Sa.]

S, un des dieux des Thraces; le doute que *Sabasius*.

nom que porte le chef de la religion de Madagascar; il vient sans doute de *zabab*, et signifie *sacrifica-*

tion des champs ou des labours certaines peuplades de la Tar-

S (en hébreu, *tsabaoth* ou *tse-* mot signifie proprement les armées l'écriture sainte il désigne les armées célestes, c'est-à-dire les anges, peut-être les uns et au même temps : c'est pourquoi on a ajouté aux noms qui la divinité; et on doit le traduire *des armées, Jehovah des armées*, etc., le mot précédent, étant en consécution que *sabaoth* est au génitif. Dans plusieurs endroits des psaumes les sont à l'état absolu, ce qui paraît *baoth* un nom propre de Dieu; *Dieu Sabaoth, Jehovah Dieu Sabaoth*. Cette expression paraît avoir été employée par Moïse; on ne la trouve pas non plus dans le livre de Josué; mais les prêtres ont fait un fréquent usage. Les chrétiens ont souvent regardé ce mot comme un nom propre, ou au moins comme un nom de Dieu. Il n'a pas même en ce sens aux peuples païens. S, SABOË.

S, fêtes instituées en l'honneur de *Sabasius*. On les célébrait par des courses, et avec des transports comme les fêtes de Bacchus.

S, et SABAZIOS, dieu dont le culte a été introduit en Grèce d'abord, dans les pays anciens, puisque nous trouvons que lui est adressé dans les sacrifices à Orphée, et ensuite à l'an 140 avant Jésus-Christ. C'est ce *Sabasius*? C'est sur quoi les anciens et modernes ne sont pas d'accord cependant le disaient étranger : Thrace, Phrygien ou Asiatique, fils de Jupiter, tel que le culte, et Jovis lui-même. La formule d'adoration dans ses fêtes est l'acclamation *Evohé Saboë*. On lui attribue l'invention d'avoir attelé le bœuf à la charrue; et à cause de cela

on le représentait, comme Moïse, avec deux cornes sur le front. Aristophane dirigea une comédie entière contre ce dieu, dont il fit interdire le culte à Athènes. Enfin, Plutarque dit que son culte avait une grande conformité avec le *sabbat* des Juifs. Cicéron, s'il faut se fier aux anciennes éditions, aurait parlé des lois *sabazéennes* d'un roi d'Asie : *Eumque regem Asiæ præfuisse dicunt, cujus Sabazia sunt instituta*. Mais dans les nouvelles éditions, sans dire pourquoi, on a changé *cujus* en *cui*, ce qui donne, à qui on a consacré les fêtes *sabazéennes*.

Plusieurs modernes avaient soupçonné que ce *Sabasius* pouvait bien être le dieu *Sabaoth* des Juifs; et c'est ainsi qu'ils entendaient le passage de Valère Maxime où cet auteur dit que, l'an de Rome 614 (avant Jésus-Christ, 139), le préteur *Cornelius Hispanus* chassa de Rome les Chaldéens, et ceux qui voulaient faire entrer dans les mœurs romaines le culte de Jupiter *Sabasius* (1). En effet, la ressemblance des deux noms, ce nouveau culte, apporté par des gens désignés immédiatement après les Chaldéens, faisaient conjecturer à ces écrivains qu'il s'agissait sans doute des Juifs. Or ce soupçon est maintenant changé en certitude. Parmi les nombreux écrivains grecs et latins découverts par le savant cardinal Mai, il s'en trouve deux qui rapportent les mêmes faits que Valère Maxime, mais avec plus de développements, et en nommant expressément les Juifs. Après avoir parlé de l'expulsion des Chaldéens, Julius Paris ajoute : *Le même Hispanus renvoya chez eux les Juifs qui voulaient corrompre les mœurs romaines par le culte de Jupiter Sabazi (ou Zabazi)* (2); et Januarius Nepotianus dit, en rapportant les mêmes faits : *Le même Hippalus chassa de la ville les Juifs qui s'efforçaient de faire adopter aux Romains leurs rites sacrés, et il fit abattre les autels privés élevés dans les lieux publics* (3).

(1) Idem qui Sabasii Jovis cultu simulato mores Romanos inficere conati sunt. Val. Max. l. 1. c. 3, n. 2.

(2) Idem Judeos, qui Sabazi (ou Zabazi) Jovis cultu Romanos inficere mores conati erant, repeterc domos suas coegit. Scriptores veteres, t. III n^o 1^{re} partie, p. 7.

(3) Judeos quoque qui Romanis tradere sacra sua conati erant, idem Hippalus urbe exterminavit, arasque privatas e publicis locis abiecit. Ibid., p. 98.

thai. Le Grand-Seigneur voulut alors le mettre à l'épreuve : il ordonna de le dépouiller de ses vêtements, et de le faire servir de but aux flèches des itch-oghians, afin de voir s'il était invulnérable. A cet ordre, le malheureux Messie se jeta à genoux, et dit que ce miracle surpassait son pouvoir. On lui proposa alors d'embrasser l'islamisme ou d'être empalé. Il ne balança point et se fit mahométan ; il poussa même l'humilité jusqu'à accepter, en échange de la royauté d'Israël, une bourse d'argent et un emploi de gardien du sérail. Il chercha alors à pallier la honte de ce dénoûment ridicule, en prêchant qu'il n'avait été envoyé que pour remplacer la religion juive par celle de Mahomet, suivant les anciennes prophéties. On employa ce moyen pour attirer à l'islamisme un grand nombre de Juifs. Après avoir ainsi, pendant dix ans, servi d'instrument à la politique ottomane, Sabathai fut exilé en Morée, où il mourut ignoré et méprisé, après dix autres années.

SABAYIS, sectaires musulmans, disciples d'Abdallah, fils de Saba. Celui-ci était un Juif converti à l'islamisme, et il fut le premier qui établit le droit exclusif d'Ali à l'imamat. Déjà, pendant la vie de ce khalife, il avait été exilé par lui à Madain, parce qu'il lui disait qu'il était Dieu. Mais lorsque ce prince eut été assassiné, il soutint qu'il n'était pas mort, et que l'assassin n'avait tué qu'un démon ; que la demeure d'Ali était dans les nues ; que le tonnerre était sa voix, et l'éclair son fouet. C'est pourquoi, en entendant le tonnerre, les Sabayis disent : « Salut à toi, ô prince des fidèles ! »

SABBAT (mot hébreu qui signifie *repos*) ; c'est le nom du septième jour de la semaine que nous appelons maintenant le samedi ; jour dans lequel l'homme doit interrompre ses travaux journaliers pour se livrer aux exercices de la religion. L'observance de ce jour n'est pas d'institution humaine, elle a pour instituteur Dieu lui-même, qui en a fait un des principaux préceptes de la loi primitive ; ce commandement paraît même avoir été porté avant la chute de l'homme ; car l'historien sacré, après avoir raconté comment Dieu créa le ciel et la terre en six jours, ajoute : *Le septième jour, Dieu avait achevé l'œuvre qu'il avait faite ; et il se reposa le septième jour, de toute l'œuvre qu'il avait faite ; et il bénit le septième jour, et il le sanctifia, parce qu'en ce jour il s'était reposé de l'œuvre de la création.*

L'institution du sabbat paraît donc avoir pour but principal de rappeler aux hommes la création du monde, afin qu'ils se pénétrant sans cesse de la dépendance où ils sont de leur créateur, de l'obéissance qu'ils lui doivent, et de leur faciliter le moyen de lui rendre un culte. Ce commandement fut toujours observé dans la suite par la famille des enfants de Dieu, et par ceux qui avaient conservé les traditions primitives ; mais, au temps de Moïse, il y avait déjà longtemps que la sanctification du sabbat était négligée par un grand nombre de peu-

ples ; c'est pourquoi ce commandement fut renouvelé sur le mont Sinai en ces termes : *Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat ; tu travailleras six jours, et tu feras toutes tes œuvres pendant ce temps-là ; mais le septième jour est le sabbat du Seigneur ton Dieu ; tu ne feras ce jour-là aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ta bête de somme, ni l'étranger qui demeure chez toi ; car le Seigneur a fait en six jours le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, et il s'est reposé le septième jour ; c'est pourquoi Dieu a béni le jour du sabbat, et l'a sanctifié.*

Dans le reste de la loi, le précepte de l'observance du sabbat est interprété avec une grande rigueur ; ainsi non-seulement tout travail, mais même toute espèce d'œuvre qui n'était pas indispensable à la vie était absolument interdite, et même punie de mort. Il était défendu de voyager ou de se transporter à une distance de plus de 2000 pas, de porter des fardeaux, d'allumer du feu même pour la cuisine. Cette dernière prohibition n'était pas cependant aussi gênante dans le pays des Israélites que nous serions portés à le supposer ; car 1° dans cette contrée, il est fort rare qu'on soit obligé d'allumer du feu pour se chauffer ; 2° comme le sabbat durait depuis le vendredi au coucher du soleil jusqu'au samedi à la même heure, et que la longueur du jour éprouve peu de variation sous la latitude de la Judée, il était très-facile aux Juifs de préparer leur repas le vendredi avant le coucher du soleil, et de le commencer le lendemain immédiatement après le coucher de cet astre, d'autant plus que dans les pays chauds le souper est le repas principal.

Au reste, il faut convenir qu'il y a dans la rigueur de ce précepte, comme de presque tous les autres, une sorte d'exagération ; mais cette exagération était nécessaire pour un peuple comme les Juifs, qui n'était excité que par la crainte des châtimens temporels, qui vivait au milieu des nations, où les commandemens les plus saints étaient ouvertement foulés aux pieds, et qu'il fallait conduire avec une verge de fer pour les maintenir dans la ligne du devoir. On ne doit donc pas s'étonner que le premier homme qui ait violé ce précepte, en ramassant du bois dans le désert le jour du sabbat, ait été condamné à être lapidé par l'ordre du Seigneur. Mais quand Jésus-Christ vint perfectionner la loi ancienne, il abrogea la peine capitale, autorisa les œuvres qui n'étaient pas incompatibles avec la sainteté de ce jour et avec le service de Dieu, et voulut que l'obéissance et le zèle pour sa propre sanctification fussent les motifs principaux qui portassent les chrétiens à garder le jour du repos.

Cependant bien que la loi sabbatique fût déjà assez pesante par elle-même, les rabbins ont encore enchéri sur sa rigueur ; ils ont réuni sous trente-neuf chefs tout ce qui est prohibé le jour du sabbat, savoir : labourer, semer, moissonner, botteler et lier les ger-

bes, battre le grain, vanner, cribler, moudre, bluter, pétrir, cuire, tondre, blanchir, peigner ou carder, filer, retordre, ourdir, taquer, teindre, lier, délier, coudre, déchirer ou mettre en morceaux, bâtir, détruire, frapper avec le marteau, chasser ou pêcher, égorger, écorcher, préparer et râcler la peau, la couper pour la mettre en œuvre, écrire, raturer, régler le papier, allumer, éteindre, porter quelque chose d'un lieu particulier en public.

Mais chacun de ces chefs renferme une foule d'autres prohibitions; ainsi la défense de limer est comprise sous celle de moudre, parce que l'une et l'autre action tendent à pulvériser un objet. Faire cailler du lait se rapporte à bâtir, car l'un et l'autre concourent à réunir des parties séparées. S'il est défendu de semer, il est interdit par là même de marcher sur un terrain nouvellement ensemencé, car on pourrait enlever quelques grains avec ses pieds, et les semer involontairement ailleurs. On ne doit porter sur soi, ce jour-là, aucun ornement ni vêtement qui ne soit attaché, sans quoi on contreviendrait à la défense de porter des fardeaux, etc.

Les Juifs modernes préparent le vendredi tout ce qui leur est nécessaire pour le sabbat; les plus scrupuleux mettent dans un lieu chaud ce qu'ils destinent à leur nourriture du lendemain; d'autres éludent l'incommodité de la loi, en faisant allumer leur feu par des chrétiens. Une heure environ avant le coucher du soleil, tout ouvrage cesse, et dans quelques villes, il y a un homme préposé pour crier ou faire signe de s'apprêter au sabbat, qui commence une demi-heure avant le coucher du soleil. Dans les lieux où les Juifs avaient la liberté, on sonnait six fois de la trompette, du temps des Maimonides. Les femmes allument dans la maison une lampe à quatre ou six lumignons et qui doit durer une grande partie de la nuit. Elles dressent aussi une table couverte d'une nappe blanche, et mettent dessus du pain recouvert d'un autre linge long et étroit; ce qu'ils font, disent-ils, en mémoire de la manne qui tombait de la sorte, ayant de la rosée dessus et dessous. Plusieurs changent de linge, et se lavent les mains et le visage. On se rend ensuite à la synagogue, où l'on récite le psaume xcii : *Il est bon de louer le Seigneur*, etc.; et les prières accoutumées, en y ajoutant la commémoration du sabbat, et son institution dans la Genèse. Au retour, ceux qui se rencontrent se saluent en se souhaitant le bon sabbat. De plus, les pères bénissent leurs enfants, les maîtres leurs disciples; à quoi on ajoute certains passages en l'honneur du sabbat, qui se disent soit avant, soit après le repas, suivant l'usage des lieux. Chacun étant assis à table, le maître de la maison dit ces paroles de la Genèse en tenant une tasse de vin : *Les vœux furent achevés*, etc., après quoi il remercie Dieu d'avoir ordonné le sabbat, bénit le vin qu'il tient et en boit le premier; chacun ensuite fait la meilleure chère qu'il peut ce soir-là et le lendemain.

Le matin du sabbat, on se lève plus tard que de coutume, et étant arrivés à la synagogue, on commence par les prières journalières, puis on récite la liturgie propre à ce jour, qui se compose de prières, de cantiques et de passages de l'Ecriture sainte. Ensuite on tire le livre de la loi de l'arche ou du tabernacle, on l'élève pour le montrer au peuple, en prononçant des bénédictions et des acclamations, on lit la *Parascha* ou section fixée pour ce jour-là; cette lecture est faite quelquefois par sept personnes; elle est suivie de l'*Haphtara* ou passage analogue tiré des prophètes. Viennent ensuite plusieurs autres prières; on prie pour le souverain; on annonce les néoménies et les jeûnes, s'il y a lieu, puis on remet le livre de la loi dans l'arche en prononçant de nouvelles bénédictions, et en récitant un psaume.

Dans certaines congrégations on prononce un discours ou sermon, le matin ou l'après-midi. Il y a encore plusieurs autres offices qui se font à la synagogue, tels que le *Mousaph*, le *Minkha*, et avant le coucher du soleil on récite les vêpres ou les prières du soir. Le sabbat se termine lorsque l'on peut apercevoir dans le ciel deux ou trois étoiles; car de peur de profaner ce saint jour, les Juifs en diffèrent la fin comme ils en avancent un peu le commencement.

De retour à la maison, on allume un flambeau ou une lampe qui ait au moins deux mèches. Le père de famille prend du vin dans une tasse, et des épiceries odorantes, et récite plusieurs passages de l'Ecriture pour souhaiter que tout prospère et réussisse dans la semaine où on entre. Il bénit le vin et les épiceries et en reçoit l'odeur, pour commencer la semaine avec plaisir. Puis il bénit la clarté du feu dont on ne s'est point encore servi, et regarde ses mains et ses ongles, comme pour s'assurer s'ils sont préparés pour le travail. Cette cérémonie se nomme *Habdala*, c'est-à-dire *séparation*, parce qu'elle marque la séparation entre le jour du repos et les jours de travail. En même temps, les uns jettent du vin par terre en signe d'allégresse, d'autres chantent ou récitent quelques psaumes pour augurer une heureuse semaine; après quoi chacun s'occupe comme bon lui semble.

SABBATAIRES; 1^{re} hérétiques du 1^{er} siècle qui soutenaient que l'on devait observer le sabbat et non le dimanche. On les nommait aussi *Masbothéens*, d'après l'appellation syro-chaldaique.

2^e Cette opinion a été renouvelée par une branche d'anabaptistes qu'on appelle aussi *Sabbataires*, *Sabbatariens* ou *Baptistes du septième jour*, ce qui les a fait prendre mal à propos par plusieurs écrivains pour une secte juive. Il y avait des sabbataires en Angleterre et en Allemagne dans le x^{vi} siècle. Voici ce que dit un écrivain du temps de ceux de l'Angleterre : « Il y a une société particulière de gens, qui sont connus sous le nom de *Sabbataires* (*seventh day's*). Ils font profession d'attendre le règne de mille ans. Ces sabbataires sont ainsi nommés parce

veulent pas transporter le repos du 1^{er} dimanche. Ils cessent de travailler vendredi au soir de bonne heure, et rigides observateurs de leur sabbat, ministrent le baptême qu'aux adultes. Et d'entre eux ne mangent ni porc, ni viandes étouffées. Leur morale est saine, et toute leur conduite extérieure est chrétienne. »

Ignorons s'il existe encore des sabbatistes en Europe; mais il y en a plusieurs en Amérique, dans le Rhode-Island, l'Etat de New-York, dans la Virginie, etc.; ils comptaient 42 églises, et 4503 membres. Ils ont que le dimanche a été indûment changé au samedi par Constantin, vers 325, et soutiennent que Dieu a imposé l'obligation d'observer le septième ou dernier jour de chaque semaine, que cette obligation regarde tous les hommes sans exception, et que l'observation du dimanche a été imposée par l'Ecriture sainte. Les Sabbataires concordent avec les Unitariens sur les autres points de doctrine.

SABBATIQUE (ANNÉE). Les Juifs avaient une année non-seulement de jours, mais de semaines. L'année sabbatique revenait tous les sept ans. Il était alors défendu de cultiver la terre, et on devait en abandonner les produits aux pauvres, aux orphelins, aux veuves et aux animaux sauvages. Les Juifs devaient remettre à leurs frères les terres qu'ils avaient sur eux, accorder la liberté aux esclaves de leur nation, et leur faire le moyen de subsister. A la fête des Tentes, à la fin de l'année, on devait faire en présence de tout le peuple une lecture solennelle de la loi, et de la lecture des femmes, des enfants et des étrangers, afin que tous ceux qui habitaient le pays fussent instruits de la loi, et apprirent à craindre le Seigneur, tous les jours de leur vie. L'année sabbatique commençait et finissait au mois de septembre, vers l'équinoxe d'automne. On concevait que cette institution ne pouvait être que sur la certitude qu'avait Moïse que la sixième année produirait abondamment pour trois, sans quoi il aurait risqué de faire périr ses concitoyens par la peste, et d'attirer sur lui la malédiction. Or cette certitude, il ne pouvait l'avoir que de Dieu; ce qui nous fournit une preuve de plus touchant l'inspiration de l'Ecriture. Cependant la prohibition de semer, de planter, de récolter ne semble contredire d'après le texte sacré, que les cépages et les vignes, car il n'y est pas question des autres produits de la terre. D'un autre côté, cette loi paraît avoir été fort peu exécutée; car l'abondance des biens que Dieu avait promise à son peuple était subordonnée à la fidélité à observer les commandements du Seigneur, comme leur histoire fait foi qu'ils ne l'ont pas observée. Ils s'oubliaient très-fréquemment, il s'ensuivait qu'ils trouvaient assez souvent des stérilités, d'autres fléaux, ce qui les mettait dans la nécessité de cultiver et de recueillir

la septième année comme les années précédentes.

SABÉENS; 1^{er} nom que l'on donne aux peuples qui professent le sabéisme ou l'adoration des astres; il vient de *Saba*, fils ou descendant de Joctan, de la race de Sem, qui s'établit dans le Yémen, et est regardé comme le père des Sabéens, une des tribus les plus puissantes de l'Arabie. Comme cette tribu passe pour avoir rendu la première aux autres un culte public, ou du moins pour l'avoir conservé sans mélange plus longtemps que les autres peuples, on donna plus tard le même nom à ceux qui professaient le même culte. *Voy. SABÉISME.*

2^o Les Sabéens de la Chaldée sont les restes des anciens Babyloniens; ils subsistaient encore dans les trois premiers siècles de l'hégire; mais leur religion s'était mélangée de dogmes empruntés au magisme, au paganisme grec et même au christianisme. Ils s'appelaient eux-mêmes *Boghdadiens* ou *Dieu-donnés*, et résidaient principalement dans le territoire de Baghdad, qui pourrait en avoir tiré son nom. Il serait fort difficile d'exposer exactement leur système religieux, sur lequel on n'a que des données assez vagues. Cependant le *Fihrist*, ancien livre historique des Arabes, donne sur eux des détails assez circonstanciés, qui ont été traduits par M. Hammer-Purgstall. Nous en extrayons ce qui suit :

Ces Sabéens enseignent que le monde est une cause éternelle, unique, qui ne participe point aux qualités des choses créées, d'où ils déduisent la divinité du monde. Ils disent que le ciel se meut d'un mouvement spontané et raisonnable, qu'il n'est point composé des quatre éléments, mais qu'il constitue une cinquième substance qui ne peut ni se corrompre, ni s'anéantir. Ils enseignent que Dieu n'est point affecté par des qualités, et qu'il n'est pas permis de lui souhaiter du bien qui ne l'atteint pas; que l'âme est une substance sans corps, qui n'est point assujettie aux inconvénients inhérents aux corps, que les âmes de ceux qui auront fait le bien auront des récompenses éternelles; et que les méchants seront punis selon la gravité de leurs délits. Cependant ils ne paraissent pas admettre de peines éternelles, car il est dit quelque part que les âmes des méchants seront châtiées pendant neuf mille périodes. Ils reconnaissent plusieurs prophètes ou envoyés célestes qui ont invité les hommes à reconnaître la vérité de Dieu; les plus célèbres sont Erani, Agathodémon et Hermès. Quelques-uns nomment aussi Solon, qu'ils font grand-père de Platon du côté de sa mère.

Ils font la prière trois fois par jour : la première a lieu une demi-heure avant le lever du soleil; elle consiste en huit inclinations et trois prostrations après chaque inclination. La seconde se fait à midi, elle consiste en cinq inclinations, suivies chacune de trois prostrations; la troisième est semblable à la prière de midi, elle se fait au coucher du soleil. Ils ont en outre des prières érogatoires à la deuxième et à la neu-

is, l'exposent dans leur demeure, et aux puissances de la nature, ent : « Voici du pain pour vos l'orge et de la paille pour vos ame, de l'huile pour vos lampes, our en tresser des couronnes. salut ! sortez avec salut ! Laissez nos enfants une bonne récom-

ois de décembre, ils dressent un tel de Baaltis, qu'ils nomment la s-Mélanis), et y attachent diffé- des herbes odorantes, des roses ées, de petites citrouilles, et tout uvent en fruits secs et frais. Ils es victimes de tous les animaux nt se procurer, soit quadrupèdes, , devant ce dais, en disant : « Ce times de notre déesse Baaltis, qui » Ils font cela pendant sept jours

jours de là, est le commencement i chef de la gloire. Ce jour-là, le ssied sur une chaise élevée, à la- onte par neuf degrés ; il prend en élon de tamarin, avec lequel il les rangs en frappant chacun de ou sept coups. Il leur adresse en- eours, dans lequel il souhaite à enté longue vie, nombreuse pro- évation sur tous les peuples, et ées jours de leur ancien empire, ines des mosquées, des églises et é où l'on vend les femmes. A la e marché étaient autrefois leurs e les empereurs grecs ont renver- ils y introduisirent le christia- descend ensuite de chaire ; tous les victimes et boivent. Le chef jour-là, de chaque homme, deux ur le trésor public. Au 24 décem- fête de la naissance de l'esprit, us. Ils célèbrent les mystères du lent des victimes, et brûlent qua- animaux, soit quadrupèdes, soit mangent et boivent, et allument de pin en l'honneur des dieux es. Au mois de février, ils jeu- urs en l'honneur du soleil, qui l seigneur, le seigneur bienfai- ngent ces jours-là un peu de s s'abstiennent de vin. Dans ce dressent de prières qu'au nord, t aux démons.

le mars, ils jeûnent trois jours, r le 8, en l'honneur du dieu Lu- mois, le chef distribue du pain auté en l'honneur du dieu Aris, . Le 30 est le commencement du ttes, qui est la fête du mariage t des déesses. On distribue des et du kohol aux yeux, et on in- *khad*, qui est le trône de leurs uit, on mange sept dattes, en s sept dieux, du pain et du sel, r du dieu qui garde l'intérieur, rçoit de chaque homme deux r le trésor public. Le 27^e jour de , c'est-à-dire la veille de la nou-

velle lune, ils vont à leur couven de Cadi, où ils immolent des victimes et brûlent des holocaustes en l'honneur de la lune. Ils mangent et boivent. Le 28, ils se rendent à une autre station où ils immolent des vic- times, et brûlent des brebis, des coqs et des poulets en l'honneur d'Hermès, qui est Mer- cure.

Lorsqu'ils font de grands sacrifices, comme de taureaux et d'agneaux, ils les arrosent de vin tant qu'ils sont encore vivants. S'ils se débattent, ils disent que ce sacrifice sera agréé, sinon ils disent que Dieu est irrité et qu'il n'acceptera pas leurs vœux. Leur ma- nière d'immoler les animaux, quels qu'ils soient, est de leur couper la tête d'abord ; puis ils observent le mouvement des yeux et le tressaillement des membres : ils en ti- rent des augures et des prédictions pour les choses futures. Quand ils immolent de grands animaux, comme des vaches, des brebis ou des coqs, ils y attachent des croix et des chaînes, et tous ensemble traînent la victime de tous les côtés vers le feu. C'est chez eux le grand sacrifice, consacré à tous les dieux et à toutes les déesses. Ils disent que les sept planètes sont présidées par autant de dieux et de déesses, qui s'aiment et se marient, d'où résultent les jours heureux et malheu- reux.

Les Sabéens gardent l'aile gauche des pou- lets portés dans la maison des dieux, et la suspendent au cou des garçons, au collier des femmes et au milieu des scapulaires. Ils croient que c'est un puissant préservatif. Il y a parmi eux une secte dont les femmes ne portent ni parures, ni pantoufles rouges. Tous les ans, elles apportent des cochons à leurs dieux, et elles mangent, ce jour-là, toute la viande de porc qui leur tombe sous la main. Les femmes d'une autre secte tondent leur tête avec une poudre corrosive, lors- qu'elles se marient.

Le même mémoire de M. de Hammer ren- ferme quelques détails sur les cinq mystères pratiqués par ces Sabéens ; mais nous les passons sous silence, parce qu'ils sont fort incomplets et peu intelligibles, ayant été fournis par un interprète sabéen peu versé dans la langue arabe, comme l'atteste l'au- teur du *sihr*ist, et comme il est d'ailleurs facile de s'en convaincre.

On trouve encore en Orient quelques res- tes de cette secte ; mais leurs dogmes et leurs usages se sont successivement modifiés. Voici ce qu'en dit Ricault : « Il y a, parmi les Mahométans, une espèce de Sabéens qui imaginent je ne sais quoi de divin dans le soleil et dans la lune, à cause des influences que ces deux astres répandent sur toutes les créatures. Il y a quelques astrologues et des médecins de cette secte à Constantinople, mais dans la Médie et dans la province des Parthes, ils sont en grand nombre. Les hom- mes adorent ordinairement le soleil, et les femmes la lune ; quelques autres ont de la vénération pour l'étoile du pôle arctique. Ces Sabéens ne sont pas fort austères dans leur manière de vivre, ni fort attachés aux

sermones de leur religion; mais leur conduite est fort sage et fort réglée. Ils ne sont pas trop persuadés de l'immortalité de l'âme, ni des peines et des récompenses de l'autre vie. Ils sont peu portés à chercher la vengeance des injures et des outrages qu'on leur peut faire, parce qu'ils regardent tout cela comme des effets naturels des influences célestes, et n'en sont pas plus irrités que nous ne le sommes lorsque nous sentons une grosse pluie tomber sur nous, ou lorsque l'ardeur excessive du soleil nous brûle pendant le solstice d'été. »

3. Enfin il y a encore actuellement en Orient une autre secte de Sabéens, laquelle est un mélange de judaïsme, de paganisme et de christianisme; elle s'est probablement formée des débris des Chaldéens dont nous venons de parler. Voy. SABIS, CHRÉTIENS DE SAINT-JEAN-BAPTISTE.

SABÉISME, culte rendu aux corps célestes, au soleil, à la lune et aux étoiles. C'est une des premières hérésies qui corrompirent la foi primitive; elle prit naissance dans les plaines de la Chaldée, dont le peuple manifestait toujours un goût irrésistible à lire dans l'écriture mystérieuse des astres les secrets du ciel et ses propres destinées terrestres. Ce culte est plus noble que l'idolâtrie et le fétichisme, qui peut-être ne lui cèdent qu'en antiquité; il avait en lui-même quelque chose d'élevé et de grand; et il est probable que, dans le principe, une pensée compatible n'en altérât pas la majesté. Les peuples auront commencé par se tourner vers le soleil pour adorer le vrai Dieu dans son plus bel ouvrage; le soleil aura été simplement pour eux le symbole de la gloire et de la majesté de Dieu, l'instrument et l'image de sa bienfaisance et de sa providence. Mais bientôt l'emblème aura été confondu avec la réalité, et les adorations des peuples ne se seront pas élevées plus haut que l'astre. A la vue de la puissante influence que le soleil exerçait sur la nature entière, on lui attribua la fécondité de la terre, le développement des germes, la fructification des plantes, le principe de la chaleur animale qui entretient la vie des hommes et des animaux : alors l'instrument fut mis à la place de l'ouvrier. Puis on considéra que l'action du soleil était secondée par un astre d'une clarté plus douce qui modérât l'horreur des ténèbres, tempérait les ardeurs de la terre desséchée par les feux du jour, rafraîchissait les plantes, les humectait d'une douce rosée, et répandait sur les nuits de l'Orient un charme indéfinissable; la lune eut également part aux honneurs divins. On trouva du mystère dans la course étrange des planètes, qui ne s'écartaient pas de la route suivie par le soleil et par la lune, et dont quelques-unes semblaient se diriger tantôt vers l'orient, tantôt vers l'occident; dans les constellations zodiacales que les grands luminaires visitaient périodiquement chaque année; dans les étoiles dont le lever ou le coucher semblait déterminer les saisons, et présider aux travaux de l'agriculture; on fit de tous ces as-

tres des divinités secondaires, service du soleil et de la lune; rent part au culte que l'on rend des cieux.

Un des plus grands génies de J. Goerres, décrit ainsi l'origine : « La nature avait d'abord produit des choses simples et grandes; aussi la clarté de la nature était dans ce temps simplicité et de grandeur; elle était un reflet de la jeunesse du monde. Toutes les voix ramenaient l'homme au monde des éléments. Aux portes du monde, au pied des montagnes, dans leur péristyle, les hommes s'agenouillaient en adorant; ils interrogeaient sortant du sanctuaire fermé, et à comprendre la parole du tonnerre caché s'élançait hors du feu : avant ne lui résistait : il lui parlait loin seulement, avec son homme grande nourricière. Le culte était point de temples ou d'images. Ils s'élevaient de la terre vers le ciel véritablement l'empire du feu; perpétuellement le soleil; là éteints étoiles et les planètes comme flammes au sein de l'obscurité; ils étaient dans leurs sources intérieures qui ne projetaient sur la terre clartés affaiblies. Le culte du feu, l'adoration du soleil; le soleil, les cieux, les éléments qui leur obéissaient : les puissances immortelles, tout à la fois les prêtres du ciel est un reflet de la divinité; il est même, il n'est limité par rien; et religion de cette époque est un point.

1^{re} Babylone est le lieu que nous désigne comme le foyer de l'erreur, et c'est là effectivement qu'éleva le premier temple au dieu n'était autre que le soleil. C'est dans ce lieu qu'il fut honoré de tous les sacrifices, offrandes des rois, tant que durèrent les rois chaldéens. Rien ne passant que les Babyloniens ne fussent pas à ériger une statue représentant le soleil, et à lui adresser leurs prières; c'est-à-dire que leur culte avait l'image d'une image; et voilà l'origine du berceau de l'idolâtrie vit en naître et grandir le principe de l'erreur et du despotisme. Le premier temple dressé dans la ville où l'on reconnaît Dieu; les hommes qui avaient soumis leur raison aux vérités de la foi, tombèrent sous le joug de l'esclavage de l'homme par l'homme, refus d'obéir à la divinité. » dit M. Raoul-Rochette, prêchant le plus absolu, l'obéissance servile; il étudiait les sciences les plus et les plus inaccessibles au vulgaire, fondait dans un même secret : et ses découvertes, saisissant à l'imagination par la puissance du merveilleux, par les merveilles de l'esprit hu-

abes adorèrent les astres de , peut-être simultanément avec ns; mais ils se gardèrent plus ie ceux-ci de l'idolâtrie ou de s images palpables, ne rendant ges qu'aux astres eux-mêmes; i le nom d'une de leurs tribus it par devenir la dénomination ui pratiquèrent le même culte; e *Sabéens* vient des enfants de : Hadramaut. Le sabéisme sub- x jusqu'à la naissance du ma- nais, à cette époque, il se trou- avec l'idolâtrie. Outre le so- a, les grandes divinités des Sa- rabes adoraient les planètes, ter, sous le nom de *Moschtari*; celui de *Zohra*; Mercure, sous d; Mars, sous celui de *Mir-* ne, sous celui de *Zohal*.

iens Arabes, dit dom Martin, culte aux planètes, non qu'ils ces astres fussent des divinités, u'ils étaient persuadés que les igences, de la médiation des- ne pouvaient, disaient-ils, se is, y faisaient leur demeure, ient comme l'âme anime notre e rendre favorables ces pures i, ils honoraient les planètes : sanctuaire. En conséquence, ils e figures, et assignaient à l'pys, telles plantes, tels arbres, etc. Ils partageaient entre in, les nuits, les heures et les robservaient ensuite leur cours, , leur séjour, leur lever, leur rs oppositions, leurs conjonc- phases, leurs aspects, leurs ra- ut ce qui en résultait. Cela fait, , par exemple, obtenir quelque tercession de Saturne, ils choi- samedi et la première heure, jour et cette heure sont le jour nétaires de Saturne; et, se re- ts convenables et sympathiques nète, ils adressaient à la figure : en avaient, une formule de e exprès, avec une entière con- pure intelligence qui résidait : ne manquerait pas de les e qu'ils demandaient était de uelques Arabes allaient encore apercevant que les planètes : éclipses, leurs immersions, leur coucher; qu'ainsi ces sanc- ures intelligences ne pouvaient jusqu'à eux leurs bienfaits et es pendant des intervalles con- ls suppléaient à cette inaction lacres de chaque planète, qu'ils urs présents, et auxquels ils communiquer toute la force et planètes qui n'étaient pas sur i qui y étant, s'y trouvaient sans produire aucun effet. Dans s avaient soin, 1° que chaque t de métal sympathique avec la devait représenter; 2° qu'il fût

CTIONN. DES RELIGIONS. IV.

jeté en fonte au jour, à l'heure et au moment que la planète était la plus fortunée. On appelait ces Arabes *adorateurs de statues*, à la différence des premiers qu'on nommait *adorateurs des sanctuaires*. Mais les uns et les autres reconnaissent le vrai Dieu sous le nom de *Seigneur des seigneurs*. Ce qui n'empêchait pas qu'ils ne qualifiassent de *dieux* et de *seigneurs*, les uns leurs sanctuaires, les autres leurs simulacres. »

« Les Sabéens, dit un autre écrivain, habitants nombreux de l'Arabie, furent les plus zélés défenseurs de la religion qui consistait dans le culte des astres; aussi lui donnèrent-ils leur nom. L'ancien sabéisme, plus pur et moins grossier que le moderne, ne se proposait que d'adorer l'Etre suprême en présence des astres, c'est-à-dire le Dieu invisible en présence des dieux visibles. L'idée sublime qu'ils s'étaient formée de l'Etre suprême était trop pure et trop élevée pour croire qu'il pût communiquer avec des hommes faibles et corrompus. Ce fut ce qui leur fit admettre des substances moyennées pour être leurs médiatrices dans le ciel : les étoiles, la lune et le soleil, étant suspendus entre le globe terrestre et les demeures divines, leur parurent des intelligences propres à entretenir des correspondances faciles avec le Créateur, pour en obtenir des bienfaits. Leur reconnaissance envers ces astres, distributeurs des pluies, qui sont les plus grands des biens dans ces climats brûlants, fit oublier le Dieu invisible : la religion dégénéra de sa pureté primitive, et les hommes, esclaves des sens, détournèrent les yeux de dessus le Créateur pour les fixer sur ses ouvrages. » Le même auteur observe que le culte rendu à la lune, dans le fond des vallées, dans les plus sombres bocages, dans les plus affreuses cavernes, et pendant les nuits les plus ténébreuses, dégénéra par la suite en licence, et que les actes de religion n'offrirent plus que des scènes de scandale. Il remarque encore que la coutume d'aller en pèlerinage, et de traîner sur des chars, de bourgade en bourgade, les simulacres des astres, n'était que le symbole de la marche errante et réglée de ces flambeaux du monde; et que leur position élevée dans le ciel avait déterminé à choisir les plus hautes montagnes, pour y ériger des temples et des autels.

Plusieurs voyageurs soutiennent qu'il existe encore des Sabéens dans l'Arabie; mais il est probable qu'ils les ont confondus avec les Chrétiens de Saint-Jean, appelés aussi *Sabis*.

3° Les Assyriens modifièrent dans la suite le sabéisme, et rendirent leurs hommages moins aux astres eux-mêmes qu'aux différents dieux qui leur servaient de demeures. Ces dieux, au nombre de trois, furent personnifiés, savoir : l'espace sans bornes en la personne de Kronos, le ciel des étoiles fixes en celle de Baal, et le ciel mobile ou des planètes en celle de Mylitta. Voy. ASSYRIENS.

4° Les anciens Persans professaient la même religion que les Babyloniens et les As-

syriens, jusqu'à ce que leur culte eut été modifié par Zoroastre. Justin dit, d'après Trogue Pompée, que les Perses n'avaient d'autre dieu que le soleil. Hérodote assure qu'ils avaient coutume de sacrifier à Jupiter sur les plus hautes montagnes, et qu'ils sacrifiaient de plus au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents, et qu'ils n'avaient jamais fait de sacrifices qu'à ces sortes de divinités. (Le lecteur doit traduire par Ormuzd le Jupiter d'Hérodote.) Ils ont depuis, ajoute le même auteur, sacrifié à Vénus Uranie, qu'ils appellent *Mitra*, et ont appris ce sacrifice des Assyriens et des Arabes. *Mitra* est en effet la Mylitta des Assyriens et des Babyloniens, et l'Alilat des Arabes; c'était la personnification du ciel des planètes. Strabon leur attribue le culte des mêmes divinités. A l'égard de celui qu'ils rendaient au soleil, Hérodote rapporte une particularité remarquable : c'est que, si quelque Perse était infecté de la lèpre ou de maux semblables, il ne lui était pas permis d'entrer dans la ville, ni d'avoir commerce avec les gens de sa nation, parce qu'ils regardaient ces maladies comme des marques qu'on avait péché contre le soleil. Ils chassaient de leur pays l'étranger qui en était atteint. C'était au soleil qu'ils offraient des chevaux en sacrifice.

Jablonski prétend que le soleil ne fut pas le seul des astres qu'ils honorèrent, mais qu'ils adorèrent aussi les planètes; de là, selon lui, le nombre de sept qui était si sacré pour eux. Saturne s'appelait chez eux *Keiman*; Jupiter, *Ormuzd*; Mars, *Behram*; le soleil, *Schid* ou *Khorschid*; Mercure, *Tyr*; Vénus, *Nahid*; et la Lune, *Mah*. Strabon lui-même, qui avance que les Perses n'adoraient pas d'autre dieu que le soleil, dit ailleurs qu'ils honoraient aussi la lune et Vénus; dans un autre endroit, il assure que les Carmaniens, dont le pays se nomme aujourd'hui *Kirman*, sacrifiaient un âne à Mars.

Le système de Zoroastre n'a pas aboli l'ancien culte; il l'a simplement modifié. Si les astres ne sont plus pour lui des êtres vivants, ce sont des sanctuaires habités et régis par des anges ou intelligences supérieures à l'homme, et ministres du bon principe. Ce sont des images de la divinité, dignes en cette qualité des hommages des hommes; et le culte que l'on rend au soleil est assurément idolâtrique. Les modernes Parsis, qui ont mis des étoiles partout, révèrent non-seulement les anges des planètes, mais ceux de certaines constellations, entre autres *Taschter*, gardien de l'orient, qui réside dans Sirius; *Satévis*, gardien de l'occident, qui est Aldebaran; *Vement*, gardien du midi, qui habite Orion; *Haftorang*, gardien du nord, dont le siège est dans la Grande-Ourse. Les Parsis célèbrent ces quatre constellations dans leurs chants sacrés.

§ Le sabéisme se trouve mêlé à une multitude de systèmes religieux antiques; on le retrouve dans l'Inde, où le soleil était adoré conjointement avec les autres forces de la

nature, bien avant que le brahme ait été fondé; chez les Egyptiens, était adoré sous le nom de *Ph* sous celui de *Pooh*; dans la Rome romaine, où ces deux astres étaient unifiés sous les noms de *Phœb* *Diane*, *Hécate*, etc.; chez les Gaulois, de la Germanie, de l'Irlande les astres avaient une part notable dans le culte des mortels, etc.

6° Le sabéisme a été également dans l'Amérique. Le soleil reçoit les premiers hommages de la région septentrionale, et il n'y avait pas de diriger vers lui, les premières bouffées de tabac dans le calumet; plusieurs tribus paraissent avoir tiré du soleil le nom générique de divinité. *Voy. Dieu*, n° cccv. Les Natchez en faisaient des sacrifices. Il en était de même de ceux qui rendaient à cet astre un culte, et qui le regardaient comme la race royale des Incas. *Voy.* Il retrouve encore le culte des astres chez plusieurs peuplades de l'Asie, de l'Océanie.

SABELLIENS, hérétiques du 3^e siècle, ainsi appelés de Sabellius, philosophe, qui répandit ses erreurs dans la Cyrénaïque, d'où elles pénétrèrent dans l'Asie Mineure, dans la Mésopotamie même à Rome. Ils soutenaient qu'en Dieu qu'une seule personne; et le Saint-Esprit étaient seulement des émanations, des opérations, et non point des personnes distinctes et subsistantes. Ils disaient donc que le Père réside dans le ciel, est le Père des choses; qu'il descendit dans la sainte Vierge, s'incarna et naquit comme Fils; qu'après avoir accompli son œuvre de notre rédemption, il se revêtit d'apôtres sous la forme de l'agneau, et que de là il fut appelé le Fils de l'homme. Ils tentaient d'expliquer leur doctrine en comparant Dieu avec le soleil; l'illumination était le Fils ou le Verbe, la vertu échauffante était le Père. La parole ou le Verbe, disaient-ils, déc comme un divin rayon, et fut remontée dans le ciel, les anges et le Père se communiquèrent aux hommes d'une manière analogue. Cette erreur fut répandue par saint Denis d'Alexandrie et par Origène, fut renouvelée au 17^e siècle par les Jansénistes, et plus récemment par les Sabéens.

SABIC ou SABEC, un des dieux du système des Druzes, sont les deux premiers de tous les autres. Ces deux êtres, le Père ou le précédent, et le Fils ou le suivant, sont des espèces d'éons, dont le premier a été produit par le premier, le second par le second, le troisième par le troisième, etc. lui-même de la parole; la parole est l'âme, et l'âme vient de l'intelligence. Le Sabic est donc le quatrième éon, la divinité suprême. Ce ministre du culte rituel s'est incarné sur la terre sous le nom de Sélama, fils d'Abd-el-W

Hakem, divinité des Druzes. Ils Sabic et le Tali sont la source de toutes les connaissances des Sabis, mais celle de la religion unitaire. L'incarné qui a manifesté aux Sabis la naissance des lois spirituelles. Le maître de la religion unitaire, de la religion du dernier degré de la hiérarchie, par une suite de révolutions, série de périodes sans fin.

SIABIS, SABÉENS, secte orientale, du même nom que les anciens adorateurs du firmament, mais maintenant avec eux que des rapinés. Les Orientaux les appellent ainsi parce qu'en effet quelques-uns descendent des Sabéens, soit qu'ils accusaient faussement d'apostasie. Mais il est positif que l'actuelle provient directement du mélange de certaines opinions touchant les anges et les démons, des pratiques et préceptes de religions analogues se retrouvent dans leur religion.

Ils se nomment eux-mêmes dans l'arabe *Mendai - Yahya*, et en syriaque, *Yahya*, c'est-à-dire disciples de saint Jean. Si l'on pouvait se fier à la tradition, il serait très-curieux de savoir ce qu'étaient les premiers disciples de saint Jean, qui paraissent avoir été une congrégation assez étendue, car on en trouve au dehors de la Judée, et il y a des preuves dans les Actes de l'Evangile fait foi que saint Jean jouissait de la plus haute considération parmi les Juifs; plusieurs s'obstinèrent à regarder comme le Messie, mal à propos; Jésus-Christ lui-même le prophète, de plus que prophète, grand des enfants des hommes, donc pas étonnant que quelques disciples aient conçu de lui l'attente d'un royaume, et aient refusé, après avoir vu le maître, de se joindre aux disciples de Jésus-Christ. Ils essayèrent de fonder une religion, et recrutèrent des prosélytes dans les contrées du Liban. Les Sabis, issus de cette propagation, reçurent le baptême tel que leur maître le prescrivait, et la formule dont ils se servent dans cette cérémonie révèle leur origine. Cette clarté qui ne souffre aucun doute, ne permet pas de prononcer ces paroles *baptême du même baptême dont Jésus a baptisé ses disciples*. Cette parole ne a aucun sens théologique, mais son sens historique est parfaitement évident.

Ils reconnaissent que Jean a annoncé le Christ, ainsi que l'ont fait les autres prophètes, mais ils nient que Jésus soit le Christ, et ils attendent que le Christ vienne encore les Juifs. Ils sont conséquents, que les disciples

de Jésus ont dénaturé le baptême, en l'administrant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et que Jésus n'avait pas qualité de leur conférer un tel droit. L'imitation et la commémoration de saint Jean forment les fondements principaux de leur culte. Dans leurs cérémonies religieuses, ils distribuent aux assistants du miel et des sauterelles en souvenir de la manière dont leur patron a vécu au désert, et cela leur tient lieu de communion; c'est une communion commémorative comme celle des Calvinistes. Ils renouvellent tous les ans leur baptême; pour cela ils se rendent dans la rivière la plus voisine, s'y dépouillent et s'y baignent entièrement, et quand ils en sortent, le prêtre, placé sur le rivage, comme on a coutume de représenter saint Jean, leur verse de l'eau sur la tête avec un vase, en disant : « Je renouvelle votre baptême au nom du Père et de notre sauveur Jean; ainsi qu'il a baptisé les Juifs dans le Jourdain et les a sauvés, ainsi il vous sauvera vous-même. » Une autre fête fort importante pour eux est celle du *Miracle* : elle a pour objet la commémoration d'un miracle attribué par eux à saint Jean, qui aurait jadis délivré la Galilée d'un monstre sorti du lac de Tibériade. A cette époque, tous ceux à qui leurs affaires le permettent, ou dont la dévotion est assez vive pour l'emporter sur toute autre considération, quittent leur pays et vont en pèlerinage en Galilée, sur les bords du lac, à l'endroit où, dit-on, saint Jean tua le monstre; les plus affairés ou les plus tièdes se contentent de célébrer la fête chez eux. Les deux autres fêtes principales sont celles de la mort et de la nativité de saint Jean.

Leurs livres sacrés sont au nombre de quatre. Le premier, nommé *Divan*, traite de la chute des anges et de la création de l'homme; le second, nommé *Sedra-l'Adam*, est le livre d'Adam; le troisième, *Sedra-Yahya*, est la révélation de saint Jean, donnée selon eux par ce prophète à leurs ancêtres; le dernier, intitulé *Tholasteh*, contient l'ensemble de leurs cérémonies religieuses. Ces livres sont conservés par eux avec un grand soin et sont très-rares; les tentatives que les Maronites, au milieu desquels les Sabis vivent, ont faites pour les détruire, sont cause que ceux qui les possèdent se montrent très-scrupuleux à cet égard. La bibliothèque nationale possède cependant plusieurs manuscrits sabéens, apportés la plupart en France sous le règne de Louis XIV et par les ordres de Colbert. M. Sylvestre de Sacy a publié une notice bibliographique sur ces manuscrits, demeurés longtemps dans la poussière sans que l'on connût toute leur importance.

L'oraison que les Sabis prétendent tenir de saint Jean atteste des sentiments religieux fort élevés et d'une nature très-supérieure à ceux de la religion juive ordinaire. En voici quelques passages :

« Que le Seigneur de la gloire soit adoré ! Nous avons mal agi, pardonne-nous nos péchés ! Toi qui es bon et miséricordieux, aie pitié de nous ; souverain Roi de la lumière,

réserve aux prêtres seuls. Les prêtres Joiada et Sadoc paraissent, sous David, à la tête d'une troupe de lévites et de prêtres, gens de valeur et d'expérience dans la guerre. Achimaas, fils de Sadoc, était, sous Salomon, un des intendants de la maison du roi, et avait soin de faire fournir aux dépenses de sa table, pendant un des douze mois de l'année. Banaias, fils du prêtre Joiada, commandait à une des troupes de 24,000 hommes, qui servaient par mois auprès de la personne du prince. Eliacin, fils du grand prêtre Helcias, fut grand maître du palais sous Ezéchias. Les Machabées, qui se sont distingués d'une manière si glorieuse dans les armées, et dont Dieu s'est servi pour rétablir son culte et sa religion dans Israël, étaient de la race d'Aaron, de même qu'une grande partie de leurs troupes. Josèphe l'historien, qui s'est rendu si célèbre par ses grandes actions et par ses écrits, était aussi du nombre des prêtres. Presque tous les tribunaux de la nation étaient occupés par des prêtres, qui rendaient la justice suivant l'ordre établi par Moïse. Mais la première, la plus noble et la principale de leurs fonctions était le ministère sacré du tabernacle et de l'autel, et ensuite l'instruction des peuples et l'étude de la loi. *Voy. PRÊTRES, n° 2.*

3° Le sacerdoce, chez les chrétiens, comprend deux ordres : l'épiscopat et la prêtrise. La fonction et la dignité d'évêque correspond à celle de grand prêtre ou de grand pontife chez les Juifs, avec cette différence que, chez ces derniers, il n'y avait qu'un grand pontife, parce que le culte judaïque ne s'étendait point au delà de la nation; tandis que le christianisme, ayant dû s'établir dans toutes les contrées de la terre, a nécessité l'érection d'un grand nombre de sièges épiscopaux; tous les évêques cependant sont sous la juridiction de l'évêque de Rome, qui a le titre de souverain pontife; ce dernier a été établi par Jésus-Christ même, dans la personne de saint Pierre, conservateur de la foi et de l'unité. *Voy. PRÊTRES, n° 3; EVÊQUES, PONTIFE, etc.*

4° En Egypte, la caste sacerdotale était, à proprement parler, la partie instruite et savante de la nation. « Elle était spécialement vouée, dit M. Champollion-Figeac, à l'étude des sciences et au progrès des arts; elle était chargée en outre des cérémonies du culte, de l'administration de la justice, de l'établissement et de la levée des impôts, ... enfin de toutes les branches de l'administration civile.

« Souveraine dans la primitive organisation de l'Egypte, en passant au second rang, lorsqu'une révolution l'obligea de céder le premier au roi créé par la caste militaire, elle conserva néanmoins la plus grande partie de son influence, sans doute parce que cette influence avait été fondée, dès l'origine, sur de vastes possessions territoriales et sur de grands privilèges... On voit par le détail des cérémonies religieuses dont la loi faisait un devoir aux monarches égyptiens dans les circonstances marquantes de leur vie, com-

bien l'autorité sacerdotale était autorité royale, et aux époques les plus nues de l'histoire de l'Egypte, elle ne se manifeste visiblement qu'à la décadence de cette caste par qu'Hérodote a vu, ce que Diodore raconté d'après les écrivains qui précédé, nous la montrent partout ayant le monopole des sciences principales branches de l'administration de grands revenus et de grandes incommutables comme leur aux les bas-reliefs historiques, les F les empereurs romains se montrant cérémonies publiques pareilles les monuments contemporains de anciens Pharaons connus nous mêmes Pharaons s'inclinant devant jecté divine, personnifiée par les divers ordres; et jusqu'aux derniers de la monarchie égyptienne, le appelé au trône par sa naissance nisé et sacré à Memphis, dans une générale de l'ordre sacerdotal, pour la proclamation du nouveau tous les temps aussi de la monarchie ne cessèrent de travailler à l'agrandissement ou à l'ornement des numents religieux, et en cela ils ne que souscrire à une influence toujours sante par elle-même et surtout par du pays. On sait en effet la persistance nation égyptienne dans ses croyances; les persécutions des Perses l'érance du culte grec et du culte en concurrence avec le culte égyptien n'altéra l'esprit religieux de l'Egypte n'altéra l'esprit religieux de l'Egypte aux dieux de ses ancêtres. La pré légions romaines n'empêchaient pas fréquentes séditions naquirent à gère insulte faite par le vainqueur et aux autres objets du culte national : la caste sacerdotale tira donc vocation publique une force d'influence autorité qui ne pouvaient succomber la monarchie et la nationalité de l'Egypte. *Voy. PRÊTRES, n° 9.*

5° Chez les anciens Grecs les prêtres plissaient d'abord la plupart des du sacrifice; c'est pour cela qu'ils toujours un couteau dans un étui l'épée, lequel était destiné à cet usage. Plusieurs sacerdoces furent attachés à des maisons anciennes et où ils se transmettaient de père en fils étaient conférés par le peuple pouvait remplir aucun sans un exaltable qui roulait sur la personne mœurs. Il fallait que le nouveau n'eût aucune difformité dans la figure sa conduite eût toujours été irréprochable. A l'égard des lumières, il suffisait nût le rituel du temple auquel il ché, qu'il s'acquittât des cérémonies décence, et qu'il sût discerner les espèces d'hommages que l'on devait aux dieux. *Voy. PRÊTRES, n° 12.*

6° L'institution du sacerdoce

ans avec le culte des dieux, asit deux personnes de chaque onora de la dignité sacerdotale augmenta le nombre des aussi le nombre de ceux sacrés à leur service. D'abord cette auguste fonction qu'à des les tribuns du peuple firent brigues et leurs clameurs, ébéliens partagèrent presque du sacerdoce avec les n-ncipe, ces prêtres furent élus dans lequel ils entraient, et, le tribun Licinius Crassus en-porter ce droit au peuple, es; et c'est ce qu'exécuta heu-attius Ahénobarbus. Le peuple mit d'élire, et les collègues ne pas celui d'agréger le récipien-corps. Sylla, devenu le mat-chose dans leur premier état, peuple du privilège qu'il avait angement ne tint pas long-Atius Labiénus fit revivre que Marc-Antoine anéantit de un les empereurs s'emparè-que le peuple et les pontifes llement disputé. Le sénat, en et de Dion, entre autres privi-bligé de céder à César, lui donna tant de prêtres qu'il le juge-les prêtres avaient plusieurs me de ne pouvoir être dé-dignité, d'être exempts de laoute autre fonction attachée des citoyens. Voy. PRÊTRES,

des païens se maintint quel-les empereurs chrétiens, et tièrement que du temps de chassa de Rome les prêtres de e tout sexe.

Le temps les plus anciens, le chine, a toujours été attaché à Il n'y a que l'empereur qui les sacrifices au ciel, comme tion. Quand il va faire ce sa-cho est une espèce de proces-sals du Thien, et représentant la nature l'accompagne. On nombre d'étendards qui of-fes divinités et divers objets du tels que les symboles du dieu de celui de la pluie, des élé-antagnes, des rivières; le bois-les sept étoiles du nord; les signes du zodiaque. Tous les l'on porte dans cette marche religion et sont regardés comme y. PROCESSION, n° 10.

sacerdoce chez les autres na-oy. PRÊTRES.

RELIGIEUX DU). Ce nom fut gieux de l'ordre de la Pénit-Christ, parce qu'ils étaient es faites en forme de sacs.

LA, ou Prostration des six mem-religieuse des Hindous, qui prosterner de manière que les

pieds, les genoux et les mains soient ap-puyés à terre. On fait le sachtanga non-seu-lement devant les dieux et leurs images, mais même devant les brahmanes, principa-lement devant ceux qui jouissent dans les familles de l'autorité de *gourous* ou direc-teurs spirituels. Cet acte d'humilité fait de-avant eux, et suivi de leur bénédiction, passe pour procurer la rémission de tous les pé-chés.

Ce salut respectueux, en usage chez plu-sieurs autres peuples asiatiques, fut égale-ment pratiqué parmi les nations plus occi-dentales. Nous en trouvons des témoignages dans les Livres saints, où cette marque ex-traordinaire de vénération est appelée du nom d'*adoration*, lors même qu'elle est ren-due à de simples mortels. Les Egyptiens, les Chaldéens et plusieurs autres peuples dont parle l'Écriture sainte connaissaient cette manière respectueuse de saluer, et l'em-ployaient dans les mêmes circonstances que les Indiens.

SACRAIRE. 1° Dans les premiers siècles de l'Eglise on donnait ce nom à une petite chambre construite à côté de l'église, et dans laquelle on réservait la sainte Eucha-ristie; c'est ce que les Grecs appelaient *Pastophores*. Il y en avait quelquefois d'as-ses vastes pour y faire des cérémonies reli-gieuses et y donner la confirmation. Voy. SA-CRISTIE.

2° Dans les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, on appela ainsi de petites piscines ou pertes d'eau, taillées dans l'épaisseur d'un des murs avoisinant l'autel. Ce sont de simples ni-ches, plus ou moins ornées, qui servaient à déposer les burettes pendant la messe, à verser l'eau et le vin qui restaient dans les fioles après la messe dite, et en certains cas les ablutions du prêtre, ou l'eau qui avait servi à purifier les choses saintes. On en voit encore d'assez bien sculptées dans quel-ques chapelles des bas-côtés de Notre-Dame de Paris, à Saint-Urbain de Troie, et dans beaucoup d'autres anciennes églises.

3° Les *sacraires* des Romains étaient des chapelles élevées dans les maisons particu-lières et consacrées à quelque divinité. Elles étaient distinctes des *Laraires*. Ils donnaient aussi le nom de *Sacraire* au lieu où l'on dé-posait dans les temples les objets sacrés.

SACRAMENTAIRE. On nomme ainsi les livres d'église renfermant les prières de la liturgie proprement dite, et de l'administra-tion des sacrements. C'est tout à la fois un pontifical, un rituel, un missel, mais qui ne renferme ni l'introit, ni les épitres, ni les évangiles, ni les offertoires, ni les antiennees chantées pendant la communion, mais seule-ment ce qui était récité par le célébrant, com-me les collectes ou oraisons, les préfaces, le canon, les secrètes et post-communions, les prières des ordinations et des bénédictiones de tous genres; c'est ce que les Grecs nomment un *Euchologe*. Le premier qui ait rédigé un Sacramentaire est le pape Gélase, mort en 496; c'est du moins le plus ancien qui soit parvenu jusqu'à nous. Après lui, saint Gré-

goire, postérieur à Gélase d'un siècle environ, retoucha ce livre en y ajoutant et retranchant quelques paroles, mais le fond resta le même; en sorte qu'à proprement parler il n'y eut qu'un seul sacramentaire, celui de Gélase.

SACRAMENTAIRES. On donna ce nom, dans le xvr^e siècle, à ceux des Réformés qui, s'éloignant de l'opinion de Luther sur le sacrement de l'Eucharistie, rejetèrent le dogme de la présence réelle que cet hérésiarque avait conservé; tels furent Zwingle, Carlostadt, Oecolampade, Muncer, Storck, Martin Bucer et Calvin. Cette différence d'opinion donna lieu à une séparation qui éclata ouvertement dès le 22 août 1524, entre Luther et plusieurs de ses principaux adhérents, et qu'on nomma *Guerre des sacramentaires*.

SACRAMENTAUX. Les théologiens appellent de ce nom certaines pratiques et cérémonies religieuses, instituées ou autorisées par l'Eglise, qui ne sont point des sacrements mais qui peuvent contribuer à la sanctification des âmes, comme l'eau bénite, le pain bénit, le signe de la croix, la prière dans une église consacrée, la profession religieuse, et un grand nombre d'autres.

SACRE. On appelle ainsi les cérémonies religieuses par lesquelles un prince est solennellement béni, consacré et couronné en qualité de roi ou d'empereur. Ces cérémonies se trouvent dans le pontifical romain; mais nous croyons que nos lecteurs verront avec plaisir celles qui étaient pratiquées au sacre des rois de France, qui était sans contredit le plus solennel et le plus imposant que l'on pût voir; elles avaient cela de particulier que ces rois étaient consacrés avec une huile que l'on croyait avoir été apportée du ciel par une colombe, lors du baptême de Clovis, et qui était conservée dans une fiole appelée la *sainte ampoule*. Ce sacre avait lieu ordinairement à Reims, et le métropolitain de cette ville était en possession de faire la cérémonie. Charles X fut le dernier roi ainsi sacré, en 1824, et comme il est probable qu'on ne verra pas de longtemps ce cérémonial se renouveler parmi nous, nous allons résumer ici le programme de cette solennité suivi pour le sacre de Louis XVI, et que nous empruntons au *Magasin pittoresque* de 1838.

Le jour du sacre, vers sept heures et demie du matin, l'évêque de Laon et l'évêque de Beauvais sortirent de la cathédrale de Reims; ils étaient revêtus de leurs habits pontificaux, et avaient des reliques de saints pendues à leur cou. Le grand maître des cérémonies, les chanoines et une troupe de musiciens les précédaient. Cette procession s'avança dans une galerie construite depuis le portail de l'église jusqu'à la grande salle de l'archevêché. Lorsqu'elle fut arrivée devant la chambre du roi, elle s'arrêta. Le chantre frappa à la porte de son bâton. De l'intérieur de la chambre, on entendit une voix qui disait : *Que demandez-vous?* L'évêque de Laon répondit : *Le roi.* La même voix, qui était

celle du grand chambellan, répondit : *répandez l'huile.* Deux fois le chantre frappa l'évêque fit la même demande même réponse. Mais la troisième fois ayant dit : *Nous demandons que Dieu nous a donné pour roi s'ouvrit aussitôt.* Le roi était alors vêtu magnifique; il était vêtu d'une misole cramoisie, garnie de galo ouverte, ainsi que la chemise, à où Sa Majesté devait recevoir le Par dessus cette camisole, le roi longue robe de toile d'argent, et une toque de velours noir, garnie de diamants, d'un bouquet de d'une double aigrette blanche.

Après quelques oraisons, les ques soulevèrent le roi de dessus le conduisirent processionnellement sous un dais, au milieu du chœur.

On chanta le *Veni Creator*, ensuite l'archevêque de Reims fut alors le maître des cérémonies que la poule était arrivée à la porte de s'y rendit, et trouva le grand prieur de Saint-Remi, en chappe d' et monté sur un cheval blanc le roi, couvert d'une housse d'argent brodé. « Monseigneur, dit le prieur à l'archevêque, je mets à vos mains ce précieux trésor envoyé par le grand saint Remi pour le sacre de vos rois ses successeurs; mais je vous supplie, selon l'ancienne coutume de vous obliger à me le remettre à vos mains après que le sacre de Louis XVI sera fini. » L'archevêque, après avoir reçu la sainte ampoule venant au chœur, la posa sur l'autel.

La sainte ampoule était une fiole parfumée, qui avait environ deux pieds de hauteur, et était enchâssée dans un socle de forme ronde de neuf pouces de diamètre, enrichi de pierres précieuses. Elle fut brûlée, pendant la révolution, sur la statue de Louis XV, à la place de Reims.

Diverses cérémonies de peu d'importance virent : puis l'archevêque reçut les messes et les serments du roi. Le roi manda d'abord de conserver aux églises leurs privilèges et leurs droits et leur juridiction. Le roi pondit sans se lever de son siège couvert. Quand il eut fait la prière, les évêques de Laon et de Beauvais se levèrent de son fauteuil, et étant demandèrent, selon l'ancienne coutume, les seigneurs assistants et si le roi consentait à leur consentement ayant été reçu par un silence, » disent les historiens, l'archevêque de Reims présenta au roi le ment du royaume, conçu en ces termes :

« Je promets, au nom de Jésus-Christ, au peuple qui m'est soumis : Première, de faire conserver en tout temps à Dieu la paix par le peuple chrétien

pécher toutes rapines et iniquités, de quelque nature qu'elles soient; de faire observer la justice et la miséricorde dans les jugements, afin que Dieu, qui est la source de la clémence et de la miséricorde, daigne la répandre sur moi et sur vous aussi; d'exterminer entièrement de mes Etats tous les hérétiques condamnés nommément par l'Eglise; toutes lesquelles choses ci-dessus dites je confirme par serment : qu'ainsi Dieu et ses saints Evangiles me soient en aide ! »

Après ce serment, le roi prononça ceux de chef et souverain grand maître de l'ordre du Saint-Esprit et de l'ordre militaire de Saint-Louis, et enfin celui de l'observation de l'édit contre les duels. Voici le texte de ce dernier serment :

« Nous, en conséquence des édits des rois nos prédécesseurs, registrés en notre cour du parlement, contre les duels, voulant suivre surtout l'exemple de Louis XIV, de glorieuse mémoire, qui jura solennellement, au jour de son sacre et couronnement, l'exécution de la déclaration donnée dans le lit de justice qu'il tint le septième jour de septembre 1651 : à cette fin, nous jurons et promettons, en foi de parole de roi, de n'exempter à l'avenir aucune personne pour quelque cause et considération que ce soit, de la rigueur des édits rendus par Louis XIV, en 1651, 1669 et en 1679; qu'il ne sera par nous accordé aucune grâce ou abolition à ceux qui se trouveront prévenus desdits crimes de duels ou rencontres préméditées; que nous n'aurons aucun égard aux sollicitations de quelque prince ou seigneur qui intercédera pour les coupables desdits crimes; protestant que, ni en faveur d'aucun mariage de prince ou de princesse de notre sang, ni pour les naissances de dauphin et princes qui pourront arriver pendant notre règne, ni pour quelque autre considération générale et particulière que ce puisse être, nous ne permettrons sciemment être expédiées aucunes lettres contraires aux susdites déclarations ou édits, afin de garder inviolablement une foi si chrétienne, si juste et si nécessaire : ainsi Dieu me soit en aide et ses saints Evangiles. »

Pendant ce temps-là, les habits et les ornements royaux avaient été déposés sur l'autel. Ces habits, dont le roi fut successivement revêtu avec cérémonie, étaient : une camisole de satin rouge, garnie d'or; une tunique et une dalmatique qui représentaient les ordres de diacre et de sous-diacre; des bottines et un grand manteau royal de velours bleu, semé de fleurs de lis d'or, doublé d'hermine.

Les ornements qui sont aujourd'hui conservés, dit-on, à l'intendance des Menus-Palais, consistaient en sept différentes pièces : la grande couronne impériale, l'épée, le sceptre, la main de justice, les éperons, l'agrafe servant à tenir le manteau mya, et le livre de prières. Presque tous ces ornements, et certainement du moins la

couronne et l'épée venaient de Léon III; c'est le présent que ce pape fit à Charlemagne le jour qu'il le sacra empereur d'Occident. L'épée s'appelait épée de saint Pierre, ou épée Joyeuse; la poignée, la garde et le haut du fourreau sont d'or massif, enrichi de pierres, et le fourreau de velours violet garni de perles. La couronne est aussi d'or pur et chargée de gros rubis, de saphirs et d'émeraudes : comme son poids et sa grandeur ne permettaient pas au roi de la porter, on la soutint sur sa tête pendant la cérémonie du couronnement. Le sceptre a six pieds de haut; Charlemagne y est représenté en relief, le globe en main, assis sur une chaire ornée de deux lions et de deux aigles; le tout d'or massif, émaillé et enrichi de pierres orientales. La main de justice est un bâton d'or d'une coudée de long, surmonté d'une main d'ivoire, ayant au quatrième doigt un anneau d'or où est enchassé un très-beau saphir. Il y a de distance en distance des cercles à feuillages tout brillants de perles, de grenats et autres pierres précieuses. Les éperons sont d'or, émaillés d'azur, semés de fleurs de lis d'or, et ornés de grenats avec les deux boucles à tête de lion. L'agrafe est un losange d'or d'un prix inestimable à cause des pierreries qui la relèvent. Le livre de prières est couvert d'argent doré, et les accompagnements en sont aussi extrêmement riches.

Lorsque le roi eut reçu l'épée des mains de l'archevêque, il la tint quelque temps la pointe levée vers le ciel, la baisa et l'offrit à Dieu en la posant sur l'autel.

L'archevêque mit ensuite sur le milieu de l'autel la patène d'or du calice de saint Remi; il tira de la sainte ampoule, avec une aiguille d'or, une goutte d'huile de la gros-seur d'un grain de froment, la mit sur la patène, et la mêla avec le saint chrême pour former l'onction sacrée. Ensuite il s'assit, mouilla dans la patène son pouce droit, et commença d'oindre le roi qui était à genoux, sur différentes parties du corps, que les ouvertures pratiquées aux vêtements laissaient à nu : sur le sommet de la tête, sur l'estomac, entre les deux épaules, sur l'épaule droite, sur l'épaule gauche, aux plis et jointures du bras droit, aux plis et jointures du bras gauche.

L'onction achevée, l'archevêque bénit les gants du roi, l'anneau royal qu'il lui mit au quatrième doigt de la main droite, et le sceptre qu'il lui mit dans la même main. Enfin, il prit sur l'autel la couronne de Charlemagne, et la soutint d'abord seul à deux mains sur la tête du roi, sans le toucher. Aussitôt les pairs laïques et ecclésiastiques y portèrent la main comme pour la soutenir. Un instant après l'archevêque posa seul la couronne sur la tête du roi, le bénit, et, le prenant par le bras droit, le conduisit au trône élevé sur le jubé. Là, il ôta sa mitre, fit une profonde révérence, baisa le roi, et dit trois fois : *Vivat rex in æternum!* A ces paroles les portes de la cathédrale s'ouvrirent, le peuple entra en foule, et de toutes

parts on cria : *Vive le roi !* Les trompettes et les autres instruments de musique jouèrent des fanfares ; en même temps des oiseleurs lâchèrent une grande quantité d'oiseaux qui se mirent à voltiger vers la voûte. Les hérauts d'armes distribuèrent dans le chœur et dans la nef une grande quantité de médailles d'or et d'argent, frappées pour cette cérémonie, représentant d'un côté le buste du roi, avec cette inscription : *Ludovicus XVI, rex Christianissimus*, et, au revers, l'instant de son sacre avec cette légende : *Rex caelesti oleo unctus*. On entonna le *Te Deum*. Au dehors, les cloches de la ville se firent entendre, et sur la place on tira des salves d'artillerie.

Après le *Te Deum*, la messe, et après la messe une nouvelle procession qui reconduisit le roi à son appartement, où il fut déshabillé. Ses gants et sa chemise, qui avaient touché l'onction, furent remis au grand chambellan pour être brûlés.

Le lendemain, le roi, vêtu d'un manteau de drap d'or, alla toucher à l'abbaye de Saint-Remi les malades atteints des écrouelles. Suivant la formule, il glissa un doigt sur leur visage, du front au menton, et d'une joue à l'autre, en disant : « Dieu te guérisse, le roi te touche. » Toutes ces cérémonies furent terminées par celle de la délivrance des prisonniers. Le roi accorda un pardon général à un grand nombre de criminels.

2° Les auteurs les plus anciens qui ont écrit l'histoire d'Angleterre ne marquent point que les rois y aient été sacrés avant Edgar, qui reçut l'onction sainte des mains de l'archevêque de Cantorbéry en 959. Depuis ce temps-là, tous les rois d'Angleterre ont été sacrés en cérémonie. Voici celles qui s'observèrent au sacre de la reine Anne.

Cette princesse fut sacrée et couronnée reine de la Grande-Bretagne et d'Irlande en 1702, le jour de saint Georges, patron d'Angleterre. La cérémonie s'en fit dans l'église de Westminster, par l'archevêque de Cantorbéry.

Le jour du sacre, la reine partit de grand matin du palais de Saint-James, et traversa le parc pour se rendre à l'église, au bruit des timbales et des trompettes. Les vicomtes venaient après elle, suivies des comtesses, des marquises et des duchesses, toutes coiffées et habillées à la romaine, avec des corps de robes et de longs manteaux attachés sur les épaules avec des agrafes de diamant. Toutes ces dames étaient parées d'un grand nombre de pierreries et portaient à la main des couronnes enrichies de perles et de diamants, plus ou moins grandes, selon le rang qu'elles tenaient. Après cette brillante cour marchaient les barons, les vicomtes, les comtes, les marquis et les ducs, habillés aussi à la manière ancienne, et portant leurs couronnes à la main. Deux seigneurs, représentant les ducs de Normandie et d'Aquitaine fermaient la marche. Ils avaient des chapeaux couverts d'un tissu d'or imitant la paille. Le prince Georges de Danemark, époux de la reine, marchait seul immédiatement devant elle.

Cette princesse était dans ses habits

royaux : et trois demoiselles des premières du royaume portaient la queue de son manteau. En cet état elle arriva à l'église, et alla se placer dans le chœur, sous un pavillon dressé pour cette cérémonie. Elle y entendit le sermon de l'archevêque d'York, qui prêcha sur ces paroles : *Il leur donnera des princes pour nourriciers et des princesses pour nourrices*. Ensuite la reine communia, et fit le serment, accoutumé, promettant de défendre l'Eglise selon la forme ordonnée par Edouard VI, de rendre la justice, et de maintenir les lois du royaume ; après quoi elle reçut l'onction de la main de l'archevêque de Cantorbéry, qui la couronna reine de la Grande-Bretagne, de France et d'Irlande. L'église retentit alors des acclamations du peuple, qui marquait sa joie par des cris de *Housé !* Après cette cérémonie, la reine sortit avec la couronne impériale sur la tête, portant le globe d'une main, et de l'autre tenant le sceptre. Toutes les dames qui la précédaient avaient aussi mis leurs couronnes. La reine alla de là s'asseoir dans la chaire d'Edouard, après quoi elle entra dans une grande salle, où le festin royal était préparé. Il était sept heures du soir lorsqu'elle se mit à table.

Pendant le repas, le champion parut à cheval, suivant la coutume, armé de pied en cap ; et après avoir jeté un de ses gantelets par terre, il fit le défi, en disant : *Si quelqu'un prétend qu'Anne Stuart ne soit pas la reine légitime de la Grande-Bretagne, qu'il ramasse ce gantelet, et il aura affaire à moi*. Personne n'ayant accepté le défi, le champion fit plusieurs caracolles, et la reine but à sa santé dans une coupe d'or, qu'elle lui présenta ensuite à demi pleine de vin, et qu'il mit dans sa poche après l'avoir vidée. Le repas étant fini, la reine alla prendre séance au parlement, d'où elle retourna au palais dans le même ordre qu'elle en était venue.

En 1714, après la mort de la reine Anne, Georges I^{er}, électeur de Hanovre, fut couronné roi d'Angleterre avec les mêmes cérémonies. Les journaux historiques disent que la couronne qu'il avait fait faire, et qui servit à son sacre, coûtait un million.

3° Nous croyons devoir consigner ici les cérémonies du sacre du czar de Russie, qu'Oléarius décrit de la manière suivante : « Tous les métropolitains, archevêques, évêques, knez et boïars, même les principaux négociants de toutes les villes de l'empire, doivent se rendre à Moscou pour cette cérémonie. Le jour du couronnement, le patriarche, suivi de tous les métropolitains, conduit le nouveau grand-duc à l'église du château, où l'on fait une tribune, sur laquelle on met trois sièges à égale distance les uns des autres ; l'un pour le grand duc, l'autre pour le patriarche, le troisième pour le bonnet et le manteau ducal. Ce bonnet est garni de perles et de diamants, avec une houppe au milieu d'où pend une petite couronne chargée aussi de pierreries. Le manteau est doublé de zibelines. Dès que le czar entre dans l'église, le clergé entonne des hymnes ; ensuite le patriarche fait sa prière

à saint Nicolas et aux autres saints, à inviter à cette solennité. Après la le premier conseiller d'Etat présente duc au patriarche, qui, l'ayant fait sur le premier des trois sièges de la , lui porte au front une petite croix nants et le bénit. Après une prière qui te action, le patriarche ordonne à métropolitains de prendre le bonnet et eau, et faisant approcher quelques our en revêtir le grand duc, il le béni ui touche encore une fois le front de e croix de diamants. Après toutes ces tions du patriarche, les autres pré- pprochent et bénissent aussi le grand uc de la main seulement. Enfin, le uc et le patriarche s'asseient pour ment; car ils se relèvent aussitôt, qu'on va faire chanter des litanies prières pour la prospérité du tzar. la est suivi de cris de joie. Les boiars hent du grand duc, lui baisent la t se battent le front en sa présence. arche finit la cérémonie par une p- ortation qu'il fait au nouveau tzar, me la dernière bénédiction. De cette u château on va dans deux autres, recommence les litanies. De ces égli- vient dîner au palais ducal. »

Le couronnement des rois du Mexique nsi à la religion, parce qu'il était ac- gué d'une espèce de sacre et de céré- s religieuses. Ces rois furent d'abord r la voix du peuple, dirigée par les no- ms la suite ce soin fut confié à qua- leurs. On les choisissait jeunes et pro- a guerre; il fallait qu'ils donnassent ves de leur valeur militaire; et c'é- r cela qu'on ne les couronnait pas tement après l'élection. Le prince ment élu était obligé de sortir en e à la tête des troupes, et de rem- quelque victoire, ou de conquérir province sur les rebelles ou sur les de l'empire. Dès que le mérite de oits l'avait fait juger digne de régner, it en triomphe dans la ville capitale. les, les ministres et les sacrificateurs agnaient jusqu'au temple du dieu erre, où il descendait de sa litière; les sacrifices, les princes électeurs ient de l'habit et du manteau impé- lui armaient la main droite d'une r garnie de silex : c'était la marque istic. Il recevait de la main gauche t des flèches, qui désignaient le sou- commandement sur les armées; alors Tezcuco lui mettait la couronne sur e qui était le privilège du premier . Un des principaux magistrats fai- rite un long discours, dans lequel il lait le prince au nom de l'empire. Il quelques instructions, par lesquel- tailait les soins et les obligations e la couronne, l'attention que le roi porter pour procurer le bonheur et e de ses peuples.

Un prêtre, revêtu de ses ornements ux, sacrait ensuite le roi en lui don-

nant l'onction royale, et se servait pour cet usage d'une liqueur ou composition épaisse et noire comme de l'encre; mais on ignore ce qui entrait dans sa confection. Le même grand prêtre bénissait le roi, et l'aspergeait quatre fois de suite avec une eau consacrée. Ensuite il lui mettait sur la tête un capuchon sur lequel étaient peints des os et des têtes de moris, et sur le corps un vêtement noir, par-dessus celui-ci un autre, bleu, décoré comme le capuchon; tout cela peut-être afin d'apprendre aux rois qu'ils ne sont pas moins sujets aux lois de la mort que le plus misérable des hommes. On environnait le nouveau monarque de certaines drogues propres, disait-on, à le garantir des maladies et des sortilèges; après quoi il offrait de l'encens à Huitzilopochtli, et le grand prêtre lui faisait jurer qu'il maintiendrait la religion de ses ancêtres, qu'il observerait les lois et les coutumes de l'empire, et traiterait ses sujets avec douceur et bonté. Il jurait encore que, tant qu'il régnerait, le soleil donnerait sa lumière, que les pluies tomberaient à propos, que les rivières ne feraient point de ravages par leurs débordements; que les campagnes ne seraient point affligées par la stérilité, ni les hommes par les malignes influences du soleil. Ce pacte, dit l'auteur de la *Conquête du Mexique*, a véritablement quelque chose de bizarre; néanmoins on peut dire que les sujets prétendaient, par ce serment, engager leur prince à régner avec tant de modération, qu'il n'attrirât point par sa faute la colère du ciel, n'ignorant pas que les châtiments et les calamités publiques tombent souvent sur les peuples, qui souffrent pour les crimes et pour les excès de leurs rois.

SACRE. En plusieurs provinces de France, on donne ce nom à la procession solennelle qui se fait le jour de la fête du Saint-Sacrement. *Voy. FÊTE-DIEU.*

SACRÉ-COEUR (FÊTE DU), solennité nouvelle, établie dans l'Eglise latine depuis le siècle dernier : elle a pour objet d'honorer l'amour infini que Jésus-Christ a témoigné aux hommes, soit dans les différents actes de sa vie mortelle, soit spécialement dans l'institution de l'Eucharistie. *Voy. CŒUR DE JÉSUS (Fête du Sacré-).*

SACREMENT. Un sacrement est en général le signe d'une chose sacrée. 1° Les sacrements de l'ancienne loi étaient des signes sacrés qui avaient la vertu de signifier la grâce divine, laquelle devait être communiquée aux hommes par les mérites et la mort de Jésus-Christ. Ils étaient la figure et l'ombre des sacrements de la loi nouvelle; mais ils n'avaient pas par eux-mêmes la vertu de conférer la grâce. Tels étaient les sacrifices, les oblations, la consécration des prêtres, les expiations du peuple, la manducation de l'agneau pascal.

2° Les sacrements de la loi nouvelle sont, d'après la définition du saint concile de Trente, des signes sensibles et permanents, établis par Jésus-Christ pour signifier et pro-

duire dans l'homme la sainteté et la justice. Ces sacrements sont au nombre de sept, savoir : le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage. Tous les sept sont mentionnés dans le Nouveau-Testament, et tous ont été institués par Jésus-Christ, avec cette différence que pour les uns l'institution divine est expressément établie dans l'Ecriture sainte, comme pour le Baptême, l'Eucharistie, la Pénitence; tandis que pour les autres elle nous est certifiée par la tradition apostolique et le témoignage des saints Pères.

Il ne peut y avoir ni plus ni moins de sept sacrements, et l'on allègue comme une raison assez convaincante le rapport qu'il y a entre la vie naturelle et la vie spirituelle. « Sept choses, dit le catéchisme du concile de Trente, sont naturellement nécessaires à l'homme, pour qu'il puisse vivre et conserver sa vie et l'employer utilement pour son bien particulier et celui du public. Il faut qu'il naisse, qu'il croisse, qu'il se nourrisse, qu'il use de remèdes pour recouvrer la santé quand il l'a perdue, qu'il reprenne ses forces quand elles sont affaiblies par quelque infirmité, qu'il y ait des magistrats qui aient l'autorité et le commandement pour le gouverner, et qu'enfin par la génération légitime des enfants il se perpétue en quelque manière lui-même et conserve le genre humain. Or toutes ces choses se rencontrent dans la vie que l'âme reçoit de Dieu par la grâce qui lui est communiquée au moyen des sacrements. Car, par le Baptême nous renaissions en Jésus-Christ; par la Confirmation nous croissons et nous nous fortifions dans la grâce. Notre âme est nourrie et substantée par l'Eucharistie. Par la Pénitence nous recouvrons la santé que nous avons perdue par les plaies que le péché avait faites à nos âmes. L'Extrême-Onction efface le reste de nos péchés et répare les forces de notre âme. Par le sacrement de l'Ordre les ministres de l'Eglise reçoivent le pouvoir d'administrer publiquement les sacrements au peuple et d'exercer toutes les autres fonctions sacrées de leur ministère. Enfin, le sacrement de Mariage a été institué, afin que par l'union sainte et légitime du mari et de la femme il pût naître des enfants qui, en conservant la race des hommes, servissent à la gloire de Dieu, après avoir été élevés chrétiennement.

« Mais il faut remarquer, continue le même catéchisme, qu'encore que chaque sacrement renferme en soi une vertu divine et admirable, ils ne sont pas tous néanmoins également nécessaires, et n'ont pas tous ni la même dignité, ni la même signification. Car il n'y en a que trois qui, bien qu'ils ne soient pas eux-mêmes également nécessaires, le sont toutefois plus que les quatre autres. Ainsi, le Baptême est absolument et sans aucune exception nécessaire à tout le monde pour être sauvé..... La Pénitence est nécessaire seulement à ceux qui ont péché mortellement depuis le baptême, car ils ne

pourraient éviter leur perte éternelle, s'ils ne se soumettaient au sacrement de Pénitence que Dieu a institué pour effacer les péchés. Enfin, quoique l'Ordre ne soit pas nécessaire à chaque fidèle en particulier, il est néanmoins absolument nécessaire à toute l'Eglise en général. — Si l'on a égard à l'excellence et à la dignité des sacrements, il est certain que celui de l'Eucharistie surpasse de beaucoup les autres en sainteté, et dans le nombre et la profondeur des mystères qu'il renferme. »

Les théologiens partagent les sacrements en deux classes qu'ils appellent les sacrements *des morts* et les sacrements *des vivants*. Les premiers sont ceux à l'aide desquels le pécheur passe de l'état de péché ou de la mort spirituelle à la vie de la grâce, lorsqu'il apporte à leur réception les dispositions nécessaires; tels sont le Baptême et la Pénitence. Les sacrements des vivants sont ceux qui augmentent la grâce divine dans ceux qui ont conservé l'innocence baptismale ou qui ont été justifiés par la Pénitence.

On peut encore les diviser en sacrements qui confèrent une grâce et sacrements qui, outre la grâce particulière qui leur est attachée, impriment encore dans l'âme un caractère permanent et ineffaçable; ce qui fait que ces derniers ne peuvent être administrés qu'une seule fois au même individu; ce sont le Baptême, par lequel on devient à jamais enfant de Dieu; la Confirmation, qui rend parfait chrétien et soldat de Jésus-Christ; et l'Ordre, par lequel on est constitué ministre de Dieu.

Quant aux ministres auxquels il appartient de conférer les sacrements, la Confirmation et l'Ordre ne peuvent être administrés que par les évêques: tous les autres sont du ministère des prêtres; cependant le Baptême et la Communion peuvent être, en certaines circonstances, donnés par les diacres; et, en cas de nécessité urgente, des laïques peuvent administrer le Baptême en l'absence de ministres ecclésiastiques.

3° Les Grecs admettent le même nombre de sacrements que les Latins; s'il y a entre eux quelque différence, ce n'est qu'à l'égard de la Confirmation, que les Grecs donnent en même temps que le Baptême, et qui est conférée chez eux par un simple prêtre, ce qui a donné lieu à quelques-uns de le confondre avec ce sacrement. La déclaration du patriarche Jean, en 1575, et le concile de Constantinople de 1639, constatent que la doctrine des Grecs est conforme à celle des Latins, quant au nombre et à l'efficacité des sacrements. Il en est de même de toutes les autres communions orientales.

4° Les Luthériens ont les premiers attaqué la foi universelle relativement aux sacrements, ils en ont même rejeté plusieurs de leur autorité privée. Déjà, dans la Confession d'Augsbourg et dans l'Apologie, on n'admettait plus que quatre sacrements, savoir : le Baptême, la Cène, l'Absolution et

on ; cependant la Confirmation y est regardée, sinon comme un sacrement, du moins comme une cérémonie reçue. Enfin on y reconnaissait une insigne pour le Mariage. Mais depuis les Luthériens ont adopté la Calviniste, en ne reconnaissant que deux sacrements, qui sont le Baptême et la Cène, un grand nombre parmi les Protestants ne considèrent ces sacrements que des symboles purement extérieurs, qui ne peuvent produire aucune grâce. Les Quakers, plus téméraires encore, ont rejeté toute espèce de sacrement, et même la partie du culte extérieur qu'ils en avaient fait. Voy. RÉPUDIÉ.

SACRÉMENT (LE SAINT). On donne ce nom à la Cène, dans l'Eglise catholique, au lieu de l'Eucharistie, qui contient réellement et substantiellement l'humanité et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ sous la forme du pain et du vin. La foi nous fait voir l'Homme-Dieu y est présent, et c'est pourquoi il était présent dans sa vie, qu'il parut dans la Judée, et qu'il est le plus digne des hommages et des actions de toutes les créatures. C'est pourquoi on ne se contente pas de distribuer les eucharistiques lors de la célébration de la sainte messe, et dans la sainte Cène ; mais on réserve encore l'essence dans le tabernacle des églises, pour donner la communion aux malades. L'occasion se présente, soit pour les autels, afin d'y recevoir les corps des fidèles. Ce sacrement est en soi-même si auguste de tous, car non-seulement il procure la grâce, comme les autres, mais il contient l'auteur même de la grâce, qui est Jésus-Christ. Voy. FÈTE.

SACRÉMENT (Congrégation du Saint-), ou autre observance des Frères Prêcheurs, une réforme de Saint-Dominique, fondée par le P. Antoine le Quien, Voy. SACRÉMENT.

SACRÉMENT (Religieuses du Saint-). On donne ce nom à des religieuses dont l'institut a pour fin principale l'adoration de Dieu dans l'Eucharistie ; il y a entre ces communautés de Bénédictines, dans lesquelles il se trouve constamment, une fois le jour, une religieuse en adoration devant l'autel où l'on réserve la sainte Cène ; on les appelle pour cette raison, les Religieuses de l'Adoration perpétuelle.

SACRIFICATEUR. Dans tous les systèmes de religion, on donne ce nom au prêtre ou au ministre qui préside au sacrifice et offre à la divinité. Presque partout les prêtres sont distingués par un certain nombre de privilèges, et en même temps de prohibitions particulières. Voy. PRÊTRE.

Le sacrificateur des Juifs fut aussi le chef de la nation, de l'an 166 à l'an 167. C.-C. ; c'est-à-dire pendant toute la période asmonéenne. C'est à partir de ce temps que l'on emploie le nom de

grand sacrificateur de préférence à celui de grand prêtre.

SACRIFICE. Le sacrifice est, dans son acception la plus large, tout acte religieux par lequel la créature raisonnable s'offre à Dieu et s'unit à lui ; mais, dans sa signification particulière, c'est l'offrande d'une chose extérieure et sensible, faite à Dieu par un ministre légitime, avec quelque destruction ou changement de l'objet offert, qui est appelé victime ou hostie, pour reconnaître par là le souverain pouvoir de Dieu, et rendre hommage à son infinie majesté.

« Le rite fondamental du sacrifice, dit M. Gerbet, complète l'unité du culte primitif dont le plan se découvre alors tout entier. Suivant la foi antique, Dieu, qui, à l'origine, se rendait personnellement présent à l'homme, a continué d'être présent par sa grâce à l'homme dégénéré. Par quel moyen pouvait-on participer à la grâce divine ? Par le moyen de la prière accompagnée de l'offrande, et en vertu d'une expiation figurée par le sacrifice. Mais cette union elle-même avait une forme extérieure dans la participation aux aliments consacrés par l'offrande, et à la chair des victimes. Ainsi, une communion à la grâce, à la fois spirituelle et corporelle, invisible dans son essence et visiblement manifestée, tel était le centre auquel aboutissaient, dans ce qu'elles avaient de commun, les liturgies de tous les peuples, tel était le foyer vital du culte, quel que fût son état d'altération. »

Sacrifices chez les peuples bibliques

1° Les sacrifices sont aussi anciens que le genre humain ; et nous devons rapporter leur institution à Dieu même ; car le Créateur ayant annoncé à l'homme pécheur un mode de réhabilitation et d'expiation qui ne devait être effectué que dans la suite des âges, il était essentiel de l'entretenir, lui et sa postérité, dans l'attente et la préparation de ce grand événement. Or, rien ne pouvait mieux atteindre ce but que les offrandes et les sacrifices sanglants. Car si les premières rappelaient à l'homme qu'il était le vassal de Dieu, les seconds n'étaient que la conséquence d'une faute énorme qui ne pouvait être expiée que par l'effusion du sang. Mais cette idée n'avait pu venir naturellement aux premiers hommes ; car comment concevoir que Dieu, qui aime ses créatures, se plaise à voir couler leur sang ? Cette idée devait paraître d'autant plus révoltante et absurde qu'elle est encore un mystère pour nous. D'un côté, saint Paul nous dit qu'il n'y a point de rémission sans effusion de sang, et c'est ce qu'ont cru tous les peuples ; de l'autre, le même apôtre nous assure qu'il est impossible que les péchés soient effacés par le sang des bœufs et des taureaux. Si cela est impossible, d'où vient que, dans tous les temps, on a supposé dans l'effusion du sang même le plus vil une vertu expiatoire ? Il n'y a pas d'autre réponse à faire, sinon que cette vertu n'était pas réelle, mais figurative.

Ainsi, quand on voit tous les peuples de la terre s'accorder à chercher l'expiation dans

l'effusion du sang des victimes, quand on considère que des sacrifices ont été offerts par les premiers enfants d'Adam, et que, dès avant le déluge, les animaux étaient partagés en purs et en impurs, on ne peut s'empêcher de conclure que Dieu lui-même avait ordonné aux premiers hommes, après leur transgression, de lui offrir des sacrifices, et leur avait appris que ces offrandes sanglantes ne tiraient leur vertu et leur mérite que du sacrifice parfait, efficace et surabondant que devait offrir plus tard le réparateur du genre humain.

Il est donc infiniment probable qu'Adam et Eve offrirent au Seigneur des sacrifices sanglants aussitôt après leur péché, et c'est peut-être la peau de ces victimes qui fournit à leurs premiers vêtements. Leurs enfants les imitèrent; Caïn offrait à Dieu les fruits de la terre, et Abel les prémices de ses troupeaux; et c'est sans doute la raison pour laquelle les offrandes du second étaient plus agréables au Seigneur, puisqu'elles avaient un caractère d'expiation qui manquait dans les oblations du fils aîné. Nous ne pouvons douter que cette haute expression du culte n'ait été continuée dans la postérité d'Adam, au moins parmi ceux qui étaient appelés les enfants de Dieu; Enoch paraît même avoir réglementé les cérémonies religieuses et établi une liturgie uniforme.

Noé, au sortir de l'arche, s'empressa d'offrir à Dieu des sacrifices d'animaux, et ce fut encore par l'ordre du Seigneur, qui voulut que le sacrifice fût le premier acte du monde moderne, afin d'en perpétuer sûrement la tradition; et cela était entré si bien dans les intentions du Très-Haut, qu'il avait ordonné de faire entrer dans l'arche sept couples d'animaux purs, tandis qu'il n'y avait qu'un seul couple des animaux immondes. — Melchisédec, roi de Salem, et prêtre du Tout-Puissant, offrait au Seigneur des sacrifices non sanglants, mais qui, par leur nature, rappelaient l'oblation mystique de l'Eglise nouvelle qui devait continuer et perpétuer le sacrifice de la croix. Nous voyons également qu'Abraham, Isaac, Jacob, Job et les anciens patriarches offraient au Seigneur de fréquents sacrifices. Enfin, au moment de sortir de l'Egypte, les enfants d'Israël immolèrent l'agneau pascal, sacrifice rempli de merveilles et de mystères.

2° Moïse régleta et coordonna les sacrifices qui devaient être offerts dans la nation israélite. Tout le monde est à même de consulter la législation concernant les sacrifices, insérée dans le Pentateuque; mais comme elle se trouve disséminée dans différents livres, il ne sera pas hors de propos de rassembler ici tout ce qui peut y avoir rapport. Nous empruntons ce que nous allons dire à un travail de M. Munk, inséré dans la Bible de M. Cahen, et qui a pour titre : *Réflexions sur le culte des anciens Hébreux*, etc.

Les sacrifices se divisent, sous le rapport des objets offerts à la Divinité, en deux par-

ties : 1° ceux du règne animal, ou *sacrifices sanglants*, et 2° ceux du règne végétal, ou *offrandes et libations*.

1. *Sacrifices sanglants*. — Chez les Hébreux, les sacrifices sanglants ne pouvaient être pris que de quatre espèces d'animaux domestiques : le mouton, l'espèce bovine, la chèvre, et quelquefois la colombe. Ce sont là les espèces que beaucoup de peuples de l'antiquité choisissaient de préférence pour les offrir aux dieux, quoiqu'ils y employassent quelquefois d'autres animaux. Ainsi, par exemple, chez les Hindous et les Parsis, le sacrifice du cheval occupait un des premiers rangs; on sacrifiait aussi des poissons, des cerfs, des coqs et d'autres espèces d'animaux qui n'étaient pas admises à l'autel de Jéhova, quoiqu'il fût permis aux Hébreux d'en manger. Selon Maimonides, Moïse aurait choisi à dessein des animaux auxquels les Egyptiens rendaient un culte, et il aurait destiné les divinités, de ceux-ci à être sacrifiées au dieu unique. Il est probable que, d'après le principe général que nous avons cru trouver dans la loi de Moïse, ce législateur a voulu limiter les sacrifices à un petit nombre d'animaux, et il a choisi en même temps ceux que l'on pouvait se procurer avec facilité. Les victimes devaient être exemptes de tout défaut, car celui qui choisissait ce culte matériel pour manifester à la divinité son respect et son amour, devait au moins l'exercer de la manière la plus digne. C'est pour la même raison que l'on devait brûler sur l'autel quelques-unes des meilleures parties de la victime, savoir : 1° la graisse qui couvre les entrailles; 2° les deux rognons avec la graisse qui est dessus; 3° le grand lobe du foie, et 4° (si la victime était une brebis), toute la queue.

Nous trouvons des usages analogues dans les rites des Grecs et des Romains; mais il paraît que ceux-ci étaient moins généraux que les Hébreux dans leurs offrandes à la Divinité. Les Grecs, s'il faut en juger par ce que nous lisons çà et là dans les poésies d'Homère et d'Hésiode, n'offraient guère que des os enveloppés d'un peu de graisse. Hésiode nous raconte que lorsqu'un jour les dieux firent leurs arrangements avec les hommes, Prométhée découpa un grand taureau, et que, pour tromper Jupiter, il mit d'un côté la chair et les intestins gras couverts de la peau, le tout enveloppé dans l'estomac du taureau; de l'autre côté, il plaça les os qu'il couvrit de graisse étincelante, et il engagea Jupiter à choisir. Le dieu fit semblant de ne pas s'apercevoir de la ruse, et, transporté de colère, il choisit les os couverts de graisse. Depuis ce temps, ajouta Hésiode, les races des hommes sur la terre brûlent aux dieux des os blancs sur les autels encensés. La même chose paraît résulter de plusieurs passages d'Homère, où nous voyons offrir aux dieux les *μυρῶν*; ou plutôt *μυρία* (selon le ScoliaSTE, les os des cuisses), enveloppés de graisse et couverts de quelques fragments de membres.

Clément d'Alexandrie, qui s'étend beau-

male des sacrifices, cite, en plusieurs passages des comédies d'Eubule et de Ménandre, où il attribue aux hommes leur existence dans les offrandes.

Ainsi, les pièces destinées et appelées *proscia* ou *prosecta* (mieux choisies, et les usages, sous ce rapport, se rapprochent plus de ceux des Hébreux que des Grecs. Les *prosecta* se brûlaient quelques parties des intestins, brûlait ordinairement, mais quelquefois crues ou cuites. Quelques fragments de la queue (*offa pennis*), de la queue (*offa pennis*), du pis (*ruma*) et du testicule.

Le brûler de la graisse sur les autels, chez les Perses. Il résulte de ces différents rites que, la graisse, comme la meilleure destinée à l'autel, et qu'en se modifiant, dans les différentes manières. J'observe que la graisse qui couvre les reins est la même que le *omen*, et que l'usage de brûler la graisse sur les reins se retrouve chez

Je n'ai pas plus loin ces comparaisons, j'ai dit suffit pour faire voir jusqu'aux plus petits détails les usages des Hébreux chez les Perses. Il me reste à jeter un coup d'oeil sur les différents genres de sacrifices que nous trouvons dans le culte des Perses. On en avait quatre : *khataath* (ola) sacrifice de péché, *schelamin* sacrifice de culpabilité, et *schelamin* sacrifice paci-

fic. L'holocauste est placé par son rang des sacrifices ; les Hébreux le font remonter à la pureté, et nous le trouvons chez Noé et d'Abraham. Lorsque c'était des trois premières, à dire un quadrupède, on ne brûlait que des animaux mâles. Ce que l'on y observait, et la manière de les brûler, sont rapportées dans le premier chapitre du Lévitique. Coupé en morceaux, on brûlait, excepté la peau, qui appartenait au sacrifice (Lév. ch. vii, v. 8). L'holocauste du culte public, comme le sacrifice quotidien du matin et que tous les sacrifices additionnels, des néoménies et des fêtes, les rabbins appellent *Mousaf*, offrande privée, comme le sacrifice du grand prêtre lorsqu'il entrait au sanctuaire au grand jour du jour (Lév. ch. xvi, v. 3) ; l'agneau, faisant partie du sacrifice qu'offrait le Naziréen, et de son vœu étaient accomplis par deux colombes qu'il offrait,

quand, avant l'accomplissement du vœu, il avait été atteint d'une impureté (*Nombres*, ch. xvi, v. 11 et 14) ; enfin, les sacrifices qu'offraient le lépreux, le *zab*, la *zaba* (Lév. ch. xv), et la femme en couches au jour de leur purification, se composaient en partie d'holocaustes.

On pouvait, du reste, offrir volontairement un holocauste, et les païens mêmes étaient admis à en offrir. Moïse, à la vérité, ne parle que des prosélytes ou des étrangers qui se seraient établis parmi les Hébreux (*Nombres*, ch. xvi, v. 14), mais on trouve des passages nombreux dans les anciens auteurs, qui prouvent que dans le second temple on admettait souvent les sacrifices des païens. Ainsi Josèphe raconte que Ptolémée Evergète, après avoir fait la conquête de la Syrie, vint à Jérusalem offrir des sacrifices, et que les prêtres les admirèrent à l'autel et les offrirent à Dieu, en observant toutes les cérémonies prescrites dans la loi de Moïse. Dans une lettre que le roi Agrippa, malade à Rome, écrivit à Caligula, pour détourner cet empereur du dessein qu'il avait formé, de faire placer sa statue dans le temple de Jérusalem, — lettre qui est rapportée par Philon, — nous lisons que l'empereur Auguste avait ordonné de sacrifier chaque jour, en son nom, au Dieu Très-Haut, un holocauste composé d'un taureau et de deux agneaux. Dans le Talmud, il est question aussi d'un sacrifice envoyé par un empereur romain, mais qu'on ne voulut pas accepter, parce qu'il avait un défaut.

2° *Sacrifices de péché et de culpabilité.* Ces deux sacrifices ont beaucoup de rapport entre eux, et il est même assez difficile de tracer avec précision toutes les nuances par lesquelles ils diffèrent l'un de l'autre. Les formes étaient les mêmes pour tous les deux ; on en brûlait les parties destinées à l'autel, et que nous avons indiquées plus haut, et tout le reste appartenait aux prêtres. Ni l'un ni l'autre n'étaient accompagnés d'aucune offrande ou libation et ils ne pouvaient être offerts que dans des cas prévus par la loi. Ce que disent les rabbins sur les différences les plus notables entre les deux sacrifices peut se réduire aux catégories suivantes : 1° Du sacrifice de culpabilité on ne brûlait jamais autre chose que les parties destinées à l'autel ; mais les restes du sacrifice de péché, même la peau, devaient, dans certains cas, être brûlés hors du camp. 2° Le *khataath* pouvait être pris de toutes les espèces d'animaux propres aux sacrifices, tant mâles que femelles ; le *ascham* ne pouvait être qu'un bœuf ou un agneau. 3° Le *ascham* ne faisait jamais partie du culte public ; c'était un sacrifice que l'Israélite devait offrir pour expier certaines fautes personnelles spécifiées par la loi. 4° Lorsqu'un individu avait commis involontairement un crime, qui, s'il eût été volontaire, aurait entraîné la peine de l'extirpation, il offrait un *khataath* ; mais lorsque le crime n'était pas bien constaté, c'est-à-dire, lorsque l'individu ne savait pas lui-même s'il avait péché ou non, il offrait

un *ascham*, qui était alors appelé *piaculum dubium*.....

3° Le sacrifice pacifique occupe le dernier rang. On l'offrait par suite d'un vœu, ou volontairement ; mais quelquefois par reconnaissance d'un bienfait reçu de la Divinité, et alors il est accompagné d'une offrande *zebakh thoda*. Dans quelques cas il est ordonné par la loi, comme par exemple le bœlier du Naziréen, et les deux agneaux de la fête des Premices. Ces derniers offrent le seul exemple d'un sacrifice pacifique faisant partie du culte. Les prêtres seuls pouvaient en manger la chair, tandis qu'ils n'obtenaient du sacrifice pacifique des particuliers que certaines parties dont ils pouvaient faire part à leurs familles. C'étaient la poitrine et l'épaule droite, qui avaient servi aux cérémonies de l'agitation et de l'élévation. Tout le reste, excepté les pièces destinées à l'autel, était employé à un repas. Le premier né et la dîme des bestiaux entrent aussi dans la catégorie des sacrifices pacifiques ; le premier né appartenait aux prêtres, mais la dîme était seulement présentée par les propriétaires, qui, après l'avoir fait tuer selon les rites, pouvaient en manger la chair.

On n'est pas d'accord sur la signification du mot *שלמים* *schelamim* ; le sens de *pacifique* me paraît le plus convenable. C'étaient plutôt des repas solennels que des sacrifices. Les Hébreux ne furent pas les seuls qui, dans certaines occasions, donnaient à leurs repas et festins un caractère sacré. Beaucoup de passages dans les poésies d'Homère nous prouvent que ces repas sacrés, où l'on donnait sa part à la divinité, étaient très-fréquents parmi les peuples anciens. On trouve les *schelamim* dans des occasions de deuil, ce qui prouve que le sens de *sacrifice de joie* donné par Mendelsohn à ce mot est inadmissible.

II. *Offrandes et libations*. — L'usage des offrandes et des libations, comme celui des sacrifices, se trouve chez tous les peuples de l'antiquité. Chez les païens comme chez les Hébreux, tantôt elles accompagnent les sacrifices sanglants, tantôt elles se présentent seules. La différence, sous ce rapport, est peu notable entre les rites des Indous, des Grecs et des Hébreux, et on ne peut, malgré ces différences, méconnaître leur origine commune. Chez les Hébreux l'offrande se composait de fleur de farine de froment et d'huiles d'olives ; tantôt on offrait la pure farine, on y versait de l'huile, et on y mettait de l'encens ; tantôt on en faisait une espèce de tourteaux pétris avec de l'huile, ou des flans oints d'huile. Il fallait toujours y mettre du sel, mais il n'était jamais permis d'y mettre du miel ou du levain. Quelque minutieux que puissent paraître les rites des offrandes, le législateur avait encore ici des motifs analogues à ceux qui le guidaient dans tout le plan de sa loi cérémonielle. Maimonides nous apprend qu'ici comme ailleurs Moïse prescrivit des usages contraires à ceux des païens, qui, selon les livres des Sábien, mêlaient à leurs offrandes du levain et

du miel et jamais de sel. Il paraît, qu'ici Maimonides a été induit à les Indous offraient des gâteau vain, et l'usage du sel était tri dans les sacrifices des Grecs e mains. Pline dit, en parlant du se *autem in sacris intelligitur ejus quando nulla conficiuntur sine* : On voit, par ce passage, que l'us était de rigueur dans les offri païens, comme dans celles des Hé

La même analogie se retrouve d tions qui accompagnaient certain On versait du vin autour de l'au le dit Josèphe, où, comme le dis bins, dans un conduit qui se troi tel. Chez les païens, on versait l les cornes de la victime ; mais aussi des libations indépendamn crifices ; celles-ci on les versait Maimonides a tort de s'étonner ait conservé cet usage païen, pu dit lui-même que le législateur d se conformait très-souvent aux us

Les offrandes et les libation gnaient toujours les holocauste crifices pacifiques, mais jamais l de péché et de culpabilité, exc dant celui des lépreux. La quant rine, de l'huile et du vin, dépen portance de la victime ; la color accompagnée d'aucune offrande.

L'offrande ou *minkha* propre indépendante du sacrifice sang comme celui-ci, de deux espèce ou privée. Les offrandes étaient ou les prémices de la moisson offertes pendant la Pâque ; 2° les offerts le jour de la fête des Sem douze pains d'exposition, que l' lait chaque sabbat. Les offran étaient de quatre espèces : 1° *pauvre*, qui avait à expier un pé que, mais qui n'avait pas les r frir même des colombes ; 2° *off lousie*, ou celle de la femme d'adultère : elle était d'orge. A premières espèces, il n'y avait encens. 3° *Offrande du prêtre*. L mis pour la première fois à exer tions, offrait un dixième d'*E* de farine, moitié le matin et r avec le sacrifice quotidien. Sel bins, le grand prêtre répétait c tous les jours pendant tout le fonctions..... La même chose e par Josèphe. 4° *Offrande volon* suite d'un vœu. De ces offrande sait une poignée sur l'autel ; le tenait aux prêtres. L'offrande d entièrement vaporisée. Maimo de plus grands détails dans son de la *Mischna* (introduction au *khoth*).

Aux offrandes on peut ajout gations de parfums d'aromates, lieu chaque jour dans le temple tel particulièrement destiné à composition de ce parfum est

innombrables fumigations étaient
des peuples païens.

Certains actuels, en reconnaissant
imposée par la loi aux enfants
de la race des animaux en sacrifice,
la partie du culte a cessé de
temps de grâce et le tabernacle
Ils ajoutent que leurs pontifes,
de la famille d'Aaron, ont substi-
tion des sacrifices la récitation
prières qu'ils ont composées pour
ont aux fidèles à honorer Dieu,
l'hommage de leur crainte res-
solliciter son indulgence et le
leurs fautes.

Le pascal seul subsiste avec tous
ne peut être offert légitimement
mont Garizim; mais, depuis
les Samaritains, ne pouvant
sur cette montagne, l'offrent
sur de la ville, parce qu'elle est
la partie du lieu saint. Ils obser-
ver, en immolant la victime,
mont Garizim. Ils se tournent
même lieu quand ils font leurs
que cette montagne est pour
du Dieu puissant, le taber-
nacles, le lieu de la présence de
la place destinée aux sacrifices,
dit dans la loi. Ils assurent
est pas permis de se prosterner
par le visage vers aucun autre

Le titre que l'Eglise donne le
sacrilège et d'immolation à la mort
Christ soufferte sur la croix; cette
que le sacrifice par excellence;
les anciens étaient nécessaire-
ment; 1° par le défaut de la vic-
time étrangère à l'humanité et
par elle était incapable d'expier
mise par l'homme; 2° par le dé-
fendeur: un homme chargé de
rente à sa race pouvait-il rem-
plir la fonction de médiateur et
Le sacrifice de l'Homme-Dieu
au contraire toutes les con-
sacrilège parfait. Jésus-Christ, en
de l'homme et héritier d'Adam,
fidèle de la faute commise par
parents; en tant qu'homme
une hostie pure, sainte et sans
que Dieu, il pouvait traiter
avec la divinité outragée, et
remplir le rôle d'intercesseur;
il reçu pour cette œuvre sublime
spéciale, il exerça avec pléni-
tude de pontife suprême; enfin,
il agit volontairement et librement,
il valait propitiatoire. Il était
sacrilège, comme dit saint Paul, que
un pontife saint, innocent,
des pécheurs, et plus élevé que
il ne fût point dans la nécessité,
autres prêtres, d'offrir d'abord
des hosties pour ses péchés, et
ceux du peuple. Jésus-Christ
temps prêtre et victime, hos-
tiateur; on peut même le con-

SECTION IV. DES RELIGIONS. IV.

sidérer, puisqu'il ne fait qu'un même Dieu
avec son père, comme celui auquel le sacri-
fice est offert; d'où il résulte qu'il résumait
en sa personne tout ce qui constitue le sa-
crifice. Son sacrifice fut donc parfait et d'une
efficacité souveraine; d'où il suit que tous
les autres sacrifices devinrent inutiles, qu'ils
furent abolis par cela même, et que par une
seule immolation Jésus-Christ réconcilia,
pacifia, suivant l'expression de saint Paul,
tout ce qui était dans le ciel et sur la terre.

Ce sacrifice ne fut offert qu'une seule fois;
mais le Fils de Dieu voulut qu'il fût continué
et perpétué sur la terre jusqu'à la fin des
âges. C'est pourquoi, du moment qu'il le
commença, il institua un mystère ou sacre-
ment qui pût le représenter et même le re-
produire. C'est ce mystère que nous appelons
le sacrifice de la messe, ou le saint sacrifice,
que l'Eglise chrétienne, depuis les apôtres,
a toujours été en possession d'offrir à Dieu
en union avec le sacrifice de Jésus-Christ.
C'est bien à tort que les protestants accusent
les catholiques de faire par là injure à la mé-
diation de l'Homme-Dieu, comme si son sa-
crifice n'eût pas été complet, et que les hom-
mes eussent besoin d'offrir à la Divinité
d'autres sacrifices pour être sauvés, ou pour
obtenir des grâces. Le sacrifice de la messe
est le même que le sacrifice de la croix; on
y voit le même Dieu, le même sacrificateur,
la même victime. Jésus-Christ, le pontife
éternel, continue tout simplement son of-
frande. La victime étant la même et n'étant
pas de nouveau mise à mort, ne constitue
pas un nouveau sacrifice; et la mort de
l'Homme-Dieu est figurée, dans le sacrifice de
la messe, par le pain et le vin consacrés sé-
parément l'un de l'autre. Il suit de là que,
dans toute la durée de l'Eglise de Dieu, il y
a continuité et unité de sacrifices qui doivent
se diviser en deux phases, savoir: depuis
le commencement du monde jusqu'à Jésus-
Christ, sacrifices figuratifs, qui préparaient
les hommes à l'immolation sublime qui de-
vait les régénérer et expier leurs fautes;
depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin des siècles,
sacrifice commémoratif, qui continue et re-
nouvelle sans cesse la divine offrande faite
par le Rédempteur. Dans l'une et l'autre
phase le sacrifice converge vers le sacrifice
suprême offert par le Fils de Dieu, duquel ils
tirent leur vertu et leur efficacité.

Les protestants, en rejetant toute espèce
de sacrifice, n'ont point compris l'admirable
doctrine qui reliait le monde moderne avec
l'ancien monde, et ont fait scission avec
l'humanité tout entière.

5° Les Géorgiens, bien que chrétiens, ont
conservé du paganisme, ou emprunté de
Juifs l'usage de faire des sacrifices et des li-
bations. Ces sacrifices varient suivant la
solenité que l'on célèbre. Nous en donnons
la description à l'article OQUAMIRI.

6° Les rites du sacrifice tcherkess, ou des
Circassiens, sont également un mélange des
usages de l'antiquité païenne et des mystères
du christianisme. Au sein d'une sombre for-
êt, dans une vaste solitude, une croix planter

sur un tronc d'arbre coupé indique l'autel où le sacrifice va se consommer. Les voisins se rassemblent à l'heure indiquée, traînant la victime avec eux : c'est une chèvre, un mouton ou un bœuf, selon la solennité du jour. Le plus ancien de l'assemblée se découvre la tête, revêt un manteau de feutre, prononce quelques paroles mystiques, puis il approche un flambeau du corps de l'animal, pour lui brûler les poils à l'endroit où il faut frapper. Un esclave s'avance alors, armé d'un couteau, et le sacrifice s'accomplit. La tête de la victime est suspendue à un arbre voisin, c'est la part réservée à Dieu. La peau appartient à l'officiant, et la chair est destinée à un festin auquel tous les assistants peuvent prendre part. Le prêtre reçoit ensuite des mains de son esclave une coupe de *bouza* et un morceau de pain. Il les élève vers le ciel, en adressant une prière à Dieu, pour qu'il daigne bénir cette offrande. Cela fait, il passe la coupe et le pain au plus ancien des assistants, et répète cette cérémonie autant de fois qu'il y a de vieillards dans l'assemblée.

Sacrifices de l'ancien paganisme.

7° S'il faut en croire Macrobe, les anciens Egyptiens n'offraient point de sacrifices sanglants ; mais toute l'antiquité dépose du contraire. Hérodote assure que les Egyptiens sacrifiaient des truies, des taureaux, des bœufs, des veaux et des oies. Selon cet historien, ils regardaient le cochon comme un animal impur. Si quelqu'un venait à toucher un porc, même en passant et faute d'attention, il allait aussitôt se jeter tout habillé dans la rivière : c'est pourquoi les porchers ne pouvaient entrer dans les temples. Au reste, ils n'immolaient des truies, continue Hérodote, qu'à la Lune et à Bacchus. Ce sacrifice fait à la première n'avait lieu que lorsqu'elle était pleine. Après avoir égorgé la truie, on en prenait l'extrémité de la queue, la rate et le gras double ; on enveloppait ces parties de la graisse qui environne les intestins, et on brûlait le tout sur l'autel. Les cérémonies achevées, on mangeait les autres parties de l'animal. Mais, à l'exception de ce jour, il était impossible d'engager un Egyptien à goûter de la chair de porc. A la fête de Bacchus, on faisait un repas sur le soir ; mais quoique chacun immolât devant sa porte un cochon à ce dieu, on n'en servait point sur la table ; on le laissait enlever au porcher qui l'avait vendu.

On n'immolait jamais de vaches ni de génisses ; c'était un animal consacré à Isis, et respecté en conséquence dans toute l'Egypte. Mais on sacrifiait des taureaux, des bœufs et des veaux, pourvu qu'ils fussent purs, c'est-à-dire qu'ils n'eussent aucun poil ni blanc ni noir. Avant de sacrifier un de ces animaux, le sphragiste le faisait coucher et l'examinait avec soin ; d'où il arrivait qu'on n'immolait que des bœufs à poil roux. Lorsque le sphragiste avait mis sur la bête l'empreinte légale, on la plaçait sur l'autel où était un bûcher qu'on allumait ; on répandait du vin autour de la victime en invoquant le

dieu auquel elle était offerte : on l'égorgeait, on en coupait la tête et on la dépouillait. On faisait des imprécations sur cette tête, en disant : « Puissent les maux qui menaceraient l'Egypte ou ceux qui offrent ce sacrifice, retomber sur cette tête. » Après les imprécations, on abandonnait cette tête aux Grecs qui avaient droit de tenir marché ; s'il ne se présentait pas de Grecs pour l'enlever, on la jetait dans la rivière. Quant aux libations de vin et aux cérémonies observées sur la tête du bœuf immolé, elles se pratiquaient de la même manière dans tous les temples de l'Egypte ; en sorte qu'aucun Egyptien ne mangeait jamais ni de cette tête, ni de celle d'aucun autre animal immolé. Hérodote, qui nous apprend ces particularités, ajoute d'autres circonstances. Selon les différentes victimes qu'on immolait, on s'y prenait d'une manière différente pour les brûler et en séparer les parties. On ôtait les entrailles du bœuf, on en coupait les pieds, le cou, les épaules ; on en remplissait le corps de pain, de miel, de raisins secs, de figues, de myrte, d'encens et autres aromates ; le tout était arrosé d'huile, et, tandis que la victime était sur le feu, les assistants se frappaient et se fouettaient jusqu'à ce que la chair fût cuite et le sacrifice achevé ; on finissait par en manger les restes.

Au rapport de Plutarque, les Egyptiens s'efforçaient, en certains jours, d'apaiser par des sacrifices le mauvais naturel de Typhon ; mais, en d'autres jours, ils le traitaient avec mépris et l'outrageaient. Les habitants de Coptos précipitaient un âne roux, dans la pensée que Typhon était de cette couleur ; ou bien ils faisaient des gâteaux, en y imprimant la figure d'un âne enchaîné ou d'un hippopotame lié.

On ne sacrifiait pas toute espèce de chèvres, on n'immolait que celle appelée *dorcade* par les Grecs. Les Egyptiens, qui étaient dévoués au culte de Sérapis, haïssaient cet animal, dit Elien. Selon Horus Apollo, cet animal était le seul dont les prêtres mangeassent sans lui avoir imprimé aucun sceau. Le même auteur dit qu'à Coptos on immolait les boucs, mais qu'on respectait les chèvres comme les délices d'Isis.

Les oies qu'on sacrifiait en Egypte étaient des oies communes ; car on y honorait la tordone et le cravan. Les prêtres, dit Hérodote, n'ont pas besoin d'appréter leurs mets ; les tables sacrées leur appartiennent, et ils y trouvent tous les jours en abondance de la viande de bœuf et de la chair d'oie. On voit aussi sur les monuments que l'on offrait des oies en sacrifice.

Les prêtres d'Egypte ne mangeaient d'aucune sorte de poisson. C'est pourquoi, dit Plutarque, quand, le neuvième jour du premier mois, tous les autres Egyptiens mangent un poisson rôti devant la porte de leurs maisons, les prêtres n'en goûtent pas, mais ils se contentent de brûler aussi un poisson à leur porte. On voit par là que tous les poissons étaient en abomination à la plupart des nomes de l'Egypte, et qu'en conséquence ils

étaient propres aux sacrifices ; car il paraît qu'on n'immolait que les animaux qui étaient odieux. Plusieurs de ces animaux cependant avaient part aux honneurs divins, comme le lépidote, le phagre, l'oxyrinque, l'anguille ; mais les écrivains grecs ne sont pas d'accord sur ce sujet.

Dans les temps de calamité, de sécheresse, de stérilité, de chaleurs brûlantes, de maladies pestilentiellles, on offrait des sacrifices extraordinaires. Les Egyptiens immolaient alors les animaux même qu'ils honoraient ; mais ils le faisaient en silence, en secret, dans des lieux écartés, où ils menaient l'animal sacré, et où, après lui avoir fait des menaces comme pour l'effrayer, ils le dévouaient et le sacrifiaient.

8° Les prêtres babyloniens offraient des sacrifices sanglants, et brûlaient de l'encens en l'honneur des dieux. Hérodote dit que sur le plus grand des deux autels qui étaient hors de la chapelle de Bélus, on immolait des animaux d'un âge parfait, et que l'on ne sacrifiait que des bêtes de lait sur l'autel d'or. C'était aussi sur le grand autel que l'on faisait brûler l'encens ; et les Chaldéens assuraient, au rapport du même auteur, que, tous les ans, on y consumait pour cent mille talents de *libanotos*, encens précieux.

9° Eudoxe de Gnide rapporte que les Phéniciens sacrifiaient des caillles à Hercule, fils de Jupiter et d'Astérie, parce que cet Hercule, étant arrivé dans la Libye, y fut mis à mort par Typhon, et rendu à la vie par Iolas qui, pour cet effet, lui fit sentir une caille. Les Phéniciens ne s'en tinrent pas au sacrifice de ces oiseaux ; ils immolaient aussi des quadrupèdes. Leurs sacrifices étaient suivis de festins : ceux qui les avaient offerts envoyaient à leurs parents et à leurs amis des portions de la victime, ou ils les invitaient à en venir manger avec eux. Comme ils s'étaient fait un scrupule de manger de la chair de porc, ils ne pouvaient mettre cet animal sur les autels de leurs dieux ; ils ne voulaient pas même souffrir qu'il approchât des temples. La vache ne pouvait être non plus la matière d'un sacrifice ; ils s'étaient pareillement interdit la chair de cet animal, au point qu'ils aimaient mieux mourir de faim que d'en goûter. On n'allumait point un feu nouveau pour chaque sacrifice, car le feu ne s'éteignait jamais sur l'autel, au rapport de Silius Italicus. Pendant que la victime brûlait, les prêtres dansaient autour de l'autel, en invoquant leurs dieux, et se faisaient des incisions avec des couteaux et des lancettes.

10° Les Syriens offraient deux fois par jour des sacrifices à deux de leurs principaux simulacres : à l'un, en silence ; à l'autre, en chantant et au son des instruments de musique. Tous les animaux offerts aux dieux d'Hiérapolis n'étaient point immolés, ni leur chair brûlée ; il y en avait qui, après avoir été présentés à l'autel et couronnés, étaient mis hors du vestibule et conduits en un lieu escarpé d'où on les précipitait ; d'autres étaient mis en liberté, de manière qu'on ne pouvait plus en faire usage. On voyait ainsi dans

l'enclos de la déesse de Syrie, des bœufs qui, consacrés à cette déesse, paissaient en toute liberté ; on y trouvait aussi des aigles, des chevaux et même des ours et des lions apprivoisés, qui ne faisaient mal à personne. Il se trouvait quelquefois des pères assez barbares pour lier leurs enfants dans des sacs, et les glisser du haut en bas de ce lieu escarpé d'où l'on précipitait les animaux. — Ceux qui faisaient pour la première fois le pèlerinage du temple d'Hiérapolis, se faisaient raser la tête et les sourcils, sacrifiaient une brebis, l'apprétaient et la mangeaient ; étendant ensuite la peau, ils s'agenouillaient dessus, et mettant sur leur tête la tête et les pieds de la victime, ils priaient les dieux d'avoir leur sacrifice pour agréable, se couronnaient ensuite de fleurs, et en distribuaient à tous ceux qu'ils rencontraient.

11° Les Grecs doraient les cornes des grandes victimes, tels que le bœuf et le taureau, et se contentaient de couronner les petites des feuilles de l'arbre ou de la plante consacrée à la divinité en l'honneur de laquelle était offert le sacrifice. Ils mettaient au pied de l'autel les corbeilles sacrées, où était tout ce qui servait à la cérémonie, offrandes, couteaux, patères et autres ustensiles. Ces corbeilles étaient portées par les *canéphores*. La victime arrivée, on répandait sur sa tête, avant de l'égorger, quelques poignées d'orge rôtie, avec du sel ; on l'arrosait d'huile et de vin ; et si le sacrifice se faisait en l'honneur de quelque divinité céleste, on lui faisait tourner la tête vers le ciel. Une pratique des plus religieuses pour eux était d'écorcher la victime, et de revêtir les statues des dieux des peaux des animaux immolés. Quelquefois aussi ils les attachaient aux murailles et les suspendaient aux voûtes des temples. De plus, les prêtres se couchaient sur les peaux des agneaux, des brebis et des bœufs, que l'on avait égorgés en sacrifice, et ils y dormaient. Après leur sommeil, ils annonçaient leurs songes, et les expliquaient en forme d'oracle. Le jour des sacrifices, ils mangeaient chez eux religieusement, avec leurs amis, une partie des viandes consacrées, ou leur en envoyaient une portion ; et ils croyaient même faire un acte de religion d'en prendre des mains de ceux qu'ils rencontraient et d'en emporter chez eux. Dans les sacrifices, outre les immolations d'animaux, ils se servaient de gâteaux faits de farine et de miel. Les personnes riches offraient aux dieux différentes sortes de sacrifices qui répondaient à leurs facultés. Les offrandes des pauvres ne consistaient qu'en des baise-mains. Souvent on jetait des chevaux en vie dans la mer et dans les fleuves, en vue d'honorer la rapidité de leur cours : c'était comme des victimes qu'on sacrifiait en leur honneur.

12° Les Romains avaient trois sortes de sacrifices : les publics, les particuliers et les étrangers. Les premiers se faisaient aux dépens du public, pour le bien de l'Etat ; les seconds étaient faits par chaque famille, et aux dépens de la famille qui en était chargée.

on les appelait *gentilitia* ; les troisièmes étaient célébrés lorsqu'on transportait à Rome les dieux tutélaires des villes ou des provinces subjuguées, avec leurs mystères ou cérémonies. Les sacrifices avaient quatre parties principales, dont la première s'appelait *libation*, qui était ce léger essai du vin que l'on faisait avec les effusions sur la victime ; la deuxième, *immolation*, quand, après avoir répandu sur elle les miettes d'une pâte salée, on l'égorgeait ; la troisième, *reddition*, lorsqu'on offrait les entrailles aux dieux ; et la quatrième, *litation*, lorsque le sacrifice se trouvait parfaitement accompli sans qu'il y eût rien à redire.

Les sacrifices étaient différents par rapport à la diversité des dieux que les anciens adoraient. Il y en avait pour les dieux célestes, pour ceux des enfers, pour les dieux marins, pour ceux de l'air et ceux de la terre. Il y avait alors différence, et dans la victime, et dans la manière de la sacrifier. Entre les sacrifices publics, il y en avait que l'on nommait *stata*, fixes et solennels ; on les faisait les jours de fêtes marquées dans le calendrier romain ; d'autres extraordinaires, nommés *indicta*, parce qu'on les ordonnait extraordinairement pour quelque raison importante ; d'autres qui dépendaient du hasard, tels que les *expiatoria*, les *denicalia*, *novendialia*, etc.

Les cérémonies observées dans ces actes religieux regardaient les personnes qui sacrifiaient, les animaux qu'on devait immoler, et les sacrifices mêmes ; par rapport aux personnes qui devaient offrir les sacrifices, on exigeait d'abord qu'elles fussent pures et chastes, qu'elles n'eussent contracté aucune souillure, qu'elles s'abstinssent des plaisirs de l'amour, ainsi que l'ordonnait la loi des douze Tables. L'habit du sacrificateur devait être blanc, et il portait outre cela des couronnes faites de l'arbre consacré au dieu auquel il sacrifiait. Lorsque le sacrifice était votif, le prêtre y procédait, les cheveux épars, la robe détroussée et les pieds nus, parce que cet extérieur était celui des suppliants ; et la cérémonie commençait toujours par des vœux et des prières.

Les animaux destinés aux sacrifices se nommaient *victimæ* ou *hostiæ*. Elles devaient être belles et saines, et chaque dieu en avait de favorites qu'on était obligé de lui immoler. Dans le commencement on n'offrait aux dieux que des fruits de la terre, et Numa l'avait ainsi réglé, selon le témoignage de Plutarque ; mais, depuis ce prince, l'usage répandu partout d'immoler des animaux s'introduisit chez les Romains, et ils regardaient l'effusion du sang comme fort agréable aux dieux.

Lorsque la victime, ornée de fleurs et de bandelettes, était auprès de l'autel, un héraut faisait faire silence ; on chassait les profanes, et le sacrificateur commençait par une invocation à Janus et à Vesta ; car, dans tous les sacrifices, on s'adressait d'abord à ces deux divinités, comme donnant accès auprès des autres ; il implorait ensuite le

secours du dieu auquel il allait sacrifier. Il jetait alors sur la tête de la victime un peu d'une pâte faite de farine de froment et de sel, et l'arrosait de quelques gouttes de vin, dont il avait goûté et qu'il avait donné à goûter aux personnes pour lesquelles s'offrait le sacrifice. On allumait le feu, puis on arrachait du poil d'entre les cornes de la victime, et on le jetait dans le brasier, dans lequel on mettait aussi de l'encens. Le sacrificateur livrait la victime à ceux que l'on appelait *popes* ou *victimaires* ; le *cultrarius* la frappait avec une hache, et l'égorgeait aussitôt ; on recevait le sang dans des coupes, et on le répandait sur l'autel. Ensuite les *popes* l'écorchaient, la lavaient et la remettaient entre les mains du sacrificateur ou d'un *auspice*, qui en découpait les entrailles, comme le foie, le poumon, le cœur, la rate, afin de tirer des augures de l'état où ces parties se trouvaient. Cette cérémonie achevée, les *victimaires* coupaient un petit morceau de chaque membre et de chaque viscère de la victime, qu'ils enveloppaient dans de la farine de froment, et qu'ils apportaient dans de petits paniers au sacrificateur, qui les jetait dans le feu de l'autel. Quelquefois la victime était brûlée tout entière, mais le plus souvent on la partageait avec les dieux. Quand les parties déposées sur l'autel étaient consumées, on faisait un festin de ce qui restait de la victime, en y ajoutant d'autres mets. Ceux qui avaient offert le sacrifice y invitaient leurs amis, d'où il arrivait souvent que bien des personnes faisaient des sacrifices par amour de la bonne chère. Pendant le festin on chantait les louanges du dieu, et on dansait ensuite autour de l'autel, au son des timbales. Le sacrifice fini, les sacrificateurs lavaient leurs mains, prononçaient quelques prières, et faisaient de nouvelles libations, après lesquelles on était congédié par la formule ordinaire, *Licet* ou *Exemplo*. Si le sacrifice était public, il était suivi du festin nommé *epulæ sacrificales* ; mais s'il était particulier, le festin l'était aussi, et on mangeait la partie des victimes partagée avec les dieux. *Voy. SACRUM.*

13° Des écrivains modernes prétendent que les Etrusques avaient des mystères et des orgies, où l'on n'était pas initié sans effusion de sang. Selon eux, on célébrait des fêtes dans lesquelles on offrait des sacrifices sanglants ; on ne se contentait pas d'égorger des animaux, on immolait même des enfants et des adultes. Les mêmes auteurs avancent que, dans la plus haute antiquité, on n'égorgeait pas les taureaux, les brebis, les agneaux, les porcs, les chèvres ; mais qu'on les offrait et qu'on les mettait sur des autels de feu.

14° Les Celtes immolaient des animaux de toute espèce en l'honneur des dieux, particulièrement des chevaux et des chiens ; au lieu d'égorger les victimes, il leur était plus ordinaire de les assommer ou de les étrangler. Ils ne brûlaient aucune partie des animaux sacrifiés. A proprement parler, ils n'en offraient aux dieux que la vie, ou tout au plus la tête, que l'on suspendait à un arb

consacré. Après quelques prières que le sacrificateur prononçait sur la victime, soit en l'offrant, soit en la disséquant, il la rendait à celui qui l'avait présentée, pour la manger avec ses parents et ses amis, dans le sanctuaire même où elle avait été immolée. Ainsi les sacrifices et les assemblées religieuses finissaient toujours par un festin.

15° Les offrandes que les Scandinaves faisaient aux dieux étaient, dans l'origine, des grains et des fruits de la terre; les sacrifices sanglants leur succédèrent. On égorgeait sur les autels de Thor, pendant la fête du Joul, des bœufs et des chevaux engraisés; un pourceau extrêmement gras était la victime dont on faisait couler le sang en l'honneur de Frigga. On immolait à Odin des chevaux, des chiens et des faucons, quelquefois des coqs et un taureau gras. Enfin le sang des animaux ne leur parut plus d'un assez grand prix, et l'on fit couler celui des hommes dans les calamités publiques. Voy. la description de leur sacrifice du neuvième mois, à l'article SACRIFICES HUMAINS.

16° Outre les victimes que les Scythes immolaient à leurs autres dieux, ils sacrifiaient à celui de la guerre et au Soleil un grand nombre de chevaux. Ces animaux étaient regardés comme les plus nobles, et, par cette raison, comme les victimes les plus agréables à Mars. On lit aussi qu'ils lui sacrifiaient des ânes. Pour sacrifier un animal, ils le liaient par les pieds de devant, le frappaient, et, dans le moment où il tombait, ils invoquaient le dieu auquel ils l'offraient. Ensuite, au moyen d'un couteau coulant, ils l'étranglaient. Après l'avoir écorché, ils le désossaient, faisaient cuire la chair dans une chaudière, sous laquelle, au défaut de bois, ils allumaient un feu avec les os mêmes. Quand la chair était suffisamment bouillie, on en jetait devant l'autel une partie avec les intestins, comme pour les offrir à la divinité. Les sacrifices étaient accompagnés de chants, de danses, d'un bruit et d'un tumulte effroyables. Les Scythes offraient à leurs dieux les prémices de leur bétail, de leurs fruits, et une partie du butin qu'ils faisaient sur l'ennemi, quelquefois même des prisonniers de guerre.

17° Les Lapons offraient aux dieux en sacrifice des choses inanimées, comme du lait, du fromage, de l'eau-de-vie et autres choses semblables. On leur offrait surtout des animaux, des rennes, mâles et femelles, des brebis, des veaux marins, des castors, des belettes, des martres, des renards, des cochons, des chèvres, des poissons et des oiseaux. Le temps ordinaire d'offrir des sacrifices arrivait vers la fin de l'automne, après qu'on avait tué les bêtes dont on faisait des provisions pour passer l'hiver. Les sacrifices extraordinaires avaient lieu toutes les fois que quelque nécessité le demandait selon la réponse des oracles, et surtout d'après les indices des tambours runiques. Les Lapons étaient très-attachés aux rites qu'on devait observer dans les sacrifices. Aucun ne pouvait être offert ni même préparé par

des femmes. Cette fonction était réservée aux *noaïds* ou magiciens qui, en cette qualité étaient appelés *blodmanden*, c'est-à-dire hommes de sang. Il n'était permis aux femmes que d'assister aux assemblées solennelles et religieuses des magiciens, et de mêler leur voix avec celles de ces ministres pour former des sons aigres, perçants et sans accord. Il y avait cependant des femmes qu'on croyait être parvenues à un degré de mérite, qui leur donnait droit d'exercer la magie : pour cela, elles avaient des instruments propres à leur sexe. Le *blodmanden* ou sacrificateur, après avoir égorgé l'animal, et l'avoir divisé en plusieurs parties, en détachait les yeux, les oreilles, le cœur, les poumons, les parties sexuelles, si c'était un mâle, et, de plus, un petit morceau de chair de chaque membre. Toutes ces parties et tous ces petits morceaux de chair étaient destinés à être mis avec tous les os dans un coffre d'écorce de bouleau, où ils devaient être, ainsi que les os, rangés dans leur ordre naturel; et c'était en cela qu'on faisait consister l'essence et la perfection du sacrifice, que l'on appelait *damengare*; le coffre qui contenait le *damengare* était enterré solennellement avec des rites particuliers.

Il n'était pas indifférent d'offrir à toutes sortes de divinités toute espèce d'animaux. Au dieu *Horagallès* on ne devait offrir que des mâles, encore fallait-il qu'ils n'eussent point été coupés. Au contraire, on ne pouvait offrir que des femelles à *Sarakka*, si l'on excepte le coq. Non-seulement on ne pouvait offrir que des femelles à *Beive* et à *Bissemama* ou *Ankaka*, mais on devait avoir attention que les victimes fussent blanches. On était persuadé que l'offrande la plus agréable dont on pût accompagner le sacrifice offert à *Beive*, était celle du lin. C'était une coutume assez générale de mettre à côté du simulacre de *Beive*, placé sur le *damengare*, une quenouille, pour distinguer encore mieux cette divinité. Les femmes seules avaient tellement droit de manger des victimes offertes à *Sarakka*, que les hommes ne pouvaient même goûter des restes de ces victimes, qu'on reportait à la maison, suivant l'usage. Mais en revanche, les hommes pouvaient seuls consommer les victimes offertes à *Beive*, à *Horagallès*, aux *Saiwo*, aux *Jabmeks*, à *Leib-olmai*, etc. Cependant, comme on ne consommait dans le lieu sacré que le devant de l'hostie, on renvoyait l'autre partie chez ceux qui avaient fourni la victime, afin qu'ils la consommassent dans leur maison. Les sacrifices qui s'offraient à *Radien* étaient communs aux deux sexes, et ils pouvaient également manger des victimes offertes.

Lors donc qu'un magicien avait reconnu par son tambour et dans son extase, à quelle divinité il fallait, dans la conjoncture présente, offrir un sacrifice, et que ceux qui étaient intéressés à la chose s'y étaient dévoués, ils devaient avertir à temps le sacrificateur. Cependant on mettait à part l'animal qui devait être immolé, et on le distinguait en le marquant à l'oreille droite; car il n'é-

taut pas permis de destiner au sacrifice un animal, à moins qu'on ne fût certain qu'il était entier et sain. Le sacrificateur se préparait à l'immolation par le jeûne et par la lotion de tout son corps. Dès la pointe du jour où le sacrifice devait se faire, le sacrificateur se rendait au lieu sacré, accompagné de celui qui présentait la victime et de tous les convives invités solennellement au banquet religieux. Il avait un collier de laiton à l'entour de sa main droite, et une écharpe qui de l'épaule gauche tombait sur le côté droit. Il était revêtu d'un habit blanc, et, si le sacrifice devait s'offrir aux *Saiwo-Nieid* ou aux *Akkas*, il avait de plus une mitre de toile. Arrivé au lieu destiné, qui était presque toujours une montagne, il frappait si adroitement de son couteau la victime, qu'elle tombait raide morte sur-le-champ. Il ne la dépouillait pas avec moins de vitesse, et après l'avoir vidée, il la coupait par toutes ses jointures. Les parties étaient aussitôt jetées dans une chaudière, d'où, après qu'elles avaient bouilli pendant environ une demi-heure, on les retirait, pour en détacher ce qui devait former le *damengare*. On les remettait ensuite dans la chaudière pour y cuire autant qu'il fallait. Cependant le sacrificateur, avec les convives, se mettait à genoux, bénissait le repas sacré, et, poussant des cris et des lamentations, adressait ses prières à la divinité à qui il sacrifiait, en faveur de celui qui avait présenté l'hostie. Cette cérémonie achevée, il prenait de la viande, en disant, par exemple : ceci est la part de *Sarakka*. Ensuite les convives se mettaient à manger avec gaieté le devant de la victime; car la partie de derrière était, comme on l'a dit, reportée à la maison pour y servir aux besoins ordinaires. Après avoir consommé les chairs et la moelle, en observant de fendre et de ne pas rompre les os en travers, pour la tirer, le sacrificateur prenait un peu de bouillon, qu'il avalait en nommant la divinité en l'honneur de laquelle il buvait. S'il y avait de l'eau-de-vie, on buvait à la santé des autres dieux, sinon, cette cérémonie se faisait avec de l'eau. Le repas fini, on se remettait à genoux pour renouveler les prières qu'on avait faites auparavant. C'était après ces prières que le sacrificateur rassemblait avec soin la tête de l'hostie, ses os et les autres morceaux dont il composait le *damengare*, qu'il enterrait ensuite avec solennité. Quand on demandait aux *blod-mandens* pourquoi ils prenaient tant de soin de rassembler et d'arranger les os des victimes, ils répondaient que la créance commune des Lapons était que le dieu auquel le sacrifice avait été offert ne ramenait pas seulement l'animal immolé, mais le rendait beaucoup plus parfait qu'il n'était; persuasion qu'ils fortifiaient par les contes qu'ils faisaient sur les animaux qu'on trouvait sur les montagnes, particulièrement sur les montagnes sacrées; car on ne doutait pas que ce ne fussent ceux mêmes qui avaient été offerts en sacrifice. Comme les Lapons anciens étaient aussi persuadés que les sacrifices ne leur servaient de rien, à moins qu'ils n'eussent été offerts

avec tout l'appareil des rites et des cérémonies, les parents et principalement les *noani-des*, n'avaient rien plus à cœur que de faire apprendre de bonne heure aux enfants ces espèces de mystères.

Sacrifices du paganisme moderne en Asie.

18° Les Musulmans ont conservé de l'ancien paganisme l'usage de faire chaque année un sacrifice; mais ils prétendent l'effectuer en mémoire d'Ismaël, qui fut sur le point d'être immolé par Abraham son père; car les Mahométans soutiennent que l'ordre céleste concernait Ismaël, père de leur nation, et non point Isaac, ancêtre des Juifs. Ce sacrifice a lieu avec une grande solennité lors du pèlerinage de la Mecque. La victime est un mouton, un bœuf ou un chameau. Voy. CORBAN, n. 2

19° Il ne paraît pas que les Parsis offrent aujourd'hui des sacrifices proprement dits ou sacrifices sanglants, mais ils en faisaient autrefois. « Les Perses, dit Hérodote, ont coutume de sacrifier sur les plus hautes montagnes. Quand ils sacrifient, ils ne dressent point d'autels, n'allument point de feu, n'ont point de libations, ne se servent ni de flûtes, ni de couronnes de fleurs, ni de lyre. Quand quelqu'un veut sacrifier à un dieu, il mène la victime en un lieu qui n'est point souillé, et ayant sur la tête une tiare environnée de myrte, il invoque le dieu à qui il a résolu de sacrifier. Il n'est pas permis à celui qui sacrifie de prier particulièrement pour lui, mais comme il est compris lui-même dans les prières des autres Perses, il faut qu'il fasse son sacrifice et sa prière pour tous les Perses en général, et principalement pour le roi. Lorsqu'il a coupé en morceaux ce qu'il a destiné pour le sacrifice et qu'il l'a fait bouillir, il jette dessus l'herbe la plus tendre et la plus nette qu'il puisse trouver, particulièrement du trèfle. Après cela, le mage qui est présent entonne un chant appelé *théogonie*, que les Perses croient capable de leur rendre les dieux propices; et, sans le mage, il ne leur est pas permis de sacrifier. Aussitôt, celui qui a fait le sacrifice emporte les morceaux de la victime et en fait ce qu'il lui plaît. »

Les sacrifices actuels des Parsis sont plutôt des offrandes qu'ils font aux éléments, et principalement au feu et à l'eau; elles consistent en aliments, en bois odorants, en parfums, en sucre, en huile, etc. Avant de se présenter devant l'autel, le pontife se purifie par le bain, se parfume et se revêt d'une robe blanche. Il lui est interdit d'attiser le feu sacré avec le souffle de sa bouche. Il faut qu'il l'alimente au moyen de fragments d'un bois sain et sans écorce, et qu'il se serve pour cela de ses mains seulement, et non d'aucun autre instrument, ce qui serait une profanation. Un ministre veille constamment auprès de ce divin foyer, de peur qu'il ne s'éteigne. Si un tel malheur arrivait, des maux sans nombre ne manqueraient pas de fondre sur le peuple. Pour rallumer le feu, il faudrait recourir au frottement de deux

le silex, ou de deux morceaux de la lumière par le d'un miroir ardent. Avant de commencer le sacrifice, le ministre s'agenouille, tournée du côté de l'Orient, confesse ses péchés à Dieu, se relève, et basse quelques prières, et tire d'un baguettes qu'il conserve dans ses pendant que les assistants versent sur les parfums et des huiles odorifères. Les baguettes dont nous parlons sont bles du culte du feu. On les coupe rémonie de l'arbre nommé *hom*, à un couteau qui, préalablement, a été affilé. Lorsqu'ils se rendent à l'*Atesch*, les fidèles doivent porter avec eux des qu'ils consacrent à Dieu et dont ils font un repas en commun.

Les Hindous considèrent le sacrifice l'acte le plus agréable à Dieu, « car, dans les livres sacrés, le Créateur, qui partout, est présent à tout sacrifice. Ici-bas ne concourt point à ces choses, mène une vie impure. » Il dans le Bhagavad-Guita : « Celui qui ne s'occupe qu'en interrompant pour tous les sacrifices et le culte domestique ; l'union du culte succède à l'impiété qui est. » Voy. YOGA.

Quatre espèces de victimes que l'on fait en sacrifice, savoir : l'homme, le éléphant et le cheval. C'est ce que appelle le *Pourouchamédha* ou *Narainé-Gomedha*, le *Gadjamédha* et l'*Aswamédha* ; il est juste de remarquer que ces sacrifices n'ont plus lieu depuis le Kalik quatrième âge du monde ; plusieurs prétendent que les trois premiers n'ont eu lieu, et que les passages qui lusion dans les anciens livres doivent être pris dans un sens métaphorique. Mais, selon l'orientaliste Ward, le pou-médha s'est perpétué et s'accomplit dans l'Hindoustan, pendant les fêtes de la déesse Kali, et les Thags ou s'y font un mérite et un point de d'être étranglé, en l'honneur de Bha-us ceux qui tombent entre leurs Voy. SACRIFICES HUMAINS, ASWAME-MÉDHA, NARAMÉDHA, THAGS.

Or, si les sacrifices sanglants ont été dans l'Inde, on n'a aucun indice que les Hindous y aient jamais participé en de sacrificeurs ; c'était toujours à des hommes étrangers à leur caste que ces sacrifices étaient confiés ; ordinairement les radjas qui les remplissaient. Aujourd'hui encore, les brahmanes ont un ministère dans les temples de la coutume d'immoler des victimes. Il n'y a qu'une seule circonstance où les Thags pussent, sans scrupule, priver une victime d'être vivante ; c'est lorsqu'ils font le fameux sacrifice de l'*Ekya*, qui est en grand honneur parmi les Hindous modernes. Un bœuf est la victime qui y est offerte ; mais, pour ne point éprouver l'horreur qu'ils témoignent pour le sang, ils assomment et étouf-

sent l'animal au lieu de l'égorger. Voy. EKYA.

Bien que les sacrifices sanglants soient tombés dans un grand discrédit, plusieurs tribus du Bengale et de quelques autres provinces, se conformant scrupuleusement à la lettre du Kalika Pourana, immolent encore devant les idoles de leurs temples un nombre considérable de chevaux et de buffles. Dans la cérémonie du *Djaga*, fête des étoiles, on étrangle un mouton dont on extrait le cœur, qu'on coupe, après l'avoir fait cuire, en petits morceaux que se distribuent et que mangent les brahmanes. Dans le Malabar, les castes inférieures sacrifient des poules. Sur les côtes maritimes, vers la fin du mois de septembre, les natifs accomplissent un sacrifice qui consiste à jeter des noix de coco dans la mer : on appelle cette cérémonie *ouvrir la mer*. Lorsque les habitants veulent rendre les flots propices à ceux de leurs parents qui voyagent, ils leur offrent un sacrifice en cette forme : ils laissent sur le rivage des viandes et des fruits, et lancent à la mer un petit vaisseau de paille couvert d'une voile. Dans plusieurs localités, des pénitents qui veulent offrir un sacrifice tracent au bord de l'eau un cercle, autour duquel ils placent les statues de leurs dieux de façon qu'elles correspondent aux huit coins du monde. Si l'idole qui occupe le centre du cercle remue et tourne sur elle-même sans que personne s'en soit approché, c'est que le sacrifice est agréable à la divinité ; si, malgré les prières, elle demeure immobile, c'est que l'offrande n'est pas acceptée, ce qui est du plus fâcheux augure. Autrefois, à l'époque du solstice d'hiver, on immolait au Soleil un agneau, en s'écriant : « Soleil, sois notre sauveur ! »

Les sacrifices du feu sont appelés en général *yadjnya*. Les victimes sont alors brûlées sur l'autel du feu. Dans les sacrifices au feu, appelés *balidanas*, les victimes sont offertes sans être brûlées. Les sacrifices les plus usités maintenant sont ceux de beurre, de lait, de miel, de grains, d'eau, de lait caillé et de fleurs. Voy. POUNJA.

Conformément aux prescriptions des Védas, le fidèle qui accomplit le sacrifice doit offrir, et boire, lorsqu'il est consommé, du jus de l'herbe asclépiade. On ne peut se servir indifféremment de toute espèce de bois pour le sacrifice ; il n'est permis d'employer que celui du *butea frondosa*, du figuier à grappes, du *mimosa catechu*, et, à leur défaut, du bois de l'*anénthère* à épines et du mangnier. Ces bois doivent être distribués en petites bûchettes longues d'un empan et à peine de la grosseur du poing.

Indépendamment des sacrifices prescrits par les livres sacrés ou introduits par l'usage, il y a encore quelquefois des sacrifices volontaires qui s'accomplissent par la mutilation ou le suicide. Ainsi l'on trouve, dans les environs de la ville de Nagrakut, une riche pagode dans laquelle les brahmanes font un sacrifice barbare, qu'ils exécutent en

se coupant un morceau de la langue pour le présenter à l'idole; ainsi, dans le cas où la société court un danger, par exemple dans les épidémies ou dans d'autres calamités publiques, des brahmanes s'offrent en expiation en se précipitant eux-mêmes du haut d'une tour.

21° Outre les sacrifices humains que les Khonds font en l'honneur de Béra-Pennou, dieu de la terre, ils immolent encore à leurs autres divinités des chèvres, des oiseaux, des poules, des veaux, des moutons, des porcs, etc. Ces sacrifices sont accompagnés d'offrandes de riz, de lait, de safran, de beurre liquéfié et d'encens. Nous en donnons les détails à l'occasion de leurs divinités particulières.

22° Dans le Kamaon, les villages qui ont Kali pour divinité tutélaire, offrent à cette déesse des sacrifices de buffles. Le nombre des animaux immolés en cette occasion varie suivant les moyens des habitants. Chaque buffle est amené successivement à la porte du temple pour être décapité; le premier coup est porté par le principal zémidar, et, s'il n'est pas mortel, toute la foule s'empresse de le frapper jusqu'à ce que l'animal soit mis à mort, ou plutôt haché en pièces.

23° Les Karians et les Koukis, qui n'adorent pas Dieu, offrent cependant des sacrifices au démon. Dans la crainte du mal qu'il est porté à faire, ils cherchent à l'apaiser par des offrandes d'oiseaux et d'autres objets dont ils usent habituellement.

24° Le Chinois Ma-touan-lin, dans son Encyclopédie littéraire, fait des réflexions fort judicieuses sur les sacrifices dans sa patrie. Il est essentiel, dit-il, de distinguer entre l'esprit et le culte. L'esprit du sacrifice, continue-t-il, est perdu, quoique la forme extérieure du culte soit conservée. Dans les premiers temps, par exemple, les cérémonies qui se bornent à un sacrifice furent fixées par des règlements; ensuite la pratique de ces cérémonies fut attachée aux différents emplois et offices de l'Etat, et ceux qui les occupaient, même les princes et les rois, étaient tenus d'y assister. Il a donc été aisé de conserver la tradition de ces cérémonies et de les transmettre à la postérité, malgré le changement des dynasties qui ont successivement occupé le trône. A la décadence de la dynastie des Tcheou, ces cérémonies commencèrent à s'oublier, de sorte que le culte même fut perdu. Ce qui a été conservé depuis les Thsin et les Han, soit par la tradition, soit dans les livres, ne se rapporte qu'aux cérémonies dont la pratique appartenait à des emplois et à des offices. Quant aux grands sacrifices de l'empire, le cérémonial même en a été perdu. Sous les Han, le lettré Tchhing-Khang, après des recherches approfondies sur les cérémonies, composa sur ce sujet un Commentaire, ouvrage très-utile pour remplir les lacunes des livres qui traitent des cérémonies; mais ce Commentaire étant fondé sur la doctrine qui prévalait de son temps et sur les usages des Thsin et des Han, il se méprend souvent dans

son interprétation des livres classiques et des usages des trois premières dynasties.

Dans les anciens temps, les sacrifices nommés *Kiao* et *Ming-thang* étaient offerts au ciel en plein air. Les Thsin et les Han commencèrent les premiers à avoir des chapelles dédiées aux *Cinq Empereurs* et au *Grand Un*; ils pratiquaient envers ces divinités les rites du *Kiao* et du *Ming-thang*. Cette nouvelle doctrine prit naissance chez les *Fang-ssé* ou enchanteurs; cependant *Tchhing-Khang-tchhing* l'a admise dans son Commentaire, et il a mis ainsi en crédit les mensonges des imposteurs, afin d'expliquer les rites; il s'est par conséquent fourvoyé. En effet, de tous les rites, le premier sans doute est le sacrifice; et, de tous les sacrifices, le plus important est celui que l'on fait au ciel: mais puisque, relativement au nom et à la signification du mot *ciel*, il a suivi des opinions si extraordinaires, quelle foi peut-on ajouter à son Commentaire? Néanmoins, toutes les dynasties suivantes ont adopté ses opinions, qu'elles ont fondues seulement avec celles de *Vang-sou*, quant au sacrifice appelé *ti*, offert tous les cinq ans par les empereurs à leurs ancêtres, et au sacrifice nommé *lia*, offert tous les trois ans aux ancêtres; quant à celui qui est offert devant la table du fondateur de la famille, il n'y a rien de clair dans le livre des Rites, et, sur ce point, les commentateurs sont aussi opposés les uns aux autres et aussi en contradiction que sur le sacrifice au ciel.

Le même Ma-touan-lin traite ensuite du sacrifice *Kiao*, puis du *Ming-thang*, de ceux que l'on nomme *Heou-thou* (terre reine), *Ye* ou pour la pluie, *Ou-ti* (les cinq empereurs); de ceux que l'on offre au soleil, à la lune, aux étoiles et aux planètes, au froid et à la chaleur, aux six vénérables (1) et aux quatre régions du monde. Il parle ensuite des sacrifices offerts aux esprits qui président aux champs, au temps des semailles, aux montagnes et aux rivières; de celui que l'on nomme *Foung-chan* et que l'on offre à la terre; enfin des prières, des exorcismes et des sacrifices superstitieux; le tout en vingt-trois livres. On voit que les sacrifices de l'ancien culte chinois sont très-nombreux, et que ce peuple y attache la plus grande importance.

Les sacrifices, dit le P. Visdelou, sont très-nombreux dans la religion de la Chine. Pour ne parler que des sacrifices principaux ou impériaux, il y en a pour le ciel, la terre et les ancêtres des empereurs; pour l'esprit ou le génie tutélaire des terres labourables, et pour le génie tutélaire des grains de l'empire; on sacrifie à ceux-ci en même temps. Il y a aussi des sacrifices pour les cinq principales montagnes de l'empire, pour les cinq montagnes tutélaires, pour les quatre mers et les quatre fleuves. On sacrifie aux sépulcres des empereurs illustres de

(1) Les six vénérables sont les quatre saisons, le chaud, le froid, les corps célestes, l'eau et la sécheresse.

tes; au temple dédié à Confucius même de sa naissance, et des ou héros. Tous ces sacrifices, l'empereur même ou par ses ministres, quand le monarque doit envoyer une personne pour quelque expédition, il sacrifie à l'esprit des étendards du sang des victimes les tambours. Il sacrifie au génie du remuement des terres et au feu. Outre cela, les empereurs autrefois aux génies des vertus desquels ils croyaient l'empire régnait. Il est vrai que les dynasties ont cessé de sacrifier aux génies, mais non pas de les honorer, tout voir l'ordre de la marche, lorsque qu'il va sacrifier, à l'arche, n. 10.

Le Chou-King, que le droit de sacrifier aux divers esprits est gradué selon l'ordre des dignités. D'après cette graduation, le sacrifice à la terre et aux esprits. Ce règlement dut faciliter la croyance aux esprits, et à tous les peuples peu civilisés qu'on offrait le plus simple étaient des cochons, des œufs, mais surtout des bœufs et la couleur. On offrait également des plats et du vin extrait de millet et du millet. Il est parlé, dans le Chou-King, d'un vin nommé Ku, qu'il était fait de millet noir et d'une herbe odoriférante du sud. Cette oblation demandait un air de respect, selon la pensée de Confucius. Les sacrifices publics étaient du son des instruments, des tambours.

Non seulement aux esprits et aux dieux, les Chinois offrent des sacrifices, mais aussi l'objet de ce culte est fait alors l'office de toujours un mandarin, et ordinairement le gouverneur de la ville, assisté d'un autre, l'un est le maître des cérémonies, l'autre est le maître des sacrifices, on prépare tout ce qui est nécessaire, comme le riz, les semences du fruit de la terre que l'on doit offrir sur la table en forme d'autel, on met du vin de Confucius. Devant la chaire où le célébrant met, sur la table, des cierges, des brasiers, c'est là qu'il éprouve les vicissitudes du vin chaud dans les oreilles, elles sont sacrifiées, sinon elles sont sacrifiées, les victimes sont ordinairement des bœufs. Avant qu'on les égorge, le célébrant fait une profonde révérence, après qu'ils ont été mis à mort. Les poils de l'animal, on en fait des boules et on en garde le sang pour le lendemain, en effet, le lendemain, avec ses officiers; on allume des parfums et on jette les parfums

dans les brasiers. Les musiciens commencent leurs chants, et, sur le signal donné par le maître des cérémonies, le célébrant offre à Confucius le poil et le sang de la victime, en les présentant des deux mains dans un bassin; il sort ensuite avec ses ministres et enterre dans la cour le sang et les poils. On découvre alors les chairs de l'animal immolé, et le maître des cérémonies dit: « Que l'esprit de Confucius descende! » Aussitôt le sacrificateur élève un vase plein de vin, qu'il répand sur un homme de paille. Cette cérémonie a lieu également dans les sacrifices pour les morts. Les Chinois croient que par ce moyen on évoque l'esprit de celui auquel on sacrifie. Après cela le célébrant prend la tablette de Confucius, et la met sur l'autel en faisant cette prière: « O Confucius! vos vertus sont excellentes et admirables. Votre doctrine apprend aux rois à gouverner leurs sujets. Les offrandes que nous vous présentons sont pures. Que votre esprit éclairé descende sur nous, qu'il nous assiste par sa présence! » L'oraison finie, tout le monde se met à genoux, et demeure quelque temps dans cette posture. Alors le sacrificateur se lave les mains et les essuie. Un des ministres lui présente un bassin contenant une pièce de soie, et un autre plein de vin. Le maître des cérémonies s'écrit: « Que le sacrificateur s'approche du trône de Confucius. » Le célébrant se met aussitôt à genoux, au son de la musique; il prend la pièce de soie, l'élève des deux mains et l'offre à Confucius. Il prend de même le vase plein de vin et l'élève; ce qui est suivi d'une autre génuflexion. Enfin on brûle la pièce de satin dans un brasier préparé exprès; et le sacrificateur prononce cette prière: « Vos vertus, ô Confucius, surpassent celles de tous les saints, qui ont paru dans le monde. Nos offrandes sont peu de chose; nous demandons seulement que votre esprit nous écoute. » Il fait encore plusieurs inclinations, prend le vase de vin, et récite une autre prière dont le sens est qu'il sacrifie à Confucius d'excellent vin, des parfums, des chairs, en supposant toujours que l'esprit du sage est présent. Le maître des cérémonies annonce la dernière partie du sacrifice, et dit: « Buvez le vin du bonheur et de la félicité. » Il répète l'ordre de fléchir les genoux. Un ministre remet encore entre les mains du célébrant un vase plein de vin; et celui-ci le boit pendant que le maître des cérémonies répète: « Buvez le vin de la félicité. » On lui présente de même la chair des victimes, et il l'élève, pendant que le maître des cérémonies dit: Prenez la chair du sacrifice. » Suivent deux oraisons, dont la dernière se termine par ces paroles: « Le fruit du sacrifice que nous vous offrons est que nous recevrons toutes sortes de félicités et de biens. » Puis les chairs sont distribuées entre les assistants, qui s'imaginent par là avoir part à la protection de Confucius. Enfin on fait la cérémonie de congédier l'esprit du philosophe, par une prière qui finit en ces termes: « Nous vous avons sacrifié

fé avec respect ; nous vous avons prié d'assister à nos offrandes d'agréable odeur ; maintenant nous accompagnons votre esprit, etc. » Après le sacrifice on en partage les restes entre l'assemblée, dont chacun peut emporter chez lui ce qu'il a reçu. Ce qui est resté des étoffes de soie qu'on a brûlées sert à faire des poupées pour les enfants, au bonheur desquels on croit qu'elles peuvent contribuer puissamment.

Le sacrifice le plus solennel des ancêtres est celui du 14 de la lune d'août ; il a lieu dans un temple sur la porte duquel sont écrits ces deux mots : *Kia-tcheou*, temple des ancêtres. On y prépare six tables chargées de viandes apprêtées, de chair crue, de fruits, de fleurs et de parfums qui brûlent sur de petits réchauds. Dans le lieu le plus éminent, sont disposées les tablettes des ancêtres, chacune dans sa niche ; et de chaque côté leurs images sont attachées contre la muraille. Dans la cour sont étendus des tapis sur lesquels on voit des amas de papier découpés en forme de deniers, que l'on suppose devoir être changés en monnaie véritable dans l'autre vie, pour racheter les âmes des parents. Enfin, dans un coin de la cour, on dresse un grand arbre, auquel sont attachés des copeaux qui brûlent pendant tout le temps du sacrifice, pour éclairer les âmes des morts. Les lettrés qui assistent à ce sacrifice sont revêtus des habits de docteur qu'ils revêtent aux fêtes solennelles. L'un d'eux fait l'office de prêtre ; deux autres remplissent la fonction de ministres, et un quatrième est le maître des cérémonies. Plusieurs autres docteurs exercent divers autres ministères. Le célébrant s'étant placé avec ses deux assistants sur le tapis de la cour, le maître des cérémonies ordonne à tout le monde de se prosterner le visage contre terre, et de se relever ensuite. Le célébrant et ses ministres s'approchent des tablettes et des images des défunts, et les encensent. Le maître des cérémonies ordonne d'offrir le vin de la prospérité et de la bonne fortune. En même temps les ministres présentent le vin au célébrant, qui prend la coupe des deux mains, l'élève, la baisse, et en boit le contenu. Après un grand nombre d'autres cérémonies, l'officiant et ses ministres se tournent vers le peuple, et l'un d'eux proclame à haute voix les fruits que l'on a droit d'attendre du sacrifice. « Vous tous qui avez assisté à ce sacrifice, vous devez être certains de recevoir de grands avantages de vos ancêtres défunts, à cause de l'honneur que vous leur avez rendu en leur sacrifiant. Vous serez honorés, vous aurez une longue vie, et vous jouirez de toutes sortes de biens temporels. » Ce discours fini, on met le feu aux deniers de papier, et le sacrifice est ainsi terminé.

25° Les sacrifices du Tong-King et de la Cochinchine ont beaucoup de rapport avec ceux des Chinois. Nous décrivons un des plus solennels à l'article AGRICULTURE (*Fête de l'*), n° 4.

26° Les Formosans ont des assemblées dans lesquelles ils offrent des sacrifices publics, les victimes sont des pourceaux : pen-

dant qu'on les égorge, le peuple terre ; mais lorsque les chairs dans le feu pour être consumées, debout, les mains jointes, et les nés vers une espèce de tabern sur l'autel. Ces sacrifices sont off prêtres appelées Juibas ; si, rémonie, la prêtresse juge à prop au peuple, elle le fait avec des cri et des contorsions extraordinaire raient faire supposer qu'elle est démon ou par le dieu auquel el sacrifier

Avant d'ensemencer leurs terr mosans offrent un sacrifice aux président aux moissons. Pende temps que durent les semailles, un devoir de présenter à ces gé et le cœur de tous les animaux q rive de tuer. Au commencement colte, ils leur offrent les premier de la terre. Chacun d'eux immol ceau, lorsqu'ils renferment les les greniers. Cet animal est aussi dinaire, la victime qu'immoale le d'une maison nouvellement bâti en prend possession. Il rassemb amis, fait un sacrifice solennel, grand festin, où il est rare que ne s'enivrent pas. Il invite même qu'il honore à s'enivrer avec les par une prière qu'il leur adresse.

27° Les Japonais du culte du Sin naissent point d'autre sacrifice que des parfums sur une espèce de ta en forme d'autel, et placée vis-à-mulacres, ou bien sur des pierre au milieu des champs.

28° Les Bouddhistes proprement frent point de sacrifices sanglants en horreur l'effusion du sang de mais les Chamanistes, dont le c mélange du bouddhisme et de l' ont conservé un grand nombre.

Les sacrifices des Mantchous en poissons, vin, pain et batonne tous ces objets sont mentionnés tuel que l'empereur Kien-Long a eux. On peut y joindre les qua l'exception des pourceaux), les fourrures, les cornes, etc. Les S crifient même des chiens ; les offrent aussi des bandes et des papier, que l'on suspend dans d'appartement appelé *Koun-nin*, dans la tente ou tabernacle de l'esi, le suprême empereur. Depi Mantchous sont civilisés, ils or suivant leurs facultés, une pe forme d'autel, et même une esp tabernacle supérieurement trava où ils déposent leurs offrandes dévotions journalières ; ils for deux grands sacrifices par an, l' temps, et l'autre en automne ; ce fices datent de la plus haute anti chez les anciens Chinois chama le principal acte de cette religi ceux qui la professent remplis:

Leur année commence au début de cette occasion les troupeaux et du gazon ; le début ou de la fin de l'été se fait de solennité. Plusieurs Chakous et kamtchadales élèvent, en assistance, une perche ou une poutre pour y appendre les offrandes de bêtes qui ont été immolées ; matin et soir, les Mantchous dans le Koun-ning-Koung ; immolent une victime ; chantent les deux grands sacrifices de l'automne. Au commencement des saisons, ils font des offrandes de bienfaits reçus et de nouveaux. Chaque mois brûlent des papiers, tant destinés aux sacrifices, que destinés à l'esprit du temps et à l'automne ; dans la saison on plante le mât pour se consacrer au sacrifice. L'empereur fait toutes les cérémonies alors, ainsi que dans les fêtes de quelque espèce qu'ils soient ordonnées par les ancêtres ; établir dans leur pureté prière qu'elles ne se corrompent ; il a ordonné de publier ce que nous avons parlé, et dont nous avons donné notice dans le tome VII des *traits des manuscrits de la Sibirie*.

Ils adorent principalement le feu et les autres phénomènes ; ils les représentent et les adorent sous la forme de symboles très-variés, et les sacrifices, principalement de la mer. Les habitants brûlent sur le rivage les objets qu'ils ont pris dans la

mer. Les kamtchadales ne se ruinent pas en sacrifices à la divinité qu'ils adorent ; les os, les nageoires, les poissons qu'ils ont pris, et en quoi ils ne peuvent leur servir. Cependant, après les travaux de l'automne, une fête assez solennelle donne la description, qui est accompagnée d'une espièglerie parce que nous n'avons pu en placer ailleurs.

On balaye la iourte ou l'habitation de l'hiver ; on en ôte tout le harnois et tout autre attirail ; un homme âgé et trois femmes qui renferment des propriétés envoient avec eux un homme avec une vision, et une hache faite d'une sorte de pâte, couper l'hiver. Le vieillard et les autres, leurs mains du *tonchitché* se posent sur leurs têtes. Les *tonchitché* est une chose dont on fait grand usage. Les bûcherons, les femmes

jetent le reste de leurs provisions aux enfants, qui se battent pour les avoir. Elles pétrissent ensuite, ou taillent du ioukola en forme de baleine. On chauffe la iourte. Le vieillard apporte une barbe qu'il met dans un fossé creusé devant l'échelle qui sert à descendre dans l'habitation. Il tourne trois fois sur la même place. Les hommes, les femmes et les enfants font la même chose après lui. Il fait cuire de la *sarana* pour régaler les mauvais génies. Chacun met ses simulacres de bois, soit anciens, soit nouveaux, dans le plafond au-dessus du foyer : dans les iourtes, le foyer et l'échelle sont des choses sacrées. Un vieillard apporte un gros tronc de bouleau dont on fait le grand simulacre. On attache à celui-ci de l'herbe douce au cou, on lui offre du *tonchitché*, et on le met sur le foyer. Les enfants se placent auprès de l'échelle, pour attraper les simulacres qu'on leur jette du dehors dans la iourte. Un d'entre eux prend le grand simulacre, le traîne par le cou autour du foyer, le remet à sa place, aidé de ses compagnons qui le suivent en criant *Alkalalalai*. Les vieillards s'assoient autour du foyer. Le principal prend une pelle de *tonchitché*, et dit au feu nouvellement allumé : « Koutkou nous ordonne de t'offrir une victime chaque année. Sois-nous propice, défends-nous, préserve-nous des chagrins, des malheurs, des incendies. » Cette victime est l'herbe même qu'il jette au feu. Tous les vieillards alors se lèvent, frappent des pieds, battent des mains, se mettent à danser, en criant sans cesse *Alkalalalai*. Pendant ces cris, les femmes et les filles sortent des coins de la iourte, les mains levées avec des regards terribles, des contorsions et des grimaces affreuses. Ces convulsions finissent par des cris et des mouvements si furieux qu'elles en tombent par terre comme mortes. Les hommes les reportent à leurs places où elles restent sans mouvement. Un vieillard vient prononcer sur elles quelques paroles qui les font crier et pleurer. A la fin du jour, les quatre bûcherons reviennent avec tous les hommes qu'ils ont rencontrés. Ils portent un des plus gros bouleaux coupés à la racine. Avec ce bouleau, ils frappent à l'entrée de la iourte, battant des pieds et jetant de grands cris. Ceux qui sont en dedans leur répondent de même. Bientôt une fille s'élance en fureur, vole sur l'échelle et s'attache au bouleau. Dix femmes l'aident à l'emporter ; mais le chef de la iourte les en empêche. Toutes tirent le bouleau dans la iourte ; tous les hommes qui sont dehors l'en retirent. Les femmes tombent par terre, excepté celle qui s'est attachée au bouleau la première, et restent sans mouvement. Alors un vieillard vient comme pour les désenchanter. Dans une fête, une de ces femmes résista plus longtemps que les autres aux paroles mystérieuses du vieillard. Elle reprit enfin ses sens en se plaignant d'un grand mal de cœur. Elle fit sa confession, et s'accusa d'avoir écorché des chiens avant la fête. Le vieillard lui dit qu'elle aurait dû s'en purifier, en jetant dans le feu

des nageoires et des ouïes de poissons. Dans les nattes où étaient leurs provisions, les bûcherons n'ont rapporté que des morceaux de bouleau. On en fait de petits simulacres en l'honneur des mauvais esprits qui se sont emparés des femmes. Après avoir rangé de suite ces simulacres, on leur présente trois vases de sarana pilée, et on met devant chacun d'eux une cuiller; on leur barbouille le visage de *vaciet*. On leur fait des bonnets d'herbes. On mange les mets où ils n'ont pas touché. Enfin, on les rassemble en trois paquets et on les jette au feu. Le lendemain matin de vieilles femmes sont à peu près la même chose devant des peaux de veau marin. Elles ont des courroies faites du cuir de cet animal, qu'elles allument comme des bougies pour en parfumer la iourte. Cette fumigation s'appelle une purification. Une femme entre ensuite dans la iourte par la seconde ouverture qu'on nomme *ioupane*, tenant un loup fait d'herbe douce, et rempli de graisse d'ours. Les hommes et les femmes se disputent ce loup, les premiers l'emportent enfin. Un homme tire une flèche sur le loup, que les autres hommes mettent en pièces pour le manger. Après ces espèces de cérémonies, on apporte dans la iourte des branches de bouleau. Chaque chef de famille en prend une, qu'il courbe en cercle. Il fait passer deux fois par ce cercle, sa femme et ses enfants qui dansent aussitôt en rond. La fête se termine par une procession qu'on fait autour de la iourte, en traînant le grand bouleau que les quatre députés ont rapporté de la forêt. On le place enfin sur le *balagne*, ou l'habitation d'été; il reste là toute l'année sans recevoir le moindre honneur. Cette fête se célèbre avec quelques différences dans les rites, chez les Kamtschadales du nord.

31° Les Koriaques immolent des chiens et des rennes, et disent au génie malfaisant qu'ils redoutent : « C'est pour toi; mais envoie-nous aussi quelque chose. » Lorsqu'ils doivent passer des rivières ou des montagnes qu'ils croient habitées par de mauvais esprits, ils tuent un renne, dont ils mangent la chair, et dont ils attachent la tête et les os à un pieu, vers le séjour présumé de ces esprits.

32° Les Yakouts exécutent leurs cérémonies religieuses autour d'un grand arbre, aux branches duquel ils suspendent les têtes des chevaux et des bœufs qu'ils ont immolés, avec toutes sortes de bagatelles de fer et de cuivre. En un certain temps de l'année, ils allument un grand feu, et ils y jettent, vers l'orient, de l'eau-de-vie distillée de lait de jument; c'est, dit-on, le sacrifice qu'ils font au ciel.

33° Les Tongouses célèbrent, chaque année, un sacrifice solennel dans une forêt. Ils immolent un animal de chaque espèce. Après le sacrifice, ils rendent une sorte de culte aux peaux des victimes, qu'ils suspendent sur des arbres les plus touffus et les plus élevés. Tout se termine par un grand festin, où on mange les viandes des victimes immolées. Les Tongouses sacrifient, dit-on, au

mauvais génie le premier animal tué à la chasse, et sur le lieu où ils vorent la viande, gardant la peau pour l'usage. La part du mauvais esprit qu'ils exposent sur un poteau. Ils plantent un piquet sur lequel on étend une peau d'une zibeline ou d'un renard et rendent des honneurs à cette peau. Il y a un serment particulier aux chasseurs et dans lequel on égorge un chien persuadé que le sang de cet animal leur garantirait quiconque aurait la témérité de jurer.

34° Les Bouriates égorgent des bœufs, des moutons et des chevaux en l'honneur de leur *Nouguit*, idole des chiffons de drap, et qu'ils ont élevée sous une petite tente. La viande de ces animaux sert surtout à la nourriture des prêtres, dont les prêtres se charient et de consommer l'approvisionnement. Ils ont un respect particulier pour la montagne voisine du lac Baikal, et quelquefois des sacrifices. De temps en temps ils sacrifient, pour l'expiation des crimes, non pas des animaux, mais des hommes de leurs prêtres qu'ils choisissent les plus dévots et les plus expérimentés.

35° Les Télioutes sacrifient un cheval à leur fête d'automne, qu'ils ont lieu vers la mi-octobre.

36° Les Ostiakes offrent à leurs dieux des poissons vivants. Ils mettent devant eux, le lui laissent quelque temps cuire, le mangent, frottent le simulacre avec la graisse de la viande, et en qui donnent des habits ou des étoffes. Quelques-uns sacrifient des rennes, des élans, des chevaux. Avant de sacrifier la bête destinée au sacrifice, et lui lient les jambes. Alors il prononce une sorte de prière, et fait marcher avec lui le simulacre. Il convient de lui sacrifier l'animal en condition qu'il accordera aux chasseurs ou telle grâce. Le silence du simulacre est comme un consentement à ce qu'on lui demande. Le prélat coupe sur la tête de la victime au même moment, un homme prend un arc à la main, tire une flèche, tandis qu'un autre lui perce le ventre avec une broche. Après qu'on a reçu dans le sang de la victime, on la traîne et on lui fait faire trois tours autour du simulacre. On l'écorche ensuite; la tête, les pieds et la queue, qu'on pend au haut d'un grand arbre. Le sang de l'animal une espèce de sacrifice sur les cabanes; on en barbouille la bouche du simulacre, et même par dévotion. Après le sacrifice, on fait un festin selon l'usage. On finit par un culte au simulacre avec la graisse de la viande. On a une opinion particulière à ces peuples l'âme de la divinité vient, pendant le sacrifice, habiter le simulacre qui le reçoit et s'en retourne après la cérémonie. Ils célèbrent ce départ de l'âme avec

iment alors en l'air avec des bœufs, qui sacrifient au soleil et à la lune dont ils mangent la chair, et suspendent les peaux, dans les lieux les plus élevés. Ce sacrifice se fait, dans une assemblée de tous les habitants de chaque village. Les hérémesses immolent à Jumala un bœuf ou un mouton. Ils marchent en travers entre deux arêtes de perche, ils étendent la peau du sacrifice, dont ils font griller la coupure une tranche qu'ils mettent dans une écuelle, et la jettent dans une autre écuelle remplie de quelconque communément d'hydromel. On fait ces sacrifices, ainsi que tous les sacrifices de religion, auprès d'une source d'eau courante, et sous des

du paganisme africain.

Les sacrifices étaient en pleine vigueur chez les nègres de la Guinée, de la Côte-d'Or, et en général dans toute l'Afrique centrale; on y immolait même l'homme, et principalement des prisonniers de guerre. Mais depuis que ces peuples ont trouvé le moyen de se débarrasser plus facilement de leurs ennemis en les vendant esclaves aux Européens, les sacrifices ont cessé; l'introduction du christianisme parmi ces tribus sauvages a contribué beaucoup à les abolir. Les nègres n'ont plus d'autres sacrifices que ceux qui sont enjointes par le musulman; mais comme ils ont conservé une multitude d'usages de l'ancien paganisme, il y a encore beaucoup de sacrifices de vin, de bœuf et d'animaux. On peut encore voir, comme une espèce de sacrifice, l'usage, encore en vigueur parmi ces peuples, de mettre à nu le cadavre de leurs ennemis, ses officiers et ses es-

claves. Mesurado, les nègres ont un usage qui peut-être encore à présent fait usage de fruits et de vin de palmier, et d'animaux. Après que les victimes ont été égorgées, et qu'on a répandu à terre le sang et le vin, le roi et les princes prennent la meilleure partie des victimes; le reste est abandonné au peuple.

Formoso, lorsqu'il s'agissait de faire un sacrifice, on amenait sur la place une grande table attachée à un poteau; on exécutait des danses accompagnées de tambour et de divers instruments, de chants et de vociférations; puis on terminait par le sacrifice de l'animal, le sang était partagé entre l'assemblée; le roi seul ne pouvait en manger, et le sacrifice était mort infailliblement au roi. Il en emportait seulement la

tête, qu'il gardait chez lui, après l'avoir ornée de fétiches, et peinte de différentes couleurs.

42° Les nègres de la Gambra adoraient la nouvelle lune, et faisaient des sacrifices d'animaux à des simulacres cachés dans des troncs d'arbres, au fond d'une sombre forêt; ils leur offraient aussi des légumes, du riz et du millet. Certains arbres qui avaient reçu une consécration particulière, avaient également droit à leur vénération, et ils leur sacrifiaient des bœufs, des chiens et des coqs engraisés. Dans le partage du corps de la victime, les dieux n'avaient pour eux que la peau et les cornes.

43° Plusieurs peuplades de la Côte-d'Or ont deux jours de fête par semaine. Le premier est consacré au fétiche domestique. Ce jour-là on prend un pagne blanc, et on se trace avec de la craie blanche des lignes sur le visage. On ne boit du vin de palmier que le soir. Tous les nègres n'observent pas également la seconde fête; mais une grande partie, et surtout les nobles, font le sacrifice d'un coq, ou même celui d'un mouton, s'ils sont assez riches. Le sacrifice est offert aux fétiches en général. On se contente d'avertir le simulacre qu'on tue un animal en son honneur, et il n'y a pas d'autre cérémonie. Au reste le sacrificateur n'a pas plus de part à la victime, que le dieu auquel elle est immolée; car ses amis, avertis du sacrifice, se jettent sur l'animal, avant même qu'il soit expiré, le mettent en pièces avec les doigts et les ongles, font griller le morceau qu'ils ont pu en emporter, et l'avaient aussitôt sans assaisonnement. Les entrailles et les intestins n'excitent pas moins leur avidité; ils les hachent fort menus, les font bouillir avec un peu de sel et force poivre de Guinée, et trouvent ce mets délicieux. — Le jour anniversaire de leur couronnement, les princes font des sacrifices publics à leur fétiche particulier, qui est ordinairement le plus grand arbre du pays.

44° Dans l'ancien royaume de Juidah, lorsque la mer violemment agitée s'opposait à l'embarquement ou au débarquement des marchandises, on consultait le grand sacrificateur, et suivant l'ordre qu'il en donnait, on égorgeait sur le rivage un bœuf ou un mouton, dont on faisait couler le sang dans l'eau, et on jetait dans les flots un anneau d'or, avec la main, le plus avant possible. Le sang et l'anneau étaient perdus, mais le sacrificateur faisait son profit de la chair des victimes.

On célébrait également un sacrifice solennel en l'honneur du grand serpent, à l'occasion du couronnement des rois de Juidah. C'était encore le grand sacrificateur qui déterminait l'importance de la victime; et quand il aurait demandé l'offrande des femmes les plus chéries du prince, il eût fallu en passer par là, et les immoler. Mais au couronnement du roi Amar, qui eut lieu au mois d'avril de l'an 1725, ce pontife suprême se montra assez raisonnable. Il n'en coûta la vie qu'à un bœuf, à un cheval, à un mou-

ton et à une poule. Ces quatre animaux furent égorgés dans le palais, et ensuite portés en cérémonie au milieu de la place publique où on les déposa proprement sur des nattes. On mit à côté des victimes neuf petits pains de millet bien frottés d'huile de palme, après quoi le grand sacrificateur planta en terre une perche de neuf à dix pieds de longueur, au haut de laquelle était attaché un morceau de toile en guise d'étendard. Ces victimes demeurèrent exposées au même lieu jusqu'à ce que les oiseaux les eussent dévorées, sans qu'il fût permis à personne de les changer de place, encore moins d'en emporter quel que morceau pour le manger, sous peine de la vie. Toute cette cérémonie se fit au bruit des tambours, des flûtes, des trompettes et des cris de joie que le peuple poussait de toutes parts.

45° Les peuples du Benin reconnaissent un dieu bon, qu'il ne faut représenter sous aucune forme, parce qu'il est invisible; ni honorer, parce qu'il est au-dessus des hommages des mortels; ni prier, parce qu'il est naturellement porté à faire le bien. Mais ils admettent aussi un dieu malfaisant, et c'est celui-ci qu'il convient de se rendre propice par des sacrifices et des offrandes.

46° Au cap Corse, on immole tous les ans une chèvre, sur un rocher qui s'avance dans la mer, et qui est considéré comme le principal fétiche du pays. Le sacrificateur mange une partie de la victime, et jette le reste dans la mer, en invoquant la divinité avec des postures et des contorsions ridicules. Il annonce ensuite aux assistants la saison et les jours les plus favorables pour la pêche, assurant qu'il a reçu ces indications du fétiche lui-même.

47° Les habitants du Congo ne songent guère à adorer ni à prier le dieu bon, qui, disent-ils, leur sera toujours assez favorable; il n'y a que le mauvais esprit qu'ils cherchent à apaiser, et les sacrifices qu'ils font à cet effet sont fort différents de tout ce que nous venons de dire. Les uns, pour se le rendre propice, ne mangent jamais de volaille ou de gibier; d'autres se privent de certaines espèces de poissons, de fruits ou de légumes. Il n'en est aucun qui ne fasse profession de s'abstenir toute sa vie de quelque sorte de nourriture. La seule manière de faire des offrandes au mauvais esprit est de laisser pourrir sur pied, en son honneur, quelques arbrisseaux chargés de leurs fruits; le bonhomme est celui qu'ils lui consacrent de préférence.

48° Les Jagas ont coutume d'immoler à leurs dieux des victimes humaines, au commencement de la moisson. Leur sang est employé à arroser les prémices des fruits de la terre, et leur chair sort d'aliment aux clercs ou prêtres.

P. Kulte rapporte que les Hottentots adorent une divinité bienfaisante une sorte de corb-volant qui a la tête et les ailes d'un oiseau, et le corps d'un homme. Dès qu'ils aperçoivent cette divinité, ils lui rendent le plus humble hommage, et s'il arrive que l'animal

honore un village de sa présence, les habitants se rassemblent autour de lui et chantent avec des transports et immolent deux brebis en sa louange, dans la persuasion que l'insecte leur fera la paix et la prospérité. Si cet insecte se repose sur un Hottentot, dès lors regardé comme un saint, un personnage favorisé du ciel. A l'instant on sacrifie le bœuf le plus gras qui appartient au village. On nettoie les entrailles bien nettoyées et la graisse au prétendu saint, qui se tient seul. Les hommes du kraal se mettent autour de lui, et mangent, et les femmes font le bouillon. La coiffe de l'animal est enroulée en forme de corde, et on la met autour du saint en guise de collier; il est porté jusqu'à ce qu'elle tombe, ou que l'insecte divin ait jugé qu'il se repose sur quelque autre habitant. Si l'insecte s'est posé sur un autre, les cérémonies sont les mêmes. Les femmes qui mangent la victime, et les hommes qui boivent le bouillon. Le silence des voyageurs touchant cet usage nous fait juger qu'il est tombé en désuétude.

50° Les Madécasses, dans leurs sacrifices, immolent un bœuf, arrosent le sang de l'animal, et le font boire à leurs enfants, dans la persuasion qu'il leur préservera de la maladie pendant l'année. Celui qui offre le sacrifice le coupe en pièces, prend le premier morceau, et le jette à sa droite en disant: «Vie, vie, vie.» Il prend ensuite un autre morceau et le jette à gauche, en disant: «Dieu.» Enfin chacun recueille un morceau de la bête, et se l'attache au cou, comme un talisman, et se l'assure.

Il paraît encore, par le récit que ces insulaires font une espèce de Dieu et au diable avant de commencer les sacrifices d'actions de grâces, que la récolte est abondante. (Sur le point de recueillir le riz, on sacrifie une vache noire, et jettent une partie de la victime, en même temps des paroles d'action de grâces.) Pour être digne de porter les sacrifices, il faut avoir appris à prier, et bénir le couteau en l'honneur du ciel. Ils font aussi des sacrifices pour entrer dans une nouvelle maison, quand ils se marient, quand les femmes accouchent, et dans d'autres occasions. A la circoncision générale, on lie un taureau par les cornes, et on l'attache à la fourche d'un poteau; on sacrifie; les cornes de l'animal sont ensuite suspendues à ce poteau.

51° Les habitants de l'île de Seïlon célèbrent une fête dans laquelle ils immolent un bœuf en l'honneur de la lune.

Sacrifices en Amérique

52° Les Canadiens, suivant les coutumes de leur pays, font jamais de sacrifices de cr

Les voyageurs assurent que les Canadiens des chiens au soleil. Ils offrent des sacrifices aux torrents ou cassent sauts dans les relations d'Amérindiens. Les sacrifices consistent en peaux de bœuf, de tabac et porcelaine, qu'ils attachent au pied d'un arbre voisin du torrent, ou qu'ils jettent dans la cascade même. Ils sont perçus par un esprit qui réside au fond des rivières, et c'est à lui que l'offrande est faite. Ils demandent son secours, pour aller à la chasse ou à la guerre ; et lorsqu'ils ont porté la victoire dans un combat, ils offrent au dieu du combat, tribut, et immolent en son honneur des prisonniers qu'ils ont faits. Un voyageur observe que les sacrifices se faisaient au bord des fleuves ; et qu'ils étaient aux changements de saison, et à la fin de la paix ou de la guerre. Les particuliers s'accomplissaient ces sacrifices. On jetait au vent les cendres, et l'on allumait un feu nouveau, et on offrait aux bons et aux mauvais esprits. On offrait aux bêtes, ustensils, armes, colliers, le tout de cuivre ou d'argent.

Les Amérindiens n'épargnaient ni les offrandes ni les sacrifices à leurs dieux, et le sujet de crainte leur fournissait le moyen de faire fumer de la graisse ou du tabac en l'honneur de ces divinités. S'ils entreprenaient un voyage, ils brûlaient du tabac pour obtenir l'assistance du soleil. S'ils allaient à un lac ou une rivière, ils y jetaient du tabac, ou même ce qu'ils avaient de

54. Les Floridiens n'offraient point au soleil de sacrifices sanglants ; ils ne croyaient pas qu'ils pussent être agréables à cet astre vivifiant et conservateur. Ils se contentaient d'apporter aux prêtres des offrandes, que ceux-ci suspendaient à des perches à l'entrée de la grotte consacrée à cet astre. D'autres fois ils jetaient des parfums dans un grand feu allumé devant cette espèce de temple. Il y avait également une fête dans laquelle le prêtre versait du miel sur une pierre creuse, et répandait à l'entour une certaine quantité de maïs pour servir de nourriture à des oiseaux consacrés au soleil, et qui, suivant les Floridiens, chantaient les louanges de cet astre.

55° Les offrandes que les anciens habitants de l'île Espagnole offraient à leurs dieux consistaient principalement en gâteaux, que certaines femmes présentaient dans des corbeilles ornées de fleurs ; après quoi, au signal des prêtres, elles dansaient et chantaient les louanges des *chemens* ou divinités. Elles offraient ensuite leurs gâteaux, et finissaient cet acte de dévotion par les louanges de leurs anciens caciques, et par des prières pour la prospérité de la nation. Les prêtres rompaient ces gâteaux en plusieurs pièces, dont ils faisaient ensuite la distribution aux hommes. Ils devaient conserver pendant toute l'année ces morceaux de gâteaux consacrés par l'offrande qui en avait été faite aux *chemens*. Ils croyaient que c'était des préservatifs contre plusieurs sortes d'accidents.

56° Outre les sacrifices humains dont nous parlerons plus tard, et qui nulle part ne furent plus nombreux et plus horribles que chez les Mexicains, ces peuples avaient encore la coutume d'offrir au soleil et à la terre les prémices de la viande et de la boisson, avant de se mettre à table. Ils en usaient de

même à l'égard des grains, des fruits et des fleurs.

57 Dans l'île de Cosumel, le dieu de la lune était adoré sous la forme de la croix. En temps de sécheresse, on allait en procession le prier de faire pleuvoir. On lui sacrifiait des caïllies, on lui offrait des parfums exquis et on l'arrosait d'eau.

58 Les anciens Muyscas avaient également des sacrifices humains ; de plus ils faisaient à leurs divinités, dans certaines circonstances, des offrandes de ce qu'ils avaient de plus précieux. Ainsi, après l'expiration du temps de leur jeûne nommé *zaga*, ils s'adressaient à un chèque, et lui remettaient leur offrande, qui était ordinairement la figure de quelque animal en or. Le chèque se rendait à l'endroit désigné, quittait ses vêtements, enveloppait l'offrande dans du coton, adressait une prière à la divinité, et était l'offrande dans l'eau, ou l'enterrait, selon la nature du lieu ; il s'en allait ensuite à reculons jusqu'à l'endroit où il avait laissé ses vêtements. Celui qui l'avait envoyé lui donnait pour sa peine deux pièces d'étoffe de coton et un peu d'or. Il réunissait ensuite ses parents et ses amis, avec lesquels il faisait une orgie.

Les offrandes faites aux divinités qui avaient des temples étaient jetées par le prêtre dans de grands vases en terre cuite, auxquels on avait donné tant bien que mal la figure de la divinité qui y était adorée. Quand ce vase était plein, on allait l'ensevelir mystérieusement dans un endroit qui n'était connu que des principaux prêtres du temple. Cet endroit était désigné par les Muyscas sous le nom de *Chuncho*, qui veut dire lieu saint, et dont les Espagnols, qui les recherchent avec avidité, et qui ont réussi à en découvrir quelques-uns, ont fait par corruption *tunjo*. Les figures en or que l'on a trouvées dans les tunjos sont fort extraordinaires. Presque toutes sont couronnées de rayons qui semblent sortir de la tête. De chaque main elles tiennent une espèce de sceptre au bout duquel se trouve la figure d'un oiseau. Quelques-unes, au lieu de rayons, ont sur la tête une espèce de bonnet. Elles ont le nez et les oreilles percés et ornés de pendants, et sont vêtues d'une espèce de manteau semblable à celui que les indigènes portent encore aujourd'hui. On y trouve aussi des figures d'insectes, de lézards, d'oiseaux et de serpents. Les Muyscas jetaient aussi dans le lac de Guatavita une multitude de bijoux d'or et des émeraudes, en l'honneur de la déesse qui y présidait.

59 Les Péruviens offraient à Inti, ou au soleil, de l'or et ce qu'ils avaient de plus précieux ; souvent même le tiers de toutes les terres labourables des pays conquis lui était assigné. Parmi les animaux domestiques qui lui étaient consacrés, les agneaux, les moutons et les brebis brebaignes étaient ceux dont on croyait que le sacrifice lui était le plus agréable. On lui offrait aussi des lapins domestiques, tous les oiseaux bons à manger, du suif, des épices, des légumes, de

l'herbe et les vêtements les plus brûlaient toutes ces offrandes, pour Inti d'avoir accordé à l'homme tant de biens propres à son usage. Quelquefois ils lui présentaient aussi un brebis, et qui était composé de brebis.

Dans la fête du Raymi, on à Cusco, une multitude d'agneaux, brebis et de brebis. Après les avoir écorchés et on en gardait le cœur pour l'offrir à Inti. Les sacrifices se réduisaient le tout en cendres, et tiré des rayons du soleil. La chaudière était cuite dans les deux places de la ville, et on la distribuait à ceux qui se trouvaient à cette solennité, chacun suivant son rang. Voy. Raymi. pas hors de propos de remarquer que le sang humain ne souilla les autels.

60 Les Araucanos, les Pampas, les Onghos, ont coutume de sacrifier un agneau, les funérailles des guerriers, afin que l'âme puisse monter pour se reposer dans le *huc mapu* (pays de la mort).

Sacrifices en Océanie.

61 Les habitants des îles de l'Océanie, quelquefois des sacrifices de volailles, pour obtenir la guérison de maladies, pour apaiser le courroux des dieux, et pour se les rendre favorables dans leurs entreprises.

62 Les Aétas offrent aux génies des sacrifices de riz, de coquillages, etc. Ces sacrifices sont également offerts aux âmes de leurs ancêtres ; les sacrifices président une lance à la main.

63 Les insulaires de l'archipel du Japon faisaient à leurs divinités des offrandes de poissons et d'autres aliments, de fruits, de coquillages, etc. Un prêtre était revenu affamé sans avoir rien pris. Il jeta un poisson sur le poisson et le poisson offert par le prêtre au Noui-Akoua ou grand esprit, ce qui augmentait son appétit. Mais, avant de commencer à manger, il voulait s'adresser aux dieux, il voulait des dieux avaient en leur pouvoir des représailles. Il commença par passer sur leurs yeux, ils ne firent aucun mouvement ; il leur mit le doigt dans la bouche, elle resta ouverte. Alors, prenant un poisson, il leur voila le visage, et restait toujours immobiles, il demandait des remords et à l'aise, les mets offerts aux dieux. Son père étant survenu, il se défendit fortement. Il lui répondit qu'ayant des dieux, ils ne l'avaient pas offensé, leur ayant mis le doigt dans la bouche, ils ne l'avaient pas mordu ; qu'il en avait mangé qu'ils n'y voyaient pas, et qu'il avait mangé tout son soul, sans crainte. Le vieux prêtre lui dit alors d'être sage : « Mon fils, le bois, à la vue tend ni ne voit, mais l'esprit qui voit et entend tout, et il punit les actions. »

, le culte se composait de prières et de sacrifices. Les prières se prononçaient lentement. Le culte consistait à se prosterner sur un genou plié ou les jambes étendues, dans une position très-incommode, avec une branche de méro sacré à la main, l'effigie du dieu, avant de commencer. Les offrandes consistaient en oiseaux, fruits, cochons, étoffes et travaillés. Les vivres étaient tantôt crus : cuits, il fallait qu'on les présentât dans l'enceinte du temple, et la cuisson seule était pour les prêtres. Les portions étaient placées sur des plates-formes en terre et les laissait se corrompre. Ces offrandes, supportées par des pieux de bois de grande hauteur, et bien sculptées, étaient faites de rameaux sacrés, et bordées ou de feuilles de bananier ou de palmier. Les cochons destinés à être sacrifiés étaient étranglés ou saignés avec un couteau qu'aucun os ne fût brisé. Après avoir été sacrifiés, ils étaient étendus sur des nattes. Les Tahitiens avaient encore des sacrifices moins innocents, car nous en avons vu où ils immolaient des

à Tabou, on fait des offrandes de noix de coco et d'autres produits, au dieu du printemps, particulièrement, et à tous les autres dieux pour demander du beau temps et une récolte abondante. De plus ces insulaires ont l'habitude de sacrifier un enfant à la vie d'un parent malade ; en habitant sacrifie volontiers une main ou son petit doigt pour obtenir le salut de la santé d'un grand chef. Les Tahitiens font aux dieux des offrandes de kava, de noix de coco et de bananes. Avant de manger, ils jettent une petite portion de leurs aliments, font un sacrifice et font hommage. Les Tahitiens ne font point de sacrifices humains, ils offrent seulement à leurs dieux des bananes, des étoffes et autres choses semblables. Ces présents ont lieu à l'occasion de la maladie d'un pa-

SACRIFICES HUMAINS.

Dans les peuples de la terre on trouve le culte par l'oblation des sacrifices humains. Cependant, tout horrible qu'il est, on a tenté de les regarder comme nécessaires que les sacrifices d'animaux ; mais la divinité ne saurait se nourrir des animaux immolés ; et, de même que l'homme qui avait péché, c'est sa propre chair qui devait être sacrifiée. C'est peut-être l'idée qui a servi de base à leur institution chez les peuples sauvages. On peut considérer que, si une brute peut être pour la divinité d'agréable odeur, celle d'une créature humaine devait être bien plus efficace, comme il est probable, Dieu a ordonné expressément à Adam que sa

faute serait un jour expiée par l'effusion du sang d'un de ses enfants, il est possible que cette tradition mal interprétée ait donné lieu par la suite à offrir des victimes humaines, dans les calamités publiques, afin de détourner le courroux du Tout-Puissant. Quel qu'en soit le principe, il n'en est pas moins vrai que ces sacrifices ont été en vigueur dans toute l'antiquité, même chez les peuples les plus policés, et qu'ils subsistent encore en plusieurs contrées.

1^o Comme les Juifs vivaient au milieu de peuples coutumiers du fait, Moïse a dû leur prémunir contre cette pratique barbare ; aussi les sacrifices humains sont-ils sévèrement défendus dans la loi. « Vous n'imiterez point, est-il dit, les abominations des peuples chananéens, qui ont offert à leurs dieux leurs fils et leurs filles, en les faisant consumer par le feu. » Cependant les sacrifices humains paraissent n'avoir pas été tout à fait étrangers aux Hébreux ; car, sans parler de la propension de ce peuple à embrasser le culte des nations voisines, et à participer à toutes leurs abominations, nous lisons, dans le livre des Juges, que Jephthé, général de l'armée des Israélites, sur le point de livrer bataille aux Ammonites, fit vœu au Seigneur de lui offrir en holocauste, s'il remportait la victoire, quiconque sortirait le premier de sa maison pour venir au-devant de lui à son retour. Or, il serait ridicule de penser que ce général s'imaginait que ce serait un animal. En outre Jephthé avait été chassé, dans sa jeunesse, de la maison paternelle et même de son pays, et s'était fait chef de bandits ; vivant au milieu de peuples qui faisaient des vœux semblables et les exécutaient : il n'est pas étonnant qu'il crût faire un acte méritoire en agissant de la même manière. Mais Dieu le punit de sa témérité ; ce fut sa fille unique qui vint au-devant de lui en chantant et en dansant. Jephthé, terrifié, lui révéla l'horrible vœu qu'il avait fait, et qu'il se croyait dans l'obligation d'accomplir. Sa fille se soumit aveuglément à cet arrêt fatal, et lui demanda pour toute grâce qu'il lui fût permis d'aller auparavant pleurer sa virginité pendant deux mois, avec ses amies, dans les montagnes. Au bout de ce temps elle revint, et Jephthé accomploit son vœu, et elle ne connut point d'homme. Plusieurs commentateurs juifs et chrétiens soutiennent que la fille de Jephthé ne fut point mise à mort, mais qu'elle fut seulement consacrée au Seigneur et vouée au célibat, ce qui était un opprobre en Israël. En effet, le texte sacré ne dit point positivement qu'elle ait été sacrifiée ; et la loi autorisait, et en certains cas ordonnait le rachat des personnes qui avaient été ainsi vouées. Mais, quoi qu'il en ait été, on ne peut s'empêcher de reconnaître que Jephthé avait bien réellement intention d'offrir à Dieu en holocauste la première personne qui viendrait au-devant de lui.

Nous ne rappellerons l'ordre donné de Dieu à Abraham, de lui sacrifier son fils unique, ordre qui ne reçut point son accomplisse-

ment littéral, que pour garantir ma ré-
cuse que le Tour-Passant venant à re-
cevoir patriarche était venu de se joindre au
obéissance et de lui affecter. Les évé-
nement célèbre avec l'auteur pour lui de li-
gurer, d'une manière évidente. L'incertitude
réelle du Fils unique de Dieu.

Sacrifices humains dans l'antique égypte.

2 Hérodote assure que jamais les Egyptiens n'ont offert de victimes humaines: et cependant Porphyre, Philonique et Manéthe, avouent le contraire. Mais M. Champollion Figeac pense que cette coutume n'est pas sans fondement, et qu'elle n'est qu'une dénomination générale de l'Egypte. « Nous croyons pouvoir dire avec certitude, dit-il, l'existence d'une telle pratique en Egypte, dès qu'elle forme une seconde répétition palpable. Dès qu'elle est un gouvernement et des lois. Nous pouvons ajouter aussi que cette même opinion s'est par quelque circonstance que dans des temps antérieurs, certainement, l'usage de ce sacrifice ne se suppose l'usage des sacrifices humains: et des croyances multiples ont pu contribuer à l'accréditer, afin de frapper plus fortement les croyances anciennes d'une juste réprobation. Selon les écrivains arabes, il est écrit sur ce sujet que des roi-dit. Amr Panché, ou l'auteur même d'un autre écrit, peut-être, du traité d'Isma et d'Osama rapporte d'après Manéthe, qu'il, en Egypte, à certains jours, à Enkhira, en Thénacé, aujourd'hui El-Kab, on brûlait vivs des hommes qu'on appelait typhons, et qu'on jetait leurs cendres au vent. Manéthe de Saccis rapporte aussi comme un roi-dit que, anciennement, les rois d'Egypte sacrifièrent sur le mont d'Oniris des hommes de la montagne de Typhon, c'est-à-dire rois: et comme il y avait plus d'étrangers que d'Egyptiens de cette couleur, c'étaient les étrangers qui cette coutume atteignait plus particulièrement. D'autres écrivains postérieurs ont commenté et amplifié ces dires... mais il n'existe en fait aucun témoignage imposant en faveur d'une telle opinion. »

M. Champollion ne s'ie pas cependant que, dans les temps fort reculés, il y ait eu en Egypte les sacrifices de victimes humaines : nous i prétend que cette pratique avait été importée dans cette contrée par la peuplade barbare et inculte qui l'envahit deux mille ans et plus avant l'ère chrétienne, et il ajoute qu'elle a dû être abolie par Amosis, premier roi de la dix-huitième dynastie, qui régnait 1600 ans avant Jésus-Christ.

e. I have been thinking of a while of
 a story, a romance I never mean
 to write. It is a story of a life
 which has been lived, and which
 I have been thinking of for a long
 time. I have been thinking of it
 for a long time, and I have been
 thinking of it for a long time. I
 have been thinking of it for a long
 time, and I have been thinking of it
 for a long time. I have been thinking
 of it for a long time, and I have
 been thinking of it for a long time.

Et sur tout ce que j'ai dit de ces
 Annonciations venant à Moloch
 faire passer ses enfants par le
 feu : et que Moïse défend
 aux Juifs. Mais que s'en suit
 cela ? est-ce que les hommes
 extraordinairement pieux. Le
 fait qu'il y ait de semblables
 sans à faire allusion devant
 l'Écriture. Et de ces qui passent capot
 dans l'Écriture et de ces qui sont
 cependant à Moloch. sans avoir
 rien dit. J'aime mieux soupçonner
 l'auteur sur ces choses : ou
 que sur tout il y a variété d'opinion
 et que si l'auteur dans un lieu
 devant Moloch. de faire le sacrifice
 de l'enfant. il dans une autre
 place dans ses livres. ou sur sa
 terre ses gens : ou enfin si, et
 quelques sur les très sacrés de
 l'Écriture et sur tout pour aller
 vers Dieu et verser devant
 d'autres sentiments sur les sacrifices
 ou sur tout que les rabbins se
 sont de la statue de Moloch. Ne
 faut-il pas de savoir mettre
 certaines d'enfants en l'honneur
 de ces peuples reprochent plus
 les Juifs d'avoir trempé d'innocent.
 Devant leur dévotion le
 devient l'homme sur eux en pu
 qu'ils avaient fait un temple
 à leur Dieu dans le feu
 en beaucoup de lieux. Or. ce
 même que Moloch. puisqu'il était
 la statue de l'Écriture et d'annoncer

6 Quelques tribus arabes étaient d'habitude d'immoler leurs enfants, filles. Pour être assuré que les dévotions s'accomplissent chaque année, les enfants étaient sous l'autel, ensauvageant l'objet de la vénération. Cette cruelle superstition durait longtemps, car Abdallah, père de Mahomet, en fut victime. Abul-el-Motta, faux prophète, était méprisé parce qu'il était privé de postérité, s'il avait un jour dix enfants, il les immolerait au Seigneur. Plus tard, il était le père d'une douzaine de familles de sa tribu; il avait eu six filles. Ce fut alors l'heure où son vœu indiscret pesait sur son cœur; mais il fallait enfin l'accomplir, il rassembla ses enfants et leur donna un dîner solennel auquel il convia le nombreux postérité. Tous s'élevèrent de sa fatale promesse.

lécider à faire un choix, il les temple de la Mecque, et les fit devant l'idole d'Hobal. Ce fut plus jeune des fils, qui fut désort. Abd-el-Mottalib allait l'immain sur la colline de Safa, oréischites alarmés vinrent déar chef quel triste exemple senation un sacrifice aussi impie, ent à grands cris que l'offrande ain fût remplacée par d'autres des aumônes. Tout à la fois es remontrances des Coréischipar son fanatisme, Abd-el-Motulter une devineresse du Hedorma d'abord de la loi pratiquée itants de la Mecque pour le rag : on lui apprit que le prix du dix chameaux. Alors elle donna acer dix chameaux d'un côté, et e jeune Abdallah; de tirer au outer autant de fois dix chae sort se montrerait contraire au Mottalib. Ce fut à la dixième nt que la chance lui devint fa sorte qu'Abd-el-Mottalib dut t chameaux à la place de son is lors ce nombre devint chez les le prix ou l'expiation du sang. e que les Ethiopiens anciens sa parsons ou des filles, suivant leimité qu'ils voulaient honorer. rance qu'ils n'immolaient que les is prisonniers à la guerre; il es Gymnosophistes réprouvaient sacrifices, mais que le peuple y lgré eux.

les Carthaginois avaient été les Phéniciens, et en avaient ulte, ils offraient comme eux humaines, et principalement c'est ce qui arrivait surtout mités publiques, telles que les pestes, les famines. Les pères s eux-mêmes apporter leurs s livraient aux flammes en préole, avec les raffinements de és en semblable circonstance onites. Dans la guerre que à soutenir, vers l'an 319 avant contre Agathocles, tyran de Sye ils avaient perdu plusieurs elques places fortes, les habièrent que Saturne était irrité u de lui offrir les enfants des isons de la république; on ne olé que ceux qu'on avait acheers. Pour réparer cette néglimola deux cents enfants; et ersonnes, qui se regardèrent bles envers le dieu, s'offrirent en sacrifice. On trouve encore es des statuettes de bronze, s aucun doute sur de plus cres, et dans lesquelles on roavités servant à ensevelir les aines qu'on y introduisait toupendant qu'on faisait rougir es soutiennent à la main un

gril de fer. Pendant que la victime humaine rôtissait ainsi avec des tourments indicibles, sur les bras ou dans le flanc de l'ardent simulacre, les prêtres se rangeaient en cercle, cherchant à étouffer par le son des tambours et d'autres instruments bruyants, les cris et les hurlements que la douleur et le désespoir arrachaient aux malheureuses victimes de cette affreuse superstition. On a trouvé de ces simulacres dans la Sardaigne, qui fut longtemps soumise au joug des Carthaginois. Bien que ces sacrifices aient été prohibés différentes fois, ils n'en continuèrent pas moins pendant longtemps, car Tertullien, qui était de cette province, rapporte que Tibère, proconsul d'Afrique, avait fait mûrir en croix des prêtres païens, qui avaient contrevenu à la loi portée sous son proconsulat qui les avait abolis.

9^e Cruels et féroces dans l'origine, comme le sont tous les peuples sauvages, les anciens Grecs offraient à leurs dieux des victimes humaines. Leur choix ne tombait à la vérité que sur des prisonniers faits dans les combats. Cependant leur mythologie conserve le souvenir de nombreuses occasions où l'on croyait devoir offrir à la divinité offensée le sang le plus pur et le plus cher, pour désarmer son courroux, témoin Iphigénie que son père se décida à sacrifier pour obtenir à l'armée des Grecs un vent favorable, mais Diane la laquelle elle était immolée l'enleva, dit-on, et lui substitua une génisse. Dans les pestes encore, l'oracle exigeait souvent le sang des jeunes gens et des jeunes filles de la contrée, pour faire cesser le fléau. Mais ces affreux usages cessèrent dès que les Grecs furent policés. Toutefois ils se perpétuèrent encore longtemps dans le secret des mystères. Théodoret raconte que l'empereur Julien, marchant contre les Perses, vint à Carrhes, où Diane avait un temple; il se renferma dans ce temple avec quelques-uns de ses confidents les plus intimes; lorsqu'il en sortit, il en fit sceller les portes, y mit des gardes, et défendit de laisser pénétrer personne dans l'intérieur de l'édifice jusqu'à son retour : il ne revint point. On rouvrit le temple, et on y trouva une femme pendue par les cheveux, les mains déployées, et le ventre fendu. « Julien, dit Châteaubriand, en cherchant l'avenir dans le sein de cette victime, y avait fait entrer la mort : elle y resta pour lui. »

10^e Les Romains eux-mêmes n'ont pas toujours été exempts de cette superstition. Les sacrifices publics d'hommes paraissent avoir été établis chez eux en conséquence des vers sibyllins. L'usage d'immoler de ces sortes de victimes, au nom du public, subsista jusqu'à l'an 95 ou 97, mais il fut aboli cette année-là par un sénatus-consulte. Cependant on a des preuves qu'il continua dans les sacrifices particuliers de quelques divinités : les édits renouvelés, en différents temps, par les empereurs, prouvent qu'ils avaient encore lieu dans des siècles très-rapprochés, mais ils ne purent mettre fin à ce zèle outré. Les sacrifices même pu-

blics subsistèrent jusqu'au temps de Pline. On sait que plusieurs fois les Romains, pour détourner l'effet d'un oracle sibyllin, qui portait que les Grecs et les Gaulois prendraient possession de Rome, enterrent tout vivants, dans une place publique de la ville, deux Grecs et deux Gaulois, un homme et une femme de chaque nation, s'imaginant que par là l'oracle aurait son accomplissement, sans danger pour la république.

11° Les Etrusques, dans leurs sacrifices, ne se contentaient pas d'égorger des animaux ; ils immolaient encore des enfants et des adultes.

12° Les peuples de la Celtique, tels que les Ibériens, les Gaulois, les Bretons, les Germains, etc., offraient fréquemment des victimes humaines. Les dolmens ou pierres couchées que l'on trouve encore en assez grand nombre dans plusieurs de nos provinces, étaient sans doute les autels qui servaient à ces sanglantes cérémonies. On y remarque en effet des rigoles pour l'écoulement du sang, et l'on trouve ensevelis auprès de quelques-uns des ossements humains. Dans les grandes calamités publiques, ou avant d'entrer en campagne contre un ennemi formidable, les druides faisaient construire un énorme mannequin d'osier représentant un homme ; on le remplissait de malheureux condamnés dans les assemblées ; et si leur nombre était insuffisant, on choisissait des victimes parmi les hommes hors d'état de se défendre ; on entassait des combustibles autour de cette horrible figure, et l'on y mettait le feu. Ce genre de supplice paraît avoir été particulier au pays que nous nommons actuellement l'Angleterre.

Les Celtes choisissaient communément pour victimes les prisonniers de guerre. Quelque peuples immolaient les étrangers qu'un tempête ou quelque autre accident faisait tomber entre leurs mains ; d'autres, des vieillards infirmes et décrépits. Au sacrifice des vieillards, plusieurs substituèrent celui des malfaiteurs et des criminels, ou des esclaves. Ailleurs, on choisissait les victimes par la mort. Ces sortes de sacrifices étaient extrêmement multipliés chez les Celtes, par l'effet de leur attachement aux pratiques de leur religion, et par celui de la direction des druides, qui enseignaient que la vie d'un homme ne pouvait être rachetée que par celle de son semblable. Quiconque se voyait en danger de mort, faisait vœu de s'immoler lui-même, dans un temps donné, et il ne pouvait sacrifier d'autres hommes à sa place. Dans les sacrifices offerts au nom des rois et des peuples, on immolait des criminels, comme des victimes plus agréables à la divinité. A leur défaut, on prenait des innocents, apparemment des esclaves, ou des gens séduits par les promesses des druides. Les Germains n'offraient des victimes humaines que dans les occasions où il s'agissait de l'intérêt général. Ces victimes étaient presque jamais que des prisonniers de guerre. En immolant ceux-ci, les Lusi-

tains leur coupaient la main et clouaient à un arbre consacré.

13° Il n'est que trop certain que la religion des Irlandais, comme tous les pays où le culte se faisait en l'honneur. La veille de la fête de ceux que, dans le mois précédent, des avaient, du haut de leur tour mont Usneach, condamnés à mort, en conséquence de cette sentence, brûlés entre deux feux. Une grande partie du district appelé aujourd'hui de Leitrim, à laquelle on donne le nom de *Magh-Sleacht* ou Champ du grand théâtre où se commettaient les crimes de la superstition ancienne, dans la nuit de Samhain, le même jour que les Carthaginois payaient à Saturne, les Irlandais ne craignaient pas leur principale idole *Crom-Cru*.

14° Les Scandinaves avaient, tous les ans, un sacrifice solennel, qui durait neuf jours, et chaque jour on immolait des victimes vivantes, soit hommes, soit animaux ; mais les sacrifices les plus remarquables étaient ceux qui se faisaient chaque neuvième année. Alors tout le monde, natif et tous les citoyens de la contrée, étaient obligés de comparaître, et d'apporter des offrandes placées dans le grand temple. Les peuples pouvaient s'y rendre, envoyés par leurs seigneurs, ou en faisant tenir la main aux prêtres chargés de la cérémonie. Les étrangers étaient admis à participer, et on ne fermait l'entrée du temple à ceux qui avaient manqué de comparître. On choisissait, parmi les captifs de guerre et parmi les esclaves, cent paux, neuf personnes pour les intentions des assistants et le seigneur ensemble réglaient ce choix. Les seigneurs sur qui il tombait étaient honorés par toute l'assemblée, leur faisait de si belles promesses de sa vie future, qu'ils se félicitaient eux-mêmes de leur destinée. (C'était une time choisie, on la conduisait tel où brûlait nuit et jour le feu, y avait autour plusieurs vases d'or, d'argent, de cuivre, et on en distinguait la cause de sa grandeur, où le seigneur se tenait assis. Les animaux immolés promptement au pied de l'autel, leurs entrailles pour en tirer le sacré, et on en faisait ensuite cuire la viande dans les festins préparés à l'occasion. La chair de cheval n'était pas cluë, et les grands en mangeaient avec modération, aussi bien que le peuple. Il criait des hommes, ceux qui étaient destinés pour servir de victimes étaient attachés à une grande pierre, où ils étaient écrasés sur-le-champ. On les jetait tout après pour faire couler leur sang, et on examinait avec attention s'il y avait du sacré ou avec impétuosité ; d'

entreprise pour laquelle on faisait, serait heureuse ou malheureuse aussi ces corps pour lire illes, et surtout dans le cœur, les dieux. Les victimes étaient suspendues dans un bois du temple. On répandait une g sur le peuple, et une autre bois sacré, sur les images des idoles, les bancs, les murs du temple et au dehors. Ces sortes humains se faisaient quelquefois de cette manière. Il y avait un puits profond dans le voisinage duquel on avait choisi pour servir était jeté, et c'était ordinairement de Goya. S'il allait d'ailleurs la victime avait été agréable à elle-même s'il surnageait longtemps, et, et alors on le suspendait à l'autel sacré. On l'enlevait ensuite, et on l'honneur de Thor, et, si l'holocauste s'élevait bien haut, on argue que le sacrifice avait été fait à la divinité. Le prêtre, en conséquence, prononçait quelques-unes de ces paroles : *Je te dévoue à Odin. Je t'envoie à la déesse pour la bonne récolte, et de la bonne saison*, etc. La cérémonie était toujours terminée par des festins avec excès. Les rois et les seigneurs portaient les premières victimes aux dieux : ensuite chacun faisait quelque vœu ou quelque sacrifice à la divinité qu'on nommait. Il se faisait la suite tant d'actions déshonorables par ces sacrifices, que les plus sages se refusaient à y assister.

Ces sacrifices se faisaient aussi en Norvège et en Islande. Voici dans une chronique composée par l'évêque de Mersbourg. « Il y a un endroit nommé Lederun où l'on tue, tous les neuf ans, dans le mois d'août, les Danois se rendent en foule à leurs dieux quatre-vingt hommes, et autant de chiens et de coqs, dans l'espérance d'obtenir la faveur de ces dieux par ce moyen. » — Quant à Quentin, historien français, il nous apprend que les Normands ont les mêmes usages aux Normands ou Danois; mais il nous apprend que l'honneur de Thor qu'ils faisaient. Arngrimur Jonas, auteur islandais, a écrit avec beaucoup de savoir et de pénétration de sa nation, remarque qu'autrefois en Islande deux temples immolaient des victimes humaines : l'un célèbre où on les précipi-

tes immolaient à Swétovid pendant les guerres. Après avoir rendu leurs armes, comme dans le combat, on les faisait monter sur des poteaux, dont on attachait solidement à quatre poteaux; le prêtre, le bois sec tout autour, et y mettait cette horrible cérémonie, on y mettait un pâté rond d'une grandeur

énorme, fait de farine et de miel : ses bords étaient assez élevés pour qu'un homme pût se cacher au milieu. Le prêtre l'ouvrait, se couchait dedans et demandait aux spectateurs s'ils l'apercevaient : tous répondaient que non. Alors, sortant de son étui, il retournait vers le simulacre, et le conjurait de se laisser voir l'année suivante. Il exhortait ensuite les assistants à faire de riches offrandes à Swétovid. Le tiers du butin fait sur l'ennemi était déposé dans son temple, et chaque année, on lui destinait trois cents cavaliers pris à la guerre.

16° Les Scythes immolaient à Mars le centième des prisonniers de guerre. Sur la tête du captif, ils faisaient une libation de liqueur, lui coupaient la gorge, et recevaient dans un vase son sang dont ils allaient frotter le cimenterre ou l'épée qui était placée sur le sommet de l'autel. Cette épée était le simulacre du dieu. Ils coupaient à la victime le bras droit tout près de l'épaule, le jetaient en l'air, et le laissaient à l'endroit où il retombait; il en était de même de son corps qu'ils abandonnaient où il avait été égorgé.

17° Les Ibériens avaient un temple consacré à la Lune, et qui était desservi par des prêtres soumis à un pontife qui tenait le premier rang après le roi. La plupart de ces ministres, remplis d'enthousiasme, rendaient des oracles. Lorsque l'un d'entre eux, saisi d'un accès de frénésie que l'on attribuait à l'esprit de la divinité qui l'animait, se mettait à courir seul dans les campagnes et les forêts, on le liait d'une chaîne sacrée, comme une victime que la divinité s'était choisie elle-même. Après l'avoir nourri somptueusement pendant une année, on l'immolait en pompe à la Lune. Un autre ministre, tenant une lance destinée à cette sorte de sacrifices, s'approchait et perçait par le côté le cœur de la victime. Dès qu'elle était tombée du coup qu'elle avait reçu, on cherchait à tirer de ses entrailles la connaissance de l'avenir que l'on annonçait au public. Le cadavre était ensuite porté dans un lieu où tout le monde le foulait aux pieds.

18° Les Illyriens, au rapport de Diogène Laërce, offraient des sacrifices de victimes humaines au dieu Zamolxis, ce qui porte cet auteur à conjecturer que ce dieu n'était autre que Saturne.

Sacrifices humains dans l'Asie moderne.

19° Nous avons déjà dit que les Hindous avaient autrefois quatre grands sacrifices : celui du cheval, celui de l'éléphant, celui de la vache et celui de l'homme. Plusieurs savants prétendent que les trois derniers n'ont jamais eu lieu, et que tout ce qui est dit de l'immolation de la victime humaine doit être pris dans un sens mystique et spirituel. Cependant le Rig-véda contient des hymnes pour le sacrifice du *Naramédha* (voy. ce mot); et maintenant encore l'association religieuse des Phansgars a organisé cet horrible culte sur une vaste échelle, en faisant tomber de nombreuses victimes en l'honneur de la

déesse Bhavani. Au reste, le Naramédha, ou l'immolation d'une victime humaine est considérée comme infiniment plus agréable aux d'eux et bien plus méritoire que tous les autres sacrifices.

« Il n'est aucune province de l'Inde, dit l'abbé Dubois, où les habitants ne connaissent encore et ne fassent remarquer au voyageur les places où leurs Radjas immolaient aux idoles les prisonniers que le sort des armes faisait tomber entre leurs mains. Ces horribles sacrifices avaient pour but de se rendre ces divinités favorables, et d'obtenir, par leur intervention, des succès à la guerre. J'ai visité quelques-uns de ces théâtres de carnage. Ils sont ordinairement situés sur des montagnes ou dans des lieux isolés : là est bâti un petit temple de peu d'apparence, et quelquefois une simple niche qui renferme l'idole en l'honneur de laquelle le sang humain ruisselait. Les victimes étaient décapitées, et leurs têtes demeuraient suspendues, en guise de trophées, devant la divinité sanguinaire. Quelquefois on se contentait de couper aux prisonniers le nez et les oreilles, supplice assez commun dans l'Inde, et on les renvoyait ensuite. Ainsi, l'on voit encore sur une montagne, au pied de laquelle est bâtie la ville de Mysore, à peu de distance de Seringapatam, une petite pagode fameuse par de nombreuses exécutions de ce genre, lorsque les princes idolâtres régnaient dans le pays.

« Des vieillards m'ont parlé de cette horrible coutume, comme ayant subsisté de leur temps. Elle n'avait, suivant eux, rien de contraire au droit des gens reconnu parmi les princes du pays ; elle était basée sur la légitimité des représailles : les peuples la voyaient sans horreur ; et ils en parlaient encore avec la plus froide indifférence, comme d'une chose toute naturelle. Cependant la présence des Mahométans et des Européens, et la juste indignation que les uns et les autres ont manifestée contre ces détestables sacrifices, les ont fait abolir. Néanmoins, s'il fallait s'en rapporter à ce que la renommée en publie, ils auraient encore été en vigueur, dans ces derniers temps, parmi quelques petits princes idolâtres, qui avaient conservé une espèce d'indépendance.

« Il est donc hors de doute que des hommes ont été égorgés, dans les temps anciens et modernes, sur les autels des divinités indiennes. S'il en fallait une preuve de plus, on la trouverait dans le Kali-Pourana. Ces infâmes sacrifices y sont expressément recommandés ; on y décrit, dans le plus petit détail, les cérémonies qui doivent les accompagner, et les fruits qui en résultent. Le même livre contient la manière de procéder aux sacrifices d'animaux, et désigne les espèces et les qualités de ceux qui peuvent y servir de victimes. Enfin il fait connaître les divinités auxquelles ces hommages sanglants sont agréables ; parmi lesquelles on remarque Bairava, Yama, Nandi, et surtout la déesse sanguinaire Kali.

« Les sacrifices de victimes humaines sont

regardés comme le droit exclusif, auxquels ils sont recommandés, peuplément jamais immoler un Brahme Khatritya. Toute victime humaine sans défaut corporel, et n'être pas de grands crimes. Dans aucun cas, les manes ne peuvent présider ni aucune manière à des sacrifices.

Nous verrons, à l'article 8 que de jeunes vierges sont immolées aujourd'hui, dans ces sacrifices. Voy. aussi THAGS et SATT.

20° Les sacrifices humains voguent chez les Khonds, peuple d'Orissa : nous les décrivons à l'PRANOU, divinité à laquelle ils s'attachent.

21° Les Bouddhistes n'offrent jamais de victimes humaines, pas même de nimaux ; mais les anciens nous parlent d'une coutume à laquelle ils ont été les témoins dans les Tanguth et de Barantola, qui se trouve au Tibet. A certaines époques de fait choix d'un jeune homme fort qui se revêt d'un habit bigarré de couleurs, et armé d'une épée, de flèches, parcourt les rues de la ville, un furieux, et tue indifféremment quiconque il rencontre, quels que soient son sexe, leur âge et leur condition. On lui oppose la moindre résistance, et ensuite ceux qui ont été ainsi tués par ce furieux, qu'on appelle le meurtrier ; et on les porte en procession, à la quelle les missionnaires donnent le nom de déesse *Menipa*, mais on croit que le dieu *Hopané*. On croit que cette divinité se montre favorable à ceux qui ont été tués en son honneur, et leur procure dans l'autre vie une situation parfaite.

22° Les Bouriates sacrifiaient autrefois des animaux pour l'expiation de leurs crimes, pas des animaux, mais quelquefois des hommes, qu'ils choisissaient plus dévots et les plus exemplaires. Les prêtres ils avaient soin de leur donner l'argent et des vêtements, afin qu'ils ne manquaient de rien dans l'autre vie.

Sacrifices humains en Asie

23° Dans les provinces de l'Attika, il était d'usage, de temps immémorial, que les jours de réjouissance fussent signalés par des sacrifices. Lors de la réconciliation d'Abi Damugoo, avec son frère, en 1811, deux individus destinés à être tués, que la terre fût arrosée de leur sang, furent la cause de la réjouissance. Mais ils furent à l'intercession de Richard L. voyageur obtint même du chef solennelle d'abolir cet usage barbare.

24° Tous les ans, dans le royaume de Siam, on célèbre par des sacrifices la mort des ancêtres. On immole des victimes humaines choisies par

enlevées la nuit dans les rues, s'il n'y avait pas assez dans les prisons. Lorsque les Jagas commencent la moisson, ils coutume d'immoler à leurs dieux des hommes humains, dont leurs Gangas mangent la chair, et dont le sang est arrosé les prémices des fruits de leur idole. De Quisango est environné une palissade de dents d'éléphants, une desquelles est placée la tête d'un ennemi de guerre que l'on a égorgé en vain.

On ne peut ou plutôt cette secte avait un culte des institutions sanguinaires; nous ne savons pas si les a conservées. On sait que les Portugais ont été gouvernés par trente princes, dont un certain Caluximbo, qui périt dans les bras de ses infâmes sujets, parce qu'il ne cessait constamment de boire le sang et de manger la chair de ses semblables. Caluximbo avait succédé à Chinguri, tué dans la bataille; et celui-ci à Culemba, qui, de son côté, était devenu l'époux de Tamba, l'empoisonna pour prévenir les changements qu'il avait aperçus dans le culte de cette horrible femme: car c'est elle qui donna, dit-on, aux Jagas les lois qui distinguaient cette confédération. Se voyant à la tête d'un peuple nombreux, dont elle recevait une espèce de culte, elle conçut le dessein d'instituer un culte de sang et de meurtres, et de faire par les plus affreuses cérémonies, de ses nouveaux sujets.

Dans cette assemblée ses troupes, parut, en personne, vêtue et armée en homme, et annonça son projet, comme le moyen le plus sûr de les rendre puissants et redoutés. Elle persuadée que les exemples feraient plus d'impression que les discours, elle se fit amener son fils et le fit saisir cette innocente victime, la plaça sur un mortier, et la pila de sa main. Elle fit faire une pâte qu'elle fit bouillir dans une marmite avec de l'huile et des épices. A la vue de ses sujets, elle leur fit tout le corps de cet onguent, tant que, par sa vertu, elle devenait invulnérable, et se rendait maîtresse de tous. Les Jagas suivirent l'exemple de leur reine. Chacun se fit une gloire de se faire tuer, pour composer de leur chair un onguent détestable. De plus, ils donnaient volontiers la mort aux enfants qui naissaient pendant les marches. Ils mouraient en quelque sorte à ces perditions, dans les villes qui tombaient sous leur puissance, les garçons et les filles de douze à treize ans, et les enfants même s'ils leur avaient procuré la mort. Tandis qu'ils tuaient les pères et les mères.

Un jour qui fut pendant quelque temps la mort, voulant enlever aux Portugais la grande et la meilleure partie de leur pays, dont ils étaient en possession, ils se déclarèrent l'ennemi de la part de ces étrangers. Dans cette vue, ils appelèrent les Jagas à son secours; pour se

les attacher plus étroitement, elle prend leurs mœurs. N'ayant point d'enfants dont elle pût se servir pour composer l'onguent dont elle se frottait, elle en adopte un exprès, le pile elle-même dans un mortier, et fait de ses os et de ses chairs une pâte abominable. Lorsqu'elle roulait dans sa tête un grand projet, elle offrait, dit-on, au mauvais génie le sacrifice de la plus belle fille qu'elle pût découvrir. Avant de frapper la victime, elle sautait avec une légèreté singulière, au son d'un instrument, une épée au cou, une hache à la ceinture, un arc dans les mains, le corps couvert de peaux de bêtes farouches. Après cette cérémonie, si son génie lui conseillait la guerre, elle se passait une plume au travers du nez, saisisait ensuite la victime, lui coupait la tête, avalait une tasse de son sang, et en abandonnait le reste à ses principaux officiers. Cette atroce princesse, devenue reine de Matamba, fit un traité avec les Portugais, abjura le paganisme en 1656, et mourut sept ans après, dans sa quatre-vingt-deuxième année.

26° Nous ne parlons pas des officiers, des femmes et des esclaves que l'on met à mort aux obsèques des rois, dans la Guinée, le Benin, le Widah, le Congo, etc. Nous avons décrit suffisamment ces rites barbares à l'article FUNÉRAILLES, n° 61 et suivants.

Sacrifices humains en Amérique.

27° Les peuples du Canada avaient coutume d'immoler solennellement leurs prisonniers de guerre. Lorsque les guerriers rentraient dans le village, au retour de quelque expédition, ils faisaient entendre autant de cris de mort qu'ils avaient perdu d'hommes; puis ils entonnaient le chant lugubre autant de fois qu'ils avaient tué d'ennemis. Cependant les jeunes gens de douze à quinze ans se rangeaient en haie, armés de bâtons, pour frapper les prisonniers, et les coups redoublaient dès que les guerriers avaient fait leur entrée, et que l'on voyait paraître les chevelures des ennemis portées en trophées. Le lendemain, le conseil s'assemblait pour distribuer les prisonniers; on les donnait presque toujours aux femmes qui avaient perdu leur mari, ou aux filles dont les pères étaient morts sur le champ de bataille. Ceux ou celles qui étaient ainsi devenus possesseurs des prisonniers, avaient sur leurs personnes droit de vie et de mort. Ils avaient soin de les bien nourrir, afin qu'ils eussent la force de souffrir la mort avec constance.

Nous avons dit que la mort de ces prisonniers était une espèce de sacrifice; en effet, lorsque celle qui en était maîtresse avait décidé qu'il mourrait, elle lui disait que son père, son frère ou son mari, n'avaient point d'esclaves dans le pays des morts, qu'il fallait donc qu'il partît incessamment pour aller les servir; ou bien qu'il fallait que sa mort apaisât l'âme de celui qu'il avait tué. Les Iroquois ornaient de ce qu'ils avaient de plus précieux le prisonnier destiné au feu. Après l'avoir engraisé longtemps, ils le conduisaient au poteau du supplice, le corps garai

de colliers de porcelaine depuis les pieds jusqu'à la tête, et on l'attachait au poteau. Le captif entonnait alors sa chanson de mort : « Je suis brave et intrépide, s'écriait-il : je ne crains point la mort la plus horrible ; je suis un guerrier qui méprise les supplices les plus affreux. Ceux qui les redoutent sont des lâches ; ils sont plus timides que des femmes. La vie n'est rien pour ceux qui sont courageux. Puissent la rage et le désespoir faire le supplice de mes ennemis ! Que ne puis-je les dévorer moi-même, m'a-breuver de leur sang ! etc. » Pendant qu'il chante sa chanson de mort, on commence à lui brûler tout le corps avec des instruments de fer ; puis on lui enlève la chevelure avec la peau de la tête, qu'on laisse pendre sur ses épaules, et on lui applique sur le crâne ainsi dénudé une écuelle pleine de sable brûlant, pour étancher le sang. Ensuite on le détache du poteau, et on le conduit à coups de pierres du côté du soleil couchant ; car c'est vers ce lieu que les sauvages placent le séjour des âmes. Alors on lui déchiquette tout le corps et on fait tomber sa chair en lambeaux. Au milieu de ces horribles tourments, le captif affecte une sérénité et une gaîté brutales ; il ne lui échappe pas un cri de douleur ; bien plus il insulte à ses bourreaux, leur reproche leur faiblesse et leur impuissance, les excite à inventer de nouveaux supplices, et se vante d'avoir traité avec plus de cruauté les prisonniers de leur tribu qui sont autrefois tombés entre ses mains. C'est dans ces sentiments féroces qu'il rend enfin l'esprit. Dès qu'il est mort, tout le monde court de côté et d'autre, surtout pendant la nuit, frappant à droite et à gauche de grands coups de bâton, afin d'éloigner l'âme du prisonnier qui pourrait bien s'être cachée dans les environs du village, pour tirer vengeance des outrages faits à son corps. Cette sanglante exécution est suivie d'une fête, dans laquelle les sauvages font de grandes réjouissances, et partagent entre eux les chevelures enlevées aux ennemis.

Il arrive assez souvent que celle à qui on a livré un prisonnier, se laisse toucher de pitié, lui accorde la vie, brise ses liens, et se l'attache par ceux de l'amour. Quelque puisse être le motif qui fait accorder la vie au captif, il faut qu'il soit réhabilité solennellement dans l'état de liberté. On l'adopte, et pour cet effet on le conduit au bord de l'eau pour l'y laver. Les femmes et les filles pleurent encore la mort de celui dont il prend la place ; mais les hommes chantent une chanson de guerre, et couvrent le corps de l'adopté d'une robe neuve de castor ; après quoi, celui-ci devient membre de la famille à laquelle il était échu en partage dans le combat.

24^e Ces atrocités ne sont malheureusement que trop avérées, et elles se renouvellent encore de nos jours dans certaines peuplades.

A l'oblation du calumet, les Pawnées ou **Panis-Loups**, dans les occasions solennelles, font le sacrifice sanglant, et, selon qu'ils

disent en avoir appris de l'*oiseau toïte*, le plus agréable au Grand-ciel d'un ennemi offert de la plus cruelle possible. On ne peut sans horreur les circonstances qui pagnerent l'immolation d'une jeune fille dans le mois d'avril 1837. C'était à des semailles et dans le but d'obtenir une bonne récolte que le crime fut con-

Cette enfant, car elle n'avait que six ans, après avoir été nourrie durant toute l'idée qu'on lui préparait une fête de retour de la belle saison, se voyait de voir l'hiver finir. Le 22 du mois d'avril, avant le lever du soleil, on la conduisit comparaître devant toute la nation, revêtue de ses plus beaux ornements placée au milieu de plus de cent guerriers rangés en file, et armés d'arcs et de flèches cachés sous leurs robes. Elle fut conduite de cabane en cabane, dans toutes lesquelles elle recevait un petit cadeau qu'elle passait au guerrier le plus aimé de celui-ci la remettait à son compagnon le plus proche, et ainsi de suite, jusqu'à ce que chacun eût la sienne. La jeune fille, en outre chargée de trois poteaux, avait elle-même aidé à abattre, dans la forêt voisine ; mais croyant que c'était un triomphe, et n'ayant dans l'idée que des idées riantes, elle ne se rendait vers le lieu de son sacrifice dans la crainte de la sécurité, pleine de ce mélange de terreur et de joie si naturel à un enfant de tant d'hommages. Pendant la cérémonie, qui fut longue, le silence n'était interrompu que par des chants religieux, et des prières répétées au Maître de la vie, sévères et qui ne devaient guère contraindre à tenir l'espérance si flatteuse de la vie, jusqu'à la bercée. Mais, lorsqu'il arriva au terme, chacun des guerriers posa son morceau de bois en bûche, et y mit le feu ; deux barres furent attachées au-dessus du brasier. Alors, heureuse, apercevant le sort affreux qui lui préparait, sortit enfin de son état. Des torrents de larmes coulèrent de ses yeux, son cœur se répandit en cris lamentables, ses mains s'élevèrent vers le ciel, et elle se tordit dans les convulsions du désespoir. Elle se jeta en pleurant et toute nue aux pieds de ses bourreaux, les supplia de lui faire pitié de son innocence, de sa jeunesse, de ses parents ; mais en vain. Un guerrier, le chef de Saint-Louis, qui était présent, prit une forte somme pour sa rançon, et il ne put rien changer à leur détermination. Ils lièrent les pieds de la jeune fille avec des cordes qu'elle avait apportées, et la conduisirent aux deux arbres, de sorte qu'elle était due en forme de croix. La mort fut peinte en rouge, et l'âme en noir ; ensuite ils lui brûlèrent les bras avec des tisons ardents, et les bras avec des tisons ardents, pendant de ce même bois qu'elle avait apporté aux guerriers de l'escorte. Après ce supplice eût duré aussi longtemps qu'il leur en fallait pour la vengeance et le fanatisme.

à des cœurs féroces de jouir d'un spectacle, le chef lui décocha une cœur. Au même moment tous les poussant leur cri de guerre, qu'ils *sas-sahkwé*, firent pleuvoir sur palpitant une grêle de traits, qui, ir été violemment tournés et re-ans ses blessures, en furent arramanière à ne faire de son corps reux amas de chairs meurtries, ng ruisselait de toutes parts. Quand isé de couler, le grand-chef, pour r digne ment tant d'atrocités, s'app- la victime, en arracha le cœur end, et, pour omissant mille imprécations nation scieuse, le porta à la bou- dévora, aux acclamations des guer- femmes et des enfants de la tribu. t, pour ainsi dire, un hachis de ses de son sang, et s'en servit pour arroser le maïs, les patates, les fê- autres semences; le reste fut aban- x bêtes féroces. Chacun alors se sa loge, content de soi-même et espérance d'une récolte abondante. sacrifice n'était propre qu'à attirer lictions sur ces barbares. A peine lle en fut-elle parvenue chez les ue, brûlant de venger leur nation, nt de massacrer autant d'ennemis lime avait de phalanges aux doigts, lations dans chacun de ses mem- let ne tarda pas à suivre la me- ate-vingt-dix femmes et enfants xpièrent bientôt le crime de leur

ns la partie de la Floride qui est e la Virginie, les habitants offraient, urs premiers-nés au soleil, ou plu- ur Paraousti, qu'ils regardaient ls du soleil. Ce prince déterminait le jour de cette solennité; il se it alors sur la place où ce rite san- ait s'accomplir, et s'asseyait sur n guise de trône. Au milieu de cette mettait un billot d'environ deux auteur. La mère de l'enfant qui de- mmolé s'accroupissait devant cette utel, et versait des larmes abon- se couvrant le visage. Sa plus rente présentait l'enfant au chef, les autres femmes dansaient en ur de la victime, en chantant des en l'honneur du Paraousti. Lors- nse et les chants étaient termi- acrificateur s'approchait, prenait e déposait sur le billot, et l'écras- oup de massue.

s les historiens conviennent que les sacrifices humains n'ont été plus en grand que dans le Mexique; ne, ni le reste de l'Amérique, ni n'offrent des exemples aussi ré- ue dans cette contrée, qui était lus policées du nouveau monde, a découverte. C'était dans la vue paisiblement des hommes à leurs les Mexicains épargnaient le sang nnemis pendant la guerre, et qu'ils

s'efforçaient de faire un grand nombre de prisonniers. Montezuma ne fit pas difficulté d'avouer à Cortez que, malgré le pouvoir qu'il avait de conquérir une fois pour toutes la province de Tlascala, il se refusait cette gloire, pour ne pas manquer d'ennemis, c'est-à-dire pour assurer des victimes à ses temples.

Herrera nous fournit les détails des cérémonies du sacrifice. On rangeait les victimes sur une longue file environnée d'une multitude de gardes. Un prêtre descendait du temple, vêtu d'une robe blanche, bordée par le bas de gros flocons de fil, et portant dans ses bras une idole composée de farine de maïs et de miel. Elle avait les yeux verts et les dents jaunes. Le prêtre descendait les degrés du temple avec beaucoup de précipitation. Il montait sur une grande pierre qui était comme attachée à une plate-forme fort haute, au milieu de la cour, et qui se nommait *quahtixicalt*. Il passait sur la pierre par un petit escalier, tenant toujours l'idole entre ses bras; et se tournant vers les captifs, il la montrait à chacun, l'un après l'autre, en leur disant : « c'est ici votre dieu. » Ensuite descendant de la pierre par un second escalier opposé à l'autre, il se mettait à leur tête, pour se rendre par une marche solennelle au lieu de l'exécution, où ils étaient attendus par les ministres du sacrifice. Le grand temple en avait six, qui étaient revêtus de cette dignité; quatre pour tenir les pieds et les mains de la victime, le cinquième pour la gorge et le sixième pour ouvrir le corps. Ces offices étaient héréditaires et passaient aux fils aînés de ceux qui les possédaient. Celui qui ouvrait le sein des victimes tenait le premier rang, et portait le titre suprême de *Topilzin*. Sa robe était une sorte de tunique rouge et bordée de flocons. Il avait sur la tête une couronne de plumes vertes et jaunes, des anneaux d'or aux oreilles, enrichis de pierres vertes, et sur la lèvre inférieure, un petit tuyau de pierre, de couleur bleu céleste. Les cinq autres avaient la tête couverte d'une chevelure artificielle, fort crépue et renversée par des bandes de cuir qui leur ceignaient la moitié du front. Ces bandes soutenaient de petits boucliers de papier peints de différentes couleurs qui ne passaient pas les yeux. Leurs robes étaient des tuniques blanches entremêlées de noir. Le topilzin avait la main droite armée d'un couteau de caillou, fort large et fort aigu. Un autre prêtre portait un collier de bois de la forme d'un serpent replié en cercle.

Aussitôt que les captifs étaient arrivés à l'amphithéâtre des sacrifices, on les faisait monter, l'un après l'autre, par un petit escalier, nus et les mains libres. On étendait successivement chaque victime sur une pierre. Le prêtre de la gorge lui mettait le collier; et les quatre autres la tenaient par les pieds et les mains. Alors le topilzin appuyait le bras gauche sur son estomac; et lui ouvrant le sein, de la main droite, il en arrachait le cœur, qu'il présentait au soleil, pour lui offrir la première vapeur qui s'em

exhalait, après quoi se tournant vers l'idole, qu'il avait quittée pendant l'opération, il lui en frottait la face, en accompagnant cette cérémonie de quelques invocations mystérieuses. Les autres prêtres jetaient le corps du haut de l'escalier, sans y toucher autrement qu'avec les pieds ; et les degrés étaient si roides, qu'il était précipité dans un instant. Tous les captifs destinés au sacrifice recevaient le même traitement jusqu'au dernier. Ensuite, ceux qui les avaient pris, et qui les avaient livrés aux prêtres, enlevaient les corps pour les distribuer entre leurs amis, qui les mangeaient solennellement. Dans toutes les provinces de l'empire, ce cruel usage était exercé avec la même ardeur. On voyait des fêtes, où le nombre des victimes était de cinq mille, rassemblées soigneusement pour un si grand jour. Il se faisait des sacrifices à Mexico, qui coûtaient la vie à plus de vingt mille captifs. Si l'on mettait trop d'intervalle entre les guerres, le topilzin portait les plaintes des dieux à l'empereur, et lui représentait qu'ils mouraient de faim. Aussitôt on donnait avis à tous les caciques, que les dieux demandaient à manger. Toute la nation prenait les armes ; et sous quelque vain prétexte, les peuples de chaque province commençaient à faire des incursions sur leurs voisins. Cependant quelques historiens prétendent que la plupart des Mexicains étaient las de cette barbarie, et que s'ils n'osaient témoigner leur dégoût, dans la crainte d'offenser les prêtres, rien ne leur donna plus de disposition à recevoir les principes du christianisme.

Il y avait d'autres sacrifices qui ne se faisaient qu'à certaines fêtes, et qui se nommaient *Racaxipe Velitzli*, c'est-à-dire, écorchement d'hommes. Voy. ce mot.

Dans quelques autres fêtes, il se faisait un défi entre le sacrificateur et la victime. Le captif était attaché par un pied à une grande roue de pierre. On l'armait d'une épée et d'une rondache. Celui qui s'offrait pour le sacrifier paraissait avec les mêmes armes ; et le combat s'engageait à la vue du peuple. Si le captif demeurait vainqueur, non-seulement il échappait au sacrifice, mais il recevait le titre et les honneurs que les lois du pays accordaient aux plus fameux guerriers ; et le vaincu servait de victime. Enfin dans les grands temples on nourrissait pendant toute l'année un esclave qui représentait la principale idole, et dont le sort, après avoir joui des honneurs de l'adoration, était d'être sacrifié à la fin de son règne.

Quoiqu'une partie des victimes humaines fût sacrifiée dans le grand temple, et que les Mexicains eussent l'horrible usage d'en manger la chair, ils réservaient les têtes, soit comme un trophée qui faisait honneur à leurs victimes, soit, au jugement de Herrera, pour se familiariser avec l'idée de la mort. Le lieu qui contenait cet affreux dépôt était devant la principale porte du temple, à la distance d'un jet de pierre. C'était une espèce de théâtre, de forme longue, bâti de pierres, à chaux et à ciment. Les degrés par

lesquels on y montait étaient aussi res, mais entremêlés de têtes d'homme dont les dents s'offraient en dehors du théâtre, il y avait quelques bancs n'étaient composées que de têtes de plusieurs compartiments ; et, de quelque qu'on y jetât les yeux, on ne voyait que des images de mort. Sur le théâtre même de soixante poutres, éloignées de cinq palmes les unes des autres, entre elles par de petites solives qui versaient, offraient une infinité de têtes, enfilées successivement par des cordes. Le nombre en était si grand que les Espagnols en comptèrent plus de cent sans y comprendre celles dont les têtes étaient fabriquées. La ville entretenait plusieurs personnes, qui n'avaient d'autre fonction que de remplacer les têtes qui venaient à tomber, d'en remettre de nouvelles, et de conserver l'ordre établi dans ce minable lieu.

31° Les habitants de la province de Titlan avaient coutume d'écorcher les victimes qu'ils offraient en sacrifice, et de leur enlever la peau.

32° Dans les provinces d'Uzila et de Tlaxcala, lorsqu'on manquait d'esclaves pour les sacrifices, le cacique avait le choix de ses victimes entre ses sujets, qui étaient chargés d'enlever ceux qu'il voulait. Ils le faisaient avec beaucoup d'appareil, et en trouvaient quelque-une qui refusait de se laisser conduire à l'autel, ils l'assuraient sur-le-champ.

33° Une seule fête que les Mazatèques célébraient annuellement, coûtait beaucoup de sang à leur propre nation. Peu avant la solennité, les prêtres montaient sur le sommet du temple, d'où ils faisaient retentir le son de leurs instruments. Ce bruit terrible était pour les habitants le signal de rentrer en diligence dans leurs maisons, les prêtres sortaient, et ne manquaient de saisir tous ceux qu'ils rencontraient, puis le matin jusqu'à midi. Les Mazatèques qui, n'ayant pas eu le temps de se sauver, tombaient entre les mains des prêtres, étaient marqués à la tête par des taches de victimes dans le sacrifice qui se faisait le jour de la fête.

34° Les Tuatèques ne versaient pas de sang humain qu'une seule fois dans l'année. Ils sacrifiaient alors un enfant de l'innocence, une poule et quelques animaux, du sang desquels ils arrosaient les statues de leurs divinités, pour alimenter ensuite les corps aux oiseaux de proie qui finissaient la cérémonie en égorgeant. Du temple un certain nombre d'habitants allaient afin d'avoir de la chair humaine pour un festin.

35° Les Othomis, ennemis jurés des Mexicains, n'avaient pas laissé d'en emmener la coutume d'immoler des victimes. Ils ne sacrifiaient à la vérité que pour la guerre ; mais ils les baillaient en pièces, qu'ils vendaient toutes cuites dans des boucheries publiques.

les sacrifices humains que les Nicaragua offraient à leurs dieux, circulait trois fois autour du prisonnier qu'il devait immoler, en chantant des chansons tristes et lugubres. Il suite l'estomac à la victime, preoignée de son sang dont il se barbe le visage, lui arrachait le cœur et l'apportait au grand-prêtre présent à la cérémonie. Il lui coupait ensuite les pieds et les mains ; c'était la part destinée au roi. Il

entre les assistants les autres de la victime, à l'exception de la femme qui était placée sur un poteau, auquel on avait écrit le nom du pays où le captif était né. Les autres poussaient l'inhumanité jusqu'à tuer leurs propres compatriotes, et même des enfants achetés exprès : il y avait des pères qui vendaient leurs propres enfants pour servir de victimes. On croyait que ceux qui étaient sacrifiés étaient eux-mêmes, après leur mort, au rang des divinités.

Abasco, on arrachait le cœur des victimes après leur avoir ouvert l'estomac. On plaçait le corps tout sanglant du captif sur le cou d'un lion de pierre d'où coulait dans un réservoir pratiqué dans la roche. Le sacrificateur frottait la face du captif avec le cœur de la victime, et le plaçait dans un feu allumé exprès.

Avant d'aller à la guerre, les habitants de Tunia sacrifiaient au dieu des esclaves et des prisonniers, et mangeaient le corps de l'idole avec les victimes.

Dans les provinces de Darien et de Panama, on avait coutume d'arracher une oreille aux prisonniers de guerre, avant de les offrir à leurs dieux. Cette dent avait quelque chose de religieux : on jurait par elle, lorsqu'on allait s'engager par un serment irréfragable.

Comme les sauvages de Cumane et de Carthagène, les habitants de Grenade marchaient contre les ennemis, un simulacre de divinité prévenait l'expédition ; et dès qu'ils étaient sur le point d'en venir aux mains, ils faisaient offrir un sacrifice de plusieurs prisonniers pour obtenir la victoire. Ils avaient coutume de mutiler les ennemis qu'ils faisaient prisonniers, afin de les engraisser, et les immolaient à leurs dieux.

À de certaines occasions importantes, les habitants offraient un sacrifice au soleil, et le regardaient comme leur principale divinité, en qu'ils ne lui élevassent pas de statue, parce que, disaient-ils, il était trop grand pour être renfermé dans une enclume. Les Chèques se rencontraient au sommet d'une haute montagne, et, marchant vers l'Orient, ils offraient en sacrifice un enfant pris sur l'ennemi. Ils en voulaient toujours quelques-uns en réserve, et les brûlaient dans une maison destinée à cet usage. On étendait cet enfant sur une étoffe de coton, on l'égorgeait avec un couteau de roseau, et de son sang, que l'on recueillait dans unealebasse, on

arrosait les rochers qui étaient frappés les premiers par les rayons du soleil ; on laissait le cadavre au sommet de la montagne pour que le soleil le dévorât, ou bien on le jetait dans une caverne.

Quand les caciques voulaient offrir un sacrifice particulier, ils attachaient un enfant au sommet d'une espèce de mât, qui se trouvait au milieu de la façade de leur maison, et le tuaient ensuite à coups de flèches. Les Chèques recueillaient dans desalebasses le sang qui coulait le long de ces piliers, qu'on avait soin de teindre en rouge pour qu'ils n'en fussent pas souillés ; après quoi, ils allaient en chantant et en dansant, par un chemin large et uni, conduisant de la maison du cacique à une enceinte située à une demi-lieue de là, et teignaient de ce sang les pierres qui se trouvaient du côté de l'Orient.

42° Les Antis, peuples qui habitaient vers les montagnes du Pérou, massacraient sans pitié les prisonniers de guerre, à moins qu'ils ne fussent des personnages de considération ; car alors ils les sacrifiaient solennellement. Le captif ayant été dépouillé, on l'attachait nu à un gros pieu, et on lui découpait tout le corps avec des couteaux ou des pierres tranchantes. On ne le démembrait pas d'abord, mais on lui enlevait seulement la chair des parties les plus charnues, comme le gras des jambes, les cuisses, etc., qu'on dévorait aussitôt. Après cela, hommes, femmes et enfants, se teignaient du sang de ces malheureux, et les mangeaient tout en vie. Les femmes se frottaient de ce sang le bout des mamelles, et le faisaient sucer avec le lait à leurs petits enfants. Cette sanglante exécution portait, chez ces peuples inhumains, le nom religieux de sacrifice. Ils mettaient au rang des dieux, et logeaient sous des cabanes construites au sommet de leurs montagnes, les restes des captifs qui avaient souffert la mort avec courage. Mais ils abandonnaient à la voracité des animaux ceux qui n'avaient pas eu la force de résister aux tortures.

Sacrifices humains en Océanie.

43° Dans l'archipel d'Hawai, lorsque la guerre était résolue, les prêtres et les guerriers s'assemblaient dans le temple, et des victimes y étaient amenées. Assez communément, on se contentait de poules et de cochons ; mais dans les dangers pressants, et quand il s'agissait d'expéditions lointaines, le sang humain devait couler. Les prisonniers faits dans les dernières guerres, et, à leur défaut, les coupables retenus dans les prisons, étaient amenés aux sacrificateurs. Conduits dans le hélium, et traînés au pied de l'autel, un coup de massue brisait leur crâne, et faisait souvent jaillir la cervelle sur les sacrificateurs et les assistants. Dix, vingt victimes humaines étaient quelquefois sacrifiées, en même temps qu'un grand nombre d'animaux ; et les cadavres accumulés étaient éventrés, pour que les prêtres pussent lire, dans leurs entrailles palpitantes,

la volonté des dieux, et annoncer leurs oracles. D'après leurs réponses, la guerre était ajournée ou résolue.

Ce n'était pas seulement à l'occasion des expéditions militaires que des sacrifices humains étaient offerts aux dieux; vers le commencement de ce siècle, on immola en un seul jour dix hommes dans le héniau ou temple de la baie de Wai-Titi, afin d'obtenir la guérison de la reine Keopou-Olani, qui depuis a abjuré sa religion pour embrasser le christianisme, et est devenue l'un des plus fermes appuis des missionnaires protestants. Ce temple avait environ 20 toises de longueur sur 10 de largeur; son entrée principale était tournée vers l'occident, et l'on y arrivait par trois larges terrasses disposées à intervalles égaux. Maintenant, il ne reste plus de cet édifice que des ruines et des pans de murs qui ont 3 pieds d'épaisseur.

44. Dans le groupe d'Hogoleu, la mort du roi ou d'un chef est toujours célébrée par des sacrifices humains. Plusieurs hommes, femmes et enfants, sont choisis pour lui servir de cortège d'honneur dans le monde des esprits, et ils sont fiers de cette distinction, car ils sont enterrés dans le même tombeau que lui.

45. Les sacrifices humains paraissent avoir été fréquents dans l'archipel Nouka-Hiva. Ces sacrifices étaient offerts non-seulement aux Atouas ou dieux, mais à certains personnages qui partageaient avec ceux-ci le rang et les privilèges de la divinité. Si un homme a dompté la fureur des éléments, s'il a par son courage étonné la multitude, alors la puissance de l'Atoua lui est acquise sur la terre, et il devient en même temps l'objet d'une crainte respectueuse. Il vit retiré loin du monde, et la terreur règne autour de sa demeure. En 1797, le missionnaire Crook eut l'occasion d'approcher de l'un de ces êtres singuliers. « C'est, dit-il, un homme très-âgé, qui, depuis, sa jeunesse, habite, à Hana-Téitina, une grande case environnée d'une palissade, et où s'élève un autel. Aux poutres qui forment son habitation, et aux branches des arbres voisins, pendent des squelettes humains tournés la tête en bas. On ne pénètre dans cet antre que pour être immolé, ce qui paraît être assez commun, car on lui offre plus de victimes qu'à tout autre dieu. Souvent il s'assied sur une plate-forme élevée vis-à-vis de sa case, et là exige le sacrifice de deux ou trois victimes. Des offrandes nombreuses lui sont envoyées de toutes parts, afin de se le rendre propice dans les invocations qu'on lui adresse. » Les Nouka-Hiviens conservaient comme de précieuses reliques les crânes et les ossements de ceux qu'ils avaient immolés, ou bien ils en faisaient de petites figurines de dieux qu'ils portaient suspendues à leur cou.

46. La religion des Taitiens admettait quelquefois des sacrifices humains, appelés *ihia* (poisson) dans l'argot des prêtres indigènes. Ces sacrifices avaient lieu en temps de guerre, dans les grandes calamités nationales, à l'occasion des maladies des chefs puis-

sants, et pour l'érection des morais. Lors de la fondation du célèbre morai de Maeva sur Wahine, chaque pieu du temple fut planté sur le corps d'un malheureux offert en sacrifice.

Les victimes étaient ou des captifs faits à la guerre, ou des hommes qui s'étaient rendus suspects aux chefs et aux prêtres. Quand un district ou un ménage avait déjà fourni un sujet, il était ordinairement tabou ou dévoué; on s'adressait à lui de préférence une seconde et une troisième fois. Il en résultait assez souvent que les familles déjà frappées s'enfuyaient vers les montagnes quand elles pressentaient une immolation nouvelle. La victime, en général, était assommée à l'improviste de la main du chef du district; puis son corps était placé dans une longue corbeille en feuilles de cocotier, porté au temple et offert à l'idole. Le prêtre, en le consacrant, enlevait un des yeux, le plaçait sur une feuille de bananier et le présentait au roi, qui le portait jusqu'à sa bouche, comme pour le manger, puis le remettait à un autre prêtre placé à ses côtés. De temps en temps, pendant la cérémonie, le prêtre arrachait des touffes de sa chevelure, qu'il plaçait devant le dieu; ensuite, quand la prière était finie, le cadavre était enveloppé dans des feuilles de cocotier et placé sur un arbre du voisinage. Il y demeurait jusqu'à entière consommation des chairs, après quoi on enterrait les os sous le pavé du morai. Voy. MORAI.

« Ces offrandes humaines, dit M. Lesson, étaient presque toujours prises dans la classe du peuple : ce n'était que dans des circonstances rares qu'on sacrifiait des femmes enceintes; et l'on dit même que les chefs ou le roi avaient le soin de choisir des individus qui, sans amis et sans parents, n'excitaient les regrets de personne, et dont la mort ne pouvait occasionner de troubles. Souvent aussi on réservait cette sorte de vengeance publique pour ceux qui s'étaient fait remarquer par leur turbulence ou par des actes criminels.

« C'est au milieu des ombres de la nuit qu'on entourait la maison de la victime : on l'appelait, et à peine mettait-elle le pied sur le seuil de la cabane, qu'elle était mise à mort. D'autres fois, des hommes vigoureux s'élançaient sur elle; et alors le patient, résigné à son sort, et encore religieux adorateur du dieu qui ordonnait son trépas, faisait ce que les Taitiens appelaient *tipepe*; c'est-à-dire qu'il se couchait et attendait avec calme le coup de casse-tête qui devait lui briser le crâne. Mais les odieuses divinités qui inspirèrent aux Taitiens, doux par caractère, des superstitions aussi barbares, ne se bornaient point à voir arroser les marches des morais avec le sang humain : elles leur inspirèrent la pensée, tant leur aveuglement sacrilège les asservissait au culte affreux d'Oro, que le plus pur encens, que les offrandes les plus chères aux dieux, étaient les angoisses de la douleur, les tortures d'un être souffrant, et la longue agonie d'un malheu-

l'ébattant contre les tourments sans cessants. Ainsi les victimes attachées aux arbres des morais étaient frappées de bâtons pointus, couvertes de blessures, et expiraient dans une lente agonie adressant aux dieux des cris de rage.

Les enfants étaient souvent offerts en sacrifice, et la barbarie avec laquelle les parents traitaient ces innocentes créatures est à concevoir..... Exposés sur les bords des rivières, les enfants étaient écrasés sur la pierre qui sert de marches. Leurs débris épars étaient supposés servir de nourriture aux esprits qui gardent ce tombeau. Parfois on leur attachait au cou ou aux bras une grosse pierre, et on les lançait à l'eau même dans les rivières des environs. Les parents se réjouissaient de leur mort, car ils étaient assurés d'une vie future, et leur sacrifice servait d'offrande à la colère d'Oro. On voit les sanglantes cérémonies que les habitants pratiquaient souvent avec un air d'indifférence; et on dit même que parfois voyait dresser les préparatifs de cette sorte. Les victimes, après avoir été tuées, étaient enveloppées de feuilles de pandanus. On les attachait aux parois des maisons ou on les suspendait aux branches des arbres d'alentour. Les enfants étaient collés à d'autres objets, qu'on regardait comme sacrés. Les cadavres étaient ainsi en plein air jusqu'à ce que les chairs pourries tombassent sur le sol, où elles servaient de nourriture aux animaux immondes. On leur attribuait leur odeur attirait; et leur dernière demeure se trouvait être l'estomac d'un porc ou d'un chien, ou celui d'un rapine.

À Tonga-Tabou, la cérémonie barbare consistait à étrangler un enfant pour l'offrir aux dieux et en obtenir la guérison d'un malade, prend le nom de *naudjia*. Les naturels ne commettent point de sacrifice par un sentiment de cruauté, car ils témoignent toujours un véritable intérêt au sort de la malheureuse victime. Ils sont persuadés qu'il est nécessaire de sacrifier l'existence d'un enfant pour le salut de la société, pour sauver la vie d'un chef estimé, et dont la conservation est précieuse pour tous ses concitoyens.

Le sacrifice doit avoir lieu, ce qui est précédemment annoncé par un homme chargé de la cérémonie, la malheureuse victime, souvent un propre enfant du malade ou du moins par un proche parent, est sacrifiée par un parent du malade, ou du moins par un parent; son corps est ensuite successivement transporté, sur une espèce de litière, dans les chapelles des différents dieux. Une procession solennelle de prêtres, chefs de famille, revêtus de leurs nattes et des guirlandes de feuilles vertes au cou, accompagnée, et à chaque station un prêtre avance et supplie son dieu de continuer la vie au malade. La cérémonie terminée, le corps de la victime est remis à

ses parents, pour être enterré suivant la coutume.

La même cérémonie a lieu quand un chef a commis par mégarde un sacrilège, qui est censé attirer la colère des dieux sur la nation entière; car le prêtre consulté déclare que le dieu exige un *naudjia*, et le sacrifice d'un enfant devient alors indispensable.

On choisit toujours de préférence l'enfant d'un chef, parce qu'on suppose que cette offrande est plus agréable à la divinité; mais on a soin de ne prendre que ceux d'une mère d'un rang inférieur, pour éviter de sacrifier un enfant ayant le rang de chef. Du reste, le père lui-même est le premier à donner son consentement à de pareils sacrifices, dans l'intérêt public.

À la mort du Toui-tonga, ou souverain pontife, on immolait jadis sa première femme dans un *naudjia* solennel, afin que son corps fût enterré avec celui de son époux. Le roi Finau II abolit ce sacrifice à la mort du dernier Toui-tonga, qui avait épousé sa sœur.

48° Dans la Nouvelle-Zélande, lorsqu'un chef a été tué dans un combat, son corps est réclamé par le parti vainqueur, qui exige pareillement que sa femme lui soit livrée, si ce chef était marié. Lorsque les vaincus sont trop faibles, ils n'osent refuser ces demandes impératives. Alors la veuve est emmenée avec le corps de son mari, et mise à mort. Le corps du chef est alors livré aux prêtres et aux chefs civils, tandis que celui de sa veuve est abandonné aux femmes des prêtres et des chefs; car ces corps, étant taboués, ne peuvent être touchés par les personnes du peuple. L'ariki, ou grand prêtre, ordonne alors aux chefs de préparer le corps de l'homme pour leurs dieux; et la prêtresse, qui est aussi ariki, enjoint également aux femmes des chefs de préparer le corps de la femme. Ces corps sont en conséquence placés sur des feux, et rôtis; les arikis s'avancent alors, et prennent chacun un morceau de viande dans un petit panier qu'ils suspendent à deux bâtons plantés en terre, comme devant être la nourriture de leurs dieux, afin que ceux-ci aient la première part du sacrifice.

Tandis que ces cérémonies s'accomplissent, tous les chefs sont assis en cercle autour des corps, dans un profond silence, le visage couvert de leurs mains et de leurs nattes; car il ne leur est pas permis de jeter les yeux sur ces mystères. Pendant ce temps, les arikis font des prières et prennent de petits morceaux de la chair des sacrifices, qu'ils mangent avec recueillement. Quand les cérémonies sont terminées, les restes des corps sont distribués entre les chefs et les principaux guerriers, suivant leur nombre. Tous mangent de cette chair avec une satisfaction visible.

Quand un chef ou quelque personnage de distinction vient à mourir en temps de paix, les sacrifices humains ont lieu également. On immole sur son corps un ou plusieurs esclaves, suivant le rang du défunt. Mais nous ignorons si le but de ces sacrifices est

d'apaiser le *waidoua* (l'âme) du défunt, et d'arrêter l'effet de son courroux sur ceux qui lui survivent, ou bien de procurer au mort les moyens d'être servi dans l'autre vie. Les esclaves destinés à être offerts en sacrifice sont ordinairement assommés d'un coup de *méré*, par un parent du défunt, et celui-ci a soin de choisir le moment où sa victime semble ne pas se douter du sort qui lui est réservé. Pour diminuer l'horreur d'une telle action, les Néo-Zélandais ont soin de répéter que l'on choisit communément pour cet objet les esclaves qui ont commis quelque mauvaise action, ou bien ceux qui ne peuvent ou ne veulent point travailler. L'esclave qui a maudit son maître ne peut éviter d'être sacrifié ; car on croit que c'est l'unique moyen d'apaiser l'Atoua et d'échapper à la malédiction proférée par la malheureuse victime. Les corps des esclaves immolés à la mort des chefs, et en leur honneur, devraient être, à la rigueur, déposés près de ces derniers, et subir le même sort ; mais il arrive souvent que les sacrificateurs préfèrent les manger ; dans ce cas, ils cèdent probablement à leur sensualité plutôt qu'aux dogmes de leur religion.

SACRILÈGE. C'est la profanation d'une chose sainte. On donne particulièrement ce nom au vol commis dans un lieu sacré, et, chez les chrétiens, à la profanation des saintes hosties ou des vases sacrés. Dans un sens plus étendu, tout péché par lequel on viole les choses qui appartiennent à Dieu ou à la religion, est un sacrilège : comme la réception indigne des sacrements, les mauvais traitements indûment infligés à un clerc, l'incendie des églises, la profanation des reliques, des croix, des images, l'usurpation des biens de l'Eglise, etc. Le sacrilège a toujours été en horreur dans les différents cultes, et autrefois il était partout puni très-rigoureusement. En France, la loi du 20 avril 1825 avait décerné contre ce crime des peines très-sévères, mais elle a été abrogée au mois d'octobre 1830.

Le même mot, pris comme adjectif, désigne celui qui s'est rendu coupable de sacrilège.

SACRIMA. Les Romains appelaient ainsi l'oblation de raisin et de vin nouveau que l'on faisait à Bacchus, pour la conservation des vignes, des tonneaux et du vin lui-même.

SACRISTAIN, SACRISTE, officier ecclésiastique à qui sont confiés la garde et le soin des vases sacrés, des ornements sacerdotaux, du luminaire, et en général de tout le mobilier des églises, et particulièrement de la sacristie. Cette place ne devrait jamais être donnée qu'à des clercs constitués dans les ordres sacrés ; mais, dans un grand nombre d'églises, elle est maintenant confiée à de simples laïques.

Le *sacristain* du pape, qui prend le titre de *préfet*, est toujours un religieux de l'ordre des Hermites de saint Augustin, et il est fait évêque *in partibus infidelium*. Il a la garde de tous les vases d'or et d'argent,

croix, calices, encensoirs, reliquaires et autres choses précieuses de la sacristie du pape. C'est lui qui prépare l'hostie, et qui fait l'essai du pain et du vin, lorsque le pape célèbre pontificalement ou en particulier. Il a soin d'entretenir et de renouveler toutes les semaines une grande hostie consacrée, pour la donner en viatique au pape, à l'article de la mort : il lui donne aussi l'extrême-onction, comme étant son curé.

Quand le pape tient chapelle, son *sacristain* se range entre les évêques assistants, au-dessus du doyen, ou plus ancien auditeur de rote : c'est lui qui ôte et remet la mitre au pape, toutes les fois que cela est nécessaire, suivant les rubriques du pontifical.

Lorsque le pape voyage, le *sacristain* exerce une espèce de juridiction sur tous ceux qui l'accompagnent, et à cet effet il tient un bâton à la main. C'est lui qui distribue aux cardinaux les messes qu'ils doivent célébrer solennellement ; enfin il est chargé de la distribution des reliques, et signe les mémoriaux des indulgences que les pèlerins demandent pour eux et pour leurs parents.

SACRISTIE. La sacristie, appelée aussi *diaconie*, était autrefois un bâtiment considérable proche de l'église, où l'on conservait le trésor des vases sacrés : c'est pourquoi il n'y entrait que les ministres qui avaient droit de les toucher. On y gardait aussi les livres, les habits sacerdotaux, les autres meubles précieux, et quelquefois l'Eucharistie, dans une boîte enfermée d'une tour d'ivoire.

Les sacristies modernes ont la même destination, mais elles font corps avec l'église. Dans les paroisses rurales, elles sont trop souvent confondues avec le vestiaire, ce qui est un tort ; car les chantes et les laïques y venant prendre leurs habits de chœur, il est fort difficile d'y observer le recueillement exigé dans ce lieu sacré. Les sacristies servent quelquefois aux fonctions saintes, comme à certaines bénédictions, à la confession, à la préparation au sacrifice de la messe, et en certains cas aux baptêmes, aux mariages, etc.

SACRUM. Les anciens appelaient ainsi tout ce qui était consacré aux dieux, et que l'on déposait, pour plus de sûreté, dans les temples des dieux, qui étaient eux-mêmes des lieux sacrés qu'il était défendu de violer sous les plus grandes peines, ainsi que de toucher à ce qu'ils renfermaient. On appelait aussi *sacrum*, *sacra*, les sacrifices offerts aux dieux, et toutes les cérémonies de leur culte qui étaient du ressort du collège des pontifes, auquel Numa avait attribué l'intendance de tout ce qui concernait la religion.

— *Abstemium*, sacrifice sans libation de vin, que faisait, à la manière des Grecs, la reine *Sacrificula*, en l'honneur de Cérès, dans le temple que les Arcadiens avaient élevé à cette déesse sur le mont Palatin.

— *Ambarvale*. Voy. AMBARVALES.

un anniversarium ou **annuum**, était l'office qui se faisait tous les ans, à un marqué.

narium, sacrifice d'une chienne que l'on faisait dans le temps de la s, pour les biens de la terre.

munne, celui qui était offert à tous en général.

urionum, le sacrifice que chaque curie faisait pour sa curie, toujours suivi stin public.

pulsorium, celui que l'on faisait pour détourner les maux dont on était me-

mesticum, le même que celui qu'offrait le père de famille, et que l'on appelait aussi **familiare** ou **gentilitium**. Ces sacrifices étaient perpétuels dans les familles et les pères les transmettaient à leurs enfants.

manum, sacrifice pour les morts.

montanum, sacrifice qu'offraient les habitants des collines de Rome.

municipale, sacrifice qu'offraient les municipalités avant que d'avoir reçu le droit de bourgeoisie.

nuptiale, sacrifice qu'offrait la nouvelle mariée lorsqu'elle était entrée dans la maison époux. On immolait, entre autres animaux, une truie, symbole de la fécondité que l'on souhaitait à la mariée.

nocturnum, sacrifice nocturne que l'on faisait dans la cérémonie des noces, et que les Romains défendirent, à cause des superstitions qui s'y commettaient. Saint Augustin les rapporte dans la *Cité de Dieu* ; nous apprend que, dans la chambre de la nouvelle mariée, et en présence de tout le monde, on sacrifiait aux dieux Jugatinus, Priapus, Domicius, et à la déesse Mania. Dans l'intérieur, et après que le monde s'était retiré, les deux époux s'offraient aux déesses Virginensis, Prema, da, Vénus, et au dieu Priape, sur la duquel la mariée s'asseyait, avant de se retirer au lit.

regnum, sacrifice que l'on offrait aux vaincus transportés des villes conquises.

populare, sacrifice que l'on faisait pour le peuple.

privatum, sacrifice offert pour chaque particulier, ou pour une famille. **propitiarius**, sacrifice que l'on offrait pour obtenir un pardon ou à Sancus, pour obtenir un pardon. Macrobe dit que la coutume, de sacrifier, était de brûler ce qu'on ne pouvait manger.

exsolutorium, sacrifice fait par les auteurs d'un crime dont on ne pouvait approcher, si l'on ne se purifiait par quelque chose d'attaché.

oleum ou **statum**, sacrifice qui s'offrait tous les ans en un lieu marqué. (*Dictionnaire de la Fable.*)

-TRAN, pratique superstitieuse des Chinois, qui consiste à mettre deux vases sur la porte principale de la maison pour éloigner les mauvais esprits.

SAH, SADEH ou **SÉDEN**, nom de la sei-

zième nuit du mois de Bahman, que les Persans solennisent en allumant des feux, tant dans les villes que dans les campagnes. Les Arabes l'appellent par corruption **sadhak**, ou **Leilet el-wououd**, la nuit des feux.

SADBHAVASRI, déesse du panthéon hindou ; elle fut constituée, avec quatre autres déesses, protectrice de la ville de Pravara-sena, dans le Cachemire.

SADDER, un des livres sacrés des Mages ou Parsis ; son nom signifie les *cent portes* pour pénétrer dans le ciel. C'est un abrégé de théologie spéculative, pratique et cérémonielle. Cet ouvrage, au jugement d'Anquetil, n'est pas beaucoup plus ancien que sa traduction en vers persans, le **Sadder-Nazem**, qui parut en 1494.

Ce livre recommande surtout la charité, comme très-méritoire et capable d'effacer les péchés. Il veut qu'on obéisse aveuglément et sans restriction aux décisions du grand pontife. « Quelqu'excellentes et nombreuses que soient les bonnes œuvres d'un fidèle, si le souverain de la religion n'est pas content de sa soumission, ou si ses bonnes œuvres lui déplaisent, c'est comme si le fidèle n'avait rien fait. » Un des moyens qui rendent le fidèle infiniment agréable au souverain pontife, c'est de lui payer exactement les dîmes.

Il est ordonné, dans le même ouvrage, d'honorer la mémoire de ses père et mère et de ses autres proches parents ; chacun doit faire pour eux un festin funèbre au bout du mois ou de l'an. Il est recommandé de repasser les actions de sa journée, et de s'en repentir avant de se livrer au sommeil ; de tenir inviolablement ses engagements ; d'épargner autant que faire se peut, la vie des animaux, surtout des bœufs qui labourent, des brebis, des chevaux, des coqs ; de faire souvent pénitence, de s'examiner fréquemment sur les péchés que l'on a commis, et d'en faire confession devant le Destour ou l'Herbad, ou à leur défaut, devant un laïque vertueux, et, s'il ne s'en trouve pas de tel, de se confesser en plein jour, en présence du soleil. Il ordonne de détruire cinq sortes de reptiles nuisibles ; il défend de poser les pieds nus à terre, de peur de la profaner ; c'est pour la même raison qu'il est expressément interdit d'inhumer les corps morts.

Le respect pour l'eau n'est pas moins recommandé. Il faut éviter d'en faire usage pendant la nuit ; et, si l'on ne peut l'éviter, on doit l'employer avec beaucoup de précaution. Lorsqu'on met de l'eau chauffer, il faut laisser vide un tiers du vase, de peur qu'en bouillant elle ne se répande dans le feu.

Le saddar défend sévèrement la calomnie, le mensonge, l'adultère, la fornication, le larcin ; et comme on est continuellement exposé aux impuretés légales et aux péchés, il ordonne de fréquentes ablutions aux fidèles, et veut que chacun soit attentif à racheter ses péchés par des sacrifices de propitiation, analogues aux rites judaïques.

SADDUCEËNS, ou **SADUCËËNS**, hérétiques juifs qui commencèrent à répandre leur doc-

trine environ 260 ans avant Jésus-Christ. Leur nom vient de l'hébreu *sadoc*, qui signifie *juste*, ou plutôt d'un nommé *Sadoc*, disciple d'Antigone, qui avait succédé à Simon le Juste, grand prêtre des Juifs. Cet Antigone fut chef d'une secte particulière qui, par un excès de spiritualité, enseignait qu'il fallait rendre à Dieu un culte absolument désintéressé. « Ne soyez pas comme des esclaves, disait-il à ses disciples ; n'obéissez point à votre maître simplement en vue des récompenses ; obéissez sans intérêt et sans espérer aucun fruit de vos travaux. Que la crainte du Seigneur soit sur vous. » Ces maximes trouvèrent peu d'adhérents.

Sadoc, son disciple, ne pouvant s'accommoder d'une spiritualité si pure, et ne voulant pas cependant faire scission avec son maître, reçut sa maxime ; mais il l'interpréta dans un sens tout opposé : il en conclut qu'il n'y avait ni peines ni récompenses à attendre dans l'autre vie ; qu'il fallait faire le bien, éviter le mal en celle-ci sans aucune vue de crainte ou d'espérance.

Les Sadducéens étaient les épicuriens du judaïsme. Ils admettaient les saintes Ecritures, du moins les cinq livres de Moïse ; mais ils ne recevaient point la tradition qui en constatait l'authenticité et le sens ; ils s'arroyaient chacun le droit de les juger et de les interpréter d'après sa raison individuelle. Aussi, du moins avec le temps, finirent-ils par n'admettre, comme les Epicuriens, qu'un Dieu indifférent aux actions humaines ; par nier l'existence des anges, l'immortalité de l'âme, et par conséquent la résurrection, et par ne reconnaître d'autre félicité que celle des sens et de la vie présente. Ils n'étaient pas en grand nombre, ne formaient pas proprement une école, ne divulgaient point leur doctrine ; mais ils comptaient dans leur rang beaucoup de grands personnages ; c'étaient des riches, des heureux du siècle, qui, respectant au dehors la croyance publique, se faisaient chacun dans son cœur une doctrine conforme à ses désirs. Au ^{II}^e siècle avant Jésus-Christ ils formèrent un parti politique constamment opposé aux Pharisiens. Les règnes d'Hyrcan I^{er} et d'Aristobule I^{er} furent l'apogée de leur puissance. Nous les voyons, dans l'Evangile, s'unir avec les Pharisiens, leurs antagonistes, pour surprendre Jésus-Christ dans ses paroles et chercher le moyen de le discréditer parmi le peuple pour parvenir à le perdre. On dit qu'il y a encore aujourd'hui des Sadducéens parmi les Juifs ; mais ils sont considérés comme hérétiques, ce qui ne paraît pas avoir eu lieu autrefois.

SADHNA-PANTHIS, sectaires hindous appartenant à la branche des Vaichnavas. Ils tirent leur nom d'un boucher nommé Sadhna ; mais celui-ci ne tuait jamais d'animaux, il les achetait tout tués pour en vendre la chair. Un ermite, pour récompenser son humanité, lui fit présent de la pierre *Salagrama* ; et comme il l'adorait avec beaucoup de dévotion, Vichnou le combla de ses faveurs, et lui procura l'accomplissement de tous ses désirs. Dans un pèlerinage qu'il fit, la femme

d'un Brahmane étant devenue amoureuse de lui, il répondit à ses avances qu'une gorge serait coupée avant qu'il correspondît à sa passion. Celle-ci, ayant mal interprété ces paroles, trancha la tête de son mari. En conséquence de ce crime, Sadhna conçut pour elle une aversion encore plus grande. Dans son dépit, cette malheureuse l'accusa du crime qu'elle avait commis elle-même ; et comme Sadhna dédaigna de se défendre, il fut condamné à avoir les mains coupées ; ce qui fut exécuté, mais Vichnou les lui rendit. La femme se brûla sur le bûcher de son mari ; ce que voyant Sadhna, il s'écria : « La femme est un être indéfinissable, en voit une qui a tué son mari, et qui devient soti ; » cette phrase passa depuis en proverbe. — On ignore quelles sont les doctrines particulières des Sadhna-Panthis.

SADHS, sectaires hindous qui commencèrent à paraître vers l'an 1658 de notre ère, et furent fondés par *Birbhan*. Leur nom signifie *purs* ou *puritains* ; ils professent l'unité de Dieu. Birbhan passe pour avoir reçu une communication miraculeuse de *Sat-Gurus* (le directeur pur), nommé aussi *Oudaksh* (le serviteur du Dieu unique), et *Mahabhouk* (l'Ordre du Seigneur ou le Verbe de Dieu personnifié.)

« Les doctrines enseignées par le divin maître de Birbhan, dit M. Garcin de Tassy dans son *Histoire de la littérature hindoue*, furent communiquées aux hommes en *sakhi* et en *sakhi*, c'est-à-dire en stances hindi, détachées comme celles de Kahir. Elles sont réunies dans des manuels, et on les lit dans les assemblées religieuses des Sadhs. On a formé de leur substance un traité intitulé *Adi Upades*, c'est-à-dire les premiers préceptes. Dans ce traité, toute la doctrine sadh est réduite en douze commandements ou *ahimsa*, qui sont répétés sous plusieurs formes, mais dont on reconnaît toujours l'identité. M. Wilson les fait connaître dans son excellent mémoire sur les sectes hindoues. Je crois être agréable au lecteur en les reproduisant ici.

« 1. Ne reconnaissez qu'un Dieu qui vous a créé et qui peut vous anéantir, auquel aucun être n'est supérieur, et que seul, par conséquent, vous pouvez adorer. Il ne faut donc rendre aucun culte ni à la terre, ni à la pierre, ni au métal, ni au bois, ni aux arbres, ni à aucune chose créée. Il n'y a qu'un Seigneur et le Verbe du Seigneur. Celui qui aime le mensonge et pratique la fausseté, celui qui commet le crime, tombe en enfer.

« 2. Soyez humble et modeste. Ne placez pas vos affections en ce monde ; attachez-vous fidèlement au symbole de la foi ; évitez d'avoir des rapports avec ceux qui ne sont pas de votre religion ; ne mangez pas le pain de l'étranger.

« 3. Ne mentez jamais. Ne parlez jamais mal en aucun temps, ni d'aucune chose ; de la terre et de l'eau, des arbres et des animaux. Employez votre langue à la louange de Dieu. Ne volez jamais ni richesses, ni terre, ni animaux, ni leur pâture. Respectez la propriété d'autrui, et soyez content

vous possédez. Ne pensez jamais que vos yeux ne se fixent pas sur des indécents en fait d'hommes, de danses, de spectacles.

Ne tenez pas de mauvais discours, ne, si ce n'est les louanges du Créateur, ni contes, ni bavardage, ni de musique, ni chant, excepté ceux des hommes.

Désirez jamais rien, ni pour votre fait de richesses. Ne prenez pas autre. Dieu donne toutes choses : tout est en proportion de votre condition.

Qu'on vous demande qui vous êtes, que vous êtes des Sâdhs ; ne des castes ; ne vous engagez dans des controverses. Soyez fermes en foi, et ne mettez pas votre espoir en l'homme.

Ne portez pas de vêtements blancs, n'em- ployez ni collyre, ni opiat, ni *menh- tir* ; faites aucune marque sur le front, ni un signe distinctif des sectes sur le bras ; ne portez pas de chapelet, ni de ro- quetons.

N'avez ni ne buvez jamais au- cune enivrante, ne mâchez pas de épices, ne portez pas de parfums, ne fumez pas, ne mâchez ni ne sentez de l'o- r, ne tenez pas vos mains levées, et ne pas votre tête devant des idoles.

Ne commettez point d'homicide ; ne tuez personne ; ne donnez pas as- sés capable de faire condamner ; ne prenez rien par force.

Un homme n'aît qu'une femme, ne un seul mari ; que la femme soit homme.

Ne prenez pas le costume d'un men- sollicitiez pas d'aumônes, et n'ac- ceptez pas de présents. Ne craignez pas la mort et n'y ayez pas recours. Con- fiez-vous et n'ayez pas confiance. Les assem- blées pieuses sont les seuls lieux de salut.aluez ceux d'entre eux que vous aimez.

Que les Sâdhs ne soient pas supers- titieux aux jours, aux lunaisons, aux mois et aux figures des oiseaux et des arbres. Qu'ils ne cherchent que la gloire de Dieu.

« Soyons, par ce qui précède, que Dieu ou peut nommer les Unitaires adorent que le Créateur seul. Ils ont *Satkura*, ou l'auteur de la vertu, c'est-à-dire le vrai nom. A cause de cette expression qu'ils appli- quent à la divinité, on les nomme quelque- fois ; mais cette dénomination s'ap- plique également à une autre secte. Leur culte est extrêmement simple. Ils rejettent toute forme d'idolâtrie. Ils ne vénèrent pas plus que les autres rivières. Toute forme de serment leur est défendue. Ils ne jurent et ne prêtent pas serment. Ils se servent de tous les usages de luxe, tels que

tabac, hétel, opium et vin. Ils n'assistent ja- mais aux spectacles des bayadères.

« Les doctrines des Sâdhs dérivent évi- demment de celles de Kabîr, de Nânak, et d'autres philosophes religieux de l'Inde, avec l'addition de quelques principes du christianisme. Toutefois, quant à leurs notions sur la constitution de l'univers, sur les divinités inférieures, et sur le mukti, ou délivrance de la vie corporelle, ils pensent, selon M. Wilson, comme les autres Indiens.

« Ils n'ont pas de temples, mais ils s'as- semblent, à des époques fixes, dans des mai- sons ou dans des cours. Leurs réunions ont lieu à la pleine lune. Toute la journée se passe dans des conversations intéressantes. Au soir, ils prennent ensemble un repas fra- ternel, et ils passent ensuite la nuit, en réci- tant des stances attribuées à Birbhân ou à son maître, et des poèmes de Dâdu, de Nâ- nak et de Kabîr. »

Les villes où il y a le plus de Sâdhs sont Dehli, Agra, Jaipur, Farrukhâbâd. Ils tien- nent une grande réunion annuelle dans une de ces villes.

SADHYAS, ordre de saints ou divinités inférieures du panthéon hindou. Ils durent le jour et leur nom à Sadhya, fille de Dak- cha, et épouse de Dharma et de Manou. D'après les livres indiens, ils sont resplen- dissants d'or et de pierreries ; égaux au so- leil, ils illuminent tout l'horizon, et ils se présentent pour combattre les Daityas ou dé- mons, munis d'armes irrésistibles, accom- pagnés des Gandharvas et d'une foule de dieux qui éblouissent les yeux par leurs diverses émanées de leurs corps, de leurs armures et de leurs bannières. Cette descrip- tion pourrait les faire prendre pour des dieux astronomiques.

SADIAIL ou **SADIEL** ; c'est, suivant les Musulmans, l'ange qui gouverne le troisième ciel. Il est aussi chargé d'affermir la terre, qui serait dans un mouvement continu, s'il n'avait soin de la contenir avec son pied.

SADIK, officier du Dalai-lama, qui est spécialement attaché à sa personne ; c'est lui qui reçoit immédiatement les ordres du souverain pontife, et les transmet aux fon- tionnaires subalternes. C'est à lui qu'il faut s'adresser quand on veut faire parvenir une requête ou un présent au grand Lama. Il sert lui-même ce dieu incarné, pose les plats sur sa table, et lui verse son thé, dont il boit toujours une gorgée avant de le lui pré- senter. Il est son trésorier et son maître de garde-robe. Il préside en outre à tous les arrangements nécessaires pour la célébration des fêtes religieuses, et, à ce titre, il oc- cupe une place importante dans la hiérar- chie sacerdotale.

SADIQUIASONADA, personnage mytholo- gique des Muyscas de la province de Soga- moso en Amérique, qui le regardaient com- me leur législateur. Son nom signifie *notre ancêtre* et *notre père*. Voy. БУДОВНОЕ.

SADIS, ordre de religieux musulmans, fondé par Saad ed-din Djebawi, mort à Djéba,

aux environs de Damas, l'an 736 de l'hégire (1335 de J.-C.).

Ils passent pour avoir la faculté d'opérer des miracles. On lit dans les institutions de cet ordre, que leur fondateur, coupant du bois dans les environs de Damas, y trouva trois serpents d'une longueur énorme, et qu'après avoir récité quelques prières et soufflé sur eux, il les prit vivants, et s'en servit comme d'une corde pour lier son fagot : de là la prétendue vertu que possèdent les scheikhs et les derwischs de cette société, de découvrir les serpents, de les manier, de les mordre, et même d'en manger sans le moindre accident. Leurs exercices consistent à se balancer assis et ensuite debout, mais en changeant souvent d'attitude, et en redoublant leurs agitations, jusqu'à ce que, épuisés de fatigue, ils tombent sur le carreau sans mouvement et sans connaissance. Alors le scheikh, assisté de ses vicaires, n'emploie d'autre moyen pour les tirer de cet état d'anéantissement, que celui de leur frotter les bras et les jambes, et de leur se aller à l'oreille les paroles sacrées, *La ilah ill' Allah*. Il n'y a de dieu que Dieu.

SAGA et MERWA, station du pèlerinage de la Mecque ; ce sont deux petites buttes à 300 pas l'une de l'autre ; les pèlerins y font sept tours d'un pas inégal, et comme s'ils cherchaient quelque chose, pour représenter, disent-ils, l'embarras et l'inquiétude d'Agar durant la soif de son fils, et la peine avec laquelle elle cherchait de l'eau.

Lorsque le pèlerin est monté sur la colline de Saka, il se tourne vers la Kaaba, lève les mains au ciel, et récite ces prières : « Dieu très-grand ! Dieu très-grand ! Il n'y a de dieu que Dieu ; Dieu très-grand ! Dieu très-grand ! A Dieu soit la gloire !.... Il n'y a de dieu que Dieu. Il est seul, il est unique ; il n'y a point d'association en lui. L'univers entier est à lui. Les louanges sont pour lui. C'est lui qui donne la vie ; c'est lui qui donne la mort. Il est le Dieu vivant et immortel. La félicité est entre ses mains, et sa puissance s'étend sur toutes choses. Il n'y a de dieu que Dieu. Ne rendez de culte à nul autre qu'à lui. Soyez les adorateurs de sa loi et de sa doctrine, et ne vous laissez jamais corrompre par les discours pervers des infidèles. » En parcourant sept fois l'espace compris entre Saka et Merwa, le pèlerin répète les mêmes prières, puis il ajoute : « O Dieu ! fais-moi miséricorde, et efface les péchés que tu connais en moi. O Dieu très-saint et très-clément ! »

SAGA, déesse de la mythologie Scandinave ; on dit qu'elle présidait à l'histoire.

SAGAD-ZAWA, un des dieux qui, suivant les Péruviens, gouvernait le ciel avec Atagoujou.

SAGAN ou SÉSAN, nom que les Hébreux donnaient au vicaire ou lieutenant du souverain pontife, qui suppléait à son office, et en remplissait les fonctions lorsque celui-ci était absent ou qu'il lui était arrivé quelque accident qui le mettait hors d'état de les faire en personne, ce dont on trouve des

exemples dans l'historien Josèph. Ils croient que l'office de ces Sagan ancien parmi eux, et ils avancent qu'il était Sagan d'Aaron. Le Talmuque, pour devenir grand prêtre, devait paravant passer par l'office de Sagan. On se tenait, dans les cérémonies, à la droite du souverain pontife avec un mouchoir, et l'aidait à l'autel.

SAGARA : 1^o Personnage mythique de la cosmogonie hindoue ; c'est le nom qu'on donna à la mer, appelé sanscrit. Il était fils de Vahoukara, roi d'Ayodhya. Nous empruntons ce nom à M. Langlois. « Ayant fait un *aswamedha* ou sacrifice de cheval, il avait, suivant le rite essentiel de cette religion, mis le coursier à l'épreuve. Il fut enlevé par les serpents du roi envoya 60,000 fils qu'il avait eus d'une femme Soumati, pour reprendre le coursier. Leurs efforts, quoique inutiles, cependant les dieux et les asourent victimes de leur zèle. Après avoir pénétré dans les régions souterraines, ils trouvèrent le cheval qui paissait auprès de Kapila, incarnation de Vishnou. Sagaras l'accusèrent d'être le voleur. Kapila irrité les réduisit à l'épreuve d'un souffle de ses narines. Après avoir vaincu d'Asamandja, et petit-fils de Sagaras, il fut enlevé par une autre femme Késini, découvrit les restes de ses oncles, et apprit que son oncle, que les eaux du Gange nécessaires pour leur procurer la vie, étaient dans le ciel. Ni Sagaras, ni ses frères, ne furent capables de faire descendre le Gange : ce fut réservé au fils et successeur de Dharma, qui, par ses austérités, obtint de Brahmâ, Ouma, leur pouvoir, le Gange fut forcé de descendre sur la terre en suivant Bhagura, la mer, et ensuite au Patala, où de ses ancêtres furent lavées par lui. De là le Gange fut nommé *Bhagura* en mémoire de ce prince, et la mer fut nommée Sagaras et de ses oncles. Il avait été ainsi nommé, parce qu'il avait porté en naissant un poison qui avait tué sa femme, rivale de sa mère, lui avait enlevé son fils. »

2^o Sagaras est aussi le nom d'un dieu de la théogonie bouddhiste. Il tient le septième rang parmi les dragons qui peuplent les eaux. « Sa forme, dit M. Clavel, est celle d'un être fantastique que les Chinois appellent *dragons*. Les traits de serpents à la tête de sainteté, il s'est élevé au-dessus de la terre. Son influence est douce. C'est lui qui déploie les nuages et qui pourvoit à ce que la pluie soit sur tous les points de la terre, besoins des hommes. On le voit souvent assister aux assemblées de la divinité dont il protège la loi et les sectes. Là où il réside est d'une extrême sainteté. Là sont conservés des livres

les trois volumes de l'ouvrage *Sou-King*, et d'autres encore, contiennent autant de vers, d'atomes dans dix grandes d'univers, et autant de chapitres pour compter d'atomes dans l'ipras. Sagara a dans sa dépendance un nombre immense de na-

se reproduisent de quatre manières ou d'un œuf, ou d'une humidité, ou par transformation la place qu'ils occupent ailleurs appelée par les Chinois *tchast* - à dire troupe de cerfs. A toutes les autres intelligences ils jouissent de la faculté de se transformer. Cependant ils ne jouissent de ce privilège ni à leur naissance, ni au moment où ils meurent, ni dans celui où ils sont annihilés, ni lorsqu'ils sont plongés dans l'eau. Trois graves périls auxquels ils sont exposés les préoccupent sans cesse : le contact du sable échauffé, l'effet de consumer leur peau, leurs chairs, et d'affecter douloureusement leur charpente osseuse ; ils n'ont pas à craindre les tempêtes, parce que, lorsqu'ils sont renversés, ils perdent leurs ornements dont ils sont couverts, et seraient réduits à une nudité ; enfin, c'est toujours avec eux que sortent de leurs palais pour aller au milieu des flots, car il leur faut que l'oiseau Garouda, protecteur de la race, se jette sur les nagas et ne les dévorât impitoyable-

ments sacrés des Scandinaves. Le nombre de trente-sept, dont treize sont consacrés à la théogonie et de la cosmogonie ; les exploits attribués aux héros ; les trois autres, de dogmatique morale. Leur réunion forme l'ancien *Voy. Edda*.

SAGAVARD, bonnet de drap d'or terminée en pointe arrondie, surmontée d'une boule, les prêtres arméniens portent un bonnet de ce genre, et en quel- que sorte sacrifié. Lorsque le prêtre va à la sacristie les habits du saint. Il dit, en mettant le sagavard sur sa tête : Mettez, Seigneur, sur ma tête ce bonnet pour combattre la force de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel appartiennent la gloire, la sainteté, l'honneur, maintenant et à jamais les siècles des siècles. Amen. Les Mongols désignent par ce nom la secte des bonnets rouges, qui a considérablement diminué depuis la suppression de la secte des bonnets jaunes par Zongkhahpa. La différence de cette secte est moins dans la doctrine que dans leurs coutumes et leur hiérarchie. Ainsi les classes des bonnets rouges ne sont pas

obligées à garder le célibat. Cette secte fut établie par Sagdja-Bandida, dans le xiii^e siècle de notre ère.

SAGESSE (LA), nom d'un des livres deutérocanoniques de l'Ancien Testament, ainsi nommé parce qu'il traite de la sagesse créée et de la sagesse incréée, et parce qu'il propose de sages règles de conduite aux rois, aux grands et aux juges de la terre. On ignore quel est l'auteur de ce livre : plusieurs l'attribuent à Salomon, dont il porte le nom dans le texte grec. Cependant ce n'est pas le sentiment général ; mais on pense qu'il a pu être rédigé sur un original de ce prince que nous n'avons plus, et qu'il contient un grand nombre de ses pensées et de ses maximes. Si la Sagesse a été originairement écrite en hébreu, il y a longtemps que ce livre est perdu ; c'est pourquoi il ne fait point partie du canon des Juifs, et il a été en conséquence rejeté par les Protestants. Cependant les rabbins le citent avec éloge.

Le livre de l'Ecclésiastique est aussi connu sous le nom de *la sagesse de Jésus, fils de Sirach*.

SAGESSE (FILLES DE LA). Cette communauté religieuse, dont le siège est à Saint-Laurent-sur-Sèvre, fut fondée, en 1703, par le vénérable Grignon de la Bacheleraie de Montfort-la-Canne, pour le service des hôpitaux et des écoles charitables pour les enfants pauvres. Ayant la révolution, elles n'étaient guère répandues que dans la Bretagne et le Poitou ; encore leurs communautés furent-elles dispersées en 1793, leurs maisons détruites, et les religieuses qui ne purent se cacher furent massacrées. Mais dans la campagne de 1800, n'ayant plus de maisons ni d'hôpitaux, elles allèrent chercher dans les camps des malades et des blessés à soigner ; elles passèrent les Alpes avec nos armées, et on les vit, sur le champ de bataille de Marengo, secourir les soldats français jusque sous le feu de l'ennemi. La reconnaissance des braves récompensa leur humanité, et on dit que, dans les marches pénibles, les vainqueurs de l'Italie les portaient sur des brancards à travers les chemins rocailleux de l'Apennin. Napoléon, qui avait su apprécier la conduite des filles de la Sagesse, leur accorda une dotation de 12,000 francs, dont elles jouissent encore aujourd'hui, et qui a servi à rétablir leur institut. Cette communauté compte aujourd'hui plus de 1400 religieuses distribuées en 125 établissements : hôpitaux de tous genres, civils, militaires et maritimes ; maisons d'instruction, de travail, de retraite et de détention ; écoles de sourds-muets ; aucune œuvre de charité ne leur est étrangère, et partout leurs vertus et leurs succès sont chaque jour appréciés de plus en plus. — Leur costume se compose d'un vêtement gris, d'une cornette blanche, et d'un grand manteau noir dont elles sont entièrement enveloppées quand elles sortent. Elles ont des sandales aux pieds et un crucifix sur la poitrine.

SA-GIOVARI, c'est-à-dire *calvaire* ; nom que les Mingréliens et les Géorgiens donnent

à de petites églises ou chapelles qu'ils ont chez eux pour la plupart, et dans lesquelles ils vont faire quelques prières.

SAGOTRAKAVOCHNA, dieu hindou, né du sang qui découla d'une tête coupée de Brahma. Il est doué de cinq cents têtes et de mille bras.

SAHABA, nom que les Musulmans donnent aux compagnons de Mahomet, c'est-à-dire à tous ceux qui ont conversé avec lui et qui ont combattu sous ses ordres. *Voy.* АШАВ.

SAHADJANYA, nom d'une apsara ou nymphe céleste dans la mythologie hindoue.

SAHÉRA. C'est, suivant les Musulmans, une des couches concentriques du globe terrestre; elle se trouve au-dessous de celle qui est foulée et battue par les hommes et les animaux; ils disent que Dieu a destiné cette surface intérieure aux assises du jugement dernier.

SAI, nom des bonzes de la Cochinchine. Ils portent un bonnet rond de la hauteur de trois pouces, derrière lequel pend un morceau de la même étoffe et de la même couleur, qui leur descend jusque sur les épaules. Ils ont au cou un chapelet composé de cent grains, et portent communément à la main un bâton, au sommet duquel est une figure d'oison. Ils logent auprès des pagodes, et lorsque les dévots viennent apporter des offrandes, ce sont eux qui les présentent aux simulacres. En faisant cette cérémonie, ils se prosternent et brûlent de l'encens. Le dévot donne ensuite au sacrificateur un peu de riz ou quelque autre chose de peu de valeur, ce qui est à peu près le seul revenu des bonzes; c'est pourquoi ils sont fort pauvres pour la plupart.

SAI-IN, titre des prêtresses dans le Japon. Cette dignité fut créée, l'an 810 de notre ère, par le cinquante-deuxième Dairi, en faveur de la plus jeune de ses filles, qui fut établie prêtresse du dieu Kamo-no mio sin.

SAI-KOU : 1^o autre titre des prêtresses dans le Japon; il fut créé l'an 5 avant Jésus-Christ.

Parmi le grand nombre de prêtres attachés au service des temples de la province d'Izé, on trouve toujours une fille de Dairi comme prêtresse, et portant le titre de *Sai-Kou*. Si le Dairi n'a pas de fille, il envoie une de celles du Kouanbak, ou de quelqu'un de ses proches parents.

* *Nou-Kou* est aussi le nom des prêtres des divinités inférieures, adorées par les Chinois établis à Batavia.

SAI-NO-KAVARA, purgatoire où sont confinées les âmes des petits enfants, suivant la croyance des Japonais. Il est situé dans le lac Fakone, et il est marqué par un monceau de pierres en forme de pyramide. Les passants peuvent les soulager en jetant dans l'eau des papiers que leur fournissent les prêtres à prix d'argent. Lorsque l'eau a effacé les noms des dieux et des Kamis qui sont inscrits sur le papier, les âmes des enfants éprouvent un soulagement sinon une rédemption

1^o c'est le nom que donnent les Chinois divin, suscité de Dieu pour

la rédemption de l'univers; en que leurs livres sacrés en rappent peut s'empêcher de convenir qu'Chinois ont puisé ces traditions pure, et que leur *Saint*, si impartial et attendu, n'est autre que le Désiré des nations. *Voy.* quel ces témoignages au mot *Christ* nous croyons devoir ajouter ici de la doctrine des Kings et de ces écrivains chinois sur cet objet. Ce résumé est emprunté à anonyme, publié pour la première fois dans les *Annales de philosophie chrétienne*.

« 1^o Le Saint existait avant la terre; il est l'auteur, le créateur du ciel et de la terre, c'est lui qui sert; il a une connaissance commencement et de la fin. 2^o grand et d'une majesté si haute moins une nature humaine se notre, mais exempte d'ignorance et du péché. Ces avantages sont prérogative de sa naissance: il est avant qu'il vint au monde; pour il est appelé *Tchi-jin* ou l'homme placé au plus haut degré de l'humanité le genre humain a dans sa modèle le plus accompli des plus vertus, et il n'y a que lui qui sacrifier au souverain empereur du monde. 3^o Il est intimement uni avec la raison suprême souveraine vérité et avec le ciel, il est appelé *Thien-jin*, l'homme l'homme céleste. 4^o C'est lui qui blir l'ordre et la paix dans l'univers conciliant le ciel avec la terre; il du comme l'auteur d'une loi qui le bonheur du monde: cette loi tout, et soumettra tout de l'un à tout ce qui pense, tout ce qui respire ce que le soleil éclaire lui sera

Ce n'est pas seulement la gloire, la majesté, l'empire de ce Saint que l'on a posés dans ces anciens livres, mais quelques traits qui ne peuvent que l'idée d'un Messie souffrant tra, disent ces livres, dans le monde le monde sera enveloppé des ténèbres de l'ignorance et de la mort lorsque la vertu sera oubliée et les vices domineront: il sera parmi les hommes ils ne le connaîtront pas; si le Saint pas, le grand voleur ne cessera de le Saint, déchirez-le en pièces, le voleur en liberté; rompez les barreaux des fers, tout sera dans la tranquillité publique sera rétabli se chargera des ordures du monde le seigneur et le maître des hommes Saint ne sera point malade, mais nos maladies sur lui afin de nous guérir. Celui qui portera les malheurs sera le maître de l'univers. »

Enfin, c'est ce Saint qui est le principe; c'est à lui, en tant que le *Chang-ti*, dont il exécute les desseins se rapportent les Kings; ces ouvrages

à parler en général, comme son
oglyphique, et ce que nous ve-
dre n'en est qu'un petit échan-

SAINTS.

Le), partie du tabernacle, et plus
ple de Salomon, qui était située
ctuaire et le parvis. Dans le ta-
saint était séparé du sanctuaire
attaché à une rangée de quatre
dans le temple, par une mu-
ne d'ais de cèdre, couverte de
de chérubins et de palmiers de
La porte par où l'on entrait du
le sanctuaire était de bois d'oli-
me de lames d'or, et décorée,
aste, de chérubins et de palmiers.
saint avec une chaîne d'or, et l'au-
tendu un voile précieux, tissu
des couleurs, qui se déchira de
depuis le haut jusqu'en bas, à la
ous-Christ. Les murs du saint
verts des mêmes ornements que
ctuaire. Dans le saint du taber-
placés l'autel des parfums, ou
la table des pains de proposition
ier d'or. Salomon fit mettre dans
temple cinq autels pour les par-
tables pour les pains de propo-
ix chandeliers d'or, de manière
un chandelier entre chaque au-
ue table. Deux fois par jour, le
soir, un prêtre pénétrait dans le
offrir de l'encens, allumer ou
lampes.

des saints était un des noms que
au sanctuaire. Voy. SANCTUAIRE.
EROIX (CHEVALIERS DE LA), ordre
ntué par le premier roi de Congo
le christianisme. Il se maintint
avec éclat; nous doutons cepen-
siste encore.

Ê, qualité ou état d'un homme

été est une des propriétés de la
glise. L'Eglise est sainte en Jé-
son chef, qui est la source de
té; sainte en son sacrifice, qui
par et le plus excellent qu'il soit
offrir à Dieu; sainte dans la pro-
ses dogmes et de ses maximes;
en professer qui ne soient propres
sainte en ses sacrements; elle
avoir qui puissent souiller l'âme,
qui soient inutiles à sa sanctifica-
dans sa soumission aux pasteurs,
professe et qu'elle n'exige que
rendre l'hommage de l'obéissance
visible; sainte dans ses membres,
and nombre sont justes et en état

même chinois du Ju-Kiao définit
sainteté, d'après le P. Le Gobien :
le sage doit se proposer est uni-
bien public. Pour y travailler
il doit s'appliquer à détruire ses
sans quoi il lui est impossible
la sainteté, qui seule le met en
gouverner le monde et de rendre les

hommes heureux. Cette sainteté consiste
dans une parfaite conformité de ses pensées,
de ses paroles et de ses actions avec la droite
raison... Les passions troublent la tranquillité
de l'esprit : il faut en retrancher la trop
grande vivacité; il faut empêcher qu'elles
ne soient l'effet d'un emportement outré de
la cupidité. »

3° La sainteté, d'après les Bouddhistes, con-
siste dans l'absence des passions. L'homme,
suivant leur doctrine, a en lui-même trois
passions qui sont la source de tous les dé-
pérîtes, savoir : la concupiscence, la colère
et l'ignorance. Les trois passions qui leur
sont opposées se nomment principes des mé-
rites. Celui qui suit le principe bon prati-
que le bien et est un saint; celui qui au con-
traire obéit à l'influence du principe mauvais
fait le mal et devient prévaricateur. L'in-
fluence des œuvres bonnes et mauvaises est
comme un grand agent qui distribue en sou-
verain le bien et le mal, les récompenses et
les châtements. Le bonheur et le malheur
des êtres, quels qu'ils soient, découle de cette
source. Or comme, suivant les Bouddhistes,
l'existence est nécessairement accompagnée
de peines, même dans les états supérieurs à
l'humanité, il s'ensuit que pour être délivré
des vicissitudes de l'existence, il faut tendre
continuellement à parvenir au repos absolu,
qui est le *nirvana*, ou la cessation de l'être.
Mais pour arriver à ce but, il faut détruire
en soi les deux principes qui produisent les
différentes phases de la métempsycose et oc-
casionnent le plaisir et le déplaisir, c'est-à-
dire qu'il faut arracher du cœur la concupis-
cence et ses deux compagnes, ainsi que ce
qui lui est diamétralement opposé; par là
on coupe la racine de l'influence du bien et
de l'influence du mal. Lorsque ces deux in-
fluences n'ont plus d'action, il n'y a plus de
raison possible pour jouir d'aucune félicité
ni pour éprouver aucun malheur. Mais un
être ne pouvant exister sans ressentir du
plaisir ou de la peine, il en résulte que la
suprême félicité consiste dans l'absence de
tout sentiment, même de celui de l'existence.
Ainsi, dans ce singulier système, ce que
nous appelons sainteté, vertu, n'est qu'un
état très-imparfait; et la sainteté bouddhique
doit consister dans une complète indifférence
pour la vertu et pour le vice, dans l'absence
des mérites et des démérites.

4° Le titre de *Sainteté* est un de ceux que
l'on donne au souverain pontife. En parlant
de lui on dit *Sa Sainteté*; et en lui adressant
la parole : *Votre Sainteté*, ou *Très-Saint Père*.
Ce titre était autrefois donné indifféremment
à tous les évêques. Plusieurs souverains ont
pris également la qualification de *Sainteté*
au lieu de celle de *Majesté*, entre autres les
empereurs de Constantinople, et même quel-
ques rois d'Angleterre.

SAINTS. 1° Tous ceux qui mènent une
vie conforme à la loi de Dieu, qui tendent à
lui plaire dans toutes leurs actions, et qui
font tous leurs efforts pour se préserver du
péché, peuvent être appelés *saints* sur la
terre; c'est en ce sens que les fidèles sont

et élever la créature au-dessus de son que de dire qu'elle a quelque chose de ces choses par la lumière lui en communique. L'exemple des anges le justifie clairement, Dieu même dédaigné de leur découvertes futures, quoiqu'elles semblent plus particulièrement réservées à l'ange. Au reste, jamais aucun ange ne pensa que les saints connussent même nos besoins, ni même les besoins auxquels nous leur faisons des prières. L'Eglise se contente d'enseigner toute l'antiquité, que ces prières sont profitables à ceux qui les font, soit qu'ils les apprennent par le ministère des prêtres, qui, suivant le témoignage de l'Écriture, savent ce qui se passe parmi les anges établis par l'ordre de Dieu, soit qu'ils soient pour concourir à l'œuvre de Dieu, soit que Dieu même leur fasse connaître ses desirs par une révélation particulière, soit enfin qu'il leur en découvre dans son essence infinie, où toute chose est comprise. »

Le même et dernier acte du culte des saints peut-être le principal des trois, est de prendre les saints pour ses modèles. On ne peut douter que cet acte ne descende, pour ainsi dire, du ciel, pour y remonter. Car pour se modeler sur les saints? C'est, parce qu'on les regarde comme la cause de leur ressemblance avec Dieu, de l'autre, on veut, en les imitant, comme eux, semblable à

ils sont innombrables; les martyrs, l'histoire ecclésiastique, les hagiographes, les calendriers, en citent une multitude infinie. On a institué des fêtes particulières pour honorer la mémoire de ceux qui se sont illustrés dans la foi, et qui ont brillé dans les différentes époques, mais dans l'impossibilité de les tous et de leur assigner à chacun une fête particulière, l'Eglise a institué une fête dans laquelle on honore simultanément tous les saints connus de Dieu. C'est la *Fête de tous les saints* ou simplement *Toussaint*. On la solennise le 1^{er} novembre.

Les musulmans ont aussi leurs saints à qui ils adressent des prières et qui leur servent de modèles. Mahomet dit à leur sujet, dans le chapitre de Jonas : « Les saints de Dieu ne craignent rien; ils sont à l'abri de toute affliction, parce qu'ils ont une vraie foi, et qu'ils ont vécu selon la loi, obéissant exactement à Dieu, dont ils ont la récompense en ce monde et en l'autre. » Ils honorent comme saints les prophètes de Mahomet, et la plupart des compagnons de ce prétendu prophète, les douze imams, et tous ceux qui sont distingués par leur piété et leur sainteté dans toutes les classes de la société. Les derniers, dont la mémoire est le plus honorée parmi les Turcs, sont le

scheikh Obaid-Allah et Maulana Djami, regardés comme de grands thaumaturges, l'un dans le Samarcand et l'autre à Bokhara; le scheikh Mohi-ed-din, en Syrie; Khodja Ahmed Nessefi, le plus grand saint du Turkestan, et l'auteur de ces paroles érigées depuis en maxime politique : *Tout souverain, tout ministre en place doit être Moïse au dedans et Pharaon au dehors*; Khodja Behai-ed-din Nakchibendi, à qui l'on est redevable de cet adage : *L'extérieur pour le monde, l'intérieur pour Dieu*; Welid Eyoub, le premier de tous les saints de Constantinople, etc., etc. On honore en outre les Sept-Dormants et saint George. Cependant les musulmans orthodoxes ne rendent aucun culte à ces saints, et ne les invoquent jamais. Il n'en est pas de même des Schiites, qui font des pèlerinages aux sépultures d'Ali, d'Hoséin, de Riza et des autres imams. Les musulmans de l'Inde vénèrent aussi d'une manière particulière plusieurs saints personnages, tels que Goga, dans le Douab; Abd-el-Kader, à Bagdad; sultan Sarwar, à Balouch; Dariai, à Dépal-dal; Coth-ed-din, à Coutoub; Zakaria et Farid-ed-din, dans le Moultan; Calender, près de Dehli, etc.

SAINT-SIÈGE, nom que l'on donne au patriarcat de l'Eglise de Rome, qui a la primauté d'honneur et de juridiction sur toutes les Eglises du monde entier. Cette expression est souvent prise comme synonyme de cour de Rome et même de souverain pontife; c'est ainsi que l'on dit *un décret du Saint-Siège*; *le Saint-Siège apostolique a décidé*, etc.

SAINT-SIMONISME (1). Le comte Henri de Saint-Simon était de la famille du célèbre duc de Saint-Simon, connu par ses mémoires. Comme son aïeul, il tenait singulièrement à la noblesse de sa famille, qu'il soutenait descendre de Charlemagne, selon que l'ont dit plus d'une fois ses disciples. Dans sa jeunesse, il suivit la carrière des armes, et fut un de ceux qui, avec Lafayette, allèrent défendre l'indépendance américaine. Revenu en France après les troubles politiques, il se livra à diverses spéculations sur le papier-monnaie. Ses affaires n'ayant pas réussi, il tomba dans la misère, puis dans le désespoir, et tenta de se suicider; mais sa blessure ne fut pas mortelle, il en fut quitte pour la perte d'un œil. Alors il se mit à composer différents ouvrages sur la politique, la morale et l'industrie. Autour de lui se groupèrent quelques jeunes gens auxquels il faisait part de ses idées. Toutefois, dans ses ouvrages comme dans ses discours, Saint-Simon était très-loin de s'annoncer comme un dieu, ou même comme un révélateur; il ne se donnait que comme l'analogue de Socrate, et quoiqu'il appelât une explication nouvelle de la doctrine du Christ, il n'avait point abjuré le christianisme. Aussi, plusieurs de ses disciples ont-ils fait bon marché de sa réputation, et ont-ils avoué que Saint-Simon,

(1) Extrait de l'histoire du Saint-Simonisme, insérée dans les *Annales de Philosophie chrétienne*.

comme *industriel*, s'était ruiné; comme *peintre*, s'était épuisé à prendre toutes les formes, sans réussir jamais à frapper les esprits; qu'enfin, comme *moraliste*, il s'était suicidé. Quoi qu'il en soit de sa conduite ou de ses ouvrages, l'influence de Saint-Simon fut à peu près nulle durant sa vie, et il mourut presque ignoré, le 19 mai 1825.

Cependant le petit nombre d'amis qu'il avait réunis autour de lui voulurent essayer d'exploiter quelques idées positives, exposées dans ses ouvrages, ou dont il les avait entretenus en particulier, et fondèrent, vers la fin de la même année, un journal intitulé *le Producteur*, dans lequel ils cherchèrent à régulariser un système.

Les principes fondamentaux de cette doctrine étaient que le genre humain avait passé d'abord par une ère de *théologie* et de *poésie*. Alors c'était l'*imagination* qui régnait sur les hommes; puis était venue une ère de *philosophie* ou d'*abstraction pure*; ce qui fut le règne de la *pensée*. L'ère qui commençait à poindre était celle de la science des choses *positives*, le règne de la *réalité*. Quant aux idées religieuses, ils soutenaient que ces idées, si salutaires à des époques déjà fort éloignées, ne pouvaient plus avoir, dans l'état viril actuel de la raison humaine, qu'une influence rétrograde; qu'ainsi il fallait se hâter de les remplacer par des idées positives. Car, à leurs yeux, il était impossible d'obtenir une véritable rénovation des théories sociales, et, par cela, des institutions politiques, autrement qu'en élevant ce qu'on appelle les *sciences morales et politiques* à la dignité de *sciences physiques*; et cela par l'application convenable de la méthode positive fondée par Bacon, Descartes, etc.

Bientôt cependant la désunion se mit parmi les rédacteurs. Ceux qui, dans la suite, formèrent la famille saint-simonienne, trouvaient que les autres s'occupaient trop exclusivement de questions *matérielles et positives*; qu'ils laissaient un vide; qu'ils avaient oublié de regarder une des faces de la *nature*, et la face la plus noble et la plus belle, celle de l'*amour* ou de la *femme*. Ils prétendaient que la religion des *Producteurs* était trop exclusivement pour l'homme, et qu'il en fallait une qui fût pour l'homme et pour la femme. En conséquence, supposant que le christianisme était mort (ce qu'au reste tous les Producteurs supposaient aussi), ils entreprirent de le remplacer par une religion nouvelle. De là la transformation du *Producteur* en *Organisateur*, dont la mission devait être d'introduire l'élément religieux dans la science positive. Aussi les rédacteurs prirent-ils dès l'abord un ton mystique et inspiré. Dieu, le sentiment religieux, la conscience, l'inspiration, l'humanité, la révélation personnelle, étaient les mots qui leur étaient le plus familiers. Bientôt, s'apercevant qu'une religion sans hiérarchie, sans prêtres, n'était pas viable, ils se partagèrent en *apôtres* et *disciples*, *pères* et *fils*. La réunion des affiliés s'appela *famille*, la religion prit le titre d'E-

glise saint-simonienne; l'autorité suprême fut concentrée entre les mains de MM. Bazard et Enfantin, qui portèrent le titre de *pères suprêmes*, et elle fut ainsi représentée en eux comme par un principe partagé en deux personnes.

Ceci se passait en 1830. Des salles de conférences et de prédications furent ouvertes dans plusieurs quartiers de Paris, et quelques jeunes gens de famille riche embrassèrent la nouvelle foi. Alors ils crurent que leur *Organisateur*, leurs brochures et leurs prédications ne suffisaient pas, et ils achetèrent, pour la plus grande diffusion de leurs doctrines, le *Globe*, journal quotidien. Dès ce moment, ils s'attachèrent à formuler de nouveaux dogmes, puisque, selon eux, le christianisme était mort sans avoir pu épurer les mœurs, dompter les passions, étouffer la concupiscence; c'est pourquoi ils ne jugèrent pas à propos de faire de nouvelles tentatives dans ce but; ils décidèrent qu'il ne fallait pas changer la vie, les mœurs, l'esprit des hommes, mais changer la règle, changer la foi, changer les notions du bien et du mal, du beau et du laid. De là leurs dogmes principaux :

- « Le Dieu-tout, ou panthéisme universel,
- « La négation du péché originel,
- « La prétention de réhabiliter la chair,
- « L'abolition de l'hérédité,
- « La suppression de tout lieu de punition après la mort,
- « Enfin, la déification de Saint-Simon et du père Enfantin.

Tous ces dogmes se suivent, s'enchaînent et partent du même principe, celui de vouloir remplacer le christianisme. Plus tard, le père suprême Enfantin formula le symbole suivant, qui paraît avoir été celui de l'Eglise saint-simonienne, jusqu'au moment de sa dissolution :

- « Dieu est tout ce qui est
- « Tout est en lui, tout est par lui;
- « Nul de nous n'est hors de lui;
- « Mais aucun de nous n'est lui.
- « Chacun de nous vit de sa vie,
- « Et tous nous communions en lui,
- « Car il est tout ce qui est.

Enfin celui de leur dogme qui a le plus attiré sur eux l'attention générale, et dont les conséquences les ont fait dans la suite taxer d'immoralité, c'est celui de l'émancipation de la femme. Ils accusaient les religions antiques d'avoir opprimé la femme en la tenant esclave, et ils reprochaient au christianisme d'avoir cherché seulement à la protéger, et non à l'émanciper; c'est ce qu'ils prétendaient faire en proclamant l'égalité absolue de l'homme et de la femme, et en déclarant celle-ci libre et indépendante dans toute l'acception des termes; puis ils se mirent à attendre la femme-messie ou révélatrice, et à faire un appel à toutes les femmes qui se sentiraient inspirées à coopérer à ce grand œuvre. Cependant cette femme ne se trouva pas, bien qu'un certain nombre

es du sexe fussent entrées dans la saint-simonienne. Ce fut ce dernier qui les perdit ; il commença par l'émission parmi eux ; plusieurs de ceux-ci étaient à la morale, ou qui trouvaient le temps n'était pas encore venu, prétendirent que ce dogme nouveau était la réglementation de l'adultère complète de la famille.

Mais ils voulurent aussi établir un rituel des cérémonies qui devaient réguler les différents actes de la vie, mariage, communion, mort, baptême ou naissance. Nous ne pouvons nous empêcher de dire que la saint-simonienne ne consistait qu'en une communication de pensées ; le mariage était également qu'une aggrégation prétendue communion universelle.

On ne fut pas oublié ; ils portaient, les hommes, des pantalons blancs, une espèce de robe, sans collet, fort courte, très-juste à la poitrine, et serrée autour des reins par une ceinture de cuir que fermait une boucle de cuivre. Les revers de la robe étaient dégageés, laissant voir une chemise blanche, sans bouton devant, et sur lequel le nom du fondateur de la famille était brodé en grandes lettres. Les cheveux, partagés sur le front, tombaient en boucles sur les épaules nues, ou couvertes d'une robe rouge. Leur tête était nue, ou couverte d'une espèce de bonnet grec ; une corde, divisée en deux pointes, garnissait le menton.

Ils tentèrent de se réunir en communes dans laquelle tous les biens étaient communs, et où chacun devait être employé à sa capacité et son mérite. On vit encore la retraite qu'ils effectuèrent à l'île de Saint-Martin, où ils firent l'essai d'une organisation nouvelle ; ils vécurent là quelque temps, sans domestiques, sans influence et dans la concorde, se livrant au travail, aux méditations saint-simoniennes, et même à la lecture de la vie de Jésus-Christ.

L'opinion publique s'était déclarée contre eux, bien que la plupart des membres de la secte fussent des personnes d'un mérite distingué ; la justice ne tarda pas à intervenir ; leurs affaires pécuniaires furent embrouillées ; on les accusa d'émigration d'ouvriers, de chercher à capter des subsides, d'avoir émis des rentes sans garanties nécessaires pour les intérêts et pouvoir rembourser le capital. On trouva que plusieurs de leurs discours et de leurs discours portaient atteinte à la morale publique et aux bonnes mœurs ; ils s'étaient mis en contradiction avec la police en tenant des réunions publiques de plus de vingt personnes. On prit un procès qui fit grand bruit. L'affaire fut terminée le 28 août 1832. Dès lors la secte commença à se dissoudre, et bientôt vit tous ses membres se disperser et rentrer les uns après les autres

dans les divers rangs de la société, qui les accueillit avec empressement, comme des hommes de talent et d'esprit, égarés un instant par un faux zèle. Plusieurs d'entre eux revinrent sincèrement au christianisme.

SAHR, l'un des étages de l'enfer, d'après les Musulmans ; c'est celui qui est destiné aux Sabéens ou adorateurs des astres.

SAIVAS, nom que l'on donne aux adorateurs particuliers de Siva, troisième dieu de la triade hindoue. Leur marque distinctive est le *linga*, qu'ils portent quelquefois attaché à leurs cheveux ou à leurs bras, renfermé dans un petit tube d'argent ; mais le plus souvent ils le suspendent à leur cou, et la boîte d'argent qui le contient leur descend sur la poitrine.

La secte de Siva n'est pas aussi populaire que celle de Vishnou, mais elle n'en est pas moins fort répandue dans plusieurs contrées ; elle est même dominante en quelques provinces. A l'ouest de la presqu'île, tout le long de cette longue chaîne de montagnes qui forme la séparation des pays connus en Europe sous le nom de Malabar et de Coromandel, les Saivas composent au moins la moitié de la population, dans une étendue de plus de cent lieues du nord au sud.

Ils s'abstiennent de toute nourriture animale, de tout ce qui a un principe de vie, comme les œufs, et même de quelques productions de la terre. Au lieu de brûler leurs morts, comme le font la plupart des autres Indiens, ils les enterrent. Ils n'admettent pas les principes généralement reconnus par les autres castes, relativement aux souillures, principalement celles qui sont occasionnées par le flux menstruel, la suite des couches, la mort et les funérailles des parents. Ils ont encore divers autres usages qui s'écartent de la règle commune. Leur indifférence pour les prescriptions relatives aux souillures et à la propreté, a donné lieu à un proverbe hindou dont le sens est : *Il n'y a point de rivière pour un linganiste* ; il fait allusion à ce que ses sectaires ne reconnaissent pas, au moins en plusieurs occasions, la vertu et le mérite des ablutions.

Le point qui a paru le plus remarquable à l'abbé Dubois, à qui nous empruntons ces détails, c'est qu'ils rejettent entièrement l'article fondamental de la religion brahmanique, c'est-à-dire la métempsycose. En conséquence de leur doctrine particulière sur ce point important, ils n'ont pas les anniversaires, ni les autres fêtes instituées pour célébrer la mémoire des morts, et pour leur appliquer les mérites des prières et des sacrifices et les suffrages des vivants. Un linganiste n'est pas plutôt enterré qu'il est oublié.

Les Saivas ont parmi eux un grand nombre de religieux mendiants, désignés sous les noms de Pandaras, Djangamas, Pasoupatas, Ougras, Bhaktas, etc. Plusieurs de ces pénitents de Siva n'ont d'autre ressource pour subsister que l'aumône qu'ils vont demander en troupes. Cependant quelques-uns vivent retirés dans les math ou couvents,

auxquels sont ordinairement attachées quelques terres, dont le revenu, joint aux offrandes des dévots, suffit à leur entretien.

Les gourous ou prêtres de Siva, connus dans les provinces occidentales, sous le nom de Djangamas, sont pour la plupart célibataires. Il existe parmi eux une coutume assez singulière pour être remarquée. Lorsqu'un gourou fait la visite de son district, il va loger chez quelqu'un des adeptes de la secte, qui se disputent quelquefois l'honneur de le recevoir chez eux; mais lorsqu'il a fait choix d'une maison, le maître et tous les mâles qui l'habitent sont obligés, par déférence, d'en sortir et d'aller loger ailleurs. Le saint personnage y reste seul, jour et nuit, avec les femmes de ses hôtes, qu'il garde auprès de lui pour lui faire la cuisine, sans que cela tire à conséquence, ni excite la jalousie des maris. Néanmoins les médisants remarquent que, dans ces circonstances, les Djangamas ont toujours l'attention de choisir, pour leur séjour, les maisons où se trouvent des jeunes femmes.

Les dévots de Siva ont, outre le linga, quelques signes particuliers qui les font reconnaître aisément : tels sont les longs chapelets de grains appelés *Roudrakhas*, grains de la grosseur, de la couleur et à peu près de la forme d'une noix muscade; les cendres de fiente de vache dont ils se barbouillent le front, les bras et plusieurs autres parties du corps. Les deux principaux objets de leur vénération sont le linga et le taureau.

Pour faire partie de la secte des Saivas, il faut prendre l'engagement de renoncer pour toujours à l'usage de la viande et à celui des liqueurs enivrantes; or, comme les basses tribus, où l'on en fait publiquement usage, trouvent ces deux conditions trop dures, on ne voit guère dans cette secte que des soudras des hautes classes, et presque point de parias.

Les Saivas et les Vaichnavas sont dans un état d'hostilité perpétuel sous le rapport des dogmes religieux. Les dévots de Siva soutiennent opiniâtrément que Vichnou n'est rien, et n'a jamais fait que des bassesses capables de l'avilir et de le rendre odieux. Ils prouvent ces assertions par plusieurs traits de la vie de ce dieu, que leurs adversaires ne sauraient nier, et qui en effet ne lui font pas honneur. Siva, selon eux, est au contraire le souverain maître de tout ce qui existe, et ils en concluent que lui seul mérite les adorations des hommes. Les Saivas se divisent en plusieurs sectes qui sont : les *Dandis*, les *Dasnamis*, les *Djoguis*, les *Djangamas*, les *Paramahansas*, les *Ourdhabahous*, les *Akas-Moukhis*, les *Nakhis*, les *Goudaras*, les *Roukharas*, les *Soukharas*, les *Oukharas*, les *Kara-linguis*, etc. Voy. chacune de ces sectes à son article respectif.

SAIVO, dieux de la quatrième classe, chez les Lapons; ils habitaient sous la première superficie de la terre. Les Lapons donnaient le même nom à des lieux sacrés, situés sous la terre et qui étaient pour eux comme des

Champs-Élysées. Ils les croyaient par des hommes qui jouissaient de la cité, et dont tous les désirs étaient satisfaits. C'est pourquoi toutes les fois que tous leurs soins avaient pour objet de les honorer, ils les honoraient et les respectaient, dans la vue de mériter d'être quittant cette vie, pleine de misère, ils y fussent reçus comme dans un lieu de repos et de bonheur, où ils croient que leurs ancêtres étaient parvenus. La récompense des sacrifices qu'ils avaient faits, de là le prix et la sainteté qu'ils attachaient aux fontaines qui sortaient des grottes honorées du titre de Saivo. Ces fontaines étaient pour eux une des plus grandes grâces qu'ils pussent désirer, et l'espérance qu'ils avaient d'aller dans ces demeures délicieuses. Ils vantaient d'avoir pu pénétrer dans ces lieux enchantés au moyen de l'art magique, d'avoir mangé et bu avec leurs forçats; d'avoir assisté à leurs exercices de l'art magique; d'y avoir vu leurs femmes, leurs parents; d'avoir été entretenus; d'avoir passé avec eux des semaines, en fumant du tabac, en buvant l'eau-de-vie et en goûtant toutes les douceurs de ce séjour; d'y avoir reçu les conseils les plus salutaires; d'être parvenus aux instructions qu'on leur y avait données, du progrès qu'ils avaient fait dans la magie, enfin, après tout l'accueil qu'on leur avait fait, d'avoir été reconduits avec honnêteté jusqu'à leur tente, par un *Olmak*, qui leur avaient servi de guides. Aussi n'était-il pas rare que, par la suite, Lapon était devenu un peu grand et fort, de dix, douze, quelquefois de quinze ans, pour se faire de leurs habitants des dieux tutélaires et de maîtres de la magie. Chaque Lapon devait à son Saivo trois sortes d'animas : le service de son Noaaidé ou de son maître, savoir, un oiseau qui était nommé *Lodde*, un poisson ou un serpent qui était nommé *Saivo-Guellé*, et un chien qui était nommé *Saivo-Sarva*. C'était par là que le secours de ces trois sortes d'animas, imaginaires, que le sorcier pouvait invoquer, le bien ou le mal dont il se valait, était en son pouvoir. Plus un Lapon possédait de Saivos, plus il avait de crédit parmi ses voisins. C'est pourquoi les Saivos se transmettaient par succession de père en fils, entre les héritiers, comme les autres espèces de biens. On offrait des sacrifices aux Saivos, aux Saivo-Guellés, ainsi qu'aux vinités, à raison des services qu'ils leur rendaient.

SAIVO-AIMO, le plus saint et le plus aimé de tous les Saivos des Lapons, était unique, à la différence des autres, et habitait dans un lieu sacré et mystérieux qu'on ne pouvait aller voir qu'un très-grand nombre.

SAIVO-GADZÉ, esprits mystérieux, invisibles des Lapons, qui se révé-

sa, et leur apprenaient les choses ca-
roy Noamné.

SAIVO-GUELLÉ, serpent fabuleux des
Lapons, que les Lapons cherchaient à
voir leur protecteur. Tous les sorciers de
l'Arctique qui prétendaient avoir fait le
voyage de l'autre monde, se sont accordés à
dire que les Saivo-Guellé, évoqués par leurs
chants et par le bruit de leur tambour,
étaient apparus au moment du départ,
et qu'après avoir pris sur leur croupe, ils les
portaient dans le Jahmé-Aimo. Si les
sorciers de cet autre monde ne voulaient pas
laisser passer celui des morts que le magicien
cherchait, ou s'ils s'obstinaient à vou-
loir guérir le malade, dont le magicien venait
voir la santé, allât les joindre, ce que
les Lapons du malade qui habitait déjà le
Jahmé-Aimo prétendaient assez souvent, la
sorcière n'était point en sûreté. Ce-
pendant lorsqu'il y avait du danger pour
le malade, le magicien défendu par son
talent, qui attaquait avec intrepidité
le contraire au magicien, et le con-
traignait de se rendre à ses desirs.

SAIVO-LODDÉ, oiseaux sacrés des monta-
gnes mystérieuses dont les Lapons pré-
tendent se faire assister dans leurs opéra-
tions magiques. Voy. Saivo.

SAIVO-NIEIDÉ, divinités laponnes; c'é-
taient les femmes et les enfants des Saivo-

SAIVO-OLMAK, dieux tutélaires des mon-
tagnes des Lapons, qui les regardaient
comme des êtres d'une nature bien plus
que la nôtre, et jouissant d'un sort
en toute condition beaucoup plus heureux.
Ils étaient aussi très-habiles dans tous les
arts, particulièrement dans l'art magique.
C'est que les Lapons avaient du bonheur,
et une habileté des Saivo-Olmak, jointe au
fait de leurs propres peines et de leur
besoin de leur opinion du besoin qu'ils
avaient de leurs secours, de leur protection
et de leurs instructions. C'est pourquoi ils
pensaient d'avoir eu des communications
avec eux, dans leurs visions et dans leurs
visions magiques. Les Saivo-Olmak ha-
bitaient le Saivo par tribus, vivant trois,
cinq ensemble, sans compter les
enfants; qui étaient leurs femmes et
enfants; il y en avait cependant qui
étaient isolés, sans enfants et sans femmes.
SAIVO-SARVA, renne fantastique, sur
lequel le magicien lapon qui entre-
prenait le voyage de l'autre monde. Ce gé-
néral contre les Sarva du Jahmé-
Aimo voulaient s'opposer au succès de
leur voyage.

C'est le nom que les Indiens don-
nent en général aux êtres différents, qui
commencent avec le règne
du monde célèbre, appelé par cette raison
le Saka. Telle est l'ère
de Satchithra, qui commença 3102 ans
avant-Christ; l'ère de Vikramaditya,
avant l'ère chrétienne; et 78 ans
après, l'ère de Salivahana. Le mot
s'applique particulièrement à cette

dernière, et quand on date par *Sakabda*, ou
année Saka, on désigne l'ère de Salivahana.
Celle de Vikramaditya s'appelle *Sameat*. Voy.
ÈRES INDIENNES.

SAKACHTAMI, fête indienne qu'on célé-
bre le neuf du mois de Phalgouna (22 fé-
vrier). Ce jour est consacré aux morts. On
se baigne et on pratique des mortifications
en leur honneur; on fait aussi des offrandes
de légumes et d'herbes potagères aux Vis-
wadevas. Le mot *sakachtami* vient de *saka*,
herbes potagères, et *achtami*, huitième jour
de la quinzaine obscure de la lune.

SAKAKOLA, un des vingt et un enfers
des Hindous.

SAKHI-BHAVAS, sectaires hindous qui
ont beaucoup de rapport avec les *Radha-
Vallabhis*, parce que, comme ceux-ci, ils font
profession d'adorer Krichna et son épouse
Radha. Mais cette dernière étant leur divi-
nité principale, ils prétendent l'honorer en
prenant les vêtements, la parure, les maniè-
res et les occupations des femmes. Cet usage
absurde et inconvenant est cause que les
Sakhi-Bhavas jouissent de peu de considé-
ration, et sont en petit nombre. Quelquefois
ils mènent la vie de mendiants, mais ils se
réunissent rarement pour demander l'au-
mône. Jaypour est le lieu où l'on en trouve
le plus grand nombre, car c'est dans cette
ville qu'ils ont été fondés. Il y en a quel-
ques-uns à Bénarès et dans le Bengale.

SAKHRAT, pierre que les Musulmans
prétendent être placée au centre de la terre,
et servir de fondement à la montagne de
Caf: ils lui attribuent des propriétés mer-
veilleuses. Locman, dit-on, assurait que qui-
conque en aurait seulement un grain, ferait
des prodiges.

Ils donnent le même nom à une mosquée
qu'ils bâtirent, après la prise de Jérusalem,
sur les fondements du temple de Salomon,
parce qu'ils la prétendent construite sur la
pierre où Jacob avait parlé à Dieu dans son
songe mystérieux.

SAKIA, idole que les Adites, ancien peuple
de l'Arabie, invoquaient pour obtenir de la
pluie.

SAKOUTI, dieu des Japonais, auquel ils
attribuent le pouvoir de guérir les maladies.

SAKRA, un des surnoms d'Indra, dieu du
ciel visible, chez les Hindous.

SAKRIDAGAMIS, âmes ou esprits qui,
suivant les Bouddhistes, sont en voie de par-
venir à la béatitude finale; ils sont affran-
chis des six classes d'erreurs attachées à l'ac-
tion des sens et aux desirs qui en naissent.
Quand ils seront nés une fois parmi les
hommes et une fois parmi les dieux; ils
séjourneront mille Kalpas dans le nirvana,
et posséderont ensuite la souveraine intelli-
gence.

SAKTAS, nom que l'on donne, dans l'Inde,
à ceux qui font une profession spéciale d'a-
dorer la *Sakti*, c'est-à-dire le pouvoir et
l'énergie de la nature divine, personnifiée
sous la forme d'une déesse. Saraswati,
épouse de Brahmâ, Lakshmi, de Vishnou,
et Parvati, de Siva, sont alors l'objet direct

de la vénération des Saktas ; mais la dernière n'est guère adorée que réunie aux deux autres, par ceux qui considèrent ces divinités comme trois formes différentes de la même déesse. L'épouse de Siva est celle dont le culte est le plus répandu, et on la vénère sous ses différents noms de Dourgâ, de Parvati, de Kali, etc.

Le culte du principe femelle, en tant que distinct de la divinité, paraît avoir son principe dans l'interprétation littérale du langage métaphorique des Védas, qui représentent la volonté ou le dessein de créer comme tirant son origine du créateur et coexistant avec lui, en qualité d'épouse et faisant partie de lui-même. Mais quoique l'adoration de Prakriti ou de Sakti soit, jusqu'à un certain point, autorisée par les Pouranas, cependant les rites principaux et les formules sont tirés d'une autre collection appelée les Tantras. Ces ouvrages, qui sont assez volumineux, revêtent la forme d'un dialogue entre Siva et son épouse. La déesse interroge le dieu sur la manière d'accomplir différentes cérémonies, prières et incantations. Siva les explique fort au long, en assurant qu'elles renferment de grands mystères, qui ne doivent pas être révélés aux profanes. Les sectateurs des Tantras les considèrent comme un cinquième Vêda, aussi ancien que les autres, mais d'une autorité bien supérieure.

Les Saktas sont assez nombreux dans l'Inde ; ils se divisent en deux branches, appelées *Dakchinatcharis* et *Vamatcharis*, c'est-à-dire de la main droite et de la main gauche. Le culte des seconds est la plupart du temps obscène, car ils ont pour principe de faire consister la félicité dans la jouissance des plaisirs sensuels. Voy. SAKTI-POUDJA. Les principales sectes des Saktas sont les *Dakchinâs*, les *Vamis*, les *Kantcheliyas* et les *Kéraris* ; nous les décrivons à leur article respectif. Voy. aussi SAKTI.

SAKTI. C'est, dans la mythologie hindoue, l'énergie d'un dieu personnifiée sous la forme d'une déesse, son épouse. La Sakti primitive ou *Parasakti* n'est autre que la volonté du créateur de procéder à la formation des êtres, et elle est considérée comme distincte de Dieu, quoique formant une partie de lui-même. Dans le système de la philosophie Sankhya, la nature, *Prakriti* ou *Moula Prakriti*, a une existence éternelle et une origine indépendante et distincte de l'esprit suprême ; elle est l'origine plastique de tous les êtres, et même des dieux. De là on est venu à regarder Prakriti comme la mère des dieux et des hommes, et d'un autre côté, en la confondant avec la matière, source d'erreurs, on l'a identifiée avec *Maya* ou l'illusion ; enfin, en la considérant comme coexistante avec l'être suprême, on en a fait la personification de son énergie ou sa femme.

Suivant un des Pouranas, Brahma, ou l'être suprême, ayant résolu de créer l'univers par son pouvoir souverain, se partagea en deux ; son côté droit devint un mâle, et son côté gauche une femelle ; c'est celle-ci qui est Prakriti, consubstantielle à Brahma ; c'est

l'illusion, éternelle et sans fin ; et l'esprit, telle doit être son énergie comme la faculté de brûler est dans le feu. Dans un autre passage, il est rapporté que Krishna, qui dans cet ouvrage est avec l'être suprême, étant seul invaincu par la nature divine, considéra le vide uni en contemplant la création dans sa visée, il commença à créer tous les êtres selon sa propre volonté, et s'unissant à elle, il se manifesta en Moula-Prakriti.

La Prakriti primordiale revêtit trois formes : celle de *Dourgâ*, Sakti, *Maya*, épouse de Siva ; celle de *Lakchmi*, Sakti, épouse de Vishnou ; celle de *Scandha*, épouse de Brahmâ, ou de Hari d'après les Pouranas, qui fait *Savitri* épouse de la cinquième forme de la Prakriti, c'est-à-dire *Radha*, favorite du jeune Krishna ; mais cette dernière a été certainement introduite dans le panthéon hindou à une époque assez moderne.

Outre ces manifestations plus immédiates du principe femelle, tout le corps de Siva et des nymphes de chaque ordre est considéré comme dérivé de la même source, même tout le sexe féminin, tant chez les humains que parmi les animaux, est porté au même principe, tandis que des mâles est assignée au *Pourusha* mâle primitif. Dans chaque création universelle, Moula-Prakriti passe par les différentes gradations d'*Ansaroupini*, de *Kalaroupini*, de *Kalansaroupini*, c'est-à-dire qu'elle se manifeste en portions, parts et parties, et autres subdivisions ultérieures. Les principales *Ansas* sont, outre les citées ci-dessus, *Ganga*, *Toulasi*, *Sachthi* ou *Dévasena*, *Mangalatchi*, *Kali* ; les principales *Kalas* sont *Swadha*, *Dakchina*, *Swasti*, *Pouchti*, et autres, dont plusieurs sont des manifestations allégoriques, comme *Dhriti*, *Pratichtha*, la réputation, et *Adharna* ou *chanceté*, épouse de *Mrityou* ou *Aditi*, la mère des dieux, et *Diti*, la mère des démons, sont aussi des *Kalas*. Le catalogue comprend toutes les manifestations secondaires. Les *Kalansas* et les *Adansas* ou subdivisions des manifestations principales, sont toutes les femmes humaines, qui sont distinguées en bonnes et méchantes, selon que elles dérivent des diverses parties de la nature originale dans lesquelles prédomine la passion ou le vice. Toutes cependant ont un droit égal au respect et à la vénération des hommes : « Quiconque, dit le *Vaivartta Pourana*, offense ou insulte une femme, encourt la colère de Prakriti, c'est-à-dire de celle qui cherche à se rendre une femme, principalement la jeune épouse de Brahma, en lui offrant des étoffes, des parfums, rend par là culte à Prakriti. » C'est dans l'origine de cette doctrine que l'un des principes des Saktas est l'adoration actuelle de la fille ou de la femme d'un Brahman.

est une des branches de cette secte à la de grossières lubricités.

La pratique populaire, les Hindous et par Sakti l'épouse de Siva. Ce considéré comme Bhairava, divinité et permicieuse, apaisée par des sa- liqueurs enivrantes et de chair, escorté de huit déesses effrayan- portent le nom général de Sak- sont les noms particuliers sont à ceux des Matris. Ce sont Brahmi, ri, Komari, Vaichnavi, Varahi, Ma- Tchamounda et Tchandika. Sakti est la contre-partie du linga ou phallus et les Saktas l'adorent d'une manière ou figurée.

POUDJA, c'est-à-dire *adoration* ou *Sakti* : cérémonies abominables as prennent part les *Saktyas*, bran- des corrompue des Saktas hindous. lieu la nuit avec plus ou moins de es moins odieuses de ces orgies sont l'on se contente de boire et de ec excès de tout ce qui est défen- usages du pays, et où les hommes mes, réunis pêle-mêle, violent ou- et sans honte les règles les plus la décence et de la pudeur.

Dubois dit que ces sacrifices im- surtout pratiqués par les Namada- teurs de Vichnou. Nous n'oserions reur un écrivain aussi judicieux ; et il serait possible que le savant aire ait confondu les Saktas avec navas, ou bien il faut admettre que différentes sectes des Hindous il y as qui profitent de la licence des our satisfaire leur lubricité et cacher re turpitude. Quoi qu'il en soit, voici s que nous trouvons dans l'ouvrage e Dubois.

us de toutes les castes, depuis le e jusqu'au Paria, sont invités à au Sakti-poudja. Lorsque tout le t réuni, on apporte devant l'idole ou de toutes les espèces de viandes out se procurer, sans en excepter e de vache; on a fait une ample a d'arak, de kalou et d'opium, enfin es drogues enivrantes; le tout est ichnou; après quoi, le *Poudjari*, ou ur, qui est ordinairement un brah- ant goûté de toutes ces viandes et otes ces liqueurs, donne aux assis- mission de se rassasier du reste. hommes et les femmes se jettent es mets et les dévorent avec avidité: morceau passe d'une bouche à l'au- t successivement mordu, jusqu'à ce entièrement consommé; à celui-là stitue un autre, qu'ils s'arrachent e la bouche les uns aux autres, dévoré de la même manière. Quand es sont épuisées, on sert les li- nivrantes; tous boivent sans répu- ns la même coupe: l'opium et d'au- es sont engloutis de la même fa- s cette circonstance, ils sont per- ils ne contractent aucune souil-

lure en mangeant et en buvant d'une manière aussi dégoûtante. Parvenus enfin à une ivresse complète, les hommes et les femmes se confondent et passent le reste de la nuit ensemble; ils peuvent se livrer sans gêne, sans scrupule, et sans que cela tire à aucune conséquence, à tous les excès de la lubricité. Un mari qui voit sa femme entre les bras d'un autre n'a pas droit de la réclamer ni de se plaindre, car alors les femmes devien- nent communes; il y a égalité parfaite entre toutes les castes, et le Brahmane cesse d'être au-dessus du Paria.

La célébration de ces mystères, toujours aussi infâme quant au fond, varie quelque- fois dans la forme. Il est certaines circons- tances où les objets immédiats du sacrifice à Sakti sont un grand vase plein d'eau-de- vie du pays et une fille parvenue à l'âge de puberté. Celle-ci, entièrement nue, se tient placée dans l'attitude la plus obscène; on évoque la déesse Sakti, qui est censée se ren- dre à l'invitation pour venir résider dans le vase d'eau-de-vie et dans l'organe de la jeune fille; on offre ensuite à ces deux objets un sa- crifice de fleurs, d'encens, de sandal, d'akchat- ta, et une lampe allumée; et pour naivedya, une partie de toutes les viandes qui ont été préparées. Cela fait, brahmanes, soudras, pa- rias, hommes et femmes, tous s'enivrent avec la liqueur consacrée à Sakti, qu'ils boivent dans le même vase, en y appliquant les lèvres, coutume qui choque la bienséance chez les Hindous. Faire un échange dégoûtant des morceaux que l'on mange, et recevoir dans sa bouche ce qu'un autre a retiré de la sienne, est, dans cette circonstance, un grand acte de vertu aux yeux de ces fanatiques. Comme à l'ordinaire, la séance est terminée par tout ce que l'imagination en délire peut suggérer de plus révoltant.

SAKTYAS, sectaires hindous qui se livrent, dans des orgies nocturnes, à toutes les infamies du *Sakti-poudja*.

SAKYA, **SAKYA-MOUNI**, ou **SAKYA-SIN- HA**, nom du Bouddha de l'époque actuelle. C'est celui qui est le plus vénéré par les Bouddhistes, dont il est regardé comme le fondateur. Voy. **CHAKYA-MOUNI**, **BOUDDHA**, **Fo**, etc.

SAKYAS, nom que l'on donne quelquefois aux Bouddhistes, comme adorateurs de Sakya-Mouni.

SALA. 1^{re} Espèce d'hymne que les Muez- zin de toutes les grandes mosquées chantent sur le haut des minarets, tous les vendredis, à dix heures du matin; elle est en vers et ainsi conçue :

« Hâtez-vous de venir à la prière avant que le temps soit écoulé. Hâtez-vous de venir à la pénitence avant que la mort vous sur- prenne.

« Seigneur Dieu, en ce jour, ni biens ni enfants ne sont d'aucune utilité, hors le re- tour en Dieu avec un cœur droit et sincère.

« Seigneur Dieu, la victoire vient de Dieu, le triomphe est accordé par lui. O Mahomet ! donnez-en la bonne nouvelle aux vrais croyants.

« Salut à toi, qui es le prince des anciens et des modernes ; salut au plus auguste de tous les prophètes et de tous les envoyés célestes ; et louanges à Dieu, souverain de l'univers. »

On récite encore ce sala à la mort des sultans, des princes du sang, du grand vizir, et des Oulémas de tous les grades.

2° On donne encore le nom de *sala* à la prière publique des Musulmans. Voy. NAMAZ, SALAT.

SALACIE, épouse de Neptune, une des divinités de la mer, ainsi nommée de *Salum*, eau salée, la mer. On croit que c'était un surnom d'Amphitrite ; d'autres en font une Néréide. Suivant quelques-uns, c'est la personification du reflux de la mer ; *Vénitie* en est le flux.

SALAGRAMA, petite pierre extrêmement vénérée dans l'Inde ; les Brahmanes la regardent comme une métamorphose de Vichnou ; et comme ils en remarquent de neuf nuances différentes, ils disent qu'elles se rapportent aux neuf incarnations de Vichnou, qui ont déjà eu lieu. C'est une sorte de coquille pétrifiée dans le genre des ammonites, ovoïde, striée, ombiliquée, et ornée d'arborisations à la face extérieure. Plus elles ont d'arborisations, plus elles sont estimées. On les trouve dans la rivière de Cassai, un des affluents du Gange. Elles sont fort lourdes, ordinairement de couleur noire, et quelquefois violettes. Elles sont creuses intérieurement ; il n'y a qu'un petit trou en dehors : mais en dedans, elles sont presque concaves, et garnies dans leurs parois intérieures, en dessus et en dessous, de spirales qui se terminent en pointe vers le milieu ; dans plusieurs, ces deux pointes se touchent. Quelques Indiens croient que ce sont des vermis seaux qui travaillent ainsi ces pierres pour y préparer un logement à Vichnou ; d'autres voient dans ces spirales la figure de son *tchakra*. Il y a trois sortes de vers qui, suivant les Hindous, travaillent cette pierre : le ver d'or, le ver de diamant et le ver de pierre.

Suivant une tradition répandue dans le nord, Vichnou était allé rendre visite à la femme d'un pénitent, et l'avait subornée. Le saint personnage déshonoré se vengea du dieu en prononçant cette malédiction : « Puisses-tu naître ver, et n'avoir à ronger que la pierre ! » La malédiction eut son effet, et telle est l'origine du Salagrama.

D'après une autre légende, les trois divinités supérieures, Brahma, Vichnou et Siva, ayant entendu parler d'une Dévadasi, nommée Gandaki, non moins fameuse par sa douceur que par sa beauté, allèrent la voir, et mirent sa patience à l'épreuve par des manières tout à fait inciviles et outrageantes. Malgré cela, ils ne purent parvenir à altérer l'aménité de son caractère ; et ils en furent si charmés, qu'après s'être fait connaître à elle, ils lui promirent de naître d'elle tous les trois, et ils la métamorphosèrent en rivière. C'est en effet dans la rivière Gandaki (*Gunduk*) que l'on trouve en plus grande abondance la pierre Salagrama ; et, bien que celle-ci

soit regardée comme une métamorphose de Vichnou, elle porte cependant le caractère des autres dieux ; ainsi l'on peut offrir à la poudja sur cette pierre.

Tous les Brahmanes sont indispensablement obligés d'avoir le Salagrama en possession. Elle passe de père en fils ; une relique dont les familles ne se dessaisissent jamais. Il est dit, dans l'Atharvaveda, que toute maison de Brahmane où le Salagrama ne se trouve point, doit être considérée comme aussi souillée qu'un cimetière, que le riz qui y est apprêté n'est pas pur, et qu'un chien rejette de son estomac. Ces pierres sont cependant rares. Les Brahmanes y attachent d'autant plus de prix, qu'elles représentent les incarnations glorieuses de Vichnou. Mais qu'elles tirent un peu sur le violet, désignent ses avatars en pourcentage homme-lion, etc. Alors aucun dévot n'oserait garder dans sa maison : il n'y a que ces Sannyasis qui ne craignent pas de les posséder et de leur faire des cérémonies journalières. On en conserve aussi dans les temples.

Celui qui possède cette pierre la conserve toujours dans un linge bien blanc. Il s'est baigné le matin, il la lave dans un vase de cuivre, et lui adresse quelques prières. Les Brahmanes, après l'avoir lavée, la déposent sur l'autel et la parfument, pendant que les assistants lui font leurs adorations. Ensuite ils leur distribuent un peu de l'eau qu'elle a touchée.

Il n'est rien de plus efficace pour obtenir la rémission de tous ses péchés, qu'un bain d'eau de Salagrama, et d'autant plus énormes qu'ils soient, que d'avoir de cette eau dans laquelle on a lavé un Salagrama. Il suffit pour cela de toucher à cette eau sacrée. Celui qui en garde toujours dans sa maison est sûr d'y voir régner l'abondance ; l'avantage d'en boire, non-seulement lui procure le pardon de ses fautes, mais lui procurera un bonheur constant dans ce monde, et ne manquera jamais à ses descendants. Après sa mort, il ira d'emblée jouir des plaisirs du Swarga. Seulement, avant de partir de cette eau merveilleuse, il ne faut pas oublier d'adresser à Vichnou la prière suivante : « Narayana, vous êtes le maître du monde : vous vous plaisez à faire du bien à tous les êtres. Je bois cette eau qui a touché vos pieds sacrés ; je la bois pour purifier de mes péchés ; daignez me les pardonner ; il n'est pas sur la terre de plus grand pécheur que moi. »

SALAKA-POUROCHAS, personnage sacré des Djains, au nombre de soixante-trois. Voy. DJAINAS, les *Tirthankaras*.

SALAMBAS ou **SALAMBO**, déesse adorée par les Babyloniens ; c'était la même que Mylitta ou Vénus Uranie. Un ancien poète grec dit que Salambas est le nom d'une déesse ainsi appelée, du verbe *salamban*, pleurer, parce qu'on la promène sans cesse de côté et d'autre, comme pour chercher à pleurer Adonis. Mais Salambas se dit aussi facilement du sanscrit *sala*, eau (*salila*), et *amba*, mère. Ce mot composé répète

rière de l'eau ou de l'Océan. La fête déesse était célébrée avec de grandes de deuil.

SALAT, nom de la prière liturgique chez les Arabes. Nous en parlons suffisamment l'article **NAMAZ**; mais nous allons décrire les différents *salat* en usage par les Mahométans.

Salat el-achraf, prière du soleil levant; elle est faite dans le temps qui s'écoule de l'aurore jusqu'au lever du soleil.

Salat el-arr, prière de l'après-midi; elle est faite après le coucher du soleil.

Salat el-dhohu, prière surrogatoire, qui est faite avant midi; elle est du nom de celles qui ne doivent pas être faites le jour, parce que Mahomet a dit: « Il ne faut pas que les pénitents qui observent de faire la prière de la matinée (*el-dhohu*); c'est la prière des pénitents. »

Salat el-djenazé, prière des funérailles. On donne au mot **FUNÉRAILLES**, n° 25.

Salat el-djouma, prière publique des vendredis. Elle exige six conditions, sans lesquelles elle ne peut avoir lieu; ce sont, 1° la prière doit être faite dans une mosquée située à l'intérieur de la ville et non hors des murs; 2° elle doit être faite devant le sultan, ou à son défaut devant un homme spirituel, délégué expressément à cet effet; 3° à l'heure rigoureuse de midi; 4° elle doit être faite par un imam; 5° elle doit être composée d'au moins trois prières; 6° une liberté générale à chacun d'entrer dans le

Salat el-isha, prière de la nuit; on peut la faire depuis l'entière obscurité de l'horizon jusqu'à l'aurore.

Salat el-khauf, prière des militaires au combat; ce mot signifie proprement la crainte ou contre la crainte; elle consiste en un *Namaz* d'un ou deux rakats.

Salat el-maghreb, prière du soir, depuis le coucher du soleil jusqu'à l'heure où commence la prière de la nuit.

Salat el-nafilé, prières surrogatoires et à volonté; on peut les faire à quelque heure du jour ou de la nuit.

Salat el-soubh, prière du matin; depuis le lever du soleil jusqu'au lever du soleil.

Salat el-telawwou, la même que *salat el-*

Salat el-ictr, prière que doivent faire les musulmans dans la troisième veille de la nuit, après les formules ordinaires, on récite le cantique suivant:

O mon Dieu! nous demandons en vérité ta miséricorde et ta grâce de nous guider dans la vraie voie. Nous avons mis en toi, nous croyons à toi, nous nous sommes confiés à toi. Nous exaltons, nous adorons tes attributs divins; nous te rendons nos vœux de grâces; nous ne méconnaissons tes bienfaits; nous rejetons celui qui se soumet pas à tes volontés. Nous te glorifions, ô mon Dieu! nous ne sommes que toi. Nous t'adressons nos prosternements et nos hommages; nous nous bâtons

d'implorer ta clémence et ta commisération; nous craignons ta colère, car certes ta colère est le partage des infidèles. »

Celui qui n'est pas en état de réciter ce cantique doit y suppléer par ces paroles, répétées trois fois: « O mon Dieu! fais-moi miséricorde; » ou bien par celles-ci: « O notre Seigneur! donne-nous ce qu'il y a de bon dans cette vie et dans l'autre, et préserve-nous des tourments du feu. »

Salat el-zohr, prière de midi; on doit la faire à compter du moment que le soleil commence à décliner jusqu'à l'heure de la prière d'après midi.

Salat el-l-koaba, prières à faire dans le temple de la Mecque. On peut les accomplir en tout temps, et tourné vers quelque côté que ce soit.

SALAWAT, prière par laquelle les musulmans terminent le *Namaz*; elle consiste en ces paroles: « O mon Dieu! donne ton salut de paix à Mahomet et à la race de Mahomet, comme tu as donné ton salut de paix à Abraham et à la race d'Abraham; et bénis Mahomet et la race de Mahomet, comme tu as béni Abraham et la race d'Abraham; louange, grandeur, exaltation, sont en toi et pour toi. »

SALEH. C'est, suivant les Arabes, un ancien patriarche, fils d'Arphaxad et père d'Héber. De son temps, il y avait, dit-on, une tribu descendant de Thémoud, qui habitait dans l'Arabie Pétrée. Les Thémoudites s'élevaient taillé dans le roc de vastes édifices, où ils se croyaient à l'abri des vents et des tempêtes; aussi se livraient-ils sans crainte comme sans remords à leurs passions et au culte des faux dieux. Le prophète Saleh, ayant reçu de Dieu l'ordre d'annoncer sa parole aux Thémoudites, se transporta au milieu de cette tribu pour y accomplir sa mission. Mais ces idolâtres ne l'eurent pas plutôt entendu parler de l'unité de Dieu, qu'ils lui demandèrent de confirmer ses paroles par l'autorité des miracles. Ils lui dirent un jour: « C'est demain une de nos grandes fêtes, et nous ornerons nos idoles pour les porter dans la campagne. Trouvez-vous avec nous; car si, après les avoir invoquées, nous obtenons d'elles l'objet de nos demandes, nous les reconnaitrons toujours pour nos divinités. Mais si le contraire arrive, et que vous, de votre côté, en invoquant ce Dieu seul et unique que vous nous prêchez, vous pouvez opérer par sa puissance quelque chose de grand et d'extraordinaire, que nos dieux ne puissent faire, nous croirons en lui et à vos paroles. »

Le prophète, s'étant trouvé à cette fête avec les Thémoudites, fut témoin et peut-être la cause de l'impuissance de leurs dieux, qui furent sourds à toutes leurs demandes. Ce fut alors que Djouda Ben-Amrou, l'un de leurs chefs, dit à Saleh: « Si vous voulez que nous croyions en ce Dieu que vous prêchez, faites sortir de ce rocher qui est devant nous, une chamelle de telle taille et de tel poil, qui soit pleine et prête à mettre bas. Si vous opérez ce miracle, je vous jure, au nom de

tout mon peuple, que nous embrasserons tous la religion que vous professez, et que nous abandonnerons entièrement le culte des idoles. »

Aussitôt le prophète Saleh se mit en prières, et fit plusieurs fois le tour du rocher, qui commença à frémir, et fit entendre un cri semblable à celui des chameaux, après quoi il s'entrouvrit, et l'on vit sortir de lui une chamelle telle qu'on l'avait demandée. Djonda, convaincu à la vue de ce prodige, fit sa profession de foi entre les mains du prophète; mais il ne fut pas imité de son peuple, ainsi qu'il l'avait cru. Cependant Saleh ne se rebuta point de l'opiniâtreté des Thémoudites, et espéra les gagner par la suite. C'est pourquoi il leur commanda de la part de Dieu de laisser paître librement dans leurs pâturages cette chamelle miraculeuse avec son poulain, et de lui fournir de l'eau de leurs puits pour l'abreuver; et il les menaça des châtimens les plus rigoureux et même de leur ruine totale, s'ils n'en avaient soin, et si elle venait à mourir par leur négligence ou par leurs artifices. Dieu voulait que ces animaux restassent parmi les Thémoudites, comme un témoignage éclatant de sa puissance, et comme un reproche continuel de l'infidélité de ce peuple; car le prophète Saleh continuait toujours ses prédications, et leur représentait la punition des Adites, leurs voisins, qui avaient été exterminés pour une rébellion semblable à la leur. *Voy. Houd.*

Mais toutes les remontrances et les menaces du prophète ne purent vaincre la dureté de leur cœur, ni les détourner de leurs mauvais desseins. Ils continuèrent à persécuter tous ceux qui ajoutaient foi aux prédications de Saleh, et ils se plaignaient hautement que la chamelle et son petit épouvantaient leurs animaux dans les pâturages, et tarissaient leurs citernes en buvant. Enfin, pour comble d'impiété, ils coupèrent les jarrets à ces animaux merveilleux et les firent mourir. Non contents d'avoir commis un si grand attentat, les Thémoudites insultaient encore le prophète en disant : « Eh bien ! prophète, que sont devenues tes menaces ? que nous est-il arrivé de mal pour ne l'avoir pas obéi ? Il est évident que tu n'es qu'un imposteur et un faux prophète. » Ce dernier outrage fait à Saleh irrita tellement le Seigneur, qu'il fit tomber sur eux sa vengeance; le sol trembla, les montagnes se fendirent, et tous les idolâtres de la tribu tombèrent morts, la face contre terre, dans leurs propres maisons.

SALEMA, idole que les Adites, ancienne tribu arabe, invoquaient pour obtenir la conservation de la santé. *Voy. Houd.*

SALETÉ, déesse égyptienne, fille du Nil. Elle était honorée principalement à Saïs.

SALIENNES, vierges romaines, qui assistaient aux sacrifices des Saliens, et les servaient dans leur ministère. Elles portaient par honneur l'habit de guerre appelé *paludamentum*, avec des bonnets élevés comme les Saliens, et faisaient comme eux des sacri-

fices avec les pontifes sur le mont I.

SALIENS, prêtres de Mars, institués par Numa au nombre de douze, à l'occasion d'une peste qui ravageait la ville. Un bœuf tombé du ciel signala la fin du fléau. La nymphe Egérie prédit que la ville où elle était née serait conservée et deviendrait puissante. Numa, craignant qu'on n'enlevât ce mont précieux, en fit faire onze sembler et peut-être davantage; il choisit pour garder douze jeunes patriciens, ayant chacun une mère, et en fit un collège de prêtres. Ils avaient la garde de ces boucliers, qui furent déposés dans le temple de Mars. Tous les ans, à la fête du dieu, les Saliens portaient par la ville, en dansant, sautoir, d'où leur est venu le nom *salire* (salire, sauter). Leur chef, marquant leur tête, commençait la danse; ils imitaient les pas et en suivaient tous les vêtements. Ce sacerdoce était très-ancien à Rome, et les principaux de la ville tiraient à grand honneur d'être agrégés aux Saliens.

L'habillement de ces prêtres, dans leurs fonctions, était une tunique de pourpre bordée d'or, une longue robe appelée *stola*, une épée avec un baudrier garni de pointes, une pique à la main droite, à la gauche deux boucliers appelés *ancilia*, et sur la tête une espèce de bonnet ou chapeau appelé *pileus*. Ils chantaient, dans leurs cérémonies, des vers auxquels ils donnaient le nom d'*axamenta*, si surannés, que du temps d'Horace on pouvait à peine les entendre. Ils n'oubliaient pas, dans leurs chœurs, le nom d'un certain Veturius Mamurius, qui avait fait les boucliers, et qui, selon la tradition, n'avait demandé d'autre récompense que l'honneur d'entendre chanter son nom. Les Saliens contenaient encore les louanges de plusieurs dieux ou déesses, et des grands hommes de la république. Cette procession des prêtres saliens par la ville se terminait au temple de Mars, par un festin superbe, où la délicatesse et la somptuosité avaient lieu en proverbe. Leurs filles ne pouvaient être prises pour être Vestales. Depuis l'établissement de ces premiers Saliens, on en a vu plusieurs fois le nombre; ce qui fait qu'ils sont connus sous différents noms.

— **Albini**, institués par Tarquin, et qui furent ainsi nommés, parce qu'ils avaient leur chapelle sur le mont Albain.

— **Antoniani**, ceux qui furent établis par l'honneur de Caracalla.

— **Collini**; ils avaient pour fondateur Hostilius, qui, sur le point de livrer bataille aux Sabins, fit vœu, selon la tradition, d'Halicarnasse, de doubler le nombre des Saliens. Ils avaient un temple sur le mont Quirinal, d'où leur vient le nom de *Quirinales* et *Agonales*.

— **Palatini**; c'étaient les plus anciens, les mêmes que Numa avait institués pour faire le service du dieu Mars sur le mont Palatin. (Noël, *Dictionnaire de la Fable*.)

SALIHIS, hérétiques musulmans, les disciples des Motazales. C'étaient les disciples

admettait que les hommes peuvent être de science, de puissance, de vices, d'organes de l'ouïe et de la vue, même Dieu ne serait pas vivant.

SUBSULES (de *salire* et *subsilire*, nom générique que les Romains donnaient à tous ceux qui chantaient et dansaient sur la flûte, comme cela se pratiquait dans les sacrifices offerts à Hercule. On appelait encore *saliens* et *saliteurs*.

On connaît aussi au dieu Mars le nom *subule*, à cause des danses des Sa-

SA LIVAHANA, ancien roi de l'Inde, fondateur de l'ère appelée *Saka*, qui commença près de la nôtre. Son nom signifie *porté par la croix*. Cette circonstance et l'époque de sa naissance ont fait conjecturer à quel que ce personnage n'est autre que celui dont la vie et le caractère n'ont été connus dans la partie de l'Inde où régnait Salivahana, c'est-à-dire Praticthana, contrée au sud de Naravilford pense que la légende de ce roi est tirée de quelque évangile apocryphe. Voici quelques extraits du mémoire de M. Danielo :

Salivahana était fils de Takchaka ou du tigre ; il naquit et fut élevé dans la demeure d'un potier. Celui-ci avait coutume de faire des figures d'argile pour amuser ses fils, qui bientôt apprit à les imiter ; plus loin et leur donnait même la vie.

Il le conduisit un jour dans un lieu habité de serpents, en lui disant : « Va, et joue avec eux ; ce sont tes parents. » (Takchaka représenté dans la mythologie indienne comme le roi des serpents *nagas*.) Salivahana alla et joua avec eux sans crainte, et ne recevait aucun mal. Ces deux particularités sont jamais omises par les narrateurs ; la première est consignée dans le livre de la Sainte-Enfance.

À ce même temps, Vikramaditya, empereur de l'Inde, s'était alarmé à la rumeur que les prophéties étaient accomplies par la personne d'un enfant né d'une femme et qui devait conquérir l'Inde et le monde entier ; il envoya partout des émissaires pour s'informer de la vérité de cet événement extraordinaire et découvrir le lieu où il était né. Bientôt ces émissaires revinrent et déclarèrent à l'empereur que l'enfant n'était que trop vrai, et que l'enfant existait dans sa cinquième année. Vikramaditya leva aussitôt une grande armée, afin d'arrêter l'enfant et ses partisans, s'il en avait ; s'avança avec la plus grande diligence, et trouva l'enfant environné de vénérables figures de soldats, de chœurs d'éléphants. Cet enfant leur donna aussitôt l'attaque. Vikramaditya, le défit sur le champ de bataille mortellement blessé de sa main. Le monarque ne demanda qu'une grâce à son vainqueur : ce fut de permettre que son corps fût exposé en public, comme la punition de son crime. On le porta en charrette à travers tout l'Inde. L'enfant lui accorda sa vie ; on effectua on se sert indifféremment

dans l'Inde de l'ère de Vikramaditya, et de celle de Salivahana ; la première est postérieure à l'autre de 134 ans ; ce qui rend fort problématique la rencontre des deux princes. M. Langlois pense que la victoire de Salivahana indique la prééminence de son ère sur celle de son prédécesseur ; tandis que Wilford reconnaît Hérode dans Vikramaditya. Quoi qu'il en soit, le jeune héros trancha la tête de son ennemi, et la lança au milieu de la ville d'Oudjanyani, capitale de Vikramaditya, bien qu'elle fût à une énorme distance du lieu du combat. Pendant ce temps-là, poursuivie par les forces du vainqueur, l'armée de Vikramaditya se rabattait sur Oudjanyani. Chemin faisant, elle traversa le fleuve Narmada. C'est là que l'armée de Salivahana, qui la suivait, et qui n'était composée que de soldats d'argile, dissoute tout à coup, disparut dans les eaux. Après cela, nous n'entendons plus rien dire de Salivahana, si ce n'est qu'il disparut à son tour dans la 79^e année de l'ère chrétienne, qui est la première de la sienne.

Si nous consultons les données théologiques, Salivahana est considéré sous trois points de vue différents, selon les trois différents objets de sa mission, et en conséquence il passe pour être une incarnation de Brahmâ, ou de Vichnou, ou de Siva ; il est quelquefois regardé comme possédant conjointement ces trois pouvoirs, et on l'appelle alors *Trivikrama*, les trois énergies. Quand l'objet de sa mission est supposé être la destruction de l'empire et de la puissance des *Daityas* ou démons, on le dit alors une incarnation de Siva. En conséquence de cette destruction, une régénération a lieu, comme il est attesté dans la légende de *Soulashta* (celui qui a été crucifié) ; alors Salivahana passe pour une incarnation de Brahmâ, et c'est là l'opinion générale des habitants du *Dékhan*. Mais lorsque, indépendamment de ces deux énergies, il est considéré comme doux et bienveillant, faisant du bien à tous les hommes, il est alors Vichnou, et telle est l'opinion des *Salivansas* dans les provinces d'Aoude et de Bénarès.

Ainsi, voyons-nous que Salivahana résume les trois personnes de la Trimourti, et quand ces trois énergies sont considérées comme réunies en lui, il est alors *Visamasila-tri-Vikrama*, roi de *Praticthana*. Le nom de cette ville est l'expression usitée en sanscrit pour désigner un lieu consacré. Elle est aussi appelée *Sailya-dhara*, ou simplement *Saleyam*, la cité sainte, nom qui, dans son articulation et dans sa signification, rappelle celui de *Salom*, ou *Jéru-salem*, appelé aussi *Dar el-Salam*, le séjour de la paix, ou *El-Cods*, la sainte, par les Orientaux.

Son avènement avait été prédit longtemps avant sa naissance, et, chose singulière, l'époque de son apparition dans le monde coïncide exactement avec la naissance de notre Sauveur. Voici le curieux passage du *Skanda-Pourana* : « Lorsque 3100 ans du Kali-yuga seront écoulés, alors Saka, le roi de gloire, paraîtra et délivrera le monde de toute mi-

sère et de tout mal. » Or Salivahana mourut l'an 79 de notre ère, et il vécut jusqu'à l'âge de 84 ans; selon le *Vikrama-Tcharitra*. Il était dans la cinquième année de son âge lorsqu'il se manifesta au monde, précisément l'an 3101 du Kali-youga; ce qui place sa manifestation à la première année de l'ère chrétienne, lorsque le Christ était aussi dans sa cinquième année, car il était né réellement 4 ans avant le commencement de notre ère.

Suivant une autre tradition, la déesse Kali aurait prédit à Vikramaditya, qu'il régnerait, lui ou sa postérité, jusqu'à ce qu'un enfant divin, né d'une vierge, mit fin à sa vie, à son royaume ou à sa dynastie; et cette prédiction, on le voit, est faite à peu près dans les mêmes termes que celle de Jacob annonçant à Juda « que le sceptre ne sortirait de sa maison ou de sa dynastie qu'à l'arrivée de *Schiloh* ou du Messie. Remarquons en passant l'homophonie du mot hébreu *schiloh*, *siloh*, qui a tant embarrassé les commentateurs, avec les noms indiens *Sala*, *Saliva*, *Sila*, sous lesquels on connaît Salivahana.

Dans l'appendice de l'*Agni-pourana*, on pourana du feu, il est dit que, dans la ville sainte et consacrée de Praticthana, paraissait Salivahana, le grand, le puissant, l'esprit de droiture et de justice, dont les paroles seraient la vérité même; qui serait exempt de dépit et d'envie, et dont l'empire s'étendrait sur le monde entier; ou, en d'autres termes, que tous les peuples se réuniraient autour de lui, et qu'il serait le conducteur des âmes au séjour du bonheur éternel.

Sa conception miraculeuse eut lieu dans le sein de la vierge sa mère. Il était le fils du grand Artiste, et la vertu de sa mère fut d'abord suspectée; mais les chœurs des anges descendirent pour l'adorer. Sa naissance ne fut pas moins merveilleuse que sa conception: les chœurs des anges en attendaient le moment, et des ondées de fleurs tombèrent du haut des airs. Le roi de la contrée, en entendant ces prodiges, en est alarmé, et cherche en vain à le faire périr. L'enfant se constitue maître absolu des trois mondes: le ciel, la terre et l'enfer. Les bons et les mauvais génies le reconnaissent pour leur seigneur et maître. Il avait coutume de se jouer avec les serpents, et de marcher sur la vipère sans en recevoir le moindre mal. Il surpassa bientôt les maîtres qui l'instruisaient, et quand il eut cinq ans, il parut devant l'assemblée des plus respectables docteurs du pays, et, à leur grande admiration, à leur profond étonnement, il donna l'explication de plusieurs cas difficiles; ses paroles étaient comme de l'ambrosie.

Nous avons vu plus haut que ce divin enfant était né dans le but de délivrer le monde de la misère et du mal et pour dompter la puissance des démons, et que, pressé vivement par les instantes prières des divinités subalternes de la terre et de tous les hommes de bien qui gémissaient sous la tyrannie des démons, Siva les consola en leur donnant l'assurance qu'au bout d'un certain temps, il s'incarnerait sous le caractère de

Vi-sama-sila, et sous le nom de *Tri-la triple énergie*. La cause de cette tation est ainsi rapportée dans le *Vitha*: « Les dieux, tourmentés par chants, vinrent trouver Mahadéva (que Siva) et lui dirent: Vous et vous avez détruit les Asouras; mais nous de nouveau sous la forme de M et nous tourmentent constamment, manes et nous. Ils ne veulent pas qu'on offre des sacrifices, ils en d les matériaux et les instruments se enlèvent même les filles des Mouni déva leur promit assistance, et fit une de ses formes en lui disant: Vous les méchants; le monde entier se s à ton pouvoir, les-mauvais génies les bons. »

Alors Mahadéva apparut au père divinité future, et l'informa que s concevrait, et que le fruit de ses serait une incarnation de la divinité ajouta que son nom serait *Vikram* sa mère eut conçu, elle devint sante comme le soleil levant. Aus les esprits du ciel descendirent pour et l'adorer. Quand l'enfant vint a la musique céleste se fit entendre pluie de fleurs tomba sur la terre. prêtre, qui était sans enfants, en eu à cette occasion, aussi bien que l ministre. Ce dernier fait ne serait- réminiscence de Jean-Baptiste, fils Zacharie, né un peu avant Jésus-C

Wilford retrouve ensuite *Saliva* Sandhimati, qui d'abord ministre indra, roi du Kachmir, devint l suspensions de ce prince, qui le je son et le fit mourir par le suppl croix ou du pal. Mais Sandhimati f suite ressuscité par Isana, et mon trône de son persécuteur décédé, so d'Arya. Cependant nous ne nous arr à cette dernière légende, parce nous paraît pas appartenir à not hana, Sandhimati étant monté su du Kachmir 22 ans avant Jésus-Ch qui voudraient étudier plus à fonc tion pourrout consulter le *Mémoir ford*, traduit et commenté dans le de *Philosophie chrétienne*, 1846 et n'en reste pas moins démontré quel de Salivahana a été empruntée aux apocryphes, et entre autres à ce *Sainte-Enfance*, fort répandu en O

SALMASTI, mauvais esprit rec Karatchai, tribu tartare. Il est du s nin, porte de longs cheveux et h forêt. Ils racontent qu'il n'y a pas t temps, un habitant d'un de leur s'empara de lui, le conduisit dans s et lui arracha un cheveu qu'il cache sement; cette opération rendit le l mi aux ordres du villageois. Un jo ci lui ordonna de lui préparer de L'esprit mit le chaudron sur le cuire le millet. Lorsque la boisson les maîtres de la maison en sorti laissèrent deux petits enfants, qu

et de leur donner quelque chose à : il le promit, mais à condition qu'ils sentent où son cheveu était caché. A s enfants le lui eurent-ils montré, et empara aussitôt, et fut par là affligé sa sujétion envers son maître. Il les plongea dans le chaudron, et se noya dans les bois, où l'on prétend qu'il est

SAL ou **SELSEBIL**, nom d'un des habitants du paradis, suivant les Musulmans; ignifie du vin ou du lait.

SAL, ou **SELSAIL**, ange qui, d'après les Musulmans, gouverne le quatrième ciel.

SALBANA, déesse ou génie femelle adorée au Tonquin.

SAL, hérétiques musulmans appartenant à une secte des kharidjis; ils tirent leur nom d'Abou-Salt. Ils enseignent une doctrine que les *Adjarides*, excepté les enfants privilégiés, n'ont eue ni mérité ni démerité, mais qu'ils ont eue à l'âge de raison, et appelés *Sal* par l'islam.

1. 1° Ce mot, comme synonyme de salut, exprime la délivrance des peines présentes et de la vie future, ainsi que l'état éternel. En ce sens le salut est le but et la fin non-seulement de la vie véritable, mais encore de la plupart des systèmes religieux qui ont été d'erreurs et de superstitions. C'est le salut du christianisme qu'on ne peut avoir que par Jésus-Christ, à qui que les justes mêmes, qui sont nés par l'avènement du Rédempteur, être sauvés que par la foi au Messie. Un autre dogme non moins est que Dieu est le salut de tous les hommes sans exception, et qu'en conséquence leur ménage les grâces et les secours nécessaires pour y parvenir. Enfin le même dogme est que hors de l'Eglise il n'y a point de salut; d'où il suit que ceux qui n'appartiennent ni au salut ni à l'âme de l'Eglise ne peuvent être sauvés. Or, comme on peut appartenir à l'Eglise sans appartenir à son âme, on peut également appartenir à son âme sans appartenir à son corps; et cela suffit pour ne pas désespérer le salut. Bien plus, ceux qui n'appartiennent au corps de l'Eglise sans appartenir à son âme, comme ceux qui rendraient au Seigneur le culte extérieur qu'elle prescrit, sans être des sentiments du culte intérieur, ne peuvent avoir la foi, ne pourraient être sauvés. Mais ceux-là peuvent appartenir à l'Eglise, qui sont animés des sentiments du culte intérieur sans pouvoir accomplir les actes du culte extérieur, ou qui ne peuvent appartenir à son corps sans qu'il y ait faute.

2. **SAL**, comme synonyme de *salutation*, est le culte qui se fait communément le soir, à l'office, dans l'Eglise catholique. Son but est de saluer et d'adorer le saint sacrement exposé alors sur l'autel, dans

l'ostensoir ou dans le saint ciboire. On y chante des hymnes, des répons, des proses, des antiennes, des oraisons et d'autres prières suivant les circonstances. Les saluts n'appartiennent pas à la liturgie proprement dite, et sont d'institution assez moderne. Ils paraissent tirer leur origine des confréries et des communautés religieuses. Les saluts ont été établis afin d'exciter le respect et la dévotion des peuples envers la très-sainte eucharistie; mais ils ont été tellement multipliés en certaines églises, surtout dans les derniers temps, que ce but a été manqué, car l'on finit par se familiariser avec les choses les plus saintes. Cependant on ne peut faire ou établir des saluts sans la permission ou l'autorisation de l'ordinaire; mais dans les grandes villes, il est passé en usage d'en célébrer presque tous les jours où l'on fait un office public.

3° Ce mot qui est féminin en latin (*Salus*); est le nom de la déesse de la santé. Les Romains en avaient fait une fille d'Esculape; c'est celle que les Grecs appelaient *Hygiee*. Plusieurs temples lui étaient dédiés dans Rome; elle avait aussi un collège particulier de prêtres, uniquement consacrés à son culte, et qui seuls avaient le privilège de voir la statue de la déesse. Ils prétendaient aussi être seuls en droit de demander aux dieux la santé des particuliers et de tout l'empire. C'était avec une grande solennité et beaucoup de cérémonies qu'ils prenaient les augures de la santé. Il fallait pour cela que, durant l'année, aucune armée ne fût sortie de Rome, et qu'on jouît d'une paix profonde; ce qui fait supposer que ces augures étaient pris rarement. Dans les sacrifices qu'on faisait à la déesse, on observait, entre autres particularités, de jeter dans la mer un morceau de pâte que les prêtres envoyaient, disaient-ils, à Aréthuse en Sicile. On représentait cette déesse sous la figure d'une jeune personne assise sur un trône, couronnée d'herbes médicinales, tenant une patère de la main droite et un serpent de la gauche. Près d'elle était un autel environné d'un serpent faisant un cercle, et dont la tête était relevée au-dessus de l'autel.

SALUTAIRE. Les Romains donnaient ce nom à plusieurs divinités.

1° Le dieu salulaire (*Salutaris*) était Pluton; on l'appelait ainsi lorsqu'il rendait une ombre à la vie, ou qu'il lui faisait part de la divinité. Quand les dieux avaient résolu de rendre un mortel à la lumière, Pluton laissait tomber de son urne sur l'ombre privilégiée quelques gouttes de nectar. C'est de là qu'il est quelquefois représenté la tête surmontée d'un vase recourbé dans le haut en forme de cucurbit. Claudien reconnaît ce pouvoir dans le roi des ombres; il l'invoque comme l'arbitre des destinées numaines, le maître de la fertilisation et de la reproduction des germes, etc.

2° La déesse Salulaire était Isis. Elle porte ce nom dans plusieurs inscriptions, probablement parce qu'on croyait qu'elle révélait aux malades, durant le sommeil, les remèdes qui pouvaient les guérir.

SALUTATION ANGÉLIQUE, prière que les chrétiens adressent à la sainte Vierge; elle est ainsi nommée parce qu'elle commence par ces paroles : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce*, etc., qui sont celles que l'ange Gabriel lui adressa, lorsqu'il vint lui annoncer que le Verbe de Dieu allait s'incarner dans son sein. La suite de cette salutation est tirée des paroles de sainte Elisabeth consignée dans l'Evangile, et l'invocation qui la termine passe pour avoir été composée au concile de Chalcédoine, au sujet de l'hérésie de Nestorius. Cette prière est ainsi la plus respectable après l'Oraison dominicale, et les catholiques ont coutume de la réciter à la suite de celle-ci. Cependant on ne la dit jamais à haute voix dans l'office public; mais on se contente de la réciter tout bas, soit avant, soit après. On la répète plusieurs fois dans l'*Angelus*, le chapelet et le rosaire. On la désigne souvent par les premières paroles latines, *Ave, Maria*.

SALUTIGÈRES, dieux subalternes dont parle Apulée, et qui servaient de messagers et d'interprètes aux divinités supérieures, comme les esclaves à qui Plaute donne le même nom; et dont la fonction était d'aller saluer de la part de leurs maîtres, et de faire tous les messages de ce genre.

SAMAN, dénomination du *mantra* ou de la prière védique lorsqu'elle est chantée avec accompagnement de modulations musicales. Ce nom correspond donc à notre mot hymne. Le *sama-véda* est un recueil de ces prières métriques.

SAMANÉENS, philosophes indiens qui formaient une classe différente de celle des brachmanes, autre secte principale de la religion indienne, au rapport de saint Clément d'Alexandrie. Ils embrassèrent la doctrine d'un certain Butta (*Bouddha*), que les Indiens ont placé au rang des dieux, et qu'ils croient être né d'une vierge.

Les brachmanes n'étaient originellement qu'une même tribu: tout Indien au contraire pouvait être samanéen; mais quiconque désirait entrer dans cette classe de philosophes était obligé de le déclarer au chef de la ville, en présence duquel il faisait l'abandon de tout son bien, même de sa femme et de ses enfants. Ces philosophes faisaient vœu de chasteté, comme les brachmanes ou gymnosophistes; ils habitaient hors des villes, et logeaient dans des maisons que le roi du pays avait pris soin de faire construire. Là, uniquement occupés des choses célestes, ils n'avaient pour nourriture que des fruits et des légumes, et mangeaient séparément sur un plat qui leur était présenté par des personnes établies pour les servir.

Les Samanéens et les brachmanes étaient en si grande vénération chez les Indiens, que les rois venaient souvent les consulter sur les affaires d'Etat, et pour les engager à implorer la divinité en leur faveur.

Ils ne craignaient point la destruction du corps, et quelques-uns d'entre eux avaient le courage de se donner la mort en se préci-

pitant dans les flammes, afin de purifier l'âme de toutes les impuretés dont elle était souillée, pour aller jouir plus promptement d'une vie immortelle. On leur attribue le don de prédire l'avenir; et saint d'Alexandrie dit qu'ils avaient du pour une pyramide où l'on conservait d'un dieu.

Ces détails, qui nous sont fournis par les anciens, sont parfaitement exacts et d'actualité. Les Samanéens sont les bouddhistes, ou ceux qui font une profession particulière de tendre à la pureté ou à la béatitude finale. Cependant maintenant en très-petit nombre dans le monde depuis la persécution sanglante qui a totalement anéanti le bouddhisme dans la vaste contrée. Mais, en revanche, ils sont immensément répandus dans toute l'Asie centrale et orientale. Ils sont connus sous le nom de *Lamas*; en Chine celui de *Ho-chang*; dans le Siam, sous le nom de *Talapains*; dans la Barmanie, sous celui de *Ponghis*, etc.

Le nom de *Samanéen* vient du *sramana*, saint pénitent, dénomination que les Chakya-Mouni, appelé *Sramana-tama*, et par corruption, *Samana-Somona-Codom*, etc. C'est encore de ces mots que viennent les mots *chaman*, les prêtres tartares, et *chamanisme*, qui est le mélange du bouddhisme avec les restes de l'ancien culte idolâtrique central.

SAMANTABHADRA, un des cinq *satvas*, qui, suivant les Bouddhis du Népal, sont issus immédiatement des bouddhas principaux. Samantabha considéré comme le fils spirituel de Bouddha; il s'est manifesté sur la terre sous la forme de pavillon au sommet d'une montagne.

SAMARERO, grade que les prêtres bouddhistes de l'île de Ceylan confèrent trois ans de noviciat, à ceux qui entrent dans leur ordre. On revêt le jeune novice d'une robe jaune; on coupe la tête et les sourcils, et on commande l'employer dans les cérémonies sacrées à l'âge de 20 ans, le samaréro quitte la robe jaune, se revêt d'une tunique blanche et passe un examen devant un collège de docteurs. S'il répond d'une manière satisfaisante, on le revêt de la robe d'oupa ou prêtre.

SAMARITAINS. Après la mort de son fils Roboam monta sur le trône d'Israël vinrent le trouver à Samarie le supplièrent de dégrèver le peuple des pôtis dont son père l'avait accablé. Roboam demeura sourd à leurs remontrances, les menaça même d'aggraver le fardeau pesant sur eux. Il s'ensuivit une révolte. Un grand officier de la tribu d'Ephraïm Jéroboam, profita du mécontentement général pour s'élever au souverain pour réussir à entraîner dans son parti dix-sept des douze tribus qui composaient le royaume. Roboam s'enfuit à Jérusalem, où il fut

et Benjamin, tandis que les dix autres proclamèrent Jéroboam, leur roi, et ci fixa d'abord sa résidence à Sichem. Ainsi que la postérité de Jacob se dit deux royaumes qui ne se réunirent que l'on distingua sous les noms de Juda et de royaume d'Israël. La séparation politique ne tarda pas à être un schisme dans la religion. Comme il était dans toute la nation qu'un seul dans lequel on pût s'acquitter des obligations imposées par la loi, dans les fêtes, et à certaines circonstances importantes de la vie, et que ce temple se trouvait capitale du pays ennemi, Jéroboam craignait, si le peuple continuait de se rendre à Sam pour y adorer Dieu et y offrir des sacrifices, que les sujets ne retournassent peu à peu. Alors il résolut de modifier le culte ou de le changer tout à fait. Il chassa donc les prêtres et les lévites répandus en nombre dans son royaume, et les conseilla de se réfugier dans le royaume de Juda; choisit des prêtres indifféremment parmi les autres tribus. Ensuite, tirant parti de l'opinion qu'avait le peuple à adorer des idoles sensibles et à participer à l'idolâtrie, il fit fonder deux autels, et fit placer l'un à Dan, l'autre à Bethel, aux deux extrémités de son empire; et des autels à d'autres divinités, et il donna ces dieux pour les avoir retirés de leurs ancêtres de la terre d'Egypte. Cependant il conserva de Moïse tout ce qui ne pouvait gêner son nouveau système, ou bien il l'interpréta à son gré. Il retint donc les fêtes aux Israélites assignées; mais au lieu de se rendre au temple, on se transportait, pour les cérémonies du culte, soit à Dan, soit à Bethel, afin d'y adorer les veaux d'or. Ces veaux engagèrent un assez grand nombre de gens à quitter le pays, pour se retirer en terre de Juda et rentrer sous l'obéissance des fils de Salomon. C'est ainsi que le schisme fut consommé. Amri, l'un des successeurs de Jéroboam, ayant acheté la montagne de Schomron, y construisit la ville de Sam et en fit le siège de son empire. C'est là que les Israélites dissidents furent d'abord appelés *Samaritains*. Cent cinquante-huit ans après le schisme, roi d'Israël fut vaincu par Salmanassar d'Assyrie, et les dix tribus emmenées captives et dispersées en différentes contrées. Pour les remplacer, Salmanassar à Samarie une colonie composée de Chaldéens, de Cuthéens et d'autres habitants de la Chaldée; ils se mêlèrent au petit nombre d'Israélites demeurés dans la contrée, et continuèrent le culte de Jéhova avec celui des divinités particulières. Sur leur demande, le roi d'Assyrie leur envoya un des Israélites emmenés captifs, qui leur enseigna à adorer le vrai Dieu; mais leur langage long-temps hybride, étant moitié hébreu, moitié païen. C'est ce peuple que l'on appelle proprement les *Samaritains*, et c'est la femme de cette nation que Jésus-

Christ s'entretint sur le bord du puits de Jacob, non loin de la ville de Sichem ou Sichein, dont un certain nombre d'habitants crurent à sa parole.

Ce peuple subsiste encore aujourd'hui, mais en très-petit nombre, et il conserve toujours la même antipathie pour les Juifs. Leur chef-lieu est Naplouse, où ils sont réduits à quelques familles. Autour de la ville sont les montagnes de Garizim et d'Hébal, sur lesquelles Moïse fit prononcer les bénédictions pour les observateurs de la loi, et les malédictions pour les infracteurs. La première est leur montagne sainte; c'est là qu'ils se rendent tous les ans, dans la fête de Pâques, après avoir fait dans la synagogue le sacrifice d'un agneau. Ils ont aussi les autres fêtes consignées dans la loi de Moïse, ils observent le sabbat, pratiquent la circoncision, et attendent le Messie; mais ils éprouvent une égale répulsion pour tous les Juifs, tant Rabbanites que Caraites. Ce passage de l'Evangile: *Les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains*, est encore aussi vrai aujourd'hui qu'au temps de Jésus-Christ.

Les Samaritains ne connaissent de la Bible et n'admettent que le Pentateuque, écrit en hébreu, mais avec d'anciens caractères que l'on appelle samaritains. Leur exemplaire est très-précieux, en ce qu'il prouve l'authenticité de ceux que nous ont transmis les Juifs. Car celui des Samaritains est assurément antérieur au schisme, et sans doute celui que leur apporta le prêtre envoyé par le roi d'Assyrie; ces deux peuples étaient trop ennemis en politique et en religion pour se rien emprunter mutuellement. Cependant, en confrontant les deux textes, on trouve des variantes nombreuses, quelquefois importantes, et dont les exégètes peuvent tirer beaucoup de parti pour élucider certains passages obscurs, car en général le texte samaritain est plus pur que le texte hébreu. Cependant on y remarque quelques additions et corrections qui ont sans doute été opérées à dessein et pour justifier le schisme.

Plusieurs chrétiens d'Europe ont cherché à se mettre en communication avec les Samaritains du Levant et en ont reçu des réponses. Mais bien que ces réponses soient loin d'avoir répondu à toutes les questions proposées et résolues, tous les doutes, il n'en demeure pas moins avéré que les Samaritains ne sont pas idolâtres, comme on les en accusait, mais qu'ils observent fidèlement la loi de Moïse, tout en anathématisant les autres Juifs.

SAMA-VÉDA, nom du troisième veda; c'est une collection de chants et d'hymnes sacrés. Il se compose, comme les autres, de deux parties: les prières (*mantras*) et les traités dogmatiques (*brahmanas*). Les hymnes du Sama-veda doivent être chantés avec modulation dans les cérémonies religieuses, tandis que ceux du Rig-Véda sont seulement articulés à voix haute, et ceux du Yadjour-veda, murmurés à voix basse. Ces chants sont adressés aux personnifications de la nature vivante et lumineuse, et nous reoré-

sentent le sabéisme oriental dans sa formation première, ce qui démontre, non moins que son style suranné, sa haute antiquité. Aussi les Hindous ne manquent pas de l'attribuer au fabuleux Vyasa-Déva, qui en aurait confié l'enseignement à Djaimini. Les invocations s'adressent principalement à Agni, dieu du feu; à Indra, dieu du jour, maître du firmament, et au jus de la plante Soma, très-propre à éloigner les Rakchasas, ennemis des hommes et des dieux. Agni y est considéré comme une divinité intermédiaire entre le sacrificateur et les dieux resplendissants qu'il implore. Indra paraît être le dieu suprême, l'être tout-puissant: « O Indra, dit le chanteur, toi qui balances le tonnerre, s'il existait cent cieux, s'il existait cent terres, et encore mille soleils, ils ne pourraient te contenir: car tu embrasses à la fois le ciel et la terre. »

« Les chants du Sama-véda, dit M. Nève, qui n'ont été recueillis, sans doute, qu'assez tard en un seul corps, étaient en usage, dès un temps immémorial, dans les sacrifices et dans toutes les cérémonies qui avaient un caractère liturgique; leur emploi a été conservé jusqu'à nos jours dans un grand nombre d'actes de la vie publique et privée des Hindous..... L'efficacité des chants du Saman, dans le sacrifice du Soma sacré, est attachée aux dispositions intérieures de ceux qui les exécutent; un des *brahmanas*, qui font partie de ce véda, prescrit aux chantres des austérités nécessaires pour obtenir l'objet de leurs prières, austérités fondées sans doute sur d'anciennes traditions d'un caractère respectable. L'une des pénitences pratiquées à cet effet est l'expiation difficile, qui dure douze jours. Durant les trois premiers, le brahmane qui l'entreprend ne mange qu'une seule fois, et cela pendant la journée; durant les trois suivants, il ne mange aussi qu'une fois, mais pendant la nuit; dans les trois autres jours, il ne peut manger que ce qu'on lui a offert sans qu'il l'ait demandé; enfin, dans les trois derniers, il jeûne entièrement. Il est encore un degré de pénitence plus rigoureuse, qui exige du brahmane qu'il ne mange chaque jour qu'une seule bouchée; et enfin le dernier degré d'épreuve consiste à ne soutenir sa vie, pendant neuf jours, qu'au moyen d'eau pure, encore cette boisson est-elle interdite pendant les trois derniers. La première de ces pénitences préparatoires purifie des péchés ordinaires; la seconde, des péchés mortels; la troisième rend l'homme aussi pur que les dieux. Il est question de plus longs jeûnes encore, par exemple, d'un jeûne de trente et un jours, sans boire d'eau, ou d'une abstinence de quatre mois, en ne se nourrissant que de lait. De telles pénitences paraissent impossibles, et elles ne sont sans doute pas mises à exécution dans toute leur rigueur; c'est un des motifs qui servent de réponses aux sectaires de l'Inde, quand on leur objecte que leurs rites sacrés ne sont plus suivis des mêmes effets que dans les premiers âges..... Mais le *brahmana* du Saman déclare expressément que, sans l'usage de ces austérités,

les vers sacrés perdent tout leur |
SAMBARA, nom d'un *daitya* ou
la mythologie hindoue.

SAMBENITO, vêtement dont o
ceux qui avaient été condamnés p
sition espagnole. C'est une espèce
tique ou grand scapulaire de toile j
des croix de saint André peintes
devant et derrière. On en couvrait
après avoir été catholiques, avai
quelques crimes contre la foi, en f
de judaïsme, de mahométisme, d'h
sorcellerie, etc. De là on appelait S
ceux qui étaient revêtus de cet h
peine n'était pas suivie de celle d
de prison, d'amende honorable, et

SAMBETHON, sibylle, que sa
appelle la *Chaldéenne*, et qu'il d
Bérose, l'historien, et d'Erimanth
distinguée par sa naissance. Elle
ce nom les honneurs divins.

SAMBHOU, un des noms de Siva
dieu de la triade indienne.

SAMBIAN-PONGO, ou mieux
npougou, nom sous lequel les ha
Congo et du Loango en Afrique r
culte au dieu suprême. Voy. NZA

SAMBOU-DIP, nom que les Ka
les Mongols donnent à la terre qu
bitons; c'est le *Djambou-dwipa* des
Dans l'origine des choses, disent le
sacrés, c'était surtout le Sambou-d
privilegié. Ses habitants ne forma
desirs qu'ils ne fussent accomplis
Leurs yeux lançaient des rayons d
ils avaient des ailes; ils ne sentai
besoin de nourriture; ils se mu
sans recourir aux moyens introc
tard; ils poussaient leur vie jusqu
80,000 ans. Mais tout dégénère: le
essayèrent de goûter d'une écur
et sucrée qui couvrait la superfi
terre; dès lors ils connurent le l
aliments; ils perdirent leurs rayo
ailes; leur vie fut réduite à 40,000
rayons lumineux ayant disparu t
la terre fut plongée dans les ténél
remédier à cet état de choses, qu
aussi puissants que bienfaisants,
pèrent autour du mont Souméro
sèrent dans leurs bras vigoureux
lèrent jusque dans ses fondemen
firent jaillir deux grandes lumièr
de feu et de verre, c'est le soleil
d'eau et de verre, c'est la lune; l
multitude innombrable de petits
verre qui formèrent les étoiles. V
ORIGINELLE, n° 6.

SAMÉ-NABMA, baptême que l
superstitieux et encore attachés à
faisaient donner à un enfant, po
en lui le caractère du baptême ch
baptême devait être conféré par u
ou une fille, ou par la mère de
pourvu qu'aucune d'elles n'eût as
baptême chrétien. Avant d'admi
Samé-Nabma, l'eau qui devait y
l'enfant qui allait le recevoir étai
nellement consacrés à la déesse

on avait rapporté de l'église un en-
fant qui avait reçu le baptême chrétien, il
n'avait pas permis de le laver, ni de verser
l'eau sur lui, avant qu'il n'eût été préa-
lablement consacré par le Samé-Nabma, et
le caractère chrétien n'eût été effacé.
Cette consécration, la femme qui l'as-
sistait, suivant les rites idolâtriques, lui
fit passer un anneau ou un morceau quelcon-
que, en signe de la liberté entière-
ment acquise à l'égard des obligations
morales, auxquelles il était tenu en vertu
du premier baptême. *Voy. ADDÉ-NABMA.*

SAMET, ministres de la religion des
Sams. Ce peuple avance que la religion a
été établie sept fois depuis Adam jusqu'à
l'instauration d'Hakem-bi-amr-illah, leur
incarnée. Chaque phase de la reli-
gion a été prêchée et exposée par un pro-
phète appelé *Natec*, ou parleur. Après cha-
cune de ces phases, sept ministres ou
disciples du *Natec*, et ceux-ci sont tous
appelés *Samet*, ou silencieux, parce qu'ils se
sont tus à la doctrine du parleur ou du
prophète, sans rien enseigner de nouveau.
Le mot *Asas* la succession des *Natec*
ou leurs premiers ministres ou *Samet*.

SAMAIL, nom de l'ange qui, suivant les
Sams, gouverne le sixième ciel.

SAMATA, l'un des vingt et un *narakas*
ou enfers, suivant les Hindous.

SAMQUES, fêtes que les habitants de
Népal célébraient sous les auspices de Nep-
tes. Elles avaient lieu pendant les trêves
qui précédaient l'ouverture des jeux Olym-
piques. Les Théories descendaient du mont
Olympus (aujourd'hui *Agoniliza*), pour se
terminer par cette solennité.

SAMKAI. Ce sont trois frères qui figurent
dans les mythologies inférieures, révé-
rés par les habitants de Batavia. Leur fête est célébrée le
premier, du septième et du dixième

SAMLAEL. C'est, suivant les Juifs thal-
assiens, un mauvais ange et le chef des
démons. Ce fut lui qui, monté sur le serpent,
entraîna Eve. Celle-ci conçut et enfanta Cain,
qui tua son frère Abel à la vue d'un enfant
qui ressemblait à lui.

SAMM, les Sams donnent le même nom à l'ange
de la mort, ou à l'ange destructeur, qu'ils
appellent tantôt avec une épée, tantôt
avec un arc et des flèches. A la mort de leurs
rois, les Juifs d'Allemagne jettent l'eau
des vases qui sont dans la maison, en
croissance superstitieuse où ils sont
généralistes de la mort y a lavé l'épée dont il
est parti pour ravir l'âme du défunt.

SAMLEK, herbe sacrée des Gaulois; elle
croît dans les lieux humides. Il fallait la
toucher avec la main gauche, et sans la
brûler. Il n'était pas permis de la mettre
dans le vin, que dans les canaux où les ani-
maux allaient boire, et il fallait la broyer
dans du lait. Moyennant toutes ces précau-
tions superstitieuses, les Gaulois croyaient
que l'herbe avait de grandes vertus con-
trales des maladies des animaux, surtout des
chevaux.

SAMOSATIENS, hérétiques du III^e siècle,
ainsi appelés de Paul de Samosate, évêque
d'Antioche, homme influent par ses richesses,
son influence et sa réputation. Comme il
était en correspondance avec la fameuse Zé-
nonie, reine de Palmyre, il conçut le désir
et l'espoir de l'amener à la religion chré-
tienne. Pour y réussir, il voulut adoucir l'ex-
pression de la foi catholique, dans les mys-
tères de la Trinité et de l'Incarnation. Il
soutenait qu'il n'y avait en Dieu qu'une seule
personne, qui était le Père; que le Fils et
le Saint-Esprit n'étaient point des personnes
distinctes, mais seulement des attributs du
Père; que le Christ n'existait point avant
Marie, mais qu'il tenait d'elle le commence-
ment de son être, et qu'ainsi il n'était ap-
pelé Dieu qu'improprement. Paul fut con-
damné dans plusieurs conciles et déposé. Il
avait fait peu de disciples, et son hérésie ne
tarda pas à se dissiper.

SAMPATI, oiseau fabuleux, roi des vau-
teurs, qui figure dans le Ramayana. Il était
fils de Garouda, d'autres disent d'Arouna, et
frère de Djatayou. C'est lui qui indiqua à
Hanouman la retraite où Sita était tenue en-
fermée par Ravana, tyran de Lanka. Voulant
un jour essayer avec Djatayou la force de
ses ailes, il vola trop près du soleil, et eut
les ailes brûlées.

SAMPAT-PRADA, déesse des Bouddhistes
du Népal; elle est considérée comme la dis-
tributrice des richesses, et on la confond
quelquefois avec *Vasoudharda*, la terre.

SAMPRATAPANA, séjour des douleurs;
un des vingt et un *narakas* ou enfers de la
mythologie hindoue.

SAMPSEA, dieu des Finnois. Il cultive les
arbres et veille à leur prospérité, avec Pel-
lervoinen, son père. Cependant ils exercent
moins leur action sur les forêts proprement
dites que sur les vergers et les terres déjà
livrées à l'agriculture.

SAM-SAI, dieu adoré par les Siamois et
les Pégouans.

SAM-SIN, dieu adoré par les Coréens,
comme le créateur du genre humain.

SAMUEL, nom de deux livres de la Bible,
qui contiennent le récit de la judicature de
Samuel, le changement du gouvernement
théocratique des Hébreux en monarchie sé-
culière, et l'histoire de Saül et de David, les
deux premiers rois de la nation. Ces deux
livres, ainsi dénommés par les Juifs et par
les Protestants, sont plus connus chez les
Catholiques sous le nom de premier et second
livres des Rois. *Voy. Rois.*

SAMVARA, divinité adorée par les Boud-
dhistes du Népal.

SAMVAT, ère fameuse parmi les Hindous;
elle date du règne de Vikramaditya, et com-
mence 56 ans avant la nôtre. Elle est encore
en usage de nos jours. *Voy. SAKA et ERE.*

SAMVATSARADI-PANDOUKA, fête que
les Hindous célèbrent le premier jour de
l'année; c'est ce que signifie son nom. Elle
a lieu au commencement du mois tchaitra,
qui arrive vers l'équinoxe. On ne la solen-
nise que dans les maisons; on y fait des

offrandes aux mânes de ses ancêtres, et on donne l'aumône aux pauvres et aux brahmanes. Une bonne œuvre faite ce jour-là vaut mieux que cent à d'autres époques. Le reste du jour, les Indiens se divertissent et se régalent, afin d'être heureux pendant toute l'année, dans la croyance que l'année se poursuit comme elle a été commencée.

SANAKADI - SAMPRADAYIS, religieux hindous, les mêmes que les Nimawats. Ils appartiennent à la branche des Vaichnavas. Voy. NIMAWATS.

SANAVES, sortes d'amulettes que les femmes madécasses portent au cou et aux poignets; ce sont quelques fragments d'un certain bois ou d'une racine odorante, enveloppés dans un petit morceau de toile, ce qui les préserve, à leur sens, de l'atteinte des sorciers.

SANCRAT, supérieurs de couvents de Talapoins chez les Siamois. Ils sont au-dessus de ceux qu'on appelle *Tchaou-rat*, ou maîtres du couvent. Laloubère compare leur dignité à celle des évêques chez les chrétiens; ce sont eux qui reçoivent et qui consacrent les Talapoins; mais leur juridiction est bornée aux religieux du couvent qu'ils gouvernent. Ils ne reçoivent pas une ordination particulière, mais ils deviennent sancrats par cela même qu'ils sont préposés à une communauté qui doit être régie par un sancrat. Ces monastères sont distingués des couvents à supérieur ordinaire, par des pierres doubles, plantées autour du temple et près de ses murs. Le premier des sancrats est supérieur du couvent du palais. Le roi donne aux principaux sancrats un nom honorifique, un parasol, un palanquin et des hommes pour le porter. Parmi ces marques d'honneur, le parasol n'est pas le moindre. C'est une feuille de palmier coupée en rond et plissée, dont les plis sont liés d'un fil près de la tige, qui est courbée en S et forme le manche. Le roi a seul le droit de faire porter devant lui un parasol à plusieurs dômes superposés les uns aux autres sur un seul manche. Ceux dont il honore les sancrats n'ont qu'un seul dôme, mais ils ont trois rangs et quelquefois plus de toiles peintes. Cependant les sancrats ne se servent guère des insignes donnés par le roi, que pour se rendre au palais.

SANCTUAIRE. 1°. C'était, chez les Juifs, le lieu le plus sacré du tabernacle et ensuite du temple de Jérusalem. Le sanctuaire du tabernacle avait dix coudées en carré; celui du temple bâti par Salomon était plus grand de moitié. Ce prince magnifique avait fait revêtir l'intérieur de lames d'or attachées avec des clous de même métal, dont chacun pesait cinquante sicles. Le long de ce lambris on voyait des chérubins d'or et des palmiers de même métal, rangés alternativement d'espace en espace, en sorte que tout le pourtour était orné de ces palmiers servant comme de pilastres, et de ces chérubins, qui avaient deux ailes étendues d'un côté à l'autre, et deux faces, l'une de face et l'autre d'homme, regardant l'une à

droite et l'autre à gauche. Au milieu du lieu saint, il y avait deux autres chérubins, étendant leurs ailes du côté du midi, en occupaient toute la largeur d'un chérubin touchait à la muraille d'un côté, et son autre aile venait se joindre au milieu du sanctuaire à l'aile de l'autre chérubin, qui de sa seconde aile touchait également l'autre côté de la muraille. Une table d'alliance était déposée sous les jointes des chérubins qui semblaient vouloir la protéger. C'était dans ce lieu que résidait la majesté de Dieu. Le grand pontife avait seul le droit d'y entrer, encore ne le faisait-il qu'une fois au jour de l'expiation solennelle, nuages d'encens lui dérobaient la vue de l'arche d'alliance. Ce lieu était appelé le *Saint des saints*.

2°. Dans les églises catholiques on donne le nom de *Sanctuaire* à la partie où se trouve l'autel, et où les prêtres offrent le saint sacrifice. Il est séparé du chœur proprement dit, soit par un mur, soit par une balustrade, ou par une grille, quelquefois par des colonnes. L'entrée en doit être interdite aux laïques, et surtout aux femmes; l'usage en est un véritable abus. Dans les petites églises, il n'y a pas de sanctuaire, ou bien il est confondu avec le chœur.

SANCUS, ancien dieu des Romains, paraît être le même que Fidius, dieu des Latins; en effet, le nom de *Sancus* vient du verbe *sancire*, ratifier; on l'appelle *sancus*, nom qui a la même étymologie confond aussi avec Hercule, invoqué dans les serments. Les Romains avaient bâti une chapelle sur le mont Aventin. Sancus passe pour avoir été des Sabins, père de Sabinus, qui donna son nom à la nation. Une inscription trouvée à Rome le qualifie de dieu *Sémon*, ce qui prouve que Sancus était dans la classe des divinités comprises sous cette dénomination. Voy. SÉMONS.

SANDALAIRE, surnom que les Grecs donnaient à Apollon, soit parce qu'il avait un temple dans la rue *Sandalaire*, soit parce qu'il avait cette chaussure aux pieds.

SANDEMANIENS, sectaires protestants qui tirent leur nom de Robert Sandeman, écossais, né à Perth en 1718; il commença à dogmatiser dans la Grande-Bretagne, dit en Amérique, vers 1766, et forma des congrégations à Boston et dans quelques autres villes de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Ecosse; enfin il mourut, en 1806, à Danbury, dans le Connecticut.

Les Sandemaniens soutiennent qu'il n'y a qu'un Dieu, et que Jésus-Christ, mis à mort pour les péchés des hommes, est ressuscité pour leur salut. Ils prétendent que les apôtres n'ont jamais employé le mot foi ou croyance, mais la persuasion de la vérité d'une prop

n'y a aucune différence entre croire l'ignage des apôtres et ajouter foi à l'ignage ordinaire.

discipline diffère assez de celle des protestants. Ils célèbrent la Cène tous les samedis pour imiter les apôtres qui l'ont faite dans la prière et la fraction du pain. Ils ont des Fêtes d'Amour auxquelles tous les membres de la congrégation est prendre part; elles consistent à manifester leur amour les uns envers les autres et celui du soir. Ils se donnent à cette occasion le baiser de charité, comme aussi à l'admission d'un nouveau membre, et en d'autres circonstances, où ils jugent que cela est convenable et nécessaire. Chaque semaine se réunissent avant la cène, pour satisfaire aux besoins des pauvres et pour d'autres dépenses. Ils s'abstiennent de la viande, du sang; ils ne jouent aux cartes et ne pratiquent le lavement des pieds que comme une œuvre de miséricorde et de charité. Ils regardent cette action comme un précepte imposé par Jésus-Christ. La communion des biens semble presque établie chez eux, car chacun d'eux doit considérer son bien comme le patrimoine de la communauté et de l'Eglise; ils condamnent ceux qui amassent des trésors sur la terre, et les mettent de côté pour aller servir dans un temps éloigné et incertain.

mettent, dans chaque église, plusieurs pasteurs ou évêques; il faut que deux anciens pour tout acte de discipline, et en particulier pour l'administration de la cène. Ils ont aussi des diacres. Dans le choix qu'ils font des anciens, on ne sont point arrêtés par la manifestation des candidats, ou par leur situation dans le commerce, pourvu qu'ils remplissent les conditions prescrites dans l'épître à Timothée et à Tite; mais les obstacles sont un empêchement pour l'admission à cet emploi. Les ministres sont élus par la prière, le jeûne et l'imposition des mains; puis tous ceux qui composent l'assemblée leur donnent la main.

très stricts et sévères dans leur discipline, ils excommunient les scandaleux et les irréligieux, et ils se croient obligés de leur refuser la communion de toute société tant qu'ils ne paraissent pas professer la vérité qu'ils la comprennent. L'unanimité fait loi; dans les affaires importantes, on consulte le sort, d'après ce qui est dit au chapitre xvi des Proverbes. Voy. GLAS-

LES, dieu adoré autrefois par les Perses. C'était sans doute le dieu du Soleil; cependant Agathias dit, Béroë, que c'était Hercule.

HI-PENNOU, dieu des limites, chez les Indes, peuple indien de la côte d'Oriss, sans doute regardé comme une incarnation de Béra-Pennou, dieu de la mer, on l'adore avec les mêmes rites

que cette grande divinité, c'est-à-dire avec des sacrifices humains. Cependant Sandhi-Pennou accepte volontiers le sang des buffles et des chèvres. Des lieux particuliers, situés sur les grandes routes aux limites des districts, lui servent d'autels, et chaque année on y sacrifie une victime humaine, qui est un voyageur frappé à l'improviste par les prêtres du dieu, ou un individu de leur nation, acheté à cet effet, comme pour le dieu de la Terre.

SANDHYA, fille de Brahmâ, dans la mythologie hindoue. Voici comme sa naissance est racontée. Brahmâ, étant poursuivi de près par les géants et sur le point de tomber entre leurs mains, fut obligé, pour leur échapper, de quitter le corps qu'il avait nouvellement pris. Cette dépouille divine donna l'être à une jeune fille sur laquelle les géants satisfirent leur passion. Suivant une autre légende, Brahmâ, son propre père, voulut lui faire violence; elle serait alors confondue avec Saraswati.

SANDHYA, culte religieux dont les brahmanes doivent s'acquitter chaque jour, le matin, à midi et le soir; il consiste en méditations, récitation de mantras, libations, ablutions, etc. Nous allons en donner les détails d'après l'abbé Dubois, qui les a tirés du rituel brahmanique intitulé *Nitya-Karma*.

Première partie du Sandhya.

Le brahmane fait le San-kalpa; puis rappelant à son souvenir les dieux des eaux, il leur offre ses adorations. Il pense ensuite au Gange, et lui adresse la prière suivante: «O Gange! vous êtes né dans l'urne de Brahmâ; de là vous êtes descendu sur la chevelure de Siva, des cheveux de Siva vous êtes descendu sur les pieds de Vichnou, et de là vous avez coulé sur la terre, pour effacer les péchés de tous les hommes, les purifier et leur procurer le bonheur. Vous êtes la ressource et le soutien de toutes les créatures animées qui vivent ici-bas. Je pense à vous, et j'ai l'intention de me laver dans vos eaux sacrées; daignez donc effacer mes péchés et me délivrer de mes maux.»

Cette prière finie, il pense aux fleuves sacrés qui sont au nombre de sept: le Gange, la Yamouna, le Sindhou, le Godaveri, le Saraswati, la Nerboudha, et le Kavéri. Entrant ensuite dans l'eau, il se dirige d'intention vers le Gange, et il s'imaginer qu'il fait réellement ses ablutions dans ce fleuve.

Après s'être bien baigné, il se tourne vers le soleil, prend trois fois de l'eau dans ses mains, et en fait une libation à cet astre en la répandant par l'extrémité des doigts.

Il sort ensuite de l'eau, se ceint les reins d'une toile pure, en met une autre sur ses épaules; s'assied, le visage tourné vers l'Orient, remplit d'eau son vase de cuivre, le pose en face de lui, se frotte le front avec des cendres de bouse de vaches ou du san-

dal, où il trace les marques rouges de sa caste, et termine par se suspendre au cou une guirlande de fleurs, ou le chapelet de grains appelés Roudrakhas.

Il pense à Vichnou, et boit trois fois en son honneur un peu de l'eau contenue dans le vase; il fait trois fois aussi une libation au soleil, en répandant de cette eau par terre.

Même libation en l'honneur des dieux Vichnou, Siva, Brahmâ, Indra, Agni, Yama, Nairrita, Varouna, Vahou, Kouvéra, Isana, l'Air, la Terre, et de tous les dieux en général, en prononçant les noms de tous ceux qui viennent à sa mémoire.

Il se lève, prononce le nom du soleil et lui offre ses adorations; il médite ensuite quelque temps sur Vichnou, et récite en son honneur les prières usitées.

Il prononce de nouveau les noms des dieux, en tournant sur lui-même, et finit par leur faire une inclination profonde.

Pensant encore une fois au soleil, il lui adresse la prière, suivante : « Dieu soleil, vous êtes Brahmâ à votre lever, Roudra à midi, et Vichnou à votre coucher. Vous êtes la pierre précieuse de l'air, le roi du jour, le témoin de toutes les actions qui se font sur la terre; vous êtes l'œil du monde, la mesure du temps; c'est vous qui réglez le jour, la nuit, les semaines, les mois, les années, les cycles, les kalpas, les yougas, les saisons, les ayasas, le temps des ablutions et de la prière. Vous êtes le seigneur des neuf planètes; vous abolissez les péchés de ceux qui vous invoquent et qui vous offrent des sacrifices. Vous dissipez les ténèbres partout où vous vous montrez. Dans l'espace de soixante ghadikas, vous parcourez sur votre char la grande montagne du nord qui a 90,510,000 yodjanas d'étendue. Je vous adore de tout mon pouvoir; daignez, dans votre miséricorde, détruire tous mes péchés. »

Il tourne derechef sur lui-même, en l'honneur du soleil, douze, vingt-quatre ou quarante-huit fois, selon ses forces.

Il se dirige vers l'arbre aswatha, et le visage tourné vers l'Orient, il lui fait une salutation profonde, et lui adresse la prière suivante : « Arbre aswatha, vous êtes un dieu; vous êtes le roi des arbres. Vos racines représentent Brahmâ, votre tronc Siva, et vos branches Vichnou; c'est ainsi que vous êtes l'image de la Trimourti. Tous ceux qui vous honorent dans ce monde, en vous faisant la cérémonie de l'oupanayana ou du mariage, en tournant autour de vous, en vous adorant, en célébrant vos louanges, ou par d'autres actions semblables, obtiennent la rémission de leurs péchés dans ce monde, et un lieu de bonheur dans l'autre. Pénétré de ces vérités, je vous loue et vous adore de tout mon pouvoir; daignez me faire éprouver les effets de votre bonté, en m'accordant le pardon de tous mes péchés, et le séjour de la félicité après ma mort. »

Il tourne autour de l'arbre, sept, quatorze,

vingt-une, vingt-huit, trente-cinq fois, ou plus, selon ses forces, en augmentant toujours de sept le nombre de tours.

Il se livre, pendant un certain espace de temps, à quelque lecture pieuse; ensuite il se lève, se revêt de toiles pures, cueille quelques fleurs pour les offrir en sacrifice à ses dieux domestiques, remplit d'eau son vase de cuivre, et retourne à la maison.

De retour chez lui, le brahmane grihasta fait le sacrifice Homa, et peut ensuite vaquer à ses affaires. Vers midi, il retourne à la rivière pour faire une seconde fois le Sandhya, de la même manière que le matin; les prières seules qu'il doit réciter sont différentes. Vers le coucher du soleil, il y retourne pour la troisième fois, et y fait le Sandhya du soir, en réitérant les cérémonies du matin et de midi.

Seconde partie du Sandhya.

Si, pour quelque raison que ce soit, le brahmane grihasta ne pouvait pas faire les ablutions dont se compose la première partie du Sandhya, il doit tâcher d'accomplir au moins la seconde, en récitant avec attention et dévotement les prières dont elle est composée.

Il se place d'abord, le visage tourné vers l'orient, ou du côté où se trouve alors le soleil. Il commence par nouer la petite mèche de cheveux qu'il laisse croître au sommet de sa tête; il prend ensuite un peu d'herbe darbha dans la main gauche, et une plus forte quantité dans la main droite; il la coupe de la longueur d'un palme.

Sandhya du matin.

Il commence ses exercices par la formule suivante : « L'homme qui est pur ou qui est impur, ou qui se trouve dans quelque position difficile que ce soit, s'il pense à celui qui a les yeux du lis des étangs (Vichnou), sera pur au dehors et au dedans. »

Il adresse ensuite à l'eau les prières : *Eau de la mer, des fleuves, etc.*, que nous avons données à l'article Eau, n° 3; et en finissant, il répand sur sa tête, avec trois tiges de l'herbe sacrée darbha, quelques gouttes d'eau. Celui qui, le matin, adresse ces prières à l'eau, et qui se pénètre bien de leur sens, reçoit certainement le pardon de ses péchés.

Joignant ensuite les mains, le brahmane dit : « Vichnou, vos yeux sont semblables à une fleur; je vous offre mes adorations. Pardonnez-moi mes péchés; je fais le Sandhya pour me conserver le nom et la dignité de brahmane. »

Il se rappelle ensuite les noms des mondes supérieurs et inférieurs, des dieux qui les habitent, et en particulier du feu, du vent, du soleil, de Vrihaspati, d'Indra et des dieux de la terre.

Portant après cela la main droite sur sa tête, il rappelle à son souvenir les noms de Brahmâ, du vent, du soleil; il ferme alors les yeux, et, se bouchant en même temps la narine droite avec le pouce, il fait l'évo-

« *Brahmâ* en ces termes : « Venez, venez sur mon nombril ; restez-y, y longtemps. »

représente, assis sur son nombril, ce nissant, de couleur rouge, ayant quatre et deux bras, ceint d'une corde, une urne à la main, monté sur une accompagné d'une multitude de divinités. Il se le représente encore comme point eu de commencement, comme int toutes les sciences, et pouvant tous les desirs des hommes, et en lier comme le premier gourou des nes, celui qui contribue le plus à les ; à les sanctifier ; enfin, comme le r de toutes choses, comme un être par sa nature ; après quoi il dit : tion à la terre ! adoration aux mon-érieurs ! » Il les désigne par leurs et il se les représente comme étant airés par la lumière du soleil. « Que sur et ma volonté se portent à la que mes vœux soient remplis dans e et dans l'autre ! C'est vous, Brahi avez créé l'eau, la lumière, l'am- ; je vous offre mes adorations. »

La prière finie, il respire fortement par la narine gauche ; et par ce moyen, il fuit tous les péchés qu'il a dans le se fermant ensuite la narine gauche ponce ou le doigt du milieu de la roite, il se rappelle le souvenir de qu'il évoque en ces termes : « *Vichnou*, venez sur ma poitrine ! restez-y, restez-y longtemps ! »

représente *Vichnou*, assis sur sa ce dieu est de couleur brune, il e bras ; il porte dans une main un ge, dans l'autre l'arme appelée *Sans* is la troisième, un disque, et dans la ne un lis d'étang ; il a pour monture de proie garouda. Le brahmane se sente en outre comme répandu dans orze mondes, et conservant tout par ance. Ensuite il dit : « Adoration aux inférieurs (qu'il désignera par leurs Je pense à eux, à l'eau et à l'amri- la vertu de cette prière tous ses eront effacés. »

Il rappelle *Siva*, qu'il évoque en ces « Venez, *Siva*, venez sur mon front ! restez-y, restez-y longtemps. »

représente *Siva* assis sur son front : est de couleur blanche ; il porte dans le trident, et dans l'autre un petit : sur son front est une demi-lune. q visages et trois yeux pour chaque la monture est un bœuf. Il se le re- en outre comme le dieu qui n'a principe que lui-même, comme le ur de toutes choses ; ensuite il dit : ion aux mondes inférieurs ! » Puis , en adressant la parole à *Siva* : vous détruisez tout dans les qua- ndes, détruisez aussi mes péchés ! » il récite cette prière et qui fait la on précédente, obtiendra certaine- pardon de ses fautes, et sera

Les hommes étant cependant sujets à une infinité de fautes, on ne saurait trop faire pour s'en purifier et en obtenir le pardon. Le brahmane adresse donc pour cela au soleil la prière suivante : « O soleil ! vous êtes la prière, vous êtes le dieu de la prière : pardonnez-moi tous les péchés que j'ai commis en priant ; tous ceux que j'ai commis durant la nuit, par pensées, par paroles, et par actions ; pardonnez-moi tous ceux que j'ai commis contre mon prochain par des calomnies et par de faux témoignages, en violant et en séduisant la femme d'autrui, en mangeant des aliments prohibés, en recevant des présents d'un homme vil, enfin tous les péchés de quelque nature qu'ils soient, dans lesquels je suis tombé tant de nuit que de jour. » Celui qui adresse cette prière au soleil, qui se pénètre du sens qu'elle renferme, et qui fait en même temps l'*Achmanya*, sera absous de tous ses péchés, et ira, après sa mort, dans le lieu qu'habite le soleil.

Pour faire l'*atchmanya*, on prend de l'eau dans le creux de sa main droite, et on la porte trois fois à sa bouche ; on se touche ensuite, avec le dos du pouce, le dessous du nez ; puis joignant le pouce et l'index, on les porte sur les deux yeux ; joignant enfin successivement les autres doigts avec le pouce, on les porte aux oreilles, au nombril, à la poitrine, sur la tête et sur les deux épaules. Cependant, avant de porter l'eau à la bouche, on doit toujours avoir soin de la purifier, en récitant sur elle la prière, *Eau ! vous êtes d'un bon goût*, etc., transcrite précédemment, passant trois fois la main par-dessus sa tête, on y répand quelques gouttes d'eau, puis on en verse trois fois par terre ; on respire fortement, et l'on fait sortir ainsi les péchés que l'on a dans le corps. On récite ensuite la prière qui commence par ces mots : *Eau, dans le temps du déluge, Brahmâ*, etc.

L'eau doit être regardée comme l'être suprême, et on lui offre en cette qualité des adorations. Il n'est rien de plus efficace que l'eau pour nous purifier de nos péchés. On ne saurait donc faire trop souvent, chaque jour, ses ablutions, ou au moins toucher l'eau et penser à elle, afin d'obtenir la rémission des péchés.

Après ces adorations, le brahmane respire un peu d'eau par les narines, et la rejette aussitôt avec force ; avec elle tombe par terre l'homme de péché, qu'il écrase avec le talon gauche.

Se tournant ensuite du côté de l'Orient, il se tient debout sur la pointe des pieds ; élevant un peu les mains, la paume tournée vers le ciel, il fait au soleil cette prière : « O soleil ! le feu est né de vous, et c'est de vous que les dieux empruntent leur éclat. Vous êtes l'œil du monde, vous en êtes la lumière. »

Rien de plus efficace que cette prière, accompagnée d'adorations, pour écarter tout sujet de tristesse, de péché, de douleur, et pour préserver de tout fâcheux accident. Il

ajoutera, en adressant toujours la parole au soleil : « Adoration à Brahmâ. l'être suprême ! Adoration aux brahmanes ! Adoration aux pénitents ! Adoration aux dieux ! Adoration aux Védas ! Adoration à Vichnou ! Adoration aux vents ! »

En récitant cette prière, il offre une libation d'eau à ces dieux, à mesure qu'il les nomme et à tous les dieux en général.

Il met sous ses pieds une tige d'herbe darbha, et se tenant debout, ou, s'il le peut, sur un seul pied, il fait en ces termes l'évocation du fameux mantra Gavatri : « Venez, déesse, venez pour mon bonheur ! vous êtes la parole de Brahmâ : trois lettres forment votre nom : vous êtes la mère des Védas ; c'est aussi de vous qu'est né Brahmâ ; je vous offre mes adorations ! »

Celui qui se rappelle ainsi la déesse Gavatri trois fois par jour, sera par là purifié de tous ses péchés. Il prononce ensuite le monosyllabe *om*, et il fait claquer dix fois ses doigts, en tournant sur lui-même, afin d'empêcher par là les géants et les démons d'approcher.

Il se rappelle de nouveau le souvenir de la déesse Gavatri. Le matin il se la représente sous la forme d'une fille d'une beauté extraordinaire, ayant l'extérieur de Brahmâ, montée sur une oie, tenant en main une tige d'herbe darbha, faisant son séjour dans le disque du soleil et du rite du Yadjour-Véda. Après se l'être ainsi représentée il lui fait une inclination profonde.

S'adressant ensuite à Vichnou, il l'invoque en ces termes : « Vichnou ! vous avez les yeux semblables à une fleur, etc. » Réciter le gayatri sans avoir auparavant offert ses hommages à Vichnou, ce serait peine perdue ; cette inattention serait même une source de péchés. On compte par ses doigts le nombre de fois qu'on récite le gayatri. Les mains doivent alors être élevées en l'air et couvertes d'une toile, afin que personne ne puisse s'apercevoir du nombre de fois qu'on le récite. On le prononce à voix basse, de manière à n'être entendu de qui que ce soit. Voici cette prière sublime : « *Om* ! Adoration au patala ! Adoration à la terre ! Adoration au swarga ! je pense à la lumière éclatante du soleil ; qu'il daigne tourner mon cœur et mon esprit vers la vertu et vers les biens de ce monde et de l'autre ! »

Tout brahmane devrait réciter ce mantra de mille à dix mille fois par jour. Il peut, pour des motifs de tolérance, ne le réciter que cent et même vingt fois, mais jamais moins de huit. C'est par la vertu de cette prière que les brahmanes deviennent semblables à Brahmâ, et vont jouir après leur mort du même bonheur que lui. Son efficacité est telle, qu'il suffit de la réciter avec ferveur pour effacer les péchés les plus énormes, comme, par exemple, si l'on avait tué un brahmane ou une femme enceinte, bu des liqueurs enivrantes, trahi ses plus amis, etc.

Le brahmane renvoie ensuite la déesse en

ces termes : « Je vous ai adressé ma illustre déesse, pour obtenir la rémission de mes péchés. Pardonnez-les moi donc, et qu'après ma mort j'aie à jouir des fruits du *saikounta*. Vous avez la figure de Bi ; vous êtes Brahmâ lui-même ! C'est vous qui avez créé, qui conservez et qui détruisez tout : faites que je sois heureux en ce monde que la joie, l'abondance et la prospérité m'accompagnent partout, et qu'après mort je jouisse d'un sort plus heureux et durable ! Retournez, déesse, après m'avoir accordé la grâce que je vous demande, tournez dans le lieu de votre séjour habituel ! »

Il lui offre une libation d'eau ainsi au soleil et à la planète Vénus, et dit : « Adoration au soleil et à la planète Vénus ! l'eau que je vous offre vous éternisera ! »

Il finit par adresser au feu cette prière : « O feu ! écoutez ce que je vais vous offrir : mes ennemis et ceux qui désirent mal des védas : le nombre de mes péchés est comme une mer de feu, sans fond et sans rivage, prête à me consumer ; j'implorie votre miséricorde : qu'elle soit pour moi un moyen de salut ! »

Il fait l'évocation de Roudra, qui est la figure du temps et du feu, et il lui dit : « Vous êtes le véda ! vous êtes la vérité ! vous l'être suprême ! vous êtes d'une figure extraordinaire ! vous êtes la figure du monde ! je vous offre mes adorations. »

Il dit ensuite : « Adoration à Brahmâ ! adoration à l'eau ! adoration au dieu Varaha ! adoration à Vichnou ! »

Il offre une libation d'eau à chacun des dieux, puis au soleil, auquel il dit : « Vous êtes le fils de Kasyapa, vous êtes semblable à une belle fleur, vous êtes l'ennemi des ténébreux par vos tous nos péchés sont remis. Je vous offre mes hommages comme au plus grand des dieux : recevez-les favorablement. »

En finissant, il tourne trois fois sur lui-même en l'honneur du soleil, et il fait une inclination profonde.

Sandhya du midi.

Le brahmane ayant fait ses ablutions, noué la petite mèche de cheveux qu'il a au sommet de la tête, trace sur son front des signes ordinaires, après quoi il se tourne vers l'orient et dit : « Vichnou, les dieux voient avec plaisir les beautés du lieu où vous habitez ; ils en sont si charmés, qu'ils ne peuvent se lasser de leur vue, et qu'ils ouvrent de grands yeux pour les mieux contempler. »

Il dit, en s'adressant au soleil : « Dieu du jour ! vous êtes la lumière ! vous êtes le dieu qui purifie les hommes et efface leurs péchés : je vous offre donc mes adorations. »

Il dit ensuite : « Adoration aux dieux inférieurs ! adoration au swarga ! adoration à la terre ! adoration au maha-loka ! adoration au topa-loka ! adoration au yama-loka ! »

au satya-loka ! C'est par la toute-puissance du soleil, l'être suprême, que l'eau, nière, l'amrita, Brahmâ aux quatre s, enfin que tout ce qui est a été créé. » ant la main gauche sur la main droite, : « Que tout ce qu'il peut y avoir en bien et de mal, de louable et de visoit purifié par le soleil, l'être suprême ! » la vertu de cette prière, ses péchés s'esséchés. Se bouchant ensuite les deux s, il retrace à son souvenir Krichna, Nanda, et cette pensée fait trembler é, qu'il doit se représenter sous la d'un homme noir, ayant une figure le. Portant le pouce droit sous la nauchue, il se rappelle Siva, et dit : « Siva ! tes le chef des démons ; délivrez-moi peines, et, avec votre trident, mettez e mes péchés ! »

uffle avec force par la narine gauche, *Atchmanya*, et dit : « L'eau purifie la que la terre purifiée par l'eau me dée tous les péchés que j'ai pu commettant-mangeant après un autre, en usant ants défendus, en recevant des pré-l'un homme vil ou d'un pécheur : en-e l'eau me purifie de tout péché, quel dit ! »

il encore deux fois l'*Atchmanya*, car rien qui efface plus infailliblement les que l'eau : tout brahmane doit donc *Atchmanya*, et par cet acte seul, non-ent tout crime, fût-ce le meurtre d'un ou d'une femme enceinte, lui est rien plus, il devient impeccable pour r.

end ensuite trois tiges de l'herbe darrec le bout desquelles il répand quelques gouttes d'eau sur sa tête ; mais auparavant il doit purifier cette eau, en récitant sur mantra Gayatri, et les suivants : « Eau, es répandue dans le sein de la terre, ue je puisse accomplir le sandhya, afin it par là purifié, je puisse faire le pouau, vous êtes d'un bon goût, etc. »

épand avec les trois tiges d'herbe , quelques gouttes d'eau par terre, r sa tête. Celui qui récite en outre la qui suit peut compter qu'il arrivera ble de ses désirs, qu'il vivra dans l'ace et sera heureux : « Eau, vous êtes ue dans tout ce qui a vie, dans toutes lies de la terre, et jusque sur les plus montagnes. Vous êtes ce qu'il y a de xcellent : vous êtes la lumière, vous imrita ! »

lève, et remplissant d'eau ses deux il la verse par terre, en disant : « Ado- au patala ! adoration à la terre ! ado- au swarga ! »

urnant du côté du soleil et tenant les élevées, il dit : « O soleil, vous êtes la s des dieux ; vous êtes différent de vous êtes l'œil des dieux Mitra, Va- et du feu ; vous brillez dans le swar- la terre, et partout ! »

it la prière qui commence par ces « Adoration à Brahmâ, l'être suprême. » Il met sous ses pieds une ou deux

tiges de l'herbe darbha, et il évoque Gayatri en ces termes : « Venez, déesse, venez me combler de vos faveurs ! vous êtes la parole de Brahmâ ; vous êtes la mère des védas : c'est aussi de vous que Brahmâ a pris naissance. Je vous offre mes adorations ! vous êtes la mère des brahmanes ; vous soutenez la machine du monde, et vous en portez tout le poids. C'est par votre protection que les hommes vivent tranquilles sur la terre, parce que vous avez soin d'écarter les maux, les craintes et les dangers. C'est par vous que les hommes deviennent vertueux ; c'est de vous que le poudja tire toute sa vertu ; vous êtes éternelle, hâtez-vous, grande déesse, de venir, et de donner à ma prière toute son efficacité ! »

C'est par la vertu de cette prière que les dieux ont obtenu le swarga ; que les serpents pénétrèrent dans le sein de la terre et se soutiennent au milieu des eaux ; que le feu possède la vertu de brûler ; que les brahmanes, devenus semblables aux dieux, méritent et reçoivent tous les jours les adorations et les sacrifices des autres hommes, et les surpassent tous en science et en vertu.

Il réitère l'évocation du soleil, et se purifie en prononçant le mot sacré *om* ; puis il fait les adorations suivantes : « Adoration au *patala* ! » (Il porte les mains sur sa tête.) « Adoration à la terre ! » (Il les porte sur la mèche de cheveux qu'il a au sommet de la tête.) « Adoration au swarga ! » (Il les porte sur tout le corps.)

Il dit ensuite *oum-path* ! fait en même temps claquer dix fois ses doigts en tournant sur lui-même, et il frappe la terre avec le talon gauche, afin d'écarter les géants et les démons.

Il évoque de nouveau Gayatri, qu'il se représente, à midi, sous la forme de Vichnou, à la fleur de l'âge, vêtue d'une robe d'or, et faisant son séjour dans le disque du soleil ; après quoi, il récite le mantra Gayatri, dans la posture et de la manière indiquées plus haut, et le nombre de fois désigné : ensuite il la renvoie en disant :

« Vous êtes née du visage de Siva, vous habitez sur la poitrine de Vichnou, vous êtes connue de Brahmâ : allez-vous-en, déesse, où vous voudrez. Vous êtes Brahmâ, l'être suprême ; vous recevez les hommages de Vichnou ; vous êtes la vie des brahmanes ; vous disposez de leur sort ; vous pouvez les rendre heureux dans ce monde et dans l'autre ; donnez-moi une nombreuse postérité ; que l'abondance des biens m'accompagne partout ! Illustre mère, vous venez de recevoir mes hommages ; allez-vous-en à présent où bon vous semblera ! »

Cependant il lui adresse encore cette autre prière : « Divine épouse de Narayana, préservez-moi de tout mal à la tête, au visage, à la langue, au nez, aux narines, aux conduits auditifs, aux épaules, aux deux cuisses, aux pieds et à tout le corps : préservez-m'en jour et nuit ! »

Il fait ainsi l'éloge de Gayatri : « Vous êtes d'une nature spirituelle ; vous êtes la lumière par excellence ; vous n'êtes pas sujette

aux passions des hommes; vous êtes éternelle, vous êtes toute-puissante; vous êtes la pureté même; vous êtes le refuge des hommes et leur salut; vous possédez toutes les sciences; vous êtes la mère des védas, vous en êtes la figure, vous êtes aussi la figure de la prière. C'est à vous qu'on doit adresser tous les sacrifices; vous disposez de tous les biens terrestres; vous pouvez tout détruire dans un instant. Le bonheur et le malheur, la joie et la douleur, l'espérance et la crainte, tout est entre vos mains, tout dépend de vous. Vous êtes l'objet de tous les vœux des hommes, et vous êtes en même temps le prestige qui leur fascine la vue. Vous remplissez leurs désirs; vous les comblez de biens; vous faites réussir toutes leurs entreprises; vous les purifiez de leurs péchés; vous les rendez heureux; vous êtes présente dans les trois mondes; vous avez trois corps et trois figures, et le nombre trois fait votre essence. »

Celui qui célèbre ainsi les louanges de Gayatri en recevra la récompense, tous ses péchés lui seront remis.

Jetant les yeux sur du beurre liquéfié, il dit : « O beurre ! vous êtes la lumière ; c'est par vous que tout brille ! vous êtes l'ami des dieux ; vous servez dans les sacrifices qu'on leur offre ; vous en faites l'essence ! »

S'adressant de nouveau à Gayatri, il dit : « On peut vous diviser en deux, en trois et en quatre parties ; rien n'égale votre éclat : je vous offre mes adorations ! »

Il ajoute : « Déesse qui habitez sur les montagnes du nord, vous êtes connue de Brahmâ : allez-vous-en où vous voudrez. Vous êtes dans le sacrifice, le sacrificateur ; vous l'offrez, et vous le recevez ; vous en réglez les présents ; vous les faites, et vous les recevez. Vous avez cédé le nord-est à Siva, et vous vous êtes placée au nord-ouest. Si nous jouissons de la lumière, c'est à vous que nous le devons : vous nous l'avez accordée pour pouvoir, à sa faveur, remplir nos devoirs religieux ! »

Il adresse au feu ces mots : « O feu ! venez ici, j'ai besoin de vous pour le poudja : offrez-le vous-même, puisque vous en êtes la figure. »

Il dit à l'eau : « Eau ! restez sur la terre, pour le besoin que nous avons de vous : restez-y, afin que nous puissions vous boire, et tombez en abondance pour fertiliser nos campagnes. »

Celui qui, dans le sandhya du midi, récitera ces prières obtiendra l'objet de tous ses désirs et le pardon de tous ses péchés.

Il s'adresse encore à Gayatri, et dit : « Je vous adore, déesse, sous la figure de Brahmâ ! vous êtes la mère du monde ; les brahmanes vous offrent des adorations, et en retour ils jouissent de vos faveurs. Vous paraissez sous la forme d'une pierre ; mais vous êtes en effet la créatrice, la conservatrice et la destructrice de toutes choses. »

Il présente l'*Argha* au soleil. A cet effet, il met dans un vase de cuivre étamé, de l'eau, des fleurs rouges, de l'herbe darbha, de la

poudre de sandal, de la graine de mouton mêlant le tout ensemble, il dit : « S... vous êtes le plus brillant des astres ; nous empruntons de vous son éclat. Vous purifiez les hommes : je vous offre mes adorations ! Adoration au soleil qui offre cet argha ! »

Voilà en quoi consiste le sandhya du midi. On doit le faire sans y manquer ; mais pour quelque raison que ce fût, on ne l'omettre, on devrait en faire pénitence d'accomplir le sandhya du soir. On récitera dans ce but, dix fois le Gayatri, et l'offrira au soleil l'argha. Il est interdit au brahmane qui ne fait pas régulièrement le sandhya de pratiquer tout autre acte de religion ; il serait sans aucun fruit qu'il offrirait le *sraddha* ou sacrifice pour les morts ; il ne jeûnerait ou ne prierait. Les avantages du sandhya sont nombreux : ceux que procure le mantra Gayatri sont proportionnés au nombre de fois qu'on le récite. Ainsi, pour mille fois, on obtient la réussite de ses entreprises ; pour dix fois, le pardon de ses péchés et l'abandon de ses biens dans sa famille ; pour vingt fois, l'esprit d'intelligence et le don de toutes les sciences ; pour cent mille fois, le bonheur suprême de devenir, après la mort, un Vichnou. Prendre l'engagement authentique de réciter tous les jours le Gayatri durant un certain espace de temps est une résolution infiniment louable, mais le mérite se gradue aussi sur la durée du temps consacré à l'accomplissement de l'acte religieux, c'est-à-dire sur le chiffre de l'on fait de l'une des trois périodes du sandhya : 1° depuis le lever jusqu'au coucher du soleil ; 2° depuis le lever du soleil jusqu'au coucher ; 3° l'intervalle d'environ trois heures. Le brahmane qui fait un pareil vœu réalise un certain nombre de ses confrères et leur présence : « Aujourd'hui, tel jour, moi, brahmane tel, de telle famille, voulant éloigner de moi le mal, faire des progrès dans la vertu, mériter après ma mort les délices du swarga, fais vœu de réciter le Gayatri chaque jour depuis telle heure jusqu'à telle heure ; en conséquence je vous prends à témoin de mon vœu ! »

Sandhya du soir.

Le brahmane commence ce sandhya en se couchant sous le soleil ; il ne doit pas le faire le jour du *sankranti*, c'est-à-dire le jour où le soleil passe d'un signe du zodiaque à un autre, ni les jours de la nouvelle pleine lune, ni le douzième de la lune, enfin le jour qu'il a offert pour les sacrifices appelé *sraddha*. Faire en ce jour le sandhya du soir, serait un péché mortel, le meurtre d'un brahmane.

S'il venait de perdre son père ou l'un de ses enfants ; si les gens de sa famille saignaient ; si, par l'effet d'une blessure ou de tout autre accident, il lui sortait du sang de quelque partie du corps au-dessus du nombril ; enfin, s'il se trouvait dans un état de souillure, il commettrait un péché

en faisant le sandhya du soir ; dans ce cas même, il perdrait ses biens et sa vie. Hors ces circonstances d'exception, il doit jamais négliger de remplir ce devoir religieux, en observant avec ponctualité les ablutions ordinaires ; se tournant vers l'ouest, il se retrace le souvenir de son père ; il pense ensuite à Brahmâ et il lui adresse cette prière : « Brahmâ ! vous êtes sage, vous êtes mon créateur. Pardonnez-moi tous les péchés que j'ai commis pendant le sandhya du soir : daignez me pardonner ; venez vous reposer sur ma tête et délivrez-moi de mes péchés. »

Il récite le mantra qui commence par : « *Adoration aux mondes inférieurs.* » Se bouchant ensuite les deux yeux, il pense à Vichnou, s'imaginer qu'il est son nombril, et dit : « O Vichnou ! vous êtes d'une grande taille et de grande force : vous avez quatre bras ; vous savez tout ce qui existe. Détruisez mes péchés. »

Il adresse ses adorations aux sept mondes, comme dans le sandhya du matin ; il dit de nouveau la parole à Vichnou, c'est vous qui avez créé la lumière, et tout ce qui sert à la nourriture des hommes : conservez-moi, et conservez tout ce qui existe sur la terre ! »

Il porte le doigt la narine droite, il porte le doigt la gauche, et par ce geste brûle les péchés qu'il a dans le corps, les péchés en fait sortir en soufflant avec la narine droite. Il tourne alors sa face vers Siva, le destructeur du péché et des mauvaises choses, s'imaginer qu'il repose sur sa tête, et lui dit : « Siva, vous êtes de grande taille et de grande force. Vous avez votre front l'empreinte d'une deesse : vous avez trois yeux ; vous détruisez tout ce qui est mauvais ; vous êtes le dieu des dieux. J'impose ma protection, et vous offre mes prières. »

Il dit de nouveau ses adorations aux dieux, et il détruit ses péchés par cette prière : « Que mes péchés soient détruits par la toute-puissance du soleil ! »

Il dit : « O feu ! vous êtes la prière ; vous êtes le dieu de la prière : pardonnez-moi toutes les fautes que j'ai faites dans les sacrifices que j'ai récités ; pardonnez-moi tous les péchés que j'ai commis pendant le jour par pensées, par paroles et par actions. Enfin que cette eau que je bois et que je lave de la main détruise tout ce qu'il y a de mauvais en moi de mauvais et de défectueux. »

Il se lave l'Atchmanya comme dans le sandhya du matin. Respirant de même encore par les narines l'eau purifiée, il récite le mantra qui commence par ces mots : « *Eau ! avant le déluge,* etc. ; puis il rejette, avec une forte aspiration, l'eau contenue dans sa narine : avec elle sort l'homme du monde, il écrase aussitôt sur une pierre. Il présente cet homme de péché sous

la forme d'un être puissant, d'une force extraordinaire, ayant le ventre rouge, la barbe et les cheveux blancs, le visage hideux et difforme. »

Il fait l'évocation de Gayatri, et, se tournant du côté de l'ouest, il dit : « Dieu du jour de qui dépend le bonheur des hommes, je fais le sandhya du soir : daignez m'honorer de votre présence ! déesse Gayatri, qui portez la figure des védas, qui êtes la parole de Brahmâ, trois lettres sont votre nom : je vous offre mes adorations ; hâtez-vous de venir ici pour mon bonheur ! »

En faisant cette prière, il a les mains ouvertes et élevées vers le ciel. Il se frotte ensuite les mains et les porte sur la poitrine, s'imaginant que Gayatri est venue se reposer dessus. Il fait claquer dix fois ses doigts en tournant sur lui-même, et par là il lui ferme toute issue, de sorte qu'elle ne puisse plus s'en aller. Il se la représente sous la forme d'une vieille femme, ayant la figure de Siva, montée sur un bœuf, faisant sa demeure dans le disque du soleil, et unie à tous les védas ; puis il dit : « Divine épouse de Siva ! vous êtes la mère de tout ce qui existe. Je vous offre mes adorations à l'entrée de la nuit ; prenez-moi sous votre protection, et sauvez-moi ! venez, Gayatri, venez, et écoutez favorablement mes prières ! »

Celui qui récite ces paroles obtient l'accomplissement de ses desirs.

La face tournée vers le nord et les bras pendants, il récite le mantra Gayatri, de la même manière et le nombre de fois spécifiés précédemment. On ne saurait trop répéter le soir cette prière ; car les prières que l'on fait le soir ont bien plus de mérite. Le brahmane qui la réciterait tous les jours, sans interruption, depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit, se mettrait infailliblement par ce pieux exercice, à l'abri de la misère et de la pauvreté, et terminerait sa longue et heureuse carrière par une mort douce et tranquille, sans maladie et sans douleur.

Il emploie, pour renvoyer la déesse Gayatri, les mêmes formalités qu'au sandhya du midi, et, après la libation d'eau faite au soleil et à la planète Vénus, il dit en s'adressant à Siva : « Roudra ! délivrez-moi de tout accident et de tout danger tant de nuit que de jour. Vous êtes le maître du monde ; prenez-moi sous votre protection, afin que rien ne puisse me nuire ni me faire du mal. »

Vient la prière au feu, puis une libation d'eau aux dieux suivants :

« Adoration à Brahmâ ! adoration à l'eau ! adoration à Varouna ! adoration à Vichnou ! adoration à Roudra ! »

Il dit en présentant l'Argha au soleil : « Dieu de la lumière, dieu du jour, je vous offre mes adorations ! recevez l'Argha que je vous présente, et délivrez-moi des embarras du monde et de ses dangers ! »

L'auteur indien termine en disant que Brahmâ, le père des védas, voulant en extraire la substance, composa le sandhya, qui est, par rapport aux autres parties des védas,

ce que le beurre est à l'égard du lait, ce que l'or est à l'égard des autres métaux. En un mot, de même que le miel est la quintessence des fleurs, de même le sandhya est la quintessence des védas.

SANDI, espèce de confrérie établie pour les femmes, chez les nègres de la côte de Bénin, les Quojas et d'autres peuples des environs. A une époque indiquée par le roi, on bâtit, au centre de quelque bois, un certain nombre de cabanes destinées à recevoir les jeunes filles et les femmes qui veulent être initiées à l'association. Les associées sont distinguées par le titre de *Sandi-Simodin-Sino*, ou filles du Sandi. Aussitôt qu'elles sont assemblées, la *Sougouilli*, qui est la plus ancienne femme de l'ordre, après avoir reçu une commission expresse du roi, entre en office par un festin qu'elle donne à ses disciples. Ce festin porte le nom de *Sandi-lati*, c'est-à-dire alliance ou confrérie de la poule. La Sougouilli exhorte ses écolières à trouver de l'agrément dans leur retraite, qui dure ordinairement quatre mois; elle leur rase d'abord la tête. Ensuite, leur faisant quitter leurs habits pour ne les plus reprendre tant que dure le noviciat, elle les conduit au bord d'un ruisseau qui doit se trouver dans l'enclos, et les y lave avec beaucoup de soin. Depuis ce jour, ou du moins depuis qu'elles ont subi une opération analogue à celle de la circoncision, les écolières font leur continuelle occupation d'apprendre les danses du pays et de réciter les vers du Sandi. Elles ne reçoivent la visite d'aucun homme; les femmes même qui viennent les voir ne peuvent entrer que nues dans l'enclos; il faut qu'elles laissent leurs habits derrière elles dans quelque coin du bois. Lorsque le temps du noviciat est fini, les parents envoient à leurs filles des pagnes d'étoffe rouge, des colliers de verre, des grelots de cuivre, des anneaux pour les jambes, et d'autres ornements dont elles se parent à l'envi. La Sougouilli se met à leur tête, et les ramène à la ville, où la curiosité assemble une foule de peuple pour les voir. La vieille est seule assise; toutes les filles dansent l'une après l'autre, au son d'un petit tambour. Après la danse, elles sont renvoyées dans leurs familles, avec des éloges et des applaudissements.

SANDJAK-SCHÉRIF, étendard sacré des Musulmans, qui le regardent comme le premier des drapeaux de Mahomet. Il en avait plusieurs, dont les uns étaient blancs, les autres noirs. Le principal de ces derniers était de simple camelot, et avait servi de portière à la chambre d'Aïsha, sa femme. Quant aux Sandjak-Schérif, c'est celui que lui présenta Sehmi, quelques jours après sa fuite de la Mecque. Cet homme, dans un élan de zèle, avait ôté la mousseline de son turban, l'avait attachée à une lance, et en avait fait un drapeau, qui fut le premier de l'islamisme. Cette oriflamme, conservée avec beaucoup de respect par les premiers Khalifes, passa à la maison Othomane, et fut déposée au sérail avec de grandes cérémonies. Elle est cou-

verte d'un autre drapeau dont se particulièrement le khalife Omar, et rante enveloppes de taffetas, le tout fourreau de drap vert. Au milieu enveloppes sont renfermés un p du Coran, écrit, à ce que l'on croit d'Omar, et une clef d'arge Kaaba. Cet étendard, long de douze est surmonté d'une espèce de pommant, de forme carrée, qui contient livre du Coran, écrit de la main d'Othman. Cet étendard ne sort du sérail quand le sultan ou le grand visir en personne les armées contre les de l'Etat. Alors on dresse une supe destinée à le recevoir, et on l'élève sur un support de bois d'ébène, enfoncé et garni de cercles et d'anneaux pour soutenir la hampe. A la fin d'une campagne, lorsque l'armée entre en d'hiver, on a ordinairement soin de la lance, et de l'enfermer au sérail, dans une caisse richement décorée. On y procède chaque fois avec une grande cérémonie; on y fait des prières, on brûle des parfums de bois d'aloès et de gris qui se renouvellent tous les jours. Le Sandjak-Schérif n'est exposé au public qu'en temps de guerre, et s'enflamme à son aspect; et plus d'un change alors en enthousiasme. On y voit des émirs de tout état et de toute condition, des derwischs de presque tous les ordres, une foule de simples citoyens marcher à sa présidence dans les armées à prodiges de valeur.

SANDJIVANA, l'un des vingt-neuf ou enfers de la mythologie hindoue.
SANEUS ou **SANÉTUS**, nom d'Hercule chez les Sabins.

SANG (**RELIGIEUSES DU PRÉCIEUX**). Le nom d'une réforme de Bernardine ne consistait qu'en une seule modification à Paris, dans la rue de Vaugirard, étaient ainsi appelées, parce qu'elle se tenait dans un vase de cristal, enfermée dans une boîte d'argent, quelques gouttes de sang sortaient miraculeusement d'un crucifix percé par un Juif.

Il y avait aussi, à Rouen, des reliques du *Sang précieux*, qui étaient de l'Évangile-Saint-Dominique.

SANG (**JOUR DE**). On appelait ainsi les Romains, certaines fêtes de Cybèle, dans lesquelles leurs prêtres se couvraient de sang, en se faisant saigner par tout le corps.

SANGA, pèlerinage que les Japonais font au temple de Ten-sio dans la province d'Ize; ce nom peut venir par *ascension*, parce qu'on monte se rendre à ce temple. C'est un chapeau de bois, bas et couvert d'un chaume, surbaissé et assez plat. On a un soin particulier de son entretien, on le conserve dans le même état qu'il était construit originairement, afin qu'il ne soit pas un monument de l'extrême pauvreté

qui l'ont élevé. Dans l'intérieur du on ne voit guère autre chose qu'un métal poli à la manière du pays, pier découpé suspendu autour des st. Le miroir est un emblème de la et de la parfaite connaissance qu'elle qui se passe dans le cœur des hom-papier blanc représente la pureté du marque qu'on ne doit s'y présenter un cœur et un corps exempts de nullure. Le temple principal est en- près de cent petites chapelles bâties nneur des Kamis inférieurs ; elles asses qu'un homme peut à peine se bout. Chacune est desservie par un ou prêtre séculier. Autour du temple apelles demeurent quantité de Né-igneurs ou officiers du temple, et re, comme ils se qualifient eux-mé-st-à-dire évangélistes ou messagers ix : ils tiennent des maisons et des ts pour recevoir les voyageurs et les

intoistes orthodoxes vont en pèleri-lze, une fois l'an, ou tout du moins en leur vie. Ce voyage se fait en ips de l'année ; mais le plus grand s de pèlerins a lieu dans les trois s mois, mars, avril et mai, saison la ble de l'année. On voit s'y rendre ne multitude de personnes de tout t tout sexe et de toute condition, à t toutefoix des princes et des grands s de l'empire, qui y vont rarement eae. Le souverain y envoie une am-tous les ans, au premier mois, et les du royaume suivent son exemple. rins ont la liberté d'effectuer le omme ils l'entendent. Les riches le eal ou en litière, avec une suite le à leur dignité. Les pauvres vont t vivent des aumônes qu'ils recuei-chemin, portant leur lit sur leur t une natte de paille roulée. Ils ont ain un bâton de pèlerin, et à leur une écuelle dans laquelle ils boi-reçoivent les aumônes. Ils ont de hapeaux tissus de roseaux fendus. n, le lieu de leur naissance et celui viennent sont assez communément r leur chapeau et sur leur écuelle, en cas de mort ou d'accident ou ivoir quels ils sont. Ceux qui peu-faire la dépense portent un habit court, sans manches, sur leur vête-linaire, avec leur nom brodé à l'ai-r la poitrine et sur le dos.

le le pèlerin s'est mis en route pour tache à sa porte une corde entourée ceau de papier blanc, afin que ceux ontracté une souillure quelconque, ar la mort de leurs proches parents, y entrer ; car ils croient avoir re-que si, par hasard, une personne illée vient à entrer dans la maison in durant son absence, celui-ci se n même temps tourmenté par de songes, ou exposé à de grandes s. En outre il est nécessaire que

lespèlerins, qui se disposent à partir, ou qui ont déjà commencé le saint voyage, vivent dans une exacte continence. Lorsque le pèlerin est arrivé au terme de son voyage, il se rend chez un Kanousi, et l'aborde d'une manière fort civile et fort humble, courbant son front jusqu'à terre, à la manière du pays. Le Kanousi le mène avec les autres qui se sont adressés à lui, ou il les fait accompagner par son valet pour leur montrer les temples, et leur dire le nom des Kamis auxquels ils sont dédiés. Après quoi le Kanousi les conduit lui-même au temple principal de Ten-sio dai-sin, où tous se prosternent avec une profonde humilité, se couchant à terre de tout leur long. C'est dans cette posture respectueuse qu'ils adressent leurs prières à ce puissant esprit, lui exposant leurs besoins, lui demandant la félicité, les richesses, la santé, une longue vie, et autres choses semblables. C'est ainsi qu'ils s'acquittent de leur devoir envers Ten-sio dai-sin, et qu'ils accomplissent le but de leur pèlerinage. Ensuite ils sont reçus chez le Kanousi qui les loge chez lui tout le temps qu'ils demeurent à Ize, en cas qu'ils ne soient pas assez riches pour loger dans une hôtellerie publique. Cependant les pèlerins s'empres-sent de le défrayer de ses dépenses, et les pauvres eux-mêmes lui font part de ce qu'ils ont gagné en mendiant. Après avoir accom-pli tous les actes de son pèlerinage, le pèlerin reçoit du Kanousi qui l'a dirigé un *ofarai*, ou boîte d'indulgence, qu'il conserve avec le plus grand soin pendant toute sa vie. *Voy. OFARAI.*

Un auteur japonais décrit ainsi les lieux saints, objet du Sanga : Il y a à Ize deux temples séparés l'un de l'autre par douze rues. Leur architecture est au-dessous du médiocre ; le sol qu'ils occupent n'a pas plus de six nattes de tour, y compris la place qu'occupe le Kanousi qui y est assis en l'honneur de l'esprit Ten-sio dai-sin. Les deux temples sont couverts d'un toit de chaume, et l'on rapporte comme une mer-veille qu'aucun des ouvriers qui travaillè-rent à ces édifices ne reçut ni coups ni blessures. Derrière ces édifices, sur une émi-nence, est un petit temple, qui est le prin-cipal, consacré à Ten-siodai-sin ; on l'appelle *fon-gou*, c'est-à-dire le vrai temple. A l'inté-rieur, il n'y a autre chose qu'un miroir et des morceaux de papier blanc. Le premier des deux grands temples s'appelle *Gha-Kou*. Il a plusieurs Kanousis pour le desservir, et environ 80 chapelles bâties autour en l'honneur des esprits inférieurs ; chacune est gardée par un Kanousi qui s'y tient assis pour recevoir les aumônes du peuple, qui servent à l'entretien du temple. Le second porte le nom de *Nai-Kou* ; il est de même desservi par un grand nombre de Kanousis, et entouré de 40 chapelles, gardées chacune par un Kanousi. Les Kanousis de ces cha-pelles portent le titre singulier de *Miya-Tsousoume*, c'est-à-dire Moineaux du Tem-ple.

Ceux qui veulent visiter les lieux saints,

sans se faire conduire par un Kanousi, doivent aller en premier lieu à la rivière de Miyangawa qui traverse le village, pour se laver et se purifier. De là ils se dirigent vers la demeure des Kanousis et des marchands qui sont à quatre rues de distance de la rivière, et ils entrent dans une allée large et couverte de gravier, qui les mène droit au Miya de Ghé-Kou. Ils y font leurs adorations, et vont ensuite visiter les chapelles qui sont autour, commençant à la droite, et continuant jusqu'à ce qu'ils soient au temple de Ghé-Kou, d'où ils se rendent au second, nommé Nai-Kou, où ils font leurs adorations et la visite des chapelles. De Nai-Kou ils vont sur une colline voisine, et après avoir marché la longueur d'environ quinze rues, ils entrent dans une petite caverne nommée *Ama-no matta*, c'est-à-dire la côte du ciel, dans laquelle Ten-sio dai-sin se cacha, et priva le monde de sa lumière, ce qui le plongea dans de profondes ténèbres; car cet esprit femelle n'était autre que le soleil. Cette caverne est accompagnée d'une chapelle, où est le Kami Dai nits-no rai, représenté assis sur une vache. Le pèlerin fait encore ses dévotions dans la caverne et dans le temple. Avant de retourner à Ize, les curieux vont deux lieues plus loin pour visiter un magnifique temple de Bouddha, nommé Asamadaki, où on adore un simulacre de Kwan-on, sous le nom de *Kokou-soba-sats*.

Le but du pèlerinage du Sanga est d'honorer Ten-sio dai-sin, regardée comme l'auteur de la race japonaise, et d'obtenir les grâces attachées à l'accomplissement de ce devoir religieux, dont les principales sont l'absolution et la délivrance des péchés, l'assurance de la béatitude dans l'autre vie, la santé, les richesses, les dignités, une nombreuse postérité, et autres bénédictions temporelles dans la vie présente.

SANGAS, nom sous lequel on désigne, au Népal et à la Chine, les bouddhistes qui ont embrassé la vie religieuse et qui résident dans les couvents. Ce nom signifie *unis*. On les nomme aussi *sramanas*, samanéens ou pénitents, et vulgairement *bonzes* ou *lamas*.

SANG-KHIE KON-TSIOGH, nom que les Tibétains donnent à la première personne de la trinité bouddhique, qui consiste en Bouddha, la Loi et l'Eglise. *Sang-Khie* est donc le nom de Bouddha ou de la divinité en général, et il correspond ainsi au *Phra* des Birmans et des Siamois. *Kon-tsiogh* signifie le très-précieux ou le très-saint. Les chrétiens du Tibet ont adopté cette dernière expression pour exprimer le vrai Dieu. Le nom tibétain des autres objets vénérables sont *Trio-Kon-Tsiogh*, la très-précieuse Loi, et *Ghe-dhoun-Kon-tsiogh*, la très-précieuse Réunion des vertueux, c'est-à-dire du clergé.

SAN-GOUATS SAN-NITS, seconde fête annuelle des Japonais, ainsi appelée parce qu'on la célèbre le 3^e jour du 3^e mois. Ce jour-là, après les compliments et les visites ordinaires que les amis et les parents se font mutuellement, et que les inférieurs font à leurs supérieurs, chacun se divertit

le plus agréablement qu'il lui est. Cette fête, qui arrive dans le printemps, est aussi un jour de réjouissance pour les filles, et les pères leur donnent un grand régal, auquel ils invitent les parents et les amis. On orne la salle de la maison de plusieurs petits tableaux, qui représentent la Dairi. Devant chaque poupée, on a une table couverte de viandes, de gâteau et de feuilles d'armoise; encore deux ou trois petites filles présentent ces mets, avec une tasse de saki, ou bière, le font pour elles, si elles sont jeunes. On dit que cette fête a été en mémoire d'un événement extraordinaire dont nous parlons à l'article *Bouddha*.

SANGUE-HAARA, c'est-à-dire la fête que les Tartares Bouriates célèbrent dans l'automne. Ils égorgent alors des moutons et des boucs en l'honneur de leur idole faite de chiffons de drap, et qu'ils suspendent sous une petite tente. La viande de ces victimes est censée servir à la nourriture des esprits, et les prêtres se chargent de veiller et de consommer l'approvisionnement.

SANGUINAIRES; nom que l'on a donné à une branche d'Anabaptistes du xvi^e siècle, qui, également irrités contre les catholiques et les protestants, ne cherchaient qu'à répandre le sang des uns et des autres.

SANHÉDRIN, tribunal suprême des Juifs; son nom vient du grec *synedrion*, assemblée de gens assis pour délibérer et juger. Il était composé de 72 membres, au nombre desquels était le Nasi qui présidait le conseil et occupait la première place. A sa droite était assis celui qui était comme l'assistant ou le vice-président. Les autres sénateurs étaient assis en demi-cercle à la droite et à la gauche du Nasi. Le lieu ordinaire de l'assemblée était une salle du temple nommée *La salle de pierre*; mais lorsqu'on s'assemblait le jour du sabbat ou aux jours de fête, on se réunissait dans une salle de l'avant-mur du temple, située à l'entrée de la montagne sur laquelle le temple était bâti. On ne faisait aucune affaire juridique ces jours-là, ni les veilles du sabbat, ni pendant la nuit; et on n'en commençait pas la nuit, on pouvait terminer pendant la nuit ce qui n'avait pu être achevé durant le jour. Sous le premier temple, c'est-à-dire pendant la captivité de Babylone, le sanhédrin se réunissait tous les jours, à l'exception des jours de sabbat, et de la veille et du jour des solennités. Mais, depuis Esdras, on ne se réunissait que le jour du sabbat et le jeudi. On demeurait en séance l'heure du sacrifice du matin jusqu'au sacrifice du soir, vers le coucher du soleil.

Les membres du sanhédrin étaient choisis parmi le nombre de ceux qui composaient la chambre des vieillards. On les établissait dans leur charge

les mains, à laquelle on attribuait Saint-Esprit, et les juifs assurent que Moïse, le sanhédrin fut toujours la cette inspiration surnaturelle et stance particulière de l'Esprit saint. Ses qualités personnelles des juges, stance devait être pure et sans reproche plus souvent on les prenait de la prêtres ou des lévites; mais il n'était nécessaire qu'ils fussent de la tribu Tout Israélite y pouvait être reçu, ceux qui n'étaient israélites que par le sang, suivant leur maxime de droit, mais toujours la condition de la mère. Et en croire les rabbins, les membres du sanhédrin devaient être savants et insensibles à toute la jurisprudence de la loi non écrite. Ils étaient obligés d'émancipation, la divination et des diverses sortes de sortilège, pour pouvoir porter un jugement équitable sur ces matières. Ils étaient habiles dans la médecine, l'astrologie judiciaire et dans les langues. On du sanhédrin tous ceux qui avaient une difformité corporelle, les eunuques, les vieillards décrépits, les joueurs, les usuriers qui faisaient trafic de denrées durant la sabbatique, etc.

Les juifs font communément remonter l'origine du sanhédrin à Moïse, qui s'adressa au conseil de soixante-dix anciens, une fois toutes les tribus d'Israël; ils assurent qu'il subsista jusque vers le v^e siècle avant J.-C., et que ce tribunal était revêtu d'une autorité souveraine sur toute la nation sur les rois, les grands prêtres et les prophètes. Mais rien dans l'Écriture ne peut confirmer ce qu'ils avancent. Il est probable que ce conseil fut établi à l'époque des Machabées, et qu'il fut la ruine de Jérusalem et du temple. Il est cité plusieurs fois dans l'Évangile des Actes des apôtres, sous le nom de *synagoga* dans le texte grec, et sous ce nom de *synagoga* dans la Vulgate. Ce tribunal concourut à la condamnation de Jésus-Christ.

SAN-KALPA, les trois puissances productrices de la cosmogonie chinoise. Ce sont la terre et l'homme; ils succédèrent à la création. Chacune de ces trois puissances est un assemblage de moules particuliers, qui représentent des êtres analogues à cette terre, et qui peuvent se modifier, se transformer, passer dans une classe inférieure ou supérieure. Une masse de plomb, une pierre, un arbre, un animal immonde, un insecte, tout est soumis à ces mêmes particules de la première jetées successivement dans des moules divers.

Le cycle règne, dit M. Clavel, correspond à trois périodes d'une durée de 10,800 ans, et les trois premières d'une révolution complète en douze périodes, après lesquelles notre monde épuisé cessera de produire et rentrera dans le chaos primitif, pour être reformé ensuite et subir éternellement de nouvelles créations et des destructions successives. A la première période, dite du rat

(le bœuf du zodiaque), le ciel commence ses opérations; à la seconde, celle du bœuf (le taureau), la terre commence les siennes; à la troisième, celle du tigre (les gémeaux), l'homme est produit et mis en état de faire aussi ses opérations; à la onzième période, la période du chien (le verseau), tous les êtres ont passé par les degrés de naissance et de développements qui leur sont propres; alors tout s'arrête, dégénère, et, dans le cours de la douzième période, tout meurt et se détruit.

SANI, dieu terrible, qui, dans la mythologie hindoue, préside à la planète de Saturne; c'est pourquoi le samedi est appelé de son nom, *santivara*. Il est fils de Sourya, le soleil, et de Tchhayâ; on le représente vêtu de noir et monté sur un vautour. Il a quatre bras; d'une main il tient une flèche, de l'autre un javalot, de la troisième un arc, et de la quatrième il bénit. Les Indiens redoutent son influence maligne, et cherchent à l'apaiser par des cérémonies et des sacrifices. Ils mettent sur son compte bien des traits de méchanceté; son regard brûle et dévore; c'est lui qui a consumé la tête de Ganésa, remplacée ensuite par une tête d'éléphant; il a réduit en cendres le char de Dasaratha, heureusement soutenu en l'air sur les ailes de Djatayou; il fait pousser de mauvaises moissons, il envoie la sécheresse, il répand partout l'affliction et le malheur. Les personnes absentes au moment où Sani apparaît dans le firmament, s'empressent de revenir, et interrompent leurs affaires, de peur d'éprouver une disgrâce. Si quelqu'un se voit en butte à la persécution, il la supporte avec patience, en l'attribuant à l'influence de Sani. Il est placé dans le neuvième astérisme lunaire. Celui qui naît sous l'aspect de cette planète sera victime de la calomnie; il perdra sa fortune, ses enfants, ses amis, sa femme. Toujours en différend avec les autres, il éprouvera mille souffrances.

SAN-KALPA, préparation mentale qui doit précéder indispensablement tout acte religieux des brahmanes. Lorsque le San-Kalpa est fait avec recueillement, tout ce que l'on entreprend réussit; mais son omission seule suffit pour faire, des cérémonies qui viennent ensuite, autant de sacrilèges qui ne resteraient pas tous sans punition. Voici les points sur lesquels portent les méditations préliminaires du brahmane: il doit penser,

1^o A Vichnou. Il se le représente comme le maître et le conservateur de ce vaste univers, comme l'auteur et le distributeur de toutes les grâces, et comme celui qui amène à une heureuse fin toutes nos entreprises. Dans cette pensée il prononce trois fois son nom, et lui offre ses adorations.

2^o A Brahmâ. Il se ressouvient qu'il y a neuf Brahmas, qui ont créé les 8,400,000 espèces de créatures vivantes, dont la première est l'homme; que c'est le premier de ces Brahmas, qui exerce à présent l'empire; que sa vie doit durer cent années des dieux,

et qu'elle est divisée en quatre parties dont la première et la moitié de la seconde sont déjà écoulées. Ensuite il lui offre ses adorations.

3° A l'Avatar ou incarnation de Vichnou en cochon blanc, forme que ce dieu emprunta pour tuer le géant Hiranya-Kasipou. Après s'être pénétré de la pensée que cet avatar est le plus célèbre de tous dans le Kali-youga, il offre ses adorations au dieu-cochon.

4° A Manou. Il se rappelle qu'il y a quatorze Manous, dont les noms sont : Swarotchicha, Tamasa, Swayambhou, Raivata, etc., et qui, pendant les cent années des dieux que doit durer la vie de Brahmâ, règnent successivement sur les quatorze mondes. Comme dans le Kali-youga où nous vivons à présent, c'est Vaiswasata-Manou qui exerce l'empire, il lui offre ses adorations.

5° Au Kali-youga. Il doit se souvenir qu'on est à présent dans la première partie de ce Youga.

6° Au Djambou-dwipa. C'est le continent de ce nom dans lequel l'Inde est située. Il se le représente environné de la mer d'eau salée, ayant à son centre une montagne d'or haute de 16,000 yodjanas, appelée Maha-Mérou, sur les mille sommets de laquelle les dieux ont établi leur résidence. Il doit se ressouvenir qu'au pied de cette montagne, du côté de l'orient, se trouve l'arbre Djambou-vrikcha, qui a mille yodjanas de hauteur et autant de circonférence; que le suc des fruits de cet arbre, qui tombent d'eux-mêmes lorsqu'ils sont bien mûrs, forme un grand fleuve qui prend son cours vers l'orient, et va mêler ses eaux à celle de la mer; que les eaux de ce fleuve ayant la vertu de convertir en or tout ce qu'elles touchent, on lui a donné, à cause de cela, le nom de fleuve d'or. Le brahmane ne doit pas manquer de penser à cet arbre sacré, ainsi qu'au continent Djambou, où il est situé.

7° Au grand roi Bharata, qui gouverna jadis le Djambou-dwipa, et dont le règne forme l'une des ères indiennes.

8° Au côté du Maha-Mérou qui lui fait face, c'est-à-dire au couchant de cette montagne sacrée, s'il est au couchant; à l'orient, s'il habite à l'orient, etc.

9° Au coin du monde appelé *Agni-dikou*, ou le coin du feu, auquel préside le dieu Agni-swara, et qui est la partie du globe où se trouve l'Hindoustan.

10° Au pays Dravira, qui est celui où l'on parle la langue *arava* ou tamoule.

11° Au cours de la lune, et à la révolution d'une lune à l'autre.

12° A l'année du cycle dans laquelle on se trouve. Le cycle indien étant composé de 60 années, qui ont chacune leur nom particulier, il doit prononcer le nom de l'année actuelle de ce cycle.

13° A l'*ayana* dans lequel on est. Attendu qu'il y a deux *ayanas* dans l'année, qui durent chacun six mois, et dont l'un, appelé *Dakchan-ayana* ou *ayana* du sud, comprend le temps pendant lequel le soleil est au sud

de la ligne équinoxiale; et l'autre, appelé *Outar-ayana* ou *ayana* du nord, temps pendant lequel il est au nord. Il prononce le nom de l'*ayana* dans lequel il se trouve alors.

14° *Aurita* ou à la saison. Il y a dans l'année, qui durent chacune six mois, deux parties égales, dont l'une est la saison obscure, et l'autre est la saison lumineuse. Chacune de ces parties dure six mois, et chaque jour est particulier. Le brahmane doit se souvenir de la saison dans laquelle il se trouve, et le jour de la lune courante, et prononcer les noms.

15° A la lune. Chaque lune a deux parties égales, dont l'une est la lune obscure, et l'autre est la lune lumineuse. Chacune de ces parties dure six jours, et chaque jour est particulier. Le brahmane doit se souvenir de la lune courante, et le jour de la lune courante, et prononcer les noms.

16° Au jour de la semaine. Il doit se souvenir du jour de la semaine, et prononcer le nom.

17° A l'étoile du jour. Il y en a dans l'année, qui ont chacune un nom, et il prononce le nom de celle qui est courante le jour-là.

18° Au *youga* du jour. Il y a dans l'année, qui président aux *yougas*, et qui sont distingués par des noms, et il faut qu'il en use à l'égard du *youga* dans lequel il se trouve, et à l'égard de l'étoile.

19° Au *karma*. Il y en a onze dans l'année, qui ont chacun un nom, et il prononce le nom de celui qui est courant le jour-là.

Tous ces objets vers lesquels il reporte son esprit dans le San-Kalpa, et qui sont autant de personifications de Vichnou lui-même sous différents noms, il y a dans ce San-Kalpa usuel, il y a une étendue et réservé pour les grandes fêtes. Cette pieuse introduction à toutes les cérémonies éloigne par sa vertu les démons et les géants, et sans cela à leur heureux accomplissement. Le nom seul de Vichnou, il est suffisant pour les mettre tous en fuite, et n'en est aucun qui puisse résister au San-Kalpa.

La formule que nous venons de donner, et qui est extraite des ouvrages de Dubois, n'est en usage que chez les habitants du Malabar; les autres sectes de l'Inde en ont également une, mais elle est différente, et basée sur la croyance particulière à leur forme est analogue à celle-ci.

SANKARA, surnom de Siva, dieu de la triade hindoue.

SANKARA-ATCHARYA, docteur du moyen âge de l'Inde, qui vécut vers le x^e ou xi^e siècle. Il a été comme un des fondateurs de la secte *Sankhya*. Il chercha par ses doctrines à ramener l'unité de foi des Indiens, et voulut, par la persuasion, jurer le bouddhisme à ceux qui ne le voulaient pas, et même sanguinaire de Bhatta avait épargné. Il expliqua le conciliabule du Védanta, et a fait de nombreux disciples qui ont tué ses principes jusqu'à nos jours. Le brahmane Ram Mohan

y a quelques années, enseignait

ACHANA, personnage mythologique, *Bhagavatas* ; il est émané de *Vasoudeva* considéré comme étant le même ou. Les *Vaichnavas* plus orthodoxes considèrent *Vasoudeva* comme *Krichna*, *achana* comme *Bala-Rama*, son frère, *deva*.

A-TCHATOURTHI, ou en langue *makat-tchauth*, c'est-à-dire le quar-
t du mois, consacré à la peine, les *Hindous* célèbrent le 4^e jour du *magha*, en l'honneur de *Ganésa*. De-
puis jusqu'au lever de la lune, ils
font des méritoires à l'intention de ce
monde, gardent le silence, et ne
font de la nourriture qu'après avoir
fait l'*ajja* (adoration) de *Ganésa*. Il y en
a beaucoup au temple consacré à cette
divinité. Les *Hindous* sont persuadés que les
souffrances qu'on éprouve se dissipent par la
pratique des actes religieux.

ANANTA, un des chefs des serpents *Nagas*,
serpent. C'est aussi le nom et la
fonction d'un des neuf trésors de ce
lieu des richesses. Son nom si-
gnifie *longue*.

ANANDA, système philosophique qui
a eu assez grand nombre de partisans
parmi les *Hindous*. On lui donne pour fon-
dateur *Kapila* dont l'origine se perd dans
les mythologies. Les docteurs in-
terprètent un fils de *Brahma* ou une in-
fluence *Vichnou*. Les doctrines de ce
système sont renfermées dans une col-
lection d'écrits anciens, qui porte son
nom et la diversité des vues chez
les *Hindous* du *Sankhya* a donné naissance
à plusieurs, entre lesquelles, d'après la

l'opposition des tendances qui
existent, on aurait de la peine à
trouver une communauté quelconque d'o-
rigine doctrine.

Il y a trois écoles, une seule a conservé
son chef, c'est l'école de *Kapila*,
qui aboutit à l'athéisme. Ses
adherents n'admettent pas le créateur ni la
divinité qui régit l'univers. Ils se con-
damnent des êtres supérieurs à
eux-mêmes comme lui sujets au change-
ment et à la transmigration. — La seconde de
celle de *Patandjali*, reconnaît un
dieu. Le troisième en est la princi-
pale. — La troisième école, qui,
sur trois points, participe des deux au-
tres, admet la nature comme une illu-
sion qui se perd dans l'idéalisme. On
peut dire qu'il est un coup d'œil que la doctrine *San-*
khya dans son sein plusieurs gran-
des philosophies, et l'on n'a pas de peine à
voir les conséquences des divers
points qui partagent encore les métaphy-
siques jours.

Il y a un objet commun réunit les
systèmes de la philosophie *Sankhya*. Cet
est d'enseigner les moyens d'obtenir la
liberté après la mort, soit dès cette
vie, soit après la mort, dit *Kapila*, peut

seule délivrer entièrement et définitivement
du mal. Les moyens temporaires qui servent
à exciter le plaisir ou à adoucir les maux de
l'esprit et du corps, sont insuffisants pour
ce but ; les ressources spirituelles de la re-
ligion pratique sont imparfaites, puisque le
sacrifice, la plus efficace de toutes les obser-
vances, n'est pas innocent et pur, car il est
accompagné du meurtre des animaux ; les
récompenses célestes des actions pieuses
sont transitoires. Il faut une connaissance
parfaite de la vérité, exempte de perpétuité
de trois espèces de maux : le mal intérieur,
temporel, comme la maladie ; le mal mental,
comme la cupidité, la colère et les autres
passions ; le mal extérieur, occasionné par
un être de ce monde, par une cause fortuite,
ou par l'action d'un être supérieur.

Comment parvenir à la connaissance qui
délivre de tous ces maux ? Par trois moyens :
la *perception*, l'*induction* et l'*affirmation*,
auxquels se joint l'*intuition*, mais cette der-
nière est seulement le partage des êtres d'un
ordre supérieur. Toutes les autres sources
de connaissances se rapportent aux trois
premières, par lesquelles on arrive à la
démonstration, et on atteint la certitude.
L'emploi de ces trois moyens conduit, par
un exercice régulier du raisonnement, à dé-
couvrir les principes dans lesquels, selon le
système *Sankhya*, consiste la connaissance
de la vérité. Ces principes sont au nombre
de vingt-cinq. Les premiers sont la nature,
l'intelligence, la conscience ou le sentiment
du moi. Le dernier est l'âme, laquelle n'est
ni produite, ni productive, mais multiple,
individuelle, sensitive, éternelle, inaltérable,
immatérielle. Les théistes écartent la notion
de l'individualité de l'âme, et la remplacent
par la notion qu'ils attachent au mot *Isvara*,
le maître du monde.

Nous n'en dirons pas davantage sur ce
système qui appartient plutôt à la philoso-
phie qu'à la religion ; en effet, le nom même
du *Sankhya* signifie nombre, d'où l'on a con-
clu que ce système avait de l'analogie avec
celui de *Pythagore*. Mais il peut signifier
aussi *raisonnement*, *examen*, et c'est dans ce
sens qu'un auteur indien dit des philoso-
phes de cette école : « Ils exercent leur ju-
gement (*sankhya*), et discutent sur la nature
et les vingt-quatre autres principes, aussi
sont-ils appelés *Sankhyas* ; » ce que l'on
pourrait très-bien traduire par *raisonneurs*
ou philosophes de la *raison*.

SANKRANTI. Les *Hindous* appellent ainsi
l'entrée du soleil dans un nouveau signe du
zodiaque. Chacune de ces époques, qui se re-
nouvellement douze fois par an, est, pour les
dévots *hindous*, un jour de fête, où ils font
de bonnes œuvres, et offrent des sacrifices.
Les *sankrantis*, qui commencent les quatre
saisons, sont les plus solennels, et ils sont
fêtés généralement par tout le monde.

SAN-LANG, nom d'une idole adorée par
les Chinois.

SANNO, dieu des montagnes, chez les Ja-
ponais, qui célèbrent sa fête le quinzième

jour du sixième mois. Son image est exposée pendant dix jours.

SANNYASI. Les Hindous et surtout les brahmanes, qui veulent tendre à la perfection, doivent passer par quatre états qui sont comme autant d'échelons par lesquels on parvient à la sainteté. Le premier est celui de *brahmachari*, dans lequel on est initié à la vie brahmanique ; le second est celui de *grihasta* ou de père de famille ; le troisième est celui de *vanaprastha* ou religieux, et le dernier est celui de *sannyasi* ou solitaire. Cette dernière condition est si sublime, disent les auteurs indiens, qu'elle procure à celui qui l'embrasse plus de mérites, dans la courte durée de sa vie, que le commun des hommes n'en pourrait acquérir en dix millions de générations. Voici les détails que nous trouvons sur cet état dans l'ouvrage du savant abbé Dubois :

Le *sannyasi* l'emporte sur le *vanaprastha*, en ce que ce dernier ne renonce pas totalement au monde, auquel il tient encore par les liens de famille ; tandis que le *sannyasi* s'impose le pénible sacrifice d'abandonner sa femme et ses enfants. Comme le *vanaprastha*, il se soumet à de rudes mortifications ; mais il fait de plus profession de pauvreté ; il se résigne à ne vivre désormais que d'aumônes.

Tout brahmane, néanmoins, avant de devenir *sannyasi*, a dû être *grihasta*, et avoir satisfait à la dette des ancêtres, le plus indispensable des devoirs, en donnant le jour à un fils. Il y a cependant quelques exemples, mais rares, de brahmanes qui, jeunes encore et avant d'avoir été mariés, se sont faits *sannyasis*. D'un autre côté, on trouve un grand nombre de ces pénitents qui ont toujours vécu dans le célibat ; mais ils n'appartiennent point à la caste des brahmanes ; car il y a des *sannyasis* de toutes les castes et de toutes les sectes.

Le brahmane qui veut embrasser cet état ne le doit faire qu'après y avoir mûrement réfléchi, et, lorsqu'il est bien déterminé de renoncer absolument au monde ; il convoque alors une assemblée des principaux brahmanes de son canton, leur fait connaître sa résolution, et les supplie de procéder, dans les formes et avec les cérémonies d'usage, à la réception des vœux solennels qu'il veut émettre.

Au jour indiqué pour cet acte important, le candidat se purifie d'abord par des ablutions ; il se munit de dix pièces de toile propres à couvrir les épaules ; quatre de ces pièces, teintes en jaune foncé, sont destinées à son usage ; les six autres seront données en présent à des personnes de sa caste. Il prend en outre un bâton de bambou qui ait sept nœuds ; des pièces de petite monnaie de cuivre et d'argent ; des fleurs, des akchats, du sandal, et surtout du *pantcha-gavya* : il boit un peu de cette dégoûtante liqueur, et se rend au lieu où la cérémonie doit se faire.

Le gourou qui y préside fait le *Homa*, le poudja ordinaire ; puis marmotte à l'oreille

du candidat les mantras et les ins analogues à l'état que celui-ci va ser. Il lui ordonne, après cela, de d'une des toiles jaunes qu'il a apportées en signe de renonciation à sa caste, qu'au monde et à ses pompes, de son triple cordon, et de se faire un bouquet de cheveux que les brahmanes sent croître au sommet de leur tête. Cela est accompagné de mantras et de rémonies inutiles à reproduire ici. La rémonie terminée, le candidat prend en main son bâton de bambou à ses deux mains, et de l'autre une calebasse remplie d'eau sous son bras une peau de gazelle désormais tout ce qu'il peut posséder de propre ; enfin, il boit par trois fois de *pantcha-gavya* et de l'eau contenue dans sa calebasse ; il récite les mantras de lui apprendre son geourou, et le révocablement *sannyasi*. Il ne lui reste qu'à faire cadeau aux brahmanes de l'argent dont il a eu la prévision pourvoir.

Le nouvel adepte doit se conformer tout aux instructions qu'il a reçues de son geourou, et suivre les règles prescrites pour les personnes de sa profession ; en voici les principales :

Chaque matin, après ses ablutions, le *sannyasi* doit se frotter le corps avec des cendres. Il ne doit faire qu'un repas par jour, et renoncer à l'usage du bétel. Il lui faut non-seulement une compagnie des femmes, mais il ne doit même les regarder en face. Il se frotte la tête et le visage une fois par mois. Il ne doit porter cet embarras, plusieurs *sannyasis* arracher par leurs disciples les cils et les poils, les uns après les autres, et souvent des *sannyasis* qui ne se font raser la barbe, ni couper les cheveux, les tressent d'une manière ridicule. Ceux-là ne sont point de la caste des brahmanes. Le *sannyasi* ne peut porter que des soques de bois, retelés simplement par une cheville qui passe par l'orteil et le doigt voisin. Lorsqu'il doit tenir d'une main son bâton à sa droite, et de l'autre sa calebasse, et avoir sous son bras sa peau de gazelle. Le bâton doit être juste de sa hauteur ; la peau de gazelle sert en même temps de siège et doit être tenue par le *sannyasi* qui doit vivre que d'aumônes, et il a le droit de demander partout où il va. Les *sannyasis* acquièrent par ce moyen des sommes considérables ; mais ils sont obligés de les consacrer à des charités ou autres bonnes œuvres. On en a qui servent pour faire des chaudières, des pagodes, et des étangs et des réservoirs pour l'usage commune. Ils exercent aussi l'hospitalité envers les personnes qui passent par les cellules ou qui viennent les visiter. Qu'un *sannyasi* ait droit de demander, il est cependant plus convenable qu'il le reçoive sans la demander ; qu'il le demande, lorsqu'il a faim, il se présente devant des gens du monde, sans rien d

besoins. Si on lui donne quelque bonne volonté, il le reçoit d'un air content et sans remercier; si on ne le satisfait pas, il doit se retirer sans se fatiguer de mécontentement; il ne se plaint davantage, si ce qu'on lui offre est de mauvais goût. Il lui est redevenu point s'asseoir pour manger, ni construire un ermitage auprès d'un lac ou d'un étang, afin d'être à portée de fréquentes ablutions. En aucun lieu, il ne doit séjourner nulle part, ni dans les lieux habités; il faut qu'il traverse les lieux sans les traverser. Il doit regarder tous les événements, et voir avec parfaite indifférence les diverses passions qui agitent le monde et bouleversent les empires. Son unique soin doit être d'acquiescer à l'esprit de sagesse et de la divinité qui doivent finalement le triompher, loin de laquelle les créatures et les passions nous repoussent. Pour atteindre ce but, il doit exercer un empire sur ses sens, et subjuguier entièrement l'envie, l'avarice, la luxure, les mouvements déréglés de l'âme, la pénitence ne produirait aucun

effet. Les sannyasis, ceux qu'on appelle les brahmes, sont les plus parfaits de tous; ils sont plus soumis à aucune règle que de manger ou de boire; il n'existe pour eux de biens, quelque impurs qu'ils puissent désormais les souiller. Le principal devoir des sannyasis est de se retirer jusqu'à la racine tout secret qu'il pourrait encore rester dans son cœur pour le monde et ses passions. Il lui faut tout oublier, femmes, amis, parents, amis, privilèges de caste, richesses; il doit renoncer à tout, à la vie, aux passions, à lui-même. Pour atteindre ce heureux résultat et acquiescer à la divinité, il doit recourir aux ablutions et à l'usage réitéré du pantcha-mrita, sacrifices quotidiens, à la pénitence, à l'abstinence; mais il doit vaquer à la contemplation, et y consacrer tous ses sens. Ce dernier moyen, qui est le plus puissant et le plus efficace pour atteindre à la sainteté, sera exposé plus en détail dans le Yoga.

Le NIRVANI, c'est-à-dire pénitent, est l'état le plus sublime auquel on puisse parvenir, disent-ils, l'homme parfait; il commence à devenir un avec la divinité. Dès qu'il a atteint ce degré de cet état, il se sépare du monde, sans peine et sans effort, et obtient la félicité en allant s'incorporer pour toujours à la divinité.

Le point de vrai Nirvani dans le monde; cependant ceux qui aspirent à cet état doivent passer par douze degrés de purification et de pénitence corporelle

plus parfaits les uns que les autres, et qui en sont comme une espèce de noviciat. Chacun de ces degrés a une dénomination qui lui est propre. Devenu enfin Nirvani, le pénitent n'est plus de ce monde; les objets terrestres ne font aucune impression sur ses sens. Il regarde avec une égale indifférence le bien et le mal, la vertu et le vice qui règnent sur la terre. Il est exempt de toute passion; il sent à peine les besoins de la nature; il endure patiemment la faim, la soif et toute espèce de privations; il peut se passer, des semaines et des mois entiers, de toute nourriture; lorsqu'il est obligé de manger, il use indifféremment et sans choix des premières substances animales ou végétales qui lui tombent sous la main, quelque sales ou dégoûtantes qu'elles soient aux yeux du vulgaire. Il n'a ni feu ni lieu; toujours il habite en rase campagne. Quoique nu des pieds à la tête, il est insensible au froid et au chaud, au vent et à la pluie; il n'est plus sujet aux maladies et aux infirmités corporelles. Il a le plus souverain mépris pour tous les hommes, quelque élevé que soit leur rang, et il ne fait aucune attention à leurs actions bonnes ou mauvaises. Il ne parle à personne, ne regarde personne, ne reçoit la visite de personne. Ses inclinations, ses affections, ses pensées, sont invariablement fixées sur la divinité, dont il se regarde comme faisant déjà partie. Il demeure absorbé dans la méditation des perfections divines; tous les objets terrestres sont pour lui comme s'ils n'existaient pas.

Par la pratique de la pénitence et de la contemplation, la partie matérielle du Nirvani se fond peu à peu; semblable en cela au camphre, lorsqu'on le jette au feu, à la fin, il ne reste dans le pénitent que l'apparence ou l'ombre d'un corps, un fantôme pour ainsi dire immatériel. Arrivé ainsi au faite de la perfection, le Nirvani abandonne ce bas monde, et va s'unir inséparablement à la divinité dans le *Mokcha*, pour y jouir d'un bonheur inaltérable et éternel.

SAN-PAO, petite idole de terre cuite ou de métal que les Kalmouks et les Mongols vont chercher au Tibet, et portent ordinairement à leur cou. Vers l'extrémité supérieure, elle se partage en trois figures humaines, et se termine en un seul corps vers l'extrémité inférieure. Cette divinité, assise sur un tabouret à la manière des princes orientaux, a les jambes croisées. Un arc est figuré auprès du tabouret, dont le contour ressemble à la margelle d'un puits, ce qui donne à entendre que Dieu, soutenu par lui-même, est assis sur le néant au milieu de l'abîme. Une des trois personnes de cette idole ternaire est sur le devant, au milieu des deux autres; elle est plus grande, plus robuste; elle a l'air plus âgée, la tête plus grosse, plus élevée, et couverte d'une espèce de mitre. La partie inférieure où se termine le corps semble être la continuation de cette personne, qui a les bras croisés et garnis de bracelets. La personne qui est à droite paraît la plus jeune; sa tête est couverte d'un petit bonnet

rond ; ses bras sont pareillement garnis de bracelets ; dans sa main droite est un cœur enflammé ; dans sa main gauche est un sceptre couché dans l'attitude du bâton de commandement d'un général qui réfléchit aux entreprises qu'il doit exécuter. La troisième personne, placée à la gauche, a l'air plus vieux, plus pensif que la seconde ; elle a comme elle un bonnet sur la tête, et des bracelets aux bras. De la main droite elle tient un miroir ; dans sa main gauche est un lis épanoui. Le Clerc donne l'interprétation de ces attributs, dans son Histoire de la Russie ; il dit que le cœur enflammé est le symbole de l'amour de Dieu pour les hommes ; le miroir semblerait indiquer qu'il découvre ce qui se passe dans le cœur des mortels, et le lis épanoui serait l'emblème de la douceur, de la candeur et de l'asile. De plus il voit dans ce simulacre l'image et une réminiscence de la Trinité chrétienne. Le mot chinois *san-pao* pourrait en effet se traduire par *trinité*, mais nous n'en sommes pas moins peu portés à entrer dans les idées de Le Clerc ; nous croyons plutôt que cette figure est le simulacre de quelque Bodhisatwa.

SAN-RON-SIO, une des huit anciennes observances bouddhiques en vigueur dans le Japon. Son nom signifie *l'observance des trois roues de la religion*. Elle fut introduite dans cette contrée, l'an 625, par le prêtre coréen Yé-Kwan. Elle se subdivise en trois branches, appelées *Tsiou-ron*, *Siouni-mon-ron* et *Fiak-ron*, qui diffèrent peu entre elles. Actuellement le san-ron est peu répandu dans le Japon.

SANSAPORAN, fête annuelle célébrée par les habitants du royaume d'Arakan. Elle est remarquable par une procession solennelle en l'honneur de Kiai-Pora-Grai, dont l'idole est promenée avec grande pompe. *Voy. Kiai-Pora-Grai*.

SANTANA-GANAPATI, dénomination sous laquelle le dieu Ganésa était adoré autrefois dans l'Inde, par une secte particulière qui lui était consacrée, et qui maintenant n'existe plus.

SANTÉ, divinité allégorique, qui avait plusieurs temples à Rome. Sur les médailles elle est représentée couronnée d'herbes médicinales. Quelquefois elle est placée devant un autel au-dessus duquel un serpent qui l'environne s'élève pour prendre quelque chose dans une patère qu'elle lui présente. C'est une jeune nymphe à l'œil riant, au teint frais, à la taille légère. Elle porte un coq sur la main droite, et de l'autre tient un bâton entouré d'un serpent. *Voy. SALUT*, n° 3.

SANTON (1). Ce nom peut s'appliquer à toute espèce de religieux mahométan ; mais on entend communément par santons la pire espèce de moines turcs, qui ne se refusent aucun des plaisirs dont ils peuvent jouir, et qui, dans leurs pèlerinages continuels aux villes saintes ou aux tombeaux des vénérables personnages de leur nation, ne man-

quent pas de détrousser les voyageurs, toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion. Aussi leur rencontre est en général fort redoutée, et on ne leur permet d'approcher des caravanes que pour recevoir l'aumône. La sainteté de quelques-uns d'entre eux consiste à faire les imbéciles et les extravagants, afin d'attirer sur eux l'attention du peuple ; à regarder les autres fixement, à parler avec orgueil, et à quereller ceux qu'ils rencontrent. Presque tous marchent la tête et les jambes nues, le corps à moitié couvert d'une méchante peau de bête sauvage, avec une ceinture de cuir autour des reins, d'où pend une espèce de gibecière. Quelquefois au lieu de ceinture ils portent un serpent de cuivre que leurs docteurs leur donnent comme une marque de leur savoir. Ils tiennent à la main une espèce de massue.

SAOS ou **SAOSIS**, nom du soleil adoré comme un dieu par les Babyloniens et les Syriens, qui lui associaient la déesse *Namanoun*, la lune (en hébreu *Lebanoun*).

SAOTAS ou **SAOTAS**, c'est-à-dire *savoir* ; 1° Bacchus avait sous ce nom un autel à Trezène.

2° On avait également érigé à Téspie une statue à Jupiter *Saotès*, en mémoire de ce qu'il avait délivré cette ville d'un dragon terrible.

SAPAN-DAIKÉ, fête de l'eau, chez les Pégouans. Le roi et la reine se jettent mutuellement de l'eau de rose. La cour, la noblesse, les gens de guerre, le peuple même, les imitent ; quelquefois on s'arrose tout simplement de l'eau du fleuve. Les gens du commun se comportent souvent avec incivilité en inondant les passants d'une eau d'une pureté douteuse.

SAPAN-DJAKÉ, pèlerinage que le roi et la reine du Pégu font, avec les principaux personnages de leur cour, à douze lieues de leur capitale. Cette fête est célébrée avec une magnificence extraordinaire. Le roi et la reine y paraissent sur un char tout brillant de bijoux et de pierreries.

SAPANDOMAD, un des sept amshaspend ou bons génies créés par Ormuzd. Il préside à la terre. C'est aussi un des cinq génies femelles qui président aux cinq jours épagomènes.

SAPAN-DONON, fête des Pégouans, qui n'est remarquable que par des courses de barques, qui luttent pour gagner le prix proposé par le roi à celle qui arrivera la première au but. Cette fête dure un mois.

SAPAN-KATÉNA, autre fête pégouane, qui consiste principalement à faire certaines figures pyramidales avec autant d'adresse et d'élégance qu'il est possible. Les ouvriers s'en cachent avec soin la confection les uns aux autres, afin que le roi en ait toute la nouveauté, car c'est lui qui doit juger de leur mérite, et décider quelles sont celles de ces figures qui l'emportent sur les autres. Pendant toute la nuit des cierges sont allumés devant les idoles, et surtout devant la principale de la contrée ; les portes de la ville restent ouvertes pendant ce temps-là.

(1) Ce mot n'est pas oriental, il est formé probablement de l'italien *Santo*, saint.

sont illuminés pour éclairer
ment prier les dieux, et les por-
signifient que l'accès de la divi-
e libre ; mais on ne doit pas se
vant eux les mains vides.

amulettes que les nègres du Sé-
t constamment sur eux. Ce sont
lu Coran, que les prêtres maho-
rent sur de petits morceaux de
endent aux nègres ; et ceux-ci
lés que ces billets possèdent une
rdinaire. Il y a des nègres qui
our se préserver de la morsure
ou des crocodiles, et alors le
linairement enveloppé dans un
peau de serpent ou de crocodile,
bas de la jambe. D'autres s'en
mps de guerre, dans l'idée que
mettre à l'abri de l'atteinte des
eurs ennemis. Mais ce qui fait
loyer les saphis, c'est qu'on
réviennent et guérissent les ma-
ls empêchent qu'on n'éprouve la
if, et que, dans toutes les cir-
ils attirent sur celui qui les porte
ance des puissances célestes.

pense que la grande confiance
our ces sortes d'amulettes est
s sur les sentences du livre sa-
lmans que sur l'idée qu'ils se
t d'écrire, qu'ils considèrent
espèce de magie ; en effet, les
s'en sont pas moins avides que
embrassé l'islamisme.

AUX (LIVRES), titre commun à
res de l'Ancien Testament, qui
principes de morale, et des
arvenir à la sagesse. Ce sont les
e Cantique des cantiques, l'Ec-
Sagesse et l'Ecclésiastique.

UER, un des sept mauvais génies
hriman pour les opposer aux
ds créés par Ormuzd.

IES, moines du iv^e siècle, qui
eux ou trois dans les cellules.

i, qui visita les monastères d'O-
fin de ce siècle, dit que les Sa-
ent alors des moines vagabonds,
inage et l'avarice faisaient vivre
tandis qu'il préconise la vie
ifiante, les mortifications et la
es cénobites, des anachorètes, et
véritables moines.

, un des noms de Saraswati,
ue de l'éloquence. On le donne
gâ, épouse de Siva.

A, déesse des Lapons, fille de
et sœur de Juksakka et d'Uk-
avait aucune déesse qui reçût
le les hommages des Lapons, et
ussent plus de confiance. Aussi
t son siège près du foyer, et,
epas, ils ne manquaient pas de
t, contre la coutume, ils lui of-
sacrifices sans consulter le tam-
que. C'est pourquoi elle avait
une petite cabane, comme une
pelle auprès de la hutte du La-
emmes enceintes lui offraient

surtout leurs hommages ; et lorsqu'elles
voyaient leur terme arriv r, elles se recom-
mandaient à elle, afin qu'elle leur envoyât
en songe quelque Jabmek qui les instruisit
du nom qu'il fallait donner à l'enfant, et
quel serait l'ancêtre qui ressusciterait en
lui. Lorsque l'enfant était né, on le consa-
crait à Sarakka par le baptême *Samé-Nabma*,
quand même il avait reçu auparavant le bap-
tême chrétien, et on lui donnait le nom de
l'ancêtre que la mère avait vu en songe.

SARASWATA, personnage mythologique
des Hindous ; c'est un brahmane qui pro-
vint indirectement de la rivière Saraswati
personnifiée.

SARASWATI, une des grandes déesses
du panthéon hindou. Elle est en même
temps la fille et l'épouse de Brahmâ. D'a-
près les légendes indiennes, lorsque Brahmâ
eut créé les mondes, son cœur brûla d'un
amour incestueux, et sa propre fille devint
l'objet de sa coupable passion. Il l'obséda
de ses poursuites, dont elle avait horreur et
auxquelles elle essayait vainement de se
soustraire. De quelque côté qu'elle prenait
la fuite, il poussait à Brahmâ une nouvelle
tête, dont les regards pénétrants la suivaient
dans sa retraite. Lorsque ces têtes furent
au nombre de quatre, tournées chacune
vers un des points cardinaux, Saraswati, ne
trouvant plus autour d'elle aucun lieu qui
pût lui servir de refuge, tenta de s'envoler
dans les cieux. Mais, dans cet asile en-
core, elle ne put se soustraire aux regards
de son père, car une cinquième tête s'était
élancée au-dessus des autres. C'est alors
que les dieux, indignés de sa lubricité, lui
tranchèrent cette dernière tête, lui infligè-
rent les peines que nous avons décrites à
l'article BRAHMA, et le condamnèrent à n'a-
voir sur la terre ni temple particulier ni
adorateurs. D'autres légendes disent que
Saraswati était la sœur de ce dieu, et qu'elle
devint son épouse ; elle aurait ainsi une
grande analogie avec la Junon des Grecs.

Saraswati est communément considérée
comme la déesse de l'éloquence et des
beaux-arts. Dans le Vêda, elle est la déesse
des eaux et de la parole ; elle y est consi-
dérée comme la protectrice des hommes
qui sacrifient, comme la déesse de la fécon-
dité, la source intarissable des biens, la dis-
pensatrice de toutes les choses excellentes.
On l'invoquait au moment de la naissance
de l'enfant. Elle présidait au courant des
fleuves et des rivières ; et c'est pour cela
qu'on a donné son nom à une rivière de
l'Hindoustan, qui descend des montagnes
qui bordent au nord-est la province de
Dehli, d'où elle prend sa direction vers le
sud-ouest, et se perd au milieu des sables
du grand désert, dans la contrée de Bhatti.
Suivant les Indiens, elle continue son cours
par-dessous terre, et va se réunir au Gange,
près d'Allahabad, avec la Yamounâ. La Sa-
raswati porte aujourd'hui le nom de *Sar-
souti*. C'était, disait-on, la déesse Saraswati
descendue sur la terre. Un jour qu'elle tra-
versait ce pays, un livre à la main, elle en-

tra, sans y prendre garde, dans le désert, où elle fut assaillie par des ennemis terribles, aux outrages desquels elle se déroba en s'enfonçant sous terre, pour reparaitre ensuite à Prayâga.

Saraswati est encore, sous le nom de Brahmani, une des huit *Matris*, ou premières mères de la terre, femmes des grands Vasous, gouverneurs des huit régions du monde.

On la représente sous la forme d'une femme de couleur blanche, assise sur une fleur de lotus, et jouant du *Vind* ou luth indien ; souvent elle est portée sur l'oiseau appelé *Hansa*, qui est l'oie. Quelquefois cette déesse est représentée par une plume, un encrier et un livre ; on lui attribue l'invention de la langue sanscrite et de l'alphabet dévanagari.

On fait dériver son nom du sanscrit *Saras*, lac, courant d'eau, et *Vati* qui marque la possession, c'est-à-dire celle qui possède ou qui forme les lacs, les courants ; ce qui rappelle la fonction de déesse des eaux qui lui est attribuée par les Védas. Mais cette étymologie pourrait avoir été forgée après coup. En retranchant le suffixe *Swati* (qui pourrait signifier *madame*, comme *Swami* est employé pour *monseigneur*), reste le mot *Sara*, qui est le nom de l'épouse d'*A-braham*. Ce dernier vocable ressemble beaucoup à *Brahmâ*. *Sara* était la parente du saint patriarche, ou, comme il s'exprime lui-même, sa sœur ; de même que *Saraswati* était la sœur de *Brahmâ*.

SARDORNE, divinité celtique, que l'on croit correspondre au Saturne des Latins.

SARI-HARA-BRAMA, nom sous lequel la trinité hindoue est adorée sur la côte d'O-rissa. On la représente sous les traits d'une figure humaine à trois têtes. Si ce vocable, qui nous est fourni par Sonnerat, n'est pas mal orthographié, nous croyons qu'il doit représenter le sanscrit *Hari-Hara-Brahmâ*, qui réunit les noms des trois principales divinités. Voy. TRIMOURTI.

SARIKA, déesse indienne, protectrice de la ville de Saritaka, dans le Kachmir.

SARINGUIHAR, classe de Djoguis, religieux de l'Hindoustan, ainsi nommés parce qu'ils portent avec eux un *saringui*, sorte de petit violon, dont ils s'accompagnent en chantant. Ils mendent au nom de Bhairava.

SARISANG, un des dieux principaux de l'île Formose. Il habite du côté du nord, comme le bon génie Tamagisangæ réside du côté du sud. *Sarisang* est un dieu méchant et fort laid ; jaloux de l'œuvre de son rival qui a créé les hommes beaux et bien faits, il travaille sans cesse à les enlaidir en leur envoyant la petite-vérole et d'autres difformités naturelles ou accidentelles ; c'est pourquoi les Formosans l'invoquent afin de fléchir son injuste ressentiment. On reconnaît ici le dogme des deux principes, et la guerre acharnée qu'ils se font l'un à l'autre.

SARMANES, nom que les anciens donnaient aux prêtres ou philosophes indiens.

C'est en effet le mot sanscrit *sramana* ou *sarmana*, pénitent. Voy. SAMANÉENS.

SARNGUIN, celui qui porte un arc ; dénomination de Siva, prise de son arc terrible.

SARON, un des dieux de la mer, chez les Trézéniens ; il était surtout invoqué par les mariniers. C'était un ancien roi de la contrée, passionné pour la chasse, qui se noya, un jour, en poursuivant un cerf jusque dans la mer. De là ce bras de mer, qui se trouve près de Corinthe, fut appelé golfe Saronique. Son corps fut rapporté dans le bois sacré de Diane, et inhumé dans le parvis du temple.

SARONIDES, nom que Diodore de Sicile donne aux Druides. On sait que le nom des druides vient du celtique *teru*, *dru*, qui signifie un arbre, et qui est corrélatif du grec *δρῦς*, chêne, parce que ces ministres du culte accomplissaient leurs cérémonies redoutables dans la profondeur des forêts, et particulièrement sous les chênes, dont il recueillaient religieusement le gui. Le mot *saronides* a une étymologie analogue : il vient du mot grec *σαρωνίδης* ; nom que les Grecs donnaient aux vieux chênes dont la vétusté faisait entr'ouvrir l'écorce. Les arbres les plus vieux étaient en effet les plus respectés par les Druides. Nous préférons cette étymologie à celle que l'on tire d'un prétendu Saron, célèbre par l'étendue de son savoir, qui aurait régné dans la Celtique.

SARONIE ou SARONIS, surnom de Diane, honorée à Trézène, dans un temple que Saron, un des rois du pays, lui avait élevé.

SARONIES, fête annuelle que les Trézéniens célébraient en l'honneur de Diane Saronie.

SARPAS, les dieux serpents, célèbres dans la mythologie hindoue. Ils étaient fils de Kasyapa et de sa femme Kadrou. Ils étaient cependant inférieurs aux serpents *Nagas*. Nos lecteurs remarqueront l'analogie du mot indien avec le latin *serpens*.

SARPASATRI, sacrifice de serpents, dans la mythologie hindoue ; non pas qu'on ait jamais immolé réellement cette espèce d'animaux sur les autels, mais les Indiens donnaient ce nom à la grande destruction des serpents, ordonnée par le roi Djanamédjaya, pour satisfaire les mânes de son père tué par un serpent ; ce qui fut considéré comme un acte religieux. L'auteur de ce Dictionnaire a donné, en 1844, dans le *Journal asiatique* de Paris, le récit de ce drame mythologique, traduit de l'Hindoustani.

SARPEDON, fils de Jupiter et d'Europe, et frère de Minos. Les Crétois lui rendirent les honneurs divins.

SARPEDONIE, surnom de Diane, ainsi appelée d'un temple où elle rendait des oracles, sur le promontoire Sarpédon en Cilicie.

SARPYA, un des onze Roudras de la mythologie hindoue.

SARRITOR, dieu des sarcleurs, chez les Romains. On l'invoquait après que les blés avaient été enlevés, parce qu'il présidait au travail qui consiste à sarcler les champs, c'est-à-dire à arracher les mauvaises herbes.

dans les terres ensemencées, ange ou génie de la mythologie qui préside au signe du Can-

SARVAS, c'est, suivant Sonnerat, religieuse, dévouée à Vichnou, de les autres Indiens ne peuvent. Ceux qui la composent naissent et marient et vivent en famille. Ils occupent à faire des colliers de perles vendre, cela n'empêche pas d'occuper l'aumône en chantant et en jouant d'un instrument sembla-

un des noms de Siva, dieu in-

le surnom de Parvati, épouse de Shiva de la mythologie hindoue; elle est appelée de Sarva, un des noms de

SVANARA-VICHKAMBI, un des noms de Shiva ou fils spirituels des bouddhistes, suivant la théogonie du Népal. Le bouddha Amogha; il se manifeste sous la forme d'un poisson.

PRAYASTCHITTA, c'est-à-dire l'acte, cérémonie que les Hindous font à l'égard des malades à l'agonie. On remarque chez un brahmane les rites de l'agonie, on choisit à terre une vache, on l'enduit de fiente de vache; on coupe l'herbe darbha, et par-dessus on étale une toile neuve et pure, sur laquelle on transporte le mourant; car c'est admis généralement que si un homme venait à mourir dans un lit ou sur le sol, il serait contraint de se reposer avec lui partout où il se trouverait fort incommode pour son corps. On lui ceint les reins d'une toile blanche et on procède à la cérémonie du Sarva-

On apporte, dans un plat de bois, de petites pièces d'or, d'argent et de cuivre, dans un autre, des akchatas, du ghee, du *pantcha-garia*. Le *pourohita* se tient à cette dernière liqueur dans la main du mourant, et par sa vertu le mourant est parfaitement purifié. On procède à la purification générale; à cet effet, on fait le chef des funérailles inviter le mourant à réciter, au moins d'intention s'il ne peut le faire distinctement, certains mantras, desquels il est délivré de ses péchés.

La cérémonie achevée, on amène une vache; elle a les cornes garnies d'or ou de cuivre, sur le cou elle porte de fleurs; une pièce de toile blanche couvre le corps, et l'on y joint des ornements. On fait approcher la vache, qui la prend par la queue, et en même temps le *pourohita* récite un mantra, et la conduit par un bon chemin à son monde. Le mourant fait ensuite un acte animal à un brahmane, dans lequel on verse un peu d'eau en situation. Ce don est indispensable,

si l'on veut arriver sans encombre au Yamaloka, l'empire des morts; car alors on trouve dans le monde souterrain une vache qui aide à traverser le fleuve de feu sans que l'on soit atteint par les flammes. Enfin on distribue aux brahmanes les pièces de monnaie contenues dans le plat de métal, et dont la somme totale doit égaler le prix de la vache.

SARVESWARI, une des formes de Saraswati, épouse de Brahmâ; ce nom signifie souveraine de toutes choses.

SARVISWARA, un des Bhodisatwas vénérés par les bouddhistes du Népal; il est considéré comme fils spirituel de Djinendra. Ses attributs sont un trident et une cloche.

SASCHFMOUE, déesse égyptienne, compagne habituelle de Thoth, régulatrice des périodes d'années et des assemblées sacrées.

SASI-SEKHARA, surnom de Siva, dieu hindou; il signifie celui qui porte un diadème orné de la lune.

SASTRAS, terme sanscrit qui signifie livre, traité, sur les sciences, la religion, les lois, ou la littérature; il s'applique surtout à ceux qui sont considérés comme ayant une autorité divine. Ce mot est ordinairement accompagné d'un autre qui détermine à quelle classe le livre appartient, car seul il ne s'entend que des ouvrages de littérature et de science. Ainsi les *Védanta-sastras* sont des traités de théologie philosophique; les *Dharma-sastras*, des livres de droit.

SATAMANGOU, c'est-à-dire maître des cent sacrifices; surnom du dieu Indra, souverain du ciel chez les Indiens; il ne peut être détrôné de son poste céleste que par le mortel qui aura réussi à accomplir cent fois le sacrifice *aswamedha*.

SATAN, nom qui est donné au prince des démons dans quelques livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et qui de là est passé en usage commun chez les juifs, les chrétiens et les musulmans. Il est dérivé du verbe hébreu *satân*, s'opposer à quelque chose, et signifie adversaire. Dans le livre de Job, il est désigné comme le mauvais esprit qui tenta ce saint patriarche; on le regarde aussi comme celui qui séduisit la première mère du genre humain, et la porta à désobéir à Dieu. C'est lui qui tenta Jésus-Christ dans le désert. C'est lui encore qui entra dans le cœur de Judas Iscariote et lui inspira le dessein de trahir son divin maître. Saint Jean, dans l'Apocalypse, l'appelle l'accusateur de nos frères, et celui qui les accusait jour et nuit en présence de Dieu. Lorsque l'on confère à un catéchumène le sacrement de baptême, on lui fait jurer qu'il renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

Quelques-uns prétendent que Satan n'est autre qu'Ahriman, le mauvais principe des Persans, et que les Juifs ont puisé ce dogme chez leurs vainqueurs, durant la captivité de Babylone. Nous sommes plus portés à croire que les Persans et d'autres peuples ont emprunté leur conception soit aux livres saints, soit aux traditions primitives; car,

sans parler du livre de Job, qui passe pour être de la plus haute antiquité, et où Satan est appelé par son nom, nous voyons, dès le commencement de la Genèse, le génie du mal remplir auprès d'Eve l'office de tentateur, sous la forme empruntée du serpent.

SATCHI, déesse du panthéon hindou, épouse du dieu Indra. Elle était fille du saint mouni Pouloma; ce qui l'a fait surnommer *Pólomi*.

SAT-CHHI, neuvième dieu des bouddhistes de la Chine. Réuni à ses deux frères, Wei-cheven et Ma-ni-pa-tho, il a pour attribution de protéger la généralité des êtres et de les garantir des vices et de l'erreur. Ils résident sur la terre ou dans l'air, et ont à leurs ordres 1500 officiers et 84 classes de démons et de génies. Ils veillent spécialement sur les prédicateurs de la loi, pour détourner d'eux les maux et le trouble, et pour leur procurer le triple repos du corps, de la bouche et de l'esprit. Leur sollicitude s'étend même jusqu'à pourvoir à ce que les fidèles puissent obtenir promptement la béatitude du *bodhi*, ou de la suprême intelligence.

SATCHLU. Les Turcs désignent par cette expression, qui signifie *chevelus*, les religieux musulmans qui, contrairement à l'usage généralement reçu, laissent croître leurs cheveux. Les uns les laissent flotter sur leurs épaules, les autres les relèvent en forme de chignon, et les attachent derrière le turban.

SATÉ ou **SATI**, déesse du panthéon égyptien, qui était adorée, conjointement avec Chnouphis, à Elephantine, à Syène et à Béghe; leur juridiction s'étendait sur la Nubie entière.

SATÉVIS, génie de la mythologie persanne; c'est le gardien de la plage occidentale du ciel. Satevis est la personnification de l'étoile Aldebaran, dans les Hyades; d'autres disent qu'il réside dans Anahid ou Vénus.

SATI. C'est le premier nom qu'avait porté l'épouse du dieu Siva. Il signifie *pieuse*. Cette déesse conçut une telle douleur à la vue de son époux insulté par Dakcha son père, qu'elle se jeta dans les flammes où elle fut consumée. En mémoire de cette mort touchante, la femme indienne qui se brûle sur le bûcher de son mari est appelée *sati*. (C'est à tort que, dans plusieurs ouvrages français, on a conservé l'orthographe anglaise, *sultes*.)

Aucune loi formelle, aucun texte sacré ne fait une obligation aux veuves indiennes de faire ainsi le sacrifice de leur vie à la mort de leur époux; mais les mythologues ayant consigné dans leurs poèmes sacrés quelques exemples vrais ou faux de déesses et de femmes célèbres que l'amour conjugal avait poussées à donner cette preuve de douleur et de regrets, quelques femmes de radjas cherchèrent une vaine célébrité dans ce cruel dévouement. Les brahmanes donnèrent les plus grands éloges à leur vertu; les poètes les chantèrent dans leurs vers, les sages les proposèrent à l'admiration publique; on leur fit une sorte d'apothéose; on leur

adressa des vœux et des prières comme à des divinités; on recourut à leur intercession dans les maladies et les adversités. Bref, elles eurent des imitatrices, qui reçurent les mêmes honneurs; et aujourd'hui encore on recueille religieusement les cendres des satis et les débris de leurs membres épargnés par le feu; on érige sur le lieu du sacrifice de petites pyramides monumentales, pour transmettre à la postérité la mémoire de ces héroïques victimes de l'amour conjugal. L'exemple acquit force de loi; ajoutons que les brahmanes en font presque un devoir aux veuves; tellement que, dans plusieurs contrées de l'Hindoustan, une femme, qui refuserait de se laisser ainsi brûler vivante sur le bûcher de son mari, ferait une grave injure à la mémoire de celui-ci.

Les princes musulmans, devenus maîtres de la contrée, et après eux, les Anglais, ont mis tout en œuvre pour détruire ce préjugé barbare et abolir les satis, sans avoir pu en venir à bout. Les missionnaires protestants travaillèrent en vain à empêcher ces déplorables sacrifices. Bien plus, depuis 1800, époque à laquelle ceux-ci se mirent à l'œuvre, jusqu'à l'année 1820, les listes des satis font foi que le nombre des victimes avait augmenté progressivement chaque année. En 1817, il y en eut 706 dans la seule présidence du Bengale. Il est vrai que cette manie est beaucoup plus en vogue sur les bords du Gange que partout ailleurs. Dans le sud de la presqu'île, on ne voit que rarement des satis; dans la présidence de Madras, sur 30,000,000 d'habitants, il ne s'y brûle pas trente veuves par an. Depuis cette époque, le gouvernement anglais a pris des mesures plus efficaces, qui rendent aujourd'hui ce sacrifice presque impossible; mais tel est l'empire des préjugés, qu'il n'est pas rare de voir des femmes, qui viennent de perdre leur mari, quitter le territoire soumis à la juridiction de la compagnie, pour pouvoir se brûler en toute liberté dans les pays qui relèvent encore des radjas.

Lorsque le défunt avait plusieurs femmes, il n'y en a qu'une ordinairement qui se fait brûler avec lui; mais souvent il y a une véritable lutte entre ces malheureuses pour obtenir la préférence. Toute femme qui se laisse brûler est censée le faire librement, de son plein gré, et en vertu d'une détermination prise d'elle-même; mais il faut tenir compte des obsessions auxquelles elle est en butte de la part des brahmanes. Lors donc qu'après y avoir bien réfléchi, une femme déclare qu'elle veut être brûlée avec son mari défunt, c'est un arrêt irrévocable qu'il n'est plus en son pouvoir de rétracter; si elle n'allait pas de bon gré au bûcher, on l'y traînerait de force. Les brahmanes qui dirigent tous les actes de cette tragédie, ainsi que ses parents, viennent tour à tour la féliciter sur son héroïsme, et sur la gloire immortelle qu'elle va acquérir par ce genre de mort qui fera d'elle une divinité. Tous les ressorts du fanatisme et de la sa-

sont mis en jeu pour soutenir
ge, exalter son enthousiasme,
son imagination.

Ce a lieu avec toute la pompe et
les Hindous déploient dans
monies religieuses. Il varie dans
suivant les contrées; mais voici
manière il s'accomplit le plus gé-
dans les deux castes supé-

couverte de bijoux et d'habits
parée comme au jour de ses
exposée devant la porte de la
rituaire sous un pandel, ou tente
riches draperies, de fleurs et de

Dès que le moment de la céré-
té fixé, tout aliment lui a été in-
ai a été permis seulement de mâ-
del, et elle a dû prononcer conti-

le nom du dieu de la secte à
le appartient. Pendant ce temps,
ants de musique n'ont pas cessé

entendre. Lorsque l'heure est
le part accompagnée de ses pa-
es amis et d'un nombreux cor-

manes qui se tiennent constam-
d'elle, et lui promettent, en ré-
de tarte de piété qui se prépare,

mari, la rémission de tous les pé-
mo de tous les crimes qu'il a pu
et pour elle une félicité sans li-

ne fin. La malheureuse est étour-
s discours, leurs promesses,
et par des liqueurs excitantes

gium, qu'ils lui font boire à de
valles. Parvenue à l'endroit où
offrir en holocauste aux mânes

la veuve fait ses adieux à ses
es amis, partage entre eux ses
les embrasse pour la dernière

quitte ses vêtements, frotte ses
huile et de parfums; puis, après
trois reprises le tour du bûcher,

sur une éminence qui domine
dente, et de là elle se précipite
mmes, sur lesquelles on répand,

étiver la vivacité, de l'huile, du
d'autres matières également com-

aussitôt les musiciens font re-
instruments, dans le but sans
rober au peuple les cris de dou-

ctime. Lorsque les flammes ont
on recueille les ossements et
pour les jeter dans une rivière

l'on érige un monument, une
le lieu même où le sacrifice a
mé.

ale, après avoir été baignée dans
avec le corps de son mari, la veuve
sur un lit de parade disposé sur

même; le cadavre est posé sur
ers, comme pour figurer une
cette situation, on lui remet des

étouffes, des bijoux, que des per-
sonnes veulent faire parvenir,
le monde, à leurs parents ou à

elle fait du tout un paquet
sur son sein, et alors on allume

Dans le Bishnagar, les femmes ne se brû-
lent que plusieurs mois après les funérail-
les de leur mari. Le jour fatal arrivé, la
veuve assiste à un repas splendide, dont elle
fait les honneurs, et elle préside ensuite
elle-même à tous les apprêts de sa mort.

Dans le Guzerate et dans quelques au-
tres provinces, le bûcher est dressé sous
une hutte construite avec de la paille et des
roseaux enduits de beurre ou imprégnés
d'huile. On place la veuve au centre, sur le
bûcher, ayant le corps de son mari appuyé
sur ses genoux, et on l'attache à un pilier
pour qu'elle ne puisse s'échapper. Ces prépa-
ratifs terminés, on bouche l'ouverture de la
cabane et on y met le feu.

Dans les castes qui ne brûlent pas leurs
morts, les veuves se font enterrer toutes
vives avec le cadavre de leurs époux. Lors-
qu'une de ces infortunées est arrivée au
lieu de la sépulture, on la descend dans une
fosse, au fond de laquelle elle s'assied, te-
nant entre ses bras la dépouille de son mari.
Alors on la couvre de terre, de manière à
ne laisser que sa tête à découvert; on lui
fait prendre un breuvage, que quelques
écrivains prétendent être du poison; et,
pour abréger son supplice, on l'étrangle
presque aussitôt. Le peuple n'est pas admis
au spectacle de cette horrible cérémonie;
on a soin de lui en intercepter la vue au
moyen d'une enceinte de toile dressée au-
tour de la fosse.

Citons maintenant quelques exemples du
fanatisme qui porte les femmes indiennes
à s'immoler ainsi à la mémoire de leur
mari.

En 1710, toutes les femmes du radja de
Marava se sacrifièrent sur son bûcher avec
un courage extraordinaire; elles s'élancè-
rent toutes ensemble dans les flammes, en
criant : *Siva ! Siva !* Elles furent mises par
les brahmanes au rang des divinités, et, de-
puis, on leur rendit un culte dans un tem-
ple que l'on bâtit à l'endroit même où elles
s'étaient brûlées.

Il est très-rare que la Sati ait lieu dans
les classes inférieures; aussi est-ce un
grand honneur pour la famille et pour la
tribu entière à laquelle appartient la vic-
time, quand un tel événement arrive. Un
missionnaire anglican raconte qu'à Tan-
djaour une femme de la caste méprisée
des tchakilis (savetiers), ayant perdu son
mari et se voyant maltraitée chaque jour
par sa belle-mère, prit la résolution de
se brûler toute-vive sur la tombe du
mort. Émerveillés, les tchakilis s'assem-
blèrent et convinrent de donner à cet
acte, qui, dans leur opinion, devait répan-
dre un vif éclat sur leur caste, tout le re-
tentissement et toute la magnificence pos-
sible. Pendant deux mois entiers, ils pro-
menèrent par toute la province la veuve dé-
vouée, que chacun considérait comme s'é-
tant élevée au rang de caste pure. Riches et
pauvres la comblèrent de présents. Le radja
lui-même lui offrit une orange et prêta son
plus bel éléphant pour qu'elle fût conduite

triomphalement au lieu du sacrifice. Le courage de la tchakili ne se démentit pas un seul instant; elle distribua les objets dont elle était parée, dansa autour du bûcher, et, le visage riant, s'élança dans les flammes. Lorsque le sacrifice fut consommé, chaque assistant s'empressa de recueillir, comme de saintes reliques, quelques-uns des charbons qui avaient servi à l'accomplir; car personne ne doutait que, bien qu'elle fût issue d'une caste réprouvée, cette héroïne ne dût jouir de la béatitude et de la gloire célestes.

Dernièrement, dans l'Inde française, la veuve d'un brahmane devait se brûler. Le procureur général, M. Moiroud, mit tout en œuvre pour empêcher le sacrifice. Il fit distribuer à la brahmine et aux brahmanes les fragments des anciens livres sacrés, où le suicide des femmes se trouve expressément défendu. Il obtint même de ces derniers la promesse qu'une modique pension serait accordée à la veuve pour subvenir à ses besoins. Enfin, après un jour entier de résistance, après avoir lutté avec le procureur général pendant plusieurs heures d'une conversation où elle déploya une énergie et une force de raisonnement incroyables, la brahmine céda; mais elle déclara en même temps qu'elle était loin d'être convaincue, qu'elle avait perdu pour jamais le bonheur et le repos, qu'elle se regardait comme déshonorée à ses propres yeux et à ceux de sa famille, et qu'elle rendait le gouvernement responsable de son avenir: « Car, ajouta-t-elle, je reste inébranlable dans ma foi, mais j'ai voulu obéir au roi de France. »

Mais toutes les veuves hindoues ne montrent pas la même intrépidité. Il y en a que la vue des flammes épouvante, et qui cherchent à se soustraire au supplice auquel les voue une coutume sacrilège. Le roi du Tadjour, mort en 1801, laissa quatre femmes légitimes. Les brahmanes décidèrent que deux de ces femmes devaient être brûlées avec le corps de leur mari, et désignèrent celles qui devaient avoir la préférence. C'eût été pour celles-ci une honte ineffaçable et un affront sanglant fait à la mémoire du défunt, si elles avaient hésité à accepter ce singulier honneur. Bien persuadées au reste qu'on aurait recours à toute sorte de moyens pour les engager de gré ou de force à se sacrifier, elles firent de nécessité vertu, et parurent se dévouer de bonne grâce au triste sort qu'on leur réservait.

On n'employa qu'un jour pour faire les préparatifs des funérailles. A trois ou quatre lieues de la résidence royale, on creusa une fosse carrée, peu profonde, et large de douze à quinze pieds en tous sens. On éleva une pyramide de bois de sandal, supportée par une espèce d'échafaud construit du même bois; et les piliers qu'ils soutenaient étaient disposés de manière qu'on pouvait, en les retirant, faire écrouler tout l'édifice. Du beurre liquide, contenu dans de vastes urnes de cuivre placées aux quatre coins, devait servir à arroser le bûcher, pour hâter la com-

bustion. Le cortège s'avança dans l'avant: en tête marchaient un grand nombre de soldats armés, suivis d'une multitude de musiciens, principalement de trompes, qui faisaient retentir l'air de sons lugubres, venait le corps du roi, porté sur un superbe palanquin ouvert, accompagné de son gourou, de ses principaux officiers, de ses plus proches parents, tous à piteux turban, en signe de deuil, et d'une multitude de brahmanes. Paraissaient encore deux victimes, portées aussi chacune sur un riche palanquin, et chargées de plumes de bijoux. Plusieurs rangs de soldats placés de part et d'autre, maintenant, et écartaient la foule immense qui courait de toutes parts. Les deux victimes, accompagnées de quelques-unes de leurs parentes, s'entretenaient de temps en temps avec elles. Suivaient leurs parents et femmes, à qui elles avaient distillé de présents considérables avant de se livrer. Une affluence innombrable de personnes et de personnes de toutes les castes suivait la marche.

Arrivées à l'endroit où les attendait la mort prématurée, on leur fit faire quelques cérémonies d'usage, et s'en acquittèrent avec courage et sans faiblesse. Cependant, lorsqu'il leur fallut faire une promenade circulaire autour du bûcher, l'altération soudaine se fit remarquer sur tous leurs traits; leur fermeté paraissait de les abandonner, malgré les efforts qu'elles faisaient pour étouffer de la nature. Durant cet intervalle, le corps avait été déposé sur la plate-forme au milieu de la pyramide; on y avait placé les deux reines, toujours coulées de leurs riches parures, et qui, après s'être séparées l'une à droite et l'autre à gauche, se prirent par la main. Les brahmanes officiants prononcèrent à haute voix plusieurs mantras, arrosèrent le bûcher avec leur eau lustrale, et le liquide fut jeté dans le bûcher, et même temps le feu fut mis, d'un coup, le plus proche parent du roi, de la part de son gourou, et tout autour par les brahmanes de distinction. Bientôt les victimes s'élevèrent avec rapidité, et les sur l'édifice ayant été retirés, il s'écroula et écrasa dans sa chute les deux malheureuses victimes. A cette vue, tous les spectateurs poussèrent des cris de joie. Les parents entouraient le bûcher, et appelèrent à reprises les princesses par leur nom; l'on avait entendu, disait-on, sortir du lieu des flammes le mot *yen* (quoi?) tement prononcé. Ridicule illusion aveuglée par le fanatisme! comme les malheureuses victimes n'eussent pas été à ce moment hors d'état d'entendre et de comprendre. Deux jours après, lorsque le feu était entièrement éteint, on retira des cendres quelques ossements qui avaient échappé à la violence des flammes, et on les plaça dans des urnes de cuivre rouge, qui fu-

au du nouveau roi. Quelque trente brahmanes furent choisis pour ces reliques à Bénarès, et les eaux sacrées du Gange. On prit une partie des ossements, on les fit en poudre et mêlés avec du riz, et ils furent avalés par douze brahmanes, pour expier les péchés des défunts. Le mort était dans un village du Tandjaour, un homme de la caste Vaisya, et de quelque considération. Sa femme avait environ 30 ans, fit connaître son désir de l'accompagner au bûcher. La veuve étant rapidement répandue, une foule considérable accourut de tous côtés pour être témoin de ce spectacle. Tout se prépara pour la cérémonie, et la veuve fut environnée parée de tous ses atours, et les brahmanes s'avancèrent pour enlever le mort. Celui-ci était placé dans une niche, ornée d'étoffes précieuses, de fleurs, de feuillages. La veuve suivait immédiatement, sur un superbe palanquin richement orné. Pendant la marche, une foule innombrable se pressait à sa suite, et les brahmanes, mais vers elle en signe d'admiration, faisaient retentir l'air de cris ; chacun la considérait comme destinée à aller dans le paradis d'Indra, et à lui envier son sort.

Le cortège s'avancait lentement, et les brahmanes, principalement les femmes, se pressaient de s'approcher d'elle, pour lui offrir son heureuse destinée, et attendre le don de prescience qu'un dévot aussi méritoire était censé lui faire. Elle voulait bien prédire ce qui lui arriverait d'heureux ici-bas. D'un air confiant, elle annonçait à l'une ou l'autre longtemps des faveurs de la fortune, qu'elle aurait de nombreux enfants qui prospéreraient dans le monde ; à celle-ci, qu'elle vivrait longtemps avec un mari qui la chérirait ; à celle-là, que sa famille était destinée à de grandes honneurs et aux dignités. Elle leur distribuait en même temps quelques feuilles de palmier, et l'empressement extraordinaire qu'elle voyait mettre à les recevoir, prouvait qu'elles attachaient un grand prix à cette espèce de reliques. De joie, ces bonnes femmes se pressaient, et pas une ne doutait que la veuve et une inaltérable félicité ne fussent normalement pleuvoir sur elle et sur

tout le trajet, qui fut assez long, et elle conserva un maintien assuré, un air même riant. Mais arrivée sur la berge, où une mort cruelle allait terminer son existence, on vit sa fermeté l'abandonner tout à coup ; plongée dans une ombre réverbérée, elle ne parut plus que ce qui se passait autour d'elle ; ses regards se tenaient constamment fixés sur le bûcher ; une pâleur mortelle couvrait son visage ; ses membres étaient agités d'un tremblement convulsif ; l'altération de

ses traits, sa contenance abattue, décelaient l'effroi dont son âme était saisie ; l'affaiblissement rapide de ses facultés faisait prévoir qu'elle allait tomber en défaillance. Les brahmanes qui dirigeaient la cérémonie, et ses proches parents, accoururent alors pour relever son courage et lui faire reprendre ses esprits. Soins inutiles ; la malheureuse, éperdue, égarée, était sourde à leurs exhortations, et gardait un profond silence. On la fit alors descendre du palanquin ; des personnes de sa famille l'aiderent à se traîner vers un étang près duquel le bûcher était dressé ; elle s'y plongea sans rien quitter de sa parure, et fut immédiatement après conduite vers le bûcher sur lequel on avait déjà placé le corps de son mari, et qui était environné de brahmanes, tenant chacun d'une main une torche allumée, et de l'autre un vase plein de beurre liquide. Les parents et les amis, dont plusieurs étaient armés de fusils, de sabres et autres armes, formaient autour d'un double haie, et paraissaient attendre avec impatience la fin de cette horrible tragédie. Cet appareil militaire avait pour but d'intimider la malheureuse victime, au cas où l'idée effrayante de sa mort prochaine la porterait à fuir, comme aussi de résister à toute personne qui, mue par un sentiment bien naturel de compassion et d'humanité, tenterait d'empêcher l'accomplissement de cet homicide sacrificiel.

Enfin le poudrohit donna le funeste signal. En un instant la pauvre veuve fut dépouillée de tous ses bijoux. Traînée plus morte que vive auprès du bûcher, elle fut contrainte, suivant l'usage, d'en faire trois fois le tour. Deux de ses proches la tenaient par la main. Elle fit le premier tour d'un pas chancelant ; au second, ses forces l'abandonnèrent tout à fait, et elle tomba évanouie dans les bras de ses guides, qui ne purent, qu'en la portant, terminer cette cruelle promenade. Enfin on la jeta sans sentiment et sans connaissance sur le cadavre de son mari. En ce moment, l'air retentit de bruyantes acclamations ; les brahmanes, versant sur le bois sec le beurre contenu dans leurs vases, y mirent le feu, et en un clin d'œil on n'aperçut plus qu'un tourbillon de flammes.

En 1822, près de Bombay, la veuve d'un brahmane fut conduite en grande pompe, et au son de nombreux instruments, vers le bûcher, sur lequel se trouvait déjà le cadavre de son époux. Sa démarche était assurée, sa contenance calme. Quand les officiers anglais lui demandèrent si c'était volontairement qu'elle mourait (1) : « Oui, répondit-elle,

(1) Avant la prohibition définitive portée en 1829, par lord Bentinck, on avait déjà mis certaines restrictions qui en avaient un peu diminué le nombre. Ainsi, chaque fois qu'une veuve voulait suivre son mari sur le bûcher, il fallait qu'elle vint faire spontanément cette déclaration devant le magistrat du pays. Après de vives instances pour la détourner de son projet, on confiait à un délégué européen le soin de surveiller le sacrifice, afin que, si la présence de la mort et la crainte de l'agonie arrachaient à la victime une rétractation, les brahmanes ne pussent

c'est bien volontairement. » On pouvait juger qu'elle mettait une espèce de fierté à confondre ainsi des chrétiens qui semblaient douter d'elle, au moment où les chants des brahmanes exaltaient son héroïsme. A un signal donné, la Sati s'approcha du feu qui commençait à flamboyer ; elle embrassa ses parents, fit ses adieux à l'assistance, distribua à ses amies ses bijoux et ses ornements ; puis, demi-nue, encouragée et presque poussée par les brahmanes, elle se jeta dans le feu. La douleur fut vive sans doute, car, au même instant, elle fit un mouvement pour en sortir. Vainement renversa-t-on sur elle la pile de bois ; elle se dégagea, bondit hors des flammes, et, crispée par la souffrance, elle s'élança vers la rivière. Les brahmanes l'y suivirent ; malgré la résistance des Anglais présents, ils la ramenèrent vers le foyer qui pétillait avec violence. Là une espèce de lutte s'engagea entre la victime et les bourreaux. La foule vociférait ; les Européens demandaient qu'on fît trêve au sacrifice, jusqu'à ce que le magistrat eût décidé. Alors, pour mettre fin au conflit, trois prêtres vigoureux enlevèrent la veuve sur leurs bras, et la précipitèrent au milieu du brasier ardent. Elle s'y tordit encore désespérée, et se releva pour fuir ; mais, à mesure qu'elle sortait de ce cercle de feu, les brahmanes l'y repoussaient en lui jetant à la tête d'énormes bûches flamboyantes. Un instant de répit lui permit toutefois de s'échapper encore et de courir vers le fleuve. A ce second désappointement, la rage des prêtres fut au comble ; quatre d'entre eux se jetèrent à sa poursuite, et, lui plongeant avec violence la tête jusqu'au fond de l'eau, ils cherchèrent à la noyer. Il fallut, pour la sauver qu'une escouade de soldats anglais arrivât sur les lieux. Les principaux coupables furent mis en prison ; mais la pauvre Hindoue ne survécut pas à cet horrible drame ; elle mourut le lendemain de ses blessures, délaissée de sa famille, et maudite comme une infâme par toute la population scandalisée.

Une autre veuve, enfant de 14 ans, périt plus cruellement encore. Elle aussi, la douleur l'avait poussée hors du bûcher ; elle s'était réfugiée dans un ruisseau voisin. Là, ce fut son oncle qui vint l'endocliner, et qui, la voyant demeurer ferme dans sa résolution d'échapper aux flammes, se fit apporter un drap mouillé, et lui dit : « Viens, je t'envelopperai dans cette toile, et je te porterai dans ta maison. — Non, non, criait l'infortunée, vous voulez me rejeter au feu ! Mon oncle ! au nom du ciel ! ayez compassion de moi ! je quitterai la famille ; j'irai trouver les parias, je vivrai comme une maudite, je men-

lui faire violence. Ces rétractations étaient rares cependant ; car les brahmanes avaient soin de préparer et de soutenir la Sati ; et d'ailleurs la malheureuse savait bien que, si le cœur venait à lui faillir, elle était désormais vouée à une vie de honte et de misère. Rejetée de la caste, repoussée parmi les vils parias, non-seulement elle devenait infâme, mais elle était censée appeler sur son pays la peste, la guerre, la famine et les maux de toute espèce.

dierai, je ferai tout ce qu'on voudra grâce ! laissez-moi vivre. » L'onc sura, lui jura par les eaux du Gange ramènerait à sa demeure. Confiant serment, inviolable chez les Hindous, l'enfant se coucha sur le drap. était-elle étendue, que l'oncle fana ce drap comme un sac, et précipita dans les flammes. Elle hurla, se chercha de nouveau à fuir ; mais un sabre, porté par un mahométar cette épouvantable scène

Dans l'île de Bali, les sacrifices sont également en vogue, surtout classes militaire et marchande ; ils dans la classe servile, et ils ne se pratiqués dans la classe sacerdotale d'autant plus étonnant, que ce sont palement les femmes des brahmanes sacrifient dans l'Hindoustan. Au Satis de l'île de Bali sont plus sol ceux de l'Inde, car il s'y trouve jusqu'à vingt ou soixante femmes donnent volontairement la mort circonstances tout à fait étranges que nous en rapportons à l'article LES, n° 119.

SATIBANA, déesse qui est l'objet d'une vénération particulière des femmes de Tong-King.

SATKARA et SATNAM, noms qui et les Satnamis, unitaires de l'Hindouisme donnent au dieu unique qu'ils adorent premier signifie l'auteur de la vérité, le vrai nom.

SATNAMIS, c'est-à-dire adorateurs du vrai nom, sectaires hindous qui font sion d'adorer un seul Dieu, principeur de toutes choses, exempt de passions sensibles, sans commencement et sans fin. Ils ont toutefois emprunté beaucoup sur la création à la philosophie de l'Hindouisme ou plutôt aux formes modifiées de l'Hindouisme elle est mise à la portée du vulgaire ils regardent l'existence des êtres comme une illusion ou l'œuvre de Maya, carnitif de Bhavani, épouse de Siv. Ils admettent qu'ils admettent le panthéisme tout entier, et quoiqu'ils n'adorent un seul Dieu, ils vénèrent tout ce qu'ils regardent comme des manifestations de Dieu visible dans les avatars, particulièrement incarnations en Rama et en Krishna.

On confond souvent les Satnamis avec les Sadhs ; ils en diffèrent cependant sur plusieurs points de doctrine. Ils s'en distinguent aussi par un double cordon de perles qu'ils portent autour du poignet droit. Ils se tracent sur le front une ligne blanche avec des cendres provenant de sacrifices faits à Hanouman.

Leur doctrine ressemble assez à celle des quétistes hindous ; elle leur recommande d'avoir une complète indifférence pour le monde, ses plaisirs et ses peines, d'être entièrement soumis à leur gouvernement, d'être doux et compatissants, de chercher strictement à la vérité, de remplir de tous leurs devoirs religieux.

dre sans cesse à la béatitude finale, iste à s'absorber dans l'esprit unifié, n'est rien de plus que la béatitude toute chose.

Enfin, se regardant comme formant un monde à part, qui a pour fondateur Djagadguru, Kchatriya de naissance, né dans l'Aoude, et mort à Katwa ; entre et Ayodhya, où l'on voit son tombeau du vivant vers le milieu du siècle. Voici un passage de l'un de ses ouvrages. L'homme pur vit au milieu de tous, et loin de tous. Il ne doit avoir d'affaires rien. Il connaît ce qu'il peut, mais il ne fait point de recherches. Il ne vient ; il n'apprend ni n'enseigne ; il ne crie ni ne soupire, mais il discute même. Pour lui, il n'y a ni plaisir, ni clémence, ni colère, ni fou, ni sage. Le sage voudrait savoir s'il y a aussi exempt de ces imperfections, à part de la nature humaine, se livre pas à des discours futiles. » Le dieu des semailles chez les anciens. Dans un autre sens, Jupiter a été appelé *Sator hominum deorum* des dieux et des hommes.

SALES, fêtes que les Romains célébraient le 16 décembre, et qui duraient du solstice d'hiver, époque du renouvellement de l'année. Il est positif que ces fêtes ont été établies en Italie longtemps avant l'édification de Rome. Les uns en attribuent à Janus, d'autres à Hercule ; en fait honneur aux Grecs, chez lesquels ces fêtes avaient pour but principal d'établir l'égalité qui régnait parmi les citoyens dans le temps de Saturne. Pendant les cérémonies de cette fête, la puissance des maîtres sur leurs esclaves était abolie, et ceux-ci disaient et faisaient ce qu'ils voulaient ; ils changeaient même de noms avec leurs maîtres.

Les saturnales romaines, tout ne consistaient que dans le plaisir et la joie ; les tribunaux étaient fermés, les écoles fermaient, les sénats étaient suspendus ; il était défendu d'entreprendre aucune guerre, de punir un criminel, ni d'exercer aucune autorité sur celui de la cuisine ; les enfants jouaient dans les rues en criant : *Io saturnalia*. On envoyait des présents et se donnait de nombreux repas. De plus, la ville, dit-on, cessait tous les travaux, et on se retirait sur le mont Aventin, comme pour rendre l'air de la campagne. Il était défendu aux esclaves de jouer contre leurs maîtres et de leur dire impunément tout ce qu'ils voulaient ; ceux-ci les servaient à table pour faire revivre l'âge d'or. En attendant le rapport de Macrobe, toute liberté était permise aux esclaves pendant les saturnales. D'abord, la fête ne durait qu'un jour. Auguste ordonna qu'elle serait prolongée pendant trois jours, auxquels Caligula en ajouta un quatrième, qu'il appela *Juvenalis* ; on mêla les saturnales avec les joviales ; ce qui prolongeait la durée de la fête, tantôt jusqu'à cinq, tantôt jusqu'à six.

DICTIONN. DES RELIGIONS. IV.

La statue de Saturne qui, pendant toute l'année, était liée avec des bandelettes de laine, en était débarrassée pendant la fête. Les cérémonies religieuses consistaient en prières adressées à Saturne, dans lesquelles on lui rendait grâces des années dont on avait déjà joui, et on lui demandait de prolonger les jours de ses adorateurs. On sacrifiait aussi à ce dieu la tête couverte, contre l'usage reçu dans les cérémonies semblables. Les offrandes consistaient en figures humaines. Les Latins disaient qu'anciennement on sacrifiait réellement à Saturne des victimes humaines ; mais qu'à son retour d'Espagne, Hercule abolit cet usage barbare, en donnant à l'oracle, sur lequel il se fondait, un sens plus humain. Il leur dit que le mot *καρπός* pouvait très-bien s'entendre de *têtes* en figure, et que *τοράς*, qu'ils croyaient désigner des hommes, signifiait des lumières, et qu'ainsi ils devaient offrir des cierges ou flambeaux. Dans la suite, cependant, on donna, durant ces fêtes, des combats de gladiateurs, ce qui ramenait les Romains à la barbarie antique. Les plaisirs et les festins auxquels on se livrait pendant les saturnales, donnèrent lieu à l'expression usitée, *Saturnalia agere*, pour dire faire grande chère.

SATURNE (1), fils d'Uranus et de Vesta, ou du Ciel et de la Terre. Il mutila son père de peur qu'il n'eût des enfants : c'était l'opinion commune de la Grèce. Sa femme était Rhéa dont il eut plusieurs fils : et sachant qu'un d'entre eux devait lui ôter l'empire, il les dévorait tout d'abord après leur naissance ; mais Rhéa, voulant sauver Jupiter nouveau-né, donna à son père une pierre qu'il dévora au lieu de l'enfant (2). Aussi dérive-t-on son nom de *Saturus*, parce qu'il se rassasia de ses propres enfants. Jupiter, devenu grand, fit la guerre à son père, le vainquit, et, après l'avoir traité comme Uranus avait été traité par son fils, il le chassa du ciel, ou, selon quelques-uns, il le précipita au fond du Tartare avec les Titans qui l'avaient assisté dans cette guerre. Saturne eut trois fils de Rhéa, Jupiter, Neptune et Pluton, et une fille, Junon, sœur jumelle et épouse de Jupiter. Quelques-uns y ajoutent Vesta et Cérès, outre un grand nombre d'autres enfants qu'il eut de plusieurs maîtresses, comme le centaure Chiron de la nymphe Philyre, etc.

Saturne, détrôné par son fils Jupiter, dit Virgile, pour se dérober à sa poursuite, s'enfuit de l'Olympe, et vint se réfugier en Italie. Il y rassembla les hommes féroces, disséminés sur les montagnes ; il leur donna des lois, et voulut que le pays où il s'était caché, et qui avait été pour lui un sûr asile, portât le nom de *Latium*. On dit que son règne fut l'âge d'or, ses paisibles sujets étant gouvernés avec douceur. L'égalité des conditions fut rétablie, dit Justin ; aucun n'ô-

(1) Article du Dictionnaire de Noël.

(2) Cette fable absurde pourrait fort bien être fondée sur une équivoque des langues orientales, où *בן* il engendra un fils, aura été changé en *בן* il dévora une pierre.

lait au service d'un autre ; personne ne possédait rien en propre ; toutes choses étaient communes, comme si tous n'eussent eu qu'un même héritage. C'était, dit-on, pour rappeler la mémoire de ces temps heureux qu'on établit les saturnales, et le règne de Saturne fut appelé le règne d'or.

Diodore de Sicile, rapportant la tradition des Crétois sur les Titans, fait de Saturne le même éloge que les poètes : « Saturne, l'aîné des Titans, dit-il, devint roi ; et, après avoir donné des mœurs et de la politesse à ses sujets, qui menaient auparavant une vie sauvage, il porta sa réputation et sa gloire en différents lieux de la terre. Il régna dans les pays occidentaux, où sa mémoire était surtout en vénération. En effet, les Romains, les Carthaginois, lorsque leur ville subsistait, et tous les peuples de ces parages, ont institué des fêtes et des sacrifices en son honneur, et plusieurs lieux lui sont consacrés par leur nom même. La sagesse de son gouvernement avait en quelque sorte banni les crimes, et faisait goûter un empire d'innocence, de douceur et de félicité. La montagne, qu'on appela depuis le mont Capitolin, était anciennement appelée le mont *Saturnin* ; et, si nous en croyons Denys d'Halicarnasse, l'Italie entière avait porté le nom de *Saturnie*. »

Plusieurs auteurs ont eu recours à l'allégorie pour expliquer la fable de Saturne. « Toute la Grèce est imbuë de cette vieille croyance, dit Cicéron, que Cœlus fut mutilé par son fils Saturne, et Saturne lui-même enchaîné par son fils Jupiter. Sous ces fables impies se cache un sens physique assez beau. On a voulu marquer que l'éther, parce qu'il engendre tout par lui-même, n'a pas ce qu'il faut à des animaux pour engendrer par la voie commune. On a entendu par Saturne celui qui préside au temps et qui en règle la mesure : ce nom lui vient de ce qu'il dévore les années, et c'est pour cela qu'on a feint qu'il dévorait ses enfants ; car le temps, insatiable d'années, consume toutes celles qui s'écoulent. Mais, de peur qu'il n'allât trop vite, Jupiter l'a enchaîné, c'est-à-dire l'a soumis au cours des astres qui sont comme ses liens. »

D'autres philosophes n'ont eu égard qu'à la planète qui porte le nom de Saturne, et qui est la plus grande et la plus élevée de toutes : selon eux, ce que les poètes disent de la prison de Saturne enchaîné par Jupiter, signifie seulement que les influences malignes, envoyées par la planète de Saturne, étaient corrigées par des influences plus douces, émanées de celle de Jupiter. Les Platoniciens mêmes, au rapport de Lucien, s'imaginaient que Saturne, comme le plus proche du ciel, c'est-à-dire le plus éloigné de nous, présidait à la contemplation.

Saturne, quoique père des trois principaux dieux, n'a point eu le titre de père des dieux chez les poètes, peut-être à cause de la cruauté qu'il exerça envers ses enfants ; au lieu que Rhéa était appelée la mère des dieux, la grande mère, et était honorée sous

ce titre dans tout le paganisme. C'était aussi l'idée de cette cruauté, que plusieurs peuples à rendre à ce culte horrible par l'effusion du sang. C'est chez les Carthaginois qu'il est particulièrement honoré, et c'est impie et barbare qui a toujours plus grand reproche que la postérité à cette nation. Diodore rapporte que les Carthaginois, vaincus par Agathocès, buèrent leur défaite à ce qu'ils avaient de Saturne en substituant d'autres en place des leurs qui devaient être et, pour réparer cette faute, selon eux, ils élurent, d'entre la première et la deuxième, deux cents jeunes garçons pour être sacrifiés. Il y en eut encore plus de deux autres qui, se sentant coupables, se donnèrent d'eux-mêmes pour le sacrifice. A ce dit Plutarque, le jeu des flûtes et des tambourins faisait un si grand bruit, que les cris de l'enfant immolé ne pouvaient être entendus.

Les Carthaginois ne furent pas coupables de cette odieuse superstition. Nos anciens Gaulois et plusieurs peuples d'Italie, avant les Romains, imitèrent aussi à Saturne des victimes humaines. Diodore d'Halicarnasse raconte qu'Hercule abolit en Italie l'usage de ces sacrifices, et éleva un autel sur la colline Saturnale, qu'il fit immoler des victimes sans sang pour être consommées par le feu sacré, pour ménager en même temps la pudeur des peuples qui pouvaient se reprocher d'avoir abandonné leurs anciens rites, aux habitants le moyen d'apaiser le dieu de Saturne, en substituant, à la place des hommes qu'on jetait pieds et mains liés dans le Tibre, des figures qui avaient la ressemblance de ces mêmes hommes, par là il leva le scrupule qui pouvait empêcher ce changement.

Rome et plusieurs autres villes dédièrent des temples à Saturne, et firent un culte religieux. Ce fut Hostilius, roi de Rome, selon Macrobe, qui établit les Saturnales en son honneur, au temple que ce Dieu avait sur le mont Capitolin, qui fut dépositaire du trésor public par la raison que, du temps de ce roi, c'est-à-dire pendant le siècle d'or, on ne commettait aucun vol. Sa statue était couchée avec des chaînes qu'on ne lui enlevait qu'au mois de décembre, parce qu'Apollodore, c'est au dixième mois que le fœtus est sur le point de paraître, n'étant plus retenu que par les liens de la nature.

On lit, dans Plutarque, la relation d'un voyageur qui dit avoir visité la plus grande des îles qui sont vers la Grande-Bretagne, l'une de ces îles était la prison de ceux qui y étaient gardés par Briarée, enseveli sous un sommeil perpétuel, et qu'il est en sa puissance d'une infinité de démons qui sont à sa disposition comme esclaves.

Saturne était communément représenté comme un vieillard courbé sous

, tenant une faux à la main, pour u'il préside au temps et à l'agriculture il est couvert d'un voile.

un globe sur la tête, il est considéré planétaire.

L'étymologie du nom de *Saturne*, on le rapprocher, avec M. Troyer, *Sani-tara*, l'étoile de Sani; or Sani ète que nous nommons Saturne. IIE, surnom de la déesse Junon, turne.

IIENS, hérétiques du n^e siècle, ent les erreurs de Saturnin d'Ansciple de Ménandre. Leur doctrine près la même que celle des Gnos-des Basilidiens sur Dieu, la maréation, la providence, les génies. aient que le monde était gouverné sprits qui étaient les artisans, et d'eux était le dieu adoré par les méchants avaient été créés par sprits révoltés contre le Dieu sous bons au contraire provenaient créatrice des bons génies. Jésus-ué d'un corps apparent, était venu re pour anéantir le dieu des Juifs les hommes. Saturnin, ennemi de , comme régie par les mauvais es-ait que l'on s'abstint de l'usage de et du vin; il détournait aussi e par lequel avait lieu la procréa-corps. Il fut réfuté par saint Iré-allien, Eusèbe et Théodore.

-SANKRANTI, fête que les Hin-brent à l'entrée du soleil dans le Bélier. En ce jour-là, les Indiens nt et font des bonnes œuvres. Ils it aussi aux brahmanes de la farine torréfiés (*satwa*), dont on fait une t de là que cette fête tire sa déno-*Sankranti* est le nom qu'on donne du soleil dans un nouveau signe. , un des dix Viswas, divinités hin-équées dans les cérémonies funè-lées *Sradhas*.

BHAMA, une des épouses du dieu *Voy. PARIDJATA*.

LOKA, c'est-à-dire *monde de la vé-jour de la vertu*. C'est, suivant les le quatrième paradis, celui où ré-eu Brahmā avec sa femme Saras-Gange arrose cet asile divin, et qu'une partie de ses eaux purifian-escendues sur la terre. Là goûtent ables voluptés les pénitents qui stingués par des vertus éminentes, uche n'a jamais été souillée par ge, et les femmes qui se sont vo-ut brûlées sur le corps de leur pendant il faut être brahmane roir être admis dans ce paradis; nes d'une autre caste, quelque t pure qu'ait été leur vie, en sont ement exclues. On donne encore à le nom de *Brahmā-loka*. Au-des-*Déva-loka*, ciel suprême.

VOUGA, *âge de la vertu*; c'est des Hindous, qui a duré 1,728,000 *Kritayouga*.

SATYRES, divinités champêtres des Grecs et des Romains, qui les représentaient comme de petits hommes fort velus, avec des cornes et des oreilles de chèvre, la queue, les cuisses et les jambes du même animal; quelquefois cependant on ne leur donne que les pieds de chèvre. On fait natre les satyres de Mercure et de la nymphe Iphthimé, ou bien de Bacchus et de la naïade Nicée, qu'il avait enivrée en changeant en vin l'eau d'une fontaine où elle buvait ordinairement. Les poètes supposaient qu'ils faisaient leur séjour dans les forêts et sur les montagnes, où ils s'occupaient à poursuivre les nymphes et les bergères égarrées dans la campagne. On disait que les satyres avaient accompagné Bacchus dans son expédition des Indes. Le poète Nonnus dit qu'originellement ils avaient entièrement la forme humaine, et qu'ils avaient pour fonction de garder Bacchus; mais comme ce dieu, malgré tous ses gardes, leur échappait en se déguisant tantôt en bouc, tantôt en fille, Junon, irritée de ces métamorphoses dangereuses pour le sexe, donna aux satyres des cornes et des pieds de chèvre.

Pline le naturaliste prend les satyres des poètes pour une espèce de singe; et il assure que, dans une montagne des Indes, il se trouve des satyres à quatre pieds qu'on prendrait de loin pour des hommes. Il est certain que quelques grandes espèces de singes ont pu donner le change, et qu'il y a tels de ces animaux qui encore à présent épouvantent les hommes et poursuivent quelquefois les femmes; c'est peut-être ce qui a donné lieu à tant de fables sur leur complexion amoureuse. D'un autre côté, il est souvent arrivé que des bergers couverts de peaux de chèvre, ou des pâtres, aient contrefait les satyres pour séduire d'innocentes bergères. De là l'opinion se répandit que les bois étaient remplis de ces divinités malfaisantes; les bergers tremblèrent pour leurs troupeaux, les bergères pour leur honneur; ce qui fit qu'on chercha à les apaiser par des sacrifices, et par les offrandes des premiers fruits et des prémices des troupeaux. Voilà peut-être la véritable origine de tous les contes qu'on a faits sur les satyres.

Cependant on a cru longtemps à leur existence; quelques auteurs rapportent qu'un certain Euphémus, voyageant sur mer, fut jeté par la tempête dans une île où il trouva des espèces d'hommes sauvages tout velus, qui avaient une queue derrière le dos, et qui voulurent enlever les femmes de l'équipage. La même illusion se reproduisit lors de la découverte de l'Amérique; les navigateurs, qui accompagnaient Christophe Colomb, prirent pour un appendice naturel, ce qui n'était qu'un ornement ou une prolongation de la ceinture des sauvages presque nus. On dit que César, s'étant arrêté sur le bord du Rubicon, indécis s'il devait passer ou non, vit une espèce de satyre jouant du chalumeau, qui semblait l'inviter à passer ce fleuve. Plutarque raconte, dans la Vie de Sylla, que ce général romain étant à Athènes,

on lui apporta un satyre. Nous lisons dans saint Jérôme, qu'on en vit un vivant à Alexandrie, et qu'après sa mort, il fut salé et embaumé pour être porté à Antioche, afin que l'empereur Constantin pût le voir. Il est positif que, dans ces derniers cas, il s'agissait tout simplement de grands singes du genre de ceux que nous appelons aujourd'hui orang-outan, ou chimpanzé. Mais ce qui est plus extraordinaire, c'est ce que raconte saint Jérôme, dans la Vie de saint Paul, premier ermite; que saint Antoine rencontra dans le désert un satyre qui lui présenta des dattes, et lui dit qu'il était un de ces habitants des bois que les païens avaient honorés sous le nom de Faunes et de Satyres. Il ajouta que ceux de son espèce l'avaient député vers lui pour le prier d'intercéder pour eux auprès du Sauveur du monde, qu'ils reconnaissaient être descendu du ciel pour le salut du genre humain. Cette apparition, si elle eut lieu en effet, ne pouvait être qu'une illusion du démon.

Des rabbins se sont imaginé que les Faunes et les Satyres étaient véritablement des hommes, mais dont la structure était demeurée imparfaite, parce que Dieu, occupé à les faire, fut surpris par le soir du sabbat, et contraint d'interrompre son ouvrage.

SAUDASA, un des noms de Yama, dieu des enfers, chez les Indiens.

SAUGATAS, secte indienne, confondue ordinairement avec les bauddhas, ou bouddhistes proprement dits, mais qui en diffère en quelques points peu importants. Ils avaient reçu de Sougata-Mouni ce dogme singulier que la charité et la tendresse pour toute espèce de créature animée comprennent tous les devoirs moraux et religieux.

SAURAPATAS ou SAURAS, Hindous adoreurs de *Souryapati*, le dieu Soleil. Ceux qui ne reconnaissent d'autre dieu que cet astre sont en très-petit nombre dans l'Inde, et ils diffèrent peu des autres sectes dans leurs pratiques religieuses. Leur *tilaka*, ou marque distinctive qu'ils portent sur le front, est faite d'une manière particulière avec du sandal rouge, et leur collier doit être de cristal. Outre qu'ils doivent s'abstenir de sel dans leurs repas, tous les dimanches et les jours de *sankranti*, ils ne peuvent manger quoi que ce soit, jusqu'à ce qu'ils aient aperçu le soleil; ainsi il est fort heureux pour eux qu'ils n'habitent pas dans nos contrées, où le soleil est quelquefois plusieurs jours de suite sans se montrer.

Un auteur indien partage les Sauras en six classes, savoir: 1^{re} ceux qui adorent le soleil levant comme le type de Brahmâ ou du pouvoir créateur; 2^{re} ceux qui adorent le soleil de midi, en qualité d'Iswara, et comme ayant la faculté destructive et régénératrice; 3^{re} ceux qui vénèrent le soleil couchant, comme prototype de Vichnou, avec l'attribut de la conservation. La 4^{re} classe comprend les partisans de la *Trimourti* (trinité); ils adressent leur culte au soleil dans les trois ~~la~~ que nous venons d'indiquer, et le con-
sistent comme le type des trois attributs

divins. L'objet du culte de la 5^e est pas bien clairement établi; il paraît que c'est l'adoration du soleil que corps réel et matériel, dont l'on aperçoit à sa surface sont ses sa barbe, etc. La 6^e classe est opposée à la précédente, en ce qu'elle ne croit pas nécessaire d'adresser son culte matériel et visible; ils se forgent un monde mental, sur lequel ils méditent quel ils offrent leurs adorations. Ils se tiennent à cent des cercles avec un fer rouillé, le front, les bras et la poitrine. La 7^e classe est la seule qui compte au moins quelques partisans.

SAURI, un des noms de Vichnou; il est dérivé de *soura*, héros

SAUTEURS: 1^{re} fanatiques du pays en Angleterre, qui, se prétendant par l'esprit de Dieu, sautaient, et faisaient mille extravagances dans les cérémonies religieuses. Voy. JUIFS.

2^o Il y a en Pologne une secte qui prend la dénomination de *Khasidistes*. L'extravagance de leurs gestes dans le service divin leur a fait donner le nom de *sauteurs juifs*. On les voit tout à coup prendre le silence par des éclats de rire, puis des mains, sauter d'une manière frénétique, élever leur visage vers le ciel, puis se poing comme s'ils déliaient le Tout-puissant de refuser l'objet de leurs demandes; que ces fanatiques sont très-nombrables en Pologne et dans la Turquie d'Europe. **KHASIDIM.**

SAUTRANTIKAS, secte particulière de bouddhistes qui suivent les soutras ou enseignements de Bouddha. Leur doctrine est à la métaphysique qu'à la religion; ils suffisent à dire qu'ils admettent comme adversaires, que la matière existe indépendamment; mais que les objets extérieurs perçus par l'homme que méditer c'est à dire au moyen d'images mentales ressemblantes, présentées à l'esprit; tandis que les Vaibhaehicas recoivent la perception immédiate et directe des mêmes objets.

SAUVEUR DU MONDE, nom que tiennent de toutes les sectes donnent à Christ, Fils de Dieu, qui, par sa mort, a sauvé les hommes, en les délivrant de l'esclavage du péché et de la mort, et leur a procuré le moyen de leur droits à l'héritage céleste. Le Sauveur n'est au reste que la traduction du nom de *Jésus* (en hébreu *Ieschua*, qui lui fut donné par l'ordre même son père.

SAVITRA, un des onze Roudras ou dieux de la théologie hindoue.

SAVITRI, nom sous lequel le soleil est trois fois adoré par les Hindous; il signifie *rateur*. Ils l'invoquaient comme le protecteur de toute science, présent partout, en l'air immense; comme le grand protecteur et le gardien des hommes; ils supposaient que Savitri protégeait

re leurs ennemis, leur montrait des riles et les gardait de toute calamité par la promptitude de ses secours et l'abondance de ses largesses.

Idole des anciens Arabes, adorée par la tribu de Hamadan : elle représentait une femme, et fut détruite par Mahomet, à la Mecque.

Un des mauvais génies créés par le diable en opposition aux Amschaspands d'Ormuzd. Le nom de Sawet signifie

ES, poètes et ministres de la religion, étaient, chez les Scandinaves, ce qu'on appelle aujourd'hui chez les Gaulois et chez les Bretons. Les vers étaient une sorte de littérature cultivée chez eux; la seule façon de transmettre à la postérité les hauts faits des rois, les victoires et la mythologie des dieux. On accordait les plus grands honneurs aux scaldes; ils étaient souvent de la naissance libre, et plusieurs souverains se glorifiaient de ce titre. Les rois avaient toujours des scaldes à leur cour, et ces derniers étaient chéris et honorés; ils leur donnaient dans les festins parmi les grands de la couronne, et les chargeaient de commissions les plus importantes. Ces rois marchaient à quelque distance, ils se faisaient accompagner des poètes, témoins oculaires de leurs hauts faits, qui chantaient sur le champ de bataille les guerriers aux combats. Ils signoraient la flatterie et ne louaient que sur des faits bien constatés. Le roi de Norvège, en 995, dans une bataille, plaça plusieurs scaldes devant sa personne, en leur disant avec orgueil : « Tous ne raconterez pas ce que vous avez vu, mais ce que vous aurez vu. » Les poètes scaldes étaient les seuls poètes historiques des nations du Nord, et ont puisé tout ce qui nous reste de l'histoire ancienne de ces peuples.

SCAMANDRE, fleuve de la Phrygie, honore un dieu. Il prend sa source au mont Ida, et va se jeter dans la mer Égée, au mont Sigée. On en attribue la création à Hercule. Ce héros, se trouvant extrêmement pressé de la soif, se mit à errer et en fit sortir une source qui donna à cette circonstance, σκάμμα ἀνέβη, l'origine du nom. Le scholiaste ajoute que l'endroit où Hercule creusa la terre avait donné quelques gouttes d'eau, d'où il venait d'être frappé de la foudre à cause de la vertu des prières du héros adressées à la déesse pour obtenir du soulagement qui le pressait. D'autres disent que le dieu prit son nom d'un Phrygien Scamandre. Ses eaux avaient, dit-on, été de rendre blonds les cheveux des gens qui s'y baignaient. Le Scamandre a un temple et des sacrificateurs. Homère mentionne le sage Dolopion en cette occasion : « Ce fleuve était tellement respecté par les gens, que toutes les filles, la veille des noces, avaient coutume d'aller se

baigner dans ses eaux et de lui consacrer leur virginité. Le dieu, flatté d'une pareille offrande, sortait d'entre les roseaux, prenait la jeune fille par la main et la conduisait dans sa grotte. On devine comment ce rôle était joué. Mais un jour la ruse fut découverte, ainsi que l'orateur Eschine le rapporte dans ses lettres. Callirhoé, jeune fille d'une rare beauté, mais sans doute aussi d'une simplicité non moins grande, était allée, suivant la coutume, consacrer sa virginité au Scamandre; un jeune homme qui, depuis longtemps, l'aimait sans espérance, s'arrangea de manière à jouer le rôle du fleuve. Quelques jours après, Callirhoé ayant rencontré ce jeune homme, le montra à ceux qui l'accompagnaient et dit ingénument : Voici le fleuve Scamandre. Ces paroles découvrirent la fourberie, et le téméraire évita, par une prompte fuite, le châtiment qu'on lui destinait.

SCAPULAIRE (CONFRÈRE DU SAINT-), appelée aussi de *Notre-Dame du Mont-Carmel*; elle fut instituée par saint Simon Stock, sixième général de l'ordre des Carmes, afin de réunir comme en un seul corps, par des exercices réglés de piété, tous ceux qui voudraient honorer la sainte Vierge d'un culte spécial. Plusieurs écrivains carmes assurent qu'il l'établit en conséquence d'une vision où la Mère de Dieu lui apparut, le 16 de juillet, vers l'an 1250. Cette confrérie fut approuvée par plusieurs papes, qui lui accordèrent de grands privilèges. Les membres de la confrérie, hommes et femmes, sont assujettis à certaines règles, qui n'obligent cependant pas sous peine de péché. Ils doivent porter un petit scapulaire (1) au moins sous leurs habits, réciter chaque jour l'office de l'Eglise ou le petit office de la sainte Vierge. Ceux qui ne savent pas lire substituent à l'office sept *Pater*, sept *Ave* et sept *Gloria Patri*. Ils doivent de plus s'abstenir de viande les mercredis, vendredis et samedis; ou, s'ils ne peuvent faire abstinence ces jours-là, ils sont obligés d'y suppléer en récitant sept autres fois les mêmes prières. Ceux qui, ayant été agréés à la confrérie du Saint-Scapulaire, négligent ces pratiques, perdent, pendant le temps qu'ils ne s'en acquittent pas, la faculté de gagner les nombreuses indulgences qui sont attachées à leur accomplissement.

SCARABÉE, insecte de la tribu des coléoptères, très-célèbre dans la religion des Egyptiens, qui lui rendaient un culte presque divin. Il paraît que ce peuple vénait

(1) Le *Scapulaire*, comme l'indique son nom, était un vêtement qui couvrait les épaules; les paysans et ceux qui portaient des fardeaux le mettaient sur leurs autres habits pour les préserver. Les anciens moines, qui se livraient à des travaux pénibles, s'en servaient également; de là il est passé dans plusieurs ordres religieux. Le *Scapulaire* à l'usage des personnes qui vivent dans le monde, est fort petit, pour qu'on puisse le dissimuler facilement sous les vêtements. Il ne consiste qu'en deux petites pièces de drap brun ou carmelite, suspendues à deux rubans de laine ou de fil, et qu'on attache sur l'estomac et sur le dos, en le passant dans le cou.

trois espèces de scarabées, dont la plus remarquable, la seule même dont il nous reste des monuments, est celle que les naturalistes appellent scarabée sacré. On la distingue facilement par les cinq divisions de l'écusson. Ce scarabée est gravé sur les obélisques et les temples de l'Égypte. Il fallait, dit-on, que le bœuf qu'on prenait pour jouer le rôle d'Apis en eût l'empreinte sur la langue.

Le culte du scarabée était symbolique. Cet insecte était, chez les Égyptiens, l'emblème de plusieurs divinités. Tantôt il était l'image du soleil; c'est de là qu'on le voit représenté avec la tête d'un soleil rayonnant. La femelle de cet animal dépose ses œufs dans de petites boules d'excréments qu'elle roule à reculons, ce qui indiquait, chez les Égyptiens, la marche du soleil, qui a lieu en sens contraire du mouvement de tout le ciel. Une autre espèce de scarabée à deux cornes était, pour cette raison, consacrée à Isis, qui représentait la lune. Dans la table Isiaque, on voit un scarabée avec la tête d'Isis. Ailleurs, une autre figure offre deux prêtresses qui se tiennent devant cet insecte, les mains jointes, comme pour l'adorer. Les anciens prétendaient qu'il roule sa boulette pendant vingt-huit jours, c'est-à-dire pendant la période employée par la lune pour achever sa révolution mensuelle. Horus Apollon parle d'une troisième espèce de scarabée qui n'a qu'une corne et qui représente Thoth ou Hermès. Le dieu Chnouphis-Nilus était symbolisé par un scarabée à tête de bœuf surmontée du disque. Cet animal se retrouve fréquemment dans les hiéroglyphes, où il figurait les lettres T et D de l'alphabet. Les Égyptiens sculptaient aussi des scarabées en marbre, en jaspé et en pierres dures; ils gravaient des figures ou des caractères sur la surface intérieure, qui était plate; de là est venue la forme ovale des pierres gravées qu'on appelle souvent scarabées, parce qu'elles paraissent détachées de la figure en bosse de cet animal. Les Basilidiens, qui mettaient sur leurs *abrazas*, ou amulettes magiques, les divinités égyptiennes, ne manquaient pas d'y figurer aussi le scarabée.

SCÉNOPEGIE, nom grec de la fête des tentes ou des tabernacles chez les Juifs. Elle se célébrait tous les ans, le 15 du mois de l'isri, et durait sept jours, pendant lesquels ils habitaient sous des tentes ou sous des berceaux de feuillages, en mémoire de ce que leurs pères, avant d'entrer dans la terre promise, avaient habité longtemps sous des tentes dans le désert. On offrait chaque jour un certain nombre de victimes en holocauste, et un bœuf en sacrifice pour l'expiation du péché. Pendant la durée de cette fête, les Juifs faisaient des festins avec leurs femmes et leurs enfants, où ils admettaient les lévites, les étrangers, les veuves, les orphelins. Les sept jours expirés, la fête se terminait par une nouvelle solennité, qu'on célébrait le huitième jour, et où tout travail était défendu comme le premier.

SCHABOUOTH (c'est-à-dire *Semaines*), nom

que les Juifs donnent à la fête de côté, parce qu'on la célèbre après maine de semaines, ou sept semaines de Pâques. Dans le calendrier elle tombe toujours le 6 du mois. On l'appelle encore fête des *Prém* la *Moisson*. Voy. PENTECÔTE, n. 1.

SCHACA, déesse des Babyloniens l'Ops des Romains.

SCHADDAI, un des noms que d'après la Bible, donnent à Dieu. (dit communément par *Tout-Puiss*

SCHAFITES, une des quatre putées orthodoxes de la religion m Elle tire son nom de l'imam Schafi, ou Ascalon, en Palestine, l'an 150 gire (767 de J.-C.), et mort en Eg 204 (819). Les partisans de sa doctrine se répandirent d'abord dans le Mew mais c'est principalement dans l'Ara les trouve aujourd'hui. Schafi fut l'imam qui disserta sur la jurispr doctrine, comme celle des trois autr Abou-Hanifa, Malik et Hanbal, une secte particulière qu'un rite itif et pratique du Coran et des tradi

SCHAHARITH, nom que les Juifs nes donnent à leur prière du matin relative aux sacrifices perpétuels Israélites offraient à Dieu tous les Le temps de cette prière comme la pointe du jour et finit dans la m faut cependant que la lecture appelle *Israël* soit faite avant que le soleil couru le quart de sa course sur l'ho

SCHAHRIVER, un des sept Ames créés par Ormuzd; il présidait aux.

SCHAMAI, une des *Tacouin* ou des Orientaux. Elle fut préposée, a ses compagnes, à la garde de Sagfa à quatre têtes, vaincu par Caherm de la Perse. Voy. *TACOUIN*.

SCHAMANS, prêtres des Tartes CHAMANISME, CHAMANS.

SCHAMATIS, sectaires musulmans tenant à l'hérésie des Imamis; ils t nom de Yahya, fils d'Abou-Schamit Schomaït. Cette secte assure que l passé de Djafar à son fils Mohamm enfants de celui-ci, et non point autre fils de Djafar, comme le so les autres Imamis.

SCHAMLACA, prière superstit plutôt magique, dont les Orientau vent pour faire des prestiges et des tements au moyen de certaine pou cendre de chauve-souris, prépar effet.

SCHAMMASCH, c'est-à-dire *mini cre*; espèce de sacristain qui, dans gogues des Juifs, est chargé des temple et du soin d'y entretenir la propreté, d'allumer les lampes et gies et de préparer tout ce qui est n au culte.

SCHAMMATHA, la plus intense terrible des excommunications chez L'excommunication mineure porte

ui; la majeure, celui de *Kherem*; est le *Schammatha*. Elle se pro-
tre ceux qui ont profané les cho-
es ou commis un sacrilège; celui
xcommunié de la sorte est retran-
société des hommes et livré à toute
e de la justice divine. Quelques-uns
ue cet anathème est le même que
t parle saint Paul sous le nom de
ha, ce qui signifie *le Seigneur vient*;
ngage talmudique, *Schem-atha* a la
nification. Mais il est plus proba-
le mot vient du verbe rabbinique
A, exclure, séparer de la société
nes. Il paraît cependant, par plu-
ssages des livres des rabbins, que
ommunication n'était pas toujours
le, et que celui qui l'avait encou-
it être réconcilié avec l'Eglise ju-
u reste, le mot *Schammatha* est pris
is pour exprimer les divers genres
unication. Voy. EXCOMMUNICATION,
REM, NIDDOUI.

ISCHTANIS, sectes de Juifs orien-
iples de Scharischtan; celui-ci pré-
il y avait quatre-vingts versets de
étaient perdus, et soutenait que la
n sens intérieur et spirituel cons-
sens extérieur et littéral.

-KOREKIA, fête de l'Epiphanie
ingréliens. Ce jour-là ils se met-
ger une poule de bon matin et à
ieusement, en priant Dieu de les
es quoi ils se rendent à l'église à
cheval. Le prêtre, vêtu de ses ha-
dotaux, les mène de là en proces-
rivière la plus prochaine, dans
ivant : en tête s'avance un homme
le temps en temps de la trompette.
i d'un autre qui porte une ban-
ère celui-ci vient un autre qui tient
huile de noix et une calebasse sur
ont attachées cinq bougies en forme
puis un autre encore avec du feu
ens. Tout le monde les suit sans
la hâte, en chantant *Kyrie eleison*.
vient le dernier, et, lorsqu'il est
écite les prières marquées pour la
e, brûle de l'encens, verse de l'huile
u, allume les cinq bougies atta-
la calebasse, et la met sur l'eau
ne nacelle. Ensuite il plonge une
l'eau et asperge les assistants avec
llon. Tout le monde alors s'em-
so laver le visage dans cette ri-
vellement bénite, et emporte chez
outeille de cette eau.

NIL, nom de la première manifes-
l'Intelligence, suivant la doctrine
es. Cette Intelligence n'est autre
a, premier ministre de Hakem, la
ncarnée. Comme la divinité sut-
tte Intelligence s'incarna successi-
ins la suite des temps. Sa première
ion eut lieu, sous le nom de *Schat-
e* la divinité portait le nom d'Al-
e Schatnil n'est autre qu'Adam le
de Danil, né dans une ville de
ommée Adminia. Il exerçait exté-

rieurement la profession de médecin des
corps; mais, en réalité, il était le médecin
des âmes par la doctrine de l'Unité qu'il
prêchait. Il quitta son pays et vint dans le
Yémen, en Arabie. Etant entré dans la ville
de Sirna, et voyant que tous les habitants
étaient polythéistes, il les invita à embras-
ser la doctrine de l'Unité et à adorer le Sei-
gneur. Ils se convertirent par son ministère,
et la ville se trouva divisée en deux partis,
celui des Unitaires et celui des Polythéistes.
Mais Schatnil ordonna aux Unitaires de se
séparer des autres, qui reconnurent pour
chef Eblis, prince des djins ou des démons.
De là il envoya des missionnaires dans les
diverses contrées pour ramener les peuples
à l'unité de Dieu. C'est ce Schatnil qui est,
suivant les Druzes, le véritable Adam. L'au-
tre Adam fut un rebelle qui se révolta contre
Dieu et encourut sa disgrâce. L'épouse spi-
rituelle de Schatnil fut Eve, appelée la mère
du genre humain, parce qu'elle fut établie
pour allaiter les hommes du lait de la science
véritable, pour les élever et les faire passer
de degré en degré, jusqu'à ce qu'ils fus-
sent parvenus à l'âge parfait. Les principaux
propagateurs de la doctrine de Schatnil fu-
rent Seth et Enoch.

SCHAZILIS, religieux musulmans, dont
l'ordre a été fondé par Abou-Hassan Scha-
zili, mort à la Mecque, l'an 656 de l'hégire
(1258 de J.-C.).

SCHEBIBIS, ancienne secte musulmane,
appartenant à l'hérésie des Kharidjis; c'é-
taient les disciples de Schebib, fils de Yezid,
fils d'Abou-Naïm, qui se révolta sous le kha-
lifat d'Abd-el-Melik, fils de Merwan. Ils te-
naient la même doctrine que les Mohkémis
ou Hakémis; mais ce qui les distingua des
autres Kharidjis, c'est qu'ils prétendirent
que l'imamat et le khalifat pouvaient appar-
tenir à une femme. Schebib laissa pour lui
succéder, en qualité de khalife, sa mère Ga-
zala. Celle-ci entra à Coufa, y remplit les
fonctions de *khatib* ou prédicateur, fit la
prière du matin dans la grande mosquée, et
fut, la première fois, le chapitre de la Vache,
deuxième du Coran, et, la seconde fois, le
chapitre de la famille d'*Imram*.

SCHEC-EL-CAMAR, c'est-à-dire *fraction
de la lune*, fête que les Persans célèbrent le
21 du mois de schewal, en mémoire d'un
prétendu miracle opéré par Mahomet, et que
nous décrivons à l'article FRACTION DE LA
LUNE.

SCHEIBANIS, secte musulmane apparte-
nant aux *Thalibis*, une des branches des
Kharidjis. Ils nient le libre arbitre. Leur
dénomination vient de Scheiban, fils de
Salma.

SCHEIKH, mot arabe qui, dans son accep-
tion primitive, signifie *vieillard*, mais qui,
comme *πρεσβύτερος* en grec, et *senior* en la-
tin, est devenu un titre honorifique que l'on
donne indistinctement à tout homme respec-
table par son âge, ses vertus, sa piété, sa
vie solitaire, enfin par l'austérité de ses
mœurs. Il est cependant affecté d'une ma-
nière particulière aux prédicateurs ordina-

la mort du sultan, remplit l'office de la prière funèbre. Les lois sont, en tout, la seule partie du *Shari'at* ; il en est le premier oracle. Les lois sont théocratiques, et qu'elles régissent la religion et la doctrine, le gouvernement civil, politique et militaire, on sent de son influence sur l'administration de l'empire.

La nation entière a-t-elle pour ce sultan, de la loi, de la magistrature, de la doctrine, la vénération la plus profonde, la vénération la plus profonde, les hommages les plus étendus, les généraux d'armée, les officiers, le grand visir lui-même, surtout les cérémonies publiques. En toute occasion, le souverain lui témoigne aussi les plus grands égards. Dans les grandes solennités, le Scheikh el-Islam baise le sultan sur le sein, et, levant les yeux vers le ciel, il fait des prières pour l'espérance de l'empire et du sultan ; à ce temps celui-ci lui pose la main sur l'épaule et lui fait une légère inclination en signe d'embarassement. En tout honneur, mais sans aucun appareil, et de vue de lui donner des marques de respect et de considération. Ce personnel point de chez lui sans un cercueil, et ne fait de visites qu'au grand sultan, l'accompagne toujours au sérail, et sent ses respects au souverain. L'investiture de sa charge par une robe blanche doublée de zibeline, remise en présence du sultan. Le Scheikh el-Islam porte aussi le titre de *Sheikh*. Voy. Mourvi.

Le sultan de Scheikh el-Islam est moins respecté dans la Perse que dans la Turquie ; il n'occupe guère que le troisième rang dans la hiérarchie, étant au-dessous des *Sheikhs*. Il est juge des causes civiles et criminelles, et celles qui y ont rapport. Cet emploi autrefois pour être subordonné au *Sheikh*, qui est le premier juge civil dans les pays où la religion musulmane est dominante, par le crédit que les *Sheikhs* avaient à la cour, ils ont attiré à eux tant d'affaires de différentes sortes, qu'ils sont aujourd'hui fort au-dessus, et qu'on considère leur tribunal comme le plus élevé de tous.

H-MAZEM, le *Grand Chef*, titre que les Turcs donnent au diable, qui est fort commun parmi eux. Ils tiennent à l'avoir, et ne peuvent souffrir qu'on en parle avec irrévérence, ou qu'on l'injurie même, par respect, de peur de le nommer. Ainsi, dans la langue du Turc, *h-mazem* est le nom d'un fleuve ; mais comme il ressemble à *scheitan*, qui est le nom du diable, les Turcs ne l'ont pas osé prononcer, et l'ont remplacé par *ab-imazem*, ou la grande eau. Les Turcs doivent veiller sur sa prononciation, s'il lui arrivait de prononcer les lettres *h-mazem*, et surtout *maudit soit le diable*, et surtout *maudit soit le diable*, et surtout *maudit soit le diable*. Quand les Turcs conduisent dans les villes les Turcs, le plus grand affront

qu'on puisse leur faire est de leur dire le diable en leur présence ; mais si l'auteur de l'insulte est connu, et qu'ils puissent le trouver en quelque endroit écarté, ils exercent sur lui leur vengeance. Plusieurs fois il est arrivé que des *Yézidis*, traduits en justice et condamnés pour crime à des peines capitales, ont préféré la mort à la grâce qu'on leur offrait, à la condition qu'ils maudissent le diable.

SCHEIKH-YÉZID, nom que les *Yézidis* donnent à Jésus-Christ, qu'ils regardent comme leur chef. Voy. *Yézidis*.

SCHEITAN. 1^o Nom du diable chez les Musulmans ; c'est le *satan* des Hébreux. Ils ajoutent communément à son nom l'épithète d'*el-radjim*, le lapidé, dans la croyance où ils sont qu'Abraham le chassa à coups de pierres, parce qu'il voulait empêcher ce saint patriarche d'obéir à l'ordre de Dieu, qui lui avait commandé de lui immoler son propre fils, Ismaël. Ou bien ils le font suivre de la formule *Noudh b'Allah*, Dieu nous en préserve ! Ils lui donnent aussi le nom d'*Eblis*. Voy. ce mot.

2^o Les simulacres tant publics que particuliers des *Ostiaks* portent le nom commun de *Scheitan*. Parmi les simulacres publics, il y en a trois qui sont distingués des autres. Le premier n'est qu'un morceau de bois informe, sans figure de corps, n'ayant dans le haut qu'une grosseur pour représenter la tête. Il est couvert d'une étoffe rouge, coiffé d'un bonnet doublé de peau de renard noir. Le second, qui est près de l'autre, est une oie d'airain, avec les ailes déployées. Cette oie n'a d'inspection que sur les canards et les autres animaux du pays. Le troisième est le *vieillard de l'Oby*. Voy. *Oby* (*Vieillard de l'*).

SCHEITANIS, hérétiques musulmans, appartenant à la secte des *Ghouls*. Ils tirent leur nom de Mohammed, fils de Noman, surnommé *Scheitan*, ou le *satan*, qui disait que Dieu est de la lumière incorporelle, ayant figure humaine, et qu'il sait les choses seulement après leur existence.

SCHEITAN-KURIAZI, c'est-à-dire *royant le démon* ; nom que les *Baskirs* donnent à une sorte de devin, auxquels ils supposent une grande puissance, et qu'ils vénèrent beaucoup. C'est à eux qu'ils ont recours dans les grandes calamités publiques ou particulières. Une épidémie se déclare-t-elle dans le bétail, on prend aussitôt conseil du *Scheitan-Kuriazi*, qui, dans ce cas, exerce simplement les fonctions de vétérinaire. Dès qu'une femme enceinte éprouve les premiers symptômes de sa prochaine délivrance, elle court vers les matrones, qui ne manquent pas de la renvoyer au *Scheitan-Kuriazi*. Celui-ci arrive, épouvante la pieuse femme par les prédictions les plus effrayantes, et après l'avoir convaincue qu'elle porte un démon dans son sein, il se livre aux contorsions les plus extravagantes pour conjurer le diable, et le forcer à quitter la place où il s'est logé ; il jure alors devant tous les assistants qu'il a vu partir le démon, et il reçoit, pour prix de ses grimaces, de l'argent et une belle

brebis grasse, dont il fait un bon repas pour se dédommager de ses peines.

SCHÉKINA. Les Juifs se servent de ce mot, qui signifie proprement habitation, pour exprimer la majesté de Dieu, rendue présente et visible aux hommes; ils donnent particulièrement ce nom à l'espèce de nuée qui couvrait le tabernacle pendant la marche des Israélites dans le désert, et qui, suivant eux, continua à résider sur l'arche sainte jusqu'à la ruine du premier temple; car, du tabernacle de Moïse elle avait passé au temple de Salomon, le jour de la dédicace; en effet l'Écriture sainte nous dit qu'au moment de la consécration, le temple fut rempli d'une nuée lumineuse, et que la présence de Dieu se manifesta ainsi visiblement; mais ce phénomène surnaturel nous est donné par la Bible comme un prodige transitoire, tandis que les Rabbins soutiennent qu'il se perpétua jusqu'à la captivité de Babylone. Ils disent que la Schékina était une des cinq choses qui subsistaient dans le premier temple, et dont le second fut privé. Ces cinq choses étaient : 1° l'arche d'alliance, son couvercle, appelé propitiatoire, et les cherubins; 2° le feu céleste qui consumait les holocaustes; 3° la Schékina; 4° l'Esprit-Saint qui inspirait le grand prêtre; 5° l'oracle Ourim et Thoumim. C'est la présence de la Schékina résidant dans le temple de Jérusalem, qui en écartait le prince de l'air, et communiquait à ce lieu une sainteté particulière.

Lorsque le second temple fut bâti au retour de la captivité, la Schékina n'y résida plus d'une manière visible; cependant elle n'abandonna pas tout à fait le peuple de Dieu; elle se manifestait encore de temps en temps aux prophètes et à quelques âmes privilégiées. Les Rabbins ajoutent qu'encore à présent elle repose sur les débonnaires et les humbles, mais qu'elle fuit l'homme hautain et colère. Elle réside chez l'homme hospitalier, et se trouve au milieu de deux ou trois personnes réunies pour étudier la loi. Enfin, selon eux, la Schékina a changé dix fois de demeure; et étant allée sur le mont des Oliviers, elle y demeura trois ans et demi, criant aux Israélites : « Revenez à moi, mes enfants, et je retournerai à vous. » Mais, voyant qu'ils ne voulaient pas se convertir, elle se retira en son lieu. Ne serait-ce pas une reminiscence de la présence de Jésus-Christ parmi les hommes? Pendant trois ans et demi il prêcha aux Israélites, les invitant à se convertir; enfin il termina sa carrière apostolique sur le mont des Oliviers, quitta les Juifs et remonta dans les cieux. Saint Jean semble faire allusion à la Schékina dans ce passage de l'Apocalypse, chap. xxi : *Et j'entendis du ciel une grande voix qui disait : Voici le tabernacle* (שֶׁכִּינָה, schékina) *de Dieu avec les hommes; et il dressera sa tente au milieu d'eux; et ils seront ses peuples, et lui, Dieu, sera avec eux leur Dieu.*

SCHEMSIS, c'est-à-dire, 1° *adorateurs du soleil*. Secte qui existe encore à présent dans quelques parties de la Mésopotamie, et notamment près de Mardin, où ils sont au nom-

bre d'environ cent familles occupées vau des forges. Bien qu'extérieurement la secte des Jacobites, ils ont comme celle d'adorer le soleil levant leurs morts avec des cérémonies particulières. Quand une personne est décédée, ils épluchent le cadavre, lui mettent une pièce de monnaie, un pain, une bouteille de vin, et y vident, tous le soir, une bouteille de vin, en attendant le défunt à boire, par des évocations pieuses. Ils prétendent que Dieu les a créés pour se reproduire et l'indolence. En conséquence, tous sont indolents, et insouciant, ils semblent étrangement souffrir de la douleur, et montrent un caractère faible, même en rendant les derniers devoirs à leurs amis et à leurs parents. Neanmoins la porte de leur maison est toujours tournée vers l'Orient.

2° *Schemsis* est aussi le nom d'un religieux musulman, fondé par Abdou din Siwasi, qui mourut à Médine l'hégire 1010 (1601 de J.-C.).

SCHENKNAK, nom que les Arabes donnent au prince des démons.

SCHÉOL, nom de l'Enfer, ou des âmes dans les livres saints. M. M. très-bien que par cette expression il ne faut pas entendre simplement l'Enfer, ainsi que plusieurs le prétendent. C'est ainsi que plusieurs des raisons qu'il apporte recevant la nouvelle de la mort de son fils, s'écrie : « Je descendrai en deuil avec mon fils dans le Schéol. Ce Schéol n'est autre que le tombeau, car Jacob, fils de Rachel, déchiré et dévoré par une béte ne pouvait espérer que ses ossements seraient auprès de ceux de Joseph. C'est avec évidence de la plupart des passages de la Bible où se trouve le mot Schéol, c'est un séjour des morts, semblable à celui des anciens. Les ombres qui sont appelées *Réphaïm* (les faibles) dans le sublime poème sur la chute du tyran, babilonne, que nous trouvons dans les prophéties d'Isaïe, le Schéol tremble du tyran, et les Réphaïm s'émeuvent. Dans le même livre, il est question de Schéol; dans Job, de ses vertes Proverbes, de ses vallées. Il n'est autre observé que le mot Schéol, bien que ce nom générique dans le sens de l'Enfer, est toujours considéré comme nom commun, ne prend jamais l'article en hébreu, et s'est conservé dans la langue syriaque. Schéol, signifie *enfer* ou *purgatoire*.

SCHÉRIF, mot arabe qui signifie noble, seigneur, maître. Autrefois, c'étaient les dix chefs du gouvernement de Mecque encore païenne, qui furent appelés *schérif*. Les gouverneurs de cette ville ont conservé depuis, à raison de l'autorité qu'ils exercent, et comme une prérogative attachée à leur maison, le sang de Mahomet, par Fatima sa femme, sous ce dernier rapport que tous

ri de la Mecque reçoit, tous les ans, es pèlerins, à la tête d'une armée de mmes, tous Arabes nomades, sou- puissance. Il en forme un cordon mont Arafat jusqu'au mont Sché- ivre ainsi toute la troupe des pèle- nt leurs stations hors de la cité , , soit après la célébration de la crifices. Ces princes sont ordinai- tingués par la forme de leur tur- de grosses houppes dont les fils ent sur leurs épaules. La dignité , bien qu'en général héréditaire, ndant réputée légitime qu'autant été formellement reconnue par le la maison ottomane, en sa qualité pême, et de dépositaire des clefs ba. L'investiture consiste en un e drap d'or doublé de martre-zi- tte cérémonie se renouvelle tous est toujours accompagnée d'une a Hauteesse, en signe de faveur et llance.

S, c'est-à-dire *sectaires, schismatiques* ainsi que les Musulmans sunnites les appellent les dissidents de l'orthodoxie. Ce schisme remonte à la mort de Mahomet. On sait que ce prétendu prophète, sans désigner positivement son successeur. Comme il n'avait pas laissé d'héritier, celui qui semblait avoir plus de droits au khalifat était Ali, cousin de Mahomet, ayant épousé sa fille, pouvait légitimer sur le trône le sang du prophète, mais pendant qu'il se vit successivement contesté par Mou-Bekr, Omar et Othman, qui furent ses souverains, et lui-même ne fut élu au khalifat qu'après la mort de ces trois califes. Mais à peine fut-il revêtu du pouvoir suprême, qu'un parti puissant se forma dans la Syrie, où Moawia proclama khalife; et après quatre ans de luttes, de combats et de divisions, Ali mourut assassiné l'année suivante. Moawia s'empara de l'empire et éleva ses enfants d'Ali, qui périrent de poison ou sur le champ de bataille, toutefois sans laisser de postérité. Les Omeyyades, qui avaient subi le joug des Abbassides, se réunirent à l'unanimité Moawia pour élire khalife et de son successeur légitime. C'est ainsi qu'il devint le fondateur d'une dynastie des Ommyades.

Hoséin avait laissé un fils, nommé Ali, comme son aïeul. Les amis de sa famille le regardant comme le légitime successeur des droits et de l'autorité de ses pères, l'engagèrent à les faire valoir; mais les grands malheurs qui avaient fondu sur sa race, son éloignement du monde, et peut-être une certaine pusillanimité naturelle, lui firent refuser formellement la dignité suprême qu'on l'engageait à revendiquer, et il se contenta du titre d'imam, dont il paraît qu'on le laissa jouir tranquillement jusqu'à sa mort. Un grand nombre de Musulmans n'en demeurèrent pas moins attachés à cette famille; pour eux il n'y avait de khalifes légitimes qu'Ali et ses descendants; les trois premiers khalifes eux-mêmes, Abou-Bekr, Omar et Othman, n'étaient que des usurpateurs, parce qu'ils n'avaient joui de cette autorité qu'au détriment d'Ali; le titre d'imam exprimait la souveraineté tant spirituelle que temporelle, laquelle ne pouvait être transmise que dans la postérité de Hoséin; quoique la plupart des descendants de ce prince aient vécu dans l'obscurité, et même dans l'obéissance aux khalifes universellement reconnus, ils n'en étaient pas moins les chefs suprêmes de la religion et de l'Etat; tous ceux qui refusaient de les reconnaître comme tels étaient des hérétiques. Aussi ils ne cessèrent, pendant l'espace de deux siècles, de chercher à stimuler l'amour-propre ou l'ambition des descendants d'Ali, pour les engager à remonter sur un trône qui leur était dû. Mais presque toujours ceux-ci se montrèrent fort au-dessous du rôle qu'on voulait leur faire jouer; cependant, comme ils étaient la cause, ou du moins l'occasion de fréquents désordres, ils périrent la plupart par le poison, jusqu'à ce qu'enfin la branche imamiennne s'éteignit dans la personne de Mahdi, qui disparut dans un âge encore tendre. Mais les sectateurs d'Ali ne se tinrent pas pour vaincus; ils soutinrent, et la plupart soutiennent encore, que Mahdi n'est pas mort, mais qu'il est réservé miraculeusement pour un temps plus opportun. Ils le regardent comme le véritable imam, vivant et invisible, et attendent qu'il plaise à la Providence de le manifester à la terre pour réunir tous les Musulmans dans l'unité de la foi et de l'imamat.

Mais ce ne fut qu'en l'année 363 de l'hé-

gire, sous le khalifat de Mothi l'Illah l'Abbaside, que les Sunnites et les Schiites se partagèrent pour ainsi dire en deux peuples distincts ; les Sunnites se rangèrent du côté des Turcs alors tout-puissants à la cour des khalifes, et les Schiites embrassèrent le parti des Bouïdes, qui se rendirent maîtres de la Perse et de quelques autres provinces. De là l'extrême animosité qui a toujours subsisté depuis entre les Persans et les Turcs. Les Schiites sont encore en majorité dans l'Inde, qui compte 20 millions de Musulmans, parce que le grand empire Mogol y avait été fondé par des colonies sorties de la Perse.

En dehors de ce point fondamental qui constitue le schisme, les Schiites proprement dits diffèrent peu des autres Musulmans ; et les articles sur lesquels ils sont en désaccord sont d'une importance secondaire ; ainsi les Schiites soutiennent qu'après l'acte conjugal, il faut se laver tout le corps pour pouvoir faire licitement ses prières, tandis que les Sunnites enseignent qu'il suffit de se laver la tête, les bras, les mains et les pieds. Ils disent que, pour les purifications légales, on doit se verser l'eau soi-même, à moins qu'on n'ait pas le libre usage de ses mains ; les Sunnites au contraire pensent qu'il est indifférent que l'eau soit versée par un tiers. Ceux-ci, en faisant l'ablution, versent d'abord l'eau dans le creux de leur main et la font couler le long du bras jusqu'au coude, d'où ils la laissent tomber ; les Schiites abhorrent cette manière, et disent que c'est faire remonter les souillures au lieu de les faire sortir ; qu'ainsi il faut se verser l'eau sur le bras à la jointure du coude, et la faire couler jusqu'au bout des doigts. Dans l'acte de la prière, les Sunnites tiennent les mains pendantes à côté du corps ; mais les Schiites les élèvent jusqu'aux épaules, le dos de la main renversé. Les Sunnites prétendent qu'il n'est pas licite de faire le pèlerinage de la Mecque pour un autre et à son intention ; les Schiites enseignent qu'on peut aller aux lieux saints pour un autre, après y avoir été pour soi, et même qu'on peut satisfaire à cette double obligation dans le même voyage, pourvu qu'on accomplisse deux fois les cérémonies sacrées. Enfin les Persans admettent trois manières de posséder une femme, comme épouse, comme concubine et comme femme à louage, c'est-à-dire pour un temps déterminé, en vertu d'un accord fait mutuellement ; les Turcs ont horreur de cette dernière espèce de mariage. Un point plus important encore, c'est que les Schiites enseignent qu'on peut nier sa religion et même l'abjurer, en cas de péril pour la vie, pourvu qu'on la garde ferme et inébranlable dans son cœur ; d'après le même principe ils croient permis de dissimuler sa foi, et de se conformer extérieurement au culte dominant du pays où ils se trouvent.

Les Schiites se sont subdivisés en un grand nombre de sectes, qui ont enchétri les unes sur les autres en extravagances et en impiété : les unes ont mis Ali au-dessus de

Mahomet, d'autres ont fait de ce ki incarnation de Dieu sur la terre, ou distinct du Créateur ; d'autres ont que sa divinité avait été transmise telle branche de sa postérité ; d'autres c'est le plus grand nombre, se sont sur les droits de tel ou tel imam de C'est des Schiites encore que sont Druzes et leur religion monstrueusement compte ordinairement vingt-deux de Schiites, mais nous en avons le plus grand nombre, que nous avons gnées dans ce *Dictionnaire*. On les à trois souches principales, savoir : *Iats*, les *Seidis* et les *Imamis*. Voy. *Iats*, *Seidis*, *Imamis*, *Mandi*, *Ismaéliens*, *Druzes*, etc.

SCHISME, division, rupture, qui se fait entre les membres d'une lorsqu'une partie de ces membres rent du chef commun, ou bien les membres ne sont pas d'accord sur qu'ils doivent reconnaître. Ceux qui ainsi séparés reçoivent des autres l'ation de schismatiques. Il est bien que l'unité soit ainsi rompue, sans dogme en souffre, et presque tous schismatiques ne tardent pas à tomber dans l'erreur et l'hérésie ; car s'étant à l'autorité légitime, et s'étant sous chefs de leur choix, ou bien demeurant chef, ils n'ont plus rien qui puisse leur servir de frein à la perversité. C'est deux tribus d'Israël, après s'être du successeur légitime de David et mon, demeurèrent privées du sac du culte, attachés au seul temple de Jérusalem, et tombèrent immédiatement dans l'idolâtrie. C'est ainsi que les Grecs, par scission avec l'Eglise romaine, en contrairement à la doctrine catholique, le Saint-Esprit ne procède pas de Dieu. Enfin, c'est ainsi que les Anabaptistes, dans le principe, ne voulaient soustraire à la juridiction du Christ, donné dans toutes les erreurs du schisme et du calvinisme.

De tout temps, il y a eu des schismes dans l'Eglise de Dieu, et il est possible qu'il en soit autrement ; car étant composée d'hommes enclins aux passions, il est bien difficile qu'elle ne trouve pas quelques-uns que l'orgueil, l'amour-propre, l'intérêt personnel, une autre affection désordonnée, portés à se révolter contre leurs supérieurs, et à secouer un joug qu'ils trouvent pesant. D'un autre côté, il peut en être des vues de la divine Providence sur des schismes et des hérésies, afin que par le ministère de saint Paul, d'éprouver et de tester la vertu de ceux qui sont fermes dans la foi. De plus, cette multitude innombrable de schismes et d'hérésies, qui, depuis dix-huit siècles, ont ravagé sans cesse le champ du Seigneur, n'est pas une autre preuve de la divinité de son œuvre, car, une œuvre humaine eût infailliblement succombé sous des coups si multi-

ce d'attaques aussi formidables. les hérésies, qui se sont élevées, ont été en même temps des puisque ceux qui ont professé les condamnées, ou se sont séparés mutuellement, ou ont été par elle son sein. Mais on appelle proprement ceux qui font un corps t en gardant presque intègre la foi ; tels sont les Grecs et la pluplupart des Églises d'Orient. Du moins la population de ces contrées vivent hisme; mais un assez bon nombre s, et même des diocèses tout entent revenus à l'unité, surtout de quelques années, et il y a tout lieu que le nombre des schismatiques toujours en diminuant, parce apprendront que c'est précisément r séparation, que les Églises d'Operdu la science, l'activité, la vie la foi, et les peuples, leur nationleur liberté. Car, depuis cette malépoque, les premières non-seulepas fait le moindre progrès, mais bées dans une décadence déploles seconds gémissent sous le desplus humiliant.

arlons dans ce Dictionnaire des principaux qui ont désolé l'Eglise es GRECQUE (*Eglise*), ARMÉNIENS, (*Schisme d'*), COPTES, CHALDÉENS s), ABYSSINS, ANGLETERRE (*Schisme* mais nous devons dire un mot d'un sme qui a désolé l'Eglise romaine, l'espace de 51 ans, sans cependant la foi. Il n'y eut pas séparationglise, mais scission dans l'Eglise uchant le souverain pontife qu'on onnaitre pour légitime. Ce schisme, elle le grand schisme d'Occident, a l'an 1378.

a mort du pape Grégoire XI, BarPrignano, Napolitain, archevêque ut élu pour lui succéder, et prit le bain VI. Son élection paraissait très. Quoique le conclave eût été fort ix, cependant le plus grand nombre aux l'avaient choisi librement ; nouveau pontife, homme dur et rrité tellement les esprits par sa ar sa tyrannie, que plusieurs carresque tous français, se retirèrent fort mécontents, et, sous prétexte es troubles excités dans le conla populace romaine, qui voulait main, ils protestèrent contre l'Urban VI, comme faite par la viose disposèrent à élire un autre jetèrent les yeux sur Robert de Ges fit appeler *Clément VII*, et étaiége à Avignon, voyant que son ur était maître de Rome. Les deux ardèrent pas à se faire une guerre s s'excommunièrent l'un et l'autre, uèrent réciproquement les noms d'*anti-pape* et d'*hérétique*, et inonEurope de manifestes remplis d'inscandaleuses. Ils ne s'en tinrent

pas aux écrits et aux injures ; ils eurent recours à la force des armes pour soutenir leurs droits, et l'Italie devint un théâtre où les Urbanistes et les Clémentins combattirent avec acharnement, comme pour la conquête d'un royaume. Le Nord et presque toute l'Italie reconnurent Urbain pour légitime pape. Clément eut dans son parti la France avec le royaume de Naples.

La mort des deux papes n'éteignit point le schisme, parce que leurs partisans s'empressèrent de leur donner des successeurs. Urbain VI fut remplacé par Boniface IX, Clément VII par Benoît XIII. Boniface IX eut pour successeur Innocent VII, qui ne jouit qu'un an de sa dignité. Après sa mort, arrivée en 1406, les cardinaux de son parti, au nombre de quatorze, avant de procéder à l'élection d'un nouveau pape, dressèrent un acte par lequel chacun d'eux s'engageait, en cas qu'il fût élu, d'abdiquer la papauté, pourvu que son compétiteur voulût y renoncer également. Après avoir tous juré et souscrit cet acte, ils élurent Ange Corrario, Vénitien, âgé de soixante et dix ans, homme recommandable par la sainteté de sa vie, qui prit le nom de *Grégoire XII*. On ne soupçonna point qu'un si vertueux personnage pût sacrifier à son ambition le repos de toute l'Eglise. « Oui, disait le nouveau pape, j'irai trouver mon compétiteur, pour concerter avec lui les moyens de finir le schisme, quand je devrais y aller à pied, un bâton à la main, ou par mer, dans la moindre petite barque. Grégoire XII n'avait pas encore goûté les délices de la papauté, lorsqu'il tenait ce généreux discours. Il fallait ne pas connaître les hommes pour espérer que deux papes déjà vieux renonceraient de concert à une dignité qui était alors, à tous égards, la première du monde. Grégoire et Benoît amusèrent long-temps l'Europe par des lettres réciproques, dans lesquelles ils s'exhortaient à quitter un titre que l'un et l'autre voulaient conserver. On découvrit enfin leur mauvaise volonté. Un concile, tenu à Pise, les condamna tous deux comme schismatiques, opiniâtres et hérétiques, et les déclara déchus de tout honneur et de toute dignité. On élut, en conséquence, un nouveau pape, qui se fit appeler *Alexandre V*. Il mourut en 1410, un an après son élection, et eut pour successeur Jean XXIII.

Cependant les deux anti-papes s'obstinaient à fomenter le schisme, et prenaient toujours un titre qui ne leur appartenait pas. Un nouveau concile, tenu à Constance en 1415, crut les engager plus efficacement à renoncer à leurs prétentions, en forçant Jean XXIII à leur donner l'exemple. Ce moyen de pacification déplut à Jean, qui fit tous ses efforts pour conserver sa dignité. Le concile, voyant sa résistance, lui fit son procès, et sur plusieurs crimes atroces qu'on lui imputa, le déclara privé du pontificat. Jean souscrivit à cette sentence. Dans le même temps, Grégoire XII renonça aussi à ses prétentions. Ces exemples ne purent vaincre l'opiniâtreté de Benoît XIII, qui voulait absolument avoir

l'honneur de mourir pape. En vain le concile le fit sommer d'abdiquer : ce vieillard, âgé de soixante-dix-huit ans, se moqua des sommations et des menaces du concile. Plusieurs princes, choqués de son obstination, renoncèrent à son obéissance. Benoît s'en alarma fort peu, et s'en consola en lançant des excommunications contre eux et contre le concile de Constance. Le concile le déclara contumax, et le déposa solennellement. On procéda ensuite à l'élection d'un nouveau pape, qui fut Martin V. Cependant Benoît continua d'exercer les fonctions de pape jusqu'à sa mort, arrivée en 1424, au château de Paniscole. Il avait alors près de quatre-vingt-dix ans. Il paraît qu'il avait dessein de prolonger encore le schisme après sa mort ; car, avant de mourir, il fit promettre avec serment aux deux cardinaux qui seuls composaient alors sa cour, de lui donner un successeur. Les deux cardinaux, fidèles à leurs engagements, élurent un Aragonais, nommé *Gilles Mugnoz*, chanoine de Barcelone, qui n'accepta que malgré lui cette dignité, et prit le nom de *Clément VIII*. Persuadé que son élection n'était pas soutenable, il abdiqua solennellement en 1429, et, par sa démission, mit fin à ce schisme fameux, qui, depuis si longtemps, troublait la paix de l'Eglise.

Quelques autres religions ont eu aussi leurs schismes ; tels sont entre autres chez les musulmans, les *Kharidjis*, les *Motazales*, et surtout les *Schiites*, qui encore aujourd'hui forment un parti fort nombreux, composé principalement des Mahométans de la Perse et des Indes. — On peut aussi considérer le bouddhisme comme un schisme du Brahmanisme indien ; il en est de même du Djainisme, ainsi que des sectes fondées par les réformateurs modernes, telles que les *Sikhs*, les *Kabir-Panthis*, les *Baba-Lalis*, et tous ceux que l'on appelle Unitaires.

SCHKAI, nom du Ciel et de la Divinité suprême, chez les Mokchans, tribu mordouine soumise à la Russie. Ils assurent unanimement qu'ils n'ont jamais eu d'idoles, ni même de divinités subalternes, mais qu'ils sacrifiaient uniquement au Dieu Tout-Puissant et invisible. Ils lui adressaient leurs prières en se tournant vers l'Orient, comme tous les peuples Tchoudes. Les lieux qu'ils choisissaient pour leurs sacrifices étaient des places écartées dans le fond des forêts ; là ils immolaient des chevaux, des bœufs et du menu bétail.

SCHNEYBRATO, divinité subalterne des anciens Prussiens ; ce dieu était chargé de veiller sur les oies, les canards et la volaille.

SCHOAIBIS, hérétiques musulmans, appartenant à la secte des Kharidjis ; c'étaient les disciples de Schoaib, fils de Mohammed ; ils s'accordent avec les Meïmonis, excepté qu'ils nient la libre volonté de l'homme. Ils prêchent la tolérance, et soutiennent qu'on ne doit faire aucune différence entre les Sunnites et les Schiites, entre les partisans d'Abou-Bekr et les sectateurs d'Ali.

SCHOENIS, surnom de Vénus, tiré des

guirlandes ou liens de jonc (*σχοῖνοι*), paraient les femmes qui, selon Hérode, prostituaient en son honneur.

SCHOMAITIS, sectaires musulmans, mêmes que les *Schamatis*. Voy. cet article.

SCHORTINGHUISIENS, secte nouvelle, fort obscure, qui a pris naissance, le 1^{er} janvier, dans les Pays-Bas.

SCHOUGOTEUGON, un des trois dieux visibles des Yakoutes ; les deux autres sont *Arteugon* et *Tangara*.

SCHOUMNOUS, esprits malfaisants de deux sexes, très-redoutés des Mongols Kalmouks ; ils tiennent le dernier rang dans la hiérarchie des divinités. Ils se nourrissent du sang et de la chair des humains ; souvent ils prennent la forme de femmes charmantes ; mais, aux yeux des dévotement, un air sinistre, un regard fide, décelent leur âme infernale. Quand ils sont seuls, ils reprennent leur forme humaine ; leur bouche se prolonge en trompe, et elle est garnie de quatre dents semblables à celles des sangliers ; ils vont alors à leurs festins anthropophages.

SCHWAYXTIX ou *SZWAYKSZTIS*, dieu de la lumière, chez les anciens Prussiens.

SCHWENCKFELDISTES, partisan d'une doctrine de Gaspard Schwenckfeld, moine de Luther, dont il adopta les idées. Il ajoutait que Jésus-Christ avait approuvé le corps du ciel, et qu'après son ascension la humanité était devenue Dieu. Il prétendait que pour avoir la clef de ces paroles, il fallait se souvenir : *ceci est mon corps*, il fallait le servir de cette manière : *mon corps, c'est-à-dire, comme ce pain est une nature réelle pour le corps, de même le vin est une nourriture pour l'âme*. L'efficacité de la parole extérieure, admettait celle de la parole intérieure n'est autre que Jésus-Christ même. Le Rédempteur en tant qu'homme, il prétendait qu'il ne fallait plus le servir, depuis l'union de la nature humaine à la nature divine, pour ne plus lui rendre sa gloire. Les Schwenckfeldistes rent des Eglises séparées en Silésie tout à Lignitz dans le comté de Glatz, et encore quelques familles dans la Lusace, aux environs de Gorlitz. Fuyant d'entre eux, pour se soustraire à la persécution, se réfugièrent en Amérique, et ils y formèrent des établissements qui subsistent encore, surtout en Pensylvanie où ils ont des églises. On dit que les Quakers ont adopté plusieurs des principes des Schwenckfeldistes, comme le refus du serment et la profession militaire. Voy. SPIRITUALISME.

SCIADÉPHORES (de *σκάδω*, porter), c'étaient des femmes établies à Athènes ; elles étaient ainsi nommées parce qu'à la fête des Panathénées elles étaient obligées de porter des parasols pour garantir les Athéniennes du soleil et de la pluie.

SCIAMANCIE ou **SCIOMANCIE** (de *sciaman*, divination qui consistait à évoquer les ombres des morts, pour connaître

urs. Elle différerait de la nécromancie, en ce que ce n'était le corps du défunt qui apparaissait seulement son simulacre. Telle est l'apparition de Samuel à Saül, où-là fut évoqué par la pythonisse

S, fête que les habitants de l'Arcadie, en l'honneur de Bacchus, portaient la statue sous un dais ou par-dessus de la queue lui vient son nom, (bragé). En cette solennité, les habitants soumettaient à la flagellation devant du Dieu, pour obéir à un oracle

du SCIRADE, surnom de Minerve, déesse, soit d'un bourg de l'Attique, soit parce qu'on portait, le jour de la fête, en grande pompe, un dais orné de *σκιρον*.

Les Solymes, peuple qui habitait le mont Taurus, donnaient ce nom à leurs dieux principaux, Arsalus, Probobius, peut-être parce que leurs habitants tiraient d'une espèce de calcaire ap-

du SCIROPHORIES, solennité d'Athènes, à laquelle on portait en pompe, par-dessus des tentes ou pavillons (*σκιρον*) sous lesquelles les statues des dieux, surtout de Jupiter, du Soleil et de Neptune. Elle avait lieu le mois scirophorion, qui correspondait au mois de mai et de juin. On prévoyait que cette fête avait quelque ressemblance avec celle des Tentes chez les Juifs. On y jouait de petites cabanes de feuillages; les enfants y jouaient en faisant partie, les adultes y tenaient à la main des pampres

ISME, (du grec *σκάπελος*, pierre); un enchantement qui consistait à rassembler une pile de cailloux au milieu d'un lieu sous les formes et les proportions voulues par l'art, en accompagnant cette cérémonie de paroles mystérieuses. On attribuait à l'enchantement l'effet de paralyser la fécondité de la terre, de faire mourir les grains et les semences qui allaient dans le champ désigné du voisinage, et de rendre le cultivateur scopélisé au danger d'une prompt et violente, s'il osait parler par quelques travaux l'arrêt de prononcé contre sa terre. Le malheureux, qui apercevait dans son champ une pile funeste, s'enfuyait glacé, osant plus mettre le pied sur une terre dévouée de malédiction, et par sa désertion cette même stérilité dont il était frappé, ce qui donnait du crédit à cette illusion. Cette pratique, originaire de l'Égypte, était venue en Grèce, et de là s'était communiquée aux Romains.

Le blême avait été l'objet de l'attention des évêques dans la rédaction de la 12^e Table : « Si quelqu'un se sert de la magie pour les biens de la terre; si l'on a employé de quelque charme, il attire

le blé d'autrui dans un champ voisin, ou bien l'empêche de croître et de mûrir, qu'il soit immolé à Cérès. » On retrouve cette crédulité aux siècles les plus brillants de Rome. Virgile et Ovide la consacrent dans leurs poèmes; saint Augustin s'exprime avec indignation sur cette science infernale et scélérates; enfin elle subsistait encore du temps de Justinien, puisque les Pandectes prononcent contre elle la peine capitale.

Plinius raconte que Furius Ctesinus fut accusé de scopélisme, parce que son champ, quoique plus petit, rapportait plus que celui de ses voisins. Il s'en justifia en produisant ses instruments de labourage, une famille vigoureuse, des valets robustes, des servantes bien nourries. C'était là tout son sortilège.

SCOTIE, c'est-à-dire la ténébreuse; surnom d'Hécate, qui exprimait l'empire qu'elle avait dans les enfers et sur les ombres des morts. Elle avait sous ce nom un temple magnifique sur les bords du lac Achéruse.

SCOTITAS, le ténébreux; nom sous lequel Jupiter avait un temple près de Sparte. Peut-être cette dénomination signifiait-elle que l'homme ne saurait pénétrer dans les profondeurs de la divinité; mais Pausanias semble l'attribuer à la quantité d'arbres qui ombrageaient le pays, ce qui nous paraît peu probable.

SCRIBES. C'est le titre que portaient, chez les Juifs, les savants de la synagogue, ceux qui étaient chargés de garder les livres des saintes Écritures, de les lire et de les interpréter au peuple. Ils abusèrent, dans la suite, de leur ministère, et, follement entêtés de leurs opinions particulières, ils interprétèrent la loi au gré de leur fantaisie; prétendirent que leurs sentiments particuliers devaient avoir la même autorité que l'Écriture, et donnèrent à leurs rêveries le nom de tradition. Avides de l'estime publique, ils composaient leur extérieur, afin de s'attirer la vénération de la multitude. Ils se vantaient de leurs bonnes œuvres, exigeaient la première place dans les assemblées, et voulaient qu'on leur donnât le titre de maître. On voit, dans l'Évangile, que Jésus-Christ leur reprochait souvent leur hypocrisie, leur extérieur affecté, leur orgueil et leurs artifices pour duper les simples.

SCRUTIN, manière la plus ordinaire d'élire un pape. Voici en quoi consiste la cérémonie du scrutin. On donne à chaque cardinal un billet qui a une palme de longueur et une demie de largeur. Ce billet est divisé en huit parties égales, par des lignes parallèles. Dans le premier espace sont imprimés ces mots : *Ego..... cardinalis*. Ces deux mots sont séparés, pour que le cardinal puisse écrire au milieu son nom propre. Dans le second espace, qui est entièrement blanc, le cardinal écrit son surnom et ses qualités. Aux deux extrémités du troisième espace, il y a deux ronds où le cardinal appose un cachet qu'il fait faire exprès pour cet usage. Dans le quatrième espace sont imprimés ces mots : *Eligo in summum Pontificem E. D. meum D. car-*

ses partisans publièrent que l'oracle était subordonné aux prophéties. Et pourtant, s'il devait sembler, sans doute quand Philippe II, roi d'Espagne, entra en Portugal avec une armée de mille hommes, ou mieux quand il vint à la maison de Bragance, en 1640, pour le trône, puisque c'était une sorte de prophétie. Cependant il ne parut pas. Les Sébastianistes débitèrent que peut-être la prophétie n'était pas encore terminée; que Jésus-Christ avait laissé long-temps le genre humain dans les ténèbres pour l'éclairer. Plusieurs cependant, détachés de Sébastien, les portèrent à l'empereur Jean IV, premier roi de la maison de Bragance, et le regardèrent comme l'accomplissement du cordonnier Bandarra, qui, en 1556, avait prophétisé les désastres de Portugal et sa glorieuse résurrection. Jean devint donc le monarque sébastien. Il avait promis l'empire universel, et mort, arrivée en 1656, on publia qu'il ressusciterait pour fonder la monarchie prédite par Bandarra et le livre d'Esdras.

Les Sébastianistes considéraient chez un grand nombre de Portugais, persuadés que Sébastien était miraculeusement, et qu'il reviendrait posséder de son royaume. Un d'Oliveira disait, en 1743, qu'on ne pouvait à cette époque des personnes qui se convertissaient de cette erreur, qu'elles se sentaient martyriser plutôt que de ne pas croire que Sébastien était vivant. Croirait-on qu'à notre siècle, il y a encore des Sébastianistes en Portugal? Lors de l'invasion Française en 1808, on appliqua à la reine Marie II les prédictions ridicules, d'après lesquelles la reine Marie irait à Evora, et Napoléon de sa propre main; ceci se vérifia pendant la semaine sainte; les Portugais avaient fixé l'accomplissement de ces prophéties à l'an 1821. Nous ignorons l'époque à l'est maintenant prorogée. Les Sébastianistes par l'observation d'un Anglais, un des Portugais et des Juifs de l'époque, disait: « C'est une étrange erreur que de se attendre le Messie, et les rois Sébastien. »

SEBASTIANTE, grand pontife attaché à l'empereur d'Auguste, à Ancyre en Galatie, surnommé Sébaste.

SEPT, ange qui, suivant les Musulmans, est le premier des anges, et qui est écrit dans toutes les langues, tant bonnes que mauvaises.

SEPT, un des noms qu'on donne aux sept prophètes porteurs de la parole divine: Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus-Christ, Mahdi, et entre chacun d'eux, sept prophètes de la parole divine, sept imams qui tiennent la révélation de Dieu au *Hodjdja*; celui-ci au *Dhou-Dhou-maça* aux *Portes*, qui sont les pasteurs de la secte, lesquels prennent

les serments des convertis, et engagent leur foi au nom de l'imam. Le grand *Dai* ou missionnaire est le quatrième degré de la filiation spirituelle; le cinquième est le *Madhoun*, missionnaire autorisé ou ordinaire, qui ouvre les portes de la science et des connaissances aux candidats. Après lui vient le sixième, appelé l'*aboyeur*, parce qu'il excite les fidèles par ses prédications et ses exhortations à suivre le missionnaire, comme le chien traqueur indique au chasseur les traces qu'il doit suivre. Le septième enfin est le fidèle, qui le suit. Ces degrés sont donc au nombre de sept, comme il y a sept ciels, sept mers, sept terres, sept jours de la semaine, sept planètes. *Voy. ASAS, NATEK, SAMET.*

SEBUREENS, anciens sectaires juifs, qui supputaient d'une manière différente des autres les sept semaines qui suivent la Pâque, de sorte qu'ils n'étaient pas d'accord avec le reste de la nation sur le jour où l'on devait célébrer la Pentecôte ou les Prémices.

SEBUREENS, docteurs juifs ainsi nommés du verbe *sebar*, opiner, parce qu'ils ont écrit et enseigné après la confection du Talmud; de sorte que leurs sentiments, étant postérieurs aux décisions du Talmud, ne pouvaient plus faire loi, mais ils étaient considérés comme de simples opinions. Ils parurent après les docteurs dits *Amoréens*, et fleurirent pendant soixante ans environ. Les *Géonim* leur ont succédé.

SÉCÉDERS, ou *Séparatistes*. Les Anglais ont donné ce nom, surtout dans les xvi^e et xvii^e siècles, à tous ceux qui se séparèrent de l'Eglise épiscopale, pour former un corps à part, tels que les Puritains, les Presbytériens, les Indépendants, les Congrégationalistes, etc. On les appelait encore *Dissenters* ou dissidents, et Non-Conformistes.

Les Ecossois, de leur côté, donnent la même qualification à ceux qui se sont séparés des Presbytériens, qui forment ce qu'on appelle l'Eglise établie en Ecosse; mais cette dénomination est restreinte par l'usage à une secte particulière subdivisée en deux autres, et qui a pris naissance à Stirling.

« Au synode de Perth et Stirling, en 1732, dit l'abbé Grégoire, Ebénézer Erskine, ministre presbytérien de cette dernière ville, prêchant le sermon d'ouverture, prétendit que des corruptions s'étaient glissées dans l'Eglise d'Ecosse. Censuré par l'assemblée, ainsi que trois autres ministres, ils en appelèrent au synode de l'année suivante, qui confirma le premier jugement. Ayant refusé de s'y soumettre, ils furent suspendus de l'exercice du ministère, quoiqu'ils eussent quarante ministres et plusieurs centaines de laïques eussent aussi présenté des requêtes contre les abus de l'Eglise écossaise. Un des principaux griefs consistait en ce que l'assemblée générale voulait maintenir le droit de patronage, restreindre la faculté de concourir à l'élection des pasteurs, et faire prévaloir des règlements qui eussent ôté ce

droit aux pauvres et aux prolétaires. Les règlements regardaient cette restriction comme contraire aux droits de la primitive Eglise. Alors, sous la conduite d'Erschine, ils formèrent, en 1738, une société séparée, qui prit le nom de *Presbytériens associés* ou *Frères associés*, vulgairement nommés *Sécéders*, et publièrent une déclaration contre les altérations de doctrine et de discipline remarquées par eux dans l'Eglise écossaise. On lit dans Sinclair, que les hommes les plus distingués de celle-ci pensent à cet égard comme les Sécéders; mais ils ne croient pas que ce soit un motif suffisant pour s'en séparer, quoique des prétextes très-légers aient quelquefois motivé une scission dans le sein du presbytérianisme. Par exemple, vers 1763, à Benholme, les ministres voulurent améliorer la musique de l'Eglise, en introduisant l'usage de chanter d'une voix continue ce qu'ils nommaient *reading-line*; mais leurs paroissiens étaient habitués à ce que le premier vers de chaque strophe fût chanté séparément, avant que l'assemblée fît sa partie. Choqués de l'innovation, ils abandonnèrent l'Eglise établie, bâtirent un temple, et appelèrent un ministre séceder. » Le schisme des Sécéders fit une plaie profonde à l'Eglise presbytérienne; leur nombre s'accrut. En 1745, ils formèrent, sous le nom de *Presbytères*, trois arrondissements qui tenaient annuellement un synode; mais, dans celui de 1747, ils se divisèrent sur la question du serment civique, et formèrent deux sous-sectes séparées. Voy. BURGHERS et ANTI-BURGHERS.

SECESPITE, couteau fort long dont les flamines et les pontifes romains se servaient dans les sacrifices pour égorger la victime et en tirer les entrailles. Il avait un manche rond, d'ivoire, garni d'or et d'argent lorsqu'on sacrifiait aux dieux du ciel, et d'ébène lorsqu'on sacrifiait aux divinités des enfers.

SECHA, le grand serpent de la mythologie hindoue. Sa longueur prodigieuse lui a fait donner le nom d'Ananta, *sans fin*. Il a mille têtes, sur l'une desquelles est portée la terre. Il sert de couche à Vichnou dans le temps de son sommeil mystérieux, et ses têtes, qu'il redresse alors, forment au-dessus du dieu une espèce de dais. Quelques-uns pensent que c'est lui qui s'incarna sous le nom de Bala-Rama, frère de Krichna. On le confond quelquefois avec Vasouki, roi des Nagas, ou habitants des régions inférieures. Voici comme se décrit le Bhagavata :

« Son air est fier; il a mille têtes, dont chacune porte une couronne ornée de pierres éblouissantes; chacune d'elles est plus grosse et plus brillante que les autres. Ses yeux sont ardents comme des torches enflammées; mais son cou, ses langues et son corps sont noirs. Les manches de son vêtement sont jaunes. Un joyau étincelant pend à chacune de ses oreilles. Ses bras sont étendus et ornés de riches bracelets, et ses mains portent la conque sacrée, l'arme radieuse, la masse d'armes et le lotus. »

SE-CHOU, ou *es quatre livres* ils font partie des livres sacrés, classiques, des Chinois; ils sont des principaux disciples de Confucius; ils ont écrit les leçons qu'ils avaient données, en s'appuyant presque sur des propres paroles de leur maître. Le premier est intitulé *Ta-hio*, la grande roue tout entier sur la nécessité de gouverner soi-même, avant de chercher à gouverner les peuples. — Le second s'appelle *Yong*, l'invariable milieu; il traite du milieu, c'est-à-dire de l'excellence. — Le troisième est un discours qui ne renferme que des maximes morales et des apophthegmes. — Le quatrième porte le nom de son auteur *Me-cius*; il a le même objet que les autres, qu'il égale à lui seul par son étendue.

SECOUEURS, branche de secte américaine, qui se font remarquer par des contorsions ridicules, opérées pendant la prédication ou le service. Voy. JERKERS.

SECOUREURS, secte de Presbytériens écossais, qui prit naissance, en 1720, à Jedburg. Les habitants de cette ville furent mandés pour nommer un ministre, voyant leur requête rejetée, et à leurs frais une grande église, à Boston, à venir les diriger. Celui-ci fut employé et s'adjoignit Thomas, ministre déposé pour avoir des mesures qui lui paraissaient trop sévères. Leur congrégation prit le titre de *bytery of relief* (Presbytère du soulagement), ne diffère de l'Eglise établie qu'en ce qu'elle ne reconnaît pas le droit d'élection des ministres, qu'ils revendiquaient contre les patrons. Leur opinion, l'esprit du temps, et soutenue par de ministres instruits, a procuré sans à cette secte qui s'est répandue en Ecosse. A Jedburg, on compte 1200 Relievers, c'est-à-dire de la population. Elle a des ministres à Wamphray, Hamilton, Dundee, etc. On croit qu'elle est maintenant plus nombreuses de celles que les dissidentes; en 1815, elle comptait 40,000 adhérents.

SECOURISTES. On appelait de ces âmes charitables qui avaient le devoir de porter des secours aux Convulsifs du parti janséniste. Ces secours consistaient en coups de bâtons, de chenevues, etc., portés sur l'estomac, sur le dos ou en d'autres parties du corps. Les convulsionnaires, qui avaient l'habitude de recevoir, prétendaient s'en trouver soulagés. Voy. CONVULSIONNAIRES.

SECRETE, oraison que le célébrant fait à la messe, après l'offertoire et immédiatement avant la préface. Elle est ainsi nommée soit parce qu'elle est toujours récitée à basse voix (*secreto*), soit parce qu'on l'appelle ainsi parce que la matière du sacrifice a été cachée par le reste des oblations (*post secreta*).

en effet appelé *post secreta* dans sacramentaires.

RES, nom général que l'on donne, à une religion que ce soit, à ceux qui ne se soustraient à l'autorité du chef pour suivre les opinions d'un maître. Cependant on ne leur donne pas le même travail pour le Ma-

travail, société de plusieurs personnes qui ont des dogmes généralement relatifs à la religion à laquelle ils appartiennent, et des opinions erronées. Les sectes qui se sont élevées depuis son établissement jusqu'à nos jours, ont chacune un caractère particulier dans ce Dictionnaire; nous ne faisons que le même travail pour le Ma-

travail hométisme et pour le Brahmanisme. Mais, pour faciliter les recherches de ceux qui voudraient les étudier méthodiquement, nous croyons devoir en exposer ici la nomenclature en forme de tableau. Nous suivrons, pour les sectes chrétiennes, l'ordre chronologique; nous classerons les autres d'après leur similitude de doctrine.

SECTES CHRÉTIENNES

Nos lecteurs remarqueront que les différentes sectes qui se sont élevées successivement ou simultanément dans l'Eglise de Jésus-Christ, bien que fort différentes parfois les unes des autres, peuvent cependant se rattacher à une idée commune qui a dominé pendant plusieurs siècles; c'est-à-dire que les hérésies contemporaines sont frappées la plupart du même cachet. C'est pourquoi, tout en suivant l'ordre chronologique, nous les classerons cependant sous quatre dénominations différentes.

les Gnostiques.

Nieu, la nature du Verbe, la création, l'âme, la
l'origine du bien et du
La philosophie païenne
introduire dans l'Eglise.

moiens, vers l'an 38
luthériens, 52
andriens, 54
blaites, 63
onites, 74
ilidiens, 98
arniens, 118
pocratiens, 132
doniens, 144
entiniens, 145
ites, 145
ites, 145
iens, 145
cionites, 146
tanistes, 157
anistes, 165
mogéniens, 169
ériens, 178
iniens, 180
ètes, 191
ododiens, 196
émonites, 196
hisédéciens, 196
rto-décimans, 197
génistes, 232
biques, 249
siens, 250
atiens, 254
elliens, 260
gélites, 262
nosatiens, 265
nichéens, 277
racites, 288
léciens, 306
natistes, 311
concellions, 312

II.

ne est vaincu; erreurs
ture du Christ et sur son
, sur le Saint-Esprit,
ice, etc. Quelques restes
icisme.
ms, vers l'an 319
luthériens, 319

39 les Eustathiens (Gnost.), 328
40 les Aériens, 340
41 les Audiens (Gnost.), 342
42 les Photiniens (Gnost.), 345
43 les Eunomiens, 360
44 les Macédoniens, 360
45 les Apollinaristes (Gnost.), 360
46 les Lucifériens, 362
47 les Collyridiens, 373
48 les Priscillianistes (Gno.), 381
49 les Jovinianistes, 386
50 les Bonosiens, 389
51 les Agapètes (Gnost.), 395
52 les Pélagiens, 403
53 Vigilance, 404
54 les Celicoles, 408
55 les Abéliens, 410
56 les Prédestinatiens, 428
57 les Nestoriens, 428
58 les Eutychiens, 431
59 les Monophysites, 449
60 les Théopaschites, 482
61 les Acéphales, 484
62 les Sévériens, 485
63 les Incorruptibles, 535
64 les Corrupticoles, 535
65 les Caucohardites, 556
66 les Trithéistes, 538
67 les Barsamiens, 540
68 les Christolytes, 541
69 les Jacobites, 542
70 Schisme des Arméniens, 544
71 les Protochistes, 546
72 les Isochistes, 548
73 les Cononites, 550
74 les Monothélites, 570
75 les Hélicites, 575
76 les Lampétiens, 610
77 les Mahométans. 622

III.

Erreurs sur le culte, sur l'autorité
de l'Eglise, sur les pratiques né-
cessaires au salut, etc. Renouvel-
lement des idées manichéennes.

78 les Théocatagnostes, 630
79 les Ethnophrones, 650
80 les Chazinariens, 660
81 les Parharmèneutes, 692
82 les Agynniens, 694
83 les Albanais, 705

84 les Iconoclastes, 726
85 les Bagnolais, 730
86 les Adoptiens, 778
87 les Asasiens, 803
88 les Baanites, 810
89 les Claudianistes, 823
90 les Patarins, 1020
91 les Bérengariens, 1047
92 les Bogomilles, 1101
93 les Métamorphistes, 1109
94 les Tanquelmistes, 1125
95 les Pétrorubriens, 1126
96 les Arnaldistes, 1139
97 les Porrétiens, 1147
98 les Henriciens, 1148
99 les Eoniens, 1150
100 les Vaudois, 1160
101 les Albigeois, 1176
102 les Passagiens, 1184
103 les Apostoliques, 1190
104 les Orhibariens, 1198
105 Amauri, 1204
106 les Flagellants, 1260
107 les Dulcinistes, 1285
108 les Fratricelles, 1294
109 les Beggards, 1311
110 les Turlupins, 1373

IV. Les Sacramentaires.

Protestation contre l'autorité de l'E-
glise; le sens privé établi comme
base de la foi. Abolition d'une
partie ou de la totalité des sa-
craments. Toutes les vérités mille
fois définies remises en question.

111 les Viclestes, 1392
112 les frères Picards, 1400
113 les frères Blancs, 1403
114 les Danseurs, 1406
115 les Hussites, 1415
116 les Calixtins, 1433
117 les Thaborites, 1436
118 les frères de Bohême, 1504
119 les Luthériens, 1518
120 les Carolstadiens, 1518
121 les Zuingliens, 1519
122 les Anabaptistes, 1522
123 les Ubiquitaires, 1527
124 les Libertains, 1534
125 les Schwencfeldistes, 1550
126 les Antitrinitaires, 1551

127 les Calvinistes,	1535
128 les Mennonites,	1536
129 les Antinomiens,	1538
130 les Adiaphoristes,	1548
131 les Intérimistes,	1548
132 les Synergistes,	1548
133 les Flavianistes,	1549
134 les Osiandristes,	1550
135 les Prédamistes,	1550
136 les Familistes,	1550
137 les Stancaristes,	1551
138 les Majoristes,	1556
139 les Sociniens,	1561
140 les Episcopaux d'Angleterre,	1562
141 les Gueux,	1566
142 les Puritains,	1568
143 les Presbytériens d'Angleterre,	1572
144 les Illuminés d'Espagne,	1575
145 les Concordistes,	1580
146 les Brownistes,	1583
147 les Universalistes,	1588
148 les Arminiens,	1591
149 les Gomaristes,	1603
150 les Presbytériens d'Écosse,	1618
151 les Rhinsbourgeois,	1629
152 les Guérinots,	1634
153 les Gortonienis,	1636
154 les Gichtéliens,	1638
155 les Jansénistes,	1640
156 les Erastiens,	1643
157 les Labadistes,	1650
158 les Quakers,	1655
159 les Muggletoniens,	1656
160 les Quinto-Monarchistes,	1660
161 les Raskolniks de Russie,	1660
162 les Spinosistes,	1670
163 les Piétistes,	1670
164 les Borrélistes,	1670
165 les Baptistes du septième jour,	1674

SECTES MUSULMANES.

Les Musulmans ne comptent que soixante-treize sectes dans leur religion, bien qu'on pourrait en trouver un plus grand nombre ; mais ce chiffre est déterminé en conséquence d'une tradition attribuée à Mahomet, et qui est conçue en ces termes : « Mon oeupe est

« divisé en soixante-treize sectes, qui
« sont condamnées au feu, excepté une
« qui est suivie par moi et mes compa

Parmi ces soixante-treize sectes, il y a huit qui sont autant de souches ou brades d'où sont dérivées toutes les autres ; et le tableau, d'après M. de Hammer.

I. Les Motaxales ou Schismatiques.

- 1 les Wasilis.
- 2 les Amrouyés.
- 3 les Hodeilis.
- 4 les Nizamis.
- 5 les Eswaris.
- 6 les Oskafis.
- 7 les Djaféris.
- 8 les Beschris.
- 9 les Mazdaris.
- 10 les Heschamis
- 11 les Salihis.
- 12 les Habitis.
- 13 les Hadbiis.
- 14 les Moaméris.
- 15 les Thémamis
- 16 les Khayatis.
- 17 les Djahizis.
- 18 les Kaabis.
- 19 les Djebayis.
- 20 les Beschémis.

II. Les Schiites ou Dissidents.

Ils se partagent en trois divisions.

A. Les Gholats.

- 21 les Sabayis.
- 22 les Kamilis.
- 23 les Béyanis.
- 24 les Moghairis.
- 25 les Djenahis.
- 26 les Mansouris.
- 27 les Khatabis.
- 28 les Ghorabis.
- 29 les Heschamis.
- 30 les Zéris.
- 31 les Younisis.
- 32 les Schéitanis.
- 33 les Rézamis.
- 34 les Mofawadhis.
- 35 les Bédayés.
- 36 les Nosairis.
- 37 les Ishaquis.
- 38 les Ismailis.

1679 206 les Bournéens,	1688
1680 207 Eglise constitutionne	1688
1680 208 Culte de la Raison,	1688
1687 209 les Haugiens,	1688
1688 210 les Dorrélistes,	1688
211 les Kilhamites,	1688
212 les Théophilanthrop	1688
213 les Libres penseurs,	1688
214 les Walkeristes,	1700
215 les Christians,	1713
216 les Collenbuschiens,	1713
217 les Anticoncordatist	1721
218 les Emancipateurs,	1724
219 les Halcyons,	1726
220 les Harmonistes,	1727
221 les Presbytériens	1728
Cumberland,	1729
222 les Osgoodites,	1729
223 Société de Kornthal,	1732
224 les Campbellistes,	1732
225 les Saint-Simoniens,	1733
226 les Méthodistes assoc	1734
227 les Perfectionistes,	1735
228 les Mormons,	1736
229 les Chatélistes,	1740
230 les Fouriéristes,	1743
231 les Rongistes,	1746

SECTES JUIVES.

- 1 les Samaritains.
- 2 les Pharisiens.
- 3 les Saduccéens.
- 4 les Esséniens.
- 5 les Hérodiens.
- 6 les Dosithéens.
- 7 les Talmudistes.
- 8 les Caraites.
- 9 Sabathai-Tsévi.
- 10 les Frankistes.
- 11 les Khasidim.

B. Les Zeidis.

- 39 les Djaroudis.
- 40 les Soleimanis.
- 41 les Beitéris.

C. Les Imamis.

- 42 les Imamis.
- 43 les Mohkémis.
- 44 les Beibésis.
- 45 les Ezarikés.
- 46 les Aazériyés.
- 47 les Asféris.
- 48 les Ibadhis.
- 49 les Meimounis
- 50 les Hamzis.
- 51 les Schoaibis.
- 52 les Hazimis.
- 53 les Khalefis.
- 54 les Atrafis.
- 55 les Makoumis.
- 56 les Medjhoulis
- 57 les Saltis.
- 58 les Thaahibés.

III. Kharidjis ou Protas

La Fête des *Procurae* de l'action morale ;
La Fête des *Procurae* de l'action intel-
lectuelle.

LES FÊTES SÉCULAIRES.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

Les fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs. Les trois fêtes s'élevaient à sept et se célébraient pendant sept jours consécutifs.

tions de grâces, offrit au même et sacrifices, célébra des jeux, et d dieux des lits de parade, *lectisternie* trois nuits; et, pour porter dans même la mémoire d'un événement lier, il s'appela dans la suite *Maniu Terentinus* : *Manius*, à cause des infernales auxquelles il avait sacr *rius*, du verbe *valere*, parce que si avaient été rétablis en santé; et *T* du lieu où cela s'était passé.

En 243, c'est-à-dire l'année d'ap rès s furent chassés de Rome, une fente, accompagnée de grands prod iete la consternation dans la ville *Palatialis* fut sur le même autel des à Pluton et à Proserpine, et la fesse. Soixante ans après, on réité ces sacrifices par ordre des prê tres, en y ajoutant les cérémonie es par les livres sibyllins; et a rge que les fêtes se feroient touj à sept, à la fin de chaque siècle eut été donner le nom de *Jeux séc* ules, qui furent après, d'est- nés à seconde guerre punique, q ues aux Apollinaires, en l'hon neur de la Latine. On les célébra ms, mais ils n'étaient pas disti nts *Sacrales*. L'année qu'on re

Le principal de ces jeux était fort p u, on en fait des *herms* dar nées pour divertir les habitants d'ant à une fête qu'ils n'avaie nt et qu'ils ne reverraient jamais du *Castellum* au *pen*, à certain s certaines choses *lustrales* et e les sacrifiait, la nuit, à Pluton et aux Parques, aux *Prænes*, à et le jour, à Jupiter, à Jénou, à Latine, à Diane et aux Génies. On veilles et des supplications: on statues des dieux sur des coussi leur servait les mets les plus exu pendant les trois jours que durait chantait trois cantiques différent: l'assure *Zozime*, et l'on donnait divers spectacles. La scène de la geait chaque jour: le premier jou semblait dans le *Champ-de-Mars*, au *Capitole*, et le troisième sur le latin. Ce fut pour ceux-ci qu'*Horace* son *Poème Séculaire*. Il fut chant temple d'*Apollon Palatin*, que l' avait fait bâtir onze ans auparav un monument curieux des cérém s'observaient dans cette fête.

Les poèmes séculaires étaient ch 54 jeunes gens partagés en deux dont l'un était composé de 27 ga l'autre de 27 filles.

SÉCULARISATION, acte par le bénéfice ou un lieu régulier devient ou un religieux est mis au rang d et même des laïques. Dans le premi sécularisation est réelle; dans le sec est personnelle. C'est ainsi qu'après lution française plusieurs prêtres,

es, furent rendus à la vie séculière. L'autorisation de faire ratifier les papiers qu'ils avaient indument contractés par des lois civiles.

SECR. Un ecclésiastique *séculier* est n'est engagé par aucun vœu dans monastique, et qui vit au milieu, par opposition aux religieux qui sont du siècle, et qu'on appelle

le souvent le nom de *séculiers* aux à ceux qui exercent des professions, par opposition aux ecclésiastiques au service de Dieu.

SÉCULIER est celui qui peut être un ecclésiastique séculier, à la du bénéfice régulier, dont il n'y a de jeux qui puisse être pourvu.

SÉ, natte ou petit tapis sur lequel les imams s'agenouillent pour faire des. Comme ce mot vient de la racine, adorer, on l'emploie aussi pour une mosquée. Le *Sedjadeh-nischin* est le brant qui préside aux assemblées.

SE, une des fêtes solennelles des ; elle a pour objet d'apaiser le principe. On la solennise devant la présence du roi et de toute la famille assistent dans des chars magni-

se, septième partie de l'enfer, musulmans; c'est la plus basse de celle dans laquelle sont jetés les impies, sous l'arbre noir et ténébreux on n'aperçoit aucune lueur.

SE, génies malfaisants redoutés des ; ils habitent les régions infernales, mont Mèrou.

SE, grand pontife des Musulmans de la secte de la secte des Schiites. Il est par le roi, qui confère souvent le titre à l'un de ses proches parents.

SE, au Sedr les titres de *Roi du droit de religion, chef de l'Eglise véritable, le Mahomet, lieutenant des imams.* Dans la Perse, de la même autorité que le Moufti, ou le Scheikh el-Islam, les mures.

SE, est le juge suprême dans toutes les affaires ecclésiastiques, et dans toutes les civiles qui ont quelque rapport au rituel; il a l'administration de tous les consacrés au culte et à l'entretien des choses de la religion. Sa juridiction s'étend sur tout ce qui a rapport aux établissements, aux mosquées, aux hôpitaux, aux tombes, aux tombeaux et aux monastères; il dispose de tous les emplois ecclésiastiques, comme les supérieurs des maisons de prière. Ses décisions en matière de religion sont reçues comme des oracles infallibles de toutes les matières criminelles, sans appel; en cas de contradiction le second personnage de l'empire. C'est peut-être même pour un peu la grande autorité du Sedr, les rois de Perse ont séparé cette autorité en deux, en établissant deux Sedr,

savoir : le *Sedr-i Khass*, ou Sedr privé ou particulier, qui est le surintendant des biens légués par les rois, et le *Sedr-i Am*, ou Sedr public et général, qui a la surintendance des biens légués par les particuliers. Ces deux pontifes ont chacun leur tribunal séparé, égal en autorité; mais le Sedr du domaine royal a la prééminence, et son administration est la plus considérable. Il tient le second rang entre les grands du royaume, et prend place à la gauche du roi, le premier ministre siégeant à la droite; le Sedr général est au-dessous de lui. Ces places ne sont cependant pas inamovibles; car il arrive quelquefois aux Sedr de quitter cette haute dignité spirituelle pour occuper un poste purement civil.

SÉDRA, arbre planté dans le paradis, selon les Musulmans; c'est une espèce de lotus. Quelques commentateurs du Coran disent que les tables de la loi données de Dieu à Moïse avaient été faites du bois de cet arbre céleste. Ils l'appellent encore *Sidrat el-montéhi*, l'arbre de la science. Ce dernier nom est aussi celui d'un lieu particulier situé dans le septième ciel, et où cet arbre est planté.

SEEBÉRGIEENS, partisans de Gérard Seeberg, ministre norvégien de la paroisse de Thunoe. Le zèle bizarre et outré de celui-ci, tout en lui aliénant une partie de ses paroissiens, avait réussi à fanatiser les autres. Il se disait envoyé par Jésus-Christ même pour convertir les incrédules de Thunoe et punir les obstinés. Quelques persécutions qu'il eut à essuyer de la part de ses ennemis n'aboutirent qu'à le faire considérer, par ses adhérents, comme un confesseur et un martyr de la foi. Mais il se livra à de tels excès, qu'enfin il fut destitué par le tribunal suprême de Copenhague, où il mourut en 1823. Ces démêlés étaient assez peu importants par eux-mêmes; mais Seeberg est digne d'attention, en ce qu'il doit être regardé comme l'auteur principal des égarements de Hauge, fondateur de la secte des Haugiens. Voy. HAUGIENS.

SEEKERS ou *Chercheurs*, dissidents de l'Eglise d'Angleterre, dont un nommé Vane était le chef. Ils étaient ainsi nommés, parce qu'ils étaient persuadés que l'Eglise véritable devait se trouver quelque part, ils en poursuivaient sans cesse la découverte.

SÉFATIS, c'est-à-dire *Attributaires*; sectaires musulmans qui ne distinguent point en Dieu les attributs essentiels des attributs d'opération. Cette opinion toute simple fut d'abord celle du mahométisme en général; mais les controverses ayant introduit l'art d'y faire des distinctions, et les subtilités s'étant mises de la partie, pour trouver le moyen de prouver la justesse de ces distinctions, il se forma plusieurs branches de Séfatisme, entre lesquels il y en eut qui attribuèrent à Dieu une manière d'être tout à fait semblable au corps humain.

SÉGÉTIE ou *Ségeste*, déesse de la moisson, chez les Romains; elle avait soin des blés. Les laboureurs l'invoquaient au temps

Je la moisson, pour obtenir une heureuse récolte.

SEIA, divinité champêtre des Romains, qui veillait à la conservation des blés encore enfermés dans le sein de la terre.

SEIDUR ou **SEIDR**, le plus terrible et le plus efficace des maléfices, chez les Finnois et les Islandais. Cette sorte de magie s'opérait par le feu et au moyen de l'incantation.

« Par le Seidr, dit M. Léouzon le Duc, on pouvait prendre la forme qu'on voulait, et traverser les airs avec rapidité. C'est ainsi que le dieu Wäinämöinen, pour échapper aux embûches des fils de la Mort, se changea successivement en pierre, en carex, etc.; ainsi que Louhi, la fameuse magicienne de Pohjola, effrayée par l'écueil que Wäinämöinen avait fait surgir au milieu de la mer, se changea en aigle, et prit son essor au niveau des nuages, portant sous ses ailes tous les guerriers qui remplissaient son navire. Par le Seidr, on pouvait produire à la vue tous les objets qu'on désirait; on pouvait communiquer la folie, la rage, l'imbécillité, ou bien augmenter l'intelligence et rendre raisonnables les animaux eux-mêmes. Le Seidr avait quelquefois pour but de transporter par enchantement dans les contrées les plus éloignées. Ainsi Wäinämöinen transporte Ilmarinen, contre son gré, à travers les airs, jusqu'aux régions de Pohja.

« Les opérations pour préparer le Seidr se faisaient d'ordinaire pendant la nuit et en plein air; on les appelait *uisstür* (séances en dehors).

« Le Seidr jouit pendant longtemps d'un grand crédit; mais enfin les terribles maléfices qu'on lui attribuait le firent abhorrer du peuple. Les rois de Suède défendirent, sous les peines les plus graves, tout voyage en Finlande, ayant pour but d'apprendre les mystères du Seidr, si cultivé par la nation finnoise. »

Il en était de même en Islande. Ceux qui assistaient à ces mystères, et les absents même qui y étaient intéressés, devenaient comme ensorcelés et frappés de l'idée que leur vie ne devait plus être qu'un enchaînement de malheurs. Snorro Sturleson dit qu'Odin même désapprouva cet art vil et dangereux, qui ne pouvait que déplaire aux dieux et aux hommes. Harald Haarfagar fit brûler son propre fils, qui en fut convaincu, ainsi que ses partisans dont il avait formé une société.

SE-INDZO, premier étage de l'enfer selon les Bouddhistes de la Barmanie. Les souffrances qu'on y endure consistent en ce que l'on verse sur le malheureux damné des métaux liquéfiés et bouillants. Dès que le coupable se meurt, l'infusion cesse pour recommencer dès qu'il a repris un peu de force. La durée du séjour en ce triste lieu est de 500 ans. Ceux qui n'ont pas voulu discerner le bien du mal, les voleurs, les assassins, vont expier leur crime dans le Se-Indzo, qui est le moins rigoureux des huit enfers.

SEI-SEK, ou *Soirée des étoiles*; la 4^e des

fêtes annuelles des Japonais. Voy. **JOUARS**.

SEI-ZAN RIOU-GHI, secte ou ordre bouddhique du Japon, fondée par l'Sei-Zan. Voy. **ZIOO-DO-SIO**.

SÉKINA, la gloire et la majesté (suivant le Coran, dans lequel ce répété en trois endroits; c'est la des Hébreux. Cependant les Musulmans fort incertains sur la valeur de cette sion dont ils n'ont plus la clef. Beidl des commentateurs du Coran, se que ce pouvait être le Pentateuque dans l'arche. Suivant d'autres, conti la sékina était une figure d'émeraude yakout, renfermée dans l'arche, et la tête et la queue d'un chat. D'autre que c'étaient les figures des prophètes Adam jusqu'à Mahomet. Enfin, suivres encore, l'arche était le cœur, et était la science et la sincérité qui é le cœur. Voy. **SCHÉKINA**.

SEL. 1^o Le sel est dans l'Eglise el le symbole de la sagesse, parce qu'il de la corruption; c'est pourquoi dans plusieurs cérémonies religieuses en met dans la bouche des catéchumènes qui vont recevoir le baptême, et o à l'eau bénite avant de se servir dernière. Dans l'un et l'autre cas, préalablement exorcisé.

2^o Les prêtres égyptiens n'en jamais sur leurs tables, parce qu'ils daient comme l'écume de Typhon, l'ennemi d'Osiris. Selon d'autres, c' se conserver dans la continence.

SELAGO, plante que les Druides laient avec des pratiques superstitieuses comme le samole. Il fallait, dit Pline, cher sans couteau, et de la main droite devait être couverte d'une partie d'ivoire, puis la faire passer secrètement gauche, comme si on l'avait volée. Il fallait être vêtu de blanc et n'avoir préalablement offert un sa pain et de vin. Le suc de cette herbe pour un remède dans certaines maladies.

SÉLAMA, le quatrième des ministres de la religion des Druzes. (C'est le nom de l'aile droite, *Mostafa*, c'est l'élu, l'ornement des fidèles et la Unitaires.

SÉLAMANÈS, dieu des Syriens, piter syrien; ce nom se lit sur une stèle trouvée près d'Alep, dans le 1^{er} siècle; il peut signifier *le pacifique*. C'est le nom d'un ancien roi d'Assyrie, 722 ans avant Jésus-Christ, et qui fut aussi *Salmanasar*. Ce fut lui qui en dix tribus en captivité. Aurait-il été ensuite, adoré comme un dieu?

SÉLENÉ, la lune, divinité des Grecs. Elle était fille d'Hypérion et de Basia. Son histoire à l'article **HÉLIOS**.

SÉLÈNES, gâteaux larges et en forme de demi-lune, que les Grecs employaient dans les sacrifices offerts aux dieux.

SÉLEUCIENS, hérétiques du 1^{er} siècle, aussi nommés *Hermiens*, parce qu'ils

Iéleucus et Hermias. Ils enseignent Hermogène, que Dieu était la matière était incréée, que les hommes avaient été formées par des composées de feu et d'air, enfin par d'autre résurrection que la ordinaire.

prêtres qui, dans le principe, oracles à Dodone. Ils avaient énomination, soit de Selles, ville d'une rivière appelée Selléis par

ERNES, festins que les Romains aux déesses. Ils étaient ainsi appelés qu'on mettait les statues des des sièges nommés *sella*, en l'antique frugalité.

l'antique liturgique des Mewlewis, musulmans. Voy. MEWLEWIS.

3, nom de la période de sept jours chez presque tous les peuples antiques. Quelle en est l'origine ? Il est évident que la durée de la semaine surélevée sur celle des phases de la lune si telle avait été l'origine de son nom, les peuples n'eussent pas tardé à se corriger de leur erreur, car chacune de la lune est loin d'équivaloir à un mois et au bout de chaque lunaison, les peuples ont été obligés d'intercaler un ou deux jours supplémentaires. D'autres rappellent sept jours aux sept planètes ; ils ont une première erreur répandue dans l'antiquité, ayant été le sabéisme, ou l'adoration des astres, les peuples ont dû remarquer l'ordre des sept astres qui, dans le ciel, ont un cours différent des autres, et de préférence, comme servant à l'agriculture, les jours, les mois, les saisons, et même les divisions de la journée.

On leur consacrer à chacun un jour. Les peuples sont assez précieuses ; en effet, les jours de la semaine portent presque tous le nom des sept planètes. Cependant on ne peut prouver que telle a été l'origine de la semaine, car les Sabéens n'ont pu appliquer à leur culte et à leur religion une période de jours, mais un temps avant eux, et qui se trouvaient parfaitement avec leur croyance. On nous croyons être arrivé en Égypte, où nous révèle l'origine de la semaine : les six jours qu'a duré la création, le septième, jour de repos, ont servi de motif au Tout-puissant pour établir cette première période, et ainsi aux hommes l'injonction de se reposer.

On ne saurait objecter que les jours de la création, représentant une période déterminée et probablement fort courte, ne peuvent être le type d'un espace de sept heures ; car le septième aussi, jour de repos, est aussi fort long, et durera éternellement pendant il est également présenté comme le type d'un jour de vingt-quatre heures.

On nous doit donc donner ici le tableau de la semaine chez les peuples qui l'ont con-

servée, comme nous l'avons fait pour les mois. On remarquera dans la plupart une étrange coïncidence, qui démontre que les différentes nations ont puisé à une source commune, ce qui est une forte présomption de l'unité d'origine de l'espèce humaine. C'est ainsi que le premier jour est constamment consacré au Soleil, le second à la Lune, le cinquième à Vénus ou à une déesse, etc.

I. Semaine chez les Hébreux.

La semaine porte en hébreu le nom de *Scheboua*, ce qui veut dire littéralement une septaine ou semaine. Les six premiers jours n'ont d'autre désignation que celle de leur ordre numérique à commencer par le dimanche, qui porte le nom de *premier jour* ; le septième est appelé *sabbath*, repos, en mémoire du repos dans lequel Dieu est entré après les six jours employés à l'œuvre de la création. Ces jours sont ainsi nommés dans le premier chapitre de la Genèse. Dans le reste de la Bible, il est souvent question du *sabbath* et de la semaine, mais jamais d'aucun autre jour de la semaine en particulier. Il est à remarquer que chez les Juifs la semaine liturgique, et chacun des jours qui la composent, commencent six heures avant la semaine et les jours civils. Ainsi le sabbat liturgique commence le vendredi vers les six heures du soir, et la semaine liturgique, le samedi soir, à la même heure.

<i>Yom harischon</i> ,	Dimanche.
<i>Yom hasschéni</i> ,	Lundi.
<i>Yom hasschélischi</i> ,	Mardi.
<i>Yom harbii</i> ,	Mercredi.
<i>Yom hakhamischi</i> ,	Jeudi.
<i>Yom hasschischi</i> ,	Vendredi.
<i>Schabbath</i> ,	Samedi.

II. Semaine chez les Égyptiens.

« Chez les anciens Égyptiens existait, dit M. Champollion, la période de sept jours, l'un des plus antiques vestiges de la civilisation, période d'une certitude sans égale, et qui, ayant pour unique élément le jour, permet de remonter sans interruption, sans confusion ni erreur, d'aujourd'hui au premier soleil que vit la race humaine. » On croit, continue le même auteur, que le nombre des jours de la semaine fut tiré du nombre des planètes alors connues, et qu'on donna aux jours de la semaine les noms de ces mêmes astres. Il est certain du moins que l'antiquité classique nous a conservé cette période ainsi constituée ; et si l'on se demande pourquoi cette apparence d'arbitraire, ou ce signe d'ignorance peut-être, qui se manifeste dans l'ordre actuel des jours de la semaine, qui ne sont pas rangés dans l'ordre des planètes selon la durée de leurs révolutions, c'est à l'Égypte que nous demanderons la solution de ce singulier problème ; et nous apprendrons que, de notre temps, comme dans ceux de toute l'antiquité, le premier jour de la semaine était celui de la Lune, lundi, le deuxième était celui de Mars, le troisième de Mercure, le quatrième de Jupiter, le cinquième de Vénus, le sixième de Saturne, et le septième du Soleil, ou jour

le Dieu ; tandis que l'ordre astronomique des planètes est tout autre : la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter et Saturne, c'est-à-dire pour les dénominations des jours de la semaine, si elles étaient analogues, lundi, mercredi, vendredi, dimanche (jour du Soleil ou de Dieu), mardi, jeudi et samedi. Un auteur ancien, Dion Cassius, nous a donné la clef de de cette énigme, et appris que les Egyptiens avaient divisé le jour en quatre parties ; que chacune d'elles était sous la protection d'une de ces planètes, et que chaque jour prit le nom de la planète qui en protégeait la première partie. Ainsi le premier jour fut celui de la Lune, parce que les quatre parties de ce jour étaient consacrées aux quatre planètes, la Lune, Mercure, Vénus et le Soleil ; le jour suivant était dédié aux quatre planètes Mars, Jupiter, Saturne et la Lune, en continuant d'en suivre la série ; le troisième jour était nécessairement celui de Mercure, puisque la planète de Mercure était la première des quatre qui, dans l'ordre de ces astres, appartenaient à ce jour, et ainsi de suite jusqu'à la fin de la semaine. Les sept jours de cette période épuisaient tout juste le tableau des sept planètes après quatre roulements consécutifs ; et il est à observer qu'on arriverait au même ordre dans les dénominations des jours de la semaine, et au même épuisement intégral du tableau des planètes, 24 fois répété, en affectant une planète à chaque heure du jour divisé en 24 parties au lieu de 4, selon une autre opinion ancienne ; il faudrait seulement opérer dans l'ordre rétrograde des sept planètes qui viennent d'être nommées. C'est donc sur cet ordre que repose un des usages le plus universellement répandus, la semaine, et peut-être le seul dans les sociétés modernes, qui ait pour lui une si haute sanction d'antiquité et de durée. L'Egypte est donc arrivée jusqu'à nous, et c'est elle qui règle encore, avec sa religieuse autorité, une de nos principales institutions publiques, la division civile du temps la plus usitée, celle qui a prévalu sur tous les systèmes proposés par la science ou par l'autorité de l'Eglise ou de l'Etat. »

Nous avons rapporté tout au long ce passage du savant Champollion, parce qu'il rend parfaitement raison de la dénomination des jours de la semaine, encore en usage de notre temps. Nous ne croyons pas cependant que le jour de Lune était originairement le premier jour ; cette assertion est contredite par tous les peuples qui, n'ayant pas adopté la dénomination par les noms des planètes ou des divinités, ont continué à les nommer d'après leur ordre numérique. Les Egyptiens, qui avaient trouvé la semaine tout établie, auront dénommé les jours comme il est indiqué ci-dessus, et pour le motif exprimé par M. Champollion ; mais ils ont pu commencer la série nominative au lundi, précisément pour arriver à mettre le premier jour, le jour de Dieu, sous la protection du Soleil, le plus grand des astres, et le second se trouvait par là consacré à la Lune, qui tient la

seconde place parmi les planètes, relativement à la grandeur. Ces deux astres en même temps les principales divinités de tous les peuples sabéens ; et dans les plus modernes, les Egyptiens les honorent sous les noms d'Osiris et d'Isis, qui les divinités sinon les plus grandes, du moins les plus populaires. Quand M. Champollion ajoute que l'institution de la semaine a prévalu sur tous les systèmes, même ceux qui ont été proposés par l'Eglise, il s'exprime, car il n'ignore pas que la semaine est regardée par les Juifs et les chrétiens comme d'institution divine ; et qu'elle est comme la base de la religion de ces deux peuples. Il a voulu dire, sans aucun doute, que la dénomination des jours de la semaine a prévalu malgré tout, et même malgré l'Eglise, ce qui est exactement vrai ; car l'Eglise a toujours repoussé de sa liturgie la nomenclature païenne des jours de la semaine, celle-ci n'en a moins restée en usage commun et même chez tous les peuples chrétiens ; et c'est toutefois le jour consacré au soleil, qui est celui qui était dédié à Saturne.

III. Semaine chez les Phéniciens

Les Phéniciens divisaient les jours de la semaine. Comme les Hébreux, ils avaient sept jours de travail, mais le septième était

IV. Semaine chez les Grecs et les Romains

Il est certain que ni les Grecs ni les Romains ne faisaient un usage habituel de la semaine ; mais il est d'un autre côté, qu'elle était connue des Grecs qui l'avaient empruntée des Egyptiens et qu'elle servait à régler certaines fêtes du culte. On en trouve encore des traces chez l'un et l'autre peuple ; mais même il n'en resterait aucune, on n'en pourrait conclure qu'elle n'aurait pas été employée antérieurement ; car cet usage est tombé en désuétude chez ces deux peuples, entre autres chez les Chinois.

Ainsi, nous voyons qu'ils rendaient à Apollon un culte particulier le septième jour de chaque mois, parce que, disaient-ils, le soleil était né ce jour-là ; assertion qui est vraie allégoriquement. Ce septième jour était originairement le dimanche de la semaine, ou jour du soleil. Hérodote nous apprend que le 1, le 7 et le 14 de chaque mois étaient des jours heureux ; et ces trois jours offrent une image sensible de la division par sept jours. Le septième jour donne même le nom de *sabbat* aux Juifs, qui rapproche encore davantage du dimanche des Sabbats. Enfin, de nombreuses allusions font allusion aux cinquante semaines de l'année lunaire, telle qu'elle était en usage dans l'antiquité : ainsi, les 50 filles d'Hercule, les 50 filles d'Endymion, les 50 Danaïdes mariées à des fils d'Egyptus, les 50 enfants de Prométhée, l'allégorie des 50 Danaïdes, ou fille de Prométhée, se trouve particulièrement expliquée par une autre tradition égyptienne.

Acanthe, vers la Lybie, à 120 Memphs, était un tonneau percé, et 360 prêtres versaient tous les eau apportée du Nil.

Romains, les Kalendes, les Nones, qui dans la suite arrivaient d'une irrégulière, devaient être autant de la semaine primitive. De plus, nous apprend que toutes les semaines tous les sept jours, on faisait des l'honneur de la Lune : *Hebdoma agitabantur convivia*. Car, ainsi l'avons observé plus haut, la semaine conservée dans les temples et leurs actes religieux. Enfin, ce qui elle n'était pas inconnue à une table de la nation, c'est que les leur ont emprunté la dénomination, malgré leur profonde aversion ce qui ressentait le paganisme. Et, si les chrétiens eussent importé la semaine dans l'empire romain, on bien gardés d'imposer à chacun un nom d'une divinité païenne. Il y est que, malgré tous ses efforts et constante, l'Eglise n'a pu réunir que deux de ces noms, ceux de et du Soleil, pour y substituer medi et de dimanche. En voici la liste; elle est la même que chez les

et à travailler à la culture de son âme; mais lors de l'établissement du christianisme, les chrétiens, considérant les grands mystères qui s'étaient opérés le lendemain du sabbat, entre autres la résurrection du Fils de Dieu, et la descente miraculeuse du Saint-Esprit sur l'Eglise naissante, ajoutèrent à la sanctification du samedi celle du dimanche : de sorte qu'ils avaient deux jours saints par semaine. Mais peu à peu on s'habitua à mettre le samedi dans un rang secondaire, et on finit par le négliger totalement, surtout en Occident; car il est encore pour les Orientaux, sinon un jour de fête, du moins un jour distingué des autres, et dans lequel on ne jeûne jamais. Quant au nom à imposer à chacun des jours, l'Eglise, répudiant la dénomination païenne, adopta, avec une légère modification, la dénomination judaïque; seulement, pour montrer que chacun de ces jours devait être consacré à Dieu, et comme elle invitait tous les fidèles qui en avaient le loisir à assister au culte public qui était célébré journellement dans les temples, elle les appela tous *féries*, ou jours de fête, dans l'ordre suivant, où la *première série* a perdu son nom.

- | | |
|---------------------------|-------------------|
| 1. <i>Dies Dominica</i> , | jour du Seigneur. |
| 2. <i>Feria secunda</i> , | seconde série. |
| 3. <i>Feria tertia</i> , | troisième série. |
| 4. <i>Feria quarta</i> , | quatrième série. |
| 5. <i>Feria quinta</i> , | cinquième série. |
| 6. <i>Feria sexta</i> , | sixième série. |
| 7. <i>Sabbatum</i> , | le sabbat. |

Voilà pour la langue liturgique; mais la dénomination païenne resta populaire; et aujourd'hui encore, tous les peuples dont la langue est une altération de la latine emploient des vocables corrompus de la dénomination latine. Seulement, dans les éléments qui composent ces vocables, le nom *Dies Dominica* a prévalu sur celui de *Solis dies*, et celui de *Sabbatum* sur celui de *Saturni dies*.

Il sera curieux sans doute d'examiner dans le tableau suivant comment les divers peuples qui ont emprunté les dénominations latines les ont accommodées à leur langue.

Semaine chez les Chrétiens.

ne est, pour les chrétiens comme ifs, d'institution divine. Elle rassemble l'œuvre admirable de la de la rédemption du genre humain, l'homme doit à Dieu, s'ité où il est de lui rendre un e et solennel. En conséquence de imé par Dieu même, le samedi r consacré à honorer la divinité,

VI. Roman.	VII. Italien.	VIII. Français.	IX. Espagnol.	X. Portugais.	XI. Celto-breton.
De-mindje.	Domenica.	Di-manche.	Domingo.	Dominga.	Dis-sul.
De-lon.	Lune-di.	Lun-di.	Lunes.	Segunda feira.	Dil-lun.
De-mar.	Marte-di.	Mar-di.	Martes.	Terça feira.	De-mcurz.
De-miero.	Mercole-di.	Mercre-di.	Miercoles.	Quarta feira.	De-mercher.
De-ujau.	Giove-di.	Jeu-di.	Jueves.	Quinta feira.	Di-zion.
De-veindro.	Vener-di.	Vendre-di.	Viernes.	Sexta feira.	Der-gwener.
De-ceindo.	Sabbato.	Same-di.	Sabado.	Sabbado.	Des-sadorn.

que les Portugais ont adopté dans ité les dénominations ecclésiastiques que les Celto-Bretons n'ont rien la nomenclature païenne; on icilement le Soleil et Saturne dans et *Sadorn*.

XII. Semaine basque.

lia, le grand jour.
éna, commencement de la néoménie.
rtica, milieu de la néoménie.
uzka, fin de la néoménie.

Jeudi, Orteçguna, jour commémoratif.
Vend., Orteçlaria, souvenir de la mort.
Sam., Larunbata, dernier jour de travail.

Suivant l'abbé Darigol (*Dissertation sur la langue basque*), les noms du lundi, du mardi et du mercredi seraient tirés des trois jours pendant lesquels on célébrait la néoménie ou nouvelle lune, et les autres devraient leur origine au christianisme : le jeudi serait la commémoration de la Cène ou de l'institution de l'Eucharistie, et le vendredi, celle de la mort du Sauveur. Cependant il ne pro-

pose que comme une nypothèse l'explication des trois premiers.

XIII. Semaine des chrétiens d'Ethiopie.

Dimanche, Ehoud, premier jour après le Sabbat.
Lundi, Sanoui, le lendemain.

Mardi, Salous, troisième jour.
Mercredi, Rabou, quatrième jour.
Jeudi, Khamous, cinquième jour.
Vendredi, Arb, la vigile.
Samedi, Sambat, le sabbat.

XIV. Semaine grecque.

	Dénomination païenne.		Dénomination chrétienne.
Dimanche,	Ἡ τοῦ Ἡλίου,	jour du soleil.	Ἡ κυριακή, le jour du Seigneur
Lundi,	Ἡ τῆς Σελήνης,	jour de la lune.	Ἡ δευτέρα, le deuxième jour.
Mardi,	Ἡ τοῦ Ἀριος,	jour d'Arès.	Ἡ τρίτη, le troisième jour.
Mercredi,	Ἡ τοῦ Ἑρμοῦ,	jour d'Hermès.	Ἡ τετάρτη, le quatrième jour.
Jeudi,	Ἡ τοῦ Διὸς,	jour de Zeus.	Ἡ πέμπτη, le cinquième jour.
Vendredi,	Ἡ τῆς Ἀφροδίτης,	jour d'Aphrodite.	Ἡ παρασκευή, la préparation.
Samedi,	Ἡ τοῦ Κρόνου,	jour de Cronos.	Τὸ σάββατον, le sabbat.

Le nom du vendredi est emprunté à l'Evangile, où ce jour est appelé *Parasceve*, ou préparation du sabbat. La dénomination païenne n'était pas usitée chez les anciens, ou du moins l'était fort peu ; elle a dû être calquée plus tard sur la semaine des Romains.

SEMAINE CHEZ LES PEUPLES DU NORD.

XV. Semaine des Scandinaves.

Dimanche, Son-dag, jour du soleil.
Lundi, Mon-dag, jour de la lune.
Mardi, Thies-dag, jour de Mercure.
Mercredi, Odens-dag, jour d'Odin, dieu de la guerre.
Jeudi, Thor-dag, jour de Thor, le grand dieu des Scandinaves.
Vendredi, Frey-dag, jour de Freya la déesse de la beauté.
Samedi, Løger-dag, jour du bain.

XVI. Allemande.

Dimanche, Sonn-tag, jour du soleil.
Lundi, Mon-tag, jour de la lune.
Mardi, Dieus-tag, jour d'Odin.
Mercredi, Mittwoche, milieu de la semaine.
Jeudi, Donners-tag, jour de Thor.
Vendredi, Frey-tag, jour de Freya
Samedi, Sonnabend, Veille du dimanche.

XVII. Flamande.

Son-dag, jour du soleil

Woens-dag.
Donder-dag.
Vry-dag.

XVIII. Anglaise.

Sun-day.
Mon-day.
Thues-day.
Wednes-day.
Thurs-day.
Fri-day.
Satur-day.

XIX. Polonaise.

Dimanche, Niedziela.
Lundi, Poniedziałek.
Mardi, Wtorek.
Mercredi, Środa.
Jeudi, Czwartek.
Vendredi, Piątek.
Samedi, Sobota.

XX. Illyrienne.

Nédielia, absence de travail.
Ponedielnik, le jour d'après le dimanche.
Utonik, second jour de la semaine.
Zrieda, milieu de la semaine.
Tchetwartak, quatrième jour.
Petak, cinquième jour.
Soubota, le sabbat.

XXI. Semaine chez les Lapons.

La semaine était en usage chez les anciens Lapons ; car les historiens nous apprennent que le jeudi était un jour sacré pour ceux qui habitaient la Finmarchie. Il tirait sa dénomination du dieu souverain des Lapons, et on le solennisait avec un grand appareil de cérémonies. Les Lapons méridionaux avaient chaque semaine trois jours de fêtes, savoir : le dimanche, le vendredi et le samedi. *Buorres-Beive-Ailek* présidait au dimanche ; *Lava-Ailek*, au samedi ; et *Fried-Ailek*, au vendredi. Cette dernière divinité rappelle visiblement la *Freya* des nations scandinaves et germaniques.

XXII. SEMAINE CHEZ LES SABÉENS DE LA CHALDÉE.

Dimanche, jour d'Apolion, ou du Soleil.
Lundi, jour de Selim, ou de la Lune.
Mardi, jour d'Aris, ou Mars.
Mercredi, jour de Nabo, ou Mercure.
Jeudi, jour de Baal, ou Jupiter.
Vendredi, jour de Balti, ou Venus.
Samedi, jour de Cronos, ou Saturne.

SEMAINE CHEZ LES MUSULMA

Les Arabes avaient conservé la comme tous les anciens peuples berceau du genre humain ; mais ils sent en avoir toujours dénommé comme les Hébreux, d'après leur mérique, à l'exception du vendredi jour de l'assemblée, soit qu'en effet ait été célébré particulièrement par les anciens Arabes, soit que Mahomet en jour de préférence pour le culte pu opérer une scission plus entière Juifs et les chrétiens.

XXIII. Semaine des Arabes.

Dimanche, Yaum el-had, jour premier.
Lundi, Yaum el-athanin, jour deux.
Mardi, Yaum el-thelatha, jour trois.
Mercredi, Yaum el-arbaa, jour quatre.
Jeudi, Yaum el-khamis, jour cinq.
Vendredi, Yaum el-djumaat, jour de l'assemblée.
Samedi, Yaum el-sabt, jour du sabbat.

XXIV. Semaine des Persans

Les anciens Persans connaissaient

emaine; car, quoiqu'ils donnassent à jour du mois le nom d'un génie ou livinité, ils distinguaient par un nom particulier quatre jours du mois : le 1,

le 8, le 15 et le 22, ce qui fait que Hyde appelle ces jours-là les *Sabbats des Mages*. Voici les noms modernes

Dimanche,	<i>Yek Schembeh,</i>	prima sabbati,	
Lundi,	<i>Dou-Schembeh,</i>	secunda sabbati,	ou <i>Pir</i> , le saint vieillard.
Mardi,	<i>Si-Schembeh,</i>	tertia sabbati,	
Mercredi,	<i>Tchehar-Schembeh,</i>	quarta sabbati,	
Jeudi,	<i>Pendj-Schembeh,</i>	quinta sabbati,	ou <i>Mounis</i> , l'ami intime.
Vendredi,	<i>Adineh,</i>	la fête,	ou <i>Djuma</i> , l'assemblée.
Samedi,	<i>Schembeh,</i>	le sabbat,	ou <i>Hafstah</i> , la semaine.

XXV. Semaine des Turcs.

Dimanche,	<i>Bazar-gum,</i>	jour du marché.
Lundi,	<i>Bazar-irtesi,</i>	lendemain du marché.
Mardi,	<i>Saligun,</i>	jour vacant.
Mercredi,	<i>Tchéhar-schembeh-guni,</i>	quatrième jour après le sabbat.
Jeudi,	<i>Pendj-schembeh-guni</i>	cinquième jour après le sabbat.
Vendredi,	<i>Djuma-guni,</i>	jour de l'assemblée.
Samedi,	<i>Sebt-guni,</i>	jour du sabbat.

XXVI. Semaine des Malais.

<i>Hari-allah</i> ou <i>Hari-Mingo</i> , jour de Dieu	<i>Mardi</i> ,	<i>Erekchabati</i> .	<i>Ditchag</i> .
ou jour de la semaine.	<i>Mercredi</i> ,	<i>Tchorekchabati</i> .	<i>Artitcheg</i> .
<i>Hari-senen</i> , jour deuxième.	<i>Jeudi</i> ,	<i>Hinkchabati</i> .	<i>Tsiparem</i> .
<i>Hari-selassa</i> , jour troisième.	<i>Vendredi</i> ,	<i>Ourbat</i> .	<i>Mairem-bon</i> (jour de Marie).
<i>Hari-rebou</i> , jour quatrième.	<i>Samedi</i> ,	<i>Chabat</i> .	<i>Sabt</i> (Sabat).
<i>Hari-komis</i> , jour cinquième.			
<i>Hari-djemaat</i> , jour de l'assemblée.			
<i>Hari-sabtou</i> , jour du sabbat.			

XXIX. Semaine circassienne.

XXX. Semaine abaze.

<i>Dimanche</i> ,	<i>Tha-makhboua</i> (jour de Dieu).	<i>Michilbjik</i>
-------------------	-------------------------------------	-------------------

CHEZ LES NATIONS CAUCASIQUES.

<i>Semaine arménienne.</i>	XXVIII.
<i>Semaine ossète.</i>	
<i>Hari-guiragui.</i>	<i>Khousawibon</i> (jour du Seigneur).
<i>Ergouchabati.</i>	<i>Markhau.</i>

<i>Lundi</i> ,	<i>Blichha.</i>	<i>Chekhé.</i>
<i>Mardi</i> ,	<i>Goubch.</i>	<i>Gwacha.</i>
<i>Mercredi</i> ,	<i>Berejia.</i>	<i>Khéché.</i>
<i>Jeudi</i> ,	<i>Makhbouk.</i>	<i>Pchaicha</i>
<i>Vendredi</i> ,	<i>Meirem</i> (Marie).	<i>Kouacha.</i>
<i>Samedi</i> ,	<i>Chabat</i> (Sabat).	<i>Zabiché.</i>

XXXI. En Ingoache.

<i>Dimanche</i> ,	<i>Kirende.</i>
<i>Lundi</i> ,	<i>Orchoat.</i>
<i>Mardi</i> ,	<i>Chinara.</i>
<i>Mercredi</i> ,	<i>Kara.</i>
<i>Jeudi</i> ,	<i>Yere.</i>
<i>Vendredi</i> ,	<i>Baraske.</i>
<i>Samedi</i> ,	<i>Chaat.</i>

XXXII. En Thusch.

<i>Kwira.</i>
<i>Jaenahe.</i>
<i>Chinahae.</i>
<i>Kohe.</i>
<i>Hleukh.</i>
<i>Baraske.</i>
<i>Chabat.</i>

XXXIII. En Tchetchentse.

<i>Kirra.</i>
<i>Orchoet.</i>
<i>Chinara.</i>
<i>Kare.</i>
<i>Yere.</i>
<i>Baraske.</i>
<i>Chaat.</i>

XXXIV. En Dougour.

<i>Khtsau-bon</i> (jour de Dieu).
<i>Markhau.</i>
<i>Ghéorghie-bor</i> (jour de saint Georges).
<i>Ertikkag.</i>
<i>Tsoupparam.</i>
<i>Mairem-bon</i> (jour de sainte Marie).
<i>Zabat</i> (Sabat).

SEMAINE CHEZ LES LESGHIS.

<i>I. En Aware.</i>	XXXVI.	XXXVII.	XXXVIII.	XXXIX.	XL.
<i>En Antsoukh.</i>	<i>En Andi.</i>	<i>En Dido.</i>	<i>En Kazi-Koumouk.</i>	<i>En Akoucha.</i>	
<i>Altani.</i>	<i>Hatani.</i>	<i>Tsobol.</i>	<i>Hatan.</i>	<i>Khouldoun.</i>	<i>Gououa-beri.</i>
<i>Altkéni.</i>	<i>Altkboni.</i>	<i>Ichaitchi.</i>	<i>Altkhoui.</i>	<i>Elhait-kini.</i>	<i>Ij-beri.</i>
<i>Itniko.</i>	<i>Chadoussi.</i>	<i>Tchoursoubou.</i>	<i>Khadous.</i>	<i>Itni-kini.</i>	<i>Itni-beri.</i>
<i>Hatanek.</i>	<i>Tchouadoul.</i>	<i>Mitchiko-tchoptel.</i>	<i>Tchadour.</i>	<i>Talat.</i>	<i>Djoual.</i>
<i>Hotloko.</i>	<i>Tloro.</i>	<i>Iollidissi.</i>	<i>Lloro.</i>	<i>Erwa.</i>	<i>Tsreal.</i>
<i>Kourman.</i>	<i>Moujmar.</i>	<i>Rousmal.</i>	<i>Moujmar.</i>	<i>Nourchmar</i>	<i>Djouma-beri.</i>
<i>Chamat.</i>	<i>Chamat.</i>	<i>Tchamat.</i>	<i>Chamat.</i>	<i>Khamis.</i>	<i>Khwalal-djou ma-beri.</i>

SEMAINE CHEZ LES INDIENS.

semaine, chez les Indiens, est de la

plus haute antiquité; on remarquera, dans la dénomination, une analogie parfaite avec la nomenclature occidentale

XLI. En sanscrit.

<i>Dimanche</i> ,	<i>Adityavâra,</i>	ou <i>Ravivâra,</i>	jour du soleil.
<i>Lundi</i> ,	<i>Somavâra,</i>		jour de la lune.
<i>Mardi</i> ,	<i>Bhaumavâra,</i>	ou <i>Mangalavâra</i>	jour de Mars.
<i>Mercredi</i> ,	<i>Boudhavâra,</i>		jour de Mercure.
<i>Jeudi</i> ,	<i>Vrihaspativâra,</i>	ou <i>Gourouvâra,</i>	jour de Jupiter.
<i>Vendredi</i> ,	<i>Soukravâra,</i>		jour de Vénus.
<i>Samedi</i> ,	<i>Sanivâra,</i>		jour de Saturne.

XLII. En hindoustani.

<i>Dimanche</i> ,	Itwâr.
<i>Lundi</i> ,	Somwâr.
<i>Mardi</i> ,	Bhaumwâr ou Mangal
<i>Mercredi</i> ,	Boudh.
<i>Jeudi</i> ,	Bihphai.
<i>Vendredi</i> ,	Souk.
<i>Samedi</i> ,	Sanitchar ou Mand.

XLIV. En langue newari ou du Népal.

<i>Dimanche</i> ,	Adhouina,	jour du soleil	ou Tchounna,	premier jour.
<i>Lundi</i> ,	Souomwa,	jour de la lune	ou Neno,	deuxième jour.
<i>Mardi</i> ,	Ongwa,	jour de Mars	ou Souono,	troisième jour.
<i>Mercredi</i> ,	Boudhwa,	jour de Mercure	ou Penô,	quatrième jour.
<i>Jeudi</i> ,	Boussowa,	jour de Jupiter	ou Gniano,	cinquième jour.
<i>Vendredi</i> ,	Soukrawa,	jour de Vénus	ou Khonno,	sixième jour.
<i>Samedi</i> ,	Sountchowa,	jour de Saturne	ou Nhoûno,	septième jour.

Les premiers noms ne sont que du sanscrit un composé du mot *nhi* ou *gni*, j corrompu ; les seconds sont formés en faisant les nombres cardinaux.

XLV. Semaine chez les Siamois.

<i>Dimanche</i> ,	Van Athit,	jour du soleil.
<i>Lundi</i> ,	Van Tchan,	jour de la lune.
<i>Mardi</i> ,	Van Angkaan,	jour de Mars.
<i>Mercredi</i> ,	Vant Pout,	jour de Mercure.
<i>Jeudi</i> ,	Van Prahaat,	jour de Jupiter.
<i>Vendredi</i> ,	Van Souk,	jour de Vénus.
<i>Samedi</i> ,	Van Saou,	jour de Saturne.

XLVI. Semaine chez les Chingulais.

Joida.
Sandoada.
Omphorouda.
Bodaba.
Brosptenda.
Sekourada.
Henourada.

XLVII. Semaine chez les Chinois.

Bien que les Chinois modernes ne fassent plus usage de la semaine, des monuments authentiques démontrent qu'elle était connue chez leurs ancêtres. L'Y-King contient ce passage remarquable : « Voici quelle est sa loi, qui se renouvelle : le septième jour vient et revient. » Confucius, commentant ce passage, s'exprime ainsi : « Au septième jour, appelé le *grand jour*, les anciens rois faisaient fermer les portes des maisons ; on ne se livrait, pendant ce jour, à aucun commerce ; les magistrats ne jugeaient aucune affaire, et les voyageurs des provinces s'arrêtaient. » L'historien Se-ma-tsien dit, dans ses Annales, que l'empereur offrait, tous les sept jours, un sacrifice à la Suprême Unité.

La semaine n'est plus observée à la Chine que par les chrétiens, qui ont donné au dimanche le nom de *Tchu-ji*, jour du Seigneur. Les autres jours prennent leur dénomination de leur ordre numérique.

XLVIII. Il en est de même chez les Tonquinois et les Cochinchinois, où le dimanche est appelé, en langue annamite, *Ngai-Chua*, ou *Chua-nhut*, jour du Seigneur.

XLIX. Semaine chez les Japonais.

La semaine est bien connue des Japonais,

LI. En nouka-hiva.

<i>Dimanche</i> ,	A tapou, La o ka bakou.
<i>Lundi</i> ,	Potahi.
<i>Mardi</i> ,	Pooua.
<i>Mercredi</i> ,	Pootou.
<i>Jeudi</i> ,	Poha.
<i>Vendredi</i> ,	Poalima.
<i>Samedi</i>	Poano ou Sabato.

LII. En hawai.

A kapou,	jour sacré.
Poakahi,	jour premier.
Poaloua,	jour deuxième.
Poakolou,	jour troisième.
Poha,	jour quatrième.
Poalima,	jour cinquième.
Poano, ou Sabato,	jour sixième.

SEMAINE SAINTE. On appelle ainsi la dernière semaine du Carême, à cause des grands mystères que l'Eglise célèbre à cette époque. Les fidèles redoublent de mortifica-

qui en font encore usage. Ils don jours dont elle est composée les n vants, qui sont ceux des sept plan mot *yo* désigne proprement les cons de la Grande-Ourse.)

<i>Dimanche</i> ,	Nitye-yo,	jour du soleil
<i>Lundi</i> ,	Gouats-yo,	jour de la lune
<i>Mardi</i> ,	Koua-yo,	jour de Mars
<i>Mercredi</i> ,	Sou-yo,	jour de Mercure
<i>Jeudi</i> ,	Mok-yo,	jour de Jupiter
<i>Vendredi</i> ,	Kin-yo,	jour de Vénus
<i>Samedi</i> ,	Do-yo,	jour de Saturne

L. J'ai lu quelque part que la était connue des Péruviens ; mais trouvé de preuve authentique dans document.

SEMAINE CHEZ LES INSULAIRES DE LA M

Nous croyons qu'elle leur était ment inconnue. Nous n'en parlons pour signaler une anomalie dans la nation moderne des jours ; car le li compté pour le premier jour, cont à la Genèse, qui établit le dimanche le premier et le samedi comme le : Cette anomalie est due probabler ministres protestants ; car les catho fussent conformés à l'ordre liturg est semblable à celui de la Bible. Nous nous comme modèle la semaine dans lectes des Îles Marquises et des Îles f

tion, de jeûnes et de prières. Les ecclésiastiques prennent une modu gubre ; les ornements sacerdotaux les couleurs du deuil ; les images et

nilées, les autels sont dépouillés de qui n'est que pur ornement, les cessent de se faire entendre. L'Eglise entière est plongée dans le recueillement, les larmes; les personnes méritent peu de religion pratique, s'assistent aux cérémonies sacrées, visitent les, et font trêve à leurs plaisirs. Chaque jour de cette semaine prend le titre. C'est qu'en effet ils sont presque sacrés à célébrer un mystère parti de la fin de la vie mortelle de l'Homme. Le dimanche on solennise l'entrée ante de Jésus-Christ dans la ville de m; ce jour-là même et les jours suivants s'occupe, dans tout l'office, de la du Sauveur. Le jeudi saint est consacré à la mémoire de l'institution de l'Eucharistie et de la trahison de Judas; le vendredi, au souvenir de la mort du Fils de Dieu; le samedi saint on célèbre sa sépulture et son ascension aux enfers. L'office des trois jours est affecté d'un rite particulier, et onte à la plus haute antiquité. De y a des cérémonies qui n'ont lieu qu'à cette époque : le jeudi saint, les évêques consacrent les saintes huiles; on retire le tabernacle du tabernacle, et on le porte au lieu où il a été déposé; on lave le soir, les pasteurs de l'Eglise, les abbesses, et quelquefois les inférieurs, lavent les pieds aux pauvres ou inférieurs. Le vendredi saint est consacré à l'Eglise latine où l'on n'offre pas de sacrifice de la messe; le samedi on bénit le feu nouveau, le cierge paschal, les fonts baptismaux. Enfin, c'est pendant cette semaine et la suivante que tous les chrétiens sont tenus de s'approcher de la sainte Eucharistie et d'y communier avec de bonnes dispositions pour satisfaire au devoir

de langage liturgique, cette semaine est appelée la grande semaine; les Grecs lui donnent le nom de semaine de la Xérophagie, car les Orientaux ne se nourrissent que de fruits secs.

SÉMIER. On appelle ainsi dans les monastères et dans les chapitres, celui des religieux ou des chanoines, qui est chargé de l'office pendant toute la semaine, et qui régit à toutes les heures canoniques. **SÉMÉLÉ,** divinité des anciens Russes; déesse des frimats, et l'irréconciliable de Zimzerla, déesse des fleurs et des printemps.

SÉMÉLÉ, fille de Cadmus et d'Harmonie; déesse ayant plu à Jupiter devint l'épouse de Bacchus. La jalouse Junon, sous le nom de Beroé, sa nourrice, lui inspira des soupçons sur la qualité de son amant, et elle alla d'exiger de lui qu'il parût devant elle avec la même majesté qu'il se laissait à Junon. L'imprudente suivit ce conseil, et obligea Jupiter de lui jurer sur le Styx qu'il lui accorderait sa demande. En vain le dieu fit-il tous ses efforts pour dissuader de donner suite à ce vœu; il dut, en conséquence de son

serment, paraître devant elle dans toute la majesté de sa gloire; mais à peine fut-il entré dans le palais qu'il l'embrasa entièrement, et Sémélé périt dans l'incendie; cependant le fruit qu'elle portait fut sauvé par Jupiter. (Voy. BACCHUS.) Quand Bacchus fut devenu grand, il descendit aux enfers pour en retirer sa mère, et obtint de Jupiter qu'elle serait mise au rang des immortelles, sous le nom de Chioné.

Sémélé, suivant le poète Nonnus, fut transportée au ciel, où elle conversait avec Diane et Minerve, et mangeait à la même table avec Jupiter, Mercure, Mars et Vénus. Le faux Orphée l'appelle déesse et reine de tout l'univers. Cependant son culte ne paraît pas avoir été fort en vogue. On trouve sur une pierre gravée, citée par Bèger, ces mots : *Les Génies tremblent au nom de Sémélé*; d'où l'on peut inférer que Sémélé avait reçu de Jupiter quelque autorité sur les génies ou divinités inférieures. Hésychius parle d'une fête du même nom, qui, sans doute, était célébrée en l'honneur de Sémélé.

SEMENDOUN, nom d'un dew ou géant, défait par Kayoumarath, premier roi des Perses. C'est le Briarée de la mythologie persane, car les Romains orientaux disent qu'il était armé de plusieurs bras, et ils lui en donnent jusqu'à cent et un.

SÉMENTINES, fêtes que les Romains célébraient tous les ans pour obtenir de bonnes semences. On les solennisait dans le temple de la Terre, le 24 janvier pour l'ordinaire; car le jour n'était pas constamment le même. On pria la Terre de favoriser l'accroissement des grains et des autres fruits qui lui avaient été confiés.

SEMI-ARIENS. On donna ce nom aux hérétiques qui disaient que Jésus-Christ n'était pas consubstantiel à son père (*ὁμοούσιος*), mais qui reconnaissaient qu'il était d'une nature semblable (*ὁμοιούσιος*).

SÉMIKA, c'est-à-dire imposition des mains; nom que donnent les Juifs modernes à la cérémonie pratiquée autrefois, lorsque l'un d'entre eux était reçu au nombre des docteurs ou des rabbins. Le chef du Sanhédrin, ou un autre ancien, imposait les mains au candidat, en présence de deux témoins et en prononçant quelques paroles, comme : *Je vous élève à la dignité de rabbin*, ou autres semblables. Les Juifs disent que l'imposition des mains ne peut être donnée valablement que dans la Terre sainte.

SEMINA, déesse romaine, peu connue, qui présidait aux semences.

SÉMINAIRE. 1° Maison ou communauté, dans laquelle ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique sont instruits de tout ce qui concerne les fonctions qu'ils auront à remplir un jour. On fait remonter l'origine de ces établissements aux communautés de clercs, que les évêques réunissaient auprès d'eux dans les premiers âges du christianisme, pour les former au ministère sacré. Mais les séminaires proprement dits ont été institués par l'ordre du concile de Trente, qui oblige tous les évêques à en fonder un dans

leurs diocèses, pour former les jeunes ciels à la vertu et à la piété, en même temps qu'ils seraient instruits dans les sciences. Car auparavant les aspirants à l'état ecclésiastique n'avaient communément d'autres ressources pour faire leurs études que les collèges et les universités publiques, où se trouvaient fréquemment des jeunes gens d'une morale équivoque et d'une conduite dissolue. Saint Charles Borromée, archevêque de Milan, est un des premiers qui se soient conformés aux intentions du saint concile, et les règlements qui régissent la plupart des séminaires sont basés en grande partie sur ceux que le sage prélat avait faits pour celui de son diocèse.

En France, on distingue les grands et les petits séminaires. Les grands séminaires sont ceux dans lesquels on étudie la théologie, l'écriture sainte, le Rituel et les autres sciences propres au ministère ecclésiastique. Les petits sont ceux où l'on apprend la langue latine et les sciences profanes. Les uns et les autres sont autorisés et régis par des lois particulières, et les premiers sont subventionnés par l'Etat, qui a fondé dans chacun un certain nombre de bourses.

2° Les Mexicains avaient pour les jeunes gens une espèce de séminaire, où on les faisait entrer souvent dès l'âge de sept à huit ans. On leur rasait le sommet de la tête; le reste des cheveux couvrait à peine les oreilles et descendait par derrière jusqu'aux épaules, excepté lorsqu'ils les attachaient en forme de houppe. Leur vêtement était de toile. Ces jeunes gens étaient employés au service des temples, et vivaient dans la pauvreté et la continence jusqu'à l'âge de vingt ans, ou jusqu'au moment où ils pouvaient embrasser un état honorable. En outre, les prêtres avaient à leur service de jeunes garçons pour les emplois de moindre importance. En certaines occasions solennelles, ceux-ci ornaient de festons les temples des dieux; ils présentaient aux prêtres l'eau dont ils se lavaient avant et après les cérémonies religieuses; ils leur donnaient les lancettes et le couteau pour le sacrifice; ils vivaient d'aumônes qu'ils allaient recueillir de porte en porte, et lorsqu'elles n'étaient pas assez abondantes, il leur était permis d'entrer dans un champ et de prendre autant de grain qu'ils le jugeaient nécessaire, sans que personne osât les en empêcher. Outre les jeunes gens qu'on élevait dans les séminaires, on voyait aussi beaucoup de personnes qui allaient y faire des retraites, ou s'y acquitter des vœux qu'ils avaient faits.

On trouvait dans ces collèges, dit l'auteur de l'*Histoire de la conquête du Mexique*, des maîtres pour les exercices de l'enfance, d'autres pour ceux de l'adolescence, et d'autres enfin pour la jeunesse. Les maîtres avaient l'autorité et la considération des ministres du prince; et c'était avec justice, puisqu'ils enseignaient les fondements de ces exercices qui devaient un jour tourner à l'avantage de la république. On commençait par apprendre aux enfants à déchiffrer les ca-

ractères et les figures dont ils se servaient dans leurs écrits, et l'on exerçait leur mémoire en leur faisant retenir toutes les caractéristiques qui contenaient les grandeurs de leurs ancêtres et les louanges des dieux. Ils passaient de là à une autre école où on leur enseignait la modestie, et, selon quelques auteurs, jusqu'à la manière réglée de marcher et d'agir. Les premiers de cette classe étaient plus que les autres, parce que leur éducation commençait aux inclinations d'un âge où l'on corrige ses défauts et qu'on dompte ses passions. En même temps que s'éclaircissait dans cette épreuve d'acier leur corps se fortifiait, et ils passaient dans la sixième classe, où ils se rendaient à des exercices les plus violents. C'est là qu'ils éprouvaient leurs forces à lever de lourdes pierres, à lutter; qu'ils se faisaient des débris de la course, et qu'ils apprenaient à manier des armes, à s'escrimer de l'épée, à lancer le dard, et à tirer avec force et justesse. On leur faisait la faim et la soif. Ils avaient des tentes tendues à rester aux injures de l'air, et ils souffraient jusqu'à ce qu'ils retournassent et entendus dans la maison de leur père afin d'être appliqués, suivant la coutume, que leurs maîtres donnaient de la discipline, aux emplois de la paix, de la guerre, ou de la religion. La noblesse choisissait de ces trois professions également considérées, quoique la guerre l'emportât sur les autres. Ceux qui s'élevaient davantage s'engageaient, au sortir des séminaires, par d'un autre examen fort remarquable, les pères les envoyaient à l'armée, afin qu'ils pussent ce qu'ils avaient à souffrir de la guerre, et qu'ils connussent, à l'épreuve, s'ils s'engageaient avant de prendre le soldat. Ils n'avaient point alors d'autre bagage que celui de la tamène ou de la balle, et tant leur bagage sur l'épaule, au lieu d'un sac, afin de mortifier leur orgueil et d'accoutumer à la fatigue.

Celui d'entre ces apprentis qui se couleait à la vue de l'ennemi, se signalait pas par quelque action n'était point reçu dans les troupes, pour quoi ils tiraient des services utiles de ces novices, pendant leur épreuve, parce que chacun se distinguait par quelque exploit, la tête baissée dans les plus grands périls.

Le même auteur nous apprend que la religion se mêlait aux divertissements des jeunes mexicains. Le lieu où ils se réunissaient était toujours situé auprès d'un temple. Un prêtre présidait à leurs jeux, et le principal amusement était le jeu de la balle. Les prêtres y assistaient, dit l'auteur, avec le dieu de la balle, et, après avoir placé à son aise, ils conjuraient par de certaines cérémonies, afin de gagner les hasards du jeu.

3° Les Espagnols trouvèrent les Mexicains, qui habitaient la vallée de

méridionale, des maisons publiques on peut donner le nom de où les jeunes gens de l'un et l'autre sont instruits dans la religion et

AGIENS. On appela ainsi, dans le 3^e siècle, ceux qui gardaient quelque agianisme. Plusieurs savants perçurent ne suivaient point les sentiments d'Augustin sur la grâce, principalement les Gaulois, furent accusés de manichéisme; on les appela aussi *pré-sémites*, parce que cette nouvelle secte née dans cette ville. Cassien, évêque diacre de Constantinople, et ensuite évêque de Marseille, est resté le chef des semi-Pélagiens. Celui qui vivait en même temps que lui l'a attaqué d'une manière vive, et comme un Cassien, voulant garder le milieu entre les Pélagiens et les autres, ne s'accordait ni avec les uns ni avec les autres. Les semi-Pélagiens reconvenaient les orthodoxes le péché originel ils soutenaient que la liberté de l'homme n'avait pas été tellement blessée par le péché, qu'elle ne pût d'elle-même produire une chose qui fût la cause que l'homme ne saurait par lui-même l'obtenir. Ils voulaient que la grâce qui l'aurait sauvé ne leur était pas donnée selon le mérite de Dieu, mais selon sa prescience qu'il prévoyait ceux qui deviendraient sages. Ils avouaient que la vocation était gratuite; mais ils ajoutaient qu'elle était commune à tous, et que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés; et pour ce qui était de l'élection, ils disaient que c'était de la persévérance, et que Dieu choisissait pour la vie éternelle ceux qui persévéraient dans la foi.

MIS, ancienne reine de Babylone, 250 ans avant Jésus-Christ; elle est connue pour avoir été la fondatrice de la secte des Mithraïstes. On la disait fille de la déesse Atergatis; et après sa mort, les Perses l'honorèrent comme une divinité; sentaient souvent sous la forme d'un oiseau, et cet oiseau lui était consacré. La tradition rapportait, qu'au moment de sa naissance, elle avait été nourrie par des colombes, et qu'elle avait du lait et du fromage pris dans les becs des bergers. Ceux-ci, s'étant aperçus que leurs fromages étaient rongés, cherchèrent à en découvrir la cause. Ayant cherché quelque temps, ils virent ces colombes chez eux, ils les suivirent, et découvrirent l'enfant, qu'ils confièrent à l'un d'eux, nommé Simmias; celui-ci l'appela *Sémiramis*. D'autres disent que c'était le roi du pays, l'adopta, et la fit élever. Ménéon, son premier ministre. Son nom est des plus glorieux de l'antiquité. Les Grecs nous disent que le nom *Sémiramis* signifie *colombe*, cela peut être; mais en syrien *ܫܡܝܪܡܝܫ*, *semi-mir*, signifie *oiseau élevé*.

ILES, divinités romaines aux-
DICIONNAIRE DES RELIGIONS. IV.

quelles était confiée la garde des chemins.

SEMNES, secte de gymnosophistes composée d'hommes et de femmes. Ce nom est grec et signifie *vénérable*; mais il est probable que c'est le sanscrit *sramana* ou *seman*, qui veut dire *saint pénitent*. Saint Clément d'Alexandrie dit que les semnes font leur étude de la vérité, et se piquent de lire dans l'avenir. Les femmes vivent dans la continence, s'adonnent à l'astrologie judiciaire, et prédisent les choses futures.

SEMNOTHÈRES. Ce nom désigne des personnages *vénérables* et adonnés aux choses de Dieu. Suidas et Diogène Laërce le donnent aux druides des Gaulois. D'autres aux mages de la Perse, d'autres enfin aux gymnosophistes des Indiens.

SEMON, dieu des Romains, le même que *Fidius* ou *Sancus*. En effet, on trouve des inscriptions portant **SEMONI SANCO DEO**. Quelques-uns ont cru à tort que Simon le Magicien, qui voulait se faire passer pour la grande vertu de Dieu, était désigné par cette légende, qu'ils lisaient *Simoni sancto Deo*. Le mot *sancus* s'orthographiait aussi *sanctus*. Le nom de *Simon* se donnait encore à Mercure et à plusieurs autres.

SEMONES, dieux inférieurs, que les Romains distinguaient des dieux célestes, *quasi semi-homines*, à moitié hommes. Tels étaient Janus, Pan, les Satyres, les Faunes, Priape, Vertumne et même Mercure.

SENA, une des prières liturgiques des Musulmans; elle consiste en ces paroles : *Sois loué à jamais, ô mon Dieu ! que ton nom soit béni ! que ta grandeur soit exaltée ! il n'y a de dieu que toi.*

SENAIS, ou **SÉNA-PANTHIS,** sectaires hindous, disciples de Séna, le barbier, qui était lui-même un des disciples de Ramananda. Leur nom et celui de leur fondateur sont à peu près tout ce qui reste de cette secte. Cependant Séna et ses descendants furent autrefois les gourous des radjas de Bandhoguerh, ce qui leur acquit une autorité considérable et une grande réputation. L'origine de ces rapports est le sujet d'une légende burlesque dans le *Bhakta-Mal*.

Séna, barbier du radja de Bandhoguerh, était un dévot adorateur de Vichnou, et il fréquentait assidûment les assemblées de personnes pieuses. Un jour qu'il avait passé dans le temple un temps considérable sans s'en apercevoir, oubliant totalement la chevelure et la barbe royales qui réclamaient ses soins, Vichnou, qui l'avait remarqué, fut alarmé des conséquences dans lesquelles cet oubli pourrait entraîner son fidèle serviteur. En conséquence, le dieu prit charitablement la figure de Séna, et l'attirail de sa profession, se rendit chez le radja, et remplit les fonctions du barbier, à la grande satisfaction du radja, et sans se découvrir à lui, bien que le prince sentit un parfum inusité sortir de la personne de son barbier; mais il supposa que cette odeur d'ambrosie, qui indiquait la présence de la divinité, provenait des huiles dont ses membres royaux étaient frottés. Le prétendu barbier était à

peine sorti, que le véritable parut, baignant des excuses. Le radja et lui furent confondus d'étonnement; cependant le prince avait sans doute plus de discernement, car il comprit tout à coup ce qui s'était passé, tomba aux pieds du barbier, et choisit pour son guide spirituel un individu prévenu d'une façon aussi éminente de la faveur et de la protection divine.

SENAMOUKHI, déesse indienne, adorée dans le Kachmir; son nom signifie celle qui donne la protection d'un rempart.

SENG-TSANG, dieu des Coréens, qui le regardent comme la personnification de la Providence de l'univers.

SENANI. 1^o Divinité gauloise dont le nom se lit sur une pierre trouvée dans le chœur de Notre-Dame de Paris au commencement du xvi^e siècle, et déposée depuis dans le musée des Monuments français.

2^o Un des onze Roudras de la mythologie hindoue. Son nom signifie *général d'armée*. Le Harivansa lui donne l'épithète de *brillant*.

SENES, nom des druidesses, et en particulier des vierges de l'île de Sein, dont parle Pomponius Mela qui les appelle *Cènes*. Voici ce qu'il en dit : Ces prêtresses, attachées au culte d'une divinité gauloise, sont au nombre de neuf, et gardent une perpétuelle virginité. Les Gaulois croient qu'animées d'un génie particulier, elles peuvent, par leurs vers, exciter des tempêtes dans les airs et sur les mers, prendre la forme de toute espèce d'animaux, guérir les maladies les plus invétérées, et prédire l'avenir. Elles n'exerçaient leur art que pour les navigateurs qui se mettaient en mer dans le seul but de les consulter.

SENG. 1^o Victimes que les Chinois offrent en sacrifice; elles doivent être d'une seule couleur. Les *Lo-seng* sont les six espèces d'animaux propres aux sacrifices, savoir le bœuf, le cheval, le cochon, la chèvre, le chien et la poule. Les animaux nourris pour être offerts plus tard s'appellent *tcho*; lorsqu'ils sont sur le point d'être immolés, on les nomme *seng*; enfin, lorsqu'ils sont mis à mort, et qu'ils ne sont pas encore cuits, on leur donne le nom de *sing*.

2^o *Seng* est aussi le nom des bonzes de la Chine, qui suivent la doctrine de Bouddha, et sont astreints aux cinq préceptes prohibitifs : ne tuer aucun être vivant, ne point voler, ne point commettre de fornication, ne point mentir, ne point boire de vin. Les religieuses bonzesses s'appellent *Seng-ni*.

SENGUET, nom que les Sikhs donnent à leurs lieux de dévotion, et aux endroits où ils s'assemblent pour accomplir leurs rites religieux.

SENIUS, dieu des Romains, qui présidait à la vieillesse.

SENOVIA, déesse des anciens Slaves; ses fonctions étaient analogues à celles de la Diane des Romains.

SEN-SIO, divinité du Japon qui se monta sous le règne de l'impératrice Ghen-sio, dans le viii^e siècle.

SENTA, divinité romaine. Elle était fille Sicus, et épousa Fauno, son frère; c'est

la même que Fauna ou la Bonn

SENTIA, déesse du sentiment. mains l'invoquaient principalement qu'elle inspirât aux enfants de sentiments.

SENTINUS, dieu des Romains, vant saint Augustin, donnait le à l'enfant au moment de sa naissance.

SEN-Y-TSOU, dieu des Coréens génie tutélaire des familles.

SÉOSSÉRÉS, dieu des Circassiens mande aux vagues et aux tempêtes

SÉPARATISTES. On donne ce nom à ceux qui n'ont pas voulu former aux règlements d'Edouard beth et de Jacques I^{er}, touchant l'Eglise, et qui formèrent une Eglise. Leur premier chef fut Robert Brown. Ils furent aussi appelés Brownistes, qui lui succéda, fut pendu, à l'instigation des évêques. Johnson, quatrième chef des séparatistes d'Angleterre, alla fonder une église de la secte; mais il tarda pas à se diviser en différents la tête de l'un desquels se mit un Johnson, qui l'excommunia, et qui fut par conséquent excommunié. Un d'entre eux nommé Smith, érigea une pareille église, mais elle tomba à sa mort. Le séparatisme allait ainsi s'éteignant, lorsque Brown le releva; il adoucit les dogmes de Brown, mais il ne réunit pas tous. Une partie retint les dogmes de Brown, tandis que l'autre suivait les derniers prirent le nom de séparatistes ou Robinsoniens.

Les Brownistes ne peuvent souffrir le copat, la liturgie et les autres cérémonies de l'Eglise anglicane, qu'ils regardent des impiétés; mais les demi-Brownistes avouent que cette Eglise est une véritable Eglise, mais ils rejettent toute communion avec elle : ils enseignent que l'Eglise n'embrasse pas l'indépendantisme, quelque pieux et orthodoxe qu'elle soit, ne doit point être reçue dans la communion, ni jouir des privilèges de laquelle ils n'admettent personne. Ils ont prouvé à toute l'assemblée sa réalité. Voy. BROWNISTES, SECTES.

D'autres sectes séparatistes s'élevèrent au siècle dernier, en Suède, en Pologne, en Lusace, en Silésie, dans le Holstein, en Suisse, et surtout dans le Wurtemberg, où elles prirent un grand accroissement vers 1790. Hencke dit, en parlant des séparatistes, qu'ils admettent le baptême, mais qu'ils refusent le service comme antichrétien. Ils ont donc tous dans le piétisme, et se font des idées exagérées sur la pureté de l'Eglise, fatués de leur élévation personnelle, et de leurs choses terrestres, la quittent le culte public, et surtout la cène, pour n'être pas souillés en participant dans des réunions infectées, qu'ils appellent mauvais chrétiens, auxquels ils se croient très-supérieurs. Beaucoup s'occupent de

ques, et prétendent trouver dans la prédiction de plusieurs événements.

DARMAD ou **ESFENDARMAD**, génie hologie persane; c'est l'Amschasceteur de la terre. *Sependarmad* est q izeds qui président aux cinq par-

ur.
à **THORA**, c'est-à-dire *livre de la* rifs en ont dans toutes leurs syna- s copies écrites sur du vélin avec faite exprès, en caractères carrés, ellent *meroubbaa*. Ces copies sont ; la plus grande correction. S'il ar- opiste d'y glisser la moindre lettre ou d'en oublier quelqu'une, il fau- nmencer tout l'ouvrage. Il y a un bre de formalités minutieuses que rs juifs ont inventées pour rendre le plus exactes qu'il se puisse, et tail serait ennuyeux. La forme de qui contiennent les lois de Moïse, ble à celle des livres anciens : ce eaux de vélin cousues ensemble ers d'un animal monde, et roulées âtons qui sont aux deux extrémi- ils nomment *ets-khayim*, c'est-à- vie. Les femmes juives emploient industrie pour former un tissu di- mopper ce livre sacré. Il a ordinai- x enveloppes, et celle qui est par- la plus riche. Comme les bâtons de beaucoup le vélin, ils en cou- quelquefois les extrémités avec un ent orné de grenades et de clochet- ils donnent, à cause de ces orne- nom de *rimmonim*, qui signifie *grenade*. Ils mettent au-dessus, tout le couronne qui est entière ou à qui pend par devant : ils la nom- z ou *kether-thora*, c'est-à-dire *cou-* z loi. Lorsqu'on lit ce livre de la déroule sur une espèce d'autel de

bois un peu élevé, placé au milieu ou à l'en- trée de la synagogue; et quand on prêche, le livre reste sur cette espèce de pupitre. Le respect des Juifs pour ce livre sacré est si grand, qu'ils achètent l'honneur de le tirer de l'armoire où il est enfermé, et de l'y remet- tre, honneur qui ne s'accorde qu'au plus of- frant. L'argent qui en provient est employé à l'entretien de la synagogue ou au soulage- ment des pauvres.

Les enfants des Juifs apportent à la syna- gogue des rubans destinés à envelopper le livre de la loi, sur lesquels sont brodés à l'aiguille leurs noms et ceux de leurs pa- rents, leur âge et le jour de leur naissance. C'est le père de l'enfant qui remet le ruban entre les mains de ceux qui sont chargés du livre de la Loi. En enveloppant le Sépher- Thora dans ces rubans, on prend garde que les lettres qui y sont brodées soient tournées du côté de la loi, et même la touchent s'il est possible. On attache à la couverture de ce livre sacré, par le moyen d'une petite chaîne d'argent, une lame de pareil métal qui est creuse, et renferme plusieurs autres lames plus petites, sur lesquelles sont gravés les noms des fêtes et des solennités auxquelles on a coutume de lire la loi. Sur la grande lame sont tracées ces paroles : « La couronne de la loi, » ou celles-ci : « La sainteté du Seigneur. »

SEPHIROTH. Le mot *Séphira* signifie proprement *énumération*, dénombrement. Les Juifs cabalistes emploient ce mot au pluriel pour désigner les attributs de Dieu, dont ils font une espèce d'arbre semblable à l'arbre de Porphyre en usage chez les philosophes. Ils distinguent dix *séphiroth*, ou qualités di- vines, qu'ils disposent dans l'ordre où nous les avons consignées à l'article **COURONNE**, n° 3. Ils prétendent que ces dix *séphiroth* correspondent aux dix noms de Dieu expri- més dans la Bible, savoir :

כתר la Couronne,	א	אני Ehyeh (Je suis).
חכמה la Sagesse,	א	יה Jah.
בינה la Prudence ou l'Intelligence,	א	יהוה Iehova.
חסד la Clémence ou la Bonté,	א	אלהים Elohim (Dieux).
גבורה la Puissance,	א	אלה Elohak (Dieu).
תפארת l'Ornement,	א	אלהים יהוה Elohim-Iehova
נצח le Triomphe,	א	יהוה צבאות Iehova-Tsebaoth.
הדר la Louange,	א	אלהים צבאות Elohim-Tsebaoth.
יסוד le Fondement,	א	אלה Elohai (Mon Dieu).
מלכות le Royaume.	א	אדוני Adonai (Mon Seigneur).

nombre mystérieux, regardé com- dans presque toutes les religions. uns veulent qu'il ait son origine ept planètes connues des anciens, auraient donné lieu aux sept jours ine. S. Clément d'Alexandrie assi- ombre mystique une autre origine : yphie des barbares, dit-il, connaît intellectuel *κόσμον νοερόν*, et un uel (*αἰθερόν*); celui-là est l'ar- celui-ci l'image de ce qu'on : *modèle*. Le monde intellectuel d à la *monade*, le monde sen-

suel à l'*hexade*. » Il faut se rappeler que l'hexagone est le plus régulier et le plus parfait des polygones, en ce que tous les côtés sont égaux aux rayons du cercle qu'on dé- crit autour de ce polygone. La *monade* et l'*hexade* forment ensemble la sainte *heptade*.

1° Il est très-probable que les Juifs ne ti- raient pas leur heptade des sept planètes; il est douteux même qu'ils les connussent exactement, car il n'en est jamais fait men- tion dans la Bible, et la langue sainte man- que de noms pour les spécifier. Nous som- mes plus portés à croire qu'elle vient de la

semaine, dont le septième jour était sacré; de là tout ce qui atteignait le nombre sept recevait une sorte de consécration. La Pâque et la fête des Tabernacles duraient sept jours; de la Pâque on comptait sept semaines, et l'on célébrait la Pentecôte; le premier jour du septième mois était distingué par une solennité particulière, et une grande partie de ce mois était consacrée à des fêtes. La septième année était sacrée, et après sept fois sept ans, on célébrait le grand jubilé. Une multitude presque innombrable de passages bibliques témoigne que l'on procédait le plus souvent par sept. Abraham donne à Abimélech sept brebis en forme de contrat. Pharaon voit en songe sept vaches grasses et sept vaches maigres, sept épis pleins et sept épis vides, ce qui présageait sept années d'abondance et autant de stérilité. Moïse fait faire sept lampes pour le tabernacle; les souillures des femmes et des lépreux en voie de guérison duraient sept jours. On offrait sept agneaux à la fête de la Pentecôte, dans les néoménies, et généralement dans toutes les fêtes. Balaam fait élever sept autels, et immole sept veaux et sept bœufs. A la prise de Jéricho, sept prêtres sonnent de la trompette, et tout le peuple fait sept fois le tour de la ville. Enfin le même nombre joue un rôle important dans les visions prophétiques.

2° Dans le Nouveau Testament, l'esprit immonde va chercher sept autres esprits plus méchants que lui pour envahir la maison du fort armé; sept démons sortent de Marie-Madeleine; Jésus-Christ multiplie sept pains d'orge, on en remporte sept corbeilles de morceaux. Les Apôtres élisent sept diacres. L'Apocalypse est pleine de mystères fondés sur le nombre sept, comme les sept étoiles, les sept chandeliers, les sept esprits de Dieu, les sept lampes ardentes, les sept sceaux, les sept cornes et les sept yeux de l'agneau; les sept anges, les sept trompettes, et les sept tonnerres; les sept têtes du dragon et de la bête marine; les sept plaies mortelles, etc.—Dans la doctrine chrétienne on reconnaît sept sacrements, sept péchés capitaux, sept heures canoniques, etc.

3° Les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains et en général les anciens peuples attachaient une haute idée de perfection aux septénaires: les Grecs l'appelaient *septas*, ou vénérable. Cicéron assure, dans le *Songue* de Scipion, qu'il n'est presque aucune chose dont ce nombre ne soit le nœud; et suivant le *Timée* de Platon, l'origine de l'âme du monde y est renfermée. Il y avait sept planètes et sept dieux planétaires. La lune qui occupait le septième rang parmi ces sphères, est soumise à l'action du septième nombre; sa révolution propre s'achève en 28 jours, total des sept premiers nombres additionnés; elle offre quatre phases principales, chacune de sept jours, et ces phases peuvent être portées à sept. Les anciens trouvaient encore dans la nature sept notes vocales, sept modes musicaux, d'où les sept cordes de la lyre et les sept tuyaux

de la flûte de Pan; sept métaux, s leurs primitives; les sept pléiades, étoiles de la grande et de la petite O trouve chez eux les sept pilotes d'O sept fils de Rhéa, les sept filles d'As sept pyramides de Laconie, les sept du temple du Soleil à Héliopolis, étages de la tour de Babylone, les sept résonnantes de l'ancienne Byzance, marches du temple du Destin, les sept de leur livre, les sept voyelles que nonçait dans les sacrifices, ou en il les planètes, les sept villes du ciel é dinaves, les sept fleurets de la v Gylse, dans l'Edda; les sept ouvre l'idole de Moloch, etc. Les Rom vaient sept autels, et immolaient times pour faire descendre les gén terre; ils partageaient les enfers en gions, et le Tartare était environ fleuve qui en faisait sept fois le to ville était assise sur sept collines; vers partagé en sept climats, etc.

4° Chez les Persans nous trou sept Amschaspands et les sept Darv sept degrés de l'échelle des mystères, les sept pyrées des adorateurs muzd, les sept feux sacrés et pla (*Voy. BÉRÉSSENG.*)

5° Les Musulmans paraissent avoir ché moins d'importance à ce nombre voyons chez eux que les sept enfants à sept classes de pécheurs. Ma vanche les Druzes, sortis de l'Is l'ont consacré dans leur doctrine. A eux, le nombre des imams, fixé à trouve figuré par les sept planètes, cieux, les sept terres, les sept verté vicales, les sept ouvertures placées visage de l'homme, etc. Toutes ci sont aussi les emblèmes des sept législateurs, et de leur sept successeurs, de leurs sept vicaires, *dais* ou missionnaires, les sept de l'initiation ismaélienne, etc.

6° Nous retrouvons chez les Ind sept planètes et les sept dieux placés en outre, les sept mondes ou sept grands continents (*dvipas*), mers qui entourent mont Mérou, montagnes, les sept Manous, les sept de Richis, composées chacune de sonnages, les sept fleuves sacrés, chevaux du Soleil, ou son cheval à sept

7° Les sept objets précieux des Indes sont: 1° *Lang-bo*, un éléphant; 2° *Dam-ichouk*, un cheval vert, qu ordinairement à côté du dieu Maitra, un guerrier à visage bleu, ci portant un bonnet jaune de lama; 3° *mo*, une belle vierge blanche; 4° Le ministre ou ambassadeur; 5° *Nor-bo* qu'on prétend croître dans l'endroit profond de l'Océan, et au moyen d divinités peuvent déplacer des monts et exécuter d'autres prodiges; 6° le hindou, qui est la roue de la doctrine. Ils vénèrent de plus sept Bouddhas.

nt Djinendra, Sikhi, Viswabou, idra, Kanaka-Mouni, Kasyapa ha.

chez les autres peuples, nous sept choses précieuses de la *tchakravarti*) des Bouddhistes; ises d'anges des Siamois; les du Japon; les sept cieus des

E (Version des), ou simplement célèbre traduction grecque de l'Antiquité, ainsi appelée parce qu'elle est par septante ou septante deux. s. appelés en Egypte par le roi Philadelphus, environ 300 ans avant J. C. On dit que ces soixante et sept hommes, fort habiles dans la connaissance grecque et hébraïque, furent envoyés dans toutes les tribus de la Judée par le souverain pontife Héliodore, roi d'Egypte, qui désirait avoir la traduction grecque des livres sacrés des Hébreux, et que ces interprètes furent chargés de l'ordre de Ptolémée, dans l'île de Rhodes, dans une chambre en particulier ils travaillèrent sans pouvoir communiquer les uns avec les autres; qu'au bout de septante jours, ayant achevé leur travail, ils se réunirent et traductions les uns avec les autres, et les trouva parfaitement conformes, non-seulement quant au sens, mais encore dans la forme des mots. Cette œuvre des personnes qui y ajoutèrent seulement parmi les Juifs, parmi les chrétiens et les Pères d'où l'on concluait que cette œuvre était inspirée; mais saint Jérôme, dans son introduction à l'Apocalypse, dit qu'elle était apocryphe. Aristée, ambassadeur de la Grèce, rapporta au roi de Syrie que les Juifs firent la même œuvre en conférant ensemble.

La traduction grecque de tous les livres du Ancien Testament porte le nom de Septante, il est cependant remarquable que les Septante n'ont pas toujours été la même. La traduction des Septante est évidemment d'une autre époque que celle des Septante. Cette œuvre n'est pas toujours conforme à la version originaire, soit que quelques passages du texte aient été changés, soit qu'actuellement d'une autre manière, les Septante, soit qu'ils aient été trompés quelquefois, soit qu'ils aient été interpolés dans la version; peut-être pour toutes ces raisons. Ses défauts, si elle en a, ne sont ni la foi ni les mœurs, et cela prouve qu'elle ait été déclarée authentique par l'Eglise. Les apôtres ont continué en lui empruntant leurs expressions; les Pères de l'Eglise l'avaient en grande faveur; ils en faisaient un grand usage; plusieurs préféraient au texte hébreu la version grecque n'en emploie pas d'autre. C'est dans cette version que l'on a puisé la première connaissance de l'histoire, et des prophéties concer-

nant le Messie; elle a ainsi préparé les voies à l'Evangile; en effet, nous voyons que les apôtres, dans leurs discours et dans leurs écrits, parlent aux Juifs hellénistes et aux païens comme à des gens qui avaient déjà connaissance des Ecritures. Presque toutes les versions anciennes, en usage dans les différentes communions orientales et occidentales, ont été faites sur la traduction des Septante; c'est ce qui est arrivé pour l'arabe, l'éthiopien, le copte, l'arménien, la version italique, le slavon, etc. Le syriaque est peut-être la seule version faite sur l'hébreu.

SEPTEMATRUS. Les Romains appelaient ainsi les sept jours de fête consacrés à Minerve, ou aux autres déesses.

SEPTENVIRS, collège de sept prêtres chargés, chez les Romains, de présider aux banquets offerts en l'honneur des dieux. Voy. EPULONS.

SEPTÉRIES, fête que les habitants de Delphes instituèrent en mémoire de la victoire remportée par Apollon sur le serpent Python. Elle se renouvelait chaque année, avec des cérémonies singulières. On construisait une cabane de feuillages dans la nef du temple d'Apollon, à laquelle, en grand silence, on donnait assaut par la porte; après quoi, un jeune garçon, qui avait son père et sa mère, y était conduit pour mettre le feu à la cabane avec une torche ardente. La porte était renversée par terre, et après cela tout le monde s'enfuyait par les portes du temple. Le jeune garçon était obligé de quitter le pays, et d'aller en servitude errer dans divers endroits. Il se rendait ensuite à la vallée de Tempé, où on le purifiait par quantité de cérémonies.

SEPTIMONTIUM, jour de fête, que les Romains instituèrent après avoir renfermé dans la ville la septième montagne; on la célébrait à Rome, sur la fin de décembre, par des sacrifices offerts sur les sept monts, savoir sur le Palatin, le Vélia, le Fagatal, le Subure, le Cermalus, l'Oppius et le Cespian. Ce jour était de bon augure pour les Romains, qui s'envoyaient mutuellement des présents. On accourait à Rome de tous les endroits de l'Italie pour cette fête, qui était célébrée à la manière des gens de la campagne.

SEPTUAGÉSIME, c'est-à-dire *soixante-dixième*. L'Eglise catholique appelle ainsi le neuvième dimanche avant Pâques, parce qu'il précède de soixante-dix jours cette grande solennité. Une fois ce dimanche arrivé, l'Eglise se considère comme étant entrée dans un temps de deuil, de pénitence et de préparation au carême. Elle prend des ornements lugubres, cesse le chant de l'*alleluia*, et les autres chants de joie et de triomphe; et elle retrace dans son office l'histoire de la chute de l'homme.

SÉPULCRE (saint). On appelle ainsi le tombeau de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur le mont du Calvaire. Voy. CALVAIRE, JÉRUSALEM, PÈLERINAGE, II^e 3.

CHANOINES DU SAINT-SÉPULCRE, ordre religieux, qui fut supprimé en 1459, par le pape Pie II. Cependant il en reste encore

quelques maisons en Pologne et en Sicile.

Il y a aussi des CHANOINES RÉGULIERS DU SAINT-SÉPULCRE en Espagne et en Allemagne.

CHEVALIERS DU SAINT-SÉPULCRE, ordre militaire de la Palestine. Les Sarrasins, maîtres de Jérusalem, avaient laissé la garde du Saint-Sépulcre à des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Mais cette ville ayant été, dans la suite, prise par les chrétiens, Godefroy de Bouillon procura de grands avantages à ces chanoines, et choisit leur église pour y être enterré, lui et ses successeurs. Beaudouin créa hommes d'armes ces gardiens du Saint-Sépulcre, et leur ordonna de porter suspendue au cou, et brodée sur leurs habits, une croix potencée d'or, et cantonnée de quatre croisettes de même; il les soumit à la juridiction du patriarche de Jérusalem, avec pouvoir de faire des chevaliers, qui devaient vivre en commun et ne posséder rien en propre. Les Sarrasins ayant repris Jérusalem, les chevaliers se retirèrent à Ptolémaïde, et de là à Pérouse en Italie. En 1484, le pape Innocent VIII unit cet ordre à celui de Saint-Jean de Jérusalem; mais cette union ne dura pas longtemps. Alexandre VI, en 1496, transporta au saint-siège le pouvoir de conférer cet ordre; et les papes suivants ont fait part de cette faculté aux gardiens du Saint-Sépulcre, afin de recevoir chevaliers les pèlerins qui vont visiter les saints lieux.

SÉPULTURE, action d'ensevelir les morts et de leur rendre les derniers devoirs. Les anciens ont mis en pratique différentes sortes de sépultures. Les uns enterraient les corps, ce qui paraît être l'usage le plus ancien et le plus naturel. La coutume de les brûler s'introduisit ensuite dans plusieurs nations. Les Egyptiens et quelques autres peuples les embaumaient et les renfermaient dans des cercueils de pierre ou de bois.

1° Les devoirs de la sépulture ont toujours été en usage chez toutes les nations de la terre, comme étant inspirés par la nature; mais chaque peuple s'est prescrit des cérémonies particulières, presque toutes fondées sur les idées qu'ils avaient de la vie future. Ainsi les païens regardaient la sépulture des morts comme une chose nécessaire pour que les âmes fussent admises dans le séjour des bienheureux, et prétendaient que ceux dont les corps étaient privés de ce dernier devoir, erraient quelque temps sur les bords du Styx avant de pouvoir passer. C'est pour cela que, lorsqu'ils trouvaient un corps, ils ne manquaient pas de l'enterrer, et que la crainte qu'ils avaient eux-mêmes d'être privés de la sépulture, les portait à se faire des tombeaux pendant leur vie. Sénèque appelle ce devoir, de donner la sépulture aux morts, un droit non écrit, mais plus fort que tous les droits écrits. Aussi les anciens regardaient-ils comme le comble de l'infamie d'être privés de la sépulture; et les Romains ne la refusaient qu'aux criminels de lèse-majesté, pour donner plus d'horreur du crime, par la crainte de la punition, à ceux qui étaient mis en croix, supplice des scélérats les plus vils, et aux suicidés; hors ces cas,

les funérailles étaient pour eux un rite sacré, et peu de peuples si religieux et plus exacts à rendre les devoirs à leurs parents et à leurs FÉNÉRAILES.

2° L'action de donner la sépulture aux morts a été mise par l'Eglise au nombre des sept œuvres de miséricorde temporelle.

SÉQUENCE. Dès les temps les plus anciens, l'*Alleluia* qui se chante avant l'Evangile, se prolonge sur une longue suite de notes affectées à chaque syllabe. Cette *séquence* ou suite sans paroles a sa raison mystérieuse; elle représente l'*alleluia* éternel que nous appelés à chanter durant l'éternité l'impuissance de l'âme à louer son créateur. Mais, plus tard, on s'adapta des paroles à ce chant; et furent conséquemment nommées. Enfin on en vint à composer des *sequences* beaucoup trop longs pour les notes; il devint alors nécessaire d'adapter pour eux des chants spéciaux sur un autre mode que celui de l'*alleluia*. Telle est l'origine des *sequences*, plus communément appelées *Prophéties*, que, la plupart du temps, elles sont composées en vers léonins ou prose rimée.

SERA, de *serere*, ensementer, d'où l'on a tiré le mot *sermon*, qui présidait aux semailles.

SERAKIS, religieux musulman, d'où l'on a tiré le mot *Serapis*.

SÉRAPHIN, ange de la première hiérarchie des esprits célestes. Leur nombre est six, au pluriel *Séraphim*, vient du verbe *Saraph*, brûler; espèce de serpents brûlants s'appellent *Saraph*. Le mot *Séraphim* signifie *anges brûlants* ou *ardents*. Cependant on préfère tirer leur nom d'un arabe qui signifie *noble, élevé*, et nous nous rangeons de son avis; car la Bible ne fait allusion à cette faculté brûlante. Isaïe nous les rangea autour du trône de Dieu. Chacun six ailes, deux desquelles servaient à se voiler la face, deux à couvrir leurs pieds, et les deux autres à se tenir étendus l'un à l'autre, en disant saint, saint, est Jéhova Sabaoth! la terre est remplie de sa gloire.

SÉRAPIS, dieu égyptien, qu'on a quelquefois pour Jupiter et pour Zeus. Sérapis se trouve souvent sur des monuments. On le voit avec trois noms de Jupiter, du Soleil et de la Lune. On le prenait encore pour Pluton; cela qu'il est quelquefois représenté par Cerbère. Le culte de ce dieu a été porté en Egypte par les Grecs. Les anciens monuments purement égyptiens, comme la table isiaque, qui compare la théogonie des Egyptiens, ne donnent aucune figure de Sérapis; on n'y voit pas la moindre trace. Voici ce que l'abbé Augustin rapporte, d'après Varron, de ce dieu : « En ce temps-là, dit-il, au temps des patriarches Ja-

ois, roi des Argiens, aborda avec une flotte; il y mourut, et fut le grand dieu des Egyptiens, sous le nom de Sérapis. On l'appela ainsi après le lieu d'Apis, qui était son véritable tombeau que nous appelons sarcophage s'appelle en grec *sôros*; on l'honora dans le tombeau avant d'y bâtir un temple, de *sôros* et on fit d'abord *Sôrapis*, et par le changement d'une lettre, on l'appela *Sérapis*. » Il paraît avoir été honoré dans le Pont, l'Asie Mineure, longtemps; son culte eût été porté en Egypte. Soter, fils de Lagus, qui prit le titre de roi d'Egypte, vers l'an 306 avant Jésus-Christ, na de plusieurs temples magnifiques d'Alexandrie qu'il avait choisies capitales de son royaume. Entre ces temples il y en avait un tout éclatant d'or et de pourpre; le roi était en suspens à quel dieu il le dédier, un génie d'une taille gigantesque, et d'une taille au-dessus du naturel, lui apparut en songe, lui commanda de faire venir sa statue du Pont, et de l'élever dans les airs, environné de nuages. Ptolémée raconta sa vision à ce savant Athénien, de la race des Stoïciens, dit au roi que, près de la ville du Pont, était un vieux temple dédié à Jupiter-Pluton, dont la statue était en très-grande vénération parmi les habitants de la contrée. Sur cet avis, Ptolémée envoya Timothée en ambassade à Scyros, roi de Sinope, pour le prier, en son nom, de riches présents, de vouloir bien faire don de ce dieu. Scyrodorothée, à bord de grandes difficultés, et restant plusieurs années à sa cour le plus longtemps possible, en l'amusant de belles promesses. Au bout de trois ans, le dieu, dit-on, apparut de lui-même, et se rendit de son propre vaisseau de l'ambassadeur qui, à la voile, arriva en trois jours à Sinope, le 38^e année du règne de Ptolémée. La divinité y fut reçue avec toutes les honneurs possibles de vénération. Le roi fit graver en elle le portrait même du dieu qui lui était apparu, et qui vit que le même temps l'image d'Apis, dieu d'Egypte, la fit placer à l'instant dans le temple qu'il lui avait destiné. Ce temple était dans le quartier de Rhacotis, près des murs de la ville, et à l'endroit où il y avait eu autrefois une chapelle dédiée à Osiris et à Isis. Cette statue était accompagnée de la tête du dragon, les prêtres jugèrent que c'était le même qu'Osiris, roi de l'Egypte, ou Osiris sous la forme d'un serpent, peu à peu le peuple s'accoutuma à lui un dieu distinct et particulièrement honoré sous le nom de Sérapis. Il paraît encore en Egypte plusieurs temples consacrés à ce dieu, ou plutôt, sous le nom de Sérapis; le plus ancien était à Canope, et le plus ancien des temples. Il n'était pas permis aux étran-

gers d'entrer dans celui-ci; les prêtres eux-mêmes n'avaient ce droit qu'après avoir enterré le bœuf Apis. Dans celui de Canope, il y avait à l'orient une petite fenêtre par où entrait à certains jours un rayon du soleil qui allait donner sur la bouche du dieu. En même temps, on apportait un simulacre de cet astre, qui était de fer, et qui attiré, dit-on, par un aimant caché dans la voûte, s'élevait vers Sérapis, comme pour saluer ce dieu.

Le symbole ordinaire de Sérapis est une espèce de panier ou de boisseau, appelé en latin *calathus*, qu'il porte sur la tête, pour signifier l'abondance que ce dieu, pris pour le soleil, apporte à tous les hommes. On représente Sérapis barbu, et au boisseau près, il a partout presque la même forme que Jupiter; aussi est-il pris souvent pour ce dieu dans les inscriptions. Lorsqu'il est Pluton ou Osiris aux enfers, il tient à la main une pique ou un sceptre, et il a à ses pieds le Cerbère, chien à trois têtes. A Antéopole, on le représentait avec le *modius* sur la tête, une haste à la main droite, et sur la gauche un crocodile. Une médaille d'Alexandrie a d'un côté une tête avec un boisseau ou une corbeille, et l'inscription, *Au saint dieu Sérapis*; de l'autre elle représente un vieillard portant sur la tête un boisseau, tenant d'une main une branche de jonc appelé *sari* en égyptien, et de l'autre une corne d'abondance. Quelquefois il avait la main droite appuyée sur la tête d'un serpent entortillé autour d'un animal à trois têtes, une de lion au milieu, une de chien à droite, et une de chakal à gauche. Son corps est enveloppé de longs tissus en forme de gaine ou de robe collante.

L'emblème du serpent contribua sans doute à le faire confondre avec Esculape par les Grecs, qui le considéraient comme un des dieux de la santé. En effet, on cite de lui plusieurs guérisons miraculeuses. Un nommé Chryserme, qui avait bu du sang de taureau, et qui était près de mourir, fut guéri par Sérapis. Batylis de Crète, phthisique, et aux portes de la mort, reçut ordre de Sérapis de manger de la chair d'âne; il le fit, et se trouva bientôt hors de danger. D'autres relations de cette nature semblent prouver que Sérapis était ordinairement invoqué pour la santé et particulièrement dans les maladies aiguës. Marc Aurèle, tourmenté d'un mal qui le conduisait au tombeau, fit un voyage à Périnthe, ville de Thrace, où Sérapis avait un temple célèbre, et il y recouvra la santé. Cet événement est rappelé sur une médaille frappée par les Périnthiens, où l'on voit la tête de l'empereur, et sur le revers, celle de Sérapis. Ce fut aussi pour lui demander la santé de son fils Apellide, que la fille de Crisias dédia à ce dieu, dans le temple qu'il avait à Canope, une lampe curieuse, où l'ouvrier avait placé autant de lumignons que l'année contient de jours. Athénée nous apprend que cette lampe fut ensuite transportée dans le temple de Jupiter. Dionysius, à Tarente. Il n'est donc pas

étonnant que les temples de ce dieu fussent le but de pèlerinages fort suivis. « Vers le temps de certaines fêtes, dit Strabon, on ne saurait croire la multitude de gens qui descendent sur un canal d'Alexandrie à Canope, où est le temple. Jour et nuit, ce ne sont que bateaux pleins d'hommes et de femmes qui chantent et qui dansent avec toute la liberté imaginable. A Canope, il y a sur le canal une infinité d'hôtelleries qui servent à retirer ces voyageurs, et à favoriser leurs divertissements. »

Ce temple de Sérapis fut détruit par l'ordre de l'empereur Théodose, vers l'an 392; on découvrit alors toutes les fourberies des prêtres de ce dieu, qui avaient pratiqué un grand nombre de chemins couverts et disposé une infinité de machines pour tromper les peuples par la vue des faux prodiges qu'ils faisaient paraître de temps en temps. Le sophiste Eunapius, qui était païen, vit avec un grand regret la ruine de ce temple fameux, car ce fut pour lui l'occasion d'exhaler sa bile avec beaucoup d'acrimonie. Il dit que des gens tout à fait étrangers à l'art de la guerre, se trouvèrent pourtant fort vaillants contre les pierres de ce temple, et principalement contre les riches offrandes dont il était plein; que dans le même lieu, on logea des moines, gens infâmes et inutiles, qui, pourvu qu'ils eussent un habit noir et malpropre, prenaient une autorité tyrannique sur l'esprit des peuples; et que ces moines, au lieu des dieux, que l'on voyait par les lumières de la raison, donnaient à adorer des têtes de brigands punis pour leurs crimes, qu'on avait salées pour les conserver. C'est ainsi qu'il traitait les moines et les reliques.

Il paraît que Sérapis avait un oracle fameux à Babylone, où il rendait ses réponses en songe. Pendant la dernière maladie d'Alexandre, les principaux chefs de son armée allèrent passer une nuit dans le temple de Sérapis pour consulter la divinité, et savoir d'elle s'il serait plus avantageux de transporter Alexandre dans le temple; il leur fut répondu en songe qu'il valait mieux ne le point transporter. Alexandre mourut peu de temps après.

Les Grecs et les Romains honorèrent aussi Sérapis, et lui consacrèrent des temples. Il y en avait à Athènes et dans plusieurs villes de la Grèce. Les Romains lui en élevèrent un dans le cirque de Flaminius, et instituèrent des fêtes en son honneur. Une multitude presque innombrable fréquentait le temple de ce dieu; des jeunes gens, entre autres, y couraient en foule pour obtenir de lui, comme une faveur signalée, qu'il leur fit trouver des personnes faciles qui eussent la complaisance de se livrer à leurs passions. Un nombre presque infini de malades et d'infirmités allaient lui demander leur guérison, ou plutôt se persuader qu'ils l'avaient reçue. Enfin, les maux qu'occasionna le culte de Sérapis obligèrent le sénat de l'abolir dans Rome. On dit qu'à la porte des temples de ce dieu, il y avait une figure

d'homme qui mettait le doigt sur comme pour recommander le s explique cette coutume par une en Egypte, qui défendait, sous vie, de dire que Sérapis avait été mortel.

SERGÉ-EDNÉ, divinité laponne dieu Radien. On lui attribuait la des âmes des hommes et des anir

SERGOUIER, rocher qui se dessus de Yakoutsck en Sibérie. Le le révèrent comme une divinité, buent le pouvoir d'envoyer des tueux, et lui font des offrandes sa bienveillance.

SERIMNER, sanglier de la scandinave. Audhrimer, cuisinier halla, en fait cuire la chair dans appelée Eldhrimer. Cette chair, nourriture de tous les héros tués qui, depuis le commencement de se rendent au palais d'Odin. Chaque cuit et on le sert, et chaque jour vient entier. Il est à observer que cet animal, aussi bien que celui était autrefois le mets favori de nations du Nord. Les anciens Français faisaient pas moins de cas.

SERMENT, acte par lequel on jure moins de la vérité d'une affirmation ou une chose sacrée, ou un objet et universellement respecté.

1° « Les Israélites, dit l'abbé étaient fort religieux à observer les serments. Josué garda la promesse faite aux Gabaonites, quoiqu'elle sur une tromperie manifeste, pour leur avoir juré au nom du Seigneur de ne pas vouloir faire mourir son fils Jonathas, quoique Jonathas n'eût par ignorance. On en voit encore d'autres exemples. Ils tenaient très-sérieusement les promesses si solennelles, et ne se donnaient aucune liberté de les interpréter à leur gré. L'acte de religion que de jurer au Seigneur, puis que ce serment distinguait les Israélites de ceux qui juraient au nom des dieux; ce qu'il faut entendre de légitimes et nécessaires, comme on le voit en justice. »

La formule de serment la plus commune chez les Juifs, était *חַי וְקַי* *Khai*, répond à *vive Dieu !* ou aussi *עוֹלָם* *est vivant*. Ils juraient aussi par le roi, du prince, ou de la personne à laquelle ils faisaient un serment, comme nous voyons dans l'Écriture sainte. Mais le serment devait être suivi d'une invocation, cette imprécation était souvent le silence, et la phrase demeurait silencieuse comme nous en voyons de fréquentes dans la Bible. Urie jure à David : « L'Éternel n'entrera pas dans sa maison, tant que ses compagnons d'armes campent en ces termes : « Par votre vie, et de votre âme, si je fais une chose de bien... » Isaïe introduit le Seigneur jurant un serment de la même man

seigneur des armées se fit entendre illes : Si cette iniquité vous est jusqu'à votre mort..... dit le Seigneur des armées. »

Les modernes jurèrent par le temple tel, nous en voyons des exemples en Égypte; par le culte de Dieu ou par le ciel, le soleil, la terre; par les tables de la loi de Moïse et par le Décalogue, par la couronne du roi, par la vieillesse, par leur propre tête, etc. Les Égyptiens distinguent quatre sortes de serment : le serment de témoignage, le serment de dépôt, le serment vain et téméraire, le faux serment. Malheureusement il y a eu parmi les Juifs un préjugé, le serment, pour avoir toute sa valeur obliger en conscience, doit être un serment coréligionnaire. Et s'il s'agit d'un serment juridique, il doit être fait en l'un ou l'autre d'un rabbin ou d'un juge de leur loi, il a l'autorité pour le recevoir, et les cérémonies toutes particulières; quelquefois, dans les tribunaux chrétiens, quand il s'agit de recevoir le serment avant sa déposition, il faut faire appeler un rabbin, devant lequel le témoin prononce son serment, avec des paroles horribles contre lui-même si le serment était faux. Depuis plusieurs siècles, pendant les Juifs d'Alsace demandent le serment *more judaico* soit aboli; il faut auparavant que l'esprit de la loi israélite fût éclairé, et que tous les membres de cette communauté comprissent que la sainteté du serment est, quelle que soit la personne devant laquelle il est prêté.

Certain que dans l'Évangile, Jésus-Christ improuve totalement le serment, dans saint Matthieu : « Vous ne jurez qu'il a été dit aux anciens : Tu ne jureras pas, mais tu rendras tes serments; pour moi je vous dis de ne rien jurer du tout, ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu, ni par la terre, parce que c'est l'escalieu de ses pieds, ni par Jérusalem, parce qu'elle est la cité du Seigneur, tu ne jureras pas non plus par ta tête, que tu ne peux en rendre un seul cheveu blanc ou noir; mais que votre discours soit : Oui, oui; non, non; car ce qui vient du méchant. » En effet, la perfection; les chrétiens devraient être éloignés du mensonge et de la fausseté, que leur affirmation ou leur négation fût digne de foi que les serments fussent invariables. Malheureusement, dans l'état de la société, cette perfection est impossible; c'est pourquoi l'Eglise, qui prête des oracles de son divin Seigneur, considérant qu'au milieu des erreurs et des mensonges de tout genre auxquels sont exposés les hommes ont généralement décidé quelque respect pour les serments, a décidé prudemment qu'il ne fallait pas à la rigueur cette prohibition chrétienne, que le Sauveur s'était ex-

primé de la sorte pour en inspirer un saint respect; qu'il ne fallait pas plus prendre ces paroles à la lettre que ces autres : *Si votre main ou votre pied vous est un sujet de scandale, coupez-le et jetez-le loin de vous*; qu'enfin on pouvait en certaines occasions prêter des serments, pourvu que ce fût avec nécessité, avec discrétion et avec sincérité. Il y a cependant des chrétiens qui ont pris cette défense dans toute sa rigueur; les Quakers se sont fait une loi de ne jamais prêter serment, pas même devant les tribunaux; c'est pourquoi dans les pays où leur culte est reconnu, on se contente, en cette occasion solennelle, de leur simple affirmation.

3° Chez les païens, Jupiter présidait aux serments, ce qui lui avait fait donner le surnom de *Jupiter aux serments*, Ζεύς ὅρκιος. Un des serments les plus ordinaires était : *Par Jupiter pierre*. A Olympie, on voyait ce dieu, tenant la foudre en main, prêt à la lancer contre ceux qui violeraient leurs serments. L'usage le plus ancien et le plus simple était de lever la main. Pour y donner une plus grande force, on établit qu'il aurait lieu dans les temples, et l'on obligea ceux qui le faisaient à tenir un coin des autels. La religion du serment était très-respectée chez les anciens : ceux qui la violaient étaient regardés comme des impies, et l'infamie, la mort même, était la peine prononcée contre eux.

La formule du serment la plus ordinaire chez les Grecs paraît avoir été *Nā Aia* ou *Mā Aia*, par Jupiter! Les Romains employaient surtout les noms d'Hercule, de Castor et de Pollux, sous ces formes : *Me Hercle! Ecas-tor! Adepot!* Suétone nous apprend que sous Jules César ils commencèrent à jurer par le salut et par le génie des empereurs; depuis longtemps déjà, ils avaient coutume de jurer par le génie les uns des autres. On sait que Caligula, ce grand contempteur de tout ce qui était saint, voulut les faire jurer par le salut et la fortune de son cheval.

4° Les Scythes juraient par l'air, par le trône du roi, par le cimetière ou l'épée; ils juraient encore par les peaux ou sur les peaux des animaux sacrifiés. Les serments se faisaient avec certaines cérémonies; par exemple, lorsque deux personnes se juraient une amitié éternelle, elles se faisaient des incisions aux doigts; le sang qui en coulait était reçu dans une tasse; les parties contractantes y trempaient la pointe de leurs épées, et en buvaient ensuite l'une et l'autre. Dès lors, leur amitié était inviolable, et rien ne pouvait rompre leur engagement.

5° Les Musulmans sont en général fidèles à leurs serments; mais l'usage habituel où ils sont de proférer souvent le nom de Dieu, fait qu'ils ne parlent jamais sans prendre, pour ainsi dire, le Seigneur à témoin de ce qu'ils avancent. Ils articulent alors le mot *v'Allah*, qui est une sorte de serment. Lorsqu'ils affirment une chose, ils ajoutent le mot *b'Allah*, et souvent celui de *t'Allah*, comme s'ils voulaient décliner le nom de Dieu avec toutes les lettres de l'alphabet. Ils

ont encore l'habitude de jurer sur leur foi, sur leur religion, sur la sainteté du Coran, sur leur âme, sur leur vie, sur leur tête, comme sur celle de leurs enfants et de ce qu'ils ont de plus cher au monde. Plusieurs jurent encore sur l'âme de leurs ancêtres; c'est le serment ordinaire des souverains, soit qu'ils sanctionnent des traités et des alliances, soit qu'ils proclament des édits sévères contre les infracteurs des lois et les perturbateurs du repos public. Mais, d'après la loi musulmane, le serment, pour être valide, doit être fait au nom de Dieu ou de l'un de ses attributs essentiels, tels que sa grandeur, sa gloire, sa puissance, sa justice, sa clémence, sa miséricorde, etc. Ainsi formulé, le serment est obligatoire, et sa violation est un péché qui soumet le parjure à une peine expiatoire. Cette peine consiste, au gré du fidèle, ou dans l'affranchissement d'un esclave, ou dans la nourriture de dix pauvres une fois seulement, ou dans le sacrifice d'une somme nécessaire pour les vêtir. En cas d'impossibilité de remplir une de ces trois obligations, le parjure doit expier sa faute par un jeûne de trois jours de suite.

6° Les Hindous jurent par ce qu'ils ont de plus sacré dans la religion, comme par la vache. Quelques-uns, mettant la main sur cet animal, confirment la véraité de leur serment, en disant : « Puissé-je me trouver réduit à manger de la chair de cet animal sacré, si jamais je deviens parjure ! » D'autres se jettent mutuellement des cendres sur la tête en signe d'engagement irrévocable. Le serment le plus inviolable et le plus respecté est lorsqu'on jure par les eaux du Gange. Mais un exemple terrible que nous citons à l'article SATI, ne prouve pas en faveur de la religion des Hindous à tenir leurs serments les plus révéérés.

7° Dans l'île de Ceylan, les serments solennels se font ordinairement dans les temples, à la face des dieux. Les insulaires, dans leurs conversations, mêlent, comme plusieurs peuples d'Asie et d'Europe, des formules de serment, où l'habitude a plus de part que la bonne foi. Ils jurent par leurs père et mère et par leurs enfants, serment fort ordinaire aux anciens. Ils jurent aussi quelquefois par leurs yeux et plus souvent par leur divinité. Lorsque les preuves ne sont pas suffisantes contre un individu accusé de vol, on l'admet à se purger par le serment; alors l'accusé amène devant le tribunal des juges ses enfants, ou, s'il n'en a pas, quelques-uns de ses plus proches parents; il leur met des pierres sur la tête en proférant cette imprécation : « Puissent mes enfants, ou mes parents, ne vivre qu'autant de jours que je leur mets de pierres sur la tête, si je suis coupable du crime dont on m'accuse ! » Après le serment, dit Ribeyro, les parties sont mises hors de cour, et chacun paye la moitié des frais. On est persuadé que ce serment a tant de force que, si l'on jure **aux**, les enfants ou les parents meurent **le temps** prescrit; et l'on juge par là

de la vérité ou de la fausseté du serment par le voleur.

8° La forme du serment de fidélité, chez les Siamois, à avaler de laquelle les talapoins prononcent des oraisons contre celui qui doit la boire, qu'il vienne à manquer de fidélité, est véritablement verain. Personne n'est dispensé de ce serment de quelque nation et de quelque religion. Pour se jurer une amitié avec un Siamois boivent ensemble de l'eau dans la même tasse; mais quand ils veulent s'engager par un serment fort, ils goûtent du sang l'un de l'autre, comme faisaient autrefois les Scythes.

9° Pendant le cours de la dernière année, le roi du Tonquin choisit un jour malheureux, appelé jour de mort, pour faire prêter ou renouveler le serment de fidélité par ses femmes, ses courtisans et ses officiers. La cérémonie a lieu dans un temple. On égorge un poulet, dont on verse le sang dans un bassin rempli d'eau. Chacun des seigneurs, après avoir bu du sang, boit une gorgée de cette eau pour confirmer son serment.

10° Il en est à peu près de même dans les Moluques; on met de l'eau dans une tasse où l'on jette de l'or, de la poudre et une balle de plomb. On trempe dans cette eau la pointe d'une épée ou d'une flèche, et on donne à boire à ceux qui prêtent le serment. Cette cérémonie est accompagnée de malédictions contre ceux qui jurent fausement.

11° Dans la formule du serment, les Japonais prennent à témoins les kami, et tous ceux des soixante-six provinces de l'empire, les dieux d'Itsou et de ses lieux sacrés, Ten-Sin, Fats-Man, et autres divinités, à en juger par l'expression mulinaire, ont la même autorité que les dieux grecs, que Némésis et Até chez les Grecs. Ils prient que la vengeance soit faite sur celui qui fait le serment et sur s'il lui arrive de se parjurer. Celui qui scelle son serment de son propre sang découvre qu'il soit parjure, il est puni de mort. Il faut, Japonais, répandre le sang qui a servi à confirmer solennellement un faux serment.

12° Les Formosans y mettent beaucoup de façons; la manière de faire serment par deux personnes consiste à rompre ensemble une paille. Ne dirait-on pas que cette formalité est prise de nos vieux serments? Car le proverbe rompre la paille a son origine de la manière ancienne de faire serment par possession d'une chose ou de s'en servir.

13° Nous trouvons un exemple de serment chez les Péguans, dans les relations avec les Portugais. Antiochus jurant une alliance avec le roi de Pegu, écrivit les articles du traité en portugais et en péguan; dans les deux langues portugaise et péguane; après quoi le traité fut publié par le roi, et brûlé ensuite dans un feu de feuilles d'un arbre odoriférant.

les deux mains sur ces cendres, et cette posture tous les articles du cérémonie se fit avec beaucoup de respect ; mais le Portugais, de faire un acte de profanation s'il fit son serment sur l'Evangile, jura sur le traité sur un livre de chaniques.

Chez les anciens Chinois, il était lue, lorsque les princes voulaient traités ou des ligueurs, on commençait un bœuf, un mouton ou une chèvre après avoir signé l'acte, on se bouchait avec le sang de la victime, et le serment devant toute l'assemblée. Le serment est aboli dans des occasions rares, se prête encore quelquefois soldats entre eux, lorsqu'ils jurent, ce qu'ils appellent *frères du sang*. Le P. Martini, le serment d'un magistrat de ville se fait devant une statue du génie tutélaire de la cité. Les Bourriats professent un grand respect pour une montagne située sur les bords du lac Baïkal ; c'est là qu'ils sacrifient souvent et là aussi qu'ils défèrent les serments aux personnes de la véracité desquelles on veut s'assurer. On mène celui qui fait le serment sur le haut de cette montagne, où il prononce son serment à haute voix ; et si on le surprend à trahir, on le tue. On croit que, s'il se parjure, il n'en aura pas vivant.

Les Ostiaks étalent toutes sortes d'armes devant celui qui fait serment, dans la conviction que, s'il jure à faux, une de ces armes l'infailiblement l'instrument de sa mort dans quelques jours après. Ils observent une autre formule : on étend à terre un ours sur laquelle on dépose une épée et un morceau de pain. On dit que ces objets à celui qui doit prêter le serment ; celui-ci le prononce en ajoutant : « Si cet ours me dévore, ce morain m'étouffera, ce couteau me donnera la mort, et cette hache m'abattrà la tête, si je suis infidèle. » Dans les affaires civiles, ils se présentent devant une idole, et prêtent le même serment, avec cette formule, que celui qui jure, coupe de son nez un morceau du nez de l'idole : « Que ce couteau m'abatte le nez si je fais un faux serment. »

Les nègres de Bénin et d'Ardra sur la côte du golfe, jurent par leur souverain ou par quelque objet regardé comme une divinité. Leur serment le plus solennel est le serment des nègres de la Guinée, qui boivent d'un breuvage composé de miel et de diverses drogues. Ils ont une autre coutume quand ils veulent prêter quelque chose : c'est de frapper du pied, la poitrine et les bras de la personne à qui on exige une assurance, en répétant une formule, en battant des mains pendant la terre des pieds.

Chez les nègres de Cabo de Monte sur la côte du golfe, ils égorgent des poules et boivent une partie du sang

de ces animaux, et en donnent à boire à ceux avec qui ils traitent. Puis on fait cuire les poules, on s'en régale de bon accord, et pour achever de cimenter l'union, on se partage les os qu'on garde en témoignage de l'alliance contractée. Si l'on est menacé d'une rupture, celui qui agit de bonne foi envoie les os du poulet à l'autre, pour lui faire voir qu'il manque à ses engagements.

20° Les serments des nègres qui habitent entre Cabo Formoso et Ambozes, ont leur manière de se purger d'une accusation de crime : elle consiste à se faire une coupure dans le bras, et à sucer ensuite le sang de la plaie. Lorsque deux personnes veulent se donner une assurance réciproque de leur fidélité, elles se tirent du sang de quelque partie du corps, en laissant tomber des gouttes dans un trou pratiqué à cet effet dans la terre. Elles prennent ensuite un morceau de cette terre sanglante, qu'elles pétrissent entre leurs mains, et se le donnent mutuellement. L'engagement qu'elles contractent par cette cérémonie est regardé comme sacré.

21° Lorsque les nègres de la Côte-d'or veulent contracter entre eux quelque engagement, ils boivent ensemble d'une certaine liqueur, ce qu'ils appellent *boire fétiche*, et ils disent en même temps : « Que le fétiche me fasse mourir, si je manque à notre convention. » Tous ceux qui participent à l'engagement boivent également de la même liqueur. Si elle passe aisément dans le gosier, c'est un gage de la sincérité de celui qui boit ; mais s'il avait intention de manquer à sa parole, la boisson le ferait enfler tout à coup, ou du moins lui causerait une maladie de langue qui le conduirait au tombeau. La même cérémonie se pratique entre deux nations qui font alliance, et dont l'une s'engage à prix d'argent à donner du secours à l'autre. Les chefs des deux peuples, en buvant la boisson du serment, prononcent une imprécation par laquelle ils consentent à être mis à mort par le fétiche, dans le cas où ils ne prêteraient pas leurs concours à leurs alliés, pour exterminer entièrement l'ennemi. Mais ces sortes d'imprécations ne sont souvent que de vaines paroles sur lesquelles il n'est pas prudent de compter. Plusieurs, après avoir reçu l'argent, s'embarrassent peu de donner le secours promis. Ils pensent que le prêtre, en présence duquel ils contractent l'engagement, peut les exempter de l'obligation qu'ils s'imposent comme il peut les punir, s'ils y manquent. Mais les nègres, devenus sages et méfiant par l'expérience, avant de faire aucun accord, font toujours boire au prêtre la liqueur du serment, et veulent qu'il s'engage par serment à ne jamais dispenser aucune des parties de l'obligation qu'elle contracte ; mais, dans ce cas-là même, le rusé prêtre trouve ordinairement quelque prétexte pour violer son serment.

Ces peuples ont encore une autre manière plus solennelle et plus superstitieuse de prêter leurs serments. Les parties se rendent devant l'idole particulière d'un prêtre

de la nation. Devant cette idole, est un tonneau plein de toutes sortes d'ordures mêlées ensemble, telles que de la terre, du sang, des cheveux, des ossements d'hommes et d'animaux, des plumes, de l'huile. Celui qui doit jurer se place devant l'idole, et l'appelant par son nom, il lui fait le détail de la chose à laquelle il s'engage, et lui demande qu'elle le punisse s'il est parjure. Il tourne ensuite autour du tonneau, et reprenant la même place qu'il avait occupée, il réitère la même formule de serment; après quoi il fait encore un second tour, et répète pour la troisième fois le même serment. Le prêtre lui frotte ensuite la tête, le ventre, les bras et les jambes, avec quelqu'un des ingrédients pris dans le tonneau, qu'il tient ensuite suspendu sur sa tête, et qu'il tourne trois fois. Il lui coupe encore les ongles à un doigt de chaque main et de chaque pied, et un toupet de cheveux. Il jette ensuite ces résidus dans le tonneau, et termine ainsi cette bizarre cérémonie.

22^e Les nègres du Congo gardent religieusement le serment; mais s'il leur arrive de le violer dans la véhémence de la passion, il leur est assez ordinaire d'en faire une espèce de confession à un Ganga, et d'en demander l'absolution. Si le serment violé n'a été prononcé qu'une fois, une simple confession suffit; mais s'il a été répété souvent, il faut bien des façons pour en obtenir l'absolution. Le Ganga réduit en poudre certaines racines, qu'il met dans un creux, et sur lesquelles il prononce diverses imprécations contre celui qui a violé son serment. Ensuite il fait coucher à terre ce parjure pénitent, et lui ordonne de détester sa faute; après quoi, le faisant lever, il lui présente un verre d'eau. Le pénitent le boit, et s'en retourne absous, non sans avoir payé le Ganga. Quelquefois celui-ci frotte la langue du parjure avec des dattes, et accompagne cette action de quelques imprécations.

23^e Quand les Madécasses désèrent le serment, ils font manger du foie de bœuf ou de taureau à celui qui doit le prêter. Dans certains cantons de l'île, on fait des aspersions d'eau sur ceux qui jurent; et ceux-ci croient qu'il leur arriverait un malheur, si après cela, ils manquaient à leur serment. La paix se jure par le foie du taureau. Le jour pris pour la conclure, les deux partis se rendent armés au bord d'une rivière. Chaque partie tue un taureau; et l'on s'envoie de part et d'autre un morceau du foie de l'animal. Ce foie se mange en présence des députés des deux tribus, en prononçant des serments et des imprécations, par lesquelles on consent à périr par la vertu de ce foie, si l'on manque à son engagement. Si l'un des partis contraint l'autre à faire la paix, le vaincu *seul* mange du foie de taureau, en signe de la fidélité qu'il s'engage à garder au vainqueur. Ailleurs, on couche par terre un fusil et une zagaie, en présence des députés des deux tribus ennemies, qui tiennent ensemble un long dialogue, où chacun vante l'honneur de son parti, et consent que la balle

qui est dans le fusil lui entre dans la tête, que le fer de la zagaie lui perce qu'il puisse lui-même devenir chie mangé par les crocodiles en cas d'infidélité de sa part au traité. On passe ensuite sur les armes, et on en baise la moitié.

24^e Lorsque les Akansas et les Apaches de l'Amérique du Nord jurent quelque serment, ils prennent la tête, avec lequel ils frappent sur la poitrine, en rappelant les hauts faits qui les ont entraînés à la guerre, et en promettant d'observer religieusement leur parole. C'est un engagement irrévocable pour eux. Un cacique est reconnu dans cette dignité, qui se tient au poteau et faire le serment de la part de sa nation.

SERMON. 1^{er} Discours prononcé dans les églises chrétiennes, pour les auditeurs des mystères de la vertu morale. Dans l'acception du mot, le sermon diffère du prône, en ceci est la plupart du temps une œuvre familière, qui roule sur un passage de l'Evangile du jour, tandis que le sermon est d'une forme plus étudiée, et d'un point de dogme ou de morale, tiré de l'Ecriture sainte. Le prône se fait à la messe solennelle, après la lecture de l'Evangile, et il est fait ordinairement par le curé ou par les ecclésiastiques attachés à la paroisse; le sermon est prononcé à l'office du soir ou hors des offices, par un prédicateur étranger.

Dans la primitive Eglise, tout ce que l'évêque offrait le saint sacrifice, il avait coutume de faire un sermon au peuple, après la lecture de l'Ecriture sainte. C'est ce qui n'était communément que l'explication de ce qui avait été lu; c'est ce que nous appelons l'Homélie.

« Nos prédicateurs, dit l'abbé de Saint-Pierre, trouvent la plupart des sermons bien éloignés de l'idée de prédication, se sont formés. Ils sont simples, sans affectation, sans division, sans raisonnements subtils, sans érudition curieuse, sans ornements, sans mouvements, la plupart du temps ils sont ennuyeux. Il est vrai que ces saints évêques ne parlaient point être orateurs, ni faisaient de longues harangues. Ils prétendaient parler simplement, comme des pères à leurs enfants, et comme des maîtres à leurs disciples. Ils cherchaient à instruire en expliquant l'Ecriture sainte, la critique et par les recherches comme les grammairiens expliquaient Virgile dans les écoles, la tradition des Pères, par la confirmation de la foi et la correction des mœurs. Ils cherchaient à émouvoir, non pas tant par la force des figures et l'effort de l'imagination, que par la grandeur des vérités qu'ils prêchaient, par l'autorité de leur sainteté personnelle, leur charité. Ils parlaient sur-le-champ, sans préparation, par saint Augustin, qui traitait quelquefois un autre sujet que celui qui était proposé; mais ils ne manquaient

pour recueillir leurs sermons par ses.

portionnaient leur style à la portée auditeurs. Les sermons de saint ont les plus simples de ses ouvrages en est bien plus coupé et plus celui de ses lettres, parce qu'il n'y a pas une petite ville, à des mari-laboureurs, des marchands. Au saint Cyprien, saint Ambroise, qui prêchaient dans de grandes églises avec plus de pompe et avec plus de pompe; mais leurs styles sont différents de leur génie particulier et de leur siècle.

Ces saints ne regardaient ni leur intérêt temporel, leur unique but de convertir; et ils ne croyaient avoir besoin d'aucun changement de style. Ainsi saint Augustin entreprit l'habitude de faire, aux fêtes des mariages publics, qui dégénéraient de temps en temps quelque changement de style. L'abolit, en montrant au peuple les crimes de l'Écriture qui condamnaient de bouche, et les exhortant à, pendant deux jours de suite, qu'il les eût persuadés. Aussi la sagesse, comme il le dit lui-même, elle qui excite des acclamations, qui impose silence et tire des larmes, point à craindre qu'en une église on enseignât des doctrines fausses, puisqu'il n'y avait point d'autre ministre d'autre docteur que l'évêque, et qu'il avait choisi, et qui ne parlait son ordre, et d'ordinaire en sa

le sermon, l'église était ouverte à tout le monde, même aux infidèles; d'où les Pères y gardaient exactement les mystères, pour n'en point parler mystérieusement par énigmes: de là vient qu'il y a souvent dans leurs sermons des passages adressés aux païens pour les attirer. Durant les lectures et les instructions, l'assemblée était assise par ordre, les hommes à gauche, les femmes de l'autre; et, quand elles étaient séparées, elles montaient aux tribunes, s'il y en avait. Les personnes étaient au premier rang. Les personnes se tenaient devant eux les petits enfants, on les menait à l'église, pourvu qu'ils fussent baptisés. Les jeunes gens debout, quand les places étaient pleines, il y avait des diacres continuellement à faire observer cet ordre, et à empêcher que chacun fût attentif, à ne pas s'endormir, à ne pas sommeiller, rire, parler à son voisin, à faire quelque signe à un autre; à procurer partout le silence et la sainteté. En Afrique, le peuple écoutait des instructions, au rapport de saint Augustin, qui toutefois approuve l'usage de l'assemblée des églises, qu'il nomme l'assemblée, où les auditeurs étaient assis. »

À l'époque présente, afin que le prédicateur soit vu et entendu plus aisément

de tout le monde, il monte dans une chaire élevée, construite pour cet usage dans chaque église. Après l'exorde de son discours, il se met à genoux avec tous les auditeurs, et récite l'*Ave Maria*, pour implorer la protection de la sainte Vierge. Le lendemain saint, il substitue à l'*Ave Maria* une prière à la croix. Les sermons se font ordinairement les dimanches et les fêtes, avant ou après les vêpres; mais ils sont beaucoup plus fréquents pendant l'avent et le carême.

2° Le ministère de la prédication forme la partie la plus importante du culte protestant. On ne se réunit guère au temple que pour entendre un sermon; excepté chez les Anglicans, qui ont conservé plus de formes liturgiques de prières et de cérémonies. Les sermons sont le grand objet de la dévotion calviniste et presbytérienne, peut-être parce que cette sorte de dévotion est moins difficile et moins gênante que toute autre, et pour le prédicateur et pour l'auditeur. Elle attire au premier une réputation d'apôtre, et flatte agréablement sa vanité; et le second s' imagine avoir acquis un grand mérite devant Dieu, et être profondément versé dans la religion, parce qu'il a entendu deux ou trois sermons dans une semaine. Quelques Anglicans pensent même, non sans raison, que les sermons ruinent chez les presbytériens tout le mérite des catéchismes, et usurpent l'autorité que l'instruction devrait avoir dans l'église.

Les fonctions de prédicateur sont confiées chez les Protestants, à ceux qui ont reçu l'imposition des mains, ou qui ont été élus ministres. Néanmoins il y a parmi eux quelques communions, les Quakers, entre autres, où le ministère de la parole appartient à quiconque se sent l'inspiration ou la volonté de parler. C'est chez eux surtout que la liturgie consiste entièrement et uniquement dans la parole. Lorsqu'ils sont réunis, chacun demeure assis dans le plus profond silence, le chapeau sur la tête, et plongé dans une rêverie plus ou moins profonde, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, soit homme, soit femme, ait ressenti l'inspiration. Celui-ci se lève alors, quelquefois avec beaucoup de tranquillité et d'un air rassuré, d'autres fois avec impétuosité, comme s'il était entraîné par une force invincible. Ces différents mouvements passent pour des impressions de l'esprit, qui dicte souvent au *prêcheur* ou à la *prêcheuse* des sermons de deux ou trois heures, après un silence morne, qui a comme endormi l'assemblée de ces enthousiastes, pendant un long espace de temps. Les Quakers disent que, dans cette léthargie spirituelle, ils sont concentrés en eux-mêmes, et absorbés dans une méditation par laquelle l'esprit se prépare les voies qui le conduisent au cœur des fidèles. Mais l'esprit ne dicte pas toujours des sermons ou des exhortations: quelquefois il inspire des prières à l'orateur, d'autrefois il le porte à psalmodier. Pendant le discours, la prière ou l'exhortation du fidèle que l'esprit a saisi, les autres se recueillent, s'examinent, soupirent, se

fout des applications de ce qu'ils entendent, s'agitent aussi dans le combat intérieur de l'esprit contre les passions, et dans les efforts que Satan, à ce qu'ils disent, ne fait que trop souvent pour se maintenir en eux. C'est durant ces agitations et ces combats, qu'il prend un tremblement au fidèle; il est même arrivé que le tremblement a été si universel dans l'assemblée, qu'on aurait dit qu'il se faisait un tremblement de terre dans le lieu où ils se trouvaient réunis. Il arrive encore, et même plus d'une fois, que l'assemblée se sépare sans que personne y ait prêché ni exhorté : mais enfin, disent-ils, on n'en prie pas moins intérieurement.

3° Chez les Juifs modernes, le ministère de la prédication n'est pas attaché au sacerdoce ; mais celui qui a intention de prêcher doit être agréé par le consistoire. Lorsqu'il doit le faire, toute l'assemblée s'assied en silence ; alors se couvrant de son *taletch*, ou même sans *taletch*, il s'appuie sur le pupitre, et débute par un verset de la lecture que l'on a faite, qu'il accompagne d'une sentence des anciens docteurs. Puis il développe ces textes et en fait le sujet de son discours, qui est toujours prononcé dans la langue vulgaire. On ne prêche ordinairement que le jour du sabbat et les grandes fêtes. Les autres jours, on ne fait dans la synagogue aucun discours public, si ce n'est l'oraison funèbre de quelque illustre chef de famille.

4° Les Musulmans ont des prédicateurs, appelé *scheikhs*, qui sont obligés de prêcher tous les vendredis, après l'office solennel de midi. Peu de ces ministres prononcent ces discours de mémoire ; ils prêchent ordinairement sur le dogme, le culte et la morale, ils ne touchent que rarement les points de controverse. Les plus ardents et les plus zélés de ces *scheikhs*, dans l'empire ottoman, se permettent aussi d'exposer dans leurs sermons les devoirs des ministres, des magistrats, des chefs de la nation, du sultan même. Ils s'élèvent contre le vice, le luxe et la corruption des mœurs. Ils frondent sans ménagement, et le plus souvent avec impunité, l'injustice, la vénalité, l'oppression, la conduite des tyrans qui foulent aux pieds la loi, la religion et les peuples. Les sultans assistent quelquefois à ces sermons ; ils sont même dans l'usage de gratifier alors le prédicateur de vingt, trente ou quarante ducats, qu'on lui remet en cérémonie au moment qu'il descend de la chaire. Ces prédicateurs ne se permettent jamais aucun geste dans leurs discours, et cela pour ne pas imiter les chrétiens. A Constantinople et dans les grandes villes, outre les sermons du vendredi, il en est d'extraordinaires prononcés les autres jours de la semaine, après les prières de midi ou de l'après-midi ; ainsi, il y a des mosquées qui ont quatre, huit, dix, et jusqu'à quatorze sermons par semaine ; et qui est déterminé suivant les fondations.

5° La prédication et les sermons sont en honneur chez les Bouddhistes. Dans le royaume de Siam, les talapoins prêchent le

lendemain de la nouvelle et de lune ; de plus, ils prêchent deux jours, depuis que les eaux commencent à grossir, jusque vers la fin de l'été. Le prédicateur est assis, les jarretières, dans un fauteuil élevé, et le remplissent cet office à tour de rôle. Le texte du sermon est toujours pris dans les sentences de Sommona Kodom. Le monde est assemblé, le prédicateur s'exprime avec modestie et gravité, les sermons, et sans faire aucun geste. Il ensuite les mystères du bouddhisme, il tire aussi quelque morale pour l'instruction de son auditoire. Le peuple écoute avec beaucoup d'humilité, et les hommes, les femmes d'un côté, les enfants de l'autre. Après le texte, l'assemblée se lève, et levant les mains au ciel et la tête : *Parole de Phra ! vérité tout* Le sermon du prédicateur est suivi de quelques questions adressées aux auditeurs, et ces aumônes sont d'une valeur considérable. Ceux qui ont été présents dans les temps d'inondation, le peuple craint et espère pour sa sécurité, et qui conservent la même facilité de l'esprit tout le reste de l'année, peuvent être considérés comme promptement une grande fortune du monastère.

6° Les sermons des Japonais se font sur des points de morale. Le prédicateur est dans une chaire élevée ; l'image de la divinité tutélaire de la secte à laquelle les auditeurs appartiennent, est à laquelle les auditeurs apportent des offrandes. Aux deux côtés de la chaire, deux lampes allumées, suspendues, éclairent qui la surmonte. Un peu plus bas, sur l'estrade où les jeunes frères se tiennent, tantôt assis, tantôt debout, le prédicateur a sur la tête un chapeau ou un parasol, et à la main un éventail. Avant de commencer son sermon, il médite ou rappelle ses idées, puis il frappe la clochette qui est devant lui ; signal du silence qu'il réclame des auditeurs. Alors il ouvre un livre qu'il tient sur le pupitre de la chaire, et contient des sentences morales et religieuses de la Bible, et lit un texte et l'explique. Avant de commencer son sermon, les auditeurs doivent se prosterner en genoux pour faire la prière, ce d'avis par le son de la même clochette. Vilela assure que ces prédicateurs parlent avec beaucoup d'éloquence, et leurs expressions sont fortes, et leurs discours bien coordonnés. La conclusion du sermon est toujours à l'avantage de l'ordre. Il doit jamais négliger l'offrande ni des couvents ; car c'est là que ceux qui, par leurs prières et leurs œuvres, réconcilient les hommes et les démons.

SÉROSCH, génie de la terre, est assis, qui le définissent pur, fort, éclatant de la gloire d'Ormuzd aussi à la pluie. Il habite le ciel de l'Albordj, d'où il veille sur le monde, et protège les hommes contre les embûches des mauvais génies.

-TEN, c'est-à-dire *tête et corps* ; fête musulmans schiites de l'Hindoustan le 20 de la lune de Safar, en commémoration de la réunion de la tête et du corps de l'imam Hoséin, leur plus grand saint, ou suivant leur expression, martyr de Kerbéla, par les ordres du khalife

NT. Cet animal joue un rôle important dans la mythologie ou la tradition de tous les peuples anciens et modernes. Ses traditions remontent toutes à une source commune, comme on peut s'en convaincre en parcourant les paragraphes suivants : Dans d'abord nos livres saints, Dieu créa l'homme et la femme ; il les avait placés dans un jardin délicieux, où il devaient goûter la félicité parfaite, mais il voulut éprouver leur obéissance, et pour cela il leur fit une épreuve. Il avait dit à l'homme : Ne mange pas de tous les fruits de ce jardin ; quant à l'arbre de la vie, tu n'en mangeras ni bien et ni mal, tu t'abstiendras tout, car du jour où tu en mangeras, tu es condamné à mourir de mort. Or le serpent, qui était la sainte Ecriture, était le plus subtil de tous les animaux qu'avait faits le Seigneur Dieu. Il dit à la femme : Pourquoi a-t-il défendu de manger de tous les fruits du paradis ? La femme lui répondit : Nous nous nourrissons du fruit de l'arbre de la vie dans le paradis ; mais Dieu nous a défendu de manger du fruit de l'arbre de la mort au milieu du paradis, et même de peur que nous ne mourrions, le serpent dit à la femme : Point du tout, vous ne mourrez pas ; car Dieu sait bien que vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des anges, chantant le bien et le mal. La femme goûta donc le fruit, elle vit qu'il paraissait bon à manger, qu'il était beau à la vue et très appétissant ; elle en prit, en mangea et donna à son mari, qui en mangea aussi. La punition ne tarda pas à atteindre les trois prévaricateurs ; Dieu condamna le serpent ; il lui dit : Parce que tu as trompé Adam, tu es maudit entre tous les reptiles et les bêtes de la terre ; tu rampe sur le ventre, et tu mangeras de la terre tous les jours de ta vie. Je mettrai des ennemis entre toi et la femme, entre ta race et la race du serpent ; elle t'écrasera la tête, et toi, tu es le talon. Telle est l'histoire de la tentation de l'homme provoquée par le serpent.

Il était-ce que ce serpent ? D'un côté, on le considère comme un animal véritable ; on l'associe aux autres animaux de la terre, qui se reproduit comme les autres animaux, vit dans la terre et s'en nourrit. Mais il ne pouvait avoir des pieds comme les autres animaux, les anciens dragons, puisque Dieu ne voulait pas l'en priver et le condamner à mourir sur le ventre ; mais eût-il eu des pieds, ce n'en était pas moins un animal. D'un autre côté, nous voyons qu'il agit avec une préméditation, qu'il parle,

qu'il raisonne, qu'il discute, qu'il a de hautes connaissances ; que Dieu lui parle comme à un être raisonnable, qu'il le punit comme une intelligence coupable. D'où vient cette apparence d'anomalie ? L'Eglise l'explique parfaitement, en voyant dans le serpent un être terrestre, un pur animal, mu par un de ces esprits déchus et condamnés à la réprobation, qui, voulant tenter les hommes, dut nécessairement employer la langue d'un animal quelconque pour faire parvenir à leurs oreilles des sons articulés. Or cette interprétation de l'Eglise n'est pas nouvelle ; elle lui a été transmise par la synagogue, sa devancière, et elle remonte ainsi à la tradition primitive.

A propos de ces paroles de la Genèse : *Et le serpent était plus rusé que toutes les bêtes des champs*, nous lisons dans le Zohar, un des livres les plus anciens des Juifs : « Rabbi Isaac dit : C'est le démon tentateur. Rabbi Juda dit : C'est un véritable serpent. Quand ils vinrent devant Rabbi Siméon, il leur dit : Certes, l'une et l'autre opinion est vraie. Car c'était Sammaël qui se montrait sur un serpent ; et son spectre et le serpent, c'est Satan. Et le tout n'est que la même chose. — Il a été enseigné : A cette heure-là, Sammaël descendit du ciel porté sur ce serpent. Et toutes les bêtes, voyant son spectre, fuirent loin de lui. Et tous deux (Sammaël et le serpent) arrivèrent près de la femme avec de belles paroles, et causèrent la mort au monde entier. » Quelques lignes plus bas, il est écrit : « Et le serpent était rusé ; c'est le démon tentateur, c'est l'ange de la mort. Et parce que ce serpent est l'ange de la mort, il causa la mort à tout le monde. » Et un peu plus loin : « Le démon tentateur a plusieurs manières d'être et plusieurs degrés : serpent sinueux, Satan, ange de la mort, démon tentateur. »

Le savant M. Drach, à qui nous empruntons ces citations, nous en fournit un grand nombre d'autres fort curieuses, que l'on peut étudier dans son mémoire sur la *Doctrine de la synagogue*, inséré dans les *Annales de philosophie chrétienne*, année 1838. Nous en extrairons encore les deux passages suivants : Rabi Seba, dans son commentaire sur le Pentateuque, dit : « *L'ennemi* : cette expression désigne Sammaël. C'est le serpent, c'est Satan, c'est le tentateur, qui a séduit Adam, et entraîné ensuite lui tous les hommes par l'agrément de ses paroles plus coulantes que l'huile, dans les actions humaines et les voluptés. » Le *Médrasch hanéllam*, dit sur ces paroles : Et le serpent était rusé, etc. : « Rabi José enseigne : Ceci est le démon tentateur, ce serpent qui séduit les hommes. Et pourquoi est-il qualifié de serpent ? Parce que, de même que le serpent a une marche tortueuse et ne suit pas une voie droite, ainsi le tentateur surprend l'homme par une voie mauvaise et non par une voie droite. »

Dans le serpent biblique, nous voyons donc un être extraordinaire, qui d'abord avait été bon et glorieux, et qui était devenu

diadème était entouré blème. Les Egyptiens voyaient ces animaux vivants, les appelaient du repas comme des animaux et leur en distribuaient les restes.

Nous voici loin du drame bil pendant ce thème antique n'é connu des Egyptiens, qui l'ava fort au long sur leurs monument lion le jeune décrit, dans ses scènes représentées sur les mur de Ramsès V, à Thèbes, où les battent journellement le serper éternel ennemi du soleil. Les es des dieux qui ont réussi à le ce leurs filets, seraient cependant i si la main puissante d'Ammon leur secours, en saisissant le m est enfin étranglé. Nous décrivons à l'article Apophis. Les Egyptien taient Typhon, le génie du ma doigts et les cuisses entortillés d et ils rendaient les honneurs div parce que cet oiseau faisait la serpents :

3° Les Grecs disaient que la étaient nés du sang des Titans, ré la guerre que ceux-ci entreprin Jupiter. Ce sang, tombé sur la t éclore les serpents, les vipères e reptiles venimeux. Quelques-uns e leur origine au sang de Python (phon. Ce serpent Python lui-mêm fectait la terre de son venin, qui Latone, fille de Jupiter, et qui f Apollon, pourrait bien être une cence du serpent génésiaque. Le qui attaquèrent Hercule dans so ceux qui déchirèrent Laocoon et s ceux qui servent de chevelure à aux furies, le dragon des Hespér témoignent encore que les ancien sidaient comme les suppôts des maléfaisantes.

Dans la suite cependant, on pa ce symbolisme, ou bien, en cons ce symbolisme, on s'accoutuma à les serpents des êtres extraordi voyés par les dieux ; on leur att vertu prophétique, par les raisons ci-dessus. On observa attentivem tie, la rentrée, les replis, les all nues de ces animaux, comme au gnes de la volonté divine. On en qu'à en nourrir exprès pour cet en les rendant familiers, on étai des prophètes et des prédictions. niens en conservaient toujours comme le protecteur de la ville. gardait comme des génies visibles pouvait tirer d'importants secour nière de les consulter avait été art, et les prêtres et les devins daient leurs oracles d'après l'insp les mouvements du serpent, n'é pas les moins considérés. (Fol MANCIÉ.)

Bien qu'Apollon eût été le desti serpent Python, ces animaux i

diadème était entouré blème. Les Egyptiens voyaient ces animaux vivants, les appelaient du repas comme des animaux et leur en distribuaient les restes.

Nous voici loin du drame bil pendant ce thème antique n'é connu des Egyptiens, qui l'ava fort au long sur leurs monument lion le jeune décrit, dans ses scènes représentées sur les mur de Ramsès V, à Thèbes, où les battent journellement le serper éternel ennemi du soleil. Les es des dieux qui ont réussi à le ce leurs filets, seraient cependant i si la main puissante d'Ammon leur secours, en saisissant le m est enfin étranglé. Nous décrivons à l'article Apophis. Les Egyptien taient Typhon, le génie du ma doigts et les cuisses entortillés d et ils rendaient les honneurs div parce que cet oiseau faisait la serpents :

3° Les Grecs disaient que la étaient nés du sang des Titans, ré la guerre que ceux-ci entreprin Jupiter. Ce sang, tombé sur la t éclore les serpents, les vipères e reptiles venimeux. Quelques-uns e leur origine au sang de Python (phon. Ce serpent Python lui-mêm fectait la terre de son venin, qui Latone, fille de Jupiter, et qui f Apollon, pourrait bien être une cence du serpent génésiaque. Le qui attaquèrent Hercule dans so ceux qui déchirèrent Laocoon et s ceux qui servent de chevelure à aux furies, le dragon des Hespér témoignent encore que les ancien sidaient comme les suppôts des maléfaisantes.

Dans la suite cependant, on pa ce symbolisme, ou bien, en cons ce symbolisme, on s'accoutuma à les serpents des êtres extraordi voyés par les dieux ; on leur att vertu prophétique, par les raisons ci-dessus. On observa attentivem tie, la rentrée, les replis, les all nues de ces animaux, comme au gnes de la volonté divine. On en qu'à en nourrir exprès pour cet en les rendant familiers, on étai des prophètes et des prédictions. niens en conservaient toujours comme le protecteur de la ville. gardait comme des génies visibles pouvait tirer d'importants secour nière de les consulter avait été art, et les prêtres et les devins daient leurs oracles d'après l'insp les mouvements du serpent, n'é pas les moins considérés. (Fol MANCIÉ.)

Bien qu'Apollon eût été le desti serpent Python, ces animaux i

moins consacrés. Bien plus, ils jouèrent dans la triple attribution de l'ur, des oracles et de la médecine. Le serpent est, selon Macrobe, l'élément ordinaire du soleil; il est représenté sur les monuments; sur les ans, il se mord la queue, faisant le son corps, ce qui exprime soit le cours du soleil. Dans les fictions romaines de Mithras, il est quelquefois enroulé autour de ce système du cours annuel du soleil, révolution qui se fait en spirale. — La figure du serpent, posé sur un trépied, symbolisait Delphes, qui, dans les premiers temps, dit-on, rendu par un serpent. — L'animal est devenu l'emblème de la médecine; et jusqu'à présent on lui a conservé son emploi. Pline en donne plusieurs exemples, dit-il, parce que le serpent est la composition de plusieurs reptiles, parce qu'il marque la vigilance à un médecin; ou peut-être en quelque, de même que le serpent se renouvelle en changeant de peau, de même la médecine se renouvelle par la médecine, comme un corps nouveau par ses remèdes.

Dans les temps les plus reculés, Apollon fut le monopole de la médecine; ensuite il le partagea avec Esculape; l'Asclépien parvint à en avoir la spécialité, et devint dès lors son attribut; il fut considéré comme la personne de ce dieu. Esculape, en effet, fut représenté sous la figure d'un serpent; pour la même raison, il devint l'attribut d'Hygie, déesse de la santé. Pausanias dit que, quoique les serpents sacrés à Esculape, cette prérogative surtout à une espèce partant de la couleur tire sur le jaune, et sont offensifs. L'Epidaurie est le seul lieu où se trouve. Le serpent, qui fut le dieu à Rome, en qualité de dieu de la médecine, était de cette espèce. C'était peut-être la même espèce qui fournissait les bacchantes entouraient leurs paniers mystiques des orgies, ce serpent ne pouvait pas d'inspirer de l'horreur ou de la terreur aux spectateurs.

Les Romains avaient des serpents la même manière que les Grecs. Près d'un était un bois sacré, où l'on en tressait. Des jeunes filles étaient chargées de faire des gâteaux de farine et de miel, et de les porter. S'il arrivait que ces serpents fussent avec peu d'appétit ce qui leur était arrivé, ou que l'un d'eux parût languissant, on le malade après l'avoir pris, on en faisait un augure fâcheux pour la vertu de la médecine, ou qu'il avait préparé le mets. — Les Romains venaient d'Epidaure un serpent vis-à-vis pour Esculape, et auquel on avait donné place dans leur Panthéon. Voy.

ESCULAPE les événements merveilleux qui accompagnèrent son arrivée à

5° Le culte des serpents était autrefois en vogue dans la Lithuanie, l'Estonie, la Livonie, la Prusse, la Courlande et la Samogitie. On leur préparait un repas, et des enchanteurs les invitaient à venir faire honneur au festin. Si les serpents sortaient de leurs retraites, et venaient manger les mets qui leur étaient offerts, la joie était universelle, et chacun ne se promettait que du bonheur; mais si ces animaux se montraient rebelles à tous les charmes et à toutes les prières, s'obstinant à ne se point montrer, c'était un présage très-fâcheux. Les paysans de la Lithuanie, de la Samogitie et de la Livonie conservent encore quelques traces de cette superstition. Les Russes n'en ont pas été exempts. Oléarius rapporte que, voyageant avec quelques Russes, ses compagnons de voyage, à l'aspect de deux couleuvres rouges, témoignèrent une grande joie, disant que c'était un heureux présage que leur envoyait saint Nicolas. Les paysans des environs de Wilna, en Lithuanie, rendaient encore, dans le xvi^e siècle, une espèce de culte religieux aux serpents. Hartknoch, écrivain allemand, dit que les paysans lithuaniens avaient coutume de nourrir dans leurs maisons des serpents desquels ils faisaient dépendre la prospérité de leur famille. Les paysans de Livonie regardent ces reptiles comme les dieux tutélaires de leurs troupeaux, et leur présentent du lait en manière d'offrande.

6° Dans la mythologie scandinave, le grand serpent Midgard, qui enveloppe toute la terre de ses replis, est fils de Loke, le génie du mal, l'artisan des tromperies, et de la géante Angerbode, messagère des malheurs. Ce serpent, frère de la Mort, et, comme son père, éternel ennemi des dieux, fut grièvement blessé par le dieu Thor, qui le précipita dans la mer. Mais à la fin des temps il se roulera dans l'Océan pour en sortir; ses mouvements seront si violents que les vagues s'élanceront sur la terre et y causeront un déluge; il ira chercher Thor, son ancien adversaire, et s'élancera sur lui: le dieu, après des efforts inouïs, parviendra à le terrasser une seconde fois; mais, en même temps, il reculera de neuf pas et tombera mort, étouffé par les flots de venin que le monstre expirant vomira contre lui.

7° Les traditions des Perses sont presque en tout conformes à la Bible. Ormuzd, principe de tous les êtres, créa le monde en six temps. Il fit d'abord le ciel, puis l'eau, la terre, les arbres, les animaux; l'homme et la femme furent les derniers ouvrages de la création. Placés dans un jardin, tous deux étaient destinés à être heureux, mais tous deux se laissèrent séduire par Ahrimane, le grand serpent, le rusé, le menteur, et ils devinrent malheureux par leur désobéissance. La mort fut donc introduite dans le monde par Ahrimane, à cause du péché du premier homme; mais la mort elle-même doit être vaincue par Ormuzd, verbe de bonté, image resplendissante de l'infini. A la fin des temps, Ahrimane sera précipité dans l'abîme éternel.

8° L'Inde est sans contredit le pays du monde où le culte et la théologie du serpent sont le plus largement organisés. Peut-être même est-ce dans cette contrée que ce culte singulier a pris naissance. Les anciens habitants du Kachmir portaient même le nom de *Nagas* ou serpents, et plusieurs fois ils ont été confondus avec l'objet de leur vénération. Pour aborder cette affreuse théogonie, nous consignerons ici le judicieux exposé de M. Troyer, dans son *Radjatarangini* ; les réflexions qu'elle lui suggère sont applicables au culte du serpent dans les autres contrées.

« On connaît, dit-il, une superstition très-répandue dans l'ancien monde, sous le nom de religion des Ophites (ou des Nagas), dont les sectaires rendaient un culte aux serpents. Pour expliquer comment des reptiles pouvaient être adorés par des êtres doués de la faculté de raisonner, on a dit que l'imagination des hommes, encore inculte, avait pu être frappée en observant ce que ces animaux ont de mystérieux dans leur propre nature, dans leur vie, dans leurs mouvements, et même dans leur demeure. De l'étonnement il n'y a pas loin à la vénération ; celle-ci n'a besoin que de se manifester par quelques signes extérieurs, au milieu d'une réunion d'hommes, pour se développer progressivement jusqu'à devenir un culte, qui formera dans la suite un système de croyance nationale. C'est alors que le théologue philosophe retravaille toute l'ancienne matière de la superstition populaire, en tâchant de la justifier en quelque sorte aux yeux de la raison ; le serpent n'est plus un reptile qui étonne, c'est le type sublime d'un principe universel de la nature, qui excite à la méditation ; c'est le symbole de la vie ; son nom est alors dérivé des racines qui ont la signification de produire. Le serpent est rapporté avec fantastiquement au soleil, aux chevaux du char solaire, et à plusieurs divinités auxquelles il sert de couche, d'ornement, de compagnon. Quoi qu'il en soit de ces explications et de quelques autres qu'on a données, l'homme, avant atteint ce degré de civilisation, où il devient son historien philosophe à lui-même, ne peut plus se rendre compte, ni de sa manière de sentir et de penser dans un état primitif qu'il a laissé si loin derrière lui, ni de toute la variété des formes par lesquelles il a passé pour devenir ce qu'il est.

« Quoique les serpents aient pu être primitivement adorés comme divinités, il est probable que, dans les temps postérieurs, quand leur d'histoire éclairée, les formes de serpents furent seulement des symboles vus, sous lesquels se présentait l'idée de l'éternité ou du temps qui, à l'instar de ces reptiles, se replie sur lui-même. La vénération du symbole fut alors rapportée au serpent même qui en avait fourni la forme. Ainsi, dit-on, les Egyptiens rendirent un culte aux animaux réels dont ils avaient appris à révéler les formes, soit dans d'anciens symboles, soit dans la sphère céleste de

leurs astronomes. C'est ainsi, je crois, les Indiens, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, vénérent les serpents. Nous trouvons dans le *ma Radjatarangini*, qu'on érigea des *sas* (seigneurs de serpents). Abul On trouve, en sept cents endroits, de serpents que les Kachmiriens

« Il nous est facile de concevoir les peuples qui vénéraient les serpents plaçaient la forme de ces reptiles sur tels, et la portaient sur leurs draperies eux-mêmes, par une métaphysique naturelle, être appelés *Nagas* ou :

« Le symbole sacré du serpent forma en un mythe qui empruntait à la fois à la nature du reptile et à l'être des hommes qui portaient sur ceci donna lieu à une mythologie toute due, et à une variété de légendes, et de celles la physique, l'allégorie et le se confondirent d'une manière bizarre.

« Dans les instituts de Manou, sont mentionnés comme ayant été les Maharchis (saints éminents), et Pradjapatis (seigneurs de créatures), Yachkas, les Rakchasas, le Pisâtchas (serpents), les Gandharvas, les Apsaras, les (serpents d'un ordre inférieur), les nas (oiseaux), et les différentes tri Pitris (ancêtres divins). Deux livres habharata traitent de l'origine de mythologiques, qui figurent aussi dans coup d'autres endroits de ce grand

M. Troyer donne ensuite quelques du Harivansa, que nous reproduisons : « Sourasa et Kadrou, filles de Dal épouses de Kasyapa, enfantèrent mille serpents puissants et courageux de têtes innombrables. Parmi les enfants de la dernière, Sécha, V Takchaka occupent le premier dhya, autre fille de Dakcha, et qui épouse de Dharma et de Manou, dont aux Sâdhya, parmi lesquels est nom

« Des filles de Dakcha, épouses syapa, naquirent en général, dit-on, êtres, quelles que soient leurs descriptions. On ne peut rec dans cette tradition qu'une cosmogonie sonnifiée, où les Nagas, les serpent s'agit ici, occupent une place considérable ceux-ci semblent être les types de la notion selon laquelle la vie s'est épuisée dans un profond abîme des mers. Dans le foudre, appelée Rasatala, est le monde des serpents, au milieu duquel apparaît mystérieux, l'essence de l'univers, serpent à mille têtes, dont le siège est des cous de serpents, qui sont une partie de son propre corps ; ce maître, qui a pour symbole un palmier d'or, et dont la main est un soc, ce souverain de la mer un a pour nom *Ananta*, l'infini, ou *Sécha* reste à jamais ; il porte la terre, et son dos que repose Vichnou, le dieu vateur... Il reçoit les hommages des serpents, et il est servi par d'autres serpents qui éventent leur souverain,

de justice, et l'arrosent avec des vases divins au-dessus desquels lotus.

ue certaines classes de dieux-serpent toujours les régions infernales siègent dans les cieux, où ils e du cortège des dieux, et c'est à qu'ils paraissent quelquefois sur Voy. NAGA.

sont donc, chez les Hindous, dieux brillants et lumineux, qui firmament, tantôt des êtres persuais, qui résident dans les abîms du Patala ; en cela encore nous quelques restes des traditions ; et si, d'un côté les Indiens les et leur offrent des sacrifices, d'un ils n'en rendent pas moins un culte oiseau Garouda, élevé au rang d'une reconnaissance de ce qu'il fait à serpents une guerre acharnée.

des serpents est encore à présent viguer dans l'Hindoustan ; et ce le plus honoré est le serpent cas terrible sans contredit, puisque cause presque subitement la mort. vont à la recherche des trous que ont choisis pour retraite, et qui at le plus souvent dans les monerre élevés par les fourmis blanches qu'ils en ont découvert quelqu'un, d'aller de temps en temps déposer du lait, des bananes et autres aliments savent être du goût de ces dantiles. S'il vient à s'en introduire ne maison, ils se gardent bien de hôte incommode ; il y est au conissement nourri, et chaque jour e des sacrifices. On voit des Hindstenir et choyer ainsi chez eux, ombre d'années, de gros serpents t-il en coûter la vie à toute la faune de ses membres ne serait assez pour porter une main sacrilège nétables commensaux.

ples ont été aussi érigés en leur On en voit un très-renommé à l'est ar, dans un lieu appelé Soubrahman est un des noms du grand serpent les ans au mois de décembre, on ns ce temple une fête solennelle. rables dévots accourent de fort loin r aux serpents des adorations et ices dans ce lieu privilégié. Une de ces reptiles ont établi leur doms l'intérieur du temple, où ils sont s et bien nourris par les brahmadesservent. La protection spéciale uissent leur a permis de se multiplier qu'on en voit sortir de tous le voisinage. Beaucoup de personnes s'empressent de leur apporter nourriture. Malheur à qui aurait le tuer une de ces divinités ramse ferait là une fort méchante affaire. soldats de Pondichéry ayant tué, corps-de-garde, un serpent capel, rs accoururent aussitôt, se lamentant de grands cris ; après l'avoir ec beaucoup de respect et avoir

même ramassé la terre sur laquelle il avait été tué, ils allèrent l'enterrer hors de la ville. Les habitants du Malabar immolent un coq en sacrifice à l'orifice du trou où ce dangereux reptile s'est retiré. Les femmes de la même contrée portent des pendants d'oreilles en or, qui ont la forme de la tête de cette espèce de serpents. On raconte à ce sujet la légende suivante :

Rouvoumi, femme du brahmane Youdagan, fut mordue par un serpent capel, et en mourut. Youdagan fit des conjurations, contraignit le dieu-rampant de comparaître devant lui, et lui demanda pour quel motif il avait donné la mort à sa femme. Celui-ci répondit que s'il avait mordu Rouvoumi, ce n'avait point été de sa propre volonté, mais qu'il l'avait fait parce que Brahmâ avait écrit dans la tête de cette femme qu'elle devait, ce jour-là, mourir de la morsure d'un Nagampambou (serpent capel). « C'est faux, répliqua le brahmane ; suivez-moi à cette heure même devant Brahmâ, je veux connaître la vérité. » Aussitôt qu'ils furent arrivés devant Brahmâ, ce dieu fit venir Tchitragoupta, secrétaire de Yama, dieu de la mort, pour examiner sur ses registres la destinée de cette femme ; il se trouva qu'elle devait mourir de la morsure d'un Nagampambou. Brahmâ donna gain de cause au serpent, le félicita de l'exactitude qu'il avait montrée à exécuter ses ordres, et pour l'en récompenser, ordonna que toutes les femmes eussent une grande vénération pour le Nagampambou ; puis il déclara que celles qui porteraient la forme de sa tête en pendants d'oreilles, seraient préservées de tout mal, et acquerraient de grandes indulgences pour la rémission de leurs péchés.

9° Les Nagas ou serpents font aussi partie de la cosmogonie bouddhique ; ils forment une des huit classes d'êtres supérieurs aux hommes, qui habitent la sixième région du mont Souméroù. Ils résident avec Viroupakcha, leur chef, sur le fleuve occidental de cette montagne. Dans les livres qui ont cours parmi les Bouddhistes de l'Asie centrale, Sakya-Mouni, peu de temps avant sa mort, prêcha à une foule immense d'hommes et de dieux, parmi les noms desquels se trouvent ceux de huit Naga-Radjas (rois des serpents). — Chez les Chinois, on trouve des dragons nommés par leur titres, et leurs rois sont désignés comme protecteurs de la loi de Bouddha. L'un des 177 rois des dragons de la mer est appelé *So-kie-lo* (Sagara) ; il dirige dans le ciel les pluies, de telle sorte qu'elles soient profitables à tous ; il suit constamment les assemblées de Bouddha ; il défend la loi et protège les peuples. Il habite un palais qui offre la même magnificence que ceux des cieux. — Les habitants de l'île de Ceylan ne sont pas moins superstitieux que les Hindous dans le culte qu'ils rendent au terrible serpent capel, et ils évitent avec le plus grand soin de lui nuire.

10° Les anciens Chinois ont conservé presque dans toute sa pureté l'antique tradition. L'Y-King dit expressément : « Le Dragon volant, superbe et révolté, souffre maintenant

de son orgueil ; » et ailleurs : « L'orgueil l'a aveuglé ; il a voulu monter dans le ciel, et il a été précipité sur la terre. Il s'est méconnu lui-même, dit la glose, et il est devenu aveugle ; au commencement il était placé dans un lieu très-élevé, mais il ne se connut plus, il se nuisit à lui-même, et il perdit la vie éternelle. »

11° Dans le royaume de Juidah ou Widah en Afrique, le principal culte est celui du serpent. L'espèce, qui est l'objet de la vénération publique, est tout à fait inoffensive, et nullement à craindre ; bien plus, elle rend d'éminents services à la contrée, en la purgeant des serpents venimeux, qui sont très-nombreux. Le serpent fétiche a la tête grosse et ronde, les yeux beaux et fort ouverts, la langue courte et pointue comme un dard, le mouvement d'une grande lenteur, excepté lorsqu'il s'attaque à un serpent venimeux ; sa longueur ne dépasse jamais sept pieds et demi, et il est de la grosseur du bras ou un peu plus. Ces serpents jouissent de la protection de tous les nègres, et malheur à quiconque, blanc ou noir, se permettrait de les tuer ou seulement de les maltraiter ! Lorsque les Anglais commencèrent à s'établir dans le pays, un capitaine de leur nation ayant débarqué ses marchandises sur le rivage, ses gens trouvèrent la nuit, dans le magasin, un serpent fétiche, qu'ils tuèrent innocemment et qu'ils jetèrent devant la porte, sans se défier des conséquences. Le lendemain, quelques nègres qui reconnurent le sacrilège, et qui en apprirent les auteurs, par la confession même des Anglais, ne tardèrent point à répandre cette funeste nouvelle dans la nation. Tous les habitants du canton s'assemblèrent ; ils fondirent sur le comptoir naissant, massacrèrent les Anglais jusqu'au dernier, et détruisirent par le feu l'édifice et les marchandises. Cette barbarie éloigna pendant quelque temps les Anglais de la côte. Dans l'interval, les nègres prirent l'habitude de montrer aux Européens qui arrivaient dans leur pays quelques-uns de leurs serpents fétiches, et les suppliaient de les respecter, parce qu'ils étaient sacrés. Les Européens dès lors ménagèrent sagement la superstition des indigènes. Mais un blanc, qui tuerait aujourd'hui un serpent fétiche, n'échapperait à la vindicte populaire qu'en s'adressant au roi et en lui protestant qu'il l'a fait sans dessein ; il en serait quitte pour une forte amende, avec ordre de quitter la côte le plus promptement possible ; autrement il courrait risque de perdre la vie, lui et tous ceux de sa nation.

Bien que tous les serpents de cette espèce aient part à la vénération des nègres, il en est un qui est l'objet d'un culte spécial et particulier. Les indigènes prétendent qu'il est chez eux depuis un grand nombre d'années, et qu'il quitta, pour se rendre au milieu d'eux, un autre peuple qui faisait aussi profession de l'adorer, mais qui s'était rendu, par sa méchanceté et ses crimes, indigne de sa protection. Voici comme ce fait est rapporté par Des Marchais : L'armée de Jui-

dah étant prête à livrer bataille à celle d'Ardra, il sortit des rangs de celle-ci un gros serpent qui vint se réfugier dans l'autre. Non-seulement sa forme n'avait rien d'effrayant, mais il parut si doux et si privé, que tout le monde fut porté à le caresser. Le grand sacrificeur le prit dans ses bras, et l'éleva pour le faire voir à toute l'armée. La vue de ce prodige fit tomber tous les nègres à genoux. Ils adorèrent leur nouvelle divinité, et fondant sur leurs ennemis avec un redoublement de courage, ils remportèrent une victoire complète. Toute la nation ne manqua point d'attribuer un succès si mémorable à la vertu du serpent. Il fut rapporté avec toutes sortes d'honneurs. On lui bâtit un temple, on assigna des fonds pour sa subsistance, et bientôt ce nouveau fétiche prit l'ascendant sur toutes les anciennes divinités. Son culte ne fit qu'augmenter successivement, à proportion des faveurs dont on se crut redevable à sa protection. Les trois anciens fétiches avaient leur département séparé. On s'adressait à la mer pour obtenir une heureuse pêche, aux arbres pour la santé, et à l'Agoyé pour les conseils ; mais le serpent présida au commerce, à la guerre, à l'agriculture, aux maladies, à la stérilité, etc. Le premier édifice qu'on avait bâti pour le recevoir parut bientôt trop petit. On prit le parti de lui élever un nouveau temple, avec de grandes cours et des appartements spacieux. On établit un grand pontife et des prêtres pour le servir ; tous les ans on choisit quelques belles filles qui lui sont consacrées. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les nègres de Juidah sont persuadés que le serpent qu'ils adorent aujourd'hui est le même qui fut apporté par leurs ancêtres, et qui leur fit gagner une glorieuse victoire. La postérité de ce noble animal est devenue fort nombreuse et n'a pas dégénéré des qualités de son premier père. Quoiqu'elle soit moins honorée que son chef, il n'y a pas de nègre qui ne se croie fort heureux de rencontrer des serpents de cette espèce, et qui ne les loge et les nourrisse avec joie. Ils les traitent avec du lait. Si c'est une femelle, et qu'ils s'aperçoivent qu'elle soit pleine, ils lui construisent un nid pour déposer ses petits, et prennent soin de les élever jusqu'à ce qu'ils soient en état de chercher leur nourriture.

Rien n'approche du respect des nègres pour les serpents. Si la pluie vient à manquer dans la saison des semences, ou le beau temps dans celle de la moisson, personne n'ose sortir après la fin du jour, parce qu'on suppose le serpent irrité, et que sa colère passe pour être plus redoutable dans les ténèbres. Lorsqu'on veut écarter les nègres incommodes, il suffit de parler mal du serpent : ils se bouchent les oreilles et se dirigent aussitôt vers la porte. S'il arrive qu'un serpent soit consumé dans l'incendie de quelque maison, tous les nègres qui apprennent ce malheur donnent de l'argent aux prêtres, pour les réconcilier avec le fétiche, dont ils attribuent le malheur à leur propre négligence.

ont persuadés d'ailleurs qu'il doit mir, et qu'il ne manquera pas de iort sur ceux qui en ont été l'oc- s toutes les parties du royaume, oges pour l'habitation et l'entre- pents ; personne ne passe auprès ter pour leur rendre un culte et ler leurs ordres. Chacune de ces rêtresse, vieille femme entrete- visions qu'on offre aux serpents, id à voix basse aux questions des Elle conseille aux uns de s'abste- ains jours, de manger de la vo- œuf ou du mouton ; aux autres ni bière ni vin de palmier. Ces ervés religieusement et avec une inuelle de s'exposer à la ven- rpent par la moindre négligence. rincipale loge, ou le temple, est x mille de la ville de Sabi ou Xa- n grand et bel arbre. C'est dans e que fait sa résidence le chef s, qui doit être fort vieux. Les rent qu'il est de la grosseur d'un d'une longueur incroyable. Les e Juidah l'invoquent dans les ans les sécheresses excessives, lité des terres et l'heureux suc- moissons ; dans les affaires qui le bien public et le gouverne- les maladies de leurs bestiaux, enir qu'ils en soient préservés ; utes les nécessités et les peines aissent surpasser le pouvoir de s ordinaires. Avec une si haute rien, il n'est pas surprenant qu'ils des offrandes considérables. Le à la sollicitation des prêtres et lui envoie de riches présents, res profitent. C'est ordinairement ndises précieuses, des barils de étoffes de coton et de soie, de de la poudre, des denrées eu- les bestiaux, des vivres, des li- offrandes dépendent du caprice rificateur, qui les exige fréquem- du serpent, sous peine de voir rappés de stérilité. On comprend majeure partie tourne au profit être ; car le serpent se contente de volaille, ou d'un mouton qui ir à plusieurs repas. Quelquefois tre exige le sacrifice de quelques de quelques femmes. Ce pontife nde autorité, qu'elle balance as- le pouvoir royal, parce que, dans l'on est qu'il converse familiè- le grand fétiche, tous les nègres apable de leur causer beaucoup beaucoup de mal. Lui seul peut l'appartement secret du serpent ; tane ne voit cette idole redoutée dans le cours de son règne, lors- sente les offrandes, trois mois uronnement. Le suprême sacer- rétaire dans la même famille, rêtres sont reconnaissables à des r'on leur imprime sur le corps mière jeunesse.

Le grand serpent a aussi ses prêtresses : ce sont de jeunes filles préparées à cette haute dignité par une longue et douloureuse initiation, que nous avons décrite à l'article INITIATION DE WIDAH. Lorsque le temps de leur épreuve est fini, et qu'elles ont atteint l'âge de 14 ou 15 ans, on célèbre la cérémonie de leurs noces avec le serpent. Les parents, fiers d'une si belle alliance, leur donnent les pagnes les plus beaux et la parure la plus riche qu'ils puissent se procurer. On les mène au temple ; dès la nuit suivante, on les fait descendre dans un caveau bien voûté, où l'on dit qu'elles trouvent deux ou trois serpents qui les épousent par commission. Pendant que le mystère s'accomplit, leurs compagnes et les autres prêtresses dansent et chantent au son des instruments, mais trop loin du caveau pour entendre ce qui s'y passe. Le lecteur concevra sans peine que le fruit de ces mariages divins, quand il y en a, sont toujours de l'espèce humaine. Une heure après, elles sont rappelées, sous le nom de femme du grand serpent, qu'elles continuent de porter toute leur vie. Le jour suivant on les reconduit dans leurs familles, et dès ce jour, elles participent à toutes les offrandes qui sont présentées au serpent leur époux. Si quelque nègre veut les épouser, il le peut faire, mais à la condition de les respecter comme le serpent même dont elles portent l'empreinte. Il est obligé de ne leur parler qu'à genoux, de leur accorder tout ce qu'elles désirent, et de se soumettre constamment à leur autorité. Celles qui ne trouvent pas l'occasion de se marier vendent leurs faveurs au public.

Les plus grandes fêtes que l'on célèbre en l'honneur du serpent sont deux processions solennelles qui suivent le couronnement du roi. C'est la mère de ce prince qui préside à la première, et, trois mois après, il conduit lui-même la seconde. Chaque année il y en a une autre sous la direction du grand maître de la maison du roi. Ces processions sont très-solennelles et attirent un concours immense de peuple de tous les pays environnants. Leur but est de porter en grande pompe les présents offerts par le roi, qui consistent en eau-de-vie, toile, calicot, étoffes de soie et autres objets. A l'exception des événements extraordinaires, tels que les pluies et les sécheresses excessives, une peste, une famine, ou d'autres calamités publiques, le serpent se contente du culte journalier de ses prêtres, qui consiste en chants et en danses, dont ils accompagnent les offrandes et les présents du peuple. Tel est, ou plutôt tel était le culte que les nègres de Juidah rendaient au serpent dans le siècle dernier, car, depuis assez longtemps déjà, cet état est bien déchu de sa puissance.

12^e Enfin, nous trouvons dans les peintures des Mexicains la représentation d'un serpent mis en rapport avec la mère du genre humain. M. de Humboldt établit lui-même le rapport qui existe entre la légende mexicaine et les traditions bibliques. Voy. CUMA- CONUATI.

SER-THOUB, nom tibétain du Bouddha *Kanaka-Mouni*, appelé aussi en mongol *Altan-Tchidaktchi*.

SERUS, dieu de l'occasion et du temps favorable, honoré par les Romains. *Voy. CÉRUS*.

SERVICE. Outre l'expression de *service divin* dont on se sert pour exprimer l'office public dans l'Eglise catholique, telle que la messe, les vêpres et les autres actes de la liturgie, on donne communément le nom de *service* à la messe et aux autres cérémonies funèbres, qui sont célébrées pour le repos de l'âme d'un défunt, en présence de ses parents et de ses connaissances. Les services peuvent avoir lieu non-seulement immédiatement avant l'inhumation, mais même après, à des époques déterminées ou indéterminées. Il y a des services *anniversaires* ou *du bout de l'an*; il y en a de fondés à perpétuité.

SESACH. Ce mot se trouve deux fois dans les prophéties de Jérémie, où il désigne Babylone. Quelques commentateurs de l'Ecriture sainte disent que c'est le nom d'une déesse babylonienne, qui présidait au repos.

SESSIES, déesses romaines qu'on invoquait quand on ensemençait les terres. On en comptait autant qu'il y avait de semailles différentes.

SESSION, séance ou assemblée d'un concile. On donne aussi le nom de session à l'article qui renferme les décisions publiées dans une séance du concile.

SESWARA-SANKHYA, dénomination de l'une des branches de la philosophie de Sankhya. Cette école, fondée par Patandjali, est théiste, et conséquemment opposée à celle de Kapila, qui est considérée comme athée.

SET ou **SETH**, un des noms de Typhon, mauvais génie détesté des Egyptiens. Une contrée de l'Egypte était appelée de son nom *Sethroïde*.

SÉTÉBOS, grand démon redouté des Patagons.

SETEK, esprits domestiques des anciens habitants de la Moravie; ils correspondaient aux lares des Romains.

SÉTHIENS, hérétiques du 11^e siècle; c'était une branche des Valentinien. Ils admettaient deux divinités inégales en puissance: la moins puissante avait créé le monde; ils l'appelaient *Jaldabaoth*, ce qu'ils traduisaient par dieu des armées. Cet être plein d'orgueil avait formé l'homme à son image, lui avait inspiré un souffle de vie et lui avait donné une femme, avec laquelle les anges avaient eu commerce, et de ce commerce étaient nés les démons. Jaldabaoth donna des lois aux hommes et leur défendit de toucher à l'arbre de la science. La mère de Jaldabaoth, pour punir l'orgueil de son fils, descendit et produisit un serpent qui persuada à Eve de manger du fruit défendu. Le créateur des hommes, irrité de leur désobéissance, les chassa du paradis. Ils donnèrent naissance à Cain et à Abel; le premier, séduit par le serpent, tua son frère; mais enfin, avec le secours de la Sagesse, Adam et Eve eurent Seth et Norca, d'où sont sortis tous les hom-

mes. L'autre dieu était la divinité suprême; les Séthiens l'appelaient le premier homme; il avait produit un fils qui était le second homme ou le fils de l'homme. Le Saint-Esprit, qui fécondait les eaux et le chaos, était, selon eux, la première femme, de laquelle le premier homme et son fils avaient eu un fils qu'ils appelaient Christ. Ce Christ était sorti de sa mère par le côté droit et s'était élevé; une autre puissance, sortie par le côté gauche, était descendue: c'était la Sagesse. Celle-ci prit un corps, et s'étant élevée, elle forma le ciel, et retourna vers son principe. C'est le Christ qui s'incarna dans la personne de Seth, fils d'Adam. De concert avec la Sagesse, il protégea sa race, lorsque le genre humain périt par le déluge. Cependant les mauvais anges trouvèrent moyen de faire pénétrer dans l'arche quelques hommes de leur race, qui perpétuèrent le mal sur la terre. Ce fut pour les détruire que le Christ s'incarna de nouveau en Jésus, fils de Marie; les juifs le crucifièrent; mais le Christ quitta Jésus et s'envola vers la Sagesse, lorsque le supplice commença. Cependant il le ressuscita après sa mort, et l'enleva au ciel où il attire les âmes de ses serviteurs, à l'insu du créateur. Lorsque l'esprit de lumière, qui est chez les hommes, sera réuni dans le ciel, il formera un Eon immortel, et ce sera la fin du monde.

Quelques-uns, parmi les Séthiens, croyaient que la Sagesse s'était manifestée aux hommes sous la figure d'un serpent; c'est pour cela qu'ils furent appelés *Ophites*. Cependant il y eut une secte d'Ophites différents des Séthiens, qui reniaient Jésus-Christ et rendaient un culte au serpent. *Voy. OPHITES*.

SEV ou **SEVEK-RA**, dieu égyptien, le même que Cronos ou Saturne. Son symbole était le crocodile. *Voy. SOUX*.

SÉVA ou **SIVA**, déesse des fruits et des jardins, adorée autrefois dans la Russie. On la représentait sous la forme d'une femme nue, les cheveux pendants jusqu'au dessous des jarrets, tenant une pomme de la main droite, et présentant un anneau de la main gauche.

SEVANE ou **ZENOVIA**, déesse de la chasse, chez les anciens Russes. On lui avait élevé un temple dans les champs de Kiew; elle était représentée avec trois têtes.

SEVENTH DAY BAPTISTS, c'est-à-dire *Baptistes du septième jour*, secte des Etats-Unis d'Amérique, qui observe le samedi au lieu du dimanche, et dont les communautés sont éparses dans le New-York, la Virginie et l'Ohio. *Voy. BAPTISTES*.

SÉVÈRES, ou *les déesses sévères*. On croit qu'elles étaient les mêmes que les Furies, car elles étaient représentées avec les mêmes attributs.

SÉVÉRIENS, hérétiques, ainsi nommés d'un certain Sévère qui commença à dogmatiser vers la fin du 11^e siècle. La grande question de l'origine du bien et du mal fermentait alors dans les esprits; Sévère imagina, comme bien d'autres, un système pour l'éclaircir, et ce système fut une hérésie. Il prétendit que le monde était soumis à des

posés, dont les uns étaient bons et les autres mauvais, mais que les uns et les autres étaient subordonnés à un être supérieur au plus haut des cieux. Ces mauvais principes avaient fait de la sorte de pacte ou de transaction de laquelle ils avaient introduit une égale quantité de biens. L'homme lui-même avait été divisé en deux partis opposés; il tenait pour principe cette sensibilité, source de ses passions et origine de tous ses maux; le bon principe lui avait donné ce qui lui procurait des plaisirs purs. Le siège de la raison était dans la partie supérieure du corps humain, la sensibilité dans la partie inférieure de parties aussi hétérogènes, qui ont encore besoin de conserver l'équilibre, et l'un et l'autre principe fournissent ce qui était nécessaire à la bienfaisance avait placé autour d'eux des éléments propres à entretenir l'ordre de son corps sans exciter ses passions malfaisantes, au contraire, le bon principe de tout ce qui pouvait obscurcir et enflammer ses passions; mais qu'il était très-important d'éviter ce qui était à l'usage de l'homme. qui conservait l'homme calme, mais qui point sa raison, procédait du bon; tandis que le vin et les femmes du mauvais, car l'expérience apprend qu'un grand nombre ont leur source dans l'ivresse du jour. Les Encratites et les Tapéphytes les principes de Sévère en conséquence appelés *Sévères*.

UGUSTAUX. Les Romains nomment les six plus anciens sacrifices, établis par Tibère au nom d'un.

lieu de délices où, selon les âmes, qui ont pratiqué la vertu sans fautes, se rendent pour y jouir et le bonheur; cependant la vie n'est pas parfaite; les âmes ne parviennent à la suprême béatitude que par le service de Dieu. Voy. Nirvanisme de l'être. Voy. Nir-

ole des anciens Arabes, détruite par les Sarrasins. Voy. SOUA.

SEXTIÈME, c'est-à-dire *soixantième*, on donne au huitième dimanche de l'année, parce qu'il tombe environ six semaines avant cette fête. Les rites de ce jour sont les mêmes qu'à la Septuagésime.

SEXTE, nom que les Romains donnaient au sixième jour d'une solennité quel-

conque. 1^o Nom d'une partie de l'office divin, appelée, parce qu'on la célèbre à la sixième heure du jour, c'est-à-dire à la sixième heure de la nuit. Elle se compose généralement de trois psaumes, avec leur capitule, un répons bref et la

Dans le rite mozarabe, sexte commence par l'antienne, suivie de quatre psaumes, de divers répons, d'une prophétie, d'une épître, d'une louange, d'une hymne, de prières appelées *Clamores*; viennent ensuite la supplication, le capitule, l'oraison dominicale et la bénédiction.

Suivant le rite grec, sexte se compose de trois psaumes, de répons, du trisagion, d'une hymne fort courte, de 40 fois *Kyrie eleison*, et des oraisons.

Les Arméniens adressent d'abord une oraison à Dieu le Père; ils récitent ensuite le *Miserere*, une homélie, une oraison, treize psaumes, quelques versets du psaume xc, une homélie, l'oraison et le *Pater*.

2^o Le **SEXTÉ** est une collection de décrétales faite par le pape Boniface VIII. On lui donne ce nom, parce qu'il forme comme un sixième livre ajouté à la collection de Décrétales de saint Raymond de Pegnafort, qui contient cinq livres.

SEXTUMVIR AUGUSTAL, prêtre d'Auguste institué par Tibère. Il y avait cette différence entre les Sextumvirs établis à Rome et ceux des autres villes, qu'ils n'étaient que six dans les provinces, et que les premiers étaient plus distingués et en plus grand nombre.

SEYTA, dieu honoré par les Lapons de l'île de Tornotresk. C'est une pierre sans aucune forme déterminée; sa femme, ses enfants et ses valets sont de la même matière, et toutes ces pierres n'ont d'autre forme que celle qu'elles ont reçue des eaux de la cataracte voisine. Les Lapons qui les adoraient les frottaient du sang et de la graisse des victimes, qui étaient communément des rennes. Il faut avoir une bonne volonté tout à fait laponne pour voir dans ces monolithes quelques traits de la forme humaine; c'est à peine si on peut distinguer ce que les adorateurs appellent le chapeau de l'idole; ce n'est qu'une partie un peu plus renflée de la pierre. Les Lapons leur faisaient souvent une litière toute fraîche de branches de bouleau, et ils avaient soin de mettre à côté de Seyta un tas de bâtons carrés, dans lesquels il choisissait sa canne, lorsqu'il voulait se mettre en voyage. Voy. STOR-JUNKARE.

SEYYAHS, religieux musulmans, les moins considérés de tous. Ce sont des moines errants et vagabonds, qu'on peut partager en trois classes. Les uns voyagent par ordre de leurs supérieurs, pour faire des quêtes et recommander leur institut à la libéralité des âmes pieuses. Quelquefois ce supérieur fixe la quantité d'argent ou de provisions qu'ils doivent rapporter au monastère. Lorsqu'un Seyyah de cette espèce arrive dans une ville, il se rend au marché, ou dans la salle qui est auprès de la grande mosquée, et là il crie de toute sa force: « O mon Dieu! envoyez-moi mille écus, ou mille mesures de riz, etc., » suivant la quantité qu'il est tenu de recueillir. Après avoir reçu les aumônes des dévots, le moine men-

le repas, on fait la prière à

Il y a deux portes : celle de la gauche pour les hommes, celle de la droite pour les femmes. On y entre deux à deux avec régularité. Les frères et les sœurs sont séparés. Les hommes vêtus d'une veste noire, pantalon à carreaux blancs ; les femmes, en casaque bleue, tablier de même couleur, pantalons des hommes ; les hommes ont un mouchoir bleu et blanc qui ne tombe pas ; toutes ont les bras nus, les yeux fixés sur le chef, dans un silence absolu, pendant une demi-heure. Sur un signal, tous se lèvent et se rangent par file, sur plusieurs rangs, les hommes à gauche, les femmes à droite, et le président au centre. Plusieurs éprouvent alors des frissons qui se manifestent dans les bras et les jambes. Sur un nouveau signal, tous s'étant agenouillés, le chef chante sans paroles ; chant nasal répété par tous. Après un troisième signal, nouvelle évocation, les hommes quittent leurs habits, ainsi que leurs chapeaux, gilet, les manches de la chemise, un ruban noir ; mais rien ne reste de la toilette des femmes. Le président se met en mouvement, et on danse qui consiste en un saut en avant, en arrière, puis douze sauts en avant, en arrière, et on recommence de nouveau, jusqu'à ce que le président se taise et que tous se taisent et se taisent.

Les révérences des hommes et des femmes sont un ploiement du genou, en avant et en arrière, les bras ouverts, puis les bras tirés successivement avec un saut, les femmes glissent au lieu de sauter, les hommes exécutent avec précision et en silence ensuite. Deux femmes qui sont à l'avant, on se range pour leur faire les mêmes scènes recommencées trois heures. Quelquefois on se range en cris inarticulés, les torsions affreuses, et l'assemblée le spectacle d'une réunion de danseurs. Les danseurs tombent enfin épuisés, et ayant à peine la force de se relever à leurs sièges. Le service reprend habit et chapeau, et les bras croisés, les bras croisés et les bras mesurés.

La constitution des Shakers, les anciens et les diacres sont établis par leur propre choix, ni par la loterie, quoique avec le libre arbitre de tous, mais par l'esprit spontané en vertu duquel Dieu leur a donné la vie. Ils n'ont ni salaire, ni pension particulière ; mais ils doivent travailler des mains. Ils envoient des ministres prê-

cher l'Evangile ; ils ne doivent jamais aller moins de deux. Les diacres sont chargés du temporel de la communauté. Il y a en outre des diacres particuliers dans chaque famille pour le même objet.

Chaque établissement particulier a un pouvoir égal d'admettre des membres, d'élire ses officiers et de les destituer. Des délégués de chaque établissement se réunissent en assemblées périodiques pour l'intérêt commun. A chaque séance du culte on fait une collecte pour les pauvres et pour la propagation de l'Evangile parmi les païens.

Les membres s'étant constitués en Eglise doivent mettre en commun leurs biens, leurs talents et leurs efforts, pour le temps et pour l'éternité ; ils ont un droit égal à ce que possède la communauté, qu'ils aient apporté peu ou beaucoup ; cependant le système primitif s'est un peu modifié à cet égard. Il est loisible à chacun de s'identifier à la communauté, ou de s'occuper à part de ses intérêts temporels, et d'avoir des propriétés. Dans le second cas cependant, ils ne sont pas réputés membres parfaits de l'Eglise.

Les prosélytes ne sont que des membres imparfaits, s'ils ont encore des créances à payer, des héritages à recueillir. Les parents, qui ont des enfants en bas âge, ne peuvent joindre leurs propriétés à celles de la communauté ; ils doivent pourvoir à l'entretien de ces enfants ; ceux-ci ne sont agréés que du consentement de leurs parents ou de ceux qui les représentent, et ne deviennent complètement membres de l'Eglise que lorsque l'âge ou la précocité d'une foi vive et l'esprit de lumière les ont rendus dignes d'être admis à la jouissance de tous ces droits.

Tout membre a la faculté de régler sa croyance et de discuter toutes sortes de matières ; mais pour la discipline, il doit se conformer à celle qui est adoptée. L'abbé Grégoire observe que les Shakers ont des doctrines et des usages qui leur sont communs avec les autres sectes. — Comme les Unitaires, ils rejettent la Trinité. — Avec les Universalistes, ils rejettent l'éternité des peines. — Avec les Calvinistes et les Méthodistes, ils insistent fortement sur la régénération intérieure. — Avec les Arminiens, ils rejettent les décrets d'élection, de réprobation absolue, et l'imputation du péché d'Adam à sa postérité. — Avec les Quakers, ils rejettent le baptême, la cène, méprisent la politique, ne votent pas aux élections, n'acceptent point de place. Ils condamnent la guerre, les serments, les loteries, les jeux de hasard. Ils évitent les bouffonneries, les mensonges, et s'abstiennent de donner des titres honorifiques. — Avec les Swédenborgistes, ils croient que le second avènement et le jugement sont arrivés. — Avec les Sandemaniens, ils admettent une sorte de communauté de biens. — Avec les Jumpers, ils regardent la danse comme partie intégrante de l'office divin. — Avec les catholiques, ils croient à la continuation des miracles, mais seulement dans leur société, et ils admettent une espèce de confession auriculaire ; ce sont les anciens

qui confessent les simples fidèles, leur imposent des pénitences et leur donnent l'absolution.

SHIBI, dieu du feu, chez les Slaves. On allumait du feu dans l'intérieur de sa statue, de telle sorte que les flammes et la fumée sortaient par les yeux, la bouche et les oreilles de l'idole, à la grande terreur des spectateurs.

SHOUELTINS. Les habitants des îles Schetland appelaient ainsi les Tritons, dont les anciennes traditions et la superstition populaire avaient peuplé les mers du Nord.

SIKA, nom japonais de Chakya-Mouni, le Bouddha des temps actuels. Son culte fut introduit dans le Japon, l'an 553 de l'ère chrétienne. Voici ce que portent les Annales de cet empire :

« La treizième année du règne de Kin-Mei-Ten-O, trentième Daïri, le roi de Fiak-sai envoya une ambassade qui présenta à l'empereur une image du Bouddha Siaka, des pavillons, un parasol et les livres classiques de la religion de Bouddha. Ces présents furent très-agréables au Daïri. Le ministre Inamé entreprit de lui persuader d'adorer ce dieu ; mais Mono-no bé-no Ogosi l'en détourna, en disant : « Notre empire est d'origine divine, et le Daïri a déjà beaucoup de dieux à adorer ; si nous adorons ceux des royaumes étrangers, les nôtres en seront irrités. » Intimidé par ce discours, le Daïri fit cadeau de l'image à Inamé, qui, de joie, fit abattre sa maison, et construire sur l'emplacement le temple *Kou-ghen-si* ; il y plaça l'idole, et lui rendit constamment son adoration : c'est de cette époque que date l'introduction de la religion de Siaka au Japon, et de ses temples nommés *Ga-ran*. » Depuis, cette religion fit de grands progrès, et maintenant elle se partage le Japon avec le culte antique du Sin-to. *VOY. CHAKYA-MOUNI, BOUDDHA, FO, CHÉKYA*, etc.

SIANG-JIN. Dans toutes les processions que les Chinois font en l'honneur de leurs divinités, il y a des gens qui portent au bout de longues perches, des images de poissons, de grenouilles, de serpents et autres figures superstitieuses de divers animaux. Ce sont ces porteurs d'images que l'on appelle *Siang-jin*.

SIANG-TI-YO, le premier des huit grands enfers, selon les Bouddhistes de la Chine. Les damnés, plongés dans le feu, ont des ongles de fer longs et aigus. Constamment animés par la fureur et la haine, ils se ruent les uns sur les autres et s'entre-déchirent d'une manière cruelle. Dans ces luttes féroces, ils perdent tour à tour la vie, et, chaque fois, un vent glacial les ressuscite pour qu'ils se livrent de nouveaux combats.

SIAO, génie des montagnes, qui n'a qu'un pied, suivant les Chinois.

SIARE, nom que les insulaires des Maldives donnent à un lieu consacré au roi des vents. Il y en a dans presque toutes les îles sur le rivage de la mer ; c'est là qu'ils viennent s'acquitter des vœux qu'ils ont faits, lorsqu'ils ont échappé à quelque danger sur

la mer. On offre à ce roi de l'air et des barques faites exprès, remplies de gommes, de fleurs et de bois odorants. On brûle ensuite des parfums, et on fait du feu aux barques qui en sont chargées, quoiqu'on les laisse voguer en pleine mer du vent, jusqu'à ce qu'elles soient consumées. Tel est le sacrifice qu'il est agréable au roi des vents. S'il arrive qu'il ne puissent pas offrir une barque, ils placent par un sacrifice de coqs ou d'autres animaux qu'ils jettent à la mer devant le malin, les a ramenés.

SIBA ou **SIVA**, et mieux **SEVA**, dieu des Slaves qui habitaient la Wagrie et la Rugen. Son nom dérive d'un verbe qui répond à *ensemencer*, et ses attributs caractéristiques autorisent à croire qu'il est la déesse des végétaux en général. Elle est représentée sous la forme d'une femme dont les cheveux tombaient jusqu'au jarret ; de la main droite elle tenait une pomme, et de la gauche une grappe de raisin. On lui sacrifiait des animaux et des hommes. On la dit fille de Sitalcès, roi des Goths, et femme d'Anthire, qui fut roi des armées sous Alexandre le Grand, et qui, en Allemagne, bâtit la ville de Medeburg.

SIBYLLES. Les anciens appelaient ainsi certaines femmes auxquelles on attribuait la connaissance de l'avenir par la prophétie. Ce nom fut d'abord appliqué à la prophétesse de Delphes ; il fut ensuite étendu à toutes les femmes qui rendaient des oracles. On le fait venir du verbe *sibyllo*, qui signifie être inspiré ou conseillé par les dieux, mais nous sommes plus porté à le faire venir des verbes *σειβυλλῆν* et *σειβυλλῆναι* qui signifient contredire, contraire du mot *sibylle*, qui nous vient de l'oriental (סביל ou סביל), bien que la prophétie connue de ces mots n'ait pas de rapport direct avec les fonctions des sibylles.

On convient généralement qu'il y avait des sibylles, mais on n'est pas d'accord sur leur nombre. Platon, le premier qui en ait parlé, semble n'en reconnaître qu'une, car il dit simplement la Sibylle. Quelques modernes ont soutenu, au contraire, que le philosophe, qu'il n'y avait eu effet qu'une Sibylle, celle d'Erithrée, mais qu'elle a été multipliée dans les siècles des siècles, parce qu'elle a vécu très-longtemps. Solin en compte trois : l'Erithréenne, la Cuméenne et la Samienne. Elieen en compte quatre, savoir celle d'Erithrée, celle d'Egypte et la Samienne. Enfin, suivi par le plus grand nombre de modernes, il distingue dix sibylles qu'il nomme dans l'ordre : 1° la *Persique* ; si l'on en compte Justin, martyr, elle était fille du roi de Bérée. D'autres prétendent qu'elle était juive et lui donnent le nom de *Sibylle*. Dans les vers sibyllins, elle se qualifie de Noé. On dit qu'elle laissa vingt-neuf prophéties, parmi lesquelles on en trouve une qui annonçait le Messie ; 2° la *Phrygienne* ; on la qualifie de *la* qu'on disait fille de Jupiter et de Junon, et qui voyagea en plusieurs endroits,

à Claros, etc. ; mais elle faisait sa n Libye ; 3^e la *Delphique*, fille de ébain ; elle vivait longtemps avant a Troie. Après la prise de Thèbes, sacrée au temple de Delphes par s, et fut la première, selon Dio- porta le nom de sibylle. Il l'appelait ; d'autres la nomment *Arthémis*. ins prétendent qu'Homère a fait asieurs de ses vers prophétiques, rés dans son Iliade ; 4^e la *Cuménne*, ses oracles à Cumes en Italie ; 5^e l'*E-* qui prédit le succès de la guerre ans le temps que les Grecs s'em- pour cette expédition ; son nom hile ; elle était fille d'une nymphe la et du berger Théodore. Elle gardienne du temple d'Apollon dans la Troade. C'est elle qui in- songe d'Hécube, en lui prédisant s que causerait dans l'Asie l'en- portait dans son sein. Elle passa le sa vie à Claros, à Samos, à Dé- es, et revint au temple d'Apollon dont elle se disait tantôt la femme, sur, tantôt la fille. Son tombeau coredu temps de Pausanias ; 6^e la onton avait trouvé les prophéties ciennes annales des Samiens ; ne, née à Cumes, dans l'Eolide ; qu'on nomme *Démophile*, *Hérome Amalthée*, et qui vint présen- in l'Ancien ses neuf livres de pour les lui vendre ; 8^e l'*Helles-* e à Marpèse, dans la Troade, qui étisé du temps de Solon et de Cy- hrygienne, qui faisait son séjour à elle rendait ses oracles ; 10^e en- rtine, nommée aussi *Albunée*, qui comme une divinité à Tibur ou le Tévéron. Quelques- uns ne sibylle de la Cumane et de la et nomment la sibylle *Cimmé-* i appelée de Cimmérie, petit can-

un assez grand nombre d'oracles ; répandus dans le public, sans eux qui étaient extraits des livres nt nous parlerons dans l'article s oracles regardaient particulière- où ils avaient cours, et voilà sans i a fait supposer une sibylle dif- r chaque contrée. Les politiques re usage de ces prétendues pro- uvent même ils en inventaient et t courir parmi le peuple comme afin de les faire servir aux des- ur ambition. C'est ainsi que P. ara, un des chefs de la conjura- ilina, faisait valoir une prétendue les sibylles, que *trois Cornéliens* lome la puissance souveraine. Sylla ous deux de la maison Corné- ient déjà vérifié une partie de la Lentulus, qui était de la même persuada que la prédiction ayant ifiée pour deux tiers, c'était à lui ter en s'emparant du pouvoir su- is la prévoyance du consul Cicé-

ron empêcha les effets de son ambition.

Pompée voulant rétablir Ptolémée Aulètes sur le trône d'Egypte, la faction, qui lui était contraire dans le sénat, publia une prédiction sibylline portant que, si un roi d'Egypte avait recours aux Romains, ils ne devaient pas lui refuser leurs bons offices, mais qu'il ne fallait pas lui fournir des troupes. Cicéron, qui était dans le parti de Pompée, ne doutait pas que l'oracle ne fût supposé ; mais, au lieu de le réfuter, il chercha à l'é luder, et fit ordonner au proconsul d'Afrique d'entrer en Egypte avec une armée, et d'en faire la conquête pour les Romains ; ensuite on en fit présent à Ptolémée.

Lorsque Jules César se fut emparé de l'autorité souveraine, sous le titre de dictateur perpétuel, ses partisans, cherchant un prétexte pour lui faire déferer le titre de roi, répandirent dans le public un nouvel oracle sibyllin, selon lequel les Parthes ne pouvaient être assujettis que par un roi des Romains. Le peuple était déjà déterminé à lui en accorder le titre, et le sénat devait en rendre le décret, le jour même que César fut assassiné.

Pausanias rapporte dans ses Achaïques une prédiction des sibylles sur le royaume de Macédoine, conçue en ces termes : « Macédoniens, qui vous vantez d'obéir à des rois issus des anciens rois d'Argos, apprenez que deux Philippe feront tout votre bonheur et tout votre malheur : le premier donnera des maîtres à de grandes villes et à des nations ; le second, vaincu par des peuples sortis de l'Occident et de l'Orient, vous perdra sans ressource, et vous couvrira d'une honte éternelle. » En effet, l'empire de Macédoine, après être parvenu à un très-haut point de gloire sous Philippe, père d'Alexandre, tomba en décadence sous un autre Philippe qui devint tributaire des Romains. Ceux-ci étaient au couchant de la Macédoine, et furent secondés par Attalus, roi de Mysie, qui était à l'orient.

Les sibylles paraissent avoir aussi prédit le grand tremblement de terre qui ébranla l'île de Rhodes ; car Pausanias dit à cette occasion que la prédiction de la sibylle ne se trouva que trop accomplie.

Quelquefois on se flattait de pouvoir détruire l'effet des oracles sibyllins, au moyen d'expiations et de sacrifices sanglants. Nous lisons dans Plutarque que, les livres sibyllins portant que les Gaulois et les Grecs s'empareraient de la ville de Rome, on imagina, pour détourner l'effet de la prédiction, et pour l'accomplir en quelque sorte, d'enterrer vifs, dans l'enceinte de la ville, un homme et une femme de chacune des deux nations, afin de leur faire prendre ainsi possession du territoire de Rome.

Nous trouvons dans les lois romaines une constitution d'Aurélien, qui ordonne au sénat de rendre un arrêt pour que les prêtres consultent les livres sybillins à l'occasion de l'invasion des Marcomans, qui, ayant traversé le Danube et forcé les Alpes, menaçaient Rome, non contents d'avoir ravagé

presque toute l'Italie; et nous voyons, par le sénatus-consulte, qu'il fut décidé que les victimes humaines seraient même permises, si elles étaient jugées nécessaires.

SIBYLLINS (LIVRES), recueil des oracles de la sibylle de Cumès, conservé à Rome avec le plus grand soin. Voici comment on raconte l'histoire de leur dépôt dans le Capitole : une vieille femme apporta un jour devant Tarquin l'Ancien neuf volumes, pour lesquels elle demanda 300 pièces d'or. Le roi rejeta la demande avec mépris; sur quoi la sibylle en jeta trois dans le feu en sa présence, et demanda le même prix pour ceux qui restaient. Rebutée encore, elle en brûla trois autres, et persévéra à demander la même somme pour les trois derniers, avec menace de les brûler en cas de refus. Tarquin, frappé de cette obstination, consulta les augures, dont l'avis fut qu'il devait payer tout ce qu'on lui demandait pour les trois livres restants. La somme délivrée, la sibylle enjoignit à Tarquin de garder ces livres avec le plus grand soin, comme contenant les oracles qui présageaient les destinées de Rome. Le roi les fit mettre dans un coffre de pierre, lequel fut placé sous une voûte du Capitole; il en confia la garde à deux prêtres particuliers, nommés duumvirs, dont tout le sacerdoce se borna d'abord aux soins que demandait ce dépôt sacré; on y attacha ensuite la fonction de célébrer les jeux séculaires. Ces livres étaient consultés dans les grandes calamités. On avait une si grande foi aux prédictions qui y étaient contenues, que, dès qu'on avait une guerre importante à entreprendre, une sédition violente à apaiser, lorsque l'armée avait été défaite, que la peste, ou la famine, ou quelque maladie épidémique affligeait la ville ou la campagne, ou enfin si on avait observé quelques prodiges qui menaçaient d'un grand malheur, on ne manquait pas d'y avoir recours. C'était une espèce d'oracle permanent, aussi souvent consulté par les Romains, et avec autant de confiance que celui de Delphes par les Grecs. Mais il fallait un décret du sénat pour y avoir recours, et il était défendu, sous peine de mort, aux duumvirs, de les laisser voir à personne. Valère Maxime dit que M. Attilius, duumvir, fut puni du supplice des parricides, pour en avoir laissé prendre une copie par Pétronus Sabinus.

Ce premier recueil d'oracles sibyllins fut consumé dans l'incendie du Capitole, sous la dictature de Sylla, l'an 83 avant Jésus-Christ. Pour réparer cette perte, le sénat fit recueillir à Samos, à Troie, à Erythrée, et dans plusieurs autres villes de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie, tout ce qu'on pourrait trouver de vers sibyllins. Les députés en rapportèrent un grand nombre; mais, comme il y en avait sans doute beaucoup d'apocryphes, on établit une commission de quinze prêtres, appelés quindécemvirs, pour en faire un choix judicieux. Ces nouveaux livres sibyllins furent déposés au Capitole, comme les premiers; mais on n'y eut pas tant de confiance qu'ils contenaient ne fut pas aussi

secrètement gardé; car il paraît que par part de ces oracles étaient publiés à chacun, selon les événements, le tait à sa fantaisie. Varron, cité par assure que ce recueil contenait d' vers au plus. Mais Auguste en o seconde révision, qui en fit rejete uns. Ce que dit le même Varron, de Denys d'Halicarnasse, que les virs avaient regardé comme sup les vers qui interrompaient la suite tiches, montre que cette forme n bout de l'ouvrage à l'autre. Cicér en quoi consistait cette forme. était partagé en diverses sections chacune, les lettres qui formaient vers se trouvaient répétées dan ordre au commencement des vers en sorte que l'assemblage de ces l tiales devenait la répétition du pr de la section. Les prédictions cont ce recueil étaient conçues en tern et généraux, sans aucune désig temps et de lieu. Au moyen de ce rité, dans laquelle, dit Cicéron, l'a habilement enveloppé, on peut q même prédiction à des événements Le moyen employé pour former l compilation avait fait circuler dan un grand nombre de fragments, et naturellement l'occasion d'en fabri tres; et d'en faire circuler de ce dès lors les livres sibyllins tomb le discrédit. Enfin le dernier brûlé, en 399, par Stilicon, général perein Arcadius.

Nous avons encore aujourd'hui de vers grecs, sous le titre d'*Oraculins*; on y prédit dans le plus grand non-seulement les destinées de l même les principaux événements du Christ. Ils ont été imprimés p mière fois en 1545, en huit livres; eu ensuite trois autres éditions, cardinal Angelo Mai en a publié, 1828, quatre autres livres trouv dans diverses bibliothèques. Enfin dre en a donné un texte grec con traduction en vers latins et com Paris, 1841-42, 2 vol. in-8°.

Maintenant, que devons-nous oracles sibyllins? Pendant longt été de mode de décrier ces ouvra regardait les fragments que l'on comme le produit d'une pieuse f rée par les chrétiens en faveur d gion. Cet injuste jugement a été la critique moderne. En effet, l vérité de fait historique, attestée auteurs anciens, que divers oracl faux existaient sous le nom d'orac avant la venue de Jésus-Christ, a compilé des recueils à différents 2° Il est certain que les collectio authentiques ont été malheureus dues, et que les recueils compilé venue de Jésus-Christ sont remp polations et de prophéties contro est certain que, dans les recueils

quelque débris précieux des s, et que plusieurs autres nous vés soit par les auteurs païens, défenseurs du christianisme. n qu'un certain nombre de ces applicable au Sauveur, comme s par saint Clément de Rome, martyr, Eusèbe, Athénagore,ophile, saint Clément d'Alexandrin, il est certain que le peu- n général était préoccupé des ntenues dans ces oracles, dans i précéderent la naissance de comme nous le voyons par Ci-, Horace, Varron, Suétone, etc.

toute évidence que les chré- a inventer les oracles des si- pourquoi Lactance dit avec beau- a : « Quelques esprits, dont le oracles sibyllins avec Jésus- conviction, allèguent, pour s'y ue les vers sibyllins ont été composés par les soutiens in-ristianisme. Toutefois il est s'armer d'une semblable ob- on a lu Cicéron, Varron et auteurs qui parlent de la si-ée et de différentes prophé- leurs livres que nous emprun- ; or ces écrivains sont mortis tion du Verbe-Christ. Je ne ue les vers sibyllins n'aient rtiquité pour des fables, parce ne les comprenait : car ils p- tonnants miracles, sans en dé- rme, ni l'époque, ni l'auteur. ythrée prédit elle-même qu'on folie et de mensonge. Les vers eurent cachés pendant des and la naissance et la pas- eurent mis au grand jour ce loppé de mystère, on y attacha ce, de même que les prédic- phètes, lues par le peuple juif ins et plus, ne furent compri- ue les paroles et les actions du ent vérifiées; car les prophètes t les hommes n'interprétèrent que quand tout fut accom-

l paraîtrait que saint Paul lui- ait du témoignage des sibylles, yait les païens à leurs oracles, e les chrétiens eussent pu les les falsifier; ce passage de l'a- ouve pas, il est vrai, dans ses mais il nous a été conservé par t d'Alexandrie, et il est as- t pour que nous en donnions ion : « De même, dit ce Père, lut sauver les Juifs en leur don- phètes, ainsi il suscita les plus es, pour qu'ils fussent les pro- peuble selon sa propre langue, s pouvaient recevoir la vertu de s sépara du commun des hom- avons pour preuve non-seule- le de Pierre, mais encore celle ul, disant : *Prenez en vos mains*

les livres grecs, lisez la sibylle, comment elle révèle un seul Dieu, et annonce les choses à venir; prenez Hystaspe, lisez-le, et vous y trouverez le Fils de Dieu désigné d'une manière bien plus éclatante et bien plus évidente, et comment plusieurs rois se réuniront contre le Christ, animés de haine contre lui et contre ceux qui portent son nom, et contre ses fidèles, et contre son attente et son arrivée. » Les apôtres et les premiers défenseurs du christi- anisme n'ont pu parler ainsi que parce que les oracles sibyllins étaient entre les mains des païens, et parce que les prophéties aux- quelles ils faisaient allusion leur étaient bien connues.

Dans une circonstance où il était question des livres sibyllins, Cicéron s'écrit : « Quel est l'homme qui est annoncé, et dans quel temps viendra-t-il ? *Quem hominem, et in quod tempus est ?* » — « Ces vers, dit-il ail- leurs, prétendent qu'il faut recevoir un roi si nous voulons être sauvés, *si salvi esse vel- lemus.* » On peut assigner la même source à une prophétie qui circula pour la première fois à Rome, l'an 63 avant l'ère chrétienne, et qui annonçait que la nature allait enfanter un roi pour le peuple romain, *Regem populo romano naturam parturire*. Cette circon- stance se trouve dans Suétone, qui la rap- porte d'après un certain Julius Marathus, dont le récit ajoute que la terreur du sénat fut si grande, qu'il décréta aussitôt qu'on ne conserverait la vie à aucun enfant mâle né dans le cours de cette année. Mais ceux dont les épouses se trouvaient enceintes, s'appro- priant chacun une si haute prédiction, réus- sirent à prévenir l'exécution du sénatus-con- sulte. Plus tard, on ne manqua pas d'en faire l'application, à Auguste dont la naissance eut lieu vers la même époque. Les Romains, qui ne connaissaient pas la nature et l'objet de ces prédictions, les appliquaient aux évé- nements politiques qui survenaient dans l'empire. C'est ainsi que Virgile traduit en vers magnifiques, à l'honneur du fils de Pol- lion, un long oracle de la sibylle de Cumès, dont il conserve même religieusement les expressions. Or, dans toute cette églogue, il n'est peut-être pas un seul vers qui ne puisse s'appliquer à Jésus-Christ; on croi- rait, en la lisant, lire une page d'Isaïe ou de quelque prophète hébreu. Bien plus, M. de Maistre soutient que ce prétendu fils de Pollion est parfaitement inconnu dans l'histoire, et que probablement Virgile n'a pas eu d'autre but, en composant son églo- gue, que de traiter un sujet qui prêtait émi- nemment à la poésie. Ce qui donne du poids à cette assertion, c'est qu'elle a été ainsi comprise par les anciens. L'œuvre du grand poète fut dans la suite traduite en assez beaux vers grecs, et lue dans cette langue au con- cile de Nicée, par l'ordre de l'empereur Con- stantin. « Certes, dit à ce sujet le comte de Maistre, il était bien digne de la Providence d'ordonner que ce cri du genre humain re- tentît à jamais dans les vers immortels de Virgile. Mais l'incurable incrédulité de notre siècle, au lieu de voir dans cette pièce ce

LA-ADAM, c'est-à-dire *livre d'Adam* ; l'appelle aussi *le code Nazaréen* ; gique des chrétiens de Saint-Jean de l'Irac-Arabi. C'est une commune ordre et sans méthode, où l'on mentionnés Noé, Abraham, Moïse, le temple de Jérusalem, saint iste, Jésus-Christ et Mahomet. Il uit en latin par Norberg.

IDJOU-PENNOU, dieu des fontai-les Khonds de la côte d'Orissa, où jet d'un culte régulier et observé icoup de sollicitude. Lorsqu'une nt à tarir, les paysans désespérés aussitôt chercher un prêtre et le de leur ramener l'eau, en lui pro-le lui accorder tout ce dont ils disposer. Celui-ci arrache d'un n cocon de ver à soie, et, dans le la nuit il se rend en secret à quel-ive pour tâcher d'engager le dieu er une partie de ses eaux à la sséchée. Mais, en accomplissant a, il court risque de la vie, car si étaires de l'eau vive venaient à ses démarches, ils lui feraient un is parti. Le prêtre reste longtemps is de la source, murmurant des magiques, par lesquelles il gagne lieu Sidroujdou. Alors il remplit dans la source et retourne à la rie, répétant ses charmes en che-pit qu'alors un filet d'eau suit les ses pas par-dessous la terre. Le illage et une partie des vieillards, at avoir jeûné le jour précédent, on retour à la citerne desséchée ; s et les jeunes gens sont soigneu-ignés, car on croit que leur pré-nit fatale à l'opération. Le bassin usement nettoyé, et on y met le in d'eau. Le prêtre sacrifie une un porc au Sidroujdou-Pennou, anque pas de fournir aussitôt de source, ou qui au moins donne de satisfaction, et dans ce der-eau commence à revenir au bout ou deux.

I, cérémonie observée dans le Ja-le soulagement des âmes des tré- prend des morceaux de bois sur n a écrit le nom des âmes qu'on de secourir, et on les lave dans e ou dans une eau courante, en ertaines prières. Des religieux mendians font cette cérémonie une rivière, et les passants leur elque argent, afin qu'ils accom-es rites en faveur des âmes de nts qu'ils leur désignent.

divinité scandinave, épouse de l'appelle la déesse aux beaux che-

la Sanga ; c'est, dit-on, un nom de Minerve, dont Cadmus enleva re et le plaça dans la ville de

ON, le même qu'Harpocrate, dieu, que les Egyptiens représentaient

le doigt appliqué sur les lèvres. On portait sa statue dans les fêtes d'Isis et de Sérapis.

SIGÉAMI, esprit qui, chez les Birmans du royaume d'Ava, préside à l'ordre des éléments, et lance la foudre et les éclairs.

SIGGÉNOTES, ordre de prêtres chez les anciens Slaves. Les Siggénotes étaient subordonnés aux Weidalotes.

SIGILLAIRES, fête célébrée par les anciens Romains ; elle était ainsi appelée des petits présents, tels que cachets, anneaux, gravures, statuettes, qu'on s'envoyait mutuellement. Elle durait quatre jours, et suivait immédiatement les saturnales qui en duraient trois, ce qui faisait ensemble sept jours ; et comme les Saturnales commençaient le 15 avant les calendes de janvier, c'est-à-dire le 19 décembre, les Sigillaires commençaient le 22, et duraient jusqu'au 25 inclusivement. On dit qu'elles furent instituées par Hercule, lorsque, revenant d'Espagne après avoir tué Gérión, il conduisit ses troupeaux en Italie, et bâtit sur le Tibre un pont à l'endroit où l'on construisit depuis le pont Sublicius. D'autres en attribuent l'institution aux Pélasgues, qui imaginèrent que l'oracle ne leur demandait pas des sacrifices d'hommes vivants, mais des statues et des flambeaux : ils présentèrent donc à Saturne des bougies, et à Pluton des figures humaines ; de là viendraient et les Sigillaires et les présents qui accompagnaient la célébration de cette fête.

SIGILLATEURS, prêtres égyptiens, chargés d'examiner et de marquer les victimes destinées aux sacrifices ; car il fallait que l'animal fût entier, pur et bien conditionné, pour être sacrifié. Quand la bête se trouvait propre aux autels, ils la marquaient, en lui attachant aux cornes de l'écorce de papyrus, et en imprimant leurs cachets sur de la terre sigillée qu'ils lui appliquaient. Hérodote raconte qu'on punissait de mort quiconque offrait une victime qui n'avait pas été ainsi marquée.

SIGILLÉE. La terre sigillée de Lemnos était regardée comme sacrée ; les prêtres seuls avaient droit d'y toucher. On la mêlait avec du sang de chèvre, après quoi on y imprimait un cachet. Elle était l'objet d'une vénération superstitieuse qui a duré jusqu'à nos jours.

SIGILLES ou **SIGILLAIRES**. C'étaient des statuettes de terre cuite que les anciens plaçaient dans des niches, pour orner leurs maisons, et qu'ils honoraient comme des divinités, quand ils les avaient fait consacrer. On donnait le même nom aux objets qu'on s'envoyait mutuellement dans les fêtes appelées *Sigillaires*.

SIGILLISTES, nom que l'on a donné en Espagne aux partisans d'une opinion qui donnait atteinte au sceau de la confession. Voy. JACOBEOs.

SIGNE DE LA CROIX, pratique de dévotion usitée parmi les chrétiens, qui consiste à porter successivement la main au front, à la poitrine, à l'épaule gauche, puis à la droite, de manière à tracer sur soi la fi-

gure de la croix. L'usage de ce signe remonte aux temps apostoliques. Il a depuis été pratiqué dans toutes les communions chrétiennes, et par les chrétiens de tous les siècles, à l'exception des protestants qui l'ont rejeté comme une pratique vaine et superstitieuse. C'était une espèce de signe de passe par lequel les fidèles de la primitive Eglise se distinguaient de la foule des idolâtres au milieu desquels ils vivaient. C'était plus, car on le considérait et on le considère encore aujourd'hui comme un acte religieux propre à sanctifier le fidèle et ses différents actes. Tertullien témoigne combien il était fréquent de son temps; il dit que les chrétiens marquaient leur front du signe de la croix en entrant dans la maison ou en en sortant, en prenant leurs vêtements ou leur chaussure, en allant au bain, en se mettant à table, en allumant du feu, en se mettant au lit, en s'asseyant, enfin dans toutes les actions de leur journée. La coutume des chrétiens de nos jours est encore à peu près la même; on fait le signe de la croix principalement en se levant et en se couchant, avant et après ses prières et ses repas, en entrant et en sortant de l'église. Ordinairement onnonce en même temps ces paroles : *du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*. De sorte que les deux mystères de la religion se trouvent ainsi rappelés, celui de la Trinité par ces paroles, et celui de la rédemption par le sacrifice de la croix.

Il y a différentes manières de faire le signe de la croix : la principale et la plus ancienne est celle que nous venons de décrire. On le forme encore ainsi lorsque le célébrant commence l'office divin, lorsqu'on prononce la formule d'absolution, lorsque le prêtre donne la bénédiction, et en prononçant certaines autres formules liturgiques. Les Orientaux le forment en étendant la main au front, aux pieds, puis aux épaules. Ils le font en élevant les trois premiers doigts de la main droite comme en faisant la Trinité, les deux doigts abaissés indiquant les deux natures en Jésus-Christ. D'autres le font avec deux doigts pour représenter ces deux natures; d'autres le font avec un seul, pour marquer qu'ils ne connaissent qu'une seule nature en Jésus-Christ. La coutume de nos contrées est de le faire avec la main tout entière. — Une autre manière de faire le signe de la croix est de le tracer avec le pouce seulement sur une partie du corps, comme sur le front, sur la bouche, sur la poitrine ou sur le cœur, ce qui a lieu encore dans différentes parties du culte public, comme au commencement de l'Evangile, etc. Les évêques et les prêtres en bénissant traçant en l'air, de la main droite, la forme d'une croix sur les personnes ou les objets qu'ils veulent bénir; enfin, la plupart des actes liturgiques sont exécutés en forme de croix, comme l'infusion de l'eau baptismale, les oraisons saintes, différentes aspersions, certains encensements, etc.

24. SIK, femme de Loke, le mauvais génie

de la mythologie scandinave. Elle est moins cruelle que son mari; cependant elle s'efforce d'adoucir ses douloureux supplices auquel celui-ci est en recevant dans un vase le poison qui le serpent distille sur son front.

SIKHI, un des sept bouddhas vénérés des Bouddhistes du Népal, qui suppose un être dans le Satya-youga ou le premier avatar. Une espèce d'hymne néwari parle de ce divin personnage : « J'adore un être de sagesse éternelle, le sage qui a traversé les bornes du monde, né d'une race royale dans la grande ville d'Arouna, dont la vie ornée de perfections, s'est prolongée jusqu'à l'âge de 70,000 ans, par lequel, par affectation, le genre humain, la sainte sagesse, a été amenée au pied d'un arbre *pandarika* ».

SIKHS, les Sikhs, les Sikhs, ainsi du mot *sikh*, qui signifie disciple. C'est une aggrégation de sectaires qui ont pour fondateur Nanek-Schah, fondateur du xv^e siècle; ils se sont séparés du corps de nation et se sont réunis aux Musulmans et aux Anglais.

Nanek-Schah, né dans le village de Lahore, en 1469, voulant mettre fin aux guerres sanglantes que les Hindous avaient sans cesse à ses compatriotes, prit de réconcilier les Védas et le bouddhisme, montrant que sa nation ne reconnaît Dieu unique, et en engageant les Hindous à renoncer à l'idolâtrie qui s'était établie parmi eux, et à retourner au culte de leurs ancêtres. L'événement ne répondit pas à ses vues; car, loin d'apaiser les deux partis, il contribua à leur destruction, que la persécution et le fanatisme conduisirent à se faire agresser.

La doctrine de Nanek est fondée sur le déisme pur. Il enseignait qu'il n'y a qu'un seul Dieu, invisible, éternel, saint et souverainement bon, auquel on doit rendre hommage des hommes, sous que qu'ils lui fussent offerts; et, par suite, qu'il prescrivait la pureté naturelle, il prescrivait la pureté pour toutes les religions. Les cérémonies établies par lui étaient de la plus grande simplicité; et il plaçait l'exercice de la religion au-dessus de l'observation des rites pieux. « Celui-là seul, disait-il, qui observe la justice, et dont la vie est pure, est chaste. » Il se constitua grand prêtre de sa nouvelle religion, et mourut à Dehra, village situé sur les bords du Gange, qui est devenu fort célèbre par le nombre de pèlerins qui viennent à lui rendre ses reliques.

Bien qu'il eût deux enfants, il fut jugé indigne de continuer sa mission; il signa, pour la continuer, Gour Khatriva, initié dans les mystères de sa doctrine; celui-ci ne se borna pas à transmettre les maximes de son prédécesseur, mais il ajouta quelques lacunes par de nou-

sa mort, la lutte entre les Sikhs et les musulmans prit un caractère encore plus fanatique. Les combats que se firent les deux partis étaient de véritables bûcheronnages ; et lorsqu'ils cessaient enfin, il ne restait que le champ de bataille que les vaincus couvraient de leurs cadavres. Longtemps l'avantage demeura aux Musulmans ; mais les Sikhs furent soumis au joug de la dure tyrannie. Employés aux plus viles besognes, en butte à tous les outrages, ils furent traités comme des chiens.

Les Sikhs formèrent alors une république fédérative, dont chaque district était soumis à l'autorité d'un Akali. Dans certaines occasions, ces religieux guerriers convoquaient une assemblée nationale pour délibérer sur les intérêts communs. La confédération comprenait le Lahore, le Kachmir, l'Afghanistan, le Moultan ; mais, il y a une trentaine d'années, Randjet-Singh, chef de la confédération, réussit à ranger tous ces chefs turbulents sous ses ordres ; il s'entoura d'officiers français pour former ses troupes à la manière européenne, et il prit le titre de Maha-Radja (roi suprême).

Leurs pratiques religieuses sont fort simples ; ils se bornent habituellement à réciter de courtes prières, et, dans quelques rares occasions, ils mangent en commun un gâteau béni. Contrairement à l'usage des Hindous, ils cherchent à faire des prosélytes. Ils ont une espèce d'initiation à laquelle ils soumettent les adultes et tout individu qui embrasse leur religion. Cette cérémonie s'appelle *Pahal* ; elle se fait de la manière suivante : on recommande d'abord au prosélyte de laisser croître ses cheveux et sa barbe, puis on lui fait mettre un vêtement bleu, on lui présente un sabre, un fusil, un arc, une flèche et une lance ; celui qui l'initie prononce alors ces mots : « Le Gourou est ton maître, et tu es son disciple. » Ensuite on remplit une coupe d'eau, on y met du sucre, en remuant la

boisson avec un poignard, et en récitant cinq versets du code sacré, dont voici le premier : « J'ai bien voyagé, j'ai vu bien des pévôts, des Yoguis et des Kotis, hommes saints et livrés aux austérités, hommes ravis en contemplation de la divinité par leurs pratiques et leurs pieuses coutumes ; chaque contrée, je l'ai traversée, mais je n'ai vu nulle part la vérité divine ; sans la grâce de Dieu, ami, le sort de l'homme n'a pas le moindre prix. » Les autres versets expriment la même idée ; entre chacun d'eux on répète la formule : « Succès au Gourou ! victoire au Gourou ! » et l'initiateur s'écrie : « Cette boisson est le nectar, c'est l'eau de la vie, bois-la. » Le disciple vide la coupe, et se laisse asperger par la boisson préparée de la même manière ; enfin on demande à l'initié s'il veut faire partie de la communauté sikhe, veiller constamment à la prospérité de l'Etat, supporter pour lui tous les sacrifices, contribuer à la grandeur de la ville d'Amrit-Sir, et lire tous les jours dans le code sacré de Nanek et de Govind. Pour naturaliser un prosélyte, il faut cinq Sikhs ; car Gourou-Govind a dit que son esprit sera présent partout où seront réunis cinq Sikhs.

Le voyageur anglais Burnes, lors de son passage à Amrit-Sir, eut l'occasion de visiter le temple de Gourou-Govind et d'assister à la célébration de leurs cérémonies religieuses. Il y avait dans ce temple, qui était de grande proportion et revêtu d'or, une sorte d'autel décoré d'un morceau d'étoffe. Près de là se tenait un Akali coiffé d'un turban bleu terminé en pointe ; autour de cette pointe étaient des cercles de fer, dont les prêtres sikhs se servent au besoin en guise de projectiles, et qu'ils lancent comme des disques. Devant lui, l'officiant avait l'Adi-Granth, qu'il éventait avec un *tchaunri*, ou queue de vache du Tibet, pour en écarter toute impureté et pour lui rendre honneur. Bientôt il l'ouvrit en poussant le cri de guerre des Sikhs : *Wah Gourou-ka fatch*, victoire au Gourou ! Ensuite il le toucha du front, et tous les fidèles se prosternèrent. Ce préliminaire accompli, un Sikh se leva et s'adressa à l'assemblée. Il invoqua d'abord Gourou-Govind-Singh, et chacun joignit les mains ; puis, après avoir proclamé que tous les biens dont les Sikhs jouissent sur la terre, ils les doivent à la bonté de Govind, il annonça que les étrangers avaient offert à Dieu, c'est-à-dire aux prêtres, 250 roupies. L'argent fut alors placé sur le Granth, et ce cri : « Puisse la religion des Sikhs prospérer ! » poussé par tous les assistants, suivit le discours de l'orateur. L'Akali lut, en terminant, quelques passages du livre sacré, et en expliqua le sens. Il dit, entre autres choses : « Vous avez tous péché, cherchez donc à vous purifier tous ; craignez, si vous négligez cette utile précaution, que le mauvais génie ne fasse de vous sa proie. » *Voy. NANEK-SCHAHIS, OUDASIS.*

SIK-KAI. Les Japonais appellent ainsi les dix conseils et avis, qui sont les conséquences des cinq commandements de la loi de

Bouddha : Ne tuer aucun animal point dérober, ne point commettre de mensonge, ne point mentir, ne point boire de liqueurs enivrantes. Les dix sont l'application de ces préceptes à particulières de la vie, pour tendre à la haute perfection. *Voy. GO FIANK.*

SIKSA, un des génies des fées Scandinaves ; il se manifestait sous la forme d'un veau couché.

SILÈNE, demi-dieu champêtre de Bacchus ; il naquit du commerce de Pan avec une nymphe. Dans une autre tradition, Nonnus le dit fils de la Terre. Suivant une ancienne tradition, le premier Silène régnait dans une contrée voisine du fleuve Triton en Libye ; qui avait une queue derrière lui, et sa postérité fut décorée du même. D'anciens monuments nous représentent les Silènes avec des queues, et aussi une tête chauve, des cornes retroussées, une petite taille et une corpulence. On le représente, tant appuyé sur un bâton ou sur un cheval, que suppléant au défaut de ses jambes par l'ivresse, tantôt assis sur un trône, tantôt sur un tonneau, le quel il a bien de la peine à soutenir. C'est cependant sur cette monture que le voyage des Indes, en compagnie d'un lion, se termina. Cet animal même ne contribua pas à la victoire de Bacchus ; car il se laissa vaincre par le héros, et fut avec tant de force pendant le combat, qu'il épouvanta les éléphants indiens, épouvantés d'un animal si terrible, ils s'enfuirent en servant sur ceux qui les avaient amenés. Au retour de cette expédition, Silène s'établit dans les campagnes d'Asie, et se livra à son penchant favori pour le vin. Il se faisait fort d'aimer des jeunes bergères, qui lui jouaient mille tours, et auxquels il racontait de vieilles histoires. Ovide raconte qu'un jour, n'ayant pu suivre Bacchus, quelque temps après, il le rencontra ivre et chanceux par suite de son grand âge que le vin adoucit, et qu'après l'avoir couronné de guirlandes et de fleurs, ils le conduisirent devant Midas. Dès que ce prince vit le dieu, qu'il avait en sa puissance un culte de Bacchus, il le reçut magnifiquement et le retint pendant dix jours, qu'il employa en réjouissances, en festins, en propos philosophiques ; car Elien rapporte la conversation que Silène eut avec le roi de Phrygie sur le monde inconnu, dont Platon et quelques autres sages ont tant parlé. Midas le renvoya à Bacchus.

On lit dans la sixième élogique que deux jeunes bergers le suivirent un jour, couché dans sa grotte, enivré de vin qu'il avait bu la veille. Sa coutume. Sa couronne de lierre, sa terre loin de lui ; une large ceinture l'anse était usée, pendait à sa ceinture. Il était mécontent de tenir le vieillard, qui les avait trompés par de vaines promesses, formant des liens avec sa couronne, et chaînant d'une main tremblante vient, Eglé, la plus belle des

la partie, et, dans le moment que le l'ouvrait les yeux, elle lui barbouille avec du jus de mûres. Silène rit de ise. « Pourquoi ces chaînes? leur éliez-moi, mes enfants; vous allez e les chants que vous désirez; je ai pour vous deux; car Eglé mérite ré récompense. » Il commence auschanter. Alors vous eussiez vu les et les animaux mêmes sauter d'al-, les chênes les plus durs agiter nes en cadence. Jamais le rocher du n'entendit avec tant de joie les l'Apollon. Mais que chantait-il? Virmet dans la bouche les principes de sophie d'Epicure sur la formation le. Ces exemples font voir qu'il ne toujours regarder Silène comme un bauché, presque toujours ivre, puispeint souvent comme un philosonme le dieu des sciences secrètes, comme un grand capitaine. En effé dit qu'il était fort agréable aux l'assemblée desquels il se trouvait rent.

de qui, dans son Cyclope, fait ra-Silène ses exploits, suppose que ce u, s'étant mis avec ses fils à la re-de Bacchus sur la mer, fut jeté sur i de l'Etna, où le géant Polyphème esclave, jusqu'à ce qu'Ulysse vint r. Il avait des temples dans la Grèce, rendait les honneurs divins.

ES. Les anciens donnaient ce nom res devenus vieux. On les peignait toujours ivres. Bacchus, avant de ur la conquête des Indes, laissa les r en Italie pour y cultiver la vigne; ar là qu'on expliqua le grand nom-tatues qu'on y trouvait élevées en neur. On les croyait mortels, car t beaucoup de leurs tombeaux aux de Pergame; mais il est plus natu-ranger dans la classe des Faunes, res, Pans, Tityres, etc. — On enten-i par *Silènes* des génies familiers, celui dont Socrate se vantait d'être gné.

ANIMUS, festin funèbre qui terminait nie des obsèques chez les Romains. ré tend que ce repas se donnait sur même aux vieillards, pour leur qu'ils devaient mourir. croient qu'il y avait deux festins de l'un, pour les dieux Mânes, auquel ne touchait, mais que chacun ren silence; l'autre, offert sur le tom-quel étaient admis les amis et les qui se faisaient un devoir de ne rien r les plats.

IL-BQG. Quelques peuplades slaves nt ainsi une statue qui avait la figure me; elle tenait dans la main droite e lance, et dans la gauche un globe une tête d'homme et celle d'un lion ses pieds. On croit que Silnoi-Bog me que *Krepki-Bog*.

IS, nom de Cérés dans la Sicile; on *Sémélé* en Béotie.

SIMIOS-DAI-MIO-SIN, un des Kamis ou dieux vénérés dans le Japon.

SIMONIAQUES. On donne ce nom à ceux qui commettent le crime de simonie; on appelle aussi *simoniaque* l'acte qui est infecté de ce vice. Voy. **SIMONIE**.

SIMONIE. On appelle ainsi tout trafic des choses spirituelles, ou qui y sont annexées, comme les sacrements, les fonctions ecclésiastiques, les bénéfices. Simon le Magicien ayant voulu acheter des apôtres, à prix d'argent, la puissance de donner le Saint-Esprit, c'est de là que l'on a donné le nom de *simonie* au commerce des choses saintes. Il y a trois sortes de simonies : la *réelle*, qui consiste à donner ou à recevoir de l'argent, ou quelque chose d'équivalent, en échange de quelque chose de spirituel; la *conventionnelle*, qui consiste à stipuler de donner une chose spirituelle pour une chose temporelle; la *mentale*, qui consiste à donner quelque chose de spirituel, dans l'intention de recevoir quelque bien temporel, ou bien de donner quelque bien temporel, dans le dessein de se procurer par là quelque avantage spirituel, quoiqu'il n'y ait aucun pacte ni convention réciproques. On distingue encore une quatrième sorte de simonie, qu'on appelle *confidentielle*. Elle se fait, lorsque quelqu'un a obtenu un bénéfice, soit par résignation, soit par collation, avec cette convention tacite ou expresse, de le rendre à celui qui l'a donné ou à quelqu'autre, ou de lui en donner une partie des fruits. Il se fait aussi une simonie confidentielle, lorsque l'ordinaire ou autre collateur confère un bénéfice, de quelque façon qu'il vague, avec cette condition tacite ou expresse, que celui à qui il l'a conféré s'en démettra en faveur de celui que le collateur lui indiquera, ou qu'il donnera une partie des fruits de ce bénéfice aux personnes que le collateur lui nommera. L'argent n'est pas le seul bien temporel qui soit matière à simonie. Les théologiens mettent au même rang les services rendus, les prières, le crédit et la faveur de quelque personne puissante. L'Eglise a décerné les peines les plus graves contre la simonie. Ces peines sont l'excommunication majeure, la privation du bénéfice acquis par simonie, et l'incapacité à posséder dans la suite aucun bénéfice. La simonie mentale, quoiqu'elle soit un très-grand péché, n'est point sujette à ces peines.

SIMONIENS, disciples de Simon le Magicien, auteur de la première hérésie qui se soit élevée dans le christianisme. Il était natif du bourg de Gitton, dans le pays de Samarie, et fut longtemps disciple de Dosithée, fameux magicien, qui prétendait se faire passer pour le Messie qu'avaient annoncé les prophètes. Simon profita si bien des leçons d'un pareil maître, qu'il se mit bientôt en état de le surpasser. On prétend qu'il avait fait de grands progrès dans la magie, et qu'il opérait, par le moyen de cet art, des choses surprenantes. Il s'acquit, par ce moyen, une grande réputation parmi le peuple de Samarie, qui l'appelait, par honneur, *la grande*

vertu de Dieu; et il parvint à éclipser entièrement la gloire de son maître Dosithée. Pendant que cet imposteur abusait ainsi de la crédulité des simples, l'apôtre saint Philippe vint à Samarie prêcher l'Evangile, et prouva sa mission par des prodiges bien supérieurs à tous les prestiges de Simon. Le fourbe vit aussitôt tomber son crédit, et lui-même ne put s'empêcher de reconnaître combien la puissance de l'apôtre l'emportait sur la sienne; mais, sans vouloir reconnaître que cette puissance venait de Dieu, il regarda seulement Philippe comme un magicien plus habile que lui. Il attribua ses miracles à certains secrets qui lui étaient encore inconnus, et, dans l'espérance de les apprendre, il voulut être disciple de cet apôtre. Il se soumit sans peine au baptême, aux prières et aux jeûnes, les regardant comme une espèce d'initiation nécessaire pour pénétrer dans les mystères du christianisme. Saint Philippe n'eut bientôt point de disciple plus fervent et plus attaché; et quiconque n'eût pas connu les intentions diaboliques de cet hypocrite l'eût pris pour le chrétien le plus ardent et le plus fidèle. Cependant les apôtres saint Pierre et saint Jean se rendirent à Samarie, sur les avis qu'ils reçurent que l'Evangile faisait des progrès dans cette ville, dans le dessein d'administrer la confirmation aux nouveaux chrétiens. Simon vit avec étonnement les apôtres faire descendre visiblement le Saint-Esprit sur ceux auxquels ils imposaient les mains, et leur communiquer le don de prophétie, le don des langues, et les autres qui se manifestaient alors sensiblement dans ceux qui recevaient le Saint-Esprit. Jaloux de posséder un secret si précieux, il alla trouver saint Pierre, et lui proposa une somme d'argent considérable, s'il voulait le lui communiquer. Saint Pierre, justement indigné d'une pareille proposition, fit à Simon une vive réprimande. L'hypocrite, redoutant le pouvoir de saint Pierre, s'humilia devant l'apôtre, et, affectant un grand regret de sa faute, le conjura de prier pour lui. Sa conduite fit bientôt voir combien ses sentiments étaient peu sincères. Accompagné d'une courtisane nommée *Hélène*, qui devait sans doute servir également à ses opérations magiques et à ses plaisirs, Simon se retira dans les provinces où l'Evangile n'avait pas encore été prêché, afin de n'avoir plus en tête des rivaux aussi puissants que les apôtres. Là, il commença à combattre leur doctrine de loin, et à proposer des objections dans des lieux où il n'y avait personne pour répondre. Il s'élevait particulièrement contre le sentiment des chrétiens sur la création du monde et sur le péché du premier homme. « Il est absurde de supposer, disait-il, que le monde ait été créé immédiatement par le Dieu suprême. Si c'était lui qui eût produit l'homme, il ne lui eût pas prescrit des lois qu'il savait qu'il n'observerait pas; où, s'il lui en avait prescrit, il aurait fait en sorte qu'il les observât. L'homme n'est donc point l'ouvrage d'un être souverainement parfait et souveraine-

ment bon, mais plutôt d'un être ennemi de l'humanité, qui n'a donc que pour avoir des coupables à punir.

Voici le système que Simon sur la doctrine des apôtres, et comment prévenir les difficultés qu'on pouvait poser. La philosophie platonicienne alors fort en vogue dans l'Orient, point, à proprement parler, le système de Platon, qui n'en avait peut-être que le fond du sentiment qui était le fond du sentiment qui dans le monde un Esprit éternel par lequel tout existe. Les Platoniciens croyaient pas que cet Esprit eût immédiatement le monde que nous voyons. Ils imaginaient, entre l'Être suprême et les productions de la terre, une longue chaîne d'esprits ou de génies, par lesquels ils expliquaient tous les phénomènes. Comme ces génies n'avaient pas une puissance infinie, on avait cru pouvoir leur efforts par des secrets ou par des charnements; et la magie s'était élevée avec ce système, qui, comme on le voit, était absolument arbitraire dans les détails.

Ce fut ce système que Simon a adopté. Il tâcha de rendre sensible au peuple la supposition d'une intelligence suprême dont la fécondité avait produit une infinité de puissances, avec des propriétés différentes. Simon se donna, parmi ces puissances, la place la plus distinguée, et cette supposition tout son système, destiné à expliquer au peuple la source du péché dans le monde, l'origine du mal, le rétablissement de l'ordre, la démission des hommes. Simon ne proposa ces dogmes; mais il prétendait qu'ils expliquaient mal. Voici donc quel système, dont le fond a servi de base à plusieurs des hérétiques des trois siècles.

Je suis, disait Simon, la parole de Dieu, je suis la beauté de Dieu, je suis le Tout-Puissant, je suis tout en Dieu; j'ai, par ma toute-puissance, produit des intelligences douées de toutes les propriétés; je leur ai donné tous les degrés de puissance. Lorsque je me suis mis en dessein de faire le monde, la première de ces intelligences pénétra mon dessein et voulut prévenir ma volonté. Elle se révolta et produisit les anges et les autres esprits spirituelles, auxquelles elle ne donna aucune connaissance de l'Être tout-puissant dont elle tenait l'existence. Ces esprits, ces puissances, pour manifester leur pouvoir, produisirent le monde; et, pour faire regarder comme des dieux, et qui n'avaient point été produits, leur mère parmi eux, lui firent mille vaines promesses, et, pour l'empêcher de retourner vers son père, l'enfermèrent dans le corps d'une femme; en sorte que, de siècle en siècle, elle avait passé dans le corps de différentes femmes, comme d'un vaisseau dans un autre. Elle avait été la belle Hélène qui, pendant la guerre de Troie; et, passant de corps, elle avait été réduite à cette

exposée dans un lieu de débauche pour retirer Hélène de la servitude miliaire ; je l'ai cherchée comme on cherche une brebis égarée ; j'ai vu des mondes ; je l'ai trouvée, et je rendrai sa première splendeur. Simon prétendait justifier la s'associer, dans sa mission, une M. de Beausobre prétend que l'Hélène est une allégorie qui dément ; mais ce sentiment n'est pas prouvé.

Pendant les mondes formés par les dieux, Simon, j'ai vu que chaque dieu a gouverné par une puissance. J'ai vu ces puissances ambitieuses se disputer l'empire de l'univers qu'elles exerçaient tour à tour avec une tyrannie sur l'homme, en inventant mille pratiques fatigantes et cruelles. J'ai eu pitié du genre humain ; de rompre ses chaînes et de le rendre en l'éclairant. Pour l'éclairer, je ne figure humaine, et j'ai paru un autre être, sans être cependant un homme. Je viens leur apprendre que différentes religions sont l'ouvrage de l'homme, qui, pour tenir les hommes sous sa main, ont inspiré des prophètes et qu'il y avait des actions bonnes et mauvaises, lesquelles seraient punies ou récompensées. Les hommes, intimidés par les promesses ou séduits par leurs promesses, refusés aux plaisirs ou dévoués à la mortification. Je viens les éclairer, et leur rendre qu'il n'y a point d'action mauvaise par elle-même ; que c'est la conscience, et non par leurs mérites, que les hommes sont sauvés ; et que, pour l'être, il faut croire en moi et à Hélène : c'est ce que je ne veux pas que mes disciples sacrifient leur sang pour soutenir ma doctrine, puisque le temps que ma miséricorde leur a éclairé les hommes sera fini, je le leur rendrai, et il n'y aura de salut pour mes disciples. Leur âme, dégagée du corps, jouira de la liberté des esprits. Tous ceux qui auront reconnu la doctrine resteront sous la tyrannie

est la doctrine que Simon enseignait, le prestige dont il s'appuyait sur la suggestion de ses auditeurs. Ils voulaient leur sang, et demandaient la vie. Le feu descendait sur les eaux, et baptisait.

La multitude se laissa aisément séduire par les artifices, et les peuples abusés par un tel excès de folie et d'aveuglement qu'ils adorèrent un vil imposteur pour le véritable Dieu, quoiqu'ils pussent s'apercevoir qu'il était sujet, comme les autres, à la faiblesse de la nature. Cette idolâtrie s'accrédita tellement, que, de Jésus-Christ 150, presque tous les Romains honoraient Simon comme le dieu des dieux, ainsi que saint Justin le rapporte. Le même Père assure qu'on trouvait dans la ville de Rome, une sta-

tue à Simon. Saint Irénée, saint Cyrille de Jérusalem, saint Augustin, parlent aussi de cette statue ; mais ils ne s'accordent pas sur le temps auquel elle fut érigée. Les uns veulent que ce soit sous le règne de Néron, et d'autres sous le règne de Simon ; les autres soutiennent que ce fut après sa mort, sous l'empire de Claude. Plusieurs critiques ont prétendu qu'on n'avait jamais élevé de statue à Simon, et qu'on avait pris une statue du dieu *Semon Sangus* pour une statue de Simon. Les Romains avaient en effet un dieu nommé *Semon Sangus*. Sous le pontificat de Grégoire XIII, en 1574, on trouva une statue de ce dieu dans l'île du Tibre, dans le lieu même où saint Justin dit qu'on avait élevé une statue à Simon. Cette statue portait cette inscription : *Semoni-Sanco deo fido sacrum. Sex. Pompeius Sep. L. Col. Mussianus quinquennialis decurio bidentalibus donum dedit*. Ces critiques jugent donc que c'est cette statue qui a donné lieu à saint Justin d'avancer qu'on avait élevé une statue à Simon. Ils disent qu'on ne trouve rien, dans les auteurs païens, qui ait rapport à cet événement ; que Claude haïssait les Juifs ; que le sénat avait chassé de Rome les magiciens ; par conséquent, qu'il n'est pas probable qu'on eût fait un dieu de Simon, Juif et magicien.

Il résulte que ce fait doit du moins paraître douteux. Il en est de même du genre de mort dont plusieurs auteurs font périr Simon. Cet imposteur, disent-ils, s'étant fait élever en l'air par deux démons, dans un chariot de feu, fut précipité par l'effet des prières de saint Pierre et de saint Paul, et mourut de sa chute.

SIMORG, oiseau fabuleux de la mythologie persane ; les Arabes le nomment *Anka*. On le dépeint comme un oiseau fort extraordinaire, tant par sa taille énorme que par ses autres qualités. Il habite dans les monts Cafs qui environnent la terre, et dévore chaque jour pour sa subsistance les fruits et les autres productions de plusieurs montagnes. Outre cela, il parle, il est raisonnable, et capable de religion ; il joue un assez grand rôle dans les romans et les poésies orientales. Cet oiseau, étant un jour interrogé sur son âge par le roi Kaherman, répondit : « Ce monde s'est trouvé sept fois rempli de créatures, et sept fois entièrement vide d'animaux. Le siècle d'Adam, dans lequel nous sommes, doit durer 7000 ans, qui font un grand cycle d'années ; j'ai déjà vu douze de ces cycles, sans que je sache combien il m'en reste à voir. »

Le même oiseau, ou un oiseau semblable, est mentionné dans les livres des rabbins, sous le nom de *Bar-Iouké* ; on peut juger de la taille qu'on lui prête par ce que dit la Genèse d'un de ses œufs qui, étant un jour tombé de son nid, submergea en se brisant soixante villes ou villages, et brisa trois cents cèdres. Elias, dans son *Thisbi*, dit que c'est sans doute cet oiseau qui est réservé, avec Leviathan et Béhémot, pour fournir au festin des élus après le jugement dernier.

SIMPLUDIAIRES, honneurs funèbres que

les Romains rer laient aux morts. Festus dit que c'étaient des funérailles accompagnées de jeux où ne paraissaient que des danseurs, des sauteurs et des voltigeurs. Les simpliers étaient différentes des funérailles appelées *indictives*, dans lesquelles il y avait en outre des *désulteurs* qui sautaient ou faisaient des voltiges d'un cheval sur un autre.

SIMPULATRICES, vieilles femmes qui, chez les Romains, avaient soin de purifier les personnes qui venaient consulter les dieux, lorsque leur sommeil avait été troublé par des visions nocturnes et des songes effrayants. Elles prescrivaient ordinairement l'eau de mer pour ce genre de purification. Pollux les appelle en grec *Apomactriae*.

SIMPULE, petit vase de terre ou de bois, dont le col était fort étroit, et dont les anciens se servaient pour faire des libations. C'était dans ce vase qu'était le vin que le sacrificateur goûtait et faisait goûter aux assistants, avant de le répandre entre les cornes de la victime. Sur plusieurs médailles, on voit des couronnes et des urnes d'où il sort des palmes avec le simpule à côté, pour faire entendre que les sacrifices faisaient partie des jeux désignés par les couronnes et les palmes.

SIMULACRE. On donne souvent ce nom, comme celui d'idole, à une statue qui est l'objet d'un culte religieux. « Les Egyptiens, dit Noël, n'eurent d'abord que des temples sans statues. Les Grecs, qui empruntèrent d'eux leurs cérémonies de la religion, se passèrent aussi d'abord de ces représentations sensibles ; et, à leur exemple, les Romains honorèrent les dieux, durant plus de 170 ans, sans leur consacrer de statues. L'usage néanmoins de cette superstition est de la plus haute antiquité chez les Grecs, puisqu'Eusèbe la fait remonter jusqu'au temps de Moïse, qu'il dit contemporain de Cécrops, roi d'Athènes, le premier qui introduisit en Grèce le culte des idoles. Avant lui, ces peuples grossiers adoraient des figures informes. Peu à peu ils leur donnèrent une figure, et choisirent celle de l'homme, sous laquelle ils se représentaient la divinité, par opposition à la croyance des Perses qui, selon Hérodote, ne pensaient pas comme les Grecs, que les dieux eussent choisi la forme humaine. L'opinion des Grecs était fondée sur ce qu'il n'y avait rien dans le monde d'aussi parfait que l'homme, et qui approchât plus de la nature des dieux. On fit d'abord ces simulacres de simple bois, et les Romains n'en eurent que de cette sorte jusqu'à la conquête de l'Asie : on y employa l'argile ; et c'était encore moins un effet de la pauvreté qu'un sentiment religieux qui les portait à croire que la manière la plus simple d'honorer les dieux était la meilleure. On les fit ensuite de marbre, d'ivoire, d'argent et d'or : tels furent le Jupiter et la Vénus du fameux Phidias. On couronnait ces statues, et on choisissait, pour faire la couronne, la matière agréable à chaque divinité, et qui était sous sa protection : ainsi les fleuves avaient des roseaux

autour de la tête. Les Romains consacraient les statues des dieux avec certaines cérémonies et ils croyaient, d'après cela, que les dieux venaient les habiter, ce qui leur faisait donner à ces simulacres les noms mêmes des dieux qu'ils s'imaginaient résider dans les temples. Ils frottaient aussi par dévotion ces statues avec des parfums, et, en certain temps, les lavaient avec de l'eau lustrale. Ils écrivaient leurs vœux sur des tablettes, et les attachaient avec de la cire aux genoux de ces figures ; et, lorsque leurs vœux étaient accomplis, ils le faisaient connaître en suspendant dans le temple leurs tablettes ou quelque autre chose. » *Voy. IDOLATRIE.*

SIN, nom que les Japonais donnent aux génies ou esprits qui ont régné sur la terre avant les hommes, et à qui ils attribuent la fondation de l'empire du Japon. Ce sont les plus anciennes divinités de la contrée, et leur culte s'appelle le *Sin-to*. Le mot *Sin* appartient à la langue chinoise, telle qu'elle est articulée par les Japonais. Les Chinois prononcent *Chin*. Le mot japonais est *Kami*. *Voy. CHIN, KAMI, SIN-TO.*

SINAN - OMMIS, religieux musulman, dont l'institut a été fondé par Alim Sin-Ommi, mort à Elmali, l'an 1079 de l'hégire (1668 de Jésus-Christ).

SINGA, nom de Minerve ou Pallas, chez les Phéniciens.

SINGA-PENNOU, dieu adoré à Ogdour, district de l'Orissa, dans l'Inde. Ce dieu sortit de terre sous la forme d'un morceau de fer, qui fut d'abord honoré sous le nom de *Homa*, jusqu'à ce que la divinité eût révélé en songe à son prêtre son véritable nom qui était *Singa*. Le Radja d'alors le revêtit d'argent, mais il fut volé par un Khond. Le voleur périt misérablement avec un forgeron, son complice, qui voulait faire du dieu une hache. La mère du premier reporta le fersacré à sa place, et, pour prévenir un nouvel attentat, on construisit sur lui un temple. Cette divinité a des propriétés destructives : l'arbre sous lequel on la place meurt infailliblement ; et, si on le plonge dans l'eau, elle ne tarde pas à tarir. Son prêtre ne peut espérer de vivre à son service au delà du terme de quatre ans, et il lui est impossible de décliner le terrible honneur de desservir son temple.

SINGES. 1° Ces animaux étaient en grande vénération en Egypte, d'où ils passèrent dans l'île de Pithécuse qui leur dut son nom.

2° Les Hindous professent le plus grand respect pour le singe Hanouman, qui a tant contribué à la conquête de l'île de Ceylan par Râma-Tchandra ; aussi on voit son image dans presque tous les temples de Vichnou. *Voy. HANOUMAN.*

3° Les Péguans ont une haute opinion de la sainteté des singes et des crocodiles ; ils regardent même comme sanctifiés les hommes qui sont dévorés par ces derniers. Plusieurs nations de l'Orient croient que le singe est une espèce d'homme sauvage ; d'autres pensent que ces animaux ont été autrefois

es parfaits, mais que Dieu les ré-
 is l'état où ils sont à présent, à
 eur méchanceté.

nt le récit des ambassadeurs hol-
 Japon, il y a dans cet empire une
 nsacrée au culte des singes. L'i-
 singe est placée honorablement
 destal au milieu du temple, et les
 nent lui apporter leurs offrandes
 n'un prêtre frappe sur un bassin

Il y a en outre une multitude de
 différentes espèces et en diverses
 placés tout autour de la pagode
 es piédestaux, soit dans des niches
 es voutes pratiquées le long des
 ui sont pareillement l'objet de la
 publique.

LLIS, ordre de prêtres ou Gangas
 ne d'Angola en Afrique, ou plutôt
 dération des Jagas ; leur nom si-
 z de la terre. On dit que Ngoia-

un des premiers rois d'Angola,
 aire adorer comme un dieu, de son
 culte fut aboli après sa mort ; il
 e les Singhillis qui continuèrent
 comme une des divinités du pays ;
 buaient particulièrement le pou-
 re tomber la foudre. Ces prêtres
 és de consulter les mânes de leurs
 t ils le font par des conjurations
 ées ordinairement de sacrifices
 que l'on fait en présence des osse-
 rois, conservés pour cet effet après
 , dans des espèces de boîtes ou
 portatives. Ces ministres, dont
 est fondé sur la cruauté et la su-
 persuadent aux nègres que tou-
 tautés qui leur arrivent sont des
 vengeance de leurs divinités ir-
 qui veulent être apaisées par des
 es de victimes humaines. Jamais
 humain ne coule assez abondam-
 ur gré ; les moindres souffles du
 me les tempêtes et les orages, en
 événements les plus communs,
 la colère et les plaintes des om-
 es de sang. C'est à la suggestion
 illis que sont dues les cruautés
 ar les nègres sur les peuples voi-
 ont eux qui leur persuadent que,
 ront inhumains, plus ils plairont
 ances inconnues de qui ils croient

, nom que l'on donne quelquefois
 , et qu'ils prennent de préférence ;
 mination, qui signifie les lions, leur
 ée par Gourou-Govind, le princi-
 de leur indépendance. Chacun des
 outé même à son nom, comme Go-
 h, Randjit-Singh, etc.

ATA, le troisième étage de l'enfer,
 Birmans. Les damnés y sont pres-
 sés et moulus entre deux poutres.
 ont tué des animaux, les chasseurs,
 urs, souffrent en ce lieu pendant

N SIO, la huitième des observan-
 bliques du Japon ; son nom signi-
 vance des paroles véritables. Elle fut

fondée par le Bodhisatwa Riou mio, natif de
 l'Inde méridionale, qui vivait 800 ans après
 Chakya-Mouni, et rédigea plusieurs livres
 de doctrine. Cette observance fut introduite
 au Japon par le célèbre Ko-bo-dai-si, qui re-
 vint de la Chine en 806. Elle y existe à pré-
 sent sous deux formes, savoir : *Ko-ghi*, d'a-
 près l'ancienne règle, et *Sin-ghi*, d'après la
 nouvelle ; cette dernière fut introduite par
 Negoro-Kakban, mort en 1143. Les parti-
 sans de cette observance se servent, dans
 leurs prières, de la langue sanscrite, et co-
 pieient encore les livres bouddhiques en ca-
 ractères dévanagari.

SINHASANA, nom que donnent les Hindous
 à la résidence des suprêmes gourous ou pon-
 tifes des différentes sectes ; ce mot est rendu
 communément par celui de trône ; il est com-
 posé de *Sinha*, lion, et *asana*, siège, parce
 que le trône d'un pontife doit être couvert
 d'une peau de lion ; il a cependant coutume
 de l'être par celle d'un tigre. On trouve quel-
 ques-uns de ces Sinhasanas dans divers pays
 de l'Inde. Toutes les castes et toutes les
 sectes en reconnaissent chacune un qui leur
 est particulier.

SINHINI, ou déesse-lionne, divinité infé-
 rieure attachée aux Mâtris ou déesses mères
 selon la théologie des Bouddhistes du Né-
 pâl.

SINISIRKKU, appelée aussi *Methola*,
 déesse des bois et des chasseurs, dans la
 mythologie finnoise.

SINISTOS, nom du grand prêtre des Bour-
 guignons, selon Ammien Marcellin. Il était
 le premier homme de l'Etat, et son emploi
 était à vie ; il jouissait ainsi d'un privilège
 refusé aux rois ou chefs, qui étaient déposés
 en cas d'échec à la guerre, ou quand la ré-
 colte était mauvaise.

SINOIS, surnom de Pan, qui avait été
 élevé par la nymphe Sinoé. Il y avait à Mé-
 galopolis une statue de Pan Sinois.

SIN-SIO, SIN-TO ou SINTOÏSME, c'est-à-
 dire religion des *Sin* ou esprits, le culte le
 plus ancien dans le Japon. Le but princi-
 pal que les sectateurs de cette religion se
 proposent, c'est d'être heureux en ce monde.
 Ils ont, il est vrai, quelque idée de l'immor-
 talité de l'âme, et d'un état futur de bonheur
 ou de malheur ; mais ces notions paraissent
 peu arrêtées chez eux, et ils ne se mettent
 point en peine de ce qu'ils deviendront
 dans une autre vie. Tous leurs soins et toute
 leur attention est d'adorer les esprits qui gou-
 vernent et dirigent les affaires de ce monde,
 et président immédiatement, chacun selon
 sa spécialité, à tous les événements de la
 vie. Ils reconnaissent cependant une divi-
 nité suprême, qui habite au plus haut des
 cieux ; ils admettent aussi quelques dieux
 inférieurs, qu'ils placent parmi les étoiles ;
 mais ils ne les adorent pas et ne leur con-
 sacrent aucune fête, croyant que ces êtres
 sont si fort au-dessus de nous, qu'ils ne
 peuvent s'intéresser à ce qui nous regarde.
 Cependant ils jurent par ces dieux supé-
 rieurs, et leurs noms sont toujours insérés
 dans les formules de serment. Mais ils ado-

fait scission avec l'Eglise protestante, fut exilée en 1743, et obtint l'asile, du roi de Danemark, la permission de s'établir dans le Holstein. Ils se fixèrent à Altona au nombre de 48, tant hommes que femmes et enfants. Ils se donnaient pour inspirés et investis du don de prophétie. Les hommes portaient une robe; chacun avait une ceinture de bras un bandeau blanc sur lequel était en rouge le mot *Sion*, auquel ils attachaient un caractère mystique. C'était sous ce nom que le roi Sion, dont les enfants, et ce roi considérait le mal qu'on leur faisait comme son mal. Ils distribuaient des passe-partout à leur société. Quelquefois la congrégation gravissait une colline de Brostel, pour y célébrer l'office divin. Tous les jours, ils allaient se promener dans une prairie voisine de la ville et ils y faisaient leurs prières à haute voix. Ils avaient la cène et le baptême des enfants; pour quoi ils rebaptisaient les enfants qui changeaient leur nom. Cette secte se forma de temps, car le gouvernement ne permit de se retirer, parce qu'ils refusaient de se soumettre aux lois, surtout relative à la célébration des mariages. Les uns se retirèrent, d'autres quittèrent leur robe, et se conformèrent au pays. Leurs mariages furent réduits au rite luthérien, même ceux qui étaient ministres et de leurs prophètes. Une autre secte de Sionites parut, vers 1820, à Raczorz en Bohême. Ils tiraient leur nom d'un coteau où ils résidaient et qu'ils considéraient comme aussi sacré que la montagne du Sion près de Jérusalem. Ils se considéraient, bien qu'ils rejetassent le christianisme, parce qu'il est écrit dans les Actes des Apôtres : Vous serez baptisés dans le nom du Seigneur. Quelques-uns préféraient la circoncision et furent nommés *Abrahamites*. Ils essayèrent de les convertir, les uns par l'insinuation, les autres à coups de bâton.

DZOU et **SIO-SO-ZIO**. Ce sont les sectes des hautes dignités ecclésiastiques Bouddhistes du Japon.

DAI-SIN, nom que les Japonais donnent aux personnages qui ont été déifiés à cause de leurs vertus ou de leurs exploits. Ils sont ainsi devenus *kami* ou *sin* (divinités), et que la nation regarde comme ses génies tutélaires. Dans cette secte, on adore aussi quelques animaux, comme le renard, et les animaux qui ont le nom du signe du zodiaque, comme le Daïri est né.

DO-SIOU ou **SIOU-DO-SIO**, c'est-à-dire *l'école des philosophes*; une des sectes les plus répandues au Japon, où elle a été introduite par la Chine. C'est une espèce d'adoption des doctrines de *Kosi* (Confucius), de *Mo-tsi* (Mozzi), et de *Ro-si* (Lao-tseu). Cette secte, en tant qu'elle se rapporte à la morale, est la vertu et de la morale, peut être divisée en cinq articles qu'ils appellent *Re*, *Tsi* et *Sin*. Le *Dsin* enseigne à

vivre vertueusement; le *Gi*, à rendre justice à tout le monde; le *Re*, à être civil et poli; le *Tsi* établit les maximes d'un bon et sage gouvernement; le *Sin* traite de la conscience pure et de la droiture de cœur.

Les Sioutoïstes ne reconnaissent point la transmigration des âmes; ils croient une âme du monde, un esprit universel, une puissance répandue dans l'univers, qui anime toutes choses, et reprend les âmes séparées des corps, comme la mer reçoit toutes les rivières et les eaux qui s'y jettent de tous les points du globe terrestre. Cette âme du monde est le réceptacle commun des âmes; d'où celles-ci peuvent sortir de nouveau, pour animer d'autres créatures. Ils confondent cet esprit universel avec l'être suprême, lui attribuant toutes les perfections et qualités divines qui n'appartiennent qu'à Dieu. Ils se servent fréquemment du mot *Ten*, ciel ou nature, dans les choses qui regardent intimement la vie et les actions de l'homme. Ainsi ils remercient le ciel et la nature, pour les nécessités de la vie qu'ils croient en recevoir. Quelques-uns d'entre eux admettent un être intellectuel, incorporel, qui est le gouverneur et le directeur, et non point l'auteur de la nature; ils prétendent même qu'il est une production de la nature, engendré par *In* et *Yo*, le ciel et la terre, l'un actif, l'autre passif, l'un principe de génération, et l'autre principe de corruption. C'est de la même manière qu'ils prétendent que les puissances naturelles sont des êtres spirituels. Ils croient le monde éternel, et supposent que les hommes et les animaux ont été produits par *In* et *Yo*, le ciel et les cinq éléments sublunaires.

Comme ils n'admettent point de dieux, ils n'ont ni temples, ni forme de culte. Ils se conforment aux usages généraux du pays en ce qui concerne les honneurs à rendre aux pères, mères et autres parents décédés; ils le font en mettant sur une table toutes sortes de viandes, crues ou apprêtées, en faisant brûler des bougies devant leurs images, en se prosternant jusqu'à terre devant leurs tablettes. Ils font aussi tous les ans ou tous les mois des repas où on invite la famille et les amis du défunt; ils s'y rendent avec leurs plus beaux habits, après s'être lavés et nettoyés durant trois jours, pendant lesquels ils s'abstiennent du devoir conjugal, et ne touchent à rien d'impur. A l'égard de la sépulture des morts, ils ne les brûlent pas, mais ils gardent le corps durant trois jours, et le mettent ensuite dans une bière, couché sur le dos, comme en Europe, mais la tête élevée. Quelquefois le cercueil est rempli d'épices et d'herbes odorantes, pour préserver le corps de la corruption, et lorsqu'il est tout prêt, ils accompagnent le défunt au tombeau, et l'enterrent sans autre cérémonie. Non-seulement ils ne regardent pas comme une honte de se donner la mort, mais ils préconisent le suicide et le regardent comme une action héroïque et recommandable.

Ils ne célèbrent aucune fête, et ne rendent

de respect aux dieux du pays qu'autant que l'exigent les devoirs de la civilité et le savoir-vivre. La pratique de la vertu, une conscience pure, et une honnête vie sont le seul but où ils visent. On les soupçonna autrefois de favoriser secrètement la religion chrétienne; c'est pourquoi, après que cette religion eut été extirpée par le feu et les autres supplices, on leur ordonna d'avoir chacun un simulacre où au moins le nom d'un des dieux adorés dans le pays, placé en un lieu honorable de leur maison, avec un pot de fleurs et un encensoir devant. Ils choisissent ordinairement Kwan-ôn ou Amida, dont ils placent les idoles derrière le foyer, à la manière du pays. On voit dans leurs écoles publiques le portrait de Confucius.

Autrefois cette secte était fort nombreuse; les arts et les sciences étaient cultivés, et faisaient de grands progrès parmi eux; ainsi la meilleure partie de la nation faisait profession de cette philosophie; mais la persécution inouïe que souffrit la religion chrétienne diminua beaucoup le nombre de ces philosophes, et les sectateurs de Confucius ne jouissent plus de la même considération. La rigueur extrême des édits du Dairi les a rendus plus retenus, même dans la lecture des livres des philosophes chinois, qui auparavant faisaient des délices et l'admiration de la nation.

SIOU-ZA, titre des supérieurs de couvent chez les Bouddhistes du Japon.

SIR, un des dieux subalternes des Tchouvaches, peuple de la Sibérie asiatique.

SIRAT, pont que les Musulmans supposent dressé au-dessus de l'enfer; il est plus fin qu'un cheveu, plus affilé qu'un rasoir. Les élus, au jugement dernier, le passeront avec la vélocité du vent et la rapidité de l'éclair, soutenus qu'ils seront par les bons anges; mais les réprouvés y glisseront et seront précipités dans les abîmes du feu éternel.

SIRÈNES, déités marines, filles du fleuve Achéloüs et de la muse Calliope. Elles avaient une voix ravissante, et, par la mélodie de leurs chants, elles entraînaient les passagers, pour lesquels elles étaient invisibles, à se précipiter dans la mer où ils se noyaient. On en compte ordinairement trois, que les uns nomment *Parthenope*, *Leucosie* et *Ligée*; d'autres, *Aglaophone*, *Thelxiépée* et *Psinoé*; tous ces noms roulent sur la douceur de leur voix et le charme de leurs paroles. D'autres mythologues en portent le nombre jusqu'à huit.

« Hygin raconte qu'au temps du rapt de Proserpine, les sirènes vinrent dans la terre d'Apollon; c'est-à-dire dans la Sicile, et que Cères, en punition de ce qu'elles n'avaient pas secouru sa fille Proserpine, les changea en oiseaux. Ovide dit, au contraire, que les sirènes, désolées du rapt de Proserpine, prièrent les dieux de leur accorder des ailes pour aller chercher cette princesse par toute la terre. Elles habitaient des rochers escarpés sur les bords de la mer, entre l'île

de Caprée et la côte d'Italie. L'on prédit aux sirènes qu'elles vivraient de temps qu'elles pourraient arrêter les passants; mais que, dès qu'un se rait sans être arrêté pour toujours, charme de leur voix et de leurs par pèraient. Aussi ces enchantementes quaient pas d'arrêter, par leur harm ceux qui arrivaient près d'elles avaient l'imprudence d'écouter leur Elles les enchantaient si bien, qu'il saient plus à leur pays, et que, et sorcelés, ils oubliaient de boire et ger, et mouraient faute d'aliments des environs était toute blanche ments de ceux qui avaient péri de Cependant, lorsque les Argonautes auprès de l'île qu'elles habitaient rent de vains efforts pour les attirer prit sa lyre, et les enchantementes tel point qu'elles devinrent muettes tèrent leurs instruments dans la me qui devait passer dans son navire (sirènes, averti par Circé, boucha le de tous ses compagnons avec de la e fit attacher au mât du navire par le par les mains, afin que, si, charm doux sons et par les attraits des s lui prenait envie de s'arrêter, se gnon, qui avaient les oreilles b loin de condescendre à ses desirs, l plus fortement avec de nouvelles selon l'ordre qu'il leur en avait de précautions ne furent pas inuti Ulysse, malgré l'avis donné de de quel il allait s'exposer, fut si enco sons flatteurs de ces sirènes, et messes séduisantes qu'elles lui fai lui apprendre mille belles choses signe à ses compagnons de le délier n'eurent garde de faire. Les sirène pu arrêter Ulysse, se précipitèrent mer, et ce lieu fut depuis appelé nom, *Sirénide*.

« Les sirènes, selon l'opinion de avaient la tête et le corps de femm la ceinture, et la forme d'oiseau d turé en bas; ou bien elles avaien corps d'oiseau et la tête de femm les trouve représentées de ces deux sur les anciens monuments et dar thologues. On leur met à la main d ments : l'une tient une lyre, l'a flûtes, et la troisième un rouleau pour chanter. On les peint aussi miroir. Quelques auteurs moderne tendu que les sirènes avaient la poisson de la ceinture en bas; ma aucun auteur ancien qui nous ait r les sirènes comme femmes-poisson

« D'autres disent que les sirèn des femmes de mauvaise vie, qu raient sur les bords de la mer de qui, par tous les attraits de la vol raient les passants et leur faisaie leur course, en les enivrant de de prétend même que le nombre et le trois sirènes ont été inventés sur volupté des sens, la musique,

sont les attraites les plus puissantes pour attirer les hommes sensuels. Ici on a tiré l'étymologie de *sita* grec *σιτά*, qui signifie une femme pour dire qu'il était en lui impossible de se tirer de leurs charmes et de se détacher de leurs attraites. *Sit* dérive leur nom de *σιτήν*, petit être (*serin*).

On rapporte encore une fable sur les filles d'Achéloüs, dit-il, en l'honneur de Junon, prétendirent à la gloire mieux que les Muses, et osèrent le combat; mais les Muses les vainquirent, leur arrachèrent les plumes et s'en firent des couronnes. En d'anciens monuments qui représentent les Muses avec une plume sur la tête, on dit que les sirènes eurent un nom de *Surrente*. » (Noël, *Dictionnaire*.)

et *SIRONIA*, déesse dont le nom est une inscription trouvée naguère avec les bains romains : *Deo Sironæ, Julia Frontina V. S. L.* Cette inscription et sur deux autres par Gruter, son nom est accordé à Apollon, sous la protection des eaux thermales, en sa qualité de la médecine. La première inscription a été trouvée dans le voisinage, et l'autre dans le Palatinat. C'est-à-dire *trentième jour*, prières religieuses que les Perses ont en mémoire d'un défunt, le jour après sa mort, le trentième même mois, le trentième jour du mois, et ensuite tous les ans; le jour après l'anniversaire. Le livre tenues ces formules liturgiques le nom de *Sirouzé*.

et, hérétiques du XIII^e siècle; ils ont mêmes sentiments que les Vaishnavas. C'est qu'ils avaient plus de respect pour le sacrement de l'Eucharistie.

SITA, déesse hindoue, incarnation de la déesse de Vichnou. Elle fut trouvée, dit-on, dans un sillon que le roi Dja-dja traça pour un sacrifice; et il est pour quoi elle est appelée en l'honneur de la fille de Djanaka, fille de la Terre sacrifiée. Donnée pour épouse à Dja-dja, incarnation de Vichnou, à l'occasion de la conquête de l'île de Ravana. Voyez son histoire racontée à l'article RAMA-TCHANDRA. On voit seulement ici que, selon le *Varita pourana*, ce ne fut pas une femme qui fut enlevée par Ravana, mais une ombre, et que ce fut cette ombre qui fut l'épreuve du feu, afin de prouver l'occasion de rendre à Rama l'honneur de son épouse. Une tradition disait la même chose de la déesse.

SITA, déesse hindoue, honorée par les Vaishnavas. On la dit fille de Brahmâ : *Kartikéya*, général des armées

célestes; et elle est représentée sous la figure d'une femme vêtue de rouge, montée sur un paon, et tenant un coq. On fait rarement des statues de cette déesse; mais on lui consacre de petites poupées ou bien on la symbolise par une pierre à broyer. Ces emblèmes sont couverts d'un morceau d'étoffe jaune et placés sur une plate-forme ou au pied d'un figuier d'Inde.

SITALA-CHACHTHI, cérémonie religieuse que les Indiennes mariées et qui ont des enfants accomplissent le sixième jour de la quinzaine lumineuse du mois de Magha (3 février). Elle a aujourd'hui pour but spécial de garantir les enfants de la petite vérole; mais autrefois il paraît que son objet était en général de leur procurer la santé par l'entremise de la déesse Chachthi, appelée maintenant *Sitâla*. Selon la légende, elle a été instituée par le roi Priyavrata, en reconnaissance de ce que cette déesse avait rendu la vie à son fils décédé. Le nom de *Chachthi*, qui signifie sixième, fut donné, dit-on, à cette déesse, parce qu'elle est la sixième partie de Prakriti; mais il est évident qu'il vient du jour mensuel où on lui offre des vœux, et dont elle est la personnification. Ce jour-là il est défendu de rien faire cuire pour les repas; tout doit être préparé dès la veille, et on mange froid, pour honorer *Sitâla* dont le nom signifie froid. On lui offre des fleurs et des fruits, et les mères lui font en même temps cette prière : « O Chachthi ! comme tu es froide; préserve mes enfants de la chaleur de la fièvre. »

SITALCAS, surnom d'Apollon. Il avait à Delphes une statue haute de 35 coudées, provenant d'une amende à laquelle les Phocéens avaient été condamnés par les Amphitryons pour avoir labouré un champ consacré à ce dieu.

SITA-PADRES, religieux mendiants de l'Inde, appartenant à la secte des Vaishnavas. Leur nom semble indiquer qu'ils sont dévoués d'une manière spéciale au culte de Sita, épouse de Rama.

SITEL-NAZUENZIAP, divinité de l'île d'Oualan, l'une des Carolines occidentales. C'était un homme de la tribu des Penmai, à moins que ce ne soit cette tribu qui descend de lui. Il avait deux femmes, *Kajouasin-liaga* et *Kajouasin-nionfou*, et quatre enfants, *Rin*, *Aourieri*, *Naitouolen* et *Seouapin*.

Sitel-Nazuenziap n'a ni temples, ni morais, ni idoles. Dans chaque maison, on dispose un endroit particulier dans lequel une baguette longue de quatre à cinq pieds, pointue par un bout et cannelée par l'autre, représente le commun pénate, qui se contente de l'offrande la plus médiocre, savoir des branches et des feuilles de Seka. La trompette marine, qui est aussi déposée là comme sa propriété, pourrait faire supposer que c'était un guerrier; car le son de cette conque est le signal de la guerre dans toutes les îles de la mer du Sud. Un fil tendu d'un arbre à l'autre et garni de petites fleurs rouges est encore un modeste hommage

attribuée à Sitel-Nazuenziap. La brisson de seka fait indubitablement partie de leurs rites religieux : car ils ont une telle vénération pour la plante même, qu'ils n'aiment pas à la voir bracher par les étrangers. Elle est comme une offrande en l'honneur de Nazuenziap, et la prière suivante qu'ils récitent en cette occasion, et toujours avec respect, est vraisemblablement la formule de l'offrande. La voici :

Tala elene seka mai..... Sitel-Nazuenziap.
(Penmai.)

Rin seka.

Naitouolen seka. } (Penmai.)

Semayin seka.

Chiechon seka. (Ton.)

Mananziaoua seka. (Lisingai.)

Kajoua-sin-Liaga seka.

Kajoua-sin-Nionsou seka. } (Penmai.)

Oipat seka. (Lisingai.)

Togoja seka. (Ton.)

Toute cette prière, à l'exception des trois premiers mots, se compose de noms propres, avec l'addition du nom de la plante sacrée. Parmi ces noms se trouvent ceux des femmes et de trois fils de Sitel-Nazuenziap, et à la suite celui du chef actuel Togoja. Chacun de ces personnages est regardé comme appartenant à l'une des trois tribus dans lesquelles se partage la nation, ainsi qu'il est marqué dans les parenthèses à la suite de leurs noms.

SI-TEN-O, un des dieux ou Kamis adorés dans le Japon.

SITHNIDES, nymphes originaires du pays de Mégare. L'une d'entre elles eut une fille dont Jupiter devint amoureux, et de ce commerce naquit Mégarus, fondateur de Mégare. Dans cette ville était un magnifique aqueduc bâti par Théagène, tyran de Mégare ; les habitants appelaient l'eau de cette fontaine l'eau des nymphes Sithnides. Cette fontaine subsiste encore aujourd'hui, et les femmes grecques y vont laver leur linge.

SITICINES. Les Romains appelaient ainsi ceux qui jouaient d'une sorte de flûte aux funérailles des morts. Ces flûtes ou trompettes différaient des autres, en ce qu'elles étaient plus longues et plus larges, comme on le voit dans les anciens monuments ; elles jouaient en conséquence sur un ton plus grave à raison de la largeur du corps de l'instrument.

SITO, nom sous lequel Cérès était connue et adorée par les Syracusains, comme inventrice de l'agriculture ; il vient de σίτος, champ de blé.

SITON, dieu des Phéniciens, le même que Dagon, fils d'Uranus. Philon dit que Dagon fut l'inventeur de la charrue, ce qui concorde parfaitement avec son nom, car *dagan* signifie du blé. Il en est de même du nom σίτος que lui donnaient les Grecs, et qui désigne dans leur langue un champ de blé.

SITSU-GOUATS, la quatrième fête annuelle des Japonais ; son nom signifie septième lune, parce qu'en effet on la célèbre le septième jour du septième mois. On l'appelle encore Sits-Sek, la septième soirée, Sei-Sek, la soi-

rée des étoiles. Elle a été éternisée par deux constellations, savoir le Nourrisseur de chi mière se compose de trois étoiles, la seconde est le bouc fondée sur une fiction chinoise substance :

A l'est de la voie lactée, nos Chinois et les Japonais le fleuve Sioh-Sio ou Tana-bata, si rare beauté, et fille de l'empereur. Elle s'occupait, dans sa solitude, une étoffe très-fine, composée de nuages. Aucune partie de son corps n'était consacrée ni à ses amusements ni à sa toilette. L'empereur, affligé de sa vie solitaire, la maria au génie de la constellation Inkai ou Kengiou, très-bien fait, qui demeurerait à la voie lactée, et avec lequel, par sa cendance insigne, elle eut la permission d'habiter. Ce nouveau genre de mariage, tant qu'elle négligea son ouvrage céleste en fut outré, la sépara de son mari, et la fit retourner à la voie lactée ; mais il leur accorda la permission de se voir une fois chaque année, le septième nuit du septième mois, pour accomplir leur devoir conjugal. Il résulte de ce rangement que ces deux constellations viennent encore à présent pour le monde, ce qui les met en grand crédit chez les Chinois et les Japonais. Ils vont souvent pour obtenir la bénédiction d'une longue vie, des richesses et des progrès dans les arts et dans les sciences. Les femmes enceintes les prient de leur assister dans leurs couches ; les hommes dans leurs broderies et leurs ouvrages ; les garçons dans leurs travaux ; les hommes dans leurs études et la poésie. Tous les jours en offrande de l'eau, du feu, des fleurs, du zakkî, des sucres, des gâteaux, des melons, des melons, des aiguilles, des fils de soie et de coton, des épithalames, des vers de noces, et des pièces d'écriture soignée, ils offrent au pays. Les Japonais ont fait un sacrifice *Kikko-no-massouri*, qui commença chez eux l'an 749.

Ce jour-là, on dresse à la cour quatre tables en plein air, dans un lieu vénérable. On y place plusieurs vases servant d'offrandes : un vase à eau pure, pour y contempler ces étoiles ; des chandeliers avec des bougies allumées pendant toute la nuit ; on brûle dans un petit vase. Des Japonais pensent que cette fiction chinoise est gâtée au respect dû au dieu d'en général, on considère ces constellations comme ayant beaucoup d'influence sur le globe terrestre. Anciennement d'usage à la cour du Dairi de 17 ans, ce jour-là, des poèmes de caractères, sur des morceaux de papier longs ou carrés, de différentes couleurs, attachait ensuite aux branches de cerisier vert. C'est encore à présent un

our les ecoliers, qui se livrent à
ortes de jeux, et élèvent des bâ-
nbou, où ils attachent des vers de
pour montrer les progrès qu'ils
eurs études.

VEN-IRSENE, un des dieux subal-
Tchouwaches, peuple de la Sibérie.
SIVA, divinité des Hérules. On
ntait nue, tenant d'une main une
de l'autre une grappe de raisin.
uns veulent que ce soit la même
nsiva. Voy. **SIBA**.

), troisième personne de la tri-
triade divine, chez les Hindous.
eu de la destruction; mais au rôle
teur il joint une qualité qui pa-
rd opposée, mais qui s'y confond
ent, d'après les idées de la philo-
tienne, c'est la reproduction. Les
roient que rien de ce qui existe
it absolument, et que la mort n'est
ritable transformation, après la-
éléments d'un être en reproduisent
ou servent à la formation de plu-
conçoit donc que le dieu de la
soit en même temps, pour ces
elui de la reproduction et de la

icore une multitude d'autres noms
incipaux sont *Roudra*, *Hara*, *Ou-*
ses sectateurs l'appellent *Bhaga-*
swara, *Mahadéva*, ce qui signifie
ême, le seigneur, le gouverneur
grand dieu.

es indiens rapportent que ce dieu,
séjour céleste, descendit sur la
arna dans la caste des Brahmanes,
di ou religieux de profession. Sa
pénitence offrit un monstrueux
austérités et de dérèglements, de
s et de débauches; mais il se fa-
ôta du désordre dans lequel il s'était
épousa Parvati, fille du roi des
, avec laquelle il passa mille ans à
plaisirs sensuels. Indignés que
morât sa divinité par un si long
c une mortelle, Brahmâ et Vich-
ent à ce sujet de vaines représen-
se décidèrent enfin à user de vio-
r le séparer de sa femme, qui en
douleur. Après cette séparation
a se mit à errer parmi le monde,
artout des traces de son impudic-
t dans une de ces pérégrinations,
e lui produisit un fils qui avait six
ui fut allaité par les six Pléiades.
mé Kartikéya.

entrefaites Parvati naquit une se-
s, sous le nom de Sati, fille du roi
iva l'épousa de nouveau et lui fit
immortalité. Mais, malgré son ar-
; celle-ci était privée du bonheur
r mère. Un jour cependant qu'elle
ain, un fils lui naquit de la sueur
de son sein, et cet enfant se trouva
p aussi grand que s'il avait eu

vingt ans; c'était Ganésa. A son retour chez
lui, Siva, qui ignorait ce qui s'était passé,
conçut une si grande jalousie de voir ce
jeune homme s'entretenir familièrement avec
Parvati, qu'il résolut de la quitter une se-
conde fois; mais la déesse l'apaisa en lui
racontant la manière miraculeuse dont elle
avait eu cet enfant; et Siva combla d'affec-
tions le jeune Ganésa, comme s'il eût été son
propre fils.

Cependant son bonheur ne tarda pas à
être troublé par le mécontentement que lui
occasionna son beau-père. Dakcha résolut
de faire un sacrifice et un festin solennel pour
célébrer la naissance merveilleuse de son
petit-fils; il y invita tous les dieux, à l'ex-
ception de Siva, qui avait un jour dédaigné
de le saluer dans une assemblée. Le dieu, pi-
qué au vif, jura de tirer de cet affront une
vengeance éclatante. Il se rendit écumant de
rage au lieu du festin, vomit un million d'in-
jures contre les conviés, s'arracha une poi-
gnée de cheveux, en frappa le sol, et il en
sortit aussitôt un géant d'une taille prodigieuse.
Ce fut Virabhadra, considéré encore
comme un autre fils de Siva. Celui protesta
hautement qu'il allait venger l'outrage fait à
son père, et ne craignit pas d'attaquer les
dieux; il frappa les uns et mutila les autres.
Il donna entre autres un si furieux soufflet
au Soleil, qu'il lui fit sauter toutes les dents
hors de la bouche; c'est pourquoi encore
aujourd'hui les Hindous n'offrent à cet astre
que du lait, du beurre, de la bouillie, des fruits
bien mûrs et autres choses tendres et faciles
à manger. Virabhadra ne traita pas mieux le
dieu de la lune; il lui meurtrit le visage de
telle sorte qu'on aperçoit encore à présent
les contusions. Il tua ensuite le roi Dakcha;
et trancha la tête à Ganésa, cause involon-
taire de tout ce tumulte; mais Siva, pour
rendre ce fils à la vie, lui plaça sur les épaules
la première tête qu'il trouva à sa portée;
c'était celle d'un éléphant. (Toutefois nous
avons consigné, à l'article **GANÉSA**, des ver-
sions toutes différentes sur cette substitution
de la tête d'éléphant à celle du fils de Par-
vati; mais les Hindous ne se piquent pas
d'unité dans leurs légendes.) Siva, transporté
de joie à la vue de son fils ressuscité, l'em-
brassa, et lui enjoignit d'aller par le monde
pour chercher une femme, à condition néan-
moins qu'il ne se marierait pas qu'il n'en eût
trouvé une aussi belle que sa mère. C'est
pourquoi on place sa statue sur les chemins,
sous la forme qu'il a eue depuis sa résurrec-
tion, c'est-à-dire avec une tête d'éléphant,
afin que, voyant toutes les femmes qui pas-
sent devant lui, il puisse facilement en choisir
une qui ressemble à sa mère; on assure
cependant qu'il n'a pu encore en trouver une
qui pût égaler Parvati en beauté. Quant à
Dakcha, les dieux remplacèrent sa tête par
une tête de bélier.

Quelque temps après, Siva, par l'ordre
exprès de tous les dieux, partit à la recher-
che de Brahmâ, qui, sous la forme d'un cerf
vivait dans les forêts avec sa propre fille
d'une manière très-dérégée et fort scanda-

ouve encore ce nom écrit *Sib*, *Chib*, *Chi-*
mina, etc.

... I es hommes : découvrir la le-
gion. Ils s'en allaient tous ensemble à l'ouest
suivant le vent, et le vent leur faisait
la route. Ils se firent donc, en trois
jours, un chemin de cent lieues, et arrivèrent
à un pays où il y avait un grand temple
et un grand lac. Ils se firent donc, en trois
jours, un chemin de cent lieues, et arrivèrent
à un pays où il y avait un grand temple
et un grand lac. Ils se firent donc, en trois
jours, un chemin de cent lieues, et arrivèrent
à un pays où il y avait un grand temple
et un grand lac.

Le géant, pendant qu'il se reposait, vit
un homme et une femme qui marchaient
à l'ouest, et il les suivit. Ils se firent donc, en
trois jours, un chemin de cent lieues, et arrivèrent
à un pays où il y avait un grand temple
et un grand lac. Ils se firent donc, en trois
jours, un chemin de cent lieues, et arrivèrent
à un pays où il y avait un grand temple
et un grand lac. Ils se firent donc, en trois
jours, un chemin de cent lieues, et arrivèrent
à un pays où il y avait un grand temple
et un grand lac. Ils se firent donc, en trois
jours, un chemin de cent lieues, et arrivèrent
à un pays où il y avait un grand temple
et un grand lac.

Enfin, après une foule d'incidents que
nous passons sous silence, Siva se vit un
jour exposé au plus grand danger qu'il eût
jamais connu, et auquel il aurait infaillible-
ment succombé sans l'intervention de Vich-
nou. Un géant nommé Bharmaswara, ou sei-
gneur de la terre, ayant fait, pendant plu-
sieurs années, une pénitence très-austère en
l'honneur de Siva, pria ce dieu, avec beau-
coup d'instance, de lui accorder un privilège
qui pût le distinguer des autres hommes.
Siva, pour récompenser sa dévotion et son
zèle, lui accorda assez inconsidérément le
pouvoir de réduire en cendres tous ceux sur
la tête desquels il poserait la main. Le géant,
curieux de connaître si la puissance dont il
venait d'être investi était réelle ou imagi-
naire, s'approcha du dieu et voulut lui mettre
la main sur la tête. Siva reconnut aussitôt l'im-
pudence qu'il avait commise, et eut besoin,
pour se garantir du danger, de toute son
adresse et de la connaissance qu'il avait
dans l'art magique. Il se rendit tout à coup
si petit qu'il put se cacher sous la coquille
d'une noisette. Le téméraire serait peut-être

parvenu à le trouver, si Vichnou, ay-
ant saisi le géant qui menaçait son
seigneur, ne s'était présenté au géant sous l'a-
parence d'une femme parfaitement belle. Ti-
rante que par une subite et violente
passion, Bharmaswara ne songea plus qu'à
l'embrasser, et se laissa aller à ses
désirs. Il pria la dame d'ag-
rément, et l'accompagna jusqu'à chez elle; ce
pendant que ses avances, mais lui fit
un grand embarras depuis plusieurs
années. Son corps était d'une
forme horrible; que ses cheveux
étaient longs depuis ce temps-là.
Les cheveux mêmes y avaient fait leurs nid
et leurs nids; en conséquence il eût à
faire à la mort. La rivière voisine pour
le faire mourir, et les cheveux. Le géant, aveuglé
par la passion, ne vit pas le piège qui lui était
dressé, et se laissa aller à sa rivière. S'y lava tout
le corps, et même lava ses cheveux,
et se sentit sur sa tête, et il fut
en un instant, en vertu du don fatal
qu'il avait reçu.

Vichnou s'empressa d'aller rassu-
rer le géant, qui sortit de sa coquille, lui
montra sa reconnaissance, et se promit
de ne plus recommencer à le faire
mourir. Mais quand il eut ap-
pris que le géant de Vichnou avait
seul son ennemi, il conçut une
triste idée de lui voir reprendre sa for-
me. Vichnou, qui connaissait bien
le Siva, s'en défendit quelque temps
mais il finit par y consentir. A
cette forme séduisante, Siva fut
transporté d'amour, qu'il même n
parut sur les bras de Vichnou un
moment, qui fut nommé *Hari-Hara*. Pour
le faire fils de *Hari* Vichnou, et de *Ha*

On raconte que Siva, voulant conso-
luer un coup de main la ruine des Asou-
ras, et s'emparer du *Tripoura*, le
dieu dans laquelle ils s'étaient retran-
ché, la terre en deux parties égales,
une en guise d'arme. Il fit de Brahmā
un d'armée: les quatre Védas lui se-
rèrent de chevaux: Vichnou fut destiné à fai-
re de flèches: il prit pour son arc le na-
gara; et, au lieu de corde, il se servit
du serpent Vasoukhi. Dans
un jour formidable, Siva conduisit sa
contre les ennemis des dieux, les
trois forteresses qu'ils avaient construites
les extermina tous jusqu'au dernier.

Siva réside avec sa femme Parvati
et aussi *Dourgā*, *Bharani*, *Kali*, *D*
dans le Kailasa, qui est un ciel su-
perieur à celui d'Indra; ils sont assis sur un trône
entouré de génies, de démons et
d'autres de tous les ordres. A la fin de
c'est lui qui embrasera et consumera
les mondes; tout périra, les hommes
esprits, les dieux mêmes. Brahmā
et Vichnou n'existeront plus; Siva se
la forme d'une petite flamme, dans
les ruines fumantes de l'univers
tôt dans la solitude immense de
mais après une nuit d'une incom-

livre, et la communauté a acquis un nouveau membre.

SIVA-POURA, c'est-à-dire cité de Siva; nom du paradis auquel préside ce dieu, selon les Hindous. Voy. KAILASA.

SIVA-RATRI, ou nuit de Siva; fête que les Saivas célèbrent le 14 de la quinzaine obscure du mois de Phalgouna (vers le 27 février) en l'honneur de Siva. Voici d'après les livres indiens l'origine de cette grande solennité.

Suivant l'*Isana Sanhita*, ce fut en ce jour que le dieu se manifesta sous la forme d'un linga d'une longueur incommensurable, pour confondre les prétentions de Brahmâ et de Vichnou, qui disputaient entre eux sur la suprématie, et prétendaient chacun être le plus grand dieu de la triade. Pour terminer la querelle, ils convinrent de reconnaître en cette qualité celui des deux qui le premier trouverait l'extrémité de l'immense stèle qui venait d'apparaître tout à coup à leurs yeux. En conséquence ils prirent chacun une direction différente; Vichnou entreprit d'en atteindre la base, et Brahmâ de parvenir au sommet; mais après plusieurs milliers d'années divines perdues dans cette entreprise, les extrémités semblaient s'éloigner toujours davantage, et les deux dieux revinrent déconfits et humiliés, confessant l'extrême supériorité de Siva. En conséquence Siva voulut que le 14 de Phalgouna fût consacré à son honneur, et il déclara que ceux qui le célébreraient seraient délivrés de tous leurs péchés et obtiendraient la béatitude finale.

Une aventure plus moderne, racontée dans le *Skanda-Pourana*, augmenta encore la dévotion à cette fête. La voici en substance :

Il y a dans le Djambou-Dwipa, une grande ville connue sous le nom de Varanasi (Bénarès). Là vivait, dans la caste vyadha (celle des chasseurs), un homme petit de taille, au teint noir et d'un naturel violent et emporté. Un jour qu'il était allé chasser dans le bois, selon sa coutume, il tua une si grande quantité d'oiseaux de toute espèce, que, pouvant à peine les porter, il était obligé de s'asseoir presque à chaque pas pour se reposer. Cependant le soleil avait fini sa course, qu'il se trouvait encore au milieu d'une épaisse forêt; ne voulant pas perdre le fruit de sa chasse, ni demeurer exposé à devenir la proie des bêtes féroces qui infestaient ce lieu, il s'approcha d'un margousier (arbre consacré à Siva), suspendit son gibier à une des branches, et grimpa ensuite sur cet arbre pour y passer la nuit. C'était précisément la 14^e nuit de la lune de Phalgouna, époque à laquelle les rosées sont abondantes et les nuits froides. Le chasseur transi de froid, travaillé de la faim, car il n'avait rien mangé de la journée, et à demi mort de frayeur, passa une très-mauvaise nuit.

Il y avait au pied de l'arbre un linga, et cette circonstance fit le bonheur du Vyadha. Comme les angoisses qu'il endurait l'obligeaient de changer souvent de position, il fit tomber sur ce linga, en agitant les branches

du margousier, quelques gouttes ainsi que des feuilles, des fleurs détachés de l'arbre. Cet acte involontaire au chasseur l'affection de mérita la rémission de tous ses dieu, au culte duquel cette nuit créée, eut pour très-agréable l'offrande à son symbole révérent; il voulut qui en était l'auteur, quoiqu'à son reçu la récompense, et qu'il lui compte de son jeûne et de ses autres chasseur regagna son logis le lendemain, et mourut peu de jours après.

Yama, roi de l'enfer, eut à peine mort de cet homme, qu'il envoya ses saires pour s'emparer de lui et l'envoyer à l'enfer. Siva, informé de cette démarche de son côté les siens pour s'y réclamer le défunt. Les serviteurs voulant pas lâcher prise, il s'éleva une lutte fort vive entre eux et ceux des injures ils en vinrent bientôt de fait. Cependant le parti de Siva fut le plus fort, et contraignit les suppôts des féroces à prendre la fuite après avoir été véritablement châtiés. Ceux-ci, couverts de honte, allèrent faire leur rapport à leur maître, et ceux de mieux exciter son courroux montrèrent les blessures et les larmes qu'ils avaient reçues dans la mêlée.

Yama, outré d'indignation, se rendit au champ au Kailasa, pour porter témoignage à Siva en personne. Ayant traversé la porte du palais de ce dieu, Nandi, son premier ministre, il lui exposa le fait de sa visite, et témoigna en même temps sa surprise de ce que Siva se fût ainsi exposé à la protection d'un vil vyadha, d'un durci, qui par métier s'était rendu célèbre par le massacre d'une foule d'êtres humains. Nandi, cet homme en effet un grand pécheur, qui avait honte de répandre le sang; mais pour mourir, il a eu le bonheur de jeûner et de sacrifier au linga, durant le 14^e de la lune de Phalgouna, et de sacrifier à Siva; et c'est cet acte méritoire qui lui a obtenu la rémission de ses péchés, la protection de ce dieu, et une place dans le Kailasa. » Yama, ayant entendu ces paroles de Nandi, devint rêveur et se retira sans rien dire de plus.

Les trois rites essentiels à cette fête sont le jeûne durant toute la journée pendant la nuit et l'adoration du linga. Le rituel est chargé d'une multitude de cérémonies tant pour la présentation des offrandes au linga que pour les accompagner, et pour les accompagner, et pour qu'il faut adresser aux diverses divinités un rapport à Siva, et aux autres dieux du dieu lui-même. Après s'être reposé la nuit, l'adorateur récite le *samskara* s'engage à accomplir les cérémonies. Il recommence ses ablutions le lendemain au temple de Siva, il rend un engagement en disant : « Je veux accomplir les cérémonies du culte de Siva, l'intention d'accomplir mes vœux, d'obtenir une longue vie, une postérité, la sainte

tes que je puis avoir commis, de passée, tant en public qu'en secret ou sans le savoir, en pensées ou en paroles.» Alors il régraine de moutarde en prononçant des mantras, et offre de l'argha, laquelle on a mêlé huit sortes d'incense après quoi il accomplit le mantras de gesticulations accompagnées de syllabes sans significations d'une lettre de l'alphabet ; *A-kam, A-sran*, on fait une sautoire ; *I-chan, I-srin*, salutation au milieu ; et ainsi de suite, en prononçant les lettres de l'alphabet, et en touchant toutes les parties du corps en même temps. On ne se comporte pas les mantras, les déesses mères et ceux des Sakraments féminels des érudits, qui, par la vertu de ces incantations supposées venir faire leur résilience différents membres de l'adorateur encore d'autres effets que l'on obtient des moyens du même genre. Pour surmonter les obstacles, on frappe du pied et on répète le mantra : *Salutation à l'arme ! phat*. Ensuite, la même mantra, en faisant trois fois ses doigts, les dix quartiers de l'espace tout entier, sont agréés ; on effectue la purification des rites, en frappant trois fois des prononçant chaque fois le même répétition du nyasa, ou attouche différentes parties du corps en même temps les syllabes mystiques accompagnent chaque offrande faite comme les fruits, les fleurs, l'encens et autres objets, pendant l'accomplissement de la cérémonie.

Ces rites sont accomplis au logis des dévots, comme cela arrive très-fréquemment on consacre un linga tout exprès, et pas dans la maison ; on doit lui rendre des devoirs à chaque veille de la nuit et à des cérémonies différentes. A la première, il faut le baigner avec du lait, et l'adorateur, ou le brahmane offre ce mantra : *Haun, respect à toi* ; il fait alors une offrande en disant : *Je me commets de mon engagement à toi* ; ensuite, ô Iswara, je célèbre le Siva ; et tant les nous, selon la règle digne d'accepter cette offrande. » On brûle l'encens, des fruits, des fleurs, du riz bouilli, quelquefois des viandes apprêtées, en faisant les mêmes accoutumées, et en récitant d'au-

tre de la même manière dans les autres veilles, seulement on change les choses les matières avec lesquelles on agit. Ainsi, à la seconde veille, on le baigne avec du lait caillé, et on dit le mantra : *Salutation à Aghora !* Le mantra de la troisième est : « Vénération au saint Siva, le

destructeur de tous les péchés ! J'offre cet argha à Siva-ratri : sois-moi propice avec Oumâ, ton épouse. » A la troisième veille, le bain a lieu avec du beurre liquide, en récitant le mantra : *Haun ! vénération à Yamadéva !* Le mantra de l'offrande est : « Je suis consumé par la douleur, la pauvreté et le chagrin : ô seigneur de Parvati ! daigne, ô le bien-aimé d'Oumâ ! accepter cet argha que je te présente dans le Siva-ratri. » Dans la quatrième veille, le linga est lavé avec du miel, en disant : *Haun ! vénération à Sadya-djata !* La prière de l'offrande est : « O Sankara ! ôte tous les péchés que j'ai commis ; accepte, ô le bien-aimé d'Oumâ ! l'oblation que je te présente dans cette nuit de Siva. » A la fin de la veille, lorsqu'il fait jour, on termine la cérémonie par le mantra radical : *Sivaya Nama !* adoration à Siva ! et quelques prières comme celles-ci : « Par ta grâce, ô Iswara ! ces rites ont été accomplis sans empêchement. O seigneur de l'univers, Hara, souverain des trois mondes, regarde favorablement ce que j'ai fait en ce jour, qui est saint et consacré à Roudra. Ces rites ont été accomplis par ta grâce. Sois-moi propice, ô très-glorieux ! Accorde-moi l'augmentation de mes biens : rien qu'en te contemplant je suis certainement sanctifié. » On fait alors des oblations au feu, et la cérémonie se termine par une dernière offrande au linga, avec ce mantra : « Puisse ce rite me rendre Sankara propice, et que, venant ici, il jette un regard de satisfaction sur celui qui est desséché par l'angoisse de l'existence de ce monde. » Enfin, on donne un repas aux brahmanes, et le maître de la maison et sa famille doivent leur faire des présents.

SIVA-SANNYASA, fête que les Hindous célèbrent dans le mois de bhasakh (avril-mai), en l'honneur de Siva. C'est alors que des fanatiques se font élever en l'air sur des leviers tournants au moyen de crochets de fer enfoncés sous leurs omoplates. Voy. TCHARKH-PONDJA.

SIX PRINCIPES (BAPTISTES DES), secte actuellement en vigueur dans les Etats-Unis, où elle compte environ trente églises, douze ministres et 22,000 communicants. Voy. BAPTISTES.

SKADA, déesse des Scandinaves, épouse de Niord, et mère de Freya ; elle présidait à la mer avec son mari, et on les invoquait contre les désastres causés par les vents et les tempêtes.

SKANDA, fils de Siva et de Parvati ; dieu de la guerre, chez les Hindous. Il est aussi appelé Kartikéya ou nourrisson des six Kritikas (les Pléiades des Grecs) par lesquelles il fut allaité. Les Swabhavikas du Népal ont fait un dieu engendré par lui-même. Voy. KARTIKÉYA.

SKANKASOURA, géant ou démon de la mythologie hindoue, qui déroba les Védas au moment où ils sortaient des quatre bouches de Brahmâ, les avala et s'alla cacher dans le fond de la mer. C'est pour recouvrer ces livres sacrés que Vichnou s'incarna en poisson, poursuivit le ravisseur dans la

retraite où il s'était réfugié, l'atteignit, le tua, lui ouvrit les entrailles et en retira les Védas. Voy. MATSYAVATARA.

SKEVI-KARE, petite secte de piétistes suédois, qui se séparèrent de l'Eglise établie, vers l'an 1724. Ils professaient le plus grand mépris pour les sacrements, le culte public et le clergé, ce qui leur attira plusieurs fois des désagréments et de petites persécutions. Mais, en 1746, un négociant leur ayant donné la terre de Skevik, dans la paroisse de Vermedoc, ils s'y établirent, et c'est de là qu'ils ont été appelés *Skevi-Kare*; ils se sont éteints vers 1812. Ils soutenaient que toutes les formes de la religion chrétienne avaient été corrompues par la contagion du monde et par le péché; que les œuvres et le culte extérieur étaient absolument inutiles; que le baptême consistait dans la vraie foi, et la communion dans la présence de Jésus-Christ au milieu des fidèles. Tous les membres de la secte se donnaient le nom d'*Amis*, et leur maison était une espèce de communauté où le mariage était inconnu. Si l'on en excepte ce dernier article, et quelques pratiques judaïques dans le choix de la nourriture, on peut regarder les Skévi-Kare comme les Quakers de la Suède.

SKIDBLADNER, vaisseau des dieux, suivant la mythologie scandinave; il est moins grand que le Naglefare, mais plus artistement construit. Ce sont des nains qui l'ont fabriqué et qui l'ont donné à Frey. Il est si vaste que tous les dieux armés peuvent y trouver place. Aussitôt qu'on en déploie les voiles, il est poussé par un vent favorable, en quelque lieu qu'il doive se diriger; et lorsque les dieux ne veulent pas naviguer, ils peuvent le démonter par petites pièces, que chacun emporte avec soi.

SKIDNER ou **SKYRNER**, divinité scandinave; c'est l'écuyer du dieu Frey, qui lui a donné son épée, et qui, au dernier jour du monde, sera puni de sa confiance par sa défaite due à la privation de cette arme. C'est Skidner qui a été envoyé par Odin dans le pays des génies noirs, afin d'en rapporter un lien capable de garrotter le loup Fenris.

SKIERSTUWES, fêtes funèbres que les Lithuaniens célébraient en l'honneur d'Ezangulis, dieu de la mort.

SKINFAXE, cheval du dieu du jour, chez les Scandinaves; sa crinière est si brillante, qu'elle éclaire la terre et les cieux.

SKOL, loup énorme, qui, suivant la mythologie scandinave, poursuit sans cesse le soleil et occasionne les éclipses; il diffère du loup Fenris qui doit un jour engloutir cet astre.

SKRYMER, géant de la même mythologie, dans le gant duquel le dieu Thor fut un jour réduit à se cacher.

SKULDA, une des trois Nornes ou Parques des Scandinaves; elle préside à l'avenir.

SLEIPNER, cheval d'Odin, le meilleur de tous les chevaux des dieux scandinaves. Il a huit pieds, et doit la naissance à un cheval merveilleux qui transportait avec une

rapidité extraordinaire les fardeaux pesants.

SMARTAS, sectaires hindous, disent que Vichnou et Siva ne sont qu'un seul et même dieu, adoré sous différentes images, et n'approuvent point l'usage que les Vaichnavas et les Saiva ont fait de la prééminence de ces divinités. Leur marque distinctive est une bande formée de trois lignes horizontales et tracée sur le front avec une poudre de sandal réduit en poudre. Leur temple ou le siège de leur Gourou est situé dans le nord-ouest du Maissour.

SMASANAVESMA, c'est-à-dire *demeure dans les cimetières*; surnom à Siva, parce qu'après avoir combattu à Brahmâ, il se cacha dans les bois avec le crâne de son frère, pour éviter la rigoureuse pénitence. Voy. SIVA.

SMEI, serpents que les anciens mettaient au rang des dieux dont ils leur offraient des sacrifices d'œufs. Il était défendu de leur faire mal; on punissait sévèrement ceux qui avaient attenté à la vie de ces reptiles; quelquefois même la mort était la punition de ceux qui en avaient tué quelqu'un.

SMINTHIEN (du crétois *σμήντιος*), surnom d'Apollon, dont on raconte plusieurs manières. Les uns disent que ce dieu avait tué lui-même une armée de souris qui ravageaient les champs; d'autres prétendent que les habitants de Troade étant sur le point d'être envahis par une armée formidable, des souris sortirent pendant la nuit les cordes des arches de leurs ennemis, ce qui leur procura la victoire. Enfin, saint Clément d'Alexandre raconte encore autrement cet étrange succès: les descendants de Temér, sortis de Crète pour s'établir ailleurs, allèrent consulter l'oracle qu'ils devaient s'arrêter dans le droit où les habitants leur feraient le plus de mal. Comme ils furent obligés de passer sur les bords de la mer dans l'Asie, ils virent un grand nombre de rats vinrent la nuit, manger leurs ceintures, leurs boucliers de cuir. Les Crétois, dans ce fait naturel l'accomplissement de l'oracle, se fixèrent en cet endroit une ville qu'ils appelèrent *Smintien*, et tinrent pour sacrés tous les rats des environs de cette ville.

SNAN-YATRA, *fête du bain*, par les Hindous, à la pleine lune de djeth. Ils lavent ce jour-là les dieux dans les rivières ou dans les puits sacrés.

SNEYBRATO, un des dieux des Prussiens, honoré simultanément sous les noms de *chayto* et *Gurcho*.

SNOTRA, déesse sage et savante de la mythologie scandinave. Elle avait donné son nom aux individus sages et pieux de tous les deux sexes.

mot, qui signifie proprement *cata-*
crisme dans l'idée des Tunquinois
 immuable de destinées, supérieur
 à l'ance des diverses divinités, qui
 est d'un pouvoir dépendant et

ISIS, divinité égyptienne, la même
 que Phtha ou Vulcain; car on
 voit sur plusieurs monuments ce dieu
Phtha-Sachari; il est représenté avec
 un corps de nègre, tenant dans ses mains
 un serpent et foulant aux pieds le croco-

SORHARIS.
ITH-BENOTH, nom hébreu qui si-
 gnifie *filles des filles*; c'étaient des espè-
 res contigues aux temples de Vé-
 nylone, et où les jeunes filles s'as-
 saient à certaines époques pour se pros-
 tituer à l'honneur de la déesse. Le iv^e li-
 vre rapporte que les Babyloniens
 des cases semblables à Samarie,
 cette ville fut colonisée par le roi

Cette expression pourrait peut-
 être par les *tentes de Vénus*, car le
 mot *מזב* peut fort bien se lire *Vé-*
énus. Au reste, les deux traduc-
 tions la même idée. Voici ce qu'Hé-
 rodote apprend sur cet usage: « Il y a,
 chez les Babyloniens, comme dans
 l'Égypte, une coutume honteuse :
 toutes les femmes sont obligées,
 pendant leur vie, de venir au temple
 et d'y accorder leurs faveurs à
 des étrangers qui s'y rendent de
 jour en jour. Il arrive seulement
 quelques femmes qui ne veulent pas se pros-
 tituer près du temple de la déesse,
 mais leurs propres chars, sous des lieux
 couverts leurs domestiques près d'elles;
 plupart, magnifiquement parées et
 couronnées de fleurs, se reposent ou se promè-
 nent dans le palais de Vénus, attendant avec
 impatience que quelqu'un étranger leur adresse
 la parole. Ces étrangers se trouvent en foule
 devant les allées du temple, distin-
 gués par des cordons; ils voient
 l'assemblée de toutes les Babyloni-
 enses et chacun peut prendre celle qui lui
 convient. Alors il lui donne une ou
 plusieurs pièces d'argent, en disant : J'invo-
 que la déesse Mylitta. C'est le nom
 qu'on donne chez les Assyriens. Il n'est ni per-
 mis à une femme de dédaigner l'argent qui lui
 est offert, quelque petite que soit la somme,
 car elle est destinée à un usage sacré,
 pour récompenser l'étranger, qui, dans ce mo-
 ment, donne la main, et l'emmène hors
 du temple de la déesse. Après avoir fait
 tout ce qu'il fallait pour se rendre
 agréable, elle revient chez elle, où
 elle observe religieusement les règles
 du temple. Les femmes qui sont belles ne
 restent pas longtemps dans le temple de
 Vénus, mais celles qui ne sont pas favori-
 sées de la nature y font quelque-
 fois pour plusieurs années avant d'a-
 bandonner à la loi de la déesse; car
 elles ne peuvent retourner chez elles qu'avec
 la couronne du triomphe. »

SOCINIENS, partisans de Fauste Socin, né
 à Sienne en 1539, qui propagea la doctrine
 de son oncle Lélie Socin. Ce dernier s'était
 lié à une espèce d'académie fondée, en 1546,
 à Vicence, ville de l'Etat Vénitien, pour con-
 férer sur les matières de religion et princi-
 palement sur les points discutés entre les
 catholiques et les protestants. Cette société,
 partant du principe qu'il ne fallait croire
 que ce qui était conçu par la simple raison,
 et qu'il fallait interpréter les vérités de l'E-
 vangile d'après les notions philosophiques
 qu'on avait acquises, réduisit le christia-
 nisme aux articles suivants : « Il y a un
 Dieu très-haut, qui a créé toutes choses par
 la puissance du Verbe, et qui gouverne tout
 par son Verbe. Le Verbe est son Fils, et ce
 fils est Jésus de Nazareth, fils de Marie,
 l'homme véritable, mais supérieur aux autres
 hommes, ayant été engendré d'une vierge et
 par l'opération du Saint-Esprit. Ce fils est
 celui que Dieu a promis aux anciens pa-
 triarches, et qu'il a donné aux hommes;
 c'est ce fils qui a annoncé l'Evangile, qui a
 montré aux hommes le chemin du ciel, en
 mortifiant sa chair et en vivant dans la piété.
 Ce fils est mort par l'ordre de son père, pour
 nous procurer la rémission de nos péchés;
 il est ressuscité par la puissance du Père, et
 il est glorieux dans le ciel. Ceux qui sont
 soumis à Jésus de Nazareth sont justifiés de
 la part de Dieu; et ceux qui ont de la piété
 en lui reçoivent l'immortalité qu'ils ont
 perdue dans Adam. Jésus-Christ est le Sei-
 gneur et le chef du peuple qui lui est sou-
 mis; il est le juge des vivants et des morts;
 il reviendra vers les hommes à la consom-
 mation des siècles. » Voilà les points aux-
 quels la société de Vicence réduisit la reli-
 gion chrétienne; la Trinité, la consubstan-
 tialité du Verbe, la divinité de Jésus-
 Christ, etc., n'étaient, selon eux, que des
 opinions prises dans la philosophie des
 Grecs, et non pas des dogmes révélés.

Lélie embrassa tous les dogmes de cette
 société, et les poussa même plus loin; il
 conçut le dessein de changer de religion,
 parce que, disait-il, l'Eglise catholique en-
 seignait plusieurs choses qui n'étaient pas
 conformes à la raison; mais il ne répandit
 ses erreurs qu'avec beaucoup d'artifice, car
 il s'était rendu suspect aux protestants
 comme aux catholiques. Enfin, après avoir
 parcouru plusieurs contrées, il se retira chez
 les nouveaux Ariens de Pologne, au milieu
 desquels il mourut, laissant ses biens et sur-
 tout ses écrits à Fauste, son neveu, qui fit
 valoir ce dangereux héritage; aussi celui-ci
 est-il regardé comme le chef de la secte.

Ayant appris des calvinistes à ne s'arrêter
 ni à l'autorité de l'Eglise, ni à celle de la
 tradition, il résolut de donner à ce principe
 toute l'étendue qu'il pouvait avoir. Il ne se
 contenta pas de rejeter les dogmes de l'E-
 glise catholique que les jansénistes et les
 calvinistes avaient déjà rejetés; il entreprit
 l'examen de tous les autres que les nou-
 veaux hérétiques avaient retenus, et même
 de ceux auxquels son oncle n'avait point

celui qui a, le premier, dans l'islam, le nom de *Sofi*, est un nommé *Souf*, natif de Koufa, et mort vers l'hégire. Ce nom de *Sofi* a été le sujet de contestations; on lui a fait plusieurs étymologies toutes différentes de ceux qui le tirent du grec, et qui est assez spécieuse; mais Silvestre de Sacy pense, avec plusieurs écrivains, qu'il vient de l'arabe *souf*, que ces sectaires affectaient de ne pas des habits de laine.

Laquelle tendent tous les *Sofis*, les mystiques des autres religions du christianisme, c'est une union avec Dieu, ou plutôt une sorte de leur individualité dans la absorption à laquelle on ne parvient tant peu à peu, et par degrés, du renoncement à soi-même, de l'absence parfaite à toutes les choses, et de l'abnégation de toute volonté propre. Celui qui atteint cette haute perfection ne peut y parvenir par des efforts soutenus et réitérés; il a déjà censé avoir fait de grands progrès, et il éprouve de temps à autre une quiétude plus ou moins parfaite, s'oubliant lui-même plus complètement, il se trouve disposé à recevoir les lumières surnaturelles que la divine flamme à ses yeux, et à contempler l'absolu, qui, soulevant pour un instant dans des degrés divers, le fait le dérober à la vue des mortels, et le fait apercevoir à lui, mais comme un état qui succède bientôt une nouvelle station. Ces états passagers sont généralement désignés sous le nom de *hal*, état, qui expriment une situation qui n'est que temporaire, mais qui cependant renferme un commencement d'habitude, et imprime à l'âme une modification susceptible de devenir un acte réitéré, une manière d'être et d'habitude. Lorsqu'elle est à ce point, elle prend le nom de *maqam*, à-dire station ou degré. L'aspiration de la vie spirituelle, par la première station, de laquelle il faut rétrograder, éprouve ensuite un ordre plus élevé, dont la répétition est rare, ensuite plus fréquente, et une nouvelle station plus éminente, une gradation successive d'états qui ne se termine qu'à l'identification avec Dieu, désignée sous les noms de *union* et de *connaissance*, degré auquel l'homme spirituel doit perdre la conscience de son existence individuelle, et se absorber en Dieu: car, s'il y aurait encore pour lui une personnalité, elle ne serait pas parfaite.

La fin de l'absorption de l'homme dans la divine, idée si noble en elle-même, quand elle est renfermée dans les limites et retenue par les limites positives de la morale et de la religion, tend à élever l'âme au-dessus de la terre et à la fortifier contre les épreu-

ves de l'adversité, elle peut aussi, par un abus dont les exemples ne sont que trop communs, en rendant l'homme étranger à lui-même, et sous le prétexte séduisant d'une indifférence et d'une impassibilité poussée au dernier excès, ouvrir la porte à tous les vices, et anéantir toute croyance et toute moralité. On ne saurait nier que la doctrine mystique des *Sofis* n'ait eu plus d'une fois cette conséquence, et n'ait servi à autoriser le libertinage de l'esprit et du cœur; et c'est assurément la cause pour laquelle ils ont souvent été regardés par les musulmans comme des impies, sans foi et sans religion. Leurs écrits justifient pleinement ce soupçon, en ce qui concerne le dogme; et, d'un autre côté, l'habitude où ils sont de peindre leurs extases et les ravissements de l'amour divin, sous les figures non-seulement les plus voluptueuses, mais même les plus grossièrement obscènes, ne donne guère une meilleure idée de leur conduite morale. Et pourtant il est permis de croire, et que cette liberté d'expressions et ces peintures, tantôt gracieuses, tantôt emportées, des plaisirs sensuels, ont beaucoup contribué à familiariser les Orientaux avec leur doctrine, et que plusieurs de ces hommes, dont la plume ne s'est refusée à tracer aucune saleté et à célébrer les charmes d'aucun vice, ne voulaient effectivement peindre que des jouissances spirituelles et des plaisirs spéculatifs.

Tel est l'exposé de la doctrine des *Sofis*, donné par le savant Silvestre de Sacy, dans le douzième volume des *Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*, à la tête d'une notice sur un ouvrage persan qui traite de cette secte fameuse, et dont il traduit la préface. Nous en extrairons quelques passages, qui expliquent les principaux termes du langage mystique des *Sofis*.

« Le mot *willayet* (proximité, union) est dérivé de *weli*, qui signifie être proche. On distingue deux sortes d'union: l'une *universelle*, l'autre *spéciale*. L'espèce nommée universelle est commune à tous les vrais croyants, car il est dit dans le Coran: « Dieu est le *weli* de ceux qui ont cru; il les tire des ténèbres, et les fait passer à la lumière. » Celle qu'on nomme spéciale est propre à ceux d'entre les disciples de la vie spirituelle qui sont parvenus au rang d'adeptes. On entend par *union spéciale*, un état où l'homme est anéanti en Dieu et demeure en lui; le *weli* est l'homme anéanti en Dieu, et demeurant en lui. Par *anéantissement*, on entend la fin de la marche qui tend vers Dieu; et par *demeure*, le commencement de la marche en Dieu; car la marche par laquelle on tend vers Dieu n'est terminée que quand on traverse tout de bon le désert de l'existence avec un pied ferme et sincère, et ce qu'on entend par *marcher en Dieu* n'a lieu que quand le serviteur étant mort entièrement aux choses sensibles et à lui-même, Dieu daigne lui accorder une existence et une nature purifiées de toutes les ordures des accidents temporels, afin que par là il s'élève et prenne place parmi le monde des êtres qui revêtent les qualités divines,

chose, et approchez-vous de lui. » Ne desirez ni ce monde ni l'autre ; car tout désir de ces choses-là détourne de Dieu ; détachez-vous de tout, pour l'amour du maître souverain ; ne permettez pas qu'aucune chose de ce monde ni de l'autre ait entrée dans votre cœur ; tournez le visage de votre cœur vers Dieu : quand vous en serez venu à posséder toutes ces qualités-là, vous serez *wéli*... »

« Ce qu'on entend par *marifa*, ou la connaissance de la divine majesté, c'est reconnaître l'essence et les attributs divins, sous toutes les formes de détail des manières d'être, des événements et des conjonctures, après qu'on avait déjà su en masse et abstraitement que Dieu est l'être véritable et l'agent universel et absolu. Tant que cette haute théorie de l'unité divine n'est pas devenue l'objet explicite de l'intuition, de telle sorte que celui qui connaît en théorie l'unité divine, ne reconnaitra pas immédiatement, sous les figures de détail, des conjonctures et des manières d'être variées et opposées, de dommage et d'utilité, de don et de refus, de parcimonie et de libéralité, Dieu même, comme l'auteur du dommage et de l'utilité, du don et du refus, de la parcimonie et de la libéralité, et tout cela sans hésitation d'un instant et sans réflexion, on ne l'appellera pas *arif* (connaissant). Si, au premier moment, il est distrait de cette pensée, mais que bientôt il revienne à lui-même, et qu'il reconnaisse l'agent universel et absolu dans les figures des moyens intermédiaires et des causes secondes, on le nommera *motéarraf* (celui qui fait effort pour reconnaître), et non pas *arif*. S'il est entièrement distrait de cette pensée, et qu'il attribue les actions, comme effets, aux causes intermédiaires, on l'appellera *étourdi*, *distrain*, *atteint d'un polythéisme caché*...

« La connaissance divine a plusieurs degrés. Le premier, c'est, comme nous l'avons déjà dit, l'état de celui qui sait que tout ef-

traces de la grandeur divine deviennent manifestes pour le *wéli* ; plus aussi la science de l'ignorance, et plus la connaissance de son propre néant s'accroît d'un nouveau moment ; un cri s'élève du fond de la *arif*, qui dit : « Mon seigneur, toujours de plus en plus stupéfait ! Cet état qu'on vient d'exprimer est de la connaissance et non la co- car la connaissance est une chose à la jouissance, et il n'y a point d' qui puisse la rendre : la science n'est le préliminaire. Ainsi la connaissance la science est une chose impossible science sans la connaissance est chose de fâcheux.

« Les hommes, à raison des différences auxquels ils sont arrivés, se divisent en trois catégories. La première est celle des *parvenus* et des *parfaits* ; c'est la haute classe : la seconde catégorie est celle des *ceux qui marchent* dans la voie de perfection ; c'est la classe moyenne : la troisième catégorie renferme ceux *qui demeurent* sur le terrain bas de l'imperfection ; c'est la classe inférieure. Les *parvenus* sont ceux qui sont admis dans la *proximité* de Dieu, pris les devants ; ceux *qui marchent* sont les justes placés à la droite ; ceux *qui demeurent* sont les méchants placés à la gauche. La classe des parvenus, après les premiers, compte encore deux sortes de personnes : ce sont d'abord les *scheikhs* des *Sofis* qui suivent parfaitement les traces du prophète ; ils sont arrivés au rang de parvenus ; après cela, à leur retour, ont reçu l'autorisation d'appeler les hommes à la voie de leur exemple : ce sont là les *chargés de perfectionner* les autres. La bonté de l'Être suprême et la faiblesse humaine, après qu'ils ont été absorbés dans la source de l'union et dans l'abîme de la possession de l'unité, ont jugés dignes

être du poisson de l'annihilation, souvenir, aucune trace d'elles n'est sur le rivage de la division et dans l'existence sensible. Elles ont été admises dans le rang de ceux qui se pavilions de l'amour jaloux, et leur séjour dans la région de l'éternité; après être complètement parvenues, n'ont point été chargées du soin de gouverner les autres.

Catégorie de ceux qui marchent se divisent en deux sortes de personnes : les tendent au but le plus élevé et qui jouir de la vue de Dieu, ainsi dans le Coran : *Désirant son visage ; tendant à obtenir le paradis, et entrer en possession de la vie future* il est dit : *Et parmi vous il y a ceux qui cherchent la vie future*. Ceux qui désirent se séparent encore en deux sublimes *Motésawif* et les *Mélaméti*. Les premiers sont des gens qui ont déjà acquis de quelques-unes des qualités de l'âme, qui ont acquis une pureté et des qualités propres aux saints, ont porté leurs regards et dirigés vers les états les plus parfaits des Sofis; mais ils sont arrêtés par l'absence de quelques-unes des qualités de l'âme auxquelles ils manquent encore, et, par cette raison, ils sont en arrière, ils n'ont point atteint les extrêmes et les rangs les plus élevés et des hommes qui jouissent de la vue de Dieu. Quant aux *Mélaméti*, ce sont des hommes qui consacrent tous leurs efforts à observer dans toute leur vie la parfaite pureté d'intention, et à se conformer en rien de la règle fondamentale de la pureté; ils se font un devoir de dérober aux regards des autres leurs œuvres et de cacher le bien qu'ils font, ne négligeant cependant rien de bon vertueuse et s'imposant la loi de ne pas seulement tous les préceptes de la pureté, mais même les pratiques pieuses de la pureté. Leur caractère propre, c'est de se conformer en toute circonstance à réaliser leur conduite, le sens exprimé par la pureté, et leur plaisir est que leurs œuvres et leurs états surnaturels ne soient pas vus de Dieu. Autant celui qui désobéit au commandement de dérober son péché aux autres, autant ceux-ci s'appliquent à empêcher leurs bonnes actions ne paraissent pas, parce que c'est là ce qui donne le plaisir de complaire dans les regards des autres, agissent ainsi pour que rien ne soit vu de la pureté dont ils se sont fait une loi fondamentale. Quelques personnes appellent les *Mélaméti*, en disant que ce sont des hommes qui ne font paraître à l'extérieur le bien, et qui ne cachent en eux-mêmes que le mal.

Il est digne d'estime et recommandable l'état des *Mélaméti*, cependant il est derrière le voile de l'existence des créatures, pas entièrement levé pour eux, et, pour cette raison, ils sont incapables de contempler la beauté de la doctrine

de l'unité, et d'envisager dans toute sa pureté la nature de l'être unique. En effet, cacher leurs actions et dérober leurs états surnaturels aux regards des hommes, c'est faire connaître et annoncer qu'ils voient encore l'existence des créatures et leur propre existence, chose qui est inconciliable avec ce que signifie le mot *confession de l'unité*; car l'âme est aussi comprise parmi les êtres qu'on appelle *autres* par rapport à Dieu, et, par conséquent, tant que leurs regards se portent sur leur propre conduite, ils n'ont pas exclu entièrement les *autres* de tout rapport avec leurs actions et leurs états surnaturels. La différence qu'il y a entre eux et les Sofis, c'est que l'attraction de la faveur éternelle a totalement dépouillé les Sofis de leur être, et a fait disparaître de devant leurs regards, concentrés en Dieu, le voile des créatures et du moi; en conséquence, quand ils font de bonnes œuvres et qu'ils pratiquent de bonnes actions, ils ne voient plus du tout les créatures ni eux-mêmes; ils sont par conséquent sans aucun souci du regard des créatures, et ne se mettent point en peine de cacher leurs actions et de dérober à la vue leurs états surnaturels. Si, par l'effet des circonstances, ils voient qu'il y a quelque utilité à exposer leurs bonnes œuvres aux regards du public, ils le font; ils les cachent, au contraire, s'ils voient quelque utilité à les cacher...

« Ceux qui cherchent à obtenir la vie future se divisent en quatre espèces qu'on nomme *Zahid*, dégoûté du monde; *Faqir*, pauvre; *Khadim*, domestique, et *Abid*, serviteur. Les *Zahid* sont des hommes qui, illuminés par la lumière de la foi et d'une croyance éclairée, voient la beauté de la vie future, n'aperçoivent le monde que sous une figure laide, détournent leurs vœux des ornements trompeurs de ce qui est périssable, et ne forment de désirs que pour la beauté véritable de ce qui ne passe point. Ce qui place ces gens-là au-dessous des Sofis, c'est que Dieu est voilé pour le *Zahid* par l'intérêt de son propre plaisir, attendu que le paradis est un séjour agréable à l'âme, séjour dans lequel se trouve ce que les âmes désirent, comme il est dit dans le Coran, tandis que le Sofi, par l'intuition de la beauté éternelle et par l'amour de l'Être qui n'a jamais cessé d'exister, est séparé du monde présent et du monde futur comme par un voile qui dérobe l'un et l'autre à sa vue... Par les *Faquirs*, on entend les hommes qui ne possèdent rien des choses et des dignités de ce monde, qui ont renoncé à tout pour obtenir la grâce et la bienveillance de Dieu. Ce qui les porte à cet abandon, c'est une de ces trois choses : 1° l'espoir d'alléger le compte qu'ils doivent rendre ou la crainte du châtimement, car la jouissance des choses permises entraîne l'obligation de rendre un compte, et la jouissance des choses défendues entraîne le châtimement; 2° l'espérance de recevoir une abondante récompense et de devancer les autres pour entrer dans le paradis, attendu que les *pauvres* y entreront cinq cents ans avant les riches; 3° le désir de jouir du calme de l'âme et de la tranquillité.

lité intérieure, afin de pouvoir multiplier les bonnes œuvres et s'y livrer avec le paix du cœur. Les *Faquirs* sont inférieurs aux *Mélanéti* et aux *Motesarraf*, parce que les *Faquirs* recherchent le paradis et ont en vue leur propre satisfaction, tandis que ces deux autres classes désirent Dieu et ont pour but de s'approcher de lui. Ce qu'on entend par *Khadim*, ce sont des gens qui, par choix, se consacrent au service des *Faquirs* et des hommes qui cherchent Dieu. Ces gens-là, après qu'ils ont remporté les degrés d'édification, consacrent leur temps à servir et débarrasser les hommes qui cherchent Dieu, de tous les soins qui sont pour eux des nécessités de la vie, et à les aider à pratiquer ce qui est relatif à l'union avec Dieu. Les *Abid* sont une classe d'hommes qui s'occupent continuellement à la pratique des exercices religieux et à toute sorte de bonnes œuvres supérégatoires, dans le but d'obtenir les récompenses de la vie future. Cette qualité se trouve aussi dans le *Sûfi*, mais elle est dérangée et exempte de ce mélange profane de motifs et de vues intéressées, car les *Sûfis* servent Dieu pour Dieu seul et non dans la vue des récompenses de l'autre vie.

Nous ne pousserons pas plus loin ces extraits; nous passerons sous silence les autres classes d'hommes relatifs aux Indes que nous venons de décrire, car chacune d'elles a deux classes qui se ressemblent, mais dont l'une est réelle et l'autre est fautive et est qu'il faut éviter. Nous ne devons non plus nous occuper des divers degrés d'union ou d'édification et des divers états de ceux qui la possèdent, ni des différentes sortes de *Wahid*, toutes choses qui sont exposées longuement et brièvement par l'auteur persan. Ce que nous en avons mentionné suffit pour donner au lecteur une idée du Soudisme, et pour le convaincre que le mysticisme oriental a les rapports les plus intimes avec celui de l'Occident. Voy. le *Manuscrit* de Bourignon, de Boudon ou même dans son livre des *Maximes des saints*, et enfin dans la doctrine des *Quétistes* et les *Pietistes*. Voy. *Quétistes*.

SOFTAS, serviteurs turcs, rentes, dont la fonction est de venir à la fin de chaque namaz, ou prières canoniques, réciter une espèce d'office des morts auprès du tombeau des soldats qui ont laissé des fonds pour leur entretien.

SOGAMOSO, ou mieux *SOGYOMOSO*, c'est-à-dire l'homme qui se rend invisible; personnage mythologique des *Muyscas* d'Amérique, qui le regardent comme un des législateurs de leur pays. Après avoir gouverné une de leurs provinces, il monta au ciel et devint la lune, pour suppléer à l'absence de Ramiriqui, le soleil, qu'il avait envoyé avant lui. Voy. *BCHOMOI*, *RAMIRIQUI*.

SOGONO, docteur ou professeur de la confrérie du *Belli*, chez les nègres *quojas*. Voy. *BELLI*.

SO-GOATS, première fête annuelle que les Japonais célèbrent le septième jour du premier mois, ou le premier jour du même

mois, passant principalement à se rendre d'écouter réciproques, où l'on se fait des couronnes sur l'heureux commencement de l'année, à manger et à boire, à visiter les temples, quelques-uns font leurs dévotions, plupart n'y vont que pour se voir. Chacun se lève de bon matin, plus beaux habits, et se rend chez ses amis et ses parents; on se fait de petits présents; il est assez d'usage d'offrir une boîte contenant deux ou trois avec un morceau de poisson séché, au lieu de la frugalité des ancêtres, valent presque que de coquillage, faire sentir le bonheur et l'abondance se trouve maintenant. On a son nom sur la boîte, en cas que l'on ne trouve pas les personnes que l'on va visiter. Le jour se termine par de joyeux repas et se donne en famille. Les visites durent trois jours; mais on continue à manger et à se régaler pendant tout le jour. Pendant les premiers jours l'abondance se partout et chacun se pare de ses beaux habits. Les ouvriers mêmes, les gens portent alors un beau kimono de cérémonie, et un cimeterre à la ceinture. Cette dernière est si importante, que ceux qui n'en ont pas empruntent pour être dans les bonnes maisons. Les plus dévots visitent le temple de *Ten-sio-dai-sin*, grand esprit de la lumière. Voy. *NAM-DAI-SHIN*, un des géants de la mythologie. Voy. *KAKI*.

SOKHARIS, dieu égyptien, le dieu du soleil. On le représentait sous la forme humaine, avec deux plumes recourbées en cornes et deux longues cornes; il était armé du fléau. On lui donnait la tête d'épervier, avec la mitre.

SO-KIE-LO, dieu-serpent, dieu des dragons de la Chine; c'est un dieu qui dirige les pluies, de manière à ce qu'elles soient profitables à tous; il suit constamment les assemblées de Boudha; il défend et protège les peuples. Son palais offrait une magnificence que ceux des ciels ne peuvent égaler en sanscrit *Sagara*.

SOLA-NIEIDÉ, divinité laponne, personnification de la lumière; à ce qu'on dit de Beive ou le soleil, lui attribuait la fonte des neiges et la chaleur.

SOLANUS, génie du vent d'est, des Romains, qui le représentaient jetant dans son sein différentes sortes de fruits, comme des pommes, pêches, grenade et autres productions de la Grèce et des contrées plus orientales.

SOLEIL, Cet astre a été le premier du culte des Sabéens, et peut-être l'origine tout entière. Sa beauté, la rapidité et la régularité de sa course, sa régularité à éclairer la terre, et à porter part à leur et la fécondité, tous ces caractères semblent refléter quelques rayons

ce et de la majesté divine, trompement des hommes grossiers et On l'honora d'abord comme l'âme d'une divinité suprême, puis on finit par le faire un dieu réel et sensible. *Voy. SABAÏSMES*. Nous allons exposer maintenant ici l'idée que s'en formaient les peuples.

Les anciens Egyptiens, dit Diodore de Sicile, ont contemplé la voûte des cieux, ils ont regardé leurs têtes, et admiré l'ordre merveilleux qui règne dans l'univers, regardé le Soleil et la Lune comme des dieux, et les honorèrent d'un culte particulier. Ils nommèrent l'un Osiris et l'autre Isis. Cette insertion de cet historien est trop curieuse, dans les temps les plus anciens, pour que l'on doute certain que le Soleil n'était considéré par les Egyptiens que comme le symbole de la divinité ; et il est très-étrange que cette doctrine persévéra chez eux, et était enseignée à ceux qui initiés aux mystères. Dès la plus haute antiquité cependant les Egyptiens vénéraient le Soleil et la Lune sous les titres de Roi et de Reine du ciel. L'astre du jour était nommé *Ré* ou *Ra*, et avec l'article, son nom devenait *Putiphar*, beau-père de son fils, et se nommait *Pétéphré*, suivant la prophétie de Septante, et ce nom signifie *Soleil*, ou consacré au Soleil ; il était le prêtre d'Héliopolis, ville où l'astre était le second des dieux adorés sur l'Egypte. Phré ou Hélios, le dieu du feu, fut adoré à Phtha ou Vulcain, le feu du monde ; son règne fut de 30,000 ans ; la chronologie est en cela d'accord avec les livres saints, d'après lesquels le monde fut créé à la terre après la création de la lumière. L'auteur de la Genèse observe judicieusement que Phtha cessa entièrement, mais le Soleil ; car le premier supposait un feu continu, qui rendait les nuits, l'état de choses qui ne pouvait durer que peu de temps ; on peut dire que le règne du feu dura encore. Observons encore que les Egyptiens, plus voisins que nous des peuples primitifs, faisaient le Soleil et de la lumière, en quoi ils approuvent beaucoup plus de la vérité que les philosophes du siècle dernier, qui incrimaient d'avoir placé la création du feu avant celle de la lumière, que celle-ci procédait de celui-là. Les sciences de la science moderne ont de cause à l'auteur sacré et aux

1, par suite du système théogonique, le Soleil fut confondu, pour du moins, avec Osiris ; il dut la conséquence des triades qui s'établirent les unes sur les autres, par la série des divinités masculines et féminines, nous le voyons successivement personnifié en Ammon, Djom ou Horus, Sérapis, Harpocrates, etc. Comme tel il était adoré sous des noms sensibles, et on lui avait érigé

des temples dans un grand nombre de villes, mais particulièrement à Héliopolis, ville qui en avait tiré son nom ; c'est dans le temple de cette ville que l'on prétendait que le phénix venait se brûler sur l'autel du Soleil.

2° Les anciens Arabes adoraient expressément le Soleil ; ils choisissaient les jours les plus purs et les plus lumineux, pour lui offrir des sacrifices sur les lieux élevés ou sur les toits. Cet astre était l'objet du culte particulier des Himyarites ; d'autres l'honoraient sous le nom d'*Ouroalt*.

3° Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit ailleurs sur le culte du Soleil dans les autres contrées de l'Orient, comme chez les Assyriens, les Babyloniens, les Phéniciens, les Syriens, les Cananéens, etc. ; nous devons nous contenter de citer les noms que les anciens nous ont laissés des personnifications de cet astre chez ces divers peuples qui l'honoraient, les uns sous le nom de *Baal*, *Bel*, *Bélus*, le Seigneur, ou *Baal schémén*, le dieu du ciel ; les autres, sous celui de *Moloch*, *Molech*, *Halmica*, le roi, le dieu ; d'autres sous celui de *Mihr*, *Mitra*, *Mithras*, l'ami divin ; d'autres sous celui d'*Adonis*, le seigneur ; d'autres sous celui d'*El*, le dieu ; *Hélios*, le très-haut ; *Malach-Bélus*, le roi dieu ; *Héliogabale*, dieu créateur, ou des frontières, ou des montagnes ; *Adramelech*, le dieu magnifique ; *Marnas*, seigneur des hommes, etc., etc. *Voy.* ces différents articles.

4° Les Grecs adoraient le Soleil, et juraient, au nom de cet astre, une entière fidélité à leurs engagements. Ménandre déclare qu'il faut adorer le Soleil comme le premier des dieux, parce que ce n'est que grâce au bienfait de sa lumière qu'on peut adorer les autres dieux. Ce peuple confondait ordinairement le Soleil avec Apollon, et n'en faisait qu'une seule divinité ; mais il n'en était pas ainsi chez les anciens poètes ou théologiens, qui les signalaient comme deux divinités différentes. Homère, dans le récit de l'adultère de Mars et de Vénus, dit qu'Apollon assista au spectacle comme ignorant le fait ; et que le Soleil, instruit de toute l'intrigue, en avait donné connaissance à Vulcain. Le Soleil avait aussi ses temples et ses sacrifices à part. Lucien dit que le Soleil était un des Titans, ce qui ne convient point à Apollon. Les marbres, les médailles et tous les anciens monuments le distinguent ordinairement. Peut-être, dans le commencement, aura-t-on d'abord considéré Apollon comme le conducteur du char du Soleil, et dès lors il n'aura pas tardé à être confondu avec l'astre lui-même, à peu près de la même manière que Jupiter a été pris pour l'air, Neptune pour la mer, Diane pour la lune, Cérès pour les fruits de la terre. Cicéron compte cinq soleils, ou plutôt cinq généalogies du soleil, car l'un est donné comme fils de Jupiter ; le second, d'Hypérion ; le troisième, de Phtha, ou du Vulcain égyptien ; le quatrième avait pour mère Acantho, et le cinquième était le père d'Ééla et de Circé.

elle prouve au moins que les anciens rendaient au Soleil un culte disrodote rapporte qu'ils sacrifiaient à la Lune, à la Terre, au Feu, à x Vents, et qu'ils n'ont jamais fait es qu'à ces sortes de divinités. Il particularité remarquable : c'est elque Perse était infecté de la lè- e lui était pas permis d'entrer lle, ni de communiquer avec ses rs, parce qu'ils regardaient cette omme un témoignage qu'on avait tre le Soleil. Les Parsis modernes ent plus de chevaux en sacrifice, i adressent des prières rituelles t des offrandes principalement à et à son coucher.

Hindous rendent journellement mages au Soleil, en même temps res éléments et aux principales Mais, dans les temps les plus res- que les Hindous étaient encore e Soleil marchait à la tête de tous nènes de la nature, vénéérés simul- avec lui, et qui alors étaient peut- ules divinités. Les Védas, dont la est assez voisine de cette époque n offrent encore plusieurs témoi- Le soleil, dit M. Nèvc, est au nom- ivinités protectrices du panthéon la chaleur vivifiante conserve dans et leur vigueur les générations ; elle fait croître et multiplie les ; elle pénètre la terre, chasse les fait germer les plantes salutaires les arbres des forêts dont l'om- le refuge des êtres animés sous les icales. Le Soleil qui voit tout, qui toutes les créatures, est invoqué ossesseur de toute science; présent mbrassant l'air immense, il est le ificateur, protecteur et gardien des clarté bienfaisante du Soleil est e par un des chantres du Véda

Nous, qui voyons la lumière succé- vers plus brillante aux ténèbres, quons Sourya, lumineux entre tous mineux, la lumière par excellence ! périodique du soleil, montant au plus haut du ciel, excite dans des tribus indiennes les senti- me vénération profonde et d'une fiance ; son apparition est saluée cents solennels dans les chants du

Venant à nous aujourd'hui dans tr tes routes antiques, pures, sans t bien tracées, protège-nous et com- s, ô être resplendissant ! L'homme on secours l'astre infatigable qui ja- est dérobé à ses regards dans la des journées ; il le découvre à il le voit s'avancer par des voies s et par des voies descendantes ; il le porté par un char au joug d'or, iers fauves, et il s'écrie dans la é de l'admiration : *Les hommes s créatures se tiennent perpétuelle- sence du divin Savitri !* Quand le bout de sa carrière, a disparu dans

les ombres du soir, la pensée du chantre le suit dans cette course lointaine à travers d'autres mondes : *Il a parcouru les espaces par un mouvement invisible, le Soleil aux at- les rapides, doué de vie, dirigeant bien. Où est maintenant Sourya ? Qui le sait ? Vers quelle région son rayon s'est-il étendu ?* Les invocations qui sont adressées au Soleil générateur sont caractérisées souvent par un langage pressant, qui révèle la foi des peuplades hindoues à son pouvoir toujours bien faisant : il garde ses adorateurs contre leurs ennemis, leur montre des routes faciles et les préserve de toute calamité, par la promptitude de ses secours et par la grandeur de ses largesses. »

Lorsque la religion brahmanique eut été organisée dans l'état où nous la voyons actuellement, il y eut cependant encore pendant longtemps des adorateurs dévoués spécialement au Soleil. *Voy. SAURAS et SOURYA.*

10° On sait que la principale divinité des anciens Péruviens était le Soleil, qu'ils regardaient comme le père de leurs Incas. Ce fut Manco-Capac qui substitua ce culte plus doux à l'horrible système religieux auquel ils étaient auparavant asservis. C'était au Soleil que se rapportaient toute la théologie péruvienne, tous les actes de la vie civile et politique ; il était l'objet des prières journalières ; des temples magnifiques avaient été érigés en son honneur ; des fêtes solennelles avaient été établies annuellement, et des collèges de prêtres et de vestales veillaient aux intérêts de sa gloire et de son culte. *Voy. INTI, INCAS, RAYMI, MANCO-CAPAC.*

11° Les Muyscas rapportaient que, dans les temps les plus anciens, le bruit avait couru dans leur pays que le Soleil devait faire concevoir par ses rayons une jeune fille de Guacheta, qui resterait vierge après avoir mis son enfant au monde. Le cacique d'alors, qui avait deux filles, désirait beaucoup qu'elles devinssent l'objet de ce miracle, et tous les jours il les faisait monter sur une colline située à l'orient de sa maison, afin qu'elles fussent frappées des premiers rayons du soleil levant. Ses vœux furent remplis ; une de ses filles devint enceinte, et, au bout de neuf mois, elle mit au monde une émeraude. L'ayant enveloppée dans du coton et placée sur sa poitrine, elle se changea, au bout de quelques jours, en un enfant qui reçut le nom de *Garanchacha*, et qui fut universellement reconnu comme fils du Soleil. Il devint roi de Tunja, et fut tellement respecté de ses sujets, qu'ils n'osaient lui parler que la face contre terre. Ce prince avait fait construire, au nord de Tunja, un temple magnifique au Soleil son père. Quand il sortait de son palais pour s'y rendre, le sol sur lequel il devait marcher était couvert des plus fines étoffes de coton. Quoique la distance qui séparait ces deux édifices ne fût que de trois portées d'arquebuse, il marchait avec tant de pompe et de majesté, qu'il mettait trois jours pour y aller, et autant pour en revenir. Il restait le même espace

l'astre commençait à se montrer. En même temps le grand prêtre poussait un cri, les femmes se tournaient subitement et élevaient toutes à la fois vers le Soleil leurs enfants et leurs instruments de labourage. Le grand chef et la femme-chef buvaient le sorbet noir ; le grand prêtre mettait le feu à des fascines de cannes séchées, disposées en cercles concentriques en avant de l'autel, et allumait le feu nouveau préparé dans le foyer du temple. Le grand-chef entonnait l'hymne au Soleil. Les fascines consumées et l'hymne achevé, les femmes, ayant à leur tête la femme-chef, se rendaient au champ commun de la moisson, pour cueillir les premières gerbes de maïs ; elles apportaient ces prémices au temple, et les présentaient au prêtre qui les déposait sur l'autel. On fermait alors la porte orientale, et on ouvrait celle de l'occident ; les prêtres faisaient cuire des gâteaux avec la farine tirée des gerbes nouvelles. Sur le soir, la foule se rangeait en large demi-cercle devant l'entrée occidentale du temple ; les prêtres distribuaient les gâteaux, et chacun les élevait de la main droite pour les offrir au soleil couchant. Le jongleur chantait l'hymne du soir ; la nuit venue, on allumait des feux dans la plaine, et l'on y faisait griller les viandes que l'on avait apportées pour le repas de la nuit.

19° Les sauvages du Canada et plusieurs autres tribus de l'Amérique du Nord regardent le Soleil comme le souverain maître de l'univers, et l'encensent avec du tabac. Voici comment se pratique communément cette cérémonie religieuse : les chefs des familles s'assemblent dès la pointe du jour chez quelqu'un des principaux chefs, qui allume le calumet, le présente trois fois au soleil levant, et pendant qu'il le conduit avec ses deux mains selon le cours du soleil, jusqu'à ce qu'il revienne au point où il a commencé, il lui adresse ses vœux, lui demande sa protection, le supplie de le diriger dans ses entreprises, et lui recommande toutes les familles du canton. Ensuite le chef fume dans le calumet, et le présente successivement aux membres de l'assemblée, afin que chacun puisse à son tour encenser le Soleil.

SOLEIL ou **OSTENSOIR**, nom que l'on donne dans l'Eglise catholique à un instrument dans lequel on expose le saint sacrement de l'Eucharistie à la vénération des fidèles, soit pendant les offices, le salut ou les prières de quarantes heures, soit dans les processions. Les ostensoirs consistaient autrefois en un petit ciboire renfermé dans une espèce de lanterne richement décorée, portée sur un pied rond ou octogone et surmontée d'une croix. Ils ont encore la même forme dans le nord de l'Europe. Depuis deux ou trois siècles, l'usage a prévalu dans nos

usages de donner à cet ustensile la forme **soleil rayonnant**, monté sur une tige porte sur un pied carré ; c'est de là que **est son nom moderne**. La sainte hostie maintenue dans un cercle ou un croisier, entre deux verres ou cristaux. Le

soleil ou ostensoir doit être d'argent ; néanmoins on le tolère en argenté dans les églises pauvres.

SOLEÏMANIS, sectaires musul nommés de Soléïman, fils de Djé tiennent que l'imamat appartient plus excellent, qu'ainsi Abouben ont été revêtus aussi bien qu'ils regardent comme infidèles Othman, Zobéir, et Ayescha, ve homet.

SOLIMAN, prononciation du lomon chez les Musulmans, qui les Juifs rabbinistes, mettent sur une infinité de fables. Mais ce qui intéresse les études cosmogoniques les livres persans assurent qu'il y a eu Solimans ou monarques qui ont régné successivement sur la terre pendant un grand nombre de siècles, depuis la création d'Adam. Et le simorg, fabuleux dont nous parlons ailleurs, a vécu sous un pareil nombre de siècles, et de quelques auteurs cependant en fait le nombre à 72. Tous ces monarques commandaient chacun à des milliers de son espèce, différentes de celles de la postérité d'Adam ; mais il était prouvé que Soliman de la race humaine surpassait les autres en majesté et en puissance ; qu'après lui, il n'en paraîtrait plus d'autre sur la terre. Tous ces Solimans étaient en guerre perpétuelle avec les Divinités, et ils avaient pour les combattre un bouclier merveilleux, une cuirasse invulnérable et une épée foudroyante, qui de père en fils. Les êtres auxquels ils commandaient étaient fort dissimilaires des hommes actuels ; car les uns avaient des têtes, d'autres plusieurs bras, d'autres semblaient composés de plusieurs corps. Leurs têtes étaient aussi fort extraordinaires : les uns ressemblaient à celles des phantômes, des buffles, des sangliers, d'autres avaient une conformation encore plus extraordinaire. Le Soliman, fils de Djé, commandait non-seulement aux hommes, mais encore aux dives ou génies, aux anges, au ciel, aux bêtes de la terre, aux poissons, à la mer. Il siégeait sur un trône sur lequel les oiseaux voltigeaient, pour lui servir de dais et lui donner de l'ombre. A la droite étaient 12 millions d'or pour les patriarches et les prophètes, à la gauche, 12,000 autres d'argent pour les sages et pour les docteurs qui assuraient ses jugements.

SOLISTIMUM, augure favorable aux Romains de ce que le soleil était sacré que l'on avait fait jeûner, tomber du bec quelques grains de blé qu'on leur présentait, en les priant de ne pas trop d'avidité.

SOLITAIRES. On appelle ainsi les lieux craignant les dangers du monde et du malin génie des vices de la société, se retirant dans les lieux déserts et écartés, pour se livrer seuls à la contemplation, à la méditation des vérités du salut, et aux pratiques de

de la mortification. L'histoire ecclésiastique en fournit plusieurs exemples. Les saints de longues années et leur vie tout entière sans avoir le moindre contact avec la société des hommes : tel fut le premier des ermites ; les autres étaient les personnes qui venaient verser pour leur demander des conseils, et commander à leurs prières.

Autrement *Tchandra*, dieu qui prédomine dans la mythologie hindoue, représente en blanc, monté sur un char par dix chevaux, ou bien assis sur de sa main droite il bénit, dans sa main gauche tient une massue. De son nom le dieu est appelé *Somavara*. C'est le lever du dieu de la Lune et ses phases différentes régissent toutes les cérémonies indiennes. Si le Soleil est le père d'une dynastie, la Lune a aussi la sienne, dont le roi est Bouddha, et Youdich-*ia*. Voici comme on raconte son origine. Des yeux du patriarche Atri jaillit une lumière qui fut reçue par la terre, ou la voie lactée produisit Soma. D'autres disent que les yeux d'Atri sortit une lumière qui tomba dans la mer, et que le dieu recommença à l'Océan, en lui disant qu'il était son fils. L'Océan la négligea et la fit flotter au gré des vents. A la fin, le dieu lui donna une forme humaine, et se maria avec Lakchmi qui a passé son temps à pleurer ; puis enfin il l'adopta pour son fils. Soma ne répondit point à l'attente de son père, qui battirent les eaux de l'Océan pour en tirer les choses précieuses qu'ils en trouvaient, et entre autres une lune propre à servir de vivantes. Ils prirent l'ancienne, et la jetèrent dans la mer, comme un débris de toutes sortes d'herbes et de plantes. L'ayant bien battue, ils obtinrent une lune parfaite, formée des plus précieuses parties de l'Amrita. Pour lui donner une forme humaine, la Trinité s'incarna dans le sein d'Anasouya, l'épouse d'Atri, et de Brahmâ fut formé Soma. Comme les autres dieux, pour accomplir son rituel, Vrihaspati, dont la femme, Tara, lui inspira des sentiments amoureux. Il la déshonora en l'absence de son mari, qui, voyant sa femme enceinte, le fit mourir, et le précipita dans la mer. Le corps de Bouddha, et fut ensuite recueilli en cendres. Brahmâ lui rendit la vie, et le feu l'avait purifié, Vrihaspati vint à la reprendre. Cependant l'Océan, jaloux de celui qu'il appelait son fils, le fit mourir. Soma s'adressa à Lakchmi : par sa grâce, une partie de son péché fut effacée, et il commença à reprendre sa vie. Il eut recours aussi à Parvati, et le rétablit dans le ciel, eut l'idée de se faire maître sur le front de son mari, qui, jaloux, entra dans l'assemblée des dieux. Il se fâcha, mais Brahmâ l'apaisa en disant que Soma ne serait plus que le maître des planètes. On voit aisément que

tous ces contes ne sont que des allégories astronomiques. L'antique zodiaque indien était composé de 27 constellations. On en avait fait autant de nymphes, filles de Dakcha et épouses de Soma. Suivant quelques auteurs, la partie non éclairée de la lune était le séjour des Pitris ou mânes, qui s'y nourrissaient de l'amrita ou ambrosie, dont elle est le réservoir. Son disque est divisé en seize parties, appelées *Kala*, dont une est prise par les dieux et les Pitris chaque jour de son déclin. Outre les noms de *Soma* et de *Tchandra*, la lune porte encore celui d'Indou. On l'appelle l'amie du lotus, nommé *Koumouda*, qui ne s'épanouit qu'après le coucher du soleil. Le dieu Soma est encore le roi des plantes, le maître de la nuit et des planètes, et le chef des brahmanes. — La personne née sous l'aspect de la planète Soma aura beaucoup d'amis, sera riche et honorée, nourrie de mets excellents, couchée sur des lits magnifiques, possédera des éléphants, des chevaux, des palanquins, etc. Les taches de la lune paraissent, aux yeux des Indiens, des lièvres, ou bien c'est une biche que le dieu tient sur ses genoux ; de là l'épithète de *Mriganka*. On lui donne également une biche ou une antilope pour symbole sur sa bannière. » (M. Langlois, *Théâtre indien*.)

SOMA, liqueur employée dans les libations et les sacrifices des Indiens ; elle est extraite de l'asclépiade acide ; on l'offre aux dieux, et on la boit aussi à la suite des sacrifices ; cette pratique, peu usitée de nos jours, forme une partie essentielle du rituel védique. Le Sama-Véda la préconise comme une liqueur rafraîchissante et purifiante, qui est la source de toutes les prospérités : « Je chante, y est-il dit, ce Soma, qui procure les trésors, les richesses, la nourriture, les générations des braves ! » Bien plus, ce jus sacré est, suivant la coutume indienne, personnifié, divinisé, assimilé à l'esprit suprême, incréé, qui a été plus tard nommé Brahmâ ; Soma est célébré comme le dispensateur de la vie ; il reçoit les noms et les attributs de tous les dieux ; quand ceux-ci périssent dans la dissolution des choses terrestres, Soma survit et devient le créateur d'un monde nouveau. « O divin Soma, qui purifies les hommes dans les futures naissances, toi le plus céleste des êtres, tu es vanté pour le don de l'immortalité. » Cette strophe du Sama-Véda rappelle celle du Rig-Véda à la même divinité : « Veux-tu, ô Soma, nous donner la vie, nous ne mourrons plus. » C'est aussi Soma qui illumine le monde en prêtant au soleil sa clarté : « O Soma, descends avec ce courant par lequel tu donnes la lumière au soleil ; descends, et envoie l'eau pour les hommes. » C'est Soma qui attelle les chevaux du Soleil, prêt à parcourir les cieux au-dessus de la demeure des hommes : « Soma est mon maître, dit le Soleil, en attachant ses coursiers fauves à son char. » — Soma a fait l'essence grande par excellence, quand le germe des choses enveloppait encore les dieux ; purificateur, il a déposé la force dans Indra, il a

créé la lumière dans le soleil. » Ailleurs il est dit : « Comme les vaches accourent vers le maître du troupeau, de même les intelligences, impatientes de savoir et désireuses d'aimer, s'approchent de Soma. — Soma purifie : il est le père des intelligences, le père du ciel, le père de la terre, le père d'Agni, le père du Soleil, le père d'Indra, et aussi le père de Vichnou. »

Le sacrificateur et les assistants doivent boire le jus de Soma dans les patères de bois où il est exposé pendant les chants et les cérémonies du rituel, et c'est alors qu'ils croient ressentir en eux l'action de la présence divine dans la libation partagée à l'instant. Le pouvoir surnaturel de cette liqueur est tel qu'il écarte les Rakchasas ou mauvais génies, ennemis des hommes et des dieux, perturbateurs jaloux des sacrifices, et qu'il assure à ceux qui l'ont préparée, la richesse, la force et la félicité. (M. Nève, *Observations sur les chants du Sama-Véda*, et *Essai sur le Mythe des Ribhavas*.)

SOMAVATI-AMAVASYA, cérémonie religieuse que les Hindous accomplissent, lorsque la conjonction de la lune avec le soleil a lieu un lundi. Il est alors très-méritoire de se baigner le matin dans le Gange ou dans quelque autre rivière sacrée, d'offrir le *tarpana* aux mânes des ancêtres, et de faire d'autres œuvres satisfaisantes. De leur côté les femmes font autour de l'arbre pipal (*figus religiosa*) la cérémonie nommée *pradakchina*, qui consiste à circuler tout autour, la main droite tournée vers lui ; elles accompagnent cet acte de bonnes œuvres et d'aumônes.

SOMMEIL. Les anciens en avaient fait une divinité, et le disaient fils de l'Erèbe et de la Nuit et père des Songes. Ovide place sa demeure dans le pays des Cimmériens. Son antre est impénétrable aux rayons du soleil. Jamais les coqs, ni les chiens, ni les oies, n'en troublent la tranquillité. Le fleuve d'oubli coule devant le palais, et on n'y entend point d'autre bruit que le doux murmure de ses eaux. A l'entrée, croissent des pavots et autres plantes dont la Nuit recueille les sucs assoupissants pour les répandre sur la terre. Au milieu du palais est un lit d'ébène, couvert d'un rideau noir ; c'est là que repose sur le duvet le tranquille dieu du sommeil, tenant d'une main une corne et de l'autre une dent d'éléphant. Autour de lui dorment les Songes nonchalamment étendus ; et Morphée, son principal ministre, veille pour prendre garde qu'on ne fasse du bruit. Les Lacédémoniens joignaient sa représentation à celle de *Thanatos*, la Mort, qui était son frère. Sur un autel de Trézène, on lui sacrifiait en même temps qu'aux Muses, comme ami de ces déesses, parce que, comme elles, il aime le repos du silence et des lieux solitaires.

Homère raconte, dans l'Iliade, que Junon, voulant endormir Jupiter, alla trouver le Sommeil à Lemnos, où il résidait, et le pria d'assoupir les yeux trop clairvoyants de son mari, en lui promettant de beaux présents, et l'appelant le roi des dieux et des hommes.

Le Sommeil s'en défendit, craignant de poser au courroux de Jupiter ; mais le détermina en lui promettant la récompense des Grâces.

SOMMONA-CODOM, nom siamois dha Chakya-Mouni ; il n'est autre que ce que l'on appelle Gautama ; ils l'appellent *Phrapouti-Tchaou*, ou l'excellent éveilleur. Nous avons déjà donné dans notre dictionnaire plusieurs vies de Bouddha les Indiens, les Chinois, les Japonais ; nous croyons devoir ajouter quelques légendes des Siamois à que nous empruntons à Laloubère et Tachard.

Quelques livres palis racontent que mona-Codom naquit d'une fleur, et que la fleur sortait du nombril d'un enfant qui dormait en tétant l'orteil de son père. Cette fable semble constater que les Siamois croient que Bouddha procède de Vichnou, et que la position de ce dieu à l'égard de ces choses ; et c'est en effet ce que racontent plusieurs livres indiens. Mais les Siamois admettent la légende d'après laquelle Sommona-Codom est d'une vierge appelée Maha-Maj, qui, par une grande illusion, cette fille, honteuse de trouver enceinte, s'enfonça dans le lac pour se dérober aux yeux des hommes, et accoucha sans douleur, au bord d'un enfant d'une admirable beauté, n'ayant point de lait pour le nourrir, et ne pouvant se résoudre à le voir mourir, la vierge entra dans le lac et le dépôt d'un bouton d'une fleur de lotus, qui se développa d'elle-même pour le recevoir, et sur lui pour lui servir de berceau.

Aussitôt après sa naissance, et son père, un maître l'instruisit, Sommona-Codom, par une simple vue de son père, eut la connaissance parfaite de tout ce qui se passe sur la terre, le ciel, le paradis, les secrets les plus impénétrables de la nature. Il se souvint en même temps de tout ce qu'il avait fait dans les siècles précédents, par lesquelles il avait passé ; car il avait déjà vécu 150 fois au monde, sous divers noms, et chaque fois il avait toujours été le premier et le plus excellent des êtres. Etant enfin devenu dha, sa supériorité fut manifestée par une multitude de prodiges. Un jour, entre autres qu'il était assis sous un arbre, il fut glorifié d'une manière très-extraordinaire, car les esprits célestes descendirent du séjour de la lumière pour l'adorer. Le dieu Thavat, qui passe pour le plus grand pour avoir été son frère, conjura le dieu dha, et lui déclara la guerre avec tous les dieux. Sommona-Codom ne se défendit point, mais par la vertu de ses bonnes œuvres ; mais le dieu Thavat le soutint comme la pratique de la loi sans laquelle il aurait infailliblement péri. C'est pourquoi la Terre, ennemie du saint de l'adorer ; mais le dieu Thavat, endurcis et obstinés à ne point écouler ses remontrances, elle pressa ses che-
 ves.

sortir une mer qui les submergea. é était en effet sans bornes : plus il donna sa vie pour ses sujets ; il aux malheureux la totalité de ses fois, ne possédant plus rien autre mna sa femme à un pauvre qui lui l'aumône. D'autres racontent qu'il es yeux, tua sa femme et ses en- les donner à manger aux Tala- qu'il distribua sa propre chair ux pressés de la faim. Après s'être ses aumônes de tout ce qui pou- her à la vie, il s'adonna au jeûne, et aux autres pratiques de la vie afin d'y vaquer plus librement, il ans des lieux écartés et solitaires, onna à la retraite et à la pénit-

état religieux il se trouva doué grande force, qu'il vainquit en gulier un homme d'une vertu con- nommé Phra-Souane, qui, doutant ction à laquelle Sommona-Codom nu, l'avait osé défier. Il remporta ble victoire sur un autre géant qui ute brasses de hauteur. A la force Sommona-Codom joignait la faculté es miracles : il pouvait se rendre d et aussi gros qu'il voulait ; ou faisait si petit qu'il échappait à la tenait sur la tête d'un autre hom- que celui-ci s'en aperçût ; il se visible ; il pénétrait le passé et il connaissait parfaitement et tout tout ce qui se passait dans le ant donné à son corps une agilité e, il se transportait sans peine un autre pour prêcher la vertu à nations.

cependant il tua un Man, qui ap- une race de mauvais génies ou à i infidèle ; mais cette action paraît lée comme un crime par les Sia- ils disent qu'en punition de cette erme de sa vie ne s'étendit pas au tre-vingts ans. Ils ajoutent qu'une ant que Sommona-Codom instrui- sciples, un pourceau s'élança sur fureur ; l'illustre pénitent connut le moment approchait où il devait monde, et il le prédit à ses audi- effet ce porc n'était autre que le ar Sommona-Codom, et dont l'âme ue au monde sous cette forme. Peu après, il mangea de la chair de ce urceau, ce que nous avons peine à vec les préceptes du bouddhisme par lui-même, qui prohibent, grand péché, la manducation de n animal quelconque. On dit qu'il ur avoir mangé de cette viande in- n peu digne d'un personnage aussi ais nous pensons que cette fable n récit populaire et qui n'est pas les Talapoins ; ceux-ci enseignent, autres Bouddhistes, qu'au terme ommona-Codom s'éteignit comme lle qui se perd dans l'air. Mainte- dans l'état de béatitude suprême actionn. DES RELIGIONS. IV.

appelé *Nirvana*, c'est-à-dire non-existence, insensibilité, anéantissement ; car telle est, au dire des Bouddhistes, la félicité finale qui attend les âmes justes.

Avant d'expirer, Sommona-Codom or- donna qu'on lui consacra des temples et des statues, de peur que les hommes ne perdissent peu à peu le souvenir de sa personne. Il voulut aussi que son image reçût les honneurs divins. C'est pourquoi le pays de Siam fourmille de temples ou pago- des dédiés à Sommona-Codom ; le P. Ta- chard dit qu'on fait à peine une lieue sans en rencontrer quelqu'un ; et il évalue à plus de 14,000 ceux qui sont élevés dans le royaume. Chacun de ces temples a sa statue de Bouddha ; elles sont ordinairement de bois, quel- quefois d'un mélange de plâtre, de résine, et de poil, que l'on couvre d'un vernis noir ; quelques-unes sont dorées. Le Dieu est repré- senté assis, les jambes croisées, les cheveux frisés, la tête couverte d'un bonnet terminé en forme de pyramide, le corps nu, excepté au milieu du corps, où il est ceint d'un mor- ceau d'étoffe jaune ; une autre pièce de la même étoffe lui tombe en bandouillère de l'épaule gauche sur le ventre. A côté de lui on place les statues de Phra-Mogla et Phra-Sari-Bout, ses deux principaux disciples ; devant et derrière lui on place les figures de ses autres disciples, la plupart dans la même posture, mais beaucoup plus petites ; les statues de Sommona-Codom sont ordinaire- ment très-grandes, et quelquefois colossales. C'est là que les Siamois vont adorer Bouddha, lui rendre leurs hommages, lui faire des of- frandes par le ministère des religieux ; mais ils ne lui font point de prières propre- ment dites, car les Bouddhas étant parvenus à la béatitude finale, c'est-à-dire à l'anéantis- sement, ils n'éprouvent plus aucune sensa- tion, et ne sauraient entendre les prières qui leur seraient adressées. Les Bouddhistes vénèrent Sommona-Codom comme la plus haute expression de la sainteté, et parce qu'il le leur a commandé ; ils font des pèle- rinages aux lieux où il a laissé l'empreinte de ses pas, comme dans l'île de Ceylan, dans la Birmanie, et dans les endroits où l'on croit posséder de ses reliques.

Les Siamois attendent un autre Bouddha, qu'ils appellent *Phra-Narotte*. Nous donnons d'autres détails sur le Sommona-Codom des Siamois à l'article Tévérat.

SONGES. 1^o On ne saurait douter que Dieu ne se soit souvent servi des songes pour instruire les hommes et leur manifester sa volonté. L'écriture sainte nous en fournit un grand nombre d'exemples ; tels sont entre autres le songe où Jacob vit l'échelle mys- térieuse, les songes de Joseph, son fils, ceux de Pharaon, roi d'Egypte, et des officiers de ce prince ; ceux de Nabuchodonosor ; ceux enfin qui sont consignés dans le Nouveau Testament. L'histoire ecclésiastique atteste que jusque dans des temps très-modernes, Dieu a envoyé des songes pour secondar les desseins de sa providence ; et cela peut en- core arriver maintenant. Mais il y a loin de là

à la sotte crédulité de cette foule de personnes qui regardent tous leurs songes comme autant de révélations, qui en font le mobile de la plupart de leurs actions, qui fondent sur les fugitives visions de la nuit leurs craintes et leurs espérances. Cette superstition a toujours été très en vogue chez tous les peuples, et l'est encore maintenant dans ce siècle qu'on appelle siècle de lumière; il n'est pas même rare de trouver des gens qui n'ajoutent aucune foi aux visions et aux révélations constatées dans l'Écriture sainte, et qui cependant ont pour leurs propres songes une superstitieuse crédulité. Lors même qu'un songe est si frappant qu'il paraît venir de Dieu, on ne doit néanmoins s'y arrêter qu'avec la plus grande discrétion; et si l'on croit y trouver les caractères d'une véritable révélation, il est encore prudent de consulter à ce sujet des personnes éclairées: car ces sortes de songes sont et doivent être extrêmement rares.

2° Les Grecs et les Romains faisaient les Songes enfants du Sommeil. Ovide les représente en aussi grand nombre que les grains de sable sur le bord de la mer, nonchalamment étendus autour du lit de leur souverain, et en défendant les approches; les principaux sont Morphée, Phobétor et Phantase, c'est-à-dire l'illusion, l'inspiration et la vision. La foule des Songes fréquente les personnes endormies et se manifeste à elles sous des formes tantôt agréables, tantôt effrayantes. Les uns sont faux, les autres vrais; les premiers sortent des Enfers par une porte d'ivoire, les seconds par une porte de corne; ceux-ci annoncent des biens ou des maux réels; ceux-là ne sont que de pures illusions et de vains fantômes de l'imagination. On les représentait avec de grandes ailes de chauves-souris toutes noires.

Lucien nous donne une description ingénieuse d'une île des Songes, dans laquelle on entre par le havre du Sommeil. Elle est entourée d'une forêt de pavots et de mandragores, pleine de hiboux et de chauves-souris, seuls oiseaux de l'île. Au milieu est un fleuve qui ne coule que la nuit. Les murs de la ville sont fort élevés et de couleurs changeantes comme l'arc en ciel; elle a quatre portes: l'une de fer et l'autre de terre, par où sortent les songes affreux et mélancoliques; les deux autres sont de corne et d'ivoire; c'est par celles-ci qu'on entre dans la ville. Le Sommeil est le roi de l'île; la Nuit en est la divinité. Les habitants sont les Songes, tous de taille et de forme différentes; les uns sont beaux et d'une prestance avantageuse; les autres, hideux et contrefaits; ceux-ci riches et vêtus d'or et de pourpre, comme les rois de théâtre; ceux-là, gueux et tout couverts de haillons.

Il y avait des dieux qui rendaient leurs oracles en songe, comme Hercule, Amphiaräus, Sérapis, Faune. Les magistrats de Sparte couchaient dans le temple de Pasiphaé, pour être instruits en songe de ce qui concernait le bien public. Cette superstition, commune aux Grecs et aux Romains, s'est conservée chez les Grecs modernes; ils couchent dans

les églises, pour se procurer des rêves ou des inspirations propres à servir dans la guérison de leurs maux.

Il est inutile d'ajouter que les Égyptiens avaient en grande estime l'onirisme, l'art d'interpréter les songes. Ce qu'ils pratiquaient ne manquait jamais. Les rois d'Égypte, de Chaldée, de Rome, etc., avaient à leur cour, principaux officiers, des interprètes, toujours prêts à expliquer les songes produits par l'imagination des souverains. Voy. ONIROCRITIE.

SONIKIS, déistes de la Sénégambie, nient la mission de Mahomet, et font public des liqueurs prohibées par la loi.

SONNA ou SUNNA. On sait que c'est, chez les Musulmans, le fondement de toutes les institutions religieuses, législatives; mais celles-ci ne sont que dans l'ensemble des traditions aux paroles, faits et gestes même du prophète, conservés et recueillis, par les premiers khalifes, soit par les compagnons de Mahomet, soit même par les successeurs immédiats. Les traditions sont connues sous le nom de Sunna, et comprennent les paroles de Mahomet, ses actes, et enfin son silence considéré comme approbation tacite.

La Sunna, qui traite de points de législation, de morale et de culte, n'a pas été mentionnée ou suffisamment développée dans le Coran, est ainsi le complément et l'explication du texte du Coran. Le moyen d'exemples et de récits après la mort de Mahomet, à traiter certaines difficultés, à autoriser ou à interdire certains actes en faisant connaître l'approbation ou l'improbation qu'il avait dans des cas analogues. La première collection en corps de livre, de ces préceptes ou Sunna, fut entreprise par le calife d'Ali, et cette collection fut bientôt suivie de plusieurs autres, dont la plus authentique est celle de Boukhari. Elle commence en première ligne après la mort de Mahomet, c'est sur le livre de Boukhari qu'en l'an 1000 les juges musulmans font porter les sentences, et les juges musulmans font porter les sentences.

Mais, de même que dans le Coran, dans la Sunna les récits sont cumules sans méthode, et la recherche était fort difficile. La loi musulmane sur ces deux sources inaltérables de la forme de corps complet et méthodique du rapport au moins de l'ordre de la loi, que par les soins de quatre docteurs, qui ont imposé et laissé les quatre sectes orthodoxes dont il est le fondateur. Unanimes sur le dogme différent entre eux qu'en ce qui concerne l'interprétation de quelques points civil et moral, et relativement à la pratique matérielle et peu importante; mais leurs ouvrages et qu'ils ont fondées sont réputés orthodoxes, et leurs adhérents

à côté des autres, sans que ces dences occasionnent entre eux ou des controverses hostiles.

Les pays musulmans, les mosquées, les lieux où se dirigent selon les préceptes dominants dans leur contrée ; la vie privée et pour les actes civils sont libres d'obéir aux de leur prédilection pour tel ou ces rites. Ces quatre sectes sont u-Hanifa et de Malek, qui pré- resque seules aujourd'hui, et laféi et de Hanbal, dont le do- aintenant fort restreint. Les doc- rois derniers ont fait donner à s le surnom d'*Ahl el-Sonna*, hom- onna, à raison de la déférence eur fait adopter sans examen et leur extension les préceptes de ais Abou-Hanifa et ses commen- été appelés *Ahl el-Kias*, hommes ie, parce qu'ils ont appliqué à traditions sacrées le procédé de t qu'ils se fondent plus sur les du jugement humain que sur fidélité aux prescriptions de la doctrine est dominante en Tur- rtarie et dans une grande partie elle de Malek est en usage dans Celle de Schaféi compte des par- rabie, et celle de Hanbal était au- le à Bagdad. (M. Worms, *Recher- teonstitution de la propriété ter- es les pays musulmans*.)

SONNITES, SUNNIS ou SUNNITES, traditionnaires. On appelle ainsi musulmans qui appartiennent aux réputés orthodoxes ; tels sont les : Turcs, les Syriens, les Egypt- arabesques, etc. Tous les autres les comme schismatiques ; au- n comprend presque tous les dis- s le nom de *Schiites* ; tels sont en Persans et la majeure partie des de l'Inde. *Voy. SCHITES, SONNA.*
IE, esprit des montagnes vénéré nois. On raconte que sous le rè- g-Vuong, roi du dernier âge, Son- autre esprit nommé Thuy-tinh, uver ce prince et lui demandèrent nariage. Le roi étonné d'une sem- ète de la part des esprits, et de la lui faisaient tous deux ensem- pondit qu'il n'avait qu'une fille, pouvait la donner à tous deux ; lui qui, le lendemain matin, lui e premier des présents, obtien- e. L'esprit Son-tinh se montra le nt, et épousa la princesse. Mais ulut l'emmener dans sa montagne, qui présidait à l'eau excita une voutut lui couper le chemin par e vent. Depuis cette époque, il y u chaque année un combat entre it Son-tinh passe pour avoir fait e choses admirables. Le roi Chinh- va un temple, dans la province , l'an 1170 de Jésus-Christ.

IE, le neuvième des douze petits

prophètes, dont les écrits font partie des livres saints. Il a prophétisé sous le règne de Josias, roi de Juda. Il se plaint de l'idolâtrie et du penchant du peuple pour l'étranger, de l'orgueil des riches à l'approche du malheur commun, de la rapacité des grands, de la vanterie et de la tromperie des faux prophètes, du manque de conscience et de l'irréligion des sacrificateurs, enfin de l'indocilité du peuple envers Dieu. Il annonce le our terrible de Jéhova et le retour de la captivité. Sa prophétie ne contient que trois chapitres.

SORA, nom que les Quojas et autres peuples d'Afrique donnent au démon.

SORANUS, nom de Pluton chez les Sabins ; ce mot signifiait *cercueil* dans la langue de ce peuple. Les Hirpins, nation voisine, furent surnommés *Loups de Soranus*, en conséquence du fait que nous allons rapporter. La première fois que des sacrifices furent offerts à Soranus, dans le temple qu'il avait sur le penchant du mont Soracte, des loups énormes s'approchèrent de l'autel et en enlevèrent les victimes. Ceux qui les poursuivirent furent conduits jusqu'à une caverne ténébreuse, où ceux qui osèrent pénétrer furent suffoqués par des vapeurs méphitiques, et les autres en rapportèrent la peste à leurs compatriotes. L'oracle consulté ordonna aux peuples d'apaiser les loups protégés par Pluton, et de vivre à la manière de ces animaux féroces, c'est-à-dire de rapines. Ces peuples furent alors nommés *Hirpini*, nom qui signifie *loups* dans l'ancienne langue sabine, et surnommés *Sorani*, du culte qu'ils rendaient à *Soranus*.

SORBONNE, c'est le nom du plus ancien et du plus fameux collège de théologie qu'il y ait eu en Europe. Un célèbre docteur de Paris, nommé *Robert*, et surnommé *Sorbon*, parce qu'il était natif d'un petit village de ce nom, dans le Rhételois, auprès de Sens, fonda en 1253 ce collège, qui fut appelé *Sorbonne*, du nom de son fondateur. Robert était né de parents pauvres et obscurs ; mais son mérite, secondé d'un travail opiniâtre, répara la faute du sort. Reçu docteur en théologie à Paris, il s'acquitta par ses sermons et par ses conférences la plus grande réputation. Le roi saint Louis conçut pour lui la plus haute estime ; il le fit son chapelain et son confesseur, et lui donna les marques de l'amitié et de la confiance la plus intime.

Robert, dans une situation aussi brillante, n'oublia point sa première obscurité ni les peines qu'il avait éprouvées pendant ses études. Il chercha les moyens d'aplanir aux pauvres écoliers un chemin qui avait été pour lui semé de tant d'épines, et conçut le projet d'une société d'ecclésiastiques séculiers vivant en commun, qui, libres des soins de la vie, se livrassent entièrement à l'étude, et enseignassent les autres gratuitement. Ce projet était absolument nouveau : il n'y avait alors en Europe aucune communauté d'ecclésiastiques séculiers. Les avantages qui devaient résulter de cet établissement étaient si solides et si frappants, que Robert trouva

un grand nombre d'amis qui s'empressèrent de seconder ses vues. Avec leur secours, il fonda son collège dans la rue des Deux-Portes, vis-à-vis le palais des Thermes. Il le composa de docteurs et de bacheliers en théologie, choisis entre les plus vertueux et les plus habiles; car le principal but de son établissement fut l'étude de la religion. Il distingua les membres de son collège en hôtes et en associés. Pour être admis au nombre des hôtes, il fallait être bachelier, soutenir une thèse appelée *Robertine*, et remporter le plus grand nombre des suffrages dans trois scrutins différents. Les hôtes étaient logés et nourris dans la maison : ils pouvaient étudier dans la bibliothèque, mais ils n'en avaient pas la clef. Dans les assemblées, ils n'avaient pas de voix, et, lorsqu'ils étaient docteurs, il fallait qu'ils sortissent de la maison.

Pour être reçu associé, *socius*, il fallait soutenir la *Robertine*, subir les trois scrutins comme les hôtes, et, en outre, on était obligé de professer gratuitement un cours de philosophie, après lequel on subissait encore deux autres scrutins. Ceux des associés qui n'avaient pas quarante livres parisis de revenu, avaient une bourse de la valeur de cinq sols et demi parisis par semaine; ce qui revient à un peu plus de six francs de notre monnaie. Ils jouissaient de cette bourse pendant dix ans, à moins que, dans l'intervalle, ils n'acquiescent un revenu de quarante livres parisis; alors ils perdaient leur bourse. Il était aussi réglé qu'au bout de sept ans les boursiers seraient examinés, et que ceux qui seraient trouvés incapables d'être utiles au prochain, seraient privés de leur bourse. Les associés non boursiers payaient à la maison, chaque semaine, la même somme que recevaient les boursiers. Tous les associés prenaient le titre de docteurs ou de bacheliers de la maison et société de Sorbonne. Ils étaient encore en cela distingués des hôtes, qui avaient seulement la qualité de docteurs ou de bacheliers de la maison de Sorbonne. « Toutes les affaires de la maison étaient réglées en commun par les associés, sans qu'il y eût parmi eux aucun principal, aucun supérieur. Docteurs, bacheliers, tous étaient égaux. C'est pour entretenir cette égalité, qu'on n'a jamais admis parmi les associés aucun religieux, de quelque ordre que ce fût; et l'usage s'est établi, au commencement du XVII^e siècle, de faire prêter serment sur l'Evangile à celui qu'on recevait dans la société, « qu'il n'avait point intention d'aller dans une autre société ou congrégation séculière où l'on vécut en commun, sous la direction d'un seul supérieur; et que si, après avoir été reçu de la société de Sorbonne, il lui arrivait de changer de sentiment et de passer dans une autre communauté, il se reconnaissait, dès-lors, et par le seul fait, déchu de tous les droits de la société, tant actifs que passifs, et qu'il ne ferait ni entreprendrait rien contre le présent règlement. »

Les docteurs et les bacheliers pouvaient avoir chez eux de pauvres écoliers auxquels la maison faisait quelque avantage. Parmi

ces pauvres étudiants, il s'est trouvés de grands hommes. Depuis la fondation de Sorbonne jusqu'à la révolution, il y avait toujours eu six professeurs qui enseignaient gratuitement les différentes branches de la théologie. Il y avait en outre deux docteurs qui faisaient une étude particulière, et s'appliquaient à résoudre les questions de conscience. La Sorbonne a toujours eu, à l'égard de l'Europe,

Robert établit, pour l'administration de son collège, différentes charges. La première était celle de proviseur. On la confiait à quelque un des membres les plus distingués de la société. La seconde était celle de prieur, que l'on choisissait parmi les bacheliers. Le prieur présidait les assemblées de la société, aux actes de la Sorbonne, et aux Sorboniques de la licence. Il avait l'ouverture et la clôture de la session publique. On lui apportait les clefs de la maison, et il signait tous les actes. Les autres places de docteur, de sénéchal, de conscripteur, de bibliothécaire, de procureur, etc., furent réglées par ces règlements ne furent mis en vigueur que par Robert Sorbon qu'après les avoir eus pendant dix-huit ans, et qui, par son expérience l'utilité de la Sorbonne. Il ne voulut faire de lois, que l'on lui a qui il les destinait furent accordées.

Pendant l'espace de cinq siècles, la Sorbonne a conservé ses anciens usages, et a été soutenue avec autant de régularité que de splendeur, sans être gouvernée par un seul supérieur. Cette égalité qui régnait entre les membres, et qui aurait semblé favoriser le désordre, fut la base ferme appui de sa constitution. Les plus sensés ont eu le courage de courir au bien, parce qu'au lieu de commander aux autres. Au lieu de les plus sensés ont-ils regardé le gouvernement de la Sorbonne comme un chef-d'œuvre de prudence et de modération, qui doit égaler son auteur les législateurs que vante l'histoire.

L'établissement de la Sorbonne fut confirmé par le saint-siège, et autorisé par lettres-patentes de saint Louis. Elle acquit bientôt un revenu honnête, par le grand nombre de nations qu'elle reçut; et l'on ne peut jamais les pieuses libéralités de nos rois furent plus utilement placées. Elle sentit de la joie de voir son bonheur, ce fut parce qu'il se voyait en état de fournir à la subsistance d'un plus grand nombre de pauvres, car ce grand homme, qui avait lui-même, eut toujours pour les pauvres une affection particulière. C'était pour eux qu'il avait fondé la Sorbonne. On lit encore, sur un grand nombre de manuscrits, qu'ils appartiennent aux maîtres de Sorbonne. On peut dès le temps du fondateur, le collège de Sorbonne n'était composé que de

ar lorsque le cardinal de Rir ce collège avec une magni-un si grand ministre, il n'y le même nombre d'appar-a depuis ajouté un autre; ce ate-sept appartements.

paux objets des soins de Ro-rfection de son collège, fut d'une bibliothèque qui pût vres les secours nécessaires à En 1290, la bibliothèque de ait plus de mille volumes; ce nsidérable pour le temps. Elle eaucoup depuis; et elle est deve-belles bibliothèques de Paris. ndateur ne se borna pas à la blit aussi, en 1275, un collège ettes et pour la philosophie, le *Collège de Calvi*, ou autre-*Sorbonne*. Le cardinal de Ri-émolir, en 1635, pour y bâtir *Sorbonne*. Il devait en faire e; mais la mort ne lui permit e dessin. C'est pour y sup-ison de Richelieu fit réunir les sis à la Sorbonne, en 1648.

société de Sorbonne fut une ipales maisons de la faculté e Paris. Les autres étaient re, du cardinal Le Moine et es grands-mâtres des deux s sénéieurs de Sorbonne et des t les députés nés de la fa-alle ait toujours été la moins pendant elle s'est rendue si s grands hommes qu'elle a le a donné en quelque sorte e la faculté, et que des doc-cheliers de Paris ont souvent docteurs et de bacheliers de qu'ils ne fussent pas membres . Cet utile établissement a dû nces révolutionnaires du siè-

mot vient du latin *sortarius*; la fonction de jeter les sorts. tion sacrée, exercée au choix des hommes ou par des fem-i jetaient les sorts n'avaient le les tirer; on se servait pour re d'un jeune enfant.

employé les noms de *sorcières* pour désigner les personnes , qui, au moyen de charmes, ts, ou de formules magiques, onnaitre les choses cachées, nuire aux hommes. Ces prat-pas nouvelles; les sorcières assaient pour avoir le pouvoir dre par leurs incantations la rre. Elles empruntaient leurs antes vénéneuses qui crois-lance dans cette contrée, de- que Cerbère, passant par la ue Hercule l'emmenait en-le Micènes, avait vomi son tes les herbes. Les Romains ucoup les sorcières, vieilles es au métier de nuire à la

société, comme nous le voyons dans les œuvres d'Horace; car Lien que ce poète philosophe et épicurien plaisante sur leur compte, il n'en est pas moins vrai que ses vers sont l'expression de la crédulité publique.

Dans le moyen âge, on appelait sorcières ceux qui, en vertu d'un pacte fait avec le démon, passaient pour avoir le pouvoir de jeter des sorts sur leurs ennemis, c'est-à-dire de leur envoyer des maladies, de faire périr leurs troupeaux, de les empêcher de prospérer dans leurs entreprises, et même de les faire mourir eux-mêmes, soit tout à coup, soit par une consommation lente e' douloureuse. On disait de plus qu'en cer-taines nuits, ces gens-là se rendaient au sabbat, où ils avaient commerce avec les esprits infernaux, et se rendaient coupables de toutes sortes de crimes et d'infamies.

Dans notre siècle, il est devenu de bon ton de ne plus croire aux sorcières; bien plus, on blâme avec la plus extrême légèreté les peines rigoureuses que l'Eglise et l'Etat infligeaient à ceux qui étaient reconnus coupables de sorcellerie; il ne tient pas à nos philanthropes modernes que tous ceux qui ont subi, dans le moyen âge, le supplice des sorcières, ne soient réhabilités et reconnus innocents. Sans doute, il est possible que, dans le nombre de ceux qui ont été condamnés comme tels, plusieurs l'aient été innocemment: c'est un malheur inhérent à tout jugement rendu par des hommes faillibles; mais, quand on ferait abstraction du crime de sorcellerie, il n'en est pas moins vrai que les sorcières du moyen âge étaient, comme ceux des autres âges, des assassins, des empoisonneurs, des gens très-dangereux pour la société, et comme tels passibles des peines judiciaires; et maintenant encore nos tribunaux ne retentissent-ils pas plusieurs fois chaque année des mêmes accusations et des mêmes délits, perpétrés sous le même nom, à la honte de nos prétendues lumières? La race des sorcières n'est donc pas éteinte; comme autrefois, ils sont dangereux pour la société; comme autrefois, ils sont punis par les lois; seulement le châtimement est moins sévère, parce que la législation actuelle est plus douce. Ce serait bien à tort qu'on accuserait l'Eglise de favoriser la croyance aux sorcières, sous prétexte que les départements les plus religieux de la France seraient en même temps les plus superstitieux; car, dans ceux qui avoisinent la capitale, il est facile de se convaincre que ce sont précisément les paysans et les gens du peuple les moins croyants et les moins dociles à l'Eglise qui ont conservé le plus superstitieusement la crainte des sorcières. Voy. SORT, SORTILÈGE.

SORONHIATA. Ce nom qui signifie le *ciel existant* est celui que les Hurons donnent à Dieu. Ils l'adorent comme le grand Esprit, le bon manitou, le maître de la vie. Les Iroquois l'appellent *Karonhia* ou le ciel.

SORO-PENNOU, dieu des Khonds sur la côte d'Orissa, il préside aux montagnes et aux collines; cependant il ne paraît pas qu'il soit l'objet d'un culte réglé.

SORT. Les Romains le représentaient sous la figure d'une femme, parce que *sorts*, en latin, est du féminin. Ovide la fait fille aînée de Saturne; il paraît même qu'on lui rendait des hommages, ainsi qu'au Destin et à la Destinée.

Le sort, dit Fontenelle dans son Histoire des oracles, est l'effet du hasard; mais les sorts sont les instruments dont on se sert pour connaître quelle est cette décision. Les sorts, chez les païens, étaient le plus souvent des espèces de dés, sur lesquels étaient gravés quelques caractères ou quelques mots, dont on allait chercher l'explication dans des tables faites exprès. Les usages étaient différents sur les sorts : dans quelques temples, on les jetait soi-même; dans d'autres, on les faisait sortir d'une urne; d'où est venue cette manière de parler si ordinaire aux Grecs : *Le sort est tombé*. Ce jet de dés était toujours précédé de sacrifices. Les prêtres savaient sans doute manier les dés; mais, s'ils ne voulaient pas prendre cette peine, ils n'avaient qu'à les laisser aller; ils étaient toujours maîtres de l'explication.

Les Lacédémoniens allèrent un jour consulter les sorts de Dodone sur une guerre qu'ils entreprenaient; car, outre les chênes parlants, les bassins et les colombes, cette ville avait aussi des sorts. Après les cérémonies faites, comme on allait jeter les sorts avec beaucoup de sérieux, un singe du roi des Molosses entra dans le temple et renversa l'urne et les sorts. La prêtresse consternée dit aux Lacédémoniens qu'ils ne devaient pas songer à armer, mais bien plutôt à se sauver, parce que cet accident ne leur présageait que des malheurs; en effet, les historiens assurent que jamais les Lacédémoniens n'avaient été sous le coup d'un présage plus funeste.

Les plus célèbres d'entre les sorts en Italie étaient à Préneste et à Antium; ceux de Préneste avaient été trouvés dans un rocher par un certain Numérius Suffucius; ceux d'Antium s'appelaient les Fortunes; elles avaient cela de remarquable, que c'étaient des statues qui se remuaient d'elles-mêmes, au rapport de Macrobie, et que leurs mouvements différents servaient de réponse, ou bien marquaient si l'on devait consulter les sorts. Un passage de Cicéron, au second livre de la Divination, où il dit que l'on consultait les sorts de Préneste par le consentement de la Fortune, peut faire croire que cette statue de la Fortune savait aussi remuer la tête, ou donner quelque autre signe de ses volontés.

Les augures, les aruspices, les poulets sacrés, étaient encore chez les Romains autant de moyens de consulter les sorts.

Dans la Grèce et dans l'Italie, on tirait souvent les sorts de quelque poète célèbre, comme Homère, Euripide, Virgile. Le passage qui se présentait à l'ouverture du livre était l'arrêt du ciel. L'histoire en fournit de nombreux exemples. On voit même qu'environ 200 ans après la mort de Virgile, on faisait déjà assez de cas de ses vers pour les

croire prophétiques, et pour les place des sorts qui étaient consacrés; car Alexandre Sévère, en particulier, et dans le temps qu'il fut inquiété par l'empereur Héliogabale, pour réponse, dans le temple de ces vers de Virgile : *Si qua se fortuna rumpas, tu Marcellus eris*; si tu montes les destins contraires, Marcellus. Rabelais parle des sorts que Panurge va consulter sur sa

Dans l'Orient, on se servait pour consulter les sorts. Ezéchiel Nabuchodonosor mêlant ses flèches à Ammon et contre Jérusalem, et qui sortit contre Jérusalem. Beau-déclarer la guerre! Le sort des sorts surtout fort en vogue parmi les hommes, l'interdit, mais il n'en est pas en vogue encore aujourd'hui par ses usages, et dans plusieurs autres nations. **BÉLOMANCIE**, et les nombreux arts de divination insérés dans ce Dictionnaire.

SORT DES SAINTS. Le sort n'est pas une pratique toujours utile; il est même fréquemment en l'ordre civil, toutes les fois qu'il y a apparence d'injustice d'agir autrement lorsque l'on n'a point de raison de choisir une personne, un objet plutôt qu'un autre. C'est ainsi qu'en législation française, on a recouru pour le recrutement de l'armée, les sessions du jury, etc. Les apôtres ont eu recours au sort pour le sacré collège, afin de ne pas laisser deux personnes également recommandées, un choix qui eût pu paraître ou prétendre, au moyen du sort, de secrets de la Providence, préjuger la connaissance de ce qui est caché, voir superstition et la témérité. Nous ne pas cependant que les sorts n'aient été quelquefois avec succès dans des circonstances importantes, et qui se sont manifestés par la sa volonté, ainsi dit au livre des Proverbes, *cha sorts sont jetés dans le pan de la robe du Seigneur qui les dirige*. C'est Josué eut recours au sort pour celui qui avait détourné des effets à Jéricho, Saül pour savoir qui avait l'ordonnance du jeûne; et dans la même occasion, la justesse du sort par l'événement. Les saints l'ont quelquefois avec fruit, comme voyons dans l'histoire ecclésiastique avoir recours sans discrétion et sans jugement, dans les divers événements, ce serait tenter Dieu pour ainsi dire de lui une révélation miraculeuse perpétuelle. C'est contre l'Eglise s'est constamment élevé.

Le moyen le plus usité parmi les chrétiens pour connaître ainsi la volonté de Dieu, l'inspection des saintes Ecritures, c'est de tirer les sorts des saints. On ouvre au hasard, et l'on prend pour certain la première phrase que l'on

es regardaient comme une dé-
ciel les premières paroles qu'ils
chanter en entrant dans l'église.
nsultés le plus souvent étaient les
ais on interrogeait aussi les autres
ncien et du Nouveau Testament,
Psaumes, les livres des Rois, les
aint Paul, les Actes des apôtres.

encore on consultait les missels.
interrogeait qu'un seul livre; tan-
t le plus souvent, on recourait à
n les plaçait sur l'autel, ou sur le
un saint, fameux par ses miracles.
rait pendant deux jours par le
prière, afin d'obtenir de Dieu la
n de la vérité. Le troisième jour,
bration de la messe, on ouvrait
ints, et on y lisait l'avenir.

de Tours eut recours à ce moyen
occasion difficile. Leudaste, comte
herchait à le perdre dans l'esprit
nde; Grégoire effrayé prit les
David, et lut à l'ouverture du li-
et : *Il les fit marcher avec espé-
s crainte, pendant que la mer en-
urs ennemis.* En effet, Leudaste
rien contre lui; il faillit même se
rtant de Tours, la barque sur la-
ait monté ayant fait naufrage.

Mérovée et Gontran Bozon, capi-
gebert, s'étaient réfugiés dans la
Saint-Martin à Tours, pour fuir

Chilpéric. Gontran avait envoyé
de devineresse sur les moyens de
ui restaient, mais la devineresse
répondit. Mérovée, pour mieux
rnt aux sorts des saints. Il mit

sur le tombeau du bienheureux
joignit, dans des volumes sépa-
mes et le livre des Rois. Il veilla

it auprès du saint tombeau, et
ours suivants dans le jeûne et la
n il ouvrit les livres saints. Alors

, dans le livre des Rois, ce verset
amination était écrite : *Parce que*

vuitt le Seigneur votre Dieu pour
rangers, il vous a livré aux mains

ais. Les Evangiles et les Psaumes
rent d'aussi funestes présages.

op sûr de son sort, se jeta au
beau, et y resta longtemps baigné

puis il s'enfuit en Austrasie, traf-
lui sa destinée. Il y périt bientôt

plente.

de son côté, employa une autre
consulter les saints. Il voulut

int Martin s'il trouverait mauvais
hât Gontran de son église. Il lui

diacre alla porter la lettre sur le
u saint, et plaça à côté un papier

ré à recevoir la réponse. Il atten-
trois jours; mais le saint ne ré-
t au roi.

ur Héraclius, incertain, après ses
ntre les Perses, du lieu où il de-
ses quartiers d'hiver, purifia son

Euverte consulta saint Paul et les Evangiles pour faire proclamer évêque saint Aignan.

L'Eglise vit avec peine la superstition des sorts s'introduire et se perpétuer dans le christianisme. Saint Augustin avait été des premiers à l'attaquer. « Je blâme, écrivait-il à

Janvier qui l'avait consulté à ce sujet, je blâme ceux qui cherchent à lire l'avenir dans

les livres évangéliques. Ces livres divins contiennent sans doute des oracles; mais ces

oracles sont écrits pour l'autre vie, et non pas pour la vanité des affaires de ce monde. » Un

grand nombre de conciles condamnèrent cette coutume, entre autres ceux de Vannes en 462,

et d'Orléans en 511. Dans les canons du synode qu'Aunacaire, évêque d'Auxerre, tint

en 585, il est défendu « de se déguiser en vache ou en cerf le premier jour de jan-
vair; d'acquitter des vœux à des buissons,

des arbres ou des fontaines; de faire des pieds de bois, ou des figures entières d'hom-
mes, pour mettre dans les chemins; de con-
sulter des sorciers ou devins; de s'arrêter

aux augures ou aux sorts du bois ou du pain, ou aux prétendus sorts des saints. » Un capitulaire de Charlemagne, de l'année 789,

condamna aussi ce reste d'idolâtrie.

Mais l'usage était plus fort que l'Eglise même et Charlemagne : les évêques eux-
mêmes violaient les décisions de l'Eglise.

Ainsi, dans la cérémonie du sacre d'un évê-
que, après lui avoir mis sur la tête le livre

des Evangiles, suivant le cérémonial, on ou-
vrait le livre, afin de savoir ce qu'on devait

attendre de son pontificat. C'était ce qu'on
appelait tirer le pronostic de l'évêque. Gui-
bert de Nogent rapporte qu'une fois le livre

s'ouvrit à ces mots : *Une épée lui traversera le*
cœur. Le peuple fut saisi d'épouvante; l'évê-
que frémit, comme s'il eût déjà senti le froid

du glaive.

Si la page qui se présentait à l'ouverture
du livre était vide, c'était un très-mauvais

présage.

Au sacre d'Albert, évêque de Liège, l'ar-
chevêque qui officiait ouvrit l'Evangile et

lut : *Le roi Hérode envoya un de ses gardes*
avec ordre de lui apporter la tête de Jean, et

ce garde étant entré dans la prison, lui coupa
la tête. — « Mon fils, dit le prélat au nouvel

évêque, en le regardant avec des yeux bai-
gnés de larmes, vous entrez au service de

Dieu; tenez-vous-y toujours dans les voies
de la justice et de la crainte, et préparez

vosre âme à la tentation; car vous serez mar-
tyr. » Il fut en effet assassiné par les émis-
saires de l'empereur Henri VI, et l'Eglise

l'honora comme martyr.

Du sacre des évêques, cet usage avait pas-
sé à l'installation des abbés et des chanoines.

L'abbé Duresnel, dans sa Dissertation sur
les sorts des saints, nous apprend que cette

pratique existait encore à Boulogne dans le
xviii^e siècle. On interrogeait les Psaumes

sur la conduite que tiendrait le chanoine qui
venait d'être installé, et l'on insérait dans

ses lettres de prise de possession le verset
qui contenait son pronostic.

SORTILÈGE, moyen surnaturel et illicite,

que l'on suppose communiqué par le démon, pour produire quelque effet surprenant et souvent nuisible.

1^o On peut voir dans le dialogue de Lucien, intitulé *Philopseudes* ou l'ami du mensonge, combien les philosophes les plus célèbres étaient entêtés des prestiges de la magie; nous l'avons reproduit en partie à l'article *MAGIE*. Les Grecs et les Romains n'ont pas été défendus de cette superstition ridicule par les lumières de la raison; et les ouvrages de leurs écrivains les plus sensés sont remplis de prodiges opérés par cet art frivole, quoique méprisé et abandonné aux vieilles femmes, aux Médées en Grèce, aux Canidies à Rome, etc. Cet art horrible, qui paraît avoir été exercé encore plus en grand et d'une manière plus méthodique chez les Gaulois, les Germains, les Scandinaves, et presque tous les anciens peuples de l'Europe, n'a pas cédé aux lumières de la civilisation et de la religion. Bien plus, il a pénétré chez la plupart des peuples chrétiens, et on peut dire qu'il a tyrannisé l'Europe pendant plusieurs siècles, jusqu'à une époque assez rapprochée de nous; et maintenant encore il se trouve des héritiers de cette science maudite. On a beau crier à l'injustice, à la superstition, à l'oppression, à la vue des supplices infligés autrefois aux sorciers; il n'en est pas moins acquis à l'histoire que, les sortilèges en eux-mêmes eussent-ils été une absurdité, ceux qui les mettaient en œuvre étaient des gens chargés des plus grands crimes, et de l'espèce la plus dangereuse pour la société.

2^o Les sorciers des siècles derniers employaient les sortilèges pour faire périr les troupeaux, soit dans les champs, soit à l'étable; pour empêcher l'usage du mariage, pour envoyer des maladies aux hommes et même les faire mourir en langueur. Pour faire périr les moutons, ils employaient une charge appelée le *Brau-ciel-Dieu* et composée d'hosties consacrées, d'eau bénite, d'excréments d'animaux, et de paroles écrites sur du parchemin avec du sang de ces mêmes animaux. La charge des *neuf conjurements* était composée du sang et de la hente de certains animaux, d'eau bénite, du pain béni de cinq paroisses, notamment de celle où était le troupeau, d'un morceau de la sainte hostie retenue à la communion, de crapauds, de couleuvres et de chenilles. Le tout était mis dans un pot de terre neuf, acheté sans marchander, dans lequel on mettait encore plusieurs billets sur lesquels étaient écrites avec du sang des animaux mêlé d'eau bénite, les paroles de la consécration et d'autres tirées de l'Evangile de saint Jean. D'autres fois il fallait mettre dans ce qu'ils appelaient la charge, du sang d'un enfant tiré violemment du sein de sa mère. Ces abominations seules, n'eussent-elles pas été suivies d'effet, méritaient assurément les plus grands supplices. Ces charges étaient déposées sous le seuil des étables, ou dans les champs et les chemins par

lesquels passaient les troupeaux, remment il arrivait que plusieurs maux qui les composaient moururent un jour, jusqu'à l'extinction du moins que la charge n'eût été l'intervalle. L'auteur de ce Dictionnaire, tenu dans ses mains, en 1830, dans le village des environs de Paris, un genre, dans laquelle il remarqua; elle avait été enfouie sous d'une étable, et chaque jour il m'en brebis, jusqu'à ce que la fièvre eût réé. Quelquefois il arrivait que pouvait être ôté sans que celui jeté mourût. Ceci eut lieu entre 1689 et fut attesté par tous les moines. Un berger nommé Hocqu à la Tournelle pour crime de avoir dans l'ivresse qu'il avait je pour faire mourir les bestiaux; l du vin passées, il déclara que si le sort, il fallait qu'il mourût. Cel le sort, à six lieues de là, déclara chose; et les procès faits à Paris ne laissent aucun lieu de doute même heure qu'on ôta le sort, le reux qui l'avait fait, et qui était le reux, fut saisi par des convulsions bles qui lui donnèrent la mort.

Pour faire périr les hommes, employait un moyen pratiqué dans l' il consistait à faire de petites figures que l'on piquait avec des aiguilles, règnes de Henri III et de Henri avait, dit-on, des prêtres qui met l'autel de ces sortes d'images sur l'un ou l'autre prince, et qui les ainsi pendant 40 jours, en disant le quarantième jour ils les per cœur. Nous ne voyons pas que ce nable superstition ait eu imm l'effet qu'ils en attendaient.

Il y a des sortilèges beaucoup cents, en ce qu'ils ne sont que de friponneries, qui n'ont d'autre ré de soutirer de l'argent à ceux q sent duper. Ils consistent en d'ab rémonies, en des paroles, des sort térieures, accompagnées de pri découvrir les voleurs, recouvrer perdus, connaître les choses cach tourner à l'avantage du consultant ces du sort, le préserver des accidents, etc. C'est le genre de sortil habituellement mis en œuvre de

Nous passerons sous silence genres de sorcellerie usités dans le de l'Europe où cet art mensonger crit et réprimé par les lois; ils l'infini et ne trompent plus guère ignorants et les niais. Nous nous rons de parler des peuples où b jouissent encore d'une certaine rance.

3^o Les Slaves, suivant Mélécin lettres à Sabin, écrites en 1553, eux des devins nommés *burtes* russe; ils versent de la cire fondue fils de laiton, et répondent ensui

tracées, aux questions adressées. En Prusse, ajoute-t-il, une femme éte d'une longue absence de son consulter un devin, et apprit de lui péri en mer, attendu que la cire un plateau représentait un vais- agé, et un homme étendu tout à dos.

uple, en Suède, croit encore à la ; on guérit les fièvres et autres ar des conjurations ou par des pa- ques. Quelques paysans s'imagi- qu'une contagion afflige leurs bes- on enterrant un membre de l'une mortes dans le champ de son voi- transporte le fléau, et l'on assure yen la guérison du troupeau ma- tres sont persuadés que la réus- succès de leurs moissons dépend u telle cérémonie accomplie ou est d'après le même préjugé que s, les baptêmes, les mariages et ments sont accompagnés de mille mystérieuses.

ssie, les sorciers ont un caractère ui consiste dans la singularité de me, et dans les fatigues qu'ils se our en imposer à la multitude. sont appelés à exercer leur mi- revêtent une longue robe de mée d'idoles de tôle, de chaînes, de sonnettes, de morceaux de ues d'oiseaux de proie et de ban- rures ; leur bonnet, couvert des ements, est en outre surmonté de hibou. Presque tous portent ent qui joue le principal rôle ; prestiges : c'est un tambour ; de trois pieds, recouvert d'un nent par une peau sur laquelle ées des images d'idoles, d'astres ux ; sous cette peau sont atta- tites clochettes dont le bruit aigu son grave et lugubre que rend le us les coups réitérés d'une ba- ie de peau. Le lieu que choisit ent un sorcier pour se livrer à la son art mystérieux, est une erraine, éclairée par la flamme eau de bois qui brûle au milieu nence par aspirer avec force de la abac ; puis, lorsqu'il s'est ainsi e ivresse qui le fait paraître aux assistants comme animé d'une iration, il se livre à d'effrayantes ; grimaçant d'une manière hor- ondissant autour du brasier. Sa tord, ses yeux sortent de leur or- ppe ses mains l'une contre l'au- ssant de grands cris, il appelle eux par leur nom ; bientôt un ai général s'empare de ses mem- paraît enfin tomber dans un pro- missement. Frappés alors de ter- anxiété, les assistants attendent, ilence recueilli, le moment où l'âme du devin qu'ils croient rée de son corps pour aller con- les dieux malfaisants et obtenir

d'eux la connaissance de l'avenir. En effet, après avoir plus ou moins prolongé cet état de prostration simulée, le sorcier se lève, répond aux demandes qui lui ont été adres- sées, et rend ses oracles. Il arrive souvent que les mouvements imprimés à leurs yeux, dans les convulsions auxquelles ils se li- vrent, ont pour résultat de produire chez ces devins une cécité prématurée ; mais cette infirmité est regardée comme une fa- veur céleste par le peuple qui, pour cette raison, les entoure encore de plus de soins et de respects.

6° Les Lapons idolâtres attribuent à leurs magiciens le pouvoir d'évoquer les esprits, d'appeler ou de chasser les insectes, de ven- dre le vent et la pluie, de disposer enfin de toute la nature.

7° Dans le Kamtchatka, c'est aux femmes qu'est réservé le don de lire dans l'avenir ; remplissant à la fois les fonctions de pré- tresses et de magiciennes, elles n'ont ni le tambour ni le costume des magiciens la- pons, et pour leurs sortilèges elles em- ploient des procédés plus simples et moins fatigants ; c'est seulement à l'inspection des lignes de la main, et en prononçant à voix basse quelques paroles sur des ouïes ou des nageoires de poisson, qu'elles prétendent expliquer les songes et guérir les maladies.

8° Les sorciers koriaks se contentent d'immoler un chien ou un renne, et de frap- per sur un tambour pendant le sacrifice.

9° Les Tungouses regardent comme appe- lés au sacerdoce, par une vocation divine, ceux de leurs enfants qui sont sujets aux convulsions et aux saignements de nez.

10° Les sorciers kirguis jettent dans le feu l'os d'une épaule de mouton, et pour eux l'avenir se dévoile dans les fentes qui s'y sont formées ; ils observent aussi, pour les guider dans leurs prédictions, les vibra- tions de la corde d'un arc qui se détend.

11° Chez les Baschkirs, il y a de ces im- posteurs qui font métier de conjurer les ma- lins esprits ; ils prétendent les voir, les poursuivre, les combattre et les blesser. Un voyageur raconte qu'une femme bachkire, ayant été atteinte de tranchées spasmodi- ques vers la fin de sa grossesse, on fit venir un sorcier pour chasser le démon malfai- sant dont la présence avait causé cette ma- ladie. Une foule de jeunes gens des deux sexes fut réunie dans la hutte de la malade, afin d'en imposer à l'esprit malin ; après un léger repas, ils se mirent tous à danser en jetant des cris perçants ; au milieu d'eux, le sorcier, armé d'un sabre et d'un mousquet, se faisait remarquer par une danse plus ani- mée, par des cris plus aigus et par d'horri- bles contorsions. Quand cette première cé- rémonie eut duré quelque temps, il or- donna aux trois hommes les plus vigoureux de l'assemblée de saisir les pans de son ha- bit, et leur recommanda bien de ne les pas lâcher pendant qu'il combattrait l'esprit. Ces préliminaires terminés, et le tumulte ayant fait place à un profond silence, on vit les traits du sorcier s'altérer, et la fureur se

présent et l'avenir, et entretiennent les liaisons les plus intimes avec les démons, auxquels ils peuvent ordonner l'exécution de miracles inouïs, par exemple, d'obscurcir le soleil et la lune, de détacher les étoiles du ciel et de les précipiter sur la terre; de soulever et d'apaiser à volonté des tempêtes, des ouragans, des bourrasques; en un mot, grâce au livre noir, le pouvoir de ces interprètes sur les démons est sans bornes. Ont-ils besoin d'argent? ils le font savoir au diable, et celui-ci vole aussitôt l'or et l'argent des riches pour en remplir la cassette de son maître. Un de ces magiciens est-il possédé d'un désir amoureux? le démon tout dévoué se met en campagne, et dépose bientôt à ses pieds l'objet de sa passion, que ce soit la fille du grand Mogol ou la plus belle esclave du grand seigneur. Lorsqu'un interprète du livre voit approcher sa fin, il cède les livres noirs à celui qu'il en croit digne, et bienheureux est son héritier, puisque les démons n'ont pas le droit de s'opposer aux ordres d'un homme qui possède les livres de l'enfer.

Les enchanteurs et les magiciennes ne sont pas en communication immédiate avec les démons; mais au moyen de certains mots, d'invocations au vent, de plantes et de racines, ils peuvent produire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Les Baschkirs tremblent devant eux; mais s'ils tombent malades, ils se confient entièrement à leurs soins, et prennent avec reconnaissance les herbes qui doivent leur rendre la santé. Ils professent aussi un grand respect pour les devins. Tout Baschkir qui desire connaître son sort, se présente devant le devin avec une brebis grasse; celui-ci, après l'avoir tuée, la mange dans un repas auquel il invite ses amis. Lorsque la table a été desservie, il prend l'os de l'épaule de la brebis resté intact, il le nettoie soigneusement avec

crie d'une voix haute au simulacrer de lui faire entendre les des consultants. Il se fait ensuite lier par terre, se roule en faisant des et des contorsions affreuses. ceux qui sont venus consulter poussent des plaintes et des soupirent sur des ustensiles propres à bruit, jusqu'à ce qu'ils croient une fumée bleuâtre, qui est, selon prit de prophétie dont le devin et agité pendant près d'une heure reprend ensuite ses sens, et donne ponse à peu près conforme à l'ol demande. Si la prophétie est déu l'événement, le consultant se flic le simulacre, le fouette et le bat, j qu'il se croie suffisamment vengé.

13° Quand les Samoyèdes veulent leurs devins, ils leur serrent le une corde, d'une manière si viol ceux-ci tombent à terre à demi m dans cet état de souffrance, qu' pour une extase, que les devins ce qui doit arriver.

14° Tous les Daoures se prétende ils ont coutume de se rendre, au la nuit, dans un certain lieu, oi semble ils commencent à pousser lements affreux accompagnés du tambour. Pendant cet infernal c d'entre eux, couché par terre, a l'esprit se communique à lui, et les secrets de l'avenir; quelque te il se relève encore tout rempli d vient de lui parler, révèle ce qu dans son extase, et ses contes : comme des oracles infallibles.

15° Les Mahométans ont la pl confiance aux devins et aux tireur copes; les femmes égyptiennes volontiers les santons et les idiot regardent comme inspirés du ciel. prophètes cependant ne vendent

; femmes coptes ou chrétiennes moins de confiance dans les déométans; et souvent on les ren- a porte des mosquées, occupées à les santons.

apitaine Smith étant tombé entre des sauvages de la Virginie, ils nt à son occasion un sortilège ou ient dont nous allons donner la n. Il s'agissait de savoir s'il était mal intentionné pour eux, et si nglais devaient arriver. On alluma tin un grand feu, autour duquel in cercle de farine; après quoi, e qui était apparemment le chef s ou magiciens, s'approcha du feu plusieurs gestes extraordinaires. ert d'une peau, et avait sur la couronne de plumes avec des belettes et de serpents. En cet il commença l'invocation d'une ante, et chanta des chants magi- onné par les autres prêtres au e six. Le chant fut réitéré plu- ; dès qu'il cessait, les prêtres po- lques grains de blé à terre, et le re jetait de la graisse et du tabac i. Après cela on traça deux autres es prêtres prirent des bûchettes, nt dans les intervalles des grains étaient à peu près rangés cinq à érémonie dura trois jours; le ré- sa condamnation à mort; mais lait subir la sentence, il fut sauvé ouement de Pocahontas, fille du

ins de la Virginie se mêlaient onjurer les orages; pour cet effet, laient au bord de l'eau, s'adres- le par des cris affreux accompa- ocations et de chants; ensuite ils ns l'eau du tabac, des morceaux et autres semblables bagatelles, er la divinité qui y présidait.

id un sauvage de la Guyane est blessé, il fait appeler le peii ou i arrive à l'entrée de la nuit avec nents du sortilège. Le principal une grande calebasse garnie de ancs et de graines sèches, et tra- un bâton qui, d'un côté, forme t de l'autre, se termine par de fort nes. Arrivé près du malade, le ence ses exorcismes, en impri- calebasse un mouvement circu- ntonnant une supplication à l'Y- pplication qui dure jusqu'à mi- ; il simule une entrevue avec l'es- utient pendant quelques minutes gue dialogué. Après deux séan- genre, le peii donne son avis sur morbide, et fait suivre cette con- le l'emploi de quelques simples sard lui a révélé les vertus.—*Voy.* JES, DEVINS, DIVINATION, MAGIE, JONGLEURS, GRISGRIS, SUPERSTI- SMANS, etc.

RA, c'est-à-dire celle qui sauve les om d'une demi-déesse, dont la

statue, ouvrage de Calamis, était placée dans la citadelle d'Athènes.

SOSAN-NO O-NO MIKOTO, dieu de l'en- fer, chez les Japonais. Il était fils d'Isa naghi- no Mikoto, le septième des esprits célestes, et frère de Ten-sio dai-sin, la grande déesse du Japon. Sosan-no o-no Mikoto montra, dès son jeune âge, un caractère peu facile; il devenait furieux à la moindre contrariété; alors il était très-fort et très-entreprenant; à la plus légère provocation, il brisait tout, déracinait les arbres et mettait le feu aux forêts des montagnes. Ses parents le répri- mandèrent et lui représentèrent qu'étant trop dur et trop intraitable pour rester sur la terre, ils allaient l'envoyer dans le Ne-no Kouni, ou royaume des racines. Avant de s'y rendre, il demanda et obtint la permis- sion de monter au ciel pour y rendre visite à ses sœurs; il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il se brouilla avec Ten-sio dai-sin, qui était le grand Esprit de la lumière, lui joua mille mauvais tours et la contraignit de se cacher dans une caverne, ce qui fut cause que le monde fut plongé dans une obscurité com- plète. Les dieux eurent une peine infinie à persuader à la déesse de sortir de sa retraite pour faire jouir le monde de sa lumière; ils punirent Sosan-no o-no Mikoto en lui arra- chant les cheveux et les ongles des pieds et des mains; ce qui signifie, disent les com- mentateurs, qu'il faut arracher l'ivraie et la- boucher la terre pour qu'elle soit mieux fécon- dée par les rayons du soleil. Alors il fit sa soumission à Ten-sio dai-sin, quitta le ciel et descendit sur la terre aux bords de la rivière Fi-no Kawa, dans la province d'Idzoumo.

En y arrivant, des gémissements frappè- rent son oreille; pour découvrir d'où ils pro- venaient, il s'avança le long de la rivière; bientôt il aperçut un couple âgé. Le mari se nommait Asi natsou tsi, et la femme Te natsou tsi; c'étaient les deux premiers habitants du Japon. Au milieu d'eux était une fille belle et jeune, nommée Ina da fime. Le dieu demanda au mari et à la femme la cause de leur dou- leur; il apprit qu'ils avaient eu huit filles, dont sept avaient déjà été dévorées par un terrible serpent ayant huit têtes et huit queues, et que, ce même jour, ils craignaient à chaque instant son retour pour dévorer aussi la seule qui leur restait. Sosan-no o-no Mikoto les exhorta à prendre courage et leur demanda cette fille en mariage. Les parents ayant consenti, il leur ordonna de préparer huit grands vases de saki, fit une espèce d'échafaud à huit ouvertures dans lesquelles il plaça les vases, puis il se cacha dessus pour attendre le serpent, qui arriva bientôt: ses yeux étaient rouges comme du soya mêlé de vinaigre; sur son dos croissaient des pins et des cyprès, et la trace de sa marche for- mait comme huit vallées entre huit rangées de collines. Il enfonça chacune de ses têtes dans un vase, but la liqueur et s'endormit aussitôt. A l'instant Sosan-no o-no Mikoto tira son sabre et coupa le serpent, depuis les têtes jusqu'aux queues, en petits morceaux. Le sabre reçut, à cette occasion, quelques

brèches. Le vainqueur vit alors un autre sabre caché dans la queue du serpent ; mais, présumant qu'il appartenait à quelque dieu, il crut ne pas devoir le conserver et en fit don aux dieux célestes. Ayant trouvé à Souka, dans l'Idzoumo, un terrain convenable, il y bâtit une maison et épousa la jeune fille ; il donna l'intendance de la maison aux parents et leur conféra le titre d'*Ina da miya nousi-no Kami*, ou de gardiens du palais d'*Ina da fime*. Il eut de sa femme un fils qui fut appelé *Oo ana moutsu-no Kami* ; il partit dans la suite pour le *Ne-no kouni* ou l'enfer, comme il l'avait promis. *Voy. TEN-SIO-DAI-SIN.*

SOSIPOLIS, c'est-à-dire *sauveur de la ville* ; dieu des Eléens. Voici ce qu'on lit dans le Dictionnaire de Noël : « Pausanias raconte que les Arcadiens ayant fait une irruption en Elide, les Eléens marchèrent contre eux. Comme ils étaient sur le point de livrer bataille, une femme se présenta aux chefs de l'armée, portant entre ses bras un enfant à la mamelle, et leur dit qu'elle avait été avertie en songe que cet enfant combattrait pour eux. Les généraux éléens crurent que l'avis n'était pas à négliger : ils mirent cet enfant à la tête de l'armée et l'exposèrent tout nu. Au moment que les Arcadiens commencèrent à donner, cet enfant se transforma tout à coup en serpent. Les Arcadiens furent si effrayés de ce prodige, qu'ils prirent la fuite ; les Eléens les poursuivirent vivement, en firent un grand carnage et remportèrent une victoire signalée.

« Comme par cette aventure la ville d'Elis fut sauvée, les Eléens donnèrent le nom de Sosipolis à cet enfant merveilleux et lui bâtirent un temple à l'endroit où, changé en serpent, il s'était dérobé à leurs yeux. Il eut une prêtresse particulière pour présider à son culte et pour faire toutes les purifications requises. Elle offrait au dieu, suivant l'usage des Eléens, un gâteau pétri avec du miel. Le temple était double : la partie antérieure était consacrée à Lucine, d'après la croyance des Eléens que cette déesse avait singulièrement présidé à la naissance de Sosipolis. Tout le monde pouvait entrer dans cette partie du temple ; mais dans le sanctuaire du dieu, personne n'y pénétrait que la prêtresse, qui même, pour exercer son ministère, se couvrait la tête et les mains d'un voile blanc. Les filles et les femmes restaient dans le temple de Lucine : elles chantaient là des hymnes et brûlaient des parfums en l'honneur du dieu ; mais elles n'usaient point de vin dans leurs libations. La prêtresse était obligée de garder la chasteté. Jurer par Sosipolis était pour les Eléens un serment inviolable. On représentait ce dieu, d'après une apparition en songe, dit le même historien, sous la forme d'un enfant, avec un habit de plusieurs couleurs, parsemé d'étoiles, et tenant d'une main une corne d'abondance. »

SOSPES ou **SOSPITA**, c'est-à-dire *conservatrice* ; surnom donné à plusieurs déesses et principalement à Junon, à Diane et à Minerve. Junon, adorée sous ce titre comme

veillant à la salubrité de l'air, avait trois temples à Rome ; et les consuls, avant d'entrer en charge, allaient lui offrir un sacrifice.

SOTER, c'est-à-dire *sauveur* ou *conservateur*. Les Grecs donnaient souvent ce titre aux dieux, lorsqu'ils croyaient leur être redevables de leur propre conservation. On le trouve attaché principalement aux noms de Jupiter, de Diane, de Proserpine, de Castor et Pollux.

SOTÉRIE, déesse de la santé ; elle avait une chapelle près de Patras en Achaïe.

SOTÉRIES, fêtes que les Grecs et les Romains célébraient en action de grâces, quand ils avaient été délivrés de quelque péril public ou particulier. Sous le règne des empereurs, on ne manquait pas de faire ces sortes de cérémonies lorsque le prince relevait de maladie.

SOTHIS, nom égyptien de l'étoile Sirius, ou de la canicule, à laquelle l'Égypte rendait les honneurs divins, à cause de l'importance qu'elle avait pour eux pour la détermination exacte du calendrier solaire. Son lever correspondait avec le premier jour du mois Thoth ; on l'appelait aussi l'étoile d'Isis, Isis-Thoth, et on la représentait sous la forme d'une femme coiffée de longues plumes.

SOTIRA, *conservatrice* ; surnom donné à Diane chez les Mégariens, pour la raison suivante : les Perses, sous la conduite de Mardonius, après avoir ravagé les environs de Mégare, voulurent rejoindre leur chef à Thèbes ; mais, par le pouvoir de Diane, ces barbares se trouvèrent tout à coup enveloppés de ténèbres si épaisses, qu'ils s'égarèrent dans les montagnes. Là, se croyant poursuivis, ils tirèrent une infinité de flèches : les rochers d'alentour, frappés de ces traits, semblaient rendre un gémissement de sorte que les Perses croyaient blesser autant d'ennemis. Bientôt leurs carquois furent épuisés. Alors le jour vint ; les Mégariens fondirent sur les Perses ; et les ayant trouvés sans résistance, ils en tuèrent un grand nombre.

SO-TOK-TAIS, et mieux *Sio-tok-tai-si*, célèbre propagateur du bouddhisme dans le Japon ; il naquit sous le règne de Bin-dats-ten-a, trente-neuvième daïri, dont il était le neveu, l'an 574 de notre ère. Sa naissance fut précédée et accompagnée de circonstances merveilleuses. Une nuit sa mère vit en songe un saint, environné de rayons lumineux, qui lui dit : « Moi le saint Gousou-bosats, je renaitrai encore pour enseigner le monde, et à cet effet je descendrai dans ton sein. » A l'instant elle se réveilla et se trouva enceinte. Huit mois après, elle entendit distinctement l'enfant parler dans son sein, et accoucha, le douzième mois, sans peine et même avec plaisir, d'un fils qui fut alors nommé *Mounpé do-no osi*, c'est-à-dire, né à la porte d'une écurie, car c'est là en effet qu'il vit le jour, d'après les annales du Japon. On l'appela encore *Fa-tsi si-no* ; le nom de *Sio-tok tai-si* ne lui fut donné qu'après sa mort. Ce miraculeux enfant ne tarda pas à donner des signes de sa piété future ; la dévotion et la

aisaient ses délices. Il n'avait que ans lorsque les os et les reliques du brûlé de Chakya-Mouni parvinrent manière extraordinaire entre ses. Lorsqu'il fut devenu grand, il s'ap- le concert avec Moumako, le premier, à favoriser l'introduction du culte ldha dans l'empire et à le défendre es entreprises du régent Moriya, qui onstitué l'ennemi de cette doctrine.

portait une haine mortelle aux ido- ldhiques; il les arrachait des temples tait au feu, partout où il pouvait en. On raconte qu'un jour Moriya ayant s un lac les cendres des simulacres ait ainsi brûlés, il s'éleva tout à le épouvantable tempête mêlée de, d'éclairs et de pluie. Mais les par- e Sio-tok tai-si finirent par le mettre

à Sio-tok tai-si, il était d'un carac- -doux et s'abstenait de tuer aucun ant. Aux festins qu'il donnait aux on ne servait que des végétaux, ément à la loi de Bouddha, dont il it lui-même les livres sacrés. Il bâ- aka le grand temple de Ten-o si et res. Passant un jour par Kata-oka, it un homme affamé et lui fit donner its et des aliments. Celui-ci lui des vers et mourut bientôt après : il rré aux dépens de l'apôtre, qui, ayant ers après ses funérailles, les trouva faits qu'il conjectura que l'auteur ne être un homme ordinaire. Il le fit, mais on ne trouva plus le corps; il it que les vêtements dans lesquels été mis en terre. On prétendit que me était une incarnation du bodhi- fandjousri; mais les prêtres de la e Zen-ken soutiennent que c'était e Dharma. Sio-tok tai-si mourut à 49 ans.

) SIO, observance bouddhique dans; elle appartient à la secte de Zen- e tire son nom de deux prêtres chi- velés Thsao et Thoung (leurs noms ononcés à la japonaise, *So* et *To*). doctrine fut introduite dans le Japon hen, fondateur du temple Yeï-feï si, urut l'an 1253 de notre ère.

, nom d'une idole que les Musul- sent avoir été adorée dès le temps arche Noé, avant le déluge, et dans par les Arabes de la tribu des Ho- Elle fut détruite par Mahomet.

HADRA, divinité hindoue; sœur de, enlevée par le pandava Ardjouna, ousa et eut d'elle Abhimanyou. On aussi Tchitra. Elle est honorée avec t frères Krichna et Bala-Rama, dans -gatra, grande fête annuelle, où l'on triomphe leurs trois statues. *Voy.* NATHA.

OURGAN, chapelles que les dévots stes de la Mongolie font élever dans age des temples, avec la persuasion là ils expieront leurs péchés et mé- la béatitude finale. Lors de la con-

sécration d'un soubourgan, on jette dans l'intérieur quelques centaines de petits cô- nes de terre glaise, ou de *tsatses*, que l'on regarde comme les images symboliques des bodhisatwas. On témoigne un grand respect pour ces chapelles. Tout passant est tenu de s'arrêter, de se prosterner trois fois, de faire trois fois le tour du monument et d'y jeter quelque offrande, ne fût-ce qu'une boucle de ses cheveux ou un simple éclat de bois.

SOUBRAHMANYA, fils de Siva, confondu ordinairement avec Kartikéya, dieu de la guerre chez les Hindous; mais il en est distingué par d'autres légendaires. Siva le fit sortir de l'œil qu'il porte au milieu du front, à l'effet de combattre et de détruire le géant Soura-Parpma : ce géant, à force de pénitences et d'austérités, avait obtenu l'immortalité et le gouvernement du monde; mais, une fois investi de ce double privilège, il devint si méchant, que Siva résolut de le punir; et c'est dans ce but qu'il donna le jour à Soubrahmanya. Ce dieu vengeur, envoyé contre le coupable, le combattit sans succès pendant dix jours; mais enfin il parvint à le vaincre, et, d'un coup de son cimeterre, il le divisa en deux parts, dont l'une devint un coq, et la seconde un paon. Celui-ci servit de monture à Soubrahmanya, et celui-là se tint auprès de lui sur son char. On représente habituellement ce dieu avec six têtes et douze bras; quelquefois on le peint avec quatre mains seulement, dont deux sont armées de poignards, la troisième tient une lance, et la quatrième est vide. On ajoute que ce dieu chercha querelle à Kartikéya, son frère aîné, et que, l'ayant vaincu, il le relégua sur la cime escarpée de la montagne de Virpachi, tandis que lui-même établit son trône et sa demeure sur le mont sacré de Palani, dans le Maduré, où depuis lors il règne en souverain; c'est pourquoi cette montagne est encore aujourd'hui l'objet d'un pèlerinage célèbre. *Voy. PÈLERINAGE*, n° 5.

SOUDHANVAN, personnage de la mythologie hindoue; il était fils du patriarche ou pradjapati Vairadja, et père des Ribhavas. Quand le maître du monde eut donné des chefs à tous les êtres, ce fût lui qui eut la garde de la région orientale du ciel.

SOUDRA, un des quatre premiers hommes créés par le Dieu suprême, suivant la mythologie hindoue; il était d'un caractère doux et facile : c'est pourquoi il fut destiné au négoce et à la navigation, afin d'enrichir par le commerce les différents Etats qu'il devait parcourir. A cet effet Dieu lui donna des balances et un sac rempli de poids de toute espèce, comme insignes de sa profession, et lui ordonna de s'acheminer vers le Nord. Après avoir marché pendant quelque temps, il souhaila, suivant l'usage de ceux qui aiment le travail, de trouver l'occasion de se livrer à des emplois conformes à sa vocation. Etant arrivé auprès d'une montagne, il plut d'une manière si extraordinaire qu'il fut contraint, pour laisser passer le mauvais temps, de se mettre à l'abri dans un trou de cette mon-

tagne. Le ciel redevint clair et serein ; mais la grande quantité d'eau qui était tombée ayant occasionné des débordements , il ne put aller plus loin ce jour-là, parce que le ruisseau qui coulait dans la vallée, ne pouvant contenir ses eaux, était sorti de son lit et avait inondé la campagne. Soudra fut donc obligé d'attendre, dans les anfractuosités de la montagne, que les eaux en s'écoulant lui permissent de continuer sa route. Au bout de quelque temps, la terre avait absorbé une partie des eaux et le soleil avait desséché le reste par l'ardeur de ses rayons ; il quitta alors sa retraite, et étant descendu dans la vallée, il y trouva des coquilles à perles. Il s'arrêta et les ouvrit pour voir ce qu'elles contenaient ; il se sut gré de sa curiosité à la vue des perles magnifiques qui y étaient enfermées ; il fut ébloui de leur éclat et de leur beauté, et jugea qu'elles méritaient d'être conservées, bien qu'il n'en connût pas la valeur. Il les serra donc précieusement et continua son chemin ; mais à peine eut-il franchi la vallée que la nuit le surprit près d'une autre montagne, où il fut obligé de demeurer.

Comme si les perles n'eussent été pour lui que l'avant-coureur d'une meilleure fortune, il découvrit une roche de diamants que les eaux avaient lavée. Ces pierres jetaient tant d'éclat qu'il résolut d'en approcher pour admirer ce phénomène, qu'il prenait d'abord pour du feu ; mais voyant que leur éclat était fixe et continu, il s'enhardit à y porter les doigts et s'assura que ces objets brillants avaient l'éclat du feu sans en avoir la chaleur. Il attendit que le jour fût venu pour éclaircir ce mystère ; mais, à sa grande surprise, la lumière du jour n'eut pas plutôt paru que celle des diamants s'évanouit, et il n'aperçut devant lui qu'une matière blanchâtre et sans éclat ; il en prit néanmoins une assez grande quantité pour les examiner plus à loisir, et remarqua le lieu d'où il avait tiré des diamants afin d'y revenir dans la suite, lorsqu'il en aurait connu le prix et la valeur.

Soudra continua ainsi son voyage et rencontra une femme qui se promenait le long d'un bois ; il quitta aussitôt son chemin pour examiner de plus près cet être qui lui ressemblait si fort. La femme, de son côté, ne fut pas moins surprise à sa vue, et, remplie d'admiration et de curiosité, elle ne savait quelle contenance garder, ni si elle devait fuir ou demeurer ; tant elle était diversement agitée par la joie et la crainte. Soudra l'aborda enfin et lui dit : « Admirable et excellente créature, avec laquelle j'ai tant de ressemblance, je te prie de demeurer, puisque notre mutuelle ressemblance, qui te donne de l'admiration aussi bien qu'à moi, doit t'obliger à m'aimer et à écouter celui qui ne te poursuit pas pour te faire du mal, mais pour jouir de la douceur de ta conversation ; car il semble que ce rapport frappant nous invite à nous unir étroitement par les voies d'une société et d'une amitié réciproques. » La femme, qui s'appelait Visakanda,

jugeant, par les manières courtoises et modestes de Soudra, qu'il était rempli d'intentions bienveillantes, et en s'arrêtant, que sa présence était agréable ; elle lui dit même qu'elle tirait à unir son sort avec le sien qu'elle fût assurée d'être bien traité. Soudra lui en ayant donné l'assurément, engagèrent la conversation. Visakanda ayant demandé d'abord comment possible que deux personnes qui ne jamais vues pussent si bien s'entendre, lui répondit que Dieu, qui les a semblables de corps, leur avait donné le rôle pour se communiquer leurs pensées sans quoi la société leur serait presque inutile.

Après s'être donné des marques d'affection réciproque, Soudra raconta à Visakanda les incidents de son voyage, lui dit qu'il avait trouvé les perles et les diamants para de ces bijoux, et depuis ce temps s'en est toujours servi. Il lui parla de la création ; lui dit qu'il était fils d'Anous et de Prakriti, que ses frères Brahman, Kchatriya et Vaisya, lui les emplois et la destination de chacun d'eux ; en un mot, il lui communiqua ce qu'il savait lui-même. Ils vécurent toujours ensemble, et eurent plusieurs enfants qui furent marchands comme leur père. Quand ses enfants furent grands, Soudra alla avec quelques-uns d'eux travailler à la mine de diamants qu'il avait découverte. Il en fit une ample provision, et dans la suite cette marchandise fut toujours fort estimée. C'est ainsi que fut peuplé.

Plus tard, les quatre frères se réunirent et vécurent d'abord en bonne harmonie ; mais les hommes s'étant multipliés, la corde se mit entre eux ; ils devinrent jaloux, cruels et méchants ; leurs disputes finirent enfin le courroux de la divinité qui fit périr par un déluge universel.

SODRAS, nom que l'on donne dans l'Inde aux gens qui composent la quatrième caste, celle qui est destinée à servir le premier. Quelques-uns cependant disent que les dras forment la troisième caste, et les vaïdyas la quatrième. « Ils sont, dit M. de la Harpe, comme les esclaves des autres, et le premier seul souille le brahmane, que ce ne soit pour son service. Ils vivent avec respect, sans jamais recevoir aucune marque de bienveillance. Ils ont des livres particuliers en dialectes provinciaux car il leur est défendu de se servir de ceux qui sont sacrés. Ils font du commerce et exercent des professions mécaniques. Ils sont cultivateurs, laboureurs, jardiniers, charpentiers. Leur état est déterminé par leur naissance. Les vaïdyas, qui se livrent à la médecine, sont de cette caste, qui, au reste, se compose de brahmanes, n'est plus pure aujourd'hui ; elle se trouve formée d'un mélange de castes supérieures et inférieures ; ce mélange est appelé *varna-sankara*. Il existe entre les dras, par le fait même de ces naissances,

s distinctions et des prérogatives s pour qu'il y ait entre tel et tel e distance aussi grande que celle re le soudra et le brahmane. Voici ales classes de soudras : le *vaidya* n, né d'un brahmane et d'une vai- *ayastha* ou écrivain, l'*agouri* ou e *napita* ou barbier, nés d'un t d'une brahmane ; le *swarnakara* er, né d'un vaidya et d'une vaisya ; la ou pêcheur et manoeuvre, em- si comme exécuteur public, né ira et d'une brahmane ; le *tchari* cordonnier, né d'un soudra et atriya, etc. Les mariages des sou- eux forment encore des subdivi- lasses, qu'il serait long et difficile r. » L'abbé Dubois en compte 18 i, subdivisées en 108 autres.

i, les soudras ne sont pas toujours dans des conditions inférieures : ins d'entre eux sont montés sur le t fourni une succession de rois ; t l'empire des préjugés de cas- s brahmanes et les kchatryas qui eur service en qualité de gourous, es, de soldats et même de domes- qui remplissaient chacun avec zèle respectif, auraient dédaigné de la table de leur souverain. C'est ive encore aujourd'hui à l'égard éens, qui sont tous considérés s soudras, et qui souvent ont à e, en qualité de commis ou de s, des brahmanes et des kcha-

secte de Mystiques et de Quié- ntaux, répandus dans l'Inde et re. *Voy. Soris.*

TSI NI-NO MIKOTO, esprit fe- a régné sur le Japon, conjointe- le génie mâle *Ou fitsi ni-no Mi-* nom signifie la *vénérable qui cuit blonneuse*. *Voy. Ou FITSI NI-NO*

-TOYON, c'est-à-dire *le chef-hache* ; merre chez les Yakouts, peuple de qui le mettent au rang des esprits s. Ils le regardent comme le mi- la prompte vengeance d'Oulon- ef de ces esprits.

'A, un des noms de Bouddha ; il *ien-venu*, comme le chinois *Jou-lai*. ILLI, nom que porte la supérieure érie du sandi, établie chez les nè- s. *Voy. SANDI.*

I-PENNOU, dieu des fontaines, bu des Khonds. *Voy. SIDROUDJOU-*

VA, déité hindoue ; il était avec un des chefs de la tribu des sin- levint, comme lui, l'ami de Râma pagnon d'armes dans l'expédition aquête de l'île de Ceylan. Au mo- e dieu incarné arriva dans son griva était révolté contre le roi ère, qui l'avait outragé en lui en- ma, sa femme. Bâli, blessé mortel- Râma qu'il voulut combattre, par-

tagea son royaume entre son frère Sougriva et son fils Angada. Sa capitale portait le nom de Kichkindha.

SOUK, dieu égyptien appelé aussi *Suchus*, *Sev*, *Sevek-Ra*, etc. ; le même que Cronos ou Saturne. *Souk* était le nom du crocodile, sous la figure duquel on représentait ce dieu. On le figurait encore avec deux cornes de bouc, une coiffure blanche, un visage vert ; deux serpents uræus dressés sur les cornes ; un disque au milieu, et deux plumes droites surmontait le tout.

SOUKHARAS, sectaires hindous ; ce sont des saivas mendiants, qui se distinguent par un bâton de trois palmes de longueur qu'ils tiennent à la main. Leur vêtement consiste en un bonnet et une espèce de jupe teinte avec de l'ocre. Leur corps est enduit de cendres, et ils ont des pendants d'oreilles en grains de roudrakchas. Ils portent aussi en guise de cordon sacré une étroite bande d'étoffe, teinte avec de l'ocre et tordue.

SOUKHAVATI, paradis d'Amida ou Amitabha, situé à l'occident le plus élevé des cieux. Ce mot est sanscrit, et désigne le plus haut degré de plaisir et de joie. Le bodhisatwa Amitabha, comme habitant cette résidence, en reçoit le nom de *soukhavatiswara*, ou le maître du soukhavati. Les livres mongols en font une description qui surpasse tout ce qu'on est accoutumé à trouver de merveilleux dans les ouvrages asiatiques.

SOUKKOTH, fête que les Juifs célèbrent le 15 du mois de tisri, qui correspond à notre mois de septembre, en mémoire des tentes ou cabanes dans lesquelles leurs pères habitèrent si longtemps après être sortis d'Égypte. Chacun fait auprès de sa maison, dans un lieu découvert, une cabane couverte de feuillages, tapissée à l'entour, et ornée autant que faire se peut. On y prend ses repas pendant la durée de la fête, quelques-uns même y couchent. La fête dure neuf jours, dont les deux premiers et les deux derniers sont les plus solennels. C'était autrefois une des trois grandes fêtes pendant lesquelles toute la nation était convoquée à Jérusalem. *Voy. TABERNACLES (Fête des).*

SOUKOUBA, un des anciens Bouddhas, selon la théogonie des Kalmouks. On l'honore d'une manière particulière le jour de la fête des lampes. *Voy. SOULLA.*

SOUKRA ou SOUKRATCHARYA, précepteur des démons et régent de la planète de Vénus ; il préside par conséquent au vendredi, qui en prend le nom de *Soukravara* ; il dut cet honneur aux dures pénitences qu'il s'imposa et à l'éminente sainteté qui en fut la suite. C'est lui qui initia Bouddha dans l'art de la magie. On le représente borgne parce qu'il eut l'œil crevé par Vichnou métamorphosé en nain, dans la circonstance que nous rapportons à l'article OUSANA.

SOULAPANI et SOULI, noms de Siva ou Mahadéva, troisième personne de la triade hindoue.

SOULBIÈCHE, nom de la divinité suprême chez les Allibamons, ancienne tribu sauva- e de la Louisiane.

SOULLA, une des fêtes annuelles des Kalmouks, qui la célèbrent au commencement de leur année, le 25 du premier mois d'hiver. Plusieurs jours auparavant, les prières journalières de la *khouroull* (habitation des prêtres) sont faites avec plus de cérémonies le matin, à midi et le soir, pour s'y préparer, et l'on n'y épargne pas les instruments de musique; tandis que, dans les huttes particulières, on célèbre ce temps de prière avec du vin tartare, et en jouant aux cartes.

Cette fête tire son nom de la manière dont elle est célébrée, c'est-à-dire en allumant des lampes (*soulla* en kalmouk signifie *lampe*); et chacun célèbre en même temps l'anniversaire de sa naissance, à quelque époque qu'elle ait eu lieu. Le jour de la fête arrivé, chacun s'occupe des dispositions de la cérémonie qui a lieu vers le soir, lorsque les étoiles commencent à briller. Les lampes, faites avec une espèce de pâte, sont remplies de graisse, au milieu de laquelle on fixe la tige d'une certaine plante entourée de coton pour servir de mèche. Chaque famille a une lampe commune, qui a autant de mèches que les membres de toute la famille ont d'années à eux tous; ces lampes sont placées ensemble ou séparément. Les personnes de distinction font élever au devant de leur hutte une espèce d'autel nommé *dender*, de la hauteur d'un homme, composé de branches tressées et recouvert de gazon. Lorsque la nuit approche, les prêtres se rassemblent auprès du *dender* de leur *khouroull*. A côté de chacun des autels brille un petit foyer, que les prêtres entourent en attendant, pour allumer leurs lampes, que les principaux de la *khouroull* commencent la procession. On y porte l'image de Soukoubà au son d'une musique bruyante. On fait ainsi trois fois le tour de l'autel, et à chaque fois toute l'assemblée se prosterne. Lorsque la procession est terminée, chacun rentre dans sa hutte, et célèbre la fête en buvant et en jouant.

SOUMANAT, idole qui était l'objet du culte de tous les Indiens et de leurs fréquents pèlerinages. Ce simulacre de pierre et d'une grandeur énorme, bien qu'il eût la moitié du corps sous terre, avait donné son nom au temple, à la ville et à toute la province de Guzerate.

SOUMATI, épouse de Sagara, dieu de l'Océan chez les Hindous. On dit qu'elle fut mère de 60,000 fils.

SOMBALA, génie de la mythologie persane, qui préside à la constellation de la Vierge.

SOMMBHA, démon ou géant de la mythologie hindoue; ayant vu la déesse Dourgâ, épouse de Siva, il en devint amoureux, et envoya un ambassadeur lui faire des propositions de mariage. Sur son refus, il lui déclara la guerre, et osa l'attaquer avec son frère et plusieurs autres Asouras; mais la déesse le vainquit les uns après les autres et les mit tous à mort. Voy. *Dévi*.

SOMMÉRIE, montagne mythologique des Scandinaves, formée par l'écume des flots de l'eau, dans l'origine des choses, les

tempêtes venues des dix régions naient dans une perpétuelle agitation; reposant sur une tortue immense moitié de cette montagne s'élevait au-dessus des cieux inférieurs; l'autre dans les abîmes de la mer. Chacune des parties a 80,000 berres (1) d'étendue; qui s'offre aux regards présente l'aspect d'un pic carré pyramidal, à quatre faces. Le sommet forme une large esplanade; les quatre côtés offrent une magnificence; le flanc de l'est est d'argent, celui de l'ouest est d'azur, celui du sud est d'or. 8 mers et sept grandes chaînes de montagnes se pressent comme une ceinture autour du mont Souméroù. Six de ces chaînes sont d'or; la dernière, qui embrasse tout le monde, est de fer. De ce pic, qui sert comme de pivot, sont les quatre grands continents; celui où se trouve l'Asie se nomme *bou-dwipa*, de l'arbre *djambou*, règne végétal, dont l'ombrage est aux dieux, et dont les fruits leur servent de nourriture. Au quatrième étage du mont Souméroù commence la série des superposés, qui constituent ce qu'on appelle le monde des désirs, parce que tous ceux qui l'habitent, bien que supérieurs à l'humanité, sont encore en voie de perfectionnement, et conséquemment assés ou moins, suivant leur état de perfectionnement, sont sujets à la corruption. Les habitants placés autour du sommet du mont Souméroù sont les différents cieux d'Iiva, de Viçnou et de Brahmâ. Voy. *MAHA-MÉROU*.

SOUNONGO, dieu adoré par les peuplades sauvages de la Californie. Son nom est l'ennemie de deux autres peuplades, *raya* et *Waktoupouran*; toutes trois ont eu une guerre d'extermination.

SOUNDA, *daitya* ou mauvais génie de la mythologie hindoue.

SOUNKAHAI, idole adorée par les Kalmouks.

SOUNYABADIS, secte hindoue qui tient au jainisme, mais qui professe des doctrines athéistiques. Ces doctrines sont contenues dans un poème intitulé: *l'Essence du vide*, ouvrage d'un religieux mendiant, nommé *l'Essence*, sous le patronage de Dayaram, à la ville de Hatras, dans la province de... 1817, époque où elle fut prise par les Anglais.

Le but que s'est proposé l'auteur de ce poème didactique est de montrer que les notions sur Dieu et sur l'homme sont trompeuses et nulles. Voici quelques traits de cet ouvrage, tirés de l'Essence des sectes religieuses des Hindous, son, et traduits en partie par M. Tassy; ils donneront une idée des erreurs et des déplorables qui y sont enseignées.

(1) Mesure de distance d'environ huit lieues ou une lieue et demie de France.

ce que je vois est le vide. Le l'athéisme, *Maya* (le visible) et invisible), tout est faux, tout est globelui-même et l'œuf de Brahmâ, et les neuf divisions du ciel et la terre, le soleil et la lune, ichnou et Siva, Kourma et Sécha, et son élève, l'individu et l'exemple et le dieu, l'observance des cérémonies, la récitation des et cela est le vide. Ecouter, parler, tout cela n'est rien, et la substance n'existe pas.

racan donc médite sur soi-même aucun autre; car ce n'est que l'on peut trouver autrui... De la mère que je vois mon visage dans je me vois dans les autres; mais reur de croire que ce que je vois na face, mais celle d'un autre. à vous voyez n'est que vous; votre mère même n'ont pas d'existence. Vous êtes l'enfant et le vieilge et l'insensé, le mâle et la femeur et le tué, le roi et le sujet.... le sensuel et l'ascétique, le marobuste; enfin tout ce que vous vous, de même que les bulles; vagues ne sont autre chose que

e nous avons des songes, nous te ce que nous voyons sont des es; nous nous éveillons, et nous te c'est faux.... On raconte ses voisins; mais quel avantage en C'est comme si nous vannions

ite sur la doctrine *Souni* seulee vide); je ne connais ni la vertu J'ai vu bien des princes de la n'ont rien apporté ni rien emonne réputation d'un homme lissurvécu, et le mépris a couvert son ombre. Ainsi, que les hom-toujours de bonnes paroles, afin ne ne parle mal d'eux par la suite. idant le peu de jours que vous la terre, ce que le monde vous ssez de la portion qui vous est donnez-en un peu aux autres; éralité, comment acquérir de la ' Donnez suivant vos moyens, le établie: aux uns de l'argent, du respect, aux autres des paroles, aux autres du contentement. ien à tout le monde, afin que tout arle bien de vous. Louez le nom é libéral, lorsque vous vous levez t couvrez de poussière le nom de bien et le mal sont les attributs vous avez entre les mains le choix ts. Karna donnait beaucoup d'or; ait aussi libéral que sage; Sivi, dra, Dadhitcha et plusieurs au-acquis par leur générosité une utation dans le monde.

es êtres sont actuellement, beauté, et un grand nombre seront monde n'est jamais vide. Telles

TIONN. DES RELIGIONS. IV.

sont les feuilles sur les arbres; de nouvelles se montrent à mesure que les vieilles tombent. Ne fixez pas votre cœur sur une feuille flétrie, mais cherchez l'ombre du vert feuillage. Un cheval de mille roupies n'est bon à rien quand il est mort; mais un bidet vivant vous conduira dans votre route. N'ayez aucun espoir dans l'homme qui est mort; fiez-vous seulement à celui qui est vivant. Celui qui est mort ne revivra plus; c'est une vérité que tous les hommes ne connaissent pas. De tous ceux qui sont morts, un seul est-il jamais revenu pour vous apporter des nouvelles des autres? Un vêtement déchiré ne peut être tissu de nouveau; un pot cassé ne peut être refait. Un homme vivant n'a rien à faire avec le ciel et l'enfer; quand le corps est devenu poussière, quelle différence y a-t-il entre un âne et un saint?

« La terre, l'eau, le feu et le vent, combinés ensemble, constituent le corps. De ces quatre éléments le monde est composé, et il n'y a rien autre chose. Cela est Brahmâ, cela est la fourmi; tout est formé de ces éléments, et en procède par divers réceptacles.

« Les Hindous et les Muslmans sont de la même nature; ce sont deux feuilles du même arbre. Ceux-ci nomment leurs docteurs *Moulla*, ceux-là les nomment *Pandit*. Ce sont deux vases de la même argile; les uns font le *namaz*, les autres le *poudja*. Où est la différence? je n'en vois aucune. Ils suivent les uns et les autres la doctrine du dualisme (existence de l'esprit et de la matière); ils ont les mêmes os, la même chair, le même sang et la même moelle. L'un se taille la peau, l'autre porte le cordon sacré. Demandez-leur la différence relative de ces usages, et l'importance de ces pratiques; ils vous chercheront querelle. Ne discutez pas avec eux; mais soyez bien persuadés que l'un vaut l'autre. Évitez tout vain débat, et adhérez à la vérité; c'est la doctrine de Dayaram.

« Je ne crains pas de déclarer la vérité. Je ne connais aucune différence entre un sujet et un roi. Je n'ai besoin ni d'hommage ni de respect, et je n'entretiens société qu'avec les bons. Je ne désire que ce que je puis facilement obtenir; mais un palais ou un hallier sont pour moi la même chose. J'ai renoncé à l'erreur du mien et du tien, et je ne connais ni le gain ni la perte. Si l'homme pouvait enseigner ces vérités, il détruirait les erreurs d'un million de naissances. Un tel docteur est aujourd'hui dans le monde; il n'est autre que Dayaram. »

Cette secte, bien que nouvelle, n'est pas cependant sans précédent dans l'Inde. Déjà, dans les temps anciens, il y avait des *Sounya-Vadis*, qui, ainsi que l'exprime leur nom, assuraient que l'univers était vide et sans réalité. On les appelait encore *Lokayatas*, parce qu'ils bornaient toute existence à celle de ce monde. C'étaient les avocats du matérialisme et de l'athéisme. Les Sounyabadis modernes se targuent de descendre de ces antiques sectaires. *Voy. LOKAYATIKAS.*

moyen d'une rangée de boutons. Celle des évêques est violette, et celle des cardinaux, rouge. La soutane est le vêtement civil des clercs de tout ordre; ils doivent le porter toujours; les habits de chœur et les ornements sacerdotaux se mettent par-dessus.

SOUTHRA-SCHAHIS, sectaires hindous, qui forment une branche des Nanek-Schahis; ils regardent comme leur fondateur Thegh-Bahader, père de Gourou-Govind. Leurs prêtres ont, comme marque distinctive, une raie noire au bas du front, et ils tiennent deux petits bâtons d'environ un mètre de longueur, qu'ils frappent l'un contre l'autre quand ils demandent l'aumône. Ils mènent une vie vagabonde, mendiant et chantant des chansons d'une tendance mystique, écrites en langue pandjabi et dans d'autres dialectes modernes. Ils ont une réputation détestable, car ils sont joueurs, ivrognes et voleurs. Ils vont presque nus, portent une écharpe qui leur sert de manteau, et n'abritent leur tête que sous une espèce de calotte légère.

SOUTRAMA, c'est - à - dire *préservateur puissant*; surnom d'Indra, dieu du ciel chez les Hindous.

SOUTRAS, recueils d'aphorismes ou de maximes regardés comme sacrés par les Hindous; tels sont les soutras de Djâimini, considérés comme la base de la doctrine enseignée dans l'école du Mimansa; tels, et plus sacrés encore, sont les soutras des bouddhistes qui tiennent chez eux le même rang que les Védas chez les brahmanes.

SOUWA, dieu des chasseurs dans le Japon; on célèbre sa fête le neuvième jour de chaque mois; les gens du peuple y ajoutent le dix-neuvième et le vingt-neuvième. Tous ceux qui aiment la chasse, ou qui se sont mis sous la protection de Souwa, ne manquent pas d'aller, ces jours-là, l'adorer dans ses temples. Sa fête annuelle est solennisée avec un apparat extraordinaire le neuvième jour du sixième mois. Ce jour-là les Kanousis font passer ceux qui se rendent aux temples de Souwa à travers un cercle ou cerceau de bambou doublé d'un linge, en mémoire d'un accident qui arriva, disent-ils, à ce saint, lorsqu'il vivait sur la terre. A Nangasaki cependant sa fête la plus solennelle est célébrée le neuvième jour du neuvième mois; et elle coïncide ainsi avec le *Tango-no-Sekou*.

Souwa est le patron de cette ville, et il a un temple bâti sur le mont Tatta, qui en est voisin. On fait à l'occasion de sa fête un Matsouri solennel, qui se compose de spectacles publics, de jeux, de pièces de théâtre, de processions et autres réjouissances. La solennité commence dès le 7^e jour du 9^e mois; le 8^e jour, qui est la veille de la fête, on donne au dieu, dans son temple, un concert exécuté par de jeunes garçons qui battent des tambours et des cloches. Le 9^e et le 12^e jours sont les plus solennels, ce dernier étant regardé comme l'anniversaire de sa naissance.

La cérémonie la plus importante consiste en procession que nous décrivons à l'arti-

cle **PROCESSION**, n° 11. Voyez au no **SEKOU** et **KOU-NITCHÉ**.

SOVA, nom du diable, chez les nègres de la Guinée. Ils donnent à *Sova-Mounousin* à des êtres faibles qu'ils supposent sucer le sang de l'homme et des animaux.

SOVEN, déesse protectrice des morts; c'est l'Illithya ou la Luciféron égyptien.

SOYCHU, nom du bon principe, des tribus de Puelches ou de Patshes. Ce nom signifie *président du pays des fortes*.

SO-ZIO, nom du pontife ou chef des prêtres bouddhistes dans le Japon. Sa dignité fut établie vers l'an 624 de J. C. Plus tard on la partagea entre deux prêtres appelés le grand So-zio et le petit.

SPADISIR ou **SPAKONUR**, noms des prêtresses ou magiciennes des Andalous; le premier signifie *emma* et le second, *intelligentes de vision*. Elles se séparèrent d'abord dans les temples, puis dans les maisons, et ne purent pour leurs prédictions qu'aux sensations de l'intelligence. Dans la suite elles se séparèrent des prêtresses, et suivirent la prophétie proprement dite, les mystérieuses de la magie, auxquelles réussirent à donner le plus grand succès. Bergman décrit le costume de l'une d'entre elles. Son habillement consistait en un surtout bleuâtre, couverte en bas de petites pierres; son col était garni de grains de verre, sa coiffure de peau noire, doublée de peau de chat blanche, et elle portait en main un bâton dont la pointe était de cuivre jaune incrusté de pierre précieuse. Sa ceinture pendait une gibecière remplie d'instruments de magie. Elle portait des souliers de peau de veau, et ses gants terminés en petites boules. Ses gants étaient de peau de chat à l'extérieur et blancs à l'intérieur. Elle portait quelques ornements qui faisaient partie du costume des femmes nobles.

Les Spakonur pouvaient guérir les maladies; elles pouvaient aussi, par les opérations magiques, produire de grandes choses. C'est pourquoi on achetait leur service quand on voulait nuire à un ennemi ou ôter secrètement la vie. Deux magiciens étaient employés pour les opérations magiques, *meingaldr* (incantation funeste) et *ningar* (opérations); nous les décrivons dans ce Dictionnaire, ainsi que le *seid*, encore plus funeste. Un autre magicien, nommé *seid*, consistait à tout à coup l'ennemi dans un brouillard ou dans une obscurité complète qu'il était comme aveuglé. On se servait de ce nuage pour rendre invisible.

SPECTRE, fantôme, figure d'un mort que l'on voit ou que l'on croit voir. Les anciens et les modernes ont formulé diverses opinions de l'apparition des spectres.

Les uns ont cru que les spectres

l'écume qui revenaient sur la terre traient aux vivants. C'était le sentiment Platoniciens, comme on le peut le Phédon de Platon, dans Porphyre. En général, la croyance à l'existence des spectres était assez commune dans l'antiquité. On avait même établi des fêtes solennelles pour les âmes des morts, et ne s'avisassent pas d'effrayer les esprits par leurs apparitions. Les Cabalistes, les Gnomes et plusieurs autres classes de magiciens et religieuses croient à l'existence des spectres. Cette croyance est même chez un grand nombre de chrétiens différentes communions. Les partisans de l'opinion que les spectres sont les âmes des défunts cherchent à appuyer leur sentiment sur plusieurs passages de l'Écriture sacrée et profane, et même de l'Écriture sainte. Un des faits les plus favorables à l'opinion que les spectres sont les âmes des défunts est l'histoire du marquis de Rambouillet qui après sa mort au marquis de Précý. Les seigneurs s'entretenant des choses de la vie, comme gens qui n'étaient pas persuadés de tout ce qu'on en dit, se disputèrent l'un à l'autre que le premier mourrait en viendrait des nouvelles à l'autre. Le marquis de Rambouillet partit pour la Flandre, où éclata alors la guerre, et le marquis de Précý resta à Paris, arrêté par une grosse rhume. Quelques semaines après, il entendit tirer du feu de son lit, et se tournant pour voir ce qui faisait, il aperçut le marquis de Précý et en buffes et en bottes. Il sortit de son lit pour embrasser son ami, mais il recula de quelques pas, lui dit qu'il était venu pour s'acquitter de la parole qu'il avait donnée ; que tout ce que l'on disait de l'autre vie était très-certain ; qu'il n'avait rien à changer de conduite ; que, dans la circonstance où il se trouverait, il persisterait dans la même conduite. Précý fit de nouveaux efforts pour rassurer son ami, mais il n'embrassa pas le marquis de Rambouillet voyant qu'il était à ce qu'il lui disait, lui montra qu'il avait reçu la blessure dans les reins, et le sang paraissait encore couler. Il mourut bientôt après par la peste, la contagion de la mort du marquis de Rambouillet lui-même s'étant trouvée quelque temps dans les guerres civiles, fut tué le 10 du faubourg Saint-Antoine. Bachelier raconte un fait à peu près semblable de Marsille Ficini et Michel Mercier. Il croit pas qu'on puisse le révoquer en doute.

On a une opinion sur l'essence des spectres à croire que ce n'est point l'âme qui se sépare du corps, mais une autre substance qui se sépare de l'homme. C'est l'opinion de Platon et de tous ceux qui croient que l'âme est composée de trois parties, savoir : l'âme et l'esprit, ou l'ombre comme l'appellent. Selon eux, chacune de ces parties retourne après la mort à l'endroit d'où elle est sortie : l'âme, qui vient de Dieu, retourne à Dieu ; le corps, qui est com-

posé de deux éléments inférieurs, la terre et l'eau, retourne à la terre ; et la troisième partie qui est l'esprit, étant tirée des deux éléments supérieurs, l'air et le feu, retourne dans l'air, où, par la suite du temps, elle est dissoute comme le corps. C'est cet esprit, et non pas l'âme, qui a part aux apparitions. Théophraste ajoute qu'il se fait voir ordinairement dans les lieux et auprès des choses qui avaient le plus frappé la personne qu'il animait, parce qu'il lui en est resté des impressions extrêmement fortes.

La troisième opinion est celle qui attribue les apparitions aux esprits élémentaires ; ceux qui la partagent croient que chaque élément est rempli d'un certain nombre d'esprits ; que les astres et le feu sont la demeure des Salamandres ; l'air, celle des Sylphes ; l'eau, celle des Ondains ou des Nymphes ; la terre, celle des Gnomes ou des Pygmées.

La quatrième opinion regarde les spectres comme les exhalaisons des cadavres qui pourrissent. Les partisans de cette hypothèse croient que les exhalaisons, rendues plus épaisses par l'air de la nuit, peuvent représenter la figure d'un homme mort. Cette philosophie n'est pas nouvelle ; on en trouve des traces dans les anciens, et surtout dans la Troade de Sénèque.

Enfin, la cinquième opinion donne pour cause des spectres des opérations diaboliques. Ceux qui la suivent supposent la vérité des apparitions comme un fait historique dont on ne peut point douter ; mais ils croient que c'est l'ouvrage du démon qui, se formant un corps de l'air, s'en sert pour ses différents desseins. Ils soutiennent que c'est la manière la plus convenable et la moins embarrassante pour expliquer les apparitions.

SPÉLAIRES, surnom que les Thémisoniens, peuple de la Phocide donnaient à Mercure, à Apollon et à Hercule, dont les statues étaient placées devant un antre (*σπηλαιον*), qui avait servi de retraite à leurs femmes et à leurs enfants dans une irruption des Galates.

SPHRAGISTES, (de *σφραγίς*, sceau, cachet) ; ministres des sacrifices chez les Égyptiens. C'étaient eux qui étaient chargés d'examiner si les animaux qu'on devait immoler avaient les conditions requises. Ils rejetaient les jumelles, les monstres, ceux qui avaient des taches ou des défauts, ceux qui manquaient de quelque membre, ou qui avaient déjà été sous le joug ; ceux enfin qui, étant de la même espèce que les animaux sacrés, portaient les mêmes marques que ceux-ci. Lorsqu'ils avaient fait leur examen, et qu'ils jugeaient un animal propre au sacrifice, ils lui attachaient du papier aux cornes, et, après y avoir appliqué de la terre sigillaire, ils y imprimaient un sceau avec un anneau.

SPHRAGITIDES, nymphes du mont Cythéron ; ainsi appelées de *Sphragidium*, antre qui leur était consacré. Les Athéniens leur offraient tous les ans des sacrifices par ordre de l'oracle, parce qu'ils n'avaient perdu qu'un petit nombre de guerriers à la bataille de Platée.

SPINOSISME, doctrine de Spinoza, Juif portugais, né à Amsterdam en 1632. Il professa d'abord la religion de ses pères. Après avoir fait ses premières études, il se livra tout entier à la philosophie pour laquelle il se sentait un penchant invincible ; ses spéculations furent dirigées spécialement du côté de la religion ; mais plus il acquérait de connaissances, plus son esprit hardi et téméraire formait de doutes sur le judaïsme, que les rabbins ne pouvaient résoudre. Sa conduite, trop libre à leur égard, le brouilla bientôt avec eux, malgré l'estime qu'ils faisaient de son érudition. Enfin, un coup de couteau qu'il reçut d'un Juif en sortant de la synagogue, l'engagea à se séparer tout à fait de la synagogue. Ce changement fut la cause de l'excommunication prononcée contre lui comme contempteur de la loi de Moïse ; toutefois elle ne fut fulminée qu'après qu'il eut paru devant les anciens de la synagogue, et convaincu d'avoir blasphémé contre la révélation mosaïque. Il embrassa alors la religion dominante du pays où il était, et fréquenta les églises des Mennonites et des Arminiens. Ce fut alors qu'il changea son prénom juif de *Baruch*, en celui de *Bénédict* ou *Béni*, qui a la même signification. Quoique soumis extérieurement à l'Evangile, il se contenta d'emprunter le secours de la philosophie pour la recherche de la vérité, et son orgueilleuse présomption le précipita dans le plus affreux abîme. Pour philosopher avec plus de loisir, il abandonna Amsterdam, et se retira à la campagne, puis à La Haye, où il passa la plus grande partie de son temps dans la retraite, demeurant quelquefois trois mois de suite sans sortir de son logis ; il est vrai que sa solitude était fréquemment interrompue par les visites qu'il recevait des raisonneurs de tout sexe et de toute condition, qui venaient prendre chez lui des leçons d'athéisme. En renversant tous les principes de la morale, il conserva cependant les mœurs d'un philosophe, une sobriété exemplaire, un désintéressement sans bornes, une extrême réserve dans ses paroles. Il était réglé dans ses mœurs, honnête dans ses manières, et ne disait jamais rien qui pût blesser la charité. Il assistait quelquefois aux sermons, et il exhortait à être assidu dans les temples. Il parlait toujours avec respect de l'Ecriture sainte. Un tel caractère doit paraître étrange dans un homme qui a le premier rédigé l'athéisme en système, et en un système si déraisonnable et si absurde, que Bayle lui-même n'a trouvé dans le spinosisme que des contradictions et des hypothèses absolument insoutenables. Il mourut en 1677, âgé de 45 ans. L'ouvrage de Spinoza qui a fait le plus de bruit est son traité intitulé : *Tractatus theologico-politicus*, publié in-4° à Hambourg, en 1670, où il a jeté hautement les semences de l'athéisme qu'il a enseigné ouvertement dans ses *Œuvres posthumes*, imprimées l'année de sa mort.

Le but principal de Spinoza a été de détruire toutes les religions, en introduisant

l'athéisme. Il soutint hardiment qu'il n'est pas un être intelligent, heureusement parfait ; mais que ce n'est que cette vertu de la nature, qui est due dans toutes les créatures. Voici de son système : Il n'y a qu'une substance dans la nature, c'est l'étendue corporelle ; l'univers n'est qu'une substance unique qu'on appelle *substance* ; ce qui est en elle se conçoit par soi-même. Cette substance existe par elle-même : elle est indépendante de toute cause supérieure ; elle doit exister nécessairement par elle-même que nous en avons ; car, de même que nous concluons de l'idée d'un être parfait, existant nécessairement, qu'il doit exister, ainsi de l'idée que nous avons de la substance, que nous concluons qu'elle doit nécessairement exister ; son existence et son essence sont éternelles. La substance a donc des propriétés inséparables de l'être par lui-même. Elle est simple et indivisible de toute composition ; elle ne peut être divisée en parties, car si elle pouvait l'être, chaque partie de la substance serait infinie, et existerait par elle-même de sorte que d'une substance il en résulterait plusieurs, ce qui est absurde ; et ce n'aurait encore rien de commun avec tout, ce qui n'est pas moins absurde que des parties ne conserveraient point la substance. Ainsi, la substance, en perdant sa nature, cesserait d'exister ; elle subsisterait par elle-même. De là il résulte qu'il ne peut pas y avoir deux substances ; qu'une substance ne peut pas en avoir une autre. Mais si la substance existe par elle-même, qu'elle ne tiennne existence à rien, qu'elle se conçoive par elle-même, et qu'elle soit éternelle, si elle est divisible, unique, infinie, la substance et Dieu sont synonymes ; elle est d'une infinité de perfections. Cette substance étendue aura une infinité de modifications ; ceci mérite attention. La substance, n'a ni puissance, ni intelligence. Ces attributs de la substance, d'une infinité de modifications, elle est susceptible. Ces modifications existent dans la substance ; elle se conçoit que par elle. Ce sont ces modifications qui forment son intelligence et sa puissance. Ainsi, en se modifiant, la substance produit les astres, les plantes, les animaux, leurs mouvements, leurs idées, leurs modifications. Modifiée en étendue, elle produit tout ce qui occupe un espace ; en pensée, cette modification est toutes les intelligences. L'univers n'est autre chose que la substance, ou l'être par lui-même ; tous ses attributs, c'est-à-dire toutes ses modifications. Il présente ce système sous une forme géométrique ; il donna des définitions, posa des axiomes, et déduisit des propositions ; mais ses démonstrations ne sont que de termes subtils, obscurs, et souvent intelligibles. Les raisonnements se

métaphysique alambiquée, où il se savoir ni ce qu'il pense, ni ce qui reste de la lecture de ses moins obscurs, en les réduisant à des nets et précis, est bien peu de bscurité est, au reste, le moindre Spinoza; la mauvaise foi paraît caractère prédominant.

AINS, secte assez obscure, qui existait, vers l'an 1820, et qui comp-hérents à Paris, à Orléans, et sur-tout. Ils disaient que le règne du fini, que l'Eglise était dépravée, avait plus de sacrements, que le Christ allait s'incarner à son tour pour les erreurs du monde entier et fonder une véritable religion, parce que jusqu'à présent n'en avait jamais existé de telle pour les hommes, tout ce que l'on avait fait de positif sur cet article et sur la doctrine des chimères et illusion. Ils disaient s'il existe encore des Spirites s'ils sont morts, leur héritage doit être recueilli par les partisans de l'Oeuvre de la Miséricorde.

WELLS, partisans de Gaspar Schwenkenfeldt, contemporain de Luther et d'abord de ses erreurs; mais ses erreurs ont été rejetées par les catholiques, les luthériens et les calvinistes. Il avait voulu établir une réforme, mais qu'il n'a pu corriger quelques abus dans la religion extérieure, tandis qu'elle négligeait la réforme intérieure. « C'est par là qu'il faut commencer. Le Christ est venu apprendre aux fidèles à vivre en esprit. » C'est de là que ses partisans ont tiré le titre de *spirituels*. Ils professent de garder la neutralité entre la religion romaine et celle de Luther, mais que la dispute ne convenait pas à des hommes qui sont sans cesse à consulter Dieu au fond du cœur, et de lui des inspirations particulières pour la paix et dans le silence. *Voy. SPIRITUALISTES.*

ENOTOME. Les Grecs appelaient le ministre du sacrifice chargé de débarrasser les entrailles de la victime pour en faire le rôtissage. — Les Cypriotes donnaient le nom à un dieu auquel ils avaient des autels en reconnaissance de ce qu'ils avaient appris aux hommes à se réunir pour les festins après les sacrifices.

MANCIE, divination que les Grecs ont au moyen de la cendre des sa-pollons avait à Thèbes un autel consacré à la cendre des victimes (σπιδας), ces divinations qu'on y pratiquait.

RAMANCIE.

AL, joueur de flûte qui, dans les fêtes religieuses, jouait à l'oreille du sacrificateur pour l'empêcher d'être troublé et le distraire. On les appelait ainsi s'appelaient les joueurs.

HA, cérémonies funèbres pratiquées en l'honneur des mânes des morts. On y vénère spécialement les

divinités appelées Viswas. Les âmes des défunts ne sauraient être heureuses si leurs descendants ne leur offraient le sraddha; privées de ces honneurs elles tomberaient dans l'enfer, ainsi que l'impie qui les en aurait privées. Aussi est-ce un devoir sacré pour un brahmane de se marier, pour avoir des enfants qui puissent un jour lui rendre ce devoir sacré, comme aussi les enfants encourraient les peines les plus graves, s'ils en privaient leurs parents. — Le roi des enfers porte le nom de *Sraddha-Déva*, dieu des cérémonies funèbres.

SRAMANAS et **SRAMANAKAS**, noms que l'on donne aux religieux ou dévots bouddhistes qui se livrent à la contemplation, aux austérités et aux mortifications les plus rigoureuses, pour parvenir à la pénitence finale. Ce mot vient de *sram*, souffrir, et peut se traduire par *saints pénitents*. Il n'a pas été inconnu aux anciens qui nous l'ont transmis sous la forme *Samanéens*, *Sarmanes*, *Garmanes*, *Germanes*, etc. C'est de là encore que l'on a fait *Chamans* ou *Schamans*, nom des prêtres tartares, et *Sommona-Codom*, nom du célèbre Bouddha Gautama. Cependant cette expression n'est pas tellement propre à la religion bouddhique, qu'on ne l'emploie aussi dans l'Inde pour désigner tous ceux qui se livrent à la vie contemplative.

SRAVAKAS, nom des laïques de la religion djaina; ils observent les pratiques ordinaires des autres Hindous, mais ils ne font l'aumône qu'aux yatis ou religieux de leur secte; ils ne rendent hommage et ne font des offrandes qu'aux tirthankaras, principalement aux deux derniers, qui sont Parswanath, communément appelé Parinath, et Verddhamana, nommé aussi Mahavira-swami. *Voy. SROTAPANNAS.*

SRAVANA, sainte anachorète indienne, qui avait autrefois servi les disciples de Matanga. Elle servit de guide au dieu Rama, et mérita, pour cette bonne action, de monter au ciel, où elle forme la vingt-troisième mansion lunaire. Lorsque la lune parvient à cet astérisme, dans le mois de bhadra, les Hindous font mémoire de l'incarnation de Vichnou en vama-na ou en nain. Pour célébrer cet anniversaire, on va se baigner au confluent des rivières, et on fait des aumônes et d'autres bonnes œuvres.

SRI. 1° C'est, chez les Hindous, la déesse de l'abondance, de la prospérité et de la beauté; la même que Lakshmi, épouse de Vichnou. On a cru trouver du rapport entre ce nom et celui de Cérés.

2° **Sri** est encore un mot que les Hindous ajoutent par honneur devant les noms des divinités, et qui équivaut à *saint* ou *divin*, comme *Sri Rama*, *Sri Krichna*, etc. On le prépose aussi au nom des livres sacrés, comme *Sri-Baghavad Guita*. Plusieurs personnages illustres ou recommandables jouissent de ce titre, comme *Sri Harcha Déva*, roi du Kachmir; *Sri Kima*, roi du Népal; *Sri Dama*, pauvre journalier, ami de Krichna. Enfin toute chose sacrée peut être appelée

sri, comme *Sri Parvata*, la sainte Montagne, c'est-à-dire le mont Mérou.

SRI-PADA, ou *le divin pied*; empreinte vénérée des bouddhistes de toute l'Asie, et qui se trouve dans l'île de Ceylan, sur le sommet escarpé du Samanhéla, appelé le pic d'Adam par les musulmans et par les chrétiens. Les bouddhistes assurent que cette empreinte est celle du pied de Bouddha, et qu'elle date du troisième voyage que ce divin personnage fit à Ceylan. S'étant élevé dans les nuages, et planant au-dessus de la montagne, celle-ci, cédant à son attraction puissante, s'élança de sa base, alla recevoir dans l'air l'empreinte du pied sacré, et retomba ensuite à la place qu'elle occupe aujourd'hui. Là, sur une étroite plate-forme, se dresse une sorte de dais supporté par quatre colonnes, fixé au rocher par des chaînes de fer, et paré de draperies et de guirlandes. Ce dais ombrage le *sri-pada*. C'est un creux peu profond, long de cinq pieds quatre pouces, d'une largeur proportionnée, et orné d'un rebord en cuivre garni de quelques pierres précieuses. Cette cavité offre la ressemblance grossière d'un pied humain, due en partie à la nature et en partie à l'art. Deux autres endroits sur la terre ferme ont aussi l'avantage d'avoir un *sri-pada*. Ces marques vénérées sont l'objet de pèlerinages fort suivis, pour lesquels on entreprend de très-longs voyages. *Voy. PÈLERINAGE*, n° 7.

SRI-PANTCHAMI, fête que les Hindous célèbrent le 15^e jour de la quinzaine lumineuse du mois de magha, qui correspond à février. Elle avait sans doute pour but autrefois d'honorer, comme l'indique son nom, la déesse Sri ou Lakchmi, épouse de Vichnou; mais aujourd'hui on y vénère principalement Saraswati, déesse des sciences. Le matin de ce jour, on nettoie ses plumes et ses roseaux, on écurie ses encriers, on ôte la poussière des livres et on les enveloppe d'une étoffe nouvelle; on range le tout sur une planche ou sur un drap; on les orne de fleurs blanches et de paille d'orge nouvelle; on y ajoute, quand on le peut, une image de Saraswati, ou une jatte d'eau pour la représenter. Après avoir fait ses ablutions, on médite sur Saraswati, et on l'invite à venir recevoir les adorations de ses serviteurs. On lui offre de l'eau pour laver ses pieds, des mets pour sa réfection, des fleurs ou des objets plus précieux, tels que des perles et des bijoux, pour la parer; puis on la salue trois fois, en disant: « Adoration à Saraswati, adoration à Bhadrakali, adoration aux Védas, aux Védangas, au Védanta, à tous les réceptacles de la science. » A la fin de cette cérémonie, tous les membres de la famille s'assemblent et font leurs prosternations devant les livres, les plumes et les encriers, qui sont les objets de la fête. Le reste de la journée est consacré à la promenade et à divers amusements; les écoliers jouent à la balle ou au ballon; souvent même ils se permettent de dévaster les champs et les jardins du village, car ils se regardent comme urivilégiés pendant toute la durée de cette

fête. Dans le Bengale, on va le porter processionnellement la statue de la déesse sur le bord d'une rivière, on la dépouille de ses ornements, et on la jette à la façon dans l'eau.

SRI-RAMA-NAVAMI, fête que les Hindous célèbrent le neuvième jour après la pleine lune de tchait, qui tombe dans le mois d'avril, parce que ce jour est regardé comme l'anniversaire de la naissance de Rama. On fait une procession dans les rues avec différentes montures, et au retour on pose dans le temple, sur une espèce de socle, pour recevoir les adorations. *Voy. RAMNAVAMI*.

SRI-SAMPRADAYIS ou *Sri-Sampradaya*, noms sous lesquels les adorateurs de Vichnou sont connus dans le nord de l'Inde. *Voy. RAMANOUJAS*, V. C'est parmi les brahmanes de cette secte qu'on choisit les gourous. Elle se divise en deux autres, appelées en tamoul *le temple* et *le temple*. On les distingue par la couleur du front qui ressemble à un U : les premiers descendent sur le nez et se terminent en pointe; les bords en sont blancs et le milieu jaune. Le signe des seconds se termine en s'arrondissant entre les sourcils; les bords en sont blancs et le milieu rouge. Le blanc représente le blanc; le jaune et le rouge, le feu et l'eau. Ces signes doivent être faits le matin, aussitôt après le lever, et à

SROTAPANNAS, appelés aussi *Srotapannas*. Ce sont, suivant les bouddhistes, les premiers pas de la voie de parvenir à la béatitude; ils sont encore bien éloignées d'atteindre le but désiré, car il leur reste encore 84 000 de kalpas à parcourir, avant de pouvoir soustraire entièrement à l'influence du mal et des passions. Ils n'ont encore que le premier fruit de l'arbre de la sagesse; bien qu'ils aient déjà coupé les liens qui les attachaient à leur corps et à leur monde, et qu'ils aient franchi les obstacles du sujet, ou les conditions de la vie, ils sont encore de brute et de damné. Lorsqu'ils auront accompli ces sept fois parmi les hommes et les dieux, et qu'ils auront été libérés de toute douleur, ils obtiendront la libération, où ils cueilleront le fruit du premier arbre de la sagesse. *Voy. SROTAPANNAS*.

SROUNG-LHAROU, génie protecteur des chemins dans le Tibet. Il y a plusieurs routes des tas de pierres, sur lesquels sont fichés des joncs de marais et de leurs feuilles. A leur extrémité sont attachés de petits linges qui portent inscrite l'Om *ma-ni pad-mé houm*. Dès qu'un pèlerin aperçoit ces monceaux de pierre, il se prosterne devant le génie protecteur en criant deux fois : *E Lharou Lharou Sroung*, puis il marmotte avec rapidité la suite d'*Om ma-ni*. Il jette sur ces monceaux les pierres qui sont à sa disposition, et y suspend une flèche ou un piquet, à défaut de toute autre chose.

on linge, un ornement détaché de

IGHS, secte de fanatiques qui s'é-
llemagne, et particulièrement dans
de Brême, vers l'an 1230. Voici
fut l'origine :

de Pâques, une dame de qualité,
un officier, ayant fait son offrande
selon sa coutume, le curé fut cho-
modicité de son offrande, et réso-
n venger. Cette femme s'étant pré-
rés l'office pour recevoir la com-
le curé lui mit dans la bouche, au-
stie, la pièce de monnaie qu'il en-
e pour offrande. La dame ne s'en
d'abord, tant elle était absorbée
accueillement et dans la dévotion ;
qu'elle voulut avaler l'hostie, elle
gement surprise de sentir et de
ans sa bouche une pièce de mon-
s'imagina que Dieu avait permis
ment de l'hostie dans une pièce de
pour la punir de s'être approchée
ent de la sainte table. Pénétrée de
yante idée, elle s'en retourna chez
put assez bien assurer sa conte-
our que son mari ne s'aperçût pas
uble. Il lui en demanda la cause,
il l'eut apprise, il ne douta point
être qui avait communie sa femme
stitué à l'hostie une pièce de mon-
fit des plaintes, et demanda hau-
justice d'une action si téméraire.
ant qu'on ne lui donnait aucune
n, il se fit lui-même justice, et tua
Cet assassinat lui attira les foudres
e ; il se moqua de l'excommunica-
officier avait un grand nombre d'a-
partisans, qui soutenaient tous
t justement tué le prêtre, et que
tort qu'on l'avait excommunié. Un
lanichéens et d'Albigois, échappés
ades et à l'inquisition, qui subsis-
core dans l'Allemagne, saisirent
asion pour faire des prosélytes et
leurs erreurs. Ils persuadèrent ai-
l'officier et à ses amis, que les
de l'Eglise n'avaient pas le pouvoir
munier. Allant ensuite plus avant,
rent à leur faire croire qu'une reli-
avait de si mauvais ministres était
e mauvaise ; que cette religion avait
et un être ennemi des hommes, qui
dit ni leurs louanges ni leur amour ;
qu'ils devaient bien plutôt honorer
l'avait rendu l'homme sensible au
qui lui permettait d'en jouir. L'of-
ses partisans adoptèrent donc le
s deux principes des Manichéens,
ent une secte particulière, sous le
tadinghs, du nom d'un petit peu-
abitait sur les confins de la Frise
axe. Ils commencèrent à tenir des
es, dans lesquelles ils rendaient un
son principe, qu'ils appelaient *Lu-*
se livrait dans ces assemblées aux
nes débauches ; et c'est ce qui con-
ns doute beaucoup à grossir con-
nent le nombre des Stadinghs. Ces

fanatiques ne tardèrent pas à se porter aux
dernières extrémités. Après avoir égorgé les
missionnaires qu'on avait envoyés pour les
convertir, ils résolurent de faire le même
traitement à tous les ecclésiastiques, per-
suadés que ce serait une œuvre infiniment
agréable au bon principe. Dans cette idée,
ils se mirent à courir le pays, saccageant les
églises qui se trouvaient sur leur passage,
et massacrant impitoyablement tous les prê-
tres qu'ils pouvaient rencontrer. Grégoire IX,
alarmé des progrès de ces furieux, fit prê-
cher contre eux une croisade. Les Stadinghs,
qui avaient à leur tête un officier versé dans
l'art militaire, se battirent avec beaucoup
d'ordre et de courage ; ce qui n'empêcha
pas qu'ils ne fussent totalement défaits par
les croisés, qui taillèrent en pièces six mille
de ces fanatiques. Cette sanglante défaite
éteignit entièrement la secte des Stadinghs.

STALLO, monstre ou démon redouté des
anciens Lapons. Dans ses apparitions, qui
étaient assez rares, il se montrait sous un
habit brun et assez distingué, portant un
bâton ; et il défiait au combat la première
personne qu'il rencontrait.

STANCARISTES, branche de luthériens,
disciples de François Stancar, né à Mantoue,
et professeur dans l'académie de Royamort,
en Prusse, l'an 1551. Osiander avait soutenu
que l'homme était justifié par la justice es-
sentielle de Dieu ; Stancar, en combattant
Osiander, soutint, au contraire, que Jésus-
Christ n'était notre médiateur qu'en tant
qu'homme.

STANGYOUR, ouvrage sacré des boud-
dhistes du Tibet ; il vient immédiatement
après le kahgyour, qu'il surpasse encore en
étendue, puisqu'il se compose de 224 volu-
mes. L'index donné par Czoma de Körös
spécifie les divisions suivantes : La classe
Gyout comprend plus de 2600 traités sur la
philosophie naturelle, l'astronomie, les céré-
monies religieuses, les prières, les hymnes,
les charmes, etc., en 86 volumes. La classe
Do comprend les ouvrages moraux et théo-
logiques, en 94 volumes. La métaphysique
et la morale occupent 21 volumes ; la gram-
maire et la rhétorique, 2 ; l'alchimie et la
pharmacie, 1 ; les grammaires et les voca-
bulaires, 13 ; ce qui forme 217 volumes.

STAROVERTSES, dissidents de l'Eglise
de Russie, qui se séparèrent du reste de la
nation il y a deux cents ans, à l'occasion de
la correction des livres liturgiques. Ce
nom, qu'ils se sont donné, signifie *anciens*
croyants ; mais on les appelle communé-
ment *Raskolniks*, c'est-à-dire schismatiques
ou rebelles. Voy. RASKOLNIKs.

STARRYCK et STARRUCHA, c'est-à-dire
le vieux et la vieille. Les Ostiaks donnent
ces noms à leurs principaux dieux, dont ils
honorent les simulacres. Ces peuples ont un
grand nombre d'idoles ; les unes sont des
figures d'airain assez bien travaillées, re-
présentant des femmes les bras nus, des
oies, des serpents, etc. ; ou des plaques sur
lesquelles sont gravées des figures de cerfs
de chiens ou d'autres animaux. Les autres

sont des morceaux de bois à peu près informes, avec un renflement vers le haut, qui simule une tête ou plusieurs morceaux de bois joints ensemble et enveloppés de toutes sortes de guenilles. Chacun se fabrique à soi-même son simulacre, et l'abandonne quand il juge à propos. C'est ordinairement sur de hautes montagnes qu'on les place, ou bien on les met au milieu d'une forêt, dans une petite cabane de bois, avec une petite hutte à côté, pour y renfermer les os des animaux qui sont offerts. *Voy. Oxy (Vieillard de l')*.

STASIMON, air ou cantique chanté, chez les Grecs, après les sacrifices, par un chœur de personnes qui se tenaient debout auprès de l'autel.

STATA, déesse romaine, qu'on invoquait pour arrêter les incendies. Elle était honorée à Rome dans le marché public, où l'on allumait de grands feux en son honneur.

STATANUS, **STATILINUS** et **STATINA**, dieux et déesse que les Romains invoquaient quand leurs petits enfants commençaient à se tenir sur leurs pieds.

STATOR, surnom que les Romains donnèrent à Jupiter, parce qu'il avait arrêté l'armée romaine dans sa fuite. Romulus voyant ses soldats plier dans un combat contre les Samnites, pria Jupiter de rendre le courage aux Romains. Sa prière fut exaucée; et, en mémoire de cet événement, Romulus bâtit un temple à ce dieu au pied du mont Palatin, sous le titre de *Stator*, celui qui arrête les fuyards. La statue qui lui fut consacrée représentait Jupiter debout, tenant une pique de la main droite et la foudre de la gauche. Cicéron rapporte que le consul Flamin'us, marchant contre Annibal, tomba tout d'un coup, lui et son cheval, devant Jupiter Stator; ce que ses troupes prirent pour un mauvais augure, ou plutôt pour un avis que le dieu lui donnait de ne pas aller combattre; mais le consul méprisa l'avis ou l'augure, et fut battu à la journée de Trasymène. Sénèque prétend que ce nom a été donné à Jupiter, parce que ce dieu soutient toute la nature.

STATUE. « L'origine en remonte, dit Noël, aux temps les plus reculés, et Cédre'nos en attribue l'invention à Sarug, bisaïeul d'Abraham. D'abord on n'en fit que pour honorer les morts, mais bientôt ce témoignage de respect dégénéra en culte superstitieux, et l'on finit par adorer ce qu'on avait aimé. Après l'argile on employa la pierre pour faire des statues, mais ce ne furent que des masses informes. Les Grecs perfectionnèrent l'art, après l'avoir reçu des Egyptiens, et eurent autant de statues qu'ils avaient de dieux; ils les plaçaient au milieu des temples dédiés à ces divinités, sur un endroit élevé et fermé de tous côtés. La coiffure ordinaire de ces statues consistait à relever leurs cheveux sur le front, et à les y retenir avec un bandeau en pointe. On leur mettait aussi à la main une espèce de long bâton courbé par le haut, un des attributs de la divinité. Il était défendu aux statuaires d'y mettre leur nom. Les Romains

imitèrent les Grecs, quoique Numa eût toute figure du culte qu'il étendit à l'honneur de ces divinités. Après lui s'ensuivit la décadence, et l'on ne vit que des statues dans les temples. Les conquêtes de Rome dans la ville les dieux des peuples vaincus, et dans Rome il y avait 420 temples et figures de divinités.

« On distinguait plusieurs espèces de statues : 1^{re} celles qui sont plus petites que la nature; 2^{de} celles qui sont égales au naturel; 3^{de} celles qui sont plus grandes que la nature; 4^{de} celles qui vont au triple et au quadruple de la nature, qu'on appelle colosses. Les anciens sentaient des figures d'hommes, de dieux même, sous la première; la seconde était la récompense de services distingués par leurs talents et aux empereurs, et celles qui étaient doubles de la grandeur humaine étaient affectées aux héros; enfin, la quatrième à-dire la grandeur colossale, était affectée aux dieux. Chez les Grecs, les statues étaient toujours nues, les artistes s'efforçaient de faire briller toute l'excellence de leur art; chez les Romains, elles étaient toujours couvertes et habillées suivant le caractère de celui qu'elles représentaient. **SIMULACRE, IDOLATRIE.**

STAUROPROSCYNÈSE. On désigne par ce nom, dans l'Eglise grecque, la prostration de l'adoration de la croix. On dit la même chose dans les liturgies, au dimanche de carême.

STAUROSIME, fête du crucifiement, que les chrétiens grecs, qui nomment *staurosime* le vendredi saint. Le mot vient de *stauros*, croix. On observe M. Guénebaud, dans leur liturgie aussi bien le passage de la vie à la mort, que le passage de la mort à la vie; et ils s'appuient sur ce que Jésus-Christ, en disant à ses disciples qu'il fallait célébrer la pâque avant de les quitter, ne pouvait pas entendre parler de sa résurrection.

STÉPHANOPHORES, prêtres ou particuliers d'un ordre distingué, qui portaient une couronne de laurier, et qui étaient une fois par an, dans les cérémonies sacrées. Ce sacerdoce était établi dans les villes d'Asie, à Smyrne, à Sardes, à Ephèse, à Milet, à Tarse et ailleurs. Les prêtres de Méandre, à Tarse et ailleurs, furent ensuite attachés au culte de Diane.

STERCATHER, divinité danoise d'Hercule auquel on attribuait le don d'une infinité de héros.

STERCORANISTES, du latin *stercus*, nom fut donné à ceux qui croyaient que le corps eucharistique de Jésus-Christ se digère et se transforme en aliments ordinaires.

Vers le milieu du 11^e siècle, Paschbert composa un Traité du corps et du sang de Notre-Seigneur, pour l'instruction des fidèles encore mal affermis dans les principes de la religion chrétienne. Il disait dans

s recevons dans l'eucharistie la chair et le même corps qui étaient dans la Vierge : on l'a toujours cru dans l'Eglise; mais les expressions assez choquèrent un grand nombre de personnes, qui les attaquèrent vivement.

Il les défendit, et la dispute s'éleva sur ce qui fit éclore une infinité de questions sur l'eucharistie, auxquelles on n'a encore pensé. On demanda, entre autres, si quelque partie de l'eucharistie était sujette à être rejetée comme les autres. Le pour et le contre furent avancés avec chaleur : ceux qui croyaient à l'indécence de supposer que quelque chose de ce qui appartenait à l'eucharistie était par les différents états auxquels elle est soumise, donnèrent à leurs questions le nom odieux de *Stercorationes*.

Les Latins ont aussi traité les Grecs de *stercoristes*. Ce reproche était fondé sur ce que les Grecs prétendaient qu'il était contraire à consacrer les jours de jeûne : on leur disait qu'ils pensaient que l'eucharistie était le corps de Jésus-Christ. Cette opinion était mal fondée : les Grecs présumaient seulement que, dans des jours de tristesse, tels que les jours de jeûne, on ne devait point célébrer un mystère comme l'eucharistie.

Quant à la question que l'on forme sur des espèces eucharistiques lorsqu'elles sont dans l'estomac, les uns ont dit qu'elles étaient anéanties, les autres ont dit qu'elles se changeaient en la chair de la chair qui doit ressusciter. Ce sentiment fut assez commun au sixième et dans les suivants; depuis le douzième siècle les théologiens n'ont point douté que des espèces eucharistiques ne pussent être changées.

STERCULIUS, STERCUTIUS, STERCULINUS, dieux des Romains qui étaient à l'engrais des terres par le *stercus*. Quelques-uns croient que c'est autant de surnoms de Saturne, en l'honneur de l'agriculture; d'autres croient qu'ils étaient ainsi nommés parce qu'ils étaient ainsi nommés par Faunus avec les deux derniers.

Il y avait encore un dieu particulier à l'égard des latrines.

STONITES, schismatiques de la Belgique, à l'époque où cet Etat était réuni à la France, refusèrent d'adhérer au concordat et se séparèrent ouvertement avec les évêques. Ils firent des réunions clandestines pour l'exercice du culte. Ils étaient ainsi nommés par Corneille Stevens, ancien vicomte de Namur, qui eut d'assez peu de partisans non-seulement dans le pays de Namur, mais encore à Liège, dans le pays de Wallon, la Flandre et le diocèse de Liège. Stevens, qui avait commencé à prêcher en 1803, entra en 1821 dans l'Eglise; depuis ce moment sa secte a diminué, et maintenant

elle est complètement éteinte, comme toutes les autres sectes anticoncordatistes.

STHÉNIADÉ, déesse de la force, surnom de Minerve honorée à Trézène.

STHÉNIES, fête célébrée à Argos, en l'honneur de Jupiter *Sthénios*, ou le Robuste. Thésée lui avait consacré un autel sous ce surnom, en reconnaissance de ce que ce dieu lui avait donné des forces pour soulever la pierre sous laquelle étaient cachés les objets qui devaient faire reconnaître à Egée le fils qu'il avait eu d'Ethra. — Les Athéniennes célébraient, sous ce même nom, une fête, dans laquelle elles se provoquaient mutuellement par des railleries.

STICHARION, espèce de tunique ou de dalmatique en usage dans l'Eglise grecque; elle répond à l'aube des Latins. Cet ornement est commun au prêtre et au diacre.

STIGMATES. 1° Marques ou incisions que les païens se faisaient sur la chair en l'honneur de quelque divinité. Ces stigmates étaient imprimés ou par un fer chaud, ou par une aiguille avec laquelle on faisait plusieurs piqûres, que l'on remplissait ensuite d'une poudre noire, violette, ou d'une autre couleur, qui s'incorporait avec la chair, et demeurait imprimée toute la vie. Lucien, dans son livre de la Déesse de Syrie, dit que tous les Syriens portaient de ces caractères imprimés, les uns sur les mains, et les autres sur le cou. Cet usage est très-répandu chez plusieurs peuples de l'Amérique et dans presque toute l'Océanie, sous le nom de tatouage.

2° L'Eglise romaine célèbre, le 17 septembre, la fête des stigmates de saint François d'Assises, en mémoire de ce qu'un jour Jésus-Christ lui ayant apparu sous la forme d'un séraphin crucifié, il lui resta sur les membres la marque des cinq plaies du Sauveur. Ses pieds et ses mains portèrent même, dit-on, jusqu'à la mort, la figure des clous, dont les pointes étaient recourbées sur la chair.

STIMULA, déesse de la vivacité chez les Romains; elle aiguillonnait les hommes et les faisait agir avec vivacité.

STOLISTE, ministre de la religion chez les Egyptiens. Il portait dans les processions la coudée, emblème de la justice et le vase des purifications. Il devait, comme le sphragiste, connaître l'art de distinguer les victimes propres aux sacrifices, et il les marquait du sceau sacré; enfin, c'était lui qui, suivant que l'exprime son titre, devait revêtir et parer les simulacres des dieux.

STONITES, secte arienne des Etats-Unis, ainsi appelée de Stone, un de ses chefs. Ils sont plus connus sous le nom de New-Light, ou nouvelle lumière. Voy. CHRISTIENS.

STOOR-JUNKARE, dieu des Lapons, inférieur à Thor, leur divinité suprême, dont il est le lieutenant. Son nom de *Junkare* est emprunté des Norwégiens, qui le donnent aux gouverneurs des provinces. On l'appelle encore *Stourapasse* ou le saint; peut-être

est-il le même que *Seyta*, dont nous parlons plus haut.

C'est par le ministère de *Stoor-Junkare* que les biens viennent aux hommes, et il est, ajoute-t-on, le dieu qui préside aux animaux; c'est pourquoi on s'adresse à lui pour obtenir une chasse heureuse. On le regarde aussi comme une espèce de dieu domestique, et chaque famille a son simulacre. Les rochers, les marais et les cavernes sont les lieux qui lui sont particulièrement consacrés. Les Lapons ne croient pas qu'on puisse le servir plus efficacement que dans les endroits où il fait sa résidence ordinaire, et où, s'il faut les en croire, il leur apparaît souvent. Ils le représentent sous la forme d'une pierre qui n'a pour toute sculpture qu'une espèce de renflement en haut en guise de tête. La plupart du temps c'est une pierre naturelle trouvée entre les rochers et au bord des lacs; quand les Lapons en trouvent une propre à figurer leur dieu, ils s'imaginent que c'est un présent de *Stoor-Junkare* lui-même. Ils posent ce simulacre à terre sur une petite butte, et rangent tout autour d'autres pierres droites, à mesure qu'ils en rencontrent; ces dernières sont censées la femme et les enfants du dieu.

Dans les sacrifices que les Lapons offraient à *Stoor-Junkare*, on passait un fil rouge à travers l'oreille droite de la victime. L'animal, qui était ordinairement un renne, ayant été immolé auprès de l'habitation de la famille, celui qui sacrifiait prenait le bois, les os de la tête et du cou, avec les pieds de la victime, du sang et de la graisse. Il se rendait à la montagne consacrée à son dieu, s'approchait du simulacre, se découvrait avec respect et s'inclinait profondément devant lui. Puis il frottait la pierre avec le sang et la graisse de l'animal, en mettait le bois derrière l'idole, attachait les parties naturelles de la victime à la corne qui se trouvait du côté droit du simulacre, et à l'autre corne un fil rouge passé au travers d'un morceau d'étain, avec une petite pièce d'argent.

Ils faisaient quelquefois des festins en l'honneur du même *Stoor-Junkare*. Alors ils tuaient la victime auprès de l'idole, faisaient cuire sa chair et s'en régalaient avec leurs amis. Mais ils ne mangeaient que la chair de la tête et du cou, et laissaient sur la place la peau étendue, laquelle y demeurait souvent plusieurs années. Quelquefois aussi, lorsque la montagne où on aurait dû s'assembler pour cette cérémonie, était escarpée et difficile, les Lapons sacrifiaient au bas, prenaient ensuite une pierre trempée dans le sang du renne immolé, et la jetaient vers le sommet du mont, croyant s'acquitter par ce moyen de tous leurs devoirs envers le *Stoor-Junkare* du lieu. Deux fois l'année on procédait au renouvellement du dieu; cette cérémonie consistait à lui faire une litière nouvelle; en été, cette litière était de branches de bouleau et de branches de pin en hiver. Si, lorsqu'on renouvelait ces branches, ils trouvaient cette pierre légère et facile à lever, ils comptaient sur la faveur du

dieu; mais si au contraire cette manœuvre était difficile à soulever, ils craignaient que *Junkare* ne fût en colère et ne leur fît du mal. Alors ils songeaient au moyen de venir son courroux, et lui promettaient l'instant de nouvelles victimes.

STOPHIES, fêtes que l'on célébrait en l'honneur de Diane *Stophé* dans cette ville. *Hésychius*, qui de cette fête, ne nous dit rien sur sa nature.

STOUDENETZ, lac sacré qui se trouve dans une épaisse forêt de l'île de *Il* où qu'adoraient les habitants de la région. Quoiqu'il fût rempli de poissons, les religieux que l'on avait pour lui ne se permettaient pas d'en pêcher un seul. On y faisait des sacrifices sur le rivage; on se prosternait devant ses eaux, et on n'en pouvait prononcer des prières. Le dégel des lacs, temps où la fête des dieux aquatiques se célébrait avec le plus de solennité, rendait grâces alors de se manifester à leurs adorateurs, après s'être voilés à leurs yeux, pendant six mois sous une voile de glace. On plongeait des branches dans l'eau avec de grandes cérémonies; plus dévots s'y noyaient volontairement.

STOUPA, édifices religieux, élevés sur des éminences, dans lesquels on servait avec une extrême vénération l'image de Bouddha.

STRATORITES, nom que l'on a donné à une branche des Gnostiques.

STRENA ou **STRÉNIE**, déesse des fruits imprévus, chez les Romains. Elle était aussi aux présents que l'on faisait le premier jour de l'an, et que l'on appelait *strena*, d'où nous est venu le mot *stréner*. On célébrait sa fête le même jour, sacrifiait dans un petit temple, par la voie Sacrée.

STRENUA, déesse de la vigueur et de la jeunesse, chez les Romains, qui lui avait érigé un temple. Elle était opposée à la paresse; c'était elle qui faisait fermer les yeux.

STRIBA ou **STRIBORG**, dieu des Slaves, honoré à Kiew, où sa statue avait érigée par ordre de Wladimir. On prétendait à l'air.

STRIGOLNIKS, dissidents de l'Église russe; ils s'élevèrent en 1375, à Novgorod, et furent ainsi appelés de *Karpo-S* qui rejetait la confession auriculaire et tenait que les vrais chrétiens devaient être libres de simonie, puisque, dans leur doctrine, ils payaient l'évêque consacré au dogmatisme lui coûta la vie; car se souleva contre lui et le précipita dans le Volchow, avec le diacre *Nikita* et autres de leurs adhérents réputés chefs de la secte. Néanmoins cette secte continua de subsister jusque vers la fin du XVIII^e siècle; plusieurs même ont persévéré jusqu'à nos jours, et ils forment une bran-

s, connue sous le nom de *Nictow-*

HEE (de *σπείω*, tourner); surnom
re, qui désigne un personnage
usé dans les affaires, qui exécute
subtils. Cependant Hésychius veut
m lui ait été donné, parce qu'on
statue auprès des portes qu'on ou-
on ferme sans cesse, ou parce
re du bonheur dans le commerce.
PUS, couronne ou bonnet que
s romains mettaient sur leur tête
sacrifices et autres cérémonies reli-

ERCTAIRES, ministres du culte,
romains, qui apportaient pour les
divers sortes de gâteaux, appeles
ercta, d'où est venu leur nom.

ERTAIRES, hommes préposés,
romains, pour purifier les arbres
. Cette purification consistait à of-
frir, sous ces arbres, des gâteaux
rues.

ancien dieu des Allemands; il était
les habitants de la Haute-Saxe et
ringe, et rendait ses oracles sur la
de Stuvea; mais saint Boniface
atue, et éleva une église au même

marais et fleuve des enfers, très-
ns la mythologie grecque et lat-
près de ses bords qu'Isis ense-
membres de son époux Osiris, que
rait inhumainement dispersés, et
sse parvint à recueillir au prix de
es et longues fatigues. Elle choisit
ur cette sépulture, parce que l'ac-
ait difficile, et que ses eaux mur-
ec un bruit sourd, inspiraient une
stesse. Il paraît qu'à cette époque
était qu'une fontaine ou un ruis-
ent du Nil. Mais les poètes et les
si, qui voyaient du mystère dans
leur venait de l'Egypte, et des
trées éloignées, ne tardèrent pas
un fleuve infernal, dont les eaux
acées, vénéneuses et corrosives;
qu'elles contenaient était si subtil,
it tous les vases dans lesquels on
, excepté ceux qui étaient faits de
u pied d'un cheval. C'était dans
pestilentielle que les Grecs pla-
âmes des traîtres et des calomnia-
idée de plonger dans des marais
s âmes des méchants, semble ap-
tous les peuples idolâtres. Elle est
explicitement par les Bouddhistes;
vages de l'Afrique, de l'Amérique
anie croient encore que leurs en-
es pervers vont habiter, après leur
lacs éloignés et infects, où ils
rés à endurer mille genres de tour-

tes avaient personifié le Styx, et
t fait une nymphe, fille de l'Océan
ys; « de tous les enfants auxquels
divinités avaient donné le jour, dit
elle fut la plus respectable. » Le
as en devint amoureux et la rendit

mère de Zélus et de la nymphe Nicé, c'est-à-
dire de la Jalousie et de la Victoire. Lorsque
Jupiter, pour punir l'orgueil des Titans, ap-
pela tous les immortels à son secours, ce fut
Styx qui accourut la première avec cette fa-
mille redoutable. Le maître des dieux, charmé
de ce dévouement, la combla de bienfaits.
« Il prit, dit Hésiode, pour commensaux,
tous ses enfants, et par la distinction la plus
flatteuse, il voulut qu'elle fût le lien sacré
des promesses des dieux; et il établit les pei-
nes les plus graves contre ceux qui viole-
raient les serments faits en son nom. » En
effet, tous les dieux juraient par les eaux du
Styx, et c'était leur serment le plus redouta-
ble; en le prononçant il fallait, suivant Ho-
mère, qu'ils eussent une main étendue sur
la terre et l'autre sur la mer. Suivant d'au-
tres, c'était Isis qui allait puiser de l'eau du
fleuve et la présentait au dieu qui s'engageait
par serment. Pour rendre ce serment plus
inviolable Jupiter avait dû y mettre une
sanction; et en effet la peine du parjure
était très-grande. Hésiode nous apprend en
quoi elle consistait: « L'eau du Styx, dit-il,
forme sous terre un ruisseau toujours cou-
vert d'une sombre nuit. Elle coule dans le
Tartare; mais la dixième partie est réservée
pour la punition des dieux parjures. Quicon-
que d'entre eux a violé son serment, demeure
un an sans respiration, sans parole et sans
vie; il est étendu sur un lit dans un engour-
dissement total, et privé du nectar et de
l'ambrosie. A l'expiration de ce terme, sa
punition n'est pas finie; il est séparé pour
neuf ans encore de la compagnie des dieux:
il n'est admis ni à leurs assemblées ni à leurs
festins, et ce n'est qu'après ce temps qu'il peut
rentrer dans l'exercice de tous ses droits. »

Les peuples d'Italie, qui regardaient
comme des dieux tous les lacs et tous les
fleuves de leur climat, qui adoraient le lac
d'Albe, le lac Fucin, ceux d'Aricie et de Cu-
tilie, les fleuves Clitumne et Numique; qui
se prosternaient devant les étangs de Marica,
la fontaine Juturne, les eaux Féréntines et
de Féronie, prirent facilement des Grecs
leur respect pour le Styx et les autres fleu-
ves infernaux. Aussi voit-on souvent leur
nom et leurs attributs dans les œuvres de
leurs poètes les plus célèbres; et s'il y a peu
de monuments qui les représentent parmi
eux, c'est que, pendant longtemps et depuis le
règne de Numa jusqu'au consulat de Corné-
lius Céthégus, les Romains et les peuples
voisins, soupçonnant avec raison l'incorpo-
ralité des dieux, regardèrent comme une im-
piété l'usage des nations qui osaient les pein-
dre et les sculpter.

SUADA et **SUADELA**, déesses de la per-
suation et de l'éloquence, chez les Romains.
Elles présidaient au mariage. La seconde
nous est donnée comme fille de Vénus et sa
compagne chérie.

SUBDIALES. Les Romains appelaient
ainsi de *sub dio*, des temples découverts et
exposés à l'air, mais dont l'enceinte était
environnée de portiques.

SUBIGUS et **SUBJUGUS**, dieux romains qui présidaient aux mariages.

SUBLAPSAIRES ou *Infralapsaires*, branche d'Arminiens, qui soutiennent, contrairement aux *supralapsaires*, que la détermination que Dieu a prise relativement aux hommes a été la conséquence de la prévision qu'il avait de la chute du premier homme.

Voy. INFRALAPSAIRES.

SUBRUNCATOR et **SUBRUNCINATOR**, un des dieux des laboureurs, chez les Romains.

SUBSAXANE, surnom ou épithète de la bonne déesse, tiré d'un de ses temples, situé au pied d'un rocher dans la douzième région de Rome.

SUBUCULUM, gâteau fait de fleur de froment, d'huile et de miel, que les Romains employaient dans les oblations.

SUCCIDANÉES, victimes que l'on immolait en réitérant le sacrifice, quand le premier n'avait point été favorable.

SUCCUBES. Les Romains appelaient ainsi certains fantômes nocturnes qui, sous la forme d'une femme, trompaient les hommes pendant leur sommeil. Ils les rangeaient dans la classe des dieux rustiques. *Voy. INCUBES.*

SUCCURSALE, église dans laquelle on fait l'office paroissial, parce que la paroisse est trop éloignée, ou parce que les paroissiens sont trop nombreux pour une seule église, et pas assez nombreux cependant pour former une paroisse à part. L'église succursale est ordinairement régie par un vicaire amovible. La cure et les oblations appartiennent de droit au curé de l'église-mère. Tel est l'ancien droit. Il résulte de là que c'est bien à tort qu'en conséquence des articles organiques qui régissent maintenant l'Eglise de France, on a donné le nom de succursales à toutes les églises qui se trouvent dans un canton, à l'exception de celle du canton même, comme si le curé de cette dernière était de droit le curé de toutes les églises qui se trouvent dans la circonscription de son canton, et que les pasteurs de ces dernières ne fussent que ses vicaires. Cependant le curé du canton n'a aucun droit sur ces églises ni sur leurs pasteurs, à moins d'une délégation spéciale; en ce cas-là même, il n'a d'autre droit qu'une simple surveillance.

SUCCURSALISTE. On donne ce nom aux curés des paroisses dont le titre est amovible au gré de l'évêque. Ce nom est nouveau, et il est aussi impropre que celui de *succursale*, car le curé du canton n'en retire aucun secours (*succursus*), comme l'étymologie le pourrait faire supposer.

SUCHUS, le Saturne égyptien. *Voy. SOUX, SEV, SOKARIS.* On honorait sous ce nom, à Arsinoé, un crocodile apprivoisé, nourri du pain, de la viande et du vin que lui offraient les étrangers qui accouraient en foule pour le voir. Il se laissait manier; on attachait à ses ouïes des pendants d'or et de pierreries, et il avait une chaîne à ses pieds antérieurs. Son raconté que son hôte, personnage

de considération, l'y conduisit avec des compagnons de voyage, et qu'étant à l'étang où l'animal sacré était entretenu, le trouvèrent au bord; que l'un d'eux était préposé à sa garde lui mit le crocodile dans la gueule, un autre de la croupe qu'un troisième lui versa du vin; que ce repas, le crocodile passa à l'autre bout de l'étang qu'une nouvelle troupe de voyageurs arrivée, on alla l'y joindre, et que les nouveaux venus lui présentèrent leur croupe de la même manière.

SUDICES, les Parques des anciens c'étaient elles qui comptaient les jours mortels.

SUDRA, robe dont les prêtres de l'Inde sont revêtus; elle est d'une couleur rouge, a des manches très-larges et descend jusqu'à mi-jambe. Les prêtres s'en tachent avec la ceinture *kosti*, qui fait trois fois le tour de leur corps, et qu'ils passent derrière le dos. Cette ceinture est ordinairement de laine ou de poil de chameau.

SUDRI, un des Dvergars de la mythologie Scandinave. Il présidait à la régulation du ciel.

SUEN-MING, devins chinois. La Chine est pleine de gens qui calculent les naissances, jouant d'une espèce de théorbe, maison en maison, pour offrir à chaque individu lui tirer son horoscope. La plupart sont aveugles, et le prix de leurs services est d'environ deux liards. Il n'y a point de vagues qu'ils ne débitent sur les lettres dont l'an, le jour, le mois et de la naissance sont composés. Ils prédisent les disgrâces dont on est menacé; mettent des richesses et des honneurs dans les entreprises commerciales et dans l'étude des sciences; ils découragent la cause de vos maladies et de celle de vos enfants, les raisons qui vous ont fait votre père et votre mère, etc. Les individus viennent toujours de quelque esprit en le malheur d'offenser; ils conseillent de ne pas perdre de temps pour l'apaiser, mais d'appeler promptement un certain dieu. Si les prédictions se trouvent fausses, le peuple n'est pas désabusé sur leur compte, il se contente de dire que tel suen-ming ne savait pas son métier.

SUFFIBULUM, voile blanc dont les pontifes se couronnaient la tête, en ce que le nom vient de *fibula*, boucle, parce que ce voile était maintenu au moyen d'une fibule ou agrafe.

SUFFIMENTUM, gâteau de fèves et de millet, pétri avec du miel, qu'on offrait aux dieux à l'époque du sacrifice des vins.

SUFFITION, purification que les prêtres pratiquaient quand ils avaient assisté à des funérailles. Elle consistait à passer le pied sur du feu, ou à recevoir une aspersion d'eau lustrale.

SUFFRAGANT. C'est le nom qu'on donne à un évêque ou à son évêché qui est immédiatement à l'archevêque dans la province où il est placé. Ce nom vient, dit-on,

1 de ce que les évêques de la province l'archevêque ou confirmaient son élection, ou bien de ce qu'ils leur suffrage dans le concile provincial.

SUA, c'est-à-dire *homme qui distillateur des Muyscas d'Amérique*. moso, Bcaogmoa.

WERDIS, religieux musulmans, r Schéhab-ed-din Suherwerdi, mort l'an 602 de l'hégire (1203 de Jésus-

MÉLI, déesse de l'amour chez les T'est elle qui fléchissait les cœurs s filles dédaigneuses, et qui triomphait de la fierté des jeunes garçons. Mais, ouzon Leduc, il n'y avait, dans ses ns et dans son culte, rien de ce ne effréné qui rappelât la Vénus

ES, divinités champêtres, qu'on l nombre de trois sur un ancien lles sont assises, tenant des fruits s. On ne connaît point l'origine de

, divinités honorées par les Gau- ont on ne connaît ni le culte ni les On les croit pourtant assez mo- t peut-être sont-elles l'origine des

ENS, communauté de prêtres sé- idée à Paris, en 1641, par M. Olier, paroisse de Saint-Sulpice. Elle a t l'instruction et l'éducation des lésiasitiques dans les séminaires. dieu des Carthaginois, dont les étaient analogues à celles de Mer- nom en effet signifie *ministre* ou en langue punique.

NALES, gâteaux de farine, faits en roue, que les Romains offraient au anus. D'autres font venir ce nom mamelle de truie, dont ces gâ- ent la forme.

NUS, nom sous lequel les habi- atium invoquaient Pluton; on fait om de *Summus Manium*, le souve- mânes. Les Etrusques lui attri- s foudres nocturnes et celles qui ent en lignes droites, au lieu que s venaient de Jupiter. On lui éleva magnifique sur un mont près du , encore appelé de nos jours *Monte itus Latius* porta son culte à Rome. tes nocturnes, dont on le croyait lus redoutables que celles du jour, rendre des hommages plus respec- à Jupiter lui-même. Cicéron rap-

Summanus avait une statue de se sur le faite du temple de Jupi- statue ayant été frappée de la fou- tôte ne s'en étant trouvée nulle aruspices consultés répondirent nnerre l'avait jetée dans le Tibre; effectivement trouvée entière à pu'ils avaient désigné. Summanus s un temple près de celui de la et un autel au Capitole. Sa fête rée le 24 de juin. On lui immolait

deux moutons noirs, ornés de bandes de la même couleur.

SUNAQUITES, secte mahométane qu'on trouve dans l'Algérie. Ce sont de véritables misanthropes, qui, évitant la vue des hommes, s'ensevelissent dans les déserts, où ils se nourrissent de racines. Ils sacrifient des animaux à la divinité, et se sont fait une religion, mélange de judaïsme, de christianisme, de mahométisme et de paganisme, confondus ensemble. Ils se croient essentiellement les plus parfaits des hommes.

SUNBULIS, religieux musulmans, fondés par Sunbul Yousouf Bolewi, mort à Constantinople, l'an 936 de l'hégire (1529 de J.-C.)

SUNNA, nom du soleil dans l'Edda, qui en fait une déesse, parce que ce mot est féminin. Elle est sans cesse poursuivie par un loup prêt à la dévorer, ce qui arrive quelquefois; alors il y a éclipse. A la fin des temps, elle sera engloutie pour toujours par le loup Fenris, différent de celui que nous venons de mentionner; mais auparavant, cette déesse aura donné le jour à une fille aussi belle, aussi brillante qu'elle-même, qui marchera sur les traces de sa mère, et éclairera un monde nouveau, né des cendres du premier.

SUNNA ou **SUNNET**. Ce mot exprime la tradition musulmane, et correspond au terme d'orthodoxie. Voy. SONNA.

SUNNIS ou **SUNNITES**, les musulmans traditionnalistes ou orthodoxes, par opposition aux *Schittes* ou dissidents. Voy. SONNIS, SCHITTES.

SUONETAR, déesse des veines, dans la mythologie finnoise; elle était invoquée par les guerriers qui avaient reçu des blessures dans les combats. On lit dans l'épopée de Kalewala, traduite par M. Léouzon le Duc: « Elle est belle la déesse des veines, Suonetar, la déesse bienfaisante! Elle file merveilleusement les veines avec son beau fuseau, sa quenouille d'airain, son rouet de fer. Viens à moi, j'invoque ton secours; viens à moi, je t'appelle. Apporte dans ton sein un faisceau de chair, un peloton de veines, afin de lier l'extrémité des veines. »

SUOVETAURILIA, sacrifices dans lesquels les Romains immolaient, comme l'indique ce nom, un verrat, une brebis et un taureau. C'était le plus grand et le plus solennel de ceux que l'on offrait au dieu Mars; il avait lieu pour l'expiation ou la lustration des champs, des fonds de terre, des armées, des villes et de plusieurs autres choses, et pour attirer la protection des dieux par cet acte de religion. Les Suovetaurilia étaient distingués en grands et petits: les petits étaient ceux où l'on immolait de jeunes animaux, un jeune porc, un agneau, un veau; les grands étaient ceux qui se faisaient avec des animaux parfaits et parvenus à toute leur croissance, comme le verrat, le bœuf, le taureau. Avant de les sacrifier on faisait faire à ces animaux trois fois le tour de la chose qu'on voulait expier ou purifier. Virgile dit dans ce sens: « Que la victime qui doit être offerte soit proménée trois fois autour des moissons. » Le verrat était toujours immolé le

premier, comme l'animal le plus nuisible aux semences et aux moissons, et successivement le bélier et le taureau. Un bas-relief placé dans la salle de Diane, au musée du Louvre, représente une cérémonie de ce genre.

Les *Suovetaurilia* étaient chez les Romains des sacrifices à Mars; les Grecs en avaient d'analogues, mais on les offrait à d'autres divinités; Homère nous les décrit comme faits à Neptune; Pausanias, comme faits en l'honneur d'Esculape: on les offrait aussi à Hercule, et sans doute à d'autres encore.

SUPERI, dieux du ciel, chez les Romains. • Ils différaient, dit Noël, des dieux des enfers, 1° par le nombre des autels: on en élevait toujours trois aux premiers, et seulement deux aux seconds; telle était la discipline du rite pontifical; 2° par la manière de sacrifier qui n'était pas la même: ceux qui sacrifiaient aux dieux infernaux recevaient seulement l'aspersion; et ceux qui sacrifiaient aux dieux du ciel se lavaient tout à fait, comme nous l'apprend Macrobe. On offrait de l'encens et du vin aux premiers en leur adressant trois fois la parole; et on ne présentait que du lait aux autres, en les invoquant seulement deux fois. Les victimes qu'on immolait à ceux-ci étaient noires et en nombre pair; celles des dieux du ciel étaient blanches et en nombre impair. Il y avait encore la différence de la situation de la victime dans la manière de l'égorger, et dans celle de faire les libations et les prières: la victime des dieux célestes avait la tête levée quand on la frappait; on l'égorgeait par-dessus le cou, et cela s'exprimait par *ferrum imponere*; on versait le sang sur l'autel; les libations se faisaient en tenant le dedans de la main en haut, ce qui s'appelait *fundere manu supina*; on parlait à haute voix en regardant le ciel. Tout le contraire arrivait quand il s'agissait d'un sacrifice aux dieux infernaux: la victime avait la tête baissée vers la terre, on l'égorgeait par-dessous, c'était *ferrum supponere*; le sang était versé dans un trou qu'on faisait en terre; on renversait la main droite du côté de la gauche, ce qui s'appelait *invergere*; enfin, les prières que l'on adressait à ces dieux se faisaient les mains baissées et en frappant la terre avec les pieds, parce qu'on croyait qu'ils faisaient leur demeure sous la terre.

SUPERSTITION. On comprend sous ce nom toute fausse dévotion, tout culte vain, mal dirigé, mal entendu; toute opinion de Dieu peu convenable à sa sainteté, à sa justice, à sa majesté; toute confiance en des choses et en des pratiques vaines, absurdes, indécentes, ridicules; en un mot toutes les faiblesses et tous les travers de l'esprit humain dont la religion est l'objet ou le prétexte. Dans ce sens on pourrait ranger sous le titre de *superstition* plus de la moitié de cet ouvrage, qui est un répertoire des plus amples de toutes les folies humaines en matière de religion. Qu'est-ce en effet que la religion des anciens païens et des idolâtres modernes? Qu'est-ce que l'idolâtrie, les oracles, les présages, les augures, les différen-

tes formes de divinations? Qu'est-ce que les glosses et les décisions rabbiniques, un amas monstrueux de superstitions vagantes? Les chrétiens eux-mêmes ne sont-ils pas exempts? Nous voudrions répondre oui; mais tous les siècles et tous les peuples seraient là pour nous jeter le démenti. L'Eglise, il est vrai, a tenté ses efforts pour détruire les superstitions; mais les conciles de tous les siècles et tous les pays retentissent d'anathèmes contre ceux qui abusent ainsi de la religion et qui s'abandonnent à un excès d'ignorance, à des croyances vaines, à des pratiques absurdes et mensongères. Pendant la superstition a toujours existé à côté de la foi; elle s'est montrée quelquefois à l'ombre des autels, par les pasteurs, par ceux-là même qui avaient la poursuite sans relâche de la vérité, témoin la fête des Calendes des Fous, celle de l'Âne, le Feu du saint-sépulcre. Maintenant, il est vain de vouloir bannir la superstition pour jamais; les hommes convaincus du moins, des prêtres, du sacerdoce et du culte public, l'action ferme et incessante de l'Eglise elle subsiste encore dans le peuple, remarquable en ce sont précisément les nations qui ont le moins de religion, les plus esclaves de la superstition, les vaines croyances diminuent à mesure que la foi est éclairée; ce qui prouve, passant, que ce n'est ni l'Eglise, ni la religion qui a répandu la superstition dans les nations. Il est, au contraire, bien démontré que le christianisme, recueilli dans son sein toutes les nations vaines pendant une longue suite de siècles sous le joug du paganisme et d'innombrables pratiques superstitieuses, elles n'ont pu se défaire tout à coup de ces préjugés absurdes, qu'elles les ont conservés dans la foi nouvelle et adaptés au nouveau culte. Il a fallu des siècles pour éclairer et les corriger, et l'œuvre n'est encore finie. En effet, des milliers de chrétiens, dans tous les états de l'Europe, toutes les communions chrétiennes, se livrent encore aux songes et aux présages, ne font pas la distinction des jours heureux et malheureux; se livrent à de vaines pratiques pour connaître l'avenir et les chances; consultent les charlatans, les sorciers de bonne aventure, les magiciens, les somnambules, les tireuses de cartes, doutent les comètes, les sorts, les présages, prêtent l'oreille aux prétendues voix qui circulent, aux prédictions des esprits, attribuent ce qui leur arrive à la volonté de la bonne ou à la mauvaise fortune.

Comme il n'est pas indifférent de distinguer les erreurs et les faiblesses de l'humanité, nous consignerons ici quelques-unes des pratiques superstitieuses que nous n'avons pu ranger sous un titre plus précis.

1° Les principales pratiques superstitieuses, qui, dans nos contrées, ont rapport à la religion, consistent à réciter pendant

es oraisons de sainte Brigitte pour l'heure de sa mort ; à faire des pè-à certaines églises ou chapelles, brer des reliques et des images, afin quelque grâce temporelle, sans se peine de se réconcilier préalablement Dieu, et tout en vivant dans l'hapéché ; de réciter tel nombre de des moments et dans une posture is, ou avec accompagnement de particulières, sans quoi on n'obpas l'objet de ses désirs.

evotion assez commune dans les s consiste à se faire dire un évan n prêtre, qui met en même temps e l'étole sur la tête de la personne, préservé ou guéri de quelque marelle, par l'intercession des saints intes que l'on réclame, certains 'année, dans des lieux particuliers on. Cette pratique en elle-même ne re taxée de superstition, puisqu'elle ivée par l'Eglise ; mais Thiers reue ceux qui font dire ces évan sont pas toujours exempts. Tels xemple, 1^{er} ceux qui se tiennent en aps le menton de la main droite, nent le pied droit élevé ; 2^e ceux guérir de la gale, se font dire un e saint Fiacre, en tenant à la main elle éteinte, dans la pensée que, it allumée, la gale s'échaufferait . Le même auteur rapporte qu'un on voisinage, s'étant aperçu de rstitution, voulut un jour obliger e qui la pratiquait d'allumer son ite de quoi, il lui déclara qu'il ne point d'évangile. Cette femme ré-elle n'en ferait rien, et elle aimait retirer sans se faire dire d'évan- eux qui se font dire un certain évangiles pour être guéris de cer- s, s'imaginant que si on leur en s ou moins, ils ne guériraient ja- eux qui, pour guérir de la dissen- nent un écheveau de fil, et font personne malade au milieu, en nt par les pieds, puis lui font dire le de saint Fiacre, et donnent l'é- e fil au saint ; 5^e les nourrices qui, beaucoup de lait, portent au mar- mage mou et tout dégouttant, le t donnent l'argent qu'elles en ont fabrique de l'église de Saint-Pan- rès s'être fait dire un évangile de artyr : cette superstition était pra- uée près de Chartres ; 6^e ceux qui, ir un enfant du mal qu'ils appellent illes, lient un liard ou un sou avec a longueur de l'enfant, le recom- saint Gilles, et font lire l'évan- fète de ce saint ; 7^e ceux qui mèn- chiens malades de la rage aux chapelles de Saint-Pierre, de Saint- de Saint-Denis ; les plongent dans ou fontaines voisines, ou leur en l'eau sur le corps ; après quoi ils ppliquer sur la tête les clefs de ces chapelles, ou un fer chaud, et leur

font dire des évangiles, en leur faisant met- tre le bout de l'étole sur la tête ; 8^e ceux qui font dire des évangiles de saint Liénard pour les personnes affligées de maladies de lan- gueur, afin que ces personnes guérissent ou meurent bientôt, parce que, dit-on par une fade et ridicule allusion, *saint Liénard lie et délie*. Dans l'église paroissiale de Melleray, près Montmirail, dans la Sarthe, il y avait au- trefois une chaîne de fer attachée à la mu- raille, près d'un autel de Saint-Liénard, avec laquelle on liait par le milieu du corps, les femmes et les filles, tandis qu'on leur lisait l'évangile de saint Liénard. La même chose avait lieu il y a quelques années dans l'église de Conflans-Sainte-Honorine, au diocèse de Versailles. A Versailles même, nous avons vu des personnes qui avaient des enfants affectés d'une maladie de langueur, deman- der qu'on leur dît une messe de saint Vigor, *pour la vie ou pour la mort*, c'est-à-dire pour que l'enfant guérît ou mourût promptement ; il fallait, pour que la messe réussît, que l'hon- oraire qu'on donnait au prêtre eût été re- cueilli sou à sou parmi les parents et les voisins. C'est encore un usage assez commun de faire dire une messe du Saint-Esprit, quand on a été volé, afin d'empêcher le vo- leur de s'éloigner, ou pour le faire décou- vrir. Il arrive aussi de temps en temps aux prêtres et aux sacristains de trouver, sous la nappe qui recouvre la pierre de l'autel, soit des papiers écrits, soit d'autres objets qui y ont été glissés par des personnes supersti- tieuses qui ont demandé qu'on leur dît une messe, croyant obtenir par là l'objet de leurs désirs.

Certaines personnes gardent religieuse- ment, d'une année à l'autre, les tisons qui ont brûlé dans leur cheminée pendant la nuit de Noël, ou les charbons retirés du feu de Saint-Jean, dans la persuasion qu'ils leur porteront bonheur, qu'ils seront préservés du tonnerre, etc. D'autres conservent à part du gâteau des rois qu'ils ont tirée pour leur fils ou leur parent absent, le visitent de temps en temps, et s'ils le trouvent gâté ou cor- rompu, ils jugent que l'absent est malade ou mort. D'autres mettent une clef dans un li- vre à l'endroit où se trouve l'évangile de saint Jean, la font tenir par deux personnes qui en supportent simplement l'anneau avec l'index, pendant qu'une troisième récite le même évangile, et suivant que la clef de- meure immobile, ou tourne et tombe, ils ju- gent que telle personne dont ils n'ont point de nouvelles est vivante ou morte. D'autres emploient, dans des pratiques supersti- tieuses, l'eau bénite, le pain, le buis, les cierges bénits, la cire du cierge pascal.

Nous passerons sous silence les supersti- tions qui regardent le baptême, la commu- nion, l'extrême-onction, le mariage, les re- levailles, les oraisons, les processions, les neuvaines, les vœux, en un mot toutes les pratiques et cérémonies de l'Eglise, qui ont été l'occasion ou le prétexte de pratiques absurdes ; ce détail nous mènerait beaucoup trop loin. Nous parlerons encore moins des

impiétés et des profanations réelles, qu'il est impossible d'excuser même dans les plus ignorants. Cependant nous terminerons par le récit d'une cérémonie qui a ce double caractère, et que Martin d'Arles, archidiacre de Pampelune dans le xvi^e siècle, cite comme particulière à quelques paroisses de la Navarre, mais que nous savons s'être perpétuée dans différentes provinces de la France, jusqu'à une époque assez rapprochée de nous. Les Navarrais, dit cet écrivain, dans les temps de sécheresse, loin de s'humilier devant le Seigneur et de fléchir son courroux par la pénitence, avaient recours à une momerie pleine d'impiété, que toute leur grossièreté peut à peine excuser. Ils portaient en procession, sur le bord d'une rivière, l'image de saint Pierre, leur patron; puis ils se mettaient à crier d'un ton plus menaçant que soumis : « Saint Pierre, secourez-nous; saint Pierre, une fois, deux fois, trois fois, secourez-nous. » Voyant que l'image de saint Pierre témoignait par son silence qu'elle n'avait aucun égard à leurs cris, ils entraient en colère, et criaient plus fort qu'auparavant : « Qu'on plonge saint Pierre dans la rivière ! » Alors les principaux du clergé représentaient au peuple qu'il ne fallait point en venir à cette extrémité; que saint Pierre était un bon patron, et qu'il ne tarderait pas à les secourir. Le peuple, ne se fiant pas à la parole des prêtres, exigeait qu'on lui donnât des cautions. On lui en accordait; et rarement, dit-on, il manquait de pleuvoir dans les vingt-quatre heures. S'il pleuvait, ce n'était pas sûrement en vertu d'une pareille cérémonie, aussi injurieuse à la religion que contraire au bon sens. On en agissait de la sorte dans d'autres paroisses, à l'égard d'autres saints invoqués pour la pluie. Dans les dernières années cependant on se contentait de plonger dans une fontaine le bâton de la bannière ou celui qui supportait l'image du patron.

2^e En Suisse, il était autrefois défendu, sous peine de mort, de faire l'ascension du mont Pilate; les bergers juraient de n'y conduire jamais aucun étranger; ils s'engageaient en même temps à ne point profaner le lac en y jetant des pierres, de peur de provoquer le génie qui habitait la montagne. Ce serment se renouvelait tous les ans. La légende portait que Ponce-Pilate, poursuivi par ses remords, était venu se précipiter, la tête la première, dans le petit lac qui se trouve au sommet de la montagne. Devenu mauvais génie, il déchaînait sur le pays d'horribles tempêtes dès que l'on jetait une pierre dans ce lac; il prodiguait la grêle, le vent, les bourrasques contre ceux qui s'en approchaient; il tirait par les pieds ceux qui s'y baignaient. Le naturaliste Conrad Gesner rompit le charme au xvi^e siècle. On rapporte aussi que Jean Muller, curé de Lucerne, s'étant concerté avec les magistrats pour aviser aux moyens de détruire cette superstition, arriva au Pilate en 1584, s'étant fait accompagner d'un valet de ville. En présence d'une foule innombrable de curieux, il jeta des pierres

dans le lac, criant à Pilate qu'il le ordonna de plus à un paysan d'être dans, et de le traverser en tous bergers demeurèrent stupéfaits virent que cela ne causait ni orag mersion.

« Il règne chez les montagnards land, dit M. de Golbery, de naïves qui composent presque toute une gie, et se conservent dans les trad pulaires. On s'occupe beaucoup (nains de la forêt ou de la montag mannlein) : ce sont de petits génie caprices sont parfois très-bienfa veillent sur l'habitation isolée, ils le jardin; mais quelquefois aus prend des fantaisies malfaisantes jettent tout pêle-mêle dans la ma choir les personnes qui l'habiter jouent mille espiègleries; ils se fa tout lorsqu'on n'a pas l'attention de la table une cuillerée de lait qu'il offrir de la main gauche. Du reste sont pas réduits à ce qu'on leur de ils sont propriétaires de grands t de chamois qui leur fournissent d hiver, ils ne se montrent pas, et il nent alors dans les entrailles de Quand ils aiment un pâtre, ils lui parfois une vache et la lui ramènent plus grasse; ils rassemblent des fa mettent sur le chemin des pauvre qui vont au bois, ou bien ils fau prés, afin qu'on n'ait plus qu'à fane ils assistent à tous les travaux r soit du fond des broussailles, soit d'une pointe de rocher. Au print dansent en rond au clair de lune, infailible d'une année abondante : se glissent à travers les buissons, c qu'il y aura des orages, des inonda avalanches, etc. On a beaucoup d obtenir des paysans le récit de ce les Bergmannlein, car ils craigne irriter par ces indiscretions, et sou ils se méfient des intentions des neurs trop pressants. »

Dans le canton de Lucerne, les se font avec des cérémonies bizarres de la noce, une vieille femme, h jaune, s'empare de la ceinture de et du bouquet du marié, et jette l' tre au feu. A la manière dont ils elle tire l'horoscope du couple.

3^e La superstition est grande p chasseurs du Tyrol; la croyance a et aux fantômes est fort accrédité vent agite le feuillage; que pendu la lune projette sur le chemin l'on arbrisseau; qu'un oiseau nocturne tendre au loin son cri lugubre; ce tant d'esprits qui révèlent leur pré qu'il faut conjurer. Que des feux fo courent les marais, ce sont les t filles qui n'ont point trouvé de ma que maison se pourvoit, pour se j de ces mauvaises rencontres, d'une i vérée, sauvegarde du domicile.

4^e Les montagnards de la Bohém

ore, il y a un demi-siècle, quels des superstitions païennes. L'est-ontagnes, ou le *Rubezahl*, est en-ird'hui redouté des enfants et des et esprit a, dit-on, parmi d'autres celui de retenir par le pied tout i passe par les montagnes avec des urnis de clous de fer. *Voy.* RUBEN-

nciens Prussiens consultaient les our découvrir les objets dérobés. rendre ses oracles, la sibylle répandière et fondait de la cire, ou bien d'une façon bizarre, un morceau ette même peuplade était imbue itions non moins singulières. Par il fallait bien faire attention à sa entrant dans un village; car le avancé le premier présageait du tandis que le pied gauche mena-ntaire, de quelque fâcheux acci- lièvre traversait la route, chacun quelque catastrophe; si c'était un e réjouissait. Le marié qui se ré- premier la nuit des noces devait à mourir pareillement le premier. adie était considérée comme un a colère céleste, et la mort regar- e un juste châtiment; aussi il ar- ent que le *Wurzkaytis*, sacrifica- nt les souffrances du patient, l'é- ec un oreiller, après avoir ded- on aux dieux, les yeux baignés de mettre fin à leur vengeance ante. Ces croyances eurent cours encore, dans toute leur étendue, oduction du christianisme. ratiques superstitieuses sont fort en Pologne: ainsi, le jour de la ainte Vierge, on allume plusieurs r chacun desquels est tracé le nom esmembres de la famille qui con- elui dont la chandelle s'éteint la mourra le premier. La veille de hias, de semblables épreuves ont oyen de feuilles d'arbres. On les uis on les porte au cimetière, où rne le lendemain pour savoir ce ont devenues. La feuille trouée mort de la personne dont le nom t tracé; la feuille fanée pronost- ient une maladie, et la feuille en- est l'indice d'une continuation de é. A la fin des jours gras, on sert ient à souper du lait. L'un des n jette une cuillerée derrière lui, près les dessins formés par le li- tombant, différentes prédictions r des personnes de la maison. es filles qui veulent savoir queloux ne prennent rien de chaud : la fête de saint André; puis, le couchant, elles écrivent sur des om de tous les jeunes gens de leur ce, et les placent avec une pierre oreiller. Le matin suivant, à son eune fille retire les cartes de des- ller, et celle qui vient la première m de son futur. D'autres fois, on

met sous trois vases un bonnet, une couronne et un rosaire; la jeune fille en choisit un, et, selon ce qui se trouve dessous, elle sera mariée, restera demoiselle ou deviendra religieuse.

Dans le palatinat de Podlachie et dans les colonies russes, les jeunes filles disent, la veille de saint André, avant de se coucher, afin de voir en songe l'époux qui leur est destiné, neuf *Pater* debout, neuf à genoux, et neuf assises. Cette prière achevée, elles sèment dans un pot des graines de lin, et se mettent à chanter :

Swiaty Andréiu,
Ja na tebe lon sieiu,
Daj mene znaty
Zkim budy zberaty.

« Saint André, le jour de ta fête, je sème ce lin. Fais-moi savoir avec qui je le cueillerai. » Les jeunes filles récitent la même prière en Samogitie; après quoi, en se couchant, elles déposent leur ceinture sous leur oreiller. Il y a encore vingt autres moyens que nous passons sous silence.

7° En Lithuanie, le temps, à partir de Noël jusqu'au jour des Rois, est l'époque favorable pour les épreuves matrimoniales. Les jeunes villageoises font avec du chanvre deux petites poupées, représentant l'une un garçon et l'autre une fille, ensuite elles y mettent le feu; si les deux flammes inclinent l'une vers l'autre, la jeune fille sera unie à celui dont la poupée offre l'image; sinon elle ne l'obtiendra jamais. D'autres remarquent de quel côté souffle le vent, car c'est de là qu'on viendra les demander en mariage.

8° Dans toute la Russie rouge, les paysannes ont pour coutume de se baigner le jour de saint André. Le bain pris, elles s'approchent du toit d'une chaumière et en retirent chacune un brin de paille; celle qui, par hasard, attrape un épi encore garni de ses grains, est sûre d'obtenir dans le courant de l'année un riche époux; l'épi vide annonce un pauvre mari, et la paille sans épi est une menace de célibat pour tout le cours de la même année.

9° La veille de saint Thomas est le jour propice dans les Karpathes. Ce jour-là les jeunes filles ont soin de jeûner, en portant une pomme sous leur bras. Le soir, au moment où le son des cloches appelle les fidèles à la prière, elles coupent en deux la pomme posée sur leur genou, et la mangent. Les pépins sont mis ensuite précieusement sous l'oreiller, et elles sont bien sûres que leur futur les visitera en songe. La saint Thomas venue, elles se lèvent de très-bonne heure et courent dans la rue, où elles demandent à la première personne rencontrée son nom, puis rentrent à la maison avec la conviction que leur mari s'appellera ainsi.

Le petit peuple de la Suède, surtout à la campagne, est superstitieux et attaché à mille coutumes bizarres, restes du paganisme. On y redoute les sorciers; on guérit les fièvres et autres maladies par des conjurations ou par des paroles magiques. Quelques paysans

s'imaginent, lorsqu'une contagion afflige leurs bestiaux, qu'en enterrant un membre de l'une des bêtes mortes dans le champ de son voisin, on y transporte le fléau, et l'on assure par ce moyen la guérison du troupeau malade. D'autres sont persuadés que la réussite ou la non réussite de leurs moissons dépend de telle ou telle cérémonie accomplie ou omise. Les mariages sont accompagnés de mille pratiques mystérieuses; il en est de même des couches, des baptêmes et des enterrements. Dans les montagnes, ils croient à un génie souterrain, capable de faire du bien ou du mal suivant les circonstances, et qu'ils craignent d'irriter par l'oubli de certaines pratiques.

11° Les Norvégiens ont conservé dans leurs mœurs et dans leurs habitudes un caractère traditionnel. Ils sont crédules et superstitieux comme l'étaient leurs pères. Ils croient aux mauvais génies qui habitent dans l'air, aux nains qui peuplent les grottes des montagnes, et aux apparitions de l'esprit infernal qui se montre quelquefois à eux sous la forme d'un cheval noir.

12° Les idées superstitieuses sont très-répandues en Russie. Le peuple s'abstient de manger du pigeon, parce que le Saint-Esprit s'est manifesté sous cette forme. On a eu beaucoup de peine à lui faire adopter l'usage des pommes de terre. Au reste les différentes sectes qui se sont élevées dans l'Eglise russe n'ont pas peu contribué à entretenir l'esprit de superstition. On sait quel attachement superstitieux les Papes et les Boyards avaient pour leurs barbes, et combien Pierre le Grand trouva d'opposition lorsqu'il voulut les faire couper. Les plus dévots conservèrent leurs barbes coupées, et les gardèrent pour les faire enterrer avec eux. Voy. les superstitions des différents peuples soumis à la Russie, au mot SORTILÈGE, n° 5 et suiv.

13° Les Bassiani du Caucase croient que le prophète Elie se montre souvent sur le sommet de leurs plus hautes montagnes. Ils lui offrent des agneaux, du lait, du beurre, du fromage et de la bière, au milieu des chants et des danses. Ils ont des sources sacrées, et ne touchent jamais à aucun arbre du voisinage. Pour connaître l'avenir, ils jettent dans le feu, à l'instar des autres peuplades tartares, l'omoplate d'une brebis, et tirent leurs pronostics des fêlures et des crevasses qui s'y produisent.

14° Si un Ingouche a contracté avec une personne d'une peuplade voisine une dette qu'il refuse d'acquitter, le créancier se rend chez son *Kounak*, c'est-à-dire l'Ingouche qui lui a donné l'hospitalité; il lui expose son grief, et le somme de lui procurer son paiement, en lui adressant cette menace : « J'ai amené avec moi mon chien, je vais le tuer sur le tombeau de ta famille. » Il n'y a pas un Ingouche qui ne tressaille d'épouvante à cette terrible menace. Si le débiteur nie la dette, il est obligé de prêter un serment; on apporte devant le rocher sacré de Yerda des os de chiens, on y mêle de leurs excréments, et celui qui jure dit à haute voix : « Si je ne

dis pas la vérité, que les morts de n portent sur leurs épaules les morts mille de mon adversaire sur ce che qu'il a plu et que les rayons du s ardents. » La même cérémonie a les vols; car les Ingouches volent vent qu'ils n'empruntent. Si un perd son fils, un autre, qui a pert vient le trouver et lui dit : « Toi avoir besoin de se marier dans l'aut je lui accorde ma fille; paye-moi. Jamais cette proposition n'est refus même la dot s'élèverait jusqu'à 40

15° Les Ossètes croient à l'inf bons et de mauvais esprits, au donnent des noms particuliers. Il nient vaincre les caprices de ces é jeûne, l'aumône et les offrandes, les adoucir par des exorcismes et légers. Ils ont dans les montagnes vernes, rochers et tas de pierres, au prophète Elie, à saint Georges, chel, où ils s'arrêtent pour faire l et se faire dire la bonne aventure vieillards appelés *Kouris-meh-tsohl* mot.) Ils sacrifient à Elie des chèvre mangent la chair, et tendent la pe grand arbre. Le jour de sa fête, ces p honorées d'une vénération particu que le prophète éloigne la grêle e une riche moisson. Les Ossètes s souvent à ces endroits-là, et s'y avec la fumée du *rhododendron* ca ils s'endorment bientôt, et regard rêves comme un présage d'après règlent leurs actions. Outre les Ko tsohk, ils ont des augures qui ha rochers sacrés, et leur découvren moyennant une rémunération. Il grande vénération pour les étoile tes, et lorsque la nouvelle lune p la première fois sur l'horizon, tou la voient font en l'air, avec leurs et leurs poignards, des croix vers les étoiles, et tracent de la mêm un cercle de croix autour d'eux, p regardent l'apparition de la nou comme un phénomène très-saint serments, ils observent à peu près cérémonies et les mêmes impréc les Ingouches.

16° Lorsqu'un homme tombe m les Baschkirs, ses parents font ve lah, qui récite quelques mots du fait de fréquentes aspersions de les yeux et le visage du patient; sons et de l'eau claire sont les seu employés dans ces circonstances p le malade. L'emploi des philtres très-fréquent chez eux. Le gènev grande vénération parmi ce peup cueille soigneusement ses baies, serve dans les maisons comme pres à éloigner les épidémies et immondes.

17° Les Grecs modernes ont de remèdes superstitieux. A The exemple, quand un homme a reçu ils prennent le long voile dont le

ent la tête, et le mesurent en trois puis le coude jusqu'à l'avant-bras ; ils lui en font ensuite tenir un secouant sur sa tête, pendant qu'ils quelques paroles magiques et des travagantes, puis ils le mesurent.uvent trop court, c'est que le mapas encore guéri, et alors ils rent la même opération, jusqu'à ce le de gaze se trouve égal au bras. ces redoutent singulièrement ce allent le mauvais œil : c'est une anperstition encore fort répandue en ins l'Orient et dans l'Inde. Ils ont les idées de leurs ancêtres sur la de la magie. Il y a aussi plusieurs ou cavernes auxquelles ils attrieru de guérir certaines maladies. de la saint Jean, ils allument des le soir, et sautent par-dessus en le laisse là mes péchés, je laisse là . » Le lendemain, toutes les fement leurs robes et leurs jupes à la our que la rosée de la saint Jean s vers pendant toute l'année. Pour puces, les femmes de ConstantiScio se mettent à la fenêtre le pre, et frappent sur un bassin de cuiint : « Hors d'ici, puces et punai, mars, et amène la joie. » A Zéa, a saint Jean, les demoiselles grecent leur nom sur des pommes it mises tremper la veille, les orurs et de rubans et les gardent . Si elles se fanent bientôt, c'est gne ; si, au contraire, elles se conngtemps, c'est un bon augure, e qu'elles auront une longue vie se marieront dans l'année.

ls voient voler un papillon appelé n, ils croient que c'est un signe de ouvelle, ou de quelque étranger ver. Ils évitent avec soin de tourds du lit contre la porte ; ils y verprésage de leur mort prochaine, c'est de cette manière qu'on place lants leur bière.

abitants des îles Orcades sont trèsdisposés à se livrer aux charlaute espèce ; ils ont une multitude s superstitieuses pour tuer les moies rats ; pour faire réussir l'opérasser la bière ou de cailler le lait ; ager les femmes en travail d'enguerir les moutons ; pour le mal l'hémorragie et toutes les autres Certains jours de la semaine sont entreprendre une affaire, d'autres nraires ; certains mois ont aussi ence. Les juédis et vendredis sont qu'ils choisissent pour se marier, lent scrupuleusement de prendre cérémonie tout autre temps que croissant de la lune ; c'est aussi qu'ils préfèrent pour tuer quelque étail. S'ils partent pour un voyage, jours soin, en quittant le rivage, de proue de leur barque du côté du nt.

19° Dans les îles Hébrides, le peuple est fortement attaché aux enchantements et aux amulettes. Un amant malheureux cherche à se venger de son heureux rival de la même manière que le berger Alphésibée dans Virgile : il fait trois nœuds de trois fils de diverses couleurs, et à chaque nœud, il fait des imprécations pour attiser sur son rival toute la honte qui peut affliger un jeune époux ; mais celui-ci s'en venge par un contre-enchantement qu'il croit être à toute épreuve, et qui consiste à mettre une pièce de monnaie sur le pied gauche, et à se placer devant l'autel avec un soulier détaché.

20° Une superstition particulière aux provinces basques, c'est la persuasion où sont encore beaucoup d'entre eux, que sur une famille de sept frères il y en a un qui doit être marqué de la croix, c'est-à-dire avoir dans l'intérieur du palais ou sur la langue l'empreinte d'une croix, qui lui communique la vertu de guérir par la succion la morsure des chiens enragés. C'est principalement dans le Guipuscoa qu'il existe de ces guérisseurs ; et dans les familles où il se trouve sept garçons, on ne manque pas de destiner l'un d'eux à cette fonction spéciale, qui, grâce à l'entière confiance du peuple dans les remèdes du croisé, qu'on regarde d'ailleurs comme une espèce de saint, ne laisse pas d'être assez lucratif.

21° Les anciens Arabes croyaient aux songes, aux devins, à la magie, consultaient le sort par le moyen de flèches non empenées, qu'ils agitaient dans un sac de peau pour en faire sortir une au hasard ; ils suspendaient ou hâtaient leur marche d'après le vol des oiseaux, redoutaient les génies et fuyaient l'influence du mauvais œil ; presque toutes ces superstitions sont encore en vigueur chez les Arabes modernes, les Syriens, les Egyptiens, et en général chez tous les Musulmans.

Une des plus grandes difficultés que trouvent les savants et les voyageurs européens à explorer les ruines et les antiquités de l'Egypte et de l'Arabie, consiste dans le préjugé où sont les Arabes, que les dessinateurs sont tous des enchanteurs ; aussi sont-ils obligés de prendre les plus grandes précautions pour tirer la copie des inscriptions ou dessiner les monuments. Si un habitant de la contrée les aperçoit, il s' imagine qu'ils procèdent à des enchantements ; et c'est à cela qu'ils attribuent les maladies, les pestes et les calamités dont ils sont quelquefois affligés. Ils croient fermement qu'un magicien peut, en traçant sur le papier certains caractères, faire cesser la pluie dans un pays et la faire tomber dans un autre.

22° Les Chinois, outre la multitude de leurs procédés de divination, dont nous détaillons un certain nombre dans ce Dictionnaire, outre leur croyance en l'astrologie, ont encore une infinité de présages qu'ils tirent de la prétendue apparition de certains animaux fabuleux, des différents phénomènes de la nature, des nuages, des arbres, de la floraison, des insectes, des accidents for-

uits, des calamités publiques ou particulières. Ils n'élèvent pas le moindre doute sur l'effet heureux ou malheureux que tout cela doit avoir; cette croyance est passée à l'état de dogme, et elle est si importante à leurs yeux que le savant Ma-touan-lin lui a consacré vingt livres ou sections dans son *Encyclopédie littéraire*.

23° Les Siamois prennent pour de mauvais augures les hurlements des animaux féroces et le cri des cerfs et des singes, comme le peuple superstitieux en Europe s'effraie des hurlements d'un chien pendant la nuit, ou des cris de la chouette. Un serpent qui croise le chemin, la foudre qui tombe, ou un objet qui se renverse par hasard, sont des événements capables d'empêcher une bonne affaire. Ils prennent pour décision de ce qu'ils doivent faire ou éviter les premières paroles qu'ils entendent dire au hasard. Les Siamois ont encore des talismans et des caractères pour faire mourir ou pour rendre invulnérable, pour faire taire les gens et les chiens, quand ils craignent d'être découverts dans la perpétration d'une mauvaise action. Quand ils préparent une médecine, ils attachent au bord du vase des papiers où sont écrites des paroles mystérieuses, pour empêcher les esprits d'emporter la vertu du remède. Sur mer, pendant les orages, ils appliquent à tous les agrès de pareilles amulettes pour calmer les vents. Le prince n'est pas plus exempt de superstition que ses sujets. Il n'entreprend ni affaire, ni voyage, que les devins ne lui aient marqué une heure pour l'entreprendre heureusement. Il ne sort pas de son palais, ou n'y rentre pas que ses devins ne le lui aient permis. Il y a de plus, comme dans les Indes et à la Chine, un almanach qui indique soigneusement les jours heureux ou malheureux pour la plupart des choses qu'on a habitude de faire.

24° Les Tonquinois prennent également conseil des devins et des magiciens dans leurs entreprises; rien ne se fait, rien ne se commence sans avoir écouté l'arrêt du sort. Le devin, avant de répondre aux questions, prend un livre plein de cercles, de caractères et de figures bizarres, demande l'âge du consultant, et jette les sorts, qui sont deux ou trois petites pièces de cuivre où sont quelques lettres, mais d'un seul côté. Si ces pièces, jetées en l'air, montrent en tombant le côté vide, c'est un mauvais signe; c'en est un bon, si le contraire arrive; mais si les deux pièces tombent chacune d'une manière différente, c'est un excellent présage. Les magiciens sont aussi les médecins du Tonkin. Quelquefois ils attribuent la maladie à un démon, qu'il s'agit d'abord de connaître, puis d'apaiser au moyen des sacrifices. Si cela ne réussit pas, on a recours à la violence pour le faire déloger. Les amis du malade investissent la maison, et prennent les armes pour le chasser. Si le magicien a vérifié par ses livres, ou par quelque autre pratique de son art, que la maladie est causée par l'âme d'un parent mort, il met tout en œuvre pour attirer cette âme nuisible, et dès qu'il l'a en

son pouvoir, il la renferme dans teille jusqu'à ce que le malade soit cassé alors la bonteille et rend la cette âme malfaisante. Quelquefois tent la robe du malade dans un cas suspendent au haut d'une perche, au génie qui préside à ce lieu se boules de riz que le malade doit a a aussi dans ce pays des magiciens passent pour être en communication mauvais esprits, et pour connaître âmes dans l'autre monde. Ces m évoquent les âmes au son du tamb contrainent de répondre aux que posées.

25° Les superstitions des Kariars toutes à apaiser les mauvais gé ils redoutent singulièrement la pui attribuent à cette influence, provc les maléfices, un grand nombre de aiguës dont ils ignorent la cause. Suivant eux, dès qu'un sorcier v faire de quelqu'un, il introduit dan de sa victime une poule réduite tessé d'un insecte. Cette poule, aval pirant sans qu'on s'en doute, repr peu ses dimensions ordinaires, et étouffer le malheureux qui la p son sein. Kariars et Birmans assu quand on brûle le cadavre, l'obje fice se retrouve intact au milieu des

26° Dans l'île de Ceylan, lorsqu'el et les racines administrées à un mal pas produit l'effet attendu, on p planche, et on trace dessus avec d la figure du malade en demi-relie on fait appeler tous les parents e de l'un et de l'autre sexe, et on p grand repas. Sur les neuf heures tous les conviés se trouvent aut maison; après le souper, on se ren lieu préparé exprès; tous s'y placen laissant au milieu un espace vide. des flambeaux, on bat le tambour un grand bruit avec divers instrum dant une heure. Ensuite une jeun doit être vierge, va danser au mili cle, pendant que les assistants m voix au bruit des tambours. Après tours, elle se laisse tomber, jetant par la bouche, et les yeux hag alors qu'un de la troupe se détach faire plusieurs questions, et la p pas permettre que le malade meur loir bien accepter les fruits qu'on de sa part, et de lui enseigner qu mède contre son mal. La fille poss nonce l'arrêt du malade, qui meurt qu'il y a dans l'assemblée quelq est son ennemi ou celui du malac ennemi est presque toujours un alors on prie celui-ci de vouloir bie après quoi le démon rend son orac témoigne sa reconnaissance par d

on lui porte des offrandes au pied ; qui lui a été consacré ; ces offrandes couronnées de fleurs, et il n'est pas d'y toucher

que les nègres de la Côte-d'Or sortent de case pour aller trafiquer, s'il leur survient, en tournant par hasard la tête à droite, qu'ils appellent *eninfran*, ils ce jour-là comme heureux, et haussent leurs marchandises ; si, au contraire, ils tournent la tête du côté gauche, ils appellent *abinkon*, ils rentrent chez eux, en sortent plus de tout le jour, mais il y aurait une apparence cer- tainement extraordinaire.

Cafres attribuent leurs maladies à des esprits ; et par conséquent ceux qui ont de médecins doivent aussi se faire en sorcellerie ; aussi la cure du malade consiste-t-elle qu'en une pratique à laquelle ils prétendent le désensorcellement avant d'en venir là, on travaille à la guérison. On commence par tuer un animal, après quoi on prend le diable à la bête ; le docteur l'examine, le malade *buchu*, et le suspend tout chaud au-dessus du malade, en lui disant : « Tu es malade, mais je te déclare que tu seras guéri, car le charme n'est pas fort. » Il doit porter ce collier jusqu'à ce qu'il soit en pourriture. Si le charme ré- sulte de l'opération, le médecin emploie un autre mieux qu'il peut, les autres res- sentent son art, et prépare certaines her- bes qu'il cueillir dans des lieux écartés.

Betchouanas cherchent à deviner le succès de leurs entreprises. Ils ont à cet effet des dés fabriqués avec des os d'antilopes, et taillés en forme de cubes à côtés égaux ; la base de cette pyramide porte des figures taillées en demi-cercle. Chaque paire de dés appartiennent à deux joueurs plats, découpés en zigzag et un peu longs que la base du dé. On jette ces instruments à terre en pronon- çant, et leur position relative révéle le sort du destin.

Les plus simples d'entre les diverses tribus Hottentots ont une confiance si grande dans leurs magiciens, hommes et fem- mes, qu'ils s'adressent quelquefois à eux, et leur font dire d'arrêter le tonnerre et la foudre pour obtenir de la considération, ces magiciens bien payés, sont prêts à se faire tuer. Mais, s'il continue de pleuvoir plus longtemps qu'ils ont prédit, ils allèguent pour ex- cuser un autre sorcier, ou plus savant ou plus riche qu'eux, rend leurs opérations inutiles en contre-magie. Plusieurs Hot- tentots croient que toutes leurs maladies viennent par magie et ne peuvent être guéries que par les mêmes moyens. Les magiciens, de leur côté, ont grand soin d'en- tenir cette idée, et cependant ne négligent pas, sur ces occasions, d'administrer des remèdes extérieurs et intérieurs. Un de leurs remèdes corporels est de faire coucher le

malade sur le ventre : alors ils se mettent sur son dos, le pincent et le battent à coups de poing ; enfin, ils lui montrent un os, grand ou petit, qu'ils font semblant de faire sortir de son nez, de ses oreilles, ou de quelque autre partie de son corps, et que leur conjuration, disent-ils, a été chercher jus- qu'au milieu de ses entrailles. Il arrive sou- vent que le malade guérit par cette opéra- tion, sinon il en subit encore plusieurs autres. S'il meurt, ses amis déplorent son malheur d'avoir été si fortement ensorcelé, qu'il fût au-dessus du pouvoir de tous les sorciers de le sauver. Un Hottentot raconta à Sparrman qu'étant encore enfant, il avait, entre autres joujoux, un os de la jambe d'un bœuf, dont il faisait un petit chariot ; qu'un jour, à son grand étonnement, il vit que cet os avait été tiré par un magicien du derrière d'une personne malade, et qu'autant qu'il pouvait se souvenir, le malade avait été parfaitement guéri après cette opération.

31° Les Mandans d'Amérique sont extrê- mement crédules, et, dans toutes leurs af- faires un peu importantes, ils se laissent guider par des motifs superstitieux. Ils ont les idées les plus fantastiques sur les phé- nomènes de la nature ; ils croient à l'exis- tence d'une foule d'êtres différents dans les corps célestes ; ils leur offrent des sacrifices, implorent leur secours dans toutes les oc- casions, pleurent, gémissent, jeûnent, s'im- posent de cruelles pénitences pour se rendre ces génies favorables, et ajoutent surtout une grande foi aux songes. Ces songes sont en général les motifs de leurs actes religieux et des pénitences qu'ils s'imposent, car ils sont convaincus de la vérité de ce qu'ils voient en songe. Ils prétendent qu'avant que les armes à feu leur fussent connues, un d'entre eux vit en dormant une arme à l'aide de laquelle on pouvait tuer son ennemi de fort loin, et, que, peu de temps après, les blancs leur appor- tèrent le premier fusil. Ils virent de même en songe des chevaux avant qu'ils en eussent. Il y a encore chez les Mandans beaucoup d'au- tres idées et préjugés superstitieux. Ainsi, ils croient qu'une personne à qui l'on veut du mal doit nécessairement mourir, si l'on fait une figure de bois ou d'argile dans la- quelle on introduit, à la place du cœur, une aiguille ou un piquant de porc-épie, et qu'on la dépose au pied d'une case de médecin. Une pratique superstitieuse toute semblable avait lieu chez les Canidiés de l'ancienne Rome, et chez les sorciers du moyen âge.

32° Quelques jours avant d'aller à la chasse des taureaux sauvages, les Iroquois et les peuples sauvages du Mississipi en- voient cinq ou six de leurs chasseurs dans les endroits où se trouvent ces animaux. Ces chasseurs y dansent le calumet avec autant de cérémonie que, s'ils se trouvaient au mi- lieu des nations alliées. Lorsqu'ils sont de retour, on expose pendant trois jours, à la vue de tout le monde, des chaudières ornées de plumes. Pendant cet espace de temps, une femme distinguée marche en proces- sion, avec la chaudière sur le dos, à la tête

d'un grand nombre de chasseurs. Cette troupe suit un vieillard qui porte avec beaucoup de gravité, en guise d'étendard, un morceau de toile. Ce vieillard, dit le P. Hennepin en donnant la description d'une de ces processions dont il fut témoin oculaire, fit faire trois ou quatre fois halte aux chasseurs ou guerriers, pour pleurer amèrement la mort des taureaux qu'ils espéraient tuer. A la dernière pause, les anciens de la troupe envoyèrent deux des plus habiles chasseurs à la découverte des taureaux sauvages. Ils leur parlèrent bas à l'oreille, à leur retour ; ensuite ils allumèrent de la fiente de ces animaux, séchée au soleil, et amorcèrent leurs calumets de ce feu nouveau, pour faire fumer les chasseurs qu'ils avaient envoyés à la découverte. Après la cérémonie, cent hommes allèrent par derrière les montagnes, et cent autres marchèrent d'un autre côté, pour enfermer les taureaux.

33° Les Delawares croient à un esprit protecteur de leur tribu, qui, sous la forme d'un grand aigle, plane dans le ciel, hors de vue, et veille incessamment sur eux. Parfois, content de la horde qu'il protège, il arrive en tournoyant jusque dans les régions inférieures, et on peut voir ses ailes à larges envergures se déployer, tandis qu'il tourbillonne au-dessous des nuées. Alors la saison est propice, grande moisson de blé, grands succès à la chasse. Quelquefois au contraire, il s'irrite, il donne cours à sa rage ; le tonnerre est sa voix, ses yeux lancent au milieu des éclairs la foudre qui dévore les objets de son courroux. Parfois cet esprit, tour à tour irrité ou propice, laisse tomber une plume, en gage de sa protection, sur le sauvage qui lui offre quelque animal en sacrifice. Cette plume rend invulnérable et invincible son heureux possesseur. Du reste toutes les tribus américaines attribuent aux plumes de l'aigle des vertus occultes et souveraines. On raconte que, dans une excursion assez téméraire, faite sur les terrains de chasse des Pawnies par un parti de Delawares, ceux-ci, entourés par des ennemis plus nombreux, dans une vaste plaine qui n'offrait aucune retraite, furent défaits et massacrés. Un petit nombre d'entre eux seulement parvint à se réfugier sur le sommet des hauteurs. Là le chef des guerriers, presque réduit au désespoir, sacrifia son propre cheval au génie tutélaire de la tribu. Soudain un aigle immense descend du haut du ciel, fond sur la victime, la saisit entre ses serres, l'emporte à travers les airs et laisse tomber une des grandes plumes de son aile. Le chef s'en empare avec transport, l'attache sur sa tête, et, se précipitant avec ses guerriers dans la plaine, se fraie une large route au milieu des ennemis dont il fait un affreux carnage, sans que pas un des siens reçoive une blessure.

Les sauvages prétendent que les foudres éteintes sont quelquefois ramassées dans les prairies par des chasseurs qui s'en servent en guise de flèches et de lances. Celui qui possède une arme semblable devient invin-

cible ; mais si, durant la mêlée, un oiseau vient, le guerrier peut être emporté par l'ouragan, sans qu'on entende plus parler de lui.

34° Avant de partir pour la guerre, les Arikaras observent un jeûne rigoureux ; plutôt ils s'abstiennent de toute nourriture pendant quatre jours. Dans ce jeûne, leur imagination s'exalte jusqu'à l'extase ; soit affaiblissement de leurs forces, soit effet naturel des projets bizarres qu'ils nourrissent, ils prétendent avoir de très étranges visions. Les anciens et les chefs de la tribu, appelés à donner l'interprétation de ces rêves, en tirent des augures moins favorables au succès de l'expédition que leurs explications sont reçues comme oracles sur lesquels l'expédition se fonde et se règle. Tant que dure le jeûne, les guerriers se font des scarifications sur le corps, s'enfoncent dans la chair des morceaux de bois au-dessous de lesquels ils attachent des liens de cuir et se suspendent à un poteau fixé horizontalement sur le bord d'un abîme qui a 150 toises de profondeur ; souvent même ils sautent au-dessus d'un ou deux doigts qu'ils offrent en sacrifice au grand Esprit, afin de revenir en vie.

35° Parmi les préjugés des Algonquins et des Dacotas, il en est un fort commun. Quelquefois un homme est voué par sa naissance à une vie d'ignominie. Alors il est traité comme une femme et se livre aux travaux des femmes. Il ne vit pas dans la compagnie de l'autre sexe, et ne se marie jamais ; parfois même il prend un époux. Toutefois il demeure l'objet du plus grand mépris, bien que sa situation ne soit pas la même que celle de son choix. Cette condition est la conséquence d'un rêve que les parents ont fait avant la naissance de l'enfant.

Dans beaucoup de tribus les hommes croient qu'ils appellent leur sac à remède par le nom d'os, de plumes et d'autres choses. La conservation de cette espèce de sac est d'une grande importance pour la tribu ; contre, chaque personne tient en garde un animal de son choix, qu'elle considère comme son remède, et on ne peut obtenir qu'elle tuât un seul individu de sa espèce.

36° Si les insulaires des Moluques trouvent un corps mort dans leur pays, ils se détournent au plus vite, sur un autre point, et ont un enfant avec eux, dans la persuasion que l'âme du défunt voltige dans l'air, et qu'elle va se fixer dans le corps qu'elle a quitté, et cherchera à nuire aux vivants. Comme ces âmes se fixent principalement aux petits enfants, on a des préservatifs autour du bras ou du cou des enfants dès qu'ils ont trois ou quatre ans. On croient que la petite vérole est envoyée par un démon particulier, qui enlève l'enfant pendant la nuit, si on ne le surprend pas exactement, et le transporte sur un autre point. Pour l'éloigner, on met une croix de bois à l'entrée d'une ouverture

t, car c'est par là qu'il entre cons-

ortant de chez eux le matin, ils it une personne contrefaite ou un npotent, ils rentrent aussitôt, per- s'ils méprisaient ce présage, ils alheureux toute la journée. Pour de la rencontre des démons pen- t, ils ne sortent jamais le soir sans is d'un ognon ou d'une gousse un couteau et quelques petits de bois. Les femmes surtout ne pas de prendre cette précaution s sont obligées de sortir avec leurs elles déposent ces objets dans en les couchant.

quois s'imaginent encore que les i meurent en couche ou durant esse deviennent des spectres et es; qu'elles vont errant dans les is les villages, pour chercher leur our effrayer les passants. Pour as accidents, ils ont soin de mettre us chaque aisselle de la défunte l'enterrer. Cette femme alors, air ses enfants, n'ose plus quitter e peur de leur faire du mal. Pour pècher de se remuer, et d'essayer de situation, ils lui plantent des ans tous les orteils, en remplis- intervalles avec du coton, lui met- fran en croix sous la plante des ni attachent les jambes avec cer- bes.

s les Philippines, les insulaires ément un bon ou un mauvais a- emier objet qu'ils rencontrent dans n. S'ils entreprennent un voyage, insecte, rencontré mal à propos, de les faire retourner chez eux. as pensent que les morts éprou- esoins : ils les ensevelissent ar- tus, et mettent dans leur tombe its pour plusieurs jours. A la cé- es funéraires, ils laissent au dé- place vide au milieu d'eux, afin ipe au banquet funèbre. Quelque- nient le voir et ils pensent qu'il leurs que ses amis répandent. Ils qu'il rend quelquefois visite à son ar; pour s'en assurer on couvre le cendre, et si l'on y aperçoit le étrangement, la plus légère trace, as tombent aussitôt dans une pro- tion. Ils disent que le mort a re- xercer quelque vengeance, et sur- ls offrent des sacrifices à ses mâ- apaiser. Ces superstitions des Aë- t encore aujourd'hui telles qu'el- au temps de la conquête de l'ar- les Espagnols.

habitants des îles Pelew n'entre- tien sans avoir fendu auparavant d'une certaine plante assez sem- onc des marais, et sans en avoir bandes sur le revers de leur doigt pour savoir si l'entreprise réussira roi Abba-Thulle eut recours à ce racle en différentes occasions, et

surtout lorsqu'il entreprit sa seconde expé- dition contre Artingall. Ce prince ne voulut point s'embarquer dans son canot, et fit at- tendre toute sa suite, jusqu'à ce qu'il eût roulé et entortillé ses feuilles d'une manière satisfaisante.

39° Dans les îles Tonga les charmes et les présages jouent un rôle important, et les songes sont considérés comme des avertis- sements du ciel, que l'on ne peut négliger sans s'exposer aux conséquences les plus funestes. Les éclairs et le tonnerre sont des indices de guerres et de grandes catastrophes; l'action d'éternuer est aussi un très-mauvais présage. Un jour, Finau II, se préparant à aller remplir ses devoirs religieux sur la tombe de son frère, faillit assommer le voya- geur Mariner, parce qu'il avait éternué en sa présence au moment du départ. Une certaine espèce d'oiseau semblable au martin-pêcheur passe pour annoncer quelque malheur, lors- que, dans son vol rapide, il s'abat tout à coup près d'une personne. Le même prince, prêt à se mettre en campagne avec une troupe de ses guerriers pour marcher contre l'ennemi, changea tout à coup de dessein en voyant cet oiseau passer deux fois sur sa tête et se poser ensuite sur un arbre.

40° Lorsqu'un insulaire de la Nouvelle- Zélande a fait un songe, il ne manque pas d'en informer tout son village : aussitôt cha- cun d'accourir et de se presser autour de lui pour entendre le récit de son rêve avec ses circonstances les plus puériles; les anciens et les vieilles femmes en interprètent les obscurités; on avertit les hameaux environ- nants et les tribus voisines de la vision noc- turne et de ses commentaires; et c'est là ce qui détermine les grandes entreprises des sauvages, ce qui règle toute leur conduite. Ils croient aussi volontiers aux revenants qu'aux songes : souvent au milieu de la nuit, lorsque l'île entière est dans le repos, sou- dain des cris de frayeur retentissent de toutes parts, les femmes se lamentent, le village entier est dans la consternation, parce que l'ombre d'un parent, d'un ami ou d'un chef mort dans les combats aura apparu à quel- qu'un pendant qu'il dormait.

Avant d'entreprendre une guerre, on con- sulte l'aruspice : si, pendant que le prêtre inspecte les entrailles des animaux sacrifiés, le cri du hibou se fait entendre, c'est un mau- vais augure; mais si c'est un faucon qui vol- tige sur la tête des guerriers, l'ennemi sera défait. On emploie encore un autre moyen pour prévoir l'issue d'une campagne : un jeune homme prend un nombre de baguettes égal à celui des tribus belligérantes; il aplanit un certain espace de terrain, y plante les baguettes comme des quilles sur deux lignes parallèles représentant les deux ar- mées en présence, et s'éloigne un peu en attendant l'effet que produira le vent. Si les baguettes, qui représentent l'ennemi tombent en arrière, l'ennemi sera culbuté : si c'est en avant, il sera vainqueur; si c'est oblique- ment, la victoire demeurera incertaine. Voy. MAKOUTOU.

41. A Tikopia, il existe un grand bâtiment appelé la Maison des esprits. On suppose qu'ils y résident ; et, à l'approche d'un coup de vent ou d'un orage, les insulaires accourent à cette maison, et y demeurent aussi longtemps que dure la tempête, faisant des offrandes de racine de keva, de noix de coco et autres mets. Ils s'imaginent que l'orage est causé par le chef des esprits, qui, lorsqu'il est irrité, monte sur la partie la plus élevée de l'île et manifeste sa colère en provoquant une tempête ; ils croient qu'on peut l'apaiser par des offrandes, et il retourne alors dans la Maison des esprits.

42. Les Australiens croient à l'influence des songes, aux charmes et aux sortilèges. Ils attribuent presque toutes leurs maladies à une influence malfaisante. Aussi les remèdes les plus ordinaires employés par leurs devins ne sont que des charmes pour détruire l'effet des premiers.

SUPINAL. C'était, suivant saint Augustin, un surnom romain de Jupiter, comme ayant le pouvoir de tout renverser.

SUPPLICATION, cérémonie religieuse ordonnée par le sénat romain pour apaiser les dieux, les supplier d'être propices, ou pour les remercier des faveurs reçues, telles qu'une victoire signalée. On étendait à terre des lits magnifiques dans les temples, au pied des autels, et les sénateurs allaient avec leur famille et le peuple chanter des hymnes et présenter des offrandes de fleurs odoriférantes. Les duumvirs étaient chargés de ces sortes de fêtes. Dans les commencements de la république, elles ne duraient qu'un jour ou deux ; mais dans la suite ce nombre fut considérablement augmenté, en proportion de l'agrandissement de l'empire.

SUPRALAPSAIRES, branche d'Arminiens, qui pensent que Dieu a pris la détermination de perdre un certain nombre d'hommes antérieurement à la chute d'Adam et indépendamment de cette chute. *Voy. INFRALAPSAIRES.*

SURKHRADJ, nom d'un Div ou géant, qui n'était pas de la race humaine. Il commandait les armées du Soliman Tchaghi, qui régnait dans le monde avant l'époque de Djanben-Djan. Ces Dives ou Djinnns n'étaient point de purs esprits, car ils avaient des corps et étaient sujets à la mort comme les hommes ; Dieu irrité contre ces êtres à cause de leurs rébellions, résolut de donner le monde à gouverner à d'autres créatures. Il créa pour cet effet Adam, et commanda à ce qui restait de Dives et de génies de se soumettre à lui et de le reconnaître pour leur roi. Eblis, chef des Djinnns, refusa d'obéir à Dieu, mais Surkhradj rendit hommage au premier père des hommes ; il embrassa même sa religion et sa loi, et le défendit toujours contre les Djinnns, devenus démons, ainsi qu'Eblis leur chef. Il continua ses bons services à Seth, fils d'Adam, et lui demanda Rokhail pour en faire son premier ministre.

SURODON, un des dieux subalternes des Tchouvaches, peuple de la Russie asiatique.

SURPLIS, 1^{er} habit de chœur des ecclésiastiques ; ce mot est une abréviation

surpelisse, parce qu'il se mettait par-dessus la pelisse ou l'habit de peau qu'on portait dans le nord. Il consiste en une robe ou tunique blanche à larges manches qui ne descendent que jusqu'aux genoux. En France, les manches ont disparu et on leur a place à des ailes triangulaires ridées et plissées dans le sens horizontal. On donne le surplis au clerc qui reçoit la communion et entre ainsi dans l'état ecclésiastique. Les laïques autorisés à officier dans des églises portent également le surplis.

2^o Seuls de tous les protestants, les luthériens ont conservé le surplis comme vêtement clérical, au grand scandale des réformés. Les ministres s'en revêtent pour l'office public de l'administration des sacrements ; ce que nous avons vu à Londres, plus au surplis romain, qu'au surplis des églises de France.

SURTUR, roi du feu, dans la mythologie scandinave ; il est invincible ; sa figure porte au nombre des dieux qu'il est leur ennemi, et qu'il doit à les anéantir un jour. A la fin du monde, il reviendra à la tête des génies du feu, précédé et suivi de tourbillons de fumée, et armé d'un glaive plus étincelant que le soleil. Le pont de Bifrost, qui unit le ciel avec la terre, se brisera sous ses pas, et il lancera contre les dieux pour les détruire. Il s'attaquera surtout à Frey, qui sous ses coups. Surtur lancera alors sa flamme sur toute la terre et le monde sera consumé. Il sera donc le dernier comme il a été le premier, car son règne a commencé avant tout.

SUSPENSE, censure ecclésiastique, par laquelle un prêtre est interdit de se consacrer pendant un certain temps. C'est la première peine qu'inflige l'église : elle est plus ou moins sévère suivant la nature des faits qui y ont donné lieu ; elle varie aussi suivant les coutumes des églises. On l'appelle *locale*, quand elle n'est interdite que pour un lieu ; *terminale*, lorsqu'elle l'est pour un clerc ; et *personnelle*, lorsqu'elle l'est pour une personne. Elle peut être ou générale ou particulière, selon les fonctions, telles que la participation à l'administration du sacrement de mariage ou la célébration de la messe : on l'appelle aussi indéfinie ou limitée à un certain temps ; dans ce dernier cas, elle est de plein droit à l'expiration du temps. Celui qui n'observe pas la susper est irrégulier.

SUTUNIUS, dieu adoré par les Espagnols. Son nom n'est connu que par les inscriptions.

SUVETAR, divinité finnoise, la déesse du feu. *Etela*, mère de la nature.

SWABHAVIKA, école de philosophie bouddhique. Voici l'exposé de ses doctrines d'après M. Hodgson : Les Swabhas enseignent l'existence de l'immatérialité ; ils

tière est la substance unique, et il y a deux modes nommés *pravritti*, ou action et repos, concrétion et dissolution. La matière, disent-ils, est éternelle, une masse brute, et il en est des forces de la matière, qui possèdent l'activité, mais aussi l'intelligence. L'état propre d'existence de ces forces est le repos et l'abstraction de toute forme sensible et visible : dans cet état (*nirvritti*) les forces sont d'un côté si atténuées, et si pourvues d'attributs infinis de subtilité et d'habileté, qu'elles n'ont besoin d'aucune conscience intérieure et de la personnalité pour devenir des dieux. Les forces passent de leur état propre de repos à leur état casuel et d'activité, alors toutes les belles formes de la nature ou du monde arrivent à l'existence, non par une création divine, non par la volonté, mais spontanément, et toutes les formes de la nature cessent d'exister. Les mêmes forces repassent de cet état d'activité à l'état de *nirvritti* ou repos. La révolution des états de la nature est éternelle et incessante, et la destruction de la nature se manifeste en formes palpables.

Les *Swabhavikas* sont si éloignés d'attribuer la beauté du monde à un principe, qu'ils aiment beaucoup à considérer la forme visible comme une manifestation des forces créatrices, et leur éternité de la succession des formes nouvelles. Mais ils insistent sur ce point que ces forces sont immatérielles, et ne lui ont pas été données par le doigt de Dieu, ou par un principe immatériel. Les formes sont considérées comme appartenant exclusivement au *pravritti*, et par conséquent comme périssables ; mais les forces, parmi lesquelles l'homme est distingué suffisamment, sont jugées capables de devenir par leurs propres efforts à l'état éternel de *nirvritti* ; leur migration consiste dans le repos ou la dissolution, se renouvelant à travers les formes périssables du monde. Les hommes sont doués de la faculté de la félicité éternelle du *nirvritti*, que de la peine sans fin du *pravritti*. Mais ces hommes, qui ont gagné l'éternité du *nirvritti*, ne sont pas considérés comme les souverains de l'univers, se gouverne lui-même, ni comme les juges ou juges du genre humain, car le *pravritti*, parce que les notions de bien et de jugement ne sont pas données par les *Swabhavikas*, qui tiennent l'homme est l'arbitre de son destin, et le mal dans le *pravritti* étant, la punition de la nature, liés indissolublement au bonheur et au malheur ; et dans le *nirvritti* étant, par la même raison, la conséquence inévitable de l'usage de ses facultés par l'abstraction, ce qui rend un homme capable de ce qu'est le *nirvritti*. Acquérir

cette connaissance est devenir possesseur de la science universelle, où un bouddha est digne de recevoir comme tel les honneurs divins, pendant qu'on languit encore dans le *pravritti* ; c'est de plus devenir, au delà du tombeau ou dans le *nirvritti*, tout au moins ce qu'un homme peut devenir ; mais sur ce point, quelques *Swabhavikas* ont exprimé des doutes, tandis que d'autres ont maintenu que c'était le repos éternel et non l'anéantissement éternel (*sounyata*) ; mais, ajoute cette école plus dogmatique, quand même ce serait le *sounyata*, ce serait encore bon ; l'homme étant, dans le cas contraire, condamné à une migration éternelle à travers toutes les formes de la nature, dont la plus désirable n'est pas à envier et doit même être évitée à tout prix.

Cet exposé montre que la doctrine distinctive des *Swabhavikas* est de nier l'immatérialité, et d'affirmer que l'homme est capable d'accroître ses facultés à l'infini. La fin de cet accroissement des facultés humaines est l'association à l'éternel repos du *nirvritti* sur la nature duquel il y a des disputes ; les moyens d'y arriver sont le *tapas* et le *dhyana* : par le premier de ces mots, les *Swabhavikas* entendent, non pas la pénitence ni les peines corporelles que l'on s'inflige, mais une abnégation entière de toutes les choses extérieures (*pravrittika*) ; ils entendent par le second la pure abstraction mentale. Quant aux choses physiques, les *Swabhavikas* rejettent non le destin ou l'action, mais l'être qui les a conçus, c'est-à-dire un être unique, immatériel, intelligent, qui par sa volonté aurait donné l'existence et l'ordre à la matière. Ils admettent ce que nous appelons les lois de la matière, mais prétendent que ces lois sont des causes premières et non secondaires, sont éternellement inhérentes à la matière, et ne lui ont pas été imprimées par un créateur immatériel. Ils considèrent la création comme un effet spontané résultant de forces dont la matière a été douée de toute éternité, et qu'elle possédera éternellement. Quant à l'homme, les *Swabhavikas* reconnaissent en lui des forces intellectuelles et morales, mais ils nient l'essence ou l'être immatériel auquel nous attribuons ces forces. Ils assignent la causalité animée et inanimée à la puissance propre de la nature (*Swabhava*).

Je crois, continue M. Hodgson, que les *Swabhavikas* composent la plus ancienne école de philosophie du bouddhisme ; mais, depuis les temps les plus reculés, elle a été partagée en deux partis nommés, l'un simplement les *Swabhavikas*, dont j'ai essayé d'exposer la doctrine ; l'autre les *Swabhavik-pradjnikas*, du mot *Pradjna*, la suprême sagesse, c'est-à-dire de la nature. Voy. *PRADJNIKAS*.

SWANTEWITE, idole adorée dans le nord. Voy. *SWÉTOVID*.

SWAHA, déesse hindoue, épouse d'Agni, dieu du feu ; on l'invoque avec son mari au moment des sacrifices par le feu.

SWARGA ou *SWARGALOKA*, le ciel ou le paradis des Hindous ; c'est le séjour des dieux du second rang et des mortels sancti-

[illegible]

Au milieu du Swarga est le palais d'Indra, le souverain; l'or et les pierres précieuses y brillent de toutes parts. Un palais d'une égale magnificence s'élève non loin de là pour Satchi, son épouse, fille de Poloum. C'est là que résident encore Vrihaspati, le gourou des dieux, qui leur explique les vélas : Sonata et Koumara, les médecins célestes; les regents des huit quartiers de l'univers; les sept planètes; les sept riches, en un mot tous les personnages divins, objets de la vénération des mortels. On y trouve l'arbre Kalpa, dont les fruits, de couleur d'or, ont un goût exquis; il s'élève à la hauteur de dix yodjanas (30 lieues), et a le pouvoir de satisfaire tous les désirs des numains. C'est là encore que réside Kama-

dhénou, la vache des richesses et d'abondance, et qui verse des flots intels d'un lait délicieux. Cependant le roi de ce séjour enchanteur n'est jamais assuré sur son trône, car il peut être trôné et remplacé par quiconque a des vertus éminentes, par de longues prières ou par des sacrifices réitérés, par le plus haut degré de sainteté. Aussi a-t-il le soin d'envoyer quelqu'une de ses bayadères aux illustres pénitents pour leur faire perdre leur trône, et cependant a été plusieurs fois on cite même un infidèle, nommé d'Ayous, qui devint roi du Swarj après son frère Nahoucha fut appelé à ce trône par l'absence d'Indra.

SWARNAVINDOU, c'est-à-dire le surnom de Vichnou ; d'autres entendent là un des douze lingas honorés spécialement à l'époque de l'invasion malaise. Ce serait celui qui était vénéré par les djavani.

SWASTIKA, figure mystique que l'on trace sur une personne ou une chose, pour lui porter bonheur.

SWAYAMBARA, mode de mariage autrefois dans l'Inde; il consistait en un choix qu'une jeune fille faisait elle-même de celui qu'elle désirait pour époux. Elle se choisissait un prince parmi tous les princes voisins d'elle, à un festin ou à une solennité quelconque; et la princesse faisait son choix; mais ordinairement les princes étaient soumis à une épreuve, qui pouvait être de bander un arc d'une puissance extraordinaire, soit à atteindre d'un coup un but déterminé; et la main de la princesse était le prix du vainqueur. Le **SWAYAMBARA** est le sujet de plusieurs épopées hindoues, et la description de plusieurs swaya-

SWAYAMBHOU, c'est-à-dire *existe de lui-même*, un des plus hauts de la divinité suprême chez les Hindous. Il est analogue au *Jéhova* des Hébreux. Définition que Dieu a donnée de lui-même lorsqu'il dit à Moïse : *Je suis ce que je suis*. Les livres indiens donnent en fait une définition très-exacte et très-originale de Swayambhou, et elle peut être considérée de conscience par un chrétien, tant, comme cette contrée est païenne, la patrie de l'erreur, les Hindous le moyen de dénaturer ce premier principe d'après le Védanta, Swayambhou créatrice et matérielle de ce monde, et création, moteur et matière moralement ; tout émane de lui, tout rentre en lui ; ainsi que l'araignée d'elle-même son fil, et le retire en lui-même, ainsi que les cheveux croissent du corps, ainsi que les plantes surgissent de la terre pour y retourner, de même tout émane de l'essence divine, et tout rentre en elle et y retourne.

Dans la cosmogonie brahma voyons aussi Swayambhou ver.

ur donner naissance à tous les MANOU.

addhistes du Népal ont fait aussi phou une appellation d'Adi-Boud-Bouddha primitif, qui, suivant la Aishvarikas, remplit à peu près de dieu suprême.

BORGIENS ou SWÉDENBORGIENS de la doctrine de Swénnmanuel Swédenborg était fils de lberg, évêque luthérien de Skara, nie occidentale; il naquit à Stockholm, reçut une brillante éducation en Angleterre, en Hollande, et en Allemagne, et fut ennobli, r la reine Ulrique Eléonore; c'est modifia son nom. Après avoir ids progrès dans les sciences, et ent dans la physique, il passa à monde intellectuel, devint théoribua une communication frémédiante avec les êtres spiri-s révélation sans nombre conculte de la Divinité, le sens de l'état des hommes après leur l, l'enfer, les autres mondes et ants. Sa doctrine est consignée und nombre d'ouvrages sortis de et elle a fini par provoquer une s'est répandue principalement ats-Unis, et dont voici les ar-yance, d'après *the religious Creed* s, etc., de John Hayward.

org enseigne qu'il n'y a qu'un igneur Jésus-Christ, dans lequel rinité divine, qui n'est pas une ersonnes, mais qui est analogue existe dans l'homme, image et ce de Dieu. Dans l'homme il y a principe essentiel de vie, et une orps matériel en ce monde et ns le monde futur, dans lequel , et par lequel elle se manifeste n; ces trois choses, l'esprit, la pération sont le Père, le Fils et rit. Or, comme dans toute pensée ue affection qui la provoque et iit, comme toute action est l'effet é ou de l'affection qui opère par s'ensuit que le Père est l'amour ls la sagesse divine, et le Saint- tration divine. De même encore e effet doit être produit par use et pour la même fin, ainsi choses, la fin, la cause et l'effet e sorte de trinité. Swédenborg re pas cette trinité comme arbi-rative, mais comme très-réelle, l'essence divine, et découlant de vine sur toute chose. Quant à la n, Swédenborg enseigne que, Seigneur a glorifié son humanité it aux puissances de l'enfer, qui it, et en en triomphant, ainsi n imitant le Seigneur dans sa n, peut se régénérer peu à peu urs de la grâce de Dieu; c'est-à- devient capable de recevoir du ne volonté et la sagesse par le

moyen de Jésus-Christ, et cette disposition augmente de plus en plus, à mesure qu'il résiste au péché et s'exempte de le commettre.

Swédenborg enseigne que le Seigneur ne prédestine personne au ciel, ne condamne personne et ne punit personne; que sa grâce divine accompagne sans cesse tous les êtres, aidant ceux qui font des efforts sur la terre et coopèrent avec lui; soutenant et dirigeant les anges dans le ciel, et cherchant même à détourner les démons des maux qu'ils veulent faire. Cependant il ménage et laisse toujours dans une entière liberté la volonté de chacun; et il lui procure un secours qui lui laisse la faculté de se tourner volontairement vers le ciel ou vers l'enfer. Le salut, suivant Swédenborg, n'est pas la délivrance du châtiment, mais la délivrance du péché. Ceux qui agissent de concert avec le Seigneur, et qui affermissent en eux le principe du bien, deviendront des anges dans l'autre vie, et seront associés avec les anges; cette association constitue le ciel. Ceux qui résistent à la grâce de Dieu, et qui s'abandonnent à l'amour-propre, qui est la racine du mal, deviendront des démons, et c'est leur association qui constitue l'enfer. Dans le ciel comme dans l'enfer, il y a plusieurs sociétés, dirigées chacune par un principe particulier de bien ou de mal, chacun s'associant avec son semblable, tant en général qu'en particulier. Personne ne va dans l'autre vie entièrement bon ou mauvais; car dans ce monde les bons et les méchants peuvent soutenir des luttes avec des influences qui leur sont opposées, de telle sorte que les bons peuvent ainsi devenir meilleurs, et les méchants devenir bons; mais, après la mort, comme il ne peut plus y avoir de changement radical, le principe qui dirige chaque individu est rendu manifeste, et son caractère y est entièrement conforme. Le changement final est accompli par degrés, et tandis qu'il s'opère, les hommes décédés ne sont ni anges ni démons; Swédenborg les représente comme n'étant ni dans le ciel ni dans l'enfer, mais dans le monde des esprits; car, dans les écrits de cet illuminé, les esprits sont distingués des anges et des démons.

Relativement à la résurrection. Swédenborg enseigne qu'il n'y a pas de résurrection du corps matériel, mais du corps spirituel qui sortira du matériel; et que cela arrive généralement trois jours environ après la mort apparente, lorsque la chair devient roide, que tout mouvement a cessé, et que toute chaleur vitale est complètement évanouie. Suivant lui, le corps spirituel forme le corps matériel, et s'en sert comme d'un instrument tant qu'il réside en lui. Ainsi l'œil matériel ne voit que parce que l'œil spirituel voit par lui les objets matériels; les sens résident strictement dans l'organe spirituel; et ainsi des autres sens. De là, lorsque le corps spirituel ressuscite, il entre en possession parfaite des sens et des organes, et l'homme est encore parfaitement

homme. Ainsi le monde spirituel forme le monde matériel, et toutes les choses qui existent matériellement dans le monde matériel sont spirituellement dans le monde spirituel. Là les objets spirituels affectent les organes et les sens spirituels des hommes, comme les objets matériels affectent ici-bas leurs organes et leurs sens matériels.

C'est pourquoi, dit Swédenborg, la plupart de ceux qui meurent ne savent pas ce qu'ils seront à leur réveil dans un autre monde. Quant à ceux qui, dès cette vie, ont les sens ouverts, comme Swédenborg le dit de lui-même, ils voient clairement les personnes et les objets spirituels, comme les prophètes les voyaient dans leurs visions. C'est de cet état, disent les Swédenborgiens, joint à leur croyance dans l'influence active et constante que les esprits délivrés des corps ont sur les hommes qui y sont encore attachés, qu'est venue leur opinion sur le commerce des vivants avec les morts. Toutefois, les choses spirituelles n'ont pas une identité constante avec les objets matériels. Swédenborg les représente plutôt comme des apparences, qui changent avec l'état de ceux qu'elles concernent, qui existent par leur relation avec eux, et qui réfléchissent et manifestent exactement leurs affections et leurs pensées.

De ce principe, que les choses matérielles correspondent aux choses spirituelles et les représentent, est venue la doctrine des correspondances, d'après laquelle Swédenborg explique les sens spirituels de l'Écriture, c'est-à-dire le sens dans lequel ceux qui sont dans le monde spirituel lisent la Bible. Il enseigne que ce sens spirituel est dans le littéral, comme le corps spirituel est dans le matériel, ou comme l'âme est dans le corps; que ce sens existe dans chaque mot et dans chaque lettre du sens littéral, lequel vient de lui et n'existe que par lui.

Swédenborg considère la nouvelle Jérusalem prédite dans l'Apocalypse, comme une Église qui doit s'établir maintenant, et dans laquelle on connaîtra la véritable nature de Dieu et de l'homme, celle du ciel et de l'enfer, le sens de l'Écriture, toutes choses qui sont pour nous des occasions d'erreur et d'ignorance. Dans cette Église, la connaissance acquise portera ses fruits, qui seront l'amour de Dieu et du prochain, et la pureté de vie. *Voy. JÉRUSALÉMITES.*

Swédenborg mourut à Londres en 1772; sa doctrine compte en Angleterre un certain nombre de sectateurs, qui ont fabriqué une liturgie; la forme de leur baptême est invalide, car ils disent en administrant ce sacrement : Je te baptise au nom du Seigneur Jésus-Christ, qui est Père, Fils et Saint-Esprit; mais le plus grand nombre des Swédenborgiens se trouve dans les États-Unis, où ils sont répandus au nombre de 5000 environ dans 117 villes ou villages.

SWERNA-GANAPATI, nom sous lequel le dieu Ganésa était adoré autrefois dans l'Inde, *W* une secte qui n'existe plus.

SWETAMBARAS, une des deux sectes

entré lesquelles se partage la doct. des Djainas. *Voy.* à l'article **DIGAMBARAS** ils diffèrent de ces derniers.

SWETOVID, **SWIATOWID**, **WITCH** ou **SWANTEWITE**, dieu adoré par les Slaves, à Arcona, vi. de Rugen, qui fut le dernier bon paganisme dans le Nord. On raconte que l'Allemagne, le Danemark, la Norvège, l'Islande et même le pays étaient depuis longtemps convertis au christianisme, quand, seule au milieu du grand mouvement social et religieux, avait soumis au joug évangélique les populations slaves et germaniques de Rugen conservait opiniâtrément son culte et ses anciens dieux. Pourtant elle avait écouté la parole des missionnaires chrétiens; elle avait commencé à se convertir et avait pris pour patron saint Wit. Mais à peine les missionnaires furent-ils partis qu'elle oubliant ses promesses. Les faux prêtres revinrent et veillèrent dans le cœur des habitants à perpétuer les vieilles superstitions. Les croix détruites, les chapelles détruites, et le patron de l'île, saint Wit, une idole fautive qu'on appela *Swantewite towid*.

Le temple de cette idole vénérée dans le pays s'élevait au milieu de la forêt. Il était bâti avec soin, peint et orné de sculptures en bois. L'entrée avait une porte d'entrée et deux encadrements, peinte en rouge de haut en bas, ornée de quatre colonnes de tapis, de tous côtés. Au fond de ce temple, c'était une statue de bois fort dur, d'une hauteur colossale, portant sur ses épaules deux colosses et quatre têtes. Deux de ces colosses faisaient face au peuple, la troisième tournée à droite et la quatrième à gauche. De chacune de ces quatre figures sortait une longue barbe crépue, et le dieu était frisé à la manière des Slaves. Dieu tenait de la main droite une cornue de corne, fait de différencier et son bras gauche était arrondi en arc. Une robe épaisse lui couvrait jusqu'aux genoux, et ses pieds reposaient sur un bloc de pierre enfoncé dans le sol. Sur sa hanche pendait une épée dans un fourreau d'argent; lui étaient sa selle et sa bride, et sa ceinture démesurée. Un peu plus loin sur les murailles des cornes de différents animaux sauvages, et les présents d'argent qui avaient été offerts à cette divinité.

Swantewite était tout à la fois le dieu de la guerre et le dieu de la fécondité. Après la moisson, le peuple en foule lui rendait hommage. Le chef des prêtres avait nettoyé le temple, où lui seul pouvait entrer; lui était pas même permis de respirer chaque fois qu'il avait besoin de haleine, il revenait à la porte du

l'air qui commençait à le suffoquer de souiller la divinité par son jour de la fête étant venu, tout se rassemblait autour du temple, et une grande quantité de bétail prenait la corne que le dieu, de sa main droite, et qui avait été hydromel l'année précédente; il lacer à la porte du temple, et, d'aspiration de la liqueur, il prédisait la fécondité de l'année suivante; il y avait que peu ou point d'hydromel, c'était un signe d'abondance; la liqueur avait tari notablement, il tendre à une mauvaise récolte. Le prêtre versait l'hydromel au dieu, puis remplissait sa corne, et, en faisant des prières pour abondance, la richesse et la victoire, prenait un gâteau de la taille d'un t le plaçant entre lui et la foule, et s'il en était entièrement caché, ainsi, l'épaisseur du gâteau pouvait encore considérée comme un signe pour l'année suivante, sinon, indice funesto. Il bénissait en nomple au nom de Swantewite, et à faire avec ferveur des sacrifices promettant en récompense qu'ils seraient vainqueurs sur terre et On passait le reste de la journée festins, et c'eût été une honte s'enivrer.

Retretien du temple, chaque homme et femme payaient un impôt annuel; butin enlevé appartenait au dieu; on lui avait consacré 300 chevaux, que l'on gagnait par leur moyen être offert. Il avait de plus un grand cheval blanc, que le chef seul avait le droit de monter; et on pouvait lui couper le poil de la crinière. On croyait que le même prenait souvent ce cheval à la nuit combattre les ennemis et parfois, le matin, on trouvait divin tout haletant à la porte du temple couvert de sueur. A l'approche, on faisait de ce cheval un orate, on plantait six lances deux à deux devant le temple; à chaque paire on plantait transversalement une troisième, pour que le cheval pût passer par-dessus sauter. Après de longues et solennelles prières, le prêtre prenait le cheval, le bridait, et le faisait avancer sur des lances: si le cheval levait le pied droit le premier pour passer les lances transversales, le présage était favorable, et l'on se décidait à la guerre; si le cheval levait le pied gauche, on tâchait de faire la paix.

On sacrifiait quelquefois à cette idole des prisonniers pour les offrir en sacrifice. On les faisait mettre à cheval revêtus d'armure; on attachait ensuite à leurs cuisses les jambes de l'animal; puis on les faisait sauter à deux bûchers dressés de part et d'autre, on brûlait tout vif le cavalier

et la monture; ce sacrifice passait pour très-agréable à Swantewite.

En l'année 1168, Waldemar I^{er}, roi de Danemark, irrité de l'arrogance des habitants de Rugen, résolut de les châtier, et s'avança vers l'île à la tête d'une nombreuse armée. Il mit le siège devant Arcona; mais cette ville, bâtie sur des rochers, était très-difficile à prendre, et ses habitants se défendaient avec opiniâtreté. Waldemar était déjà là depuis plusieurs semaines, et commençait à désespérer du siège qu'il avait entrepris, quand un soldat vint lui dire que la ville tomberait le jour de la fête de saint Wit. Ce jour-là, en effet, il s'introduisit par une ouverture souterraine dans une des tours de la forteresse, y mit le feu, et tandis que les assiégés travaillaient à éteindre l'incendie, les Danois s'élancèrent sur les remparts et entrèrent dans la ville. Le temple de Swantewite fut démoli et son image brisée en morceaux. Quand les habitants de Rugen virent que leur dieu n'avait pas même pu se préserver de cet outrage, ils cessèrent de croire en lui et se convertirent au christianisme.

SYCOMANCIE, divination pratiquée au moyen des feuilles de figuier. On y écrivait les questions ou propositions sur lesquelles on voulait avoir des éclaircissements; la feuille venait-elle à se dessécher après la demande faite au devin par le curieux, c'était un mauvais présage; et un heureux augure, si elle tardait à se faner.

SYENA-YAGA, sacrifice de l'épervier ou du faucon, mentionné dans les livres indiens. Il paraît qu'on l'offrait, en l'accompagnant d'imprécations, pour attirer la malédiction céleste sur un ennemi détesté.

SYLVAIN, dieu champêtre, qui présidait aux forêts chez les Romains. Quelques-uns le confondent avec Faune; d'autres le disent fils de ce dernier; d'autres enfin, fils de Saturne. C'était peut-être le Pan des Grecs, appelé *Egipan* ou Pan-Chèvre. Macrobie distingue trois Sylvains: l'un dieu domestique, ou *Lare*; l'autre, dieu champêtre, le même que Faune; le troisième, dieu oriental ou dieu Terme; ce dernier serait proprement le dieu Silvain; aussi lui attribue-t-on l'invention des limites. Servius dit que c'était là l'opinion commune, mais que, selon les philosophes, Sylvain était le dieu de la matière, qui est la masse et la lie des éléments, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus grossier dans le feu, l'air, l'eau et la terre. On trouve Sylvain représenté tantôt avec les cornes et la moitié du corps de chèvre, tantôt avec la forme humaine tout entière. Ce dieu était fort honoré en Italie, où l'on croyait qu'il avait pris naissance, et qu'il avait régné pour le bonheur des hommes. Il avait plusieurs temples à Rome, un dans les jardins du mont Aventin, un autre dans la vallée du Viminal, et un troisième sur le bord de la mer, d'où il était appelé *Littoralis*. Ses prêtres formaient un des principaux collèges du sacerdoce romain. Les hommes seuls avaient le pouvoir de lui sacrifier. Au commence

urs, de la même manière que les

ins infidèles n'ont point de syn-
nement dit, à moins que l'on ne
ner ce titre à la profession de foi
qui consiste en cette formule :
qu'il n'y a d'autre dieu que Dieu,
omet est son prophète. »

ES. Les Grecs appelaient quel-
mbles ce que nous nommons
mais communément on emploie ce
le sens de types, emblèmes, ou
ons de choses religieuses, divi-
ales, par des images ou des pro-
jets naturelles. Les symboles
se les mythes, destinés à rendre
à exposer une vérité d'un ordre
ré, par le moyen d'un intermé-
la fasse mieux sentir que si elle
ous sa forme abstraite; mais, dans
cet intermédiaire est un signe
à l'œil; dans le mythe, c'est le
premier emploie une démon-
térielle, un objet de la nature par
une action; le second se sert
ustration orale, d'un récit. Dans
chrétienne, les sacrements, ces si-
s d'une grâce invisible, comme
saint Augustin, sont des symboles
des mythes; d'ailleurs les uns et
aient également en usage dans
siècles du monde, et également
agir sur l'intelligence d'hommes
peu faits au raisonnement. Ce-
en que dans le christianisme
élé aux hommes tout ce qui leur
sire de croire et de pratiquer, son
a jugé à propos d'établir et de
des symboles perpétuels, tels
e nous venons d'énoncer, parce
la créature humaine un moyen
e procurer la grâce, et qu'il con-
bonté de Dieu que l'homme sût
ait acquise. C'est ainsi que l'eau
est le signe de la régénération
l'huile de la confirmation, le
la force conférée par ce sacre-
èces du pain et du vin dans
e, le signe de la manducation
ps et du sang du Sauveur. Jésus-
apôtres nous ont appris que
tes les pratiques, les cérémonies
s événements de l'ancienne loi
caractère symbolique qui prépa-
ouvelle. La liturgie, les sacrifices,
s et les purifications légales, les
erdoce, le tabernacle, l'agneau
assage de la mer Rouge, la cir-
c., étaient autant de types et de
ce qui devait avoir lieu dans le
e, qui est le perfectionnement de
évolée.

le P. Ravignan, en parlant du
israélite, tous les événements
révoltes, guerres, captivité, dé-
les splendeurs du temple unique
sainte; là, le grand prêtre et ses
lévites avec leurs fonctions em-
; là, ce culte si varié d'expiations

CTIONN. DES RELIGIONS. IV.

et de purifications, les holocaustes, les ana-
thèmes, les sacrifices si divers et si multi-
pliés, annonçaient, redisaient à l'avance,
annoncent et redisent encore le rachat du
monde si longtemps captif, courbé si long-
temps sous un joug tyrannique; annonçaient
et signifiaient cette Eglise une, sainte, im-
mortelle, à laquelle tout devait bientôt ac-
courir; cette Rome, mère et maîtresse de
toutes les églises, ce pontife suprême, ces
pasteurs, ces prêtres voués et consacrés à
régénérer tous les peuples dans le sang de
la victime sans tache, aux conditions si jus-
tes et si nécessaires de l'aveu, du repentir
et de la peine réparatrice. Là, depuis Adam
l'homme ancien, jusqu'à l'homme nouveau
Jésus-Christ, toutes les gloires patriarcales
et judaïques, rois, héros, sages, guerriers,
pontifes, prophètes, désignent et prédisent
quelques traits du législateur, du roi, du
prophète, du pontife sauveur de la loi nou-
velle. Abel, Isaac, Melchisédech, son sacri-
fice; Abraham, le vrai croyant, les véritables
enfants de son Eglise; Isaïe et Jérémie, ses
douleurs et ses souffrances; Moïse, sa loi;
Josué, sa victoire; David et Salomon, sa
royauté, sa sagesse et sa gloire; et, à côté
de ces illustrations viriles, nous entrevoyons,
dans de célèbres héroïnes, quelque ombre de
cette Vierge mère, auguste réparatrice de
laquelle devait naître le Sauveur Jésus. »

Le paganisme avait aussi ses symboles qui
jouaient un grand rôle, surtout dans les mys-
tères : tels étaient le phallus, le serpent et
les autres objets renfermés dans la corbeille
mystique, et qui sont analogues à ceux qui
ont été conservés ou adoptés par la franc-
maçonnerie moderne.

Il y a une autre sorte de symboles qui ap-
partiennent à l'iconologie sacrée ou profane;
ce sont les attributs que l'on donne aux per-
sonnages historiques ou mythologiques. Ces
symboles varient suivant les différents sys-
tèmes de religion. (Voy. ATTRIBUTS.)

SYMBOLISME, opinion qui réduit à de
purs symboles tous les systèmes de religion.
Cette école, qui nous menace en ce moment
déjà, n'est pas nouvelle. Quelques auteurs
chrétiens y ont même coopéré, bien qu'avec
des intentions excellentes, et ont donné par
là un fort mauvais exemple. Huet, évêque
d'Avranches, dans sa *Démonstration évangé-
lique*; Bergier, dans son *Origine des dieux
du paganisme*; Court de Gébelin, dans son
Monde primitif; l'abbé Plucne, dans son *His-
toire du ciel*; Guérin du Rocher, dans son
Histoire véritable des temps fabuleux, ont
donné une impulsion dangereuse à la science,
et préparé, sans le vouloir, les voies à Du-
puis, qui, dans son *Origine de tous les cultes*,
vint appliquer à nos croyances ces principes
élastiques. Il y soutient en effet que le
christianisme n'a rien d'historique ni de réel
dans son établissement, que toute son his-
toire n'est que symboles et allégories, que
l'on a ensuite personnifiés et changés en faits
réels et authentiques. L'Allemagne est en
ce moment saturée de ces malheureuses
doctrines; on les trouve formulées en par-

ticulier dans la *Symbolique de Creuxer*, que M. Guigniaut a traduite et accommodée au goût et au génie français, sous le titre de *Religions de l'Antiquité*. Suivant ces écrivains, toutes les religions, et souvent même les histoires des peuples, ne sont que des mythes, de manière que tout le paganisme ne serait qu'un grand symbole, cachant les plus beaux et les plus profonds secrets de la nature.

SYMBOMES, *dieux qui ont un même autel*, soit parce qu'en effet on leur consacrait le même autel, soit parce que leurs autels respectifs étaient placés à côté l'un de l'autre dans le même temple. A Olympie, il y avait six autels, consacrés chacun à deux des plus grandes divinités. Ces dieux correspondaient aux *Dii consentes* des Romains.

SYMMACHIE, surnom que les habitants de Mantinée donnèrent à Vénus, parce qu'elle avait combattu pour les Romains à la journée d'Actium, la mollesse d'Antoine et sa passion pour Cléopâtre lui ayant fait perdre la bataille.

SYNAGOGUE. Ce mot signifie proprement congrégation; et, comme celui d'Eglise chez les chrétiens, il exprime, soit l'autorité religieuse et la communauté de ceux qui professent la loi mosaïque, soit le lieu où les Juifs se réunissent pour prier ou pour enseigner. Le mot *synagogue* est grec; en hébreu on dit *kehala*, *kéhilla*, église, *keneseth*, congrégation, ou *Beth-hakkeneset*, maison de la Congrégation.

Outre le temple de Jérusalem, il y avait dans la même ville plusieurs synagogues particulières, telles que celle des Alexandrins et quelques autres dont il est parlé dans le Nouveau Testament. Les docteurs ou rabbins enseignaient la loi dans ces synagogues qui servaient aussi d'écoles, et cela se pratiquait du temps de Jésus-Christ et des apôtres, qui s'y assemblaient avec les autres juifs, pour y écouter la lecture de la loi et les enseignements des rabbins. Comme on rendait aussi des jugements dans les mêmes lieux, on y gardait le même ordre que dans le grand consistoire. Il y avait donc un président, appelé en grec *Archisynagogos*, chef de la synagogue; ceux qui étaient assis à ses côtés en forme de demi-cercle prenaient la qualité de *Zekénim*, ou anciens; et, plus bas, sur d'autres sièges, les disciples qui étudiaient la loi. Ces derniers, qu'on appelait *Talmidé-Hakamim*, disciples des sages, étaient partagés en trois classes : on choisissait ceux de la première classe pour remplir la place des *Hakamim* ou sages; ceux du second rang montaient alors au premier, et ceux du troisième au second. Le peuple était assis dans le parterre, qui correspondait à la nef de nos églises, sur des nattes ou des tapisseries. C'est de cet ordre établi dans les synagogues, que les premiers chrétiens paraissent avoir pris la disposition du clergé et du peuple dans les églises. Il y avait aussi dans le temple, et ensuite dans les synagogues, un ministre ou officier appelé *Schammas*, qui tenait la place du *non* diacres; et les Syriens se servent encore aujourd'hui du même mot

pour désigner le diacre. Les Juifs l'appellent *Khazan* ou inspecteur chargé de surveiller tout ce qui se fait dans la synagogue, et d'en ouvrir les portes.

Les Juifs, dit Léon de Modène les synagogues, qu'ils nomment écoles ou grandes, dans une salle haute d'une maison, ou en un lieu séparé, ils peuvent, lorsqu'ils n'ont pas le temps de construire des édifices élevés et vastes. Les murailles en sont blanches et boisées, ou revêtues de tapisserie sur les murs des passages de l'entrée des sentences propres à réveiller l'esprit. Tout autour sont placés des bancs pour seoir; et, en quelques-unes, il y a des armoires où l'on resserre les livres et vêtements affectés à la prière. Au milieu des candélabres ou des lustres sur le plafond, ou bien des lampes et des doiles attachées à la muraille. A l'entrée il y a des tronc où l'on dépose les aumônes aux pauvres.

Dans chaque synagogue, il y a à l'orient une arche ou armoire appelée *l'arche d'alliance*; elle ferme les cinq livres de la loi écrits sur vélin, avec de l'encre faite et copiés avec un soin extrême. Les tablettes sur lesquelles est écrit le Pentateuque sont jointes bout à bout avec les nerfs d'âne, et maintenues à chaque bout par deux bâtons ornés, sur lesquels on roule et on les déroule, à mesure qu'on a besoin dans la lecture. Ce volume ainsi couvert d'une étoffe de lin ou de soie, est brodé. Au milieu ou à l'extrémité de la synagogue, il y a une longue table ou pupitre, sur laquelle on déroule la loi, et qui sert aussi de chaire au lecteur. Les femmes ne sont jamais admises avec les hommes dans les synagogues; on leur a fait des galeries élevées d'où elles peuvent tout voir sans être vues.

Dans les grandes villes, il y a plusieurs synagogues, tant à cause de la multitude des Juifs qui s'y trouvent, que parce que tous les Israélites n'adoptent pas au même rite. C'est ainsi qu'à Jérusalem il y a des synagogues pour le rite assyrien, et une pour le rite arabe; ailleurs il y en a pour les Juifs portugais, et pour les Orientaux.

La synagogue des Juifs portugais de Amsterdam passe pour être la plus belle du monde. Elle est bâtie à l'orient, et a 150 pieds de longueur sur 50 de largeur, sans la cour et les murs. Sa hauteur, jusqu'à la voûte, est de 30 pieds. Deux galeries pour les femmes sont dans toute la longueur de l'édifice, et à gauche; et cinq rangs de lampes sont suspendus pendant le sabbat. Le sanctuaire ou pupitre sont d'un bois rare et précieux. L'Inde. Quatre Juifs distingués dans la communauté posèrent les quatre pierres angulaires du fondement de ce temple, qui fut consacré par une grande solennité, le 2 août 1675.

célébre l'anniversaire de cette dé-

au vieux Caire une synagogue fa-
on prétend être établie depuis dix-
L'édifice n'a rien de remarqua-
antiquité qu'on lui attribue, et
des églises des chrétiens du pays.
oient que la vieille tribune, d'où
autrefois coutume de lire la loi au
située sur le tombeau du pro-
phète. Le respect qu'ils ont pour ce
a engagés à ne plus se servir de
le, et ils ont fait choix d'un autre
y lire la loi. Un voyageur assure
dans cette synagogue deux manu-
scrits du Pentateuque. Les Juifs
qu'ils en ont un autre de l'Ancien
écrit tout entier de la main d'Es-
autent que ce grand homme, par
vait pas osé tracer le nom de
son ouvrage; mais, qu'après
vé, il trouva ce saint nom écrit
de manière miraculeuse. Ils con-
sueusement ce manuscrit dans
de dix pieds de hauteur, voilée
un magnifique, et ils entretien-
en devant cette arche une lampe

mani, de la compagnie de Jésus,
as les Lettres édifiantes, la des-
me synagogue des Juifs de la
est située à Kai-fong-fou, dans la
Honan. Cette synagogue re-
tient, par la même raison que
Juifs d'Europe sont tournées vers
Jérusalem est à l'occident de la
est divisée en trois parties, en
s, ce qui donne à cet édifice
port avec les églises d'Europe.
et la plus sainte répond à l'*He-*
uaire des Juifs modernes, et
re au *saint des saints* de l'Ancien
C'est là qu'ils renferment les li-
vres de Moïse. Le chef de la syna-
paraît remplir les fonctions de
a seul le privilège d'entrer dans
le. Le P. Gozzani y vit douze ta-
blés en manière d'arche pour les
des Juifs, et un treizième pour
sur des tables, et environnés
petits rideaux. Chacun de ces ta-
blés renferme les cinq livres du Pen-
tateuque, et sont écrits sur de
peaux, et pliés sur des rouleaux.
Le chef de cette synagogue corres-
pond à la partie des synagogues d'Europe
la loi; mais le pupitre est rem-
plie de chaire. La troisième nef res-
semble au vestibule de l'ancien temple;
dans la nef y vit un grand nombre de
bustes destinées à brûler des parfums.
SYNERGISTES, c'est-à-dire *pacificateurs*,
Luthériens, qui, voyant la foule
qui s'élevait parmi les nouveaux
chrétiens, prétendaient les réunir dans
leur doctrine; mais leurs efforts furent
inutiles. Ce secte regarda les pacificateurs
comme des hommes qui trahissaient la vé-
rité, et sacrifiaient lâchement à l'amour

de la tranquillité. Toutes les sectes réfor-
mées se haïssaient et s'anathématisaient
mutuellement, comme elles haïssaient et
anathématisaient les catholiques. Georges
Calixte fut un des plus zélés promoteurs du
syncrétisme, et il fut attaqué par ses enne-
mis avec un emportement extrême.

SYNERGISTES, autre branche de Luthé-
riens qui disaient que l'homme pouvait
contribuer en quelque chose à sa conversion;
cette doctrine, contraire aux principes de
Luther, était appuyée par Mélanchthon.

SYNIA, déesse de la mythologie scandi-
nave; elle était la portière du palais des
dieux, et fermait la porte à ceux qui n'avaient
pas le droit d'y entrer. Elle présidait aussi
aux procès où il s'agissait de nier quelque
chose par serment; d'où était venu le pro-
verbe : *Synia est auprès de celui qui va nier.*

SYNODE. 1°. Le mot *synode* exprime en
grec la même chose que *Concile* en latin,
d'où on les prend indifféremment l'un pour
l'autre pour désigner les assemblées ecclé-
siastiques réunies pour délibérer sur la foi
ou sur la discipline. Le concile général de
Trrente se donne presque partout la dénomi-
nation de synode. Cependant plusieurs écri-
vains ecclésiastiques ont voulu établir une
distinction entre les mots *concile* et *synode*,
réservant le premier pour les conciles géné-
raux, et employant l'autre pour exprimer
l'assemblée des églises particulières, soit
d'une nation, soit d'une province, soit d'un
diocèse; d'où les dénominations de synode
national, synode provincial et synode diocé-
sain. Cependant les synodes nationaux et
provinciaux ont presque partout été appelés
conciles; ce qui n'est jamais arrivé pour les
synodes diocésains : ces derniers n'étant que
la réunion des curés et des prêtres d'un dio-
cèse sous la présidence de leur évêque, on
ne peut rien y décider avec autorité relati-
vement à la foi, et on n'y peut traiter que
les points de discipline qui regardent les
ecclésiastiques et les fidèles du diocèse. Si
l'on tenait absolument à établir une distinc-
tion entre concile et synode, relativement à
une assemblée d'évêques, nous dirions que
le *concile* est une assemblée convoquée ex-
traordinairement et pour un motif déter-
miné, tandis que le *synode* est la réunion des
prélats d'une nation ou d'une province à des
époques fixes, et en vertu d'un règlement
antérieur.

C'est en effet le vœu de l'Eglise exprimé
et renouvelé plusieurs fois par ses conciles,
que chaque année les évêques tiennent dans
leur diocèse un synode particulier avec les
prêtres soumis à leur juridiction, et que tous
les trois ans le métropolitain convoque dans
sa province un synode provincial. Ce synode
représente l'église de la province; l'archevê-
que y préside en qualité de chef de cette
église. Lui seul a le droit de le convoquer;
il le fait par des lettres circulaires adressées
aux évêques ses suffragants, et à tous ceux
qui ont le droit d'assister à cette assemblée.
Le mandement de convocation est affiché à
la porte de la cathédrale un mois ou deux

avant l'ouverture ; mais les trois derniers dimanches, les curés des paroisses doivent disposer les fidèles à la dévotion, au jeûne et à la pénitence, afin que Dieu répande sa bénédiction sur le synode, et l'âme de son esprit.

La veille de l'ouverture du synode, on sonne toutes les cloches de la cathédrale et des autres paroisses de la ville. Le lendemain tout le clergé se rend de bonne heure chez l'archevêque, et se revêt des ornements convenables. Ceux de l'archevêque sont l'amict, l'aube, la ceinture, l'étole et la mitre archiepiscopale ; ceux des évêques, le rochet, le pluvial et la mitre épiscopale ; ceux des abbés le pluvial et la mitre simple ; les chanoines ont les vêtements ecclésiastiques propres à leur ordre ; tous ces ornements sont de couleur rouge. L'assemblée marche processionnellement vers l'église au son des cloches : lorsqu'elle est entrée dans l'église, on chante la messe du Saint-Esprit, qui est célébrée par l'archevêque ; la messe finie, le métropolitain quitte ses vêtements sacerdotaux, prend la chappe ou pluvial, se met à genoux devant l'autel, et chante une antienne avec son clergé ; puis chacun prend place dans l'ordre suivant : l'archevêque a son siège proche de l'autel, sur une estrade ; les évêques se placent vis-à-vis de lui en demi-cercle ; les abbés et les autres membres du clergé sont assis derrière les évêques ; on doit y appeler quelques théologiens éclairés ; mais ils n'y ont pas voix délibérative : ils servent seulement de conseillers à l'assemblée et donnent leur avis. A la fin de chaque session, le métropolitain ayant la croix devant lui, bénit l'assemblée. A la fin de la dernière, on confirme solennellement tous les décrets du synode, et un diacre dit : *Recedamus in pace*, retirons-nous en paix. Le métropolitain reçoit ensuite les suffragants au baiser de paix ; et ceux-ci font entre eux la même cérémonie ; puis on se retire et on s'occupe de la publication des décrets du synode.

2° Plusieurs communions protestantes sont régies par des assemblées appelées *synodes*, qui sont regardés comme la plus haute autorité ecclésiastique de la secte. Les calvinistes avaient autrefois en France des synodes nationaux et des synodes provinciaux ; à ceux-ci étaient subordonnées les classes, que l'on appelait aussi colloques. Ces classes étaient des assemblées de quelques églises de la province, qui se tenaient deux ou quatre fois l'année, selon l'urgence. A ces classes ou colloques se trouvaient un ou deux ministres de chaque église avec un ancien. On les assemblait pour terminer ou régler ce qui n'avait pas été défini dans le consistoire ; mais ce que la classe ne pouvait définir était ensuite porté au synode provincial, ou même au national, si l'affaire était assez importante pour cela. Le synode a seul le droit d'ordonner les classes, à moins qu'il ne survienne des affaires si pressées qu'on ne puisse attendre ses ordres. Alors il est permis à l'église synodale, c'est-à-dire à celle

qui a droit d'envoyer des députés au d'écrire des lettres circulaires à cir églises voisines, pour obtenir à la des suffrages la permission de c une classe. On doit écrire à ce quinze jours avant la convocation de et chacune doit envoyer un past ancien, et, autant que faire se peut mes députés qui auront assisté a synode.

Les synodes des Calvinistes de se tiennent régulièrement deux foi vers le mois de mai et vers le moi tembre. Le ministre député mèm un ou deux anciens. Chaque syn président ou modérateur et un ou créataires ; ces assemblées commen nissent par la prière. C'est dans ce que l'on débat les points de doct discipline, que l'on examine les as ministère, et qu'on ordonne ceux jugés capables.

3° On appelle en Russie *très-sain* un conseil mi-partie d'ecclésiastiq laïques, qui préside à toutes les an gieuses, sous l'inspection d'un g reur représentant l'empereur. Ce remplace l'ancien patriarche de Ru la puissance était rivale de celle d fut institué en 1721 par Pierre le G

4° Il y avait chez les anciens un pollon, espèce de confrérie où l'on des gens de théâtre appelés scénique tes, des musiciens, des joueurs d'ins Cette société était fort nombreuse parmi eux Marc-Aurèle Septentrion d'Auguste, le premier pantomim temps, qui était prêtre du synode et parasite du dieu.

SYNOECIES, fête grecque, in l'honneur de Minerve, à l'occasion nion des Athéniens en une seule ci que la déesse de la sagesse ava inspirer à Thésée : on la célébra ans, le 16 du mois Hécatombéon, respond à notre mois de juillet.

SYNTHRONES. On donnait c Egypte, aux dieux qui étaient r assis sur le même trône et qui a aux mêmes hommages. Souvent porta un roi, un empereur sur le n avec une ancienne divinité, et on les deux personnages dans le m L'empereur Adrien donna le titr *thrône* à son favori Antinoüs, l mit au rang des dieux. Par une toute politique, la divinité princ nome était adorée comme divinité dans le nome le plus voisin.

SYNUSIASTES. On a donné c hérétiques qui n'admettaient qu substance et une seule nature Christ. Les Synusiastes niaient qu eût pris un corps dans le sein d Vierge ; soutenant qu'une partie d Verbe divin s'y était changée en corps. Ainsi ils disaient que Jé n'était pas consubstantiel à son P

la divinité, mais aussi quant à son corps.

« (Déesse). Du temps de Lucien, dans la Syrie une ville appelée *la ville sacrée*. Elle était sur un temple fameux, objet de vénération de tous les peuples voisins, et grande déesse de Syrie. Lucien, Grec, et Syrien de nation, a fait des curieuses sur cette déesse, sur les cérémonies qui s'y pratiquaient sur les fêtes qu'on y célébrait. Un témoin oculaire d'une partie des choses raconte. Il avait appris les usages anciens prêtres du temple. Il traduit très-librement ce qu'il a dans son *Traité de la déesse de Syrie* avoir fait une courte énumération des temples qui se trouvaient dans la ville sacrée. Il conclut-il, que la déesse n'est ni plus respectable ni plus auguste que celle qu'on voit dans la ville sacrée. On trouve dans ce temple des ouvrages rares et des offrandes vénérables par leur antiquité, des statues dignes des dieux qu'elles représentent, et qui annoncent d'une manière sensible la présence de la divinité; elle voit suer et se mouvoir. Elles sont des oracles; et souvent, le temple fermé, on y entend de grands bruits. L'emporte encore par ses rituels tous ceux que je connais. En Arabie, les Phéniciens, les Babyloniens, les peuples de Cilicie, de Cappadoce, y apportent à l'envi des offrandes et entrent dans le lieu sacré où se trouvent les trésors du temple; j'y ai vu un grand nombre de statues de riches habits, et des offrandes d'argent. Pour ce qui regarde les assemblées, il n'y a point de temple où se célèbre un si grand nombre. Avec le plus grand soin combien de cérémonies que ce temple était consacré à la déesse qui y était honorée. Les réponses que m'ont faites les prêtres, plus instruits que j'ai consultés: les cérémonies mystérieuses et sacrées, les usages et les prophéties; quelques-unes des cérémonies; plusieurs sont conformes aux usages barbares: il y en a qui s'accordent avec les opinions des Grecs. Je les ai tous vus, quoique je ne les approuve

pas. Un grand nombre de personnes ont fondé le temple à ce temple. Scythie, qui seul se sauva du déluge, sa femme et une couple de bœufs d'animaux, par le moyen duquel il s'enferma avec tout son troupeau de quelque temps, il se fit, et qu'il habitent aujourd'hui les peuples de la Syrie, une prodigieuse ou absorption toutes les eaux qui couvraient le monde. Alors Deucalion, en mémoire de ce fait, éleva sur cette même ou l'ancien temple dédié à Junon. J'ai vu la statue, qui est en effet sous le temple, elle a été grande autrefois; mais c'est qu'elle est actuellement

fort petite. Ceux qui racontent cette histoire apportent pour preuve une cérémonie qui se pratique dans le temple deux fois par an. Une grande multitude de personnes de Syrie, d'Arabie et d'au delà de l'Euphrate, vont à la mer, et en rapportent de l'eau qu'elles répandent dans le temple: cette eau tombe dans l'ouverture dont j'ai parlé, qui, quoique fort petite, la reçoit cependant toute. Ils prétendent que Deucalion a institué cette cérémonie en mémoire du déluge et de la manière dont il finit.

« D'autres veulent que le temple de la ville sacrée soit l'ouvrage de Sémiramis, cette fameuse reine de Babylone, et qu'elle l'ait consacré, non pas à Junon, mais à sa mère Derceto. J'ai vu en Phénicie la statue de Derceto; sa forme est extraordinaire: elle est moitié femme et moitié poisson; au lieu que la déesse de Syrie est femme depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils manquent d'ailleurs de bonnes raisons pour prouver leur sentiment. De ce que les habitants de la ville sacrée s'abstiennent de poisson et ne mangent jamais de colombe, ils veulent conclure que Sémiramis a bâti le temple, et que Derceto en est la déesse, parce que Sémiramis, dans sa vieillesse, fut changée en colombe et que Derceto a la forme d'un poisson. Pour moi, quand j'accorderais que c'est Sémiramis qui a fait construire le temple, je n'irais toujours qu'il soit consacré à Derceto; car il y a beaucoup de gens, parmi les Egyptiens, qui s'abstiennent de poisson, et cependant ce n'est pas pour l'amour de Derceto. Voici une autre opinion que je tiens d'un homme sage et instruit. Selon lui, Cybèle est la déesse qu'on honore dans ce temple, et ce temple est l'ouvrage d'Atis, ce jeune Lydien qui passe pour l'instituteur du culte de Cybèle. Ce malheureux jeune homme, après avoir été privé de la moitié de son existence, par le ressentiment de Cybèle, prit un habit de femme, et parcourut divers pays, racontant sa triste aventure, et faisant des sacrifices à Cybèle. Etant arrivé en Syrie, et les habitants d'au delà de l'Euphrate ne voulant recevoir ni lui ni ses sacrifices, il s'arrêta dans la ville sacrée, et y bâtit le temple en question. On pourrait croire, à plusieurs signes, que la déesse de Syrie n'est autre que Cybèle; car elle est représentée portée sur des lions, tenant en main un tambour, et ayant une tour sur la tête. Les Lydiens donnent les mêmes attributs à Cybèle. L'auteur de ce sentiment ajoutait encore que les prêtres du temple, qu'on appelle *galles*, se faisaient eunuques, pour imiter Atis et honorer Cybèle, et non pas pour l'amour de Junon.

« Ce discours me parut spécieux; mais il ne me persuada pas; car je rapporterai bientôt une autre raison de cette mutilation, qui semble plus digne de foi. Je préférerais l'opinion de ceux qui disent avec les Grecs, que Junon est la déesse, et Bacchus le fondateur du temple. En effet, Bacchus, allant en Ethiopie, passa par la Syrie. D'ailleurs, on trouve dans le temple plusieurs signes auxquels on peut reconnaître que c'est l'ou-

vraie de Bacchus : tels sont les riches habits à la mode des barbares, les pierres des Indes, les cornes d'éléphant que Bacchus rapporta d'Ethiopie. On voit aussi dans le vestibule deux Priapes d'une grosseur extraordinaire, qui portent cette inscription : « Bacchus a consacré ces Priapes à Junon, sa marâtre. » Cela pourrait suffire. Ajoutons encore que les Priapes font partie du culte que les Grecs rendent à Bacchus ; que, dans les fêtes de ce dieu, on porte en procession de petits hommes de bois qui ont un membre viril fort grand : or la même chose se retrouve dans le temple de la déesse de Syrie. A droite, on voit un petit homme d'airain assis, qui est remarquable par la grandeur de son membre viril ; cela suffit pour ce qui regarde les premiers fondateurs du temple. Parlons maintenant de l'édifice, tel qu'il subsiste aujourd'hui ; car le temps n'a pas respecté celui qui avait été construit par Bacchus. Ce temple que l'on voit présentement est l'ouvrage de Stratonice, femme d'un roi d'Assyrie....

« Essayons maintenant de donner au lecteur quelque idée de la structure et des ornements de ce fameux temple de la déesse de Syrie. Il est bâti sur une colline, au milieu de la ville, et tourné vers l'orient. L'architecture est d'ordre ionique. On voit dans le vestibule ces deux Priapes dont nous avons parlé, et qui ont trois cents aunes de hauteur. Tous les ans, il y a un homme qui monte sur un de ces Priapes. Les uns disent que c'est pour converser de plus près avec les dieux ; les autres, que c'est pour imiter ce qui arriva au temps du déluge, lorsque les hommes, pour se sauver, montèrent sur les arbres et sur les plus hautes montagnes : pour moi, je pense que cette cérémonie se fait en l'honneur de Bacchus, et pour imiter les hommes de bois que les Grecs ont coutume de mettre sur les Priapes qu'ils consacrent à Bacchus. Voici la manière dont on monte sur ces Priapes. Une même corde enveloppe le Priape et l'homme : celui-ci, appuyant l'extrémité de ses pieds sur de petits morceaux de bois qui s'avancent sur la surface du Priape, monte ainsi jusqu'au haut, s'envolant en même temps avec lui la corde, comme un cocher soulève les rênes de ses chevaux. Arrivé sur le sommet, il jette en bas une autre corde, par le moyen de laquelle il attire à lui tout ce qui lui est nécessaire, comme du bois, des habits et des vases. Il s'arrange ensuite, et fait en quelque sorte son nid sur ce Priape ; car il doit y demeurer pendant l'espace de sept jours. Une foule de dévots viennent apporter des offrandes et se recommander aux prières de celui qui est au haut du Priape. Un homme, qui se tient au bas, reçoit leurs présents, et crie leurs noms à celui qui est en haut : celui-ci se met aussitôt en prières, et recommande aux dieux chacun de ceux qui ont apporté des offrandes. Pendant sa prière, il sonne une cloche qui rend un son aigu et perçant. Il lui est expressément défendu de s'endormir, et, s'il se laissait aller au sommeil, un

scorpion monterait aussitôt et l'aurait d'une étrange manière. J'ignore mystère de ce scorpion : il me semble que la crainte de tomber est suffisante chez cet homme éveillé.

« Les portes et le toit de cet édifice brillent de l'éclat de l'or. Ce métal est prodigué dans l'intérieur du temple. L'air qu'on y respire est chargé des parfums de l'Arabie. Longtemps d'entrer dans le temple on sent une délicateur ; et les habits la conservent longtemps après qu'on en est sorti. Le temple est divisé en deux parties. La première est la plus vaste, est pour le peuple, est une espèce d'escalier, où l'on monte quelques degrés, et dont l'entrée est mise qu'aux seuls prêtres. On voit dans ce sanctuaire les statues d'or de Junon et de Jupiter. Jupiter est assis sur des lions. Junon est montée sur des lions. Elle tient un sceptre, de l'autre main une paille nouée. Sa tête est couronnée et surmontée d'une tour. Elle a pour attribut cet admirable ceste que les prêtres offrent à Vénus. Elle est couverte d'un nombre de pierres précieuses, et parmi lesquelles il y en a une bien remarquable, qui jette pendant la nuit une lumière si vive, que tout le temple en est éclairé ; mais elle a fait perdre son éclat. Ce qu'on admire particulièrement dans cette statue de Junon, c'est de quel côté que vous l'avez vue, elle vous regarde toujours. Entre Junon et Jupiter il y a une autre statue d'airain, qui sait qui elle représente, car elle est accompagnée d'attributs qui conviennent à plusieurs divinités différentes. Les uns disent que c'est soit Bacchus ; les autres disent que c'est soit Vénus. Une colombe d'or, placée sur sa tête, fait croire à quelque-uns que c'était Vénus. A gauche, en entrant dans le temple, on voit le trône du Soleil ; mais on y cherche en vain sa figure. Les habitants de la ville représentent par des statues que les prêtres que l'on ne peut pas voir, et qui sont si ridicules que l'on ne veuille imiter le soleil et de la lune, qui chaque jour se présentent à nos yeux. On trouve dans ce temple une statue d'Apollon. Voici, au sujet de cette statue, un fait dont j'ai été témoin. Pendant que les prêtres la portaient sur leurs épaules, elle s'élevait tout à coup et avançait sans être soutenue. Apollon on rencontre celle de Mercure et de Lucine. Voilà ce qui est particulier dans l'intérieur du temple. Dehors on voit un grand autel d'airain, sur lequel il y a une infinité de petits hommes d'airain, qui représentent divers peuples illustres. On remarque celle de Sémiramis, qui semble montrer le temple de Vénus. Voici la raison de cette attitude. Sémiramis, enivrée de sa grandeur, avait ordonné à ses sujets de l'adorer préférablement à Junon, et même à Junon. Elle fut punie par des cruautés et par des disgrâces de tout genre. Elle reconnut alors sa faute, et, pour

« Cette statue, où elle est représentée, le temple de Junon, comme sur les peuples que c'est à cette que les honneurs divins sont dus. Les statues n'ont rien de remarquable. Les vis du temple paissent un grand nombre de bœufs, de chevaux, d'ours et de chiens semblent avoir perdu leur férocité et qu'on regarde comme des animaux. Le temple est desservi par un grand nombre de prêtres, qui sont tous blancs. On élit chaque année un grand prêtre, qui est distingué des autres par une robe de pourpre et une tiare. Il offre deux sacrifices par jour, l'un à Junon. On sacrifie à Jupiter; mais le sacrifice offert à Junon est accompagné du son des flûtes et d'un grand nombre de voix. Non loin du temple, dans un lac où l'on nourrit un grand nombre de poissons, parmi lesquels il y en a de très-gros. Ils ont chacun un autel et ils viennent quand on les appelle. L'autel est très-profond. On voit au-dessus de l'autel de pierre, qui, au premier coup d'oeil paraît flotter et être porté sur l'eau. Le vulgaire le croit ainsi; mais je pense qu'il y a dessous une pierre qui le soutient. Cet autel est orné et parfumé. Chaque jour les dévots qui vont à la messe y font des offrandes, et qui le parent de guirlandes. Sur ce lac plusieurs fêtes; et on transporte les statues qui sont dans le temple. Celle de Junon entre la première fois; car on est persuadé que, par elle, on percevait le premier les poissons, et sent tous sur-le-champ. La plus grande de toutes les fêtes que l'on célèbre dans la ville sacrée est celle qu'on appelle la fête de Junon, selon d'autres, le flambeau : tout ce qui elle consiste. Au commencement de l'été, on coupe un grand nombre de branches que l'on entasse dans le parvis. On attache à ces arbres des chèvres, des brebis, des oiseaux et plusieurs autres animaux vivants. On y mêle des étoffes et divers ouvrages d'or et d'argent; puis on promène autour de ce bâtiment des dieux; ensuite on y met tout ce qui le compose est réduit en cendre. Cette fête attire dans la ville sacrée un grand concours prodigieux de peuples, qui viennent de la Syrie et des pays voisins. On croit que la dévotion amène dans

la ville sacrée doit d'abord se raser la tête et les sourcils. Il immole ensuite une brebis, et se régale de la chair. Il réserve seulement les pieds et la tête avec la toison; après quoi, il se met à genoux sur la toison, pose sur sa tête les pieds et la tête de la victime; et, dans cet état, il prie les dieux d'agréer ce premier sacrifice, promettant de leur en offrir un plus considérable le lendemain. Lorsqu'il s'en retourne, il faut qu'il couche sur la dure pendant tout le voyage, jusqu'à ce qu'il soit arrivé chez lui. Il y a dans la ville sacrée des hôtes chargés de recevoir les pèlerins de toute la ville en particulier, quoique communément ils ne les connaissent pas.

« Ce n'est pas l'usage, dans la ville sacrée, qu'on immole les victimes dans le temple. On présente l'animal à l'autel, on le ramène ensuite chez soi, et là on l'égorge. Quelquefois, après qu'on a couronné les victimes, on les précipite du haut du vestibule du temple, et elles meurent de cette chute. Il y a des dévots fanatiques qui immolent de cette manière leurs propres enfants, excepté qu'ils les précipitent enfermés dans un sac. Ils joignent à cette action dénaturée des invectives non moins barbares contre ces créatures innocentes, en disant qu'ils ne les regardent plus comme leurs enfants, mais comme des bêtes.

« Les habitants de la ville sacrée ont coutume de se faire imprimer des marques avec un fer chaud, les unes sur la paume de la main, les autres sur le cou, comme une marque de leur dévouement à la grande déesse.

« Les jeunes gens, avant de se marier, se coupent la barbe et les cheveux, les enferment dans un vase d'or ou d'argent, sur lequel ils gravent leur nom; puis ils les déposent, comme une offrande, dans le temple de Junon. J'ai pratiqué autrefois cette cérémonie dans ma jeunesse; mes cheveux et mon nom sont encore dans le temple. »

SYRINGES. Ammien Marcellin appelle ainsi des grottes souterraines et pleines de dévotions que des hommes initiés dans les mystères religieux avaient creusées en divers lieux avec des soins et des travaux infinis, dans la crainte que le souvenir des cérémonies de la religion ne se perdît. A cet effet, ils avaient sculpté sur les parois des figures d'oiseaux, de bêtes féroces et d'autres animaux, ce qu'ils appelaient caractères hiéroglyphiques ou hiéroglyphiques.

T

[Cherchez par Ta les mots que l'on ne trouve pas par T simple, et vice versa.]

TA - MATA, déesse adorée dans l'île d'Hawaï ou des Sandwich. Son nom est Ta-mata, dont les yeux sont toujours en

l'île, un des principaux dieux adorés par les Taïtiens, qui le regardaient comme le créateur de leur contrée. Lors-

qu'il lui plut de construire l'univers, il sortit de la coquille qui le tenait emprisonné, laquelle avait la forme d'un œuf, et avec laquelle il tournait dans un espace immense au milieu du vide. Ayant brisé cette coquille, il en fit la base de la grande terre, appelée Taïti, et les fragments qui s'en échap-

pèrent donnèrent lieu aux îles environnantes, et à mesure qu'il devint vieux, il ajouta les rochers qui en forment la base, les arbres et les plantes qui les recouvrent, et les animaux qui y vivent. Au reste les traditions variaient beaucoup au sujet de Taaroa ; les uns le regardaient comme le premier des dieux, enfants de la Nuit. D'autres en faisaient un esprit ou un oiseau, inférieur à *Tane*, le père, et à *Oro*, le fils, avec lequel il formait une triade divine. Quelques sages prétendaient que Taaroa n'était qu'un homme déifié après sa mort ; d'autres le regardaient en même temps comme créature et comme dieu. On lui donnait pour femme *Ofeou-feou-maïlerai*, engendrée également de la nuit ; d'autres fois il est considéré comme ayant contracté un mariage mystique avec *Tane*, le dieu père ; et de cette union seraient venus six enfants, savoir : *Arii*, l'eau fraîche ; *Timidi*, la mer ; *Aoua*, les rivières ; *Matai*, le vent ; *Arii*, le ciel ; *Eo*, la nuit. Taaroa enfanta ensuite *Mahanna*, le soleil, et une fille nommée *Toonou*, qu'il donna en mariage à ce dernier. Voy. COSMOGONIE, au Supplément.

Les Taitiens pensaient que les âmes, à leur sortie du corps étaient saisies par Taaroa, ou le dieu esprit ailé, qui les avalait pour en purifier la substance, et la pénétrer de la flamme céleste et éthérée que les dieux seuls peuvent donner. Alors ces esprits purs, débarrassés de leur enveloppe terrestre, erraient autour des tombeaux, et avaient des pèbres destinés à leur présenter des offrandes et à les apaiser par des sacrifices.

TAAUT, divinité phénicienne ; c'était, suivant Saichoniaton, un des descendants des Titans, et le même qu'Hermès Trismégiste. C'est lui qui inventa les lettres. Voy. HERMÈS, THOR.

TAZIA, c'est-à-dire *deuil*, nom que les Schutes de l'Inde donnent à la grande fête du *Deha*, qu'ils célèbrent les dix premiers jours du mois de Moharrem, en commémoration de la mort de l'imam Hoséin. Ils donnent le même nom aux représentations de la mort de cet imam, et aux chapelles funéraires qui renferment son catafalque, et dans lesquelles ils se rassemblent pour pleurer sa mort. Voy. DÉHA, IMAM-BARA.

TABASKET ou TABASKI, fête que les Wolofs et les autres nègres mahométans, célèbrent en mémoire du sacrifice d'Abraham ; ils immolent alors un bœuf noir qu'on mange en commun, et dont on réserve les quatre pieds pour fêter le premier jour de l'année suivante. Quelquefois ce sacrifice se fait d'une manière très-solennelle, et on marche processionnellement les victimes au lieu où elles doivent être immolées. Voici la description d'une de ces cérémonies. Quelque temps avant le coucher du soleil, on vit paraître cinq marabouts, marchant de front, revêtus de tuniques blanches, et armés de longues épées. Deux nègres conduisaient devant eux cinq bœufs choisis parmi les plus beaux et les plus gras du pays ; ils étaient revêtus de tuniques et revêtus de fine toile de coton. Après les marabouts venaient les

chefs des villages, parés de leur habilis, et armés de sabres ou de quelques-uns portaient un bouclier. Ils allaient ensuite les habitants des villages chantant de front et armés comme les chefs. Ils se rendirent en cet ordre à la rivière ; là, on attachait les pieux : le premier des marabouts posa sa zagaie à terre, étendit ses bras vers l'Orient, et s'écria trois fois, *Salut à toi !* Les autres marabouts firent de même, et on procéda à la prière.

La prière terminée, chacun reprit ses armes, et les nègres qui avaient amené les bœufs versèrent sur la terre, et enfoncèrent dans le sable une de leurs cornes, et de leur tourner la tête du côté de l'Orient. Dans cet état ils les égorgèrent ; le sang coulait, ils leur jetaient de l'eau dans les yeux, dans la crainte que les animaux ne tournassent leurs têtes vers ceux qui les immolaient, ce qui leur eût été très-mauvais présage. Ensuite les victimes, on leur coupa la tête, et les habitants de chaque village firent leur bœuf pour le faire cuire. La fête se termina par un folgar, sorte de danse pour laquelle les nègres sont parés de leur mieux.

TABÉIS, c'est-à-dire *adhérents*, quelques musulmans étaient réunis avec les *Ashabs*, ou compagnons dits de Mahomet, qui conversèrent avec lui, et ceux qui, tout de son temps, n'ont pas eu le bonheur de le voir ; ce sont ces derniers qu'on appelle *Tabéis*, quelques-uns d'entre eux ont écrit, ou lui ont fait savoir leur version à l'islamisme.

TABERNACLE. 1°. C'était chez les Israélites, une sorte de temple pour lequel ils firent usage pendant près de 500 ans, qu'à ce que Salomon eût fait construire le temple à Jérusalem. Bien qu'il fût très-considérable ; mais on pouvait le transporter facilement et en transporter les matériaux, lorsque l'on changeait de lieu. Dieu lui-même avait tracé à Moïse les dimensions du tabernacle. Sa forme était un carré oblong, qui avait trente coudées de longueur, dix de largeur et autant de hauteur. Il consistait en deux appartements : le premier se nommait *le Sanctuaire des saints* ; l'autre était appelé *le Saint* ou simplement *le Saint*. Ces deux appartements étaient séparés par une cloison de quatre colonnes en bois d'acacia, couvertes d'or, et posées sur des socles d'argent. Au haut de ce tabernacle était attaché avec des crochets un voile richement brodé. A l'entrée du saint, il y avait une autre rangée de colonnes sur des piédestaux d'airain. Au-dessus de ces colonnes supportait un rideau qui empêchait ceux d'entrer dans le lieu saint. Tout l'édifice était fait de planches de bois d'acacia, et

et revêtues de riches tapisseries ; à l'orient, il n'était fermé que par un rideau dont nous avons parlé. Il y avait une obscurité assez profonde dans les deux appartements, surtout dans le fond, car l'Écriture sainte ne fait mention d'aucune fenêtre ni ouverture près de la boiserie ; le jour n'y pouvait pénétrer que lorsque les courtines étaient relevées. L'arche d'alliance était dans le sanctuaire ou le Saint des saints ; ce lieu saint renfermait le chandelier à sept branches, la table des pains de proposition, et l'autel des parfums. Quant aux ustensiles destinés aux sacrifices, ils étaient dans un parvis à ciel ouvert, situé vis-à-vis du tabernacle.

La table d'or placée au milieu de l'autel, destinée à renfermer la sainte Eucharistie, est en bronze, en marbre ou en bois doré, quelquefois richement garnie à l'intérieur d'une étoffe précieuse.

Le mot d'augure, le mot tabernacle désigne une région du ciel. Dans les cérémonies augurales l'aruspice assis et revêtu d'une robe se tournait du côté de l'orient, avec le lituus une partie du ciel ; on l'appelait *tabernaculum caelestium* pour cela que le lieu fût découvert, et que rien n'interposât. C'est ce qui fit que C. Marius, lors de l'élévation au temple de l'Honneur, crainte qu'il ne prît aux augures de le démolir, s'il eût nui à ses fonctions. Il fallait que tout se passât conformément à l'usage établi, et s'il y avait le moindre défaut, on était obligé d'annuler, parce que *tabernaculum* est *captum*.

TENTES (Fête des), ou des *Tentes*, *Fejies*, appelée aussi en hébreu *des Cabanes*. Les Juifs la célébraient chaque année pendant huit jours, pendant au précepte intimé dans la loi fait lieu le 15 du mois de tisri, c'est-à-dire à notre mois de septembre, pendant après la récolte. Pendant ces huit jours ils demeuraient dans des cabanes ou tentes, en mémoire du temps pendant lequel leurs pères avaient demeuré sous des tentes lorsqu'ils eussent pris possession de la terre promise. Les Juifs modernes l'observent encore : lorsqu'ils en ont la commodité, ils dressent une tente à l'entrée ou sur le devant de leurs maisons, dans la cour ou le jardin. La tente ne doit pas avoir de poutres, ni moins de dix empanx. Les gens riches ornent ces tentes de tapisseries, sur lesquelles ils étalent des d'arbres chargées de fruit. On suspend quelquefois des citrons, des oranges, et souvent aussi on n'y trouve que des d'arbres stériles, des citrouilles, et même de l'osier. Les cabanes sont faites de feuillages en dehors et peintes, mais sans en être couvertes ; on prend garde que ces branches ne

se dessèchent, et on ne doit dresser les tentes ni sous des toits ni sous des arbres. On devrait faire sa résidence jour et nuit dans ces tentes, et quelques observateurs scrupuleux de la loi s'y astreignent ; cependant cela n'est guère praticable dans les pays septentrionaux, c'est pourquoi on se contente d'y prendre ses repas et de s'y rendre de temps en temps. Le premier jour on doit tâcher de se procurer une branche de palmier, trois de myrte, deux de saule et une de citronnier ; et lorsque, dans la synagogue, on récite les psaumes de louange, on prend de la main droite toutes ces branches liées ensemble, excepté celle de citronnier, que l'on tient de la main gauche, et, les approchant les unes des autres, on les agite vers les quatre parties du monde ; puis on fait le tour du pupitre en tenant en main ces rameaux et des branches de citronnier avec le fruit. Cette cérémonie se répète chaque jour dans la synagogue. Le septième jour on se lève de grand matin, on se lave et on se rend à la synagogue. On quitte le myrte, la palme et le citronnier ; on ne garde que le saule. On fait sept fois le tour du pupitre, et les prières sont récitées plus vite qu'à l'ordinaire : on en donne pour raison que, pendant le voyage dans le désert, on était obligé de se hâter même dans le service divin. On tire de l'arche sept exemplaires de la loi ; s'il y en avait vingt, on les tirerait tous, du moins tel est le rite des synagogues de Pologne. Le pupitre est orné de fleurs ; et parce que ce jour et le suivant sont des jours de réjouissance, on s'y laisse aller à des excès de joie qui surprennent ceux qui ne sont pas initiés aux mystères de la synagogue. On s'agite, on se démène en récitant ses prières avec beaucoup de bruit et à la hâte ; on frappe les bancs avec les rameaux de saule. Les sept tours qui se font autour du pupitre se font, dit-on, en mémoire de la procession que Josué fit autour des murailles de Jéricho.

TABIKH, ange qui, suivant les Musulmans, est préposé à l'enfer pour y punir les réprouvés ; son nom signifie *Celui qui fait cuire des briques au four*.

TABITI, déesse des anciens Scythies ; elle correspondait à Vesta, déesse du feu ; son nom vient en effet du sanscrit *tapitā*, chaleur ardente.

TABLE (SAINTE). Les chrétiens appellent ainsi le lieu où l'on distribue la sainte communion. C'est assez ordinairement une table longue et très-étroite, quelquefois une simple balustrade, placée à l'entrée du chœur ou du sanctuaire, et revêtue d'une nappe blanche. Les communicants s'agenouillent devant cette table et se couvrent les mains de la nappe. On donne figurément le nom de sainte table à la communion elle-même ; c'est ainsi qu'on dit *s'asseoir à la sainte table*, bien qu'on ne s'y présente qu'à genoux.

TABLETTE SACRÉE, sur laquelle sont écrites les destinées de tous les hommes. Les Musulmans l'appellent *El-lauh el-mah-foudh*, la tablette bien gardée. Cette tablette, ou plutôt cette planche merveilleuse

est, suivant Djélal-eddin, d'une blancheur éblouissante, et fabriquée d'une seule perle. Elle est suspendue au milieu du septième ciel, et gardée soigneusement par les anges, de peur que les démons ne tentent de changer ce qui est écrit dessus. Sa longueur est égale à l'espace qui est entre le ciel et la terre, et sa largeur s'étend de l'orient à l'occident.

2° On sait que les Chinois rendent aux mânes de leurs ancêtres des hommages qui paraissent tenir à un culte réel. Ces ancêtres sont représentés par une tablette de bois longue de plus d'un pied et large de cinq ou six pouces, posée sur une base ou piédestal. Sur cette tablette sont écrits le nom et la qualité de la personne décédée, le jour, le mois et l'année de sa naissance et de sa mort. Ces tablettes sont placées honorablement dans une salle spéciale, où l'on va chaque jour se prosterner devant elles, faire des offrandes et brûler en leur honneur des cierges, des papiers dorés et des bâtons d'odeur. Souvent, dans les temples et dans les maisons particulières, l'image de Confucius est remplacée par une tablette qui porte son nom ou cette inscription en lettres d'or : *C'est ici le trône de l'âme du très-saint et excellentissime premier maître KOUNG-TSEU.*

TABOU ou TAPOU, institution civile et religieuse répandue dans toutes les îles de la Polynésie, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'à l'archipel d'Hawaï, en suivant une zone inclinée à la méridienne, et dont les habitants parlent tous une langue commune dans son origine.

Sans nul doute, dit le commandant Dumont d'Urville, le but primitif du tabou fut toujours l'intention d'apaiser la colère de la divinité et de se la rendre favorable en s'imposant une privation volontaire proportionnée à la grandeur de l'offense ou à la colère présumée du dieu en question. Il n'est guère de système de religion où cette croyance n'ait pénétré, où elle n'ait été caractérisée par des actes plus ou moins singuliers.

1° Plus que tout autre habitant de la Polynésie, le Zélandais est aveuglément soumis aux superstitions du tabou, et cela sans avoir conservé en aucune façon l'idée du principe de morale sur lequel cette pratique était fondée. Il croit seulement que le tabou est agréable à l'Atoua, et cela lui suffit comme motif déterminant. En outre, il est convaincu que tout objet, soit être vivant, soit matière inanimée, frappé du tabou par un prêtre, se trouve dès lors au pouvoir immédiat de la divinité, et par là même interdit à tout contact profane. Quiconque porterait une main sacrilège sur un objet soumis à un pareil interdit, provoquerait le courroux de l'Atoua, qui ne manquerait pas de le punir en le faisant périr non-seulement lui-même, mais aussi celui ou ceux qui auraient établi le tabou ou en faveur desquels il aurait été institué. C'est ainsi que l'Atoua se vengea, dit-on, sur le voyageur Nicholas du sacrilège que cet Anglais avait commis en maniant

un pistolet taboué pour avoir ser d'Ouatara à l'époque de sa mort.

Mais le plus souvent les natifs pressent de prévenir les effets du céleste en punissant sévèrement le S'il appartient à une classe élevée posé à être dépouillé de toutes ses tés, et même de son rang, pour é dans les dernières classes de la c'est un homme du peuple ou u souvent la mort seule peut exp fense.

Un mot du prêtre, un songe, pressentiment involontaire donné ser à un naturel que son dieu est dain il impose le tabou sur sa n ses champs, sur sa pirogue, etc., qu'il se prive de l'usage de tous malgré la gêne et la détresse auxq privation le réduit.

Tantôt le tabou est absolu et s tout le monde; alors personne n procher de l'objet taboué sans e peines les plus sévères. Tantôt le que relatif, et n'affecte qu'une ou personnes déterminées. L'indivi personnellement à l'action du tabo de toute communication avec s triotes; il ne peut se servir de pour prendre ses aliments. Appart classe noble, un ou plusieurs serv assignés à son service et particip état d'interdiction; n'est-il qu'un l peuple, il est obligé de ramasse ments avec sa bouche, à la maniè maux. On sent bien que le tabou tant plus solennel et plus respec émanera d'un personnage plus. L'homme du peuple, soumis à t bous des divers chefs de la tribu d'autre pouvoir que de se l'imp même. Le rangatira, selon son rat sujetter à son tabou tous ceux qui de son autorité directe. Enfin la entière respecte aveuglément les posés par le chef principal.

D'après cela, il est facile de pré ressource /les chefs peuvent tire institution pour assurer leurs dr respecter leurs volontés. C'est u veto d'une extension indéfinie, d voir est consacré par un préjug de la nature la plus intime. A dé positives pour sceller leur puis moyens directs pour appuyer le les chefs n'ont d'autre garantie qu Ainsi, qu'un chef craigne de voir l le poisson, les coquillages, etc., n jour à sa tribu par une consom prévoyante et prématurée de la l sujets, il imposera le tabou sur objets, et cela pour tout le temps c convenable. Veut-il écarter de sa ses champs, des voisins importun sa maison et ses champs. Désire-t le monopole d'un navire européen sur son territoire, un tabou parti tera tous ceux avec qui il ne veu tager un commerce aussi lucratif.

le capitaine, et a-t-il résolu de le toute espèce de rafraichissements, interdira l'accès du navire à tous les de sa tribu. Au moyen de cette rigueur et redoutable, et en ménageant son emploi, un chef peut soumettre ses sujets à une obéissance passive. On entend que les chefs et les ari-kis, savent toujours se concerter pour assurer aux tabous toute leur autorité. D'ailleurs, les chefs sont souvent ari-kis eux-mêmes, ou du moins les ari-kis tiennent de très-près aux liens du sang ou des alliances. Ce n'est pas un intérêt tout naturel à se soumettre. Le plus souvent ce tabou est accidentel et temporaire. Alors les paroles prononcées, certaines formes déterminent l'action, comme elles déterminent le pouvoir et en fixent la portée. On n'avons que très-peu de données sur ces cérémonies; seulement on sait, pour détruire l'effet restrictif de la cérémonie, le principe de la cérémonie contraire, d'attirer et de concentrer l'action. C'est déterminé, comme une pierre, un morceau de bois, toute la tribu étendue d'abord sur les bords de la baie, puis à cacher cet objet dans un lieu où tout contact de la part des hommes. Les objets sont essentiellement tabous par eux-mêmes, comme les défunts, les morts, surtout de ceux qui ont un rang distingué. Dans l'homme, la mort, au plus haut degré, et par conséquent les cheveux qui la garnissent. C'est une règle pour les Néo-Zélandais que de ne pas couper les cheveux; quand cette opération est terminée, on veille avec un soin particulier que les cheveux coupés ne soient jetés dans un lieu où l'on pour- rait marcher dessus. L'individu tond reste isolé pendant quelques jours, et ne peut toucher les aliments avec les mains. Il en est de même de la personne qui vient d'être opérée. L'opération du tatouage entraîne un tabou de trois jours. C'est pour- quoi l'on dit que ces insulaires ne pour- ront avoir aucune sorte de provisions dans les villages, surtout de celles qui viennent du dehors, comme viande, poisson, co- quillages; car si leur tête venait à se heurter à quelque chose en passant, sous un de ces villages, ils s'imaginent qu'un pareil malheur leur attirerait des suites funestes pour eux. C'est une règle que d'allumer du feu dans un village où des provisions se trouvent dé- posées. Un chef ne peut pas se chauffer au feu d'un homme d'un rang inférieur; il ne peut même allumer son feu à côté d'un tel homme. Tout cela sous peine d'encourir la colère de l'Atoua.

Les atteints d'une maladie jugée contagieuse, les femmes près d'accoucher, sont mis sous le tabou. Dès lors ces personnes sont isolées de tous les habitants, et sous de simples hangars en bois, isolées de toute communication avec leurs parents et leurs amis. Certains ali- ments sont rigoureusement interdits;

quelquefois ils sont condamnés pour plu- sieurs jours de suite à une diète absolue, persuadés que la moindre infraction à ces règles causerait à l'instant même leur mort. Riches, les malades sont assistés par un cer- tain nombre d'esclaves, qui, de ce moment, partagent toutes les conséquences de leur position; pauvres, ils sont réduits à la situa- tion la plus déplorable, et contraints de ra- masser avec leur bouche les vivres qu'on leur porte. L'accès des cases ou des malades taboués est aussi rigoureusement interdit aux étrangers qu'aux habitants du pays. Tous les ustensiles qui ont servi à une personne durant sa maladie sont taboués, et ne peu- vent plus servir à nulle autre au monde: ils sont brisés ou déposés près du corps du dé- funt.

Tout homme qui travaille à construire une pirogue ou une maison est soumis au tabou; mais, en ce cas, l'interdiction se réduit à lui défendre de se servir de ses propres mains pour manger; il n'est pas exclu de la société de ses concitoyens. Les plantations de pata- tes douces sont essentiellement tabous, et l'accès en est soigneusement interdit à qui que ce soit, durant une certaine période de leur croissance. Des hommes sont préposés à leur garde, et en éloignent tous les étrangers.

On se condamne au tabou, au départ d'une personne chérie, pour attirer sur elle la pro- tection de la divinité. Quand une tribu en- treprend la guerre, une prêtresse se taboue: elle s'interdit toute nourriture durant deux jours; le troisième, elle accomplit certaines cérémonies, pour attirer la bénédiction di- vine sur les armes de la tribu. Il est des sai- sons et des circonstances où tout le poisson qu'on pêche est tabou, surtout quand il s'a- git de faire les provisions d'hiver. C'est par le tabou que les Néo-Zélandais scellent un marché d'une manière inviolable: quand ils ont arrêté leur choix sur un objet qu'ils n'ont pas le moyen de payer sur-le-champ, ils y attachent un fil en proférant le mot *tapou*; on est certain qu'ils viendront le reprendre dès qu'ils pourront en livrer la valeur.

Le tabou joue ainsi le rôle le plus impor- tant dans l'existence du Néo-Zélandais. Il di- rige, détermine ou modifie la plupart de ses actions. Par le tabou, la divinité intervient toujours dans les moindres actes de sa vie publique et privée, et l'on sent quelle in- fluence une telle considération doit avoir sur l'imagination d'hommes pénétrés dès leur plus tendre enfance d'un préjugé aussi pais- sant.

Toutes les fois que les missionnaires, pour démontrer aux naturels l'absurdité de leurs croyances touchant le *tabou* et le *makoutou* (espèce d'enchantement), leur ont offert d'en braver impunément les effets dans leurs pro- pres personnes, les Zélandais ont répondu que les missionnaires, en leur qualité d'ari- kis, et protégés par un dieu très-puissant, pourraient bien défier la colère des dieux du pays; mais que ceux-ci tourneraient leur courroux contre les habitants, et les feraient

les *Atouas* (dieux vivants), les *phètes* et devins), les *Tahounas* (les *Ouhous* (ministres), avaient des sujétions. A des époques un rigoureux tabou pesait sur eux, ils s'abstenir de danser, de fumer, de fréquenter leurs femmes, d'entrer dans les cases qu'elles habitaient, de fréquenter les grands tabous, décrétés à la suite de quelque célèbre Tahoua, avaient pour but de désarmer l'esprit du défunt. Certains étaient constamment taboués, tels que les lieux où les mets étaient servis, et les salles des festins.

On pouvait s'appeler la métropole du tabou, dans les archipels polynésien, une règle restrictive et prohibitive exigeante, plus minutieuse, plus sévère, plus cruelle. Depuis la naissance du monde, existait pour le Taitien une distinction de vivres permis et interdits. On retrouvait ce *tabou* partout, même en maladie, dans les temples, sur la grève et dans le sein des hameaux et des camps. Les repas, dans le sommeil, dans la nuit, au milieu de la mer, dans la case, à la chasse, partout. Les hommes, également qui de loin ou de près servaient le divin, étaient considérés comme taboués; ils pouvaient comme tels tous les aliments que l'on offrait au dieu, tandis que les femmes ne pouvaient, sous peine de mort, toucher à aucun objet sacré. Le feu des hommes servait à préparer la nourriture; il en était de même des corbeilles, des autres ustensiles de ménage. Sur le sexe le plus faible, cette infériorité relative, ne fut-elle pas le motif qui jetèrent dans le christianisme, religion nouvelle et juste pour elles.

Sur l'archipel Tonga, le tabou, assez différent de celui des autres îles de l'Océanie, portait sur la substance et aux objets qu'il avait cependant son aspect et sa signification particulière. Ainsi il y était plus sévère à l'égard des femmes. D'autres caractéristiques le distinguaient et le signalaient en ce qu'il interdisait à quiconque venait à toucher une chose sacrée, un supérieur à lui devenait taboué, et ne pouvait désormais toucher les mains. Pour lever cette interdiction, il fallait d'abord accomplir la cérémonie du *lé-moé*, puis laver les pieds au moment où il n'y avait point d'eau à disposition, on se contentait de la sève d'un bananier. Si un individu craignait de se souiller avec des mains tabouées, il évitait les conséquences funestes en se prosternant devant un chef d'un rang supérieur, et, lui saisissant un pied, le frottait contre son ventre. Cette cérémonie était *fata*. Plus le chef était élevé en rang, plus elle était efficace. En cas d'absence du chef, un vase sacré destiné à servir la même expiation par un contact. Un vase d'étain, laissé par

Cook, remplit longtemps cette destination importante.

Rienzi rapproche le mot *tabou* de l'arabe littéral *taubon*, pénitence; l'articulation *tapou* n'est pas sans analogie avec le sanscrit *tapas*, pris dans le sens d'austérité, pénitence; nous ne voulons cependant en tirer aucune induction, car nous sommes portés à croire ces homophonies purement fortuites. Le tabou porte le nom d'*émo* dans l'île Radak, de *pa-malé* dans celle d'Ombai, et de *pénant* et *malemat*, aux Carolines.

TA-BOU-ENA-ENA, déesse adorée autrefois dans les îles Sandwich; son nom signifie montagne enflammée.

TACITE, déesse du silence, imaginée par Numa Pompilius, qui jugea cette divinité non moins nécessaire à son nouvel Etat que la divinité qui fait parler.

TACITURNES, branche d'Anabaptistes oui, persuadés que le monde était arrivé à ces temps fâcheux prédits par saint Paul, dans lesquels la porte de l'Evangile doit être fermée, se taisaient obstinément lorsqu'on les interrogeait sur la religion et sur le parti qu'on avait à prendre dans ces temps jugés si difficiles.

TADAKA, Rakchasi, ou démon femelle de la mythologie hindoue. Elle fut exterminée par le dieu Rama. Voy. *TARAKA*.

TADINS, religieux tamouls de la secte de Vichnou, qui vont mendier de porte en porte, en dansant et en chantant les louanges et les incarnations de leur dieu. Ils s'accompagnent en battant d'une main sur une espèce de tambour; et à la fin de chaque strophe, ils frappent sur un plateau de cuivre avec une baguette qu'ils tiennent dans les deux premiers doigts de la main gauche; ce plateau est suspendu au-dessous du poignet et rend un son très-fort et très-aigu. Au dessus de la cheville des pieds ils ont des anneaux de cuivre forgés en creux et remplis de petits cailloux ronds qui font beaucoup de bruit, ce qui leur sert encore d'accompagnement et de mesure pour le chant et pour la danse. Ces religieux se couvrent le corps d'une toile jaune, et, quand ils se réunissent dans les villages, ils ont un supérieur qui n'est distingué des autres que par un grand bonnet rouge, dont le bout est recourbé en avant, et se termine en tête d'oiseau; les autres ne portent qu'une simple toque jaune.

TAFNE ou TAFNET, déesse égyptienne, représentée avec une tête de lionne.

TAGÈS, dieu étrusque que l'on disait fils de Génius et petit-fils de Jupiter. Cicéron nous a transmis une tradition plus merveilleuse à son sujet. Un laboureur passant un jour la charrue sur un champ du territoire de Tarquinium, et traçant un sillon plus profond que les autres, il en sortit un enfant qui lui parla; cet être extraordinaire, bien qu'il eût l'apparence d'un enfant, avait la sagesse d'un vieillard. Le laboureur, surpris, jeta des cris d'admiration; une multitude de personnes accourut de tous les points de l'Etrurie pour contempler le phénomène. Tagès se mit à parler en présence de la multitude qui

recueillit avec soin ses paroles, et les consigna ensuite par écrit. Tel est, suivant Cicéron, le fondement de la science des aruspices. Tagès était sans doute un homme obscur, mais qui se rendit célèbre en enseignant à ses compatriotes l'art des augures et de la divination, qui fut dans la suite importé à Rome, où il fut en grand honneur.

TAGOU TADA TSI TSI FIME, esprit femelle qui, suivant les Japonais, était fille de *Takan mi mosou fi-no Mikoto*; elle épousa *Masa ya ya katsou-no faya fi ama-no osi wo mimi-no Mikoto*, le deuxième des esprits terrestres qui régnèrent sur le Japon, antérieurement à la race humaine.

TAHÉ-TOHOUNGA, c'est-à-dire *hommes savants*; nom que les Néo-Zélandais donnent à leurs prêtres, qu'ils appellent aussi *Arikis*. Ils ont aussi des prêtresses nommées *Wahiné-Ariki* ou *Wahiné-Tohounga*, femmes savantes. Voy. TOHOUNGA.

TAHMID, formule laudative dont les Musulmans font fréquemment usage dans leurs prières journalières; elle consiste en ces paroles: *Rebbina lek ul-hamd*, « O notre Seigneur ! à toi est la gloire. »

TAHOUA, 1^{er} prêtres et médecins de l'île de Taïti, au temps du paganisme. Ils formaient une classe nombreuse, prise dans les différentes classes de la société; mais leur chef était ordinairement le fils cadet d'une famille distinguée, et on le respectait presque autant que les rois. C'était chez ces prêtres que l'on trouvait la plus grande partie des connaissances répandues dans l'île; mais ces connaissances se bornaient à connaître les noms et le rang des différents Eatouas, ou dieux subalternes, ainsi que les opinions sur l'origine des êtres, transmises par la tradition. Ces opinions étaient exprimées en sentences détachées; quelques prêtres en répétaient un nombre incroyable, quoiqu'il s'y trouvât très-peu de mots de la langue usuelle. Ils avaient cependant plus de lumières que le reste du peuple sur la navigation et l'astronomie; au reste le nom de *Tahoua* ne signifie autre chose qu'homme éclairé. Comme il y avait des prêtres pour toutes les classes, ils n'officiaient que dans celle où ils étaient attachés. Le *Tahoua* d'une classe inférieure n'était jamais appelé par les membres d'une classe plus distinguée, et le prêtre d'une classe supérieure n'exerçait jamais ses fonctions pour des hommes d'un rang au-dessous du sien.

2^e Les Tahouas sont encore à présent les prophètes, les devins et les médecins de l'archipel de Nouka-Hiva. Pour agir sur les esprits crédules, ils ont quelques recettes de ventriloquie; ils interrogent et font répondre leur dieu; ils ont pour cela deux sons de voix, l'un pour la demande, l'autre pour la réplique. D'autres fois ils s'élancent du milieu des broussailles, courant comme des furieux, déclarant que la divinité vient de les enlever par le toit de leur maison et de les ramener à la porte. Prenant alors un air inspiré, imprimant à leurs membres un mouvement convulsif, roulant des yeux hagards,

s'élançant et s'arrêtant tout à coup phétisent la mort à leurs ennemis, dont des victimes humaines pendues au bout de leurs bras, dont ils sont possédés.

Les Tahouas sont aussi les ennemis du pays, car toute affection regardée comme un maléfice, et ont le privilège pour lutter contre les influences maléfiques. Quand on les appelle pour un malade, ils cherchent la personne qui les persécute, et, quand ils l'ont trouvée, ils la pressent fortement de la malice qu'elle a faite, ainsi les gens qui ont encouru des malheurs et ne guérissent pas les autres, quelquefois ils mettent le patient dans l'eau et frappent l'eau avec des broussailles.

Après leur mort, les Tahouas sont mis au rang des Atouas ou dieux. L'apothéose se fait avec l'accessoire des sacrifices humains. Souvent, afin d'être admis pour cette solennité, on se fait tuer, et faire la guerre à une tribu voisine. La mort d'un Tahoua est presque toujours suivie d'un acte d'hostilité. Les femmes peignent les Tahouas, mais avec certaines conditions, et en nombre bien plus linéaires que les hommes.

TAHOUNA, ordre de prêtres Hiva, inférieurs aux Tahouas. C'est la plus nombreuse encore que la précédente. Elle se recrute par le noviciat, tandis que les fonctions des Tahouas sont héréditaires. Les Tahounas sont les desservants des dieux; ils accomplissent les cérémonies, chantent les hymnes sacrés, battent le tam-tam du temple, célèbrent les fêtes, pratiquent les opérations chirurgicales, traitent les blessures, font la réduction des fractures, et même, dit-on, réalisent d'une dent de requin, l'opération de la césarienne. Les Tahounas ont un costume qui consiste en un chapeau de feutre, et une ceinture, dont les frondes sont rattachées au menton avec une autre branche de fronde passée autour de leur cou, de manière à former une sorte de collet. Cette distinction ne les quitte presque jamais, et ils l'exercent avec toute rigueur.

TAHOUTOUP, c'est-à-dire *pa* ou *grand*, que les habitants des îles Carolines appellent les âmes des justes qui, étant passés au ciel, sont devenues des esprits bons. Chaque famille a son Tahoutoup, à qui elle s'adresse dans le besoin; s'ils sont malades, s'ils entreprennent un voyage, s'ils pêchent, s'ils travaillent à la culture, ils invoquent leur Tahoutoup, et les présents qu'ils suspendent de son dos de leurs chefs, soit par intérêt, soit par reconnaissance, soit par reconnaissance, soit par reconnaissance.

TAI-CHELING, grand prêtre du royaume de Taïti. Il en est question dans l'histoire; mais il y a longtemps qu'il n'existe plus; et le droit de sacrifier appartient au *Chang-ti*, ou empereur du ciel, qui a été réservé à la plus haute monarchie terrestre.

litro que prennent les kanousis
liques séculiers du Japon.

TUAI-KI, le *grand comble* ou
le *nom* que les Chinois appar-
tente du Ju-kiao, donnent au pre-
mier de tout ce qui existe. Tai-ki a
deux principes secondaires, appelés
le *grand* et le *petit*, c'est-à-dire le parfait et l'impar-
fait, le ciel, le feu, le jour, le mâle,
et la terre, la lune, l'obscurité, la
femelle. Ces deux principes ont en-
tre eux deux images : le grand et le petit
yang et le petit yin, qui ne sont que
des variations de l'un et de l'autre. Enfin
ces deux principes ont produit les huit tri-
grammes. *Fo-hi. Voy. KOVA.* Le Tai-ki
est émané du Tao ou de la raison

lieu sacré ménagé auprès de
l'habitation des tartares en Sibérie. Ces en-
tités distinguées par quatre poteaux de
bois liés en carré à une toise l'un de
l'autre, là qu'ils font leurs dévotions,
à moins chaque année. Ils tuent
un cerf, l'écorchent et en mangent
près du Taïga, ensuite ils em-
boîtent, lui mettent dans la bouche
des branches d'arbre garnies de
feuilles et placent ce simulacre de che-
val, qu'ils garnissent aupara-
vant de branches de saule. Le Taïga et le cheval sont
portés vers l'Orient. Près du Taï-
ga, des pieux de bouleau plantés sur
des poteaux, et joints ensemble par une
corde, forment une petite planche
horizontale, une petite planche
sur chaque angle de cette planche
un petit morceau de bois long de
trois coudées, et entouré de crins ; des
couleurs différentes, et longs d'en-
viron six coudées, pendent à la corde ; le
cerf du milieu est ordinairement
celui de lièvre, et il y en a une
autre attachée à la corde entre le pre-
mier et le second pieu. La chair de ces ani-
maux est aussi un des mets de leurs
fêtes. Le renard en est exclu, parce
qu'il est de la terre.

Le génie des Coréens, qui le vénè-
rent, l'arbitre du foyer domestique.

TAHON, fête tamoule qui tombe
le jour de la pleine lune du
mois qui correspond à notre mois
de mai, c'est la fête du temple de Paeni;
on célèbre ; on s'y rend de toutes
les côtes, et ceux qui ne peu-
vent y envoyer des présents qu'on
leur envoie. On célèbre aussi cette
fête dans les temples de Siva, mais avec
une solennité.

Le lieu de la guerre, dans les îles
du Japon, dans l'île d'Hawai, un
lieu sacré, que plusieurs insu-
laires brûlés sur une montagne voi-
sine, ont touché les pierres
sacées. Il n'en reste plus aujour-
d'hui de ruines.

On retrouve dans la Nouvelle-Zé-

lande, et c'est à lui qu'on attribue le gron-
dement du tonnerre.

TAIVADDON, chef des démons, dans l'o-
pinion des Madécasses.

TAI-Y ou **THAI-Y**, génie de la mythologie
chinoise ; son nom peut se traduire par le
grand germe ou le *germe primordial*. On ra-
conte que le docteur Lieou-Hiang ayant été
chargé par les Han de restaurer les livres
que l'empereur Tche s'était efforcé de dé-
truire, il lui apparut pendant la nuit un vieil-
lard qui demanda à voir ses écrits. Comme
les lumières étaient éteintes, le vieillard
souffla sur son bâton qui s'enflamma à l'in-
stant. Le docteur, plein d'admiration, lui de-
manda qui il était : le vieillard répondit
qu'il était le génie créateur du ciel et de la
terre, puis il disparut. Dès ce moment Lieou-
Hiang se sentit une grande facilité à bien
remplir sa tâche.

TAI-Y, et mieux **THAI-Y**, la *grande unité*,
« c'est, dit l'écrivain chinois Se-ma-tsien,
un des noms du Seigneur du ciel, auquel
les empereurs sacrifiaient autrefois au prin-
temps et à l'automne, avec un rite solennel,
hors des murs, à l'angle qui se trouvait entre
l'orient et l'occident. » Aussi, Hoai-nan-tse
enseigne-t-il que c'est la grande Unité qui a
tout produit. « La grande Unité, dit-il ailleurs,
est la source de toute existence, la suprême
raison à laquelle rien ne résiste ; » et ailleurs
encore : « Celui qui connaît l'Unité sait tout,
celui qui l'ignore ne sait rien. » « C'est
de l'Unité, écrit Pa-pou-tse, que le ciel tient
sa sérénité, la terre sa stabilité, l'homme son
existence, l'esprit la puissance de compren-
dre ; elle a fait les yeux, et cependant les
yeux ne peuvent l'apercevoir ; elle frappe
l'oreille, et cependant l'oreille ne peut la
saisir. Ceux qui tendent vers elle sont heu-
reux, ceux qui s'en éloignent sont malheu-
reux. » « L'Unité, dit Liu-pou-ouei, ren-
ferme toutes les perfections au suprême degré.
On ne connaît ni son entrée ni sa sortie, ni
son commencement ni sa fin ; elle est l'origine
de toutes choses. » « On ne peut toujours
faire le bien de la même manière, lit-on dans
le Chou-king, mais l'essentiel est d'être tou-
jours uni à la suprême Unité. » Un commen-
taire dit sur ce passage : « La suprême Unité
est très-simple et sans aucune composition.
Elle dure éternellement sans aucune inter-
ruption, et renferme en elle tout le bien.
Elle est ancienne et nouvelle ; elle touche le
haut et le bas ; elle est la racine de tous les
changements, le tronc de toutes les affaires.
Si tu considères son essence, elle n'est pas
deux ; si tu demandes ce qu'elle fait, elle
agit toujours ; si tu veux savoir où elle ré-
side, elle est partout, et elle renferme tout
dans son sein. »

La tradition chinoise rapporte que la grande
Unité contient la Trinité, et le Chou-wen
expliquant l'hiéroglyphe (—) Y, dit : « Au
commencement la suprême raison subsistait
dans une *trine-unité* ; elle a fait et divisé le
ciel et la terre, elle a changé et perfectionné
toute chose. » Tous les trois ans, les anciens
empereurs offraient une fois, avec le rite

solennel, un sacrifice à l'esprit *trin* et *un*. (*Annales de philosophie chrét.*, année 1837.)

TAKA AMA-NO SAKOURA, c'est-à-dire, *champs élevés au-dessous du ciel*; c'est le nom que les Japonais sintoïstes donnent au paradis des âmes justes, qui est situé immédiatement au-dessous du trente-troisième ciel, séjour des dieux. Les âmes de ceux qui ont bien vécu sur la terre y sont reçues aussitôt après leur mort, et y goûtent un bonheur parfait; mais les âmes des méchants et des impies ne peuvent y pénétrer; elles sont condamnées à être errantes aussi longtemps que cela est nécessaire pour expier leurs péchés.

TAKAN MI MOSOU FI-NO MIKOTO, un des esprits terrestres vénérés par les Japonais. Voy. son histoire et ce qu'il fit pour le genre humain à l'article **AMA TSOU FI-KO FI-KO**.

TAKCHAKA, un des princes Nagas, ou serpents qui habitent les régions infernales, suivant les Hindous. Il était fils de Kasyapa et de Kadrou, et avait, ainsi que tous ses sujets, la faculté de se montrer, soit sous la forme humaine, soit sous celle de serpents.

Une légende historico-mythologique, que nous avons traduite de l'hindoustani et publiée en 1842, rapporte qu'un jour le roi Parikchit, s'étant égaré à la chasse, demanda de l'eau pour se rafraîchir à un religieux qu'il rencontra dans le désert; mais le saint homme, absorbé dans les profondeurs de sa contemplation, et ne s'apercevant pas de la présence du prince, demeura immobile et en silence. Le roi, irrité de ce mépris apparent, ramassa du bout de son arc un serpent mort qu'il trouva auprès de lui, le jeta au cou de l'ascète et se retira. Le fils du religieux étant venu quelque temps après pour voir son père, le trouva le cou environné du caïlave d'un serpent, et dans sa douleur, il dévoua l'auteur de cette insulte à périr au bout de sept jours, par la morsure du redoutable Takchaka. Le vieillard, informé de la conjuration faite par son fils, en fut pénétré de chagrin, car il n'ignorait pas que le prince avait agi sans mauvaise intention, et sachant bien que toute imprécation devait avoir son effet, il envoya prévenir le radja, afin que celui-ci se mit en garde, s'il le pouvait, contre les arrêts du destin. Parikchit, en effet, d'après le conseil des grands de l'état, fit élever au milieu du Gange une colonne haute et large, sur laquelle on construisit une petite habitation. Il s'y retira avec quelques brahmanes pour lui lire les védas, et des hommes habiles dans les enchantements, et réputés pour bien connaître la manière de guérir la morsure des serpents; il fut sévèrement défendu de laisser pénétrer auprès du monarque qui que ce fût, pas même un animal, pas même le moindre insecte.

Le septième jour Takchaka se mit en route pour accomplir sa mission; mais voyant que le radja était bien gardé, et qu'il était impossible à un inconnu de pénétrer auprès de lui, il fit venir deux de ses enfants, leur donna l'apparence de brahmanes, leur mit des

la forme d'un petit ver, il pénétra dans les fruits. Les faux brahmanes de leur dignité apparente la faculté de leurs devoirs au monarque, et lui leurs fruits; le roi en prit un, l'ouvrit, et se fiant sur la puissance des charmes et des précautions dont il s'était entouré, il dit en plaisantant que c'était doute le terrible serpent qui devait périr. Ce petit ver en effet reprit sa forme redoutable, enlaça le radja nombreux replis, lui fit au cou une b mortelle, et s'éleva triomphant dans l'air. Le venin brûlant embrasa le corps du roi qui fut consumé et réduit en cendres, colonne et l'habitation qu'elle supportait.

Djanamédjaya ayant succédé à son père, résolut de venger sa mort et de faire disparaître toute la race des serpents; à cet effet il voqua des enchanteurs, des magiciens, compositeurs de charmes, et des lecteurs des védas, qui élevèrent un bûcher immense sous la forme d'un cercle, auquel ils mirent du feu. Puis ils commencèrent à prononcer des paroles magiques qui firent pénétrer la terreur et l'épouvante dans le cœur des dieux et des serpents d'une manière si étrange que les serpents sortirent confusément de leurs tanières et de leurs cavernes par centaines et par milliers, et se précipitèrent dans les flammes. Il y avait à cette occasion une telle multitude de serpents brûlés, qu'il coulait sur la terre des flots de graisse sortie de leurs corps. L'effet de ces cantations fut tel, que Vasouki-nag, le serpent qui supporte la terre, fut sur le point de déposer son fardeau pour aller se jeter dans le feu; mais les dieux ne le permirent pas, et l'intérêt du genre humain. Toutefois Takchaka, auteur de tout ce désastre, à l'incendie général, car le saint Astika, fils de Manasa, sœur de Vasouki, vint trouver le radja, le supplia de pardonner la faute des serpents, et de leur faire grâce de ceux qui restaient.

D'après une autre tradition le royaume hana serait le fils ou même une incarnation du serpent Takchaka.

TAKE MIKA SOUTSI-NO KAMI, le tonnerre chez les Japonais. Il est fils de *ino faya fi-no kami*, petit-fils de *Mikoto fi-no kami*, et arrière-petit-fils de *obasiro-no kami*. Il demeurerait dans le rocher *Ama-no iwa*. Voy. **AMA TSOU**.

TAKI, dieu de la Nouvelle-Zélande, fils de Mawi et de Mawi-Potiki, avec lequel il travailla à la création de la terre. On lui attribue spécialement la création de l'homme, dont il forma le corps avec de la boue. Après sa mort, il fut enlevé sur une toile d'araignée, et son âme devint l'étoile polaire du sud.

TA KIAO-WEN-TI-YO, un des huit enfers brûlants des Bouddhistes de la Chine. Le supplice auquel y sont soumis les criminels consiste à les faire bouillir dans des chaudrons ou rôtir dans des fours.

TAKIYA, monastères des derwischs de Perse, qui en sont appelés *Takiya*. Les habitants des Takiyas. Ces religieux

rec leurs remmes; mais il leur est y danser et d'y jouer de la flûte. N. Les mythologues arabes donnent à ces êtres imaginaires que l'on appelle parques, fées, sibylles, soit que la théologie musulmane ne e ni les divinités, ni les oracles, les Mahométans ne laissent pas amoder de certaines fables fort qui représentent ces Takouin, êtres qui rendaient autrefois des et qui secouraient les hommes démons. Le Kaherman-Namè dit Kouin ont la forme humaine, sont de extrême beauté, et ont des ailes, l'elles sont à peu près telles que sentons les anges. Il est fait mention d'entre elles, nommée Schamaï, six de ses compagnes, avait la Sagfagan, géant à quatre têtes, Kaherman, avec le secours des oliman Hakki, un des monarques antérieurs à Adam, les consultait sur ses embarras, et recevait d'elles l'utaires pour sa conduite et celle s.

NE, tablettes carrées, sur lesquelles les tartares consignent les événements devant arriver dans l'année; cependant ils ne garantissent que des prédictions contre les changements que Dieu pouvait y apporter. Ils vendent ces tablettes au public, et ceux dont on se servait les plus justes, ont beaucoup de crédit.

NUA, dieu que les Formosans invoquent simultanément avec Tapaliap, avant le combat; ils lui offrent même une occasion.

OU, cérémonie en usage dans le Arracan pour la guérison des maux en quoi elle consiste, d'après le Dr. Wington. On prépare une chambre de riches tapis, et à l'extrémité on dresse un autel avec une idole. Les prêtres et les parents du malade se mettent, et pendant huit jours on joue des mets et de musique. Celui qui est la cérémonie est obligé de danser; il peut se tenir sur ses jambes; mais quand il commence à lui manquer, il se suspend à une corde suspendue au plancher et il continue de danser jusqu'à ce que ses forces étant complètement épuisées, il tombe à terre à demi mort. Alors la musique cesse, et chacun envie son bon sort; on suppose que, pendant son sommeil, il converse avec l'idole; le sacrifice recommence tant que dure la maladie; mais si la faiblesse de celui qui est malade le premier ne lui permet pas de se lever, le plus proche parent est obligé de se tenir à sa place. Quand, après cette cérémonie, le malade vient à guérir, on le porte à l'autel et on l'oint d'huile et de parfums jusqu'aux pieds. Mais si, malgré tout, le malade vient à mourir, le prêtre ne peut pas dire que ces sacrifices et cérémonies ont été agréables aux dieux.

CTIONN. DES RELIGIONS. IV.

et que, s'ils n'ont pas accordé au défunt une plus longue vie, c'est que, par un effet de leur bonté, ils ont voulu le récompenser dans un autre monde.

TALAI-LAMA ou TAL-M-LAMA, nom du souverain pontife de la religion bouddhique, ou plutôt du Bouddha vivant, incarnation de Chakya-Mouni. Il se compose du terme mongol *talai*, qui signifie mer, océan, et du tibétain *lama*, prêtre supérieur; il désigne ainsi l'immense étendue de l'esprit du grand lama. Voy. DALAI-LAMA.

TALAPOINS, le nom que les Européens ont coutume de donner aux religieux bouddhistes du pays de Siam; il vient d'une espèce de parasol ou éventail, nommé *talapas* qu'ils ont presque toujours à la main. C'est une feuille de palmiste coupée en rond et pliée, dont les plis sont liés d'un fil près de la tige; et le manche est formé par la tige même qu'ils contournent en forme de S. Le nom de *Talapoin* est inconnu aux Siamois, qui donnent à ces religieux le titre de *Tchaou-kou*, qui signifie monseigneur.

On distingue deux sortes de Talapoins : les uns vivant dans les bois et les autres dans les villes. La vie des premiers est fort pénible et fort dure; le peuple regarde comme un prodige continu qu'ils ne soient pas dévorés ou mis à mort par les tigres, les éléphants et les rhinocéros dont les forêts sont pleines. Ceux des villes vivent dans des couvents et des monastères; mais les uns et les autres sont obligés de garder le célibat sous peine du feu, tant qu'ils demeurent dans leur profession. Le roi, dont ils reconnaissent l'autorité sur leur église, ne leur fait jamais grâce sur cet article important; parce que, jouissant de grands privilèges, et surtout de l'exemption des six mois de corvée, leur profession deviendrait nuisible à l'Etat, si les assujettissements imposés aux religieux n'empêchaient la multitude de se jeter dans leur ordre. C'est dans la même vue que le roi les fait quelquefois examiner sur leur savoir, c'est-à-dire sur la doctrine et la langue sacrée. A l'arrivée de Laloubère, le roi venait d'en réduire plusieurs milliers à la condition séculière, parce qu'ils manquaient de la capacité requise.

Un couvent et son temple occupent un grand terrain carré, qui est environné d'une clôture de bambou. Le temple est au centre, et les cellules sont rangées le long de la clôture, quelquefois sur un double ou triple rang. Ces édifices sont autant de maisonnettes isolées, que la crainte des inondations fait élever sur des piliers. Celle du supérieur est distinguée par sa grandeur et son élévation. Le terrain, qui renferme le temple, est bordé par quatre murs, qui laissent entre eux et les cellules un vaste espace, auquel on peut donner le nom de cour. Dans quelques couvents, ces murs sont nus et servent uniquement de clôture; d'autres ont des galeries couvertes ressemblant assez à un cloître; et sur un contre-mur à hauteur d'appui, qui règne autour de ces galeries, il y a une suite d'idoles, quelquefois bien dorées.

Les *nens*, ou enfants talapoins, sont dispersés dans chaque cellule, suivant le choix de leurs parents. Un Talapoin n'en peut recevoir plus de trois. Quelques-uns vieillissent dans la condition de *nens*, qui n'est pas tout à fait religieuse; et le plus vieux est distingué par le titre de *taten* : entre diverses fonctions, il a celle d'arracher les herbes qui croissent dans l'enclos du couvent, office qu'un Talapoin ne peut exercer sans crime. En général, les *nens* servent le Talapoin chez lequel ils sont logés. Leur école est une grande salle de bambou, qui n'est employée qu'à cet usage. Mais chaque couvent offre une autre salle, où le peuple porte ses aumônes lorsque le temple est fermé, et qui sert aux religieux pour leurs conférences ordinaires. Le clocher est une tour de bois, appelée *horakang* (tour de la cloche), et qui contient une cloche sans battant, sur laquelle on frappe, pour sonner, avec un marteau de bois.

Chaque couvent est sous la conduite d'un supérieur, qui porte le titre de *tchaou vat* (seigneur du couvent); mais tous les supérieurs ne sont pas égaux en dignité. Le premier degré est celui de *sancrat*, qui peut être comparé avec nos évêques; et de tous les sancrats, celui du palais est le plus révéré. Cependant ils n'ont aucune juridiction les uns sur les autres; ce corps deviendrait redoutable s'il avait un chef suprême, et s'il agissait de concert d'après les mêmes maximes. Voy. SANCRAIS.

L'esprit de l'institution des Talapoins est de se nourrir des péchés du peuple, et de racheter par une vie pénitente les fautes des fidèles qui leur font l'aumône. Ils ne mangent point en communauté; et quoiqu'ils exercent l'hospitalité à l'égard des séculiers, sans excepter les chrétiens, il leur est défendu de se communiquer les aumônes qu'ils reçoivent, ou du moins de se les communiquer sur-le-champ, parce que chacun doit faire assez de bonnes œuvres pour être dispensé du précepte de l'aumône. Mais l'unique but de cet usage paraît être de les assujettir tous à la fatigue de la quête; car il leur est permis d'assister leurs confrères dans un véritable besoin. Ils ont deux loges, une à chaque côté de leur porte, pour recevoir les passants qui leur demandent une retraite pendant la nuit.

Les Talapoins expliquent au peuple la doctrine contenue dans leurs livres sacrés. Les jours marqués pour leurs prédications sont le lendemain de toutes les nouvelles et de toutes les pleines lunes. Lorsque la rivière est grossie par les pluies, et jusqu'à ce que l'inondation commence à baisser, ils prêchent chaque jour, depuis six heures du matin jusqu'au dîner, et depuis une heure après midi jusqu'à cinq heures du soir. Le prédicateur est assis, les jambes croisées, sur un fauteuil élevé, et plusieurs Talapoins se succèdent dans cet office. Le peuple est assidu dans les temples; il approuve la doctrine qu'on lui prêche, en s'écriant *sa tou-sa*, ce qui peut équivaloir à *oui, monseigneur*.

Chacun fait ensuite son aumône au prédicateur. Un Talapoin qui prêche se peut manquer de s'enrichir.

Ils ont une espèce de carême dans le temps de l'inondation; le consiste à ne rien manger depuis qu'ils peuvent mâcher du bétel. Cette aumône doit leur coûter d'autant moins, que les autres temps, ils ne mangent le fruit. Les Siamois, comme les talapoins sont naturellement si sobres, qu'il soutient un long jeûne avec le seul peu de liqueur, dans laquelle ils trempent de la poudre de quelque bois amer.

Après la récolte du riz, les Talapoins passent les nuits, pendant trois jours dans les champs, pour les surveiller; à cet effet sous de petites huttes qui sont entre elles un carré régulier. Cellier inférieur occupe le centre et s'élève au-dessus des autres. Le jour, ils reviennent au temple et dormir dans leurs cellules. Leurs veilles nocturnes, ils ne font feu pour écarter les bêtes féroces, les Siamois ne voyagent point la nuit sans cette précaution. Ceux des forêts vivent avec la même sécurité. Ils n'ont ni temples; et le peuple est persuadé que les tigres, les éléphants et les rhinocéros ne les attaquent et ne leur nuire, tant qu'ils ont les pieds et les mains lorsqu'ils sont endormis. Si l'on trouvait, dit Lalo, des restes de quelque homme dévoré, on s'imaginerait jamais que ce fût un Talapoin; si l'on n'en pouvait douter, on en serait sûr qu'il était un méchant homme, mais persuadé que les bêtes féroces respectent les bons.

Les Talapoins ont la tête et les pieds comme le reste du peuple. Leur costume consiste dans une pagne qu'ils portent comme les séculiers, autour des reins, mais qui est de toile jaunie par quatre autres pièces qui ne distinguent pas leur profession : la première, *angsa*, est une espèce de bandouille de cinq ou six pouces, qui leur est attachée à l'épaule gauche sur la hanche droite s'attache avec un seul bouton. La seconde, bandouillère, ils portent une grande ceinture jaune, appelée *pa-schivon*, c'est-à-dire plusieurs pièces, parce qu'elle est rapécée en plusieurs endroits. C'est une pièce de scapulaire qui descend jusqu'aux pieds par derrière et par devant, et couvrant que l'épaule gauche, recouvrant la hanche droite et laisse les deux bras libres. Par-dessus cet ornement, ils mettent une autre toile de quatre ou cinq pouces de large, qu'ils portent aussi sur l'épaule gauche, mais en forme de chaperon. Elle descend devant jusqu'au nombril, et presque jusqu'à la ceinture par derrière. Sa couleur est toujours rouge; mais l'*angsa* et le *pa-schivon* sont toujours jaunes. Enfin, pour se couvrir la tête, ils se ceignent le milieu du corps d'une écharpe de toile jaune, qu'ils nomment *pacod*, et qui est la quatrième partie de leur habillement. L'usage des chemises

et des vestes leur est interdit. Dans les fêtes, ils ont un bassin de fer pour ce qu'on leur donne; mais ils doivent porter dans un sac de toile, qui leur est suspendu à gauche, aux deux bouts d'un bandoulière sur l'épaule. Enfin ils portent un chapelet composé de huit grains.

Ils rament la barbe, la tête et les sourcils avec un talapat ou écran, qu'ils ont sans cesse à la main, sert à les garantir de l'ardeur du soleil. Les supérieurs sont réduits à se raser eux-mêmes, parce qu'on ne peut leur raser la tête sans leur manquer de respect. La même raison ne permet pas aux Talapoins de raser les vieux. Mais ils se font raser les jeunes, et se rendent à la même office. Les jours réglés pour se raser, sont ceux de la nouvelle et de la pleine lune.

Les Siamois, religieux et laïques, passent ces grands jours par le jeûne, et ne mangent point après midi. Le peuple s'abstient de la pêche; non seulement par respect, mais aussi par crainte de travailler, puisqu'aucun talapat ne défend les jours de fête, mais il ne la croit pas tout à fait inopportune au couvent, dans les mêmes diverses sortes d'aumônes, dont les uns sont de l'argent, des fruits, des fleurs et des animaux. Si les bêtes sont tuées, elles servent de nourriture aux Talapoins. Mais ils sont obligés de laisser vivre les autres. Autour du temple, celles qu'on élève, et la loi ne leur permet pas de tuer, lorsqu'elles meurent d'elles-mêmes. On voit même, près de plusieurs temples, un réservoir d'eau pour le poisson qu'on apporte en aumône.

Le talapat s'offre à l'idole doit passer par les mains du Talapoin, qui le met ordinairement sur l'autel, et qui le retire ensuite pour l'employer à son usage. Le peuple brûle des bougies allumées, que les Talapoins attachent aux genoux de la statue. Les sacrifices sanglants sont défendus par la même loi qui ne permet de tuer aucune bête d'animal.

Une fois l'année, le cinquième mois, les Talapoins lavent l'idole avec des eaux parfumées, en observant, par respect, de ne pas toucher la tête. Ils lavent ensuite leur corps. Le peuple va aussi laver les sanctuaires des Talapoins. Dans les familles, les Talapoins lavent leurs parents, sans aucun respect pour le sexe. Cet usage s'observe dans le pays de Laos, avec cette singularité qu'on y lave le roi même dans une

les Talapoins n'ont pas d'horloge : ils ne se lèvent que lorsqu'il fait assez clair pour discerner les veines de leurs mains. Ils ont la crainte de s'exposer, pendant la nuit, à tuer quelque insecte en marchant, et ils se tiennent volontairement le pied dessus. Ainsi, ils ne se lèvent que le matin. Leur précepte est d'aller passer deux heures par jour avec leur supérieur. Ils y chan-

tent ou récitent des prières en langue pali, assis, les jambes croisées, et agitant sans cesse leur talapat, comme s'ils voulaient se donner du vent. Ils prononcent chaque syllabe à temps égaux et sur le même ton. En entrant dans le temple, ils se prosternent trois fois devant la statue.

Après la prière, ils se répandent dans la ville l'espace d'une heure, pour y demander l'aumône. Mais jamais ils ne sortent du couvent et n'y rentrent sans saluer leur supérieur, en se prosternant devant lui sans toucher la terre du front. Comme il est assis, les jambes croisées, ils prennent des deux mains un de ses pieds, qu'ils mettent respectueusement sur leur tête. Pour demander l'aumône, ils se présentent en silence à la porte des maisons; et si rien ne leur est offert, ils se retirent avec le même air de modestie. Mais il est rare qu'on ne leur donne rien; et leurs parents fournissent d'ailleurs à tous leurs besoins. Quantité de couvents ont des jardins, des terres labourables, et des esclaves pour les cultiver. Leurs terres sont libres d'impôts. Le roi n'y touche jamais, quoiqu'il en ait la propriété, s'il ne s'en est dépouillé par écrit. Au retour de la quête, les Talapoins ont la liberté de déjeuner. Ils étudient ensuite, ou ils s'occupent, suivant leurs goûts et leurs talents, jusqu'à midi qui est l'heure du dîner. Dans le cours de l'après-midi, ils instruisent les jeunes Talapoins. Vers la fin du jour, ils balayaient le temple; après quoi ils y emploient, comme le matin, deux heures à chanter. S'ils mangent le soir, c'est uniquement du fruit. Quoique leur journée paraisse remplie par cette variété d'exercices, ils trouvent le temps de se promener dans la ville, l'après-midi; et l'on ne traverse point une rue sans y rencontrer quelque Talapoin.

Outre les esclaves qu'ils peuvent entretenir pour la culture des terres, chaque couvent a plusieurs valets, appelés *tapacou*, qui sont véritablement séculiers. Ils ne laissent pas de porter l'habit religieux, avec cette seule différence que la couleur en est blanche. Leur office est de recevoir l'argent qu'on donne à leurs maîtres, parce que les Talapoins n'en peuvent toucher sans crime; d'administrer les biens, et de faire, en un mot, tout ce que la loi ne permet point aux religieux de faire eux-mêmes.

Un Siamois qui veut embrasser cette profession s'adresse au supérieur de quelque couvent. Le droit de donner l'habit appartient aux sanctuaires seuls, qui fixent un jour pour cette cérémonie. Comme la condition d'un Talapoin est lucrative, et qu'elle n'engage pas nécessairement pour toute la vie, il n'y a point de famille qui ne se réjouisse de la voir embrasser à leurs enfants. Les parents et les amis accompagnent le postulant, avec des musiciens et des danseurs. Il entre dans le temple, où les femmes et les instruments ne sont pas reçus. On lui rase la tête, les sourcils et la barbe. Le sanctuaire lui présente l'habit. Il doit s'en revêtir lui-même, et laisser tomber l'habit séculier par-dessous.

Pendant qu'il est occupé de ce soin, le sancrat prononce quelques prières qui paraissent être l'essence de l'ordination. Après quelques autres formalités, le nouveau Talapoin, accompagné du même cortège, se rend au couvent qu'il a choisi pour sa demeure, et ses parents donnent un repas à tous les Talapoins du couvent. Mais, de ce jour, il ne peut plus voir de danses, ni de spectacles profanes; et quoique la fête soit célébrée par quantité de divertissements qui s'exécutent devant le temple, il est défendu aux Talapoins d'y jeter les yeux.

L'élection des supérieurs, sancrats ou simples tchaou-vat, a lieu dans chaque couvent à la pluralité des voix; et le choix tombe ordinairement sur le plus vieux ou le plus savant de la communauté. Si la piété porte un particulier à faire bâtir un temple, il choisit lui-même quelque vieux Talapoin pour supérieur de ce nouvel établissement; et le couvent se forme autour du temple, à mesure qu'il se présente de nouveaux sujets. Chaque cellule se bâtit à l'arrivée de celui qui doit l'occuper.

Les Talapoins se regardent comme les seuls justes qui soient sur la terre; ils ont en conséquence pour eux-mêmes une complaisance sans bornes, et considèrent les séculiers comme infiniment au-dessous d'eux. Ils affectent partout de s'asseoir plus haut qu'eux, de ne saluer personne, de ne pleurer jamais la mort des laïques, pas même celle de leurs parents.

Au reste, leur règle les astreint à une multitude d'assujettissements; outre ceux dont nous avons déjà parlé, ils doivent s'accuser de leurs fautes à leur supérieur, qui leur impose des pénitences proportionnées. Ils doivent s'observer continuellement pour ne point se laisser entraîner à pécher. Un Talapoin pêche si, en marchant dans les rues, il n'a pas ses sens recueillis; il pêche s'il se mêle des affaires de l'État; il pêche s'il tousse pour attirer sur lui les regards des femmes, s'il regarde lui-même une femme avec complaisance, ou s'il conçoit à son sujet de mauvais desirs; s'il use de parfums sur sa personne, s'il met des fleurs à ses oreilles, s'il se pare avec trop de soin. Il lui est défendu d'avoir plusieurs vêtements, ou d'en porter de précieux; de rien réserver à manger pour le lendemain; de ne toucher ni or ni argent, ni d'en désirer.

Cependant si, d'un côté, plusieurs de ces maximes paraissent dignes de louanges, on serait porté à croire, d'un autre côté, qu'ils ne se rendent pas bien compte de la nature du péché; car les Talapoins se contentent de s'abstenir eux-mêmes des actions qu'ils croient mauvaises, mais ils ne se font pas scrupule d'en faire commettre aux séculiers pour en profiter. Ainsi ils ne tuent jamais aucun animal pour le manger, mais ils mangeront volontiers de la chair d'une bête tuée par un autre. Ils ne peuvent faire bouillir du riz sans péché, parce que ce serait détruire le principe vital d'une semence, mais ils le font cuire par leurs do-

mestiques séculiers ou par les en élèvent dans leurs couvents. D leur est défendu d'uriner sur le l'eau, ni sur la terre, parce qu'éteindre l'un, et souiller les autres, ils ne s'inquiètent pas en quel domestique séculier va vider le contenu de la bouteille. Il leur est interdit d'arracher des herbes, de faire un creux dans la terre, de le remplir aussitôt; d'injurier quiconque ce soit, même inanimé; de jeter de la terre dans le feu; d'allumer du feu, car c'est détruire la substance à laquelle on l'allume ou on l'entretient; allumé, ils ne doivent pas l'éteindre pour la même raison. Tous les Talapoins, observent exactement la continence, rien moins que de la peine de celui d'entre eux qui serait surpris avec une femme.

2^e Les Talapoins du Pégu reçoivent des Siamois, ils sont élevés jusqu'à l'âge de vingt ans. Quand il s'agit de les recevoir, le supérieur les examine sur tout ce qui font le véritable religieux, renoncer au monde, aux plaisirs, aux compagnies du siècle. Celui qui est jugé apte à être reçu dans le couvent, est promène par la ville sur un cheval en harnaché, au bruit des tambours et d'instruments de musique. C'est la première fois qu'il fait au siècle, dont il abandonne tous les agréments. Quelques jours après, on le conduit au couvent de la ville: ce couvent est composé de cellules élevées à plusieurs pieds de terre, à côté des grandes portes, sous des arbres et quelquefois dans les rues. On les y conduit avec un appareil de litière ou de palanquin. Les Talapoins qui résident dans le couvent, construisent leur habitation en forme de nid, au sommet des arbres, de crainte que la vénération qu'on a pour eux ne soit troublée si loin, qu'on se fait honneur de leur eau dans laquelle ils ont lavé le couvent. Ils marchent dans les rues avec beaucoup de gravité, vêtus de longues robes qui leur tiennent serrées par une ceinture large de quatre doigts, à laquelle est attachée une bourse dans laquelle ils mettent les aumônes qu'ils reçoivent; un voile jaune leur fait plusieurs fois épaules.

A chaque nouvelle lune, ils vont dans les villes; ils assemblent le son d'une cloche ou d'un bassin de cuivre. Leurs discours roulent ordinairement sur la morale et sur les préceptes du bouddhisme qui obligent à s'abstenir du meurtre, du vol, du larcin, de la fornication, du divorce, d'exercer la charité envers tous etc.; ils touchent rarement au dogme de la doctrine.

Quand un Talapoin vient à mourir, on le garde son corps pendant plusieurs jours, et on l'expose sur un théâtre, à

religieux font le service funèbre. On brûle le corps, en présence du sur un bûcher composé de bois de et on ensevelit les os près de la l'île ont habitée; quant aux cendres, se dans la rivière.

Le Laos, les candidats à l'état relient novices jusqu'à vingt-trois ans; les examine scrupuleusement, et si le disciple répond à l'attente des on procède à la profession qui se éclat. Le novice sort du couvent, ses plus beaux habits, et on le porte la ville sur un éléphant. La marche procession se termine au temple, vice doit faire ses vœux. Cette cérémonie suivie d'une fête qui dure trois qui se passe dans les plaisirs. Les s, malgré leur profession, peuvent mariés comme ceux des Siamois. Un d'eux s'est rendu coupable de grand crime, le roi le condamne à éléphants pendant le reste de sa vie. Talapouins se confessent le quatorze de chaque lune, les plus anciens iers, ensuite les plus jeunes. Ils ont l'une eau bénite ou lustrale qu'ils aux malades et prétendent contraindre guérison. Le culte qu'ils rendent idoles consiste à leur présenter des es parfums, du riz; ils ont en outre ges dont ils font des illuminations les simulacres; leur chapelet est de cent huit grains, comme celui es religieux bouddhistes.

POUINES, femmes qui embrassent religieuse chez les Siamois. Elles it à peu près la même règle que les , et n'ont pas d'autre habitation que Talapouins. Comme elles n'embrassent cet état dans leur jeunesse, on leur âge comme une caution suffisant leur continence. Tous les couvent pas de Talapouines; mais, dans i en reçoivent, leurs cellules bordent côtés de la clôture de bambou, dont ons parlé, sans être autrement séparées celles des hommes. Les Talapouins nomment *Nang-tchii*, en langue s. Elles n'ont pas besoin d'un sanglier leur donner l'habit, qui est blanc, celui des *Tapacow*; aussi ne passent-elles pour être tout à fait religieuses. Un supérieur préside à leur réception, à celle des Nens ou des jeunes Talapouines qu'elles renoncent au mariage, punit pas leur incontinence avec le rigueur que celle des hommes. du feu, qui est le supplice d'un surpris avec une femme, on livre apouines à leur famille, pour les du bâton.

SSIUS ou TALASION, dieu de l'innocence des bonnes mœurs, que les Romains invoquaient, comme les Grecs Hyménée dit que ce Talassius avait été un non moins recommandable par sa vie par ses autres vertus, et qui ulé des jours fort heureux avec sa

femme, qui était une des Sabines les plus belles enlevées par les Romains. C'est pour quoi, dans la suite, on souhaitait aux jeunes époux le bonheur de Talassius. Plutarque semble assigner à ce nom une autre origine. « Pourquoi, dit-il, chante-t-on dans les noces Talassius? Est-ce à cause de l'apprêt des laines, signifié par le mot *talasia*? car, en introduisant l'épousée, on étend une toison, elle porte une quenouille et un fuseau, et borde de laine la porte de son mari. »

TALEB, c'est-à-dire *chercheurs, désireux*; espèce de religieux musulmans de l'empire de Maroc, qui réunissent la science des lois à celle de la religion. Ce sont des fanatiques qui professent un mépris souverain pour tout ce qui n'est pas musulman. Ils regardent comme un péché d'apprendre à lire l'arabe à un chrétien ou à un juif, et d'avoir avec eux la moindre liaison. Ils débilitent au peuple des talismans et des amulettes, et lui persuadent qu'avec une certaine combinaison de nombres et de figures, ils opèrent des merveilles dans le physique et dans le moral.

TALETH, sorte de voile de laine blanche, que les Juifs mettent sur leur tête dans les synagogues pour faire la prière et remplir les autres fonctions religieuses. A chaque angle du taleth pend une houppes ou frange à huit cordons qu'on appelle *tsitith*. Chaque houppes a cinq nœuds, à cause des cinq livres du Pentateuque. Quelques-uns mettent ce voile autour de leur cou. En le prenant on dit cette prière : « Béni soit le Seigneur notre Dieu, roi de l'univers, qui nous a sanctifiés par ses commandements, et qui nous a ordonné de nous envelopper avec le *tsitith*. » Quelques Juifs prétendent que l'usage de se couvrir la tête d'un voile en priant vient de Moïse, dont le visage devint si brillant, après avoir conversé avec Dieu sur la montagne, que le peuple en fut ébloui, et que le saint législateur fut obligé de se voiler la face. D'autres pensent que les Juifs ont pris cette coutume des Romains, qui priaient leurs dieux la tête voilée. Ceux-ci prétendaient devoir cette coutume à Enée, qui l'avait apportée de Phrygie, ainsi que Virgile le lui fait dire :

Caput ante aras phrygio velamur amictu.

TALI, petite figure de Ganésa, faite d'or ou d'autre métal, que les femmes mariées de l'Inde portent suspendues à leur cou, en signe de leur état. C'est l'époux qui le passe au cou de son épouse dans la cérémonie du mariage. Ce tali est enfilé dans un petit cordon teint en jaune avec de l'eau de safran et composé de 108 fils bien fins tressés ensemble; on y ajoute quelques autres petits bijoux d'or, entrelacés de fleurs et de petits grains noirs. Le brahmane pourhita, prenant ce tali, le présente aux dieux, aux deux époux, aux pères, aux brahmanes assistants, qui tous doivent passer la main dessus en signe de bénédiction; et pendant cette cérémonie le pourhita répète cette formule : « Ils auront des grains, de l'argent, des vaches et beaucoup d'enfants. » Il donne

ensuite ce tali ainsi sanctifié à l'époux qui l'attache au cou de la fille en le nouant de trois nœuds ; dès lors celle-ci devient sa femme. A la mort du mari, ce tali est brûlé avec lui, comme pour donner à entendre que le nœud du mariage est totalement rompu. Plusieurs néophytes chrétiens, qui n'avaient pas renoncé à cet usage, avaient imaginé de graver une croix sur les Talis.

TALI, c'est-à-dire *le suivant* ; ministre de la religion unitaire ou des Druzes, par opposition au *sabic*, ou précédent. Quoique chacun des ministres soit *sabic* par rapport à celui qui le suit, qui est son *tali*, cependant ces deux mots indiquent plutôt un ordre hiérarchique qu'une relation chronologique. C'est ainsi que l'âme est nommée *tali* ou suivant, par rapport à l'intelligence, qui est nommée *sabic* ou précédent. Dans l'usage pratique le précédent est particulièrement le quatrième ministre, personnifié en Séléma, fils d'Abd-elwahab, et le suivant est le cinquième ministre, qui s'est manifesté dans la personne d'Abou'lhasan Ali, fils d'Achmed.

TALI-AI-TOUBO, un des principaux dieux de l'archipel Tonga ; il est le patron du *hou* ou roi de Vavaou et de sa famille ; il est aussi le dieu de la guerre. Il a quatre maisons ou temples dans l'île de Vavaou, deux dans celle de Lafouga, une à Haano, une autre à Vina, et deux ou trois autres ailleurs. Il n'a de prêtre que le *hou*, qu'il inspire très-rarement. On l'invoque également en temps de paix pour le bien général de la nation et pour l'intérêt particulier du roi et de sa famille. Sa taille est si élevée qu'il s'étend depuis le haut du firmament jusqu'au centre de la terre.

TALIMIS, nom que des Musulmans donnent aux Ismaéliens, qu'ils appellent encore *Mazdékis* et *Molahid*.

TALISMAN. On appelle ainsi certaines figures gravées sur des pierres ou sur des métaux, auxquelles on attribue des vertus et des propriétés extraordinaires ; quelquefois ce sont des caractères et des phrases intelligibles ou non, tracées simplement sur du papier, du parchemin, etc.

On distingue trois sortes de talismans : les astronomiques, les magiques et les mixtes. Les astronomiques se reconnaissent aux signes ou constellations célestes qui y sont gravées avec d'autres figures et des caractères inintelligibles. Les magiques ont des figures extraordinaires avec des mots superstitieux, et des noms d'anges connus ou inconnus. Les mixtes sont composés de signes et de noms barbares, que personne ne saurait interpréter. On les ensevelit dans la terre, comme les Romains qui, pour arrêter l'ennemi, enterraient sur la frontière une statue enchantée, après avoir prononcé quelques charmes et offert certains sacrifices : ou on les place dans des lieux publics, ou bien on les porte sur soi.

1° Quelques-uns croient qu'Apollonius de Tyane est le premier auteur de la science des talismans ; mais d'autres sont d'avis que

les Egyptiens en sont les inventeurs. qu'Hérodote semble insinuer au sujet de son histoire, lorsqu'il dit qu'il y a eu, ayant donné le premier leur nom, douze dieux célestes, grava aussi leurs noms sur des pierres. Les plus anciens talismans sont faits de plantes, de d'arbres, ou de racines ; Joseph en attribue l'invention à Salomon. On met des figures de grenouilles dans les talismans ; et Plinius témoigne que, si on croit ceux qui cultivent cette science, les grenouilles doivent être plus utiles à la vie que les loix.

On met au nombre des talismans anciens le Palladium de Troie ; les talismans romains appelés Ancilles ; les statues de Constantinople, pour la conservation de cette ville ; la statue de Memnon, et qui se mouvait et rendait des oracles, tant que le soleil l'avait frappée ; la statue de la déesse Fortune qu'avait Séjan, porta bonheur à tous ceux qui la touchèrent ; la mouche d'airain et la sangsue de Virgile, qui empêchèrent les mouches de pénétrer dans Naples, et firent mourir les habitants d'un puits de cette ville ; la figure du serpent, qu'Apollon mit à Constantinople pour en chasser ces animaux ; la statue du chevalier, qui servait de préservatif à la ville contre la peste ; et la figure d'un d'airain, qui empêchait tous les étrangers d'entrer dans le même lieu. D'où que Mahomet II, après la prise de Constantinople, ayant cassé d'un coup de dents de ce serpent, une multitude immense de ces reptiles se jeta sur les habitants de cette ville sans néanmoins leur faire aucun mal, parce qu'ils avaient les dents cassées comme celui d'airain. On rapporte qu'un philosophe apaisa les habitants d'Antioche, par un talisman de l'île de Samothrace, qui était gravée une tête de Charon.

2° Les habitants de l'île de Samothrace avaient des talismans avec des anneaux qui avaient du fer enchassé au lieu de pierres précieuses. Pétrone en parle, lorsqu'il rapporte que Trimalcion portait une bague ornée d'étoiles de fer. Les dieux qu'on adorait à Samothrace étaient ceux qui étaient à la science des talismans ; ce que confirment les inscriptions de ces talismans dont parle Tertullien : « Devalons, dit-il, il y a trois autels, trois sortes de dieux, que l'on croit être ceux de Samothrace. » Apollon mentionne de ces trois divinités auxquelles joint Mercure, et rapporte les noms de ces dieux, qu'il était défendu de révéler, savoir : *Axieros*, *Axiokerso*, *Kasmos*, qu'il dit être Cérès, Pluton et Mercure.

3° Les Egyptiens, dont la plupart des peuples ont appris le secret de leurs talismans, avaient aussi d'autres talismans pour toutes les parties du corps. C'est pour cela qu'on trouve tant de peaux de dieux, d'hommes et d'animaux.

es tombeaux de ce pays. Selon eux, pierres taillées en escarbots avaient des considérables pour procurer de la force et du courage à ceux qui les portaient, dit Elien, cet animal n'a de valeur que, et qu'il est une image du serpent, se servaient communément de la pierre de Sérapis, de celle de Canope, de celle de l'aspic, contre les maux qui viennent du vent, des quatre éléments, de l'eau, de l'air et du feu.

Les chrétiens n'ont pas été exempts de superstition : Grégoire de Tours rapporte que Paris avait été bâti sous la constellation qui le défendait des serpents, des serpents et des souris ; après l'incendie de 585, on avait fouillé une arche d'un pont, les talismans préservatifs de cette ville, un serpent et une souris d'airain. Si le talisman était réel, il en faudrait que ces figures mystérieuses ont servi depuis longtemps, car le premier et le dernier des talismans précités sont très communs à Paris.

Enfin, ce sont les chrétiens du moyen âge qui ont organisé la prétendue science des talismans, et détaillé la manière de les faire. Ils ont désigné les sceaux, les caractères et les images des signes des constellations ou des planètes qui ont été gravées sur des pierres précieuses, ou sur un métal correspondant, dans un temps propre à recevoir les influences de cet astre. Cette science était basée sur l'astrologie judiciaire, ainsi que la figure d'un lion, ou d'un Lion, pendant que le soleil est dans le Lion, est censée préserver de la peste ceux qui portent ce talisman. Celle du Scorpion, faite sous le signe du Scorpion, protège des blessures de cet animal. La pierre de Vénus, la beauté et la force du corps, la figure de Vénus, dans la première phase du Cancer, des Poissons ou du Taureau acquérir aisément les honneurs militaires, on grave l'image de Jupiter, ou d'un homme ayant la tête d'un bélier, l'argent ou sur une pierre blanche portant ce talisman sur soi, on en voit, on, des effets surprenants. Pour réussir dans le commerce ou au jeu, on grave Mercure sur de l'argent. Pour être heureux et victorieux, on grave la figure de Mars dans la première phase du Cancer. Pour avoir la faveur des rois, on grave le soleil sous la figure d'un roi assis sur un trône, ayant un lion à son côté, sur une pierre blanche, dans la première phase du Cancer. Bodin, dans sa Démonomanie, dit que l'on dit qu'au palais de Venise on a une seule mouche, et qu'au palais de Madrid, en Espagne, on n'en voit jamais ; et il ajoute que, si cela est, c'est à dire quelque idole enterrée sous le seuil de la porte, c'est-à-dire quelque talisman. Les talismans, à la honte de notre siècle, que l'on trouve encore des personnes qui ont foi

en ces billevesées, en dépit de la religion et de l'instruction.

5° Bien que l'islamisme réprouve également tout ce qui tient à la magie et à la divination, les Mahométans de toutes les contrées sont très-avides d'amulettes et de talismans. Ainsi on les voit toujours solliciter avec empressement des seneiks, des santons et des margabouts, et accepter avec reconnaissance des billets sur lesquels sont écrits des paroles du Coran ou des sentences de Mahomet, et qu'ils portent religieusement sur eux, comme des préservatifs assurés contre toutes sortes de dangers. Les femmes ne manquent pas d'en mettre sur leurs nourrissons et leurs petits enfants pour les préserver du mauvais œil ; il en est d'autres pour la conservation des animaux, pour favoriser la ponte des pigeons, et éloigner du colombier les bêtes nuisibles, etc. Ils attachent aussi certaines influences à la plupart des pierres précieuses. Le rubis porté au doigt fait paraître plus grand qu'on n'est en effet ; il fortifie le cœur, et garantit de la peste et de la foudre. Placé sous la langue, il apaise la soif ; il donne des forces contre la tentation qu'on aurait de se noyer. L'émeraude éloigne les démons et les mauvais esprits ; elle guérit les piqûres des vipères auxquelles elle crève les yeux ; elle fortifie la vue. Celui qui porte une bague en cornaline est sûr d'être toujours heureux. La turquoise garantit des souffrances de la mort. L'hématite délivre de la goutte et facilite le travail des femmes en couches. Le cristal de roche prévient les mauvais rêves. L'œil-de-chat préserve des mauvais regards et des chances du sort. L'onyx engendre la tristesse et la mélancolie. Les Musulmans ont en outre des châles, des chemises et des vêtements talismaniques, sur lesquels sont brodés des caractères, des noms de Dieu, des phrases tirées du Coran, des chiffres et autres signes cabalistiques. MM. de Hammer et Garcin de Tassy ont donné sur ce sujet de curieuses notices dans le *Journal Asiatique* de 1832 et 1833.

6° Les magiciens de l'Inde ont une ample collection d'amulettes et de talismans, qu'ils débitent comme des préservatifs efficaces contre les sortilèges et les maléfices, et dont ils font, non sans lucre, un fort grand débit. Ce sont des grains de verre enchantés par des mantras, des espèces de racines, des feuilles de cuivre, sur lesquelles sont gravés des caractères inconnus, des mots baroques, des figures bizarres. Les Hindous en portent toujours sur eux ; et, munis de telles reliques, ils se croient à l'abri de toutes sortes de maux.

7° En fait de médecine, les Kayanos (habitants des montagnes auprès d'Aracan) ont recours à un talisman confié à la garde du prêtre : ce talisman est supposé le don d'une providence mystérieuse ou indéfinie, qui se manifeste par le tonnerre. Chaque fois que la foudre a frappé un arbre, les Kayanos courent en foule à ses racines, et y creusent la terre avec soin, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé

une substance minérale ou autre qu'ils jugent être le talisman cherché. Alors ils tuent un porc et une vache qu'ils mangent en grande cérémonie pour célébrer le bienfait de l'orage.

8° Il n'y a peut-être pas de contrée où les connaissances talismaniques soient plus popularisées qu'en Chine. Dans toutes les boutiques et dans tous les vestibules se trouve un tableau imprimé en rouge, où sont tracées des figures et des lettres cabalistiques, servant d'amulettes, auxquelles les Chinois accordent une grande confiance, et qu'ils supposent favorables à toutes les classes de la société. En tête, on voit cinq figures mythologiques dont la première est le génie de la deuxième étoile de la Grande-Ourse; la deuxième est le génie du beau temps; la troisième est Pan-kou ou Fo-hi; la quatrième est le génie de la pluie; la cinquième est le génie de la septième étoile de la Grande-Ourse. La partie inférieure de la feuille est occupée par soixante-douze talismans disposés en douze colonnes, composés de chiffres et de signes bizarres, et dont chacun porte une inscription chinoise indiquant la propriété particulière qu'on lui attribue. Comme les inscriptions de ces amulettes embrassent à peu près tous les maux et tous les biens qu'un homme puisse craindre ou désirer, ceux qui y ont foi n'ont rien de plus pressé que d'acheter cette feuille et de la suspendre dans leur maison. Quelquefois on copie ceux de ces talismans dont on croit avoir besoin; tantôt on les colle aux portes d'une maison pour éloigner certains génies malfaisants; tantôt on les porte sur soi pour se préserver de certaines maladies, pour écarter un danger, échapper aux ruses des fripons et aux attaques des brigands, ou réussir dans son commerce. Voici l'explication des soixante-douze talismans dans l'ordre où ils sont placés :

Premier rang.

1. Ce talisman, introduit dans la maison, en éloigne les calamités.
2. Celui-ci fait monter les fonctionnaires publics graduellement en dignité.
3. Ce troisième défend les fonctionnaires publics contre toutes les infortunes.
4. Réussite de tous les désirs, et protection contre les voleurs.
5. Dans tous leurs projets, les marchands atteignent le but qu'ils se sont proposé.
6. Éternelles richesses; or, soie, argent en abondance. •
7. Tranquillité et félicité des habitants de la maison.
8. Abondance de produits agricoles, de vers à soie et d'animaux.
9. Les descendants seront riches, vivront en bonne harmonie et de longues années.
10. Éloignement des génies malfaisants, et retour du repos.
11. Celui-ci assure la protection des dieux contre les maladies.
12. Il neutralise les effets de l'air qui vient de l'Orient et qui obscurcit l'esprit. •

Deuxième rang.

1. Il prévient la mortalité causée par Sud.
2. Il protège contre les influences pesées de l'air de l'Ouest.
3. Il repousse l'air diabolique du Nord.
4. Il chasse l'influence mortelle qui est au centre de la terre.
5. Il prémunit contre l'influence du vent en sens opposé des deux points Yin et Yang.
6. Il protège contre les calamités de guerre.
7. Il protège contre une mort violente prévue.
8. Il protège contre les grandes calamités envoyées par les dieux.
9. Il protège contre les malheurs causés par les feux du diable (feux follets).
10. Il protège contre les inondations incendies.
11. Longévité pour les hommes et les bêtes.
12. Il prémunit contre les influences du désaccord entre l'état de la sphère et la saison.

Troisième rang.

1. Contre les calamités dont les dieux punissent les richesses.
2. Contre les infortunes provenant des difficultés à surmonter.
3. Contre toutes les influences diaboliques.
4. Contre le retour fréquent des malheurs.
5. Contre les maladies de la bouche et de la langue.
6. Contre les calamités envoyées par les mortels, par le dieu Fo et par le diable.
7. Contre les apparitions des démons.
8. Contre les mauvaises influences mères.
9. Contre les pernicieuses influences du mal sur les femmes enceintes.
10. Contre les obstructions du canal causées par les diables.
11. Contre la mortalité des chevaux et des chiens.
12. Contre les malheurs causés dans le ménage par la désunion entre le mari et la femme (mot à mot, quand le mari et la femme ne sont pas d'accord, les rats et les chats mangent le riz).

Quatrième rang.

1. Contre les mauvaises naissances et des chevaux.
2. Contre les malheurs qui résultent du versement de l'ordre public.
3. Contre les calamités de la foudre par les trois Youen.
4. Contre la mauvaise influence causée par la trop grande influence des végétaux.
5. Contre les maladies produites par l'influence des cadavres.
6. Contre les maladies incurables causées par les richesses et abrégent la vie.
7. Contre les suites de l'épouvante causées par les diables.

es dommages causés par la conti-
nuité maléfique.
es maladies dont il est impossible
de se débarrasser.
l'indéfectibilité des taches de sang des
en couches.
les rêves diaboliques qui nuisent
à la santé.
les vexations du démon.

Cinquième rang.

es voleurs et les gens sans foi ni
loye.
che les chiens de venir dormir
dans les lits.
he les chiens et les chats de man-
ger les petits.
a mortalité continuelle des ani-
maux domestiques.
s maux qui résultent du penchant
à parler à tort et à travers.
es malheurs causés aux hommes
par les démons.
es monstres qui font cuire les
viandes pendant la nuit.
es bêtes féroces.
es monstres qui crient après les
passants.
l'épouvante causée par les voleurs
dans la maison.
la frayeur causée par le concours
d'un grand nombre de diables.
les revenants.

Sixième rang.

influence diabolique qui nuit aux
crops et aux bêtes.
es monstres et les diables à figu-
res.
le danger de se trouver impliqué
dans de mauvaises affaires auxquelles
on ne peut pas résister.
es malheurs dans l'éducation des
enfants.
es cadavres volants qui attaquent
les passants.
es cadavres couchés qui nuisent
à la santé.
es diables des maisons.
es monstres qui font crier les pou-
ssins et les renards.
es morsures des insectes et des
serpents.
les objets qui font tomber en dé-
cadence.
es mauvais mandarins qui infligent
des supplices injustes.
les extorsions de tout genre des
tyrans.
NS, prêtres païens des anciens
temps.
Ils faisaient l'oraison funèbre des
morts.
es louages, dit-on, des larcins, des
et des autres crimes qu'ils avaient
commis pendant leur vie; puis, levant les
yeux au ciel, ils s'écriaient qu'ils voyaient
ces crimes en l'air, à cheval, revêtus d'ar-
mes, et passer dans l'autre monde
comme une ombre. Voy. LIGASTONS.
QU TALMUD, livre qui contient

la doctrine, la morale et les traditions ju-
daïques; les Juifs soutiennent qu'il renferme
la loi orale, comme la Bible la loi écrite, et
ils ajoutent que celui qui n'a lu que la Bible
ne peut se flatter de connaître la religion ju-
daïque. Le mot TALMUD vient du verbe hé-
breu *lamad*, enseigner, et signifie propre-
ment doctrine.

S'il fallait en croire les assertions des
Juifs, le Talmud aurait Moïse lui-même pour
auteur primitif, qui aurait reçu de Dieu, pen-
dant les 40 jours qu'il passa sur la monta-
gne, non-seulement la lettre de la loi, mais
aussi son explication et son interprétation.
Moïse aurait transmis à Josué ce dépôt sa-
cré; celui-ci l'aurait laissé aux soixante-
dix sénateurs; d'où il aurait passé aux pro-
phètes, puis à la grande synagogue, et enfin
aux rabbins les plus savants, après la ruine
du second temple, jusqu'à ce qu'enfin il soit
devenu impossible de continuer à le trans-
mettre de bouche. C'est alors qu'on songea à
consigner ces traditions par écrit, de peur
qu'elles ne se perdissent.

Il y a deux Talmuds : celui de Jérusalem et
celui de Babylone.

L'auteur du premier est Rabbi Johanan, de
la tribu de Joseph, qui fut chef de la synago-
gue dans la terre d'Israël, pendant environ
80 ans. Cet ouvrage, achevé l'an 230 de Jé-
sus-Christ, fut composé pour les Juifs de la
Judée; mais comme ces derniers étaient en
petit nombre, qu'il est loin de contenir tou-
tes les constitutions et les décisions, et que
d'ailleurs il est écrit dans un hébreu fort bar-
bare et inintelligible à la plupart des Juifs,
il est tombé en désuétude, et a fait place au
Talmud de Babylone, qui est universellement
reçu.

Celui-ci fut composé pour l'usage des
Juifs de la Chaldée et de tout l'Orient; et il
est divisé en deux parties : la *Mischna*, ou
seconde loi, et la *Gémara* ou glose, qui est
l'interprétation du texte. La *Mischna* est due
à Rabbi Juda, surnommé le saint, ou le
prince, qui florissait sous l'empereur Anto-
nin, vers l'an 150 de Jésus-Christ. Celui-ci
voyant que les études bibliques allaient
s'éteignant, que les traditions menaçaient
de tomber dans l'oubli, et que le peuple juif se
dispersait de plus en plus, recueillit tous les
papiers et les mémoires des rabbins de son
temps, et en composa un recueil qui fut ap-
pelé *Livre des traditions orales*. Ce livre fut
reçu par tous les Juifs tant de la Judée que
de la Chaldée, et acquit aussitôt un crédit
immense. Il devint pour eux comme un corps
de droit canonique, et fut expliqué dans les
académies. La *Gémara* contient les disputes et
les solutions des docteurs tant de la Judée
que de la Babylonie sur le texte de la *Mischna*.
Elle fut commencée au v^e siècle de notre
ère, par le rabbin Aser, et achevée au com-
mencement du vi^e. La *Mischna* est écrite en hé-
breu rabbinique assez pur, et la *Gémara* en hé-
breu mêlé de chaldéen; ces deux parties sont
mises en regard l'une de l'autre dans les édi-
tions du Talmud. Le style de cet ouvrage est en
général fort obscur, et on y trouve une foule de

fables invraisemblables et absurdes, de faits controuvés et de graves erreurs chronologiques. Il a été publié tout entier par Bomberg, Venise, 1520, en douze volumes in-fol. Il fut réimprimé à Amsterdam, en 1744.

Le Talmud est divisé en six parties, dont nous allons exposer le sujet en peu de mots.

I^{re} Partie. DES SEMENCES. — Elle contient onze livres.

1. *Des bénédictions.* Il traite des prières et des actions de grâces à rendre pour les fruits de la terre et les autres grâces reçues ; du temps, du lieu où l'on doit les faire ; des circonstances qui doivent les accompagner. Il contient 11 chapitres.

2. *De l'angle ;* c'est-à-dire du coin du champ que l'on doit laisser à récolter aux pauvres. 8 chapitres.

3. *Des choses douteuses,* et principalement de celles dont on doute si la dîme était payée. 7 chapitres.

4. *Des plantes hétérogènes,* qu'on ne devait pas semer ensemble. 9 chapitres.

5. *Du septénaire,* et du repos qu'on devait laisser à la terre la septième année. 10 chapitres.

6. *Des oblations,* et des objets que chacun était tenu de mettre à part pour les offrir au prêtre. 11 chapitres.

7. *Des dîmes,* et principalement des premières dîmes que le peuple donnait aux lévites. 5 chapitres.

8. *Des secondes dîmes,* c'est-à-dire de celles que les lévites prélevaient sur ce qu'ils recevaient pour les donner aux prêtres, et qui étaient consommées à Jérusalem. 5 chapitres.

9. *Du gâteau* que les femmes qui pétrissaient le pain étaient obligées de mettre de côté pour le prêtre. 4 chapitres.

10. *Du prépuce* des arbres, dont on ne pouvait recueillir les fruits avant la troisième année depuis qu'ils avaient été plantés. 3 chapitres.

11. *Des prémices ;* quelle en était la nature, sur quel objet on les prélevait, comment on les offrait au temple. 4 chapitres.

II^e Partie. DES FÊTES. — Elle contient douze livres.

1. *Du sabbat,* et de tout ce qui le concerne ; des lampes qu'on doit allumer, de l'huile et de la graisse avec lesquelles on peut les entretenir ; du fourneau sur lequel on doit tenir chauds les aliments. Quels ornements une femme peut porter pour ne pas violer la défense de porter des fardeaux ; de tout ce qu'il est permis ou défendu de faire ce jour-là. 24 chapitres.

2. *De l'association.* Il traite de la manière dont plusieurs personnes, qui demeurent à une certaine distance les unes des autres, peuvent se réunir le vendredi soir pour prendre ensemble leur repas, comme s'ils ne formaient qu'une seule famille, afin de ne pas franchir le terme du chemin qu'il est permis de faire le jour du sabbat. 10 chapitres.

3. *De la fête de Pâques ;* au soin quel on doit faire disparaître le pain azyme ; de ce que l'on doit veiller de Pâques ; de l'immolation de pascal, comment on doit le faire. 10 chapitres.

4. *Des sicles,* qu'on devait payer l'année, tant pour les sacrifices que pour les autres ; et de la faculté que ceux qui demeuraient dans les villages de les envoyer collectivement d'or, pour diminuer les frais de. 8 chapitres.

5. *Du jour de l'expiation des péchés* la manière de le célébrer. 8 chapitres.

6. *De la fête des Tabernacles ;* que ceux qui doivent la célébrer et de quelle manière. 5 chapitres.

7. *Des jours de fêtes.* Il traite de ce qui est permis ou défendu les jours autres que le sabbat ; on recherche par exemple ce qu'il est permis de faire si on peut retirer des poissons d'eau pour les faire cuire ; s'il est permis de cuire un œuf pondu un jour de fête. Cette section, qui est la première du livre, lui donne son nom, car on l'appelle aussi *l'œuf*.

8. *Du jour de l'an,* et de la manière de le célébrer. 4 chapitres.

9. *Du jeûne,* et de la manière de le quitter. 4 chapitres.

10. *Du pourim,* ou de la fête instituée du temps d'Esther. 4 chapitres.

11. *Des demi-fêtes,* c'est-à-dire de ceux qui se trouvent entre le premier et le dernier jour de l'octave, et dans lesquels on est permis de vaquer à certaines œuvres. 12.

12. *De la festivité ;* c'est-à-dire de la permission pour tout homme juif de se reposer par an à Jérusalem, aux fêtes de la Pentecôte et des Tabernacles, qui sont dispensés de ce devoir. 12.

III^e Partie. DES FEMMES. — Elle contient six livres.

1. *Du lévirat ;* des cas où un homme est obligé d'épouser la veuve de son frère, de ceux qui doivent accompagner cette veuve. 16 chapitres.

2. *Des contrats de mariage ;* de la validité et des privilèges des femmes mariées ; du devoir du mari ; des droits des veuves. 13 chapitres.

3. *Du mariage ;* de combien de manières on peut acquérir une femme ; comme la cérémonie ; décisions de divers rabbiniaux. 4 chapitres.

4. *Du divorce ;* de la charte de divorce ; comment on doit l'écrire et de sa validité. 9 chapitres.

5. *Des vœux ;* de ceux qui sont obligés et de ceux qui n'obligent pas ; de ceux qui peuvent faire des vœux. 12.

6. *Des Nazaréens ;* comment ils étaient traités.

nde et consacrés à Dieu. 9 chapitres.

femme soupçonnée d'adultère ; de laquelle le mari doit la soumettre ; on doit lui faire boire l'eau chastes. 5 chapitres.

DES DOMMAGES. — Elle contient dix livres.

dommages occasionnés par les hommes et les animaux. 10 chapitres.

objets trouvés, des dépôts, de l'usure, de l'emprunt, du louage, etc. 10 chapitres.

sociétés commerciales, des héritages, des successions, des achats, des ventes. 10 chapitres.

héritage ; il traite aussi des tribunaux, des jugements, des juges, des quatre genres de supplices et de la criminelle. 11 chapitres.

net ; des quarante coups qu'on donne à ceux qui étaient coupables d'un délit ; les docteurs ont réduit ce nombre à neuf. 3 chapitres.

serments ; de ceux qui devaient le faire, de ceux qui étaient incapables de le faire, des différentes manières de prêter serment. 3 chapitres.

témoignages ; décisions de divers cas, recueillies du témoignage des témoins les plus recommandables. 8 chapitres.

quelques *réglemens* pour les juges ; on doit les observer, et punir ceux qui ne les observent pas. 3 chapitres.

doléantie, et qu'il faut éviter tout ce qui est contraire aux chrétiens. 5 chapitres.

Pères ou *Docteurs* qui ont perpétré un crime, et la loi orale, depuis le temps de Moïse, est un recueil de maximes et de préceptes. 6 chapitres.

DES CHOSSES SAINTES. — Elle contient onze livres.

sacrifices ; en quoi ils consistent ; du lieu, où on doit les faire ; ceux qui doivent égorger les victimes ; préparer, les offrir. 14 chapitres.

animaux mondes et immondes ; quels animaux peuvent servir à la nourriture, et de ceux qui sont prohibés. 10 chapitres.

ablutions du soir. 13 chapitres.

remèdes aux animaux ; comment les soigner ou les racheter. 9 chapitres.

estimation, ou du prix des choses qui sont données ou promises à Dieu. 9 chapitres.

permutation des sacrifices ; s'il est permis d'offrir l'un à la place de l'autre. 5 chapitres.

transgressions qui peuvent arriver dans les sacrifices. 6 chapitres.

exclusion du siècle à venir ; des choses qui excluent de la vie éternelle. 6 chapitres.

9. *Du sacrifice perpétuel* qu'on offrait chaque jour, le matin et le soir. 6 chapitres.

10. *Des mesures* et des dimensions du temple. 5 chapitres.

11. *Des nids*, c'est-à-dire des oiseaux que les pauvres devaient offrir à la place d'animaux plus considérables. 3 chapitres.

VI^e Partie. DES PURIFICATIONS. — Elle contient douze livres

1. *Des vases*, des instruments ; des meubles, des vêtements ; de leur matière ; de ce qui les rend purs ou impurs ; des moyens de les purifier. 30 chapitres.

2. *Des tentes* ou des maisons ; comment elles sont polluées ; de la manière de les purifier. 18 chapitres.

3. *De la lèpre* ; comment on en est souillé. 14 chapitres.

4. *De la vache* ; c'est-à-dire de la manière de purifier la souillure contractée par l'attouchement d'un cadavre, au moyen des cendres d'une vache rousse. 12 chapitres.

5. *De la purification* des souillures contractées autrement que par l'attouchement d'un cadavre. 10 chapitres.

6. *Des bassins*, dans lesquels les hommes et les femmes se baignent pour se purifier. 10 chapitres.

7. *Du flux menstruel* ; des couches, et des purifications qui doivent suivre. 10 chapitres.

8. *Des liquides* qui peuvent souiller les fruits, les légumes et les autres productions de la terre, ou qui les prédisposent à la souillure. 6 chapitres.

9. *De la gonorrhée*, et de la manière d'en purifier. 5 chapitres.

10. *De celui qui a été lavé ou purifié le jour même*. 4 chapitres.

11. *De l'ablution des mains*, de celle des vases, de la qualité et de la quantité d'eau nécessaire. 4 chapitres.

12. *De la queue des fruits* ; comment elle est souillée par le contact d'autres fruits. 3 chapitres.

Le Talmud, dans son intégrité, contient donc 6 parties, 63 livres, et 524 chapitres.

TALMUDISTES, nom que l'on donne aux Juifs qui ont adopté le Talmud, et qui en suivent les prescriptions. On les appelle aussi *Rabbanites*, parce qu'ils se conduisent d'après les décisions des Rabbins. Ils sont opposés aux *Caraites*, qui s'en tiennent à la lettre de la Bible et rejettent toute espèce de commentaires. Les Talmudistes sont incomparablement plus nombreux, et forment la très-grande majorité de la nation.

TALUS, géant de l'île de Crète, qui descendait des géants issus du chêne ou des entrailles du rocher. Il était d'airain et invulnérable, excepté au-dessus de la cheville du pied. Ce monstre s'opposait au débarquement des Argonautes, en lançant dans la baie des rocs couronnés de forêts, pour leur en défendre l'entrée. Apollonius le fait gardien de l'île, dont il faisait le tour trois fois.

fois chaque année. Médée, par ses enchantements, lui fit rompre une veine au-dessus de la cheville, pendant qu'il errait sur le rivage, et lui donna la mort.

TAMA, un des dieux inférieurs adorés autrefois dans l'île de Taïti.

TAMAGISANGÆ, un des principaux dieux de l'île Formose. Il demeure au sud ; et Tékarokpada, sa femme, habite à l'orient. Quand il tonne, les Formosans disent que la déesse gronde son mari, parce qu'il prive la terre de pluies ; ses reproches sont efficaces, car soudain le mari complaisant épanche les eaux contenues dans les nuées. Tamagisangæ est le dieu des hommes, c'est à lui que ceux-ci s'adressent pour acquiescer et conserver les agréments extérieurs. Les femmes rendent leurs hommages à la déesse Tékarokpada.

TAMA-POUAA, mauvais génie de la mythologie des îles Sandwich ; c'était un monstre gigantesque, moitié homme et moitié cochon. Cette affreuse difformité ne l'empêcha pas de faire sa cour à la déesse des volcans. Il vint exprès d'Oaou à Hawaï, pénétra dans le palais de Pélé, et lui proposa de l'agréer pour son amant ; mais la déesse lui répondit avec colère, et lui adressa entre autres l'épithète injurieuse de fils de cochon. Irrité de son refus et de ses outrages, Tama-Pouaa se précipita sur Pélé, et ayant appelé à son aide les eaux de l'Océan, il parvint à éteindre le volcan. Mais les frères et les sœurs de Pélé étant accourus à son secours, burent les flots débordés, et, rassemblant tous leurs feux, sortirent en bouillonnant du cratère, contraignirent leur redoutable ennemi à fuir, lui lancèrent des quartiers de rochers, et le noyèrent dans la mer où il avait été chercher un refuge.

TAMARAKA, fétiche de certaines peuplades du Brésil. Voy. MARAKA.

TAMBIRAN et TAMBOURAN, noms par lesquels les Tamouls et les Malabars désignent la divinité suprême. Ces mots paraissent venir du pronom *tan*, il, eux, et de *Pi-ran*, dieu, seigneur, et signifier *leur dieu*. On donne ce nom à des rois ou princes de la côte ; les anciens voyageurs portugais nous l'ont transmis sous la forme de *Zamorin*.

TAMBOUR MAGIQUE ou RUNIQUE, le principal instrument employé naguère par les Lapons dans les divinations. Il était fait d'un tronc creusé de pin ou de bouleau. Il fallait que l'arbre eût poussé dans un lieu déterminé, et fût tourné suivant la direction du cours du soleil ; c'est-à-dire, d'après Scheffer, que la souche et les branches mêmes les plus petites fussent tellement courbées, que toutes ces courbures, prenant dès le bas, montassent en s'élevant jusqu'au sommet, et fussent toutes inclinées de droite à gauche. Cet instrument était d'une seule pièce en forme de calotte renversée ; la partie supérieure, complètement évidée, était recouverte d'une peau tendue sur laquelle on dessinait en rouge une multitude de figures runiques ou hiéroglyphiques. La partie convexe était sculptée et ornée, et on y ména-

geait deux ouvertures séparées, l'une versée de bois, au moyen de laquelle on frappait dessus de la main gauche, l'autre versée de cuivre, au moyen d'un marteau à deux têtes fait de bois. En même temps on mettait sur un gros anneau de cuivre, garni de petits et de chaînettes. En battant cette liasse d'anneaux se plaçaient différentes figures, et servait par là à pronostiquer. Voy. la manière de vir du tambour runique au mot M.

TAMERANI, nom du créateur des choses, suivant quelques Indes, qu'il s'est démis du gouvernement afin de vivre en repos, et que c'est lui qui le régit suivant ses caprices. Ils rendent-ils des honneurs extraordinaires à l'encensent à toute heure pour de ses méchancetés.

TAMISRA, le premier des naraka ou demeures infernales Hindous. Ce nom signifie *lieu de*

TAMMONDEN, un des dieux du trente-troisième ciel, Japonais.

TA-MO, nom chinois d'un fondateur de la religion bouddhique sanscrit *Bodhi-Dharma*. Les arsiennaires, trompés par l'homophonie, confondent à tort avec l'apôtre saint Ta-mo vivait dans le v^e siècle de l'ère chrétienne. Voy. DHARMA.

TAMOI, dieu adoré par les Guaymas de la Bolivie, en Amérique. Ce nom signifie le *grand-père*. Ces sauvages rendent leurs hommages avec sincérité, et sont persuadés qu'il les rend fertiles en leur envoyant de bonnes récoltes.

TAMOU, l'enfer définitif des Malabars, plus redoutable que celui appelé *Bû*, lieu des longues et innombrables peines, le repaire des damnés. Seize prisons en composent la symétrie. La forme est quadrilatérale, des murailles environnent : des gardiens spéciaux sont chargés du double emploi de geôliers et de bourreaux ; ils sont horribles à leurs têtes de chèvres, de serpents et de licornes. La moitié de ce terrain est destinée aux tortures, l'autre aux supplices du feu.

Dans la première des régions de l'enfer, soufflent des vents violents qui couvrent la peau de hideuse sueur ; dans la seconde, on n'entend que des bruits de dents ; dans la troisième, on se voit tourmenter le corps jusqu'à le faire éclater les lèvres ; dans les deux dernières enfers, les lèvres deviennent rouges de douleur et se brisent en lambeaux. Mais ne sont point les seules que la féroce des Bouddhistes a su inventer.

Une plus grande variété de tourments est réservée à la peine du feu ; elle revêt les plus affreuses modifications sous tous les points de vue.

s la première des prisons qui leur inées, les criminels roulent incessamment sur des lames de poignards; toujours la mort, toujours rendus à la vie, rent ainsi un cercle non interrompu des douleurs; la longueur de leur fixée à 500 ans, mais chaque jour odieuses années est égal à neuf d'années humaines. Dans la prison des scies déchirent continuellement les damnés, et le temps de leurs es est presque incommensurable 85+370,000,000 années). Au troisième se trouvent des meules de fer, puelles les malheureux sont écrasés blé dans le moulin, et leurs membres guéris à chaque fois pour subir de es mêmes tourments. Au quatrième coupables sont rôtis dans le feu quatre mille longues périodes. Dans me, le feu est entretenu de deux is le sixième, plus terrible encore, ts sont exposés aux flammes dans chaudières, et percés ensuite de ridentes. La prison suivante offre le pplice, mais avec un plus funeste car là les broches ont trois pointes sent la tête et les épaules. Enfin rnaier et le plus formidable des en-amnés brûlent durant tout un âge , puis leurs corps se renouvellent brûlés de nouveau.

is les châtiments de la vie future es un triste privilège de la race humaine les créatures vivantes, depuis usqu'au crocodile, sont exposées à s punitions après leur mort, lorsqu'il fait le mal. Les animaux domestieront leurs crimes en gémissant fardeaux; les animaux sauvages traints de courir sans interruption pos, tandis que les bêtes féroces sent entre elles.

ISSI-CABOU, c'est-à-dire *le vieillesse*, expression par laquelle la divinité est désignée par les Galibis et es tribus de la Guyane.

moire dans laquelle les Chinois détaillent de leurs ancêtres, dans les u oratoires qui leur sont consacrés. aient aussi le nom de *tan* ou *thán* ances sur lesquelles ils offraient des au *Chang-ti*, ou empereur du ciel. DE, surnom de Vénus. Clément rie dit qu'Artaxercès, roi de Perse, rius, fut le premier qui érigea à , à Suse et à Ecbatane la statue de maide, et qui apprit par son exèm-erses, aux Bactriens et au peuple et de Sardes qu'il fallait l'honorer de déesse. Cette Vénus était l'ob-alle particulier chez les Arméniens, contrée appelée Tanaitis, près du rus, selon Dion Cassius, d'où la ait tiré son surnom, et d'où son passer chez les Perses. C'était la atelair des esclaves de l'un et de re. Les personnes même de coudi-consacraient leurs filles à cette

déesse, et, en vertu de cette consécration, les filles étaient autorisées par la loi à se prostituer au premier venu, jusqu'à leur mariage, sans qu'une conduite aussi extraordinaire éloignât d'elles les prétendants.

TANE, un des anciens dieux des îles Hawaï, et de l'île de Taïti.

TANE-HÉTIRI, dieu du tonnerre, dans l'archipel d'Hawaï; son nom signifie *le tonnerre mâle*. Il passait pour être venu de Taïti.

TANE TE MADOUA, un des dieux principaux des Taïtiens; son nom signifie *l'homme ou le père*; il formait avec Oro, le fils, et Taaroa, l'esprit ou l'oiseau, une sorte de Trinité qu'on invoquait dans les circonstances importantes. Les insulaires avaient pour eux tant de respect qu'ils n'estimaient pas qu'il convint de les importuner, à moins de tempêtes, de dévastations, de calamités publiques ou d'une maladie du roi. Tane s'associa au dieu l'esprit ou l'oiseau, et épousa Taaroa, et de leur mariage naquirent les phénomènes du ciel et de la terre.

TANÉWA, dieu de la mer dans la Nouvelle-Zélande. Les insulaires ont de lui une extrême frayeur. Ils ne doivent point garder de vivres cuits dans leurs pirogues de guerre; il leur est défendu de manger ou de cracher tant qu'elles sont à flot, ainsi que de fumer leur pipe; privations qui témoignent de leur profond respect. Quelquefois on offre à Tanéwa des sacrifices humains. *Voy. TANIWA.*

TANFANA, déesse qui, chez les Germains, présidait à la divination par les baguettes. Quelques écrivains prétendent que *Tanfana* est le nom d'un temple plutôt que d'une divinité. La loi des Frisons nous apprend que, même après leur conversion au christianisme, ils avaient conservé la divination par les baguettes; seulement ils l'avaient comme sanctifiée par des formules chrétiennes, et en marquant ces baguettes d'une croix.

TANGALOA, dieu des inventions et des arts dans l'archipel Tonga. C'est lui qui créa la terre en pêchant à la ligne, la couvrit de plantes et d'animaux, et forma le genre humain. *Voy. COSMOGONIE*, au Supplément.

TANGABA, un des trois dieux invisibles des Yakoutes. Les deux autres sont *Arteugon* et *Schugoteugon*.

TANGO-NO SEKOU, c'est-à-dire *fête du premier jour du mois du cheval*; une des cinq solennités annuelles des Japonais qui la célèbrent le 5^e jour du 5^e mois. *Voy. GOUATS-GONITSI.*

TANGHIN, épreuve en usage chez les Malgaches, à laquelle on a recours dans les cas difficiles; elle tire son nom d'un poison végétal très-actif, extrait de la noix du tanghin, et qu'on administre à ceux qui sont accusés d'un crime ou de s'être adonnés à la sorcellerie. Presque toujours cette épreuve se termine par la mort violente de l'accusé. Aucun prévenu n'est dispensé de subir l'épreuve du tanghin, quels que soient d'ailleurs son âge, son sexe, sa fortune et son rang; le plus léger soupçon motive l'application de cette terrible formalité. Les riches sont plus exposés que les autres à y être soumis, car les

trois malgaches, qui favorisent la délation, font trois parts des biens de l'accusé qui succombe, et attribuent la première au dénonciateur, la seconde au chef du village où le jugement a lieu, et la troisième aux officiers de ce chef.

L'accusateur s'adresse d'abord au juge qui le renvoie à l'*ampananghin*, qui est en même temps le prêtre et le bourreau. Il n'existe qu'un seul *ampananghin* par district; c'est ordinairement un vieillard pauvre, mais respecté pour sa probité; il reçoit une légère rétribution prélevée sur les frais du procès. Sa bonne foi dans l'accomplissement d'un devoir qu'il considère comme sacré est extrême; il serait impossible de parvenir à le corrompre, et cela même n'est jamais venu à l'idée d'aucun Malgache. Lorsque l'*ampananghin* a pris connaissance des faits qui servent de base à l'accusation, il fait sur des poulets les épreuves préparatoires, dont les résultats doivent déterminer, s'il y a lieu, la mise en prévention. Il dit à ces poulets en leur faisant avaler du tanghin délayé dans de l'eau : *Si tu es sorti du ventre d'un bœuf, meurs!* Si le poulet meurt en effet, c'est une présomption contre l'accusé. Il fait ensuite la contre-épreuve, en disant : *Si tu es sorti de la coque d'un œuf, meurs; si tu es sorti du ventre d'un bœuf, vis!* Quand le poulet meurt, c'est encore une présomption de culpabilité. Cette double opération se répète sept fois, et s'il y a trois chances en faveur de l'accusation, l'*ampananghin* remet les têtes et les pattes des poulets morts à l'accusateur, qui, après avoir averti le chef, les présente au juge, qui fixe le jour du procès.

La veille de ce jour, le juge, les témoins, l'accusé, l'*ampananghin* et enfin tous ceux qui doivent assister au procès, se rendent dans une forêt et y passent la nuit dans une cabane de feuillages, nommée la case du repentir, et dont l'entrée est défendue à tout autre par des sentinelles. Le lendemain, l'accusé et les témoins se baignent dans le ruisseau voisin. L'accusé, entièrement nu, est ensuite placé sur le gazon de la rive, et l'assemblée réunie en conseil, forme un cercle autour de lui. Alors le juge commence le procès, en faisant connaître à l'assemblée le but et les motifs de l'accusation. Lorsqu'il a fini son discours, l'*ampananghin* s'approche de l'accusé, et délayant avec de l'eau du ruisseau, dans une cuiller en feuille de ravinala, une petite quantité de l'amande de tanghin râpée avec un caillou, il la fait avaler à l'accusé qui ne tarde pas à se débattre sous l'étreinte du poison. Alors l'*ampananghin*, penché sur lui, interroge l'agent mystérieux : « Tanghin, s'écrie-t-il, sonde son ventre, juge, parle, dis-nous s'il est coupable; s'est-il livré à la sorcellerie? » Ou bien : « A-t-il voulu trahir le roi, la reine? a-t-il tenté de commettre tel crime? S'il est coupable, condamne-le, fais-le mourir. » Puis après lui avoir présenté une tasse d'eau de riz, l'*ampananghin* ajoute : « Mon fils, si le tanghin te cause de si grandes souffrances, c'est que tu as sans doute à te reprocher d'autres crimes que celui qui t'a conduit ici.

Dans ta jeunesse, tu as peut-être un commerce incestueux avec ta sœur, ou avec une parente plus ou moins éloignée. Confesse-moi tes fautes, avoue tes crimes, et tes douleurs cessent tout de suite. » En proie à l'atteinte cruelle du poison, le patient bondit, se débat, il a le droit de dire qu'il est coupable sans trop qu'il dit. Souvent il s'accuse de crimes à l'accusation, et qu'on ne s'attend pas. L'état de son estomac décide. S'il rejette le poison, quels qu'aient été ses aveux, il est innocent; s'il digère, le tanghin a produit la mort qui met un terme à ses souffrances. La punition de son crime est vraie. Chacun alors se retire en disant : « C'était bien criminel. »

Lorsqu'il y a doute dans les preuves, le juge éclaire sa conscience en faisant trébucher le tanghin à un chien ou à un défendeur. On y observe les menues choses ci-dessus, à la confession.

TANGRI ou TENGRI, nom de Dieu et dans la plupart des langues de l'Inde.

TANG-TIE, c'est-à-dire un nom que les Chinois résidant à Batavia ont donné à une solennité qu'ils célèbrent le onzième mois, mais dont le jour est fixé. Son objet est de rendre à l'empereur un tribut général de prières et de grâces.

TA-NIOU, charme en usage à Tonga. Son but est ordinairement de guérir une personne malade, ou de son; il se pratique en faisant tremper dans une noix de coco avec de l'eau et en examinant ensuite quelle est la partie qui est rendue au repos. D'abord placée à terre; un parent décide que celui-ci guérira si telle partie est au repos, se trouve vers telle aire de vent qu'il indique. Cette même personne prie tout haut le tuteur de sa famille de la protéger, consultation à l'esprit. Puis la noix se met en mouvement, et le résultat en est connu avec confiance, ou du moins avec une confiance que la volonté actuelle des dieux confirme. Souvent les femmes ont recours à ce moyen pour décider une question.

TANIRI, un des dieux des îles de l'Océanie.

TANIWA dieu de la Nouvelle-Calédonie qui punit sévèrement les infracteurs. L'imagination effrayée des indigènes se place en mille endroits, où il guérissait les malades pour les dévorer. C'est le même que *Tandwa*.

TANK ou TANKH, grands bassins ou réservoirs entourés d'arbres, avec de hautes parois de pierres pour y descendre les hommes, femmes et enfants; on s'y baigne et y fait leurs ablutions avec les vêtements qu'on porte ordinairement sur le corps. Voici comment les Malais font ces ablutions :

Ils commencent par se jeter

u'on voit auprès de ces réservoirs na, le lieu où ils se lavent, Vichnou, le même, Siva. Avant d'entrer dans en jettent quelque peu en l'air avec les doigts de la main droite, en l'honneur des rois divinités, et disent en même temps : « En m'approchant de cette eau et en me lavant, je renonce à mes péchés. Quand je suis dans le bassin, il séparent l'eau de la main gauche et plongent en même temps les deux mains dans l'eau et en jettent l'eau trois fois en l'honneur des huit rois du monde ; après quoi ils se lavent le visage, en invoquant Lakchmi, le Vichnou. Enfin ils prennent de l'eau et la jettent vers le ciel, et la jetant vers le soleil. Alors ils se nettoient les pieds et les mains avec de la cendre de vache détrempée dans un bassin, en disant en même temps : « Sois saint. On doit avoir cette cendre dans la main gauche, parce qu'elle est la terre, comme la droite est le ciel ; ou bien encore parce que la main gauche représente le lieu de la génération, la main droite posée sur la gauche forme l'œuf complet de l'œuf origine du monde. Ensuite les deux mains en se séparant, la main gauche et de la terre. Ils écrivent sur la cendre qu'ils ont dans la main gauche les deux caractères *ya-ra*, qui expriment le combat du bien et du mal dans l'air dans l'œuf primordial avant la création ; puis ils procèdent à un attouppement presque général de toutes les parties du corps ; car ils portent les deux mains au-dessous du nombril, ensuite sur le nombril même, sur le creux de la poitrine, sur le front, les oreilles, les parties inférieures du corps. Tout cela se fait en se tournant vers les huit régions du monde, et en se lavant les mains vides, dans l'attitude du dieu qui donne. La purification est terminée en prenant de la cendre avec trois doigts de la main droite, pour s'en frotter les épaules et la poitrine, en l'honneur de Vichnou et de Siva.

OUANG, divinité des Chinois ; c'est le dieu de la pluie.

RA, dieu des Taïtiens ; c'est celui auquel adressaient le plus souvent leurs prières parce que, suivant leur croyance, lui seul prenait une plus grande part aux affaires des humains.

RA. C'est, chez les Hindous, un dieu sage qui enseigne des formules sacrées et mystiques, ainsi que des rites en l'honneur des divinités ou pour l'acquisition de pouvoirs surnaturels. Ce traité a la forme d'un dialogue entre Siva et le dieu, divinités spéciales de ceux qu'on appelle les *Tantrikas*. Il existe un grand nombre d'ouvrages, et leur autorité paraît être fondée sur des parties de l'Inde, avoir supplanté les Védas. C'est Narada que l'on suppose avoir communiqué aux sages ces connaissances prescrites par les Védas étant

trop difficiles pour les hommes, les dieux, par pitié, leur ont donné les Tantras. Les paroles de Siva se nomment *dgama*, et celles de Dourgâ *nigama*.

TANTRIKAS. On appelle ainsi, dans l'Inde, ceux qui adhèrent aux Tantras, et qui emploient les formules qui y sont contenues pour obtenir un prétendu pouvoir surnaturel ; leurs divinités principales sont en conséquence Siva et Dourgâ. Ils consacrent le huitième jour de certains mois à la célébration de rites qui n'ont pas un objet exclusif, mais sont destinés à assurer la prospérité de celui qui les observe. Le cérémonial du Tantra se distingue par la répétition de syllabes mystiques, l'emploi des diagrammes, un excès de gestes-ridicules, l'adoration du Gourou ou maître spirituel, et l'idée de l'adorateur qui s'imaginerait qu'il s'identifie avec la divinité adorée. On y invoque non-seulement les formes terribles de Siva et de Sakti, mais tous les Bhoutas ou esprits du mal, les Yoguinis et les Dakinis, auteurs de tous les maux. Un cérémonial tantrika que nous avons sous les yeux est rempli d'une foule de cérémonies et d'invocations absurdes et extravagantes ; c'est pourquoi nous croyons devoir en priver nos lecteurs.

TAN-VIEN-SON-THAN, esprit vénéré dans le Tonquin, ainsi appelé d'un temple nommé *Tan-vien*, qui lui fut érigé, l'an 1170 de notre ère, par le roi Chinh-lao, dans la province occidentale. Voy. SON-TINH.

TAO, la Raison éternelle et primordiale, selon les Chinois. Le P. Prémare démontre que, par cette expression, les anciens Chinois entendaient le vrai Dieu ; voici les preuves qu'il en apporte (1) :

« L'idée du ciel, de commandement, d'esprit, de profondeur cachée, dit Kouan-yuntse, est renfermée dans le seul mot *Tao* ou raison. Si la raison, continue le même philosophe, contemporain de Lao-tseu, n'existait pas, nous ne pourrions penser, et cependant la raison est quelque chose que nous ne pouvons saisir par la pensée. » Peut-on douter qu'il ne s'agisse ici de cette raison primordiale et divine, principe de toutes les intelligences, ineffable dans son essence et dans ses perfections, de laquelle Lao-tseu a dit : « La raison qui peut être exprimée n'est pas l'éternelle raison (*chang-tao*), » car « celui qui est éternel, comme l'explique la glose, n'est jamais altéré et ne change pas. Il existait avant le ciel et la terre, sans qu'il ait eu aucun commencement ; il sera après le ciel et la terre, sans qu'il ait jamais de fin. Il ne peut être saisi ni par l'œil, ni par l'oreille, il ne peut être exprimé par la parole. » Si l'on pouvait encore hésiter à reconnaître Dieu dans cette raison éternelle, les textes suivants lèveraient tous les doutes : « L'homme imite la terre, dit Lao-tseu, la terre le ciel, le ciel la raison, et la raison s'imitant elle-même ; car elle est nécessairement son propre modèle, » — « étant par elle-même ce

(1) *Annales de Philosophie chrétienne*, tome XV, 1837.

dehors, l'univers n'était qu'une
 stincte, confuse, un chaos de tous
 s à l'état de germe, et d'essence
 Tous les corps visibles de l'univers
 es êtres qui le composent, en y
 le ciel, par conséquent tout le
 météaire, la terre que nous habi-
 is les êtres vivants, ont été for-
 matièrè première élémentaire ou
 imordial; car avant la naissance
 le la terre, il n'existait qu'un si-
 mense dans l'espace illimité, un
 mensurable dans ce silence sans
 ; suprême *Tao* circulait dans ce
 aux et infini. »

ophe chinois établit ensuite la
 l'émanation et du retour des
 e sein de l'intelligence suprême
 . Voici le texte chinois traduit
 it et vers pour vers par M. Pau-
 faut s'efforcer de parvenir au
 gré de l'incorporéité, pour pou-
 ver la plus grande immuabilité
 ous les êtres apparaissent dans
 omplissent leurs destinées; nous
 s leurs renouvellements succes-
 res matériels se montrent sans
 le nouvelles formes extérieures;
 ix retourne à son origine (à son
 mordial). Retourner à son origine
 enir en repos; devenir en repos
 lre son mandat; rendre son man-
 devenir éternel; savoir que l'on
 rnel (ou immortel) signifie être
 pas savoir que l'on devient im-
 it être livré à l'erreur et à toutes
 lamités. Si l'on sait que l'on de-
 rtel (dans le sein du *Tao*), on
 embrasse tous les êtres. Em-
 us les êtres dans une commune
 n est juste, équitable pour tous
 étant juste, équitable pour tous
 r pssède les attributs de souve-
 rai; les attributs de souverain,

la nature divine; tenant de la
 ne, il parvient à être identifié
 ou la Raison universelle su-
 ent identifiée avec la raison su-
 subsiste éternellement; le corps
 t mis à mort, on n'a à craindre
 ntissement (aucune transmigra-
 si Lao-tseu part du principe que
 lme, la Raison éternelle, est in-
 immuable, pour prescrire au
 ut s'absorber dans ce grand être,
 e lui-même incorporel et immua-
 aussi en principe que tous les
 rnent à leur origine et à leur
 nordiale. Le dogme de la mé-
 indienne s'y trouve implicite-
 mé. Ce sont ceux qui n'ont pas
 cience, la connaissance de Dieu,
 ce grand mystère du retour des
 principe, ou de leur absorption,
 fication dans l'être universel su-
 i subissent les calamités et les
 renaissances successives, tandis
 ui ont obtenu cette connaissance

suprême, sont éclairés et vont se réunir à la
 grande et suprême intelligence.

Il n'est pas étonnant que les sectateurs de
 Lao-tseu, si habiles, comme tous les Asiatiques,
 à tirer d'un principe posé toutes les
 conséquences qui en découlent logiquement,
 aient établi un culte et un sacerdoce avec les
 doctrines du philosophe; car, dès l'instant
 qu'un Dieu suprême est annoncé, que les bon-
 nes actions et la connaissance que l'on acquiert
 de lui sont les seuls moyens pour l'homme
 de parvenir dans son sein à l'éternelle féli-
 cité, il est évident qu'il faut des médiateurs
 entre ce Dieu et l'homme pour conduire et
 éclairer les intelligences.

Mais parmi les Tao-sse de nos jours, la
 plupart ont oublié la doctrine et les précep-
 tes de leur fondateur; ils s'inquiètent peu
 du *Tao*, et enseignent que le souverain
 bonheur consiste à écarter les désirs vio-
 lents et toutes les passions qui peuvent
 troubler la tranquillité de l'âme. S'agiter de
 soins, s'occuper de grands projets, se livrer
 à l'ambition, à l'avarice et aux passions,
 c'est, disent-ils, travailler plutôt pour ses
 descendants que pour soi-même; c'est une
 folie d'acheter ainsi le bonheur des autres
 aux dépens du sien. Il faut oublier le passé
 et ne point songer à l'avenir. A l'égard
 de son propre bonheur même, il ne faut se le
 procurer qu'avec des soins modérés, parce
 que ce qu'on regarde comme bonheur cesse
 de l'être, s'il est accompagné de trouble et
 d'inquiétudes. Ainsi ces Tao-sse affectent un
 repos qui suspend toutes les fonctions de
 l'âme; mais, comme ce repos peut être
 troublé par la pensée de la mort, ils se flat-
 tent de trouver un breuvage qui rend im-
 mortel; c'est pour cela qu'ils se livrent à la
 chimie et à la magie, dans l'espérance de
 découvrir la composition de ce breuvage.
 C'est ce moyen qu'ils emploient auprès des
 grands et des riches pour les gagner; aussi
 quelques empereurs, plus en état que les
 autres de faire les dépenses nécessaires, se
 sont-ils flattés de devenir immortels; et
 quoique plusieurs d'entre eux soient morts
 empoisonnés par ce breuvage, ces exemples
 n'ont point désabusé les autres; les impérat-
 rices surtout se sont livrées avec ardeur à
 cette religion et au culte de ces divinités,
 qui pouvaient procurer la connaissance des
 drogues nécessaires. Les prêtres et les prê-
 tresses des Tao-sse, voués au célibat, pra-
 tiquent la magie, l'astrologie, la nécroman-
 cie et mille autres superstitions ridicules.
 Ils persuadent au peuple qu'ils ont un com-
 merce familier avec les démons, par le moyen
 desquels ils opèrent des choses merveilleuses,
 et qui paraissent surnaturelles au vulgaire.
 Ils ont plusieurs temples dédiés aux esprits
 en différents endroits de l'empire; mais la
 ville de Kiang-si est la résidence des chefs
 de la secte; il s'y rend une grande foule de
 gens qui s'adressent à eux pour être guéris
 de leurs maladies et pour connaître l'ave-
 nir. Ces imposteurs leur soutirent leur ar-
 gent, en place duquel ils leur donnent des
 papiers chargés de caractères magiques et

mystérieux. Ils offrent en sacrifice aux esprits un porc, un oiseau et un poisson. Les cérémonies de leur culte sont accompagnées de postures étranges, de cris effrayants, et d'un bruit de tambour qui étourdit ceux qui les consultent, et les prédispose à voir ce que ces imposteurs prétendent leur montrer.

Voy. LAO-KIUN, TAO.

TAO-TE-KING, *livre de la Raison et de la Vertu*; titre que porte le principal livre sacré des Tao-sse, sectateurs de la religion de Lao-tseu. Il a été traduit en français par M. Pauthier en 1831, et par M. Saint-Julien en 1842. *Voy.* TAO et TAO-SSE.

TAOURA, prêtres des idoles dans les Iles Gambier. Ils prient les idoles en s'accroupissant devant elles, et leur offrent des aliments et d'autres objets. Devant la porte de chaque Taoura il y a toujours une table dressée, appelée la table des dieux. Quiconque ambitionne les faveurs des dieux vient y déposer son offrande qui se compose de fruits et de mets de différentes sortes tout apprêtés. Personne ne doit toucher à ces aliments sacrés, qui ne manquent pas d'être mangés pendant la nuit par la divinité.

TAOUTOU, dieu particulier de Borabora, une des Iles des amis.

TAPAKOU, valets au service des Talapoins de Siam. Chacun de ces religieux en a un ou deux pour le servir. Ces domestiques sont séculiers, bien qu'habillés comme leurs maîtres, excepté que leurs vêtements sont blancs, tandis que ceux des Talapoins sont jaunes. Leur office est de recevoir l'argent qu'on donne à leurs maîtres; ils ont soin des jardins et des terres du couvent, et font tout ce que les Talapoins ne peuvent faire par eux-mêmes.

TAPALIAPE, une des deux divinités que les Formosans invoquent avant de marcher au combat.

TAPANA, c'est-à-dire *séjour de douleur*; c'est le dixième des vingt et un enfers des Hindous brahmanistes.

2° Chez les Bouddhistes de la Birmanie, le *Tapana* est le huitième des grands enfers. Il y souffle un vent impétueux qui précipite les damnés du haut d'une montagne, et les fait tomber sur des lames de fer incandescentes. Ceux qui ont offensé un Bouddha, un Bodhisatwa ou un Ponghi souffrent dans ce lieu pendant 16,000 ans.

TAPASIS ou **TAPASWIS**, religieux hindous qui s'adonnent aux pratiques les plus austères de la pénitence pour parvenir au bonheur éternel. Leur dénomination vient du mot *tapas*, qui veut dire proprement chaleur, mais qui par suite désigne une pénitence volontaire et surérogatoire. « Le *tapas*, dit le code de Manou, est la racine de tout bonheur divin et humain. Les sages l'appellent le milieu; les connaisseurs des Védas, le comble ou la fin du bonheur. Les Richis, qui se comptent eux-mêmes, qui vivent de fruits, de racines et d'air, voient par le *tapas* les trois mondes avec tout ce qui est mobile et immobile. Les remèdes, les médicaments, la science et les différentes conditions di-

vines sont obtenues par le *tapas* l'accomplissement : ce qu'il y a de vaincre, à obtenir, à approcher, à s'accomplir au moyen du *tapas*, mais lui-même est ce qu'il y a de plus; ceux même qui ont commis de graves qui ont fait ce qu'ils n'auraient pas sont purifiés par le *tapas*. Les vents, les oiseaux, les quadrupèdes et les plantes, vont au ciel par le *tapas*. Tous les péchés, commis par la pensée, la parole, le corps, sont détruits par le feu du *tapas*. Ainsi les dieux ont déclaré le *tapas* de grande vénération, après avoir tout cet univers lui doit son origine.

Comme les Hindous sont persuadés que l'homme peut, au moyen des moyens volontaires, expier les péchés, grands, et obtenir des dieux des grâces extraordinaires, et même une puissance sur les éléments, sur la même sur les êtres divins, une prodigieuse de personnes de toute caste et de toute condition, l'état de *Tapaswi*; un auteur anglais a estimé le nombre actuel à 800,000 résident dans les déserts, d'autres dans les monastères; mais la plupart parcourent incessamment le pays et ne vivent que de simples aliments. Cette classe se subdivise en une grande quantité de sectes ou ordres religieux, qui tous portent une dénomination différente; il en est auxquels les castes elles-mêmes ont la faculté d'initier. Il y en a parmi eux qui ont leur rôle au sérieux, qui mènent une vie vraiment pénitente et mortifiée, et brassent cet état dans l'espoir d'obtenir la béatitude finale; mais la plupart suivent que la richesse ou la satisfaction des appétits matériels, sans travail et sans austérité; car les dévots hindous vont quelquefois à se priver du nécessaire pour ne manquer à ces fainéants. Les péchés de cette classe sont toujours sûrs, sans venir à la fortune, du moins de se procurer une certaine aisance. Quelquefois ils vivent en troupes de huit à dix individus, et mettent à contribution les gens à travers lesquels ils passent. Ils ont pour eux une dévotion particulière lorsqu'ils s'introduisent dans une maison, le mari, par un sentiment de respect, crainte, se retire aussitôt. *Voy.* SANS.

TAPILTZIN, nom des prêtres ou chefs mexicains.

TAPIO, dieu des anciens Finnois; il était aux bêtes fauves et aux équidés.

TAPIOTAR, déesse finnoise, épouse de Tapio, et souveraine de la sombre forêt de Tapiola.

TAPOHA-I-TAHI-ORA, divinité dans l'île d'Havai; son nom signifie *le lieu de la vie*.

TAPOU, prohibition religieuse à Nouvelle-Zélande et dans les autres îles de l'Océanie. *Voy.* TABOU.

déesse hindoue; son nom signifie est l'épouse de Vrihaspati, régent iète de Jupiter; elle fut enlevée par a ou Tchandra (le dieu Lunus). — système des Bouddhistes du Népal, donnée comme l'épouse d'Amogha-un des Dhyani-Bouddhas.

LA. « Ce nom, dit M. Langlois, se dans différentes légendes, comme 1 chef ennemi des dieux, et souleva eux toute la puissance des géna. Dans l'histoire de Rama, c'est ne, fille du Yakcha Soukétou, et 1 Daitya Sounda. Elle fut métamorphosée en Rakchasi, après la mort de son une imprécation du sage Agastya. 1 ravagé les provinces florissantes 1 et de Karoucha; elle troublait les des sages. Viswamitra demanda le e Rama, qui la tua : ce fut là son exploit. Mais un Kchatriya ne doit er la mort à une femme, et on a re-Rama cette action. »

L ou TARANIS, dieu des anciens quelques-uns le comparent à Jupiter; d'autres en font le dieu du tonnerre; ~~ar~~ signifie encore tonnerre, dans des Gallois. Mais il ne tenait pas rang dans les diverses tribus celtiques; les unes paraissent l'avoir confondu avec le dieu suprême, tandis que les autres le faisaient une divinité subalterne, à Esus. On lui immolait des humains.

TUCNUS, dieu adoré chez les Suèves de l'Illyrie. Son nom n'est connu que par les inscriptions, où on lit *Deo Tar-* c'était peut-être le même que Ta-

, héros ou demi-dieu que les Tarasgardaient comme leur fondateur. Il était fils de Neptune, et le représentait sous la forme d'un dieu marin, avec un dauphin, et tenant à la main une trident. On lui avait élevé dans le temple une statue à laquelle on rendait des vœux héroïques.

TIPOPOS, génie qui effrayait les hommes, ainsi que l'indique son nom grec. Il raconte en effet que quand les hommes venaient à passer devant son autel, il se saisissait inopinément d'une frayeuse, n'obéissant plus ni à la voix, ni à la vue de celui qui les conduisait, ils renversaient souvent et le char et l'écuyer.

offrait-on des sacrifices pour l'arrêter. Cet autel était élevé près de l'isthme de l'île de l'Olympie; par la suite on y plaça la statue du génie. On disait que les fils de Neptune Hippius, d'autres disaient avec ce dieu lui-même; d'autres prétendaient qu'un habile écuyer, de la contrée, avait eu sa sépulture sous cet autel. Taraxippos était encore honoré à l'isthme de Corinthe.

THUM ou THARGUM, c'est-à-dire *tra-* les Juifs donnent ce nom aux vers paraphrases chaldaïques de l'Écriture; ils en comptent huit, qui com-

prennent presque tous les livres de l'Ancien Testament. Les principales sont le Targoum de Jonathan, fils d'Ouziel, qui florissait un peu avant la naissance du Sauveur; celui d'Onkelos, qui vivait du temps de Jésus-Christ, et le Targoum de Jérusalem.

TARICHEUTES, c'est-à-dire *embaumeurs*; ministres inférieurs de l'ordre sacerdotal en Égypte, dont l'emploi était d'embaumer les cadavres. Voy. EMBAULEMENT DES CORPS, n° 1.

TARIK, un des six Darvands ou mauvais génies créés par Ahriman. Tarik est spécialement opposé à Ardibehesch, le génie qui répand le feu de la vie.

TARKCHA et TARKCHYA, un des noms de Garouda, oiseau divin qui dévore les serpents et sert de monture à Vishnou.

TARMAND, un des mauvais génies créés par Ahriman; on l'appelle encore *Naong*, celui qui anéantit.

TARNI, formules d'exorcisme usitées chez les Kalmouks. Ecrites sur du parchemin et suspendues au cou d'un malade, elles passent pour avoir la vertu de lui rendre la santé.

TAROA-TAI-HÉTOUNOU, le grand dieu des Taïtiens; c'est de son union avec Tepapa que sont sortis tous les Âtres. Ce dieu fait sa résidence dans le soleil qu'il a créé; et il passait pour être l'auteur des tremblements de terre.

TARTARE, région infernale qui était d'une telle profondeur que, d'après Homère, elle était aussi éloignée des enfers proprement dits, que les enfers le sont du ciel. Virgile la dépeint vaste, fortifiée de trois enceintes de murailles, et entourée du Phlégéton. Une haute tour en défend l'entrée; les portes en sont aussi dures que le diamant; tous les efforts des mortels et toute la puissance des dieux ne pourraient les briser. Tisiphone veille toujours à la porte, et empêche que personne ne sorte, tandis que Rhadamanthe livre les criminels aux Furies. C'est là qu'étaient renfermés les impies et les scélérats dont les crimes ne peuvent s'expier, et, d'après l'opinion commune, ils devaient y rester éternellement sans espoir d'en jamais sortir; mais Platon est d'un autre avis. Selon lui, après qu'ils y ont passé une année, un flot les en retire; alors ils traversent le Cocyte ou le Pyriphlégéton, et se rendent au lac d'Achérouse, où ils appellent par leur nom ceux qu'ils ont tués, et les supplient instamment de souffrir qu'ils sortent du lac pour être admis en leur compagnie. S'ils obtiennent leur demande, ils sont aussitôt délivrés de leurs maux; sinon ils sont encore une fois rejetés dans le Tartare, reviennent aux fleuves comme auparavant, et réitèrent leurs supplications jusqu'à ce qu'ils puissent fléchir ceux qu'ils ont offensés. Voy. ENFER, n° 4 et 5.

Le Tartare a été personnifié par les poètes; de son mariage avec la Terre il eut Typhon, selon Hésiode, et les Géants, selon Hygin.

TARVOS-TRIGARANOS, c'est-à-dire *sau-* reau à trois grèves, divinité des Gaulois. Ce

ou à l'ardeur de montagnes de le dressent sur les bords.

TATEN, espèce de frère lai, qui dans la condition de *nen*, chez les Thaïlois du pays de Siam. Entre fonctions qu'il a à remplir, il a celles des herbes qui croissent dans le couvent, ce qu'un religieux pourrait faire sans crime.

TATHA-GATAH, un des noms du *Chakya-Mouni*; il signifie le *parfait* celui qui est venu sur la terre, qu'il ne sera plus assombré par les naissances. *Tatha-gatah* est avec le mot chinois *Jou-lai*.

Tous les Bouddhas ont droit au *Tathagata*. Dans la révolution cosmique, il paraît régulièrement mille fois. Le plus ancien dont on ait le nom se nommait Avalokitesvara, il y a cent quadrillions de quadrillions de kalpas ou grand âge. Un bodhisatwa du même rang parut un temps postérieur, le *Tatha-gata* la faculté d'expliquer et de pratiquer les enseignements de manière à mettre en évidence la pénétration comme la bonté et une miséricorde à l'égard du Bouddha, la puissance pour tous les maux, le privilège d'être en tous lieux sous trente-neuf et la sublime prérogative d'être universellement tous les êtres. L'un a demandé le nôtre, on compte dans le monde les noms (il y en a eu dans les âges antérieurs). Dans l'âge actuel, ou kalpa, quatre Bouddhas ont déjà paru. Les premiers sont le second Mouni, le troisième Kasyapa, et le même Chakya-Mouni. On en attend le cinquième, Maitréya; l'époque pour l'avènement de ce dernier est le genre humain correspond, les Bouddhistes de Ceylan et de l'Inde en comptent à l'an 5437 de notre ère. Il aura la période de cinq mille ans à suivre la mort de Chakya-Mouni.

TATIANITES, hérétiques du parti des erreurs de Tatien, l'origine et né dans la Mésopotamie pendant plusieurs années à Rome sous le saint Justin. Après le martyre, il retourna dans son pays de son guide, il adopta la plupart des Valentinien et des Marcionites avait fait un mélange à son usage fait les deux principes, condamna le mariage, la chair et le vin, soutenait que Dieu n'avait eu que les apparences, niait la résurrection de la chair d'Adam. Ses sectateurs furent

(1) Pour évaluer cette somme en chiffres il ne faudrait pas moins de trent à la suite du chiffre 544.

(2) En écrivant ces lignes, j'en ai sous liste de 143 noms.

... de la Chine, le septième des ... de la Chine; ... sont saisis avec ... exposés aux flammes ... d'une vaste fosse,

... de la Chine, le septième des ... de la Chine; ... sont saisis avec ... exposés aux flammes ... d'une vaste fosse,

... de la Chine, le septième des ... de la Chine; ... sont saisis avec ... exposés aux flammes ... d'une vaste fosse,

ou *Continents* ; on les appela aussi *ites* ou *Aquariens*, parce qu'ils prenaient de l'eau dans les saints mystères que l'Evangile. Il avait joint les figures en une suite de discours, sorte de concordance, appelée en hébreu *caron* ; mais il en avait retranché les figures, et tout ce qui démontre que Jésus est né de David selon la chair. Clément d'Alexandrie ont écrit

ce que donnent les Musulmans à Jésus, qui consiste à nier les attributs de Dieu ; ils prétendent, non sans raison, que c'est détruire l'existence de Dieu en dépouillant des attributs qui lui sont essentiels.

Le *GE*, opération fort en usage dans l'île, et dont le nom vient de *tatou*, est propre à Taiti. Elle consiste à faire des dessins sur la peau d'une couleur ineffaçable ; elle est faite par des hommes, qui opèrent très-adroitement d'un petit morceau d'écaillage d'écaille enroulée, pour la forme, à une lame de scie présentant cinq ou six dents et aiguës. Le tatoueur, après avoir fait les dents de l'outil d'une pointe qui n'est autre que de la poussette de charbon délayée dans de l'eau, applique l'outil sur la peau, et frappe dessus avec des coups, avec une baguette, jusqu'à ce que les pointes des dents aient pénétré dans la peau. L'opération occasionne une inflammation plus ou moins grave, et une enflure qui dure plusieurs jours. Par le moyen de cette opération, les sauvages de la mer du Sud, sur le visage et sur toutes les parties du corps, des figures indélébiles, qui sont des cercles parfaitement droits, des lignes spirales, des lignes droites ou ovales, des échiquiers ; fin des lignes inclinées et croisées, etc. Tous ces dessins sont distribués avec la plus grande régularité : ceux du bras, d'une jambe, correspondent à ceux de l'autre ; et ce n'est que lorsqu'il est complet, produit d'un effet d'un juste-au-corps de différentes. Les chefs, les nobles, les guerriers, quelquefois entièrement couverts de figures ; les gens du peuple et les esclaves sont tatoués avec moins de soin, quelquefois ne le sont pas du tout. Les femmes, il est défendu de les tatouer, à part que sur les mains, sur les bras, les lèvres et aux lobes de l'o-

rière. La plupart des insulaires de la mer du Sud ne peuvent rendre raison de cette coutume, et qui n'est abolie que là où le christianisme s'est introduit, il paraît cependant qu'il tenait originellement à des superstitions. Ainsi, à Taiti, les prêtres seuls qui pussent faire cette opération. Les Carolines, le tatouage ne se pratiquait sans certains signes de personnes qui désiraient être ta-

toués passent la nuit dans une maison, sur laquelle le chef qui doit exécuter l'opération invoque la divinité. Un certain son sensible, une sorte de sifflement indique l'acquiescement du dieu. Si ce signe ne se manifeste pas, l'opération n'a pas lieu. De là vient que quelques individus ne sont jamais tatoués. S'ils passaient outre, la mer submergerait leur île, et toute la terre serait détruite.

TATOUSIO, dieu des Magnacicas, peuplade du Paraguay. Il garde nuit et jour un pont de bois jeté sur un grand fleuve où se rendent les âmes au sortir du corps. Ce dieu les purifie avant de les laisser passer pour aller en paradis ; et, si l'âme fait la moindre résistance, il la précipite dans le fleuve.

TATS, dragon symbolique ou mythologique, que les Japonais supposent résider au fond de la mer. Il n'a que trois griffes à chaque pied, tandis que celui des Chinois en a cinq. — Le *Tats Maki* est un autre dragon, qui occasionne les trombes toutes les fois qu'il sort de l'eau pour se promener dans l'air.

TA TSIKARA O-NO KAMI, c'est-à-dire le dieu fort, à la main puissante ; un des anciens esprits du Japon. Il a un temple dans la province de Sinano.

TAU ou **THAU**, 1^{re} la dernière des lettres hébraïques. Nous lisons dans Ezéchiel, chap. ix, que le Seigneur ordonna de tracer cette lettre comme un signe sur le front de ses serviteurs, afin de les préserver du désastre qui devait fondre sur les impies. Le Seigneur dit à l'homme qui était vêtu de lin et portait une écriture à sa ceinture : « Passe à travers la ville, au milieu de Jérusalem, et marque un T (*thau*) sur le front des hommes qui gémissent et qui pleurent sur toutes les abominations qui se font au milieu d'elle. » Et il dit aux cinq autres hommes qui portaient entre leurs mains un vase de mort : « Suivez-le, passez à travers la ville, et frappez ; que votre œil n'oublie personne ; n'ayez aucune pitié. Tuez le vieillard, l'adolescent, la vierge, l'enfant, les femmes, jusqu'à l'extinction ; mais ne tuez aucun de ceux sur lesquels vous verrez le T. » Ce signe de salut n'avait pas la forme actuelle du *thau* hébreu-chaldaïque (ת), mais bien la forme antique conservée sur les médailles des Machabées et dans l'écriture phénicienne, et qui est tout à fait semblable à une croix, à lignes égales + ; ce qui rend la prophétie encore plus frappante. C'est à ce signe qu'il est fait allusion au chap. vii de l'Apocalypse.

2^o On donne encore le nom de *tau* à la croix ansée des Egyptiens ; mais il existe, dit M. Guigniaut, une diversité extrême d'opinions sur le vrai nom et le vrai sens de cette figure. Les Pères de l'Eglise y voyaient une croix véritable, et en racontaient des miracles. Saumaise s'est rangé à leur sentiment. Lacroze, Jablonski, Heine, y trouvent, au contraire, l'image d'un phallus avec rapport au signe de la planète de Vénus ♀. Zoëga a combattu cette opinion, et avance que c'est une *clef du Nil* ; que, dans la main d'Isis, cet emblème caractérise la grande déesse qui ouvre et ferme le sein de la na-

mit lui-même à cette superstition, nage desaint Grégoire de Nazianze. monie avait lieu également pour ation du grand prêtre et des aus de Cybèle. On trouva, en 1705, ntagne de Fourvières, à Lyon, une n d'un taurobole célébré sous An-Pieux, l'an 160 de Jésus-Christ. lisent qu'il fut trouvé sur la mon- 'Ermitage, près de la ville de Tain, e gauche du Rhône. Cet autel était à la mère des dieux, la grande mont Ida, pour la conservation de r et de sa famille, ainsi que pour ité de la ville de Lyon. On voit : la ville de Die, sur la route de à Gap, cinq autels tauroboliques ervés, sur chacun desquels sont ux têtes, l'une de taureau et l'au- ier.

CHOLIES, fêtes que les habitants e célébraient en l'honneur de Nep- aient proprement des combats de que l'on immolait aux dieux après irrités et mis en fureur; c'est de là le nom de la fête (χολα, colère). ée qui avait lieu à cette occasion nelle et composée de trois coll- tresses; les sacrificatrices étaient, es *maritimes*; elles devaient être : aux divinités de la mer et prin- t à Neptune. Ces prêtresses étaient par fondation ou autrement, des fête qui durait plusieurs jours, des sacrifices qui occasionnaient ise considérable. Clidicé, grande le Neptune, leur avait fait présent tères pour la dépense d'une seule ce qu'on peut évaluer à la somme francs de notre monnaie.

POLE, surnom de Diane, auquel igne cette origine. Neptune ayant a taureau contre Hippolyte, la oya un taon qui fit errer longtemps n différents pays, après quoi il s les coups de Diane. De là elle les îles d'Icarie, de Délos, etc., s consacrés sous le nom de *Tau-* et des fêtes appelées *Tauropolies*. le principe de toutes choses sui- byloniens, s'il faut en croire Da- auté était l'épouse d'Apason et la ieux.

S, amulettes ou caractères magi- les insulaires des Maldives regar- ie très-propres à les garantir de nt, et particulièrement des mala- en servent aussi comme de phil- ien pouvoir, par leur moyen, ins- mour à telle personne qu'il leur e marchent jamais sans être mu- précieux talismans, qu'ils por- x renfermés dans des boîtes d'or at, et cachés sous leurs habits. s ils les portent au cou, au bras, re, ou même au pied.

Les Musulmans. appellent ainsi urnées ritueliques qu'ils sont obli- e autour de la Kaaba, dans le pé-

lerinage de la Mecque. Ces tournées se font à partir de l'angle où est enchâssée la pierre noire, et en avançant toujours du côté droit, de telle sorte qu'on ait le sanctuaire à sa gauche; le pèlerin doit en même temps passer l'un des bouts de son manteau sous le bras droit, en le jetant sur l'épaule gauche. Pendant les tournées on récite les prières que nous avons reproduites à l'article *PÈLERINAGE*, n° 4.

TAWAKI, dieu des Néo-Zélandais; il est le maître du tonnerre, et il produit ce phénomène en roulant et déroulant avec précipitation des *tapes* qu'on suppose placées au-dessus des nuages.

TAWIL, c'est-à-dire *interprétation*; nom que quelques Orientaux, et particulièrement les Druzes, donnent à un système religieux basé sur l'allégorie, par opposition au *tenzil*, qui consiste à prendre le texte de la loi dans son sens simple et littéral. Ainsi, d'après eux, les Musulmans sunnites professent le *tenzil*, parce que, disent-ils, ceux-ci font consister leur religion dans l'observation scrupuleuse des pratiques prescrites par Mahomet, et qu'ils prennent à la lettre les expressions employées dans le Coran en parlant de Dieu, lesquelles semblent lui attribuer une figure humaine, des yeux, des mains, etc. (1). Les Schiites au contraire appartiennent au système du *tawil*, parce que ceux-ci, ou du moins quelques sectes d'entre eux, à une vénération profonde pour Ali et les imams de sa race joignent une multitude d'opinions singulières, et soutiennent, entre autres choses, que toutes les pratiques prescrites dans le Coran ne doivent être entendues que dans un sens allégorique; que les observer à la lettre est une impiété, et que Dieu étant d'une nature spirituelle, on ne doit supposer en lui aucune ressemblance avec une figure corporelle, ni même y reconnaître aucun attribut, de crainte de nuire par là à son unité. A raison des notions si opposées que ces deux religions sont censées donner sur la nature de Dieu, les écrivains druzes désignent la première sous le nom d'*infidélité*, parce que c'est, suivant eux, nier l'existence de Dieu, que d'avoir de lui des idées grossières et corporelles; et ils donnent au *tawil* le nom de *polythéisme*, parce que les Schiites poussent leur vénération pour Ali jusqu'à l'assimiler à la divinité. Le *tenzil*, qui assujettit les hommes à l'observation rigoureuse de la lettre des préceptes religieux, tels que les ablutions, la prière, la dîme, le jeûne, etc., porte encore le nom d'*extérieur*; les Druzes, au contraire, donnent au *tawil*, qui, en allégorisant tous ces préceptes, en proscriit l'observation littérale, le nom d'*intérieur*, et c'est de là que ces sectaires ont été appelés *Baténis*. — Les Druzes rangent aussi les chrétiens parmi les sectateurs du *tawil*.

TAY, dieu que les anciens Turcs regardaient comme l'auteur de l'univers, et au-

(1) Cette inculpation des Druzes est très-fausse, car tous les Musulmans orthodoxes condamnent expressément l'anthropomorphisme.

quel ils rendaient un culte supérieur. Ils lui sacrifiaient des chameaux, des bœufs et des moutons. Ils honoraient aussi le feu, l'air, l'eau et la terre. Les ministres de cette religion prétendaient avoir le don de prophétie, et égorgaient des chevaux et des prisonniers de guerre sur la tombe de leurs chefs.

TAYA, un des dieux de la mer chez les anciens Taïtiens. Son nom, suivant Forster, désignait une espèce de poisson ou une voile de pirogue.

TAYAHOBOUT, sorte de Champs-Élysées dans lesquels, suivant les Taïtiens, les âmes du bas peuple se rendaient après leur mort. Le Tayahobou était fort inférieur au Toouroua, paradis des nobles et des gens distingués.

TAZI, la principale déesse des Mexicains; son nom signifie la *grand-mère*. Cette divinité était née mortelle; Huizilopochtli, voulant la placer dans le ciel, ordonna aux Aztèques de la demander pour reine à son père, roi de Colhuacan. Quelque temps après, ce dieu barbare leur commanda de la tuer, de l'écorcher et de couvrir de sa peau un jeune homme. C'est ainsi qu'elle fut dépouillée de l'humanité pour être élevée au rang des dieux. De l'époque de cette affreuse apothéose datait, parmi les peuples du Mexique, la cruelle coutume des sacrifices humains.

TCHA, sacrifice que font les Chinois à la fin de l'année. Il se compose de toutes les productions de la terre, et on l'offre à tous les génies.

TCHAILAKAS, ordre d'ascètes ou de religieux Bouddhistes, qui ne font point usage de vêtements.

TCHAI-LANG-TI-YO, un des petits enfers des Bouddhistes de la Chine; les damnés y sont livrés à des panthères et à des loups d'une indicible fureur.

TCHAILASAKAS, mauvais génies qui sont

Nom des Tchakras.

Moula adhara,
Manipoura,
Swadichtana,
Anahata,
Visoudha,

Saktis.

la terre,
l'eau,
le feu,
le vent,
l'éther (le ciel),

Adjnyakya (ou Adjna),

l'esprit (l'intelligence),

condamnés à se nourrir de vermines, la mythologie hindoue. Les Soudras mérités la réprobation deviennent *kas* après leur mort.

TCHAITANYA, incarnation du Vichnou. « Il y a 400 ans, dit M. qu'il est né à Nadiya, et a fondé de Vaichnavas, soutenu par deux zélés, Oudwaita et Nityananda, descendus ceux qu'on appelle *Goswami*. On représente de secte en jaune, sous la forme d'un diant presque nu. Il a déjà paru sur la terre. Dans le *Satya-Yuga* Ananta, sous une couleur blanche Tréta, il a été *Kapila-Déva*, sous rouge; dans le *Dwapara*, il a été sous la couleur noire; dans le *Kali* Tchaitanya, sous la couleur jaune, secte a beaucoup de partisans, mais n'admet pas la distinction des dieux, reconnaissant les autres dieux, et particulièrement Hari. »

TCHAKA, un des Bouddhas des Japonais; c'est celui dont le nom produit par les écrivains portugais la forme *Xaca*. Les Japonais placent l'an 542 avant l'ère chrétienne. *Vi* et **CHAKYA-MOUNI**.

TCHAKRA, disque de fer ou d'acier trauchant à sa circonférence, et employé autrefois dans l'Inde comme offensive; lancé d'une main adroite il faisait de loin des blessures terribles, un des principaux attributs du dieu qui est souvent représenté tenant un *kra* dans l'une de ses mains.

Le mysticisme hindou a vu dans le *kra* l'image de l'univers; on le divise en six parties qui correspondent aux six directions du corps humain et aux six éléments de la nature, qui en sont comme la puissance énergétique, dans l'ordre

Parties du corps où les Tchakras

parties inférieures du corps au-dessous du creux de l'estomac (ou *radix* de la région ombilicale).
la racine du nez (ou le cœur).
le creux qui existe entre les lèvres (ou la gorge).
la fontanelle, l'union des sutures sagittales (ou le milieu des sourcils).

Chacune de ces six parties est subdivisée en un grand nombre d'autres, qui forment le total de 360, nombre égal à celui des jours de l'année ancienne chez les Indiens. *Voy. MAYOUKAS.*

TCHAKRADHARA et **TCHAKRAPANI**, c'est-à-dire celui qui porte un disque; sur les noms de Vichnou.

TCHAKRAVARTI. Ce nom désigne, dans le système bouddhiste, les princes qui, à différentes périodes de l'humanité, doivent exercer une domination universelle, et faire rouler la *roue d'or* dans les quatre parties du monde.

« Quand la vie de l'homme, dit M. Clavel, a atteint une durée de 20,000 ans, il paraît

un prince appelé le *roi de la roue*, la domination de ce monarque sur le continent méridional, c'est-à-dire Djambou-Dwipa. Il règne avec douceur, et, si quelqu'un de ses sujets refuse de subir la bienfaisante influence de son autorité, il fait alors éclater sa puissance, oblige le rebelle à se soumettre, établit la pratique des dix bonnes actions, dix bonnes voies consistent à ne pas commettre l'adultère, à ne pas mentir, à ne point avoir la langue envenimée, à ne pas calomnier, à ne pas parler d'égards recherchés, à ne ressentir ni haine, à ne point concevoir de déshonnêtes. A une autre période

me est de 40.000 ans, surgit de cuivre. Celui-ci commande les monts, le Pourvavidéha et le sa parole et par sa vertu il les êtres qui se sont écartés de la vie humaine est de son pouvoir s'étend sur les Dwipas, et de plus sur le mi les royaumes qui par inents, s'en trouve-t-il un joug salutaire, il le soumet établit la pratique de la vertu. La vie de l'homme est de 84.000

TCHAKRAVARTI, nom de la roue de Tchakravarti-râdja. Celui-ci maître continents. Il naît dans vale et obtient la dignité succédant baphtiser avec de l'eau ans. Pendant les quinze jours d'accession au trône, il garde creux et se baigne dans des Ces préliminaires achevés, le sommet d'une tour, au ministres et de ses courtisans. té de l'Orient, apparaît une répand une vive et ineffable se poser devant le monarque, précède en quelque direc- il porter ses pas. Cette roue précédée par quatre génies de guides. Le roi est doué gages, ou, suivant le vocabu- quatre vertus : sa richesse est il a des trésors, des palais, les éléphants et des chevaux bre; ses traits sont d'une ble; il n'est point sujet aux ne jout d'un calme que altérer; sa vie excède en du- les autres hommes. »

TCHAKRAVARTIS des Djainas, *Voy.*

TCHAKRAVARTI, ancienne secte d'adora- dans l'Inde; ils rendaient et aux personnifications fe- et observaient le rituel du tra. Il en existe encore un pe- sont confondus avec les ado- na et de Rama d'un côté, et ceux de Sakti ou Dévi.

TCHAKRAVARTIS bouddhiques; ce sont de l'observation des préceptes, des vertus, ou par l'exercice tion, ont mérité de prendre et mort, parmi les dieux des Les Bouddhistes en ont em- nclature au panthéon brah- ment leur hiérarchie et leur et en plusieurs points. Ces e supérieurs à l'homme de de leur divinité, sont ce- coup inférieurs aux intelli- tiennent en propre au sys- e, tels que les Sravakas, les Eux-mêmes ils se divisent e comprenant les Dévas, ou ont dits; les Nâgas, ou dra- ; les Yakchas, sorte de

gnômes; les Gandharvas, musiciens du ciel; les Asouras, ou démons; les Garoudas, oiseaux aux ailes d'or; les Kinnaras, joueurs de flûte; et les Mahoragas, ou dragons terrestres, qui occupent le rang le plus infime de la hiérarchie. La doctrine des Bouddhas peut devenir profitable à ces huit classes d'intelligences, et leur assurer le bienfait de la délivrance finale des liens des trois mondes.

TCHAM-BHA, divinité du Tibet, en l'honneur de laquelle on fait une procession solennelle, à la fête du Mon-lam. *Voy. Mon-lam.*

TCHAMOUNDA, nom de la déesse Dourgâ, épouse de Siva, ou plutôt une émanation de cette déesse, sortie de son front pour combattre les Asouras Tchanda et Mounda, envoyés pour l'arrêter par Soumbha, leur souverain. Le Dévi-Mahatmya rapporte cette aventure : « Du front d'Ambika (nom de Dourgâ), que la colère contracte et couvre de rides, s'élança rapidement une déesse noire et d'un formidable aspect, armée d'une lourde massue, d'un cimenterre, de nœuds menaçants, et parée d'une guirlande de crânes, couverte d'une peau d'éléphant sèche et flétrie, la bouche héante, la langue pendante, les yeux rouges de sang, et remplissant l'air de ses cris. » Après avoir tué les Asouras, elle porta leurs têtes à la déesse sa mère, qui lui dit qu'ayant donné la mort à Tchanda et à Mounda, elle serait désormais connue sur la terre sous le nom de Tchamounda. Elle est aussi nommée *Kali* à cause de sa couleur noire, et *Karala* ou *Karalabadana* à cause de son apparence hideuse. On la représente avec deux têtes dans ses mains et assise sur des cadavres. (Langlois, *Théâtre indien.*)

TCHANDA, mauvais génie de la mythologie hindoue; il était le principal fils de Danou, épouse de Kasyapa, et fut tué par Dévi ou Dourgâ, dans la guerre des géants. *Voy. Dévi et TCHAMOUNDA.*

TCHANDALA. Cette dénomination s'applique spécialement, dans l'Inde, à un Soudra, né d'un père de la caste des Soudras et d'une femme brahmane. « En général, dit M. Langlois, il désigne un homme impur, excommunié, dégradé, un Paria. Il est une classe de Soudras, nes d'un Kchatriya et d'une Soudra, et qu'on nomme Ougra, dont l'emploi est de tuer les animaux qui vivent dans les trous. Le fils d'un Kchatriya et d'une Ougra est assimilé aux Tchandalas. Il leur est ordonné de vivre hors de la ville, de prendre leur nourriture dans des vases brisés, de porter les habits des morts, de n'avoir d'autre propriété que des ânes et des chiens; c'est pour cette dernière raison qu'on les appelle *Svapakas*. Ils sont exclus de tout rapport avec les autres classes. Ils ne peuvent être employés que comme exécuteurs publics, ou ils sont chargés d'emporter les cadavres de ceux qui meurent sans parents. Le supplice ordinaire par lequel un condamné termine ses jours est le pal, et s'appelle *soula*. Le *soula* est un instrument pointu, et

Siva, qui porte un trident, est nommé *Trisoula*. Mais M. Langlois met en doute si le soula est un instrument qui sert à empaler, ou un poteau auquel on attachait le patient.

TCHANDAVIRA, divinité bouddhique adorée par les Névari du système swabhavika.

TCHANDI ou **TCHANDIKA**, nom donné à la déesse Dourgâ après sa victoire sur le démon Tchanda. Cet exploit forme le sujet d'un chant du *Markandéya Pourana* : on le célèbre particulièrement dans le Bengale, à la fête dite *Dourgâ-Poudja*, vers la fin de l'année, dans le mois d'octobre. Voy. **TCHAMOUNDA** et **DOURGA-POUDJA**.

TCHANDIS, nom des temples javanais appartenant à l'époque brahmanique. La plupart ont été détruits et abattus, en haine de l'idolâtrie, lors de l'introduction du culte musulman. On en trouve encore des ruines nombreuses; plusieurs étaient fort considérables : celui de Kobou-Dalem avait 600 à 900 pieds français d'étendue; celui de Doro-Djongrang se composait de vingt petits édifices, dont douze petits temples; le principal avait 90 pieds de hauteur; celui de Boro-Bodo ou du grand Bouddha était sur une petite colline; il avait la forme d'un carré long, et était entouré de sept rangs de murs, dont les plus extérieurs offrent de chaque côté une étendue de 620 pieds environ, et étaient flanqués de 72 tours élevées sur trois rangs. Le dôme a 50 pieds de diamètre. Plus de 400 figures sculptées existent encore dans des niches pratiquées dans les murailles. Une autre localité de Java porte le nom de *Tchandi-Siwou* ou les mille temples.

TCHANDRA, dieu de la Lune, dans la mythologie hindoue. Voy. **SOMA**.

TCHANDRAYANA, jeûne que les Hindous pratiquent en l'honneur de la lune, et qui se prolonge au moins pendant douze jours. Le premier jour, on se soumet à une abstinence complète; le second, la nourriture permise ne peut excéder le volume d'un grain de blé; le troisième, on est autorisé à manger le volume d'un œuf, et le double le quatrième jour; le cinquième, l'équivalent de trois œufs; le repas du sixième jour se compose de la quantité d'aliments qui peut tenir dans le creux de la main. On double la dose le septième jour; on la quadruple le huitième; la nourriture du neuvième et du dixième jour se compose du quart de ce qu'on mange habituellement. On s'abstient complètement, le onzième, de tout aliment solide, mais on est libre d'étancher sa soif avec de l'urine de vache. Enfin, le douzième jour, le jeûne est absolu. Religieusement pratiqué, ce jeûne aboutit des plus grands péchés; mais il est fort peu mis en pratique. Suivant d'autres, le Tchandrayana dure un mois; pendant la première quinzaine on diminue chaque jour d'une bouchée, et on l'augmente d'autant pendant la seconde quinzaine; cette méthode est plus praticable que la précédente.

TCHANTRIKA. Les Hindous appellent ainsi le culte des Tchakras établi par San-

kara-Atcharya. Voy. **TCHAKRA**. On même nom à un autre culte qui soit dans des rites grossiers et pratiqués sur une vierge nue, so hommage rendu à Dévi, sous la Dourgâ ou Kali, par du sang, de et des liqueurs spiritueuses. Ces eu des adhérents dans des temps, et en ont même encore de **Voy. SAKTI-POUDJA**.

TCHANG-SENG-YO, c'est-à-dire *prolonge la vie*; nom que les Tâ nent au breuvage d'immortalité, tendent avoir été trouvé par Lao-fondateur, et dont ils recherchent ment la composition. Il doit y avoir certaine herbe, nommée *tchi*, qui être trouvée que par une faveur céleste. De plus, il y a un grand nombre de choses qui mettent obstacle à l'acquisition de ce breuvage.

TCHANG-TCHHOUB, c'est-à-dire *pli*; c'est le nom que les Bouddhistes du Tibet donnent aux êtres qui ont plus haut degré de perfection, inférieurs à celui de Bouddha, et qui en sanscrit *bodhisatwa*, ou *vérité* gence. Ces êtres privilégiés possèdent des vertus dans le degré le plus éminent, une charité immense tant spirituelle que corporelle, une observance parfaite, une patience à toute épreuve dans toute circonstance que ce soit, une aversion extrême pour les bonnes œuvres, la contemplation sublime. Ils ont subi les cours des transmigrations successives; ils sont exempts de la nécessité de prendre une nouvelle forme; ils peuvent seulement se reposer du corps d'un Lama dans un autre. Le second Lama est doué de l'âme Tchang-tchhoub, qui anime le corps. C'est la tendre compassion que ces êtres éprouvent pour les hommes qui tentent à différer le moment où ils passeront à l'état suprême de Bouddhas, à voir, en demeurant dans des corps imparfaits, enseigner aux humains les moyens de franchir le plus tôt possible du travail des transmigrations. Le grand Lama des autres Lamas du Tibet et de l'Asie est le Tchang-tchhoub incarné.

TCHAO, morceaux de racines que les Chinois jettent devant les dieux pour connaître les bonheurs qu'ils ont à espérer ou à craindre.

TCHAO-TCHI-TI-YO, le sixième grand enfer, selon les Bouddhistes de la Chine. Les murs en sont de fer, qu'on y allume produit des tourterelles flamme qui brûlent les corps des démons à l'intérieur et à l'extérieur.

TCHAOU-KOU, nom que les Sinites donnent aux religieux bouddhistes, qui sont appelés *Talapains*. Le mot *kou* ne signifie pas autre chose que *général*.

TCHAOU-VAT, supérieur d'un monastère Talapain; sa dignité est inférieure à celle du Sacerdote, et son élection a lieu

voix; ce cnoix tombe ordinairement des plus anciens ou sur le plus

ANA, classe de génies ou êtres de mythologie hindoue.

AN DASIS, secte indienne de l'Inde, instituée par un marchand de l'Inde Tcharan-Das, sous le règne de l'II. Ils font profession d'adorer Radha et Krichna, et ils regardent le dernier comme la source et l'origine des êtres. Leur code moral contient des prohibitions, savoir : ne pas mentir, ne point dire d'injures, ne point parler de paroles frivoles, ne point dérober, ne point commettre d'adultère, ne point faire violence à aucune femme, ne point penser au mal, ne point mentir, ne point s'abandonner à la vanité, ne point se vanter, ne point se vanter de la vaine gloire. Les autres obligations sont prescrites sont d'accomplir les devoirs de sa caste et de sa profession, de fréquenter les personnes pieuses, de se tenir en foi implicite dans son directeur, de ne point d'adorer Hari comme la cause de tous les êtres, comme celui qui a créé l'univers, l'opération de Maya, a créé l'univers, l'ist apparu dans la suite, sous une forme, dans la personne de Krichna. Les adeptes de Tcharan-Das se partagent en deux classes, les religieux et les laïques; les uns, presque tous marchands. Les uns mènent une vie ascétique et vivent dans la solitude, on les distingue à leurs vêtements blancs, une seule ligne tracée sur le front en forme de U. Leur chapelet est de grains de corail, ils portent un petit bonnet pointu, et sur leur front ils enroulent un turban jaune. Les autres, plus généraux de décence et plus proches de la vie que les autres moines mendiants, mènent une vie de monde, et ils trouvent dans les richesses de leurs disciples de quoi subvenir à leurs besoins.

AN-POUDJA, c'est-à-dire la cérémonie de la roue, qui a lieu à différentes époques, mais principalement au commencement de mars, lorsque le soleil entre dans le signe du bélier. Voici en quoi elle consiste : on dresse un poteau sur lequel on fait un levier en manière de bascule; les deux extrémités est armée de deux crampons, qu'on enfonce sous les omoplates, anatomique qui s'offre volontairement à l'expiation, puis on déprime le levier, et le patient se pendu en l'air à la hauteur d'environ six pieds; alors on lui fait faire autant de tours que son zèle ou son courage lui en faire soutenir. Quelquefois on le laisse ainsi jusqu'à une heure ou deux, et le patient se relève sans douleur. En tournant, ils ramassent les cocos et autres fruits que ramassent la multitude comme autant de sanctifiés, ou bien ils laissent tomber des pigeons; d'autres s'escriment de la lance. Quelquefois les chairs se détachent, pour prévenir cet accident, on oint le patient est à son début,

on passe par-dessus les crocs de fer une écharpe qu'on serre fortement autour du corps. Cette bizarre cérémonie a lieu dans les places publiques des villes et des villages, et toujours au bruit de divers instruments et aux acclamations de la multitude, au milieu d'un prodigieux concours de pèlerins et de riches curieux, dont les voitures, les palanquins, les éléphants, donnent le plus grand éclat à la fête; mais il n'y a que les gens du plus bas étage qui figurent comme acteurs de cette cérémonie : ce sont des Sannyasis dévoués à Siva, et qui appartiennent tous à la caste des Soudras. Quelques-uns le font par piété ou pour leur propre compte; d'autres pour obtenir des présents des spectateurs, ou pour acquérir de la considération auprès de la multitude par leur courageuse souffrance; d'autres pour expier les péchés des riches, dont ils ont mendié les aumônes à cet effet. Il y en a enfin qui se soumettent à ce rite cruel pour accomplir un vœu fait par leurs parents. Ordinairement les blessures qui sont les conséquences de cette dévotion guérissent assez promptement.

La cérémonie que nous venons de décrire n'est pas le seul genre de torture que s'imposent ces fanatiques. Quelques-uns se plantent dans la chair des épines et des pointes aiguës; d'autres se percent la langue de part en part avec des lames de fer et parcourent les rues pour montrer leur ridicule exhibition. Il y en a qui enfoncent sous chacune de leurs aisselles des espèces de broches; d'autres qui portent du feu sur leur tête nue, et jettent de temps en temps sur ce feu des pincées de résine pour l'entretenir; d'autres se laissent tomber du haut d'un échafaud sur des branches de végétaux épineux étendues à terre, ou sur des fers de lances, ou marchent à travers un brasier, jouent avec des charbons ardents et se les jettent les uns aux autres. Nos lecteurs comprendront facilement que les suites de ces blessures sont souvent fort dangereuses et quelquefois mortelles.

Cette fête durait autrefois un mois entier; depuis on la réduisit à quinze jours, puis à huit, à quatre, à deux et même à un jour. On en attribue l'institution au monarque Vana Radja; mais les cérémonies primitives en ont été multipliées, et des additions y ont été introduites pour suivre la fantaisie du peuple. Voy. MARYAMMA.

TCHARKH-SANNYASA, exercice qui fait partie du *tcharkh-poudja*. Il consiste à être balancé sur l'arbre à roue et manger en même temps du son. Cette dénomination est aussi synonyme de *tcharkh-poudja*.

TCHAROU, sacrifice des Hindous, qui consiste à offrir du riz ou d'autres aliments bouillis dans du lait ou du beurre.

TCHARVAKA, nom d'un rakchasa ou d'un mauvais démon de la mythologie hindoue, dont on a fait la dénomination d'une secte d'athées ou d'esprits forts. Voy. l'article suivant.

TCHARVAKAS, sectaires hindous, ainsi appelés de Mouni-Tcharvaka, leur fonda-

leur. Leur dogme le plus important et le plus caractéristique est relatif à l'âme, qu'ils aient être différente du corps. Un écrivain orthodoxe de l'Inde évoque, pour les réfuter, quatre sectateurs de Tcharvaka, qui soutiennent cette doctrine sous diverses modifications : l'un affirmant que *la forme corporelle grossière est identique avec l'âme*; l'autre, que *les organes corporels constituent l'âme*; le troisième, que *ce sont les fonctions vitales*; et le quatrième prétendant que *le sens intime et l'âme sont le même être*. Voy. LOKAYATIKAS.

TCHATOUR-LOKAS, ou les *quatre mondes* (quatuor loca); c'est, dans le système cosmogonique indien, les quatre sphères primordiales desquelles sont émanés tous les êtres. Les deux sphères supérieures sont *Ambhas*, la mer éthérée, et *Maritchi*, l'océan de lumière; les deux sphères inférieures se composent de *Mara*, la terre nue et stérile, et *Apas*, les eaux ténébreuses.

TCHAULA, cérémonie de la tonsure chez les Hindous; elle se fait aux enfants des Brahmanes trois ans après leur naissance. Lorsque les Brahmanes invités se sont rendus sous la tente préparée à cet effet, l'enfant est amené par son père et sa mère, qui le font asseoir entre eux. Des femmes mariées lui font alors sa nouvelle toilette. Elles commencent par lui frotter d'huile la tête et le corps, et le lavent ensuite avec de l'eau chaude; elles lui peignent le front et quelques autres parties du corps avec du sandal réduit en poudre et des akchattas, le parent de divers bijoux, enfin lui mettent au cou un long collier de grains de corail, et aux poignets des bracelets de la même matière.

Le pourouhita s'approche de l'enfant ainsi décoré, fait le sankalpa, offre le homa aux neuf planètes; et, ayant tracé par terre, en face de l'enfant, un carré avec de la terre rouge, on couvre ce carré de riz encore dans son enveloppe; on place à côté l'idole de Ganesa, à laquelle on offre le poudja, et pour Naivédhya un fruit d'aubergine, du sucre brut et du bétel. On fait asseoir l'enfant près du carré couvert de riz; le barbier, après avoir fait un acte d'adoration à son rasoir en le portant à son front, lui tond la tête, en laissant au sommet la petite mèche de cheveux que les Indiens ne font jamais couper. Pendant que le barbier s'acquitte de sa fonction, les femmes chantent, les instruments de musique jouent, et tous les Brahmanes présents se tiennent debout et gardent le silence. Dès que le barbier a fini, on lui jette son salaire; il le ramasse, s'empare du riz contenu dans le carré et se retire. On met l'enfant dans le bain pour le purifier de la souillure que lui a imprimée l'attouchement impur du barbier, qui est toujours de la caste des Soudras. On recommence ensuite à nouveaux frais sa toilette; les femmes lui font la cérémonie de l'aratti pour le préserver de l'influence du mauvais regard; le pourouhita fait une seconde fois le homa aux neuf planètes. La fête finit ordinairement par un repas et des présents aux Brahmanes, et les

musiciens reçoivent avec leur salaire une mesure de riz.

TCHE-NIU, déesse des Chinoises chinoises s'imaginent que, si vent enfler une aiguille à la nuit d'niu leur fera la grâce de devenir biles.

TCHÉRAGH-POUDJA, ou *fête* d'elle a lieu dans l'Inde vers la fin du mois d'octobre. Le soir, on illumine de tous les monastères et de tous les lieux des particuliers; on entend parts le bruit des instruments et le chant des hymnes funéraires; la fête a lieu en l'honneur des mânes. Le lendemain, tous les fidèles se réunissent par quelque acte de bienfaisance distribuent aux pauvres de l'argent pour leur nourriture. Voy. DÉWALI.

TCHERNOI-BOG, ou le *dieu noir* est le principe chez les anciens Slaves l'opposait à *Bieloi-Bog*, le dieu du bien, le premier qui répandait parmi les hommes l'infortune, la douleur et la mort. Il se figurait sous la forme d'un homme noir, prêt à s'élancer sur sa proie, et ses images de la mort. On lui adressait des prières lugubres, on lui offrait des sacrifices sanglants, et on croyait conjurer ses intentions par la musique de cornes.

TCHE-TSAY-TI, nom que les Chinois donnent indistinctement à toutes les religions ou sectes différentes des tribus du Nord, nées par le gouvernement, savoir Lettrés, celle des Tao-sse et celle des Bouddha. Les chrétiens eux-mêmes se considèrent comme des Tche-tsay-ti. Cette dénomination est censée injurieuse, signifie littéralement *serviteurs de l'abstinence*; on l'a appliquée aux partisans des cultes non autorisés par la loi, parce qu'ils sont plus méprisés que ceux qui suivent l'une ou l'autre des religions reconnues.

TCHHANG-NGO. C'est, suivant la mythologie chinoise, un esprit femelle qui réside dans les nuages et préside à cet astre.

TCHHI-MEI, génies de l'air qui, selon la mythologie chinoise, résident dans les nuages.

TCHHI-THEOU, dragon fabuleux des Chinois placent l'image sur les toits des maisons dans une intention superstitieuse.

TCHIAH-NA DHOR DZÉ, un des *satwas* ou dieux des Tibétains. On le représente sur une fleur de lotus, au milieu de flammes et enveloppé de serpents. Il a le visage grave et austère, ses sourcils se croisent sur son front, ses yeux sont enflammés, sa barbe hérissée, sa couleur sombre, ses trois yeux qui lancent les flammes ne respirent que la sévérité et la terreur. Sa tête est environnée de cinq crânes joints ensemble avec de l'or. La face est couverte jusqu'aux reins est couverte comme la peau d'un tigre; mais il se distingue principalement, ce sont des serpents dont tout son corps est enroulé. Le dieu est appelé en indien *Vadja*.

VAD, pont de la mythologie per- conduit des sommets du mont Merotmane, la voûte céleste, rési- féroiers et des bienheureux, et assus du profond abîme Douzakh, amitif d'Abruman, et l'asile des

c'est-à-dire *tour*, translation ou Les Bouddhistes de la Chine se ne mot pour exprimer l'action mo- peut exercer sur sa propre in- sur celle des autres êtres, ac- sultent les divers degrés de per- quels chaque individu peut at- comptent cinq *tching* que M. De- amère ainsi dans leur ordre ascen- premier est le *tching* de l'homme; elui du ciel; le troisième, celui des hommes parvenus à une grande e quatrième, celui des *yuén-kid* : é de perfection plus éminent; le est celui des *poussa*, personnages accomplis. Mais Klaproth définit ons un peu autrement en les pre- l'ordre inverse. La première est dhdhas, qui, par leur exemple, tous les êtres dans le nirvana, ment, l'extase. La seconde est dhdinatwas, qui, au moyen des six morales et des dix mille actions qui en sont la suite, aident les ir de l'enceinte des trois mondes. e est celle des Pratyékas, qui, par douze états successifs de l'intelli- mpaissent la véritable condition ai est le vide ou l'extase. La qua- celle des Sravakas, qui ont en- x de Bouddha, recueilli ses ins- connu les quatre vérités, et qui, on, sont sortis de l'enceinte des es. La cinquième enfin, celle des des dieux, qu'on nomme aussi *évolution*, s'opère en faveur des ar la pratique des cinq préceptes et us, ne réussissent pas, à la vérité, e trois mondes, mais qui s'affran- les quatre assujettissements, sa- réduits par la transmigration à n d'asoura, de démons, de brutes confinés dans les enfers. Dans l'o- arait qu'on n'avait admis que deux évolutions, appelées *ta-tching* et ou le grand et le petit *tching*, it formé deux sectes bouddhiques on.

ANAN-DEO, dieu vivant des Mah- le regardent comme une incarna- apati, leur divinité favorite. Il pinchore, dans la province d'Au- il y a déjà eu huit ou dix princes e divine; ils prennent alternati- noms de *Tchintaman-Deo* et de eo. Les Brahmanes assurent qu'à chaque Deo, lorsque son corps a on trouve inmanquablement dans une petite image de Ganapati; ur le tombeau cette figure mira- elle y reçoit les honneurs divins. Deo qui succède soit également

une incarnation de la divinité, il ne laisse pas de faire le poudja à la statue, qui est un autre lui-même. Comme ces Deos sont des dieux, on ne se permettrait pas de leur don- ner la moindre éducation; aussi demeurent- ils dans une enfance perpétuelle et une sorte d'idiotisme. Ils sont tout à fait étrangers aux affaires de la société, et sont incapables de soutenir une conversation; du reste, leurs actes ne diffèrent pas matériellement de ceux des autres hommes. Ils mangent, boivent, dorment, prennent des femmes; c'est à peu près tout ce qu'ils sont capables de faire.

TCHISLOBOG, dieu des nombres chez les anciens Slaves de la Russie. Il était repré- senté sous la forme d'une femme tenant une lone, première base du calcul du temps.

TCHITRA, sacrifice offert par les Hindous pour acquérir des bestiaux. Ce mot signifie *diverse*, et il est en conséquence le nom d'une oblation dans laquelle on n'offre pas moins de six différents articles, savoir : du miel, du lait, du caillé, du beurre liquéfié, du riz cru et mondé, et enfin de l'eau.

TCHITRAGOUPTA, secrétaire de Yama, dieu des morts. C'est lui qui tient le registre où sont écrites toutes les actions des hu- mains. Quand un homme doit mourir, Tchi- tragoutpa efface son nom de son livre.

TCHITRALEKHA, nom d'une Apsarasa ou nymphe du ciel d'Indra; son nom signifie *qui a des lignes admirables*.

TCHITHARATHA, chef des Gandharvas, musiciens célestes de la cour d'Indra; c'est lui qui est le gardien du jardin de Kouvéra, dieu des richesses.

TCHITRASÉNA, autre Gandharva ou mu- sicien de la même cour.

TCHITRASIKHANDIS, nom que les In- diens donnent aux sept richis qui font partie de la constellation de la Grande-Ourse, où ils brillent comme les taches de feu sur la queue d'un paon; c'est ce qu'exprime cette dénomination.

TCHITTARYA, fête célébrée avec beau- coup de solennité par les Paharyas, monta- gnards de l'Hindoustan; elle ne revient qu'à des époques assez éloignées, à cause des dé- penses qu'elle occasionne. La duree en est de cinq jours, pendant lesquels on offre aux dieux en sacrifice des buffles, des porcs, des volailles, des fruits, des grains, des li- queurs, qui sont ensuite consommés par les fidèles. Tant que dure la fête, on s'abstient avec soin de toute espèce de politesse envers ses parents, ses amis et les étrangers; on ne salue personne : tous les honneurs sont ré- servés de droit à la divinité.

TCHI-YEOU, un des noms du satan chi- nois. Quelques-uns le font fils du ciel; d'au- tres disent que ce fut un homme du peuple fameux par sa méchanceté. D'anciens docu- ments rapportent qu'il fut le premier auteur de la révolte, et ajoutent que cette révolte s'étendit à tous les peuples, et que de là sont nés tous les crimes. Tchi-yeou est le chef de quatre-vingt-un frères qui ont le corps d'une bête féroce, le parler des hommes, une tête d'airain et un front de fer. Ils mangent du

sable, sont les inventeurs des armes, et, pleins de confiance dans leurs glaives, leurs lances et leurs grands arcs, ils effrayent le monde et se livrent à une cruauté sans frein. Le roi Hoang-ti ordonna à son ministre obéissant de détruire Tchi-yeou et de le jeter dans la noire vallée des maux. Un ancien livre chinois ajoute qu'une vierge divine fut envoyée du ciel, et qu'elle donna à Hoang-ti les armes qui lui servirent à vaincre le rebelle. Il est facile de trouver dans cette légende des réminiscences bibliques; et le P. Prémare démontre que Tchi-yeou n'est autre que le satan de la Genèse. *Voy. le tome XVI des Annales de Philosophie chrétienne, 2^e série.*

TCHOBHA-DEO, nom que les Névaris donnent au Lokeswara, appelé *Ananta* en indien. Les cinq Lokeswaras sont les Bodhisatwas chargés du gouvernement du monde.

TCHO-GO-NO SEKOU, la troisième fête annuelle des Japonais. On la célèbre le cinquième jour du cinquième mois, comme son nom l'indique. *Voy. Go-gouats go-nits.*

TCHOK DJOU-NO IN, la seconde fête annuelle des Japonais, qui la célèbrent le troisième jour du troisième mois. On l'appelle aussi *Tcho-san*, ou double-trois. *Voy. ONAGO-NO SEKOU.*

TCHOUDO-MORSKOI, c'est-à-dire *la merveille de la mer*, divinité slave, espèce de triton qui accompagnait constamment Tzar-Morskoï, le Neptune des Slaves. Il était représenté sous la forme la plus hideuse et la plus bizarre.

TCHOUKABA, secte bouddhique aujourd'hui dominante dans le Tibet; elle s'y établit sur la fin du *xiii^e* siècle, et, dès son origine, elle y prit de rapides accroissements. Quelques années après que Tchoukaba eut été élevé au pontificat suprême, il fonda le couvent de Kaldan, à 10 lieues au sud de Hlassa. Cet établissement compte aujourd'hui 3000 Lamas, et on l'ouvre indistinctement aux Tibétains et aux Mongols; seulement il est réservé pour les études plus fortes, et la discipline y est plus sévère que dans toutes les autres lamaseries. Vers l'an 1406, un pèlerin célèbre, appelé Tsian-chang-Tchortchi, venu du pays Halchas, consacra des offrandes recueillies dans toute la Mongolie, à bâtir le couvent de Breboug, à deux lieues du Bouddhala, et le destina presque exclusivement aux étudiants de son pays, qui y sont aujourd'hui au nombre de 8000. A peine l'eut-il achevé, qu'il en fonda un autre à une demi-lieue de Hlassa, réservé pour les Bouddhistes des autres royaumes mongols, pour les Etats des Sifans, et même pour les Chinois qui y viennent des diverses provinces. Kaldan, Breboug et Séra sont comme les trois grands séminaires du bouddhisme pour la Mongolie. Tchoukaba composa plusieurs ouvrages; ce fut lui qui apprit aux ascètes à faire régulièrement, chaque année, des retraites spirituelles, et qui établit la solennité des prières publiques, appelée *Mon-lam*, pour être célébrée pendant quinze jours.

TCHOU-KOR, ou *roues de la prière* qui, chez les Bouddhistes, contiennent quelques parties des sacrées écrites sur des cahiers, et qui en mouvement; ce qui passe chez une action sainte et fort méritoire.

TCHOU-KOU, prêtre de Bouddhisme du royaume de Cambodge; ils se raseux, portent des habits jaunes, bras droit nu. Ceux qui sont les vés en dignité se ceignent d'un de toile jaune et marchent pieds les prêtres mangent du poisson viande; seulement ils s'abstiennent du vin. Ils offrent chaque jour et recueillent ce qui est mis à par dans la maison de celui qui le fait ils n'ont dans leur temple ni foyer. Les livres sacrés qu'ils re en grand nombre et tous écrits sur les de palmier qu'on place l'une bien régulièrement.

TCHOUR, dieu androgyne des Slaves; il était le protecteur des le patron des champs et de l'ag Lomonosoff le prend dans ses un dieu défenseur des champs labourées, et le compare au dieu Romains.

TCHOURA-BHIKCHINI, déesse par les Bouddhistes du Népal; c'é être une religieuse mendiante, car mes de cet ordre portent le nom de *Bhikchini*.

TCHUN-TSIEOU, c'est-à-dire *le et l'automne*; livre sacré des C fut composé par Confucius, et co annales de la principauté de Lou, 712 avant l'ère chrétienne jusqu'à Ce livre a été corrompu par les c teurs.

TCHYAVANA, saint personnage thologie hindoue, qui le dit p Brahmâ, et fils de Bhri-gou et de Voici sa légende d'après M. Lar rakchasa ayant voulu enlever Po en était enceinte, l'enfant naquit av de là son nom de *tchyou*, qui veut ber. A sa naissance, il brilla d'un t le ravisseur de sa mère fut réduit e Plus tard il embrassa la vie ascé était si profondément plongé dans tations, qu'il était tout à fait couv mis blanches. Soukanya, fille du r se promenant dans la forêt, remarq lieu de ce monticule formé par le deux endroits lumineux : elle deux tiges de Kousa, qui, lorsqu'e tira, furent suivies de gouttes de princesse, alarmée, rapporta à so qui lui était arrivé. Le roi, soupç vérité, se rendit immédiatement sur pour fléchir la colère du richi, e en lui donnant sa fille en mariage. temps après, les Aswini-Koumar cins des dieux), passant par la det Tchyavana, lui confèrent le don nesse et de la beauté en reconnais la part qu'il leur avait donnée du jus

eux dans les sacrifices. Les *Aswini-Koumaras* participent à leur tête, s'opposèrent à et Indra leva son bras pour vana à mort avec son tonnerre ; sa son bras. Pour effrayer les à un mauvais esprit, nommé l'ivresse personnifiée. Epouse de ce monstre, et frappés de du saint, les dieux consentirent à lui. Indra recouvra son bras ; Mada fut divisé et parvint, les femmes et les liqueurs. En devenant ivre de ces trois objets.

de l'île Mangareva ; c'est lui, le vent et le soleil.

TEAVOUZ, prière liturgique des Musulmans récite dans le Namaz ; ces paroles : *J'ai recouru à ta main lapidée ; au nom de Dieu clément et miséricordieux.*

TEH, religieux vagabonds de la région, habillés comme des bouffons plus burlesquement du monde : les vêtements bizarres pour la région ; de pièces de toutes couleurs sans art, à dessein de les faire paraître étranges ; d'autres ne portent que d'une tige ou de mouton sur le cou d'agneau sur la tête ; d'autres d'acier de fer ; d'autres demi-nus, sans de noir et de rouge, comme la terreur. Ils prétendent faire, l'un sa pauvreté volontaire, mépris qu'il a pour les vanités et l'autre sa mortification, un autre de son esprit, un autre ses vices, le péché, et diverses vertus. Quelques-uns portent des plumes sur l'oreille, et chacun affecte sur la tête d'une façon particulière. Tous tiennent quelque chose à la main un gros bâton, tantôt un sac ou une hache ; ils ont aussi pour se recueillir de bois à la ceinture, et faut pour manger proprement ce qu'on leur donne aux portes. Ils sont en train de se faire ; quelques-uns mènent avec eux par les rues un qui, en marchant, chante des éloges de Dieu et des imams. D'autres dans les cafés, sur les places, les mosquées, aux portes de maintenir de l'argent. Ces vagabonds placent les inspirés, et comme ils ressemblent aux anciens prophètes, on les fait se prosterner devant eux. Ils ont fait des transports à l'usage et d'autres breuvages dont ils abusent.

TEH, espèce d'ordre de chevalerie chez les anciens Mexicains. Nous avons des cérémonies avec lesquelles les étrangers sont admis, à l'article INITIATION.

TEH, nom générique que les Musulmans donnent à tous les genres de purification ordonnées par leur loi ; soit que ces purifications se fassent avec de l'eau, soit qu'elles

soient opérées avec de la terre ; car leur théologie enseigne que la purification corporelle est si nécessaire, que même le manque d'eau n'en excuse pas l'omission ; mais qu'à défaut d'eau il faut se servir de terre, comme on le verra plus amplement au mot TEYEMMOUM, au *Supplément*. Les purifications consistent en lavages, en ablutions et en bains complets, suivant la nature des différentes espèces de souillures. *Voy.* PURIFICATION, n° 3 ; ABDEST, GHOSL, LOTION FUNÉRAIRE, IMPURETÉS, n° 3, EAU D'ABLUTION, n° 2, etc.

TEHIYAT, prière liturgique des Musulmans ; elle consiste en cette formule : « Les louanges sont pour Dieu ; les prières et les bonnes actions que nous faisons sont aussi pour Dieu. Salut et paix à toi, ô prophète de Dieu ! Que la miséricorde et les bénédictions de Dieu soient aussi sur toi ! Salut et paix à nous et à tous les serviteurs de Dieu justes et vertueux ! Je confesse qu'il n'y a de dieu que Dieu, et que Mahomet est son serviteur et son prophète. O mon Dieu ! sois propice à Mahomet et à sa famille, comme tu as été propice à Abraham et à sa famille, comme tu as béni et comme tu as traité avec miséricorde, dans les deux mondes, Abraham et sa famille. Louanges, grandeurs, exaltations, sont en toi et pour toi. Je confesse que j'ai trahi indignement mon âme. Daigne me pardonner, toi qui seul peux remettre les péchés. Accorde-moi ton saint pardon ; aie pitié de moi, toi, l'Etre bon et miséricordieux par excellence. »

TEHLIL, prière liturgique des Musulmans ; elle consiste en ces paroles : *Il n'y a de force, il n'y a de puissance qu'en Dieu très-grand et très-puissant.* Le fidèle doit le réciter quand il entend le Muezzin convoquer le peuple à la prière.

TEHOUPTEHOUP, dévota ou génie, auquel les habitants du Boutan attribuent la construction d'un pont de chaînes de fer qui se balance fortement quand on le traverse, et dont l'élasticité toujours croissante contraint d'accélérer constamment le pas. Ce pont se trouve dans les montagnes du Boutan. Ceux qui demeurent dans cette contrée conservent pour ce génie beaucoup de reconnaissance et de vénération.

TEIKAMOEI, dieu vénéré dans les Îles Marquises ; il punit les infracteurs du tabou.

TEI-KOUANG, divinité ou génie, qui, suivant les Chinois, préside à la naissance, à l'agriculture et à la guerre.

TEKAROKPADA, déesse des Formosans, épouse de Tamagisangæ ; c'est à elle que les femmes adressent leur culte. *Voy.* TAMAGISANGÆ.

TEKBIR, prière liturgique des Musulmans ; elle consiste en cette formule : *Dieu très-grand ! Dieu très-grand ! Il n'y a d'autre dieu que Dieu. Dieu très-grand ! Dieu très-grand ! Les louanges sont pour Dieu.* On la récite dans les prières journalières, et de plus dans la fête des sacrifices. Les Musulmans disent qu'il a été composé en mémoire du sacrifice d'Abraham. L'ange Gabriel, en présentant le bouc à ce saint patriarche, s'écria : *Dieu très-*

grand! Dieu très-grand! Abraham ajouta : Il n'y a de dieu que Dieu; et Ismaël termina par ces paroles : Les louanges sont pour Dieu.

TE-KI-DAO, sacrifice solennel que les Cochinchinois offrent à l'Esprit qui préside aux manœuvres des navires. C'est aussi une espèce d'exorcisme en vertu duquel on croit bannir du pays tous les esprits malfaisants.

TEKKIÉ, nom des couvents des religieux musulmans. *Voy. COUVENT*, n° 3.

TELBIE, cantique que les pèlerins musulmans doivent réciter en entrant sur le territoire sacré de la Mecque. En voici la formule : « Me voici à ton service, ô mon Dieu ! et prêt à obéir à tes ordres. Tu es unique, ô mon Dieu ! et il n'y a point d'association en toi. Me voici prêt à te servir. Certes les louanges sont pour toi ; les grâces viennent de toi ; l'univers est à toi ; il n'y a point d'associé avec toi. »

TELCHINES. Les dieux Telchines étaient nés du Soleil et de Minerve, et ils habitaient pendant quelque temps l'île de Rhodes, qui en prit le nom de *Telchine*. C'étaient des magiciens, qui charmaient par leur seul regard, et faisaient pleuvoir, neiger et grêler à leur volonté. Ils prenaient de l'eau du Styx, et, la répandant sur la terre, ils produisaient la peste, la famine, des maladies et des fléaux de toute sorte. Les Grecs les nommaient pour cette raison *destructeurs*. A la fin Jupiter les ensevelit sous les flots et les changea en rochers.

Selon d'autres, ces Telchines étaient des hommes pervers qui habitaient la ville d'Ialysie, dans l'île de Rhodes, gens brutaux et de mauvaise foi, qui désolaient leurs voisins par leurs brigandages et par toutes sortes de maléfices. Une inondation fit périr leur ville et la partie de l'île qu'ils habitaient, en sorte qu'il n'y resta que des rochers ; ce qui fut regardé comme une punition divine, et devint le fondement de leur métamorphose. Par une bizarrerie singulière, ils furent honorés dans l'île de Rhodes, où leur culte devint célèbre.

S'il faut en croire Diodore, ils étaient fils de la mer, et furent chargés de l'éducation de Neptune. Cette origine et cet emploi, qui les supposent navigateurs, s'accordent avec la tradition qui leur faisait habiter successivement les trois principales îles de la mer Egée. On vantait aussi leur habileté dans la métallurgie. C'étaient eux, disait-on, qui avaient forgé la faux dont la Terre arma Saturne, et le trident de Neptune. On leur attribuait l'art de travailler le fer et l'airain.

Junon, Minerve et Apollon paraissent avoir été mis au nombre des dieux Telchines, car on les trouve quelquefois avec ce surnom.

On a donné aussi le nom de *Telchines* aux Curètes, aux Corybantes et aux Galles, prêtres de Cybèle.

TELEIUS et **TELEIA**, ou **TELEUS** et **TELEA**, surnoms sous lesquels Jupiter et Junon étaient invoqués dans les mariages.

TELESM ou **TILSEM**, nom que les Musulmans donnent aux talismans : c'est même

de là que vient le mot français ; il même du grec *τέλεσμα*. Le *telesm* image magique, sur laquelle est le rosace de celui qui la porte. On même nom à des amulettes pour des maléfices et pour guérir certaines. On écrit sur un bande de l'on grave sur une pierre des p Coran, ou quelques-uns des non ou des anges, ou ceux de personnes et réputés saints. Bien que t tient à la divination et aux sort damné par l'islamisme, la plupart sulmans portent de ces sortes d'attachés au bras ou suspendus sur et ils ont la plus grande confiance vertu.

TELESPHORE, personnage hab médecine et dans l'art de devine pelle aussi d'*Evémérion*, celui qui longtemps ; le nom de *Télesphore* gnification analogue. Après sa n mis au rang des dieux. La ville d fut la première qui lui rendit les divins. Il présidait spécialement à l'escence. Ses statues le représentent forme d'un jeune homme, quelque d'un enfant. Il est couvert d'une capote qui lui enveloppe les pieds par allusion aux soins que doivent ceux qui relèvent de maladie. Il se souvent Esculape et Hygiée, dieux de médecine.

TÉLÈTES. Les Grecs appelaient sacrifices et les rites de l'initiation tères. Ils donnaient le même nom a Synesius donne également le non au saint sacrifice de la messe.

TELLUMON ou **TELLUMUS**, génité de la terre ; quelques-uns le t avec Plutus, dieu des richesses ca le sein de la terre.

TELLUS, la Terre, considérée vinité. Homère l'appelle la mère pour montrer que les éléments se drés les uns des autres, et que est le fondement. Les anciens l'épouse du Soleil ou du Ciel, par Soleil ou le Ciel la rend fertile. t gnait comme une femme, avec q mamelles. Plusieurs la confond Cybèle.

Avant qu'Apollon fût en pos l'oracle de Delphes, c'était la dée qui y rendait ses oracles et les elle-même, dit Pausanias ; mais e moitié en tout avec Neptune. Dar Tellus céda tous ses droits à l celle-ci à Apollon.

TELMESSE, fils d'Apollon et fo la ville de même nom en Lycie. par son père du don de prophétie gna cet art à ses concitoyens, qui tous très-habiles en divination. mort il fut enseveli dans le temp lon, et les habitants élevèrent sur beau un autel sur lequel ils lui of sacrifices comme à un Dieu.

TELONIES. Les Grecs modern

Les âmes des enfants morts sans
les âmes quittent les limbes, et
les vapeurs légères du matin.
Elle pleure le fruit chéri de sa ten-
dresse, elle entend ses accents mêlés
aux honores du midi; elle tressaille
au vent des feuilles qui se confond
aux sursauts, et au murmure des ruis-
sels le cours est l'image de la vie fu-
gitive que quelques instants ont vu
parir. Elle gémit comme l'oiseau
qui a enlevé ses petits; et, pour
Télonie, elle brûle de l'encens
de la Panagia (la sainte Vierge),
parer de roses blanches, afin de
propice à l'offrande de la pitié.

2. *Voyage en Grèce.*)

AN, 1^{re} prière funéraire qui est
par l'imam, lorsque le corps du
défunt est déposé dans la tombe. Elle con-
tient des paroles : « O serviteur, ou ser-
viteur, lorsque les deux anges vien-
dront de la part de Dieu, ne conçois
peur, aucune inquiétude; réjouis-
toi, et exprime distinctement
ta ferme croyance en ces termes :
« qu'il n'y a de dieu que Dieu
et qu'il n'a point d'associé. Je confesse
que tu es son serviteur et son pro-
phète, et que tu as reconnu Dieu
seigneur, l'islamisme pour la re-
ligion, pour ton prophète, le
long guide, la Kaaba pour ta qui-
étude pour tes frères; que tu sais
que Dieu récompensera le bien et punira le
mal. Le paradis est réservé aux bons et
l'enfer aux méchants; que tu crois ferme-
ment à la résurrection à venir, au
Jésus-Haut rappellera à la vie les
morts dans les tombeaux. » Nous
trouvâmes dans l'article d'un rédacteur un peu
de l'article FUNÉRAILLES, n° 25.

On trouve encore le nom de *Telquinn*
dans les derwischs dans la plupart
des prières, laquelle consiste prin-
cipalement dans ces paroles : *La ilah ill'*
« il n'y a d'autre dieu que Dieu », qu'on
répète cent une, cent deux ou trois cent une fois.

Le cantique musulman, consacré
aux nuits de la lune de ramadhan,
est chanté à minuit précis,
des minarets, dans toutes les
mosquées de l'empire ottoman. Ce canti-
que est en ces vers :

« Dieu ! ô Seigneur des sei-
gneurs, ta clémence est ton partage ;
tu es seul, tu es unique en pres-
sante grandeur.

« Étonnant de voir ses amis, ses
amis dans les bras du sommeil !
mortel endormi ; l'homme, dont
le sein d'amour de Dieu, ne dort

« Étonnant ! ô Dieu éternel ! ô sou-
verain ! ô Roi immortel ! c'est à
toi que revient toute souveraineté, toute

« Tu n'a point d'accès en toi,
actions. DES RELIGIONS. IV.

« Ô mon Dieu, arbitre souverain des miséri-
cordes et des vengeances célestes !

« O le maître suprême du cœur et de l'es-
prit des humains ! sauve-nous des tour-
ments de la tombe et du feu éternel.

« Il n'y a d'autre dieu que Dieu ; Seigneur
Dieu ! »

Après chaque vers tous les Muezzins ré-
pètent en chœur : *Ya Hazzet Mevla*, O sei-
gneur Dieu !

TÉMÉDRE et GISANÉ, divinités adorées
autrefois par les Arméniens qui leur avaient
élevé des statues et des temples, et qu'on
disait avoir été apportées de l'Inde. Leur
culte fut aboli par saint Grégoire l'illumi-
nateur.

TEMEHARO, ancien dieu des Taitiens ;
c'était la divinité principale de la famille
royale de Poinaré; il étendait sa protection
puissante sur l'île entière de Taïti. Il avait
pour frère Tia, protecteur de la petite île de
Maïtea.

TÉMENDARÉ, le Noé des Tupinambas,
peuplade du Brésil. Ces peuples racontent
qu'un déluge ayant jadis submergé la terre,
le genre humain périt tout entier, à l'excepti-
on d'un vieillard, nommé Témendaré, qui
s'était réfugié avec sa sœur sur la cime
d'un palmier. C'est de ce couple que sont
issues les générations actuelles.

TÉMÉNOS. Les Grecs appelaient ainsi des
portions de terres et de bois sacrés qui ap-
partenaient à un temple, et qu'on exploitait
pour servir à son entretien et à celui des
prêtres. On donnait le même nom à des cha-
pelles ou petits temples, dont les gardiens
étaient appelés *téménores*.

TEMESIOS, fondateur de la ville d'Ab-
dère en Thrace. Il fut mis par les Abdéri-
tains au nombre des demi-dieux, et reçut
chez eux les honneurs héroïques.

TEMPÊTE. Les Romains l'avaient déifiée.
Marcellus lui fit bâtir un petit temple hors
de la porte Capène, en action de grâces de
ce qu'il avait échappé à une violente tem-
pête entre les îles de Corse et de Sardaigne.
On trouve sur d'anciens monuments des
sacrifices à la tempête. Elle peut être mise
au nombre des nymphes de l'air.

TEMPLE, nom général que l'on a donné
à tous les édifices consacrés à la divinité, et
réservés aux cérémonies de la religion. Il
paraît certain que les hommes eurent pen-
dant longtemps un culte avant d'élever des
temples, bien que les Musulmans préten-
dent que le sanctuaire de la Mecque ait été
édifié par Adam. Ils allaient sur les monta-
gnes et sur les collines rendre leurs hom-
mages à la divinité, qu'ils adoraient en pré-
sence des merveilles de la création dissemi-
nées dans le ciel et sur la terre. D'autres
trouvèrent que les bois étaient plus propres
aux exercices du culte, parce que leur obs-
curité et leur silence inspiraient le recueil-
lement et une certaine horreur religieuse.
Plus tard, lorsqu'on se fut accoutumé à
prier et à sacrifier toujours dans les mêmes
endroits, ces lieux furent regardés comme
sacrés, et on les environna de murailles

pour en interdire l'accès aux profanes et les préserver des insultes des animaux ; mais on les laissa découverts, tant à cause de la fumée des sacrifices, que pour pouvoir toujours élever les regards vers le ciel, considéré comme le siège de la divinité. Les Egyptiens et les Phéniciens furent les premiers, au rapport d'Hérodote, qui bâtirent des temples proprement dits, c'est-à-dire entièrement fermés de tous côtés. Les Perses et tous ceux qui suivaient la doctrine des mages ont été longtemps sans avoir de temples, disant que le monde entier était le temple de Dieu, et qu'il ne fallait pas renfermer dans des bornes étroites celui que l'univers ne pouvait contenir. Cette raison est plus spécieuse que juste ; car un temple est moins la maison de Dieu que la maison des hommes ; et ces édifices n'ont été construits nulle part pour renfermer la divinité, mais pour renfermer les hommes réunis pour prier, et leur ôter tout sujet de distraction extérieure.

Au reste l'habitude de prier et de sacrifier en plein air, en présence des astres et des phénomènes de la nature, a dû contribuer beaucoup à l'introduction du sabéisme, car on finit par regarder comme des divinités des créatures qui d'abord n'avaient été proposées que comme l'effet et l'image des bienfaits du Créateur. D'un autre côté l'usage de consacrer des sanctuaires loin du centre des populations, au milieu des bois ou sur les collines, a d'une part favorisé la superstition, et de l'autre provoqué des désordres et des infamies. C'est pourquoi, lorsque Dieu lui-même se fut choisi un peuple dépositaire des vérités et conservateur des promesses, il voulut qu'on lui construisît un sanctuaire fermé, qui, attirant l'attention, empêchait qu'on ne la portât aux objets extérieurs ; et comme ce tabernacle, ou temple portatif, était au milieu du camp ou des villes, on supprimait par là les occasions de désordre et de libertinage.

Mais lorsque le peuple de Dieu eut pris une consistance assurée dans le pays qu'il avait conquis, et se fut définitivement constitué en royaume, il songea à élever un temple au Seigneur, à l'instar des autres nations, avec cette différence que les peuples païens avaient une multitude de temples, car il y en avait un pour chaque divinité reconnue par eux ; tandis que le peuple juif n'eut qu'un seul temple, parce qu'il ne reconnaissait qu'un Dieu. L'unité de sanctuaire et de temple entraînait par là même l'unité de culte, de sacerdoce, de sacrifice et de liturgie, et même l'unité politique et civile. Aussi voyons-nous que du moment où il s'éleva dans la nation un schisme politique, le prince rebelle ne crut pas trouver un moyen plus efficace de perpétuer cette division que de scinder le culte et le sacerdoce ; il éleva un nouveau temple, et le schisme fut consommé pour jamais ; bien plus, l'unité de Dieu fut attaquée en même temps, car le royaume d'Israël devint dès ce moment polythéiste.

1° Le temple de Jérusalem éredit, un des plus magnifiques que les hommes aient jamais élevé du Très-Haut. Il avait été élevé par Salomon, le roi pacifique, son père, avait travaillé pendant plusieurs années à rassembler une multitude de matériaux nécessaires pour construire un temple digne du vrai Dieu ; et le puissant roi avait déclaré que ce temple ne serait pas assez pur, car il ne devait pas être consacré par le sang dans les sacrifices continuelles qu'il eut à soutenir ; la gloire était réservée à son fils, et son effet consacra à l'édification de ce temple les immenses richesses que son père avait laissées, et l'or pur que ses flottes portaient d'Ophir. Le roi de Tyr, qui avait un grand nombre d'ouvriers habiles en cèdres et les sapins du Liban, lui envoya aussi un habile architecte, nommé Hiram, homme d'une merveilleuse adresse pour toutes sortes de gravure et de ciselure, et qui confia la conduite de tout l'ouvrage. Les travaux du temple furent terminés avant l'ère chrétienne ; et les travaux furent poussés avec tant d'ardeur, qu'ils furent achevés en sept ans et demi.

Le lieu choisi pour son emplacement fut un coteau du mont Sion, qui fut obligé d'être aplanir. Son emplacement du côté de l'orient, et la partie du temple regardait l'occident. Le temple proprement dit consistait dans un parvis, et le parvis était entouré par la muraille du sanctuaire, le saint des saints. Mais il comprenait aussi trois parvis des Gentils, celui d'Israël et celui des prêtres. La plate-forme sur laquelle était bâti avait en carré 600 coudées (environ 160 mètres). Cet espace était entouré d'une muraille haute de six coudées (environ 16 mètres). Au delà de cette muraille vis des Gentils, large de 50 coudées (environ 13 mètres), sur laquelle on voyait un grand mur qui entourait tout le parvis d'Israël ; ce parvis avait en carré 500 coudées (environ 130 mètres). Le parvis d'Israël avait cent coudées en carré, était entouré de galeries magnifiques par deux ou trois rangs de colonnes, et avait quatre portes dont chacune était à un des quatre points cardinaux ; elles étaient toutes de même grandeur, et on y montait par dix marches. Le parvis était pavé de pierres de différentes couleurs, et n'avait pas de toiture, mais le peuple pouvait se réfugier dans les galeries. Le parvis des prêtres avait en carré 50 coudées (environ 13 mètres), et au milieu du parvis du peuple il y avait un carré parfait, ayant cent coudées de côté. Il était environné par une grande muraille de cent coudées (environ 26 mètres) et au dedans, c'étaient des galeries et des appartements tout autre que ceux des prêtres, et pour les besoins nécessaires à l'usage du temple, n'avait que trois portes, à l'orient, au nord et au midi ; et l'on y montait par des escaliers de huit marches.

orte orientale du parvis des placée, dans le parvis d'Israël, roi, qui était une estrade marquée par un prince se tenait quand il venait. Au dedans du parvis des à-vis la même porte orientale des holocaustes, de douze coudées de large, ou de dix coudées de hauteur ; on y montait par un escalier de l'orient. Au delà, et au coulé des holocaustes, était le bâtiment dit, édifice couvert, haut de six coudées, long de 60, d'orient en occident de vingt, du septentrion au sud de dix, c'est-à-dire qu'il avait 33 mètres de longueur, 16 mètres et demi de largeur, dans œuvre. La toiture était partagée en trois parties : le sanctuaire, le saint et le vestibule, où était placée l'Arche, et qui était le lieu le plus saint, avait 20 coudées en carré, c'est-à-dire 10 mètres. Le saint avait 40 coudées de long sur vingt de large (22 mètres sur 11 de largeur). Le vestibule avait 20 coudées de large sur dix de long sur 5 mètres et demi). Cet édifice était couvert du côté de l'orient ; par un escalier de huit marches du saint et du sanctuaire répartis en deux étages de chambres au nombre de six.

du toit ou de la plate-forme des chambres, on voyait les fenêtres du jour au-dedans du temple n'étaient point fermées de vitres, mais de treillis ou de jalousies du pays, et leur hauteur était de six coudées. La toiture du temple était faite de bonnes poutres ou de bons matériaux ; il était en plate-forme, sur les autres toits de la contrée. Le temple était aussi lambrissé de bois depuis le pavé jusqu'au haut : de marbre précieux, sur lequel reposait, que l'on couvrit ensuite de cuir. Tout le dedans du sanctuaire était couvert de lames d'or attachées par des clous d'or, dont chacun pesait une once. Au-dedans du sanctuaire et du saint on fit faire, le long du mur, des chérubins d'or et des anges du même métal, qui étaient rangés l'un d'espace en espace, en sorte que tout le tour était orné de ces palmiers et de chérubins, et des anges qui avaient deux ailes étendues l'un à l'autre, et deux faces, l'une à droite et l'autre à gauche. Outre les chérubins qui étaient adhérents aux murs, il y en avait deux autres debout, qui étaient dressés au milieu, étendant leurs ailes du nord au sud, touchant toute la largeur. L'aile du premier chérubin touchait à la muraille d'un côté, et l'aile du second chérubin touchait à l'autre ; leurs autres ailes venant à se joindre au milieu du temple,

comme pour mettre à couvert d'une façon respectueuse l'Arche d'alliance. Le sanctuaire était séparé du saint par une muraille qui s'élevait depuis le plein pied jusqu'au haut, et qui était ornée d'ais de cèdre couverts de lames d'or. On entrait du saint dans le sanctuaire par une porte de bois d'olivier, ouvragée, comme le reste, avec des chérubins et des palmiers, et couverte de lames d'or. Elle se fermait avec une chaîne d'or, et par-devant était tendu un voile précieux, tissu de différentes couleurs, et de tout ce qu'il y avait de plus riche. Le saint n'était séparé du vestibule que par un grand voile de différentes couleurs, et orné de diverses représentations de fleurs et autres dessins de même genre, mais non de figures d'hommes ou d'animaux, dans leurs formes naturelles. A l'entrée du vestibule étaient deux colonnes de bronze, hautes de dix-huit coudées, creuses et épaisses de quatre doigts. Leurs chapiteaux, qui avaient chacun cinq coudées de haut, étaient ronds et ornés en manière de réseaux ou de branches entrelacées. Au-dessus et au-dessous de ces réseaux régnait un rang de pommes de grenades composé de cent grenades. Le tout était surmonté d'une forme de lis ou de rose, haute d'une coudée, qui terminait le chapiteau ; car il paraît que ces colonnes ne supportaient rien, et n'étaient là que pour l'ornement.

Il n'y avait dans le saint des saints ou sanctuaire, que l'Arche d'alliance sous les chérubins, comme nous l'avons dit plus haut. Dans le saint étaient dix chandeliers d'or, cinq de chaque côté ; il y avait aussi dix autels placés entre les chandeliers, et dont cinq étaient pour les parfums, et cinq pour les pains de proposition. L'autel des holocaustes était placé devant l'entrée du vestibule ; entre cet autel et les degrés qui conduisaient au vestibule étaient dix bassins, cinq à la droite et cinq à la gauche du temple. Ils étaient montés sur des piédestaux et portés sur des roues d'airain, afin qu'on pût les mener d'un lieu à l'autre, suivant le besoin. Ces vases étaient doubles et composés d'une espèce de vase carré, formant un bassin destiné à recevoir l'eau qui tombait d'une autre coupe ou vase placé au-dessus, et d'où l'on tirait l'eau par des robinets. Tout l'ouvrage était de bronze ; le bassin carré était orné de lions, de bœufs et de chérubins, et le tout contenait 40 baths, qu'on évalue à environ quatre muids, ancienne mesure de Paris. Plus près de l'autel des holocaustes à l'orient, en tirant un peu vers le midi, fut placée la mer d'airain. C'était un immense vase de bronze, destiné à conserver l'eau dans le temple pour l'usage des prêtres. Ce vaisseau avait dix coudées de diamètre, et trente de circonférence, car il était rond et de la profondeur de cinq coudées. Le bord en était orné d'un cordon, et embelli de pommes ou boules en demi-relief. Le pied était un parallépipède creux de dix coudées en carré, et de deux coudées de haut. Le vase fut nommé la mer

à cause de sa vaste capacité. Sa coupe seule contenait 3000 baths d'eau, et le pied 1000 ; en tout 3000 baths, ce qu'on peut évaluer à environ 312 muids. Il était appuyé sur douze bœufs de bronze, disposés en quatre groupes de trois bœufs, dirigés vers les quatre parties du monde, et laissant entre eux quatre passages, qui rendaient le bassin accessible par-dessous la mer, où les prêtres allaient se purifier. On tirait l'eau du vase par quatre robinets qui la versaient dans le bassin.

Ce temple, bâti par Salomon, fut brûlé par Nabuzardan, roi de Babylone, l'an 586 avant Jésus-Christ, 420 ans après sa dédicace. On jeta les fondements d'un nouveau temple sur les fondements de l'ancien, l'an 521 ; mais il fut loin d'avoir la splendeur du premier. Hérode le fit rétablir avec la plus grande magnificence, quelque temps avant la naissance du Sauveur, et la construction en était à peine achevée lorsqu'il fut détruit pour jamais par Titus, fils de l'empereur Vespasien, 40 ans après la mort de Jésus-Christ. C'est en vain que Julien l'Apostat permit aux Juifs de le rétablir pour donner un démenti à la prophétie du Sauveur ; des flammes sorties des fondations renversèrent les travaux commencés et mirent en fuite les travailleurs.

On demeure frappé d'étonnement quand on lit dans l'historien Josèphe, le dénombrement des vases et des instruments d'or et d'argent qui se trouvaient dans le temple. 10,000 chandeliers d'or, dont il y en avait un dans le saint qui brûlait nuit et jour ; 80,000 tasses d'or, pour faire les libations de vin ; 100,000 bassins d'or et 200,000 d'argent ; 80,000 plats d'or, dans lesquels on offrait sur l'autel de la farine pétrie ; 160,000 plats d'argent pour le même usage ; 60,000 plats d'or, dans lesquels on pétrissait la fleur de farine avec de l'huile, et 120,000 plats d'argent pour le même usage ; 20,000 hins ou assarons d'or, pour contenir les liqueurs qu'on offrait sur l'autel, et 40,000 d'argent ; 20,000 encensoirs d'or, dans lesquels on portait l'encens dans le temple, et 50,000 autres dans lesquels on portait du feu. Le même auteur assure que Salomon fit faire mille ornements pour l'usage du grand prêtre, consistant en robes, éphod, pectoral et le reste ; dix mille robes de fin lin, et autant de ceintures de pourpre ; pour les prêtres, 200,000 trompettes et autant de robes de fin lin ; pour les lévites et les musiciens, 400,000 instruments de musique de ce métal précieux, que les anciens nommaient *electrum*. Il ajoute que s'il arrivait que les habits des prêtres fussent déchirés, ou s'il s'y trouvait la moindre tache, il n'était permis ni de les raccommo-der ni de les laver pour s'en servir ; on en prenait d'autres qui étaient neufs, et, avec les vieux, on faisait des mèches pour les lampes. Ce détail, s'il est exact, donne une haute idée de la magnificence qui brillait dans cet auguste temple.

Les Juifs dispersés conservent la mémoire de la ruine de Jérusalem et du temple, et ils en espèrent toujours le rétablissement. Lors-

qu'ils bâtissent une maison, ils en d'en laisser une partie imparfaite rappelle la destruction et la délieux où leur culte était autrefois. Quelquefois ils se contentent de coudée de la muraille en carrée t sans l'enduire de plâtre ou de c y tracent ces paroles du psaume *blic jamais, Jérusalem, puisse m rester dans l'oubli !* ou bien se deux mots *zeker la-khorban*, *Mé Désolation*. Les plus religieux o placer leur lit dans la direction i midi, et jamais d'orient en occi que telle était l'exposition du te rusalem.

2° Nous donnons la descriptio- ples des chrétiens au mot *Bélus*.

3° Le temple le plus célèbr- quité païenne, et le premier i monde oriental, était celui de- bylone. Il était isolé au milieu ceinte carrée comme lui, et qu deux stades sur toutes ses faces. était destiné aux habitations d c'est un trait particulier à l'Orie- enceinte consacrée, qui empêc- ple de toucher à aucun édifice, tour sur laquelle il était élevé- posée de huit étages en retrait, construction particulière à l'Orie- on trouve encore aujourd'hui de dans les temples de l'Inde. On m- étage à l'autre par des escaliers. Au centre de l'édifice était une g- ornée de sièges somptueux et des vir de lieu de repos. Au faite- temple, dans lequel il y avait un- et un lit de même métal, mais- simulacre ; la statue du dieu, c- une chapelle intérieure, était d'o- les meubles et les autels qui l'e- De ces deux autels, le plus petit- sacrifices d'animaux à la mamelle- grand à l'immolation des anima- Outre cette première statue assi- avait une autre debout, un pied c- tre, et dans la position d'un l- marche ; elle était en or trava- poussé, et présentait une hauteu- coudées. Telles sont les richesses- nait le temple de Bélus, riches- vant le calcul d'Hérodote, ne s'é- moins de cinquante-quatre millio- et dont les rois mède, succe- rus, s'emparèrent successiven-

Outre ces statues d'or, le tem- lus contenait des images de tou- de tout métal, et possédait de- frandes dont l'avait décoré la p- dèles. Diodore prétend qu'il y av- tue en or, haute de 60 pieds et c- 40 talents ; mais M. Raoul-Roch- que cet historien est ici l'écho d- exagérations nationales dont au- n'est exempt. Sur le faite de l'édi- placées trois statues d'or battu, dimensions, qui représentaient d- désignées par les Grecs sous le

tera, c'est-à-dire Bel, My-
Ces trois simulacres sem-
la position que les Romains
dieux dans la cérémonie
Sur la plate-forme qui do-
nement, était un observa-
res se livraient, suivant les
religion, à l'étude assidue
célestes. Les prêtres qui des-
étaient au nombre de 70,
gnage de Daniel. Ils vivaient
et leurs enfants des pré-
nature au dieu, et tous les
sur la table d'or de nom-
que les prêtres venaient
ant la nuit.

ait tout entière hérissée de
ne et de dimensions diffé-
extrêmement petits et ressem-
elles; les autres d'une gran-
majesté telle, que les ruines
re aujourd'hui les regards
du voyageur. Voici l'idée gé-
es en donne Strabon. On
une grande place pavée,
l'arpent, et longue de trois
autant. De là on entre dans
ale, puis dans un second, et
isième, après quoi l'on ren-
parvis, qui est devant le
ne ce parvis est un bâtiment
médiocre, qui est le temple
il n'y a aucune statue, on
ont des figures de quelques
et adorés par les Egyptiens.
paraît plus auguste ni plus
bois sacrés, les parvis, les
ours qui accompagnent ces
rémonies y sont mystérieu-
se y paraissent avec une gra-
mais on voit avec surprise
qu'on y adore, sont un chat,
ge, un bouc, un crocodile.
Alexandrie nous dépeint de
temples des Egyptiens : il
marquables par les bois, les
ques qui les embellissent;
vestibules sont ornés de co-
ques; les murailles sont re-
rars et précieuses, l'inté-
est tout brillant d'or, d'ar-
le métal qu'on appelle *elec-*
les plus secrets sont formés
de tapisseries brochées d'or;
us demandez à entrer dans
our y adorer la divinité du
ève gravement les voiles, et
à chat, ou un crocodile, ou
troisé qui se vautre sur un
carpe.

de d'Egypte, voulant conser-
de ses grandes actions, fit
eple ou un monument d'une
traordinaire. Voici ce que
us de Diodore de Sicile : Le
ix stades en carré. La pre-
tie d'une pierre de diver-
ait deux arpents de long, et
aut. On rencontre en en-

trant une cour de 4 arpents en carré, tout
environnée de galeries couvertes et soute-
nues de colonnes d'une seule pierre cha-
cune, hautes de 16 coudées et travaillées en
forme d'animaux, selon le goût et la ma-
nière antique. De cette cour on entrait dans
une autre de même étendue que la première,
mais plus riche de sculptures, et ornée de
colonnes plus précieuses et plus belles que
celles de la première cour. On y remarquait
des statues colossales, et les diverses phases
des guerres soutenues par Osimandias. Au
fond de cette place était un temple, où l'on
avait représenté en sculpture sur du bois
une assemblée de Juges, ayant au milieu
d'eux le président avec l'image de la vérité
pendue à son cou. Au sortir de là, on voyait
un grand bâtiment du même genre que les
autres, qui régnait sur une grande cour or-
née de colonnes et de galeries; plus loin
était la bibliothèque avec cette inscription :
La Médecine de l'Ame. Derrière la bibliothè-
que était un temple, où l'on comptait jus-
qu'à 20 lits de Jupiter et de Junon, et la
statue du roi fondateur.

Hérodote nous donne plusieurs descrip-
tions de temples de l'Egypte, par exemple
de ceux de Latone, de Vulcain, de Minerve,
de Diane; mais elles diffèrent peu de la
précédente. Voici ce que dit Rufin du fa-
meux Sérapéon d'Alexandrie, que Théodose
donna aux chrétiens: Ce temple était élevé
sur une vaste plate-forme faite de main
d'homme et à grands frais; on y montait par
plus de cent degrés de pierre; elle était
soutenue par des arcades et des voûtes sou-
terraines, qui servaient à différents usages
secrets. Le temple était placé au milieu de la
plate-forme, et environné de tous côtés par
de grands et magnifiques portiques carrés,
et par plusieurs rangs de bâtiments qui ser-
vaient de demeure aux ministres du temple.
On ne peut rien ajouter à la beauté et à la
magnificence de l'extérieur et de l'intérieur
de ce lieu; le dehors était orné de colonnes
et des marbres les plus précieux; le dedans
était tout revêtu d'or, d'argent et d'airain,
non séparément, et par parties, mais par-
tout, en sorte que l'or était au-dessous, l'ar-
gent dessus l'or, et l'airain couvrait l'un et
l'autre; ainsi, ce qui paraissait le moins
était ce qu'il y avait de plus riche et de plus
précieux. C'est dans ce Sérapéon qu'était la
fameuse bibliothèque des Ptolémées. Le
temple était sombre, comme presque tous
les temples de l'antiquité; il ne prenait du
jour que par une petite ouverture du côté
de l'orient; en sorte que le soleil venant à
se lever, projetait ses rayons sur la bouche
de l'idole, qui était placée au fond de ce
temple. Ce bâtiment était d'une architecture
grecque et d'un goût assez différent des an-
ciens édifices égyptiens; aussi était-il l'ou-
vrage des Ptolémées.

Il faut joindre aux temples de l'Egypte ce-
lui de Jupiter Ammon, à cause du voisi-
nage et de la ressemblance. Il était au milieu
du bois consacré à ce dieu, et il servait de
forteresse aux peuples des environs. Trois

grands murs formaient son enceinte : dans la première enceinte on voyait un ancien palais où demeuraient autrefois les rois du pays ; dans la seconde étaient les demeures des femmes et des enfants de ces princes ; c'est aussi dans cette enceinte qu'étaient le temple et l'oracle d'Ammon ; enfin, dans la dernière cour étaient les logements des gardes et des soldats du prince.

5° Les anciens Arabes n'avaient point de temples ; ils en élevèrent cependant par la suite, mais en fort petit nombre. Diodore de Sicile nous donne une haute idée de la majesté de celui de Jupiter Triphyle, situé dans l'île Panchée. Cet édifice, dit-il, est au milieu d'une agréable et fertile campagne toute remplie d'arbres fruitiers et de bois de haute futaie ; le temple est vénérable par son antiquité, et digne d'admiration par ses richesses, sa magnificence et sa belle situation. Son étendue est de deux arpents en carré. Il est bâti de pierres blanches, et soutenu de grandes colonnes enrichies de sculptures. Les statues des dieux qu'on y voit ne sont pas moins remarquables par leur grandeur que par la beauté de l'ouvrage. Les prêtres qui desservent ce temple ont leur demeure tout autour. Autour du temple il y a un cirque long de quatre stades et large d'un arpent. Aux deux côtés du cirque sont rangées de grandes statues de bronze sur des bases carrées.

6° Quant aux temples des Syriens et des Phéniciens, les anciens parlent souvent de celui d'Ascalon, et du temple d'Hercule de Tyr ; mais nous n'en trouvons aucune description exacte et fidèle. L'Écriture sainte dit aussi quelque chose du temple de Dagon à Azot, ville des Philistins ; mais elle ne nous en donne point la figure ; seulement, dans l'histoire de Samson, on entrevoit qu'il devait être de la forme de ceux de l'Égypte, qu'il avait par devant une grande cour, avec des portiques soutenus de colonnes, puisque le peuple, qui était accouru pour voir Samson, était non-seulement sous les portiques, mais encore sur les toits qui couvraient le temple et les galeries, lesquelles furent renversées par ce héros.

Nous ne devons pas oublier le temple de Hiéropolis, dédié à la déesse de Syrie, l'un des plus célèbres de tout l'Orient. Il est situé, dit Lucien, sur une petite éminence, au milieu de la ville, et fermé d'un double mur. Les parvis s'étendent du côté du nord, et ont environ cent toises de longueur. Le temple est tourné du côté de l'Orient, de même que les temples de l'Ionie. Il est bâti sur un terrain élevé de deux pas, et on y monte par quelques degrés. Le vestibule en est admirable ; les portes sont d'or ; et le temple est tout brillant de ce métal. Au fond du temple, il y a une espèce de chambre où l'on monte un peu ; elle est toujours ouverte, mais il n'y a que les prêtres qui osent entrer dans ce temple intérieur ; encore n'y entrent-ils pas tous indifféremment. Il y a dans ce lieu sacré deux statues d'or, l'une de Junon, l'autre de Jupiter, à qui ils donnent d'autres

nomis. Celle de Junon est assise et celle de Jupiter sur des trépieds. Ces deux idoles, il y en a une qui ne ressemble à aucune divinité mais qui a quelque chose de syrien ne lui donnent que l'apparence de la statue (*σημασία*). A gauche dans le temple, on remarque c'est celui du soleil. Ils disent est assez connu, sans qu'il se représente. Après cela, on voit Apollon, qui est représenté aux yeux chez les Grecs. On l'a vu d'habits et avec de la barbe pour l'ordinaire Apollon est ainsi représenté.

7° Le temple de Diane d'Éphèse Mineure, est sans contredit l'un des plus magnifiques que l'antiquité architecturale n'en était ni égyptienne. Il avait au dehors de chaque côté, c'est-à-dire deux faces de devant et de derrière du temple était de 425 pieds de largeur. Cent vingt-sept rois, autant de colonnes, dont chacune de 60 pieds. Il y en avait 360 colonnes. Les portes du temple étaient de bois incorruptible et toutes Plinie dit qu'il avait été trempé tre ans dans la colle. Toute la face de cédre, et l'on montait jusqu'à l'escalier d'un cep de vigne, à l'entrée. Ce temple, dont les richesses demandaient un demi-siècle à achever en 220 ans ; il avait été construit par tous les rois d'Asie.

8° Les temples des Grecs en proportion avec celui que nous venons de décrire, au moins quant à la forme l'ordinaire, ils étaient environnés de colonnades, tout autour. Les uns n'avaient qu'un rang de colonnes et une seule entrée en avaient deux rangs.

Quoique la direction des temples n'ait pas été parfaitement uniforme vers les peuples, il y avait cependant des règles qui s'observaient. Nous voyons, par ce que les auteurs disent des temples d'Égypte, l'ordinaire, l'entrée regardait l'orient ; conséquent que le temple ou le portique était à l'occident. Le portique de Vulcain, bâti par Asichis, roi de Phénicie, regardait l'orient ; celui de Memphis, construit par Psammétique, était dans la même situation, au rapport de Strabon. Porphyre et quelques autres disent que telle était la direction de tous les temples. L'entrée était à l'occident, ceux qui y priaient regardaient l'orient. Le temple de la déesse de Syrie, par exemple, n'est pas en cela de ceux dont nous venons de parler ; mais cet usage changeait, selon la remarque d'Hérodote, l'entrée des temples du côté de l'occident, la figure de la divinité au fond

la manière que ceux qui entraient au saint et secret regardaient l'orient, vient que Vitruve dit que, lors des temples, il faut que la statue du dieu soit tournée du côté de l'orient, et que ceux qui viennent lui offrir regardent vers l'orient et vers laquelle doit les regarder comme si de l'orient. Cette direction paraît aux anciennes églises chrétiennes, et toutes, sont tournées vers l'orient, et ceux qui regardent l'autel, ont le visage tourné vers l'orient, direction, au reste, que les premiers chrétiens dans toutes les églises ont donné lieu aux païens de les adorer le soleil.

Et que, chez les Grecs, les temples sont très-petits. Quand on leur a des grandes proportions, on imagine tout par un seul rang de colonnes dans l'intérieur, et sur d'autres colonnes qui s'élevaient au-dessus. C'est ce qu'on avait pratiqué de ces anciens temples dont on voit à Pestum. Dans la suite, au lieu d'un rang de colonnes, on en plaça deux ; et les temples furent divisés en trois parties : celui de Jupiter à Olympie, témoigne Pausanias ; celui de Minerve à Athènes ; le temple de Minerve à Corinthe, construit par Scopas. Pausanias dit que, dans les colonnades, le premier ordre était dorique, le second corinthien. Les temples n'ont de fenêtres : les uns ne recevaient la lumière que par la porte ; en d'autres, il y avait des lampes devant la statue du dieu. D'autres, qui étaient divisés en trois parties, avaient celle du milieu entièrement couverte, et cela suffisait pour éclairer les autres parties. Les grandes colonnades, on aperçoit dans les parties latérales du temple qui subsiste encore dans les ruines de la Grèce, ont été ouvertes long-temps après sa construction. Les auteurs anciens ont décrit certains temples qui n'étaient que des colonnades, ou des cirques de colonnes qui soutenaient un toit, en sorte que de tous côtés on pouvait entrer dans le temple. Pausanias décrit un temple de cette sorte, dédié à Jupiter, sur le chemin de Phalère, à Athènes. Il en décrit encore un autre, qui était sur la place publique de la ville d'Elée, et qui n'avait ni cloison. Vitruve décrit deux temples qui avaient une double porte par-devant et l'autre dans le fond, celui de Jupiter Olympien dans lequel on n'avait, dit cet auteur, qu'une porte. Plusieurs églises présentent cette particularité, en Italie, les Invalides, à Paris.

Les Romains voulaient bâtir un temple, les aruspices étaient employés à le consulter et le temps auquel on en devait commencer la construction. Ce lieu était tenu en grand soin, au rapport de Tacite ; et le lieu destiné à l'édifice était envi-

ronné de rubans et de colonnes ; les Vestales, accompagnées de jeunes garçons et de jeunes filles, ayant père et mère, lavaient ce lieu avec de l'eau pure et nette ; le pontife achevait de l'expier par un sacrifice solennel. Alors les magistrats et les personnes les plus considérables mettaient la main à une grosse pierre qui devait entrer dans les fondations, et y jetaient quelques pièces de métal qui n'eût pas encore passé par le creuset. Telle fut la consécration du temple que Vespasien fit rebâtir au Capitole.

Il y avait des temples qui ne devaient pas être bâtis dans l'enceinte des villes, mais hors des murs, comme ceux de Mars, de Vulcain et de Vénus ; voici la raison qu'en donne Vitruve : « C'est, dit-il, de peur que, si Vénus était dans l'intérieur de la ville même, ce ne fût une occasion de débauche pour les jeunes gens et pour les mères de famille. Vulcain devait aussi être en dehors, pour éloigner des maisons la crainte des incendies. Mars étant hors des murs, il n'y aura plus de dissensions parmi le peuple, et, de plus, il sera là comme un rempart pour garantir les murailles de la ville des périls de la guerre. Les temples de Cérès étaient aussi hors des villes, en des lieux où on n'allait guère que pour lui offrir des sacrifices, afin que la pureté n'en fût pas souillée. » Cependant ces distinctions ne furent pas toujours observées. Quant aux dieux, patrons des villes, on plaçait leurs temples aux lieux les plus élevés, d'où l'on pût voir la plus grande partie des murs qu'ils protégeaient. Si c'était Mercure, on devait mettre son temple à l'endroit où se tenait le marché ou la foire. Ceux d'Apollon et de Bacchus devaient être près des théâtres ; ceux d'Hercule près du Cirque, s'il n'y avait ni gymnase, ni amphithéâtre, etc. Les temples n'avaient pas tous la même forme : ceux de Jupiter étaient fort longs, fort élevés et communément découverts. Les temples des dieux qui avaient quelque rapport à la terre, comme Cérès, Vesta, Bacchus, etc., étaient de forme ronde. Pluton et les dieux infernaux avaient leurs temples en forme de voûtes souterraines.

Les temples étaient partagés en plusieurs parties : la première, l'aire ou le vestibule, où était la piscine dans laquelle on puisait l'eau lustrale pour expier ceux qui voulaient entrer dans les temples ; ce qu'on appelait *naos*, qui était comme la nef de nos églises, où tout le monde entrait, et le lieu saint ou l'*adytum*, dans lequel il n'était pas permis au peuple de pénétrer, et qu'il ne devait pas même regarder. En certains temples, il y avait un endroit qui était l'arrière-temple : ils avaient aussi quelquefois des portiques, comme les temples de Diane. Autour des temples régnaient des galeries couvertes, soutenues d'un rang de colonnes, comme la Bourse et l'église de la Madeleine, à Paris ; quelquefois de deux, comme étaient nos cloîtres. On montait au temple par des degrés et fort souvent ces degrés régnaient tout autour, comme les galeries. La montée du tem-

ple de Jupiter Capitolin était de cent degrés.

L'intérieur des temples était souvent très-orné ; car, outre les statues des dieux, qui quelquefois étaient d'or, d'ivoire, d'ébène, ou de quelque autre matière précieuse, et celles des grands hommes qui y étaient fort nombreuses, il était ordinaire d'y voir des peintures, des dorures, et autres embellissements, parmi lesquels il faut comprendre les offrandes et les *ex-voto*, c'est-à-dire des proues de vaisseau, lorsqu'on croyait avoir été garanti du naufrage par le secours de quelque dieu, des tableaux pour la guérison d'une maladie, des armes prises sur les ennemis, des trépieds, des boucliers votifs, et souvent de riches dépôts.

Les païens avaient un tel respect pour les temples, que, selon Arrien, il était défendu d'y cracher et de s'y moucher. On y montait quelquefois à genoux, s'il faut en croire Dion. C'était un lieu d'asile, et il n'était pas permis d'en retirer par force ceux qui s'y réfugiaient. Dans les adversités publiques, les femmes se prosternaient par terre dans les temples, et balayaient le pavé de leurs cheveux ; mais si, malgré les prières et les sacrifices, les choses allaient toujours mal, le peuple perdait quelquefois patience, et s'emportait jusqu'à jeter des pierres contre les temples, comme le rapporte Suétone.

10° J'ignore si les anciens habitants de l'Espagne avaient des temples ; les tribus celtiques s'en passaient sans doute, comme celles de la Gaule ; mais il y avait dans la Péninsule des colonies phéniciennes et carthaginoises qui avaient importé dans cette contrée le culte de la mère-patrie, et qui, par conséquent, devaient avoir des temples. Je mets de ce nombre celui de Cadix, consacré à Hercule. Il était d'une grande beauté, et les bois qu'on y avait employés étaient incorruptibles. L'on y voyait des colonnes chargées d'inscriptions anciennes et de figures hiéroglyphiques ; on y avait aussi peint sur les murs les douze travaux d'Hercule. On y conservait également, ajoute Philostate, l'olivier d'or donné par Pygmalion, roi de Tyr, et qui avait des émeraudes pour olives. Phosphore ou la planète de Vénus y avait une chapelle, suivant Strabon. On y avait érigé des autels à l'année, au mois, à la vieillesse et même à la mort. D'anciens auteurs ont écrit qu'il n'y avait aucune statue dans le temple de Gadès, ce qui a pu être de leur temps ; mais on en mit par la suite, car on a trouvé dans ses ruines un Hercule de bronze. Un feu perpétuel était entre-tenu sur l'autel, pour brûler les victimes, qui étaient quelquefois des hommes.

11° Nous venons de dire que les Celtes n'avaient point de temples ; ils avaient cependant des lieux sacrés où ils tenaient leurs assemblées religieuses ; ils étaient dans de sombres forêts ou sur des montagnes, et, autant que possible, près des lacs, des fontaines ou de quelque eau courante ; quelquefois aussi dans les carrefours, c'est-à-dire au point de jonction de plusieurs routes. Ils n'y entraient qu'avec une profonde vénération. L'entrée

en était défendue aux lâches et aux que les Druides on avaient exclus tence. Il y avait tel de ces sanctuaires que ne pénétrait qu'il ne fût lié. Si on n'était tombé, il n'était pas permis de lever, même sur les genoux, il fallait se rouler à terre. Il y en avait d'autres qui jouissaient du droit d'asile : quand on n'avait trouvé moyen de s'y glisser, on lui ôter ses chaînes et ses fers, que pendait ensuite à un arbre, et que sacrifier au dieu qui lui rendait la vie n'était pas permis de remuer la terre des lieux consacrés. C'était un sacrilège de couper les arbres d'un sanctuaire, surtout de couper à l'arbre qui était le symbole de la divinité. Les Celtes y conservaient de grandes richesses, et y mettaient le butin fait sur l'ennemi. Plus tard, dans ces temples naturels on avait des temples de pierre. Il y en avait à Bélen, à Mavilly près de Beaune ; on en avait encore un autre dans le voisinage de Saumur. Enfin, lorsque les Romains eurent conquis les Gaules, ils en consacraient un grand nombre aux divinités romaines, que nous venons de dire était en partie applicable à la Grande-Bretagne et à la Germanie.

12° Il en fut de même des Scandinaves, qui, dans les temps les plus anciens, avaient des temples, mais qui en perdirent par la suite. Il y en avait en Danemark, qui furent détruits lorsque les Danois accueillirent la prédication de l'Evangile. Le plus célèbre était à Upsal, en Suède, consacré au culte odinique. L'or y resplendissait de tous côtés ; et une chaîne de métal faisait le tour du toit, bien que la hauteur en fût de 1100 mètres. Le temple était un bois sacré, rempli des hommes et des animaux qui y étaient sacrifiés. Chaque arbre et chaque pierre même étaient en grande vénération.

Près de Drontheim, en Norvège, on avait un autre, élevé par le comte qui ne le cédait guère à celui d'Uppsala, qu'il fut rasé par les ordres du roi. On y trouva de grandes richesses, et on y avait un anneau d'or de grand prix. On avait aussi ses temples : les chrétiens du pays parlent avec admiration des païens, l'un au nord, l'autre au midi. Dans chacun de ces temples, il y avait une chapelle particulière qui était regardée comme un lieu très-sacré. C'est là que les victimes étaient placées sur une espèce d'autel autour duquel on rangeait les victimes qui devaient être immolées. Vis-à-vis de l'autel, on avait un hôtel revêtu de fer, parce que le feu ne devait jamais s'éteindre. Sur cet autel était un airain où l'on recevait le sang des victimes avec un goupillon, pour en arroser les autels. Il y pendait aussi un grand vase d'argent, que l'on teignait de ce qu'il fallait tenir entre ses mains, quand on prêtait serment. Dans un de ces temples, il y avait aussi, près de la chapelle, un puits, dans lequel on précipitait les

et des branches odoriférantes, de petites tables supportant des pyramides faites de farine d'orge et de beurre, ornées de figures et de diverses couleurs. Au côté droit de la porte, on voit le trône du Dalai-Lama, élevé sur un grand nombre de degrés, et orné de cinq riches carreaux ; viennent ensuite les sièges des Lamas et de tout le personnel qui compose la hiérarchie ecclésiastique, ainsi que des ministres et des conseillers d'Etat. Dans l'angle du sud-est est la salle des cent *Hla-mo*, ainsi nommée du nombre des divinités qu'on y révere ; elle est fort belle, et les Tibétains y vont faire leurs adorations pour se purifier de leurs péchés. Autour du Labhrang est une galerie couverte, où se font les processions ; de distance en distance sont placés des *Manis* ou grands cylindres tournants, qui renferment des écritures sacrées.

Devant les pagodes sont dressées des espèces d'antennes ou de vergues composées de différentes sortes de bois joints et liés ensemble avec des courroies de cuir de taureau sauvage. Ces courroies sont au nombre de quatre, et forment quatre nœuds mystérieux, à certaine distance les uns des autres, autour du corps de la verge. Le sommet de cette verge porte un arbre droit, auquel est attaché une voile fort longue, mais qui n'a pas une coudée de largeur. Cette voile, dont l'extrémité inférieure descend assez bas pour pouvoir être touchée par les dévots, est chargée du haut en bas de caractères mystérieux et de formules sacrées.

18° Nous donnons à l'article TALAPOINS la description des temples et des couvents bouddhiques du royaume de Siam ; mais il y a des pagodes plus considérables et plus grandioses, telles que celle qui est auprès du palais du roi, au milieu d'un grand parc fermé de murailles. C'est un vaste édifice, bâti en forme de croix, et surmonté de cinq dômes solides et dorés, faits de pierre ou de briques, et d'une structure particulière. Le dôme du milieu est beaucoup plus grand que les autres, qui sont aux extrémités et sur les travers de la croix. Ce bâtiment est élevé sur plusieurs terrasses superposées les unes aux autres ; on y monte des quatre côtés par des escaliers roides et étroits, recouverts d'étain doré. Le bas du grand escalier est orné de plus de vingt statues plus grandes que nature, dont les unes sont de bronze, les autres d'étain doré, mais faites assez grossièrement. Ce grand édifice est accompagné de quarante-quatre grandes pyramides de formes différentes, bien travaillées et rangées tout autour avec symétrie, sur trois plans différents. Les quatre plus grandes sont posées sur de larges bases, aux quatre coins du plan le plus bas. Elles sont terminées en haut par un long cône fort délié, très-bien doré et surmonté d'une aiguille ou flèche de fer, dans laquelle sont enfilées plusieurs boules de cristal d'inégale grosseur. Sur le second plan, il y a trente-six pyramides un peu moins grandes rangées autour de la pagode sur quatre rangs de neuf pyramides cha-

cun ; elles offrent deux formes différentes, les unes étant terminées en pointe les premières, et les autres arrondies haut en forme de campane, de même dômes qui couronnent l'édifice ; ces dernières sont placées alternativement. A de celles-ci, sur le troisième plan, quatre autres aux quatre angles, et en pointe, plus petites que les premières, mais plus grandes que les secondes : ces pyramides sont chargées de sculptures, elles sont renfermées dans une espèce de cloches, dont chaque côté a environ cent toises tendue. Les galeries de cette enceinte sont toutes ouvertes du côté de la pagode ; le mur de l'entrée en est assez beau, peint et doré resque. A l'intérieur des galeries, à la muraille règne un long piédestal sur lequel sont posées quatre cents statues d'une très-belle et disposées en bon ordre. Quoiqu'elles soient faites de brique dorée, elles ne paraissent pas d'être assez bien faites ; mais elles semblent tellement, que si elles d'une grandeur inégale, on croirait qu'elles ont toutes été jetées dans le même moule. Parmi ces figures il y en a une de taille gigantesque, une au milieu de la galerie et deux à chaque angle. Ces statues sont assises, les jambes croisées, sur des plates ; une centaine d'autres sont de taille moins énorme, mais cependant d'un coup supérieure à la stature humaine. Au-dessus de ces trois cents autres sont posées d'une stature à peu près ordinaire, outre une multitude de statuette de tous ces simulacres. L'enceinte est au dehors, de seize grandes pyramides, arrondies par le haut en forme de dôme, de plus de quarante pieds de haut et de douze pieds environ de côté. Les pyramides sont rangées en ligne de côté, et entre elles il y a de grandes garnies de statues dorées.

Il y a dans le même pays une pagode plus riche et plus célèbre. Elle est faite d'un métal fort blanc, avec des statues superposées. Cette pagode est assez étroite, et quand on y va, les yeux ne reposent que sur l'or. Les lambris, les murailles et toutes les autres choses sont si bien dorées, qu'il semble tout soit couvert de lames d'or. L'entrée est semblable à nos églises, et se soutient sur de gros piliers. On y trouve, en avant l'autel, sur lequel sont trois figures d'or massif, à peu près de la taille d'un homme, dont les unes sont debout et les autres assises les jambes croisées. Au-delà est une espèce de sanctuaire qui garde le plus précieux simulacre. Cette statue est debout, et tend les bras jusqu'à la couverture. Elle est de la hauteur de quarante-cinq pieds de haut sur huit de largeur. Ce prodigieux simulacre est tout en or, et l'on dit qu'il a été fait au même lieu même où il est placé ; le temple a été construit postérieurement. A ses côtés, il y a plusieurs

les grandes, qui sont également d'or
nées de pierreries.

Nous remarquerons, au sujet des temples Pégu, que, quand on construit une des premières personnes qui passent sont mises dans les fondements. Sonnerat, porte cette barbare coutume, ajoute qu'il est assez fréquente, parce que ces consacrent presque toutes leurs richesses à la construction de pareils édifices. Le nombre et la beauté des pagodes de Pégu étonnent et étonnent encore les Européens.

On en voit plusieurs d'un travail bâties de pierre de taille, ornées de statues et d'autres figures. Quelques-unes sont sur une base d'un colombier carré, et sont à deux étages. Les chambres hautes n'ont pas de portes simulacres que le temple inférieure.

Parmi ceux-ci, il s'en trouve d'une architecture singulière, les uns d'argent, d'autres d'or et de différents métaux. On voit dans ces temples, des bâtons peints, des casques, diverses espèces d'armes, des boucliers, des flèches, des lances, des épées, des miroirs, un plus ou moins grand nombre de statues de Bouddhas assis, les jambes croisées, les mains l'une sur l'autre, les cheveux de la tête couffée d'un casque jaune. La pagode a ses revenus en terres, pour l'entretien de ses ministres, l'entretien des temples et les provisions nécessaires pour eux.

Outre les temples publics, il est loisible aux particuliers de se bâtir des chapelles dans leurs cours, où ils entretiennent des lampes allumées. Voy. VIETNAM. Nous ne décrirons point les temples de la Chine dans le Tonquin; ce serait répétition de ce que nous avons dit des temples des autres contrées. Mais nous devons signaler l'attention de nos lecteurs la construction des temples qui appartiennent au roi de l'Etat, et particulièrement de ceux qui ont été élevés à la terre et au génie de l'agriculture dans toutes les provinces de la Chine en conséquence de l'édit de Minh-mong en 1832.

Ces temples doivent être contigus, et sont bâtis sur deux simples terrasses ou sur deux carrées, élevées sur deux monticules du siège des préfectures. Ils ont de trois pieds, et d'une étendue, l'une de trente, l'autre de soixante pieds carrés, ceints d'un mur d'appui qui a deux pieds au-dessus, ouverts par des escaliers de six marches aux quatre coins, environnés d'une cour de vingt-cinq pieds de largeur, selon la grandeur du temple, et close d'une haie vive ou d'un mur qui s'élève de trente à quarante pieds. Il y a trois ouvertures à l'orient, à l'occident et au midi seulement, ayant chacune une porte noire, placée en-dehors, pour laisser passer une lanterne de papier afin d'éclairer le passage. La partie du sanctuaire est au nord. Le plus vaste de ces temples, appelé Ha-tae, est consacré à la terre et au génie de l'agriculture, est destiné exclu-

sivement à un sacrifice annuel à ce génie, avant la cérémonie de l'agriculture. Chacun de ces deux temples ou terrasses a une maison en bois, couverte de tuiles et située à l'extrémité nord-est de la cour environnante. Celle qui est près du temple de la Terre est une sacristie commune aux deux temples; celle qui est près du temple de l'agriculture est un magasin du riz recueilli dans les champs affectés à l'agriculture et destiné aux sacrifices de l'Etat. Dans chaque maison sont logés des soldats, ou des gardiens civils, chargés de l'entretien. Le temple de l'agriculture a cinq ou six arpents de terre dans le voisinage, consacrés à l'agriculture de l'Etat; au milieu est un oratoire consistant en une terrasse d'un pied de haut et de vingt pieds carrés, qui semble destiné au culte du même génie. Voy. AGRICULTURE (fête de l'), n° 4.

22° Il y a dans la Chine différentes sortes de temples; les uns consacrés à l'ancienne religion de l'empire, d'autres à celle de Fo ou Bouddha, d'autres à Confucius, d'autres enfin au culte des ancêtres.

Dans les temps les plus anciens, il n'y avait pas de temples en Chine, et les sacrifices étaient offerts au ciel en plein air; c'est ce qui a encore lieu en certaines occasions; cependant on rapporte au règne de Hoang-ti, qui vivait près de 2700 ans avant notre ère, la construction d'un monument spécial pour offrir des sacrifices au Chang-ti (souverain suprême); mais les Thsin et les Hans commencèrent les premiers à avoir des chapelles dédiées aux cinq empereurs et au grand Un. Le lieu où l'on sacrifie au Thien est à découvert, et au-dehors des murs de la ville, vers le midi; on l'appelle Kiao. Le palais de l'empereur à Pékin renferme un grand nombre de temples, élevés, les uns aux génies de la nation, les autres aux divinités bouddhiques. Parmi eux on en distingue quatre principaux: le premier se nomme Tai-Kouang-ming, ou le palais de la grande lumière; il est dédié aux Pe-tou, ou aux étoiles du nord; on n'y voit qu'un cartouche ou carré de toile, entouré d'une somptueuse bordure, avec cette inscription: A l'esprit Pe-tou. Le second se nomme Tai-Kao-thien, ou palais du très-illustre et souverain empereur; il est dédié à Kouan-te-King, fameux capitaine dont on implore l'assistance pour obtenir une longue vie, des enfants, des honneurs, des richesses. Le troisième se nomme Ma-ka-la-thien, ou palais de la tête du bœuf cornu. Le quatrième porte le nom de La-ma-thien, ou temple de Lama. Ce dernier appartient à la religion bouddhique, aussi y voit-on sur l'autel un simulacre nu et dans une position peu décente. Il n'est fréquenté que par les Lamas et par les Tartares occidentaux; car les Chinois des autres cultes ont en général horreur de l'obscénité dans les images.

Il y a en outre dans la ville sept temples, dans chacun desquels l'empereur va tous les ans offrir un sacrifice. Cinq sont dans la cité neuve, et deux dans la vieille. Le premier est Thien-tang, le temple du Ciel. L'empereur y sacrifie au solstice d'hiver. Le second

est *Ti-tang*, le temple de la Terre. Après son couronnement, l'empereur y offre un sacrifice et laboure ensuite une pièce de terre. Le troisième est *Pe-thien-tang*, le temple de la région septentrionale du ciel. C'est au solstice d'été que l'empereur y sacrifie. A l'équinoxe, il sacrifie dans le *Yeou-tang*, ou temple de la Lune, qui est le quatrième. Dans le *Ti-vang-miao*, ou temple des anciens rois, on voit, dit-on, sur des trônes fort riches, les statues des empereurs depuis Fo-hi. L'empereur régnant y va observer des cérémonies funéraires. Ce sont les mandarins qui sacrifient dans le *Ching-vang-miao*, ou temple de l'esprit gardien des murs. Nous dirons, à cette occasion, que chaque ville a un temple consacré à son génie tutélaire. Dans les premiers temps, lorsqu'on n'avait pas de temples, les sacrifices s'offraient sur les montagnes.

Les temples de Fo sont nombreux et ornés d'une multitude de statues comme dans les autres contrées bouddhistes. Les toits en sont surtout remarquables par la beauté de leurs tuiles enduites d'un vernis jaune et vert; ils sont bordés de toutes parts de figures très-bien travaillées, et enrichis aux extrémités de dragons en saillie de la même couleur.

On appelle *miao* les édifices destinés à honorer soit Confucius, soit les ancêtres. Près du tombeau de ce philosophe il y a un *miao* gigantesque et magnifique, qui est la réunion de plusieurs beaux monuments construits avec des proportions admirables. On y déposa son portrait, tous les ouvrages qu'il avait composés, ses instruments de musique, le chariot dans lequel il voyageait, et quelques-uns des meubles qui lui avaient appartenu. Tous les lettrés sont dans l'usage de visiter ce temple et le tombeau au moins une fois dans leur vie, c'est même pour eux une sorte d'obligation de le faire une fois chaque année; mais comme cela serait impossible pour la plupart, on a élevé dans chaque ville un *miao*, où ceux qui sont dans les provinces éloignées vont faire les mêmes cérémonies qu'ils devraient accomplir dans le tombeau même, s'ils pouvaient s'y rendre.

Les *Miao*, spécialement affectés au culte des ancêtres, sont des espèces de pagodes fermées, aux murs desquelles on suspend les tablettes des défunts; celles du fondateur ou chef de la famille y restent en permanence; celles des autres sont enlevées après la septième génération. Cependant il n'y a que les empereurs qui aient des *miao* séparés et publics, dans lesquels on place aussi les tablettes de quelques personnages ou sujets distingués; car les *miao* des simples particuliers se réduisent à une salle destinée à cet usage dans la maison qu'on habite.

23° Les temples des Japonais sont de deux sortes : les *Miyas*, consacrés au culte des esprits, ou de l'ancienne religion du Japon; et les *Tiras* ou *Garan*, qui sont dédiés aux divinités bouddhiques. Ces derniers sont en très-grand nombre; on en compte 3894. seu-

lement dans Miyako et les environs, dessinés par 37,093 religieux. D'un autre côté les *Miyas* du Japon ont été évalués à 27,700. Voy. MIYA, GARAN, TIRA, DAÏ-BOUÏ, SANGA.

24° Temples des Javanais. Voy. TCHANDU.

25° Les temples des Balinais sont nombreux. Près de Baliling et de Songsil, disent les missionnaires de la Société de Londres, nous avons observé une douzaine d'enclos sacrés; ils renferment chacun de petits temples ou des chapelles, et ont une étendue de cent à cent cinquante pieds carrés; ils sont entourés d'un mur de terre, et partagés ordinairement en deux espaces que l'on peut appeler la cour intérieure et la cour extérieure. Dans la première, nous avons généralement vu une couple de *varinghin*, grands arbres qui ressemblent au figuier des Banians, répandent un ombrage frais et agréable, et sont presque aussi sacrés à Bali qu'à Java. La seconde cour était réservée au temple des dieux : c'étaient de petites cabanes d'un ou deux pieds à six ou huit pieds carrés. Quelques-unes étaient bâties en briques et couvertes en chaume; d'autres en bois et couvertes en *gamouti*, sorte de substance dérivée que l'on obtient de l'aréquier. Les unes étaient ouvertes, n'ayant qu'un clayonnage léger entre les poteaux; les autres étaient complètement fermées avec une petite porte à la façade. Nous y sommes entrés, et nous n'y avons trouvé que des offrandes en fruits, et dans un seul, une rangée d'images en terre représentant les divers dieux du panthéon hindou. En dehors des temples, nous avons rencontré quelquefois une couple de figures grossières en argile durcie, qui semblaient avoir été placées là comme les portiers ou les gardiens du temple; mais toutes étaient en mauvais état et en partie brisées. Quelques statues n'avaient plus de tête, d'autres avaient perdu les bras; et la plupart des temples étaient délabrés, leurs fondations ébranlées, les toits dérangés; ce qui accusait à la fois le caractère indolent des habitants, et la nature périssable des matériaux employés dans la construction de ces sanctuaires.

26° Temples des Polynésiens. Voy. MORAI.

27° Garcilasso de la Véga décrit ainsi le fameux temple du Soleil, que l'on voyait à Cusco dans le Pérou : « Le grand autel de cet édifice superbe était du côté de l'orient, et le toit de bois fort épais, couvert de chaume par-dessus, parce qu'ils n'avaient point parmi eux l'usage de la tuile ni de la brique. Les quatre murailles du temple, à les prendre du haut en bas, étaient toutes lambrissées de plaques d'or. Sur le grand autel on voyait la figure du soleil, faite de même sur une plaque d'or, plus massive au double que les autres. Cette figure, qui était tout d'une pièce, avait le visage rond, environné de rayons et de flammes, de la même manière que les peintres ont accoutumé de la représenter : elle était si grande, qu'elle s'étendait presque d'une muraille à l'autre, où l'on ne voyait que cette seule idole, parce que ces Indiens n'en avaient point d'autre, ni dans ce temple ni ailleurs, et qu'ils n'adoraient

ces dieux que le soleil, quoi qu'en aient dit leurs auteurs.

À côté de l'image du soleil étaient ses rois décédés, tous rangés selon leur ancienneté, et embaumés de sorte, sans qu'on pût savoir comment ils paraissaient être en vie. Ils étaient sur des trônes d'or élevés sur un socle de même métal, et ils avaient le nez vers le bas du temple ; mais le plus cher des enfants du soleil avait cet avantage particulier au-dessus des autres, d'être directement opposé à cet astre, parce qu'il avait mérité d'être adoré pendant sa vie, à cause de ses vertus et des qualités dignes d'un roi qui avaient éclaté en lui dès sa plus jeune enfance. Mais, à l'arrivée des Espagnols, ils cachèrent ces corps, avec tout le trésor, sans qu'on ait jamais pu savoir où ils étaient devenus.

Il y avait plusieurs portes à ce temple : toutes étaient couvertes de lames d'or. Le temple était tourné du côté du nord, et l'est en est encore à présent. De plus, sur les murailles de ce temple, il y avait une couronne d'or en forme de couronne ou de diadème qui avait plus d'une aune de large. Dans le temple, on voyait un cloître à l'entrée, et, dans sa plus haute enceinte, une porte de fin or, d'une aune de large, et de la hauteur dont je viens de parler. À l'entrée de ce cloître, il y avait cinq colonnes en carré, couvertes en forme de carreaux. Le premier était destiné à servir de trône à la lune, femme du soleil ; c'était le plus proche de la grande porte du temple. Ses portes et son enclos étaient couverts de plaques d'argent, pour le distinguer, par la couleur blanche, de l'appartement de la lune, dont la muraille était peinte comme celle du soleil, sans aucune différence qu'elle était sur une muraille d'argent, et qu'elle avait le visage d'une femme. C'était là que ces idolâtres allaient faire leurs vœux à la lune, qu'ils regardaient comme la sœur et la femme du soleil, et que leurs Incas et de tous leurs rois. Ils la nommaient, à cause de sa première qualité, *Mamma Quilla*, c'est-à-dire la lune ; mais ils ne lui offraient aucun sacrifice, comme au soleil. Aux pieds de cette figure, on voyait les corps des rois décédés rangés en ordre selon leur ancienneté. *Mama Oello*, mère de Huayna Capac, avait la face tournée du côté de la lune, par un avantage particulier, au-dessus des autres, parce qu'elle avait été le plus digne fils. L'appartement le plus proche de celui de la lune était celui des Pléiades et de toutes les étoiles en général. On appelait *Chasca* ou *Vénus*, pour montrer par là qu'il était le plus vieux longs et crépés ; d'ailleurs, on le regardait extrêmement, parce qu'on le regardait comme le père du soleil, qu'on disait aller à la lune, tantôt après. On respectait les Pléiades, à cause de la dis-

position merveilleuse de ces étoiles, qui leur semblaient toutes égales en grandeur. Pour les autres étoiles en général, on les appelait les servantes de la lune : on leur donna pour cette raison un logement auprès de leur dame, afin qu'elles la pussent servir plus commodément, parce qu'on croyait que les étoiles étaient au ciel pour le service de la lune, et non du soleil, à cause qu'on les voyait de nuit, et non de jour. Cet appartement et son grand portail étaient couverts de plaques d'argent, comme celui de la lune ; son toit semblait représenter un ciel, parce qu'il était semé d'étoiles de différentes grandeurs. Le troisième appartement, proche de ce dernier, était consacré à l'éclair, au tonnerre et à la foudre. On ne regardait point ces trois choses comme des dieux, mais comme les valets du soleil ; et l'on en avait la même opinion que l'ancien paganisme peut avoir eu de la foudre, qu'il regardait comme un instrument de la justice de Jupiter. C'est pour cette raison que les Incas donnèrent un appartement tout lambrissé d'or à l'éclair, au tonnerre et à la foudre, qui leur semblaient être les domestiques du soleil, et qui devaient par conséquent être logés dans sa propre maison. Ils ne représentèrent aucun de ces trois par aucune image de relief ni de plate peinture, parce qu'ils ne les pouvaient peindre au naturel, à quoi ils s'étudiaient principalement dans toutes leurs images ; mais ils les honorèrent du nom de *Yllapa*. Les historiens espagnols n'ont pu comprendre jusqu'ici la signification de ce nom. Quelques-uns ont voulu mettre leur idolâtrie en parallèle à cet égard avec notre sainte religion ; en quoi ils se sont certainement trompés, aussi bien qu'en d'autres choses, où ils ont cherché avec moins de fondement des symboles de la très-sainte Trinité, en expliquant à leur mode les noms du pays, et attribuant aux Indiens une créance qu'ils n'ont jamais eue. Ils consacrèrent à l'arc-en-ciel le quatrième appartement, parce qu'ils trouvèrent que l'arc-en-ciel procédait du soleil. Cet appartement était tout enrichi d'or, et, sur les plaques de ce métal, on voyait, représentée au naturel, avec toutes ses couleurs, dans l'une des faces du bâtiment, la figure de l'arc-en-ciel, qui était si grande, qu'elle s'étendait d'une muraille à l'autre. Ils appelaient cet arc *Cuychu*, et l'avaient en grande vénération. Lorsqu'ils le voyaient paraître en l'air, ils fermaient la bouche aussitôt, et portaient la main devant, parce qu'ils s'imaginaient que, s'ils l'ouvraient tant soit peu, leurs dents en seraient pourries et gâtées.

Le cinquième et dernier appartement était celui du grand sacrificateur et des autres prêtres qui assistaient au service du temple, et qui devaient être tous du sang royal des Incas. Cet appartement, enrichi d'or comme les autres, depuis le haut jusques en bas, n'était destiné ni pour y manger ni pour y dormir, mais servait de salle pour y donner audience, et y délibérer sur les sacrifices qu'il fallait faire, et sur toutes les

autres choses qui concernaient le service du temple. »

Toutes les divinités des nations subjuguées par les Incas avaient leur logement dans ce fameux temple de Cusco. Il était permis de leur rendre des hommages, mais à condition qu'on adorerait auparavant le soleil : moyen sage que les Incas avaient imaginé pour détruire insensiblement, et sans aucune violence, les religions étrangères. La noblesse du culte du soleil, comparée à l'absurdité des cérémonies des autres idolâtres, ne pouvait manquer de les ramener peu à peu à une religion qui l'emportait encore sur les autres par l'exemple et l'autorité du souverain.

28° « Les peuples de la Floride, dit Garcilasso de la Véga, ont des temples ; mais ils ne s'en servent que pour y enterrer ceux qui meurent, et pour y enfermer ce qu'ils ont de plus précieux. Ils élèvent aussi aux portes de ces temples, en forme de trophées, les débris des boucliers de leurs ennemis. »

Voici la description du fameux temple de Talaméco, dans lequel les Floridiens déposaient les corps de leurs caciques défunts, telle qu'elle se trouve dans l'*Histoire de la conquête de la Floride*, par Garcilasso :

« Le temple de Talaméco, dit cet auteur, a plus de cent pas de long, sur quarante de large ; les murailles hautes à proportion, et le toit fort élevé, pour suppléer au défaut de la tuile, et donner plus de pente aux eaux. La couverture est de roseaux fort déliés, tendus en deux, dont les Indiens font des nattes qui ressemblent aux tapis de jonc des Maures, ce qui est très-beau à voir. Cinq ou six de ces tapis, mis l'un sur l'autre, servent pour empêcher la pluie de percer, et le soleil d'entrer dans le temple : ce que les particuliers de la contrée et leurs voisins imitent dans leurs maisons. Sur le toit de ce temple, il y a plusieurs coquilles de différentes grandeurs et de divers poissons, rangées dans un très-bel ordre ; mais on ne comprend pas d'où l'on peut les avoir apportées, ces peuples étant si éloignés de la mer, si ce n'est qu'on les ait prises dans les fleuves et les rivières qui arrosent la province. Toutes ces coquilles sont posées le dedans en dedans pour donner plus d'éclat, mettant toujours un grand coquillage de limaçon de mer entre deux petites écailles, avec des intervalles d'une pièce à l'autre, remplis par plusieurs filets de perles de diverses grosseurs, en forme de festons, attachés d'une coquille à l'autre. Ces festons de perles, qui vont depuis le haut du toit jusqu'en bas, joints au vif éclat de la nacre et des coquilles, font un très-bel effet lorsque le soleil donne dessus. Le temple a des portes proportionnées à sa grandeur. On voit à l'entrée douze statues de géants, faites de bois : ils sont représentés d'un air si farouche et si menaçant, que les Espagnols s'arrêtèrent longtemps à considérer ces figures dignes de l'admiration de l'ancienne Rome. On dirait que ces géants ont mis là pour défendre l'entrée de la porte ; car ils sont en haie des deux côtés, et vont en diminuant de grandeur. Les pre-

miers ont huit pieds ; les autres un à proportion, en forme de tuyaux. Ils ont des armes conformes à leur premiers, de chaque côté, ont de garnies de cuivre, qu'ils tiennent ; ils semblent tout prêts à les rabfureur sur ceux qui se hasaient les seconds ont des marteaux d'armes troisièmes une espèce de rame ; trièmes des haches de cuivre, dont les chants sont de pierre à fusil ; les cinquièmes tiennent l'arc bandé et la flèche prête à tirer. Rien n'est plus curieux à voir que les flèches, dont le bout d'en bas est un cornu de corne de cerf, fort bien mis en forme de pierre à fusil afilée comme un couteau. Les derniers géants ont de fort longues lances garnies de cuivre par les deux bouts, en posture menaçante, ainsi que les autres, mais tous d'une manière différente. Le haut des murailles, comme l'intérieur, est orné conformément au dedans, car il y a une espèce de corniche faite de grandes coquilles de limaçon, mises en fort bon ordre ; et on voit des festons de perles qui pendent du toit dans l'intervalle des coquilles. On aperçoit dans l'enceinte du temple, taché à la couverture, quantité de perles de diverses couleurs, très-bien disposées en cet ordre qui règne au-dessus de la corniche, pendent de tous les autres et du toit plusieurs plumes et plusieurs perles, retenus par des filets impalpables, attachés par haut et par bas ; en sorte qu'il semble que ces ouvrages soient prêts à tomber. Au-dessous de ce plafond et de la corniche, il y a autour du temple, de chaque côté, deux rangs de statues, l'un de l'autre, l'un d'hommes et l'autre de femmes, de la hauteur des gens du pays. Chacune a sa niche, joignant l'une à l'autre, et seulement pour orner la muraille, et n'étant que nue sans cela. Les hommes ont des armes en main, où sont des perles de quatre ou cinq rangs, houpes au bout, faites d'un fil tendu de diverses couleurs. Pour les femmes, elles ne portent rien en main. Au pied de ces murailles, il y a une corniche de bois fort bien travaillée, où sont posés des cercueils des seigneurs de la province et de leurs familles. Deux pieds au-dessus de ces cercueils, en des niches, dans lesquelles on voit les statues des personnes qui ont été ensevelies. Elles les représentent si vivement, que l'on juge comme elles ont vécu aux temps de leur mort. Les femmes ont des perles à la main, mais les hommes y ont des lances. L'espace qui est entre les images des hommes et les deux rangs de statues qui courent sous la corniche, est semé de bois de diverses grandeurs, faits de roseaux tressés, qu'il n'y a pas de tronc, ni même de coup de fusil, qui puisse percer. Ces boucliers sont tous garnis de perles et de houpes de couleur ; et contribuent beaucoup à leur beauté.

« Dans le milieu du temple, il

caisses sur des bancs séparés : les grandes de ces caisses servent de bases aux grandes, et celles-ci aux plus petites; toutes ces pyramides sont composées de six caisses. Comme il y a des escales pour aller d'un banc et un autre, cela n'empêche pas d'aller de côté et d'autre, et de visiter tout ce qu'on veut. Toutes les caisses sont remplies de perles; de sorte que les plus grandes renferment les plus grandes perles, et ainsi en continuant jusqu'aux plus petites, qui ne sont pleines que de petites perles. Au reste, la quantité de perles était telle, que les Espagnols avouèrent encore qu'ils fussent plus de neuf cent millions, et eussent trois cents chemins pour les transporter tous ensemble en une fois toutes les perles de ce

temple. Cette innombrable quantité de perles trouva force paquets de peaux de bœufs, les uns d'une couleur, les autres d'une autre, sans compter plusieurs habits de soie, de velours, de drap, de peaux aussi bien passées qu'au nord d'Allemagne et de Moscovie. Ce temple, qui partout était fort grand, y a un grand magasin divisé en plusieurs salles de même grandeur, ce qui lui ajoutait beaucoup d'ornement. Les Espagnols trouvèrent dans ces salles, et les trouvant garnies d'armes. Il y avait dans la première salle des piques, ferrées d'un très-beau bois, garnies d'anneaux de perles qui tournoient sur quatre tours. L'endroit de ces piques touche à l'épaule, est enrichi de perles de couleur; et aux extrémités il y a des anneaux avec des perles qui contribuent à leur beauté. Il y avait, dans la deuxième salle, des massues semblables à des haches, garnies d'anneaux de perles de couleur; et aux extrémités il y avait des anneaux avec des perles qui contribuent à leur beauté. Il y avait, dans la troisième salle, des haches, garnies d'anneaux de perles de couleur; et aux extrémités il y avait des anneaux avec des perles qui contribuent à leur beauté. Il y avait, dans la quatrième salle, des arcs et des flèches, garnies d'anneaux de perles de couleur; et aux extrémités il y avait des anneaux avec des perles qui contribuent à leur beauté. Il y avait, dans la cinquième salle, des arcs et des flèches, garnies d'anneaux de perles de couleur; et aux extrémités il y avait des anneaux avec des perles qui contribuent à leur beauté. Il y avait, dans la sixième salle, des arcs et des flèches, garnies d'anneaux de perles de couleur; et aux extrémités il y avait des anneaux avec des perles qui contribuent à leur beauté. Il y avait, dans la septième salle, des arcs et des flèches, garnies d'anneaux de perles de couleur; et aux extrémités il y avait des anneaux avec des perles qui contribuent à leur beauté. Il y avait, dans la huitième salle, des arcs et des flèches, garnies d'anneaux de perles de couleur; et aux extrémités il y avait des anneaux avec des perles qui contribuent à leur beauté.

Les Mexicains avaient coutume de rendre certains réduits obscurs un grand honneur en entassées les unes sur les autres, et de couler le sang des vaincus dans les canaux qui coulaient continuellement. Ils avaient coutume de rendre certains réduits obscurs un grand honneur en entassées les unes sur les autres, et de couler le sang des vaincus dans les canaux qui coulaient continuellement. Ils avaient coutume de rendre certains réduits obscurs un grand honneur en entassées les unes sur les autres, et de couler le sang des vaincus dans les canaux qui coulaient continuellement.

croyait avides; et ces affreux réduits, que l'on honorait du nom de temples, présentaient le spectacle hideux d'une boucherie. Ils étaient sacrés et respectables pour un peuple qui a porté plus loin qu'aucun autre le fanatisme et la superstition. Les gens distingués par leur naissance étaient les seuls qui pussent avoir accès dans ces horribles lieux; encore étaient-ils obligés d'acheter ce privilège par le meurtre d'un homme qu'ils immolaient avant d'entrer. — Il y avait chez les Mexicains un temple construit en l'honneur du dieu de l'air : il était d'une forme ronde. On remarquait particulièrement l'entrée de cet édifice, qui ressemblait à la gueule béante d'un serpent, et qui était remplie de statues effrayantes représentant des monstres. Mais le plus célèbre et le plus magnifique de tous les temples du Mexique, était celui qu'on avait dédié à Huitzilopochtli, et dont nous donnons la description à l'article HUITZILPOCHTLI.

TEMPLIERS, ordre militaire, établi à Jérusalem vers l'an 1118. Neuf personnes zélées pour la gloire de Dieu, et touchées des cruautés qu'exerçaient les infidèles à l'égard des pèlerins qui allaient à la Terre-Sainte, formèrent le projet d'une société religieuse et militaire qui devait avoir pour but de défendre les pèlerins et de veiller à la sûreté des chemins qui conduisaient à Jérusalem. Ils en furent eux-mêmes les premiers membres, et se lièrent par les vœux de religion, qu'ils prononcèrent en présence du patriarche de Jérusalem, Baudouin II, charmé du zèle et de la piété de ces nouveaux religieux, leur donna une maison à Jérusalem, auprès du temple; d'où ils prirent le nom de Templiers, ou de chevaliers du Temple. Ils n'eurent d'abord d'autres fonds pour subsister que les bienfaits qu'ils recevaient du roi, des prélats et des seigneurs; mais ces bienfaits se multiplièrent tellement, que les chevaliers acquirent bientôt d'immenses revenus. Avec les richesses, ils reçurent les vices qui les accompagnent ordinairement; et ils devinrent aussi odieux par leur orgueil et par leurs brigandages, qu'ils s'étaient autrefois rendus recommandables par leur zèle et par leur piété. En 1307, deux chevaliers, atteints et convaincus de plusieurs forfaits, entre autres, du crime d'hérésie, ayant été condamnés par le grand maître à finir leurs jours en prison, firent dire à Enguerrand de Marigny, surintendant des finances, que, si l'on voulait leur promettre la liberté et leur assurer de quoi vivre, ils découvriraient des secrets dont le roi pourrait tirer plus d'utilité que de la conquête d'un royaume. Ces deux misérables parurent mériter l'attention du ministère. Ils firent un affreux détail de toutes les infamies et abominations qui se commettaient, disaient-ils, dans leur ordre, et dont eux-mêmes avaient été les témoins et les complices. Sur les dépositions de ces deux hommes, tous les Templiers qui se trouvèrent en France furent arrêtés le 13 octobre de la même année. L'affaire fut poussée avec vigueur par Guillaume Nogaret et un domi-

necain nommé *Imbert*, confesseur du roi, et revêtu du titre d'inquisiteur.

On fit des informations de tous côtés, et bientôt l'on n'entendit plus parler que de chaînes, de cachots, de bourreaux et de bûchers. On attaquait jusqu'aux morts : leurs ossements furent déterrés, brûlés, et leurs cendres jetées au vent. On accordait la vie et des pensions à ceux qui se reconnaissaient volontairement coupables ; on livrait les autres aux tortures. Plusieurs, qui n'auraient pas craint la mort, épouvantés par l'appareil des tourments, convinrent de tout ce qu'on leur disait d'avouer. Il y en eut aussi un grand nombre dont la constance ne put être ébranlée, ni par les promesses, ni par les supplices. On en brûla cinquante-quatre derrière l'abbaye de Saint-Antoine, qui tous, au milieu des flammes, protestèrent de leur innocence jusqu'au dernier soupir. Le grand maître, Jacques Molay (qui avait été parrain d'un des enfants du roi Philippe le Bel) ; Gui, commandeur d'Aquitaine, fils de Robert II et de Mahaut d'Auvergne, et frère du dauphin d'Auvergne ; Hugues de Péralde, grand prieur de France, et un autre dont on ignore le nom, après avoir été conduits à Poitiers devant le pape, furent ramenés à Paris, pour y faire une confession publique de la corruption générale de leur ordre. Ils en étaient les principaux officiers ; et comme Philippe le Bel n'ignorait pas qu'on disait hautement que les richesses immenses que les Templiers avaient apportées d'Orient, et dont il voulait s'emparer, étaient la véritable cause de la persécution qu'ils essayaient, il espérait que cette cérémonie en imposerait au peuple, et calmerait les esprits effrayés par tant et de si horribles exécutions dans la capitale et dans les provinces. On les fit monter tous les quatre sur un échafaud dressé devant l'église Notre-Dame. On lut la sentence qui modérait leur peine à une prison perpétuelle. Un des légats fit ensuite un long discours, où il détailla toutes les abominations et les impiétés dont les Templiers avaient été convaincus, disait-il, par leur propre aveu ; et afin qu'aucun des spectateurs n'en pût douter, il somma le grand maître de parler, et de renouveler publiquement la confession qu'il avait faite à Poitiers... « Oui, je vais parler, dit cet infortuné vieillard, en secouant ses chaînes et s'avancant jusque sur le bord de l'échafaud. Je n'ai que trop longtemps trahi la vérité. Daigne m'écouter, daigne recevoir, ô mon Dieu ! le serment que je fais ; et puisse-t-il me servir, quand je comparaitrai devant ton tribunal ! Je jure que tout ce qu'on vient de dire des Templiers est faux ; que ce fut toujours un ordre zélé pour la foi, charitable, juste, orthodoxe, et que, si j'ai eu la faiblesse de parler différemment, à la sollicitation du pape et du roi, et pour suspendre les horribles tortures qu'on me faisait souffrir, je m'en repens. Je vois, ajoutait-il, que j'irrite nos bourreaux, et que le bûcher va s'allumer. Je me sou mets à tous les tourments qu'on m'apprête, et reconnais,

ô mon Dieu ! qu'il n'en est point qui expier l'offense que j'ai faite à mes frères, à la vérité et à la religion... » Le légat, profondément déconcerté, fit remener en le grand maître et le frère du dauphin de verges, qui s'était aussi rétracté. Lui-même, ils furent tous les deux brûlés à petit feu, dans l'endroit où est aujourd'hui la statue de Henri IV. Leur serment démentit point. Ils invoquaient Jésus et le priaient de soutenir leur courageux peuple, consterné, et fondant en larmes sur leurs cendres et les emporta de précieuses reliques. Les deux cardinaux, qui n'avaient pas eu la force de traîner, furent traités avec douceur. Le premier rapporta que le grand maître avait comparu devant le tribunal de Dieu dans quarante jours, et le roi mourut l'année suivante. Si cet ajournement est vrai, la prophétie que l'événement vérifia. Les deux scélérats qui occasionnèrent cette procédure, le premier périt dans une mauvaise affaire ; et l'autre, nommé *dei*, fut pendu pour quelques nouvelles mes.

Les Templiers furent aussi pourchassés en Italie, en Espagne et en Angleterre avec moins de rigueur qu'en France. Dans un concile tenu à Vienne en 1312, l'ordre fut entièrement supprimé par Clément V. Leurs biens furent unifiés avec ceux de Saint-Jean de Jérusalem, à l'exception de ceux des Templiers d'Aragon, Portugal, qui furent donnés, les premiers à l'ordre de Calatrava, les seconds à l'ordre du Christ.

Les Templiers ont été diversement représentés par les écrivains anciens et modernes. Bernard, moins d'un siècle avant leur condamnation, en fait un magnifique élève, dit-il, sans avoir rien de personnel à leur volonté ; ils sont pour l'humanité vêtus simplement et couverts de pourpre, ils ont le visage brûlé des ardeurs du soleil, le regard fixe et austère. Au lieu du combat, ils s'arment de foi au lieu de fer au dehors ; leurs armes sont la pureté, ils s'en servent avec succès dans les plus grands périls, sans craindre le nombre, ni la force des barbares. Leur confiance est dans le Dieu des armées et en combattant pour sa cause, ils obtiennent une victoire certaine ou une mort honorable. O l'heureux genre de mort auquel on peut attendre la mort sans la désirer avec joie, et la recevoir avec rance ! »

Les statuts de l'ordre avaient pour les vertus chrétiennes et militaires. La formule du serment exigé des chevaliers était : « Je jure de consacrer mes biens, mes armes, mes forces et ma vie à la défense des mystères de la foi, et à l'entretien de Dieu, etc. Je promets au pape et au roi de leur être soumis et obéissant au grand maître de l'ordre..... Toutes les fois qu'il en sera besoin, je passerai les mers pour aller combattre ; je donnerai secours contre

insidèles ; et en présence de trois ennemis fuirai point, mais, quoique seul, combattrai, si ces sont des insidèles. » Leur noir et blanc, était appelé le *baubard* ; il disait ces paroles : *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam*. C'était d'ailleurs assisté ou participé aux saints, qu'ils marchaient au combat, pré-l'étendard sacré, et quelquefois en les prières. Leur sceau portait cette devise : *Sigillum militum Christi*. Enfin rappelle souvent la gloire et le déshonneur de ces chevaliers, et des témoignages authentiques prouvent que, fidèles à leur institution, ils respectaient la religion et de l'honneur. Considérations et bien d'autres encore ; passons sous silence induisent à comme de perfides et honteuses ; les accusations d'impiété, de sales monstrueuses infamies, qui éclatèrent à coup contre eux au commencement du xiv^e siècle. On disait qu'à leur rébellion l'ordre, ils étaient conduits dans une chambre obscure, où on les faisait nus-Christ, cracher trois fois sur le sol et même uriner dessus ; qu'ils avaient une tête de bois dorée, qui avait une barbe, et qu'on ne montrait qu'à des apitres généraux. On ajoutait qu'en France, trois commandeurs, mis à la mort, avaient avoué qu'ils avaient assassiné plusieurs chapitres provinciaux de l'ordre, dans un de ces chapitres tenu à Paris, et de nuit, suivant l'usage, exposé une tête ; qu' aussitôt le diable apparut sous la figure d'un chat ; que le chat, tandis qu'on l'adorait, avait répondu avec bonté aux uns et aux autres ; ensuite plusieurs démons avaient paru sous des formes de femmes, auxquelles les frères s'étaient unis incestueusement. Ce n'était là que la moindre des infamies qu'on leur attribuait ; ils méritaient un châtiment rigoureux à l'irrégularité et la précipitation dures faites contre eux, le désir et la détermination que l'on avait de les exterminer, les rétractations de plusieurs d'entre eux, donnent lieu de soupçonner que la plupart de ces imputations étaient fausses. Nous croyons que les grands maîtres Templiers étaient leurs grandes ; plusieurs menaient une vie scandaleuse peu conforme à leur état ; en leur prospérité et de leurs dignités ils étaient marcher presque les égaux à d'autres ; ils étaient un luxe et un faste dans des religieux que d'autres. D'autres étaient livrés à la mollesse. Joignons à cela les séditieux qu'ils tiraient sur la com-Philippe le Bel et sur celle de ses vassaux, Enguerrand de Marigny, indisciplinés finances, et Etienne Barbette, Paris et maître des monnaies ; et sans doute tous les motifs se-

DICTIONN. DES RELIGIONS. IV.

crets qui ont porté à sévir contre un ordre illustre et célèbre, qui avait sans doute besoin de réforme, et qu'il eût fallu simplement abolir, s'il était réputé inutile.

Aussi, dès le siècle dernier ; l'opinion publique, qui jusque-là les avait condamnés sur la foi des procédures, commença à se modifier à leur égard, et à leur devenir favorable. Ce revirement fut puissamment secondé de nos jours par M. Raynouard, qui fit représenter, en 1805, la tragédie des *Templiers*, brillant factum en leur faveur, et qui publia, en 1813, des *Monuments historiques* qui font l'apologie de cet ordre. Dès lors presque tout le monde se montra convaincu de leur innocence. Mais voilà qu'un savant orientaliste est venu depuis venger la mémoire de Clément V et de Philippe le Bel, ou plutôt ramener la question où elle était il y a deux siècles, en reproduisant, dans les *Mines de l'Orient*, une foule de monuments hiéroglyphiques et symboliques se rapportant aux mystères ténébreux des Templiers. (Voy. BAPHOMET, MÉTÉ.) M. de Hammer pense que les statuts des Templiers, découverts à la fin du siècle dernier, ne régissaient que le vulgaire des chevaliers, et n'étaient destinés qu'à mieux cacher une doctrine secrète à laquelle on n'atteignait que par une initiation. Cette doctrine, selon cet auteur, venait des Ismaéliens, qui avaient de nombreux rapports avec les Templiers, et avaient pris leur origine dans les sectes gnostiques des premiers siècles de l'Eglise. Nous ne prendrons point de parti dans cette grave question, attendant pour cela que de nouvelles découvertes, si on en fait encore, ou du moins de nouvelles recherches aient fait disparaître tout doute sur l'innocence ou la culpabilité des Templiers.

Mais nous devons dire quelques mots d'une secte ou association très-moderne, qui, ayant pris le nom et le costume des Templiers, prétend se rattacher aux anciens chevaliers de cet ordre par une succession suivie et non interrompue. Ils avancent qu'après le supplice de Jacques Molay et la dissolution de l'ordre, quelques chevaliers résolurent de rester fidèles à leur bannière et reconnurent pour grand maître Marc Larmenius, qui rédigea une charte de transmission, laquelle fut successivement signée par tous les grands maîtres ses successeurs. Dans le nombre figurent les noms de Du Guesclin, de trois Armagnacs qui se succèdent de 1381 à 1451, de Chabot-Montmorency, de Valois, de Philippe le régent ; viennent ensuite trois Bourbons immédiats, savoir : le duc du Maine, Bourbon-Condé et Bourbon-Conti ; après ceux-ci vint Cossé Brissac, qui était grand maître en 1779. En 1804, le médecin Palaprat, surnommé Bernard Raymond, fut proclamé ou se proclama lui-même grand maître de l'ordre, avec le titre d'*altesse éminentissime*. Ce dernier est mort il y a quelques années ; j'ignore le nom de son successeur.

Paris est le chef-lieu de l'ordre ; mais les Templiers prétendent avoir un grand nom-

bre de succursales, notamment en Angleterre, à Bruxelles, à Rio-Janeiro, à Caracas, à Calcutta, en Grèce, etc. Les charges bénéficiales sont au nombre de dix : la grande maîtrise, quatre lieutenances générales, huit grandes préceptories, les grands prieurés, les bailliages, les commanderies, et même des abbayes commandataires. Ils ont fait du globe entier une répartition fictive en grands prieurés, qui contiennent même les pays récemment découverts et les contrées non explorées; ainsi, il y a les grands prieurés non-seulement du Japon et de la Tartarie chinoise, mais encore du Congo, de la Nigritie et du Monomotapa. Outre les titulaires et les charges bénéficiales, il y a des dignitaires pour le conseil privé, la cour préceptoriale et la cour synodale. Dans celle-ci, figure un primate avec le titre de *très-sainte éminence*; ce fut quelquefois un évêque, quelquefois un prêtre. Plusieurs fois, dans ce siècle, les Templiers modernes ont étonné les Parisiens par la singularité de leurs cérémonies et l'étrangeté de leurs costumes dans quelques cérémonies publiques qu'ils ont hasardées, tels que des services commémoratifs qu'ils ont fait faire le jour anniversaire du supplice de Jacques Molay, et de prétendus offices liturgiques, ou messes sacrilèges, qu'ils ont célébrés ostensiblement après 1830.

Si cet ordre de Templiers n'est pas sorti tout écloso du cerveau de Palaprat, il est certain qu'il faut en chercher l'origine dans une espèce de secte maçonnique, qui prenait aussi le titre de *Johannites*, ou disciples de saint Jean l'Évangéliste; car leurs livres sacrés se composent à peu près exclusivement des écrits de cet apôtre, savoir : son évangile, ses épîtres et son Apocalypse. Ils ont même un manuscrit grec de l'Évangile de saint Jean, composé de dix-neuf chapitres seulement au lieu de vingt-un, qui paraît remonter à la fin du XIII^e siècle, mais qui diffère notablement de nos exemplaires. Ils ont de plus une espèce de rituel, intitulé *Léviticon*.

Si les Templiers modernes descendent réellement des anciens, leur doctrine et leur foi ne prouvent pas en faveur de ces derniers; car bien loin de se croire obligés de combattre pour l'Eglise et le christianisme, il n'est pas même nécessaire de croire en Dieu pour être agrégé dans l'ordre. La doctrine de l'ordre est une espèce de panthéisme qui peut se résumer dans ce symbole : « Dieu est tout ce qui existe; chaque partie de ce qui existe est une partie de Dieu, mais n'est pas Dieu. Immuable dans son essence, Dieu est muable dans ses parties, qui, après avoir existé sous les lois de certaines combinaisons plus ou moins compliquées, revivent sous des lois de combinaisons nouvelles. Tout est incréé.

« Dieu étant souverainement intelligent, chacune des parties qui le constituent est douée d'une portion de son intelligence en raison de sa destinée, d'où il suit qu'il y a une gradation infinie d'intelligences résul-

tant d'une infinité de composés dont la réunion forme l'ensemble des. Cet ensemble est le grand tout lequel seul a la puissance de former, changer et régir tous ces intelligences, selon les lois éternelles muables d'une justice et d'une bonté.

« Dieu, être infini, se compose puissances : le Père ou l'existence ou l'action, et l'Esprit ou l'intelligence. Le Père et du trois puissances forment une tri- puissance infinie, unique et indivi-

L'homme est doué du libre arbitration indispensable pour mériter ou ter. En conséquence, le Léviticon pr doctrine des récompenses et des puni- tures. Les récompenses sont décernées pratique des vertus, qui sont la f- rance et la charité, ce qui constitue l du Christ; mais la foi et l'espérance à rien sans la charité, et celle-ci pou- rieuse tenir lieu des deux autres, me qui est rempli de charité possèd- tude du christianisme. De là on con- clut de tous les hommes; le texte ne pas s'il faut en exclure ceux qui n- charité; il enseigne même une doct- vage sur les peines et les récomp- res, car « comme il ne nous est pas connaître quelles peuvent être la n- modifications et la durée des réco- il en est de même de la nature et d- des peines. » Le même livre dé- « l'ordre de la nature étant immuabl- quement toutes les doctrines que drait étayer sur un changement de ne seraient fondées que sur l'erre- tion d'exclure les miracles s- évidemment dans cette théorie, e- core dans le récit romanesque du sur l'origine de la religion chrétien-

Elle n'est autre que la religion conservée dans les temples de l'ini- Egypte et en Grèce. Moïse, profond- struit dans les mystères égyptiens, l'initiation et ses dogmes chez les H- ne confiant qu'aux lévites d'un ordre- les vérités de la religion; mais les p- l'intérêt de ces lévites ayant altéré- mitive, Jésus de Nazareth, pénétr- prit tout divin, après avoir reçu c- tous les degrés de l'initiation, et l'Esprit saint et la puissance théo- retourna en Judée. Les prêtres j- guèrent contre lui; mais Jésus, dir- hautes méditations vers la civilisa- bonheur du monde, déchira le- cachait aux peuples la vérité, leu- l'amour de leurs semblables, l'é- droit de tous les hommes devant commun, consacra par un sacrifi- ses dogmes célestes, et fixa pou- sur la terre; avec les évangiles- dire avec les dix-neufs chapitres de- gile de saint Jean), la religion écrit- livre de la nature et de l'éternité.

Jésus conféra l'initiation évangéli- suprématie sur l'Eglise qu'il avait f-

disciple bien-aimé, et aux autres ins en excepter Pierre et Judas Iscariot l'un eut la lâcheté de le renier, commit le crime affreux de le livrer à ses ennemis. Ainsi, le patriarcat a existé, sans interruption, depuis Jean le Baptiste, en 1118, et, depuis lors, jusqu'à nos jours, aux grands maîtres de l'ordre des Templiers, qui, par cette raison, se considéraient comme chrétiens primitifs. Jésus, à ses ennemis, mourut pour sauver le monde, puis il retourna à la vie éternelle ; qu'est-ce que la vie éternelle ? une existence dont est doué chaque être par sa vie propre, et d'acquiescer une modification, en se combinant avec d'autres êtres, selon ce qui est par les lois éternelles de la sagesse et de la bonté infinie de la divine intelligence.

Ce système de modifications de la vie est naturel de conclure que toutes les facultés ont la faculté de penser et le libre arbitre, conséquemment la faculté de se récompenser ou de se punir, de mériter ou de démériter. Toutefois les hauts esprits ne viennent que le mode de sentir et l'intelligence ne sont pas les mêmes pour tous les êtres, mais qu'elles sont toutes soumises à l'ordre hiérarchique dans lequel elles sont placées. Ainsi l'intelligence de la mouche se borne à admettre ou à rejeter certaines molécules, ce qui constitue l'affinité ou de l'attraction, etc. Les Templiers ont trois rites symboliques qui ont lieu de sacrements : 1° le baptême par l'oblation de l'eau, symbole de la pureté ; 2° le sacrifice sans tache aux yeux du Seigneur par l'oblation du pain et du vin, symbole de la charité qui doit unir tous les frères ; 3° le sacerdoce, ou pouvoir sacré par lequel les fidèles et de leur communion. Les vérités de la religion, que Jésus Christ a transmises à ses apôtres par ces paroles : *ce que vous lierez sur la terre sera lié sur la terre et ce que vous lierez sur la terre sera lié sur le ciel*. Toutefois il ne faut pas conclure de ce texte qu'ils admettent la confession auriculaire ; car, d'après cela, signifie que le prêtre déclare le péché et le repentant que ses péchés lui sont pardonnés, et, dans le cas contraire, qu'ils ne sont pas pardonnés.

La religion spéciale est adaptée aux fonctions pour chaque ordre lévitique. La fonction la plus pompeuse est celle du lévite principal, l'évêque. A la première interrogation : *êtes-vous ?* il répond : *je suis le serviteur de Dieu*. Le consacrant, lui donne l'anneau, la croix suspendue au cou, le bâton pastoral ; il étend sur sa tête les Évangiles, lui impose les mains avec l'huile consacrée, lui fait des signes au front, à la tête et aux mains. Le mot *Lévite*, la nomenclature des grades du Lévitique.

LAGUI, divinité des Araucans du

Chili ; c'est une vieille femme qui, semblable au Charon des Grecs, passe les âmes au delà des mers, vers l'Occident, où se trouve le séjour de l'éternelle béatitude.

TÉNARE. Au pied du cap Ténare, en Laconie, était une caverne profonde d'où sortaient des vapeurs méphitiques ; les gens du pays la regardaient comme l'entrée des enfers ; de là, chez les poètes, le Ténare était pris pour les enfers. Quelques-uns avaient imaginé que c'était par là qu'Hercule avait descendu dans les enfers, et qu'ayant trouvé là le chien Cerbère, il l'avait emmené. Hécate de Milet et Plutarque supposent qu'un serpent dangereux avait son repaire dans cette caverne, ce qui aurait donné lieu à cette fable.

TE NATSOU TSI, la première femme, suivant les Japonais. *Voy.* **ASI NATSOU TSI** et **SOSAN-NO O-NO MIKOTO**.

TEN DAI SIO, une des sectes ou observances bouddhiques du Japon ; elle tire son nom du mont *Thien-thai* en Chine, où elle fut fondée par un célèbre religieux chinois connu sous le titre de *Thien-tai ta su*, ou le grand docteur du mont Thien-thai. Il vivait à la fin du VI^e siècle. Sa doctrine fut portée au Japon, en 805, par Sai-tou. Elle est une des plus répandues dans cet empire ; son siège principal est au temple Yen-riak-si. Les religieux de cet ordre mènent une vie très-retirée ; ils ne parlent ensemble que fort rarement, et jamais aux séculiers, excepté ceux qui ont soin des affaires temporelles du couvent.

TÉNÈBRES. On est dans l'usage d'appeler ainsi, en France, l'office de la nuit des trois derniers jours de la semaine sainte. Ce nom vient sans doute de ce que cet office étant célébré à l'entrée de la nuit, et le chœur n'étant éclairé que par quinze cierges disposés sur une herse triangulaire, dont on en éteint un après chaque psaume, les ténèbres vont toujours en augmentant jusqu'à la fin. Ce nombre de quinze cierges allumés au commencement de l'office, bien que le plus général, n'est pas cependant universel, car il y a des églises où on en met neuf, dans d'autres douze ou treize, dans d'autres vingt-quatre ou vingt-cinq ; dans d'autres quarante-quatre, etc. Cet usage d'éteindre un cierge après chaque psaume, à mesure que le jour baisse, s'explique facilement, si l'on considère que cet office se faisait autrefois à la fin de la nuit, et il était tout simple de diminuer les lumières à mesure que les ténèbres se dissipaient.

TENES, fondateur et législateur des Ténédiens. Les habitants de l'île de Ténédos le vénéraient comme un dieu, et lui élevèrent un temple dans lequel il était sévèrement défendu de prononcer le nom d'Achille, parce que Ténès avait été tué par ce héros. Cicéron reprochait à Verrès d'avoir enlevé de Ténédos la statue de Ténès, ce dieu, dit-il, que les Ténédiens avaient en si grande vénération.

TENGHERIS ou **TENGRI**, nom générique qui sert à désigner les génies ou divinités inférieures dans la plupart des langues tartares.

res. Chez les Bouddhistes de la Mongolie, du pays des Kalmouks, etc., les Ténghéris correspondent aux Dévas ou Dévatas des Indiens. Ils existaient avant la création des êtres, et le plus élevé des sept cieux fut leur premier séjour. Les troubles qui survinrent entre eux en firent descendre une partie dans les cieux inférieurs, dans le soleil et les étoiles, sur le mont Souméroü et sur les autres montagnes de l'Occident. Parmi ces divins génies il en est de bons (*Essouris*), et de mauvais (*Assouris*), les *Souras* et *Asouras* des Hindous. Ils prennent plus ou moins de part aux destinées humaines, aussi leur rend-on des hommages assidus. Tous sont sujets à la mort ; mais les années de leur vie sont innombrables, et lorsqu'ils meurent, c'est pour renaître dans des corps nouveaux. Ceux qui habitent le sommet du mont Souméroü vivent 3,700 millions d'années humaines. Les étoiles que l'on voit quelquefois tomber annoncent la mort d'un Ténghéri qui a terminé sa longue carrière, et descend dans le monde souterrain pour y animer un autre corps.

Le mot Ténghéri ou Tengri, signifie proprement *le ciel*, dans diverses langues tartares ; c'est pourquoi on s'en sert pour exprimer la divinité en général ; et le nom de Dieu s'articule encore aujourd'hui, dans la langue turque, *Tengri* ou *Ten'ri*.

TENITES, déesses des sorts, chez les Romains, ainsi nommées du verbe *tenere*, parce qu'elles *tiennent* la destinée des hommes.

TEN KA DAI, divinité du Japon, dont le temple est un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Tous les mois, on y amène une des plus belles filles du pays, à laquelle le dieu, dans une entrevue mystérieuse, explique toutes les difficultés que les bonzes la chargent de lui proposer. Mais lorsque la consultation est terminée, et que la jeune fille cède la place à celle qui doit lui succéder, son corps se trouve, dit-on, tout couvert d'écailles semblables à celles des poissons.

TEN SIO DAI SIN, le premier des esprits terrestres qui régnèrent sur le Japon, antérieurement à la race humaine. C'est la principale divinité du sintoïsme. C'est à tort que plusieurs voyageurs et écrivains en ont fait un dieu ; c'est une déesse, ou mieux un esprit femelle, fille d'Isa naghi-no Mikoto, le septième des esprits terrestres. Celui-ci, qui, de concert avec Isa nami-no Mikoto, avait engendré ou créé la mer, les rivières, les montagnes, les arbres, etc., réfléchit qu'il manquait encore un être pour gouverner le monde. Isa nami-no Mikoto mit d'abord au monde une fille divine, nommée *Oo frou me-no mousi*, c'est-à-dire l'intelligence précieuse du soleil céleste, et vulgairement appelée *Ten sio dai sin* (1). Cette fille avait la figure resplendissante et l'air spirituel. Ses parents en furent enchantés ; mais la trouvant trop belle pour la terre, ils résolurent de l'envoyer

au ciel, et de l'y charger du gouvernement universel, en qualité de déesse du monde. Mais, avant de s'y rendre, il demanda la permission de monter au ciel pour faire visite à ses deux sœurs. Il s'achemina donc avec un bruit affreux. Te sin, qui connaissait sa turbulence très-effrayée, et présuma que le but de sa visite était de s'emparer du domaine de ses sœurs.

Cependant elle s'arma de courage, se leva sur sa tête, retroussa ses vêtements, les tira comme des caleçons, et les attacha à sa ceinture. Elle prit les 500 fils de pierres précieuses rouges, appelée *Tsoui*, elle orna ses cheveux de guirlandes, et tombèrent sur l'épaule, et sur le dos, s'attacha deux carquois ; l'un contenait des flèches, l'autre 500. Elle garnit son gantelet de buffle dont se servent les chasseurs, et prit un arc de l'autre main. Ainsi elle alla au-devant de son frère, et dit : « Je n'ai point de mauvaises intentions ; mais mes parents m'ayant dit de me rendre au Ne-no kouni, j'ai leur consentement de venir auparavant te dire adieu. J'ai eu beaucoup de peine à percer l'air et les nuages pour venir te voir, et je ne m'imaginais pas que tu m'aurais si fort fâché ma sœur. » Elle manda alors comment il pouvait la croire qu'il n'avait pas d'intentions mauvaises, s'il procréait trois filles, elle croirait qu'il avait le cœur mauvais ; s'il engendrait trois fils, son cœur serait bon. Elle accepta cette épreuve, prit l'épée de son frère, la brisa en trois morceaux, qu'elle jeta dans les puits célestes, puis elle les reprit, et les rejeta. Un épais brouillard sortit en même temps de sa bouche, et il parut trois vierges, nommées *Ta-taki tsou sine* et *Itsi ki sima sine*. Le Ne-no Mikoto prit alors des guirlandes, et ses sœurs avaient tressées dans ses cheveux des fils de grains de Yasaka-ni, les rejeta dans le même puits, les macha et les reprit. Elle prit un brouillard épais, duquel sortirent trois fils, nommés *Masa ya a kassou*, *faya fi ama-no oï wo mimi-no Mikoto*, *no o fi-no Mikoto*, *Ama tsou fiko ne-no Mikoto* et *Koushou sou fi-no Mikoto* ; il prétendait être ses fils. Elle répliqua qu'étant dits par ses bijoux, ils étaient à elle, et que les trois filles produites par son épée, étaient à lui : «

(1) Ce nom est en chinois articulé à la japonaise, et signifie *l'esprit céleste de l'éclat du ciel* ; le vocable japonais est *Amaterasou oon Kami*, même signification qu'en chinois.

e traité fut rompu. Ces trois vierges mises en possession de l'île de Kiourisée en neuf provinces.

ité ainsi rompu, Sosan-no o-no Minamit toutes sortes de dégâts. Quand daï sin ensemença la terre au printemps, il y jeta l'ivraie, et foula aux pieds hers. En automne il chassa le cheval *Ama-no boutsi koma* dans les champs truire la récolte. Enfin il se permit ordes de vexations envers sa sœur. en fut tellement effrayée, qu'elle se involontairement avec sa navette; ce usa un tel dépit, qu'elle s'enfuit dans erne du rocher *Ama-no iwa*, situé ciel, et en boucha l'entrée d'une ierre : aussitôt le monde fut couvert res.

les 800,000 dieux s'assemblèrent près vière *Ama-no yasou gawa* pour se r sur le meilleur moyen de faire sorocher Ten sio daï sin. Omofigane-no eu du destin, proposa d'y rassembler eux et de les faire chanter, tandis ieu Ta tsikara o-no kami garderait qu'*Ama-no koyane-no Mikoto* et *Ama-no Mikoto* iraient à la montagne *kako yama* pour y déraciner les 500 ommes *Ma saka ki* et les planter de-rocher; puis ils suspendraient les es grains impériaux faits de la pierre e *yasakani* à leur sommet, le miroir *kagami* au milieu, et aux branches res les *nighte*, ou petites bannières; ite on y ferait danser la déesse *Ama-no me-no Mikoto*, ayant sur la tête rlande de branches de l'arbre *Ma saka* ; manches de sa robe retroussées avec s d'herbes; enfin qu'il faudrait y allu-grand feu. Tout ceci fut approuvé autres dieux et mis à exécution.

io daï sin, entendant ce tumulte, se « Puisque j'ai fermé l'entrée de la , il doit régner une nuit obscure dans s. » Entraînée par la curiosité de voir oi *Ama no ousou me-no Mikoto* dans-son de la musique, elle poussa la n peu en dehors. Aussitôt Ta tsikara n passa une main dans l'ouverture, pierre des deux mains, la jeta de côté rtir Ten sio daï sin du rocher. *Ama-ne-no Mikoto*, et *Fouto dama-no Mi*-ndirent au même instant une corde l'entrée, pour empêcher qu'elle ne fût e de nouveau. Tous les dieux sup-alors la déesse du soleil de ne plus ; et pour l'apaiser, ils arrachèrent à o o-no Mikoto les ongles des mains ieds, ainsi que les cheveux. Alors il umission à Ten sio daï sin, quitta le descendit sur la terre, où il se maria e se rendre dans son empire souter-oy. *Sosan-no o-no Mikoto*.

io daï zin régna 25,000 ans, et laissa e à son fils aîné *Masa ya ya katsou no faya fi ama-no osi wo mimi-no Mi*-t sa postérité gouverna le monde pen-q générations; c'est ce que l'on ap-i *sin go dai*, ou les cinq générations

des esprits terrestres. Le dernier d'entre eux donna naissance à *Zin mou ten o*, le premier empereur japonais de race humaine; aussi les dairis sont-ils considérés comme les descendants directs de cette grande déesse; c'est pourquoi on les vénère eux-mêmes presque comme des dieux, et ils sont l'objet d'un culte religieux.

La plupart des Japonais se regardent même comme issus de Ten sio daï sin, prétendant qu'aucun de ses frères ne laissa de lignée. Les annales japonaises rapportent plusieurs actions héroïques que ce génie a faites non-seulement pendant son règne, mais encore après qu'il eut quitté ce monde; car il fit voir par plusieurs miracles qu'il était le plus puissant de tous les dieux du pays, l'âme, la lumière, et le souverain monarque de la nature. C'est pourquoi Ten sio daï sin est adorée avec beaucoup de zèle par les fidèles sectateurs de l'ancienne religion japonaise. Ceux qui appartiennent aux autres sectes, les philosophes même et les matérialistes, ont une vénération particulière pour son nom et sa mémoire, la regardant comme leur première mère. Les Japonais de tout rang et de toutes qualités font tous les ans un pèlerinage dans la province d'Ize, où on suppose qu'elle a vécu, et où se trouve son principal temple, fondé par le XI^e Dairi, 4 ans avant l'ère chrétienne. (*Voy. SANGA.*) Au reste, il n'y a point de province, ni de ville, dans tout l'empire, où il ne se trouve au moins un temple de Ten sio daï sin; et dans l'espérance de recevoir par sa puissance et par son secours de grandes félicités temporelles, on lui rend un culte plus assidu et plus religieux qu'à aucun autre de leurs dieux. Le peuple est même convaincu que, lorsque le Dairi n'a point d'enfant, Ten sio daï sin lui en envoie un; aussi a-t-on soin, quand ce cas se présente, de déposer sous un arbre, à la porte du palais, un rejeton de famille illustre, et le peuple, à sa vue, ne manque pas de le regarder comme un don de la déesse, et de crier miracle.

TENTES (FÊTE DES), solennité judaïque. *Voy. TABERNACLES (Fête des), SOUKKOTH.*

TENZIL, mot arabe qui veut dire proprement *descente*, et désigne, chez les Musulmans, le dogme en vertu duquel ils croient que le Coran est descendu du ciel, et a été révélé de Dieu. Mais les Druzes ont détourné ce mot de sa signification reconnue et littéraire, et entendent par là ceux d'entre les Musulmans qui prennent à la lettre le texte du Coran, contrairement à ceux qui y cherchent un sens allégorique ou mystique. *Voy. TAWIL.*

TE O AHÏ TAMA TAWA, dieu des îles Hawaï, importé de Taïti avec plusieurs autres; son nom signifie *fils de la guerre vomissant le feu*.

TEOCALLI, nom des anciens temples mexicains. C'est une chose très-digne de remarque que cette dénomination grecque, trouvée dans le centre de l'Amérique; en effet, *Teo-calli* signifie, dans la langue du pays, *maison de Dieu*, comme serait le grec Θεο-καλιὰ ou καλιὰς, qui veut dire également

maison ou sanctuaire de Dieu. Bien plus, ces monuments rappelaient d'une manière frappante le style et l'architecture du temple de Bélus à Babylone.

Chacun des peuples qui occupèrent tour à tour le territoire mexicain, les Toltèques, les Cicimèques, les Acolhuès, les Tlascaltèques et enfin les Aztèques, peuples divisés seulement par les querelles politiques, mais identiques pour l'origine, les mœurs et la langue, tenaient à honneur de bâtir des téocallis. Quoique de dimensions diverses, ces édifices avaient tous la même forme, celle de pyramides à plusieurs assises, dont les côtés suivaient la direction du méridien et du parallèle du lieu. Le téocalli s'élevait au milieu d'une vaste enceinte carrée et entourée d'un mur; et dans cette enceinte étaient des jardins, des fontaines, des habitations pour les prêtres, quelquefois même des magasins d'armes. On arrivait par un escalier au sommet de la pyramide tronquée, et l'on trouvait sur la plate-forme deux chapelles votives, partie essentielle du monument, dans laquelle on renfermait des idoles colossales. Ces chapelles ainsi placées étaient vues de toute la foule en adoration, éparse dans la plaine, et le sacrificateur se mettait à l'endroit le plus évident.

Les téocallis, dont les vestiges existent encore sur divers points du plateau mexicain, remontent si haut dans l'histoire de ces peuples qu'on ne saurait en préciser l'origine. Lorsqu'au *xir* siècle les Aztèques ou Mexicains arrivèrent dans cette région équinoxiale, les pyramides de Papantla, de Téco-tihuacan et de Cholula étaient debout depuis des siècles. Ils attribuèrent ces constructions grandioses aux Toltèques, nation puissante et civilisée qui habitait le Mexique 500 ans avant eux, sans savoir toutefois si elles ne remontaient pas à une date antérieure encore.

Parmi les téocallis, le plus ancien et le plus célèbre est le téocalli de Cholula. On l'appelle encore *Monte hecho a mano*, la montagne faite de main d'homme. Aujourd'hui la forme du monument a été tellement altérée, soit par les éboulements, soit par la croissance de quelques végétaux, comme le nopal et le poivrier épineux, qu'on le prendrait pour une colline naturelle recouverte de végétation. La grande route de la Puebla à Cholula traverse même la pyramide. Cependant, quand on examine avec quelque attention la physionomie de ce monticule, on retrouve facilement sa forme primitive.

Le téocalli de Cholula a quatre assises toutes d'une hauteur égale. Autant qu'il est possible de le voir à des arêtes peu distinctes, il a dû être exactement orienté d'après les quatre points cardinaux. La base de la pyramide est deux fois plus grande que celle des pyramides égyptiennes, mais sa hauteur n'est que de 54 mètres. Le monument est construit en briques non cuites qui alternent avec des couches d'argile. Les traditions locales veulent qu'il existât jadis dans l'intérieur de la pyramide des ca-

vités destinées à la sépulture des rois. En effet, vers la fin du siècle dernier, les travaux de percement de la route de Mexico firent découvrir dans les flancs de la pyramide une maison carrée construite en pierres et soutenue par des poutres de bois près chauve. Cette maison renfermait des cadavres, des idoles en basalte et de vernissés, peints avec art. Elle n'avait que la moindre issue. Peut-être eût-on, dans les fouilles ultérieures, découvert dans les flancs de la pyramide d'autres cavernes semblables à celui qui a été récemment découvert. Peut-être aussi y trouverait-on des trésors semblables à ceux que Gutierrez de Toledo rencontra en 1562 en perçant le tombeau d'un prince péruvien, dont les archives de Trujillo portent qu'il y avait cinq millions de francs en or. Les expériences en sont toutefois restées sans résultat. Au sommet du téocalli de Cholula était un autel dédié à Quetzalcoatl, le dieu à l'air. Voilà ce qu'il y a de moins remarquable de plus accrédité sur la pyramide de Cholula.

Une autre tradition tend à en ramener l'origine à une fable qui rappelle ceux des Titans, et dans laquelle les géants qui avaient le plateau mexicain auraient élevé une montagne artificielle pour atteindre ainsi le ciel. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, au lieu d'un autel dédié à Quetzalcoatl, l'air, la plate-forme de la pyramide est occupée par une petite église d'architecture crue propre, élégante et bien bâtie. On la voit ornée de vases de fleurs et de vermes, et entourée de vases de fleurs. De la terrasse l'église la vue se déploie avec une étendue sans égale sur la petite ville de Cholula, sur un vaste territoire coupé en champs, des plantations d'aloès, des champs de blés, et sur une ceinture de montagnes qui les environnent.

Après le téocalli de Cholula, le plus célèbre était celui de Mexico, dédié à Huitzilopochtli, le dieu de la guerre, et à Tlaloc, la première des divinités aztèques. Cette pyramide, que Cortez nomme le principal, avait 97 mètres de largeur à la base et 54 mètres de hauteur. Or, les Aztèques, il fut détruit durant le *xv* siècle. Plus anciennes et plus curieuses présentent encore les pyramides de Tihuacan, à 8 lieues N. E. de Mexico, sur une plaine qui porte le nom de *Mic* chemin des morts. Ce sont deux grandes pyramides dédiées, l'une au soleil, l'autre à la lune, et entourées de plusieurs centaines de petites pyramides, qui forment des rangées du midi au nord et de l'est à l'ouest. Les grandes pyramides ont, l'une 55, l'autre 44 mètres d'élévation : les petites 8 à 10 mètres. Ainsi les grandes pyramides servaient de tombeaux de rois, les petites de tombeaux de chefs. A la cime des grandes pyramides se trouvaient deux statues colossales du soleil et de la lune, toutes les deux en pierre, et plaquées de lames d'or qui

s soldats de Cortez ; enfin , il faut le dernier monument en ce genre, l'idole de Papanla, cachée dans les forêts de la forêt de Taji. La forme allégorique diffère des autres autant que ; il a sept étages répartis sur une hauteur de 18 mètres, et il est construit en bois de taille d'une coupe très-belle et régulière. Trois escaliers mènent à la base ; le revêtement de ses assises est orné de sculptures hiéroglyphiques et de statues disposées avec une grande symétrie ; dont le nombre semble correspondre aux jours du calendrier des Tol-

ACTLI, c'est-à-dire *dieu poisson*, dieu des Mexicains ; il échappa au déluge en se sauvant conjointement avec Xochiquetzal dans une barque, d'autres traditions, sur un radeau chauve (*cyprissus disticha*), appelé dans la langue du pays. *Voy. Cox.*

ALO, ou *dieu mangé par les fidèles*, dieu que les Mexicains célébraient le septième mois de l'année (1), du 1^{er} au 14 décembre. L'image du dieu est de farine de maïs pétrie en galette et promenée processionnellement dans la ville, et rapportée au temple par la même pompe. Là, après avoir été élevée sur un autel consacré par les prêtres, elle est rompue par fragments et distribuée aux assistants, qui croyaient manger le dieu, et qui se préparaient à l'union mystérieuse par le jeûne, et des observances rigoureuses.

QUI, ministres de la divinité chez les Mexicains ; semblables aux prêtres babiloniens ; ils observaient la position des astres, et annonçaient, au son du cor, les heures de la

le plus grand des dieux dans la mexicaine ; c'était le grand esprit, l'âme, immatériel, invisible ; le dieu vie ; il était tout par lui-même et tout en lui. C'est lui qui ordonna d'aller peupler le pays d'Amérique lorsque les hommes furent conseillés de se séparer, après la construction de l'édifice qu'ils avaient entrepris de bâtir. On ne lui rendait aucun culte ; tous les hommages, tous les sacrifices offerts aux divinités inférieures, il avait remis le gouvernement des peuples, immédiatement après l'avoir

teolt, qui signifie simplement l'âme, elle d'une manière frappante les Mexicains ; car les deux dernières lettres qu'une terminaison mexicaine, se trouvent dans les composés, ainsi que les Grecs, comme nous le voyons dans les mots précédents *Teo-calli*, *Teopitzqui*, etc.

La mexicaine se divisait en dix-huit mois, de dix jours.

TE OUA TE PO, un des dieux de l'archipel Hawaï ; son nom signifie *la pluie de la nuit*.

TEOYAOTIMQUI, déesse sanguinaire redoutée des Mexicains ; ses attributions et ses images rappellent la Kali des Hindous. Sa statue colossale se voit, couchée sur le dos, dans une des galeries de l'université à Mexico.

TEPANTEOHUATZIN, grand prêtre des Mexicains.

TEPAPA, divinité des Taïtiens. C'était un rocher qui, ayant été fécondé par le dieu Taroa tai Hetounou, avait donné naissance à tous les êtres, et produit les mois et les jours.

TÉPHILIN, nom que les Juifs donnent à des bandes de parchemin qu'ils portent au bras et à la tête, lorsqu'ils font leurs prières. On écrit sur deux morceaux de parchemin, avec de l'encre faite exprès, et en lettres carrées, ces quatre passages du Pentateuque : *Sanctifie-moi tout premier-né, tout ce qui ouvre le sein de sa mère parmi les enfants d'Israël, tant des hommes que des animaux, car il m'appartient.* Exod. xiii, 2. — *Et il arrivera, lorsque le Seigneur t'aura fait entrer dans le pays de Chanaan, etc.* Exod. xiii, 5. — *Ecoute, Israël, Jéhovah notre Dieu, Jéhovah est un.* Deuter. vi, 4. — *Et il arrivera, si tu écoutes attentivement mes préceptes, que je vous commande aujourd'hui, en aimant Jéhovah votre Dieu, et en l'honorant de tout votre cœur et de toute votre âme, etc.* Deuter. ii, 13, 14, 15. Ces deux parchemins sont roulés ensemble en forme d'un petit rouleau pointu, qu'on renferme dans de la peau de veau noire ; puis on la met dans une petite boîte carrée de la même peau, d'où pend une courroie large d'un doigt et longue d'une coudée et demie environ. On pose ces téphilin au poignet du bras gauche ; et la courroie, après avoir fait un petit nœud en forme de *yod* (י), se tourne autour du bras en forme de spirale, et vient aboutir au bout du doigt du milieu : c'est ce qu'on nomme *tephila schel yad*, ou téphila de la main. Quant à l'autre, on écrit les quatre passages ci-dessus sur quatre morceaux de vélin séparés, dont on forme un carré en les attachant ensemble, et on écrit dessus la lettre *schin* (ש) ; puis on le recouvre d'un petit carré de peau de veau dure comme l'autre, d'où il sort deux courroies semblables aux premières. Ce carré se met au milieu du front ; et les courroies, après avoir ceint la tête, font un nœud par derrière en forme de *daleth* (ד), puis viennent se rendre devant l'estomac. Ils nomment celui-ci *tephila schel rosch*, téphila de la tête. Ils mettent ordinairement ces instruments avec le *daleth*, le matin seulement ; mais les plus dévots s'en servent encore à la prière de l'après-midi ; cependant, à l'exception du chantre, il y en a peu qui mettent le *daleth* à cette prière-là.

En prenant les téphilin, on dit : « Béni soit le Seigneur notre Dieu, roi de l'univers, qui nous a sanctifiés par ses commandements, et qui nous a ordonné de mettre les téphi-

lin. » On doit prendre garde de ne point se distraire jusqu'à ce qu'on les ait posés au bras et à la tête; et si on a quelques distractions, on dira, en mettant ceux de la tête, cette bénédiction : « Béni soit le Seigneur notre Dieu, roi de l'univers, qui nous a sanctifiés par ses commandements, et qui nous a ordonné d'observer le précepte des téphilin. »

L'usage des téphilin est la conséquence de ces paroles de l'Exode : *Ceci te sera un signe sur la main, et un fronteau entre les yeux*; et du Deutéronome : *Tu lieras ces paroles en signe sur tes mains, et ils seront des fronteaux entre les yeux; tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes*. Le téphila de la tête indique que l'on doit avoir les paroles de la loi devant les yeux, ou plutôt dans l'esprit; et celui du bras gauche signifie que la prière doit sortir du cœur. Ce dernier doit se mettre le premier, et ensuite celui de la tête. Au contraire, en les quittant, celui de la tête s'ôte le premier, et ensuite celui du bras. L'encre qui sert à les écrire doit être noire et très-pure; les lettres doivent être séparées et bien distinctes. Il faut écrire ces passages lentement et de la main droite, et il ne doit se trouver aucune rature dans l'écriture. Enfin, s'il y avait le moindre défaut dans les téphilin, ils ne pourraient être employés.

Ces objets sont appelés *Totaphoth* dans le Pentateuque. Le mot *tephilin* est syriaque; c'est le pluriel de *tephila*, qui signifie prière. Dans le Nouveau Testament, ils sont appelés *Phylactères*, c'est-à-dire *préservatifs*; et Jésus-Christ reproche aux Pharisiens de son temps d'en porter de plus larges que les autres, pour faire parade d'une plus grande dévotion.

TÉPHRAMANCIE (de *τίππα*, cendre), 1^{re} sorte de divination opérée au moyen de la cendre du feu qui avait consumé la chair des victimes dans les sacrifices. On la pratiquait surtout sur l'autel d'Apollon Isménien; c'est peut-être pour cela que Sophocle donne à la cendre le nom de devineresse.

2^o Delrio dit que, de son temps, on avait encore la superstition d'écrire sur la cendre le nom de la chose qu'on prétendait savoir; que cette cendre était ensuite exposée à l'air, et que, selon que le vent effaçait les lettres en enlevant la cendre ou les laissait en leur entier, on augurait bien ou mal de ce qu'on voulait entreprendre.

3^o Les Algonkins et les Abénakis d'Amérique pratiquaient une espèce de téphramancie. Ils réduisaient en poudre très-fine du charbon de bois de cèdre, disposaient cette poudre d'une certaine manière et y mettaient le feu. Ils tiraient des pronostics des lignes que produisait le feu en courant sur ce petit foyer.

TÉRAPHINS, dieux Pénates des Arméniens; espèce d'idoles ou de talismans, comme on en trouve encore dans les mêmes contrées. Nous lisons, dans la Genèse, que Rachel déroba les Téraphins de son père, Laban, lorsqu'elle s'enfuit avec Jacob, son

époux. Il paraît que ces idoles n'étaient toutes des statuettes; car Michol, pour riser la fuite de David, mit dans son Téraphin, qu'elle couvrit des vêtements son époux, pour faire croire qu'il était ché. Au reste, nous voyons, par passages des prophètes, qu'on les employait pour connaître l'avenir et les choses. Voy. **TÉRAPHIM**.

TÉRATOSCOPIE (de *τέρας*, prodige), nation pratiquée par les Grecs d'après la perception de signes extraordinaires, les météores, comme aussi d'après la vision de spectres ou fantômes vus dans les airs, tels que des armées de cavaliers, et autres prodiges mentionnés par divers auteurs.

TERAWIH, office liturgique des musulmans, consacré aux trente jours de jeûne de la lune de ramadhan. Il consiste en une prière extraordinaire de vingt *rikats* (mots), dont tout fidèle doit s'acquiescer une nuit, après avoir fait les cinq *namaz*. On peut faire cette prière en particulier; mais il est plus louable de la faire en commun, soit à la mosquée, soit à la maison, étant de vingt rikats, exigeant même dix saluts de paix et cinq *terawih*, c'est de là qu'il est appelé *Terawih* de *terwih*, repos, respiration. Dans ce service, le fidèle, assis sur ses genoux, se livre en silence à la méditation et au recueillement. Quelques-uns récitent le Coran par chaque rikat, de manière à réciter tout le Coran pendant les trente jours de ramadhan.

TERENSIS (de *terere*, broyer), nom d'une ville romaine qui présidait au battage de la laine.

TERIA POTOU OURA, ancienne divinité Taïtiens, qui représentait un fils du dieu Oro. Ce Teria potou oura était considéré comme protectrice de Taïti et des îles de Raiatea, Taha et Maurea.

TERME, dieu romain, protecteur des champs contre les usurpations. C'était un des dieux les plus anciens, comme on peut le voir dans les lois faites du temps des rois, et dans lesquelles on ne trouve le culte d'aucun dieu établi avant celui du dieu Terme. On passe pour avoir inventé cette divinité comme un frein plus capable que les lois de l'avarice et de la cupidité. Après avoir obtenu la distribution des terres, il était le dieu Terme un petit temple sur la route romaine. Dans la suite, Tarquin le Superbe ayant voulu élever un temple à Jupiter Capitolin, il fallut dégrader les temples mêmes des dieux, et les chapelles qui y étaient dédiées; les dieux céderent sans résistance à la place qu'ils occupaient; mais le dieu Terme résista contre tous les efforts qu'on fit pour l'enlever, et il fallut finalement le transporter dans la place. Il se trouva ainsi dans le temple de Jupiter, qu'on construisit en cet endroit. C'est de là qu'il se débitait parmi le peuple, pour l'entendre qu'il n'y avait rien de plus

imites des champs; c'est pourquoi ils avaient l'audace de les déranger évous aux Furies, et il était permis er.

u Terme fut d'abord représenté sous d'une borne, d'un pieu, ou d'une terre carrée; plus tard, on lui donna humaine placée sur une borne py-; il a quelquefois le buste et le is jamais de bras ni de jambes, afin pût changer de place. Le bas du termine en gaine.

norait ce dieu, non-seulement dans les qui lui étaient consacrés, mais ur les bornes des champs, qu'on or- guirlandes, et même sur les grands

Les sacrifices qu'on lui offrait ne endant longtemps, que des libations de vin, avec des oblations de fruits, es gâteaux de farine nouvelle. Dans on lui immola des agneaux et des ont on faisait ensuite un festin au- a borne.

INAL, surnom de Jupiter. Avant la du dieu Terme, on honorait Jupiter rotecteur des bornes, et alors on le ait sous la forme d'une pierre. éme par cette pierre que se fai- serments les plus solennels.

INALES, fêtes en l'honneur du dieu on les célébrait le 6 avant les calen- ars. Quelques-uns disent qu'elles eu en l'honneur de Jupiter.

INISTES, partisans d'une opinion naissance chez les Protestants, vers , en conséquence d'un ouvrage pu- Jean Gérard Böse. Leur doctrine se à cinq propositions : 1° Dans l'Eglise e l'Eglise, Dieu a fixé aux hommes de rigueur, passé lequel il ne veut r salut, quoique leur existence se sur la terre. C'est ce que Böse ap- *minus peremptorius salutis humanæ*. me fatal est fixé par un décret de la

3° Au delà de ce terme, Dieu n'ac- us aucun moyen de repentir ni de mesure de ses grâces étant épuisée, ut pas en attendre d'ultérieures. on, Saül, Judas, beaucoup de Juifs itils sont de ce nombre. 5° Dieu leur ependant encore quelques bienfaits, i dans l'intention de les convertir, e ces pécheurs ont laissé échapper u ils pouvaient obtenir grâce. Ce occasionna plusieurs disputes parmi giens protestants; mais il est tombé nt dans un profond oubli.

ICHORE. C'est la muse de la danse, l'exprime son nom. On la repré- is la figure d'une jeune fille vive et couronnée de guirlandes, et tenant e, un tambour de basque ou un au- ument de musique, au son duquel ble diriger ses pas en cadence. Les ue le vent agite sur sa tête, son pendu légèrement en l'air, la joie e dans ses yeux, caractérisent la les ballets, dont on lui attribue l'in- Quelques auteurs la font mère des

Sirènes. D'autres disent qu'elle eut de Stry- mon, Rhésus, et de Mars, Biston.

TERRE. Il y a peu de nations païennes qui n'aient rendu à la Terre un culte reli- gieux. Les Egyptiens, les Syriens, les In- diens, les Phrygiens, les Scythes, les Grecs, les Romains, ont adoré la Terre, et l'ont mise, avec le Ciel et les Astres, au nombre des plus anciennes divinités.

Hésiode dit qu'elle naquit immédiatement après le Chaos, qu'elle épousa le Ciel, et qu'elle fut mère des dieux et des Géants, des biens et des maux, des vertus et des vices. D'autres la marient avec le Tartare, le Pont ou l'Océan, d'où elle engendra tous les monstres que produisent ces deux éléments; c'est-à-dire que les anciens prenaient la Terre pour la Nature, ou la mère universelle de tous les êtres : c'est pourquoi on l'appelait communément la Grande Mère, *Magna Mater*. Les Latins lui donnaient plusieurs autres noms : Titée ou Titéra, Ops, Tellus, Vesta et même Cybèle; car on a souvent confondu la Terre avec Cybèle.

Les philosophes les plus éclairés du paga- nisme, dit Noël, croyaient que notre âme était une portion de la nature divine, *divinæ particulam auræ*. Le plus grand nombre s'i- maginait que l'homme était né de la terre imbibée d'eau et échauffée par les rayons du soleil. Ovide a compris l'une et l'autre opi- nion dans ces beaux vers où il dit que l'homme fut formé, soit que l'auteur de la nature l'ait composé de cette semence divine qui lui est propre, ou de ce germe renfermé dans le sein de la terre, lorsqu'elle fut sépa- rée du ciel. Il est souvent parlé, dans la my- thologie, des enfants de la Terre : en géné- ral, lorsqu'on ne connaissait pas l'origine d'un homme célèbre, c'était un fils de la Terre; c'est-à-dire qu'il était né dans le pays, mais qu'on ignorait ses parents.

La Terre eut des temples, des autels, des sacrifices et même des oracles. A Sparte, il y avait un temple de la Terre qu'on nommait *Gasepton*. A Athènes, on sacrifiait à la Terre comme à une divinité présidant aux noces. A l'entrée de l'acropole de cette ville, il y avait une statue de la Terre suppliante, qui demandait à Jupiter la pluie, source de sa fécondité. En Achaïe, sur le fleuve Crathis, était un temple célèbre de la Terre, qu'on appelait déesse au large sein; sa statue était de bois. On nommait pour sa prêtresse une femme qui, dès ce moment, était obligée de garder toujours la chasteté : encore fallait-il qu'elle n'eût été mariée qu'une fois; et, pour s'assurer de la vérité, on lui faisait subir une terrible épreuve, qui consistait à boire du sang de taureau : si elle était coupable de parjure, ce sang devenait pour elle un poison mortel.

TERRESTRES, espèce de démons que les Chaldéens regardaient comme menteurs, parce qu'ils étaient les plus éloignés de la connaissance des choses divines.

TERREUR, divinité romaine, fille de Mars et de Vénus. Son père lui confiait, ainsi qu'à la Fuite, le soin d'atteler son char. On la re

17. **NOTES** Les Tachiers.
18. **NOTES** Les Sabbataires.

19. **NOTES** Les Sabbataires
20. **NOTES** Les Sabbataires
21. **NOTES** Les Sabbataires
22. **NOTES** Les Sabbataires
23. **NOTES** Les Sabbataires
24. **NOTES** Les Sabbataires
25. **NOTES** Les Sabbataires
26. **NOTES** Les Sabbataires
27. **NOTES** Les Sabbataires
28. **NOTES** Les Sabbataires
29. **NOTES** Les Sabbataires
30. **NOTES** Les Sabbataires
31. **NOTES** Les Sabbataires
32. **NOTES** Les Sabbataires
33. **NOTES** Les Sabbataires
34. **NOTES** Les Sabbataires
35. **NOTES** Les Sabbataires
36. **NOTES** Les Sabbataires
37. **NOTES** Les Sabbataires
38. **NOTES** Les Sabbataires
39. **NOTES** Les Sabbataires
40. **NOTES** Les Sabbataires
41. **NOTES** Les Sabbataires
42. **NOTES** Les Sabbataires
43. **NOTES** Les Sabbataires
44. **NOTES** Les Sabbataires
45. **NOTES** Les Sabbataires
46. **NOTES** Les Sabbataires
47. **NOTES** Les Sabbataires
48. **NOTES** Les Sabbataires
49. **NOTES** Les Sabbataires
50. **NOTES** Les Sabbataires
51. **NOTES** Les Sabbataires
52. **NOTES** Les Sabbataires
53. **NOTES** Les Sabbataires
54. **NOTES** Les Sabbataires
55. **NOTES** Les Sabbataires
56. **NOTES** Les Sabbataires
57. **NOTES** Les Sabbataires
58. **NOTES** Les Sabbataires
59. **NOTES** Les Sabbataires
60. **NOTES** Les Sabbataires
61. **NOTES** Les Sabbataires
62. **NOTES** Les Sabbataires
63. **NOTES** Les Sabbataires
64. **NOTES** Les Sabbataires
65. **NOTES** Les Sabbataires
66. **NOTES** Les Sabbataires
67. **NOTES** Les Sabbataires
68. **NOTES** Les Sabbataires
69. **NOTES** Les Sabbataires
70. **NOTES** Les Sabbataires
71. **NOTES** Les Sabbataires
72. **NOTES** Les Sabbataires
73. **NOTES** Les Sabbataires
74. **NOTES** Les Sabbataires
75. **NOTES** Les Sabbataires
76. **NOTES** Les Sabbataires
77. **NOTES** Les Sabbataires
78. **NOTES** Les Sabbataires
79. **NOTES** Les Sabbataires
80. **NOTES** Les Sabbataires
81. **NOTES** Les Sabbataires
82. **NOTES** Les Sabbataires
83. **NOTES** Les Sabbataires
84. **NOTES** Les Sabbataires
85. **NOTES** Les Sabbataires
86. **NOTES** Les Sabbataires
87. **NOTES** Les Sabbataires
88. **NOTES** Les Sabbataires
89. **NOTES** Les Sabbataires
90. **NOTES** Les Sabbataires
91. **NOTES** Les Sabbataires
92. **NOTES** Les Sabbataires
93. **NOTES** Les Sabbataires
94. **NOTES** Les Sabbataires
95. **NOTES** Les Sabbataires
96. **NOTES** Les Sabbataires
97. **NOTES** Les Sabbataires
98. **NOTES** Les Sabbataires
99. **NOTES** Les Sabbataires
100. **NOTES** Les Sabbataires

la nature divine qui avait souffert. **RAMME**, ou nom de quatre lettres et mot hébreu יהוה *Jéhovah* (*Iova*), et incommunicable de Dieu; Juifs substituent dans la lecture le *ï*, autre tétragramme (יהוה). *Voy.*

lieux ou génies adorés autrefois celtique. Maintenant encore, dans les cantons de la Basse-Bretagne, les Celtes ont une foi robuste en leur existence entre eux, nommé *Buguel-Nos*, ou laideur dans certaines campagnes. Il est vêtu de blanc, et d'une robe bleue qui s'accroît à mesure qu'il avance de lui. On ne le voit que la nuit, de minuit à deux heures. Quand on a besoin de son aide, on invoque les esprits malfaisants, il se présente de son manteau et le propose de les dangers imprévus. Souvent, il est enveloppé dans ce manteau et on entend passer avec un bruit de chariot du diable qui fuit à sa vue; un esprit qui s'éloigne en poussant des lamentations épouvantables, et en silence un long trait lumineux les airs et se dirige vers la mer; il finit par s'abîmer dans la terre, ou par disparaître sous les ondes.

Environ de Morlaix, les Teus ou esprits follets, qui passent pour le mauvais ouvrage d'une maison. Il y en a un nommé *Arpoulrier*, qu'on dit apparaître sous la forme d'un chien, d'une vache ou d'un animal domestique. Le nom de *Teut* est celui de *Teut*, un des plus anciens noms des Celtes ou Gaulois.

TEUTAT, TEUTATÈS, TAAUTÈS, THEUTUS, THOT, THOYS, ou *Tuis*, nom que les Gaulois, et en général tous les Celtes donnaient à une divinité, suivant les uns, le dieu suprême, suivant les autres (1). Le vague de l'ancien culte de ces peuples ne permit pas de décider si ce dieu devait son nom aux Thots des Egyptiens, ou s'il était indigène. Le mot *Teut* paraît dériver de *Deus, Déva*, qui signifient d'autres décomposent *Teutatès* en père du peuple. Mais toutes ces suppositions se réduisent à des suppositions. On ne peut encore se rapprocher du *De-*

ceux qui entendaient par ce nom le monde, l'âme du monde, qui, s'unifiant, l'avait mise en état de recevoir les intelligences ou les dieux inférieurs et les autres créatures. Teutatès présidait au destin des hommes. Son culte se célébrait au lieu ou à la lueur des flammes des murs, sur des lieux élevés dans les forêts. On l'adorait sous

des noms qui ont été sans doute trompés par les Celtes entre le *Theut* des Gaulois et le *Thoth* des Egyptiens.

divers emblèmes, entre autres sous celle d'un chêne, quand il s'agissait d'éclairer et d'inspirer les assemblées de la nation, et sous celle d'un javelot, lorsqu'on lui demandait la faveur de remporter la victoire dans les combats. C'eût été une profanation de labourer le champ sanctifié par les cérémonies religieuses accomplies en son honneur; et pour empêcher qu'il ne servît à un autre usage, on le couvrait de pierres énormes. Quelques-uns expliquent ainsi ces amas de pierres dont on découvre encore les restes en certaines provinces de France, d'Allemagne et d'Angleterre. Dans les temps de calamité, on immolait à ce dieu des victimes humaines. Quelquefois il se présentait des fanatiques qui demandaient à lui être sacrifiés au nom de la nation. Les Celtes lui offraient encore des chiens, et surtout des chevaux, qui étaient, après les hommes, la victime la plus solennelle et la plus efficace. Tite Live avance que l'on trouve le tombeau de *Mercurius Teutatus* près de Carthagène en Espagne.

TEVACAYOHUA, dieu de la terre chez les anciens Mexicains.

TEVETAT, TIVEATOT, et mieux **DEVETAT** ou **DEVADATH**, personnage très-célèbre dans la mythologie bouddhique, surtout chez les Siamois; il était, suivant les uns, oncle, et suivant les autres, frère de Gautama, le Bouddha des temps modernes; mais on le signale comme l'ennemi le plus acharné de ce saint législateur, et il ne cessa de le persécuter pendant toute sa vie, soit qu'il y fût porté par sa méchanceté naturelle, soit, d'après ce que rapporte une légende, parce que l'on avait donné en mariage à Gautama une jeune fille qu'il recherchait lui-même. Sa jalousie augmenta encore à la vue de la sainteté éminente à laquelle était parvenu Bouddha, et de l'empire absolu qu'il avait acquis sur toute la nature par la vertu de ses mérites. Un jour il conduisit dans son voisinage un éléphant indompté, qu'il avait enivré de vin de coco, et attacha deux sabres tranchants à ses défenses; puis il lâcha l'animal furieux contre son parent; mais le pieux ermite ne fit que lever les cinq doigts de la main droite; l'éléphant le prit pour un lion et s'apaisa aussitôt. D'autres fois il suscita contre Bouddha des armées d'hommes ou d'animaux pour le faire périr; mais les bonnes œuvres du saint pénitent, et particulièrement sa charité sans bornes, le préservèrent toujours des embûches de Tévétat.

Bouddha, néanmoins, voyait avec peine cette persécution acharnée et qui lui semblait sans motif; c'est pourquoi il examina sérieusement la conduite qu'il avait tenue dans ses existences antérieures, et il se souvint qu'un jour, étant ivre, il avait atteint un religieux d'une petite pierre qu'il lui avait jetée et qui lui avait fait sortir un peu de sang; il connut qu'il devait être puni de cette faute dans 500 transmigrations successives, qu'il l'avait déjà été dans 499, que c'était toujours Tévétat qui l'avait poursuivi dans les générations précédentes, quand lui-même était cerf, élé-

phant, héron ou petit oiseau ; qu'il parcourait maintenant sa dernière existence terrestre ; alors, pour accomplir la loi de l'expiation, il voulut bien, un jour que Tévétat roulait de grosses pierres du haut d'une montagne pour l'écraser, en recevoir un petit éclat qui vint le blesser au pied, jusqu'à lui tirer un peu de sang ; il tendit même son pied pour recevoir le coup ; et par là sa faute précédente fut complètement expiée.

Cependant Tévétat, qui de son côté avait voulu établir une nouvelle forme de religion, voyant qu'il échouait dans toutes ses entreprises contre Bouddha, lui fit des propositions de paix. Celui-ci y consentit, à condition que Tévétat souscrirait les trois articles qu'il allait lui proposer, et qui étaient, 1° d'adorer Dieu, 2° sa parole, 3° ceux qui imitent Dieu, ou les Bouddhas. Ce dernier article fut rejeté par Tévétat et ses sectateurs ; en conséquence, il se disposa à en venir aux mains ; mais comme il était sur le point d'atteindre Gautama, ses pieds pénétrèrent dans la terre, où il s'enfonça graduellement jusqu'au menton. A ce moment suprême, il reconnut ses torts, demanda pardon à Bouddha, implora son secours, confessa ses mérites et ses perfections ; mais ce fut en vain. Le malheureux disparut et fut enseveli tout vivant dans l'enfer Awidzi. Là sa tête est recouverte d'une chaudière de fer rougie au feu qui lui descend jusque sur les épaules. Ses pieds sont enfoncés dans la terre jusqu'à la cheville et tout enflammés. Une grande broche de fer, passant du couchant au levant, lui entre par les épaules et sort par sa poitrine ; une autre, qui va du midi au nord, lui perce les flancs de part en part ; une troisième lui pénètre par la tête et lui empale tout le corps ; or chacune de ces broches étant solidement fixées par leur extrémité dans les parois de l'enfer, le contraignent de demeurer immobile.

Ce qu'il y a de singulier c'est que les Siamois, les Cambogiens et plusieurs autres peuples au delà du Gange, disent que les Européens sont les sectateurs de Tévétat, et cette assertion ne manque pas d'une certaine probabilité ; car la guerre acharnée que celui-ci livra à Gautama pourrait fort bien exprimer la lutte que le christianisme eut à soutenir contre le bouddhisme vers le IV^e ou le V^e siècle de notre ère ; et il n'est pas étonnant que les bouddhistes aient chargé de si noires couleurs le Dieu (*Dévata*) des chrétiens, pour jeter sur lui du discrédit. En effet, Tévétat, en se déclarant contre Sommona-Codom (*Sramana-Gautama*), fit une secte nouvelle, dans laquelle il engagea plusieurs rois et plusieurs peuples. Ce schisme divisa le monde oriental en deux parties, et donna naissance à deux religions, au lieu qu'auparavant, disent les Siamois, tous les hommes n'en avaient qu'une seule. Tévétat, ajoutent-ils, introduisit dans sa nouvelle doctrine beaucoup de dogmes et de pratiques empruntées à celle de Gautama ; c'est pourquoi ces deux lois ont plusieurs points de ressemblance. Ils disent encore que la doctrine de

Tévétat fut une source de schismes, divisions, et qu'il en sortit sept sectes beaucoup de rapports entre elles. Iquent cette tradition aux hérésies gauloises, des Hollandais et des autres séparés de l'Eglise romaine. Bien conviennent que Tévétat avait, comme Christ, le don de faire des miracles qui est le plus frappant, c'est son sur une légende assure qu'il fut attaché gros clous à une croix, la tête couronnée et le corps tout couvert d'ornements. Enfin Gautama lui-même prédit une longue période d'années et à des temps, Tévétat deviendrait un dieu.

TEWHID, c'est-à-dire *célébration* de Dieu ; les Derwischs musulmans accomplissent ainsi les exercices religieux accomplissent dans leurs couvents salles consacrées à ces pratiques surnommées *Tewhid-Khané*. Voy. MOCABÉ.

TEZCATECATL. Lorsque les dieux, dans le dessein d'éclairer le monde, eurent allumé un grand feu, et que celui d'entre eux qui s'y jetterait deviendrait le soleil, Nanacatzin s'y précipita et obtint l'honneur de dispenser la lumière aux hommes. Tezcatcatl suivit son exemple et devint la lune. Cet astre était aussi brillant que le soleil ; mais, ayant jugé qu'il n'était pas convenable qu'il y eût deux soleils égaux en splendeur, Tezcatcatl alla chercher un lapin et le fit manger. La face de la lune, ce qui ternit son éclat, fut ainsi renouvelée. d'autres, la lune fut, dès l'origine, au soleil en clarté, parce que Tezcatcatl s'étant jeté dans le bûcher posté à Nanacatzin, et après avoir reculé il subit moins longtemps l'effet de

TEZCATLIPUCA, ou *TESCATILPUC*, des Mexicains ; il fut un de ceux qui se rendit à la vengeance du soleil, parce qu'il adorait cet astre à son lever, tandis que les autres dieux, qui s'étaient prosternés devant l'occident, furent mis à mort. Tezcatcatl voyant que les hommes étaient fâchés de la mort de Xolotl, leur maître, l'un d'eux de se rendre à la maison de Xolotl et d'en ramener des joues pour célébrer sa fête. Comme celui-ci ne pouvait s'y rendre par mer, le dieu ordonna aux poissons et aux tortues de se réunir pour lui former un pont, et lui enseigna le chemin pour les empêcher de se perdre. Les Mexicains prétendaient que c'était à cette époque qu'ils célébraient la fête de Xolotl par des chants et des danses sacrifiées humains venaient du malin Xolotl avait fait de ses frères, avant sa mort. Il paraît cependant que Tezcatcatl ne fut pas toujours aussi méchant pour les hommes, ou du moins pour les Mexicains, anciens habitants du Mexique, car voyant que cette contrée pressurée par le gouvernement et la législation de Xolotl, il employa la ruse pour éloigner les Mexicains et le faire voyager dans des pays

is, les Mexicains l'accusent d'avoir mille ruses, et même ses con-
ces dans la magie pour détruire les
es. Ils disent qu'un jour il descendit
à l'aide d'une corde faite de toile d'a-
qu'ayant pris la forme d'un indigène,
senta au marché, sous prétexte de
lu poivre long, et parvint par sa beauté
re la fille du roi Huemac. Les habi-
rent, par suite de ce rapt, entraînés
e guerre où il en périt un grand
Après avoir remporté la victoire, il
a à une fête solennelle, et leur apprit,
accompagner en dansant, un chant
dont l'effet était tel que, sans que
les arrêter, ils se précipitaient du
s rochers dans les précipices. C'est
ste pour cela que les Mexicains, qui
fait invasion dans l'héritage des Tol-
avaient pour Tezcatlipuca une véné-
articulière; ils l'honoraient comme
de la pénitence, et s'adressaient à
obtenir le pardon de leurs fautes.

mulacre de ce dieu était de pierre
aussi luisante qu'un marbre poli; il
tu et paré de rubans. Il avait, à la
féerie, des anneaux d'or et d'ar-
avec un petit tuyau de cristal, d'où
une plume verte qu'on changeait
fois pour une bleue. La tresse de ses
qui lui servait de bandeau, était d'or
et du bout de cette tresse pendait une
l'or, un peu soignée d'une espèce de
qui représentait les prières des pé-
et des affligés. Entre cette oreille et
on voyait sortir des aigrettes, et la
vait au cou un lingot d'or, qui des-
assez bas pour lui couvrir tout le
s bras étaient ornés de chaînes d'or;
re verte, fort précieuse, lui tenait
nombril. Elle portait dans la main
un chasse-mouche de plumes vertes,
t jaunes, qui sortaient d'une plaque
ien brunie, qu'elle faisait l'effet d'un
ce qui signifiait que, d'un seul coup
dieu voyait tout ce qui se passait
nivers. De la main droite elle tenait
lards, emblème des châtimens dont
eurs étaient menacés. Tezcatlipuca
lieu le plus redouté des Mexicains,
ils appréhendaient qu'il ne révélât
mes; et sa fête, qu'on célébrait tous
e ans, était une espèce de jubilé, qui
t un pardon général. Il passait aussi
dieu de la stérilité et du deuil. Dans
les où il était honoré sous ce titre,
assis dans un fauteuil avec beaucoup
sté, entouré d'un rideau rouge sur
taient peints des cadavres et des osse-
Quelquefois on le représentait tenant
main gauche un bouclier avec cinq
de pin, et de la droite un dard prêt
r; quatre autres dards sortaient du
r. Sous toutes ces formes, il avait
naçant, le corps noir et la tête cou-
de plumes de caillies.

le de Tezcatlipuca avait lieu du 9 au
suivant notre calendrier. La veille

de la fête, le prêtre du dieu se dépouillait
de ses habits, et en recevait d'autres de la
part des nobles qui venaient, avec le reste du
peuple, pour obtenir la rémission de leurs
péchés. Les portes du temple étaient ouver-
tes à tous les pécheurs repentants, et un des
principaux ministres du dieu sonnait du
cor en se tournant vers les quatre vents,
comme s'il eût voulu appeler toute la terre
à la pénitence. Après cela, il prenait de la
poussière, et la portait à sa bouche en
montrant le ciel. Tout le peuple imitait le
prêtre, et l'on n'entendait plus que des voix
entrecoupées de sanglots, de pleurs et de
gémissements. On se roulait dans la poussière
en implorant la miséricorde divine, et les
frayeurs qui troublent la conscience des pé-
cheurs les plus aveuglés agissaient tellement
sur l'esprit des Mexicains, qu'ils appelaient
à leur aide les ténèbres de la nuit, les vents,
les orages, pour échapper plus facilement à
la fureur de ce dieu toujours prêt, disaient-
ils, à châtier les méchants; plusieurs même
ne craignaient pas de l'accuser hautement de
leurs désordres, tant le son du cor portait de
trouble et d'agitation dans leur âme. La
trompette de la pénitence sonnait pendant
dix jours, et tout ce temps était consacré à
l'affliction et aux larmes. Le dernier jour,
on portait processionnellement l'image de
Tezcatlipuca, environnée de branches épi-
neuses, et assise dans une espèce de litière
garnie de rideaux. Cette machine était portée
autour du temple par des prêtres barbouillés
de noir, qui avaient la livrée du dieu, et
dont les cheveux étaient en partie tressés
avec un cordon blanc. Deux ministres de
l'idole marchaient à la tête de la procession,
l'encensoir à la main; et toutes les fois qu'ils
encensaient, les assistants élevaient les bras
en regardant le soleil et le dieu de la péni-
tence. Pendant la cérémonie, plusieurs se
donnaient la discipline sur les épaules avec
des épines; quelques-uns ornaient de ra-
meaux la cour et le temple, et parsemaient
le chemin de fleurs. Après la procession et
la discipline des pénitents, chacun faisait
son offrande. Les uns apportaient des bijoux
et des objets d'or et d'argent, les autres de
l'encens, des bois précieux, du maïs, etc.;
les pauvres offraient des caillies, que les sa-
crificateurs jetaient au pied de l'autel, après
leur avoir coupé la tête. Le peuple faisait
ensuite un festin assez semblable aux repas
religieux de l'ancien paganisme. Tout ce
que l'on servait à l'idole portait le nom de
viandes sacrées; elle était servie par des
Vestales conduites par un vieux sacrificateur
vêtu de blanc. Celui-ci les reconduisait au
couvent, après qu'elles avaient dressé la
table du dieu; mais lorsque l'heure de ser-
vir le repas était arrivée, les jeunes gens et
les ministres inférieurs prenaient ces vian-
des et les portaient aux prêtres, qui seuls
avaient le privilège de manger de ces mets
sanctifiés. Après le repas, on sacrifiait un
esclave qui avait été vénéré pendant l'année
précédente, comme la vivante image de Tez-
catlipuca; et la cérémonie finissait, comme

celle des autres fêtes, par des chants et des danses.

Tezcatlipuca a été considéré quelquefois comme dieu de la guerre, ainsi que son frère Tlaloc avec lequel on l'a confondu mal à propos. Comme tel on le figurait avec un casque orné d'un magnifique panache, avec des ailes au dos, comme on représente le temps, sans doute pour exprimer son agilité et sa promptitude à vaincre.

TEZPI, le Noé des peuples de Mechoacan, qui, lors de l'inondation universelle, s'embarqua dans une barque spacieuse, avec sa femme, ses enfants, plusieurs animaux et des graines, dont la conservation était chère au genre humain. Lorsque le grand esprit Tezcatlipuca ordonna que les eaux se retirassent, Tezpi fit alors sortir de sa barque un vautour. L'oiseau qui se nourrit de chair morte ne revint pas, à cause du grand nombre de cadavres dont était jonchée la terre récemment desséchée. Tezpi envoya d'autres oiseaux, parmi lesquels le colibri seul revint en tenant dans son bec un rameau garni de feuilles. Tezpi connut alors que le sol commençait à se couvrir d'une verdure nouvelle, et quitta sa barque près de la montagne de Colhuacan. Il est inutile de faire remarquer au lecteur l'analogie frappante qui existe entre cette tradition et le récit mosaïque. Tezpi était appelé Coxcox par les Mexicains. Voy. Coxcox.

THABORITES, secte de Hussites, ainsi appelés du mont Thabor en Bohême, sur lequel Jean Zisca, leur chef, s'était retranché. Nous parlons de leur origine et de leurs progrès à l'article HUSSITES. Ces hérétiques s'éloignaient encore plus que les Calixtins des sentiments de l'Eglise catholique, et leur doctrine approchait fort de celle des Vaudois. Ils prétendaient ramener le christianisme à sa simplicité primitive, et, pour cela, ils soutenaient qu'il fallait abolir l'autorité des papes, changer la forme du culte divin, et que l'Eglise ne devait avoir d'autres chefs que Jésus-Christ. Ils assuraient d'ailleurs que Jésus-Christ ne tarderait pas à descendre sur la terre, et qu'on allait le voir arriver tenant un flambeau d'une main et une épée de l'autre, pour exterminer les hérétiques et purifier l'Eglise. Ce fut sans doute pour préparer les voies à Jésus-Christ que, pendant seize ans, ils brûlèrent et saccagèrent toute la Bohême; leurs rébellions et leurs cruautés les rendirent odieux à ceux-mêmes de leur parti; leurs descendants avaient honte de cette origine, et ils y renoncèrent en termes formels dans leurs professions de foi. Les restes des Thaborites se réunirent aux Frères de Bohême, et, plus tard, ils se fondirent dans le protestantisme.

THAGS (ou *Thugs*, suivant la transcription anglaise), association secrète qui désolé certaines parties de l'Inde. C'est une réunion d'hommes et de femmes particulièrement dévoués au culte sanguinaire de la déesse Kali ou Bhavani, et qui croient rendre un hommage agréable à cette cruelle divinité en

détruisant leurs semblables. Le nom *Thags*, qu'on leur donne, signifie en on les appelle aussi *Phansgars* ou *étran*. Cette infâme société, qui se recrute d'rang de toutes les castes et de toutes sectes hindoues, a traversé bien des lutions politiques sans que sa red organisation en ait reçu aucune atteinte. Elle n'exerçait autrefois son action nelle que dans le Bandelkand, le Bh le Gwalior; mais elle est répandue nant dans les pays de Sindhya, de De Dékhan et sur les bords de la mer. Le tre est pour les Thags un acte re dont ils se font honneur, et ils sont eus qu'en le commettant avec exa fréquemment et suivant les rites p ils méritent de jouir après la mort de titude éternelle. Kali, qui suivant leu préside à la destruction, est sans ce mée d'un terrible courroux qu'on a paier que par des sacrifices humain déesse à son culte, ses prêtres et s ples, dont le plus célèbre est celui datchal, à l'ouest de Mirzapour. Ce est très-fréquenté par les Phansgars. rendent de toutes les parties de l'H tan.

« Les Thags, dit M. Clavel, exi temps immémorial. Leurs règleme mitifs leur défendaient de tuer les l les musiciens et les danseurs, les fo les marchands d'huile, les ramone porteurs d'eau du Gange lorsqu' chargés de cette eau, les pénitent personnes estropiées; mais, depu temps déjà, ces règlements ont su nombreuses infractions qu'on peut garder comme tombés en désuétu accomplir le *thaggui*, nom qu'ils à la strangulation, ils se servaient d'un cordon à nœud coulant. Ils l avec tant d'adresse, de loin comme autour du cou de leur victime, que tion avait lieu en un clin d'œil. Mai don, qui ne les quittait jamais, les l infailliblement s'ils venaient à être Ils l'ont donc abandonné et lui on tué l'usage de la cravate, qui fait l vêtement de la victime et expose meurtrier à être reconnu.

« Les jeunes Thags sont soumis à tiation graduelle. Deux grandes c divisent les membres de l'associa première comprend les étrangleur *totts* ou *barkers*, c'est-à-dire expert du *thaggui*; la seconde comprend rants, *choumsiehs* ou *kaboulas*, nov le devoir est de creuser les fosses terrier les cadavres. Il faut, pour a grade de bheurtotès et pouvoir en les fouctions, qu'un Thag ait fait l nombreuses expéditions et qu'il a l moyen, acquis le courage et l'ins nécessaires. Le choumsieh qui veu le grade de bheurtotès choisit pour le directeur spirituel, le plus puis ker de la troupe et devient son élè bande rencontre une victime co

sai, c'est-à-dire faible de corps, et ices ont été favorables, l'aspirant à faire sa preuve. Les auspices du cri ou de l'aspect de divers tels que le loup, la chouette, le e. Quand le signe est défavorable, s'il se produit à la gauche, le attend une occasion plus propice, le désignée est mise à mort par un imenté.

a saison des voyages, les Thags nt, au nombre de plusieurs cen- m endroit arrêté d'avance. Là ils t de leurs opérations et des si- de desquels ils se reconnaîtront; séparent en plusieurs troupes et le pays sous toutes sortes de dé- s. Ils accostent les voyageurs, par tous les moyens possibles à ur confiance, et leur font accepter ui, pour ces malheureux, doit être

Pendant ce repas, trois Thags, à donné, s'emparent du voyageur; ennent ses bras et ses jambes, et e l'étrangle avec un mouchoir. t, pour que leurs crimes ne soient erts, les Thags détournent le cours au, creusent des fosses dans son errent les cadavres. Cette opérée, ils rendent au ruisseau son rel. Lorsqu'ils ont commis leurs dans un endroit où il n'y a point reusent les fosses sous des bota- anguiers et de tamariniers. Le xerce aussi très-fréquemment, ngale, sur les rivières, dont les nt presque tous Phansgars. » oit que le gouvernement de la des Indes recherche les Phans- persévérance, et leur inflige le plice dès qu'ils sont convaincus ivrés à leurs rites infâmes; et en ussi, dans ces dernières années, uer de beaucoup le nombre. Mais ues marchent à la mort avec un e, et président en quelque sorte s aux apprêts et à la consumma- r supplice.

UC. C'est, suivant les Tunquinois, principe, substance matérielle, igence et sans vie, d'où sont sor- autres substances, *Am* et *Duong*; est la matière grossière, la terre, s ténèbres, la lune, la femelle; le la matière subtile, le ciel, le jour, oleil, le mâle. *Voy. Tai-ki.*

SSA, nom de la mer chez les iode la dit fille de l'Ether et d'Hé- et le Jour), et Hygin la fait épouse . Elle fut mise au rang des divini- as nous apprend qu'à Corinthe, de bronze était placée à côté de Neptune et d'Amphitrite. Sur la autre monument, la même déesse ésentée en bas-relief, tenant dans a fille Vénus.

SSIUS ou THALASSUS. Quelques- t un dieu des noces, qui gerait le e l'Hymen; mais d'autres soutien-

nent que ce n'était qu'un cri de joie qu'on répétait dans la cérémonie du mariage. *Voy. TALASSIUS.*

THALEBIS, sectaires musulmans appartenant à l'hérésie des Kharidjis. C'étaient les disciples de Thaleb, fils d'Aamir. Ils établissaient la sainteté des enfants jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à l'âge de raison. Ils se subdivisaient en quatre branches, savoir : les *Akhnasis*, les *Maabédits*, les *Scheibanis* et les *Mokrimis*. *Voy.* ces noms.

THALIE, muse qui présidait à la comédie et à la poésie pastorale. On la représente sous la figure d'une jeune fille à l'air folâtre, couronnée de lierre, chaussée de brodequins et tenant un masque à la main. Quelquefois on place à ses côtés un singe, emblème de l'imitation. Plusieurs de ses statues ont un claron, instrument dont se servaient les anciens pour soutenir la voix des acteurs.

Linocérius prétend qu'elle était la déesse des festins; d'autres disent qu'elle fut l'inventrice de la géométrie et de l'agriculture; c'est peut être sous ce dernier rapport que quelques-uns l'ont fait présider à ce qui regarde les plantes et les arbres. Plutarque la met au rang des trois Muses qui n'ont que des occupations sérieuses et ne s'entretiennent que de spéculations divines et philosophiques; les deux autres sont Calliope et Clio. — On donne aussi le nom de Thalie à la deuxième des trois Grâces.

THALLO ou THALOTÉ, divinité qui présidait au germe et à l'accroissement des plantes. C'était, chez les Grecs, une des trois saisons; elle était fille de Saturne et de Thémis. Son nom signifie *fleurir*.

THALLOPHORES, nom de ceux qui portaient des rameaux d'olivier aux Panathénées et dans les autres fêtes des Athéniens. Comme c'étaient ordinairement des vieillards qui remplissaient cette fonction, on donna, par la suite, le nom de Thallophores à ceux qui n'étaient bons à autre chose qu'à tenir ces rameaux.

THALYSIES, fêtes que les Grecs célébraient en l'honneur de Cérès après la moisson et la vendange; on y offrait à cette déesse et aux autres dieux des sacrifices d'actions de grâces. On donnait aussi le nom de Thalysies aux fêtes où l'on portait des rameaux.

THA-MÉ, divinité adorée par les Chinois, la même sans doute que *Ta-mo*, le Dharma des Hindous, célèbre propagateur de la religion bouddhiste. Mais les missionnaires catholiques pensent que ce pourrait être l'apôtre saint Thomas, qui a prêché dans l'Inde et peut-être à la Chine. Dans les deux personnages qui l'accompagnent se trouve un nègre qui l'aurait accompagné dans ses prédications. Les Chinois l'appellent *Sikoué-jin*, homme de l'occident, et ils ajoutent qu'ayant appris que sa mère était mourante, il n'avait fait que poser quelques bambous sur la superficie des eaux, et qu'ainsi il s'était comme envolé au delà des mers. Cette légende rappelle une ancienne tradi-

tion chrétienne, d'après laquelle saint Thomas, comme les autres apôtres, aurait quitté pour un peu de temps l'Eglise qu'il avait fondée afin d'assister au trépas de la sainte Vierge.

THAMIMASADE, le Neptune des Scythes, suivant Hérodote. C'était le dieu des eaux qu'ils adoraient sous ce nom.

THAMMOUZ, dieu des Syriens, le même qu'Adonis. Ezéchiel représente des femmes juives pleurant Thammouz jusque dans le temple de Jéhovah. Le rabbin Moïse Maimonide explique ce passage par cette fable, ou, si l'on veut, cette tradition : Ce Thammouz était un faux prophète des Assyriens idolâtres. Ayant averti le roi de venir adorer les sept planètes et les douze signes du zodiaque, le roi le traita indignement et le fit mourir, mais, la nuit suivante, toutes les statues qui étaient dans le monde vinrent de toutes les contrées de l'univers se rassembler dans le temple du Soleil à Babylone. La statue du Soleil, placée au milieu du temple, se jeta par terre, et les autres, autour de celle-ci, se mirent à pleurer la mort de Thammouz. Le lendemain, au point du jour, elles s'en retournèrent toutes chacune dans son temple, et c'est en mémoire de cet événement que, tous les ans, les Syriens pleuraient Thammouz le dernier jour du mois du même nom. *Thammouz* est en effet le nom d'un mois des calendriers syrien et judaïque, correspondant à juin ou juillet.

THAM-NO, génie auquel les Tonquinois attribuent l'invention de l'agriculture. Son culte est principalement répandu parmi les paysans, qui sont persuadés qu'il veille à la conservation de leurs moissons; ils célèbrent sa fête dans le sixième mois, et lui offrent des sacrifices, en le priant de conserver les grains confiés à la terre et de leur procurer une abondante récolte.

THAN, 1^{re} élévation de terre faite de main d'homme, sur laquelle les Chinois sacrifient au Chang-ti ou suprême empereur du Ciel.

2^o C'est aussi le nom d'un sacrifice que les Chinois offrent à leurs parents décédés, vingt-sept mois après que ceux-ci sont morts, lors qu'ils quittent le deuil.

THANA-LARTIAL, nom de Vénus chez les Etrusques. Gori et Larcher prétendent que ce mot signifie *déesse-reine*.

THANEWIS ou **DUALISTES**. Les Musulmans donnent ce nom : 1^o aux Persans qui admettent les deux principes de la lumière et des ténèbres, ou Ormuzd et Ahriman; 2^o à une secte de Motazales qui enseignaient que, dans les actions des hommes, le bien vient de Dieu et le mal des hommes.

THANH-HOANG, génie que les Tonquinois vénèrent comme l'esprit tutélaire des villages.

THAN-KI, autre génie auquel les Tonquinois attribuent les mêmes fonctions qu'à *Thanh-hoang*.

THAN-NONG, génie de l'agriculture adoré par les Tonquinois, qui lui sacrifient avant les semailles. C'est un ancien roi auquel ils

attribuent l'invention de l'art de cultiver la terre.

THAO-JIN ou l'*homme en bois* : statuette faite de bois de pêcher qu'on place dans les maisons comme un talisman contre les esprits malfaisants.

THARGELIES, fêtes que les Grecs célébraient en mémoire d'Apollon et de Diane, comme auteurs de tous les biens de la terre. Cette solennité avait lieu le premier du mois de thargélion qui en avait le nom. On y expiait tous les crimes commis par un crime encore plus grand, c'est-à-dire par le sacrifice barbare de deux hommes et d'une femme, nous le verrons plus tard aux dépens du public; on faisait en conséquence *pharmaki* ou sacrifices. On leur mettait au cou, ce je ne sais quel collier de figues, noires pour les hommes et blanches pour les femmes. Les jetons qu'ils portaient, durant cette fête, des branches d'olivier entortillées de laine, d'où sortait du pain, des herbes, des légumes, des fruits de l'arborescence, des phallos, etc. Si l'on en croit quelques auteurs, deux victimes étaient, pendant la fête, frappées avec des branches de figuier, battues, souffletées au son d'une flûte appelée *cradiaz*, et enfin brûlées avec du bûcher hors de la ville; puis on jetait les cendres à la mer.

THARTAC, idole des Hévéens, au sud de la Palestine; l'Ecriture sainte attribue aux Juifs de l'avoir adorée. Les Grecs prétendent qu'elle avait une tête de serpent. Sénèque observe, qu'en langue phénicienne *thukh* signifie *profonde obscurité*; Thartac était ainsi le prince des ténèbres.

THASIAMI, personnage mythologique des Bouddhistes du Pégu. Ils supposent que c'est lui qui écrit les bonnes et les mauvaises actions des mortels. Il est représenté dans les temples de Gautama, sous la forme d'un homme debout, ayant un livre à la main et une plume à la main.

THAUMANTIE ou l'*admirable Iris* ou l'*arc-en-ciel*. Il exprime de ses couleurs et rappelle en même temps que cette déesse était fille de Thaumas, qui était lui-même enfant de la Terre.

THAY-BOI ou **THAY-PHU**, magicien des Tonquinois, que l'on consulte dans les affaires importantes, comme pour les mariages et lorsqu'il s'agit de conclure une maison. Leurs réponses sont payées d'argent, et, pour soutenir leur crédit, les imposteurs ont soin de les envelopper de termes équivoques qui paraissent toujours s'accorder avec l'événement. Les Tonquinois sont tous aveugles de naissance, et, bien que privés de la vue, ils ont un livre rempli de cercles magiques caractères indéchiffrables et de figures gauloises, dans lequel ils affectent de répondre. Avant de prononcer leurs réponses, ils jettent aussi dans un espace où ils peuvent atteindre, deux ou trois petites

qui portent gravés certains caractères sur l'une de leurs faces; et, suivant le pronostic qu'ils présentent en tombant l'une ou l'autre, ils tirent des pronostics généralement favorables.

BOI-TO-NI, autres magiciens tonkinois qui se vantent d'avoir des secrets sur toute espèce de maladies. Ils ont dans lesquels ils prétendent trouver le résultat de tous les effets mais ils ne manquent jamais de dire que la maladie vient des démons ou des génies de l'eau. Leur remède est le bruit des timbales, des basses trompettes. Le conjurateur est d'une manière bizarre, chante fort haut, et, au bruit des instruments, dit qu'il sent que l'on entend d'autant moins sonner sans relâche une petite clochette à la main. Il s'agit, il saute, et on n'a recours à ces imposteurs qu'au moment où le sort du malade est difficile alors d'expliquer le suivant les circonstances, et, ils peuvent toujours rejeter leur sort sur la puissance, soit sur les esprits malfaisants. Cette opération quelquefois plusieurs jours, pendant lesquels on a soin de leur fournir les aliments du pays, et les *Thay-boi* n'ont pas de les offrir aux dieux avant de les manger.

BOI-TO-NI mêmes magiciens qu'on attribue de chasser d'une maison les esprits. Ils commencent par invoquer les plus propices avec des formules magiques; ils appliquent ensuite sur les feuilles de papier jaune sur lesquelles sont tracées des figures cabalistiques se mettent à crier, à sauter et à mille postures avec un bruit et des danses capables d'inspirer l'épouvante. Ces extravagances, le démon doit être vaincu. On appelle aussi les *boi-to-ni* pour bénir les maisons neuves espèce de consécration.

CA, supérieur des Bonzes dans le royaume de la Cochinchine.

DIA-LY, magiciens du Tonquin qui consultent afin de connaître les ennemis pour bâtir une maison ou pour enterrer les morts. Ce choix est regardé comme un objet si important, que les magiciens gardent quelquefois pendant plusieurs jours, et même durant des années, leur maison, leurs parents décident à ce que le *Thay-dia-ly*, qui, pour cela, traîne la chose en longueur, ait un lieu propre pour la sépulture. Le délai occasionne cependant des dépenses considérables et un grand embarras pendant tout le temps que le corps est dans la maison, il faut entretenir des cierges ou des lampes allumées, des parfums et des papiers dorés, lui offrir trois fois par jour différentes sortes de prières et parler des salutations et prostra-

tions qui doivent accompagner ces cérémonies.

THEA ou **THEIA**, fille d'*Uranus* et de *Ghè*, ou du Ciel et de la Terre, épouse d'*Hypérion*, l'une des divinités les plus anciennes; son nom signifie *déesse*. On la dit mère du Soleil, de la Lune et de l'Aurore.

THÉAGÈNE, héros grec auquel les habitants de la ville de Thase rendirent les honneurs divins. C'était un citoyen de cette ville, qui, ayant été couronné plusieurs fois dans les jeux publics, avait mérité des statues et les honneurs héroïques. Un de ses ennemis étant venu une nuit insulter sa statue de bronze, celle-ci tomba sur lui et l'écrasa sur place. Ses enfants la citèrent en justice, comme coupable d'homicide; et le peuple de Thase la condamna à être jetée dans la mer, suivant la loi de *Dracon*, qui veut que l'on extermine jusqu'aux choses inanimées qui ont causé la mort d'un homme. Quelque temps après, les Thasiens, se voyant affligés d'une famine occasionnée par la stérilité des champs, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes: il leur fut répondu que le remède à leurs maux était de rappeler tous ceux qu'ils avaient chassés; ce qu'ils firent, mais sans en recevoir de soulagement. Ils envoyèrent donc une seconde fois à Delphes, avec ordre de représenter à la Pythie qu'ils avaient obéi, et que cependant la colère des dieux n'était pas apaisée. On dit que la prêtresse leur répondit par ce vers:

« Et votre Théagène est-il compté pour rien ? »

Alors ils se trouvèrent fort embarrassés, ne sachant comment recouvrer sa statue; heureusement des pêcheurs la retrouvèrent en jetant leurs filets dans la mer. On la remplaça dans l'endroit où elle était; et, dès ce moment, les Thasiens rendirent à Théagène les honneurs divins. Plusieurs autres villes, tant grecques que barbares, en firent autant. On regarda Théagène comme une divinité secourable, et les malades surtout lui adressaient leurs vœux.

THÉANDRITES, *dieux-homme*, divinité adorée par les Arabes de Bostres. C'était, dit *Damascius*, un dieu d'une apparence mâle, et qui soufflait dans les âmes une vie forte et virile. Proclus le Platonicien l'avait chanté dans des vers aujourd'hui perdus.

THÉATINS, congrégation de clercs réguliers, ainsi appelés de *Jean-Pierre Caraffa*, alors évêque de Théate ou Chiéti, dans le royaume de Naples, et depuis pape sous le nom de Paul IV. Ce prélat, conjointement avec saint Gaétan de Thienne, *Marcel Caiétan* et *Paul Consiliari*, jeta les fondements de cette congrégation. Ils résolurent d'imiter dans toute sa rigueur la vie des apôtres, se soumettant avec un très-grand désintéressement à la Providence, ne vivant que de ce qui leur serait donné par charité, sans demander l'aumône et sans avoir rien en propre. Le pape *Clément VII* approuva cet institut à Rome, et les premiers religieux émirèrent leurs vœux le jour de l'Exaltation de la sainte croix, de l'an 1524.

La déesse Thémis se lève au milieu sa robe et ses cheveux tombent en boucles sur ses épaules. Elle est la Paix. C'est elle seule qui a pu passer, qui produit le bien et la paix, en rendant à chacun ce qui lui est dû. Hésiode fait encore Thémis mère des Heures et des Parques. Assise à la droite de Jupiter, elle a dans l'Olympe l'inspection des festins célestes; c'est elle, dit Festus, qui commande aux hommes de demander aux dieux ce qui est

[illegible]

que conformément à la loi de rtorité est unique, appuyée sur u, et elle a reçu l'assurance rs animée et inspirée par l'es-Christ.

gouvernement musulman était théocratique, particulièrement ifes qui étaient en même temps s et les souverains pontifes de encore à présent, les Mahomés d'autre code politique et civil

TIENS, hérétiques du vi^e siècle, de Théodose, évêque de Césa- ne branche d'Eutychiens qui se x Monothélites par les soins de arche d'Alexandrie. L'acte de fut souscrit le 4 mai 633; il 'articles accompagnés d'anathè- riment la doctrine catholique é et l'Incarnation, à l'exception qui est hérétique; car il y est le même Christ et le même Fils es opérations divines et humai- eule opération *théandrique*, c'est- : et humaine tout ensemble; en distinction n'existe que de la : entendement. C'est l'erreur des , qui prétendaient qu'on ne de- ra à Jésus-Christ qu'une seule une seule volonté, comme une de l'unité de personne.

TIENS, hérétiques du ii^e siècle, érent l'erreur de Théodote de rnommé le Corroyeur. Ce mal- vant renié Jésus-Christ, pour martyre, dans la persécution de , fut en conséquence repoussé de les chrétiens. Confus de la faute ommise, il se réfugia à Rome ier; mais il y fut reconnu et re- rreur. Il prétendit se justifier qu'il n'avait renié qu'un hom- int un Dieu; et que Jésus-Christ ssus des autres hommes qu'une raculeuse, des dons de la grâce its et des vertus plus parfaites . renouvelée d'Ebion et de Cé- ndamnée par le pape Victor qui ndia l'auteur. Théodote eut néan- rtisans, bien qu'en petit nombre; nt que cette doctrine avait été les apôtres et leurs successeurs, ntificat de Zéphirin, lequel, au enseignements de l'Eglise, avait e de la divinité de Jésus-Christ. r leur système, ils ne craignaient les Ecritures, et citaient les pas- auteur parle comme un homme, nt ceux où on doit le considérer . Au reste cette secte ne fut gue durée.

ES, fêtes de Bacchus chez les insi appelées de *θεσμορ*, *dieu du* tôt le *dieu-vin*, surnom de Bac-

MIERS, ou *noces divines*; fête que de Nysa, ville de Carie, célé- 'honneur, de Proserpine et en

mémoire de son mariage avec Pluton. On la solennisait par des luttes et des courses aux- quelles les gens de toutes les nations étaient admis à disputer le prix. C'est pourquoi cette fête est nommée *Θεσμορια ολκουμενών* sur une médaille frappée à Nysa sous l'empereur Valérien.

THÉOGONIE, 1^e branche de la théologie paienne, qui enseigne la généalogie et l'ori- gine des dieux. Hésiode nous a conservé les éléments de celle des Grecs dans un poëme célèbre. Les savants observent que, dans les auteurs anciens, *théogonie* et *cosmogonie* ont le même sens, et que ces deux expres- sions désignent la naissance du monde. Cette observation est justifiée non-seulement par la mythologie grecque, mais encore par les ori- gines brahmaniques, bouddhiques, persan- nes, chinoises, égyptiennes, etc., comme nous le verrons au *Supplément*, article *Cosmogo- nie*.

2^e On a donné aussi le nom de *théogonie* à un chant religieux que les Perses estimaient très-efficace pour se rendre les dieux propi- ces, et qu'entonhait le mage, sans lequel il n'était pas permis de faire des sacrifices.

THÉOLOGAL, nom d'une dignité capitul- aire dans les églises cathédrales. Le théolo- gal paraît avoir succédé à celui qu'on appelait autrefois *écolâtre* et *capiscol*, lequel était chargé d'instruire les jeunes clercs dans les écoles érigées auprès des cathédrales et des collégiales. Les fonctions du théologal con- sistent aujourd'hui à donner des leçons de théologie dans les séminaires et à prêcher la parole de Dieu; mais la plupart du temps ils se remettent de ce soin sur des professeurs spéciaux et sur des prédicateurs qu'ils invitent à prêcher à leur place. Les uns et les autres sont censés agir sous leur direction et leur responsabilité.

THÉOLOGIE, science qui a pour objet Dieu et les vérités qu'il a révélées. La théo- logie naturelle est la connaissance que nous avons de Dieu par les lumières de la raison et par la société. La théologie surnaturelle a pour fondement la révélation. Cette dernière se divise en théologie positive, théologie morale et théologie scolastique. La positive consiste dans la connaissance de l'Écriture sainte et des explications qu'en donnent les Pères et les conciles, sans le secours de l'ar- gumentation. La morale s'exerce particuliè- rement à connaître les lois divines qui ser- vent à régler les mœurs, et à faire une appli- cation juste de ces lois aux différentes actions de la vie, pour distinguer celles qui sont bonnes, ou mauvaises ou indifférentes. Enfin la scolastique discute, par la voie des raison- nements, les dogmes de la foi, en établit la certitude, les soutient contre ceux qui les combattent, éclaire les points douteux et contestés de la religion, et fournit des armes fort utiles contre les hérétiques.

THÉOMANTIE, divination qui avait lieu par l'inspiration supposée de quelque divi- nité.

THÉOPASCHITES, hérétiques du v^e siècle, sectateurs de Pierre le Foulon, qui, pour

propager l'erreur des *Discipules* les, imagina de faire chanter le *Trisagion*, que l'on chantait dans toutes les églises. A ces mots, *Dieu vient. Dieu fort. Dieu immortel*, il fit ajouter, *qui avez souffert pour nous*. Les Occidentaux rejetèrent cette formule, qui semblait enseigner que les trois personnes divines avaient souffert, et ne regardèrent qu'il adoptèrent *Théopaschisme* est—une secte qui croient que la *Divinité* a souffert. Plusieurs moines euty-
chiens et de la forme embrassèrent cette héré-
sie, et en faisant tous leurs efforts pour la pro-
pager, ils suscitèrent de grands troubles dans
le même empire. Cette doctrine fut condam-
née par les conciles de Rome et de Constan-
tinople, tenus en 431.

THEOPHANIE. — 1^{re} — 1^{re} apparition ou manifestation le Jour 1. On appelait ainsi, à l'Orient, la fête du Naï ou celle de l'Épiphanie, ou plutôt celle de l'Épiphane et l'autre fête seigneuriale pendant tous les premiers siècles, et célébrée le 6 janvier. La manifestation actuelle, *Epiphany*, signifie la manifestation par excellence.

2 Les indiens Grecs fôtaient le même nom à une fête qu'ils célébraient en commémoration de l'apparition d'Apollon à Delphes. La première fois qu'il se montra aux habitants le culte fut institué.

THEOPHILANTHROPEs, secte de fanatiques qui prit naissance à Paris sur la fin du dernier siècle. Fondée par Cheemin, Mireau-Jaques, Haur et Mandar, elle fut favorisée par la Révellère-Léguat, qui passa pour en être le grand pontife. Us revinrent l'agiotage pris le nom de *Theanthropomites*, qu'ils prétendaient signifier *amis de Dieu et les hommes*; mais ils trouvèrent plus euphonique de transposer les différentes parties de ce mot barbare pour forger une dénominacion plus barbare encore, et d'articuler *Theophilanthropes*, qui d'après eux voulait dire la même chose; mais n'en déplaise à leurs connaissances hellénistiques, il est impossible de la traduire autrement qu'on par *hommes amis de Dieu*, ce qui ne laisse pas d'être tant soit peu outrecuidant.

Quoi qu'il en soit, les Théophilanthropes prétendirent fonder un culte basé uniquement sur la raison et la saine philosophie, un culte universel, qui ne fût pas une secte, mais qui pût être accepté et pratiqué par toutes les sectes et par tous les peuples de la terre. La première chose à faire pour établir une religion nouvelle est de déterminer un symbole; les Théophilanthropes n'eurent pas la peine d'en composer un; ils le trouvèrent tout formulé dans la proclamation de *Konigsberg*, inscrite au frontispice des temples. *Les Français reconnaissent l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme. Au dessus de ces deux dogmes, c'est-à-dire au-dessus de tout culte, de l'Anglais David Wilkings, on lit, en grec, son symbole à ces mots : *Εὐχαριστῶμεν τοῦ Θεοῦ. Amen.* Je crois en Dieu, mais sans culte. Toutefois il n'est pas inutile de constater qu'il n'était pas nécessaire de faire cette profession de foi à la fin du XVIII^e siècle, au premier point l'Année religieuse des Théophilanthropes assure que*

c'est une indiscretion de chercher à définir Dieu; c'est que Dieu; et quelques lignes il est défini l'assemblage de toutes les fonctions. Bien plus, ils ne tardent pas à apercevoir que, s'ils excluaient leur société, leur culte ne serait plus; aussi se hâtèrent-ils de le porter à ceux qui faisaient profession d'athéisme; et ceux-ci purent, tout comme les déistes, remplir dans les fonctions sacerdotales. Il en était de même de l'article comme du premier; on n'a pas s'inquiéter de ce que c'était que les rapports avec Dieu, des peines ou des récompenses futures. Les hommes ne se point demander à Dieu le pouvoir de le bien, parce que ce pouvoir est dans notre nature; car nous sommes tous de leur *Catéchisme*, de discerner avec eux ce qui est bien et ce qui est mal. Leur *Année religieuse* dit que leur culte est culte, et n'est pas culte. Elle est pour ceux qui n'en ont pas d'autre, seulement société morale pour tous.

Avec une doctrine aussi élastique, demander quel besoin ils sentaient d'un culte. Cette question, ils duraient bien des fois à eux-mêmes, et se disaient : n'eussent pas donné suite à leur projet, si le culte catholique, qui paraissait renaître de ses cendres, ne leur eût offert le rétablissement public d'un culte qu'ils abhorraient. Ils s'imaginèrent qu'en établissant un culte, suivant l'esprit du christianisme, plus naturel, plus rationnel, ils lutteraient avec avantage contre le christianisme, et parviendraient à l'abolir tout à fait. Ils ouvrirent leur première réunion le 26 nivôse.

16 décembre 1796), dans la rue à Paris. Bientôt ils demandèrent au gouvernement, de partager catholiques les églises qui étaient biens nationaux; ils s'y maintinrent environ quatre ou cinq ans faits eurent lieu dans plusieurs départements.

Voici à peu près en quoi consistaient ces cérémonies : Sur un autel simple, en signe de reconnaissance, bienfaits du Créateur, une corbeille de fruits, suivant la saison. A l'autel, on lisait sur un tableau : « croyons à l'existence de Dieu » « l'immortalité de l'âme. » Quatre autres placés de chaque côté de l'inscription, portaient les maximes suivantes :

« Adorez Dieu, chérissez vos
« rendez-vous utiles à la patrie.
« Le bien est tout ce qui tend
« l'homme ou à la perfectionner
« tout ce qui tend à le détruire
« à ténir.

« Enfants, honorez vos père:
« Obéissez-leur avec affection, se
« vieillesse ; pères et mères, ins
« enfants.
« Femmes, voyez dans vos ma
« de vos maisons. Maris, aimez v

us réciproquement heureux. » Utel était une tribune, où le découvreur et debout, récitait une invocation, que les assistants à voix basse et dans la même était suivie d'un moment de silence, dans lequel chacun se rendait compte de la conduite depuis la dernière ; ensuite on s'asseyait pour lire les lectures ou des discours de circonstance en temps l'un ou l'autre des chapitres du *Manuel* contemporain de la croyance et de la morale. Les auditeurs étaient rasés ; un lecteur et un orateur se tenaient en chaire, à moins que le même ne cumulât les deux fonctions. Ces deux hommes mariés ou veufs, ne se composaient de l'habit français, d'une ceinture rose et d'une robe blanche pendant ces insignes n'étaient pas ; ils avaient pour but d'établir l'égalité en voilant des vêtements somptueux ou trop négligés. Les prières, des cantiques, des lectures, l'ensemble de la cérémonie pendant éprouvait quelque modification, s'il s'agissait d'initier des nouveaux ou d'exhorter des époux. Dans le cas du père, ou, en son absence, un proche parent, tenait l'enfant sur le bras, au milieu de l'assemblée, un parrain et d'une marraine ; faisait promettre d'élever l'enfant dans l'enseignement des Théophilanthropes, à l'heure de la croyance de Dieu et de l'immortalité de l'âme, à faire connaître la nécessité d'aimer son prochain et de le servir avec pureté. Puis on prononçait sur les devoirs des pères et sur l'éducation des enfants. Après la bénédiction des mariages, les époux se tenaient par les rubans ou de guirlandes et les extrémités étaient tenues par les anciens des deux familles. Le premier recevait l'anneau et la médaille, qui étaient remis, le premier l'autre par le chef de famille. Les discours sur les devoirs du mariage, d'un membre de la société venant, il était représenté dans le tableau portant ces mots : « La famille commence l'immortalité aussi devant l'autel une urne de feuillage. Le chef de famille mort a frappé un de nos semonservons le souvenir de ses fautes. Que cet acte soit pour nous un avis d'être sages à paraître devant le juge sur nos actions. » Ces dernières paroles réminiscence flagrante du passé ; il leur en échappait souvent.

Les fêtes nationales et décadaires, de particulières pour plusieurs familles des réputés les bienfaiteurs de

l'humanité, tels que Socrate, Jean-Jacques Rousseau, Washington, saint Vincent de Paul, etc. Naturellement ils devaient peu tenir à des jours déterminés pour célébrer leur culte ; ainsi leurs cérémonies, qui avaient d'abord lieu le décadi, furent transportées au quintidi, pour ne pas gêner la célébration des fêtes décadaires. Puis, voyant que cette translation leur retirait un certain nombre d'auditeurs, ils reprirent le décadi ; enfin, le dimanche étant redevenu graduellement le jour du repos de la majeure partie des citoyens, les Théophilanthropes, dont le nombre diminuait d'une manière effrayante, annoncèrent, en 1801, que, sur la demande de plusieurs sociétaires à qui leurs relations ne permettaient pas de célébrer le décadi, ils feraient désormais leurs exercices les jours correspondants au dimanche dans certains temples, tandis que dans les autres ils seraient continués le décadi. Enfin ce culte fut interdit dans les édifices nationaux par un arrêté des consuls du 4 octobre 1801 ; il était déjà à peu près tombé sous le poids du ridicule.

THÉOPSIE, apparition des dieux, que l'on prétendait se manifester les jours où l'on célébrait quelque fête en leur honneur.

THÉORES, sacrificeurs particuliers, que les Athéniens envoyaient à Delphes offrir en leur nom à Apollon Pythien des sacrifices solennels pour le bonheur de la ville d'Athènes et pour la prospérité de la république. On tirait les théores tant du corps du sénat que de celui des Thesmothètes.

THÉORIES, députations solennelles que plusieurs villes de la Grèce envoyaient tous les ans à Delphes et à Délos, pour faire en leur nom des sacrifices et des vœux à Apollon. Les théores ou sacrificeurs étaient accompagnés de jeunes gens des deux sexes, couronnés de fleurs et jouant de diverses sortes d'instruments de musique. Les vaisseaux qui les amenaient étaient couverts de fleurs et de feuillages ; lorsqu'on avait mis pied à terre, les théories des différentes villes se rangeaient sur le rivage et se rendaient processionnellement au temple, où l'on exécutait des danses et des chants en l'honneur de la divinité du lieu ; chaque nation apportait ses présents et offrait ses sacrifices, puis la journée se terminait dans la joie et les plaisirs.

THÉOSOPHES, anciens philosophes qui regardaient en pitié la raison humaine, dans laquelle ils n'avaient aucune confiance, et qui se prétendaient éclairés par un principe intérieur, surnaturel et divin, qui brillait en eux, et s'y éteignait par intervalles, qui les élevait aux connaissances les plus sublimes lorsqu'il agissait, ou qui les laissait tomber dans l'état d'imbécillité naturelle lorsqu'il cessait d'agir, qui s'emparait violemment de leur imagination, qui les agitait, qu'ils ne maîtrisaient pas, mais dont ils étaient maîtrisés, et qui les conduisait aux découvertes les plus importantes et les plus cachées sur Dieu et sur la nature.

Les Théosophes modernes prétendent, comme les anciens, dériver leurs connais-

sances de l'illumination divine, de la communication avec Dieu, qui leur révèle ses mystères, et de leur commerce avec les intelligences supérieures. Ils assurent en général que les êtres créés du monde visible et ses phénomènes correspondent à ceux du monde invisible. Mais cette opinion, qui peut avoir son côté vrai et édifiant, se trouve poussée par eux jusqu'à l'absurdité et l'extravagance, lorsque, s'élevant dans le monde invisible et roulant dans le vague, ils prétendent enrichir leurs itinéraires d'une carte exacte de ces régions inaccessibles, en dresser une sorte de statistique, tracer le tableau de correspondance entre les objets sublunaires et le monde intellectuel, et dévoiler enfin les plus profonds secrets de la nature. Les Théosophes modernes les plus célèbres sont Jacques Boehm, Swédenborg, Saint-Martin, etc.

Les Théosophes sont intimement liés avec les Mystiques et les Illuminés : les uns et les autres prétendent ne s'écarter en rien du christianisme, ni du système religieux dans lequel ils ont été élevés ; néanmoins leurs opinions sont, la plupart du temps, contraires à la doctrine de l'Eglise, et même à l'Ecriture sainte, comme on peut s'en convaincre par ces lignes dans lesquelles Walch et Klopfel ont consigné les traits principaux qui caractérisent les Théosophes : « La parole externe de Dieu, c'est-à-dire, la sainte Ecriture est imparfaite, inefficace, et ne constitue pas la règle exclusive de la foi et des œuvres. A cette parole externe on doit préférer la lumière interne pour régler la croyance et la conduite. L'homme doit rechercher le repos ou *sabbat* de l'âme comme un moyen d'obtenir cette divine étincelle, cette parole interne, par laquelle l'âme élevée vers le Créateur, est purifiée, sanctifiée, déifiée par les sacrements. La satisfaction de Jésus-Christ, la foi en Jésus-Christ, ne sont pas des sources de grâces capables d'élever à la sainteté, etc. » *VOY. BOEHMISTES, MARTINISTES, SWÉDENBORGIENS.*

THÉOXÉNIES, fête solennelle que les Grecs célébraient en l'honneur de tous les dieux ensemble. Elle avait été instituée par les Dioscures. On y avait établi des jeux où le prix du vainqueur était un vêtement nommé *catena*. On donnait le même nom à des jeux institués à Pellène, en l'honneur d'Apolon. Le prix était une somme d'argent ; et les Pelléniens seuls étaient admis à le disputer.

THÉRAPEUTES, c'est-à-dire *serviteurs de Dieu* ; secte juive fort analogue à celle des Esséniens, dont elle paraît être une branche ; elle était établie principalement à Alexandrie en Egypte. Voués à la contemplation, au célibat et à une vie solitaire, les Thérapeutes formaient un véritable ordre religieux. Ils vivaient avec une frugalité extrême et donnaient l'exemple de toutes les vertus. Eusebe, saint Jérôme et d'autres Pères pensent que c'étaient des chrétiens, disciples de saint Marc ; mais Philon en fait une secte du judaïsme. Voici le portrait que nous en a laissé cet écrivain.

Les Thérapeutes habitaient un lieu commode et sain, près où on les euvorait de tous côtés les villes et demeuraient à l'écart des lieux écartés. Leurs maisons étaient parées pour mieux garder la pureté, non pas éloignées les unes des autres, de se protéger mutuellement en société. Ces maisons étaient nées pour le nécessaire, mais à couvert de la chaleur, et dans chacune y avait son oratoire, qu'ils nommaient ou *monastère*, destiné à l'au chant et aux exercices de piété. L'espérance passait chez eux pour une des vertus. Ils ne buvaient que l'eau, et qu'après le soleil couché, du jour à l'étude, et la nuit seul du corps. Quelques-uns ne vivaient qu'une fois en trois jours ; d'autres en six jours. Leur nourriture était le pain, à qui les plus délicats ajoutaient de l'hysope ; ils ne buvaient que l'eau. Leurs habits étaient simples, et portaient un gros manteau ; mais plus léger ou une pièce de toile, en tout la vanité comme fille.

Ils priaient deux fois le jour, le matin et le soir ; tout l'intervalle s'employait à la méditation. Leur lecture était sacrée, où ils cherchaient à pénétrer des allégories. Ils suivaient la trace tracée par les anciens chefs de l'ordre, ils lisaient aussi les écrits de Platon, de Pythagore, de Zoroastre, de Mani, de quelques autres des cantiques et des hymnes divines, et sur des airs différents ils chantaient à Dieu continuellement, et pendant qu'ils avaient des songes pendant le sabbat, ils s'assemblaient dans un lieu commun, séparé en deux parties, de deux ou trois coudées de haut, où les femmes fussent séparées des hommes, et pussent entendre l'instruction sans être vues. Là, ils étaient assis par rangs, selon leur âge, les mains cachées ; la droite sur la poitrine, la gauche au-dessous. Le plus ancien et le plus instruit s'avancait, et son regard était doux, sérieux, son discours solide et sage. Tous écoutaient dans un profond silence, et s'ils donnaient leur assentiment, ils le faisaient seulement par un signe de la tête.

Leur principale fête était, après le sabbat, le cinquantième jour, la Pentecôte. Celui qui en avait le soin leur en donnait avis, et ils se mettaient à prier, et étaient vêtus de blanc, pour paraître ensemble avec joie. Se rangés par rangs, ils se tenaient debout, ils levaient les mains au ciel, priant Dieu qu'il leur fût agréable. Les femmes étaient vêtues de blanc, mais c'étaient des vierges âgées. Elles se mettaient à prier, et les hommes à droite. Après la prière, ils se couchaient sur des nattes de jonc, et se couvraient pour appuyer le coude. Ils n'étaient pas rangés suivant l'âge, mais selon leur ordre de réception. Or

que pas un n'osait même respirer. Cependant quelqu'un d'entre eux savait une question sur l'Écriture l'expliquait simplement et d'une façon propre à inculquer sa doctrine. Les rabbins étaient attentifs, et marquaient de la tête, un regard ou un geste, bien entendu ou s'ils doutaient. On était allégorique ; car ils regardaient comme l'âme de l'Écriture, et comme le corps. Le discours fini, applaudissaient ; celui qui avait parlé commençait à chanter un air nouveau, ou un nouveau composé par les autres écoutaient paisiblement. À la fin, les femmes aussi bien venues. Le cantique achevé, ceux qui avaient apporté les tables. Les jeunes gens choisis ; ils ne portaient de ceintures comme dans les banquets, mais leurs tuniques étaient sur les tables n'étaient chargées que de nourriture ordinaire, du pain levé, de l'hysope ; et en ce festin on ne buvait de l'eau, seulement on en donnait aux plus délicats d'entre les vieillards. Le repas, ils se levaient tous ensemble, au milieu de la salle et formaient deux rangs, un d'hommes et l'autre de femmes. Chacun était conduit par la main la plus honorable et qui chantait le cantique. Ils chantaient alors divers cantiques sur le Dieu, tantôt tous ensemble, tantôt séparément ; et cependant ils gesticulaient, ils dansaient et paraissaient transportés, selon ce que des chants ou les parties du cantique leur suggéraient en une seule imitation de celle du passage de la mer Rouge. Les voix graves des hommes, les voix plus aiguës des femmes, formaient un agréable concert. Toute la nuit était la fête se passait ainsi ; sur la fin, ils se tournaient vers l'orient, les premiers rayons du soleil, ils le saluèrent au ciel, demandaient un miracle, et priaient Dieu de leur donner un esprit capable de l'entendre. Les prières, chacun se retirait chez soi, pour ses exercices ordinaires.

THÉRAPHINS, dieux Pénates des Théréens, ou, suivant d'autres, figures des dieux. Ils se servaient pour les divinités ; les rabbins prétendent que leur force était accompagnée d'opérations abominables, ou l'étranger en lui torturant. Sa tête était salée et embaumée, mettait sous la langue une lame sur laquelle était gravé le nom d'un dieu. La tête était suspendue à la muraille ; des cierges et on se prosternait devant, pendant qu'elle rendait des oracles. Les rabbins disent que ces Théréens des espèces de marmosets à fine peau, et qu'en les mettant debout ils imitent certaines heures du jour et sous certaines constellations, par les influences célestes. Mais on ne doit accueil-

lir ces données rabbiniques qu'avec la plus grande réserve. *Voy. THÉRAPHINS.*

THERAS, divinité locale des Théréens, dont il était le fondateur. C'était un Lacédémonien, fils d'Autésion, qui avait conduit une colonie à Calista, qui en prit le nom de Théra. Les habitants de la ville lui rendirent, après sa mort, les honneurs divins.

THERITAS, un des dieux de la Colchide ; on le confond avec Mars. Il y avait autrefois un temple et une statue ; mais Castor et Pollux enlevèrent cette dernière et la transportèrent en Laconie, où elle fut conservée pendant plusieurs siècles.

THERMONA, déesse ou nymphe qui présidait aux eaux thermales et minérales.

THERMOUTIS, déesse égyptienne ; suivant Jablonski c'était la personnification de la colère d'Isis ; elle avait la même fonction que la Némésis des Grecs, et présidait, comme elle, au châtiment des coupables. Son symbole était une espèce d'aspic de même nom, dont le poison était mortel. On voit quelquefois cet aspic autour de la tête d'Isis.

THÉSÉE, héros grec, demi-dieu des Athéniens, dont il avait été le dixième roi. Il devint, dit-on, le jour au commerce furtif d'Egée, roi d'Athènes, avec Ethra ; mais on ne manqua pas de faire honneur de sa naissance à Neptune, la grande divinité de Trézène, pays natal de Thésée. Il fut élevé secrètement par Pitthée, son aïeul maternel. Devenu grand, il se rendit à Athènes pour se faire reconnaître de son père, rencontra dans sa route plusieurs monstres dont il délivra la terre : Sinnis, Scyron, Cercyon, Procrustes, et se présenta enfin à Egée, qui d'abord, à l'instigation de sa femme Médée, voulut l'empoisonner, mais qui l'ayant bientôt reconnu à l'épée qu'il portait, renversa la coupe fatale et le garda près de lui. Thésée mit fin à la guerre civile qui désolait Athènes en mettant à mort les Pallantides qui disputaient le trône à Egée, tua le taureau de Marathon, puis alla en Crète où il extermina le minotaure, et délivra ainsi Athènes du tribut honteux qu'elle payait à ce monstre. *Voy. MINOTAURE.* Mais, ayant oublié, en revenant, de mettre à son vaisseau des voiles blanches, en signe de victoire, ainsi qu'il en était convenu, il causa la mort de son père qui, persuadé qu'il avait succombé, se jeta de désespoir dans la mer.

Devenu roi, Thésée fonda une seule nation les diverses tribus ou classes de l'Attique, agrandit Athènes qui prit dès lors le rang de capitale, institua les Panathénées, établit dans l'Attique un gouvernement presque républicain, et même, dit-on, abdiqua la royauté. Ces travaux ne l'empêchèrent pas de prendre part à la chasse du sanglier de Calydon, à l'expédition des Argonautes ; il fit aussi la guerre aux Amazones qui avaient envahi l'Attique. Uni d'une étroite amitié avec Pirithous, il l'accompagna aux enfers dans sa tentative de rapt sur Proserpine, épouse de Pluton ; mais cette téméraire entreprise échoua, et les deux héros restèrent captifs dans les régions infernales. La fable

dit-que, s'étant assis sur une pierre pour se reposer, ils y demeurèrent collés sans pouvoir se relever. Virgile y fait allusion, lorsqu'il représente Thésée dans le Tartare, assis pour l'éternité sur cette pierre, et criant sans cesse cette admirable sentence :

Discite justitiam moniti, et non temnere divos.

« Apprenez par mon exemple à pratiquer la justice et à ne pas mépriser les dieux. » Toutefois Hercule parvint à obtenir sa délivrance. Mais le reste de sa vie ne fut qu'un enchaînement de malheurs. A son retour, il trouva Athènes en proie aux factions, et fut mal reçu de ses compatriotes. A l'ingratitude de son peuple se joignirent des peines de famille. Phèdre, son épouse et fille de Minos, devenue éprise d'Hippolyte, son beau-fils, et ne pouvant le séduire, l'accusa auprès de Thésée, qui le dévoua à la vengeance de Neptune, et l'infortuné jeune homme périt misérablement. Abreuvé de dégoûts, Thésée chargea Athènes de malédictions, et se retira dans l'île de Scyros pour y finir ses jours en paix ; mais le roi Lycomède, jaloux de sa réputation ou gagné par ses ennemis, le précipita du haut d'un rocher. Thésée est indubitablement un personnage historique ; mais on aura réuni sur lui, comme sur Hercule, nombre de traits qui appartiennent à plusieurs individus différents.

Les Athéniens, plusieurs siècles après la mort de Thésée, se repentirent de leur ingratitude envers lui, et tâchèrent de l'expier par les honneurs qu'ils rendirent à ses cendres. Plutarque rapporte qu'à la bataille de Marathon, on crut voir ce héros armé combattre contre les barbares ; que les Athéniens ayant consulté là-dessus l'oracle d'Apollon, il leur fut ordonné de recueillir les os de Thésée, ensevelis dans l'île de Scyros, et de les placer dans le lieu le plus honorable et de les garder avec soin. Cimon crut les trouver dans la tombe d'un homme d'une haute stature, qu'il découvrit dans l'île, avec un épée et un fer de lance. On transporta le tout à Athènes, et ces restes furent reçus avec des processions et des sacrifices. On les déposa dans un superbe tombeau élevé au milieu de la ville ; et, en mémoire du secours que ce prince avait donné aux malheureux pendant sa vie, et de la fermeté avec laquelle il s'était exposé aux injustices, ce tombeau devint un asile sacré pour les esclaves. Plus tard, on lui bâtit un temple dans lequel on lui offrait des sacrifices le huitième jour de chaque mois, outre une grande fête qu'on lui a assignée le 8 octobre, parce qu'il était revenu ce jour-là de l'île de Crète.

THESMIENNE ou **THESMOPHORE**, c'est-à-dire *législatrice*, surnom de Cérès, sous lequel elle était honorée en plusieurs endroits, parce qu'elle avait appris aux hommes à vivre en société et leur avait donné des lois.

THESMOPHORIES, fêtes célébrées dans l'Attique, au mois pyanepsion, en l'honneur de Cérès législatrice. Cette déesse passait

pour les avoir instituées elle-même étaient solennisées à Sparte et à I dant trois jours ; à Dryme, ville d à Thèbes, à Mégare ; à Syracuse promenait en procession les sym nature fécondée, faits de sésame e à Eréthrie en Eubée, où l'on n alors que des mets cuits au sole moire des temps malheureux q précédé l'agriculture ; à Délos, q menait en grande pompe de gros | mées *achaines*. Mais cette fête ne s nulle part avec autant d'éclat qu'il n'y assistait que des femmes leur tête était un prêtre appelé le parce qu'il portait une couronne durée de ses fonctions ; et elles compagnees de vierges, qui obser étroite clôture, une discipline étaient nourries aux frais du tré dans un lieu appelé *thesmophorée*. athéniennes étaient habillées de obligées, pendant la fête, ainsi qu jours avant et après, à la continen exacte ; c'est pour cet effet, dit-c couchaient sur l'agnus castus et la sur des feuilles de vigne, de pin, être aussi pour représenter la vie laquelle on était réduit avant l'in l'agriculture. C'est pour cette der son que, dans toutes les fêtes de rappelait, par la nature des alime offrandes, l'indigence des temps on n'y vivait que de fruits ou de m fiés au soleil. Trois jours étaient en préparatifs. Le onzième jour se rendait en procession à Eleusi tant sur la tête les livres contena de Cérès ; ce jour s'appelait la m vierges choisies, vêtues de robes soutenaient des corbeilles sac étaient renfermés un enfant, t d'or, un van, des gâteaux et plusie symboles. La fête commençait dans Eleusis même le 13 du mois jusqu'au 17, c'est-à-dire quatre jo on jeûnait et on restait assis à marquer la mortification de l'a adressait des prières à Cérès, à F à Pluton, à Calligénie, qu'on cro nourrice de Cérès. On finissait pa fice appelé *l'amende*, destiné à e : quoi on aurait pu manquer pend Ceux qui n'étaient en prison qu fautes légères étaient mis en lib commencement de la fête, et le troi tous les tribunaux étaient fermés.

THÉTIS, fille de Nérée et de sœur de Nicomède, roi de Scyr tort que plusieurs écrivains en déesse de la mer, en la confondan thys, dont le nom s'écrit différem n'était qu'une simple néréide, m belle d'entre elles ; aussi fut-elle par Apollon, Neptune et Jupiter racle ayant déclaré que le fils q d'elle serait plus grand que son dieux se désistèrent, et elle dut ter d'épouser un simple mortel :

GIE, c'est-à-dire *œuvre de Dieu*; magie par laquelle les anciens cours aux dieux et aux génies bien- pour produire des effets surnaturels. eil de la magie théurgique, dit ait quelque chose de sage et de Il fallait que le prêtre théurge fût ble dans ses mœurs, que tous avaient part aux opérations fussent 'ils n'eussent eu aucun commerce femmes, qu'ils n'eussent point ; choses qui eussent eu vie, et fussent point souillés par l'attou- d'un corps mort. Ceux qui vou- tre initiés devaient passer par dif- épreuves fort difficiles : jeûner, re dans une exacte continence, se ar diverses expiations; alors ve- s plus grands mystères, où il n'é- question de méditer et de contem- e la nature, car elle n'avait plus seur ni de caché, disait-on, pour avaient subi ces rigoureuses épreu- croyait que c'était par le pouvoir urgie qu'Hercule, Jason, Thésée,

THIEN, mot chinois qui signifie littéralement le ciel, mais qui est employé très-fréquemment pour exprimer le Dieu suprême ou le Seigneur du ciel. Nous n'ajouterons rien aux preuves graphiques que nous avons données (article Dieu, article xxxi, n° 1), pour établir que les anciens Chinois ont nécessairement entendu par ce mot, non pas seulement le ciel matériel, mais encore, et bien plutôt, le ciel spirituel, subsistant par lui-même, c'est-à-dire le souverain Dieu. C'est pourquoi les Jésuites qui évangélisaient la Chine n'avaient pas fait difficulté de s'en servir, persuadés que ce nom se rapportait au Dieu unique et véritable ; mais les ennemis de leur congrégation les accusèrent d'idolâtrie et soutinrent que, par cette expression, les Chinois n'entendaient pas autre chose que le ciel matériel et visible. La querelle dura assez longtemps et fut déferée au souverain pontife, qui décida sagement que, pour éviter toute équivoque, les chrétiens se serviraient désormais du terme complexe *Tien-tchu*, c'est-à-dire *Seigneur du*

l'ele lui construisit une hutte dans le jardin, où il résida depuis lors, mourut. On reconnut alors qu'il en effectivement le maître de la terre et pour réparer la faute commise, on commença à l'adorer, et bien-tôt il fut déclaré officier du titre de *thou*.

THONG, autre esprit que les Annamites, dans l'intérieur de leur maison, le maître du lieu. C'est peut-être le même que le suivant.

THOU. Les gens du peuple, dans le nord, adorent sous ce nom l'esprit qui habite la terre ou au lieu dans lequel ils habitent. Ce culte est venu de ce qu'il y avait jadis en Chine un tigre très-féroce, et un grand nombre de voyageurs ; et n'osait sortir de peur d'être dévoré. L'empereur fit publier un édit et promit une récompense à celui qui le tuerait. Un des membres de la famille de Le attaqua et le tua. En conséquence, les magistrats et protecteurs des cinq provinces de son royaume, et le peuple commencent à l'adorer et à les invoquer sous le nom de *Thou-cou*.

THIA, esprit de la terre, adoré par les Chinois. Les Chinois l'appellent

THONG, ancien personnage, adoré comme un dieu par les Chinois et les Anna-

mites, nom que prit Loke, le mauvais géant de la mythologie scandinave, lorsqu'il se transforma sous la figure d'une magicienne pour empêcher la résurrection de Balder.

THIA, esprit de la terre, vénéré par les Chinois ou Cochinchinois.

THIA, sectaires musulmans, appelés l'hérésie des Mordjis. Ce sont les disciples d'Abou-Moad, fils de Thoméni. Ils croient à la foi, c'est la connaissance, l'apurement, la constance ; que l'infidélité existe non-seulement dans l'abandon de ces qualités, mais aussi dans celui de l'entre elles ; que ceux qui négligent la prière et méprisent les prophètes sont infidèles ; que l'adoration des idoles est en elle-même une infidélité, et qu'elle-même est d'infidélité.

THOR, le dieu suprême des anciens Scandinaves, qui l'adoraient comme représentant les forces de la nature, comme le dieu de la guerre. On le représentait monté sur un char traîné par deux boucs, et tenant dans sa main un marteau, symbole de l'éclair. Cette arme, garnie d'un manche de fer, ne servait point à frapper, comme le marteau quelquefois ; on la lançait de loin, au moyen d'un arc et de deux chevaux lancés à toute vitesse. Le taureau, emblème de la guerre, lui était consacré ; il était le dieu de la guerre et des combats, et ne cessait de faire retentir de son tonnerre les *Throldes* des indigènes, qui s'étaient, ainsi que les derniers, réfugiés dans les mon-

agnes. Thor formait, avec Othin et Frey, une sorte de trinité dont il était le chef.

Mais lorsque le conquérant Odin eut réussi à réformer l'ancien culte, et eut été assimilé à Othin, son homonyme, il fut vénéré comme le chef de la triade céleste, et dès lors le dieu Thor descendit au second rang. Bien plus, les mythologues en firent un fils d'Odin et de Freya, et modifièrent ses attributions. Ils en firent la première de toutes les divinités inférieures ou des intelligences nées de l'union des deux principes, le médiateur entre la divinité et les hommes. Ils lui laissèrent la foudre, son ancien attribut, et l'empire des airs ; c'était lui qui distribuait les saisons, excitait ou apaisait les tempêtes. Son royaume se nommait *Trudvangar* (asile contre la terreur) ; il y siégeait dans un palais qui avait 540 salles. Il avait de plus trois instruments ou objets précieux : le premier était le marteau *miolner*, que les géants de la gelée et ceux des montagnes reconnaissent quand ils le voyaient lancé contre eux dans les airs ; parce que souvent le dieu avait brisé de cette massue la tête de leurs pères et de leurs parents ; ce marteau revenait de lui-même dans la main de Thor, quand il l'avait lancé. Le second objet précieux était le baudrier de la vaillance ; lorsqu'il s'en ceignait, ses forces étaient augmentées de moitié. Le troisième consistait en des gants de fer, dont il ne pouvait se passer quand il voulait prendre le manche de son marteau foudroyant.

Regardé comme une divinité favorable, comme le protecteur des hommes contre les attaques des mauvais génies et des géants, il fut souvent exposé à des prestiges, à des pièges, à des épreuves, à des persécutions du mauvais principe, qui ont assez de rapport avec les travaux d'Hercule. De temps en temps, il eut à livrer de furieux combats contre le grand serpent, monstre engendré par le mauvais principe, et l'ennemi des dieux et des hommes. Mais il n'en triompha parfaitement qu'au dernier jour, lorsqu'après avoir, en le foudroyant, reculé de neuf pas, il le détruira pour jamais. Cependant Thor lui-même doit tomber mort, étouffé par les flots de venin que le monstre vomira sur lui ; ses deux fils, Mode et Magne, lui survivront, et après la destruction du monde par le feu, ils habiteront de nouveau les plaines d'Ilda.

On représentait Thor à la droite d'Odin, une couronne sur la tête, un sceptre dans une main, et dans l'autre sa massue foudroyante. Quelquefois on le peignait sur un char traîné par deux boucs de bois, avec un frein d'argent, et la tête couronnée d'étoiles. Tous les ans, au mois de janvier, qui portait son nom (*Thora*), on lui sacrifiait 99 hommes, autant de chevaux, de chiens et de coqs. César parle de Thor comme du Jupiter scandinave, et avec raison, car la plupart des attributs mentionnés plus haut appartiennent à la divinité suprême, et encore aujourd'hui, c'est de son nom qu'on appelle le jeudi, ou le jour de Jupiter, dans toutes

les nations du Nord (*Thor-dag, Donners-tag, Thurs-day*, etc.).

Les Norvégiens font de Thor un ancien roi du Jutland, et en même temps un pontife qui donna son nom au premier mois de l'année. Il était fils de Snaer (*la neige*), petit-fils de Frost (*les frimas*), qui était lui-même fils de Kare, roi des vents, et petit-fils de Forniotr, l'ancien ou le père des âges. Thor avait une fille nommée Goé ou Gøjé, qui lui fut ravie pendant qu'il était occupé à un sacrifice solennel; c'est en mémoire de cet événement que le second mois s'appelle Gøjé. Nor et Gor, frères de Gøjé, se mirent à la recherche de leur sœur, et c'est à cette occasion qu'ils conquièrent la Norvège.

Thor paraît avoir été le grand Dieu de toutes les nations du Nord; on le retrouve dans la mythologie germanique, celtique, laponne, finnoise, péruvienne, etc. Son nom sert encore pour exprimer le vrai Dieu, en tchouvache, et dans plusieurs autres langues de la Sibérie. On le retrouve même dans le *Torngarsuk* des Groënlandais et ailleurs. Les Gaulois l'appelaient *Taranis*. Voy THORON.

THORA, c'est-à-dire *la loi*. Les Juifs appellent ainsi ce que nous nommons le Pentateuque, ou les cinq livres de Moïse. Ils divisent la Thora en cinquante-deux sections, selon le nombre des semaines de l'année, afin qu'elle soit achevée chaque année tout entière dans l'office liturgique du samedi. Voy. SEPTIER THORA.

THORAMIS, le Jupiter des anciens Bretons; sans doute le même que *Taran* ou *Taranis*.

THORÉ, dieu égyptien, une des formes de Phtha. On le représentait sous la forme d'un scarabée ailé, dressé sur ses pattes de derrière.

THORINN, Dwerger ou génie de la mythologie scandinave, représenté comme étant d'un caractère ardent et audacieux.

THORON, roi de Gothie, de Finlande et de Norvège; prince très-célèbre dans les antiquités du nord, qui a donné son nom au premier mois de l'année, parce qu'à cette époque ce roi immolait aux dieux une génisse. On continua jusqu'à l'introduction du christianisme les sacrifices qu'il avait institués, et on lui rendit à lui-même les honneurs divins.

Le culte de *Thor* ou *Thoron* a persisté dans la Laponie bien plus longtemps que tout autre part. Ce dieu formait, avec Storkunkare et Beive, une sorte de trinité dont il était le chef. Les Lapons le considéraient comme le dieu suprême et le maître du tonnerre; ils croyaient qu'il avait un pouvoir absolu sur les hommes, qu'il régnait sur les démons et mettait des bornes à leur pouvoir; le marteau dont il était armé lui servait d'arme pour châtier les méchants et les mauvais génies. Ils formaient sa statue de bois de bouleau, bloc informe, dont la tête était simplement figurée par un renflement au sommet. Son marteau était suspendu après

lui, ou passé au travers de la bêche, enfonçant un clou dans la tête et on chait un petit caillou afin que le di faire du feu quand il lui plairait. Cette coutume était renouvelée, chaque année, l'automne. Ils consacraient alors la statue à une idole en égorgeant un renne, et en tant du sang et de la graisse de la bête. Outre cette idole, ils étaient obligés en ériger une autre chaque fois qu'ils immolaient un renne; ils plaçaient toutes ces images les unes auprès des autres sur une table qui était dans le lieu sacré, leurs cabanes. Puis ils égorgeaient la bête en lui perçant le cœur avec l'un d'un couteau; on en recevait le sang dans un vase et on en frottait Thoron sur le dos et sur l'estomac, où ils faisaient de ce même sang des lignes en forme de croix. Derrière l'idole, les Lapons mettaient le bois et les os de la bête immolée, et devant lui une boîte pleine de petits morceaux de chair de toutes les parties du corps de l'animal, de la graisse fondue par-dessus. La bête était consommée par la famille. THOR.

THOTH, personnage divin des Égyptiens. Il était nommé diversément les différents peuples. « Les Grecs, dit Platon de Biblos, donnent le nom d'*Thoth*, que les Égyptiens appellent *Thoth* et les Alexandrins *Thoth*. » C'est ce que les Latins nomment *Mercur*. Hérodote donne son nom *Thouth*; il dit que c'est lui qui inventa les lettres, distingua les voyelles des consonnes, les muettes des liquides, ajouta-t-il, qui doit le faire comme un dieu ou comme un homme. Les autres historiens s'accordent à attribuer l'invention de presque tous les arts. « Thoth, dit Lactance, remonte à une haute antiquité, et, quoique homme, il a su toutes les sciences, ce qui lui a valu le surnom de *Trimégiste*, trois fois grand. Il créa les différentes parties du monde, imposa, le premier, des noms à toutes les choses. Diodore de Sicile, Eusèbe, assurent qu'il fut l'inventeur des lettres et le premier qui écrivit. Il trouva les nombres, les mesura, réduisit l'arithmétique en un système, les Égyptiens publiaient qu'il leur avait enseigné la géométrie, qui leur était alors nécessaire, ainsi que l'astronomie et la médecine; ils ajoutaient qu'ayant observé la nature et l'harmonie des sons, il avait composé la lyre. Saint Clément d'Alexandrie parle du code de ses lois à la garde des prêtres, et Eusèbe le dit sous la dénomination de corps d'*Hermès*. On lui attribuait encore l'invention de la théologie, l'établissement du culte divin et l'ordre des sacrifices. Les rites étaient renfermés dans les livres, déposés dans les temples, et les prêtres y trouvaient tout ce qui concernait la religion. Enfin, au rapport de Diodore de Sicile, les Égyptiens assuraient que l'

institutions et les arts avaient été par Thoth ou Hermès.

Les savants ont considéré Thoth, sans de vraisemblance, comme la fiction de l'invention des sciences, et comme un personnage réel. En effet, *Thoth* paraît désigner une égyptienne, et plusieurs auteurs anciens que les sciences et les diverses races humaines étaient gravées sur des dans la terre *sériadique*; peut-être lire *siringique*, mot qui exprime cryptes ou allées souterraines, aux environs de Thèbes et de Memphis qu'il en soit, les Egyptiens en conseillaient et le premier ministre c'est lui que ce dieu laissa pour dans l'administration de ses États, parti pour conquérir la terre. Et Osiris eut passé de la terre au ciel, Thoth lui offrirent des sacrifices, et tant en son honneur des initiations, cérémonies secrètes et mystérieuses. C'est Thoth qui passait pour diriger les hérauts en temps de guerre, les uns de paix et les traités. En cette on lui donnait pour symbole le casque portaient ceux qui étaient chargés de la nation, et qui faisait leur sûreté aux ennemis. On dit aussi que ce dieu est le premier des mesures, les balances, et qui sert à régler le commerce. On le regardait comme l'ambassadeur, et un excellent interprète de leurs ordres et de leurs ordres; c'est ce que signifie le nom grec *Hermès*.

Les savants distinguent deux Thoth ou le premier et le plus ancien, appelé *Thoth*, ou trois fois très-grand, inventeur des arts, représenté par l'épervier le second, appelé *dismégiste*, ou très-grand, son petit-fils, qui mit au jour les découvertes de son aïeul. Celui-ci est par l'ibis, oiseau dont le pas grave est à la mesure métrique. Ce dernier portait une *psychopompe*, lorsqu'il remplit sa fonction de groffier dans les en-

HERMÈS, MERCURE, FOU-HI.

THIRAKON, esprits aériens des Bouddhistes du Tibet.

THIRMA, pyramide de pâte que les habitants portent en cérémonie dans la sonde Monlam et dont ils font une offrande. Nous en donnons la description au mot **MON-LAM**.

THIR, les trois nymphes qui nourrissent C'est peut-être du nom de ces nourrices du dieu de la révélation, mais aussi *thiries* les jetons ou sorts qu'ils jetaient dans l'urne, et *thiriolevins* eux-mêmes. Une des fêtes portait aussi le nom de *Thrio*.

THIR, divinités les plus anciennes de la Scandinavie; elles du nord devant l'importation du culte d'Odin pour lequel on les représente comme des sans cesse par les foudres du

THRYM, roi des géants de la mythologie scandinave, tué par le dieu Thor.

THSE, sacrifice que les Chinois offrent dans le printemps.

THSE-THANG, salles ou petits édifices que les Chinois érigent à la mémoire de leurs ancêtres décédés. On y garde les tablettes de ces défunts avec leurs noms, et c'est là qu'on va chaque jour leur rendre hommage.

THSING-TSIEN, genre de divination usité parmi les Chinois pour découvrir l'avenir. Nous le décrivons à l'article **KI-POU**.

THSING-TCHHA-MEN-KIAO, ou la secte du *Thé pur*; hérésie bouddhique qui s'est élevée en Chine dans le siècle dernier, et qui, ayant été considérée comme rébellion par le gouvernement, fut poursuivie par les peines les plus rigoureuses. Voici ce que nous en apprend un rescrit prohibitif de l'empereur, du mois de juin 1816. La secte *Thsing-tchha-men* doit son nom à la nature de ses offrandes. Le premier et le quinzième jour de chaque lune, ces sectaires brûlent de l'encens, font des offrandes de thé choisi et mondé, se prosternent et adorent le ciel, la terre, le soleil, la lune, le feu, l'eau et leurs parents défunts. Ils adorent encore Fô et le fondateur de leur propre secte. Dans la réception des candidats, ils font usage de baguettes de bambou, dont ils touchent aux yeux, aux oreilles, à la bouche et au nez les personnes qui adoptent leurs principes, en leur recommandant d'observer les trois êtres auxquels toutes choses retournent, ainsi que les cinq préceptes. Ils ne se font pas scrupule d'affirmer que le premier auteur de la famille Wang, leur fondateur, réside dans le ciel. Suivant eux, le monde est successivement gouverné par trois Fô : le règne de Yin-tang-Fô, autrement appelé A-mi-to Fô (*Amida-Bouddha*) est passé; Che-Kia Fô (*Chakya Bouddha*) règne présentement; Mi-le Fô (*Maitreya*) est à venir. Ces sectaires prétendent que Mi-le Fô descendra et prendra naissance dans leur famille; tous ceux qui entrent dans leur congrégation seront transportés, après leur mort, dans les régions de l'Occident, au palais des immortels pénitents, où ils seront préservés des dangers de la guerre, de l'eau et du feu. Ils donnent à ceux qui adoptent leurs opinions religieuses le titre honorifique de *Ye* (père). C'est avec toutes ces paroles, continue le rapport inséré dans l'édit impérial, qu'ils séduisent le pauvre peuple, l'engagent à se faire admettre dans la secte et lui escroquent son argent; car les nouveaux initiés payent chacun à leur directeur, descendant de Wang, une taxe variable de dix à plus de 10,000 *wan*, monnaie courante (de six centimes à douze ou treize francs).

Wang-young-tai, leur directeur en 1816, fut condamné à mort, son corps mis en pièces, et sa tête exposée publiquement sur un pal. La secte ne paraît pas avoir fait de progrès depuis cette époque.

THSOUAN, nom de l'esprit du feu chez les Chinois, et du sacrifice qui lui est offert.

THUÉRIS, une des femmes ou des concu-

bines de Typhon, l'ennemi d'Osiris. Pour-suivre un jour par un serpent, elle se réfugia auprès d'Horus, dont les serviteurs mirent le monstre en pièces. C'est en mémoire de cet événement que les prêtres égyptiens, dans leurs cérémonies en l'honneur de ce dieu, jetaient au milieu du temple une corde dont les sinuosités imitaient les replis du serpent et finissaient par la couper en morceaux, comme autant de tronçons. Quelques-uns prétendent que Thuéris est la personification du vent du midi; c'est en effet la signification de ce mot égyptien.

THCONG-DANG, esprits du premier ordre chez les Tonquinois. L'un d'entre eux, nommé *Thuong* par excellence, passe pour être l'ennemi irréconciliable des vieillards; on dit qu'il les recherche incessamment pour les égarer et leur donner le coup de la mort, afin qu'ils fassent place aux jeunes gens. Aussi les vieillards le redoutent-ils extrêmement; et lorsqu'on exorcise les maisons qui passent pour être hantées, ils s'enfuyaient sur les montagnes, ou se réfugiaient dans les temples des dieux.

THURAS, dieu des Assyriens; on lui érigea une colonne à laquelle on rendit les honneurs divins.

THURIFÉRAIRES. On appelle ainsi, dans l'Eglise catholique, les clercs chargés de présenter au célébrant l'encens et l'encensoir; et ils encensent eux-mêmes le saint sacrement ou le chœur pendant les offices. Cette fonction appartient aux ecclésiastiques élevés à l'ordre d'acolytes, mais la plupart du temps il est rempli par des laïques revêtus de l'habit de chœur.

THUSSES, nom que les Gaulois donnaient à leurs satyres; les Pères de l'Eglise l'exprimaient en latin par *Dusii*.

THUY-PHU et **THUY-TINH**, esprit des eaux chez les Annamites; le Neptune chinois. Il est l'antagoniste de Son-tinh, l'esprit des montagnes. Voy. *SON-TINH*. *Thuy-tinh* est aussi le nom de la planète de Mercure.

THYADES, nom que l'on donnait aux Bacchantes qui, dans les fêtes et les sacrifices de Bacchus, s'agitaient comme des furieuses, et couraient comme des folles. Ces Thyades étaient quelquefois saisies d'un enthousiasme vrai ou simulé, qui les poussait même jusqu'à la fureur; ce qui ne diminuait en rien le respect du peuple à leur égard. Les Kéens avaient une compagnie de ces femmes consacrées à Bacchus, qu'on appelait les *Nelze*, parce qu'elles étaient toujours de ce nombre.

On dit que le nom de *Thyades* vient de *Thyas*, fille de Castalius, enfant de la Terre, la première qui fut honorée du sacerdoce de Bacchus, et qui célébra les Orgies en l'honneur de ce dieu.

THYASES, danses frénétiques exécutées par les Bacchantes en l'honneur du dieu dont elles étaient agitées. D'anciens monuments reproduisent les gestes et les contorsions affreuses qu'elles faisaient dans leurs danses. Elles sont demi-nues, les cheveux égarés; les yeux égarés; les unes sont

armées de thyrses ou de statuettes en bois; d'autres d'épées, armes qui doivent être fort dangereuses dans leurs mains. Un de ces monuments nous représente Bacchante tenant d'une main un glaive, et de l'autre une tête d'homme fraîchement coupée.

THYIA, fête de Bacchus célébrée par les Eléens. Les Eléens disaient, au rapport de Pausanias, que le jour de cette fête, Bacchus venait honorer de sa présence et se faire voir en personne dans le lieu où elle se célébrait. En effet, les prêtres du dieu apparaissent dans sa chapelle trois bouteilles de vin à la main, et y laissent en présence de tout le peuple les Eléens et étrangers; ensuite ils en ferment la porte et apposent leur cachet sur la serrure, ce que chacun était libre de vérifier. Le lendemain on revenait à la porte, on reconnaissait et vérifiait les sceaux, et on trouvait les trois bouteilles pleines de vin.

THYNNIES, fête où les pêcheurs de Thyns s'adressaient à Neptune, pour le détourner de leurs filets le poisson qui les coupait.

THYONÉ, nom sous lequel Séméle fut mise par Jupiter au nombre des déesses, après que son fils l'eut reléguée dans les enfers.

THYRSE, lance ou javelot enveloppé de vignes ou de feuilles de vigne, qui en cachaient la pointe. Souvent l'arme était cachée dans une pomme de pin ou de rubans. C'était l'arme des Bacchantes. On dit que Bacchus et son armée employaient le thyrses dans l'expédition des Indes pour tromper les esprits grossiers des Indiens dissimulant leurs armes. C'est de l'usage du thyrses que l'on s'en servait dans les fêtes de ce dieu. Séméle lui donne une autre origine; elle dit que le thyrses, dit-il, est donné à Bacchus par les Bacchantes pour marquer que les buveurs ont besoin d'un bâton pour tenir lorsque le vin leur a troublé la tête. Les poètes attribuaient au thyrses une vertu merveilleuse. Euripide raconte qu'un jour le thyrses ayant frappé la terre de son pointe, il en sortit sur-le-champ une fontaine d'eau vive, et qu'une autre fit jaillir de la même manière une source de vin.

TI, nom par lequel les Chinois appellent la divinité. On traduit, il est vrai, ce mot par empereur, et cette dénomination est en effet une de celles que l'on désigne le monarque tchinois. Mais si nous recherchons sa signification primitive, nous trouvons qu'il veut dire *maître, le souverain du ciel*, comme on le voit dans les dictionnaires rédigés en Chine. L'empereur ayant reçu son autorité du ciel, on le désigne aussi par le nom de *seigneur du ciel* lui-même, on le désigne aussi par le nom emprunté, pour exprimer le haut degré de vénération et d'obéissance que les Chinois doivent lui porter. Cette expression semble préférable à celle d'autres titres que les auteurs ou lexicographes chinois ont employés. Au contraire, c'est-à-dire la signification de *souverain du ciel* a été prise pour celle de *souverain monarque*, en

ur appuyer leur opinion, se font qu'on appelle l'empereur du *Ti*, tout simplement, tandis que, pour le Ciel ou l'Esprit du ciel, on a le mot de *suprême* ou *très-haut*, et le nomme pas seulement *Ti*, mais bien *Chang-ti*, suprême em-

peur. Le témoignage d'habiles étymologistes de la Chine, nous pouvons, avec nous appuyer encore sur plusieurs auteurs qui portent à admettre que *Ti* est le mot ordinaire la désignation particulière de l'Esprit du ciel. 1° Il n'est pas que le nom d'une charge, d'une fonction en emploi, comme le serait le mot puisse avoir été transporté à une autre manière à ce que ce nom soit la seule désignation du dieu, ou du plus usitée. Il en résulterait néan- tant une grave confusion; car il s'agit de ces noms comme des termes qui se trouvent souvent appliqués à d'autres, par exemple le tout-puissant, etc.; ces abstractions ne peuvent appartenir qu'à un seul être, ou du moins à une classe d'êtres. 2° Considérons le mot *Hoang-ti*, d'une grande importance historique, puisqu'il est le premier qu'on puisse regarder réellement comme le nom de l'empereur. *Hoang* veut dire *jaune*. Le *jaune* est l'emblème de la terre, et est en communication visible avec elle, car il régnait, disent les Annalistes, par la vertu de la terre. *Hoang-ti* veut dire *le dieu jaune* ou *le dieu de la terre*, c'est-à-dire est sur la terre ce que le *Ti* est dans le ciel. Ceci se trouve vivement appuyé lorsqu'il est dit que *Hoang-ti* était le premier (le vicair, le lieutenant) du *Chang-ti*; et, en effet, *Hoang-ti* est le premier qui a porté le nom de *Ti*. 3° Il ne faut pas mettre l'analogie phonique qui est ce mot et celui de *Thien*, ciel, *Deus*, *Deus*, *Divus*, etc., qui tous ont été employés pour exprimer la divinité. Nous pouvons dans les plus anciens livres : *Ti* employé dans la signification de dieu. L'Y-king porte : « Le *Ti* a com- mencé à sortir par l'Orient. » Et un célèbre auteur dit, en expliquant ce passage, que *Ti* désigne le seigneur et le maître du ciel. 5° Enfin on peut remarquer cet emploi du mot *Ti* est plus ancien que celui de *Chang-ti*, car ce dernier a été composé de deux mots dont l'un est dé- rivé spécialement, et dont l'autre sert à le compléter, pour n'y pas laisser de confusion suit nécessairement que cette expression n'a pu être employée que lorsque la confusion est devenue possible, c'est-à-dire qu'on a donné au souverain le nom que portait le souverain du

monde solennel que les empereurs chinois offrent, tous les cinq ans, à leurs ancêtres en général, en remon- trant au premier fondateur de leur

TIA, dieu des îles Taïti. C'était le frère de Temeharo, et le protecteur particulier de la petite île de Maïtea.

TIAO, cérémonie que les Chinois prati- quent à la mort de leurs parents. On dresse une espèce d'autel dans une des salles de la maison, qui est d'ordinaire tendue de blanc. On met sur cet autel une image du défunt, et le corps est placé derrière dans son cercueil. Tous ceux qui viennent pour témoi- gner leur affliction ou faire leurs compli- ments de condoléance, font quatre gèneu- flexions devant cette image, en se prosternant et en courbant la tête jusqu'à terre; mais avant de lui rendre ces hommages, ils lui offrent des parfums. Les enfants du défunt, s'il en a, sont à côté du cercueil en habits de deuil; ses femmes et ses parents se la- mentent avec les pleureuses derrière un rideau qui les cache.

TIAO-CHEN, esprits adorés par les Lu-pi- ta-tze, tribu de Mandchous. Les esprits le plus en honneur chez ces Tartares sont au nombre de trois : l'esprit du cerf, l'esprit du renard et l'esprit de la belette. Voy. *TSAMA*.

TIAO-KO ou *RAM-POK*, fête que les Chi- nois de Batavia célèbrent dans le 7^e mois, chacun au jour qui lui paraît le plus conve- nable, en faisant des prières pour les âmes des défunts. Ces âmes ont la permission de venir se promener sur la terre un jour dans l'année. Le jour propre à cette cérémonie expiatoire est le 15 du mois.

TIAP-GOU-MÉ, fête que les Chinois de Batavia célèbrent le 15 du premier mois. Elle fut instituée par le roi Joé-Tiong, à l'oc- casion d'une mine de 240 pieds de profon- deur, et d'une illumination de 500,000 lan- ternes, qu'il avait ordonnée en l'honneur d'un saint.

TIARE, 1° ornement de tête, en usage autrefois chez les Perses, les Arméniens, les Phrygiens, etc., qui servait aux princes et aux sacrificateurs.

2° La tiare est actuellement la coiffure de cérémonie du souverain pontife. On l'appelle aussi *trirègne*, parce qu'elle est composée de trois couronnes superposées. Anciennement la tiare papale était un bonnet rond entouré d'une couronne; Boniface VIII en ajouta une seconde, et Benoît XII une troisième. Ce n'est donc qu'au xiv^e siècle que la tiare eut la forme qu'elle conserve encore aujour- d'hui. D'autres disent qu'Urbain V fut le premier qui porta la triple couronne. Lors- que le cardinal-diacre met la tiare sur la tête du pape, dans la cérémonie de son cou- ronnement, il lui dit : « Recevez cette tiare ornée de trois couronnes, et n'oubliez pas en la portant que vous êtes le père des princes et des rois, l'arbitre de l'univers, et sur la terre le vicair de notre Sauveur Jésus-Christ. »

TIATOLTEUTI, espèce de lingua, vénéré autrefois chez plusieurs peuples de l'Améri- que, et entre autres par les tribus mexi- caines.

TIBALANG, ou *TIGBALAN*, esprits ou plu-

le la terre. *Voy.* THIEN-HOANG. tutélaires de chaque famille, dieux lares ou pénates des Taïgardaient les idoles dans leurs laient des esprits malfaisants, tirant les mauvais desseins et C'était sans doute pour cela t plus fréquemment invoqués *tas* et les bons génies.

le Pluton des Chinois, dieu qui enfers et juge les âmes coupables description d'une idole et d'un lui sont consacrés : sa statue, lieu de l'édifice, sur un autel, est entière; elle tient un sceptre à porte une couronne magnifique. idoles, plus petites et dorées environnent en qualité de ministres côté de l'autel est une table,

cinq idoles représentant les ux. Ces mêmes juges sont peints du temple, assis sur leurs tribunaux leurs fonctions. Après d'eux ions d'une forme hideuse, prêts sentences à exécution. Le premier les âmes présentées à son écrou, au moyen d'un miroir, et leurs mauvaises actions. Ces suite conduites devant les au- ui leur distribuent, selon leurs châtiments ou les récompenses. ges est chargé des âmes destinées dans d'autres corps. Des pé- mis dans les plateaux d'une barremment avec leurs bonnes œuvres par les livres religieux; re le plateau où ils se trouvent ou plus lourd que celui de la sont absous ou condamnés. Sur ; sont aussi représentés les di- ats qu'on fait souffrir aux criminels sont précipités dans des chauds d'un liquide bouillant, les autres ou coupés par morceaux. t étendus sur un gril ardent et it feu; ceux-là sont la proie des ants. On remarque au milieu yantes peintures un fleuve sur a deux ponts; l'un d'or, l'autre ; servent de passage aux gens de t entrer en jouissance de la félicité est destinée. Ils tiennent en rtificats que leur ont donnés les émoignage de leurs bonnes œuvres-ci les conduisent dans le séjour . Plus loin on découvre le repaire et des serpents; on les y voit milieu des flammes. Cette affreuse : fermée par deux portes d'airain es on lit cette inscription : *Celui ville fois devant cet autel, sera dé-*

mas. A l'entrée est représenté un délivre une femme, malgré les erts des démons pour la retenir; ante qui doit attirer à ces impos- nombreuse et généreuse clien-

spèce d'amulettes ou de figurines. Néo-Zélandais portent suspendues.

dues à leur cou, et dont ils font grand cas. Forster les compare aux *tii* des Taïtiens.

2° Dans les îles Gambier, Tiki et Inaone sont les premiers parents des indigènes. Tiki passe pour un dieu qui aurait tiré la terre du sein des eaux, au moyen d'un hamac. Ce puissant pêcheur a légué son nom à toutes les statues de divinités devant lesquelles les sauvages se prosternent. Quels que soient les attributs des dieux, on leur donne toujours, avec la figure humaine, la dénomination de *Tiki*.

TI-KIANG, génie de la mythologie chinoise. Voici la description qu'en donne M. Bazin, d'après les livres chinois : Il a la forme d'un sac; la couleur de son corps est rougeâtre; il a six pieds et quatre ailes. C'est une masse informe et grossière qui n'a pas de visage et se traîne sur la montagne du ciel. L'histoire des esprits et des prodiges dit : On trouve à l'ouest du mont Kouen-lun un animal d'une structure singulière : il a deux yeux et ne voit pas, deux oreilles et n'entend pas; il a des entrailles et n'a point les cinq viscères, des intestins et ne fait point de sécrétions. On l'appelle *Hoen-tun* (masse informe). Un commentateur affirme que l'esprit de la montagne du ciel porte le nom d'un oiseau et s'appelle *Ti-Kiang*, qu'il préside à la musique et à la danse, et qu'il ne faut pas le confondre avec l'esprit *Ti-Kiang* dont il est parlé ci-dessus. La montagne du ciel est très-haute; elle est couverte de neige en été comme en hiver; on y remarque des arbres à forme gigantesque. Tous les voyageurs qui passent devant cette montagne s'arrêtent pour la saluer.

TIKQUOA, le dieu suprême, chez les Hotentots. *Voy.* GOUNYA.

TILAKA, marque que se font les Hindous, avec des terres colorées, des cendres, ou des pommades, sur le front et entre les sourcils, soit comme ornement, soit comme signe distinctif de la secte à laquelle ils appartiennent.

TILOUA-SANKRANTI, fête que les Hindous célèbrent lorsque le soleil entre dans le signe du Capricorne. Ce nom est tiré d'une espèce de confitures appelée *tiloua*, faite de grains de sésame mélangés avec de la melle ou du jus de datte, que l'on offre ce jour-là au soleil. *Voy.* OUTTARAYANA.

TILUSSONES, prêtres des Lithuaniens, qui, au temps du paganisme, étaient chargés spécialement de présider aux funérailles. On les appelait aussi *lingussones*.

TIMOR, dieu de la crainte chez les Romains, qui le distinguaient de *Pavor*, la Peur.

TIMORIE, divinité particulièrement adorée des Lacédémoniens. Son nom indique qu'elle était la déesse de la vengeance.

TIMOTHÉENS, hérétiques du v^e siècle, ainsi nommés de Timothée Elure, patriarche d'Alexandrie, qui soutenait l'erreur des Eutychiens et des Monothélites.

TIMOUR, célèbre conquérant mongol qui vivait dans le xiv^e siècle, plus connu en Europe sous le nom de *Tamerlan*, nom corrompu de *Timour-Lenk*, c'est-à-dire Timour-

le boiteux. Il est honoré comme un dieu, dans plusieurs tribus tartares. M. l'abbé Huc a donné, dans le XIX^e volume des *Annales de la propagation de la foi*, un hymne composé en son honneur et que nous reproduisons ici :

« Quand le divin Timour habitait sous nos tentes, la nation mongole était redoutable et guerrière; ses mouvements faisaient pencher la terre; d'un regard elle glaçait d'effroi les dix mille peuples que le soleil éclaire.

« O divin Timour! ta grande âme renaitra-t-elle bientôt? Reviens, reviens; nous l'attendons, ô Timour!

« Nous vivons dans nos vastes prairies, tranquilles et doux comme des agneaux; cependant notre cœur bouillonne, il est encore plein de feu. Le souvenir des glorieux temps de Timour nous poursuit sans cesse. Où est le chef qui doit se mettre à notre tête et nous rendre guerriers?

« O divin Timour! etc.

« Le jeune Mongol a le bras assez vigoureux pour dompter l'étalon sauvage; il sait découvrir au loin, sur les herbes, les vestiges du chameau errant..... Hélas! il n'a plus de force pour bander l'arc des ancêtres, ses yeux ne peuvent apercevoir les ruses de l'ennemi.

« O divin Timour! etc.

« Nous avons aperçu sur la colline sainte flotter la rouge écharpe du Lama, et l'espérance a fleuri dans nos tentes..... Dis-le-nous, ô Lama! quand la prière est sur tes lèvres, Khormousda te dévoile-t-il quelque chose des vies futures?

« O divin Timour! etc.

« Nous avons brûlé le bois odorant aux pieds du divin Timour. Le front courbé vers la terre, nous lui avons offert les vertes feuilles du thé et le laitage de nos troupeaux. Nous sommes prêts, les Mongols sont debout, ô Timour!... et toi, Lama, fais descendre le bonheur sur nos flèches et sur nos lances.

« O divin Timour! ta grande âme renaitra-t-elle bientôt? Reviens, reviens; nous l'attendons, ô Timour! »

TING, sorte de vase à trois pieds auquel les Chinois donnent le titre de *Chin*, ou de divin, et pour lequel ils professent le plus grand respect, parce qu'ils le regardent comme le symbole de la divinité. On prétend que Fo-hi, qui le fit faire, le destina à servir dans les sacrifices offerts au *Chang-ti* (le suprême empereur). Ce trépied était l'emblème du *Thien* (le ciel). Hoang-ti en fit faire trois qu'il appela *Pao-ting*, ou trépieds précieux; l'un d'eux était aussi le symbole du ciel. Enfin, Yu en fit faire neuf, nombre égal à celui des provinces qui divisaient alors la Chine; et chacun portait gravées la carte et la description d'une province; et ce sont ces neuf Ting ou vases que les anciens rois conservaient avec le plus grand respect dans leur capitale. Ces vases étaient comme l'apanage, le symbole et la marque de la royauté dans la famille régnante, et on leur rendait des honneurs. On dit que Fo-hi fit faire pour ces vases une espèce de chapelle. Ce serait une grave er-

reur de croire que ces vases exis-

TINGARA, ou Houno, dieu landais. C'est un mauvais génie ils, habite ordinairement les pays et n'aborde que de temps en temps dans la Nouvelle-Zélande, où ses odieuses toujours suivies de maladies et tés; de là, sans doute, le préjugé qui fait considérer aux naturels du pays avec les blancs comme fléau et à leur vie.

TINIA, divinité étrusque. C'est Bacchus.

TIONG-TIANG-TI, fête que le Batavia célèbrent le cinquième mois, en l'honneur de fait alors une course de petits chevaux cherchant à se dépasser l'un jetant dans l'eau un pâté appelé fait de riz roulé dans des feuilles et cuit avec du sucre.

TIOU-SIA, autre fête que le Batavia célèbrent le quinzième mois. Tous les artisans y part; mais chaque métier honorement son patron ou premier maître.

TIPAMMA, déesse obscène, l'Hindoustan, l'objet d'un culte. Voici ce qu'en rapporte l'abbé Le Moine dans ses *Mœurs et institutions des peuples*. « A Mougour (village situé à un lieu de Seringapatam), on y a un temple dédié à Tipamma, divinité en l'honneur de laquelle une fête se célèbre tous les ans. La déesse sur un palanquin richement décorée en procession dans les rues; est une autre divinité mâle. Ces deux sont représentées entièrement nues, dans l'attitude la plus contraire, et, à l'aide d'un mécanisme, un infâme leur est imprimé tant marche du cortège. Ce tableau indigne de la multitude brutie temple, excite des transports de se manifestent par des acclamations et éclats de rire.

« Ce n'est pas tout : on choisit pour faire une étude particulière des idiomes de l'Inde contiennent des expressions obscènes et ordurières; Tipamma est évoquée et vient en personne. Alors, c'est à qui vient se prosterner devant cet homme, pour ce qu'en termes de nos balles des mots de gueule; et certes, chacun à son souhait. Comme c'est Tipamma censée parler par la bouche du dieu de s'en offenser, les dévots se satisfont que la déesse ait bien accablé d'injures. On voit des premiers rangs accourir à cette briguer cet honneur.

« La déesse Tipamma de Mo pas la seule de sa famille; elle qui ne lui cèdent en rien en fait et d'urbanité : chacune d'elles a soumise aux mêmes rites. Dans le Maisour, depuis Alambady j

une étendue de plus de trente
s abominables bacchanales sont
us grand crédit. »

IKIJIN, le principe du mal, chef
ions ou esprits malfaisants, selon
ce des Botocoudos, peuple sauvage

IAH, divinité adorée dans le royaume
ge; c'est sans doute un Bouddha
dhisatwa.

I, le premier des dieux inférieurs
héogonie néo-zélandaise. C'est le
a colère et de la mort; il marche
ement après Mawi-Ranga-Rangui,
plus redoutable; c'est celui qui a
part aux hommages des insulaires.
om que les Parsis donnent à l'ange
es. Ce génie est la personnification
ète de Mercure.

om des temples bouddiques dans
la différence de ceux des Sintoïstes,
appelés *Miya*. Suivant la coutume
les nations bouddhistes, ils sont
à des couvents ou monastères de
et surpassent les Miyas par leur
majestueuse, par leurs toits super-
artistement construits, et par un
mbre d'ornements qui excitent la
et l'admiration des spectateurs.
on a élevés dans les villes ou dans
es, sont pour l'ordinaire bâtis sur
necs, et dans les lieux les plus ex-
a vue; les autres sont construits
schant des collines et des monta-
sont tous dans la situation la plus

on y jouit d'une vue charmante,
orce ou d'un petit ruisseau d'eau
a bois dans les environs, et de
menades, les Japonais prétendant
eux se plaisent au milieu des beau-
nature; et cette opinion ne laisse
à l'avantage des religieux qui ré-
uprès de ces temples. Les Tiras
s du meilleur bois de cèdre et de
ornés au dedans de diverses images
. Au milieu, se dresse un autel
ie, supportant une ou plusieurs
rées; au-devant est un très-beau
r, dans lequel brûlent des bougies
s qui répandent une agréable odeur.
ifice est si proprement et si conve-
nt décoré, qu'on se croirait trans-
s une église catholique, si la figure
use des idoles ne convainquait du
. Il y a dans tout l'empire japonais
tité prodigieuse de Tiras, et leurs
ont innombrables. On compte seu-
lans Miyako et aux environs 3694
et 37,093 prêtres ou religieux qui
e service. *Voy. Dai-Bours.*

IOUS, déesse des Kamtchadales,
e Piliatchoutchi.

, fêtes funèbres que les habitants des
ier célèbrent à la mort de leurs
elles dégénèrent toujours en orgie. Il
plus ou moins solennelles, selon le
la dignité du défunt; le tirau des
ou nobles se prolonge quelque-
es réjouissances jusqu'au dix-sep-

tième jour. Si les parents manquent à l'ac-
complissement de ce devoir, l'ombre du
mort est condamnée à errer de montagne en
montagne, de précipice en précipice, jus-
qu'à ce qu'elle tombe pour jamais dans les
gouffres du Po-Kino; mais avec les honneurs
du tirau, toute âme s'envole sans délai au
Po-porotou.

TIRINANXES ou **TERUMWANSES**, premier
ordre des prêtres bouddhistes de l'île de
Ceylan. On n'y reçoit que des personnages
d'une naissance et d'un savoir distingués;
et ce n'est même que graduellement et après
de longs stages que l'on parvient à cette
haute dignité. Ceux qui portent ce titre ne
sont qu'au nombre de trois ou quatre, qui
font leur demeure à Digliggi, où ils jouis-
sent d'un grand revenu, et sont comme les
supérieurs de tous les prêtres de l'île, qu'on
appelle *Gonnis*. L'habit des uns et des autres
est une casaque jaune, plissée autour des
reins, avec une ceinture de fil. Ils ont les
cheveux rasés et vont nu-tête, portant à la
main une espèce d'éventail rond, pour se
garantir de l'ardeur du soleil. Ils sont égale-
ment respectés des rois et du peuple. *Voy.*
GONES.

TIRMÉ, ancienne idole des îles Canaries;
elle était placée sur le sommet d'une mon-
tagne. Les plus fervents de ses adorateurs se
précipitaient en son honneur du haut de ce
rocher, en poussant des cris de joie, per-
suadés que ce sacrifice assurait à leur âme
dépouillée du corps des délices ineffables,
dont rien ne devait jamais troubler la jouis-
sance.

TIROUMAL, un des noms de Vichnou les
plus usités et les plus vénérés parmi les Ta-
mouls.

TIROUNAL, mot tamoul qui signifie *cha-
riot*; c'est le nom d'une fête que les Hindous
célèbrent le jour anniversaire de la dédicace
de leurs temples les plus renommés, tels que
ceux de Salembon, de Seringam, de Jagre-
nat, etc., auxquels on accourt de toutes les
parties de l'Inde. Elle est ainsi nommée du
char sur lequel on promène la statue du dieu
pendant la solennité. Nous avons décrit à
l'article **DJAGAD-NATEA** un des plus célèbres
Tirounal de l'Inde; mais nous croyons de-
voir reproduire ici le programme usuel que
nous trouvons dans Sonnerat, et qui est
suivi sur toute la côte de Coromandel.

Quelques jours avant la fête, on fait des
offrandes à l'idole, on forme des pandels ou
porches de feuillages, que l'on garnit des
plus belles tapisseries représentant la vie et
les métamorphoses du dieu.

La veille, les tamtams et les autres instru-
ments parcourent les endroits où la proces-
sion doit passer, afin d'avertir les femmes
grosses de s'en éloigner pendant la dizaine
que dure la fête, de peur des accidents qui
pourraient leur arriver.

Le premier jour, après un grand nombre
d'offrandes suivies de processions faites dans
l'enceinte sacrée, au bruit d'une multitude
d'instruments, on met la banderole entor-

tillée autour du mât du pavillon, et le soir on promène l'idole sous un dais.

Le matin du second jour, on porte l'idole en procession, et le soir on la place sur une espèce de cygne appelé *Hans* ou *Annon*.

Le troisième, la procession se fait le matin ; l'idole est portée sur un lion mythologique (*Singa*), et le soir sur une espèce d'oiseau à quatre pieds, nommé *Yalli*.

Le quatrième, lorsque la fête est en l'honneur de Vichnou, on porte sa statue le matin sur le singe Hanouman, et le soir sur l'oiseau Garouda. — Si la fête est en l'honneur de Siva, le matin ce dieu est porté sur un bhouta ou démon, et le soir sur le taureau Nandi, appelé aussi Dharma-Déva, dieu de la vertu.

Le cinquième, on porte l'idole, le matin et le soir sur le serpent Adi-Sécha, qui soutient la terre avec ses mille têtes, et sert de lit à Vichnou sur la mer de lait.

Le sixième, on la porte le matin sur un singe, et le soir sur un éléphant blanc.

Le septième, il n'y a point de procession ; mais le soir, on place l'idole sur une fenêtre, au haut des tours de la pagode, et ce jour est destiné aux offrandes qu'on veut lui faire. Chacun s'empresse de servir la cupidité des brahmanes ; l'un d'entre eux fait l'énumération de tout ce qu'on apporte, et les autres s'en emparent après l'avoir offert au simulacre.

Le matin du huitième jour, les brahmanes portent eux-mêmes le dieu sur un palanquin, et font le tour de l'enceinte de la pagode ; le soir on la met sur un cheval et on fait la procession.

Le neuvième, la procession se fait le matin et le soir dans l'enceinte de la pagode, l'idole étant portée sous un dais par les brahmanes.

Le dixième jour, qui est le dernier, on fait une procession très-solennelle. On met d'abord le dieu sur un reposoir en pierre appelé *Ter-mouti*, ou monitoir du char, qui est orné de fleurs et de banderoles, et sert à faciliter les moyens de placer l'idole sur le char qui doit la porter, et de l'en retirer lorsque la promenade est achevée, ce jour se nomme en tamoul la fête du *Teroton*, c'est-à-dire course du char, et en sanscrit *Rath-djatra* ; six à sept mille personnes le traînent, et accompagnent de cris réitérés le son d'une infinité d'instruments de musique. Ce même jour le chef des aîcées ou villages donne de l'argent en aumône pour le mariage des brahmanes orphelins.

Ce chariot est une machine immense, sculptée, sur laquelle sont représentées la vie, les guerres et les métamorphoses du dieu ; il est orné de banderoles et de fleurs. Ces ornements sont supportés par des lions de carton placés aux quatre coins ; le devant est occupé par des chevaux de la même matière, et l'idole est placée au milieu sur un piédestal : quantité de brahmanes l'éventent pour en chasser les mouches. Les bayadères et les musiciens sont assis à l'entour, et font retentir l'air de leurs chants et du son

bruyant de leurs instruments. On pères et des mères de famille, tenus enfants dans leurs bras, se jettent roués de cette lourde machine pour écraser, dans l'espoir que la divinité jouir d'un bonheur éternel dans la vie. Ce spectacle n'arrête point la divinité, autrement on en augurerait la contrée. Le cortège passe sur les malheureux sans faire paraître émotion, et la machine achève de le. Soit que la superstition ait acté moins d'empire, soit que l'on mieux les lois de l'humanité, si contact des Européens ait modifié tumes anciennes, on ne voit plus autant de zèle pour ce barbare dieu, il n'y a plus que quelques fanatiques précipitent sous le chariot dans ce solennelle.

TIRTHA, lieu de pèlerinage par nous ; on donne principalement ces endroits où se trouvent des eaux sacrées. Au confluent du Gange et mouna, est un pèlerinage célèbre, excellence *Tirth-radj*, où les Hindous font leurs ablutions à certaine de l'année. C'est là qu'est située Prayaga, que les Musulmans ont appelé *lahabad* (ville de Dieu). Des Brahmans établis dans ce lieu sacré perçoivent sur tous les dévots qui viennent y faire leurs ablutions. Ils leur délivrent des choses, et vendent différents objets, et des choses, de l'eau du Gange transportée au loin. Mais ce qu'on ne dra pas sans étonnement, c'est que des recettes qu'on fait à cette occasion dans les coffres de l'honorable Compagnie anglaise des Indes.

L'Inde compte à peu près autant de sources qu'il y a de confluent sur les sacrées. Les Bouddhistes ont aussi des sources ; on en compte douze dans le Népal, tous au confluent des rivières, la plupart de ces courants ne sortent des torrents des montagnes.

TIRTHANKARAS, ou **TIRTHARAJAS**, nages divins vénéralés par les Djaïns de divinités. Voy. DJAINAS.

TISIPHONE, c'est-à-dire celle l'homme, une des trois furies, fille de Chéron et de la Nuit. Ministre de la vengeance des dieux, elle répandait la mort sur les pestes et les maladies d'une robe ensanglantée, elle était veillant nuit et jour, à la porte du monde. Dès que l'arrêt était porté contre un homme, Tisiphone, armée d'un fouet, les frappait impitoyablement, et leur donnait des douleurs ; de la main gauche elle présentait des serpents horribles, elle appelait ses barbares sœurs pour leur donner. Quelquefois on lui donne une queue de serpent au lieu de queue, furie avait, sur le mont Cythéron, environné de cyprès, où OEdipe, banni, vint chercher un asile.

TITAN, 1^{er} fils du Ciel et de Vest

né de Saturne. Bien qu'il fût l'aîné, à la prière de sa mère, il céda ses droits à Saturne, à condition de périr tous ses enfants mâles, afin que le ciel revînt à la branche aînée, ayant appris que, par l'adresse de ses trois fils de Saturne, avaient été élevés en secret, il fit la guerre, le vainquit, le prit avec sa femme, et les tint prisonniers, jusqu'à Jupiter, ayant atteint l'âge viril, délivrer, sa mère et ses frères, fit la guerre aux Titans, et les força de s'enfuir au fond de l'Espagne, où ils s'établirent. On a fait dire que Jupiter précipita au fond du Tartare. *Voy. Titans.* On donne aussi le nom de *Titan* au sorceleur qu'on le disait fils d'Hypérion, soit parce qu'on l'a pris pour le même.

TIG, temple de la Terre, à Péking. C'est l'empereur, après son couronnement, fait un sacrifice au génie de la terre, avant la possession de son gouvernement; et se revêtant d'un habit de laboureur, et la conduite de deux bœufs qui ont des cornes dorées, et d'une charrue vernie de rouge des raies d'or, il laboure une pièce de terre renfermée dans l'enclos du temple. Pendant ce travail, la reine, accompagnée des dames de sa cour, lui présente un appartement voisin, un dîner et apporte et qu'elle mange avec lui. Les Chinois instituèrent cette cérémonie pour rappeler à leurs monarques que, dans les travaux sur lesquels est fondée leur puissance, venant du travail et de la sueur, ils ne doivent point être employés à la débauche, mais aux nécessités.

TITIDES, filles du Ciel et de la Terre, et d'autres, de Cronos et d'Astarté. On leur donne au nombre de sept ou de neuf : Thémis, Dioné, Mnémosyne, Ops, Téthys, Phœbé et Rhéa.

TITANS, enfants de Titan, fils du Ciel et de la Terre, dont nous avons raconté l'histoire. Diodore leur donne une autre origine, selon la mythologie des Crétois, dit qu'ils naquirent pendant la jeunesse des Titans. Ils habitèrent d'abord le pays de Crète, où l'on montrait encore de nos jours les fondements du palais de Rhéa, dans l'antique. La famille des Titans se composait de six garçons et de cinq filles : les enfants du Ciel et de la Terre, ou les Titans, des Curètes et de Titée, de qui leur nom vient de leur père. Les Titans furent Saturne, Hypérion, Cœus, Iapetus et Océanus; et les cinq filles : Thémis, Mnémosyne, Phœbé, Leto et Persée. Ils firent tous présent aux hommes de la découverte, ce qui leur valut la reconnaissance éternelle. Saturne, l'aîné, devint roi, etc.

Strabon prétend que les Titans ne sont que des êtres fabuleux, bien que les Grecs aient enroulé leur histoire sous des noms, après lui, les Titans descendent de

Gomer, fils de Japhet. Le premier fut Acmon, qui régna dans l'Asie Mineure. Le second eut le nom d'Uranus, qui, en grec, signifie ciel; celui-ci porta ses armes jusqu'aux extrémités de l'Europe et de l'Occident. Saturne ou Cronos fut le troisième; il osa le premier prendre le titre de roi; car, avant lui, les autres n'avaient été que les chefs et les conducteurs des peuples soumis à leurs lois. Jupiter, le quatrième des Titans, fut le plus renommé; c'est lui qui, par son habileté et par ses victoires, forma l'empire des Titans, et le porta au plus haut point de gloire où il pût aller. Son fils, Teuta ou Mercure, avec son oncle Dis, que nous nommons Pluton, établit les Titans dans les provinces de l'Occident, et surtout dans les Gaules. Cet empire des Titans dura encore 300 ans, et finit vers le temps que les Israélites entrèrent en Egypte. Les princes Titans, ajoute le même auteur, surpassaient de beaucoup les autres hommes en grandeur et en force de corps. C'est ce qui les a fait regarder dans la fable comme des géants.

La guerre de Jupiter contre les Titans a été métamorphosée par les poètes en guerre des géants. *Voy. Géants*, n° 3.

TITÉE, femme d'Uranus et mère des Titans; elle reçut après sa mort les honneurs divins. Comme son nom signifie *boue, argile*, dans les langues orientales, on la prit pour la Terre même. Les mythologues paraissent distinguer les dix-sept Titans dont elle fut mère, des Titans enfants de Saturne.

TITHÉNIDIES (de *tithen*, nourrice), fête dans laquelle les nourrices de Lacédémone portaient les enfants mâles dans le temple de Diane Corythienne, et dansaient pendant qu'on immolait à la déesse de jeunes porcs pour la santé de leurs nourrissons.

TITHIS, nymphes célestes de la mythologie hindoue; elles sont au nombre de 360, et divisées par trente dans chacune des douze demeures du Soleil, leur père, c'est-à-dire dans les signes du zodiaque.

TITHRAMBO, déesse égyptienne, dont le nom signifie *enflammée de colère*; on la croit la même que Thermoutis et Isis.

TITHRONÉ, nom sous lequel les Myrrhins rendaient à Minerve les honneurs divins. Peut-être ce nom vient-il de la ville de Tithronium en Phocide, d'où le culte de la déesse aura passé chez eux.

TITIAS, héros de l'île de Crète, qui passait pour fils de Jupiter. Le bonheur dont il jouit constamment dans sa vie le fit regarder comme un dieu. Après sa mort on lui rendit les honneurs divins, et on l'invoque pour avoir d'heureuses destinées.

TITIE, déesse particulièrement révérée des Méséniens; la même que Titée.

TITIENS, prêtres romains chargés de conserver les rites sacrés des Sabins, dont ils perpétuaient les sacrifices. Tacite dit qu'ils furent institués par Romulus pour honorer la mémoire du roi Titus Tatius.

TITYRES. Strabon et d'autres auteurs mettent les Tityres dans la troupe de Bacchus. Ils avaient la figure humaine, et une

partie du corps couverte de peaux de bêtes. On les représentait dans l'attitude de gens qui dansent en jouant eux-mêmes de la flûte : quelquefois ils jouaient de deux en même temps, et frappaient des pieds sur un autre instrument nommé *scabilla* ou *crupezia*.

TITYUS, géant, fils de Jupiter et de la nymphe Elara. Le Dieu, craignant la jalousie de Junon contre cette rivale, la cacha dans le sein de la terre, où elle mit son fils au monde ; mais, comme elle mourut dans les douleurs de l'enfantement, la Terre fut chargée de le nourrir et de l'élever, d'où ce géant fut appelé fils de la Terre. Son corps étendu couvrait neuf arpents de terrain. Ayant eu l'insolence d'attenter à l'honneur de Latone, il fut tué par les flèches d'Apollon et de Diane, et précipité dans le Tartare, où un insatiable vautour, attaché à sa poitrine, lui dévore le foie et les entrailles, qu'il déchire sans cesse, et qui renaissent éternellement pour son supplice. Strabon dit que ce Tityus, représenté comme un des plus fameux criminels des enfers, avait cependant des autels dans l'île d'Eubée, et un temple où il recevait les honneurs religieux.

TI-YO, les enfers des Bouddhistes de la Chine : ils en comptent seize grands, dont huit brûlants et huit glacés. Il y a en outre seize petits enfers, placés chacun sur le passage d'un des grands, de sorte que les supplices auxquels les damnés sont soumis sont graduellement augmentés. Tous les êtres vivants, qui ont été condamnés à souffrir, traversent successivement ces enfers, de façon que, lorsqu'ils ont subi leurs peines à un étage, ils passent à l'étage suivant.

TLACAHUEPAN-CUEXTOTZIN, dieu de la mythologie mexicaine, frère de Huitzilopochtli ; il était surtout révérend par les habitants de Tezcuco.

TLACHTLI, jeu usité chez les anciens Mexicains au temps de la conquête ; il était assez semblable à notre jeu de paume ; mais les lieux où on s'y livrait étaient aussi respectés que des temples ; c'est pourquoi on y plaçait deux idoles ou dieux tutélaires, auxquels on était obligé de faire des offrandes. Cette sorte de jeu était en outre sous la protection d'une divinité spéciale.

TLALOC, dieu de l'eau chez les Mexicains ; il était frère de Tezcallipuca, avec lequel on le confond à tort. L'historien de la conquête du Mexique dit qu'ils partageaient entre eux le pouvoir souverain sur la guerre, et qu'ils étaient égaux en forces et uniformes en volonté. C'est pourquoi, ajoute-t-il, on ne leur offrait à tous deux qu'une même victime, et les prières s'adressaient également à l'un et à l'autre. Il paraît cependant que les attributions des deux frères étaient plus distinctes que ne le fait entendre Garcilasso de la Vega. La grande fête de Tlaloc se célébrait le 22 mars, à l'équinoxe du printemps ; on la commençait même dix jours auparavant. On lui sacrifiait « de pauvres enfants tenus en cage comme de petits oiseaux ; » de là, les prêtres se répandaient dans les campagnes,

dépouillant les passants et n'épargnant même les objets renfermés dans des sars royaux, et les métaux que contiennent les caisses publiques. Lorsqu'on était à la moisson, chaque propriétaire dans son champ une poignée d'offrait à Tlaloc, avec un breuvage grain et de copal, gomme précieuse employait aux encensements des

TLALOCAN, paradis de Tlaloc eaux, suivant la mythologie. C'était un séjour frais et agréable où daient les âmes de ceux qui étaient noyés, frappés de la foudre, d'hygèr tumeurs, de blessures et d'autres maux ainsi que celles des enfants qui étaient fiés à Tlaloc. Toutes ces âmes y étaient avec ce dieu, de toutes sortes de prenantes placés à de somptueuses Elles passaient ensuite dans le cieux maux d'une espèce inférieure ; les âmes de ceux qui étaient en le Mictlan ou l'enfer, animaient insectes et des reptiles.

TLAMACAZQUE, religieux me temps du paganisme. Ils étaient breux avant la conquête, pris dans la ville de Cholula.

TLAZOLTÉOTL, nom sous lequel de Vénus était adorée par les ou l'appelait encore *Iteucatlitan*. une chapelle qui lui était consacrée grand Téocalli de Mexico.

TLÉPOLÉMIES, fête que les Rhodien braient le 24 du mois Gorpieux, de Tlépolème, fils d'Hercule, qui, fondé des colonies dans l'île, construisait vaisseaux au siège de Troie. Il y Sarpédon, et son corps ayant été dans l'île de Rhodes, on lui consacrait ment héroïque, et on établissait les T en son honneur. Les jeunes garçons seuls admis à disputer le prix qui en une couronne de peuplier.

TLIEBSE, dieu protecteur des adoré encore aujourd'hui par les siens.

TMOLOS, dieu adoré à Sardes et dans la ville de Tmole. Sa tête sur les médailles de ces deux était probablement le fondateur de

TNÉBOUAOU, déesse égyptienne des formes de Neith (Athéné ou

TOA-ITI, dieu inférieur de l'île il avait ses fonctions et ses pratiques.

TOGUI-OUKOU MEA, dieu de Tonga ; il était le protecteur de la voyages. Son nom signifie hache insulaires, ne pouvant se procurer ces instruments précieux conséquemment donné le nom marin, à la protection duquel ils les avantages qu'ils retirent de ce

TOHOUNGA, prêtres des Néolithes jouissent d'une grande influence palement quand ils sont en même la race des chefs. On les consulte les grandes occasions et on a f

Ce n'est qu'avec leur approbation la paix ou la guerre. Ils prédisent expliquent les songes, révèlent les enfants qui doivent naître, calment, apaisent les tempêtes, vendent favorables, guérissent les mala-

Tous les Tohoungas ne sont pas des imposteurs : plusieurs s'imposent une bonne foi posséder en réalité ces et le pouvoir qu'on leur attribue; se trompent, ce qui arrive souvent, nequent pas d'en accuser les magiciens l'avarice de la famille, qui n'a pas voulu une offrande assez considérable obtenir une réponse véridique. Les de Tohoungas sont héréditaires, et les enfants de bonne heure leurs enfants. Ils paraissent d'ailleurs fort tolérants, dès les premiers temps, grands égards aux missionnaires, qu'ils appelaient *Tohounga* ou *gata*, hommes de Dieu. Ils ne disent même pas mieux que de reconnaître Dieu des chrétiens et de lui rendre des hommages qui lui étaient dus; mais, quand les pressait de quitter leurs lieux ils refusaient formellement, en disant sans doute le Dieu des chrétiens est différent, il peut suffire aux chrétiens; mais il nous faut encore avec lui les dieux de notre patrie. Si nous les délaissions, ils fondraient sur nous mille maux, pestes, etc. » Et à l'appui, ils débitaient des absurdités dans lesquels ils ont une confiance.

Les Tohoungas sont aussi médecins, et se vantent de guérir toute espèce de maladie sans l'Atoua qui s'est emparé du malade; alors ils ont soin de montrer au malade un lézard ou quelque insecte prétendant avoir expulsé de son corps les enchantelements. Dumont-dit que leur rôle au lit du moribond est de le guérir que de surveillance rigoureuse des lois du tapou; quittent-ils le malade que lorsqu'il est parfaitement guéri, ou du moins quand aux soins hygiéniques, leur rôle le plus général consiste à imposer au malade la diète la plus absolue, à l'air et à lui faire boire de l'eau. Dans certaines localités, on fait, après le malade, une enquête sévère pour la conduite du médecin, et pour vérifier la condition du tapou n'a été; malheur à l'Esculape si l'affirmation n'est prouvée, sa tête servirait à apaiser le défunt.

Les Floridiens adoraient sous ce nom un mauvais principe, qu'ils opposaient à l'Atoua suprême. Persuadés que cette puissance ne pouvait leur nuire à cause de sa bonté naturelle, ils tâchaient d'apaiser l'autre, qui, disaient-ils, les tourmentait. Toia ne se faisait pas peur des visions, et de ces incisions dans la chair; il leur faisait de temps en temps, pour les punir, sacrifier des victimes humaines.

Quand il s'agissait de l'apaiser, ils célébraient une grande fête en son honneur. Ils s'assemblaient dans une grande place que les femmes avaient préparée et ornée le jour précédent; lorsque tout le monde s'était rangé en cercle, trois jouanas ou prêtres, peints de diverses couleurs depuis les pieds jusqu'à la tête, venaient au milieu de l'assemblée avec des tambours, au son desquels ils dansaient et chantaient, en faisant des gestes et des contorsions extraordinaires. Les assistants répondaient en chœur au chant des prêtres, qui après avoir fait trois ou quatre tours de danse, quittaient brusquement la partie et s'enfuyaient dans les bois, pour consulter Toia. Cette fuite mystérieuse interrompait la cérémonie; mais les femmes la continuaient tout le jour par des pleurs et des hurlements. Elles pratiquaient aux bras de leurs filles des taillades et des incisions avec des écailles de moules, et jetaient en l'air, comme un hommage dû à Toia, le sang qui découlait de ces plaies, en invoquant trois fois ce dieu. Deux jours après, les jouanas revenaient des bois, rapportant la réponse de Toia, et dansaient à la même place qu'ils avaient quittée si brusquement. La danse finissait par un repas, assaisonné d'un appétit aigu par trois jours d'abstinence, car ces peuples étaient persuadés que la divinité se manifestait plus pleinement à ceux qui jeûnaient, et que le cerveau n'étant pas exposé aux vapeurs de la digestion, recevait plus facilement les inspirations de l'enthousiasme.

TOINGA, baptême que les Néo-Zélandais confèrent aux petits enfants. Cinq jours après la naissance de l'enfant, la mère, assistée de ses amies et de ses parentes, le dépose sur une natte soutenue par deux troncs de bois ou de sable. Toutes les femmes, l'une après l'autre, trempent une branche dans un vase rempli d'eau et en aspergent l'enfant au front. C'est en ce moment qu'on lui impose un nom; or le nom est une affaire sacrée pour ces peuples, et, à leurs yeux, il fait en quelque sorte partie d'eux-mêmes. Voici les paroles sacramentelles recueillies par Dumont-d'Urville : *Takou taama—I toi hia! — Ki te parawa — Kia didi, — Kia ngou hia! — Ko te tama — Nei kani — O tou. — Ko tinga na, — Hia ou owe! — Ka waka te ka. — Te kani hia ou wa!* En voici la traduction approximative que d'Urville obtint avec grande peine; il doute surtout de celle des quatre dernières périodes : « Que mon enfant soit baptisé! comme la baleine puisse-t-il être furieux, puisse-t-il être menaçant! Qu'à cet enfant la nourriture soit fournie par l'Atoua mon père. Puisse-t-il se bien porter, être content! Puisse-t-il recevoir sa nourriture, quand ses os seront relevés! » Ailleurs c'est un taoura, ou prêtre, qui confère le baptême.

TOISON D'OR, ordre de chevalerie institué par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, pendant les solennités de son mariage avec Isabelle de Portugal, qui fut célébré à Bruges en 1429. Quelques-uns disent que la dé-

nomination de l'ordre fait allusion à la toison de Gédéon, représentée en effet sur les tapisseries de son palais; d'autres veulent qu'elle rappelle la toison d'or de Jason; d'autres enfin lui donnent une origine honteuse. Cet ordre fut d'abord composé de vingt-quatre chevaliers, nobles de nom et sans reproche; dans la suite le nombre en fut fixé à cinquante-un par l'empereur Charles V, et depuis Philippe II, le chef de l'ordre a la faculté de l'augmenter autant qu'il lui plaît. Les statuts contiennent soixante-six articles auxquels on a fait dans la suite plusieurs changements. L'habit de l'ordre est un chaperon et un manteau de velours cramoyé, doublé de satin blanc, et bordé d'une broderie d'or. Le collier consiste en une chaîne d'or composée de fusils en sautoir et de pierres à fusil jetant des flammes; ce collier supporte un mouton ou toison d'or. Cet ordre a obtenu plusieurs grands privilèges des papes et des rois d'Espagne. Léon X accorda au chancelier le pouvoir d'absoudre les chevaliers et les officiers, et de les dispenser de leurs vœux. Il leur permit de manger des œufs et du lait en carême, de faire dire la messe dans leurs chapelles particulières, etc. Les rois leur accordèrent le pas devant toutes sortes de personnes, à l'exception des princes du sang et des têtes couronnées. Philippe IV leur permit de se couvrir en présence du roi. Cet ordre n'est maintenant qu'une distinction purement honorifique, accordée à des princes ou de grands personnages par le roi d'Espagne et par l'empereur d'Autriche.

TOKOUAIATOUA, nom du sentier qui mène à l'empire de la mort, selon la croyance des Néo-Zélandais; les Âmes qui sortent de ce monde sont obligées de passer par ce chemin pour se rendre au Reinga (l'enfer).

TOLA, esprits redoutés par les Hindous qui habitent les montagnes de Kamaon. Les Tolas sont les Âmes des adultes mâles qui sont décédés sans avoir été mariés. On prétend que les esprits de cet ordre sont méprisés par les autres; c'est pourquoi on ne les voit que dans les lieux sauvages et déserts.

TOMBEAUX. La plupart des peuples tant anciens que modernes ont entouré les tombeaux de vénération et de respect; quelques-uns les ont considérés comme des asiles inviolables, plusieurs en ont fait l'objet d'un culte religieux.

1° Dans les temps primitifs, on ne s'était point encore avisé d'environner d'orgueil et de faste la dernière demeure des morts; mais chaque famille avait son tombeau, qui était ordinairement une grotte ou caverne naturelle, rarement une crypte artificielle; à défaut de l'une et de l'autre, on enterrait le défunt dans un champ, dans un massif de pierres, ou bien ce massif était élevé sur le lieu de la sépulture. Mais on attachait une extrême importance à avoir un tombeau à soi, qui était sous la sauvegarde de toute la famille.

Nous lisons dans la Genèse qu'Abraham, bien que fort riche en troupeaux, ne possé-

daît pas un pouce de terre dans le Chanaan où il demeurerait. Il sentit de cette privation à la mort de Sara, sa femme, et s'adressa alors aux Héthéens, habitants d'Hébron, et leur dit : « Je suis pauvre comme voyageur et en qualité de pèlerin; donnez-moi le droit de posséder un tombeau au milieu de vous, afin que je ne sois pas sevelisse ma morte. » Les Héthéens répondirent : « Mon seigneur, écoutez, vous êtes parmi nous un personnage considéré; enterrez votre morte dans un tombeau distingué de nos sépulcres; nul d'entre nous ne vous refusera son tombeau pour la personne qui vous est morte. Abraham, qui avait à cœur de posséder un tombeau en propriété, se prosterna devant les Héthéens et leur dit : « Si vous voulez que j'enterre ma morte au milieu de vous, intercédez pour moi auprès du fils de Seor, afin qu'il me cède la double portion qui est à l'extrémité de son champ, et qu'il me la donne pour le prix de son tombeau. » Ephron, qui était l'un des fils d'Abraham : « Mon seigneur, écoutez, je vous donne non-seulement la caverne, mais encore le champ y attenante; et je fais le don en présence des enfants du peuple; vous pouvez dès à présent recevoir votre morte. — Non, reprit Abraham, n'en sera pas ainsi; mais je vous donnerai l'argent du champ et ce ne sera que l'argent que j'y enterrerai ma défunte. » Ils comptèrent alors de 400 sicles d'argent; Abraham était légalement propriétaire du champ et de la caverne, et il y enterra Sara. Cette double portion, c'est-à-dire composée de deux salles. Il y fut enterré lui-même, ainsi que sa femme, et Jacob son petit-fils. Il y fut enterré aussi son fils Joseph, et son fils Benjamin. La femme d'Isaac, et Lia, femme de Jacob, furent également ensevelies.

2° Les Juifs paraissent avoir longtemps l'usage d'ensevelir les morts dans des cavernes, au moins quand ils étaient des personnes distinguées. Le tombeau devait être une grotte, puisque, dans la crainte, on y jeta le cadavre mort qu'on portait plus loin. Les rois de Juda étaient aussi enterrés dans des cavernes, et on montre encore aujourd'hui les tombeaux de ces rois creusés dans des rochers, avec un soin et un art qui font l'étonnement des étrangers. Le sépulcre du Sauveur était dans un rocher creusé exprès pour lui-même, et où personne n'avait été mis, enfin celui de Lazare était également dans un rocher, et était fermé d'une pierre, et que Lazare en sortit.

Ces tombeaux étaient quelquefois dans les villes, comme ceux des rois de Juda qui étaient dans Jérusalem. Quelquefois on enterrait les corps dans les jardins de la ville. Les sépultures communes

cimetières étaient hors de la ville, avait ordinairement de plusieurs uns étaient pour les bourgeois de où chaque famille avait sa place d'autres, pour les Juifs étrangers; pour les Gentils, qu'on n'enterrait es Hébreux. On avait soin de ne er dans les grands chemins, de a ne se souillât en marchant par- ais rien n'empêchait de placer les près des chemins, surtout lors- ent distingués de manière à ce ût se méprendre. C'est sans doute raison qu'on les blanchissait, dit- s ans au mois de février. Le Sau- s l'Evangile, fait allusion à cet qu'il dit que les Pharisiens sont res blanchis, qui paraissent propres et qui au dedans sont pleins d'os- t de pourriture. Ailleurs il les des tombeaux cachés et inconnus, ls on n'a rien mis pour les faire e, et qui souillent les passants, ls s'en aperçoivent. Les Juifs, peuples les plus anciens, ne met- les tombeaux ni noms, ni éпита- ge des épitaphes ne s'est intro- les Juifs modernes que dans le e. Ceux-ci ont un fort grand res- les tombeaux : ils enseignent point permis de les traverser, en passer un aqueduc ou un grand i d'aller y faire du bois, ni d'y ftre des troupeaux, ni d'enterrer onnes l'une sur l'autre dans la se, même après un long temps. Ils dévotion de bâtir des synagogues x de prière près des tombeaux des les grands hommes de leur nation. e synagogue près des tombeaux l, de Zacharie, de Mardochee et ls vont aussi prier auprès de ces et sont persuadés, comme les ca- de l'efficacité des prières et de ion des saints.

ise chrétienne a toujours montré eux et une tendre sollicitude à l'é-restes mortels de ses enfants, sur- ux qui l'avaient édifiée par leur ciencia ou leurs bonnes œuvres. On ait avec honneur; on élevait sur uilles un modeste tombeau sur le- avait leur nom, et des symboles pour les distinguer des sépulcres les; on les entourait d'une reli- ération qui ne se bornait point à ion de ceux qui avaient connu ces sonnages, mais qui se perpétuait iècles suivants; et lorsque la tombe fert des injures du temps, on la ré- à grands frais; ou bien on relevait les précieuses reliques et on les it dans un oratoire ou une église; ois même il arrivait qu'un temple truit tout exprès pour les recevoir. ients surtout les corps des martyrs de : l'autre sexe qui étaient entourés t et de la vénération la plus pro- ur tombeau devenait un autel, sur

lequel on offrait les saints mystères; et leurs restes étaient considérés comme les objets les plus sacrés dans la religion après le corps et le sang de Jésus-Christ, le roi des martyrs. De là il est passé en coutume, dans l'Eglise catholique, de ne jamais consacrer un autel sans y mettre quelque portion des reliques des saints. Les catacombes de Rome fournissent une mine inépuisable de ces précieux débris; car lorsque le nombre des martyrs était beaucoup trop grand pour faire un autel de la tombe de chacun d'eux, on les rangeait par ordre dans des cimetières particuliers, dans des cryptes, ou dans les catacombes; on recueillait, s'il y avait lieu, leurs membres épars, et même jusqu'aux moindres parcelles de leur sang, que les femmes chrétiennes allaient éponger, au péril de leur vie, dans le lieu du supplice. Ce soin touchant témoignait en même temps, et du respect qu'on portait aux martyrs, et de la foi en la résurrection future. Bien plus, tout ce qui leur avait appartenu étant considéré comme sacré, on renfermait dans leur tombeau les instruments de supplice qui avaient consommé leur martyre, lorsqu'ils avaient été abandonnés par les bourreaux, ou qu'on réussissait à se les procurer autrement. C'est à ces vases de sang et à ces instruments de supplices, joints aux inscriptions gravées sur la pierre qu'on reconnaît les tombeaux des martyrs, dans les *soixante cimetières* qui environnent la Rome moderne, et dans les catacombes dont quelques-unes ont plusieurs milles en étendue. *Voy. CATACOMBES*

4° Il n'y a pas eu assurément, dans toute l'antiquité, de peuple qui ait témoigné plus de soin et de respect pour les tombeaux et les dépouilles des hommes que les Egyptiens. Tous ceux qui mouraient, grands et petits, riches ou pauvres, rois ou mendiants, étaient embaumés, non pas, il est vrai, avec le même soin et les mêmes substances, mais cependant avec des procédés également ir- al- térables. Ces corps étaient ensuite renfermés dans des cavernes. Quant aux rois et aux grands personnages, ils faisaient tailler dans le roc vif, et à grands frais, des cryptes où leurs cendres pussent reposer en paix après leur mort. On représentait sur les parvis, à l'aide de la peinture et de la sculpture, les principaux événements de la vie du person- nage, ou des légendes mythologiques; puis, lorsque le corps embaumé y avait été trans- porté, la porte en était murée avec soin, et quelquefois fort artistement dissimulée. Voici ce que dit Champollion le Jeune sur les tom- beaux des rois dans la vallée de Biban-el- Molouk : « On n'a suivi aucun ordre, ni de dynastie, ni de succession, dans le choix de l'emplacement des diverses tombes royales : chacun a fait creuser la sienne sur le point où il croyait rencontrer une veine de pierre convenable à sa sépulture et à l'immensité de l'excavation projetée. Il est difficile de se défendre d'une certaine surprise lorsque, après avoir passé sous une porte assez simple, on entre dans de grandes galeries ou

corridors, couverts de sculptures parfaitement soignées, conservant en grande partie l'éclat des plus vives couleurs, et conduisant successivement à des salles soutenues par des piliers encore plus riches de décorations, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à la salle principale, celle que les Egyptiens nommaient la *salle dorée*, plus vaste que toutes les autres, et au milieu de laquelle reposait la momie dans un énorme sarcophage de granit. La vue de ces tombeaux donne seule une idée exacte de l'étendue de ces excavations et du travail immense qu'elles ont coûté pour les exécuter au pic et au ciseau. Les vallées sont presque toutes encombrées de collines formées par les petits éclats de pierre provenant des effrayants travaux exécutés dans le sein de la montagne. Plusieurs mois m'ont à peine suffi pour rédiger une notice un peu détaillée des innombrables bas-reliefs que ces tombeaux renferment et pour copier les inscriptions les plus intéressantes. »

Les momies des simples particuliers étaient déposées dans le tombeau de la famille, ou, si elle n'en avait pas, dans le tombeau public. « Dans la haute Egypte, dit M. Champollion-Figeac, ces tombeaux étaient creusés dans le flanc de la montagne Libyque; on y retrouve encore de ces catacombes générales où les momies sont déposées, symétriquement arrangées en chantier, et leur nombre est encore incroyable, malgré les ravages commis par les Arabes qui viennent habiter ces tombeaux, et qui, de temps immémorial, se servent de ces momies pour les besoins du ménage, combustible plus économique que le bois à brûler qui manque dans ce pays. Dans la Basse Egypte, le sol est foré de puits très-profonds, qui conduisent à des chambres creusées dans le roc, et où la population de la Basse Egypte déposait ses morts; l'orifice du puits était ensuite soigneusement bouché, afin de le préserver des suites de l'inondation..... Les grands personnages de l'ordre sacerdotal, les princes, les rois et les reines, étaient déposés dans de riches sarcophages en granit ou en basalte, ornés sur toutes leurs faces, intérieures et extérieures, de scènes religieuses analogues à celles du rituel. On peut voir au musée du Louvre le sarcophage, en granit rose, du roi Rhamsès-Méïamoun, le chef de la dix-neuvième dynastie égyptienne, qui régnait au *xv^e* siècle avant l'ère chrétienne. Cette couche funèbre du Pharaon est creusée dans un seul morceau de granit rose de 15 pieds de long, sur 8 de hauteur et 6 de largeur. »

Cependant les monarques n'étaient pas toujours ensevelis dans des cryptes taillées dans le roc; il est avéré maintenant et reconnu par les savants, que les pyramides ne sont autre chose que des tombes royales, où ceux qui les ont fait construire reposent au centre de ces masses énormes. Quelques-unes ont été ouvertes et profanées, et les sarcophages que l'on y voit encore sont un témoignage authentique de leur ancienne

destination. Si l'aspect seul des pyramides frappé d'un étonnement profond générations jusqu'à nos jours, on tout à fait confondu lorsqu'on pénètre l'intérieur; car on aboutit aux escaliers par d'immenses couloirs de quatre pouces en carré, pratiqués horizontalement, tantôt en montant, tantôt en descendant, tandis que le sarcophage dans la salle principale est d'un sept à huit pieds de longueur sur une largeur et autant de hauteur; il doit être placé avant que la pyramide soit terminée. Mais ce qui confond absolument l'imagination, c'est le travail de géant accompli en même temps, auquel il fallait travailler, pour boucher dans toute la pyramide ces nouveaux conduits au moyen de pierres taillées qui les fermaient hermétiquement. Il a fallu un travail prodigieux pour les violateurs de sépultures, qui ont su trouver les souterrains parfaitement obturés, et qui avaient plus qu'une seule masse de pierre dans la pyramide. On ne lit qu'avec effroi la description de ces deux travaux donnée par M. Maillet, dans les Lettres de Savary sur l'Egypte.

5^e Les Romains avaient trois sortes de tombeaux : le sépulcre, le monument, le *cénotaphe*.

Le sépulcre était le tombeau où l'on avait déposé le corps entier.

Le monument offrait aux yeux une chose de plus magnifique que le sépulcre; c'était l'édifice construit pour servir la mémoire d'une personne défunte. On pouvait ériger des monuments en l'honneur d'une personne mais on ne pouvait avoir qu'un seul monument.

Lorsque, après avoir construit le monument, on y célébrait les funérailles avec un appareil ordinaire, sans mettre le corps du mort dans le tombeau, le monument était un *cénotaphe*, c'est-à-dire un tombeau sans corps. Les *cénotaphes* vint de l'opinion des Romains, qui croyaient que les âmes des morts n'étaient point en repos pendant un siècle le long de l'enfer, sans pouvoir passer dans les Champs Elysées. On élevait donc un monument de marbre ou de bronze sur un beau de gazon, ce qui s'appelait *basileus*. Après cela on pratiquait les funérailles des momies que si le corps eût été placé dans le tombeau, ainsi que Virgile, dans l'Enéide, a fait dire à Charon l'âme de Déiphobus, qui ne lui eût dressé qu'un *cénotaphe* dans la Vie de l'empereur Claude. Les *cénotaphes* des tombeaux honorés où l'on mettait dessus ces mots : ou *memoria*; au lieu que sur les tombeaux où reposaient les cendres, on gravait des lettres. *D. M. S.*, pour montrer qu'ils étaient dédiés aux dieux mânes.

Non-seulement la place occupée par le tombeau était religieuse, il y avait un espace aux environs qui était dédié à la mémoire, ainsi que le chemin par lequel

e que nous apprenons d'une inscriptions anciennes. On y voit space où le tombeau était élevé, icore *iter*, *aditus* et *ambitus*, qui, dépendance du tombeau, jouissent même privilège. S'il arrivait que eût osé emporter les matériaux au, comme des colonnes ou des arbre, pour les employer à des fanes, la loi le condamnait à dix it d'or, applicables au trésor public, son édifice était confisqué ulcres et les tombeaux des ennemis que les Romains ne les regardaient comme saints et religieux.

ont quelquefois leurs tombeaux les de laine et de festons de fleurs; nient surtout soin d'y faire graver ents qui servissent à les distinguer des figures d'animaux, des trophées, des emblèmes caractéristiques instruments, en un mot tout ce qui marquait le mérite, le rang ou la gloire du défunt.

les tombes des Mahométans sont couvertes de terre et élevées au-dessus, pour empêcher que personne ne foule aux pieds les corps des défunts. Il n'y a ni plaque de marbre ni monument sur la fosse même; que des fleurs ou des boules de terre de buis, etc. Celles du peuple ne sont que deux socles de pierres plates plantées verticalement aux deux extrémités de la fosse. Les tombeaux des sultans distingués ont ces socles en forme de celui qui est du côté de la tête et surmontés d'un turban de même matière.

Les tombeaux des femmes se reconnaissent à ce qu'ils ont deux socles sont terminés en forme de lit sur les uns et sur les autres sont gravées en caractères d'or les éloges et l'histoire de la vie, l'attention communément que le défunt, sa condition, le jour de son décès, l'invitation à réciter le *Fatiha*. Ils sont en distiques, en quatrains et en vers ou moins considérables. Les tombeaux expriment la caducité du monde, la durée de la vie, et contiennent des vœux pour la vie éternelle du mort. Elles sont ornées de ces termes : « Que l'Eternel daigne donner à ton âme dans un nuage de gloire et d'allégresse, et couvrir son visage de l'éclat d'une lumière permanente. » Les autres représentent la mort comme un terme des misères de l'homme, la vie passagère et fugitive, la félicité de son bonheur, et comparent la vie à un rossignol du paradis. D'autres expriment les vertus, de son attachement à Dieu et exhortent les passants à prier pour son âme, afin de mieux mériter du jugement, l'intercession du défunt auprès de Dieu. Quelquefois elles sont ornées d'un distique en langue

a baki deyil fenadir;
bana işse yarin sana dir.

« Ce monde est caduc, il n'est pas durable; aujourd'hui pour moi, demain pour toi. » Les tombeaux des grands seigneurs, des princes et des sultans, sont beaucoup plus distingués; et bien que la religion musulmane paraisse désapprouver toute espèce de faste pour les monuments funéraires, on voit dans la Turquie, dans la Perse, dans les Indes et ailleurs, des mausolées d'une grande beauté, et dont l'architecture et la magnificence surpassent tout ce qu'on imagine en grandeur et en magnificence. Ceux des personnages considérés comme saints sont des espèces d'oratoires, et le but de pèlerinages très-fréquentés, surtout parmi les Schiites et les autres sectes dissidentes.

7° Les Indiens qui brûlent les corps des défunts ne leur érigent point communément de tombeaux; mais ceux qui les inhument leur en élèvent quelquefois, surtout quand ce sont de grands personnages. C'est le cas dans lequel se trouvent la plupart des réformateurs ou fondateurs de religion de l'Inde moderne. Leurs tombeaux sont des espèces de temples auxquels tous ceux qui adhèrent au système religieux qu'ils ont fondé viennent en pèlerinage de toutes les contrées de l'Hindoustan. Mais nous ne chercherons pas à les décrire, car il n'y a aucune forme régulière prescrite pour leur érection, et chaque secte suit en cela son goût, ses caprices ou ses coutumes particulières.

8° Les tombeaux des Chinois sont ordinairement situés sur les collines, à quelque distance des villes; ils sont environnés de murailles et plantés à l'entour de pins et de cyprès, qui deviennent des arbres sacrés. Les grands et les mandarins se distinguent par la magnificence de leurs tombeaux, dont la hauteur est quelquefois de douze pieds, et le diamètre de huit ou dix. Vis-à-vis on voit une dalle de marbre blanc, sur laquelle on place une cassolette, deux vases et deux candélabres également en marbre. De chaque côté sont rangés, dans des attitudes respectueuses, des figures d'hommes et d'animaux. On construit auprès de ces tombeaux des appartements où logent les parents du défunt pendant plusieurs mois après les funérailles. Ces terrains sont achetés fort cher, surtout lorsqu'ils sont vendus par les bonzes. Les tombeaux des gens du commun ne consistent guère que dans un amas de chaume ou de terre, élevé au-dessus du cercueil, en forme de pyramide, à la hauteur de cinq à six pieds. Les Chinois visitent souvent les tombes de leurs parents. La famille, présidée par le chef, se réunit en cercle sur les dalles, la face tournée vers l'ouverture du tombeau, et là, elle récite des prières ou se livre à de graves entretiens sur les mérites du défunt et sur les regrets qui ont suivi sa perte.

Dans une tragédie chinoise, intitulée *l'Héritier dans la vieillesse*, on trouve ce passage curieux, qui met en action le culte des tombeaux. Le théâtre représente un cimetière.

La scène se passe entre Lieou-tsong-chen, riche vieillard, et Li-chi, sa femme.

Lieou. Le Tsing-ming commence aujourd'hui, et nous venons visiter les tombeaux de nos pères. Femme, notre fille et son mari ne sont-ils pas partis avant nous ?

Li-chi. Ils nous ont précédés depuis longtemps. Déjà la tente doit être dressée, les moutons doivent être tués ; les gâteaux et les jambons, toutes les offrandes sont sans doute préparées, et le vin est chauffé. Les ombres de nos ancêtres et de nos parents n'attendent plus que nous. Nous allons brûler le papier parfumé, et nous mangerons ensuite le reste de nos offrandes.

Lieou. Je crains que nos enfants ne soient pas encore ici.

Li-chi. Je vous répète qu'ils sont partis avant nous.

Lieou. Mais croyez-vous qu'ils soient en effet arrivés ?

Li-chi. Depuis longtemps, sans doute.

Lieou. Marchons donc.... Ah ! ne vous apercevez-vous pas que, dans la vivacité de notre conversation, nous avons déjà dépassé les tombeaux ? Les voilà certainement ; approchons-nous.

Li-chi. C'est vrai ; il faut revenir sur nos pas.

Lieou. Nous y voici. Mais je n'aperçois aucune tente ; je ne vois ni moutons, ni gâteaux, ni vin ; aucune offrande n'est prête. Ah ! quel sera donc le sort des ombres de nos pères ?

Li-chi. Je crains que nos enfants ne se soient arrêtés en chemin.

Lieou. Femme, autrefois vous n'auriez pas été si confiante.

Li-chi. En vérité, ils m'ont bien trompée.

Lieou. Hélas ! l'aspect de ces tombeaux est fait pour affliger. Voyez les épines et les ronces sortir de ces murs de briques et de terre, couvrir les cercueils, et envahir le lieu des offrandes. Où sont les arbres *lo-yang* et *pé-yang* ? Mais il me semble que quelqu'un a visité récemment cet endroit ; qui peut y être venu ? Femme, puisque nos enfants ne sont point arrivés, commençons nos adorations sans eux.

Li-chi. Vous avez raison ; nous autres vieilles gens, commençons en les attendant.

Lieou. Tournez-vous d'abord de ce côté.

Li-chi. Qui sont ceux qui reposent ici ?

Lieou. Les parents de mon père.

Lichi. Parents du père de mon époux, versez sur notre famille votre influence favorable. Parents du père de mon époux, puissiez-vous bientôt monter dans les célestes demeures !

Lieou. Passons à ceux-ci maintenant.

Li-chi. Qui est enterré là ?

Lieou. Mes propres parents.

Lichi. Parents de mon époux, votre vie étant terminée, soyez immortels après votre mort.

Lieou. Par ici à présent.

Li-chi. A qui appartiennent ces tombeaux ?

Lieou. A mon frère et à sa femme et à la mère d'Yn-sun.

Li-chi. Quoi ! c'est là qu'ils sont ? C'est à tort que vous m'ordonnez hommage à des inférieurs ; je suis dessus d'eux pour faire les obseques de leur tombe.

Lieou. Pendant leur vie, sans étaient au-dessous de vous ; mais ils n'existent plus. Ah ! dites : Votre vie étant terminée, soyez après votre mort. Pour l'amour de la femme, prononcez cette formule.

Li-chi. O vous, les deux plus proches de la branche des Lieou, prêtez-moi le fond de vos sépultures....

Lieou. Aurez-vous bientôt fini ?

Li-chi. A peine ai-je eu le temps de la bouche.

Lieou. Femme, où serons-nous mêmes dans quelques années ?

Li-chi. J'ai fait choix d'une place au sommet de cette colline. Voyez les arbres qui l'ombragent comme des rasols. C'est là que nous reposent cent ans d'ici.

Lieou. Je crains que nous ne soyons enterrés là.

Li-chi. Pourquoi donc ?

Lieou. Je vous dis que cela n'est pas. C'est ici qu'on nous mettra.

Li-chi. Ici ? mais c'est un endroit bas et triste ; je n'y consentirai jamais. Non, c'est là-haut, vous dis-je.

Lieou. Hélas ! nous sommes sur deux colonnes ruinées, et nous sommes fils, ni petits-fils pour nous soulever cent ans d'ici, lorsque nos corps fondément ensevelis, en vain nous ne pourrions-elles convenablement orienter n'en reposerons pas moins dans la désolation. Au temps des oblations (le 15 du mois), qui est-ce qui viendra pleurer, orner nos sépultures de fleurs dorées, et brûler de l'encens en notre honneur ? Femme, c'est parce que nous n'avons point de fils que nous ne pourrions être enterrés où vous le dites.

9° Les Malais de condition, les radjas, sont inhumés dans des tombeaux montés d'une tombe en forme de tour sur l'un des côtés du monument. Une inscription indiquant les qualités du défunt. La tombe est entourée d'une palissade, et ombragée de grandes gantesques. Les plantes rampantes couvrent le long des troncs et couvrent le monument d'un réseau de verdure. Les tiles, sûrs de ne pas être troublés par les solitudes, s'y réfugient et semblent les dépouilles mortelles contre l'envie. Un Malais passe rarement devant un tombeau sans s'arrêter pour cueillir des fleurs et les déposer sur la terre, ou sous l'arbre qui la couvre de ses racines.

10° Pour les tombeaux dans les montagnes du Sud, voy. MORAI. Voy. TIERRE.

TOMIES (de *tom*, action de cacher)

par les Grecs pour la ratification solennelles. On prêtait serment des génitales de la victime, que les avaient coupées exprès. On lui le nom de *tomies* aux victimes, et les victimaires ou sacrilicés avaient le nom de *tomares*.

CIHUA, la Cérès des Mexicains; épouse de Tonacateuctli; son nom la qui nourrit les hommes. On l'appelle encore *Tonantzin*, notre mère; déesse du maïs; *Tzintéotl*, déesse

Les Totonèques, qui avaient la mythologie tolèque et aztèque. M. de Humboldt, distinguant par une différence les divinités qui ont un culte sanguinaire, et la déesse qui ne demande que des offrandes de fruits, des gerbes de blé, d'oiseaux qui se nourrissent de cette plante utile aux hommes. L'ancienne faisait espérer à cette réforme bienfaisante dans les religions : cette prophétie porte *Tzintéotl*, qui est identique avec la *Lakshmi* des Hindous, et que les mêmes que les Arcadiens, déesse sous le nom de la grande déesse primitive (*Tzintéotl*), triompherait de la férocité des autres dieux, et les sacrifices humains feraient place aux innocentes des prémices des moissons. M. de Humboldt traduit le *Tonacacihua* par la femme de notre Eve mexicaine. Voy. *CIHUA*.

TEUCTLI, un des dieux des Mexicains; Tonacacihua.

TZIN, c'est-à-dire *notre mère*; Mexicains; la même que Tonacacihua; avait un temple sur la colline de Mexico où s'élève maintenant le riche sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe, but de pèlerinage très-fréquenté.

TEOTI, dieu du Soleil chez les Mexicains; avait une chapelle dans le grand temple de Mexico. Sur un monument astrologique en relief, il est représenté ouvrant sa bouche armée de dents. Cette bouche, cette langue qui en sort, rappellent M. de Humboldt, la figure d'Attila indienne, celle de Kala, le dieu d'un passage du Bhagavat-Guita, qui soutient les mondes, ouvrant une bouche armée, armée d'une rangée de dents, et montrant une langue. *Tonatiuh*, placé dans ce calendrier des signes du jour, mesurant l'année par quatre mouvements des solstices et équinoxes, est en effet le véritable dieu du temps.

La fête célébrée à Argos, au rapatriement de la statue de Junon, dérobée par les Tyrrhéniens, mais abandonnée par eux sur le rivage, parce qu'elle était tout à coup trop pesante pour être portée plus loin. La statue était

environnée de liens tendus (*trévois, tension*), d'où la fête prit son nom.

TONG, esprit ou mauvais génie qui passe, chez les Chinois, pour tuer les hommes.

TONG-WAKON, le plus grand des dieux adorés par les Nadowessis, peuple de l'Amérique septentrionale.

TON-MIN, doctrine exotérique du bouddhisme, ainsi nommée par opposition au *Tse-min* ou doctrine isotérique. La première est presque la seule adoptée dans le Tibet; et on y regarde l'Indien Kamalashila comme son fondateur, ou au moins comme son principal propagateur, parce qu'il la soutint contre les tentatives du bonze chinois qui voulait y importer la doctrine intérieure ou mystique.

TONNERRE. Ce phénomène a été adoré comme un dieu. Procope dit que les Slavons et les Attes le regardaient comme le premier des dieux. Chez les Péruviens, il était le troisième. Les Chinois et les Japonais vénèrent le génie du tonnerre. Les Pottowatomis croient que le tonnerre est la voix de certains êtres vivants. Quelques-uns pensent que ces êtres ressemblent à des hommes, d'autres qu'ils ont la forme d'oiseaux. Toutes les fois qu'il tonne, ils brûlent du tabac qu'ils offrent en sacrifice au tonnerre.

TONSURE, cérémonie par laquelle un laïque est reçu membre du corps ecclésiastique. Il n'est rigoureusement exigé, pour recevoir la tonsure, que d'avoir été baptisé et confirmé, de connaître les principales vérités de la religion et de savoir lire et écrire, d'où il résulte qu'on peut la donner à des enfants; cependant le minimum de l'âge est fixé à 14 ans dans beaucoup de diocèses. Celui qui doit ainsi entrer dans l'état ecclésiastique se présente devant l'évêque, en soutane noire, avec un surplis sur le bras gauche et un cierge allumé dans la main droite. L'évêque lui coupe les cheveux en cinq endroits sur la tête, pendant que le récipiendaire récite ces paroles du psaume : *Le Seigneur est la portion de mon héritage*, etc. Il le revêt ensuite du surplis; ces cérémonies sont précédées et accompagnées de prières propres à la circonstance. Dès lors le nouveau clerc passe sous la juridiction de l'Eglise, et il a droit à tous ses privilèges. Celui qui est tonsuré doit porter habituellement la soutane noire et la tonsure, c'est-à-dire avoir le sommet de la tête rasé. Dans le chœur, il est revêtu en outre du surplis. La tonsure des moines consiste à avoir la tête entièrement rasée; dans quelques ordres on leur conserve une étroite couronne de cheveux autour de la tête.

TONTO, esprits ou génies des anciens Lapons. C'étaient eux qui inspiraient les magiciens et qui les initiaient à l'art runique; à cet effet ils leur apparaissaient dans le sommeil, ou bien pendant qu'ils marchaient seuls dans les champs. Un jeune homme qui se disposait à entrer dans le corps des magiciens avait de fréquents entretiens avec le Tonto; ces apparitions redoublaient encore une fois que le candidat

avait été reçu solennellement. Le Tonto était toujours prêt à l'assister, et même, au besoin, les magiciens pouvaient en faire venir plusieurs. Ces esprits, au dire des devins, apparaissent le plus souvent sous la forme et l'habit d'un jeune Lapon, et plus rarement sous l'habit et la forme d'un vieillard ou d'une femme.

TONTTU, esprit domestique des anciens Finnois, le même que le Tonto des Lapons. Il présidait en général à toute la maison et à l'économie domestique.

TOPAN, dieu du tonnerre chez les Japonais. Il est figuré sur un autel d'airain représentant une nuée; il est armé, avec un casque couronné sur la tête et une massue à la main. Quand il est en courroux, il voltige dans les airs, brandit sa massue et excite de violents orages. Alors le prêtre, pour l'apaiser, se couvre la tête de feuilles d'arbres sur lesquelles la foudre n'a point de prise, et lui offre des poissons en sacrifice. Lorsque les hommes furent venus à un tel point de perversité, qu'ils se moquaient du tonnerre, de l'arc-en-ciel et du maître des dieux, ce fut Topan qui, par son ordre, prépara les foudres afin d'embraser l'univers. Cet ordre fut exécuté, et tout périt, excepté la famille d'un seul homme. Les dieux aimaient tant cette famille, qu'ils allaient souvent loger chez elle, assurés d'y être toujours reçus avec respect. Le maître des dieux, touché de leur piété, recommença à aimer l'homme, en prit un soin particulier, et l'enferma dans une fosse, qu'il boucha avec une coquille, pour empêcher l'eau d'y pénétrer.

TO-PE-KON, dieu des Chinois de Batavia, qui lui ont élevé un temple à Anjol, près de cette ville. C'est lui qui est le gouverneur de la terre. On célèbre sa fête le huitième jour du quatrième mois. Ce dieu, ainsi que toutes les divinités secondaires des Chinois établis dans cette contrée, et les dieux des Tartares, a le visage couleur de feu, le regard affreux, et la langue hors de la bouche.

TOPILZIN, grand prêtre des Mexicains; il portait sur la tête une couronne de belles plumes de plusieurs couleurs, aux oreilles des pendants d'or enrichis d'émeraudes, et dans le milieu de la lèvre un petit tuyau bleu, semblable à celui que portait le dieu Tescatlipuca. Il était revêtu d'une robe ou plutôt d'une mante écarlate, et avait le visage enduit d'un noir fort épais. C'était lui qui, dans les sacrifices, avait le privilège d'ouvrir le sein des victimes humaines que les Mexicains offraient à leurs dieux; il s'acquittait de cette fonction au moyen d'un couteau de pierre fort large et très-aigu.

Aussitôt que les captifs destinés à être immolés étaient arrivés à l'amphithéâtre des sacrifices, on les faisait monter l'un après l'autre, par un petit escalier, nus et les mains libres. On étendait successivement chaque victime sur une pierre; un prêtre lui mettait un collier au cou, quatre autres la tenaient par les pieds et les mains. Alors le topilzin appuyait le bras gauche sur son estomac, et lui ouvrait le sein, il en arra-

chait le cœur, qu'il présentait tout au soleil; après quoi se tournant vers de Huitzilopochtli, il lui en frottait en prononçant des formules mystiques. Puis on précipitait le cadavre du bas de l'escalier, où il était recueilli qui l'avaient pris à la guerre; ceux qui s'entretenaient avec leurs amis et le montraient solennellement. Tous les captifs de sacrifice recevaient le même traitement certaines fêtes leur nombre se montait à 5000; il y avait même, à Mexico, des prisons où ils étaient condamnés à la vie à perpétuité. Si l'on mettait trop d'entre les guerres, le topilzin recevait des plaintes des dieux à l'empereur, et présentait qu'ils mouraient de faim. On donnait avis à tous les caciques; les dieux demandaient à manger. Tout d'un coup prenait les armes, et le peuple de la province commençait à faire des irruptions sur le pays ennemi, pour assouvir la faim des dieux, et la barbarie réelle de ses ministres.

TOQUEILLADE. Les Européens appellent ainsi dans l'Hindoustan le privilège prétendu qu'ont certains d'affecter, par leurs regards, les objets fixes, et de déterminer ces objets d'après leur gré. Mais chacun de ces regards n'atteint pas tous les objets inanimés avec sa vue. Les uns, par exemple, tuent les poules en les regardant, rendent les gens malades, d'autres en mouvement telle ou telle passionnent subitement la colère ou la joie, la gaieté ou la tristesse. Enfin, il y a d'un coup d'œil renversent les arbres, les maisons. Les Hindous, pour prévenir les effets de la toqueillade, suspendent au cou de leurs enfants des amulettes. Ces amulettes sont d'argenteau, d'or ou d'argent; elles sont plates, de forme triangulaire, et chargées de figures d'idoles. Leur vertu consiste à empêcher l'œil du sorcier et à lui ôter la faculté de regarder au delà. Afin de garantir les jardins, les maisons, de la surabondance de la toqueillade, on place piquées des vases de terre blanchis à la chaux et mouchetés de taches noires.

TOQUICHEN ou le *Grand Toqui*, Araucans, peuplades indépendantes, reconnaissent sous ce nom, qui est celui de leur chef militaire, un grand dieu qui gouverne le monde. Ils lui donnent des ministres inférieurs, chargés des détails d'administration, tels que les vents, les tempêtes, la pluie et le temps. Ils admettent aussi un mauvais génie qu'ils appellent *Guécubu* ou *Gualichu*, fait un malin plaisir de troubler l'ordre de molester le grand Toqui. Leurs divinités inférieures sont mâles et femelles; mais elles sont toujours vierges. Les Araucans n'entretiennent ni temples, ni prêtent peu de prières à leur divinité; le sacrifice qu'ils lui offrent est la su-

s feuilles de tabac. Dans les affaires sérieuses, ils consultent des devins, des ou charlatans qu'ils appellent *dagol*. Ils croient aux revenants, aux esprits, aux esprits follets, et même aux esprits rous. D'accord sur l'immortalité des âmes, ils sont divisés d'opinions sur sa destination : garde parmi eux le souvenir d'un déluge qui détruisit le genre humain tout entier. Le peu d'hommes qui survécurent sur une île flottante, fut à leurs premiers besoins. Ils attribuent cette catastrophe à des tremblements de terre et à l'éruption des volcans.

Une des divinités subalternes des Tchouaches, peuplade de la Sibérie ; très-semblable à la même que le suivant ; car nous savons que c'est à tort que Pallas en fait une divinité inférieure ; ou bien il ne l'a pas considéré comme tel que dans certaines localités.

Le dieu suprême des Tchouaches, le *Thor* des Scandinaves et le *Thor* des Lapons. Ce peuple, qui maintenant professe un christianisme mélangé de superstitions païennes, croit aussi à un dieu saint, et lui adresse des prières ainsi qu'à plusieurs autres petits dieux. Il compare aux saints du christianisme son idole placée dans une chapelle sacrée qu'elle s'est choisie. Pour ceux qui ne sont pas chrétiens, le mot *Thor* désigne simplement le vrai Dieu. *MBOU*, nom des prêtres Khonds des montagnes septentrionales de la côte d'Orissa. *NGA*, un des Kamis du Japon ; c'était un grand guerrier, qui parvint à l'empire dans les premiers temps de l'histoire. Il délivra le Japon d'un tyran et fonda cette contrée ; et comme ce tyran était dans son parti huit rois du pays, il les présenta avec huit bras armés. Il combattit avec une hache seulement, et pendant la lutte il foula aux pieds un serpent. Son miya ou temple est dans la montagne de Wakata ; le toit, qui est de tous côtés, suivant l'usage du Japon, est orné aux quatre coins de la figure d'un dragon doré ; et le mur offre la représentation des anciens Kamis de l'empire. Au temple, on rencontre des pauvres et des mendicants qui demandent l'aumône en louant les louanges de ce héros, qu'on considère comme l'un des dieux de la

AKIS, ordre de religieux musulmans en Turquie. L'un d'entre eux fut tué par le sultan Bajazet II, et fut enterré dans le cimetière de la capitale, où il fut chassé de l'empire par ce

GARSUK, un des principaux dieux du Groënland et des Esquimaux. Quelqu'un le regardait comme un bon esprit, mais il se mit en lutte contre une méchante déesse qui résidait au fond de la mer ; d'aus-
sant que sa nature est plutôt mé-
chante que bonne. Il a la forme d'un ours, mais parfois celle d'un homme à un seul bras, et lui qui révèle aux Angekok, ou

prêtres, les choses futures et leur donne leur pouvoir. Son empire est situé dans les entrailles de la terre. En général, il n'est ni aimé ni redouté, et on lui témoigne fort peu de respect. Quand un Groënlandais est en bonne santé et que sa chasse est productive, il ne s'occupe en aucune façon de *Torgarsuk*, et ne lui adresse ni offrandes ni prières ; mais quand il est affecté de quelque maladie ou de quelque chagrin, et que le poisson abandonne les côtes, il a recours au sorcier qui passe pour être en relation avec la divinité.

Torgarsuk est le même qui était appelé *Thor* par les anciens Scandinaves, *Thoron* par les Lapons, *Tor* ou *Tora* par les Tchouaches, etc.

TORTUE. Sur le bord du lac de Po-yang-hou, dans la province de Kiang-si, en Chine, est la pagode de Lao-Ye, où l'on adore une tortue. Voici l'origine de ce culte : l'empereur Tchou-Yuen-Loung, qu'on croit fondateur de la dynastie Ming-Tchao, et qui dut le trône à la révolte, livra sur ce lac, contre son maître, une bataille décisive. Or, pendant le combat, le gouvernail du navire qu'il montait ayant été emporté, il trouva après la victoire une tortue accrochée à la poupe avec ses dents, laquelle aurait ainsi tenu lieu de timonier. Un service de ce genre méritait bien un autel : aussi s'empressa-t-on d'installer l'animal dans une pagode, où il s'est rendu si redoutable, qu'il n'y a point de chef d'embarcation assez hardi pour doubler l'île où elle est située sans aller auparavant lui présenter quelque offrande, qui est ordinairement le sang d'un coq.

Il ne faut pas confondre cette divinité locale avec la tortue mythologique des Chinois, qui parut sous le règne de Yao ; elle était âgée de mille ans, et portait sur son dos tous les événements qui étaient arrivés depuis le commencement du monde. C'est de là que Fou-Hi inventa les huit *Koua* ; et encore aujourd'hui la tortue est, en Chine, un des moyens de divination les plus authentiques.

TOSANFA, une des deux divisions de l'ordre religieux des Yama-botsi, dans le Japon. Ceux qui l'embrassent doivent, une fois l'an, monter sur le sommet du Fi-Ko-San, montagne très-haute de la province de Bounzen, sur les confins de Tsi-Kouzen ; voyage qui est assez difficile et même dangereux, parce que cette montagne est fort escarpée et environnée de précipices. De plus, on rapporte que tous ceux qui entreprennent ce pèlerinage en état de souillure légale sont punis de leur témérité en devenant possédés du renard (esprit malfaisant), et deviennent complètement fous. *Voy. YAMA-BOTSI, FOSANFA.*

TO-SI-KO-BOU, ou *Tosi-to-kou*, divinité japonaise ; c'est le dieu du renouvellement de l'année, des accidents heureux et du succès des entreprises. On le représente debout, vêtu d'une grande robe à longues manches, avec une grande barbe, un front prodigieusement large, de grandes oreilles et un éventail à la main. Les marchands ont pour lui

La scène se passe entre Lieou-tsong-chen, riche vieillard, et Li-chi, sa femme.

Lieou. Le Tsing-ming commence aujourd'hui, et nous venons visiter les tombeaux de nos pères. Femme, notre fille et son mari ne sont-ils pas partis avant nous?

Li-chi. Ils nous ont précédés depuis longtemps. Déjà la tente doit être dressée, les moutons doivent être tués; les gâteaux et les jambons, toutes les offrandes sont sans doute préparées, et le vin est chauffé. Les ombres de nos ancêtres et de nos parents n'attendent plus que nous. Nous allons brûler le papier parfumé, et nous mangerons ensuite le reste de nos offrandes.

Lieou. Je crains que nos enfants ne soient pas encore ici.

Li-chi. Je vous répète qu'ils sont partis avant nous.

Lieou. Mais croyez-vous qu'ils soient à effet arrivés?

Li-chi. Depuis longtemps, sans doute.

Lieou. Marchons donc.... Ah! ne percevez-vous pas que, dans la vivacité de notre conversation, nous avons déjà défilé les tombeaux? Les voilà certainement prochains-nous.

Li-chi. C'est vrai; il faut revenir pas.

Lieou. Nous y voici. Mais je n'aperçois aucune tente; je ne vois ni moutons, ni vin; aucune offrande. Ah! quel sera donc le sort de nos pères?

Li-chi. Je crains que nos enfants ne soient arrêtés en chemin.

Lieou. Femme, autrefois vous étiez si confiante.

Li-chi. En vérité, ils ne sont pas.

Lieou. Hélas! l'aspect de ce pays fait pour affliger. Voyez ces ronces sortir de ces maigres terres, couvrir les cercueils, les offrandes. Où sont-ils, ces pères? Mais il me semble récemment cet être venu? Femme, sont-ils point arrivés, les pères sans eux.

Li-chi. Vous avez vu les gens, ces vieillards.

Lieou. Tournez.

Li-chi. Qui sont-ils?

Lieou. Les pères.

Li-chi. Parents.

selez sur notre
ble. Parents
siez—vous b'

Lieou. A
et à la mi

Li-chi.

C'est à la

hommes

dessus

leur tour

Lieou.

étaient

ils

Vol

après

ici

Wotiahs doi

rien dans la lan

Moluques, ce m

les mauvais espi

des merveilles du

C'est un arbre d'un

leur extraordinaires,

d'un goût délicieux.

BOUGOU, un des dieux d

ages, dans l'archipel Tong

TOTAL, ou Toubou le Ma

Tonga; il préside aux voya

de la famille royale de fin

que par le prince et par tou

en entreprenant une expédition

et même par tous ceux qui voya

Il n'est pas le dieu des vents;

suppose qu'il a une grande influ

Il a plusieurs maisons à Vava

les lies voisines, et un prêtre.

TOU-HE-KI, nom sous le quel

trous de l'artère-Mongols adorent

la Fi des Chinois.

TOUCHITA, le quatrième des

des dieux, selon la cosmogonie

que. C'est celui dans lequel séjour

Boumou qui doit venir se mont

monna. Son nom signifie joie ran

TOU-KA-KAVA, cérémonie rel

l'archipel Tonga; e

reposer une branche de kava

impie au tombeau, quand o

supier sur sa personne l'acte du t

l'acte se défiler ou se meurtrir

trous corporelles ne sont ni rare

elles représentent les pénitences c

et des dieux de l'Hindoustan.

TOU-BOLOTOU, un des dieux

de l'archipel; il préside en sous-ord

et aux dieux.

TOU-BOLOTOU, c'est-

le dieu de Bolotou; dieu des lie

te finit par la conclusion de son m

et des grands dieux; car il

possède à Tali-ai-Toubou, qui

gouverne la terre. Il préside aux n

présences dans la société, et, co

est invoqué par les chefs des gran

des tous les cas de maladies et

philosophes. Il a trois ou quatre

Vivendi, une à Lafouga, plusieurs

des, et trois ou quatre p

autres quelquefois.

TOU-BOLOTOU, dieu des Kamitchada

des de Piliatchoutchi; il préside

dieux de terre. Voici une b

Cette défense, que l'on appelle huit mois et s'étendait à l'exception aux principaux chefs. Le YO, le troisième des grands Bouddhistes de la Chine. Les pierres de pierre s'affaissent d'elles-mêmes les coupables qui y sont renfermés laissent leurs corps en bouillie. APACHA, dieu principal de la province de Mechoacan, dans le Mexique. Il est considéré comme l'auteur de tout ce qui existe et comme l'arbitre souverain de la vie et du mort des hommes. On place son trône dans le ciel, vers lequel on tourne les yeux toutes les fois qu'on l'invoque et qu'on implore son secours, ou qu'on le remercie de quelque faveur. Ses prêtres portaient des tonsures, prêchaient la pénitence, et offraient des sacrifices humains.

TOULA-SANKRANTI, fête que les Hindous célèbrent à l'équinoxe d'automne, lorsque le soleil entre dans le signe de la Balance. Ils se baignent à cette occasion dans les eaux sacrées, et font des œuvres méritoires.

TOULASI, TOULOCHI ou TOULSI, plante sacrée des Hindous; elle se trouve dans les lieux sablonneux et incultes; c'est une des espèces de basilic cultivées en Europe. Les Brahmanes la regardent comme une incarnation de Lakshmi, épouse de Vishnou, et l'honorent en cette qualité. D'autres disent qu'une femme de ce nom, après une longue pénitence, demanda à Vishnou de devenir son épouse. Lakshmi, l'entendant, la changea en plante. Vishnou lui promit alors qu'il prendrait la forme de Salagrama, et resterait sans cesse avec elle. En effet, le Salagrama se trouve toujours placé entre deux feuilles de toulasi. Le Salagrama est une pierre, ou plutôt un coquillage, qu'on trouve dans le Gandaki, et dans lequel Vishnou a séjourné. Ils disent que rien sur la terre n'égale le toulasi en vertus. On doit lui offrir régulièrement le poudja tous les jours. Lorsque quelque brahmane est à l'agonie, on va chercher une de ces plantes; on la place sur un piédestal, et, après lui avoir offert le poudja, on met un peu de sa racine dans la bouche du mourant; on en prend ensuite des feuilles; on les lui met sur le visage, les yeux, les oreilles, la poitrine, et on l'asperge des pieds à la tête avec une tige trempée dans l'eau. En faisant cette cérémonie, on répète plusieurs fois tout haut le nom de la plante. L'agonisant qui est l'objet de cette cérémonie peut mourir dans la ferme persuasion qu'il ira au Swarga.

La vue seule de ce divin végétal suffit pour faire obtenir le pardon de tous ses péchés; en le touchant, on est immédiatement purifié de toute souillure; si on lui fait le *namaskara* (salutation), on est guéri de toute maladie; celui qui le cultive et l'arrose tous les jours est assuré de son salut. En présenter une branche à Vishnou dans le mois kartika (novembre), c'est lui faire un présent plus agréable que si on lui offrait mille vaches. En quelque temps que ce soit, celui qui fait

visite l'archipel qui ignore s'il eut une femme du *Tonga*. Il doit religieux le respect, et le rang élevé. Dans certaines égards plus marqués, car ce dernier est aussi illustre; et *Tonga*, il doit s'asseoir, il soit passé; mais le se d'éviter la rencontre, gagner cette humiliation. Les, de grands privilèges la personne du *Toui-Tonga*: du tatouage et de la circoncision. Parlaient de lui, il fallait user spéciale; on avait un cérémonier pour son mariage, ses funérailles; enfin, dans la fête solennelle *Naudja*, dans laquelle on sa- l'enfant, tout l'archipel accourait es pieds les productions terrestres que-là. Cette dignité était héréditaire, on le croit, des aînés aux ar retourner aux enfants des aînés. é de tous, le *Toui-Tonga* était as- même à diverses marques de dés- se prosternait devant les sœurs son père et de son aïeul, et même descendants de ces personnes. A le sa mort, un mois entier était des festins: ce qui occasionnait consommation de vivres, que, si il pas pris quelques précautions, il pu résulter une disette de diffé- ces de denrées. Pour prévenir cet ent, on défendait, après les fêtes, r du cochon, de la volaille et des

à ce dieu l'hommage d'une tige de toulsi, enduite de safran, s'assure le droit de devenir semblable à Vichnou lui-même, et de jouir du même bonheur que lui. Le don d'une tige de toulsi à une personne exposée à quelque danger, ou qui éprouve quelque contradiction, est un moyen sûr de l'en délivrer. Tout cela n'est qu'une partie des vertus incalculables du toulsi.

La plupart des Brahmanes cultivent cette plante dans leurs maisons, et lui offrent des adorations et des sacrifices quotidiens. On l'entretient aussi dans les lieux où ils font leurs ablutions, et dans ceux où ils se réunissent ; car ils regardent comme un acte de vertu d'un mérite particulier d'arroser cette plante et de la cultiver avec soin. Ils attribuent un grand nombre de propriétés médicales à ses feuilles, qui sont en effet béchiques, cordiales et aromatiques. Ils en avalent quelques-unes après leur repas, pour faciliter la digestion ; ils en mangent aussi avant et après leurs ablutions dans l'eau froide, afin d'entretenir la chaleur de l'estomac et de prévenir par là les rhumes, les catarrhes et autres maladies auxquelles ils pourraient être exposés sans ce préservatif. C'est peut-être à ces propriétés que cette plante a dû d'avoir été divinisée.

TOUMANOURONG, belle femme qui, selon les anciennes annales des Macassars ou Mangkassars, descendit un jour du ciel, entourée de chaînes d'or et qui fut prise pour reine par les habitants de la contrée. Le roi de Bantam, ayant appris cette merveille, alla voir cette belle femme, et l'obtint en mariage. De cette union naquit un fils, dont Toumanourong demeura enceinte pendant deux ans ; aussi le vit-on marcher et l'entendit-on parler immédiatement après sa naissance. Ce prince, qui était contrefait, reçut le nom de *Touma-Salingabering*. Lorsqu'il eut atteint toute sa croissance, la chaîne d'or que sa mère avait apportée duciel se partagea en deux morceaux ; après quoi Toumanourong disparut tout à coup avec la moitié de cette chaîne, ainsi que son mari et le frère de ce prince, laissant à son fils le royaume et l'autre moitié de la chaîne. Cette chaîne, au dire des Macassars, était tantôt pesante et tantôt légère, d'une couleur tantôt claire et tantôt foncée, et fit longtemps le principal ornement des souverains de Goak, mais elle a disparu depuis. C'est Touma-Salingabering qui institua les rites religieux.

TOUMBOUROU, demi-dieu indien attaché au service de Kouvéra, dieu des richesses, et l'un des principaux Gandharvas ou musiciens célestes.

TOUNG-HAI-VANG, c'est-à-dire *roi de mer orientale* ; le Neptune des Chinois. On voit plusieurs figures de ce dieu en porcelaine dans le temple du dieu de la mer. Dans la ville de Ta-Kou, il est représenté assis sur les vagues avec fierté, aisance et dignité ; et, quoique sa main ne soit pas armée d'un trident, il ne paraît pas avoir moins de sécurité ; car d'une main il tient une pierre d'aimant, et de l'autre un dauphin, symbole

de son pouvoir sur les habitants. Sa barbe, jetée dans tous les sens, ses cheveux épars semblent indiquer qu'il veut personnifier en lui l'élément auquel il règne.

TOUNG-HO-TI-YO, le sixième enfers, selon les Bouddhistes de Siam. Les victimes y sont jetées dans des vases pleins d'un liquide bouillant ; montent, descendent et tournoient ce qu'ils soient détruits ; puis ils sont tirés pour voir renouveler les mêmes d

TOUO-TOUO, cérémonie religieuse d'usage dans l'île Tonga ; elle consiste en l'offrande d'ignames, de noix de coco et de toutes les autres productions végétales, qui se culent et se mangent. Elle a lieu une fois par an, le premier jour de l'année, et dure sept ou huit jours. Au jour n le prêtre d'Alo-alo, chaque plante une certaine quantité d'ignames, de coco, de cannes à sucre, de bananes, etc., qui sont apportés (morai) sur des bâtons. Là, on étale les tas. L'un consiste dans les offrandes des habitants du sud de l'île, l'autre dans celles des habitants du nord, et le troisième dans celles des habitants du centre. Les lutteurs et de boxeurs commencent à lutter ordinairement trois heures avant le commencement de la cérémonie, et sont couverts de nattes, et portant au cou des guirlandes de feuilles, amènent une petite fille destinée à représenter la femme d'Alo-alo. S'étant placés sur la ligne auprès des offrandes, ils adressent une prière à Alo-alo et aux autres dieux, et demandent de leur continuer leur protection, et de féconder la terre ; puis ils passent à la distribution des présents. Le premier tas à Alo-alo est adjugé au premier tas à Alo-alo, et partagent les autres entre eux. Les chefs, qui ordonnent à leurs vassaux de les enlever. Ils font de nombreuses invocations, à la suite de lesquelles se mettent à frapper sur un grand tambour. Ce signal, tous les assistants font un grand bruit, et en enlèvement peuvent, au grand contentement des dieux. Les femmes se retirent à l'écart, et les hommes, se divisant en deux troupes, se livrent à un combat à coups de bâton. Cette partie de la cérémonie, appelée *tau-tau*, est d'une nécessité indispensable. Le grand chef entre en lice contre un paysan, qui peut, sans conséquence, quer le roi et le *tou-tonga*, les rois, les battre impitoyablement. Ces combats sont souvent très-opiniâtres, et ont duré deux ou trois heures, quoiqu'il n'y ait ni l'autre des deux partis ne paraît posé à céder le terrain, le roi intervient par son autorité pour le faire cesser. Cette cérémonie se renouvelle huit ou dix fois d

, et, pendant cet intervalle, on s la maison dédiée à Alo-alo la pe-
u représente sa femme, et qui a
nent de huit à dix ans. Elle appar-
us souvent aux premières familles
préside à la partie de Kava donnée
u premier jour de la fête.

, 1^{er} ancien dieu de l'île de Taïti;
oi des vents : sa puissance, comme
le, s'étendait sur les flots qu'il
avoir de calmer ou de bouleverser
s caprices, ou d'après les ordres
supérieurs.

les Tupinambas du Brésil, Toupa
suprême, créateur du ciel et de la
i n'a ni commencement ni fin. Il
ne fois, sous le nom de Soumé,
rps d'un enfant, pour soulager la
son peuple; c'est à cette époque
signa aux hommes la culture du
eu de temps avant sa disparition,
a sur un rocher la trace de ses
mains autrefois Bouddha sur le
t, dans l'île de Ceylan.

inambas personnifient le tonnerre,
sidèrent comme la voix de Toupa,
, qu'ils regardent comme une
ion divine. Ils appellent le pre-
pa-kanounga, et le second Toupa-
quelque puissant que soit Toupa, il
un rival qui l'égale presque en
t qui met tous ses soins à détruire
e celui-là fait de bon et d'utile. Ce
principe porte le nom d'Anhangá.
mmande aux Apoiaueus, bons
i sont les instruments de sa bien-
Les mauvais génies, Ouiaoupías,
Géropari, leur chef immédiat,
les mauvais desseins d'Anhangá.
ystème persan des deux principes
é tout entier dans les forêts de
e méridionale.

N ou TOUPANA, nom de Dieu,
eurs tribus sauvages du Brésil; ce
ne le tonnerre dans leur langue;
en effet considèrent Toupana
l'esprit qui préside au tonnerre.
A, n° 2. Martius, étant arrivé à
de la rivière Yapoura, remarqua
cher quelques sculptures rongées
nps; à leur vue les sauvages qui
nt son embarcation s'approchè-
cher, en prodiguant tous les gestes
et répétant à l'envi : *Toupana* !

Après avoir regardé longtemps,
écouvrit cinq têtes, dont quatre
tourées de rayons, et dont la cin-
ait deux cornes. Ces têtes étaient
qu'il faut forcément les faire re-
une très-haute antiquité.

PAU, sorte de mausolée, destiné
chez les Taïtiens à conserver les
chefs qu'on avait embaumés. C'é-
spèce de hangar ouvert, élevé sur
ix de six ou sept pieds de hauteur.
it le corps ou la bière sous le han-
des poteaux, soit sur une plate-
isée pour cela. On apportait auprès
le, des fruits et de l'eau; les pa-

rents d'ailleurs avaient soin de l'orner d'é-
toffes, de guirlandes, de fruits et de feuilles
de coco. Le corps était ordinairement em-
baumé avant d'y être déposé. A cet effet, on
en tirait les entrailles et les viscères, on
remplissait d'étoffes le ventre et l'estomac;
on faisait disparaître l'humidité de la peau,
et on frottait tout le corps d'huile de coco
parfumée. Ce procédé préservait pendant un
temps plus ou moins long les cadavres de la
putréfaction. En cet état, on leur donnait
aussi le nom de *Toupapau*.

TOUPARAN, ou *Wak*, dieu du mal, sui-
vant la tradition des Edues, peuplade de la
Californie. Ils racontent qu'il se révolta au-
trefois contre Niparaya, créateur du ciel et
de la terre, et osa lui livrer bataille à la tête
de son parti; mais Niparaya le défit, le dé-
pouilla de toute sa puissance, lui ôta ses
provisions, le chassa du ciel, et le confina
avec ses adhérents dans une grande caverne
souterraine, dont il confia la garde aux ba-
leines, pour l'empêcher de sortir. Ce dieu
bienfaisant n'aime pas que les hommes se
battent, et ceux qui meurent d'un coup de
flèche ou d'épée ne vont point au ciel. Au
contraire, Touparan aime à voir tous les
hommes en guerre, parce que ceux qui sont
tués dans les combats vont dans sa caverne.
Il y a deux partis chez ces sauvages : ceux
qui suivent Niparaya sont sensés, prudents,
dociles, faciles à convaincre; au lieu que les
sectateurs du mauvais principe sont des gens
méchants, adonnés à la magie; ils sont mal-
heureusement en trop grand nombre. — La
tribu des Pérécous considère Niparaya comme
une divinité malfaisante.

TOUPOUA, chef suprême de l'ordre sa-
cerdotal dans les îles Gambier; c'est de lui
qu'émane tout pouvoir spirituel; à lui seul
appartient le droit de diviniser les statues et
de régler le culte décerné à chaque idole.
Les Taouras, ministres subalternes, veillent
sous sa juridiction à l'accomplissement des
rites sacrés.

TOUQUOA, mauvais génie adoré par les
Hottentots, qui le regardent comme le prin-
cipe et la source de tous les maux; ils se le
représentent comme un monstre hideux, tou-
hérissé de poils, difforme et terrible, la tête
et les pieds comme ceux d'un cheval, et la
peau blanche. Ils croient que la haine que
cette divinité inférieure a pour leur nation, la
porte à les laisser rarement tranquilles. C'est
lui qui excite leurs ennemis contre eux, qui
fait échouer leurs bons desseins, qui leur
envoie les douleurs et les maladies, qui fait
périr leurs bestiaux, et qui les expose à
la gueule des bêtes féroces. C'est pourquoi
ils lui rendent hommage pour l'adoucir,
pour se concilier sa bienveillance, et pour
se mettre par là à couvert de sa méchanceté.
Lorsqu'ils sont menacés de quelque infor-
tune, ils lui offrent un bœuf ou une brebis,
ou bien ils exécutent plusieurs cérémonies
extravagantes afin de l'apaiser. « Nous ho-
norons quelquefois Touquoa, disent-ils, en
lui offrant des sacrifices, lorsque nous pré-
sumons qu'il a dessein de nous inquiéter.

la taille du nouvel empereur; cet este dans le temple du dieu, situé sur Nouki-Nouko, dans la province d'Ize, à décès du souverain, époque où on au Naï-Kou, temple extérieur de -dai-sin, avec douze ou treize mor- e papier, qui contiennent le nom et e biographique du défunt. Tous ces s des daïris trépassés sont vénérés autant de kamis.

O KOUN NOU-NO MIKOTO, le trois- les esprits célestes qui régèrent sur 1, antérieurement à l'espèce humaine. un mâle pur qui s'était engendré de ne. Il régna par la vertu du feu pen- nt mille millions d'années. Son nom le *vénérable qui puise en abondance terre imprégnée de natron*. Son temple : la province d'Oomi.

, c'est-à-dire la *grande mère*; déesse ricains qui la vénéraient comme leur commune. On la représentait assise out, tenant sur un bras un petit en- i ayant deux enfants, un sur chaque n voit encore, dans les cabinets des , des images de cette divinité en terre t grise. *Voy. TAZI.*

déesse égyptienne, la même qu'Ura- la Vénus céleste. On la représentait i diadème surmonté de feuilles de s variées; le nu peint en jaune. efois elle était accompagnée de cinq ou étoiles.

BA-RI, religieux bouddhistes du Ti- sont des solitaires qui habitent les nes. Ils reconnaissent pour leur ins- Ourghien, lama venu de l'Hin- i.

3ÉE, robe sacrée des Romains. Il y t de trois sortes : la première était e pourpre, et n'était employée que s sacrifices qu'on offrait aux dieux. La e était mêlée de pourpre et de blanc, ie d'abord non-seulement par les rois e, mais encore par les consuls lors- laient à la guerre. Elle devint même it militaire, avec lequel paraissaient liers aux jours de fêtes et de céré- , te's que les représente Denys d'Ha- se dans les honneurs qu'on rendait à et à Pollux, en mémoire du secours s Romains en avaient reçu dans le qu'ils eurent à soutenir contre les La troisième espèce de robe trabée omposée de pourpre et d'écarlate; e vêtement propre des augures.

DITEURS. L'empereur Dioclétien excitée une cruelle persécution contre ; la crainte des tourments et de la mort lusieurs chrétiens à livrer les saintes es aux idolâtres pour être brûlées; ils se rendirent coupables d'un crime rochain de l'apostasie, et on les i *traditeurs*. Conformément à la disci- rescrite par les canons, on imposait nite publique à ceux d'entre eux repentaient, et on déposait ceux qui engagés dans les saints ordres.

DITION. I. Lorsqu'on examine sans

prévention le fond des choses, on a peine à concevoir comment une fraction importante de la grande communion chrétienne a pu, de gaieté de cœur, rejeter la chaîne imposante de la tradition universelle pour s'en tenir uniquement à l'Écriture sainte; par là ils ont rompu nettement avec tout le passé, et ils ne datent réellement que d'hier.

En effet, la tradition a été nécessairement le premier moyen qu'ont eu les hommes pour transmettre à la postérité les vérités, les connaissances et les découvertes de tout ordre et de tout genre. Les diverses sociétés entre lesquelles se partage le genre humain n'ayant commencé à écrire des livres que plusieurs siècles après leur fondation, il s'en suit que la tradition fut pour elles le seul moyen de transmettre d'âge en âge les faits historiques, religieux et politiques, les découvertes dans les sciences et dans les arts, les connaissances agronomiques et industrielles, etc., etc. Bien plus, lorsque l'état plus avancé de la civilisation permit d'écrire des livres, et d'y consigner ce qui s'était passé dans les siècles précédents, ces livres ne durent d'abord être considérés que comme un écho de la tradition; c'est ainsi qu'on les envisage encore aujourd'hui. Quel est en effet le but de tous les critiques judicieux lorsqu'ils compulsent les écrits des auteurs les plus anciens, ou les fragments échappés à l'action dévorante des siècles, lorsqu'ils étudient les théogonies, les cosmogonies, les faits de tout genre consignés dans Homère, Hésiode, Béroë, Sanchoniaton, le Syncelle, Manéton, dans la Vieille Chronique, les Védas, les Pouranas, etc., etc.; sinon de démêler la tradition véritable du fatras de fables et d'erreurs dans lesquelles elle se trouve la plupart du temps enfouie? On procède de la même manière pour des époques relativement plus modernes, pour les origines grecques, romaines, gauloises; on n'adopte qu'avec la plus grande défiance les faits dont les nationaux mêmes nous garantissent l'authenticité, s'ils se trouvent en désaccord avec l'histoire générale, c'est-à-dire avec la tradition. Et cette tradition, ce fil précieux qui tout frère qu'il est quelquefois, est pourtant notre guide le plus puissant dans le dédale des erreurs antiques, nous le briserions quand il s'agit de la religion!

Mais, dira-t-on peut-être, il n'en est pas des faits religieux comme des faits historiques. Ces derniers n'ont été recueillis que par des écrivains plus ou moins instruits et judicieux, qui ont pu facilement se tromper ou être trompés, qui ont écrit sous l'empire des préjugés personnels ou nationaux, et qui, par conséquent, ne sauraient être par eux-mêmes et individuellement une autorité irréfragable; tandis que les écrivains sacrés ont été expressément inspirés de Dieu, et sont, en conséquence, exempts de toute erreur. Or, voilà précisément la question. Comment saurons-nous que Moïse a été inspiré plutôt qu'Orphée ou Vyasa-Déva, saint Jean et saint Paul plutôt que Platon et les Sibylles, sinon en dernière analyse par

la tradition ? Bien plus. Moïse n'ayant écrit que 2500 ans au moins après la constitution de la société, observait-on vraiment que le genre humain demeura pendant ce long laps de temps sans religion, sans culte, sans croyance ? L'histoire est là pour donner un démenti à cette supposition. Sur quoi étaient donc fondés ce culte et ces croyances religieuses, puisque l'Ecriture sainte n'existait pas encore ? assurément sur la tradition antique. Et l'écrivain sacré, en consignait dans son livre les événements arrivés avant lui, qu'a-t-il fait autre chose que de s'appuyer sur la tradition ? Autrement il faudrait avouer que les Hébreux de son temps avaient complètement oublié les faits religieux relatés par Adam et à Noé, mais même à Abraham et à Jacob, leurs ancêtres.

La tradition a donc été le premier moyen de transmettre la révélation, et comme telle, elle est réellement la parole de Dieu aussi bien que l'Ecriture sainte, car elle n'est même que son langage. C'est pourquoi nous pouvons observer l'usage qui fut des temps antiques, que l'Ecriture sainte semble s'être abstenue à desservir de consigner dans ses pages ce qui était bien notoire dans la tradition, tel que l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses futures, ainsi que nous l'avons fait voir aux mots *REVENIR* et *JUDAÏSME*. La tradition et l'Ecriture sainte sont donc deux sœurs qui se prêtent un mutuel concours sans empiéter sur les droits l'une de l'autre. Elles se complètent l'une par l'autre. Nous croyons même que Dieu n'a fait écrire sa parole que pour fixer les vérités traditionnelles à mesure qu'elles allaient s'oblitérant parmi les nations; c'est ce qui explique pourquoi les dogmes primitifs se trouvent exposés dans l'Ecriture, non pas de prime abord et dans leur universalité, mais successivement et de siècle en siècle à mesure que le besoin s'en faisait sentir. Ceci nous donne en même temps la solution d'un problème assez singulier, à savoir que l'on trouve, relativement à plusieurs dogmes, plus de vestiges des traditions primitives dans les anciens écrivains profanes que dans les livres sacrés des Juifs. Ce n'est pas à dire que les Juifs ignorassent ces traditions; au contraire, il n'y eut jamais de peuple plus traditionnel. Mais ces vérités faisaient l'objet de l'enseignement de la synagogue, et elles ont fini par se faire jour dans les livres que les Juifs ont écrits lorsque leurs écoles eurent été définitivement fermées, et que l'enseignement de la synagogue fut devenu impossible. Il ne faut donc pas perdre de vue que la consignation par écrit de la parole de Dieu avait spécialement pour objet moins de rappeler à l'homme ce qu'il n'avait pas dû oublier que de préparer les voies au grand événement qui devait réconcilier le ciel avec la terre.

Au reste, la lecture seule de l'histoire primitive du genre humain dans les livres sacrés démontre que Dieu a dû nécessairement révéler aux premiers hommes autre chose que ce qui y est consigné. En effet, si Dieu m'a dit à Adam que ce qui est marqué dans

la Genèse, le premier homme a pu comprendre, sous le voile de l'allégorie, sa faute serait un jour réparée; m tuture de Dieu, l'essence de l'âme, l'homme, la nécessité et le mode d bien et le mal moral, etc., etc., il a trouvé tout dans ses propres facultés lumières personnelles, chose impossible à un être misérablement l'abandon dans l'immensité du g expérience, sans connaissances, s tion, sans société. Mais quelles s rités traditionnelles ? Il n'entre p tre plan de les exposer toutes ici : preuves et leur développement, c manderait un ouvrage spécial; nous devons exposer sommairement piales, afin de prouver ce que n çons. Ces vérités sont donc :

1° *La nature de Dieu*, c'est-à-dire sa spiritualité, son éternité et tous attributs inhérents à son essence mes étaient bien connus des autres en dehors de la révélation mosaïque assertion, par rapport à l'unité, p paradoxe à ceux qui considérèrent d'abord le polythéisme professé par tous les peuples de l'ancien monde faut bien distinguer entre les êtres mythologiques ou réels, auxquels donné le nom de *dieux*, et l'être qui était *Dieu* par excellence. Ceux-ci en effet que des divinités secondaires ordonnées au Dieu souverain, et ment dépendantes de sa volonté des êtres qui avaient eu un commun on racontait leur naissance, leur leur origine, quelquefois leur vie leur mort. Chacun d'eux avait ses tions séparées; leur puissance était et par conséquent on ne pouvait l dieux que fort improprement. Mais était pas ainsi de la divinité supérieure planait immense, infinie, éternel puissante au-dessus de cette tourbe secondaires. Ce dogme, qui se fait les compositions les plus gross poètes et des mythologues, brillent son éclat dans les écrits sérieux de giens et des philosophes de l'Egypte, Grèce, de Rome, des Persans, des des Chinois et de cent autres peuples est de même de la spiritualité et de c'étaient les déités secondaires qu des corps, ou qui en prenaient qu qui naissaient, qui mouraient, qu d'une vie humaine, et non point le pême, immobile dans son éternité fois, nous en conviendrons volont premier dogme, ce dogme essentiel, être celui qui reçut de plus rudes funestes atteintes. Bien des gens commencèrent à faire des êtres divins un complément nécessaire Dieu véritable; pour les uns ils firent génies préposés à la création et à la vation du monde; pour les autres i rent comme une famille dont le premier était le père ou le chef; pour

rent des personnifications, des attributs, des actes divins; pour d'autres enfin des forces qui quelquefois limitaient et faisaient son pouvoir, toutes choses essentiellement opposées à l'unité et à la toute-puissance de Dieu. L'essence même de la divinité supérieure ne demeura pas toujours la même; il y en eut qui la confondirent avec celle des dieux inférieurs, avec le plus grand des astres, avec un héros antique; d'autres en firent une divinité locale ou nationale.

C'est pour obvier à ces monstrueuses erreurs que la parole écrite vint au secours de la tradition, et la révélation monothéiste établit expressément et comme dogme officiel l'unité de Dieu; elle le repré-senta comme incorporel, et défendit d'en faire des images; elle le proclama Dieu du ciel et de la terre, de toutes les nations. C'est ainsi qu'il ne subsistait par lui-même, vivant de sa propre essence, tout-puissant, éternel, invisible, et ces dogmes furent établis à jamais, parce que jusque-là ils n'avaient été les plus compromis, et oubliés. La trinité étant aussi inhérente à la nature de Dieu que les facultés de l'âme humaine à l'essence de cette dernière, ce dogme ne fut pas non plus une partie de la révélation primitive; il se trouve dans la théogonie d'un grand nombre de nations, dans les triades successives des Égyptiens, dans la trimourti des Hindous, dans les trois dieux supérieurs des Assyriens, des Syriens, des Grecs, des Romains, des Celtes, des Scandinaves, des Latins, des Mexicains, des Péruviens, des Océanistes, et de plusieurs autres peuples, comme nous le verrons plus au long à l'article Tétralogie. Mais partout il fut profondément altéré, et ne tarda pas à dégénérer en polythéisme. Nous ne voyons pas cependant qu'il ait jamais été renouvelé dans la législation mosaïque, à cause du danger qu'il pouvait présenter à des peuples d'une philosophie primitive, et qui auraient pu facilement le changer sur les expressions de paternité, de filiation, etc., comme cela était en effet. Cependant, s'il faut en croire l'opinion de M. Drach et certains livres composés par des Juifs, le dogme trinitaire aurait fait partie de l'enseignement de la synagogue, et quelques commentateurs juifs expliquent en ce sens plusieurs passages de l'Écriture.

La révolte et la chute des anges. Dieu a établi ce dogme aux premiers hommes pour leur porter à se tenir en garde contre les séductions de l'esprit du mal; cependant il ne l'a pas exposé explicitement dans les livres sacrés, bien qu'il y soit fait allusion dans le récit de la chute du premier homme par le serpent. Mais Adam et ses descendants ont dû nécessairement en savoir quelque chose sur ce sujet important que ce qui est enseigné dans la Genèse. Les écritures postérieures à Moïse se montrent explicites : ils parlent clairement de l'adversaire de Dieu, du malin, de sa gloire primitive, de sa chute et de son châtement.

Plusieurs peuples avaient conservé le souvenir de cette tradition; Satan se retrouve dans l'Ahriman des Perses, dans le Typhon des Égyptiens, dans le Mahéchasouras des Hindous, dans le Tchi-yeou et le Kong-kong des Chinois, dans le Loke des Scandinaves, etc. Partout ce prince du mal apparaît à la tête de mauvais génies, d'asouras, de démons, de géants, se constituant l'ennemi de Dieu et des hommes, luttant contre la bonté divine et s'efforçant d'entraîner la race humaine dans le péché et dans la ruine. Mais plusieurs peuples, les Persans entre autres, exagérèrent la puissance de l'adversaire, ils en firent une divinité, partageant l'empire du ciel et de la terre avec le génie du bien ou le Dieu suprême, et ayant coopéré pour sa quote part à la formation des êtres; de là la grande hérésie du dualisme. Ce fut sans doute dans la crainte que les Hébreux ne tombassent dans cette erreur en prenant acte de ses paroles, que Moïse, inspiré de Dieu, n'exposa pas explicitement ce dogme, qui paraît toutefois avoir fait partie de l'enseignement de la synagogue, et qui plus tard fut réintégré dans la révélation écrite, ainsi que nous venons de l'observer.

4° La création. Dieu apprit à Adam que le monde n'était pas l'effet du hasard, et qu'il ne devait pas son existence à une puissance étrangère, mais qu'il était l'œuvre de sa parole ou de sa volonté; et, si nous faisons abstraction de certaines rêveries philosophiques, nous trouverons ce dogme professé généralement par tous les peuples de la terre, même par les plus barbares. Comme les autres cependant, il finit par être entaché d'erreurs graves. Les uns regardèrent le monde comme l'œuvre, non pas du souverain Dieu, mais de puissances secondaires qu'il avait préposées à la création et au gouvernement de l'univers; ce fut le sentiment des Hindous, des Persans, etc.; d'autres le considérèrent comme le produit d'une force motrice et occulte qu'ils ne savaient définir; d'autres soutinrent que la matière était éternelle, et que Dieu n'avait fait que la coordonner; quelques-uns même voulaient qu'elle se fût coordonnée d'elle-même et par la force des choses, comme les Bouddhistes, etc. C'est pour combattre ces hérésies que la révélation écrite vint au secours de la tradition, et Moïse débuta par bien établir à la tête de son livre que Dieu était le créateur direct de l'univers et de tout ce qu'il renferme.

5° L'immortalité de l'âme. Voici un dogme dont nous n'avons pas besoin de prouver l'universalité; nous ne croyons pas qu'il soit possible de citer un seul peuple, même parmi les plus barbares, qui nie l'immortalité de l'âme. Et cependant, chose étrange au premier abord, les livres sacrés des Juifs n'en font nulle part une mention explicite; c'est sans doute parce que cette vérité étant crue et professée universellement, elle n'avait pas besoin d'être renouvelée. On sait d'ailleurs qu'elle faisait et fait encore partie du symbole juif. Au reste elle eut aussi son erreur corrélatrice. Les Égyptiens, les Hindous, les

Bouddhistes, les Pythagoriciens, supposaient qu'avant de parvenir à son dernier séjour, l'âme de l'homme devait auparavant subir un nombre plus ou moins grand de transmigrations successives, suivant qu'elle avait mérité ou démerité.

6° *La nécessité de faire le bien et d'éviter le mal.* Il est encore inutile d'apporter des preuves de cette vérité universelle, qui est le fondement et la base de toute société; seulement on ne s'accordait pas toujours sur ce qu'on devait considérer comme bien et mal moral, bien que les principes fussent généralement les mêmes: mais l'éducation, les préjugés, les passions, les besoins du moment lui portaient parfois de rudes atteintes. C'est pourquoi, après avoir publié les dix préceptes fondamentaux à la tête de la législation écrite, Dieu prit la peine d'entrer ensuite dans de nombreux détails afin d'aider pour ainsi dire les hommes à en faire l'application; car c'était en cela particulièrement qu'ils avaient erré. D'un autre côté nous pouvons observer que plusieurs infractions à la loi primitive, comme la polygamie et le divorce, furent tolérées, réglementées même au nom de Dieu, dans la crainte d'abus et de malheurs déplorables que la stricte observation de la loi aurait pu entraîner à une époque de grossièreté, d'esprit charnel et de civilisation peu avancée. Mais les grands principes étaient nettement arrêtés, ce qui était le point capital pour le temps où l'on vivait.

7° *La chute de l'homme.* Ce dogme n'eut pas besoin d'être révélé; l'homme en fut malheureusement l'acteur et la première victime. Il ne lui fallut que se souvenir, ouvrir les yeux et voir, pour comparer son état de souffrance actuelle avec son bonheur et sa prospérité passés. Sa malheureuse histoire ne dut pas s'oublier de sitôt parmi ses descendants. Les Persans, qui se trouvaient placés topographiquement non loin des lieux où s'était passé ce grand drame, en conservèrent un souvenir légendaire presque en tout semblable à celui des livres saints. L'arbre de vie, ou de science, l'eau de la vie ou de l'immortalité, le serpent ou l'ange tentateur, l'expulsion du paradis, se trouvent dans les cosmogonies Persane, Indienne, Egyptienne, Chinoise, Mexicaine, Océanienne, etc. D'autres peuples qui avaient oublié la cause et les circonstances de la chute avaient cependant conservé la mémoire d'un âge d'or, de bonheur, d'innocence et de vertu, tels étaient les Hindous, les Grecs, les Romains, les Aztèques, etc. La femme et le serpent, qui jouèrent un si triste rôle dans cette désorganisation corporelle et morale, se retrouvent dans plusieurs traditions répandues dans les quatre parties du monde. Les philosophes grecs eux-mêmes, malgré leur matérialisme et leur scepticisme, soupçonnaient que l'homme avait été originairement plus heureux, et qu'il avait démerité.

8° *L'expiation.* Ce dogme découle du précédent, et aucun peuple ne l'oublia; nous pouvons même ajouter que tous pratiquèrent l'expiation, bien que plusieurs aient oublié

la connexité qui existait entre celui de la chute originelle. Or cette notion est de trois sortes : peines au naturel humaine se trouve assujetties imposées volontairement; La première espèce d'expiation pas de l'homme; mais Dieu lui qu'elle était la conséquence de la quatrième âge des mythologues, de malheur, de perversité et en est une réminiscence frappant fortune et la misère du genre cette dernière époque nous sort comme la conséquence de l'iniquité croissant. Les pénitences volontaires assurément imposées par le Créateur coupable; de là les jeûnes, cérémonies corporelles, les austères, des brahmanes et des saïnt l'Hindoustan, des bouddhistes de l'Inde; de là les rudes épreuves des initiations; les incisions et les rites des prêtres Syriens, des Galles, bantes; les prescriptions gênantes imposées aux *sacerdotes* dans les contrées; la continence des prêtres vestales; les fustigations des Bactriens et des Lupercals; de là les dévotions de grands personnages pour le salut de l'armée; de là les pénitences glorieuses des Mexicains et de la plupart des peuplades barbares de l'Amérique; enfin le *tabou* prohibitif qui a persisté jusqu'à nos jours dans la Polynésie de même des sacrifices qui ont été imposés par la divinité outragée, comme d'expiation symbolique et figurative nous les voyons pratiqués dès l'origine du paradis terrestre. Ils ne furent nés dans aucun peuple, quoique la plupart aient fini par en oublier le but direct. Depuis l'origine des siècles à nos jours, les autels n'ont pas cessé de rougir du sang des victimes, dans les lieux où le sacrifice de la victime seule efficace et réellement expiatoire n'a pas été substitué à la figure. L'homme et les peuples font même foi que tous ont eu leurs autels du sang humain; et ce sont tout monstrueux qu'ils étaient sembler rationnels, en ce que l'homme étant coupable devait seul être immolé pour l'expiation de sa faute. Mais les peuples n'ont pas oublié que le sang d'un animal souillé et impur ne saurait acquiescer la grande dette du genre humain; ils avaient beau choisir ce qu'il y avait de pur dans la nation, de tendres enfants vierges, ils avaient oublié la masse du sang humain avait été souillée par le souffle du tentateur; et certainement, de ce point de vue, le sang des animaux pur et remplissait plus efficacement que le Créateur s'était proposé en les immolant. Les sacrifices d'animaux ont été les plus fréquents chez les peuples de l'ancien monde; et, dans sa loi écrite, Dieu réprouva solennellement les victimes humaines et réglementa les cérémonies

accompagner les autres sacrifices, renir son peuple contre les abus qui t glissés parmi les autres nations. *éparation.* Ce dogme est explicite; signé au commencement de la loi immédiatement après le récit de la l'homme et de sa punition, mais nière vague et métaphorique. D'ap- paroles de la Genèse, le premier ouvait seulement conclure que de e la femme naîtrait un sauveur qui la tête du serpent infernal; mais il uels seraient la nature de ce répara- mode de rédemption: sa présomp- ouvait aller jusqu'à s'imaginer que eur, issu de sa race, serait Dieu en ips, et qu'il expierait la faute de son ar sa propre mort. Nous posons en ue cette simple prédiction émanée même suffisait pour le disposer à les fruits de la rédemption future. t nous sommes très-portés à croire ut-Puissant daigna entrer avec sa repentante dans des détails plus icés; et nous fondons cette asser- es croyances de plusieurs peuples paraissent un écho, infidèle il est i tradition primitive. Ainsi, dans la ie hindoue, c'est un dieu, Vichnou, ersonne de la triade, qui s'incarne, mme, pour le salut de la terre, ou élivrance des hommes; dans sa jeu- crase la tête du serpent Kalya. Les les enseignent unanimement que louni, le libérateur du monde, est ierge. Chez les Perses, c'est Ormuzd, r après le dieu suprême, qui est le des hommes; c'est une vierge qui doit n saint. Chez les Chinois, c'est dans : que doit naître le saint par excel- al du Thien, ou de Dieu, le média- el et des hommes, qui tirera sa nais- ie vierge, qui seul pourra offrir un : digne de la majesté du Chang-ti. scandinaves, c'est Balder, fils d'O- u suprême, qui meurt par la malice 'esprit du mal, frappé par un bois, it ressusciter un jour. Beaucoup de ttendaient en qualité de libérateur u un homme extraordinaire, et plu- ttendent encore. Les Brahmanistes t l'avènement de Kalki, et les Boud- lui de Maidari.

emption étant l'œuvre capitale de lence, et l'événement qui devait r sur la terre une ère nouvelle, le but principal de toutes les ré- successives postérieures à la révé- e à Adam. On peut même poser en ue sans cet important objet nous pas eu la parole de Dieu écrite. r cela que Dieu a fait élection d'un rticulier, conservateur de ce dogme ence à tous les autres, sur lesquels i dès lors avec moins de force. Aussi e, dans les autres nations, le dogme demption devenait plus vague de siècle, chez les Juifs il se précisait davantage. C'est sur ce point sur-

tout que la parole écrite, vint au secours de la tradition affaiblie. Car c'est par la révéla- tion judaïque que l'univers fut préparé à ce grand événement. Les guerres des Juifs, les conquêtes de Salomon, les alliances des rois de Juda, la dispersion des dix tribus, la captivité de Babylone, l'assujettissement de la nation aux Perses d'abord, puis aux Grecs, aux Syriens, aux Egyptiens, enfin aux Romains, la traduction des Ecritures, la diffusion des langues grecque et latine, tout en un mot concourut à renouveler, à propager et à conserver cette importante tradition de l'Orient à l'Occident, tellement qu'à l'époque où ce grand mystère s'accomplit, c'était un bruit universellement répandu dans tout l'empire romain, que *la nature allait enfan- ter un roi libérateur, et que de l'Orient allait sortir le salut des nations.*

10° *Les fins de l'homme.* Nous n'avons pas besoin de prouver que tous les peuples crurent et croient encore au paradis et à l'enfer. Ce dogme final ne fut jamais oublié. Mais on ne sait pas assez que la doctrine du purgatoire, rejetée par les protestants, n'est pas un dogme d'origine catholique, et qu'elle était presque généralement professée dans l'ancien monde. Elle fut conservée à peu près pure par les Persans et par plusieurs autres peuples; mais elle finit par se corrompre chez tous les autres. Que sont en effet les transmigrations successives des Egyptiens, des Brahmanistes, des Bouddhistes, des Pythagoriciens, des Druides, etc.; sinon une expiation posthume et temporaire? un véritable purgatoire pour les âmes pécheresses. Et ces âmes qui, suivant la doctrine des Grecs et des Romains, erraient plaintives autour des tombeaux, ou qui imploraient en vain pendant des années ou des siècles la faculté d'être admises dans les Champs Elysées; et ces expiations, et ces lustrations, et ces sacrifices pour les défunts, et ces offrandes qu'on déposait sur les tombeaux, et ces fêtes des âmes, solennisées avec un grand appareil, dans les contrées les plus reculées de l'Asie, toutes ces choses ne témoignent-elles pas que toutes les nations croyaient que les âmes pouvaient souffrir temporairement dans l'autre vie, et que leurs peines pouvaient être abrégées par les expiations des vivants.

Nous bornons notre exposé des traditions primitives à ces dix points principaux; nous passons sous silence le culte, la prière, les vœux qui rentrent dans le huitième article; plusieurs préceptes, prohibitions et lois morales qui rentrent dans le sixième; nous ne disons rien de plusieurs dogmes catholiques, qui très-probablement furent révélés à l'homme dès le commencement du monde, tels que l'invocation des saints, la protection des anges, la fin du monde, la résurrection, etc., que nous trouvons également chez un grand nombre de peuples, peut-être le sacerdoce, la consécration des objets ou des instruments du culte, etc. etc. Mais que nos lecteurs ne l'oublient pas, toutes ces vérités avaient éprouvé partout de profondes

rinces, de tels souverains, de telles : tels royaumes, etc. La seconde d les vérités révélées par les pro- les envoyés célestes, dont la mis- ne est constatée par des œuvres uses; à l'aide des arguments défi- ifs, qu'elles peuvent fournir, lors- sont authentiquement établies, elles nt l'une et l'autre le fondement d'une science, ou naturelle comme la pre- purement théologique et céleste a seconde. Mais on donne particuliè- nom de tradition, *Hadis* ou *Sunnat*, les, maximes, sentences, solutions, nêmes de Mahomet, qui ne sont signées dans le Coran, mais qui recueillies par ses auditeurs, ou oralement jusqu'à ce qu'enfin elles té fixées au moyen de l'Écriture. On les mahométans ont agi précisé- me les chrétiens. De là les sectes nes qui admettent la tradition ont réputées orthodoxes, et sont traditionnalistes, *Sunnis*; tandis que i ont rejeté la tradition passent étiques et sont appelées dissiden- s. Voy. *HADIS*.

TRADITIONNALISTES. 1° On appelle ainsi iens qui admettent et reçoivent la par opposition à ceux qui la re- comme les protestants. On donne même nom à ceux qui regardent la i comme le fondement de toutes issances humaines, par opposition à prétendent que l'esprit humain est ou a pu parvenir, par ses propres l'idée de Dieu, de sa nature, de ses is, de ses attributs, à la notion du i mal moral, etc., etc.

sectes musulmanes se divisent éga- n traditionnalistes ou orthodoxes, et en hétérodoxes ou dissidentes. qui reçoivent la tradition.

, versets d'un psaume, qu'on chante e avant l'Evangile, dans la liturgie e romaine. Le *Trait* vient après le ans les jours de pénitence et de st-à-dire pendant le carême et à s morts; il tient la place de l'*Alle-* t le chant est interdit dans ces oc- Il tire son nom de ce qu'on le ut d'un *trait*, à un ou deux chœurs, ouper par un *solo* ou par l'*Alleluia*, ins les autres offices.

TRINITÉ, divinité romaine, diffé- la Paix et de la Concorde. On dit rait un temple à Rome, hors de la latine. Une médaille d'Adrien la e appuyée sur une colonne, et por- sceptre de la main droite. Sur une ontonin, elle s'appuie sur un gou- tient deux épis de la main gauche igner l'abondance des grains trans- rmer en temps de paix. Un autel de me de Rome, trouvé sur le bord de i Nettuno, porte cette inscription : *trinitatis*.

TRAFALGAR, fête instituée dans atholique, en mémoire du miracle

que Jésus-Christ opéra en présence de trois de ses apôtres lorsqu'il leur apparut un jour, sur le mont Thabor, tout resplendissant de gloire et de majesté, et conversant avec Moïse et Elie. Les Orientaux la solennisaient depuis longtemps, tandis que les Latins n'en faisaient que mémoire le second dimanche de carême; mais, en 1457, le pape Calixte III, en fit une solennité particulière qu'il fixa au 6 du mois d'août, à l'imitation des Grecs, et suivant un usage déjà établi à Rome depuis longtemps. Il ordonna qu'elle fût célébrée solennellement dans tout le monde catholique: cependant elle n'est plus d'obligation nulle part en Occident; tandis qu'elle est toujours au nombre des grandes solennités chez les Orientaux.

TRANSLATION, 1° cérémonie catholique qui consiste à transporter solennellement des reliques d'un lieu à un autre, ce qui se fait communément avec beaucoup d'appareil. Mais il n'y a point pour cela de rite bien déterminé, ou plutôt ces rites varient suivant les différents diocèses. Généralement cependant la châsse qui renferme les reliques est déposée, dès la veille, dans un lieu convenablement orné, et on fait brûler des cierges devant elle. Le lendemain, l'évêque ou le prêtre qui doit présider à la cérémonie se rend avec le clergé au lieu où sont les reliques, il les encense, et les chantes entonnent un répons en l'honneur du saint, puis des prêtres ou des clercs chargent les reliques sur leurs épaules, et on se rend processionnellement, en chantant les litanies des saints, à l'église qui leur est destinée; en y entrant le célébrant entonne le *Te Deum*, puis on prononce un discours et on célèbre le saint sacrifice. Assez communément on fait annuellement et à perpétuité la mémoire de cette translation, dans la paroisse où elle a eu lieu, et quelquefois dans tout le diocèse; il y a même des translations qui sont célébrées dans toute l'Eglise. Autrefois, ces translations étaient très-pompeuses, et on a vu des reliques transportées d'une contrée à une autre fort éloignée, au milieu d'un grand concours de peuple, tout le long de la route qu'on parcourait. Mais maintenant les reliques qui sont envoyées de loin, sont expédiées le plus souvent sans cortège, et les translations solennelles n'ont lieu qu'entre localités assez rapprochées. La dernière de ce genre qui se fit à Paris est la translation des reliques de saint Vincent de Paul, faite en 1829, de la chapelle des sœurs de la charité de la rue du Bac, à la nouvelle maison des Lazaristes.

2° On appelle encore *Translation* l'acte par lequel un évêque est transféré d'un siège à un autre. Il y a aussi des translations de bénéficiers et de religieux, lorsque ceux-ci sont autorisés à passer à un autre bénéfice ou dans un autre monastère. Le siège des évêchés est lui-même transféré quelquefois dans une autre localité.

3° Enfin on donne encore le nom de *Translation* à l'acte par lequel une fête qui n'a pu être solennisée le jour de son inci-

lence est transférée ou remise à un autre jour. C'est ainsi que la fête de l'Annonciation arrivant dans la semaine sainte est transférée après l'octave de Pâques.

TRANSSUBSTANTIATION. Les théologiens se servent de ce terme pour exprimer le dogme catholique sur l'Eucharistie, c'est-à-dire, qu'en vertu de la consécration sacramentelle, la substance du pain et du vin est changée, au sacrifice de la messe, en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ. Cette expression n'est pas particulière aux Latins, les Grecs l'emploient sous la forme de *μετουσίωσις*, qui a absolument la même signification. Voici les propres termes d'une confession de foi de l'Eglise grecque : *Le prêtre n'a pas plutôt récité la prière, qu'on appelle l'invocation du Saint-Esprit, que la Transsubstantiation se fait, et que le pain se change au véritable corps de Jésus-Christ, et le vin en son véritable sang, ne restant plus que les seules espèces ou apparences.*

TRAPPISTES, religieux réformés de l'ordre de Saint-Benoît, qui tirent leur nom du monastère de la Trappe, dans le département de l'Orne, où la réforme fut introduite par l'abbé de Rancé, qui, après avoir été un ecclésiastique mordain, étonna la France et l'Europe par les rigueurs de sa pénitence, et mourut en odeur de sainteté, le 6 juin de l'an 1700. De là, la réforme se propagea dans plusieurs provinces de France, en Angleterre, en Irlande, et, depuis peu, les Trappistes ont pénétré dans l'Algérie, où leur établissement prospère. Leur maison mère subsiste encore, malgré les persécutions qu'ils eurent à subir pendant la révolution; car ces religieux, les plus austères de tous ceux de l'Occident, se hâtèrent de reprendre leur vie mortifiée et ascétique, dès que le calme eut été rendu à l'Eglise de leur patrie, et, depuis cette époque, tolérés et même protégés par les différents gouvernements, ils ont continué à édifier l'Eglise par leur piété, leurs austérités et leurs vertus, car ils n'ont rien perdu de l'esprit de leur bienheureux fondateur.

Les religieux sont partagés en pères et en frères convers. L'habit des premiers consiste en une robe de gros drap blanc, serrée au corps par une ceinture de cuir; sur cette robe, ils portent au travail un scapulaire noir, qu'ils remplacent pour les autres exercices d'une ample tunique à manches larges et pendantes, de même étoffe et de même couleur que la robe. Comme le scapulaire, cette tunique est surmontée d'un capuchon pour couvrir la tête; c'est proprement l'habit monacal, auquel on donne aussi le nom de *coule*. Les frères convers sont revêtus, par-dessus la robe, d'une sorte de grand manteau appelé chappe, de grosse étoffe brune, ainsi que tout le reste de l'habillement. Les uns et les autres portent sur la peau une chemise en serge grossière.

La journée du Trappiste ne commence jamais plus tard qu'à une heure et demie du matin, souvent à une heure, quelquefois à minuit, suivant la longueur de l'office noc-

turne, qui est plus long en proportion de la grandeur des solennités. Les matines commencent à quatre heures; la matinée est employée entre la lecture et différents exercices, qui se succèdent jusqu'à la messe, qui se dit à sept heures et demie ou neuf heures, le travail jusqu'à deux heures, il n'est interrompu qu'à onze heures pour chanter sexte. A deux heures on chante les nones, et ce n'est qu'à quatre heures, rempli ce devoir, que le Trappiste prend son unique repas, non sans avoir récité l'office des prières en deux chœurs, la longueur peut faire considérer cet office. Des légumes cuits à l'eau et huit onces de pain bis, du cidre, de l'eau ou de l'eau pure, composent ce frugal repas, qui, en carême, est reculé jusqu'à cinq heures un quart. Tel est le régime du Trappiste. Mais l'été est pour le Trappiste une saison de sensualité; le dîner est alors avancé à midi; les mets ne sont ni plus simples ni plus abondants, mais le soir il y a une collation, consistant en quatre onces de pain bis, du fromage, ou des pommes de terre, du salade de betteraves, etc. Après la collation, lecture; à quatre heures, les vêpres; à six heures, la méditation, de la lecture ou de la prière. A six heures, complies, et exercices jusqu'au coucher qui a lieu à sept heures en hiver, et à huit heures en été. Le travail est augmenté de travail de près de six heures. Ce travail est un travail manuel, consiste dans la culture de la terre, la tannerie, la boulangerie, la forge, la couture des vêtements, la laiterie, l'imprimerie, les livres en caractères à jour, la reliure, etc. tout au milieu d'un silence qui n'est interrompu que par les offices. Un seul mot prononcé hors de conversation serait un crime, et un crime est inouï à la Trappe. S'il est nécessaire d'appeler quelqu'un, de le prier, de lui communiquer quoi que ce soit, on doit se faire par signes. Lorsqu'un religieux sur le point de faire profession, il se retire dans une cellule, et dit à sa famille un dernier adieu. Sa profession faite, le monde n'existe plus pour lui; il ne connaît plus de nouvelles de ses parents. Il ne vient à apprendre la mort d'un parent que par la lecture de la mort d'un parent, de ses religieux, il le reconnaît par les prières de la communauté, mais ne vient à signer, disant en général que le père d'un des frères est mort. Il n'y a qu'une seule occasion où il soit permis de parler, c'est au chapitre, après prime, pour se confesser, c'est-à-dire pour s'accuser de ses fautes, à haute voix, et devant la communauté, de toutes les fautes extérieures, l'on a commises, afin d'en recevoir la rémission. Les religieux couchent avec leurs vêtements; ils ont pour lit deux planches de paille piquée, un oreiller pareil, et une couverture de laine.

Tous les frères assistent à l'agitation des trépas d'un Trappiste mourant; il est couché sur la paille et la cendre, revêtu de ses vêtements religieux, au milieu du sanctuaire, et, après avoir récité ses prières de pénitence, il est inhumé sans bière.

l monastique; et, après de longues pour le repos de son âme, tous les avant de le quitter, se prosternent le front contre terre, même malgré et la glace, et poussent tous ensemble une voix forte, ce cri de grâce et : *Domine, miserere super peccatore*. Trappistes sont généralement aimés et ils font beaucoup de bien dans les ils sont établis; leurs maisons sont aux ecclésiastiques et aux laïcs qui soit y faire des retraites, soit simplement les visiter par curiosité; tout le y est reçu avec charité et affection. femmes n'y sont jamais admises. On rit, et répété que les Trappistes, entrant, se disaient l'un à l'autre : *faut mourir*; c'est une erreur; j'ne se parlent entre eux. Un autre populaire est que chacun d'eux traie propre fosse; la vérité est qu'une usée d'avance attend le premier requie Dieu voudra appeler.

PISTINES, religieuses bénédictines règle a été calquée sur celle des es. Cependant elle est un peu mitigue quelques points; ainsi ces religieuses ue jour une heure pendant laquelle t permis de parler.

ASTRINCHA, ou *ciel des trente-trois*, que les Bouddhistes supposent placé iet du mont Mérou; il est ainsi appelé qu'il est la demeure de trente-trois u Ténghéris.

TIENS, dieux que les Romains avaient tés à Rome, après la conquête de la Trébie.

BLEURS. Ce nom, que l'on a donné à la société des *Amis*, fondée par Fox, convient plutôt à la secte des *Voy. Quakers et Shakers*; ces deux glais signifient *trembleurs*. Ils furent pelés parce qu'ils sont saisis d'un nent qu'ils croient involontaire, lors- nt inspirés par l'esprit; les seconds unisé des danses ridicules comme tégrante du culte. Ils sont répandus terre et dans les Etats-Unis.

PIED SACRÉ, siège à trois pieds en ez les païens dans plusieurs céré- eligieuses. Les trépieds étaient, pour re, faits à l'imitation de celui du e Delphes, sur lequel la Pythie s'as- our rendre ses oracles. Ce dernier é sur l'ouverture d'une caverne d'où ne exhalaison prétendue divine qui la prêtresse, et lui révélait l'avenir. é dit que les Grecs, vainqueurs de la bataille de Platée, prélevèrent un sur les dépouilles, pour en faire un d'or qu'ils consacrèrent à Apollon. ed fut posé sur un serpent de bronze tes dont les différents contours forme une espèce de colonne qui s'élargis- mesure qu'elle descendait vers la est sans doute le même que celui voit encore aujourd'hui un fragment t-Meidan, à Constantinople, entre ue de Théodose et le pilier de Cons-

tantin Porphyrogénète. C'est une colonne de bronze, haute de quatre mètres, représentant trois serpents entrelacés, dont les plis diminuent de grosseur en approchant du sommet, et dont les têtes, aujourd'hui détruites, formaient le couronnement ou le chapiteau. Les trois têtes étaient séparées et baissées de manière à offrir un triple support; leurs bouches étaient béantes et dressaient leurs dards. Cette colonne est creuse.

Les trépieds sacrés étaient de différentes formes : les uns avaient les pieds solides; les autres étaient soutenus par des verges de fer. Il y en avait qui étaient des espèces de sièges, ou de tables, ou bien en forme de cuvettes; il y en avait aussi qui servaient d'autels, et sur lesquels on immolait des victimes. L'airain, qui résonnait dans le temple de Dodone, était, selon quelques-uns, une suite de trépieds superposés, en sorte que, si l'on en frappait un, les autres résonnaient consécutivement et formaient un son prolongé pendant fort longtemps.

TRESOR. On donne quelquefois ce nom à la sacristie des églises, ou au lieu dans lequel on conserve les vases sacrés, les reliquaires, les différents ornements et les offrandes des fidèles.

TRESORIER, titre d'office ou de dignité dans les Eglises cathédrales ou collégiales; on le donne au chanoine chargé de la garde du trésor, c'est-à-dire de l'argenterie, des ornements, des reliques, des vases sacrés, des chartes, etc. Les trésoriers avaient succédé en cela aux diacres qui, anciennement, étaient chargés de tout le matériel des Eglises.

Le trésorier des fabriques est le marguillier chargé de percevoir les revenus des Eglises, et d'en solder les dépenses.

TRESTONIE, déesse romaine que l'on invoquait contre la lassitude dans les voyages.

TRÉTA-YOUGA, le deuxième âge des Hindous. *Voy. TRITA-YOUGA*.

TRÊVE DE DIEU. A la vue des guerres incessantes que se livraient les petits princes et seigneurs, dans le moyen âge, l'Eglise de France tenta d'établir entre eux une paix universelle, appelée la paix de Dieu; mais ses efforts échouèrent contre la barbarie de l'époque. Alors, pour diminuer le mal, et rappeler peu à peu les seigneurs à des sentiments plus chrétiens, plusieurs conciles décidèrent que, depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin, jours choisis en mémoire de la passion et de la résurrection du Sauveur, personne ne prendrait rien par force, ne tirerait vengeance d'aucune injure, n'exigerait point de gage d'une caution, etc. C'est ce que l'on appela la *Trêve de Dieu*. On l'étendit à l'avent et au carême tout entiers, ainsi qu'à la fête patronale dans chaque localité. Ceux qui la violaient devaient payer la composition des lois, comme ayant mérité la mort, ou bien ils étaient bannis et excommuniés. Dieu lui-même parut sanctionner cette institution, car on prétendit qu'une maladie nouvelle, appelée le feu sacré, s'é-

taient attachée aux réfractaires. Ces suspensions d'armes et ces prescriptions furent assez généralement exécutées, et peu à peu les mœurs s'adoucirent, les querelles de voisinage devinrent moins sanglantes; l'humanité respira. C'est peut-être la plus brillante victoire de l'autorité religieuse sur la barbarie féodale.

TRICÉPHALE ou **TRICEPS**, c'est-à-dire *qui a trois têtes*; surnom de Mercure, tiré de son triple pouvoir et de ses emplois divers dans le ciel, sur la terre et aux enfers. C'était aussi le surnom d'une déesse qui présidait à la naissance, à la vie et à la mort. Quand elle remplissait sa première fonction, on l'appelait Lucine; comme déesse de la santé, on la nommait Diane, et Hécate, comme présidant à la mort.

TRICLARIE, ou la déesse *au triple héritage* (du dorien *τρίκλος*); Diane était ainsi nommée d'un temple qu'elle avait dans un canton possédé par trois villes, Aroé, Antée, Messatis. Les habitants de ces villes s'assemblaient tous les ans au temple de la déesse, et la nuit qui précédait la fête se passait dans des exercices religieux. La prêtresse était toujours une vierge, obligée de rester telle jusqu'à son mariage; alors le sacerdoce était confié à une autre. Cette fête avait pour objet d'apaiser la déesse dont le temple avait été profané par les amours de Ménalippe et de Cométo. On lui sacrifia d'abord un jeune garçon et une jeune fille; mais, dans la suite, cette barbare coutume fut abolie par Eury-pyle.

TRICTIRIES ou **TRICTYES**, fêtes grecques consacrées à Mars, surnommé Enyalios, dans lesquelles on lui immolait trois victimes, comme dans les *Suovetaurilia* des Romains.

TRIDANDIS, religieux hindous de la secte des Vaichnavas, ainsi appelés de ce qu'ils portent ordinairement *trois baguettes*, appelées *danda*. Ils ne doivent point toucher au feu, ni à aucune espèce de métal, et ne peuvent manger que des mets qui leur sont donnés en aumône par les familles brahmanes de la secte des Vaichnavas. Ils ont moins de disposition à une vie errante que les autres mendiants. Ils suivent la doctrine et les rites établis par Ramanoudja.

TRIDENT, sceptre à trois pointes, ou fourche à trois dents, qui est un des attributs de Neptune, et marque son triple pouvoir sur la mer, de la conserver, de la soulever et de l'apaiser. C'était une espèce de sceptre dont les rois se servaient autrefois, ou bien un instrument de marine, un harpon, dont on faisait souvent usage pour piquer les gros poissons qu'on rencontrait en mer. Ce furent les Cyclopes qui en firent présent à Neptune dans la guerre contre les Titans. On dit que Mercure lui déroba un jour son trident, c'est-à-dire qu'il devint habile dans la navigation. Neptune s'en servait aussi pour frapper la terre et l'entr'ouvrir; c'est ainsi qu'il en fit sortir un cheval, lors de sa dispute avec Minerve pour donner un nom à Athènes.

TRIÉTÉRIQUES, fêtes que les Béotiens et

et les Thraces célébraient, *sous les* à en l'honneur de Bacchus, et en même l'expédition des Indes qui avait duré ans. Cette solennité était exécutée par des matrones divisées en bandes et en vierges armées de thyrses: les unes autres, saisies d'enthousiasme ou de leur bachique, chantaient l'arrivée de Bacchus, qu'elles supposaient présent au lieu d'elles, durant la fête. et même et conversant avec les hommes. C'étaient signalées par toutes sortes de débauche.

TRIGLA, déesse des Slaves, appelée *Marzéna* et *Sénovia*; elle correspondait à Diane des Latins. Les Vandales et les habitants de la Lusace nourrissaient en son honneur un cheval noir, dont un prêtre chargé de prendre soin pour en faire présages dans les combats. *Trigla glava* était ainsi nommée parce qu'elle représentait avec trois têtes. Il est dit que Trigla était un dieu, et le nom *Triglof*.

TRIGLOF ou **TRIGLOW**, dieu adoré dans la Poméranie; il avait triple pouvoir sur le ciel, la terre et les enfers; sa face était couverte d'une plaque d'or, pour indiquer qu'il ne voulait pas voir les mauvaises actions des hommes. La statue de ce dieu était en or. Il avait, comme Swétovid, le visage d'un cheval qui lui était spécialement consacré, et dont les prêtres avaient seuls le droit de prendre soin. Son culte subsistait vers l'an 1124, époque où les Prussiens furent convertis par saint Othon, l'idole de Triglof.

TRI-LOKA, les trois mondes (l'un de la cosmogonie hindoue; c'est-à-dire *Swarga-loka*, ou le ciel; *Prithwi-loka*, la terre, et *Antarikcha-loka*, l'espace intermédiaire. Le *Tri-loka* forme, avec le *fourth-loka*, ou les quatre mondes, ce qu'on appelle *Sapta-loka*, ou les sept mondes.

TRILOKAVASANKARA, un des *keswaras* ou seigneurs des trois mondes, suivant la cosmogonie des Bouddhistes du Népal.

TRIMOURTI. A la tête du panthéon hindou se trouvent trois divinités supérieures, sont la personnification des *trois principes* divins, c'est-à-dire de la *création*, de la *conservation* et de la *destruction*; la première est représentée par Brahma, le second par Vichnou, et la troisième par Shiva. Ces trois dieux, distincts en leur essence, sont toutefois considérés comme une seule divinité unique, comme formant un tout nécessaire et indivisible. C'est pourquoi on les représente tantôt séparément, avec leurs attributs particuliers, tantôt réunis en un seul être à trois têtes. C'est sous cette dernière forme qu'on leur donne le nom de *Trimourti*, à-dire *le triple corps* ou *la triple divinité*. Parabrahma, l'être souverain et inhérent à tout. On les désigne alors sous le nom monosyllabique de *Aum* ou *Om*, con-

tères; A représente Brahmâ, U Vi-
W Siva.

ourti est émanée directement de
uprême qui l'a produite par son
c Mayâ ou l'illusion, et qui s'est
sur elle du soin de créer, de coor-
de gouverner l'univers. D'autres
à la trimourti fut produite par
l'énergie primordiale émanée du
ant, qui enfanta ces trois dieux
un seul corps; et qu'elle s'unit à
eux, se divisant elle-même, pour
afin de coopérer à leur mission
le. D'autres veulent que ces trois
cèdent les uns des autres, mais
rder sur leur ordre de priorité. Il
rationnel d'accorder l'antériorité
en sa qualité de créateur, et
ant tiré son nom de *Brahm*, la di-
ème, et ce principe est admis par
héogonies antiques. Mais Brahmâ
nt plus isolément de sectateurs
; tandis que ceux de Vichnou et
nt en grand nombre, les Vaichna-

Saivas revendiquent pour leur
ctif l'honneur d'être le principe
autres. Les Vaichnavas veulent
r de lotus soit sortie du nom-
hnou, et que ce fut de cette fleur
Brahmâ. Les Saivas, au contraire,
t qu'Adi-Sakti produisit une se-
à sortit Siva, qui fut père de Vi-
oi qu'il en soit, la Trimourti est
nt adorée par tous les brahmanis-
oïque beaucoup d'Hindous soient
écialement, les uns au culte de
utres à celui de Vichnou, cepen-
que ces deux divinités unies à
e forment qu'un seul corps à trois
endent un culte égal à tous les
avoir égard alors aux points par-
doctrines qui les divisent.

nt quelle est l'origine et la rai-
mythe indien? L'abbé Dubois,
et plusieurs autres savants n'y
e la personnification des trois
élémentaires, la terre, l'eau et
rés dans l'Inde dès les temps les
s, et antérieurement, sans doute,
tion du panthéon brahmanique.
ait la personnification de la terre,
mune de toutes les substances
t inanimées; c'est de son sein
tent, ou bien de ses productions
nourrissent; c'est par elle que
te dans la nature: elle a donc été
omme le dieu *créateur*, et a ob-
mier rang dans l'opinion des Hin-
que ferait la terre sans le secours
sans les rosées et les pluies qui
développer les germes de sa ferti-
emeurerait stérile, et se trouve-
t dénuée d'habitants. C'est l'eau
e, conserve et fait croître tout ce
tout ce qui végète. Elle fut donc
omme le dieu *conservateur*. C'est
ont un des noms les plus connus
ia, c'est-à-dire *porté sur les eaux*,
représenté dormant sur la surface

de l'Océan. Le feu, en pénétrant les deux
autres éléments, leur communique une par-
tie de sa vigueur, développe leurs proprié-
tés, et amène tout, dans la nature, à cet état
d'accroissement, de maturité et de perfec-
tion auquel rien ne saurait parvenir sans
lui. Mais, cessant ensuite d'agir sur les cho-
ses créées, chacune d'elles périt; dans son
état libre et visible, cet agent actif de la re-
production consume, par sa force irrésisti-
ble, les corps à la composition desquels il
avait concouru; et c'est à cette faculté re-
doutable qu'il dut son titre de dieu *destruc-
teur*. Ce fut Siva, personnage irascible, em-
porté, impétueux, brûlant, incendiant,
anéantissant tous les êtres, et qui lui-même,
à la fin des Kalpas, lorsque les dieux et les
hommes ne seront plus, dansera seul, dans
l'immensité de l'espace et du vide, sur les
ruines fumantes de l'univers. Sous ce rap-
port, Brahmâ, Vichnou et Siva, seraient en-
core les prototypes de Jupiter, dieu du ciel
et de la terre, Neptune, dieu de la mer, et
Pluton, souverain des enfers et du feu.

Nous admettons complètement cette ex-
plication raisonnable, naturelle et fondée
sur l'étude des livres et des monuments in-
diens, et nous sommes loin de voir, dans la
triade hindoue, l'image parfaite de la Trinité
chrétienne. Nous pensons cependant que ce
dogme antique, révélé dans les premiers
âges du monde, n'a pas été sans influence
sur cette donnée brahmanique. Sans doute,
les idées de paternité, de filiation et d'es-
prit, paraissent tout à fait étrangères à la Tri-
mourti indienne; mais dans celle-ci, comme
dans la Trinité divine, c'est la création qui
est attribuée à la première personne, la con-
servation des êtres ou la rédemption des
hommes à la seconde; c'est elle qui s'est in-
carnée pour le salut du genre humain; c'est
la troisième personne qui est chargée de la
reproduction; car il faut remarquer que
Siva ne remplit le rôle de destructeur que
pour réparer et reproduire. C'est lui qui,
d'après les cosmogonies les plus accréditées,
vivifiera les débris de l'univers après sa des-
truction, et lui fera recommencer un nouvel
âge. Quelques livres sacrés formulent même
ces paroles remarquables : *Ces trois dieux
n'en font qu'un. Siva est le cœur de Vichnou,
et Vichnou le cœur de Brahmâ. C'est une lampe
à trois lumignons*. Expressions qui parais-
sent indiquer un dieu en trois personnes.

TRINITAIRES, ordre religieux fondé dans
le xiii^e siècle, par saint Jean de Matha, sous
l'invocation de la sainte Trinité, pour la ré-
demption des captifs. La règle fut d'abord
fort dure. Les religieux ne devaient jamais
manger ni viande, ni poisson; ils ne vi-
vaient que de pain, d'œufs, de fromage, de
lait, de fruits, d'herbes et de légumes, as-
saisonnés avec de l'huile. Si cependant quel-
qu'un leur apportait de la viande, ils en
pouvaient manger les jours de grande fête.
Il leur était défendu de se servir de cheval
en voyage. Le pape Clément IV approuva,
en 1267, les mitigations qui furent faites à
leur règle, et leur permit de voyager à che-

val, de manger de la viande et du poisson, etc. L'ordre des Trinitaires, avant la révolution française, avait environ 250 maisons, partagées en treize provinces, tant en France et en Espagne qu'en Portugal et en Italie. Il y en avait eu autrefois 43 en Angleterre, 9 en Ecosse, et 52 en Irlande. Le général était élu à Cerfroid par le chapitre de tout l'ordre. Chaque maison était gouvernée par un supérieur que l'on nommait *ministre*. Ceux des provinces de Champagne, de Normandie et de Picardie, étaient perpétuels; mais ailleurs ils étaient triennaux. La règle que suivent les Trinitaires est celle des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Ils sont obligés à chanter l'office canonial dans l'intention d'honorer la sainte Trinité. La principale fin de leur institut est de recueillir les aumônes des fidèles, pour aller ensuite racheter les chrétiens captifs chez les Barbares. Chaque maison consacre tous les ans un tiers de son revenu à cette bonne œuvre. On établit une réforme parmi les Trinitaires, en 1573 et 1576. Cette réforme a été reçue par la plus grande partie des maisons, et surtout par celle de Cerfroid. Ceux qui la suivent ne portent point de linge, disent matines à minuit, et ne font gras que le dimanche. En 1594, le Père Jean-Baptiste de la Conception introduisit parmi les Trinitaires d'Espagne une réforme encore plus sévère; c'est celle que suivent les Trinitaires déchaussés. Ce fervent religieux essuya de grandes contradictions, pendant qu'il était occupé à l'exécution de sa grande entreprise. Il mourut en odeur de sainteté en 1613.

TRINITÉ, un des mystères fondamentaux de la religion chrétienne. Il consiste à croire que le Dieu unique subsiste en trois personnes distinctes, ayant la même nature, la même essence, la même éternité, la même puissance et la même volonté; ces trois personnes sont distinguées par les relations et les rapports qu'elles ont entre elles. La première n'a point de principe; elle est au contraire le principe des deux autres; c'est pourquoi on l'appelle *le Père*. La seconde procède du Père par une voie ineffable appelée *génération*; c'est pourquoi on lui donne le nom de *Fils*. La troisième personne procède des deux autres par une autre voie ineffable qui n'est pas la *génération*; on la nomme *le Saint-Esprit*.

Voici comment on peut exposer philosophiquement ce dogme : Dieu le Père ne peut pas subsister sans avoir la conscience de lui-même, autrement il ne serait qu'un être inerte et impuissant; or, en se connaissant et en se comprenant lui-même avec ses perfections infinies, il produit la parole de l'entendement divin, éternellement subsistante, vraie image de lui-même et consubstantielle avec lui. C'est cette parole intérieure, ce raisonnement de la connaissance divine qui est le Fils. Il en est de même en nous en quelque sorte, car, lorsque l'entendement humain crée, saisit et conçoit un objet, il s'en forme une image en lui-même, et cette

image est appelée par les philosophes le rôle de l'intelligence ou l'idée, pour distinguer de la parole extérieure ou de l'émission par laquelle nous manifestons nos pensées et les communiquons au dehors. Cette parole de l'intelligence est éternelle, immuable et fugitive, un pur mode, un accident, non une substance réelle ou une chose qui subsiste de soi-même, car Dieu étant essentiellement immuable, ne peut être le sujet d'aucun mode ou accident. Il est incapable de la moindre altération, bien différent en cela des esprits créés qui sont sujets à toutes sortes de vicissitudes, de la diversité des passions qui les font passer de la joie à la tristesse, du bien au mal. L'intelligence divine ne peut donc produire d'acte intérieur qui soit ou qui ne soit qu'un simple mode, un accident; c'est pourquoi le Père, par la connaissance infinie qu'il a de lui-même, produit une parole intérieure, son intelligence qui est une vraie substance ou personne; et, comme cette parole est nécessaire en lui, il s'ensuit que cette substance ou personne est produite éternellement de toute éternité, et que le Père est aussi ancien que le Père. Il en est de même de la troisième personne; le Père n'engendre son Fils sans l'aimer; de même le Fils n'a pu être engendré du Père sans rendre un amour égal, à cause des relations divines qui forment leurs liens mutuels; or c'est cet amour mutuel qui est le Saint-Esprit, autre subsistance éternelle, permanente et distincte qui procède de ces deux autres personnes.

L'homme porte en lui-même une image imparfaite de la Trinité divine, ce sont ses trois puissances ou facultés de connaître, de juger et de vouloir. La première est le principe des deux autres; elle ne peuvent subsister sans elle. Le second procède de la connaissance seule; la volonté est produite par la connaissance au jugement. « Si nous imposons à nos sens, dit Bossuet, et que nous nous fermions pour un peu de temps au monde, c'est-à-dire dans cette parole, la vérité se fait entendre, nous y voyons quelque image de la Trinité que nous sentons. La pensée que nous sentons comme le germe de notre esprit, c'est le fils de notre intelligence, nous donnons l'idée du Fils de Dieu conçu éternellement dans l'intelligence du Père. C'est pourquoi ce Fils de Dieu prend la forme de Verbe, afin que nous entendions naître dans le sein du Père, non comme les corps, mais comme naît dans l'âme cette parole intérieure que nous sentons quand nous contemplons la vérité; la fécondité de notre esprit ne se termine à cette parole intérieure, à cette parole intellectuelle, à cette image de la vérité qui se forme en nous. Nous aimons, et cette parole intérieure, et l'esprit où elle naît; et, en nous sentant, nous sentons en nous quelque chose qui ne nous est pas moins précieux que l'esprit et notre pensée, qui est le Fils

l'autre, qui les unit, qui s'unit à ce fait avec eux qu'une même vie, tant qu'il se peut trouver de rapport entre l'homme; ainsi, dis-je, se proclame l'amour éternel qui sort du Père et du Fils qui est sa pensée, pour lui et sa pensée une même nature et heureuse et parfaite. »

Que les trois personnes soient inséparables, et qu'elles n'aient qu'une même vie en tout ce qu'elles décrètent ou proclament d'elles-mêmes, cependant les langues ont consacré des attributs ou significations particulières, soit pour les personnes, soit en raison des rapports qu'elles ont avec les créatures. C'est la première, ou le Père, est appelée l'Essence le Tout-Puissant et le Créateur parce qu'elle est le principe de la vie divine, que parce que l'Écriture la représente comme ayant prééminence, pour ainsi dire, à la fois du ciel et de la terre. Le Fils est la sagesse éternelle, le principe des choses, le Logos (c'est-à-dire le jugement, la parole), le Verbe, etc., qui s'est incarné dans la suite des temps pour la rédemption du monde. La troisième personne est appelée l'Esprit, le Dieu, l'union, l'amour, le vivant principe de la vie. Ainsi le Père est considéré comme créateur, le Fils comme conservateur ou rédempteur, le Esprit comme vivificateur ou sanctifi-

cat. La trinitaire a, suivant nous, fait la révélation primitive, car il est à la notion exacte de la divinité. En effet, en voyons des traces chez presque tous les peuples de la terre. D'ailleurs l'essai étant, par lui-même et réduit à ses propres forces, incapable de parvenir à la notion de l'unité de Dieu dans la Trinité, que cette vérité ait été révélée au premier homme. Hâtons-nous de convenir que nulle part on ne trouve dans sa plénitude et son exactitude le trinitisme catholique; soit que le Tout-Puissant n'ait pas jugé à propos de le promettre à une société naissante qui n'aurait pu l'abuser, comme elle en a abusé; ou qu'après avoir été exposé clairement l'origine, les peuples aient fini par rompre, comme cela est arrivé avec les autres vérités.

Les Juifs eux-mêmes ignoraient ce mystère, bien que plusieurs passages de l'Ancien Testament paraissent y faire allusion. Pendant nulle part il n'y est exposé. Un des textes les plus formels est le verset du psaume xxxii : *Les cieux sont consolidés par la Parole (ou le Verbe) et toute l'armée céleste par l'Esprit saint*; mais ce passage peut aussi se prendre dans un sens métaphorique, qui lui donne une multitude de sentances relatives. Il entrerait sans doute dans la Providence que le dogme ne fût pas exposé nettement dans

l'Écriture, car il était à craindre qu'il ne favorisât le penchant des Israélites au polythéisme, comme il avait pu y contribuer dans plusieurs autres nations. Cependant lorsqu'on étudie avec attention le Talmud, les paraphrases chaldaïques, le Zohar, les anciens commentateurs de l'Écriture sainte, on ne peut s'empêcher de conclure que le mystère de la Trinité faisait partie de l'enseignement isidorique de la Synagogue; très-fréquemment ils interprètent en ce sens certains passages, qui autrement paraissent obscurs. Jonathan, fils d'Ouziel, qui florissait un peu avant la naissance du Christ, s'exprime ainsi sur ces paroles du psaume ii : *Jéhovah m'a dit : Tu es mon Fils*. « Ces deux, Père et Fils, sont trois en union avec une troisième personne, et ces trois personnes ne font qu'une substance, qu'une essence, qu'un Dieu. » Lorsque les Juifs furent chassés du royaume de Naples, un exemplaire fort ancien de ce Targoum tomba entre les mains de Pierre Galatin, qui y trouva la paraphrase suivante du trisagion d'Isaïe, ch. vi, v. 3 : « Saint le Père, saint le Fils, saint l'Esprit saint ! » Le même Galatin, à propos du tétragramme יהוה Jéhovah, en cite des explications ou interprétations hébraïques en douze et en quarante-deux lettres : la première se traduirait par ces paroles : *Père, Fils et Esprit de sainteté*; et la seconde par ces mots : *Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, l'Esprit de sainteté est Dieu; cependant ce ne sont pas trois dieux, mais un Dieu unique*. (Voy. le texte au mot Jéhovah.) Le Galé-Razaya ou Révélateur des mystères, livre composé par Juda le Saint, rédacteur de la Mischna, nous offre ce passage remarquable : « Considère que le nom *tétragramme* dénote, d'après son orthographe, un Dieu *procréateur*. Or il n'est pas de procréateur sans *procréé*, et il faut qu'il procède un amour du procréateur vers le procréé, de même que du procréé vers le procréateur; autrement ils seraient séparés l'un de l'autre et formeraient deux essences distinctes, tandis qu'à la vérité le procréateur et le procréé, et l'amour, procédant de tous deux, sont une seule essence; c'est pour cette raison que dans ce nom (*tétragramme*) est renfermé le nom des douze lettres qui forment les mots *Père, Fils et Saint-Esprit*, et sache que ce mystère est un des secrets du Très-Haut. Il convient de le dérober aux yeux des hommes jusqu'à la venue du Messie, notre juste. Je te l'ai révélé; mais le secret de Jéhovah est réservé pour ceux qui le craignent. » Le livre Kozri dit : « La sagesse est trois en une. L'Être divin est unique. La distinction des numérations que nous admettons en lui ne consiste que dans une certaine distinction dans la même essence. » Nous passons sous silence les témoignages tirés du livre cabalistique Sépher-Yetsira et de plusieurs autres; on pourra, à ce sujet, consulter l'ouvrage de M. Drach, intitulé : *De l'harmonie entre l'Église et la Synagogue*. Nous nous contenterons de reproduire ce passage du savant écrivain : « Le dogme de la sainte Trinité

rement à la diffusion des doctrines qui leur auront donné l'idée de la Trinité à Trinité, et cela à l'avantage du philosophe grec. Mais ils furent loin d'être au sujet de leur dogmatisme. Le 1^{er} siècle de notre ère, Alcinoüs prévoyait dans Platon une sorte de Trinité : les trois personnes sont : 1^o l'Infini, le suprême, père du monde; 2^o l'Infini, le monde, l'auteur du monde; 3^o le monde elle-même. — Numénios, au commencement du 1^{er} siècle, dit trois personnes divines, savoir : 1^o l'Auteur du monde, le démiurge; 2^o le monde, c'est-à-dire sans doute le principe, l'unité, le souverain; 3^o l'Idée lui-même. Mais Proclus nous apprend que Numénios considérait ces trois personnes comme trois dieux. — Plotin, au 3^e siècle, ne donnait comme les trois personnes de la Trinité divine : 1^o l'Unité; 2^o l'Intellect supérieur au monde; 3^o l'universelle du monde intelligible. — Proclus, la première hypostase est c'est elle qui a produit la matière; la seconde est l'Essence intelligible, le père du monde; la troisième est en tant que divine et imparticipable, voici bien loin du dogme catholique de quelque manière qu'on torture le mot de Platon, on se verra dans l'impossibilité d'y trouver la Trinité telle que la croient les chrétiens. Ce qui a porté à l'y voir, c'est que Platon, après avoir établi le premier principe, parle d'un *Logos* qui coordonne le monde. Mais pour retrouver la Trinité dans Platon, il ne suffit pas de constater dans ses doctrines une notion de la seconde personne, il faut aussi y trouver la troisième; or c'est impossible. Les Platoniciens l'ont cherchée par l'âme du monde; mais s'il est un point de doctrine clair, c'est que le monde n'est que l'âme du monde par le Dieu qui reste toujours supérieur à ce monde secondaire et subordonné; et là où manque il n'y a pas de Trinité. Concluons que, chez les philosophes grecs, la trinitaire était plus vague encore que chez les autres peuples, et qu'il ne contient qu'un pâle reflet des traditions pri-

mières. La mythologie romaine partageait, la mythologie grecque, l'empire universel en trois divinités supérieures : *Jupiter* au ciel et à la terre, *Neptune* dans l'eau et *Pluton* aux enfers.

Les trois principaux dieux des Atlantes étaient : *Tan*, *Saturne* et l'*Océan*, tous trois fils d'*Uranus*.

Les Gaulois avaient *Esus*, *Taranis* et *Mercure* qui paraissent être la même divinité envisagée sous un triple rapport de fonctions attribués différents.

On trouve la triade adorée dans les dialectes des Slaves. Chez les unes, elle se compose de *Vurschayto*, *Sneybrato* et *Pluto*; chez d'autres, *Péruno*, *Potrimpo* et

Patelo; ailleurs *Warpintas*, *Perkunas* et *Pikalis*, etc.

10^e Les anciens Scandinaves paraissent avoir conservé une tradition plus pure; ils donnaient à leurs trois principales divinités les noms de *Har*, le sublime; *Jafnar*, l'éternellement sublime, et *Thridie*, le troisième. Plus tard ils les personnifièrent en *Thor*, *Odin* et *Frey*, qu'ils représentaient ensemble sur le même autel. Ils avaient aussi une autre triade composée d'*Odin*, *Vili* et *Ve*, tous trois fils de *Bore*; mais, bien qu'ils eussent été divinisés par la suite, nous préférons y voir les trois fils de *Noé*.

11^e Les anciens Norses adoraient *Hler* ou *Hymis*, roi de la mer; *Loge*, roi du feu, et *Kare*, roi des vents; tous trois fils de *Forniotr*, l'ancien ou le père des âges.

12^e Les habitants de l'île de *Rügen*, avant d'adorer *Swantevid*, rendaient un culte divin aux trois dieux *Regevithe*, *Porevithe* et *Porénuce*.

13^e Dans la mythologie finnoise, le dieu *Wäinämöinen* prononce ces paroles remarquables : « C'est moi qui ai creusé les sillons des mers, moi qui ai ouvert des retraites aux poissons, qui ai fait des baies profondes, mesuré les plaines, couvert les collines de terre, rassemblé les montagnes en une seule. Oui, c'est moi, moi troisième, qui ai aidé à fixer les portes de l'air, à placer les voûtes du ciel, à semer les étoiles dans l'espace. » Que signifie cette expression, moi troisième? demande *M. Léouzou le Duc*. Les païens finnois avaient-ils une idée de la Trinité? Et, sans vouloir tirer de ce texte une induction dogmatique, le même auteur observe judicieusement que, si la mythologie finnoise possède certains symboles qui semblent revendiquer pour elle une idée confuse de la Trinité, il n'y a rien là qui doive surprendre. C'est, dit-il, la condition de presque tous les peuples de la terre, d'avoir conservé, dans leurs doctrines religieuses, des débris plus ou moins altérés de la tradition primitive. La même mythologie parle souvent encore des *trois paroles divines*, des *trois paroles du Créateur*. La Trinité finnoise paraît être composée d'*Ukko*, *Wäinämöinen* et *Ilmarinen*.

14^e Les Lapons avaient aussi leur trinité composée de *Thor*, le dieu suprême, *Stoor-Junkare*, son lieutenant, appelé aussi *Stour-rapassé*, le saint et le grand, et enfin *Beive*, qui paraît être le feu ou le soleil. D'autres Lapons se rapprochaient davantage du dogme chrétien : ils appelaient le premier dieu *Radien-Atzhié*, la suprême puissance, le principe universel, dieu le père; ils lui attribuaient un empire absolu et illimité sur le ciel, sur la terre, sur les autres dieux, sur les hommes et enfin sur tout l'univers. Ils lui donnaient un fils, nommé *Radien-Kiedde*, le dieu fils : celui-ci était, il est vrai, soumis à son père, mais *Radien-Atzhié* ne créait rien par lui-même; c'était son fils qui, par la vertu et la puissance qu'il en recevait, produisait tout ce qui devait être créé. Le troisième dieu était sans doute *Beive*, peut-être

Horagallès. Cependant il serait possible que les Lapons eussent tiré ces notions assez exactes sur la première et la seconde personne, des chrétiens de la Norvège, qui avaient reçu l'Evangile avant eux, et que les dogmes de la religion révélée eussent modifié leurs anciennes et grossières traditions.

15° La *Trimourti* hindoue est, comme toutes les autres triades divines, une réminiscence altérée, ou une fausse application de la Trinité révélée; elle se compose de trois dieux considérés comme frères plutôt que comme produits les uns par les autres. Ou mieux, ces trois divinités ne sont que l'énergie ou l'activité que le dieu suprême exerce sur l'univers pour le créer, le conserver et le détruire. Ainsi la création sort du sein de l'Eternel par son énergie créatrice personnifiée dans *Brahmâ*; elle est conservée par sa vertu conservatrice personnifiée en *Vichnou*; enfin elle rentre dans le sein de Dieu par la destruction et l'absorption finale représentée par *Siva*. Ces trois divinités sont quelquefois considérées comme ne formant qu'un seul Dieu; c'est pourquoi on les représente sous la forme d'un corps surmonté de trois têtes, ou d'une tête à triple visage. Toutefois, dans l'opinion commune et générale, *Brahmâ*, *Vichnou* et *Siva* forment trois divinités parfaitement distinctes, souvent hostiles les unes aux autres, subordonnées au dieu suprême, et devant un jour finir avec le monde. Ce n'est donc pas là encore la Trinité catholique. « La fameuse Trimourti des Hindous, dit M. Nève, n'est point sortie directement (1) de l'idée antique et traditionnelle de la Trinité divine; elle a reproduit la notion de la triade védique des trois grands dieux, des puissances élémentaires, le Feu, l'Air, le Soleil; elle a représenté la triple force qui réside dans les grands éléments, la Terre, l'Eau, le Feu. Centre d'une religion panthéistique, la Trimourti a été en réalité ce qu'indique son nom, la collection des *trois formes*, et on est naturellement ramené, rien que par l'étude des termes, à la distinction des trois principes cosmiques, à la fois matière des êtres et agents divins de la vie universelle répandue en eux. Les trois dieux supérieurs, *Brahmâ*, *Vichnou*, *Siva*, ont eu chacun les honneurs d'une légende particulière toute remplie de traits humains, avant d'être associés dans un même culte public, dans un même symbole de foi religieuse, par la politique intéressée de l'ordre des Brahmanes. En somme, la Trimourti hindoue est, par sa nature aussi bien que par sa conception, placée à une distance incommensurable de la Trinité chrétienne; combinaison extérieure de la science théologique, elle ne consacre point l'unité intime des trois puissances qui se prêtent concours dans leurs opérations et leurs actes personnifiant les lois de l'univers physique; fruit

(1) Nous l'admettons comme M. Nève; mais nous croyons qu'elle en est sortie indirectement, c'est-à-dire que le dogme primitif a dû contribuer à rendre populaire le système ternaire dans l'Inde, comme parmi les autres peuples.

médité de la pensée des philosophes cède en valeur sous le rapport de l'isme à la Trinité des néo-Platon Monade, l'Intelligence, l'Ame du d'autre part on lui oppose la triade dhistes, le Bouddha, la Loi, l'Asse ne l'emporte sur celle-ci que la croyance fondamentale d'une religieuse sur la haute formule d'abstraction doctrine idéaliste. On n'a pas de convaincre que l'adoration de la n'a pas ramené la masse des populaires, à la croyance d'un Dieu éternel, incorporel, invisible, quand sagesse de quelques écoles, éclairé dernière lueur de la tradition, se nue à reconnaître une unité sur les trois dieux seraient les révélations premières. » *Voy. Tai*

16° Les Bouddhistes ont une trinité qui comprend en trois mots système religieux: ils l'appellent *saints* ou les *trois précieux*. En noms:

En sanscrit: *Bouddha, Dharma,*
En chinois: *Fo, Fa,*
En tibétain: *Seng-ghyé, Tsio,*
En barman: *Phra Tara,*

C'est-à-dire:

Dans la doctrine intérieure ou théologique: *l'Intelligent, le Logos,*
Dans la doctrine extérieure ou le culte: *Boudha, la Révélation,*

Le nom collectif par lequel ces sont ordinairement désignés est *ceux*, en chinois *Pao*, en mongol cette dénomination est assez vague, prête à des interprétations diverses; en tibétain on se sert du mot *l'* qu'on est d'accord de rendre par un mot composé de *kon*, rare, précieux, estimable, et de *tsiogh*, supérieur, excellent. Evidemment cette expression beaucoup plus relevée que *Indiens*, en tibétain *Lha*, en mongol chinois *Thien* (ciel). Tous ces pliquent à des êtres regardés comme secondaires, et dont la condition, seulement à celle des hommes, nullement de celle des intelligences, et moins encore de l'intelligence. Le mot *dieu* paraît donc le plus pour en rendre l'emphase; or *Kon-tsiogh* est appliquée par le à chacune des personnes de la trinité en cette sorte *Seng-ghie Kon-tsiogh* ou le divin Bouddha; *Tsio Kon* divine loi; *Ghedoun Kon-tsiogh*, église. Ils disent que ces trois constituent une *unité trine*. Les Bouddhistes les regardent comme *concurrents* et d'une nature en trois substances pour exprimer leur parfaite égalité. Chinois, dont le système d'écriture en lignes tirées du haut en bas d'interrompent la colonne pour énoncer tous trois de front, afin qu'on trouve pas au-dessus des autres.

La trinité bouddhique consiste dans les trois perfections qui caractérisent les trois, savoir, la sainteté, la science et la sagesse. Ce sont là les trois manières des trois formes de la nature divine. C'est dans la Chine que nous retrouvons les traditions les moins corrompues du primitif. Voici un passage de Lao-tseu popularisé par Abel Rémusat, qui le traduit ainsi : « Le Tao (ou la raison surabondante) un, un produit deux, deux produisent trois, trois produisent tout (1). On peut dire sur l'obscur ; l'obscur est en fait le brillant ; l'esprit en est le maître, enseigne ce qui m'a été enseigné. » Ce passage déjà fort remarquable tire une nouvelle lumière des gloses des commentateurs recueillies par le P. Prémare, qui le traduit ainsi : « Les divines générations commencent par la première personne ; cette personne, se considérant elle-même, engendre la seconde ; la première et la seconde, s'aidant mutuellement, respirent la troisième ; les trois personnes ont tout tiré du néant. » C'est le vrai sens de ce passage difficile, dit le P. Prémare (2). Nous allons le prouver en analysant chaque phrase en particulier. La première (*Tao seng y*), ne signifie pas que la raison a engendré l'unité, car l'unité est le principe à elle-même. « Au commencement Tchao-sang-tseu, était l'Unité seule, et c'est d'elle que l'Unité a pris son origine ; » ce que la glose explique par ces mots : « L'origine de l'Unité est la suprême Raison. L'Unité n'est pas sortie du néant. » En expliquant la phrase de Lao-tseu, le P. Prémare dit : « La suprême Raison est semblable, c'est pour cela qu'elle a engendré la seconde. » Lao-tseu a donc eu raison d'écrire : « De tous ces passages il nous ressort évidemment que, dans cette phrase, *seng* ne peut signifier ni engendrer, ni produire ; il reste donc à l'Unité, ou plutôt la première personne est le principe sans principe par lequel les trois (de Lao-tseu) commencent les générations divines. »

En expliquant la deuxième (*Y seng-eul*), les commentateurs disent : « Un avec un produit deux, deux paroles qui, pour donner un bon sens, est-à-dire être conformes aux idées, ont offert les lettres de la première syllabe laquelle appartiennent les deux hiéroglyphes — et =, doivent s'entendre de la première personne qui, en se contemplant, engendre la seconde, ou, pour emprunter les termes de Tchouang-tseu, « de l'Unité (la première personne) qui, parlant à son verbe, engendre lui deux (personnes dans une nature). »

Quant à la troisième phrase (*Eul seng y*) Chinois eux-mêmes font remarquer que ce n'est pas que = *eul* par lui-même, mais que = *eul* avec — *y* et *san*, trois ; c'est-à-dire que *y* et *eul*

signifient : *Tao seng y* ; *y seng eul* ; *eul seng y* ; *seng wan-woé*.

Annales de Philosophie chrétienne, 2^e série,

concourent simultanément à la production de *san* ou du troisième. On voit que le caractère *eul* est pris en deux sens différents dans les deux phrases que nous venons d'analyser ; dans la seconde il ne désigne que la seconde personne ; dans la troisième il doit s'entendre de deux personnes, « la première jointe à la seconde » pour parler comme les commentateurs.

« Liu-tchi explique ainsi la quatrième phrase, *sang seng wan-woé* : « trois existent et tout est produit, » ce qui indique assez que, comme dans la troisième phrase = *eul* doit s'entendre de deux personnes, de même ici = *san* signifie, non la troisième personne seule, comme dans la phrase précédente, mais les trois personnes agissant simultanément. »

Le livre Tin-chu-pien faisant allusion à ce passage de Lao-tseu, dit : « La racine et l'origine de toutes les processions est l'Unité. L'Unité est par elle-même ce qu'elle est, et ne reçoit son être d'aucun autre. L'Unité engendre nécessairement le second. Le premier et le second adhérant l'un à l'autre (par amour) produisent le troisième. Enfin les trois produisent tous les êtres. Cette union, ce lien mutuel, est un organe admirable et caché, qui fait qu'ils sont produits. » Lo-pi a appliqué au *Tai-ki* ce que Lao-tseu enseigne du *Tao*, et il conclut ainsi : « L'Unité est donc trine, et la Trinité une. »

Mais poursuivons : Lao-tseu va nous révéler d'autres merveilles. « Celui que vous regardez et que vous ne voyez pas, dit-il, se nomme I ; celui que vous écoutez et que vous n'entendez pas se nomme HI ; celui que votre main cherche et qu'elle ne peut saisir se nomme WEI. Ce sont trois êtres qu'on ne peut comprendre, et qui, confondus, n'en font qu'un. Celui qui est au-dessus n'est pas plus brillant ; celui qui est au-dessous n'est pas plus obscur. C'est une chaîne sans interruption, qu'on ne peut nommer, qui rentre dans l'incrée. C'est ce qu'on appelle forme sans forme, image sans image, être indéfinissable. En allant au devant on ne lui voit point de principe, en le suivant on ne voit rien au delà. »

Ces trois syllabes I-HI-WEI ne doivent former qu'un seul mot d'après les commentateurs chinois, qui font remarquer sur ce passage que « si l'on est forcé de nommer celui qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas et qu'on ne peut toucher, on dit I-HI-WEI. » Ces trois caractères n'ont aucun sens, et sont simplement les signes de sons étrangers à la langue chinoise, soit qu'on les articule tout entiers, I-HI-WEI, soit qu'on prenne séparément les initiales, que les Chinois ne savent pas isoler dans l'écriture, *Iuw* ; et quel son peuvent-ils représenter, sinon celui du fameux tétragramme *le-ho-va*, employé chez les Hébreux à désigner l'être ineffable ? « Ce fait d'un nom hébraïque dans un ancien livre chinois, dit Abel Rémusat, ce fait inconnu jusqu'à présent, est, je crois, complètement démontré... C'était là un point essentiel, et sur lequel je ne pouvais trop insister. »

sister...» Ce fait est confirmé par Klaproth et par plusieurs autres savants.

L'ancien écrivain Tsee-hoa-tsee, expliquant les trois hiéroglyphes que nous avons cités plus haut, dit : « Par l'hiéroglyphe — *Y*, on entend le grand *Un* ; par \equiv *Eul*, celui qui est son coparticipant ; par \equiv *San*, celui qui convertit. Le grand un est la racine ; le coparticipant, le tronc ; celui qui convertit, l'esprit. De là cet axiome : Tout a été fait par l'*Un*, façonné, érigé par l'*Autre*, et perfectionné par le *Troisième*. » Peut-on expliquer plus clairement le dogme trinitaire ?

Ce n'est pas seulement dans les livres philosophiques des Chinois que l'on trouve des notions sur la Trinité, elles sont popularisées jusqu'à un certain point. En 1813, un missionnaire catholique vit, dans un livre sur la création, qui était entre les mains d'un patron de barque, une estampe représentant un vieillard à une seule tête, mais à trois visages, avec cette inscription au bas : *Y-tchi-san, San-y-tchi*, c'est-à-dire *une substance, trois, une substance*.

18° Les Yakoutes ont trois dieux invisibles : *Arteugon*, *Schougoteugon* et *Tangara*.

19° Les anciens Péruviens disaient qu'*Atagoujou* avait créé toutes choses, qu'il avait fait le ciel et la terre et qu'il les gouvernait. Ils ajoutaient que, se voyant seul, il avait créé deux autres dieux qui gouvernaient le monde avec lui, et que tous trois n'avaient qu'une seule volonté et n'avaient pas d'épouses. Ils nommaient les deux autres dieux *Sagad-Zavra* et *Vaungabrad*, et comme on leur demanda comment ils savaient cela, ils répondirent que les pères l'enseignaient à leurs enfants depuis un temps immémorial.

20° A la tête de la théogonie taïtienne se trouvaient trois dieux puissants, enfants de la nuit : c'étaient 1° *TANE te Matoua*, le père ; 2° *Oro MATAOU, atoua te tamaidi*, le dieu fils, le dieu sanguinaire et cruel ; 3° *TAAAOA, manou te hoa*, l'oiseau, l'esprit, le dieu créateur. Assurément ces dénominations sont frappantes de justesse.

21° Le premier des dieux des Néo-Zélandais est *Mawi ranga-rangui*, dont le nom signifie littéralement *Mawi*, habitant du ciel. *Tipoko*, dieu de la colère et de la mort, marche immédiatement après lui ; comme le plus redoutable, c'est celui qui a le plus de part aux hommages des hommes. *Towaki*, suivant d'autres *Tauraki*, comme maître des éléments, joue aussi un rôle important.

Suivant une autre théogonie, le monde aurait été formé par le concours de trois dieux appelés *Mawi* ; c'est *Mawi-Moua* qui forma et prépara la terre au-dessous des eaux ; *Mawi-Potiki* la tira à l'aide d'un hameçon et la fixa à la surface des eaux. Le troisième *Mawi* est *Tipoko* qui ôte aux hommes la vie que *Potiki* a seul le pouvoir de leur donner. Ces trois *Mawi* rappellent d'une manière frappante la Trimourti des Hindous.

22° La trinité des Carolins occidentaux se compose d'*Alouelap*, *Lagucleng* et *Olifaf* ; appelés aussi *Elieulep*, *Leuqueileng* et *Oulifaf*. Le premier était le père du second, et le se-

cond du troisième. Ce dernier n'a le ciel à l'aide de l'air et du feu.

23° Les Javanais, qui ont reçu de la Trinité. Leur dieu principal est *Gourou*, auquel ils associent ses *Batara-Brahma* et *Batara-Indra* ; sont malais ; ils sont appelés en jathoro-Gourou, *Bethoro-Bromo* et *Hindro*.

TRINITÉ (FÊTE DE LA SAINTE) dans l'Eglise catholique le dimanche de la Pentecôte. Tous les dimanches proprement parler, consacrés à la sainte Trinité, qui est le dogme fondamental de la religion chrétienne. C'est à ce but que, dès les temps apostoliques, l'obligation de sanctifier le sabbat a été férée au dimanche. En effet, c'est que les trois personnes de la Trinité ont signalé leur gloire aux yeux des hommes ; le Père par la création, le résurrection, le Saint-Esprit par sa venue sur l'Eglise naissante. Mais, comme assez souvent que le dimanche est consacré à célébrer un mystère particulier d'un saint, la coutume s'est établie de consacrer un dimanche à honorer spécialement ce mystère, et elle fut adoptée au xiv^e siècle, par l'Eglise romaine, qui fixa la célébration au premier dimanche de la Pentecôte, époque où le cycle des mystères est terminé, et dont la forme comme le complément. Plus tard, les Français la solennisent, une fois, le dimanche qui précède la Trinité.

TRINITÉ (CONFRÉRIE DE LA), porta d'abord, en Italie, la congrégation de l'Oratoire, fondée, en 1550, par saint Charles de Néri. Voy. ORATOIRE (Congrégation). TRIPODIPHORIQUE, hymne des Grecs par des vierges, qui portait un tripied dans une fête en l'honneur d'Apollon. Cet hymne est le nombre des Parthénies.

TRIPOURA, asura ou démonologie hindoue ; il était oncle de Ravana, tyran de Lanka. C'était sous trois formes, ou plutôt trois géants tranchés dans trois villes fortes, et sous la protection de Siva, opprimaient les dieux. Vichnou, incarné en Bouddha, trouva leurs adhérents et les convertit au bouddhisme. Siva irrité produisit trois démons, Skanda ou Kartikéya. Siva le plus vieux des trois géants, vaincu par le dieu, se partagea en deux moitiés, une monta sur un paon et une poule d'eau, l'autre sur la monture de Kartikéya, l'autre sur la monture de Siva. Siva reçut de cet événement le nom de *Tripoureswara*, seigneur de Tri-poures (tri-poura) qui formaient les trois villes de ce géant, ont donné leur nom à un canton situé à l'est de l'Inde, appelé encore aujourd'hui *Tippah*.

TRIPTOLEME, fils de Célus et de la nuit, fut ministre de Cérès qui lui enseigna l'agriculture. Selon la fable, Cérès fut enlevée de sa fille, auquel

consenti, résolu de vivre errante s hommes, sous la forme d'une mor-e arriva à la porte d'Eleusis, où elle ir une pierre. Céléus, roi de la ville, à venir loger chez lui. Son fils Trip-mcoré enfant, était malade d'une in-qui l'avait réduit à l'extrémité. Cérés en arrivant, et par ce seul baiser lui tanté. Non contente de ce bienfait, large de son éducation et se propose idre immortel : pour cet effet, elle le e jour de son lait divin, et le met la s la braise pour le dépouiller de tout vait de terrestre. L'enfant croissait eil, et d'une manière si extraordi-e son père et sa mère eurent la cu-e voir ce qui se passait. Métanire, érés prête à mettre son fils dans le ssa un grand cri, ce qui interrompit ins de Cérés sur Triptolème. Cette d'autre fondement que l'introduc-culte de Cérés dans la Grèce par ne, roi d'Eleusis, lequel se fit ini-; premiers, dans les mystères de la et pour cela passa par toutes les ; employées dans ces occasions. apprit l'agriculture à Triptolème, lui nsuite un char tiré par deux dra-nvoya par le monde pour y établir age, et le pourvut de blé à cet effet. siens, qui en reçurent les premiers voulurent en consacrer la mémoire fête. Cérés en régla les cérémonies, it Triptolème, avec trois autres per-e la ville, pour y présider. Ce char, es dragons ailés, est un vaisseau el ce prince porta des blés en diffé-ntées de la Grèce, pour apprendre ier. Dans son voyage, il échappa ment des mains du tyran Lynceus, ux de sa réputation, voulait le faire De retour dans sa patrie, Triptolème Cérés son chariot, et institua à Eleu-fêtes et des mystères en son hon-s auteurs rapportent qu'il accompa-hus dans les Indes. Les Athéniens nt Triptolème comme un dieu : ils nt érigé un temple et un autel, et nt consacré une aire à battre le blé.

YQUE, image de cuivre, composée euillets, dont les parties latérales se it sur celle du milieu à laquelle elles érentes au moyen de charnières. La u milieu offre en relief l'image du ou de la sainte Vierge ; sur les au-représentées des scènes du Nouveau nt. Au-dessus sont des têtes d'anges res ornements qui peuvent servir à suspendu ; en ouvrant aux trois s feuilletés latéraux, le triptyque se uffisamment assujéti. Cet instrument sage partout où l'on professe la reli-cque ; on le porte en voyage, et c'est x devant ces saintes images que les nt leurs prières.

UDIUM, mot latin dont on se ser-général, pour exprimer l'auspice est-à-dire l'auspice qui se prenait noyen des poulets qu'on tenait dans

une espèce de cage, à la différence des auspi-ces qui se prenaient quelquefois lorsqu'un oiseau libre venait à laisser tomber quelque chose de son bec. Lorsqu'en prenant les aus-pices par les poulets sacrés, il leur était tombé du bec quelque morceau de la pâte qu'on avait mise devant eux, cela s'appelait *tripudium solistimum* ; ce qui était regardé comme le meilleur augure qu'on pût avoir. Il y avait encore le *tripudium sonivum*, dont le nom est pris du son que faisait en tom-bant par terre quelque chose que ce fût, lorsque c'était par accident et sans avoir été touchée. Alors on tirait des présages bons ou mauvais, suivant la qualité du son.

TRISAGION, c'est-à-dire action de célé-brer celui qui est trois fois saint, ou de déclarer trois fois qu'il est saint ; formule très-fréquent dans l'Eglise orientale, mais qui n'entre dans l'office public des chrétiens de l'Occident que le seul jour du vendredi saint. Elle consiste en ces paroles : *Dieu saint, saint et fort, saint et immortel, ayez pitié de nous*. L'Eglise universelle a toujours chanté le trisagion en l'honneur des trois personnes de la sainte Trinité ; d'où il résulte qu'elle a condamné comme hérétique l'addition que voulut y introduire Pierre le Foulon, et qui a été adoptée par les Arméniens. Après *saint et immortel*, Pierre le Foulon ajoutait ces paroles : *Vous qui avez été crucifié pour nous* ; ce qui renouvelle l'erreur des Théopaschites, qui prétendaient que la nature divine avait souffert sur la croix. — Le *Sanctus* de la messe des Latins est appelé quelquefois *tri-sagion*, parce que Dieu y est trois fois proclamé saint.

TRISANKOU, personnage mythologique des Hindous ; c'était, dit M. Langlois, « un roi d'Ayodhya, de la ligne solaire, qui, pour les services qu'il avait rendus à la famille de Viswamitra, fut vivant élevé au ciel. Il paraît être le même que le roi Satyavrata. Il semble aussi qu'on le confond avec son fils Haristchandra, qui avait demandé, pour ré-compense, de pouvoir monter au ciel avec ses sujets. Narada, pour lui faire perdre ses mérites, l'interrogeait sur ses actions qu'il racontait avec complaisance. A chaque réponse il descendait d'un étage : enfin, reconnaissant sa faute, il s'arrêta à temps, et ren-dant hommage aux dieux, il obtint de rester avec sa capitale au milieu de l'air. On dit aussi que Trisankou a les pieds en haut et la tête en bas, et que de sa bouche découle une salive sanglante, qui tombe sur le Vindhya et lui donne une teinte rougeâtre ; elle souille même et rend impures les eaux d'une ri-vière qui en sort, appelée *Karmanasa*. Ce mot signifie *détruisant le fruit des bonnes œ-vres*. »

TRISIRAS, géant de la mythologie hin-doue ; il était frère de Ravana, et périt sous les coups de Rama, dans la forêt de Djanas-thâna ; car il avait osé attaquer ce dieu avec 14,014 Rakchasas, pour venger sa sœur Sour-panakha.

TRISMÉGISTE, c'est-à-dire *trois fois très-grand*, surnom d'Hermès ou Thoth, philo-

sophe égyptien, qui fut conseiller du roi Osiris et d'Isis son épouse. On lui attribue l'invention d'une multitude de choses utiles à la vie, entre autres, de l'écriture, soit alphabétique, soit hiéroglyphique, des premières lois des Égyptiens, des sacrifices, de l'harmonie, de l'astrologie, de la lutte et de la lyre. Un autre Hermès traduisit les ouvrages du précédent sur la médecine, l'astrologie et la théologie égyptienne; mais ces ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous. *Voy. HERMÈS, THOTH, FOU-HI, MERCURE.*

TRITA, personnage fort ancien de la mythologie védique; ayant été jeté dans les eaux d'un puits ou d'une citerne par ses deux frères, il obtint des dieux sa délivrance en leur adressant un chant de louange. Ce simple fait, qui sans doute est historique, a donné naissance, chez les Hindous, à une conception mythologique. Comme le mot *Trita* signifie troisième, on donna aux deux autres frères les noms d'*E-kata*, premier, et de *Dwita*, deuxième; et on fit de ces personnages une triade de saints, de richis et même de dieux présidant à la région occidentale du monde. Le Véda les représente comme créés tour à tour par Agni, dieu du feu, qui jeta trois fois dans l'eau un charbon ardent, d'où leur vient leur nom collectif d'*Aptyas*, nés des eaux. Le dieu les préposa à la garde du beurre clarifié des sacrifices contre la rapacité des ennemis des Dévas; néanmoins les Asouras parvinrent à précipiter au fond d'une source Trita qui voulait y boire, et à l'y retenir captif, afin d'empêcher sa mission de gardien des offrandes. Par la suite, les poètes ont fait de Trita le maître des trois mondes, et l'ont assimilé à Indra, dieu du ciel. D'autres en ont fait un fils de Brahmâ, ou une incarnation de Vichnou; d'autres représentent les trois frères comme fils de Pradjapati, et assistant au sacrifice solennel de l'*aswamedha*, dont Vrihaspati, le prêtre des dévas, est le directeur et le chantre; d'autres enfin disent que ces pieux richis ont dû leur gloire à une pénitence de mille années, qui leur a mérité la faveur et la protection de Vichnou.

TRITA-YOUGA, le deuxième âge des Hindous (1), correspondant à l'âge d'argent des Grecs. Il a succédé à l'âge d'or et d'innocence, appelé *Krêta-youga*, et a duré 1,296,000 ans; les hommes avaient encore de beaux restes de leur félicité première, et leur vie se prolongeait pendant 2000 ans. Cependant la vache divine qui symbolise cet âge, et qui précédemment était solidement appuyée sur ses quatre pieds, n'en avait plus que trois dans le *Trêta-youga*, ce qui marque que le genre humain avait perdu un quart de sa vertu. Elle n'eut plus que deux pieds dans le *Dwapara-youga*, et dans notre malheureux âge, elle est réduite à un seul.

TRITHÉISTES, hérétiques du vi^e siècle,

(1) Ce mot signifie littéralement *le troisième*, mais cette dénomination est tirée de ce que les Hindous comptent les âges en commençant par le dernier, le *Kalivouga*, dans lequel nous sommes maintenant.

qui reconnaissaient trois dieux dans les personnes de la sainte Trinité. L'erreur fut Jean, grammairien d'Antioche, surnommé *Philoponos* ou le Philosophe, qui objectait aux catholiques qu'en admettant deux natures il fallait aussi admettre deux hypostases. On lui répondit que la nature et l'hypostase étaient différencées, et qu'il faudrait admettre en fait trois natures, puisqu'il y a trois personnes. Philopone admettait la conséquence, mais ne voyait pas que la sainte Trinité n'était qu'une seule nature, sous des formes particulières, outre celle commune; d'où il résultait que les personnes devenaient trois dieux. C'est là que ses sectateurs furent appelés *trithéistes*; mais nous ne voyons par où ils ont été nombreux.

TRITOGÉNIE, surnom de Païon, déesse nommée de ce qu'elle naquit du sein de Jupiter (*τρίτω* signifie *la tête* en grec). D'autres pensent que ce nom vient de *tritos*, troisième, parce qu'elle naquit le troisième mois, lequel fut depuis regardé comme le mois de la Trinité.

TRITON, demi-dieu marin, fils de Neptune et d'Amphitryte; il était représenté sous la forme d'un homme à queue de poisson, sur les eaux, et avait la forme humaine sur la terre. Il était couronné d'une couronne de perles, et avait la forme humaine sur la terre. Il servait de trompette au dieu Neptune, qu'il précédait toujours en annonçant l'arrivée au son d'une conque marine. Quelquefois il est porté sur un char attelé de chevaux bleus. Les poètes lui attribuaient le pouvoir de calmer les flots et d'exciter les tempêtes; ainsi, dans Ovide, Neptune le fait rappeler les eaux du déluge, et Triton de faire retentir sa conque pour que les eaux se retirent. Dans l'*Énéide*, que Neptune se sert de Triton pour d'apaiser la tempête suscitée contre Énée, Triton, assisté d'un autre Triton, s'occupa de sauver les vaisseaux. Au haut des temples de Saturne, on voyait communément la figure de Triton, et les statues admettent quelquefois plusieurs Tritons avec la même forme et les mêmes attributions.

TRITONIE et **TRITONIS**; le premier nom est celui sous lequel Minerve est appelée chez les Phénécies. Le second est celui sous lequel elle est appelée chez les Béotiens. Elle est ainsi appelée soit en vertu de l'indiquée au mot *TRITOGÉNIE*, soit parce que Minerve avait été élevée sur les bords d'un marais nommé Triton. Démocrite lui attribue une autre origine. Ce nom venait, dit-il, des trois grands bienfaits de cette déesse à l'égard des hommes : délibérer avec elle, juger avec droiture, agir avec justice.

TRITOPATORIES, solennités dans lesquelles les Athéniens priaient les dieux pour la conservation de leurs enfants.

TRITOPATORS, c'est-à-dire ancêtres, ou ceux qui donnaient aux enfants le nom de leur race. Les Athéniens donnaient aux enfants le nom de leur père, comme les auteurs de leur race. Les parents de qualité leur offraient des sacrifices.

l'avoir des enfants et pour la conservation de ceux-ci.

E, déesse des chemins et des carreaux les Romains ; on plaçait son siège dans les endroits où aboutissaient des chemins ; c'était la même que Diane, à laquelle on attribuait trois

KRAMA, c'est-à-dire le dieu *aux* ; surnom de Viçnou qui, dans son bras en main, enjamba la terre du premier, l'océan du second et le ciel du troisième. **Voy. MAHA-BALI.**

A, festin que les anciens Slaves faisaient aux obsèques des défunts. Quand le mort était inhumé, on élevait au-dessus de la tombe un monticule de sable ou de terre ; on plantait autour de ce monument d'arbres et y procédait au festin religieux. Les os qui brûlaient les morts commençaient la cérémonie par la *Trizna* ; ensuite on portait le cadavre dont on recueillait les os et les cendres et les os qui n'étaient pas entièrement consumés, on les jetait dans des vases qu'on exposait en public, près des villes ou des habitations. L'usage de la *Trizna* n'est pas encore perdu en Russie ; lorsqu'on rendait des devoirs au mort, on présentait au mort du vin, du café, du punch, du rhum et d'autres liqueurs.

EN, sorte d'esprits follets qui, se voyant, se louent dans le nord en hameaux comme d'hommes, et s'emploient à toutes les plus honnêtes de la mai-

LA, c'est-à-dire *la mère puissante*, des Bouddhistes du Népal ; elle fut par une arme tombée de l'œil du Nidoubert-Ouzektchi. On l'appelle *la déesse verte* de la Chine. **ON-DARA-ÆKE.**

ETTES (FÊTE DES), solennité célébrée chez les anciens Hébreux et les Juifs modernes, mais avec quelque différence. Elle a lieu le premier jour du mois de Tisri, qui est le premier de l'année, et le septième de l'année sainte ; on la célèbre à la lune de septembre.

Les anciens, le premier jour de l'année, l'annonçaient au son des trompettes. Il est solennel, et toute œuvre servile est interdite. On y offrait, au nom de la sainte holocauste solennel, composé de deux bœufs et de sept agneaux avec des oblations de farine et de huile sainte, qui ordonne d'annoncer les fêtes à son de trompe, ne nous donne point la raison ; Théodoret croit qu'il en est en mémoire du tonnerre et des voix qu'on avait entendus sur le mont Sinaï lorsque Dieu y donna sa loi. Les rabbins croient que ce soit en mémoire de la promesse d'Isaac, à la place duquel Abraham offrit un bœuf, car la trompe doit sonner à la corne de cet animal.

Aujourd'hui les Juifs ont coutume, ce soir-là, d'offrir une bonne année, de faire un sacrifice qu'à l'ordinaire et de son-

ner de la trompette à trente diverses fois ; car ils regardent cette époque comme l'anniversaire de la création du monde. Cette fête dure deux jours, pendant lesquels le travail et les affaires sont suspendus. Les Juifs ont une tradition d'après laquelle Dieu juge, ce jour-là, les actions de l'année précédente, et dispose les événements de celle où l'on va entrer ; c'est pourquoi, dès le premier jour du mois précédent, ou du moins huit jours avant la fête des trompettes, la plupart vaquent aux œuvres de pénitence et de mortification ; et la veille, plusieurs se font donner trente-neuf coups de fouet par forme de discipline.

Le premier soir qui commence l'année et qui précède le premier jour de Tisri, en revenant de la synagogue, ils se disent l'un à l'autre : *Soyez écrit en bonne année, à quoi on répond : et vous aussi.* Lorsqu'ils sont rentrés dans leur maison, on sert sur la table du miel, du pain levé, et tout ce qui peut faire augurer une année abondante et douce. Il y en a plusieurs qui vont, le matin des deux fêtes, vêtus de blanc à la synagogue, en signe de pureté et de pénitence. Parmi les Allemands, quelques-uns portent l'habit qu'ils ont destiné pour leur sépulture. On récite, ce jour-là, dans la synagogue, plusieurs prières et bénédictions particulières. On tire solennellement le Pentateuque de l'arche ou armoire, et on y lit à cinq personnes le récit du sacrifice qu'on faisait ce jour-là. Ensuite on sonne trente fois du cor, tantôt d'une manière fort lente, tantôt avec rapidité et d'une manière saccadée. Ils disent que c'est pour faire songer au jugement de Dieu, pour intimider les pécheurs, et les porter à la pénitence. Après quelques prières, ils retournent au logis, se mettent à table, et passent le reste du jour à entendre quelques sermons, et à d'autres exercices de dévotion. Les deux jours de la fête se passent dans de semblables cérémonies.

La trompette doit être une corne de bœuf ; celle de bœuf ou d'un autre animal n'est pas légitime. Il faut qu'elle soit recourbée et non pas droite. Une fente en travers ne la rend pas impropre à cet usage ; il n'en serait pas de même d'une fente longitudinale, qui obligerait à la répudier. Cet instrument ne doit pas avoir servi à un acte d'idolâtrie ; mais, bien que le larcin soit défendu, une corne dérobée pourrait servir, parce que l'ordre de sonner de la trompe et la défense de voler sont deux préceptes différents. Il faut faire le plus de bruit que l'on peut, et les femmes mêmes ont la liberté de sonner de la trompette. Lorsqu'on en sonne dans la synagogue, celui qui est chargé de cet office se lève, prend la corne et prononce ces paroles : « Béni soyez-vous, notre Dieu et Seigneur, roi du monde, qui nous avez sanctifiés par vos préceptes, en ordonnant d'entendre le son de la trompette. Béni soyez-vous, notre Dieu, qui nous avez fait vivre, qui nous avez affermis, et qui nous avez fait parvenir jusqu'à ce jour. » Ensuite il sonne du cornet de trois manières différentes.

Après chaque son de trompe on récite des prières particulières, puis chacun se retire, en faisant une espèce de bourdonnement qui imite le son de la trompette.

TROPHONIUS, fils d'un roi de Thèbes, ou d'Orchomène, selon le sentiment de plusieurs, et, selon les poètes, fils d'Apollon, se rendit célèbre pendant sa vie par plusieurs temples qu'il fit bâtir en l'honneur des dieux, et particulièrement d'Apollon, son prétendu père. Il fit ces ouvrages conjointement avec son frère Agamède, architecte fameux. Entre les divers édifices que les deux frères élevèrent, on distinguait le temple de Neptune à Mantinée, et celui d'Apollon à Delphes.

On rapporte qu'après ce dernier ouvrage, les deux frères ayant demandé à Apollon la récompense de leurs travaux, le dieu leur répondit que dans huit jours ils seraient satisfaits ; qu'ils eussent cependant à se réjouir et à faire bonne chère. Ils suivirent cet avis ; mais, au bout du terme, ils moururent. Quelques auteurs racontent différemment leur mort : ils disent que le roi Hyrcus, les ayant employés pour lui bâtir un fort propre à renfermer ses trésors à Lébadie, ville de Béotie, les fit secrètement mourir tous deux, après qu'ils eurent achevé l'ouvrage, de peur qu'ils ne découvrirent le lieu où il mettait ses richesses, ou qu'ils ne les enlevassent eux-mêmes : il fit ensuite courir le bruit que la terre s'était entr'ouverte sous leurs pas, et les avait engloutis tout vivants. Plusieurs années après, les Béotiens, étant affligés d'une grande sécheresse, consultèrent Apollon, qui leur répondit qu'il fallait avoir recours à Trophonius, dont le tombeau était à Lébadie. On chercha ce tombeau, qui avait toujours été ignoré. Des députés s'y rendirent en cérémonie, et y apprirent les moyens de faire cesser la sécheresse. Les Béotiens, pénétrés de reconnaissance, firent construire au même endroit un temple en l'honneur de Trophonius ; Praxitèle fit sa statue. Trophonius commença d'être révééré comme un dieu, et ses oracles devinrent presque aussi célèbres que ceux de Delphes. Voici comment parle Pausanias de cet oracle de Trophonius, au neuvième livre de son Voyage de la Grèce, où il décrit les monuments de la Béotie. « Pour ce qui regarde l'oracle de Trophonius, dit cet auteur, voici les cérémonies que l'on observe pour le consulter. Il faut que le consultant fasse d'abord une retraite d'un certain nombre de jours, dans une petite chapelle dédiée au bon Génie et à la bonne Fortune. Là il pratique diverses sortes d'expiations, s'abstient d'eaux chaudes, se lave souvent dans le fleuve Hercinas, et ne vit que des chairs des victimes. Il offre de fréquents sacrifices à Trophonius et à ses enfants, à Apollon, à Saturne, à Jupiter surnommé Roi, à Junon Hénioque, c'est-à-dire conductrice de chariots, et enfin à une certaine Cérès européenne, nourrice de Trophonius, à ce qu'on prétend. L'aruspice est présent et observe les entrailles des victimes. Il juge par là si Trophonius est disposé à écouter favorablement le

consultant. Cependant, de toutes les victimes qu'on immole à Trophonius, il n'y a qu'un certain bélier, qu'il sacrifie la nuit même ; il doit descendre dans l'ancre de Trophonius, et faire connaître clairement la volonté du dieu. Les autres victimes ne sont point déçues quand leurs entrailles seraient tout rables, on n'en pourrait tirer aucun augure, si celles du bélier ne l'étaient. Lorsqu'il arrive que toutes les victimes s'accordent à présager un bon succès, le consultant est conduit, la nuit, par des guides, sur le bord du fleuve Hercin, où deux enfants de treize ans lui frottent le corps d'huile, et le baignent dans l'eau du fleuve. On le mène ensuite à l'entrée de ce même fleuve, où on lui fait l'eau d'une fontaine appelée *Léthé*, la vertu de lui faire oublier tout ce qu'il a fait auparavant ; puis, d'une autre fontaine appelée *Mnemosine*, qui a la propriété de faire retenir tout ce qu'il verra dans l'avenir, après quoi on lui montre une statue prétendue avoir été faite par Dédale, et les prêtres ne font voir qu'à ceux qui sur le point de consulter l'oracle. Le consultant, après avoir regardé avec curiosité ce simulacre, s'avance vers le lieu où il est revêtu d'une tunique de lin, de bandelettes, ayant à ses pieds des chaussures communes, et à la façon du peuple. Le temple est situé sur une montagne, derrière le bois. Au milieu d'une enceinte de mur blanc, qui s'élève à la hauteur de dix coudées, et dont le pourtour est orné de statues d'airain, il y a une caverne qui a été creusée par la nature, mais par la suite avec de certaines proportions. Elle est en forme d'un four : sa largeur est de quatre coudées ; elle en a huit de profondeur. On n'y descend point par une ouverture, mais par le moyen d'une petite échelle. Lorsqu'on est descendu, on trouve une ouverture fort étroite, qui conduit à une autre caverne. Le consultant s'assied à terre, tenant en main des gâteaux, avec du miel. Il passe ses pieds par la petite ouverture, et aussitôt il se sent entraîné dans l'autre caverne par une force invisible. Etant ainsi entré dans le sanctuaire de Trophonius, l'avenir lui est dévoilé, et le moyen d'un songe, tantôt par la voix d'une voix qui se fait entendre ; puis on retourne par la même ouverture, et on y était entré, c'est-à-dire les pieds premiers. On dit que, de tous ceux qui sont entrés dans l'ancre de Trophonius, il n'y a eu qu'un seul homme qui n'en soit sorti : c'était un espion du roi Démos, qui venait examiner s'il n'y avait quelque chose à piller dans le temple de Trophonius. Le cadavre de ce malheureux fut jeté dehors par une autre ouverture, celle de l'ancre sacrée. Le consultant ne sortit pas plutôt de la caverne, que le dieu le fit asseoir sur un trône qu'on appelle *Mnemosine*, puis ils lui demandèrent s'il avait vu ou entendu. Ils le transportent dans cette même chapelle du bon

rtune, où il a d'abord demeuré. Là endant quelque temps immobile de t d'étonnement, ne connaissant ni ni les autres; enfin ses esprits lui nt peu à peu, et il commence à re- a situation naturelle. Je n'en parle ouï-dire; j'ai vu ce que j'avance, lus est, je l'ai éprouvé moi-même, s, comme les autres, consulter l'o- rrophonius. »

QUES ou TROPISTES, nom que saint donne aux hérétiques macédo- i niaient la divinité du Saint-Es- e que, pour soutenir leur erreur, uaient par des *tropes*, ou dans un ré, les passages de la Bible, qui it la divinité et la personnalité de aint. — On a donné le même nom imentaires, qui expliquaient dans igré les paroles de l'institution de stie.

IES, hérétiques anciens qui soute- ie, par l'incarnation, le Verbe di- été changé en chair ou en homme, essé d'être une personne divine. si qu'ils expliquaient ce passage can : *Le Verbe a été fait chair*.

S ou DRAWS, esprits successeurs gars du Nord, dans l'opinion des des fles Schetland, et un peu al- ées. Ils résident, comme cette der- se de génies, dans les cavernes in- des collines. Ils passent pour être ouvriers en fer et en toutes sortes r précieux. Quelquefois propices illants pour les mortels, ils sont ent capricieux et malfaisants. Dans eur existence est constatée pour un bre de gens. Dans les fles voisi- roé, on les appelle *Foddenskeneand*, is souterrains. Ils habitent de pré- s lieux souillés par le sang ou par ation de quelque grand crime.

EES. Dans les Etats-Unis d'Améri- id une congrégation ou une pa- ablit, les membres choisissent un xe de personnes à qui est confiée ration temporelle de l'église; c'est as appellerions en France le conseil ie; en Amérique, ces administra- : appelés *trustees*, c'est-à-dire hom- niance. Au nombre de leurs fonc- celle de fournir aux dépenses du e subvenir aux besoins des prêtres. ux qui font les collectes et les qué- ixent et payent le traitement des En général, ils s'acquittent de ces avec beaucoup de zèle, et à la sa- des évêques et de la population. is quelques localités, à l'église de hie principalement, ces trustees, la nature de leurs fonctions, et se de la distribution qu'ils sont char- re des fonds communs, ont élevé, vingtaine d'années, des prétentions les. Ils ont essayé d'usurper le droit r ou de rejeter les pasteurs; de de déterminer l'ordre et les céré- u service divin, et autres fonctions

qui ne peuvent émaner que des évêques et des prêtres choisis par eux. Le concile de Baltimore, tenu en 1829, s'est déclaré contre leurs prétentions.

TRYAKCHA et TRYAMBAKA, surnoms de Siva, troisième dieu de la trimourti hindoue. Ils signifient l'un et l'autre *celui qui a trois yeux*. Le second est aussi le nom d'un des onze Roudras.

TRZIBOG, dieu de la peste, chez les anciens Slaves.

TSAIA, c'est-à-dire *maître*; nom que les Indiens Carians donnent à l'individu qui remplit chez eux les fonctions de prêtre, de docteur et de prophète. Il est vêtu de blanc, et porte une barbe longue contre l'usage du pays.

TSAMA ou TSAMO, culte des Mantchous *Iüpi-ta-tze*, c'est-à-dire peaux de poisson. Il a pour objet d'invoquer certains esprits que l'on croit bons, pour les opposer au diable dont on a peur. Si un membre de la famille tombe malade, c'est l'œuvre du démon; alors il faut appeler au secours un de ces génies, ce qui a lieu par la cérémonie suivante. Le grand *Tsama*, ou l'homme habile à évoquer le *Tiao-chen* ou l'esprit, est invité par la famille. Il est encore à une demi-lieue de distance que le bruit du tambour annonce son approche. Aussitôt le maître de la maison sort armé d'un semblable tambour, et va le recevoir. L'eau-de-vie ne manque pas à la réception, et le soleil n'est pas couché que tous sont ivres-morts.

Quand l'heure du *Tiao-chen* est venue, le grand *Tsama* revêt son costume sacré. Un bonnet sur lequel flottent des bandelettes en papier et de légères écorces d'arbre couvre sa tête; sa tunique de peau de cerf ou de toile, bigarrée de diverses couleurs, lui descend jusqu'aux genoux; mais la ceinture est ce qui paraît le plus nécessaire à ses opérations. Elle est triple, et porte trois rangs de tubes de fer ou de cuivre, longs de sept à huit pouces, qui pendent à la partie postérieure. Ainsi affublé, le devin s'assoit, le tambour d'une main et le bâton de l'autre; puis, au milieu d'un silence religieux, entonne une lamentation sur une modulation assez agréable, en accompagnant son chant du tambour frappé à intervalles égaux. Cette lamentation ou invocation à l'esprit a plusieurs stances, à la fin de chacune desquelles le visage du *Tsama* prend un aspect effaré. Bientôt les sons du tambour deviennent plus forts et plus accélérés; le *Tsama* contracte ses lèvres, et, poussant deux ou trois sifflements sourds, s'arrête; à l'instant les spectateurs répondent en chœur par un cri prolongé qui va toujours mourant, et dont le son est simplement notre *é ouvert*. L'invocation terminée, le *Tsama* se lève brusquement, puis à pas précipités, et souvent par bonds, fait plusieurs fois le tour de la chambre, criant comme un homme dans de frénétiques transports, et multipliant ses contorsions qui font résonner les tubes de cuivre avec un vacarme effrayant. L'Esprit est proche; et c'est alors qu'il se montre, mais seu-

lement au devin, jamais aux spectateurs de la scène.

Nous empruntons ces détails à Mgr de la Bruinière, qui fut témoin oculaire de ces mœurs. « Le Tsama que j'ai vu, dit-il, appelait l'esprit du cerf : c'était au moment de l'ouverture de la chasse. Il s'arrêta au milieu de l'action, et poussa un cri, un hurlement tel, que les marchands chinois, qui d'abord riaient de la comédie, prirent la fuite et cherchèrent ailleurs un gîte pour la nuit. Un vieux cuisinier, natif de Pékin, m'assura qu'il avait senti l'Esprit; mais, quelle ne fut pas sa terreur, quand, le lendemain en se levant, il trouva vide la marmite qu'il avait la veille laissée pleine de millet? On sut plus tard que l'Esprit, en généreux convive, avait adjugé le plat au grand Tsama et à ses compagnons, pour les dédommager de leurs peines. »

TSANIN-STAG, c'est-à-dire *homme pur*; nom que les Ingouches donnent à leur prêtre, vieillard d'une conduite irréprochable, et qui n'est point marié. Une famille seule est en droit de le fournir. C'est lui qui est chargé de faire les sacrifices et les prières dans les lieux sacrés. Ces sacrifices consistent à offrir des moutons, de la bierre et d'autres choses semblables.

TSATSAS, statuettes ou plutôt cônes d'argile que les Bouddhistes de la Mongolie supposent représenter les Bodhisatwas et autres personnages déifiés. *Voy. SOUBOURGAN.*

TSE-FOU, c'est-à-dire *père docteur*; titre qui distingue, chez les Chinois, le bonze qui préside aux confréries dévotives de jeunes.

TSE-TSOU, dieu adoré par les Coréens. C'est le génie conservateur des habitations.

TSI, 1^{er} sacrifice que les Chinois offrent soit aux génies, soit aux âmes de leurs ancêtres; en faisant ce sacrifice, on doit se représenter comme présent à la cérémonie l'être qui en est l'objet.

2^e Sacrifice que les Mantchoux offrent à l'Esprit de la porte, pour empêcher le malheur d'entrer dans leur maison. Il consiste à brûler dans un vase des feuilles de papier dorées et argentées, devant un petit autel sur lequel sont deux cierges allumés. Cette cérémonie a lieu d'ordinaire à la nouvelle et à la pleine lune.

TSIAO, genre de divination en usage chez les Chinois; il consiste à mettre une tortue sur le feu, et lorsque elle est cuite, on examine les couleurs et les figures que la torréfaction a produites sur l'écaille, pour en tirer des présages, ou connaître ce que l'on désire savoir.

TSIE-SEK, dieu ou génie adoré par les Coréens.

TSI-GOK-TEN, un des quatre grands dieux du trente-troisième ciel, chez les Japonais.

TSIK-SENG, dieu ou génie que les Coréens invoquent contre toutes sortes de fléaux.

TSIO-BA, prêtres mariés des Bouddhistes du Tibet; ils sont instruits dans les sciences

ecclésiastiques, mais ils ne vivent pas les couvents.

TSIOH ou **TSIOGH**, signifie, dans la tibétaine, un Bouddha ou un être plus soumis à des régénérations ultérieures; il correspond au *Tatha-gatah* des Hindous et au *Jou-lai* des Chinois. On le trouve dans le *Tchao* en chinois, *Djoo* et *Dzoo* en tibétain. Ailleurs je trouve le même mot avec la signification de *saint maître*, et donné comme nom d'un nonyme du *Khoutouktou* des Mantchoux, de l'*Endourin* des Hindous, de l'*Endourin* Mantchoux, du *Ching* des Chinois.

TSIO-KON-TSIOGH, la divine et précieuse loi, seconde divinité de la religion bouddhique; la première est la pers. Bouddha; la troisième est l'église semblée du clergé. *Voy. TSIK-SENG.*

TSONÉNOUFRE, déesse égyptienne née à Ombos; elle forme une triade avec son époux Arueris et leur fils.

TSOUI, 1^{er} esprits qui, selon les recueils, les offrandes faites dans les sacrifices.

2^e Nom d'un sacrifice que les Japonais offrent à la lune.

TSOUI-KOUANG, esprit révérend des Chinois, en qualité de génie des eaux.

TSOUKI-NO-KAMI, déesse de la lune, chez les Japonais. Elle est fille d'Isa nagikoto, le septième des esprits célestes; de Ten sio dai sin qui est le soleil; elle était resplendissante, mais cependant moins en éclat à celle de sa sœur.

TSOUMI-YOSI, Kami ou génie des vents, chez les Japonais. Je trouve son nom dans une chanson japonaise dont une des strophes est conçue en ces termes : « Le dieu Tsc habitait plusieurs années sous un rocher; il recueillait chaque jour les feuilles qui tombaient, et parvint à un âge très-avancé. »

TSOU-SSE, une des idoles les plus adorées de la Chine; elle se trouve surtout à Ou-tan-chan, et est l'objet d'un culte très-fréquenté. On s'y rend pendant quatre mois de l'année, de toutes les provinces de l'empire. A trente lieues on rencontre sur le chemin, bâties en distance, une infinité de pyramides créées, semblables à des arcs de triomphe, des pagodes qui servent de stations. Les pèlerins sont arrivés à la première de passer outre et de mettre le pied sur la voie sacrée, ils sacrifient à leurs protecteurs, qu'ils congédient comme ils le peuvent, les accompagnant plus loin, les conjurant de retourner prendre soin de leur famille. Il y a à cet effet des trous dans des pierres bien taillées, pour y passer du papier découpé en l'honneur de ces domestiques. Enfin on arrive au pied de la sainte montagne, qu'on ne gravit qu'avec le respect mêlé de frayeur. La demeure du dieu est magnifique et toute dorée. On se prosterne la face contre terre, on brûle des parfums en l'honneur du dieu, on brûle du bois; puis on dépose des offrandes pendant que les bonzes nombreux qui de la temple. Ces ministres du culte

vaïse réputation, et on les accuse
er à des crimes et à des infamies
s. Ces accusations paraissent fon-
plusieurs d'entre eux ayant été con-
nt été punis de mort.

JUSTRE, fête que les Romains célé-
mois d'avril. On purifiait les trom-
ilitaires en sacrifiant un agneau
l'entrée du temple de Saturne.

IEU suprême des anciens Germains;
que César et Tacite appellent *Dis*,
lent avec Pluton, trompés sans doute
ogie des sons.

DN, autre dieu des Germains, fils
Tuis, d'autres disent de la Terre,

Tuis l'aurait tiré de cet élément.
des lois aux Germains, les polica,
mi eux des cérémonies religieuses.
s doute le colonisateur de cette con-
anciens Germains le regardaient
premier homme, et prétendaient
si leur origine. Après sa mort, il
rang des dieux. Une des princi-
émonies de son culte consistait à
s louanges mises en vers.

TI, divinité des bois, des forêts et
eurs, dans la mythologie finnoise;

Ille de Tapio, dieu des bêtes fauves.

IE, vêtement propre au sous-diacre
lise catholique romaine; autrefois

istinguait ce vêtement c'était ses
ongues et étroites, qui le rendaient

blable à une aube ou à un rochet;

et les manches en sont très-courtes,
es dans le sens de leur longueur,

tout le corps de la tunique; on ne
même plus actuellement, quant à

la tunique de la dalmatique, qui est
et du diacre. L'une et l'autre sont de

couleur et de la même étoffe que la
lu célébrant; elles sont ornées de

d'orfrois dont la couleur tranche
ar celle du fond. Les clercs, appelés

i accompagnent le diacre et le sous-
messes solennelles, dans les gran-

s, sont aussi revêtus de tuniques.

RS, secte d'Anabaptistes, répandue
leurs contrées de l'Allemagne, en

e et surtout dans les États-Unis d'A-
ils gardent tous le célibat. *Voy. Dux-*

personnification de la mort dans
ogie finnoise. On la nomme aussi

Matti; c'est la reine des régions in-
elle introduit les âmes des défunts

anala ou Tuonela. Là se trouve un
elé Jortana ou Aloën-Järvi, lac de

gloutit l'étincelle que Wäinämöinen
nnen avaient fait jaillir du ciel.

t passer ce fleuve aux morts dans
noire, afin de leur donner entrée

empire.

, sépulcre des grands personnages
re Ottoman. Ils sont faits en forme

le ronde. Ceux des sultans sont cons-
ôté des mosquées impériales. Les

sont inhumés, et au-dessus de la
plement couverte de terre, s'élève

ce de baldaquin de bois, couvert

d'une riche étoffe brodée en or, avec des
versets du Coran, et ordinairement garni, du
côté de la tête, d'une large bande prise des
anciennes couvertures de la Kaaba, ou du
tombeau de Mahomet. La plupart de ces mo-
numents sont entourés d'un grillage enrichi
de nacre de perle.

TURILAS, géant de la mythologie finnoise,
qui employait sa force à ébranler les monta-
gnes et les rochers.

TURLUPINS, hérétiques du **xiv^e** siècle, qui

faisaient trophée des actions les plus hon-
teuses. Ils poussaient l'impudence jusqu'à se

montrer nus dans les rues, et à commettre
en public les plus grandes infamies. Ils en-

seignaient que quand l'homme était arrivé à
un certain état de perfection, il pouvait s'a-

bandonner, sans crainte comme sans péché,
à ses passions déréglées, satisfaire ses plu-

sales désirs. Des extravagances aussi révol-
tantes, une morale aussi grossière, ne leur

auraient pas attiré un grand nombre de sec-
tateurs, s'ils n'avaient pas su en tempérer

l'impudence par de grands airs de spiritualité
et de dévotion qu'ils affectaient, pour mieux

s'insinuer dans les esprits, et faire tomber
les femmes dans le piège de leurs désirs im-

pudivques. Le bras ecclésiastique et le bras
séculier s'armèrent contre cette secte détes-

table; l'on prit tous les soins possibles pour
l'exterminer: il n'y avait pas moins que la

peine du feu pour quiconque était convaincu
d'être Turlupin. En plusieurs endroits on en

brûla publiquement, et l'on jetait avec eux
dans les flammes leurs livres, leurs habits

et tout ce qu'on savait leur appartenir. Ils
s'étaient beaucoup multipliés dans la Savoie

et dans le Dauphiné.

TURMS, nom étrusque de Mercure. Quel-
ques-uns prétendent qu'il signifie *fax*, flam-

beau, et qu'il désigne l'astre qui répand la
chaleur et la lumière.

TURRAS ou **TURRISAS**, dieu des combats
chez les anciens Finnois, qui invoquaient

son secours pour remporter la victoire.

TUTANUS, dieu tutélaire, invoqué par les
Romains, pour être préservé de tout mal.

Nonnius-Marcellus dit que c'était **Hercule**,
et que ce fut lui qui éloigna Annibal des

murs de Rome; ce qui lui fit donner le nom
de *Tutanus*.

TUTÉLAIRES. Il est parlé, dans les anciens
auteurs, des dieux tutélaires sous différents

noms. On ne peut guère, dit Noël, les dis-
tinguer des dieux pénates, car les uns et les

autres avaient les mêmes fonctions, qui
étaient de défendre et de conserver la patrie.

Il paraît pourtant que la qualité de dieu tuté-
laire avait la prééminence sur celle des pé-

natés. C'étaient de grands dieux qui prenaient
soin du peuple dont ils étaient spécialement

honorés comme patrons du lieu. Tels étaient
Minerve à Athènes, Junon à Samos et à Car-

thage, Mars dans la Thrace, Vénus à Paphos
et à Cythère. Les Romains, selon Macrobe,

avaient un dieu tutélaire; et, quand ils as-
siégeaient quelque ville, dit Plinie, ils faisaient

évoquer par un prêtre, le dieu tutélaire de
cette ville, en le priant de venir se retirer

chez eux, et lui promettant de l'honorer plus qu'il ne l'était dans le lieu qu'il avait protégé jusqu'alors.

TUTELE. 1° Les Romains donnaient ce nom à la statue de la déesse qu'on mettait sur la proue d'un vaisseau pour en être la divinité tutélaire.

2° La déesse Tutela paraît avoir été honorée d'un culte spécial à Bordeaux, car on a trouvé son nom sur une inscription dans les ruines d'un ancien temple. On croit qu'elle était la patronne de cette ville et plus particulièrement des négociants qui trafiquaient sur les rivières. Ce temple, que naguère encore on nommait *les piliers de Tutèle*, était un péristyle oblong, dont huit colonnes soutenaient chaque face : ces colonnes étaient d'une grande dimension et s'élevaient au-dessus des édifices les plus hauts de la ville. Louis XIV fit abattre les voûtes de ce temple, déjà fort endommagées par le temps, pour former l'esplanade qui est devant le Château-Trompette. Mais, château et ruines, tout disparut en 1819.

TUTELINE, TUTILINE ou TOTULINE, divinité romaine, qui veillait à la conservation des moissons et des fruits de la terre déjà recueillis, surtout contre la grêle. On lui avait érigé des statues, des autels et un temple sur le mont Aventin. Elle était représentée dans l'attitude d'une femme ramassant les pierres que Jupiter venait de faire pleuvoir.

TWACHTRI, autrement appelé Viswakarma, est fils de Brahmâ, et l'architecte des dieux du panthéon hindou. Il préside aux arts et aux manufactures. On lui attribue tous les anciens édifices, dont les restes étonnent encore les yeux des voyageurs. Il avait donné en mariage à Sourya (le soleil) sa fille Sandignâ, qui, ne pouvant supporter les rayons de son époux, le quitta secrètement, laissant son ombre à sa place. Sourya s'en aperçut et vint trouver son beau-père, qui lui proposa un moyen de diminuer la force de ses rayons : il le plaça sur une meule à aiguiser, et les lui rognâ. Le soleil, pendant quelques jours après l'opération, eut la face gonflée vers le soir. Quant aux rayons enlevés au soleil, ils sont employés dans les ateliers de Twachtri. Son gendre retourna vers son épouse, et y reste maintenant depuis le 15 janvier jusqu'au 25 juillet ; il passe le reste de l'année avec son autre épouse, qui est l'ombre de Sandignâ et s'appelle Tchhaya. Les Védas nous montrent le céleste ouvrier Twachtri en lutte avec les Ribhavas, pour la confection de la coupe du sacrifice. Ceux-ci, bien que d'origine mortelle, perfectionnèrent ce vase antique et sacré, et le rendirent propre à contenir quatre sortes de libations. Twachtri, vaincu, disparut de l'assemblée des dieux.

TYBILENUS, nom du mauvais génie chez les Saxons. *Voy. TIBILENUS.*

TYCHÉ, nom grec de la Fortune. *Voy. FORTUNE.*

TYCHÉS, second dieu domestique des Egyptiens. Il prenait soin de l'homme dès le moment de sa naissance et ne le quittait

qu'à la mort. C'était sans doute le que le suivant.

TYCHIS, un des quatre dieux latins.

ANACHIS.

TYCHON, un des dieux de l'impureté des Grecs ; le même que Priape. On les confondent avec Mercure, et un dieu analogue à *Tyché*, déesse de la lune.

TYLLINUS, dieu des Bressans, dont la figure a été déterrée, dans le dernier, près de Bresse. Cette statue en fer ; sa tête était couronnée de lauriers, et sa main gauche elle tenait une épée, terminée en haut par une main sur laquelle on voyait, entre le pouce et l'index, un œuf que venait mordre un serpent entortillé dans la main. On n'a pas su expliquer ces symboles mystérieux.

TYPHÉE, un des géants qui voulaient trôner Jupiter ; il était fils de la Terre et du Titan. Il avait cent têtes, suivant d'autres auteurs, et qu'ensuite il recouvrit la guerre contre Jupiter ; mais enfin vaincu et accablé sous les rochers du mont Etna, aujourd'hui Ischia, vis-à-vis de Naples. Avant sa défaite, il avait eu de poursuivre Vénus de ses vœux. La déesse ne lui échappa qu'en passant par le défilé de la montagne de Phrygie avec son fils sur le dos de son char. On confond quelquefois Typhon avec Typhon. *Voy. TYPHON, n° 2.*

TYPHON. 1° C'était, chez les Égyptiens, le mauvais principe, celui qui s'opposait à ce qui est bon et bien ordonné ; celui qui est le mal ; ils lui attribuaient les maladies, les perturbations et l'inconfort de l'air, les éclipses du soleil et de la lune, les animaux et les plantes nuisibles, et ce qui est funeste et malfaisant. Les Égyptiens disaient que Typhon était changé en crocodile. Si nous en croyons Apollodore, Typhon est un monstrueux serpent à tête humaine, dont la partie inférieure est celle d'un serpent et les autres mythologues en font un monstre terrible, ennemi des dieux.

Anguipedem alatis humeris Typhona ferunt.

c'est ainsi que le dépeint Manilius. On trouve dans Pindare, citant Artémon, d'un mont qui vomissait du feu éternel, un Typhon, qui est dévoré par ses propres flammes. » Nous apprenons par Strabon que Typhon était un géant qui fut foudroyé, et qui entra dans la terre pour se cacher. D'autres ont dit que le Typhon des Égyptiens était le même que le fameux Python. Plutarque fait observer que Typhon égyptien a quelque analogie avec les mauvais génies qu'Empédocle regardait comme bannis du ciel, et chassés de la terre, vers le centre de la terre. De qui précède, nous devons conclure que les Égyptiens ont regardé Typhon plutôt comme un mauvais démon que comme un dieu. Il paraît donc que Jab

le dire : « Dans les premiers temps de l'Égypte, je pense que Typhon est le nom du malin esprit, dont l'Égypte a la connaissance par les fils de ce mauvais principe que les analogiens de l'Orient opposaient à un bon principe. Cette signification, je crois, en Égypte, jusqu'à ces Égyptiens, perdant le souvenir des traditions Noachites, leurs ancêtres, ne pensait pas aux êtres spirituels. » Il explique le mot *Typhon* par *esprit mauvais* ; ce n'est de lui que les Grecs ont fait *Typhée*, et conclut en ces termes : « Ce n'est pas que telle fut la doctrine des Égyptiens sur Typhon. »

Il est établi que Typhon était le principal, il ne paraît pas que les Égyptiens aient eu la difficulté de le transformer en un être qui leur était odieux et leur faisait quelque dommage. Typhon était la mer, et Typhon était la mer ; Typhon était les ténèbres ; Typhon était le feu, et les Égyptiens, comme nous, nous en avons quelques-uns encore, le soleil. Plutarque, dans son ouvrage contre ceux qui confondaient Typhon avec le soleil, et il ajoute sérieusement que l'erreur heresique nuisible est produite, non par le mal, mais par les vents et les eaux ensemble. Regardé comme funeste à son roi, Typhon fut à la fin vaincu par Moïse. Ce n'est pas seulement les autres modernes qui en ont fait une erreur, Plutarque lui-même avait fait la même observation : « Ceux qui disent que Typhon s'enfuit du combat, monté sur un chariot, sept jours consécutifs, et qu'il fut vaincu en lieu de sûreté, il donna le nom de Typhon à ses fils, Jérusalem et Judée, ramène à la manière manifeste le récit à l'histoire. »

Les mythologues ne pouvaient manquer de ce thème pour en enrichir les positions cosmogoniques et théologiques. Ils en firent le frère, mais en le représentant l'ennemi mortel d'Osiris, leur ennemi, peut-être le premier homme. On a une légende aux articles OSIRIS sur son histoire est intimement liée à ces deux personnages ; et, au milieu de ces fables dont elles sont entremêlées, on peut encore y démêler de restes des traditions primitives. Le génie du mal, s'insurge contre l'ordre, porte le désordre dans ses États, et dans la femme ; Osiris succombe sous son désastre est complet ; mais la poursuite sans relâche, et enfin l'esprit est détruit par Horus, le fils de

Il faut pas confondre le Typhon des Égyptiens avec celui des Grecs, bien que ce soit sans doute une réminiscence. Un nouveau mythe tel qu'il est raconté par

Il est, indignée de ce que Jupiter avait fait au monde sans le concours d'une femme, jura le Ciel, la Terre et tous les dieux de ne lui permettre d'enfanter aussi sans le concours d'aucun dieu ni aucun hom-

me ; puis, ayant frappé la terre de sa main, elle en fit sortir des vapeurs qui formèrent le redoutable Typhon, monstre à cent têtes. De ses cent bouches sortaient des flammes dévorantes et des hurlements si horribles, qu'il effrayait également et les hommes et les dieux. Son corps, dont la partie supérieure était couverte de plumes, et l'extrémité entortillée de serpents, était si grand qu'il touchait le ciel de sa tête. Il eut pour femme Echidna, et pour enfants la Gorgone, Géryon, Cerbère, l'Hydre de Lerne, le Sphinx et tous les monstres de la fable. Typhon ne fut pas plutôt sorti de la terre, qu'il résolut de déclarer la guerre aux dieux, et de venger les géants terrassés. Il s'avança donc vers le ciel, et épouvanta tellement les dieux par son horrible figure, qu'ils prirent tous la fuite, et se réfugièrent en Égypte. Jupiter lui lança un coup de foudre, qui ne fit que l'effleurer. Le géant, à son tour, ayant saisi Jupiter au milieu du corps, lui coupa les bras et les jambes avec une faux de diamant, et le renferma ensuite dans un antre, sous la garde d'un monstre moitié fille et moitié serpent. Mercure et Pan, ayant surpris la vigilance de ce gardien, rendirent à Jupiter ses bras et ses mains. Alors le dieu reprit ses forces, et, monté sur un chariot traîné par des chevaux ailés, poursuivit Typhon avec tant de vivacité, et le frappa si fréquemment de ses foudres, qu'il le terrassa enfin, et l'étendit sur le mont Etna, où le géant, de rage, vomit continuellement des flammes.

TYR, le Mars des Scandinaves, dieu guerrier et prudent, qui protégeait les braves et les athlètes. Le trait suivant ne fait pas honneur à sa prudence : Les dieux voulurent un jour persuader au loup Fenris de se laisser attacher ; mais celui-ci, craignant qu'on ne voulût plus le délier, refusa constamment de se laisser enchaîner, jusqu'à ce que Tyr eût mis sa main en gage dans la gueule du monstre, qui, se voyant trompé, emporta la main du dieu à l'endroit nommé depuis *l'articulation du loup*. A la fin du monde Tyr sera tué par le monstre Garm, qui en recevra en même temps le coup de la mort.

TYRBÉ, fête que les Achéens célébraient en l'honneur de Bacchus ; elle était ainsi appelée de *τύρβη*, *trouble*, parce qu'elle se passait dans la confusion et la débauche. Les danses qu'on y exécutait étaient appelées *tyrbasie*.

TYRE, instrument de magie ou de sorcellerie en usage autrefois chez les Lapons. Ce n'est autre chose, dit Scheffer, qu'une boule ronde de la grosseur d'une noix ou d'une petite pomme, faite du duvet le plus tendre de quelque animal ; elle est parfaitement polie et si légère, qu'on la croirait creuse. Elle est de couleur jaune, mêlée de vert et de gris. Les Lapons vendaient cette tyre, qui semblait animée et avoir un mouvement propre, en sorte que l'acheteur la pouvait envoyer sur qui bon lui semblait. Elle partait alors avec rapidité, mais si elle rencontrait en chemin un homme ou un animal,

celui-ci éprouvait le mal destiné à un autre.

TYRIMNE, dieu de Thyatire, ville de Lydie; il avait un temple dans cette ville dont il était le protecteur, et on avait institué des jeux publics en son honneur.

TYRINE ou **TYROPHAGIE**, nom de la semaine d'abstinence qui précède le jeûne du carême dans l'Eglise grecque; elle tire son nom de *tyros*, *fromage*, parce que ce aliment est la principale nourriture permise à cette époque.

TYROMANCIE, divination que les anciens pratiquaient au moyen du fromage; mais on en ignore les règles et les cérémonies.

TZAR-MORSKOI, c'est-à-dire *roi de la mer*, le Neptune des peuples slaves; il avait le gouvernement des mers, des fleuves et des rivières, et il était sans cesse accompagné d'une espèce de triton appelé *Tchoudo-Morskoi*, la merveille de la mer.

TZINTEOTL, c'est-à-dire la *grande déesse* ou la *déesse primitive*; divinité des Aztèques, peuple qui habitait le Mexique. *Voy.* TONACACHUA.

TZOQUILLIXQUÈ, les géants de la mégonomie mexicaine. Avant la grande datation qui eut lieu 4,008 ans après la création du monde, le pays d'Anahuac était bité par des géants : tous ceux qui n'étaient pas furent transformés en pois à l'exception de sept qui se réfugièrent dans des cavernes. Lorsque les eaux se écoulées, un de ces géants, Xelhu nommé l'architecte, alla à Cholula, mémoire de la montagne Tlaloc, qui servit d'asile à lui et à six de ses frères; il fit fabriquer les briques pour une pyramide de Tlamanalco, et pour transporter à Cholula, il plaça une main. Les dieux virent avec courroux l'édifice, dont la cime devait atteindre les nues. Irrités contre l'audace de Xelhu, ils lancèrent du feu sur la pyramide; les ouvriers périrent, l'ouvrage ne fut point continué, et on le consacra à Quetzalcoatl, dieu de l'air. C'est une traduction presque littérale du tour de Babel dans les livres saints.

U

(Cherchez par Ou les mots qui ne se trouvent pas ici par U.)

UBIQUISTES ou **UBIQUITAIRES**, Luthériens qui prétendaient que l'humanité de Jésus-Christ est partout (*ubique*) aussi bien que sa divinité, sous le prétexte que son humanité étant intimement unie à la divinité, l'une ne pouvait se trouver sans l'autre. L'ubiquité, qui était soutenue par Luther et par plusieurs de ses adhérents, fut inventée pour défendre la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, contre ceux qui la niaient, en soutenant qu'un corps ne pouvait se trouver en plusieurs lieux à la fois. Ce système fut fortement réfuté par Zwingle et par Mélancthon; mais il ne laissa pas d'avoir, pendant longtemps encore, un grand nombre de partisans.

UGARTILOK, divinité danoise dont on ignore la figure, les fonctions et le culte.

UKKO, un des dieux principaux de la mythologie finnoise, peut-être le premier de tous. L'épopée de Kalewala l'appelle *le roi splendide des cieux, vieillard très-haut*. « Ukko, dit M. Léouzon le Duc, a son trône dans les nuages, non loin du soleil; il s'appuie sur l'axe du monde, envoie la pluie, la neige et les tempêtes. Comme le Péroun des Slaves et le Thor des Scandinaves, il tient entre ses mains la foudre, et fait gronder le tonnerre. On l'invoque dans les sécheresses et dans les orages. Ukko préside aussi aux accouchements... Du reste sa providence s'étend à tout; non-seulement il règle les saisons, mais il fait germer les plantes, il veille sur les troupeaux dans les forêts, sur les guerriers dans les combats. »

Son nom signifie littéralement *vieillesse vénérable*. Il partage la divinité avec moïnen et Ilmarinen, formant une sorte de trinité suprême.

UKS-AKKA, déesse de la mythologie finnoise; elle passe pour avoir enseigné l'arc et l'usage du fusil. Elle vient de ce qu'elle avait son siège dans le vestibule des tentes des Lapons, et chaque jour les Lapons lui offraient une partie de leurs aliments et de leur bétail.

ULEMA, ministre de la religion dans l'empire ottoman, en Turquie et en Perse. *Voy.*

ULLER, un des dieux des Scandes; il était fils de Sifia et gendre de Thor; doué d'un beau visage et possédant les qualités brillantes des héros; à qui l'on vouait-on dans les duels. Il tirait l'épée avec tant de promptitude et couramment en patins, que personne ne pouvait combattre avec lui.

UNITAIRES, hérétiques qui regardent le dogme de la Trinité, et font profaner le nom de Dieu le Père; on le nomme aussi *Anti-trinitaires*. Plusieurs sectes ont pris cette dénomination; elles diffèrent de sentiments sur la divinité de Jésus-Christ.

1° Les Unitaires, qui composent la secte la plus répandue dans les États d'Amérique, croient qu'avant de descendre sur la terre, Jésus-Christ jouissait d'une dignité éminente; qu'il était en communication avec Dieu, et que c'est lui qui Dieu a créé le monde; que,

on inconcevable, et par une chair surpasse l'entendement, il a pris la chair et le sang, qu'il a passé par le feu, et qu'il a enduré toutes ses douleurs, pour apporter la bénédiction et la vie à toute race pécheresse. Ils le reconnaissent le médiateur entre Dieu et les hommes comme un envoyé céleste, sur lequel l'Esprit s'est répandu dans toute sa vie. Ils croient qu'il s'est délivré de la mort, qu'il a découvert la vie et l'immortalité, et que par l'influence de sa doctrine, par le sacrifice de sa vie, il a racheté les hommes de leurs iniquités. Ils s'est constitué le chef d'un peuple, plein de zèle pour les bonnes œuvres. Ils croient que personne ne peut obtenir le salut éternel que par sa grâce; que depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, tout homme peut être assuré de ressusciter un jour et être éternellement heureux, quels qu'aient été ses péchés. En tout cela, l'Unité suprême doit être considérée comme la cause première, et le Christ comme le don fait à l'homme déchu, et qui gissent sous les ordres de l'Étre éternel existant par lui-même, en communion avec lequel il n'y a rien de grand ou de petit, loin de chercher à interpréter l'Écriture d'une manière humaine et naturelle, les exégètes rationalistes de l'Allemagne en admettent sans contrôle toutes les assertions, et y trouvent l'évidence de la supériorité de la nature divine du Christ.

Une autre classe de chrétiens unitaires, bien qu'ils rejettent la distinction entre personnes en Dieu, s'avouent ne pas porter un jugement définitif sur les différents systèmes formulés sur la divinité de Jésus-Christ. Ils évitent les difficultés dans les uns et dans les autres, et se retranchent généralement sous cette conclusion, que celui que Dieu a donné pour Sauveur a dû être en parfaite exactitude avec la sublimité de sa mission, et que la foi exigible doit consister à croire en la suivre comme notre Seigneur maître et notre Sauveur, sans se préoccuper sur sa nature et sur son rang divin.

Troisième classe d'Unitaires se professant l'humanité pure et simple du Christ.

Unitaires sont répandus dans presque tous les États de l'Union, et surtout dans le Nord; mais on n'en connaît pas le nombre exact. En 1836, ils comptaient 174,000, et ils avaient environ 200 congrégations ou églises.

Aussi des Unitaires en Angleterre; ils ont adopté le symbole de M. Belsham, le M. Lindsey.

celui de M. Belsham : « Dieu a envoyé son saint et fidèle serviteur Jésus-Christ, son saint et fidèle serviteur, pour enseigner aux hommes la résurrection, de confirmer sa doctrine par sa résurrection. Jésus-Christ est maintenant

encore véritablement vivant; mais comme nous ignorons complètement le lieu où il est et ce qu'il fait, cela ne saurait constituer un dogme, et ne peut nuire en rien aux prières que nous lui adressons, ni aux faveurs que nous en recevons, ni à la confiance que nous avons en sa médiation future. »

Le symbole de M. Lindsey est formulé en ces termes : « Il y a un Dieu, une seule personne qui est Dieu, seul créateur et souverain seigneur de toutes choses.—Le saint personnage Jésus était un homme de la nation juive, serviteur de Dieu, distingué et honoré de Dieu d'une manière toute particulière.—L'Esprit, ou le Saint-Esprit, n'est pas une personne ou un être intelligent, mais un pouvoir ou un don extraordinaire que Dieu a donné d'abord à Notre-Seigneur Jésus-Christ durant le temps de sa vie, puis aux apôtres et à quelques-uns des premiers chrétiens, pour leur faire prêcher l'Évangile avec succès, et pour le propager sur la terre. » Voy. SOCINIENS.

UNITÉ. C'est le premier des caractères qui distinguent la véritable Église des autres sociétés religieuses. L'unité de l'Église est appuyée sur trois fondements : l'unité de foi, l'unité de sacrements, l'unité de pasteurs. Afin de conserver cette unité entre toutes les Églises, l'Écriture sainte, expliquée par la tradition, nous apprend que Jésus-Christ a choisi un chef des évêques, dont le siège est le centre de l'unité. Ce chef est saint Pierre, prince des apôtres, auquel ont succédé les pontifes de Rome.

UNIVERSALISTES, secte chrétienne dont le caractère distinctif est de croire que tous les membres de la grande famille humaine parviendront indistinctement au salut et au bonheur éternel. Quelques-uns d'eux pensent que les peines du péché se bornent à l'existence de la vie présente, tandis que d'autres croient qu'elles s'étendent à la vie future. Tous cependant conviennent que les châtiments dus au péché sont appliqués dans un esprit de tendresse, et pour le plus grand bien de ceux qui en sont l'objet, qu'ils auront un terme, et qu'ils seront suivis d'un bonheur parfait et sans fin.

Les Universalistes, appelés aussi *Latitudinaires*, ou *Restaurationalistes*, se montrèrent dès les premiers temps du protestantisme, et se répandirent successivement dans la Suisse, l'Allemagne, l'Écosse, l'Angleterre, et dans les États-Unis. C'est dans cette dernière contrée surtout qu'ils se sont organisés en congrégations régulières, vers la fin du dernier siècle; et, dans l'assemblée générale de 1803, ils ont adopté la profession de foi suivante :

« Art. 1^{er}. Nous croyons que les saintes Écritures, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, contiennent la révélation de la nature de Dieu, ainsi que des devoirs, des intérêts et de la destinée future des hommes.

« Art. 2. Nous croyons qu'il y a un seul Dieu, dont la nature est amour; qu'il s'est

révélé en un seul seigneur Jésus-Christ par un seul esprit de grâce ; qu'un jour il rétablira le genre humain dans un état de sainteté et de béatitude.

« Art. 3. Nous croyons que la sainteté et la vraie béatitude sont inséparablement unies ; que les fidèles doivent être diligents à maintenir l'ordre et à pratiquer les bonnes œuvres ; parce que ces choses sont bonnes et profitables aux hommes. »

Les Universalistes sont nombreux dans les États-Unis ; on en compte environ un demi-million. Ils formaient en 1836, 653 congrégations dirigées par 317 ministres ou prédicateurs. *Voy. RESTAURATIONISTES, LATITUDINAIRES.*

La doctrine de l'universalisme a fait de grands progrès parmi les protestants d'Allemagne, d'Angleterre et de France ; à tel point qu'on peut la regarder comme un des dogmes principaux de toutes les communions qui se sont séparées de l'Eglise romaine. M. Dwight dit, dans une publication récente : « La doctrine de l'éternité des peines est maintenant rejetée presque universellement. Je n'ai trouvé en Allemagne qu'une seule personne qui y crût, et une autre qui n'avait pas des idées bien arrêtées sur ce sujet. »

UNXIA (d'*ungere*, oindre) ; 1^o surnom de Junon, invoquée par les Romains dans une des cérémonies du mariage, laquelle consistait à frotter d'huile ou de graisse les poteaux de la porte de la maison où les nouveaux mariés s'établissaient, pour en écarter les maux et l'effet des enchantements. Quelques-uns pensent que de là est dérivé le nom d'*unxor*, pour *unxor*, donné à une femme mariée.

2^o Autre déesse romaine qui présidait à l'usage des essences.

UPI et **UPIS**. *Upi* était chez les Etrusques la même que Rhea, ou Ops. — *Upis* était un surnom de Diane, à Sparte et chez les Romains.

URAGUS (du verbe *urere*, brûler), surnom de Pluton chez les Romains, parce que ce dieu présidait au feu, et dirigeait les flammes dévorantes.

URANIE, 1^o la Vénus céleste, fille du Ciel et de la Lumière. C'est elle, suivant les anciens, qui animait toute la nature et présidait aux générations ; elle était la personnification du désir qui est dans chaque créature de s'unir à ce qui lui est propre. Uranie n'inspirait que des amours chastes et dégagés des sens, tandis que la Vénus terrestre présidait aux plaisirs sensuels. Pausanias dit qu'on voyait à Cythère un temple de Vénus-Uranie, qui passait pour le plus ancien et le plus célèbre de tous les temples que Vénus ait eus dans toute la Grèce ; la statue de la déesse la représentait armée. Elle avait à Elis un autre temple, dont la statue, ouvrage de Phidias, était d'or et d'ivoire ; la déesse avait le pied sur une tortue, pour marquer la chasteté et la modestie qui lui est propre ; car, selon Plutarque, la tortue est l'emblème de la retraite et du silence qui conviennent

aux femmes. Uranie était honorée Syriens sous le nom d'*Astarté* ; Arabes, sous celui d'*Alilat* ; et so de *Myllitta* par les Assyriens et les niens.

2^o *Uranie* est aussi le nom de la m préside à l'astronomie. On la peint vêt robe d'azur, couronnée d'étoiles, e dans ses mains un globe ou une spl este qu'elle semble mesurer. Aupr sont des instruments de mathém Catulle dit que Bacchus la rendit m ménée, et, selon Hygin elle eut Linu lon.

URANIES, nymphes célestes, à c confiée la direction des sphères du c

URANUS, le plus ancien des dieux la mythologie des Atlantes, des Syri Grecs, des Romains, etc. Voici ce q Noël : « Uranus avait été le premier Atlantes, peuple de cette partie de l. qui est au pied du mont Atlas du l'Europe. C'étaient, selon Diodore, le policés de toute l'Afrique. Ils prêta que les dieux avaient pris naissan eux, et qu'Uranus avait été leur prince rassembla dans les villes les avant lui répandus dans les campag retira de la vie brutale et désordonné menaient, leur enseigna l'usage des l la manière de les garder, et leur co qua plusieurs inventions utiles. Co était soigneux observateur des astre termina plusieurs circonstances de révolutions, mesura l'année par le c soleil, et les mois par celui de la l désigna le commencement et la fin sons. Les peuples, qui ne savaie encore combien le mouvement des a égal et constant, étonnés de la jus ses prédictions, crurent qu'il était d' ture plus qu'humaine, et, après sa n discernèrent les honneurs divins. Ils de son nom à la partie supérieure de l' tant parce qu'ils jugèrent qu'il cor particulièrement tout ce qui arrive ciel, que pour marquer la grandeur vénération par cet honneur extrao qu'ils lui rendaient. On dit qu'Ura 45 enfants de plusieurs femmes, m en eut entre autres dix-huit de Tit les principaux furent Titan, Sat Océanus. Ceux-ci se révoltèrent con père, pour le mettre hors d'état d'a enfants. Uranus mourut, ou de cha de l'opération qu'il avait soufferte. »

URBANISTES, nom qui a été porté religieuses de l'ordre de Sainte-Clai la règle fut mitigée par le pape Ur Cette modification paraît devoir son à l'adoucissement que ce pape app règle du monastère de Longchan Paris, vers l'an 1260 ; de là toutes l gieuses qui suivirent cet institut ai tige furent appelées *Urbanistes*.

URDA, une des trois Nornes ou l des Scandinaves ; elle présidait au p

URIM et **THUMMIM**, c'est-à-dire l et vérités, ou révélation et perfection

Le sacré chez les anciens juifs. On a disserté sur l'objet exprimé par mots, et sur la manière dont l'oracle, sans aboutir à rien de bien net, quelques-uns ont cru que si la réponse était favorable, les pierres précieuses ornées le pectoral du grand prêtre, en éclat extraordinaire, et qu'elles avaient si la réponse était favorable, les autres ont pensé que, comme les douze tribus d'Israël étaient gravées sur les pierres, Dieu manifestait sa volonté en ressortant quelques-unes des lettres composaient, et que le grand prêtre, rassemblant ces lettres, connaissait la volonté du Seigneur. Il en est qui soutiennent que Dieu lui-même faisait entendre les oracles du milieu du propitiatoire; d'autres ont pensé que, comme les deux chérubins d'or. Des rabbins ont soutenu que l'Urim et le Thummim étaient cachés dans la capacité du pectoral, qui rendaient des oracles par le tétragramme, ou le nom ineffable, gravé sur le pectoral d'une manière mystérieuse. D'autres enfin se contentent de penser que c'étaient en général des oracles d'une nature mystérieuse, rendus par la doubleur du pectoral, les oracles au souverain pontife le grand prêtre prononcer des oracles, quand il était revêtu. Nous passons sous silence les opinions, qui n'ont comme les autres qu'un degré plus ou moins improbable. Il paraît certain que cet oracle n'a pas plus longtemps que le temps du moins nous ne voyons pas de recours à cet oracle depuis le temple de Salomon. Antérieurement ne l'employait que dans les cas importants qui concernaient l'avenir. Alors le grand sacrificateur, revêtu de ses habits pontificaux, et du pectoral, se présentait à Dieu devant le trône, non pas au dedans du voile, mais devant des saints, où il n'entrait que pour des expiations, mais en dehors du lieu saint. C'est là que, se tournant, le visage tourné vers l'arche du propitiatoire où résidait la majesté divine, il exposait le sujet sur lequel Dieu devait répondre; et, après avoir obtenu la réponse du Seigneur, il la transmettait soit au grand prêtre, soit à son chef.

Dieu des eaux dans la mythologie grecque. WEEN-KUNINGAS.

UT, dieu des anciens Arabes; les uns disent que c'était Bacchus ou le

UTES, religieuses placées sous l'invocation de la sainte Ursule. Celles d'Italie

furent établies en 1537, par la bienheureuse Angèle de Brescia pour l'éducation gratuite des jeunes filles: sept ans après, le pape Paul III approuva leur institut. En 1572, Grégoire XIII les érigea en ordre religieux sous la règle de saint Augustin, et les obligea à la clôture. Saint Charles Borromée les protégea singulièrement, et ne contribua pas peu à étendre leur institut. Le premier établissement qu'elles eurent en France, fut fondé à Paris en 1612, par Marie L'Huillier, comtesse de Sainte-Beuve, avec l'autorisation de Paul V. Cinq ans auparavant, une autre congrégation d'Ursulines s'était établie dans la Franche-Comté. Cet ordre se multiplia promptement en France; avant 1789, il comptait onze provinces, et plus de 300 couvents.

USOUS, dieu des Phéniciens, frère d'Hypsuraios. Il fut le premier qui se couvrit de peaux des bêtes qu'il avait tuées à la chasse. Le feu ayant pris dans une forêt des environs de Tyr où il demeurait, il imagina, pour se sauver, d'abattre un tronc d'arbre, d'en couper les branches, et de se mettre en mer sur le tronc qui lui servit de vaisseau. Après quoi, il éleva deux colonnes de pierre en l'honneur du feu et du vent, et répandit, pour honorer ces colonnes, le sang de quelques bêtes sauvages qu'il avait prises à la chasse.

UTERINE, une des déesses que les Romains invoquaient dans les accouchements.

UTESÉTUR, c'est-à-dire séances au dehors; sorte de magie pratiquée chez les Islandais, et dont on fait remonter l'usage jusqu'à Odin. Elle avait lieu d'ordinaire pendant la nuit et en plein air. Ceux qui y avaient recours s'imaginaient converser avec les esprits qui, communément, leur conseillaient de faire le mal: c'est pourquoi on les regardait comme aussi coupables que ceux qui exerçaient la magie noire, et celle dont l'objet était de conjurer les morts et les fantômes. Dans les premiers temps de l'époque chrétienne, ils choisissaient de préférence pour l'UTESÉTUR une des nuits qui précédaient une grande fête.

UTILITAIRES, secte fondée en Angleterre par Jérémie Bentham, et qui de là est passée dans les Etats-Unis d'Amérique. Elle s'est imposée pour règle fondamentale, l'utilité pratique et positive, et pour devoir, l'obligation de chercher et de procurer le plus grand bien du plus grand nombre possible. C'est une école plutôt philosophique que religieuse. En conséquence des principes qu'il avait posés, son fondateur ordonna qu'après sa mort (arrivée en 1832), son corps fût porté aux amphithéâtres d'anatomie pour être disséqué, afin de combattre le préjugé qui règne en Angleterre à cet égard.

V

[Cherchez par B, par Ou et par W les mots qui ne se trouvent pas ici par V.]

VACANA, **VACUANA** ou **VACUNA**, divinité champêtre des Romains, qui présidait au repos des gens de la campagne. Son culte était très-ancien dans l'Italie, et antérieur à la fondation de Rome. Porphyryon, commentateur d'Horace, dit que c'était une déesse des Sabins, qu'elle n'avait point de figure déterminée; que les uns la prenaient pour Bellone, d'autres pour Minerve ou pour Diane. Varron croit que c'était la Victoire que les Sabins honoraient sous ce nom, surtout lorsqu'elle couronne ceux qui surpassent les autres en sagesse.

VACERES ou **VACRES**, nom d'une classe de Druides, plus particulièrement vouée aux fonctions sacerdotales.

VACHE. 1^{re} La vache était, chez les Hébreux, au nombre des animaux purs, et par conséquent un de ceux qu'on pouvait offrir en sacrifice. Le sacrifice de la vache rousse était même un des plus solennels. Quand on devait l'accomplir, le peuple amenait au grand prêtre une vache rousse d'un âge parfait, qui fût sans tache et qui n'eût jamais porté le joug. Le grand prêtre ayant reçu la victime des mains du peuple, la menait hors du camp ou hors de la ville; là, elle était immolée en présence de tout le peuple; et le pontife, trempant son doigt dans le sang de la victime, jetait sept fois quelques gouttes de ce sang vers la porte du tabernacle. Il faisait brûler ensuite, à la vue de tout le peuple, l'animal tout entier, sans en ôter la peau. Il jetait dans le feu du sacrifice, du bois de cèdre, de l'hysope et de l'écarlate teinte deux fois; et, après avoir offert ce sacrifice, il était obligé de laver ses vêtements et son corps, et il demeurerait impur jusqu'au soir. Celui qui, par l'ordre du grand prêtre, avait mis la victime sur le bûcher où elle devait être consumée, était pareillement impur jusqu'au soir. On gardait toute l'année les cendres de cette victime, et on les mêlait avec l'eau qui servait aux expiations; et rien ne pouvait être purifié, selon la loi, que par l'eau mêlée avec cette cendre.

2^{de} Chez les Hindous, le *Gomédha* ou le sacrifice de la vache était aussi un des plus célèbres et des plus méritoires; mais depuis fort longtemps, il est tombé en désuétude; bien plus l'immolation d'une vache serait aujourd'hui considérée comme une monstruosité, et le plus abominable des sacrilèges. *Voy. GOMÉDHA*. La vache est, en effet, pour les Indiens, un animal pur, saint et sacré, l'emblème de l'univers, l'objet de l'attention du ciel, de la terre et des enfers, presque une divinité. Il est inouï qu'un Indien, de quelque caste qu'il soit, ait tué ou fait tuer une vache pour manger de sa chair. Un Européen ou un musulman qui se permettrait de le faire, dans un lieu soumis à la domination hindoue, y serait certainement

en danger de perdre la vie. M user discrètement et pieusement qui sort de la vache. Le lait, le quésid et le caillé forment la alimentation des brahmanes. L'urine employée quelquefois à l'usage in expier les souillures de l'âme; la journallement pour la purification sons, des lieux de prières, des Ces cinq substances mêlées et lait, le beurre, le caillé, l'urine et avalées avec componction sont ment propres à expier toutes chés, même les plus grands ci **PANTCHA-KARYA**. Heureux celui bonheur de mourir en tenant un la queue! Plus heureux encore daigne arroser de son urine dans suprême! son âme purifiée de souillures s'envolera infailliblement ciel d'Indra. Les cendres de vertu non moins efficace; mais point des cendres provenant, et les Juifs, de ses chairs brûlées; cendres retirées du foyer où l'on ses excréments desséchés. On dans les purifications quotidienn trace des lignes sur le front, sur sur les bras, sur tout le corps. Cduit la peau; on en frotte les Brahmanes en donnent aux fidèles, comme une récompense in retour des riches présents qu'ils e En un mot, il n'est presque au religion, dans lequel on n'emploie de ces résidus sanctifiés.

VACHTOUMAS, secte d'ado Vichnou, dans le sud de l'Inde; sent en *Vachtouma-trioumalas*, *Nallaris*, etc.

VACUNALES, fêtes que les Ro braient en l'honneur de la déesse Elles avaient lieu au mois de lorsque tous les travaux de la étaient terminés.

VACUNE, divinité champêtre de *Voy. VACANA*.

VADIMON, nom donné à Je anciens Etrusques.

VADJAPEYA, sacrifice usité au les Indiens; on y immolait dix-sept attachées à un même nombre de

VADJRADHARA, un des nom dieu du ciel, selon la mythologie il signifie celui qui tient la foudre

VADJRA-DHATWI, déesse du bouddhisme, considérée comme l'énergie active du bouddha Vair

VADJRANABHA, asoura ou d mythologie hindoue, qui régna contre elle située auprès du mont puissance et son ambition inqui dieux. Pour neutraliser ses des

de Krichna, se déguisa en co-
ses compagnons d'armes, péné-
pire de Vadjranabha, se fit ai-
bhavati, sa fille, qu'il épousa se-
et, bientôt après, il ouvrit l'en-
saume aux troupes de Krichna.
tua Vadjranabha, dont les états
gés.

PANI, un des neuf Bodhisatwas,
des grands Bouddhas, suivant
du Népal; il dérive d'Akcho-
ond Bouddha, et se manifesta
sous la forme de vase d'eau. Il
comme le septième dieu du
bouddhique. En cette qualité, il
cinq mille Yakchas et à d'autres
pour sceptre une massue de dia-
bite le sommet des plus hautes
Il connaît à fond toutes les ac-
tes les démarches des Bouddhas.
ignifie *celui qui tient la foudre en*

PATWA, le sixième bouddha de
le du Népal; il est considéré
né d'Adi-Bouddha, le Bouddha
on énergie active s'est personni-
prasatwamika, qui est vénérée
épouse.

VIDRAVINI, déesse des Boudd-
Népal; comme les autres déesses,
personnification d'une des man-
pontanées de la matière.

VIRA, un des dieux adorés par
abhavika, dans le Népal; on le
comme étant né spontanément.
comme que Mahakala, le Siva des
la secte Aishwarika le vénère
de Siva et de Parvati.

VOGUINI, déesse d'un rang su-
périeure par les Bouddhistes du Né-

UDNIS, c'est-à-dire *qui sait tout*;
mythologie Scandinave, renom-
science profonde. Odin alla le
son palais, et le vainquit par la
de ses connaissances. Une partie
ette le nom de *Vafthrudnis-maal*,
réant Vafthrudnis.

VI, l'un des noms et l'une des
 Saraswati, déesse de l'éloquence,
thologie hindoue. Vag-dévi si-
de la parole. Voy. VASINYADYAS.

VI, déesse adorée par les Boud-
Népal.

VUS, dieu qui présidait aux va-
des enfants, chez les Romains. On
était sous la forme d'un enfant
qui oie.

V, un des noms de Brahmâ, pre-
de la triade hindoue: il signifie
parole.

VIN, héros auquel les anciens
rendaient les honneurs divins.

V, démon qui habitait la vallée de
le Pendjab.

VUPA, un des onze Roudras, ou
s de Siva, troisième dieu de la
me.

VIKA, école philosophique de

Bouddhistes, qui admettent l'existence des
objets externes et internes. Les premiers
comprennent les éléments et ce qui en dé-
rive, comme les organes et les qualités sen-
sibles; les seconds consistent dans l'intelli-
gence et tout ce qui en découle. Les élé-
ments sont au nombre de quatre et consis-
tent en atomes, qui par leur aggrégation ont
concouru à la composition de tous les objets
visibles. Contrairement au système des Sau-
tantrikas, qui soutiennent que les objets
sensibles sont conçus ou appréhendés par la
perception de leurs images produites dans
l'imagination, les Vaibhachikas reconnais-
sent la perception directe et immédiate des
objets extérieurs.

VAICHNAVAS, nom sous lequel on com-
prend généralement les sectes nombreuses
de l'Inde qui font profession d'adorer Vich-
nou, seconde personne de la triade. Leur
marque distinctive est le *namam* tracé sur le
front. Cette figure est formée de trois lignes,
une perpendiculaire et deux obliques, qui,
se réunissant à leur base, donnent à ce signe
la forme d'un trident. La ligne du milieu est
rouge, les deux latérales sont blanches, et
tracées avec une espèce de terre appelée
namam, d'où dérive le nom de cette figure.
Outre le *namam*, qui est le signe le moins
équivoque de cette secte, on peut encore
distinguer la plupart des religieux qui la
composent par le costume bizarre qu'ils af-
fectent de porter. Les toiles dont ils sont re-
vêtus sont teintes d'un jaune très-foncé,
tirant sur le rouge: plusieurs portent sur
leurs épaules, en guise de manteau, une
espèce de couverture piquée, faite de mor-
ceaux de toutes couleurs; le turban qu'ils
ont sur la tête offre aussi trois ou quatre
couleurs entremêlées; quelques-uns, au lieu
de couverture, se mettent sur les épaules
une peau de tigre qui descend jusqu'à terre.
La plupart ont le cou entortillé d'un long
chapelet de grains noirs, de la grosseur d'une
noix. Outre ce costume, les sectateurs de
Vichnou, lorsqu'ils voyagent ou qu'ils vont
demander l'aumône, portent toujours avec
eux une plaque ronde de bronze, et un gros
coquillage appelé *sangou*; l'un et l'autre leur
servent à faire du bruit pour annoncer leur
approche: tandis que d'une main ils frap-
pent avec une petite baguette sur la plaque
de bronze, qui rend un son semblable à
celui d'une cloche, de l'autre main ils por-
tent à la bouche leur *sangou*, avec lequel ils
produisent, en y soufflant par un bout, des
sons monotones, aigres et percants. On voit
toujours ces deux instruments entre les
mains des religieux Vaichnavas qui font
profession de demander l'aumône; ils por-
tent encore sur la poitrine une espèce de
médaille de cuivre, sur laquelle est gravée
l'image du singe Hanouman, ou quelqu'un
des *avatars* (incarnations) de Vichnou. On en
voit d'autres qui, de plus, portent suspen-
dus à leurs épaules, et quelquefois attachées
à leurs jambes, un grand nombre de clo-
chettes, dont le tintement annonce de loin
leur arrivée; quelques-uns ajoutent à tout

cet attirail une tringle de fer, qu'ils portent aussi sur leurs épaules, et à chaque bout de laquelle pend un réchaud de même métal, destiné à contenir le feu sur lequel ils font brûler l'encens qui est la matière de leurs sacrifices.

Demander l'aumône est un droit ou un devoir inhérent à cette secte; et en général, dans l'Inde, toute personne revêtue d'un caractère religieux peut se livrer à cette profession.

C'est principalement lorsqu'ils vont en pèlerinage à quelque lieu révéral, que ces religieux mendiants usent de leurs droits. On en rencontre quelquefois des troupes de plus de mille; ils se répandent dans les divers villages qui se trouvent à la portée de leur route; chaque habitant en loge un certain nombre, et ils se trouvent ainsi défrayés des dépenses du voyage. C'est, à la vérité, le seul cas où ils se réunissent en troupes aussi considérables; mais jamais ils ne se mettent en campagne sans être plusieurs ensemble. Leur habitude est de demander l'aumône avec audace et insolence, et bien souvent avec menaces. Quand on ne se hâte pas de leur donner, ils redoublent leur vacarme, poussent des hurlements, frappent tous ensemble sur leurs plaques retentissantes, et tirent de leur sangou des sons retentissants. Si ces moyens ne réussissent pas, ils entrent quelquefois de vive force dans l'intérieur de la maison, et renversent tous les effets qui s'y trouvent. Ordinairement ces religieux chantent et dansent en mendiant. Leurs poèmes sont des espèces d'hymnes en l'honneur de leurs divinités.

L'intempérance de ces moines idolâtres, et en général de tous les sectateurs de Vichnou, dit l'abbé Dubois, les fait voir d'un mauvais œil par les Indiens honnêtes. En effet, il semble qu'ils affectent de se montrer sans retenue dans le boire et le manger, par esprit d'opposition, et comme pour différer encore en cela des Lignanistes, leurs adversaires, dont l'extrême sobriété égale au moins celle des Brahmanes, si elle ne la surpasse pas. Les partisans de Vichnou mangent ostensiblement de toute espèce de viande; boivent, sans scrupule et sans honte, l'arak, le jus de palmier, et toutes les autres liqueurs enivrantes qu'on peut se procurer dans le pays; et il n'est point d'excès qu'on ne leur reproche en ce genre.

Les objets de la plus grande vénération des Vaichnavas sont principalement le singe, l'oiseau de proie appelé Garouda, et le serpent Capel. Quiconque aurait l'imprudence de tuer ou même de maltraiter en leur présence un de ces animaux, s'exposerait à des conséquences fâcheuses, et ne pourrait expier ce prétendu crime que par le sacrifice appelé *pavada*. Les principales sectes dans lesquelles se partagent les Vaichnavas sont les *Ramanoudjas*, les *Ramanandis*, les *Brahma-Sampradayis*, les *Nimavats*, les *Mira-Bais*, les *Radha-Vallabhis*, les *Haristchandis*, etc. Voy. leurs articles respectifs.

VAIDHATRA, l'ainé des quatre premiers

aînés du genre humain, suivant la légende hindoue. Il est fils de Vid Brahmâ et de Saraswati; on l'appelle *Sanatkoumara*.

VAIDIKAS, Brahmanes versés dans la science des Védas. Ils occupent le premier rang dans la caste; ce sont eux qui composent le *Pantchanga* ou almanach arabe, et qui publient les augures. Ils font les cérémonies pour les mariages, et dirigent les opérations matrimoniales depuis l'instant où l'on demande une femme jusqu'à ce que le mariage soit conclu. Ces Brahmanes sont tenus de lire tous les jours les Védas, de faire exécuter le *sandhya*, matin et soir, au lever et au coucher du soleil, et de se baigner ensuite et faire cette prière. Chaque jour ils vont visiter les Indiens qui leur font des aumônes, et leur annoncent les jours heureux ou malheureux. Ils appartiennent tous à la caste de Siva, et se frottent le corps, les épaules et le front de cendres de vache.

De grand matin, avant de faire le sacrifice, et de même qu'à midi, avant leur repas, ils tracent sur leur front deux lignes de sandal préparé, qu'ils mêlent avec du safran pour le rendre plus jaune. Ils ajoutent dans le milieu une marque d'un jaune rougeâtre, composé de chaux et de grains de riz entier. Quelquefois ils ajoutent qu'une ligne de sandal, avec une marque d'un rouge foncé dans le milieu, et ajoutent alors une noire sous cette dernière. Ou bien ils tracent, en forme de croix, une ligne de safran et de chaux, dans le milieu de laquelle ils mettent une marque noire en forme de larme, et par-dessus un point rond de la même couleur. Ils marquent aussi les épaules avec des charbonnantes des offrandes brûlées devant l'image de Siva; d'autres fois c'est le résidu des offrandes brûlées avec du beurre dans le temple de Tirounamali, montagne du Carnate, que les Brahmanes de ce temple en font brûler. Leurs confrères, ainsi qu'aux autres sectes distinguées qui habitent les différents pays de la côte de Coromandel.

VAIDYANATHA, seigneur de l'un des noms sous lequel Siva est adoré à l'école du zillah de Birbhoum. On raconte une légende fort plaisante. Le dieu Vana emportait à Lankâ un linga que lui donner sur les dieux une supériorité contestable, mais qui aussi devait être gardé dans l'endroit où il toucherait. Ce linga donna conseil, et voici comment ils durent se débarrasser des projets de Rakchasa : Varouna, le dieu des eaux, entra dans le corps de l'éléphant, et lui causa un besoin naturel. Afin de ne pas faire, celui-ci remit l'objet sacré à Indra qui se trouvait là à dessein. Indra prit la forme d'un Brahmane, et promit de venir le reprendre bientôt. Cependant le temps se prolongeait indéfiniment, et la malice de Varouna, Indra prétextait qu'il ne pouvait plus tenir le linga, et l'

instrument s'enfonça dans la terre, perdit ainsi le fruit de la faveur

ANASAS, ancienne secte de l'Inde et Vichnou, sous la dénomination de, en qualité de dieu suprême. Ils ne pas avoir différé beaucoup de ceux proprement dits.

VANI, fleuve de feu que, suivant la légende hindoue, les âmes des défunts passent à la nage pour arriver au Vama, dieu des enfers. Sa rapidité est telle, et les âmes sont quelquefois obligées à passer d'un rivage à l'autre; c'est alors pour elles un supplice et plus terrible que tous ceux que les coupables endurent en enfer. Le moyen cependant d'adoucir la rude traversée, c'est de mourir en tenant par la queue. L'animal appartient au Brahmane qui a présidé à sa mort et qui a versé dans la main du mort un peu d'eau sacrée pour qu'il puisse franchir l'abîme. Le malade peut, en consommant mourir en sûreté et avec confiance; mais avec rapidité le fleuve ardent, et ne s'arrêtera pas sur lui, car il trouvera la mort au bord du Vaikarant, son âme sera emportée par la queue, et sera transportée d'un clin d'œil sur la rive opposée. Les âmes qui ont négligé cette utile précaution mettront pas moins de quatre-vingt-dix minutes pour effectuer la traversée au prix de mille douleurs cuisantes.

ANTHA, paradis de Vichnou; il est situé au mont Mérou, du côté du midi, du Kailasa, paradis de Siva, dans un lieu charmant, qui lui a fait donner le nom de *Antikountha*, c'est-à-dire agréable. Les objets précieux y brillent de tous côtés au milieu de ce séjour enchanteur, d'un superbe palais habité par Vichnou et sa femme, son épouse. Près d'eux on voit leur fils aîné, et une multitude d'enfants; leur petit-fils Anirouddha, et d'autres, Oucha, son épouse, et d'autres. On trouve dans ce lieu, ainsi que dans les autres demeures célestes, des arbres, des quadrupèdes, des oiseaux, et surtout des paons en quantité. Dans la résidence royale coule le fleuve de lait, beaucoup de pénitents habitent sur les bords, et y coulent des jours heureux et paisibles, et des fruits et quelques légumes qui leur sont spontanément, font toute leur nourriture. Le loisir est partagé entre la lecture des livres et la contemplation. Les sectateurs de Vichnou sont admis dans cet paradis, et pour prix de leurs bonnes œuvres ils sont unis à la propre substance

ANTHA DJAGADISA, fête très-solennelle que les Hindous célèbrent dans les montagnes de Vichnou, le onzième jour de la lune du mois d'Aghan. Les Vichnouites sont les seuls qui y prennent part; ils restent la nuit à veiller et à prier, après quoi ils se reposent pendant toute la journée.

VAILLANTISTES, par. i de jansénistes, qui soutenaient que le prophète Elie venait de se manifester dans la personne d'un prêtre de Troyes, nommé Vaillant, fervent admirateur du diacre Paris, et appelant de la bulle *Unigenitus*. Ce malheureux fut mis à la Bastille en 1728, et passa une partie de sa vie dans les prisons. Il démentit, il est vrai, le bruit qu'on faisait courir à son sujet; mais tout en déclarant qu'il n'était pas Elie, il soutenait que ce prophète était arrivé sur la terre. Les Vaillantistes firent du bruit en Provence, vers 1736.

VAINATEYA, un des noms de l'oiseau divin Garouda, ainsi nommé de Vinata sa mère. Voy. VINATA.

VAIPOULYA, un des livres sacrés des Bouddhistes du Népal. Il traite des différents moyens d'acquiescer les biens de ce monde et ceux du monde à venir.

VAIRAGUIS, religieux hindous, dont le nom signifie *exempt de passion*, et s'applique principalement à ceux qui vivent d'aumônes. Il désigne particulièrement les religieux mendicants de la secte de Vichnou. Ils font profession de pauvreté et de continence perpétuelles; plusieurs résident dans des couvents; mais la plupart mènent une vie errante.

VAIRAVA, un des fils de Siva; ce dieu le produisit par sa respiration pour détruire l'orgueil des Dévatas et des pénitents, et pour humilier Brahmâ, qui prétendait être le plus grand des trois dieux. Vairava lui arracha une de ses têtes, dans le crâne de laquelle il reçut tout le sang de Dévatas et des pénitents. Mais, dans la suite, il ressuscita ceux-ci et leur donna des cœurs plus purs. S'il faut en croire quelques traditions, Vairava est le dieu qui, par l'ordre de Siva, viendra détruire le monde à la fin des siècles. On le représente de couleur bleue avec trois yeux et deux dents saillantes comme des défenses de sanglier. Il porte, en guise de collier, des crânes humains qui tombent sur son estomac. Des serpents lui servent de ceinture, ses cheveux sont de couleur de feu, ses pieds sont garnis de clochettes, et dans ses mains il tient une corde, différentes espèces d'instruments et le crâne de Brahmâ; on lui donne un chien pour monture. Vairava a quelques temples; mais on l'adore principalement à Kasi ou Bénarès.

VAIROTCHANA, un des Dhyani-Bouddhas du panthéon des Népals; son empire est vers l'Orient; on le représente assis, les jambes croisées, vêtu d'un manteau rouge, et le corps peint en jaune, dans la même pose que Chakya-Mouni. Son énergie active est personnifiée en Vadja-Datwi, qui est donné comme son épouse. Son fils spirituel est Samantabhadra. Vairochana est appelé par les Mongols *Bronzanah*.

VAISECHIKA, une des écoles philosophiques des Hindous. Cette école est matérialiste, et contrairement à la philosophie du Védanta qui considère toute la création comme une illusion, elle pose dès l'abord, comme principe de toutes choses et comme

la seule réalité, la matière telle qu'elle est sous nos yeux. Réduite à l'état le plus pur, la matière est le feu et la lumière ; et la lumière, qui est la plus pure essence de la nature, est l'éther, l'infini qui nous enveloppe, nous pénètre et nous anime, Dieu lui-même. Le but de tous les efforts de l'homme doit donc être de s'affranchir de l'état obscur et sombre de la vie grossière pour s'élever de plus en plus dans la matière lumineuse ou pensante, jusqu'à ce que nous soyons tout esprit, c'est-à-dire toute lumière.

Kanada, le père de cette école, était, comme tous les philosophes indiens, un pieux ermite des déserts, car même le matérialisme a, dans l'Inde, une teinte mystique et tend à la vie contemplative.

VAISRAVANA, 1^o un des noms de Kouvéra, dieu des richesses, selon les Hindous ; ainsi nommé du saint Mouvi Visravas, son père. *Voy. VISRAVAS*.

2^o C'est aussi le nom d'un des quatre Maharadjas, qui, suivant les Bouddhistes, habitent la sixième région du mont Mérou, immédiatement au-dessous du ciel des trente-trois dieux. Vaisravana, siège sur le versant septentrional de cette montagne sacrée, et commande à la tribu des Yakhas.

VAISWANARA, le régent du feu, suivant la mythologie hindoue ; c'est-à-dire la divinité spéciale qui l'anime ; le dieu Agni. D'autres y voient une divinité particulière, ayant un corps igné, ou la personnification de la chaleur animale désignée comme feu interne.

VAISYA, le quatrième fils du premier homme ou plutôt le quatrième homme sorti des mains du Créateur suivant une légende cosmogonique des Hindous. Brahman ayant pris sa route vers l'Orient, Kchatriya vers l'Occident, et Soudra du côté du Nord, Vaisya se dirigea vers le Midi, d'après l'ordre qu'il avait reçu de Dieu. Comme ce dernier était d'un tempérament qui tenait de l'élément de l'air, il avait des idées ingénieuses et pleines d'esprit ; il avait un génie inventif et propre à tout ce qui regarde la mécanique et les arts. Dieu lui donna en conséquence un sac plein de toutes sortes d'instruments destinés à exécuter ce que son imagination aurait conçu ; aussi fut-il l'auteur de tous les arts. Il connut parfaitement l'art de bâtir des maisons, de fonder des villes, de cultiver la terre, en un mot de faire tout ce qui peut rendre la vie commode. C'est pourquoi on lui donna le nom de *Vikrama*, c'est-à-dire artisan. Il fallait un tel génie pour former des colonies.

Il partit donc vers le Midi, et rencontra son chemin sept mers, qu'il traversa les unes après les autres, dans un bateau qu'il avait construit, laissant partout des marques de son industrie. Après avoir passé la dernière, il aborda à un continent, où il bâtit une belle maison sur le rivage de la mer, et employa pour sa construction les arbres d'une forêt voisine. Il n'oublia rien pour rendre cette habitation commode ; il y fit plusieurs appartements de plain pied, et de grandes

terrasses qui avaient vue d'un côté sur la mer, et de l'autre sur des plaines et des collines boisées. Il y demeura quelque temps seul, se délassant agréablement des fatigues de son voyage. Mais bientôt sa solitude fut troublée par un être semblable à lui, qui, venant de la forêt voisine, pour se promener sur le bord de la mer, aperçut ce bâtiment et s'arrêta pour le contempler. C'était une femme à la peau blanche, aux cheveux blonds et parfumés, à la démarche gracieuse. Vaisya, étonné à la vue de cet objet charmant qu'il ne connaissait pas, sortit de sa maison pour l'admirer de plus près ; bien plus, lui ayant adressé la parole, il l'invita à entrer dans sa maison et à devenir sa compagne. Mais la femme se montra peu sensible à ses avances ; bien plus elle lui signifia qu'elle entendait demeurer seule et n'avoir aucun rapport avec lui. En vain Vaisya fit-il tous ses efforts pour opérer un rapprochement ; elle le quitta brusquement et s'enfonça dans les bois. Une autre rencontre, due aux recherches infatigables de Vaisya, n'eut pas un succès plus heureux ; celui-ci, désespéré, se mit à genoux sous des arbres verts, et pria Dieu de l'unir à celle qui était l'objet de son affection. Alors un doux zéphir souffla à travers les branches, et il en sortit une voix qui lui annonçait que sa demande lui était accordée, à condition qu'il bâtirait des temples sous des arbres verts, pour y servir Dieu et y adorer les images, parce que c'était en cet endroit que le Créateur lui était apparu. En effet, la femme, touchée d'affection pour Vaisya, vint le trouver bientôt après, et lui donna des marques de son amour. Depuis ce moment, ils vécurent ensemble dans les liens indissolubles du mariage, et eurent plusieurs enfants qui héritèrent du génie de leur père, et qui furent la souche de la tribu des vaisyas ou artisans. C'est ainsi que le Midi fut peuplé. Plus tard, les quatre frères s'étant réunis, les mauvaises passions se firent jour, et la discorde se mit parmi leurs descendants. Vaisya voulut même empiéter sur les droits de Brahman, le prêtre de la grande famille humaine, changer les formes du culte, et introduire l'adoration des images. Les autres tribus s'étant livrées de leur côté à l'orgueil, à l'injustice, à la friponnerie, le désordre monta à son comble, et Dieu fit périr cette première race par le déluge.

VAISYAS, nom de la troisième caste ou tribu des Hindous ; on la suppose née de la cuisine du dieu Brahma. Son emploi est de faire valoir les terres, d'élever des troupeaux d'exercer le commerce. C'est parmi les Vaisyas que se trouvent les manufacturiers, les fabricants en tout genre, les négociants, les marchands, les courtiers. C'est pourquoi on les appelle communément *Baniyas*, c'est-à-dire marchands. Il ne leur est pas permis de lire les Védas ; mais, quoique d'un rang peu élevé au-dessus des soudras, on les considère cependant comme régénérés (*dandya*), parce qu'ils sont autorisés à porter le cordon brahmanique comme les castes supérieures.

is ce cordon est communément
les Vaisyas, tandis que celui
est de fil ou de coton.

ATA, le septième Manou de la
Hindoue; il est ainsi nommé de
Soleil, dont une épithète est vi-
é. Comme on lui donne aussi le
dhadéva, dieu des cérémonies
pelées *Sraddhas*, il paraît qu'on
lors avec Yama, roi des morts,
e est également fils du Soleil.
régna en personne dans le
oude, sur la fin de l'âge d'or;
de la dynastie solaire qui gou-
pendant de longues années.
temps qu'arriva le déluge uni-
fut le Noé. *Voy.* cette curieuse
es rapports avec le récit mosai-
le MATSYAVATARA.

LIAS, race de brahmanes pyg-
ls la mythologie hindoue assi-
d'un pouce.

ALF, une des villes célestes,
ythologie scandinave; elle était
atière de l'argent le plus pur,
nirait le trône d'Odin, appelé
rte tremblante); c'était là que
père universel pour contempler

FALI, dieu des Scandinaves; il
in et de Binda; il se distingua
ce à la guerre et par son adresse
he; aussi était-il honoré comme
chers. — Un autre Vale était
le génie du mal. Changé par
bête féroce, il déchira et dévora
ré.

A, déesse adorée par les pre-
nts de l'Italie. C'était aussi le
de la ville de Rome, il désigne
ssi bien que son nom grec

NIENS, hérétiques du 11^e siècle,
la doctrine de Valentin. C'était
le égyptien qui répandit ses er-
à Rome, puis dans l'île de Chy-
s passèrent dans une partie de
l'Asie et de l'Afrique. Tout en
erreurs des Gnostiques, il essaya
er quelques développements. Il
qu'à trente-deux divinités, pro-
deux, les unes par les autres.

Ces prétendues divinités n'é-
la plupart, que les attributs du
e, qu'il personnifiait, et aux-
ait l'un ou l'autre sexe, selon
on masculine ou féminine de
acun des dieux mâles avait sa
ait procréé un autre couple. Le
riel et tout ce qu'il renferme
d'un être grossier, son créa-
n'était pas dieu, bien qu'il eût
e passer pour tel dans l'Ancien
oy. l'article Eon, où nous dé-
lme monstrueuse théogonie.

mettait trois substances: l'une
pneumatique, bonne par nature,
de corruption: l'autre animale

ou *psychique*, capable de périr ou de se sau-
ver, selon qu'elle se tourne vers le bien ou
vers le mal; la troisième matérielle ou *hyli-
que*, non-seulement corruptible, mais desti-
née à périr nécessairement, et incapable de
salut. La matière étant mauvaise, Jésus fut
envoyé sur la terre avec un corps spirituel
ou psychique, qui n'avait par conséquent
que les apparences extérieures d'un homme.
Lorsqu'il fut baptisé dans le Jourdain, le
Christ descendit en lui sous la forme d'une
colombe, et lui communiqua une vertu sur-
naturelle par laquelle il opéra tous les mira-
cles qu'on lui vit faire. Il enseigna aux hom-
mes que, pour plaire au vrai Dieu, il ne fal-
lait plus adorer le dieu des Juifs, ni ceux des
païens, mais le *Père en esprit et en vérité*.
Par là, Jésus encourut la haine de divers
Eons ou esprits, qui, pour se venger, excitè-
rent les Juifs et les déterminèrent à le faire
mourir. Mais il ne fut crucifié et ne mourut
qu'en apparence: revêtu d'un corps subtil et
impassible, il ne pouvait souffrir ni mourir
réellement.

De leur doctrine ils tiraient ces conclusions
morales: Les psychiques, tels qu'étaient
selon eux les catholiques, étant incapables
d'arriver à la science parfaite, ne se peuvent
sauver que par la foi simple et les œuvres:
et ce n'est qu'à eux que les œuvres sont uti-
les. C'est à eux que convient la continence
et le martyre. Les charnels ne seront jamais
sauvés, quoi qu'ils fassent: les spirituels
n'ont pas besoin d'œuvres, puisqu'ils sont
bons par nature, et propriétaires de la grâce,
en sorte qu'elle ne peut leur être ôtée; ils
sont comme l'or qui ne se gâte point dans la
boue. De là vient qu'ils mangeaient indiffé-
remment des viandes immolées, et prenaient
part aux fêtes des païens, et aux spectacles
même des gladiateurs. Quelques-uns s'aban-
donnaient sans mesure aux plaisirs les plus
infâmes, disant qu'il fallait rendre à la chair
ce qui appartient à la chair, et à l'esprit ce
qui appartient à l'esprit. Plusieurs femmes
converties à la foi catholique, confessaient
qu'ils les avaient corrompues. Ils se mo-
quaient des catholiques qui craignaient les
péchés de paroles, et même de pensées, les
traitant de simples et d'ignorants. Ils con-
damnaient surtout le martyre, et disaient
que c'était une folie de mourir pour Dieu. Le
Christ est mort une fois pour nous, disaient-
ils, il a été tué une fois, afin que nous ne
soyons pas tués. S'il exige le même sacrifice
de ma part, est-ce qu'il a besoin de ma mort
pour être sauvé? Dieu demande-t-il le sang
des hommes, lui qui refuse le sang des tau-
reaux et des boucs? Il aime mieux la pén-
tence que la mort du pécheur.

Pour initier aux mystères de la secte, il y
en avait qui préparaient une chambre nup-
tiale, et avec certaines paroles, célébraient
un mariage, qu'ils nommaient spirituel, à l'i-
mitation des Eons. D'autres amenaient leurs
disciples à une eau vive, et les baptisaient
au nom de l'Inconnu, père de tout, et en la
Vérité, mère de tout, et en celui qui est des-
cendu en Jésus, en l'union, la rédemption et

la communauté des puissances. D'autres disaient que le baptême d'eau était superflu, et se contentaient de jeter sur la tête de l'huile et de l'eau mêlée, et d'oindre de baume. D'autres rejetaient toutes les cérémonies extérieures, disant que le mystère de la vertu, invisible et ineffable, ne se pouvait accomplir par des créatures sensibles et corruptibles, que la rédemption était toute spirituelle, et s'accomplissait intérieurement par la connaissance parfaite.

Valentin compta un grand nombre de disciples dans les Gaules; il fut réfuté par saint Irénée, saint Clément d'Alexandrie, Tertulien, Origène et saint Epiphane.

VALESIENS, hérétiques orientaux du ⁱⁱⁱ siècle, ainsi nommés de Valésius, originaire d'Arabie, qui, né avec un tempérament ardent, et se sentant violemment tourmenté par les aiguillons de la chair, crut que le moyen le plus sage et le plus infaillible pour conserver sa vertu était d'imiter Origène. Après avoir consommé ce sacrifice, il prétendit que cet acte de prudence et de vertu ne devait pas exclure des dignités ecclésiastiques. On eut d'abord de l'indulgence pour cet égarement, mais, comme il faisait des progrès, on chassa de l'Eglise Valésius et ses adhérents, qui se retirèrent dans un canton de l'Arabie. Valésius n'avait pour partisans que des hommes d'un tempérament impétueux et d'une imagination vive, qui, sans cesse aux prises avec l'esprit tentateur, jugèrent que leur pratique était le seul moyen d'échapper au vice : tous les hommes qui ne se faisaient point eunuques étaient, selon eux, dans la voie de la perdition et livrés au crime. L'Evangile ordonnant à tous les chrétiens de travailler au salut du prochain, les Valésiens crurent qu'il n'y avait point de plus sûr moyen de remplir cette obligation, que de mettre leurs semblables, autant qu'ils le pourraient, dans l'état où ils s'étaient mis eux-mêmes. Ils faisaient donc tous leurs efforts pour persuader aux autres hommes la nécessité de suivre leur exemple, et lorsqu'ils ne pouvaient les amener à ce sacrifice, ils les considéraient comme des enfants ou comme des malades en délire, dont il y aurait de la barbarie à ménager la répugnance pour un remède infaillible, quoique désagréable. Ils mutilaient donc tous ceux qui passaient sur leur territoire, qui devint la terreur des voyageurs. Heureusement ce fanatisme fut de peu de durée.

VALHALLA, le paradis des Scandinaves; c'est le palais d'Odin, où sont transportés après leur mort les héros tués à la guerre. Ce palais a 540 portes, par chacune desquelles sortent huit héros, suivis d'une foule de spectateurs, pour livrer des combats. Chaque jour, de grand matin, ils sont éveillés par un coq; c'est le même dont les cris perçants doivent, au grand jour du bouleversement du monde, être le premier signal de l'approche des mauvais génies. Tous les jours, lorsqu'ils sont éveillés, les héros d'Odin se revêtent leur armure, entrent en lice, et se battent les uns les autres; mais

dès que l'heure du repas approche montent à cheval tous sains et saufs, et se rendent dans le palais pour boire de l'hydromel dans des crânes, et manger la chair du sanglier Serimner. Il y en a de nombre presque infini, et ce sanglier leur suffit; car chaque jour il se sert à table, et chaque jour il redouble. Il en est de même de la chèvre qui fournit l'hydromel; elle se nourrit des feuilles de l'arbre Lerada, et ses mamelles fournissent à la consommation journalière des bienheureux. Odin avec eux dans la salle du festin, à une table particulière, où il ne se sert que de vin : les autres aliments qu'il y a sont distribués par lui à ses deux favoris, Geri et Freki. Une foule de déesses, appelées Valkyries, servent les convives à table, et emplissent les coupes, qu'elles sont vidées. Dans le même temps, un cerf paît également les feuilles d'un arbre, et il coule de ses cornes une vapeur odorante, qu'elle forme la fontaine de la vie, d'où naissent les fleuves qui arrosent le séjour des dieux.

VALKYRIES, déesses de la guerre, d'origine scandinave; elles sont vierges, et leur nombre est de douze. Odin les envoie combattre pour choisir ceux qui doivent mourir, et pour faire pencher la victoire du côté qui lui plaît. Ce sont elles qui ont la charge de servir les héros dans le Valhalla, de leur apporter les tables, et de verser largement les coupes la bière et l'hydromel.

VALLABHATCHARIS, secte hindoue qui prit naissance dans le ^{xvi} siècle, et fut fondée par un brahmane nommé Vallabha-Swami. Ils font profession d'adorer Krichna. Voy. ROURI.

VALLONE ou VALLONIE, déesses, chez les Romains.

VALLOUVAR, prêtres et devins des Parias ou Poulias, la plus méchante nation de l'Inde. Il y a parmi eux, une famille qui prétend avoir occupé autrefois dans l'Hindoustan un rang distingué que celui des brahmanes : mais ils s'appliquent à l'astronomie, à la magie et à la magie noire. On dit qu'ils ont un temple de pécheurs autour duquel se font les cérémonies religieuses. Les livres qui contiennent des préceptes moraux très-estimés. Voici les enseignements qu'ils mettent entre les mains des enfants; c'est une suite de sentences, au nombre de cent huit, dont nous empruntons la traduction à M. Ariel (*Journal asiatique*, 4^e série, tome IX):

1. Sois désireux de faire le bien.
2. La colère doit être apaisée.
3. Ne cache pas tes ressources.
4. N'empêche pas une générosité.
5. Ne parle pas de ta richesse.
6. Ne renonce pas à la persévérance.
7. Ne dédaigne ni les chiffres ni les lettres.
8. Mendier est méprisable.

quand tu auras donné l'aumône.
 uis-toi convenablement.
 asse pas de réciter.
 arle pas avec envie.
 inique pas le taux du grain.
 arle pas sans avoir vu.
 he-toi aux tiens...
 e-toi le samedi.
 courtoisement.
 ve pas de maison spacieuse.
 amitié en connaissance de l'ami.
 re père et mère.
 olie pas un bienfait.
 la culture voulue par la saison.
 s pas en pillant les champs.
 is que ce qui est bien.
 ue pas avec les serpents.
 sur le coton du *Lava*.
 arle pas trompeusement.
 is que ce qui est b au.
 ends dans l'enfance.
 olie pas le devoir.
 amuse pas à dormir.
 onge à insulter (personne).
 été est protectrice (contre le mal).
 e sorte que le tien appartienne
 la bassesse.
 rds pas une qualité.
 dégage pas d'une union (hono-

nce à qui doit nuire.
 ique-toi à écouter.
 che pas ce que tes mains peuvent
 is pas enclin au vol.
 un amusement coupable.
 eure dans la voie de la justice.
 ans la société des gens instruits.
 arle pas spécieusement.
 e toujours à de nobles actions.
 arle pas pour irriter.
 echerche pas le jeu de dés.
 e avec soin ce que tu feras.
 ais un lieu de réunion avant d'en

ocède pas de manière qu'on dise :
 arle pas confusément.
 e pas dans l'indolence.
 uis-toi de sorte qu'on t'appelle
 ne vers la libéralité.
 s hommage à Tiroumal (Vich-

les mauvaises actions.
 e pas à la douleur.
 une action avant de la faire.
 rage pas la divinité.
 onformément aux (mœurs du)

ute pas une parole de femme.
 olie pas ce qui est ancien.
 reprends pas ce qui échouera.
 uis efficacement le bien.
 d'accord avec tes compatriotes.
 uite pas ton lieu (natal).
 ue pas dans une eau (profonde).
 ange pas de friandises.

70. Apprends beaucoup de livres.
71. Fais produire les champs de riz
72. Conduis-toi avec droiture.
73. Evite la perdition.
74. Ne parle pas dédaigneusement
75. Ne cède pas à la maladie.
76. Ne dis rien de blâmable.
77. Nete familiarise pas avec les serpents.
78. Ne parle pas erronément.
79. Agis de manière à avoir la grandeur.
80. Protège ceux qui te loueront.
81. Subsiste en soignant la terre.
82. Prends pour appui les grands (pour leur savoir).
83. Evite l'ignorance.
84. Ne sois pas l'ami des petits (en mé rite).
85. Pour prospérer, conserve ta fortune.
86. Ne recherche pas les querelles.
87. N'admetts pas de perplexité dans ton esprit.
88. Ne cède pas à un ennemi.
89. Ne dis rien de superflu.
90. Ne désire pas maints aliments.
91. Ne reste pas devant une collision.
92. Ne fais pas amitié avec les méchants.
93. Presse dans tes bras une chaste épouse.
94. Ecoute la voix des gens supérieurs.
95. Fuis la demeure des femmes qui ont un collyre aux yeux.
96. Dis tout ce que tu auras à dire.
97. Hais la sensualité.
98. Ne parle pas de ta capacité.
99. Ne discute pas en face (de savants).
100. Recherche la science.
101. Conduis-toi de manière à gagner l'a -
102. Sois excellent.
103. Vis bien avec tes concitoyens.
104. Ne parle pas d'un ton tranchant.
105. Ne fais pas de mal par passion.
106. Cesse de dormir à la pointe du jour.
107. Ne fréquente pas tes ennemis
108. Ne parle pas avec partialité.

VALMIKI, célèbre poète hindou, dont les œuvres sont mises au rang des livres sacrés. Il était fils du sage Pratchétas, que l'on dit être le même que Varouna, dieu des eaux. D'autres font de Valmiki une incarnation de Brah-mâ lui-même. Mais dans les commencements, il se montra peu digne de sa divine extraction. Né dans la vile tribu des parias, en proie aux privations les plus dures, et animé des passions les plus basses et les plus cruelles, il s'associa à des voleurs habitant les forêts. Souvent il attirait dans sa cabane, construite au milieu des bois, les voyageurs attardés ou accablés par la fatigue, et, violant à leur égard les saintes lois de l'hospitalité, il les assassinait pour les dépouiller. Il y avait déjà plusieurs années qu'il menait cet exécration genre de vie, lorsqu'un soir il conduisit dans sa demeure les sept Richis. A peine ceux-ci s'étaient-ils livrés au sommeil, que Valmiki s'approcha d'eux un poignard à la main pour les frapper ; mais une force inconnue arrêta son bras ; en vain voulut-il à diverses reprises renouveler sa tentative sacrilège, il ne put consommerson forfait. Le jour

le surprit dans cette perplexité si nouvelle pour lui. A leur réveil les Richis remarquèrent son trouble, et l'amènèrent par degré à faire l'aveu de sa basse cupidité. Bientôt cédant aux exhortations de ces saints personnages, il entreprit d'effacer par une vie d'austérité et de prières, les fautes nombreuses dont il s'était souillé. Répétant en lui-même le mantra de Rama que les Richis lui avaient appris, il demeura immobile pendant mille ans, plongé dans la contemplation et le repentir, tellement que les sages étant revenus à la même place, après ce long laps de temps, l'y trouvèrent encore tout couverts des nœuds que les fourmis blanches avaient construits sur lui le prenant pour un tronc d'arbre. C'est de ces fourmilières, dites en sanscrit *valmiki*, qu'il fut appelé *Valmiki*. Sa pénitence lui mérita le pardon de ses crimes et la bienveillance de la divinité, qui lui accorda le don précieux des sciences. *Valmiki*, devenu un homme nouveau, s'appliqua à l'étude et à l'interprétation des Védas, dont il expliquait les passages obscurs avec une facilité qui le rendait l'objet de l'étonnement et de l'admiration de tous. Il devint un chanteur inspiré, et inventa le *Slôka* ou mètre héroïque, qu'il improvisa, dit-on, à la vue d'un oiseau qu'un chasseur venait de tuer. Il raconta dans ses vers les quatre premières incarnations de *Vichnou*, et composa la célèbre épopée du *Ramayana*, qui est censée racontée à ses deux élèves *Kousa* et *Lava*, enfants de *Rama*, héros du poème. Le *Ramayana* se compose de 25,000 vers environ. Voy., son analyse aux mots *RAMA* et *RAYANA*. *Valmiki*, considéré comme incarnation de *Brahma*, vivait dans le *Treta-Yuga*, le second âge du monde ; mais envisagé comme auteur du poème qui lui est attribué, il a dû être contemporain de *Rama*, que l'on place 1500 ans avant Jésus-Christ.

VAM, le fleuve des vices, dans la mythologie Scandinave : il est formé par l'écluse que la rage fait sortir de la grotte du *Warg Fenris*, lorsque les dieux lui placent une épie dans la gorge, après l'avoir soigneusement fixé à un rocher, pour l'empêcher de fuir.

VAMANA, c'est-à-dire petit : nom de la cinquième incarnation de *Vichnou*, lorsqu'il s'incarna en *Brahmane* mais pour confondre et châtier la présomption d'un monstre, qui voulait détruire *Indra*, le dieu du ciel. Voy. *MARA-BALL*, *VICHNOU*.

VAMATCHARIS ou **VAMIS**, sectaires hindous appartenant à la branche des adorateurs de la *Sakti*, ou de l'énergie féminine de la divinité. L'objet spécial de leur culte est *Dévi*, épouse de *Siva*, mais ils adorent aussi les autres déesses comme *Lakshmi*, *Saraswati*, les *Matris*, les *Nayikas*, les *Yoginis*, et même les diables appelés *Bakinis* et *Sakinis*. Ils rendent aussi des hommages à *Siva*, sous la forme terrible de *Bhairava*. Leur but est l'obtenir de *Dévi*, qui ne fait qu'un avec *Siva*, une puissance surnaturelle en cette vie, et d'être identifiés après leur mort avec *Siva* et *Sakti*.

Le culte varie selon l'objet que se propose

l'adorateur : cependant toute cérémonie doit être accompagnée de cinq objets ou de quelque un d'eux moins, savoir : de *vanika*, le pain, les femmes et certaines attitudes sexuelles. Il faut aussi prononcer des mantras en monosyllabes ou mais formés par la combinaison de lettres auxquelles on attribue une vertu. Lorsque l'objet de la cérémonie est d'évoquer les esprits impurs et d'en rendre maître, il est nécessaire un corps mort. L'initié doit aller nuit, dans un cimetière ou dans où l'on ait brûlé ou enterré des exécutés des criminels. Il s'assied mort, et accomplit ainsi ses pratiques : s'il le fait sans succès, les *Yoginis* et les autres déesses et femmes deviennent ses esclaves occasion, comme en plusieurs autres lieux : mais les femmes qui sont l'objet d'homme saint se font exception. Les hommes représentent *Vara* ou les *Vinas*, et les femmes les *Nayikas* : il faut de plus qu'ils soient symbolisés dans le *Yama* femme *Yama*, tout est à la fois des mots et un *Yama*, qui sont tribunes aux assistants. On récite mantras ou formules sacrées, on brûle certains agnes interdits et les cérémonies se terminent par les plus merveilleuses : c'est ce qu'on appelle *Purnavimuktika*, ou l'initiation.

Les signes distinctifs des *Vamis* sont en plusieurs lieux rouges, deux cercles sur le front, ou la croix sur le milieu du front, avec rond de la même couleur à la racine. Ils portent aussi un chapelet de perles *Brahmaniques*, ou de corail, mais pour qu'un *Yama* se cache dans les bois ou se retire dans la mer. L'initié porte, comme les *Vamis* et les *Yoginis*, des ornements de cuir, de soie et de laine, et les *Vamis* de cuir, de soie et de laine, et les *Yoginis* de cuir, de soie et de laine.

VANADE, déesse de l'espérance, mythologie Scandinave : c'est un des *Freyas*.

VANAPRASTHA, brahmane dans les forêts une vie solitaire, *prasthanas* ne sont pas des religieux, mais des gens mariés, des de famille qui, en conséquence, ou mis par le dessein de se purifier leurs péchés, quittent leurs lieux habités pour se retirer dans les déserts, aux pratiques de la pénitence et à la contemplation. Il ne paraît en ait encore aujourd'hui dans l'Inde, on y rencontre un grand nombre de *Yogis* qui joignent le célibat à la retraite.

Le désir de se sanctifier dans et d'atteindre à une plus haute

Bois, engageait, dans les temps leurs Brahmanes à quitter le sé- les et le commerce des hommes, vire dans les déserts avec leurs reuelles ils persuadaient de les étaient accueillis favorablement et les avaient devancés dans cette lution, et ils apprenaient d'eux la vie solitaire. Ce sont ces phi- donnèrent tant de lustre à la manes : il est même possible ait dû son origine ; ils sont en- comme les instituteurs du genre législateurs de la contrée.

on n'en saurait douter, des anaprasthas, dont la réputation ment la curiosité d'Alexandre étaient les mêmes que ces Bra- ces Gymnosophistes dont plu- rans de l'antiquité nous ont re- rors, les dogmes et les conna- s-iques. Il est souvent question nanes solitaires dans les anciens éte ; ils y sont représentés com- as des espèces de cellules, en- parés du commerce des hom- moute de la société, et livrés aux rituels.

neux et les plus anciens furent eds pénitents, appelés Richis ; leurs continuèrent à jouir d'une mée ; les rois leur rendaient qui allaient jusqu'à l'adoration ; et un grand prix à leur bénédic- était point de témoignage de ne leur rendissent ; ils frémis- seule d'encourir leur malédic- les que les effets ne manquaient n faire ressentir. Voici comment adma-Pourana décrit la récep- and roi de Lahpa lit à quelques- itaires, dans une entrevue qu'il : Pénétré d'une joie et d'un rimables, il se prosterna de- lace contre terre ; les ayant en- soir, il leur lava les pieds, but e l'eau qui en dé coulait, et ré- e sur sa tête. Joignant les deux e portant à son front, il leur fit e profonde, et leur adressa ces e bonheur que j'ai aujourd'hui e peut être que la récompense e œuvres que j'ai apparemment as les générations précédentes ; tous les biens désirables, en eds sacrés, qui sont la fleur de me ; mon corps est à présent e pur, puisque j'ai eu le bonheur e vous êtes les dieux que je e reconnais pas d'autres que vous : mais aussi pur que l'eau du

n'est pas surprenant que les assent ainsi en présence de ces e les plus grands dieux eux- spectaient et se tenaient hono- risto. Il n'est pas de marques e et de respect qu'ils ne leur e. Les Vanaprasthas, au cor-

traire, traitaient ces dieux avec hauteur, et bien souvent avec insolence ; témoin celui qui alla voir successivement les trois princi- pales divinités de l'Inde, et qui débuta par leur donner un coup de pied à chacune, pour voir comment elles supporteraient cet af- front, et connaître leur caractère par leur conduite. Ces pénitents conservèrent tou- jours une espèce de supériorité sur les dieux ; ils les punissaient sévèrement lorsqu'ils les trouvaient en faute ; il en coûta cher à Brah- mâ, à Siva, à Dévendra, pour s'être attiré leur malédiction par leurs infamies, et sur- tout par leur lubricité. Les fables qui con- tiennent ces aventures, quelque absurdes qu'elles soient, prouvent au moins la haute idée qu'on s'était formée de ces solitaires, et l'antiquité de leur origine.

Le genre de vie de ces Vanaprasthas était fondé sur l'observance rigoureuse de certai- nes règles convenues, auxquelles ils s'astrei- gnaient en l'embrassant. En voici quelques- unes des principales, telles qu'on les trouve dans les livres indiens : 1° Le Vanaprastha doit renoncer à la société des autres hom- mes, même à celle des personnes de sa caste, et aller établir son séjour dans les déserts, loin des villes et de tout lien habité. 2° Il conduira avec lui sa femme qui s'assujettira au même genre de vie que lui. 3° Il n'habi- tera que des chaumières couvertes de feuil- les ; des maisons plus élégantes et plus com- modes étant interdites à des personnes qui font profession de renoncer au monde et à ses plaisirs. 4° Il ne se vêtira point de toile de coton ; il ne portera que des tissus faits avec des fibres de plantes. 5° Il observera avec la plus scrupuleuse exactitude toutes les règles prescrites aux Brahmanes, surtout les ablutions et les prières qui les accompa- gnent, trois fois le jour. 6° Il apportera la plus sévère attention au choix des substan- ces dont il peut se nourrir. Les plantes et les fruits qui croissent spontanément dans le désert, doivent être les plus usuelles. Il s'abstiendra de toutes celles dont la racine ou la tige s'arrondit en forme de tête (tels que l'ail, l'oignon, les champignons, etc.). 7° La méditation, et la pensée de Parabrahma doivent occuper tous ses loisirs ; il s'efforcera de parvenir par ce moyen à son union avec la divinité. 8° Les sacrifices, et surtout celui de l'*Ekya*, doivent être un de ses principaux exercices. — L'étude des sciences était en outre une des principales obligations de ces solitaires : la théologie, la métaphysique, l'astronomie, étaient celles qu'ils cultivaient de préférence ; plusieurs d'entre eux s'appli- quaient aussi aux combinaisons puériles de l'astrologie judiciaire ; et c'est à eux que les Indiens sont redevables de la plupart des ouvrages où leurs sorciers puisent encore à présent les sottises qui les mettent si fort en crédit. (*Mœurs et institutions des peuples de l'Inde*, tome II.)

VANARAS, espèce de satyres de la mytho- logie hindoue. Leur nom signifie *semblables aux hommes*.

VAN-PHRA, jour de Bouddha ou de Dieu,

chez les Siamois ; il correspond à notre dimanche ; ce jour ne les dispense pas du travail ; il n'y a que la pêche qui leur soit interdite. Ceux qui transgressent cette défense, paient une amende, et sont traînés en prison, pour avoir profané la sainteté d'un jour où les Talapoints se coupent la barbe, les cheveux et les sourcils. Le Van-Phra est toujours le quatrième jour de la lune. Ils en ont chaque mois deux grands, dans la nouvelle et dans la pleine lune, et deux moins solennels, le 7 et le 21.

VARA, déesse de la mythologie scandinave ; elle préside aux serments que font les hommes, et surtout aux promesses des amants ; elle punit ceux qui ne gardent pas la foi donnée. C'est la déesse des noces, de la fidélité, de la bonne foi et des vapeurs.

VARADA-TCHATOURTHI, fête que les Hindous célèbrent le quatrième jour de la quinzaine lumineuse du mois de Magha (sur la fin du mois de janvier). Selon quelques autorités, on doit offrir à Siva, le soir de ce jour-là, des fleurs de jasmin ; cependant on entend communément, par Varadâ une déesse distributrice des grâces, qu'on identifie avec Ouma ou Gauri, épouse de Siva. On l'adore, ce jour-là, en lui offrant des fleurs, de l'encens, des lampes, des assiettes de sucre et de gingembre, ou du lait, du sel, des cordons teints de safran ou d'écarlate, des bracclets d'or. Cette déesse est adorée par les deux sexes, mais par les femmes principalement ; les femmes même qui ne sont pas veuves, reçoivent alors des hommages particuliers. L'objet de ce culte est d'obtenir une postérité florissante, et d'assurer le bonheur de ses enfants.

VARAHA, c'est-à-dire, *porcelet ou sanglier* ; nom de la troisième incarnation de Vishnou. Le dieu prit cette forme pour retirer la terre du fond des enfers où un géant l'avait été cacher. Voy. *PALADIS 1*. Suivant une autre tradition, la terre étant demeurée plongée sous les eaux de l'Océan après le déluge universel, Brahmâ manifesta à Vishnou l'impossibilité où il se trouvait de fournir aux êtres qu'il avait dessinés de créer pour repeupler le globe, un terrain solide. Vishnou prit aussitôt la résolution de s'incarner dans le ventre d'une truie ; la gestation fut de si courte durée, que le dieu, à sa naissance, n'était pas plus haut que le pourceau ; mais il grandit rapidement. Alors, sous la forme d'un pourceau, ou, selon d'autres, d'un homme à tête de sanglier, ce dieu plongea dans les abîmes de l'Océan. Le géant Pralhada, appelé aussi Hiranya Kasi-pou, voulant s'opposer à la bonne volonté de Vishnou pour les créatures, fit pleuvoir sur lui une grêle de flèches. Le sanglier en fut percé et tomba ; mais faisant un dernier effort, et rassemblant toutes ses forces, il fondit sur le géant, le déchira en pièces et se lava dans son sang. Puis, ayant pénétré dans les abîmes, il trouva la terre, la souleva

sur ses défenses puissantes, et dement à la surface des eaux, et maintenue jusqu'à nos jours.

VARANASI, la ville sainte de l'Inde, appelée aussi Kasi ou Bénarès ; tuée sur le Gange, et le but d'un continuel. Voy. *BENARÈS*.

VARDAVAR, fête de la Tra chez les Arméniens qui la célèbrent, comme les Latins. Ce jour jettent les uns aux autres, dans les maisons, des eaux de très senteurs, en mémoire, disent-ils, que les trois apôtres qui étaient avec Christ sur le Thabor, s'étant couchés dans l'admiration du spectacle, ils étaient témoins, on leur jeta au visage pour les faire revenir. Les musulmans se jettent aussi mutuellement ce jour-là, des eaux de senteur, et des chrétiens.

VARDHAMANÈSA, c'est-à-dire, *de l'accroissement* ; un des non-troisième personne de la Trimourti. On l'appelle aussi *Varddhamasvami* à la même signification.

VARELLAS, nom que les arméniens donnent aux pagodes ou temples. Dans l'ancien royaume de Van, ils sont construits en forme pyramidale, la base extrêmement large. Plusieurs sont élevés depuis le haut jusqu'en bas, et en dehors. Le *choumadou*, ou dieu d'or, dans la ville du Pégu, est sur une pyramide de 361 pieds au-dessus du sol, et deux terrasses dont la première a 1391 pieds de hauteur, et 1391 pieds sur l'face ; la seconde est haute de 216 pieds, et mesure dans sa largeur 684 pieds. Dans ces varellas sont fameuses les images, et renfermaient autrefois des statues immenses. À l'entrée de ces temples, la dévotion publique a fait construire un bassin d'eau où l'on se lave le visage. En entrant dans le temple, on lève la tête, en signe de respect pour le dieu. Ces objets sont des statues de diverses dimensions, depuis la taille jusqu'à la plus petite ; elles sont innombrables, car presque tout le monde se fait consacrer une statue au temple, dont elles garnissent l'intérieur, même les terrasses. Au pied de la pyramide, sont plusieurs bancs peu élevés où les fidèles qui viennent prier placent leurs offrandes, lesquelles consistent en riz cuit, en confitures frites dans l'huile, etc. Mais une fois déposées, les dévots ne s'occupent plus de ce qu'elles deviennent ; les chiens peuvent venir les manger, qu'on s'en préoccupe. Il en est des statues et statuettes ; on ne s'occupe pas à les réparer ; seulement la foule fournit fréquemment de nouvelles statues à être installées dans quelque temple, c'est à la divinité qu'on s'en préoccupe.

(1) Ce nom est écrit dans notre dictionnaire d'une manière fautive ; la véritable articulation sanscrite est *Pralhadâ*.

MI-NOEMBOU, fête que les Indes célèbrent le vendredi qui précède la lune d'Avani, qui correspond au mois d'août. Il y a cependant des lieux qui y prennent part, parce qu'ils l'ont observée une fois, on considère l'obligation de la célébrer tous les ans et ses descendants. Elle est adoptée par les bayadères, qui procurent le moyen de tirer leurs amants, et de tous ceux qui vont danser et chanter ce jour-là. Elle est en l'honneur de Lakshmi, la déesse que dans les maisons on adore alors le petit jeûne, et on s'habille de coton jaune, les hommes, les femmes au cou. Les hommes y font le poudja.

PAROUPOU, c'est-à-dire *naissance*; fête célébrée par les Tamouls, lieu que dans les maisons on appelle le darpénon en l'honneur des ancêtres. On doit surtout aux pauvres et aux Brahmanes une bonne œuvre faite ce jour-là, comme cent à une autre époque. Les Hindous se divertissent afin d'être heureux pendant la persuasion que cela est la manière dont on la commence. Le dieu des eaux dans la mythologie est le régent de la plage occidentale. Il est fils de Kasyapa et peint en blanc, porté sur un char par une corde de la main droite est terminée par un nœud que l'on se qu'il saisit. On voit une couronne entre les mains de quelques-uns et surtout des Rakchasas. Le Varouna a 800 milles de circonférence, l'ouvrage de Viswakarma; au centre un grand bassin d'eau très-limpide. Comme Varouni, sont placés sur le Varouna; autour d'eux est une couronne de Samoudra ou l'Océan, de nombreuses dieux et déesses des eaux, etc. Un jour qu'il jouait sur le Gangâ, il jeta de l'eau sur le Varouna sur Agastya, qui le condamna sous le nom de Santanou, fils de d'Hastinapoura; il devint le Varouna du Gangâ ou du Gange. Dans sa incarnation, il eut le nom de Varouna père de Valmiki. Varouna est la fertilité des terres, protège la navigation, favorise les hommes et les purifie; ou bien il est le chant, les retient au fond des mers, et les entoure de liens invisibles. M. Nève observe que le Varouna est devenu le Neptune hindou que les Indes ont adopté; car les Védas le considèrent comme un dieu céleste, associé au firmament. Il relève un passage du Rigvéda où il est dit sans fondement, le Varouna est doué d'une force pure, possédant l'abondance de la lumière bien que les eaux se tiennent en dessous;

mais au-dessus est leur base; pour nous, que les rayons soient placés dans l'intervalle). N'y a-t-il pas dans cette stance descriptive, dit M. Nève, la distinction des eaux supérieures et des eaux inférieures, dont Varouna est le gardien? Ce Déva tient les grands réservoirs des eaux au delà de l'atmosphère où il règne; d'autre part, il entretient les immenses bassins des eaux terrestres par d'abondantes pluies: les deux masses d'eau sont séparées par l'atmosphère lumineuse, reléguant au loin les clartés que projettent les corps célestes. La fonction de dieu des mers et des fleuves paraît donc avoir sa source dans une grande attribution digne d'un être céleste, celle de gardien des eaux du firmament: ainsi s'explique la valeur primitive du nom de *Varouna*, celui qui couvre le ciel de nuages; qui retient les eaux dans les immenses réservoirs de l'espace éthéré. Une merveilleuse affinité lie d'ailleurs le nom sanscrit de *Varouna*, large soutien de la voûte céleste, au mot *Ὠκεανός*, nom antique du ciel dans les cosmogonies et les théogonies de la Grèce.

VAROUNI, déesse hindoue, épouse de Varouna, dieu des eaux. C'est la personnification de la 23^e constellation lunaire dont Varouna est le régent. C'est aussi le nom d'une liqueur fermentée. Au moment où les dieux barattèrent la mer de lait pour en faire sortir l'ambroisie, on en vit sortir Soura-Dévi, la déesse des liqueurs enivrantes. Varouni pourrait être encore la déesse du Gange, amoureuse et même épouse de Varouna, incarnée dans la personne de Santanou.

VARSAUTINE ou **VERSOTINE**, déesse adorée dans l'ancienne Mauritanie. Tertullien, qui était de cette contrée, est le seul qui en parle, et il la compare à l'Astarté des Syriens.

VARTABIED, ou **VERTABIET**, nom que les Arméniens donnent aux docteurs de l'ordre sacerdotal. « Ils se divisent, dit M. Eugène Boré, en deux classes: les grands et les petits Vartabieds. Les premiers portent, comme marque distinctive de leur caractère, un bâton autour duquel sont entrelacés deux serpents, tandis que ceux de la seconde classe ne portent à leur espèce de caducée qu'un seul serpent. Ces bâtons sont ordinairement faits de bois précieux, enrichis de perles, et travaillés avec beaucoup d'art.

« La première classe des majeurs se subdivise en dix degrés, et la seconde, de mineurs, en quatre; ce qui donne en tout quatorze rangs par lesquels chaque docteur passe successivement. Pour être admis au simple titre de Vartabied, il faut être dans les ordres et revêtu du caractère sacerdotal.

« L'élévation au premier degré du doctorat est très-solennelle; le candidat est conduit processionnellement par ses collègues, en présence de l'évêque qui l'interroge sur sa foi et sur ses doctrines. La formule de l'installation change suivant le degré qui lui est conféré. En donnant le bâton du dernier degré, le prélat dit: Reçois ce degré du nom-

bre parfait dix, et après avoir été rempli de l'esprit saint, exerce dans l'Eglise ces cinq devoirs, d'après le précepte de l'Apôtre, lesquels sont de psalmodier, d'enseigner, de révéler la parole de Dieu, de parler les langues, et d'interpréter les textes pour l'édification de nos frères et l'accroissement de l'Eglise de Dieu. Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, assez puissant pour te fortifier et confirmer dans ce degré, te conserve, te soutienne par sa force, et fasse fleurir par la fécondité de ses grâces, ton âme, les sentiments, ton cœur, tes pensées, les paroles, tes œuvres, ton entrée et ta sortie (le commencement et la fin de tes actes); qu'il te prête assistance avec sa main forte et son bras élevé, en répandant sur toi la clarté de l'esprit aux sept dons, qu'il a versé sur la tête de ses disciples, sous la forme de langues de feu, afin qu'également consumé de la flamme de la grâce divine, tu tressailles dans la possession de Dieu, de joies inépuisables, et afin que tu t'abreuves au torrent des délices divines par l'effet de cette bénédiction. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

VARTYAS ou **VRATIS**, sorte de religieux hindous, fondés, à ce qu'ils prétendent, depuis plus de 2000 ans, et qui ont beaucoup de couvents dans le royaume de Lahore. Ils font vœu d'obéissance, de chasteté et de pauvreté. Leur noviciat fini, ils ne peuvent sortir de l'ordre; leur supérieur, cependant, a le pouvoir de les expulser, s'ils se rendent coupables de quelque faute grave contre leurs vœux, surtout contre celui de chasteté. Ils sont alors chassés, non-seulement de l'ordre, mais de toute la tribu. Ces religieux changent souvent de maison. La maxime fondamentale de leur institut est de ne faire à autrui que ce qu'ils veulent qui leur soit fait. Si quelqu'un les frappe, ils ne se défendent pas. Il ne leur est pas permis de regarder une femme au visage. Ils vivent d'aumônes, ne mangent qu'à midi, quelquefois même ils doivent attendre jusqu'au lendemain pour boire et manger. Ils se couchent avec le soleil, pour ne point brûler d'huile ou de suif, et dans une même chambre. La terre leur sert de lit. Prier et lire est toute leur occupation. Il y en a parmi eux qui n'ont point d'idôles, et adorent Dieu en esprit.

VASANTA, dieu hindou, compagnon du dieu de l'amour; c'est le printemps personnifié.

VASANTAKI-YATRA, fête du printemps, célébrée autrefois dans l'Inde. Elle durait, dit M. Langlois, depuis le milieu du mois de tchaitra (mars-avril) jusqu'à la pleine lune du même mois, et comprenait trois solennités: le *Damana-poudja*, dans lequel on adorait le dond ou la fleur artemisia; le *Dola-yatra*, ou l'escarpolette des dieux, et le *Ratha-saptami*, dans lequel les dieux venaient sur des chars, pour être témoins des plaisirs des hommes et du bonheur de la nature sous l'influence du printemps. Le *Damana-yatra* avait lieu le quatorzième jour de la quinzaine obscure du mois; le jour du *Dola-yatra* n'est

pas spécifié, mais il devait arriver le jour de la pleine lune; le *Ratha-yatra* sept jours, mais ils ne sont pas du troisième jour du mois à la pleine lune. Chaque jour a son dieu particulier: était adoré le troisième; Ganesh le quatrième; Indra, le cinquième; Sishti, le sixième; le Soleil, le septième; Siva, le huitième; Tchanda ou Tchamounda, le neuvième; Vyasa et les Richis, le dixième; Vichnou, le onzième; Brahmâ, le douzième; Siva, de nouveau, le treizième; et tous les dieux, le quatorzième. L'ordre paraît être une innovation introduite par les Saivas, et probablement, d'origine, la fête commençant avec l'Éclat de la pleine lune de phalgouna (février-mars) était consacrée à Vasantâ seul, ou à son ami Kamadêva, dieu de l'amour. La fête spéciale, le 13 et le 14 de tchaitra, nait toutes les solennités. On n'observe rien de ces cérémonies, depuis l'Éclat de la pleine lune de phalgouna, jusqu'à la pleine lune de tchaitra, le 13 de la quinzaine suivante. Cette dernière fête a lieu le 13 de tchaitra. Le *Dola-yatra* et le *Ratha-yatra* ont été déplacés, et, dans le Bengale, transférés aux fêtes appropriées à ces dieux, seul, dans les mois de djeichha (juin-juillet) et d'achadha (juin-juillet).

VASANTOTSAVA, fête du printemps en Inde; elle arrive le 13^e ou le 14^e du mois de tchaitra (mars-avril). On observe à ce moment de la pleine lune du mois de phalgounotsava, ou la grande solennité du printemps, appelée aussi *Holi*. Le soir alors est de se couvrir mu d'une poudre rouge nommée *phou*, mêlée ordinairement de la racine de bre, colorée de safran: on s'en jette sur les vêtements et d'essences jaunes ou rouges, ou moyen de petites seringues, ou, élégamment, on se jette des feuilles déposées pour cet objet dans de petites beilles. Ces plaisirs sont une occasion bruyante accompagnée de danses que joyeuse. Voy. *Holi*.

Les Sikhs du royaume de Lahore leur fête du *Vasanta* ou du printemps, laquelle on va en grande pompe rendre au maharadja ou souverain qui en fut témoin, nous en a la description; nous n'y avons remarqué aucune cérémonie religieuse qu'une lecture d'un prêtre dans le *Granth*, livre des Sikhs. Le prince ne l'écouta pas longtemps, en suite de quoi il fit un prêtre qui avait lu, et le saint emporté après avoir été enveloppé de couvertures différentes dont la couleur l'honneur de la circonstance, était jaune.

VASAVA, un des noms du dieu roi du ciel. Ce nom dérive de *Vasous*.

VASES SACRÉS. 1^o Dans l'Écriture, les vases sacrés peuvent être divisés en trois classes, savoir: 1^o le calice qui sert au saint sacrifice de

isacrés par l'évêque; 2° le ciboire d'or, qui servent à conserver ou à saint sacrement : ils reçoivent bénédiction avant d'être destinés ; 3° les fioles ou vases destinés à saintes huiles ; ils ne reçoivent bénédiction ; mais une fois qu'ils ont ne doivent plus être employés à profanes. Les premiers doivent être d'argent, et, dans ce dernier cas, le ciboire doit être doré. Il en est de même du ciboire. L'ostensoir peut être d'or, d'argent ou d'ivoire, pourvu qu'il soit doré ou argenté pendant le cercle ou le croissant de la sainte hostie doit être d'or, d'argent ou de vermeil. Les vases des saints peuvent être en cuivre, en fer, en bois ; cependant il est à désirer que les vases qui servent aux choses saintes soient en argent. Les vases sacrés, comme les des deux premières classes, ne sont touchés que par des ecclésiastiques aux ordres majeurs. Ceux de la troisième classe ne sont pas des vases sacramentels dits.

Les vases sacrés dont les païens se servent dans les cérémonies religieuses n'ont rien de terrestre, même lorsque le luxe s'y mêle ; ceux d'or et d'argent dans les religions sont particuliers.

L'HA, un des sept Richis ; c'est le chef de la famille, *Pourohita*, de la race de Brahma ; on le retrouve, dit M. Langlois, dans les règnes de la famille solaire, ce qui prouve que c'est le nom d'une étoile fixe. Les légendes le font être : d'abord il est fils de Brahma, le fils de l'air qui provenait de sa division ; l'un des sept Richis ; il renaît ensuite le fils d'Ourvasi et de Mitra ou de Varouna, c'est-à-dire du Soleil. Dans cette seconde naissance il a une femme. Sa femme se nomme Aroun-sept Richis formant la constellation des sept Richis (les sept étoiles) ; connue communément sous le nom de Chariot de David, Vasichtha est le fils de la seconde dans la partie supérieure du joug. A côté est une petite étoile des Hindous regardant comme la sixième. Ils racontent à ce sujet qu'au moment où les sept Richis demeurent dans le ciel. Agni en deux : elles furent toutes sensibles à la chaleur, excepté Aroundhati. Les six autres chassèrent leurs femmes hors du ciel. Elles furent sans demeure au moment où Kartikéya, dont le nom est le chasseur de la constellation des sept Richis, depuis cette époque, les sept Richis, qui, suivant les Indiens, ne sont que six. Vasichtha fut, dit-on, le fils, qui furent tués et dévorés par le démon possédé de l'esprit malin, que le dieu avait envoyé dans son corps. Les sept Richis avaient eu une victoire au sujet de Sabala, la vache de la terre, que possédait Vasichtha, et que

Viswamitra tenta de lui enlever. Vasichtha surmonta son ennemi au moyen de la verge que Brahmâ lui avait donnée.

VASINI, déesse hindoue, une des formes de Saraswati, épouse de Brahmâ. Voy. VASINYADYAS.

VASINYADYAS, déesses de la mythologie hindoue. Elles sont au nombre de huit, toutes d'un teint blanc. Voici leurs noms : *Vasini, Kameswari, Modani, Vemala, Arouna, Djayni, Sarveswari et Kauliki*. Ce sont les personnifications de Vag-devi, forme de Saraswati, déesse de l'éloquence, et les déesses du tchakra octogone ; chacune a une ou plusieurs syllabes mystiques qui lui sont consacrées.

VASOUDÉVA, père du dieu Krichna : il était directeur des domaines de Mathoura. On lui donne plusieurs épouses, entre autres Rohini et Dêvaki. L'opinion la plus commune fait cette dernière fille d'Ougraséna, et, par conséquent, sœur de Kansa, roi de Mathoura, ennemi irréconciliable de Krichna, son neveu. Vasoudéva eut l'adresse de soustraire à la persécution de ce tyran ses deux enfants, Balarâma et Krichna, que les oracles annonçaient comme devant un jour donner la mort à leur oncle. Il les fit élever au milieu des bergers jusqu'au moment où leur destinée dut s'accomplir. Ils revinrent alors à Mathoura, tuèrent le tyran, rétablirent leur aïeul sur le trône, et s'illustrèrent ensuite par d'autres exploits. Vasoudéva et Dêvaki jouissaient avec modestie des triomphes de leurs enfants, qui, toujours pleins de respect pour eux, leur faisaient hommage de leur gloire. Vasoudéva passa avec son fils dans la ville de Dwaraka. Il expira de chagrin à la mort de Krichna. Les poètes prétendent que, dans deux naissances précédentes, il avait été, du temps de Manou-Swayambhouva, le patriarche Soutapas, et ensuite Kasyapa, père des dieux et des hommes.

VASOUKI, un des chefs du Patala ou de l'enfer indien ; c'est le roi des Nagas, et, comme ses sujets, il est représenté avec une face humaine et le corps d'un serpent. On le confond quelquefois avec le serpent Sécha, qui supporte la terre sur ses cent têtes et ses mille cornes.

VASOUNDHARA, déesse de la terre dans la mythologie hindoue. Les Bouddhistes du Népal, qui la vénèrent également, la représentent sous la forme d'une pierre conique. Ce nom signifie *gardiennne* ou *productrice des richesses*.

VASTOSPATI, un des noms d'Indra, dieu du ciel, chez les Hindous.

VAT, nom des couvents bouddhiques chez les Siamois ; c'est la résidence des religieux appelés communément Talapoins. Ces *Vat* occupent un vaste espace de terrain carré, entouré d'une clôture de bambou. Au milieu s'élève le temple ; aux extrémités et le long de la clôture sont rangées les cellules des Talapoins, quelquefois sur deux ou trois rangs. Ces cellules sont de petites maisons isolées et élevées sur des piliers ; celle du supérieur est de même forme, mais un peu plus grande et un peu plus haute

que les autres. Autour du temple sont rangés des socles de pierre qui affectent une forme pyramidale assez semblable aux mitres de nos évêques. Le terrain occupé par le temple et ces pyramides est élevé en forme de terrasse et entouré de murs. Entre ces murs et les cellules règne un grand espace vide, qui est comme la cour du couvent. Quelquefois ces murs sont nus, et ne servent qu'à soutenir la terrasse; mais d'autres fois ils sont accompagnés de galeries couvertes en forme de cloître; et sur un contremur à hauteur d'appui qui environne ces galeries, on place un grand nombre d'idoles et de figures de bodhisatwas, rangées tout près les unes des autres. Plusieurs de ces statues sont dorées. Il y a en outre dans les *Vat* une ou deux salles isolées, faites de bambou, dont l'une sert d'école pour les enfants, l'autre de lieu de réunion ou de conférences pour les religieux; c'est dans cette dernière que le peuple vient apporter ses offrandes et ses aumônes, les jours où le temple est fermé.

VATA, un des noms de Vayou, dieu du vent chez les Hindous. Nos lecteurs remarqueront l'analogie de ce nom avec le mot *ventus* des Latins; il correspond également au *bad* des Persans.

VATAPI, un des Asouras ou démons de la mythologie hindoue.

VATCH, déesse hindoue, personnification du Verbe ou de la parole (*Vatch* est le corrélatif du latin *Vox*.) Vatch paraît avoir été confondue avec Saraswati, déesse de l'éloquence, épouse de Brahmâ; mais, dans la théologie védique, elle joue un rôle plus important; elle n'est rien moins que l'énergie active de la divinité suprême et primordiale. On pourrait même y observer plusieurs réminiscences frappantes de la tradition primitive, formulée et déterminée plus tard dans la doctrine catholique du Verbe éternel. Le Rigvéda nous la représente comme soutenant tout à la fois le Soleil et l'Océan, le firmament et le feu. « Je pénètre, dit-elle, tous les êtres, et je touche le ciel avec ma forme. En donnant naissance à tous les êtres, je passe comme le vent; je suis au-dessus du ciel, au delà de la terre; et ce qui est le grand Un, je le suis!... Je rends fort celui que je choisis; je le rends Brahmâ, saint et sage. Je tends l'arc de Roudra, pour tuer le démon, ennemi de Brahmâ. »

« Vatch, dit M. Nève, est presque constamment associée, dans les doctrines religieuses orthodoxes, à la toute-puissance du dieu créateur; elle se manifeste comme la force intelligente et active de Brahmâ, comme la sagesse par excellence, comme la mère de toutes les sciences; elle a une même nature, une même substance avec l'être primitif, et elle agit toujours unie à son pouvoir. Non-seulement elle assiste, mais encore elle prend part aux œuvres de la création. Vatch, qui est même dite l'épouse de Brahmâ dans le plus grand nombre des textes, n'est autre que la parole déifiée, donnée comme le principe coéternel au dieu su-

prême. Quelquefois aussi à cette substituée celle qui fait de Vatch épouse, mais la fille de Swayambhinel existant par lui-même.

VATES, 1^{er} nom que, dans l'Mars, on donnait à un musicien tait avec les Saliens le poème ap *saculaire*.

2^e Classe de Druides chargés d'crifices, et qui s'appliquaient à co observer les choses naturelles.

VATESWARA, un des noms de de la triade hindoue.

VATICAN, dieu qui rendait (sur une colline ou dans un champ Rome. On confond souvent *Vatû* *Vagitanus*. Ce dieu était regardé protecteur et le dépositaire des pr sais de la voix humaine, dit Van que la syllable *va* (*oua*) est la pre prononcent les enfants, d'où est ven *vagire*, qui exprime leur cri et qui par onomatopée. L'étymologie pro Varron peut être bonne pour le di tanus; mais nous croyons que le dieu *Vaticanus* a une origine moie il vient de *Vates*, devin, celui qui des oracles, *vaticinia*. Le lieu de sultait, et dans lequel on lui re hommages, en prit le nom de *V* cest là qu'est aujourd'hui le p papes, et la magnifique église de Sai

VATSIRTOU, divinités mongoles, bre de huit, qui ont la direction d occidentale du monde. *Voy. Dron*

VAUDOIS, hérétiques du xii^e si nommés de Pierre Valdo, mar Lyon, qui s'étant trouvé dans une où mourut subitement un de ses en fut si sensiblement touché, q sur-le-champ de distribuer tous aux pauvres, pour mener une vie pénitente. Il eut quelques imitu firent aussi profession d'une pauvre. Il se mit alors à parcourir prêchant l'abnégation et la néce les classes riches, de partager avec les pauvres. Son exemple cours, qui renfermaient en effe fond de charité, attirèrent à lu disciples; ils vivaient pauvrem chaient nu-pieds ou avec des aussi les appela-t-on d'abord *Lyon, Léonistes, Insabattés*, ou *Er Runcaires*, parce qu'ils couchaie haies et sous les buissons.

Mais bientôt ils ajoutèrent à l cations que, puisque les prêtres catholique ne pratiquaient pas l apostolique, ils n'étaient plus les ciples de Jésus-Christ, et n'avai pouvoir de remettre les péchés, de le corps de Jésus-Christ, ni d'admi sacrements; ils ajoutaient que k pratiquant la pauvreté volontair pouvoir plus réel et plus légitim plir ces fonctions et de prêcher l que les prêtres. En outre, ils so que, selon la véritable interpré

il n'est pas permis de jurer en poursuivant la réparation d'un crime, de faire la guerre, ni de punir de méfaits. Telles sont les erreurs que les vaudoux furent condamnés par le pape III, vers l'an 1183.

leur doctrine ne demeura pas sans différents points ; on les accuse du, dans le siècle suivant, le cercueil des erreurs. Ainsi, ils rejetèrent le purgatoire et la prière pour les morts, les indulgences, les fêtes et le culte des saints, le culte de la croix, et des reliques, les cérémonies du baptême des enfants. Ils admettent la présence réelle et la transsubstantiation dans l'eucharistie, mais seulement si elle était consacrée dignement ; les prêtres indignes la consacraient, la transsubstantiation avait lieu, non entre les mains du consacrateur, mais dans la communion. Bientôt ils rejetèrent les cérémonies de la messe, se mirent à prêcher, à entendre les confessions, à consacrer et à se communier. Plusieurs de ces erreurs leur furent communes avec d'autres hérétiques de cette époque ; c'est pourquoi on les confondit souvent avec les Albigeois. Ils se répandirent dans l'est et le midi de la France, dans le Piémont et quelques parties de l'Italie. Il y eut, dans ces contrées, des émeutes, des révoltes ; c'est que plusieurs de ces sectaires, sous le nom de *côteaux*, *avardins*, *courriers*, *mainades*, itinérants, pillant et massacrant, se livraient à de nombreuses cruautés.

La secte fort répandue parmi les nègres et les esclaves, disséminés dans diverses contrées de l'Amérique, du nord et du sud, est une confrérie, ou même de l'ordre de l'Afrique. Le but de cette secte paraît être de conjurer les malédictions, les sortilèges, et en général tous les maux jetés par les esprits malins ; elle délivre aussi des amulettes pour la réalisation de ses désirs.

Il y a une couleuvre enroulée autour d'un bâton. Les affiliés élisent un grand chef, celui-ci désigne une grande prêtresse, celle-ci s'appelle la reine, et le mari de la reine. Dans les réunions, ils se couvrent le front d'un mouchoir rouge ; la reine se tient sur la botte de la couleuvre, et l'antique sibylle sur le trépied, et se livre à des tremblements, de concert avec le milieu desquels elle jette à tous les assistants. Les assistants boivent à la santé du roi et de la reine, et jurent de ne jamais révéler ; ils boivent ensuite du tafia, et se livrent à une danse désordonnée, accompagnée de cris, de hurlements et de sautes épouvantables, jusqu'à ce qu'ils

tombent épuisés de fatigue. Le vaudoux n'exclut pas le catholicisme ; les sectaires reçoivent le baptême ; et ils demandent indifféremment des messes aux curés, et des conjurations aux papas. Soulouque, qui vient de se faire proclamer empereur d'Haïti, appartient à la secte du vaudoux. Il y a une vingtaine d'années, une reine des Vaudoux mourut à la Nouvelle-Orléans ; une foule immense suivit son convoi, et trois ou quatre mille esclaves marchaient derrière le corbillard.

VAUNGABRAD, dieu des anciens Péruviens, qui, avec *Atagoujou* et *Sagad-Zarra*, formait une sorte de trinité, par laquelle le monde était gouverné. Tous trois n'avaient qu'une seule volonté.

VAVEA, un des dieux inférieurs des anciens Taïtiens.

VAYOU, dieu du vent, dans la mythologie hindoue, appelé aussi *Pavana* et *Marouta*. On le représente monté sur une biche, avec un petit drapeau blanc dans la main droite. Voy. sa légende, à l'article *Pavana*.

VAZOUGUI-BÉRATA et VAZOUGUI-TONHA, dieux subalternes adorés dans l'archipel Viti.

VR, personnage de la mythologie scandinave, il était frère d'Odin et de Vile ; tous trois étaient appelés les fils de Bore. L'Edda les fait contemporains du déluge, puisque ce sont eux qui donnèrent la mort au géant Ymer, dont le sang occasionna le déluge. Plus tard l'opinion publique les mit au nombre des dieux ; et les poètes du Nord ayant, dans la suite des temps, confondu la retraite des eaux du déluge et la réapparition des continents, avec la création, s'avisèrent d'attribuer aux trois fils de Bore la formation de la terre et du ciel. « Les trois fils de Bore, dit l'Edda, traînèrent le corps d'Ymer au milieu de l'abîme, et en firent la terre : l'eau et la mer furent formés de son sang, les montagnes de ses os, les pierres de ses dents.... Ensuite, ayant fait le ciel avec son crâne, ils le posèrent de tous côtés sur la terre... Après cela, ils allèrent prendre des feux dans le monde enflammé du midi, et les placèrent en bas dans l'abîme, et en haut dans le ciel, afin qu'ils éclairassent la terre ; ils assignèrent des places fixes à tous les feux ; de là les jours furent distingués, et les années comptées. » Ce sont eux encore que l'on suppose avoir formé le premier homme et la première femme de deux morceaux de bois que les flots avaient apportés sur le rivage. Ce suprême pouvoir qui leur est attribué est venu de l'apothéose d'Odin, lorsque ce héros fut assimilé à la divinité suprême. Plusieurs modernes, trompés par l'Edda, ont cru reconnaître dans les trois fils de Bore l'image de la Trinité ; mais nous sommes plus portés à voir dans ces trois personnages, avec M. Riambourg, les trois enfants de Noé. Voici comme s'exprime ce judicieux écrivain : « Ces trois fils de Bore, dont on connaît le père et même l'aïeul, dont la mère est désignée comme étant la fille du géant Baldorn ; ces trois personnages, dont la nais-

sance est postérieure à celle des géants ; ces trois êtres humains, que l'Edda fait contemporains du déluge, que la mythologie scandinave place dans le ciel inférieur, quand ils ne sont plus sur la terre, qui sont enfin destinés à périr tous un jour, ne sauraient être confondus, suivant nous, avec les trois personnes divines. Odin est, d'après l'Edda, le fils de Bore, le petit-fils de Bure, et celui-ci doit son origine très-merveilleuse à la vache Audhumbla, qui nourrissait le géant Ymer de son lait ; Odin est donc de beaucoup postérieur à ce dernier. De plus, Odin doit un jour être englouti dans la gueule du loup Fenris, et dévoré par ce monstre ; il n'est donc pas le Dieu qui survit à tout. Mêmes observations par rapport à Vile et Ve ; ils ont commencé et ils finiront. Nous ne saurions donc voir, dans ces trois êtres mythologiques, l'emblème de la Trinité. » Nous le trouverions plutôt dans les trois dieux primitifs : *Thor, Odin et Freyr*, appelés aussi *Har, Jafnhar et Thridie*, *Voy. TRINITÉ*, n. 10.

VEACHI, un des chefs de la religion dans les îles Tonga, il y est fort vénéré ; cependant il est bien inférieur en dignité au Toui-Tonga, pontife suprême de la religion. L'autorité spirituelle de l'un et de l'autre est extrêmement diminuée depuis quelques années, si même elle n'a pas disparu complètement devant le christianisme.

VÉDA (de la racine *vid*, savoir ; en grec *οἶδα*, en hébreu *יָדָא* *yada*), la science par excellence ; nom de l'écriture sacrée des Hindous. Elle est divisée en quatre livres, nommés *Rig-Véda, Yadjour-Véda, Sama-Véda* et *Atharvan-Véda*. C'est ce que l'on appelle les quatre Védas. Ils sont écrits dans un dialecte fort ancien, qui diffère de la langue sanscrite devenue classique. Le style du dernier prouve qu'il est plus moderne, et cette considération sert à expliquer pourquoi l'on ne compte souvent que trois Védas. Les *Itihasas*, traditions historiques, et les *Pouranas*, sont, par contre, considérés quelquefois comme un cinquième Véda. Les trois premiers, qui passent pour avoir été révélés par Brahmâ, ont été conservés avec soin, retouchés bien des fois, augmentés à diverses reprises, et enfin compilés et mis en ordre par un rédacteur nommé *Véda-Vyasa*, (le compilateur des Védas) ou *Vyasa-Déva* (le divin compilateur). Ils offrent chacun, avec un recueil de *mantras* ou formules religieuses, une partie pratique appelée *Brahmana*, et une partie philosophique, nommée *Djignana*, c'est-à-dire une indication de rites, maintenant hors d'usage, et une exposition de principes théologiques et moraux. Les *mantras* sont chantés, et sur les copies écrites, ils sont notés. Chacun des Védas est en outre subdivisé en un grand nombre de traités, qu'il serait sans doute fort difficile, sinon impossible, de réunir en un recueil complet. Une liste que nous avons sous les yeux, et qui comprend 89 traités seulement, en y comprenant les *Oupanichadas*, les seuls probablement qu'il soit possible de trouver à Bénarès, porte le nombre des *Slokas* ou disti-

ques qui les composent à 770, ou environ. *Voy.* le sujet de chacun de ces articles respectifs.

Voici comment le savant Riter les Védas, dans son *Histoire de la philosophie ancienne*, traduite par M. Tissot. Les Védas sont de différents auteurs. Ils posent en partie de prières, en préceptes religieux, en parties de théologiques, qui n'ont pas la même son entre eux. Ils ont été rassemblés par Dwaipayana, qui est connu sous le nom de *Vyasa*, c'est-à-dire *collecteur* ou *compilateur*. Ce personnage absolument mythique on attribue une quantité innombrable de ouvrages ; mais il est à remarquer qu'il n'est pas, dans les Indes, la seule collection complète des Védas. Au moins aucun Européen n'en a possédé une pareille. Une chose plus remarquable, c'est que la disposition de ces livres Hindous contribue elle-même à le rendre difficile, sinon impossible, de compléter la compilation. En effet, les Védas sont divisés en quatre parties, qui ont plusieurs subdivisions. Or déjà pour avoir enseigné ces quatre parties pas toutes ensemble, à chacun des disciples, mais une partie à l'un, une autre à l'autre. Et comme ses successeurs ont fait de même, il suit que les Védas sont jamais trouvés en entier de la même main. Mais outre la tradition reçue des Védas, et plusieurs révélés, y a aussi des formes nouvelles de chaque partie ; en sorte qu'il y a mille textes très-différents de toute une même partie, *Yadjour-Véda* ; la diversité des Védas pour avoir été si grande enfin, il y a onze cents écoles différentes, dont chacune veut avoir pour son usage des Védas préceptes particuliers. On peut dire aussi que c'est une règle, chez les Hindous, de ne pas relier les Védas en un volume, mais de ne les conserver qu'en fragments détachés seulement. Chacun voit qu'il est facile alors d'ajouter toujours quelque chose de semblable recueil....

« Jusqu'ici les Védas ne nous sont connus que très-imparfaitement par des extraits faits à dessein, ou par des extraits hasardés à fait rencontrer (1) : nous ne saurions cependant assez pour y voir non pas seulement des traces, mais des indices très-évidents d'interpolation. Au bord, la quatrième partie des Védas, *Atharvan-Véda*, est présumée plus récente que la plupart des anciens écrits Hindous, puisqu'il n'est ordinairement dans ceux-ci que des trois Védas

(1) Depuis l'époque où écrivait Riter, sont devenus plus accessibles aux Européens plusieurs parties du *Rig-Véda*, du *Sama-Véda*, du *Yadjour-Véda* ont été publiées, traduites ou commentées dans les Indes, en Allemagne, en Angleterre, en France. Nous citerons, entre autres, les MM. Rosen, Stevenson, Wilson, Mill, Poley, Nève, etc. ; mais ces travaux ne nous donnent point l'appréciation de Riter.

l'adjour-Véda et du *Sama-Véda*. Il est Colebrooke a cherché à soutenir de ce Véda, mais par la raison qu'il est mentionné quelque part le *Sama-Véda*, tandis qu'il faut conclure plutôt (et aussi parce que les parties des Védas sont mentionnées à cet endroit) que ce passage même a été récemment, soit qu'il l'ait été lors de la compilation des Védas, soit postérieurement avant que les Védas ne fussent recueillis, il ne pouvait pas encore en faire leur division. Mais il y a dans les différentes parties des Védas des passages dans lesquels les Védas ont eux-mêmes ou toutes leurs parties résultent avec certitude qu'il y a eu une compilation de l'ouvrage, postérieure à la formation du recueil. Et si l'on suppose que les Védas ont été compilés pendant la période la plus reculée de l'Inde, on doit alors accorder qu'ils doivent porter l'empreinte de la simplicité dans la manière de penser politique et en littérature; et on doit considérer comme des indices, des passages qui s'éloignent de la naïveté et trahissent un état de civilisation et de littérature. Sous ce point de vue encore nous sommes forcés de reconnaître que beaucoup de passages des Védas sont des interpolations par la suite des temps. De ces sont les endroits qui font mention de mêmes épiques des Hindous, des passages de ce qu'on appelle les *Théogones*, les *Pouranas*. De plus, il est même la grammaire, le dictionnaire, la définition des mots difficiles ou des Védas, que la prosodie, l'astrologie, n'étaient pas inconnus des Védas. Outre ces signes non d'une composition récente, on trouve d'autres vestiges de doctrines venues de la manière religieuse des Hindous dans la plus haute antériorité des parties des Védas qui contiennent des doctrines, ont déjà été signalées par les sectes par l'honorable Colebrooke. On peut nier qu'il n'y ait, dans ces divers passages qui ont quelques-unes des doctrines philosophiques. On trouve principalement dans les *Upanishads* à dire dans les sommaires de ces, qui forment la seconde partie de ces Védas. Mais il est clair aussi que ces passages ne peuvent servir comme l'histoire de la philosophie indienne, tant qu'on n'aura pas trouvé un moyen de déterminer le temps de leur composition. Je crois même que je ne serais pas seulement contredit, si j'exprimais que toutes les parties des Védas ont un caractère décidément dogmatique. Les Védas ont été recueillis en une doctrine et sur cette collection on ne peut pas dans la première période de la culture indienne. Car la dogmatique

ne se forme que du texte primitif des écritures sacrées. C'est par cette raison que Colebrooke assigne aux *Brahmanas* et à leurs *Upanishads* une origine plus récente qu'aux prières et aux hymnes des Védas. Cependant je dois remarquer que les intercalations, dans la collection des Védas, ne se bornent pas aux parties dogmatiques, mais qu'on trouve aussi des prières qui ont été évidemment composées après la formation du recueil des Védas.

Quant à la date à laquelle ont dû être composées les parties authentiques des Védas, la plupart des savants s'accordent à la fixer à environ quinze siècles avant l'ère chrétienne.

VÉDANTA, école théologique et philosophique appuyée sur les Védas; c'est la plus accréditée et la plus répandue parmi les Hindous. On l'attribue à Vyasa le compilateur, qui passe pour avoir rédigé, dans le dessein précis d'expliquer la doctrine des Védas, d'en résoudre les difficultés, et d'en concilier les oppositions apparentes, un ouvrage qu'il intitula le *Védanta*, c'est-à-dire *la solution et la fin de tous les Védas*.

Le *Védanta* de Vyasa s'annonce donc comme l'explication des Védas, dont il diffère néanmoins beaucoup. Car, selon lui, Dieu est tout; le reste n'est qu'une grande illusion, *Maya* ou *Maha-Maya*. De toute éternité Dieu dort plongé dans une nuit lumineuse; il rêve, ce rêve est l'univers, c'est *Maya*, qui remplace le verbe ou *svadha* des livres sacrés. C'est de *Maya* que tout sort; elle renferme en elle tous les principes élémentaires des choses; ces principes, fécondés par l'esprit pendant le sommeil de Dieu, font éclore tous les êtres et l'homme, qui vit d'une vie toute divine, mais toute composée d'illusions, car le germe de sa vie est *Maya*. D'où il suit qu'il n'y a d'existence réelle que celle de Dieu; tout le reste est un rêve, et Dieu n'enfantant rien de réel, est pour ainsi dire stérile; ainsi la mort n'est pour chaque homme que la fin du rêve, le retour, l'absorption dans l'être infini dont il est émané.

En effet, il en est du rêve de *Maya*, ou du rêve de Dieu, comme des rêves humains : qu'un homme, pendant son sommeil, ait songé qu'il était revêtu d'un corps qui n'existe pas ou qui n'est pas le sien, quand il se réveille, il se retrouve tout à coup en lui-même, et le fantôme a disparu. L'homme, dans la vie humaine, peut, de la même manière, parvenir à reconnaître que tout autour de lui n'est qu'illusion, enfin que lui-même, comme être individuel, n'est qu'une modification de *Maya*; et alors, s'oubliant lui-même, il est arrivé au sein de Dieu, où il commence réellement à vivre d'une vie infinie, éternelle : tout l'univers n'est plus à ses yeux que comme une fantasmagorie, et il rentre, lui, absorbé dans le grand Être.

Ce point de réunion de l'homme avec Dieu s'appelle le *Yoga*; le but unique de la vie est d'arriver à ce point, et le meilleur moyen

d'y parvenir est de s'arracher le plus possible à tout ce qui est Maya, de fuir toute jouissance physique, toute action corporelle, de rendre en soi la matière immobile, inerte, afin de l'oublier et de l'éteindre. De là ces maximes d'apathie sans cesse répétées par les Brahmanes védantins : Il vaut mieux s'asseoir que de marcher, se coucher que de s'asseoir, dormir que de veiller, mourir que de vivre. Tel est le védantisme, le premier système de panthéisme indien.

Le Védanta diffère donc des Védas sur deux points principaux : 1^o les Védas admettent un principe créateur et créant ; le Védanta n'admet que Dieu se révélant à lui-même ; dans les Védas, Swadha est quelque chose de réel en soi, c'est le Verbe éternel de Dieu ; dans le Védanta, Maya n'est qu'une illusion. 2^o Les Védas voient dans les créatures quelque chose de réel et de vivant, le Védanta ne voit hors de Dieu que la mort, et dans le genre humain qu'un monde ténébreux de fantômes.

Ce système repose sur une grande vérité outrepassée, c'est qu'il n'y a que Dieu qui vive d'une vie indépendante, c'est-à-dire qui soit par lui-même ; l'homme n'existe point ainsi, et son grand mal c'est de vouloir imiter *cette existence par soi* de l'Etre souverain, de vouloir se faire Dieu. Toute vertu consiste donc pour lui à confondre cet orgueil, à anéantir son moi devant la volonté divine, à être humble. Telle est la vérité qui, mal interprétée, a mené les sages de l'Inde au panthéisme.

Du Védanta découle, comme conséquence immédiate, la philosophie *Yoga*, qui n'est à proprement parler que le védantisme dans son application à la vie humaine. (*Annales de Philosophie chrétienne*, 1^{re} série, tome II.) *Voy. Yoga.*

Nous croyons que nos lecteurs verront ici avec plaisir deux petits traités originaux que nous trouvons en appendice à l'*Essai sur la philosophie des Hindous*, par Colbrooke, traduit par M. Pauthier. Le premier est un résumé curieux du système Védanta, composé en sanscrit par le célèbre Sankara-Atcharya, un de ses principaux propagateurs, dans le x^e ou xi^e siècle de notre ère. Le second est dû à la plume du fameux Brahmane Ram-Mohan Raé, converti à une sorte de christianisme spéculatif, et qui mourut en Angleterre en 1833. Il le rédigea pour démontrer à ses compatriotes l'unité de Dieu, en leur prouvant que ce dogme est le fond de la doctrine enseignée dans le Védanta.

• **Atma-Bodha,**
Ou la connaissance de l'Esprit,
Par SANKARA-ATCHARYA.

1. Ce traité sur la connaissance de l'Esprit est destiné à ceux qui cherchent la délivrance des naissances mortelles, qui expient leurs péchés par des austérités rigides, qui jouissent d'une tranquillité parfaite, et dont toutes les passions et tous les désirs sont subjugués.

2. Il n'y a aucun autre moyen de la délivrance complète et finale : c'est évidemment celui qui détache les liens comme le feu est indispensable dans la cuisson (des aliments) : connaissance, la béatitude, ne tenue.

3. L'action n'étant pas opposée, elle ne peut l'éloigner : la naissance dissipe l'ignorance, la mort dissipe les ténèbres.

4. Quand l'ignorance qui est la source des ténèbres est éloignée, la propre splendeur, brille au lieu de l'obscurité, comme le soleil réapparaît lorsque le nuage est dispersé.

5. L'âme, qui est couverte de l'ignorance, étant purifiée de la raison, la connaissance paraît aussi (1) ; comme la semence purifiée l'eau trouble, et disparaît se combinant avec elle.

6. La vie est comme un sorcier : les passions diverses, etc., suspendent son existence (ces passions ne sont que réelles) ; mais lorsqu'elle s'endort, elle se réveille, elle toutes ces choses n'étaient que suspendues.

7. Le monde semble réel ; mais Brahman est compris, Brahman dans toutes choses indivisé ; d'ailleurs semble être de l'argente.

8. Toutes les variétés des éléments du véritable Esprit vivant, et dans l'Etre éternel et pénétrant les différentes espèces d'ornements prises dans l'or.

9. Le directeur des organes est celui qui existe par lui-même : le firmament, sujet à différer, et par leurs distinctions, les existences distinctes ; mais, quand ces distinctions sont détruites, il reste l'unité.

10. En conséquence de ces espèces, des noms et des couleurs sont attribués à l'Esprit : les couleurs et des goûts différenciés bués à l'eau.

11. Le corps est composé de cinq éléments ; il fluide de la destinée, et il du plaisir et de la peine.

12. Le corps subtil n'est pas matériel grossier, mais il est composé de cinq esprits de la vie, avec le entendement et les dix organes de l'instrument de la sensation.

13. Ce principe intelligent est le commencement, qui ne peut être appelé l'accident origine différent de ces trois accidents de l'Esprit.

14. Occupant les cinq places de la passion, etc., le pur esprit.

(1) *Commentaire.* — La connaissance réfléchie dans l'Esprit, elle existe est la même que lui : ainsi l'Esprit est.

comme le cristal montre les couleurs qui lui sont appliqués. Il n'a pas à avoir mortifié le corps qui concitue cinq places, le pur Esprit est disla raison, comme le riz est séparé e en le battant.

Esprit éternel et omni-présent ne se pas lui-même à chaque place; il mple dans l'entendement, et non bjets matériels, comme une image ne dans un miroir.

Esprit est distingué du corps, des orsens, du sens intérieur et de l'ent, par les opérations qu'il accomplit. st ce qui contemple les actions de me un roi contemple les actions de

hommes ignorants imaginent que st l'agent dans les opérations des es sens, etc., comme la lune a les du mouvement lorsque les nuages vant elle.

corps, les organes des sens, le leur et l'entendement, soutenus it vivant, accomplissent leurs ditions, comme les hommes condui-affaires à la lumière du soleil.

propriétés du corps, des organes et du sens intérieur sont conçues ns le vrai Esprit vivant; comme nble se mouvoir lorsqu'elle est réns les eaux courantes.

tion, etc., qui sont les accidents du leur, sont attribués par ignorance de la même manière que, par ignoe couleur bleue est attribuée aux

fection, le désir, le plaisir, la pei-existent dans l'entendement. Dans sommeil, et lorsqu'il a cessé, ces ns ne sont pas éprouvées, consé-elles existent dans l'entendement, as l'Esprit.

omme le soleil est naturellement sant; l'eau, froide; et le feu, usi l'Esprit est, de sa propre es-itable, heureux, éternel et sans

nt, par ignorance, attribué tout entellect et l'entendement à l'Esprit; commence à dire : *Je suis, je con-*

omme l'Esprit est incapable de chant que l'intellect n'est pas compris tendement, l'âme étant associée principes impurs, elle dit avec : *Je suis*, et elle est ainsi séduite. aginant qu'il est l'âme, l'homme effrayé, comme une personne qui erre un morceau de corde pour it; mais sa crainte est éloignée par ion qu'il n'est pas l'âme, mais l'Esrsel.

Esprit fait apparaître l'entendement, s des sens, etc., comme une lampe objets visibles; mais l'Esprit n'est a manifeste par ces natures gros-

Esprit, qui est lui-même la vie, n'a

pas besoin d'un autre être vivant (pour se rendre sensible), mais il est manifesté par sa propre nature animée; comme une lampe n'a pas besoin du secours d'une autre pour se rendre visible.

29. Ayant éloigné par cette déclaration : *Il n'est pas, Il n'est pas*, tous les accidents qui constituent le monde, l'âme et l'Esprit universel sont, par le moyen des mots célébrés (1), discernés comme étant *Un*.

30. Les objets inintelligents, comme le corps, etc., sont d'une nature fugitive et visible, et ils ressemblent aux bulles d'air qui apparaissent sur la surface de l'eau; mais on est obligé de croire que je suis le Brahmā non souillé, dont la nature est différente de la leur.

31. Moi (*atma*?), qui suis différent du corps, je n'éprouve ni naissance, ni accroissement, ni décadence, ni mort; et étant dénué d'organes des sens, je suis indépendant de leurs objets, comme le son, etc. (2).

32. N'ayant point de sens intérieur, je ne ressens point la peine, le désir, l'envie, ni la crainte; car, instruit par les Védas, je reconnais que je n'ai ni la vie, ni le sens intérieur, mais que je suis un être pur (clair) et transparent.

33. « Par Brahma furent produits la vie, le sens intérieur, les organes des sens et d'action, l'éther, l'air, le feu, l'eau, la terre, qui composent l'univers (3). »

34. Je suis sans qualités ou action; impérissable, sans volition; heureux, immuable, sans figure; éternellement libre et pur (non souillé.)

35. Je suis comme l'éther, qui est répandu partout, et qui pénètre en même temps l'extérieur et l'intérieur des choses; je suis incorruptible, impérissable; je suis le même dans toutes choses, pur, impassible, non souillé, immuable.

36. « Je suis le grand Brahmā, qui est éternel, pur, libre, un, incessamment heureux, non deux, existant, percevant, et sans fin (4). »

37. La conception perpétuelle que je suis Brahma lui-même, éloigne la confusion naissant de l'ignorance; de la même manière que la maladie est éloignée par la médecine.

38. Celui dont la pensée n'en contemple pas un autre, qui se retire dans un endroit inhabité, dont les désirs sont annihilés, et dont les passions sont subjuguées, perçoit que l'Esprit est un et éternel.

39. Un homme d'un bon entendement doit, sans aucun doute, annihiler tous les objets sensibles dans l'Esprit, et toujours contempler un esprit qui ressemble au pur espace.

(1) *Commentaire.* — Les mots célébrés sont : *Tu es lui; cet Esprit (de moi) est Brahma; je suis lui.*

(2) *Commentaire.* — Les cinq Slokas suivants décrivent notre nature comme découverte par l'abstraction et l'expérience intellectuelle.

(3) Ce Sloka est emprunté de l'un des Védas.

(4) Citation des Védas.

40. Celui qui comprend l'invisible essence, ayant rejeté l'idée de formes et de distinctions, existe dans l'Etre universel, vivant et heureux.

41. Absorbé dans ce grand Esprit, il n'observe pas la distinction de *percevant*, *perception* et *objets perçus*; il contemple une existence infinie, heureuse, qui est rendue manifeste par sa propre nature.

42. Ainsi, comme le feu est produit par le frottement de deux pièces de bois, ainsi, par la contemplation continue de l'Esprit, une flamme de connaissance est allumée qui brûle et consume le chaume de l'ignorance.

43. L'obscurité est d'abord dispersée par l'aurore de la connaissance, et alors l'Esprit apparaît, comme le lever du soleil suit l'apparition du jour.

44. L'Esprit existe éternellement, mais, en conséquence de l'ignorance, son existence n'est pas perçue; lorsque cette ignorance cesse, l'Esprit est discerné, comme un ornement qui a été caché derrière une personne.

45. Comme, par une perception visuelle, indistincte, une malle-poste est quelquefois prise pour un homme, ainsi la nature du *Djiva*, ou *Ame vivante*, est attribuée à l'être; mais lorsque le principe est compris ou saisi, cette erreur disparaît.

46. Quand la connaissance naît de la perception du premier principe, elle chasse cette ignorance qui dit : *Je suis, cela est à moi*; comme l'incertitude concernant le chemin que l'on veut parcourir est levée par l'apparition du soleil.

47. Le Yogui, dont l'intellect est parfait, contemple toutes choses comme demeurant en lui-même, et ainsi, par l'œil de la connaissance, il perçoit que toute chose est Esprit.

48. Il connaît que toutes ces formes corporelles des choses sont Esprit, et que hors de l'Esprit il n'existe rien; comme diverses espèces de gobelets, etc., sont de la terre; et ainsi il perçoit que lui-même est toutes choses.

49. L'âme émancipée est cette personne illuminée qui se dépouille de ses premiers accidents et de ses premières qualités, et qui devient identifiée avec l'Etre véritable, vivant, heureux; de la même manière que la chrysalide devient une abeille.

50. Le Yogui ayant traversé la mer des passions, et anéanti les mauvais esprits, l'Amour, la Haine, etc., est uni avec la Tranquillité et se réjouit dans l'Esprit.

51. Ayant renoncé à ces plaisirs qui naissent des objets externes périssables, et jouissant de délices spirituelles, il est calme et serein comme le flambeau sous un étendard, et il se réjouit dans sa propre essence.

52. Le Mouni (saint), pendant sa résidence dans le corps, n'est pas affecté par ses propriétés; comme le firmament n'est pas affecté par ce qui flotte dans son sein; connaissant toutes choses, il demeure non-con-

cerné (1), et se meut libre comme

53. Quand les accidents sont détruits, le Mouni et tous les êtres entrent dans l'essence qui pénètre tout; comme le sel se mêle à l'eau, l'éther à l'éther, le feu, etc.

54. Il est Brahma, après la possession, quel il n'y a rien à posséder; après l'absence de la félicité duquel il n'y a félicité qui puisse être désirée; l'obtention de la connaissance duquel a point de connaissance qui puisse tenue.

55. Il est Brahma, lequel ayant aucun autre objet n'est contemplé; quel étant devenu identifié, aucune sance n'est éprouvée; lequel étant n'y a plus rien à percevoir.

56. Il est Brahma, qui est répandu dans tout; dans l'espace moyen, dans le vide, au-dessus et dans ce qui est au-dessous, le vrai, le vivant, l'heureux, sans divisible, éternel et un.

57. En outre : Il est Brahma, dit le Védanta comme l'Etre qui est dans tout ce qu'il pénètre, qui est incorruptible, éternellement heureux et un.

58. Soutenus par une portion de l'Etre éternellement heureux, (virtualité créatrice de *Brahma*); et les dieux secondaires peuvent être, par leur action, appelés *Etres heureux*.

59. Toutes choses sont unies en lui; les actes dépendent de lui; c'est pourquoi Brahma est répandu en tout, et le bonheur est dispersé dans le lait.

60. Il est surnommé Brahma, sans grandeur, inétendu, incréé, invisible, sans figure, sans qualités et sans tère.

61. Il est Brahma, par lequel tout est éclairé; dont la lumière fait briller le soleil et tous les corps lumineux, n'est pas rendu manifeste par leur forme.

62. Il pénètre lui-même sa propre essence éternelle, et il contemple le monde apparaissant comme étant Brahma; que le feu pénètre un boulet de fer enflammé, et se montre aussi lui-même plus clairement.

63. Brahma ne ressemble point à rien, et hors Brahma il n'y a rien; tout semble exister en dehors de lui et de son illusion, comme l'apparence de l'eau dans le désert de Marou.

64. De tout ce qui est vu, de tout ce qui est entendu, rien n'existe que Brahma par la connaissance du principe, Brahma contemplé comme l'être véritablement heureux, sans dualité.

65. L'œil de la connaissance contemple l'Etre véritable, vivant, heureux, répandu dans tout; mais l'œil de l'ignorance ne découvre point, ne l'aperçoit point, un homme aveugle ne voit point la lumière.

66. L'âme étant éclairée par la vision attentive, etc., et brûlant d'extase

(1) Non affecté par les choses qui l'entourent.

ance, elle est délivrée de toutes étés, et brille dans sa propre comme l'or qui est purifié dans

d le soleil de la connaissance spi-ève dans le ciel du cœur, il chasse s, il pénètre tout, embrasse tout tout.

i qui a fait le pèlerinage de son rit, un pèlerinage dans lequel il concernant la situation, la place i, qui est partout; dans lequel ni i le froid ne sont éprouvés, qui i félicité perpétuelle et une déli-toute peine, celui-là est sans ac-naît toutes choses, et il obtient éalitéde.

d'un abrégé du Védanta, ou so-tous les Védas; l'ouvrage le plus le plus révéré de la théologie brah-établiissant l'unité de l'Être su-que lui seul est l'objet de la pro-et du culte;

Par RAM-MOHAN-RÂÉ.

Calcutta, 1816, et Londres, 1832.

PRÉFACE.

ROYANTS DU SEUL VRAI DIEU.

grande partie des Brahmanes et sectes d'Hindous sont tout à fait ssibilité de justifier cette idolâ-ontinuent de pratiquer. Lorsqu'on ne sur ce sujet, au lieu de don-uments raisonnables à l'appui de ite, ils disent qu'il leur suffit de itume de leurs ancêtres, comme sitives. Quelques-uns d'entre eux disposés contre moi, parce que idonné l'idolâtrie pour le culte du ble et éternel. C'est pourquoi, dre ma propre foi et celle de nos ncêtres, je me suis efforcé, depuis temps, de convaincre mes comp-a vraie signification de nos livres de prouver que ma déviation ne le blâme que quelques personnes ont été si prompts à déverser

complet de la théologie hindoue, de la littérature, est contenu dans qui sont affirmés être contempo- création. Ces ouvrages sont ex-volumineux; et étant écrits dans plus élevé et le plus métaphori-nt, comme on peut bien le suppo-beaucoup de passages, confus et vres en apparence. Il y a plus de ans, le grand *Vyasa*, réfléchis- i perpétuelle difficulté naissant de s, composa avec beaucoup de dis-un abrégé complet du tout; et il ssi les textes qui paraissaient en on. Cet ouvrage, il le nomma le quelle désignation, composée de sanskrits, signifie : *La solution ou us les Védas*. Il a continué d'être la plus haute manière par tous les

Hindous; et au lieu des arguments les plus diffus des *Védas*, c'est lui que l'on cite tou-jours comme étant d'une égale autorité. Mais, enveloppé dans les ombres épaisses de la lan-gue sanscrite, et les Brahmanes ne permettant qu'à eux seuls de l'interpréter, ou même de toucher un livre quelconque de cette espèce, le *Védanta*, quoique perpétuellement cité, est peu connu du public, et, par conséquent, la pratique d'un petit nombre d'Hindous est conforme à ses préceptes.

Pour continuer ma défense, j'ai, autant que mes facultés me l'ont permis, traduit cet ouvrage inconnu jusqu'ici, ainsi qu'un abrégé qui en a été fait, dans les langues hindoustan-nie et bengalie; et j'ai distribué gratis ces traductions parmi mes compatriotes, autant que les circonstances me l'ont permis. La traduction actuelle est une tentative de ren-dre le même abrégé en anglais, par laquelle j'espère prouver à mes amis européens que les pratiques superstitieuses qui déforment la religion hindoue n'ont rien de commun avec l'esprit pur de ses enseignements.

J'ai observé que, dans leurs écrits et dans leur conversation, beaucoup d'Européens éprouvent le desir de pallier et d'adoucir les formes de l'idolâtrie hindoue, et qu'ils sont portés à faire croire que tous les objets du culte sont considérés par leurs adorateurs comme des représentations emblématiques de la suprême Divinité. Si c'était réellement le cas, je pourrais être conduit peut-être à examiner le sujet; mais la vérité est que les Hindous de nos jours ne considèrent pas la chose ainsi, mais qu'ils croient fermement à l'existence réelle de dieux et de déesses in-nombrables, qui possèdent dans leurs propres domaines une puissance entière et in-dépendante, et c'est pour se les rendre propices, et non le vrai Dieu, que des temples sont érigés et des cérémonies accomplies. Il n'y a pas de doute cependant, et mon seul but est de le prouver, que chaque rite dé-rive de l'adoration allégorique de la Divinité véritable; mais aujourd'hui tout cela est ou-blié, et, aux yeux d'un grand nombre, c'est même une hérésie de le mentionner.

J'espère que l'on ne présumera pas que j'aie l'intention d'établir la préférence de ma foi sur celle des autres hommes. Le résultat de la controverse sur un tel sujet, quelque multipliée qu'elle soit, ne doit jamais être satisfaisant; car la faculté raisonnable, qui conduit les hommes à la certitude dans les choses qu'elle peut atteindre, ne produit au-cun effet sur les questions qui sont en de-hors de sa compréhension. Je ne puis qu'affirmer que, si le raisonnement et les précep-tes du sens commun amènent par induction la croyance à un Être sage, incréé, qui sou-tient et gouverne cet immense univers, nous devons aussi le considérer comme l'Exis-tence suprême la plus puissante, dépassant de bien loin nos facultés de compréhension et de description. Et quoique les hommes d'un esprit non cultivé, et même quelques personnes instruites (mais en ce point seul avouglées par le préjugé) choisissent avec

empressement, comme l'objet de leur adoration, quelque chose qu'ils peuvent toujours voir, et qu'ils prétendent sentir, l'absurdité d'une telle conduite n'est pas pour cela du moindre degré diminuée.

Mes réflexions continuelles sur les rites inconvenants, ou plutôt injurieux, introduits par la pratique particulière de l'idolâtrie hindoue, laquelle, plus que tout autre culte païen, détruit le lien de la société, en même temps qu'elles m'ont inspiré de la compassion pour mes compatriotes, m'ont poussé à employer tous les efforts possibles pour les réveiller de leur songe d'erreur, et, en les rendant familiers avec leurs écritures, les rendre par cela même capables de contempler avec une véritable dévotion l'unité et l'omniprésence du Dieu de la nature.

En suivant cette route, dans laquelle je suis dirigé par ma conscience et ma sincérité, je me suis, moi né Brahmane, exposé aux plaintes et aux reproches, même de quelques-uns de mes parents, dont les préjugés sont puissants, et dont l'avantage temporel dépend du système actuel de religion. Mais je les supporterai tranquillement, fussent-ils encore plus accumulés, espérant qu'un jour arrivera où mes humbles efforts seront considérés avec justice, peut-être reconnus avec gratitude. Dans tous les cas, quoi que des hommes puissent dire, je ne serai pas privé de cette consolation : mes motifs peuvent être acceptés par cet Etre qui regarde dans le secret et récompense ouvertement.

CALCUTTA, 1816.

ABRÉGÉ DU VÉDANTA.

L'illustre *Vyasa*, dans son célèbre ouvrage, le *Védanta*, fait entendre dès l'abord qu'il est absolument nécessaire pour le genre humain d'acquiescer la connaissance de l'Etre suprême, qui est le sujet de discours dans tous les *Védas*, dans le *Védanta* aussi bien que dans les autres systèmes de théologie. Mais il trouve, d'après les passages suivants des *Védas*, que cette recherche est restreinte dans des limites très-étroites : « L'Etre suprême n'est pas compréhensible par la vision ou par aucun autre organe des sens ; il ne peut être également conçu par le moyen de la dévotion ou des pratiques vertueuses. Il voit toute chose, quoiqu'il ne soit jamais vu ; il entend toute chose, quoiqu'il ne soit jamais entendu. Il n'est ni court, ni long ; il est inaccessible à la faculté intelligente ; il ne peut pas être décrit par la parole humaine ; il est en dehors des limites de l'explication des *Védas* ou de la conception humaine. » *Vyasa* aussi, d'après le résultat de divers arguments coïncidant avec le *Véda*, trouve que la connaissance exacte et positive de l'Etre suprême n'est pas dans les limites de la compréhension humaine, c'est-à-dire que *quel et comment* est l'Etre suprême ne peuvent pas être définitivement affirmés. C'est pourquoi, dans le second texte, il a expliqué l'Etre suprême par ses effets et ses œuvres,

sans tenter de définir son essence même manière que nous, qui ne nous pas la vraie nature du soleil, pliquons comme la cause de la des jours et des époques. « Celui naissance, la conservation et l'ar du monde sont réglées, est l'Etre : Nous voyons cet univers varié, ainsi que la naissance, la conservation, l'annihilation de ses différentes parties, la nous inférons naturellement d'un être qui règle et dirige le tout, l'appelons le Suprême ; comme, d'un vase, nous concluons l'existence de l'ouvrier habile qui l'a formé. De la même manière, déclare ainsi l'Etre : « Celui de qui l'univers procède, le souverain de l'univers, et dont l'univers, est l'Etre Suprême. »

Le *Véda* n'est pas supposé un être, quoiqu'il soit quelquefois honoré d'une épithète, parce que sa création première est ainsi déclarée dans le *Véda* : « Tous les textes et toutes les parties furent créés ; » et de même, dans le *Védanta*, le *Véda* est déclaré être la cause de tous les *Védas*.

L'espace vide n'est pas conçu comme la cause indépendante du monde, la déclaration suivante du *Véda* : « Il procède de l'espace vide, » car il est déclaré en outre : — « L'espace vide est créé par l'Etre Suprême, » et dit : — « Comme l'Etre Suprême est déclaré, dans le *Véda*, la cause de l'espace vide, de l'air et du feu, d'eux ne peut être supposé la cause indépendante de l'univers. »

Ce n'est pas l'Air, non plus, considéré comme le souverain de l'univers, quoique le *Véda* dise en un endroit : « Toute créature existante est créée par l'air ; » car le *Véda* affirme encore : « Le souffle, la faculté intellectuelle, les sens internes et externes, le feu, l'air, la lumière, l'eau, et la terre, procèdent de l'Etre Suprême. » Le *Védanta* dit aussi : « Dieu est déclaré par le *Véda* comme le souffle, le feu, l'air, la lumière, l'eau, et la terre, procèdent de l'Etre Suprême. » C'est-à-dire : « Ce souffle est plus étendu que toute l'étendue de l'espace dans tout l'univers, » comme on le lit dans la suite du discours concernant l'Air commun.

La Lumière, de quelque nature qu'elle soit, n'est pas inférée comme étant le maître de l'univers, d'après l'assertion du *Véda* : — « La pure lumière est la souveraine des créatures ; » — car le *Véda* déclare : « Le soleil et tous les autres astres imitent Dieu, et lui empruntent leur lumière. » La même déclaration s'applique à la Lumière dans le *Védanta*.

Ce n'est pas la Nature qui peut être considérée comme la cause indépendante du monde, quoique le *Véda* déclare : — « L'homme ayant connu cette

Être éternel, sans commencement fin, est délivré de l'atteinte de la parce que le *Véda* affirme que — l'Être n'est égal ou supérieur à Dieu, » dit : — « Connais Dieu seul; » et s'exprime ainsi : « La nature n'est l' créateur du monde, et elle n'est pas née ainsi par le *Véda*, » car il dit : — « Dieu, de son regard, a nivers. » La nature est un être — c'est pourquoi elle est dénuée de tention, et conséquemment incapable le monde régulier.

mes ne sont pas supposés la cause e, malgré la déclaration suivante : réateur) est l'être le plus subtil, le u ; »

un *atome* est une molécule insensé d'après l'autorité ci-dessus, il est u'aucun être dénué d'intelligence tre l'auteur d'un système arrangé d'art.

ne peut être induite des textes suinme le souverain seigneur de l'un-voir : « L'Âme étant unie à l'Être lissant, jouit de la félicité. » — L'Âme entrent dans le petit espace cœur; — parce que le *Véda* dée Lui (Dieu) préside dans l'Âme, son Régulateur, » et que « l'Âme ie à l'Être gracieux, jouit de la fé- Le *Védanta* dit aussi : « L'Âme sen'est pas dite résider dans la terre, un être directeur ou régulateur, e dans les deux textes du *Véda* il ment parlé de l'Être qui gouverne ; savoir : — « Lui (Dieu) réside dans é de l'entendement, » et « Lui, qui ans l'Âme, etc. »

ni le *Dieu* ni la *Déesse* de la terre ésignés par le texte suivant, comme eur de la terre; savoir : — « Lui de dans la terre, et qui est distinct erre, et que la terre ne connaît c., » parce que le *Véda* affirme que ieu seul) est le régulateur du sens et il est l'Être éternel, » et la même affirmée dans le *Védanta*.

texte qui commence avec la sen- ante : « Celui-ci est le soleil, » et urs autres textes affirmant la di- oleil, ce dernier n'est pas supposé rimordiale de l'Univers, parce que clare que : « Lui qui réside dans (comme son seigneur) est distinct l; » et le *Védanta* fait la même dé-

nême manière, aucun des dieux e peut être inféré des diverses as- es *Védas*, concernant leurs divinités s, comme étant la cause indépen- l'Univers; parce que le *Véda* affirme, nts endroits, que « Tous les *Védas* vent rien que l'Unité de l'Être Su- » En accordant que la Divinité soit n seul Être, les affirmations posi- antes du *Véda*, relatives à l'unité deviennent fausses et absurdes : l par conséquent *Un* et sans se-

« cond. » — « Il n'y a que l'Être Suprême « qui possède la connaissance universelle. » — « Lui qui est sans aucune figure, et qui « dépasse les limites de la description, est « l'Être Suprême. » « Des appellations et des « figures de toute espèce sont des innova- « tions. » Et, d'après l'autorité de plusieurs autres textes, il est évident que tout être qui porte une figure, et est susceptible d'être décrit, ne peut pas être la cause éternelle indépendante de l'Univers.

Les *Védas* ne nomment pas seulement *déités* les représentations célestes, mais ils donnent aussi, dans beaucoup de cas, l'épithète divine à l'esprit, aux aliments, à l'espace vide, à l'animal quadrupède, aux esclaves et aux fugitifs (*slaves and flymen*); comme : « l'Être « Suprême est un animal quadrupède dans « un lieu, et dans un autre il est plein de « gloire. L'esprit (*mind*) est l'Être Suprême, « il doit être adoré; » — « Dieu est la lettre « *Ka* ainsi que la lettre *Kha*, » et — « Dieu « est sous la forme d'esclaves et sous celle « de fugitifs. » Le *Véda* a représenté allégoriquement Dieu dans la figure de l'Univers, savoir : « le feu est sa tête, le soleil et la « lune sont ses deux yeux, etc. » Le *Véda* appelle aussi Dieu l'espace vide du cœur, et il le déclare plus petit qu'un grain d'orge : mais, d'après les citations précédentes, ni aucun des dieux célestes, ni aucune créature existante ne peut être considéré comme le Souverain seigneur de l'Univers, parce que le troisième chapitre du *Védanta* explique ainsi la raison de ces assertions secondaires : « Par ces appellations du *Véda* qui dénotent « l'esprit de l'Être Suprême, répandu égale- « ment sur toutes les créatures, au moyen « de son extension, son omniprésence est « établie : ainsi, dit le *Véda* : « Tout ce qui « existe est par conséquent Dieu; » *c'est-à-dire* : rien n'a une véritable existence excepté Dieu, « et tout ce que nous sentons par l'o- « dorat ou que nous touchons par le tact, est « l'Être Suprême; » *c'est-à-dire* : l'existence de toute chose quelconque qui nous apparaît repose sur l'existence de Dieu. Il est incontestablement évident qu'aucune de ces représentations métaphoriques, qui naît du style élevé dans lequel tous les *Védas* sont écrits, ne fut destinée à être considérée autrement que comme une pure allégorie. Si des individus pouvaient être reconnus comme des divinités séparées, il y aurait une nécessité de reconnaître plusieurs créateurs du monde indépendants, ce qui est directement contraire au sens commun et à l'autorité répétée du *Véda*. Le *Védanta* déclare aussi : « Que l'Être qui est distinct de la matière « et de ceux qui sont contenus dans la ma- « tière, n'est pas multiple, parce qu'il est « déclaré dans tous les *Védas* qu'il est un « être en dehors de toute description; » et il est de nouveau établi que « le *Véda* a dé- « claré l'Être Suprême une pure intelli- « gence; » et l'on trouve aussi dans le troisième chapitre, que « le *Véda* ayant d'abord « expliqué l'Être Suprême par différentes « épithètes, commence avec le mot *Atha*, ou

« maintenant, et déclare que — « Toutes les descriptions dont j'ai fait usage pour décrire l'Etre Suprême sont incorrectes, » parce qu'il ne peut être décrit par aucun moyen ; et cela est ainsi établi dans les commentaires sacrés sur le *Véda*.

Le quatorzième texte (aphorisme) de la deuxième section du troisième chapitre du *Védanta* s'exprime ainsi : « Il est positivement représenté par le *Véda* que l'Etre Suprême ne porte ni figure ni forme ; » et les textes suivants du *Véda* affirment la même chose, savoir : « que l'Etre véritable existait avant tout. »

« L'Etre Suprême n'a pas de pieds, mais il s'étend partout ; il n'a pas de mains, cependant il tient toute chose ; il n'a pas d'yeux, cependant il voit tout ce qui est ; il n'a pas d'oreilles, cependant il entend toute chose qui passe. » — « Son existence n'a pas de cause. » — « Il est le plus subtil des êtres subtils, et le plus grand des êtres grands : et cependant, il n'est, dans le fait, ni petit, ni grand. »

En réponse aux questions suivantes, savoir : Comment l'Etre Suprême peut-il être supposé distinct de toutes les créatures existantes, et au-dessus d'elles, et en même temps présent partout ? Comment est-il possible qu'il puisse être décrit par des propriétés inconciliables par la raison, comme voyant sans yeux, entendant sans oreilles ? A ces questions, le *Védanta*, dans le deuxième chapitre, répond : « — En Dieu résident toutes sortes de puissances et de splendeurs. » Et les passages suivants du *Véda* font la même déclaration : — « Dieu est tout-puissant, et c'est par sa suprématie qu'il est en possession de tous les pouvoirs ; » *c'est-à-dire* : ce qui peut être impossible pour nous n'est pas impossible pour Dieu, qui est le Tout-Puissant, et le seul régulateur de l'Univers.

Quelques dieux célestes, en différents exemples, se sont déclarés eux-mêmes des divinités indépendantes et des objets de culte ; mais ces déclarations étaient dues à leurs pensées abstraites ou détachées d'eux-mêmes, et leur être étant entièrement absorbé dans la réflexion divine.

Le *Védanta* déclare que : « cette exhortation d'*Indra* (dieu de l'atmosphère) concernant la divinité, doit être nécessairement conforme aux autorités du *Véda* ; » *c'est-à-dire* : « chaque être, ayant perdu toute contemplation de soi-même, en conséquence de son union avec la divine réflexion, peut parler comme croyant qu'il est l'Etre Suprême ; ainsi que Ramadéva (Brahmane célèbre) qui, en conséquence d'un tel oubli de sa personnalité, se déclara lui-même le créateur du soleil, et Manou, le second être après Brahma. » C'est pourquoi il est libre à chacun des dieux célestes, aussi bien qu'à chaque individu, de se considérer lui-même comme Dieu et état d'oubli de sa personnalité et de la réflexion divine, comme le :

« Vous êtes cet Etre véritable »

(lorsque vous perdez toute contemplation de vous-même), et, « O Dieu ! je ne vois rien autre chose que vous. » Les commentateurs sacrés ont fait la même observation, « Je ne suis rien autre chose que l'Etre véritable, et je suis une pure intelligence pleine d'une félicité éternelle, et par ma nature, libre des effets mondains. » Mais, en conséquence de cette réflexion, aucun d'eux ne peut être reconnu comme la cause de l'Univers, ou l'objet de la création.

Dieu est la cause efficiente de l'Univers, comme un potier l'est de ses vases et ustensiles de terre ; et Dieu est aussi la cause matérielle de l'Univers, comme la glaise est la cause matérielle des vases et ustensiles de terre ; ou bien, une corde, prise par inadvertance pour un serpent, est la cause matérielle de l'erreur du serpent, qui parait véritable par propos de l'existence réelle de la corde. Ainsi s'exprime le *Védanta* : « Dieu est la cause efficiente de l'Univers, ainsi que la cause matérielle (de même qu'une toile est la cause matérielle de la toile). » L'Etre Suprême a déclaré : « que de la connaissance de Dieu seul procède la connaissance de toute chose existante. » Le *Védanta* affirme aussi la connaissance concernant l'Unité de Dieu à une connaissance de la connaissance concernant les différentes parties d'êtres existantes dans l'Univers. La connaissance des vases et ustensiles de terre, lesquelles déclaration et comparaison ont lieu, vient l'Unité de l'Etre Suprême et de l'Univers ; et par la déclaration suivante, savoir : « L'Etre Suprême a créé tout par sa seule intention, » il est évident que Dieu est l'agent volontaire de tout ce qui peut avoir l'existence.

Comme le *Véda* dit que l'Etre Suprême est la volonté (à l'époque de la création), tendre lui-même, il est évident que l'Etre Suprême est l'origine de toutes les choses diverses apparences ou formes. La réfraction des rayons méridiens sur des plaines de sable est la cause de la ressemblance d'une mer étendue, et du vent. Le *Véda* dit que « toutes les appellations sont de pure création, et que l'Etre Suprême seul est la cause réelle ; » par conséquent, tout ce qui ont une figure et qui portent une relation ne peuvent pas être supposés être la cause de l'Univers.

Les textes suivants du *Véda*, « Krichna (ou Vichnou, le dieu de la conservation) est plus grand que tous les dieux célestes, auxquels l'esprit pourra se comparer. » — Nous adorons tous le grand dieu, ou le dieu de la destination. — Nous adorons le soleil. — « Je suis très-révérent Varouna (le dieu de l'eau). — Tu dois m'offrir un culte, dit moi qui suis la vie éternelle et la sagesse. » — « Le pouvoir intellectuel de Dieu, qui doit être adoré ; » — « *glad* (ou une certaine portion du Védanta) »

« Ces textes, aussi bien que les autres de la même nature, ne sont que des amandements réels d'adorer ou des personnes et les choses citées ; mais ils recommandent tout malheureusement incapables de l'Être Suprême invisible, d'appliquer l'intelligence à quelque chose de réel, tout que de la laisser demeurer. *Védanta* établit aussi que la *dé-veda*, que « ceux qui adorent les dieux célestes sont la nourriture de tels dieux ; c'est une expression allégorique qui signifie seulement qu'ils sont des soubresauts des dieux célestes, comme la nourriture pour le genre humain ; car celui qui a la foi dans l'Être Suprême est distinct de ces dieux. Le *Véda* fait la distinction : « Celui qui adore un dieu, excepté l'Être Suprême, et qui est distinct de ce dieu, et intéressé, ne connaît rien, et il est comme un animal domestique de la maison. » Et le *Védanta* affirme aussi que le culte autorisé par tous les *Védas* est le culte de la nature, comme les instructions du culte d'un seul Être Suprême et invariablement dans chaque *véda* ; et les épithètes : l'Être Suprême, l'Être Omniprésent, etc., impliquent Dieu seul. » Les passages du *Véda* affirment que Dieu est l'objet du culte, savoir : « Adore Dieu seul ; connais Dieu seul ; rejette tout discours. » Et le *Védanta* dit : « dans les *Védas* qu'il n'y a que l'Être Suprême qui doive être honoré d'un culte, excepté lui, ne doit être adoré par l'homme sage. »

Le *Védanta* ajoute : « *Vyasa* est d'avis que l'adoration de l'Être Suprême est la requête du genre humain aussi bien que des dieux célestes, parce que la dévotion et la résignation de soi-même sont également observées dans le culte de la nature et dans les déités célestes. » Il dit aussi que « celui d'entre les dieux célestes, d'entre les pieux Brahmanes et les hommes en général, qui a la foi en l'Être Tout-Puissant et a la foi en l'Être Suprême, est absorbé en son essence. » C'est en tirer la conclusion que les dieux célestes et le genre humain ont un égal droit de remplir le culte divin ; et il est évident, par l'autorité suivante du *Véda*, que tout homme qui adore l'Être Suprême est adoré par tous les dieux célestes. Tous les dieux célestes honorent celui qui applique son intelligence à l'Être Suprême. »

Il explique ensuite le mode dans lequel nous devons adorer l'Être Suprême ; nous devons approcher de Dieu, nous lui prêter l'oreille, nous devons arriver à lui. » Le *Védanta* fait aussi le sujet de cette manière : les dernières instructions du texte peuvent se réduire à la pre-

mière, savoir : *Nous devons approcher de Dieu.* Ces trois dernières sont comprises en réalité dans la première (comme l'instruction pour recueillir le feu dans le culte du feu), car nous ne pouvons approcher de Dieu sans entendre quelque chose de lui ou sans penser à lui, ni sans faire nos efforts pour arriver à lui ; et la dernière, savoir : de faire tous nos efforts pour arriver à Dieu, est requise jusqu'à ce que nous nous soyons approchés de lui. Par l'expression *prêter l'oreille à Dieu*, on entend « prêter l'oreille à ses paroles, » qui établissent son unité ; et par celles-ci : *nous devons penser à lui*, on entend « penser au contenu de sa loi » et par la dernière : *nous devons nous efforcer d'arriver à lui*, on entend s'efforcer d'appliquer son intelligence à cet Être véritable, sur lequel repose l'existence incommensurable de l'Univers, afin que, par le moyen de cet effort, nous puissions approcher de lui. » Le *Védanta* établit que « La pratique constante de la dévotion est nécessaire, le *Véda* la représentant comme telle ; » et il ajoute aussi : « Nous devons adorer Dieu jusqu'à ce que nous approchions de lui, et même alors ne pas oublier son adoration, une telle autorité se trouvant dans le *Véda*. »

Le *Védanta* montre que le principe moral est une partie de l'adoration de Dieu, savoir : « Commander à ses passions et à ses sens externes ; pratiquer des actes méritoires, sont déclarés par le *Véda* indispensables pour que l'intelligence approche de Dieu ; ils doivent être par conséquent l'objet de tous nos soins, avant et après une telle approche de l'Être Suprême, c'est-à-dire : nous ne devons pas avoir d'indulgence pour nos mauvais penchants, mais nous devons nous efforcer d'avoir un contrôle absolu sur eux. La confiance et la résignation personnelle dans le seul Être véritable, avec l'éloignement de considérations mondaines, sont renfermées dans les actes méritoires auxquels il est fait ci-dessus allusion. L'adoration de l'Être Suprême produit l'éternelle béatitude, ainsi que tous les avantages désirés, comme le *Védanta* le déclare : « — C'est la ferme opinion de *Vyasa* que, par la dévotion à Dieu, toutes les conséquences désirées sont produites ; » et cela est ainsi souvent représenté par le *Véda* : « Celui qui est désireux de prospérité doit adorer l'Être Suprême. » — « Celui qui connaît Dieu adhère entièrement à Dieu. » — « Les âmes des ancêtres décédés de celui qui adore le seul Être véritable, jouissent de la liberté par le seul fait de sa pure volonté. » — « Tous les dieux célestes adorent celui qui applique son intelligence à l'Être Suprême ; » et « Celui qui adore sincèrement l'Être Suprême est exempt de toute transmigration future. »

Un pieux maître de maison est aussi apte à l'adoration de Dieu qu'un *Yati*. Le *Védanta* dit : « Un maître de maison peut être autorisé à accomplir toutes les cérémonies attachées à la religion (brahmanique) et la dévotion à Dieu : le mode de culte ci-des-

« eus mentionné envers l'Etre Suprême est « par conséquent requis d'un maître de mai- « son possédant des principes moraux. » Et le *Véda* déclare que : « les dieux célestes et « les maîtres de maison d'une foi puissante, « et les *Yatis* de profession, sont égaux en- « tre eux. »

Il est libre à ceux qui ont de la foi en Dieu seul d'observer les règles et les rites prescrits par le *Véda*, applicables aux différentes classes d'Hindous et à leurs différents ordres religieux respectivement. Mais, dans le cas où les vrais croyants négligeraient ces rites, ils ne sont susceptibles d'aucun blâme, comme le *Védanta* le dit : « Avant d'acquérir la vraie connaissance de « Dieu, il est convenable pour l'homme de se « soumettre aux lois et règlements prescrits « par le *Véda* pour différentes classes, selon « leurs différentes professions; parce que le « *Véda* déclare que l'accomplissement de ces « règles est la cause de la purification de l'es- « prit, et de sa foi en Dieu, et il la compare « à un cheval de selle qui aide un homme à « arriver au but désiré. » Et le *Védanta* dit aussi que « l'homme acquiert la vraie con- « naissance de Dieu, même sans observer « les règles et les rites prescrits par le *Véda*, « pour chaque classe d'Hindous, comme on « trouve dans le *Véda* que beaucoup de per- « sonnes qui ont négligé d'accomplir les rites « et les cérémonies brahmaniques, à cause de « leur attention perpétuelle donnée à l'ado- « ration de l'Etre Suprême, ont acquis la vraie « connaissance concernant la Divinité. »

Le *Védanta* établit de nouveau, encore plus clairement que « l'on trouve également dans « le *Véda* que quelques personnes, quoi- « qu'elles aient eu une foi entière dans le « seul Dieu, ont accompli cependant le culte « de Dieu et les cérémonies prescrites par le « *Véda*, et que quelques autres les ont né- « gligés et ont purement adoré Dieu. » Les textes suivants du *Véda* expliquent pleine- ment le sujet : « *Djanaka* (l'un des dévots « célestes) a accompli le *Yadjñ* ou l'adora- « tion des dieux célestes par le feu, avec le « don d'une somme considérable de mor- « naie, comme un honoraire pour les saints « Brahmanes, et beaucoup de vrais et sa- « vants croyants n'adorèrent jamais le feu, « ni aucun dieu céleste, par le moyen du « feu. »

Néanmoins, il est libre à ceux qui mettent leur foi dans le seul Dieu, d'accomplir les cérémonies prescrites ou de les négliger entièrement : le *Védanta* préfère le premier parti au dernier, parce que le *Véda* dit que l'accomplissement des cérémonies religieuses conduit à l'acquisition de l'Etre Suprême.

Quoique le *Véda* dise que « celui qui a une « vraie foi dans l'Etre Suprême présent par- « tout peut manger tout ce qui existe, » c'est-à-dire : qu'il n'est pas obligé de s'en- quérir de quoi se compose sa nourriture, ou qui la prépare, toutefois le *Védanta* limite ainsi cette autorité : « L'autorité du *Véda* « mentionnée ci-dessus, pour manger toute « sorte d'aliments, doit être seulement ob-

« servée dans les temps de détresse, parce « que l'on trouve dans le *Véda* que Tchak- « rana (célèbre Brahmane) a mangé de la « viande cuite par des gardiens d'éléphants « pendant une famine. » On en tire la con- clusion qu'il agit d'après l'autorité du *Véda* cité précédemment, seulement dans un temps de détresse.

La dévotion à l'Etre Suprême n'est pas li- mitée à un lieu saint ou à une contrée con- sacrée, comme le déclare le *Védanta* : « Dans « quelque lieu que ce soit, où l'esprit se « trouve en paix, les hommes peuvent ado- « rer Dieu; parce que aucune autorité spé- « ciale pour le choix d'un lieu particulier de « culte ne se rencontre dans le *Véda*, » le- quel s'exprime ainsi : « L'homme peut ado- « rer Dieu partout où son esprit éprouve du « calme et de la tranquillité. »

Il n'est d'aucune conséquence pour ceux qui ont une foi véritable en Dieu, de mor- rir pendant que le soleil est au nord, ou pendant qu'il est au sud de l'équateur, comme le dit positivement le *Védanta* : « Toute per- « sonne qui a foi dans le seul Dieu, mourant « même lorsque le soleil est au sud de l'é- « quateur, son âme s'échappera de son corps « à travers la veine nommée *Sou Kham* « (veine qui, à ce que supposent les Bra- « hmanes, passe par le nombril pour se res- « dre au cerveau), et s'approche de l'Etre « Suprême. » Le *Véda* assure aussi positive- ment que « celui qui, pendant sa vie, a été « dévoué à l'Etre Suprême, sera (après sa « mort) absorbé en lui, et ne sera plus dé- « sormais sujet ni à la naissance, ni à la mort, « ni à la réduction, ni à l'augmentation (de « son être). »

Le *Véda* commence et finit avec les trois particulières et mystérieuses épithètes de Dieu, savoir : 1° Om; 2° Tat; 3° Sat. La première de ces épithètes signifie : « Cet Etre « qui conserve, détruit et crée ! » La seconde implique : « Cet Etre unique qui n'est ni « mâle, ni femelle ! » La troisième annonce « l'Etre véritable ! » Les termes collectifs af- firmant simplement, que l'ETRE UNIQUE, Vrai, INCONNU, EST LE CRÉATEUR, LE CONSERVATEUR ET LE DESTRUCTEUR DE L'UNIVERS !!!

VÉDANTINS, panthéistes hindous, appartenant à l'école du Védanta; ils sont divisés en plusieurs sectes, comme anciens et modernes Védantins; ils portent encore d'autres dénominations. Les points sur lesquels ils ne s'accordent pas, et la différence de leurs opinions, sont très-peu connus en Europe. Voy. VÉDANTA.

VÉDIUS ou VÉROVE, dieu méchant, qu'honoraient les anciens Romains, sans espé- rance d'en recevoir des biens, mais pour détourner les maux qu'ils en appréhen- daient. On le représentait armé de flèches, et on croyait l'apaiser par le sacrifice d'une chèvre. Quelques-uns veulent que ce soit Pluton qui ait été adoré sous cette dénomi- nation; d'autres pensent que c'était Apol- lon, dont les rayons étaient représentés par des flèches; suivant d'autres enfin, ce dieu est le même que Jupiter-Enfant, parce

représentait sans foudre et sans yant seulement à ses côtés la chée et la nymphe de Crète qui prit n enfance.

MEN, flamme qui avait cessé ses fonctions, lorsque cette dignité à vie. Nous dirions maintenant

(SAINT-) ou *Tribunal Vehmique*, en allemand *fehmen*, condamner, tribunaux secrets établis originaires de Westphalie. Ils avaient pour but de maintenir la paix publique et la religion, de punir de tous les crimes qui pouvaient troubler l'une ou l'autre. Les membres de ces tribunaux, appelés *francs juges*, étaient du mystère le plus profond, et dans toute l'Allemagne, des inquisiteurs désignaient les coupables : tout était tenu d'exécuter le jugement du tribunal, dès qu'il en était chargé ; le condamné était frappé par une main inconnue. Les *Cours Vehmiques* paraissent remonter au temps de Charlemagne, mais leur importance qu'à la fin du XI^e siècle, lorsque la Westphalie fut tombée sous le pouvoir de l'archevêque de Cologne, en vue de la paix publique de Westphalie, un grand nombre de tribunaux furent supprimés sur ce modèle dans les Etats qui s'étaient donné à ce traité ; mais bientôt ils furent rétablis.

lieu aux plus grands abus. Au XI^e siècle, les empereurs Sigismond, Albert, II, travaillèrent à les réprimer, et ce n'est qu'au XVI^e siècle, cependant ils ont encore des traces jusque dans des pays rapprochés de nous. La *Sainte-Église* son siège principal à Dortmund en Westphalie. Voy. **FRANCS JUGES**.

VÉNÉRE, surnom de Junon. Elle avait une statue que les Romains portaient de Véies, dans le temple de Vénus ; elle lui avait élevé sur le mont

un des Dvergars ou petits génies de la mythologie Scandinave ; il avait le caractère lent et audacieux.

VÉNUS, le méchant Jupiter. Voy. **VÉNUS**.

VOLOS, ou Voloss, dieu protecteur des Slaves, chez les anciens Slaves ; il était le dieu, où il tenait le premier rang dans le panthéon.

VOLOSA, Sibylle celtique, qui vivait à Armagh, du temps de Vespasien, et de Tacite, et qui, moitié fée, prophétessse, du haut d'une tour où elle était en recluse, exerçait au loin une influence égale ou supérieure à celle des plus illustres guerriers n'entreprenant sans son aveu, et lui consacrant une partie du butin. Après sa mort, elle fut vénérée comme une divinité, et les Romains donnèrent son nom aux prophètes.

VASIN, déesse indienne, une des formes de la déesse Saraswati, déesse de l'éloquence. Voy. **VASIN**.

VASIN, un des génies gardiens du ciel,

suyant la mythologie persane. Il surveille la région méridionale, et réside dans l'étoile de Jupiter, d'autres disent dans Aldebaran.

VENDIDAD-SADÉ, livre sacré des Parsis, composé par Zoroastre. Il contient trois parties, intitulées le *Vendidad* proprement dit, le *Yama* et le *Vispered*. C'est un livre de droit et de liturgie, rédigé sous la forme d'un dialogue entre Ormuzd et Zoroastre. Ormuzd y est défini l'être pur, celui qui récompense, l'être absorbé dans son excellence, le créateur, le grand juge du monde, celui qui subsiste par sa propre puissance. L'ouvrage est divisé en 29 fargards, ou chapitres, dont chacun finit par une prière qu'ils appellent *pure*, excellente. Elle commence par ces mots : « Celui qui fait le bien, et tous ceux qui sont purs, iront dans les demeures de l'abondance qui leur ont été préparées. » Le *Vendidad* fait partie du *Zend-Avesta* ; il a été traduit par Anquetil, et plus tard par M. Burnouf. Voy. **ZEND-AVESTA**.

VENDREDI. 1^o Ce jour est pour les chrétiens un jour de deuil, de pénitence et d'abstinence, en mémoire des souffrances et de la mort de l'Homme-Dieu qui eut lieu ce jour-là. Dans la primitive Eglise, nous voyons même que l'usage général était de jeûner le vendredi ; et cela est encore observé chez les Orientaux et dans un grand nombre de communautés religieuses en Occident.

Le vendredi le plus solennel pour les chrétiens est celui que l'on appelle par excellence le *vendredi saint*, parce qu'il est l'anniversaire du jour où le Fils de Dieu a consommé son sacrifice sur la croix. C'est le seul jour de l'année où l'on ne célèbre point le sacrifice de la messe. On se rend néanmoins à l'église pour un office particulier et analogue au mystère. Après avoir lu les prophéties et chanté quelques passages de l'Ecriture sainte, les diacres récitent la passion, nu-pieds, et sur un ton dramatique. Le célébrant prie ensuite pour toute l'Eglise en général, et pour chaque classe de chrétiens en particulier, pour le prince et l'Etat, et même pour les hérétiques, les Juifs et les païens. C'est le seul jour où l'Eglise offre des prières publiques pour ceux qui ne sont pas partie des fidèles. On procède ensuite à la cérémonie principale qui est l'*adoration de la croix*, ce qui a lieu avec l'appareil le plus imposant. Les prêtres, les diacres et les autres clercs vont chercher la croix qui est voilée, les prêtres chantent les impropres, ou les tendres reproches que fait Jésus-Christ aux pécheurs ; les clercs et le peuple chantent le *Trisagion* alternativement en grec et en latin. Le célébrant découvre la croix, les diacres l'élèvent et la montrent ; puis chacun vient à son rang, adorer Jésus-Christ en se prosternant trois fois devant la croix et la baisant, pendant que l'on chante des hymnes propres à la circonstance. On dit ensuite la messe des Présanctifiés, dans laquelle le célébrant communie avec une hostie consacrée la veille, et conservée dans

une chapelle décorée en forme de tombeau lugubre en certaines églises, et de brillant reposoir dans les autres. Le soir, après l'office des ténèbres, on prononce un discours sur la mort de Jésus-Christ, qu'on appelle communément la passion.

Ce jour est celui où l'on jeûne avec le plus de rigueur; il y a des chrétiens qui se privent totalement de nourriture. Les Anglicans eux-mêmes qui ont retranché presque entièrement le jeûne et l'abstinence, les ont conservés pour le vendredi saint où ils ne vivent guère que de petits gâteaux faits exprès pour ce jour-là.

2° Ce jour est pour les musulmans ce qu'est le dimanche pour les chrétiens et le samedi pour les juifs. La raison de ce choix vient sans doute de ce que les anciens Arabes rendaient un culte particulier à Alilat, la Vénus céleste, ou Uranie, à laquelle ce jour était consacré chez toutes les nations. Mahomet le conserva en mémoire de la création de l'homme, qui eut lieu le sixième jour de la semaine. Cette mesure était d'ailleurs conforme à son système général, de n'admettre dans son nouveau culte rien d'analogue au christianisme ou au judaïsme. C'est pour cette raison que le vendredi des musulmans n'est pas même célébré comme un jour de repos et de fête publique: il n'est distingué que par le *namaz* ou prière publique, laquelle n'a lieu que dans les villes; et ce n'est que pendant la durée de cette prière que le peuple est obligé de suspendre tout travail et toute occupation quelconque. Le reste de la journée est absolument employé comme les autres jours de la semaine.

VENGATESWARA, nom sous lequel le dieu Vichnou est honoré d'un culte très-solennel dans la pagode de Tripati au nord du Carnatic. L'affluence des pèlerins qui, de toutes les parties de l'Inde, viennent visiter ce lieu révéré est immense; et les offrandes de toute espèce, en denrées, or, argent, bijoux, étoffes précieuses, chevaux, vaches, etc., sont si considérables, qu'elles suffisent à l'entretien de plusieurs milliers de brahmanes et autres personnes employés aux diverses fonctions du culte qui s'y célèbre avec une pompe extraordinaire. Ce qui distingue particulièrement cette pagode, c'est que les Hindous de toutes les sectes et de toutes les castes s'y réunissent sans distinctions; et que chacun est admis à y offrir à sa manière des hommages à la divinité qui y réside. Bien qu'elle soit consacrée à Vichnou, les sectateurs de Siva la fréquentent avec un zèle égal.

VÉNILIE, nymphe que quelques-uns disent femme de Neptune et la même que Salacia. Selon saint Augustin, c'était la déesse de l'espérance. Elle était honorée par les Rutules.

VENTS (1), 1° divinités poétiques, enfants du ciel et de la terre, ou, selon d'autres, d'Astréus et d'Héribée. Hésiode les dit fils

des géants Typhée, Astréus et Persée; il en excepte les vents favorables, Notus, Borée et Zéphyre, qu'il fait des dieux. Homère et Virgile établissent séjour des vents dans les îles Eoliennes, leur donnent pour roi Eole, qui les enchaînés dans ses cavernes. Mais celui-lui-même voit son pouvoir subordonné à celui de Jupiter et de Junon, les véritables dieux des régions éthérées. La superstition, après avoir défié ces terribles puissances de l'air, crut pouvoir désarmer leur cour par des vœux et des offrandes: et leur passage de l'Orient dans la Grèce; et les Perses leur rendaient les honneurs d'Achille, ayant mis sur le bûcher le cadavre de Patrocle, pria le vent du nord et le Zéphyre de hâter l'embarquement, et leur prêter des sacrifices s'ils exaucent sa prière. Les Troyens étant prêts à s'embarquer pour la Crète, Anchise, pour se rendre les propices, immole une brebis noire aux vents, et une blanche aux heureux vents. Lorsque l'approche de la formidable armée de Xerxès jeta la consternation dans toute la Grèce, l'oracle de Delphes donna de sacrifier aux vents, dont l'un ou l'autre pourrait disperser les vaisseaux ennemis. Xénophon raconte, dans l'expédition du jeune Cyrus, que le vent du sud-ouest, si incommodant beaucoup l'armée, le Zéphyre, le conseilla de lui sacrifier: on le fit, et le vent cessa. On leur avait élevé à Athènes un temple octogone, à chaque angle duquel se trouvait la figure d'un des vents, correspondant à un point du ciel d'où il souffle. Ces huit vents étaient le Solanus, l'Eurus, l'Auster, l'Africus, le Zéphyre, Corus, le Septentrion et l'Aquilon. Sur le sommet pyramidal de ce temple se trouvait un Triton de bronze mobile, et dont la queue indiquait toujours le vent qui soufflait. On voyait à Caiète, ville maritime de la Campanie, aujourd'hui Gaète, au royaume de Naples, une colonne à douze faces, sur chacune desquelles était gravé le nom d'un vent. Les Lacédémoniens sacrifiaient un cheval aux vents sur le mont Taygetus. Les Perses nous apprennent que Borée, ou le vent du nord, était la divinité principale de Mégalopolis. On voyait aussi, dit l'auteur, au bas d'une montagne, l'Asope, une caverne consacrée aux vents, où, une certaine nuit de chaque année, le prêtre fait des sacrifices, après quoi, à l'issue d'une cérémonie magique, quatre fosses, je suppose, dans lesquelles se font quelques cérémonies secrètes. Il est à remarquer que le même temps des vers magiques, dont se servait Médée se servait dans ses enchantements. Auguste, étant dans les Gaules, fit bâtir un temple qu'il dédia au vent Circius (ou vent du quart nord-ouest). Les Gaulois honoraient ce vent d'un culte particulier, quoiqu'il soit souvent dangereux, parce qu'ils crurent lui devoir la salubrité de l'air. Les Romains reconnaissaient quatre vents principaux: l'Eurus, Borée, Notus ou l'Auster, Zéphyrus ou le Zéphyre. Les autres étaient Euronotus, Vulturne, Subsolanus, Corus, Africus, Libonotus, etc. On a

(1) Article du Dictionnaire de Noël.

plusieurs autels consacrés aux nérals, les poètes anciens et modernes peignent comme des génies insensés et turbulents.

es vents chez les Hindous. *Voy. AROUTAS.*

ilaires des Maldives, bien que religion musulmane, ont coutumes pratiques du paganisme; ils ont les vœux qu'ils font sur mer *roi des vents*, et dont ils s'accroissent retour, dans des lieux destinés. Ors donc qu'ils ont échappé à ou à un naufrage, ils se rendent à construites sur le bord de la mer, *roi de l'air* de petites barques parfums, de gommes, de fleurs et échants. On brûle les parfums, on x barques qui en sont chargées, e voguer en pleine mer, jusqu'à soient consumées. S'il arrive ssent pas offrir une barque, ils par un sacrifice de coqs et de jettent à la mer, devant le na- ont eu intention de se servir. un culte, des prières, des cérémonies sacrificielles pour le roi de la mer. s vœux lorsqu'ils s'embarquent age ou pour la pêche; tous les out même consacrés. Ils ne se i de cracher, ni de rien jeter du nt souffle.

oyèdes vendent les vents à ceux t sur les mers du nord, et don- le qui a trois nœuds; ils aver- dénouant le premier, on ob- ont médiocre; qu'il sera fort si le second, et que le troisième violente tempête.

esse de l'amour, des grâces et chez les Grecs et les Romains. croire la Théogonie d'Hésiode, été mutilé par Saturne, son e sang qui s'écoula de sa bles- lans la mer et y produisit une aquit, aux environs de Cythère, des déesses. Les fleurs nais- s pas; accompagnée de son fils jeux, des ris et de tout l'attirail elle fit également la joie et le hommes et des dieux; les gées du soin de son éducation, nt dans l'Olympe, où les dieux, a beauté, se disputèrent l'avan- ir pour épouse. Jupiter même ure aimer; mais, n'ayant pu y punit de son indifférence en lui er Vulcain, le plus laid de tous out-être aussi voulut-il en cela son fils qui lui avait forgé les il avait écrasé les Titans. Cette sort des mariages mal assortis. flattée des caresses d'un mari e, lui fit de fréquentes infidé- et Mars eurent surtout part à son intrigue avec le dernier fut r Vulcain et fit grand éclat dans mari outragé surprit les deux onna le lieu d'un treillis de fer ONN. DES RELIGIONS. IV.

extrêmement lélié, et les exposa en cet état à la vue de tous les dieux. Mais cette vengeance tourna à sa honte; et, au lieu d'obtenir la satisfaction qu'il espérait, il se vit l'objet des railleries de l'assemblée céleste. Un attachement de Vénus non moins fameux est celui qu'elle éprouva pour Adonis, fruit de l'inceste commis par Cyniras, roi de Chypre, avec Myrrha, sa propre fille. Vénus l'enleva et conçut pour lui une si forte passion, qu'elle abandonna le ciel pour suivre son amant à travers les bois et les rochers où l'entraînait son ardeur pour la chasse. Elle épousa aussi Anchise, prince troyen, dont elle eut Enée, pour qui elle fit forger des armes par Vulcain, lorsque ce prince alla fonder un nouvel empire en Italie. On met encore au nombre de ses amants heureux, Jupiter, qui la rendit mère des Grâces; Apollon, dont on ne cite point d'enfants; Bacchus, dont elle eut Priape et Hymen; Butès, qui fut père d'Eryx. De Mercure elle avait eu Hermaphrodite; et de Mars, Harmonie et l'Amour. Le berger Paris, devant qui elle se montra dans toute sa beauté, lui donna la pomme que lui disputaient Junon et Pallas, et que la Discorde avait jetée sur la table aux noces de Thétis et de Pélée. Lors de la guerre de Troie, elle se déclara pour les Troyens contre les Grecs; blessée par Diomède, elle se vengea, en inspirant à la femme de ce prince des fureurs adultères. Elle avait également enflammé de ses feux les Prétides, les Lemniennes, les filles de Cinyre, Pasiphaé, Phèdre.

Homère a suivi une autre tradition sur la naissance de Vénus, et la dit fille de Jupiter et de Dioné. Platon, dans son banquet, distingue deux Vénus : l'une est cette ancienne Vénus dont on ne connaît pas la mère, et que nous appelons Uranie ou la Céleste; l'autre Vénus est celle que nous nommons la Vulgaire ou la Vénus Marine. Cicéron en reconuait un bien plus grand nombre. La plus ancienne, dit-il, est fille du Ciel et du Jour (le mot *jour* *ἡμερα* est féminin en grec). Il y a, en Elide, un temple qui lui est consacré. La seconde est née de l'écume de la mer : c'est d'elle et de Mercure qu'on fait naître le second Cupidon. La troisième, fille de Jupiter et de Dioné, est celle qui épousa Vulcain; c'est d'elle et de Mars qu'est né Antéros. La quatrième est née de la déesse de Syrie et de Tyrus; elle est appelée Asparté; c'est elle qui épousa Adonis. Pausanias dit qu'il y avait, chez les Thébains trois statues faites du bois des navires de Cadmus : la première était de Vénus Céleste, qui présidait à l'amour pur et dégagé des cupidités corporelles; la seconde était de Vénus *Pandemos* ou Populaire, qui exprimait un amour déréglé; et la troisième de Vénus *Apostrophia*, ou Préservatrice, qui détournait les cœurs de toute impureté. De toutes ces Vénus et de plusieurs autres encore dont les mythologues font mention, c'est la Vénus Marine qui s'est attiré presque tout le culte des Grecs et des Romains. C'est elle dont l'histoire a été chargée de la plupart des galan-

teries éclatantes, comme ses amours avec Mars et Adonis, la naissance d'Enée, etc. Mais, si nous en croyons plusieurs mythologues modernes, il n'a jamais existé d'autre Vénus qu'*Astarté*, femme d'Adonis, dont le culte fut mêlé avec celui de la planète de ce nom. On l'appelait *Myllitta*, chez les Assyriens; *Athor*, chez les Egyptiens; *Alilat*, chez les Arabes; *Mithra*, chez les Persans. Son culte fut porté de Phénicie dans les îles de la Grèce, et surtout dans celle de Cythère, où il fut d'abord adopté; et le temple de Cythère a passé pour le plus ancien de ceux que Vénus a eus dans la Grèce: ce qui fit dire que la déesse avait pris naissance dans la mer, près de cette île. Les Grecs l'appelèrent *Aphrodite*, d'*appôc*, écume. On lui éleva aussi des temples dans l'île de Cypré, à Paphos, à Amathonte, etc. De là les noms de *Cypria*, *Cythérée*, *Paphia*, etc. On la nommait aussi *Dioné*, c'est-à-dire déesse, comme sa mère; *Anadyomène*, comme sortant des eaux; *Génetyllide*, comme présidant à la génération. Les Latins l'appelèrent *Vénus*; Cicéron dérive ce nom de *venire*, venir, parce que tout provient d'elle, *quod per eam omnia proveniunt*; ou parce qu'elle les vient trouver, *quod ad omnes res veniat*. Cette étymologie nous paraît puérile, bien que nous n'en ayons pas de certaine à proposer. Mais le culte de Vénus étant venu d'Orient, c'est dans l'Orient qu'il convient de la chercher. Quelques-uns l'ont dériver ce mot de l'hébreu ou du phénicien *בנת*, les jeunes filles, les vierges, que l'on peut prononcer indifféremment *Benoth*, *Venuth*, *Venus*; ou du singulier *בנת*, *benath*, *venas*. D'autres la trouvent dans le sanscrit, *van*, *ven*, vénérer, aimer, d'où le mot *venita*, femme, épouse. Ces dernières dérivations nous paraissent plus plausibles.

Vénus fut regardée comme une des plus grandes déesses; et comme elle favorisait les passions, on l'honora d'une manière digne d'elle. Ses temples, ouverts à la prostitution, apprirent au monde corrompu que, pour reconnaître dignement la déesse d'amour, il ne fallait avoir aucun égard aux règles de la pudeur: les filles se prostituaient publiquement dans ses temples, et les femmes mariées n'y étaient pas plus chastes. Amathonte, Cythère, Paphos, Gnide, Idalie, Babylone, et les autres lieux consacrés spécialement à cette déesse, se distinguèrent par les désordres les plus infâmes. Cependant Plutarque dit qu'il y avait un temple dédié à Vénus la Voilée. « On ne saurait, dit-il, environner cette déesse de trop d'ombres, d'obscurités et de mystères. »

Vénus présidait aux mariages, mais plus particulièrement aux commerces de galanterie; c'est pour cela qu'on lui donne communément une ceinture mystérieuse, appelée *le ceste*. Junon, voulant plaire à Jupiter, prie Vénus de lui prêter sa ceinture; celle-ci la lui offre sur-le-champ, en lui disant: « Recevez ce tissu et le cachez dans votre sein: tout ce que vous pouvez désirer s'y trouve; et, par un charme secret qu'on ne peut ex-

pliquer, il vous fera réussir dans toutes vos entreprises. » *Voy. CESTE*.

On consacra à cette déesse, parmi la rose; parmi les fruits, la pomme; les arbres, le myrte; parmi les oiseaux, le cygne, les moineaux, et surtout la colombe; parmi les poissons, l'éperlan et la saumon. On lui sacrifiait de jeunes porcs, de jeunes bœufs, rarement de grandes victimes. Le culte de Vénus, chez les Grecs, dérivait de celui de la déesse Athor ou de quelque autre déité égyptienne analogue; du culte rendu, en Phénicie, à la *phénicienne* Vénus et à Derceto.

On la représentait nue, belle, jeune, tantôt le pied sur les flots, sur une coquille, sur une conque marine, tantôt sur un char attelé de colombes. Il y avait à Vénus une infinité de statues. Les plus célèbres sont: la Vénus de Médicis, qu'on croit être une copie de la Vénus de Cnide, exécutée par Praxitèle, et la Vénus de Milo, découverte en 1820.

2^e Les Mexicains avaient une déesse de l'amour, à laquelle ils attribuaient l'empire des vents. Elle était, suivie par d'autres femmes; des naïades, des bouffons, qui l'amusaient dans un séjour, lui servaient de messagers, et avertir les dieux dont elle désirait la compagnie. Son temple était somptueux, et sa fête était célébrée tous les ans avec une pompe qui attirait toute la nation.

VÊPRES, une des heures canoniques, l'office public dans l'Eglise catholique, qui se chante ou récite après Nones, quatre heures du soir. On distingue les premières, les secondes. Les premières sont la veille d'une fête quelconque, et sont gardées comme le commencement du jour suivant; les secondes terminent le même office. Cette coutume vient de ce que, dans l'ancien testament, dont le sabbat et les fêtes duraient un jour, on commençait le sabbat un soir jusqu'au soir du jour suivant.

Les Vêpres, dans l'Eglise latine, se composent ordinairement de cinq parties: une ou cinq antienne, d'une leçon appelée capitule, quelques réponses, puis d'une hymne avec un verset du cantique évangélique appelé *Magnificat*, d'une antienne et d'une oraison. On fait souvent des antiennes et des oraisons pour faire mémoire des fêtes courantes, ou en qualité de suffrages pour les jours de jeûne et de pénitence, et on récite aussi des prières à genoux.

Dans le rite ambrosien, les Vêpres commencent par un verset appelé *Luce*, une antienne, une hymne, un autre verset ou cinq psaumes, le *Kyrie eleison*, l'oraison; ensuite le *Magnificat*, une antienne, le *Kyrie eleison*, une autre oraison, des versets des Laudes, et les suffrages *Gloria*.

Selon le rite mozarabe, les Vêpres commencent par un verset, un point de psaumes; elles commencent par un verset, un point de louange, un verset et une antienne, un verset, une seconde louange; on récite l'hymne, une supplication, le capitule, un verset, une oraison dominicale, et la bénédiction.

troisième louange pendant laquelle des encensements dans toute la basilique terminent par la collecte du jour. La liturgie grecque, les Vêpres commencent par un psaume suivi de la grande antienne, puis de quatre psaumes, et les derniers sont entremêlés d'antienne verset; plusieurs prophéties suivies d'oraisons, et d'une antienne remêlée d'antienne. Les veilles sont des fêtes, on ajoute le cantique Siméon, le trisagion, des tropaïques.

Les Arméniens commencent par des fragments de psaumes accompagnés de versets; puis quatre psaumes; des cantiques, mais seulement le premier est une oraison, le trisagion, un cantique, une homélie, une autre des psaumes, une autre homélie, dernière oraison.

La messe, une des trois Nornes ou Paroles mythologiques scandinaves; elle est présente.

La seconde personne de la sainte Trinité signifie la *parole*, comme l'hébreu דבר, *dabar*. Cette parole est le Fils de Dieu, le Père éternel, Dieu comme lui, et ne fait Dieu avec lui. Elle est ainsi appelée qu'elle est la parole intérieure, la pensée ou la volonté de Dieu. Ce n'est pas de la pensée de Dieu, qui est essentielle, permanente, éternelle, de la pensée de l'homme qui est éphémère, fugitive, et qui n'est le fruit de son esprit. C'est pourquoi la parole de Dieu est une parole qui a une subsistance personnelle, distincte de celle du Père dont il est le fruit de son principe. C'est par cette parole que Dieu le Père a créé tous les êtres; c'est par cette parole qu'il s'est fait homme; c'est par cette parole qu'il s'est fait croix pour le salut du monde. C'est par cette parole que le Verbe doit être considéré comme un point de vue; tel qu'il était en Dieu et qu'il a condescendu à la création et à la conservation, et tel qu'il s'est manifesté dans le monde corporel dans la personne du Christ.

On a vu, à l'article Logos, que la parole n'était pas entièrement nouvelle dans l'ancien monde, soit qu'elle soit des traditions primitives, soit qu'elle soit empruntée à l'enseignement du Logos. On a surtout fait grand usage de Platon, qu'on a pris pour prototype de celui de l'Évangile; nous avons montré au même lieu une grande différence entre la

conception platonicienne et la révélation évangélique. Cependant, comme les textes de ce philosophe étaient fort élastiques, précisément à cause de leur obscurité, les philosophes platoniciens essayèrent, après l'établissement du christianisme, de formuler des systèmes trinitaires analogues à la doctrine catholique, dans le dessein de revendiquer la priorité pour la philosophie; c'est ce qui explique pourquoi plusieurs saints docteurs des premiers siècles ont accepté ce dogmatisme, et en ont tiré des inductions en faveur du dogme chrétien. Saint Augustin, qui avait étudié à fond la philosophie païenne, signale dans ses Confessions, la différence qui existe à ce sujet entre l'enseignement de la philosophie et celui de l'Évangile. On y voit en même temps tout le parti que les disciples de Platon avaient tiré des textes de leur maître, et on y reconnaît sans peine l'influence de l'Évangile.

« Je lus, dit ce saint docteur, les livres des Platoniciens, et j'y trouvai toutes ces grandes vérités :

« Que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu; que cela était en Dieu dès le commencement; que toutes choses ont été faites par le Verbe; que de tout ce qui a été fait, il n'y a rien qui ait été fait sans lui; qu'en lui est la vie; que cette vie est la lumière des hommes, mais que les ténèbres ne l'ont point comprise; qu'encore que l'âme de l'homme rende témoignage à la lumière, ce n'est point elle qui est la lumière, mais le Verbe de Dieu; que le Verbe de Dieu, et Dieu lui-même, est la véritable lumière dont tous les hommes qui viennent au monde sont éclairés; qu'il était dans le monde, que le monde a été fait par lui, et que le monde ne l'a point connu; car quoique cette doctrine ne fût pas, en propres termes, dans ces livres-là, elle y est dans le même sens, et appuyée de plusieurs sortes de preuves. — Mais que ce Verbe soit venu dans sa propre maison, que les siens n'aient pas voulu le recevoir, et qu'il ait donné à ceux qui l'ont reçu, qui croient en lui et qui invoquent son saint nom, le pouvoir de devenir enfants de Dieu, c'est ce que je n'y trouvai point.

« J'y trouvai bien que ce n'est ni de la chair, ni du sang, ni par la volonté de l'homme, ni par la volonté de la chair, mais de Dieu, qu'est né ce Verbe, Dieu comme celui dont il est né. — Mais que ce Verbe se soit fait chair, et qu'il ait habité parmi nous, c'est ce que je n'y trouvai point.

« J'y trouvai bien que le Fils est né dans la forme du Père, et qu'il n'usurpe rien quand il se dit égal à Dieu, puisque par sa nature il est une même chose avec Dieu; et cette doctrine est exprimée dans leurs livres en plusieurs différentes manières. — Mais que ce Fils de Dieu se soit anéanti en prenant la forme de serviteur, qu'il se soit fait semblable aux hommes et qu'il ait paru à l'extérieur comme un homme du commun; qu'il se soit humilié et rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix, et qu'en

récompense Dieu l'ait ressuscité d'entre les morts ; qu'il lui ait donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom, en sorte qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue publie que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de son père, *c'est ce qui ne se trouve point dans ces livres-là.*

« On y trouve bien que votre Fils unique est avant tous les temps et au-dessus de tous les temps ; qu'il est éternel et immuable comme vous, et que c'est de sa plénitude que nos âmes reçoivent ce qui peut les rendre heureuses ; que c'est en participant à cette sagesse éternelle, qui habite en elle-même, qu'elles se renouvellent et qu'elles deviennent sages. — Mais que ce Fils unique soit mort dans le temps pour des impies, que vous ne l'ayez point épargné, et que vous l'ayez livré à la mort pour nous tous, *c'est ce qu'on n'y trouve point.* » Voy. TRINITÉ, LOGOS.

VERBEIA, déesse adorée autrefois en Angleterre.

VERGELMER, fontaine empoisonnée, d'où découlent, suivant la mythologie scandinave, les douze fleuves des enfers ; elle prenait sa source sous le frêne Ygdrasil. Le poison qu'elle fournissait aux courants infernaux se durcissait à mesure qu'il s'éloignait de sa source, et il finissait par se transformer en glaces et en frimats.

VERITÉ, divinité allégorique des anciens. Ils la disaient fille de Saturne ou du Temps, et mère de la Justice et de la Vertu. Pindare lui donne pour père le souverain des dieux.

VERJUGODUMNUS, héros honoré comme un dieu dans l'ancienne Belgique.

VERSCHORISTES, calvinistes de Hollande, partisans des opinions de Jacques Verschooren, qui commença à dogmatiser en 1680, et forma un système de religion entaché des doctrines de Spinoza et de Cocceius. Outrant les idées adoptées sur le caractère figuratif de l'ancienne alliance, il n'y voyait que des types. Il débitait sa doctrine dans des assemblées particulières auxquelles on accourait de Middelbourg, de Flessingue, et des environs. Là il exposait les défauts qu'il avait trouvés dans la Bible de Dordrecht, et engageait ses auditeurs à étudier la langue originale pour puiser la vérité à sa source ; d'où on donna à ses adhérents le nom d'*Hébreux*. Son parti s'acrut de jour en jour, et finit par former une secte particulière, qui professa plusieurs autres erreurs sur des points encore plus importants, et subsista pendant environ un siècle. Plusieurs de ces erreurs étaient communes aux Verschoristes et aux Hattémistes. Voy. HATTÉMISTES.

VERSOTINE, déesse adorée dans l'ancienne Mauritanie. Voy. VARSUTINE.

VERTICORDIA, surnom donné par les Romains à Vénus, lorsqu'ils l'invoquaient pour qu'elle inspirât aux femmes des sentiments vertueux. Vers l'an 639 de Rome, plusieurs femmes de qualité s'étaient abandonnées à des désordres honteux ; on fut

même obligé de sévir contre trois prévaricatrices. Comme la corruption naissait de devenir générale, on eut des livres de la sibylle, et sur le 1^{er} décembre, le sénat ordonna que serait une statue à Vénus *Verticordia* dire qui change les cœurs, afin que les femmes et les filles revinssent à la vertu dont elles avaient abandonné le devoir de consacrer cette statue à la femme la plus vertueuse de la ville. On choisit d'abord cent matrones de respectables, parmi lesquelles on en sortit dix, qui portèrent leurs noms : Sulpicia, femme de Fulvius Flaccus, et Sulpicia Paterculus.

VERTU. 1^{re} Les chrétiens enseignent sept vertus principales, dont trois sont logales et quatre cardinales. Les vertus logales sont la Foi, l'Espérance et la Charité ; on les appelle théologales parce qu'elles ont Dieu pour objet. Les vertus cardinales sont la Justice, la Tempérance, la Force et la Modestie. On leur donne ce nom parce qu'elles sont comme la source et le fondement des bonnes œuvres.

2^{re} Les païens avaient fait de la divinité allégorique, qu'ils disaient la Vérité. Les Romains lui élevèrent un temple ; ils en avaient aussi élevé un à la Sagesse, et il fallait passer par l'un ou l'autre.

VERTUMNALES, fête que les Romains célébraient au mois d'octobre, en l'honneur de Vertumne.

VERTUMNE, dieu des Latins, qui avait pour attribut un serpent, ainsi que l'exprime son nom, au lieu de la végétation, mais surtout à celles qui sont liées à la terre, et par suite aux jardins, à l'année, aux saisons. Il est le dieu de l'automne. Il a le pouvoir de changer de saison à volonté. Il fit usage de ce pouvoir pour séduire la nymphe Pomone, déesse de la Pomme, et y réussit malgré la difficulté prise. Ovide dit qu'à cet effet il se transforma en un laboureur, et qu'il se fit appeler Vertumne, d'un vigneron et d'une vigne. Ce qui a fait conclure à quelques poètes qu'il avait ainsi désigné symboliquement les quatre saisons, c'est-à-dire le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Nous pensons qu'il n'y a pas mis tant de finesse, et que les états dont les noms s'ajustaient d'autant plus qu'il ajoute à ces noms ceux de soldat et de pêcheur. Les deux époux furent d'un âge se rajeunirent, et jamais ils ne se séparèrent, comme ils s'étaient promis.

Vertumne était honoré chez les Romains ; c'était peut-être un ancien roi de Rome, qui, par le soin qu'il avait pris de cultiver des fruits et des jardins, mérita d'être honoré après sa mort. De l'Etrurie, son culte fut porté à Rome : on lui éleva un temple dans la place où s'assemblaient les sénateurs, dont il était un des dieux tutélaires, et qui était représenté sous la figure d'un jeune homme nu, tenant une paille dans sa main droite, et une pomme dans sa main gauche.

, avec une couronne d'herbes de espèces, tenant des fruits de la e, et de la droite une corne e. Horace parle au pluriel des mnes.

FOR, un des dieux des labou- les Romains. C'était le premier voquait dans le sacrifice que le Cérés offrait à cette déesse et à es autres dieux qu'il invoquait ent : *Conditor, Convector, Impor- or, Messor, Obarator, Occator, leparator, Sarritor, Subruncina-* or tirait son nom de *ver*, prin- e qu'il présidait au premier la- donnait, dans cette saison, aux i voulait laisser reposer jusqu'à c'est ce que l'on appelait *vervac-*

E. 1° plante fort en usage autro- es opérations religieuses; c'est n l'appelait *herbe sacrée*. On en autels de Jupiter; et quelques- ent que c'est de là qu'elle fut ap- ou *verveine*, du verbe *verrere*, is ne le pensons pas; nous croyons *verbena* est une corruption du *vera*, herbe sacrée. On se présen- : temples couronné de verveine, la main de ses feuilles, lorsqu'il apaiser les dieux. Pour chasser les malins esprits, on faisait des l'eau lustrale avec de la verveine. uides surtout, dit Noël, étaient des prétendues vertus de la ver- : la cueillaient et ne l'employaient ant beaucoup de superstitions. allait la cueillir au moment où se levait, et cela à la pointe du que le soleil fût levé, et après à la Terre un sacrifice d'expiation et le miel étaient employés. Mais s vertus n'avait pas alors cette s'en frottant, on obtenait tout ce it; elle chassait les fièvres, gués sortes de maladies, et, qui plus it les cœurs que l'inimitié avait st d'après cette persuasion que posait des couronnes pour les rs et pour les hérauts d'armes, ur faisait porter à la main des erveine : enfin, répandue avec en forme d'aspersion sur des ux qu'elle touchait se sentaient et plus contents que les autres, our procurer cette gaieté, la plus asion des effets de cette plante pas.

ite, ce mot signifia toutes sortes e de branches cueillies dans un

divinité gréco-romaine, fille de de Rhée, sœur de Jupiter; elle foyer domestique, puis au feu la terre, et par suite à la terre e ce dernier point de vue on l'a confondue avec Cybèle et Ops; use d'Uranus ou de Saturne. Plus rants ont voulu distinguer deux

Vesta : l'ancienne, épouse d'Uranus, déesse de la terre, et la jeune, déesse du feu, qui est la véritable Vesta. C'est en la considérant dans son attribution primitive qu'Ovide donne de son nom cette étymologie digne des Latins :

Stat vi terra sua : VI STANDO Vesta vocatur.

Plutarque semble abonder dans le même sentiment lorsqu'il explique l'accusation portée par Cléanthe, disciple de Zénon, contre Aristarque de Samos, en lui reprochant de ne pas avoir rendu à Vesta les honneurs qui lui étaient dus, et d'avoir troublé son repos; ce qui signifie, dit-il, que, dans son système astronomique, Aristarque avait déplacé la terre du centre de l'univers pour la faire tourner autour du soleil. L'étymologie du mot Vesta est des plus claires; son nom grec *Ἑστία*, signifie le *foyer*; il correspond exactement avec le syro-phénicien *ἔσχα*, *eschta* ou *esta*, le feu, et le latin *aestus*; le *v* du mot *vesta*, remplace l'esprit rude des Grecs. Ovide est donc plus judicieux lorsqu'il dit dans ses Fastes :

Nec tu aliud Vestam, quam vivam intellige flam-
[mam.]

« Vesta n'est autre chose que la flamme elle-même. » Cette déesse fut une des plus anciennes divinités du paganisme; elle était honorée à Troie, longtemps avant la ruine de cette ville. Elle devint une divinité d'une importance telle que quiconque ne lui sacrifiait pas passait pour un impie. Les Grecs commençaient et finissaient tous leurs sacrifices par honorer Vesta, et l'invoquaient la première avant tous les dieux. Les Athéniens entretenaient en son honneur un feu perpétuel dans le Prytanée. Les autres peuples les imitèrent; et, dans la suite, le nom de Prytanée devint commun à tous les endroits où l'on conservait le feu de Vesta. Chaque maison eut son petit Prytanée, ou sa chapelle particulière, dans laquelle brûlait toujours une lampe. On y sacrifiait, on y faisait ses prières; comme cette chapelle était à l'entrée de la maison, c'est de là que cette pièce prit, chez les Latins, le nom de *vestibule*. Il y avait à Corinthe un temple de Vesta, mais sans aucune statue : on voyait seulement au milieu de ce temple un autel pour les sacrifices qu'on faisait à la déesse. Elle avait de même des autels dans plusieurs temples de la Grèce, consacrés à d'autres dieux, comme à Delphes, à Athènes, à Ténédos, à Argos, à Milet, à Ephèse, etc.

A Pharès, ville d'Achaïe, Vesta avait, conjointement avec Mercure, un oracle célèbre. Au milieu de la place publique était la statue du dieu en marbre, avec une grande barbe. Devant Mercure était Vesta, aussi de marbre. La déesse était environnée de lampes de bronze attachées les unes aux autres. Celui qui voulait consulter l'oracle faisait d'abord sa prière à Vesta : il l'encensait, versait de l'huile dans toutes les lampes, et les allumait; puis, s'avancant vers l'autel, il mettait dans la main droite de la statue une petite pièce de monnaie; ensuite il s'approchait

ur vieillesse les en rendait in- Tacite dit expressément le con- storien nous apprend qu'Occia vestales pendant cinquante-sept aux cérémonies de la déesse p de sagesse et de dignité, et qu'après sa mort que l'on son- placer. La plus ancienne des dait au culte. C'était l'âge seul it cette prééminence : on l'a- *de vestale*.

n la plus importante et la plus es vestales, celle qui exigeait tention, était la garde du feu devait être entretenu jour et perstitution avait attaché les con- plus terribles à son extinction. l'éclat du feu était un présage traînait nécessairement l'idée squ'il s'éteignait. Ce prétendu va plusieurs fois à Rome, en- ndant la seconde guerre puni- ville en fut consternée. Tite- avec les couleurs les plus vives supersticieuse des Romains. e, lors de ces accidents, que aires fussent suspendues. S'ils ndant la nuit, on les annonçait au peuple. Le sommeil était le sénat s'assemblait : on sus- occupations les plus intéressan- e quele crime fût puni, le temple allumé. La vestale qui, par sané- t causé un pareil désastre, était et. Elle recevait ce châtimen- grand prêtre. Si l'on en croit rémonie se faisait toujours dans r, et la vestale était couverte voile fin. Denis d'Halicarnasse quelques vestales évitèrent le supplices plus terribles par des prouverent leur innocence. Cet onte qu'une de ces prêtresses, ilie, s'endormit un soir, et se in de garder le feu sacré sur e vestale qu'elle était chargée a jeune novice ne tarda pas mber au sommeil. Pendant que veillantes dormaient, le feu sa- . Grand trouble dans Rome le es pontifes crurent voir dans plus que de la négligence. Ils t qu'Emilie avait violé le vœu la déesse imposait à ses filles. ouvant toucher par ses larmes terminés à la trouver criminelle, e Vesta, déchira un morceau de e jeta sur les cendres du bra- n implorant l'appui de la déesse. luma aussitôt, et ce prodige ma- nocence.

de grandes cérémonies que t le feu sacré. Selon le récit de perçait avec une espèce de ta- ble faite d'un bois facile à s'en- s vestales recevaient dans un qui était produit par ce frotte- , et l'allaient porter sur l'autel. it Plutarque, ce n'était qu'avec

le feu du soleil qu'on pouvait rallumer ce- lui de Vesta. On réunissait les rayons de cet astre dans un vase d'airain, large à l'ou- verture, étroit au fond. Sous ce vase, qui était percé, il y avait des matières combustibles, sur lesquelles tombaient les rayons du soleil.

Les vestales qui avaient violé la virgi- nité étaient beaucoup plus sévèrement pu- nies que celles qui avaient laissé éteindre le feu sacré. Numa les condamna à être lapi- dées. Festus rapporte une autre loi posté- rieuse, qui ordonnait qu'elles eussent la tête tranchée. On croit que Tarquin l'Ancien est le premier qui établit l'usage de les enter- rer toutes vives : du moins c'est sous son règne que ce supplice fut employé pour la première fois, et ce fut depuis la punition ordinaire des vestales infidèles à leur vœu. Cependant cette loi sévère reçut quelquefois des exceptions. Les deux sœurs de la famille des Ocellates, ayant été convaincues d'in- ceste, obtinrent de Domitien la liberté de choisir le genre de leur mort. Sénèque parle d'une vestale qui fut condamnée à être pré- cipitée du haut d'un rocher. Elle protestait qu'elle était innocente : on ne la crut point. Sa sentence fut exécutée. Elle implora la déesse, et tomba sans se faire aucun mal. Ce miracle ne put détruire la première opinion des juges. Ils firent recommencer l'exécution, et le miracle ne fut point répété.

Les pontifes avaient seuls le droit de con- naître des accusations intentées contre les vestales. L'accusée pouvait se défendre par elle-même ou par un avocat. Elle paraissait devant le collège sacré, auquel présidait le grand prêtre. Elle répondait aux interroga- tions qui lui étaient faites. On la confrontait avec ses accusateurs : on l'entendait plusieurs fois. Quoique, dans le droit civil, il ne fût pas permis d'appliquer à la torture un es- clave pour le contraindre à déposer contre son maître, la loi autorisait cette sévérité à l'égard des esclaves des vestales. Quelquefois elles étaient appliquées elles-mêmes à la torture. Lorsque les juges avaient suffisam- ment instruit le procès, on procédait au ju- gement, et l'on recueillait les voix. Chaque prêtre avait une tablette, ou un bulletin, sur lequel il traçait la lettre C, s'il voulait con- damner la vestale, et la lettre A, s'il jugeait à propos de l'absoudre. Il le jetait ensuite dans une corbeille destinée à cet usage. Le grand prêtre, après avoir pris et compté tous les bulletins, prononçait l'arrêt.

Lorsque le jour marqué pour le supplice était arrivé, le chef de la religion se rendait au temple, suivi de tous les pontifes. Il y dépouillait lui-même la coupable des habits et des ornements de prêtresse, lui ôtait les bandelettes sacrées qui ceignaient sa tête, lui présentait son voile à baiser, et la revê- tait ensuite d'habits lugubres et conformes à sa situation présente; puis il la liait avec des cordes, et la faisait monter dans une li- tière exactement fermée de tous côtés, afin que ses cris ne pussent être entendus. On la conduisait ensuite au lieu du supplice. Les amis de la prêtresse la suivaient en pleurant.

Plutarque observe que la ville entière était dans la tristesse. On regardait ce jour comme un jour malheureux. On se détournait du chemin que la vestale devait tenir. Cette marche se faisait en silence et avec lenteur. On arrivait enfin auprès de la Porte-Colline, dans l'endroit qu'on appela depuis *campus sceleratus*, à cause de ces funestes cérémonies. La litière s'arrêtait alors. Le pontife venait l'ouvrir en prononçant quelques prières à voix basse. Il ôtait à la vestale ses liens, lui donnait la main pour l'aider à descendre, la conduisait sur le tombeau, et la livrait lui-même aux exécuteurs. L'ouverture du tombeau était au sommet de cette levée prodigieuse que Tarquin fit faire pour l'écoulement des eaux. La vestale y descendait par le moyen d'une échelle. On la faisait entrer dans une petite cellule creusée en voûte, à une certaine profondeur, et dont la forme était celle d'un carré long. On l'asseyait sur un petit lit qui y était préparé. On mettait à côté d'elle une table sur laquelle étaient une lampe allumée et une légère provision d'huile, de pain, de lait et d'eau. Aussitôt que la prêtresse était descendue, on fermait l'ouverture de la fosse, et on la comblait avec de la terre.

Ces exécutions terribles ne furent pas aussi fréquentes qu'on pourrait se l'imaginer. L'ordre des vestales dura environ onze cents ans. Pendant ce temps, on en compte vingt qui furent convaincues d'inceste. Treize seulement furent enterrées vives : les sept autres périrent par divers genres de supplices, à leur choix.

On vit souvent des prêtresses injustement accusées. Les historiens païens ne manquent pas de rapporter une infinité de miracles opérés en leur faveur.

Les vestales étaient dédommagées de la contrainte et des devoirs pénibles de leur état, par des privilèges glorieux et des honneurs extraordinaires. Numa leur avait accordé le pouvoir de tester du vivant de leurs père et mère. Auguste les mit en possession de toutes les prérogatives dont jouissaient dans Rome une femme qui avait donné trois citoyens à l'Etat. Leurs biens leur appartenaient en propre à chacune. Elles en disposaient à leur volonté, par vente, par donation ou autrement, sans l'entremise d'un curateur. Si elles rencontraient en chemin un criminel que l'on conduisait au supplice, elles avaient le privilège de lui pouvoir sauver la vie; seulement il fallait qu'elles affirmassent par serment que cette rencontre s'était faite par un pur hasard : hors de ce cas, elles ne jureraient jamais en justice; leur déclaration pure et simple avait la force d'un serment. Quand elles marchaient par la ville, elles étaient précédées d'un licteur, qui servait en même temps et à les garantir de toute insulte, et à leur faire honneur. Dans les commencements de leur institution, elles n'avaient point de licteur. On raconte qu'un soir une vestale, se retirant après souper, seule, sous des vêtements communs, fut violée par un jeune homme dans une rue écar-

tée. Cet accident fit songer à mettre à l'abri de ces filles à l'abri d'un pareil En conséquence, le licteur leur fut donné. Il y avait une loi qui défendait, sous peine de mort, d'entrer dans leurs litières. Cette loi fut-elle occasionnée par quelque événement semblable. Les consuls et les tribuns se détournèrent de leur chemin, le licteur les rencontrait une vestale. Si des esclaves les empêchaient de s'écarter, ils étaient punis jusqu'à ce qu'elles eussent passé, et ils baissaient devant elles la hache et les fusts. Les Romains leur accordaient une place dans le sein même de leur ville; il était rare, qu'elles ne partageaient qu'avec un petit nombre de familles illustres. Les condamnées en jouissaient elles-mêmes. Le *campus sceleratus* était dans l'intérieur de Rome. Tous les ans, à certains jours, le peuple se rendait en foule sur ce tombeau pour y faire des prières pour apaiser les mânes. Les vestales avaient dans la ville le crédit que donnent la sagesse et la piété. On les employait souvent pour la paix dans les familles, pour réconcilier les ennemis, pour protéger le faible et à l'oppresser. Tous les ans, elles se rendaient chez le roi des sacrifices, qui était la même personne de la religion après le pontife, pour l'exhorter à observer exactement ses devoirs. On déposait entre leurs mains les actes les plus secrets et les plus importants. Les premiers citoyens mettaient quelquefois leur testament entre les mains de celles d'Antoine. Elles acceptèrent la garde de celui d'Antoine. Elles leur confia aussi ses dernières volontés, qu'elles portèrent elles-mêmes à la tombe après sa mort.

L'habillement de ces prêtresses, différent de celui des autres femmes, n'avait rien de trop lugubre ni de trop austère. Le voile, ainsi qu'on le voit dans quelques peintures, était composé de bandes qui faisaient plusieurs tours autour de la tête. Elles portaient des robes blanches, d'une espèce de rochet de la même couleur. Le manteau était couleur de pourpre. Elles tombait sur une épaule, et leur laissait le bras demi-nu. Leurs vêtements étaient très-simples dans les commencements. Numa, en les dotant des deniers nécessaires, n'avait pu songer à les enrichir. Mais la suite, elles acquirent d'immenses richesses, grâce aux pieuses libéralités de plusieurs illustres Romains; et alors tout changea. Elles substituèrent à leur première simplicité le luxe le plus recherché. Elles employèrent, pour se faire des robes, les perles les plus précieuses. Elles laissèrent leurs cheveux, qu'elles avaient couverts d'un voile, et leur donnèrent tous les ornements de l'art. Leurs litières devinrent somptueuses. On les vit promener le faste dans le char, marcher au Capitole dans un char trié, environnées d'une foule de femmes d'esclaves.

Les spectacles ne leur étaient point interdits. Elles assistaient librement à tous les jeux : Auguste leur donna même

théâtre, en face de celui du pré-
u était sans doute le plus distin-
ne le sénat crut honorer Livie, en
nt une place dans le banc des

3 célèbre se maintint longtemps
at de lustre et de splendeur. Il
plus haut degré d'élévation sous
urs. Il subsista quelque temps en-
es princes chrétiens, mais il tou-
lécadence. Ce qu'il y a de remar-
st qu'on ne voit point que le re-
se soit glissé parmi les vestales,
nps où elles auraient pu manquer
nt à leurs devoirs, c'est-à-dire sous
urs chrétiens, qui n'auraient pas
on les eût fait périr aussi cruel-
autrefois. On demeura longtemps
er à leurs privilèges et à leurs
. Gratien, plus hardi que ses pré-
, ordonna que les biens qu'on
ait à l'avenir seraient dévolus au
ception cependant des effets mon-
elles auraient la libre jouis-
nnée suivante, Rome fut désolée
ible famine. Le peuple ne douta
e fléau ne fût un effet de la ven-
dieux irrités de l'outrage fait aux
nais la famine cessa dans le mo-
les murmures allaient peut-être
e une sédition.

héodose et Honorius ayant réuni
aine tous les biens qui avaient été
l'entretien des temples et des sa-
eux des vestales ne furent proba-
as épargnés. Les historiens ne
pas précisément le moment où cet
rétresses fut aboli. Il y a beaucoup
e que ce fut dans le temps que
fit fermer tous les temples. Tout
prouver que le temple de Vesta
plus épargné que celui de Jupiter
tres dieux. Ses prêtresses eurent
un sort pareil à celui des ponti-
urent supprimées comme eux ; du
n est-il plus fait ensuite aucune
ans l'histoire. Depuis l'an 40 de
que de l'institution des vestales,
n de grâce 389, temps auquel Thé-
a le dernier coup à l'idolâtrie, il
ze cent et un an : c'est peut-être
qu'on doit fixer à la durée de leur

avait dans la ville de Cusco, capi-
brou, sous les Incas, un couvent
servir de demeure aux jeunes vier-
e consacraient au Soleil ; mais on
it que celles qui étaient issues du
l des Incas. Elles y entraient quel-
s l'enfance, dans un âge où l'on ne
as douter de leur virginité ; car c'é-
le essentiel, et l'on veillait avec
oin à la conservation de cette fleur
, qu'il était presque impossible aux
e Cusco de manquer de fidélité au
r époux. Tout entretien avec les
du dehors, sans distinction d'hom-
femmes, leur était absolument in-
ependant, malgré toutes ces pré-

cautions, si, parmi un si grand nombre de
religieuses, il s'en trouvait quelqu'une qui
vint à faillir contre son honneur, dit l'histo-
rien des Incas, il y avait une loi qui portait
qu'elle fût enterrée toute vive, et son galant
pendu. Mais, parce qu'on estimait peu de
chose de faire mourir un seul homme, pour
une faute aussi grande qu'était celle de vio-
ler une fille consacrée au Soleil, leur dieu et
le père de leurs rois, il était ordonné par la
même loi, qu'outre le coupable, sa femme,
ses enfants, ses serviteurs, ses parents, et,
de plus, tous les habitants de la ville où il
demeurait, jusqu'aux enfants qui étaient à
la mamelle, en portassent la peine tous
ensemble. Pour cet effet, ils détruisaient la
ville, et y semaient de la pierre ; de sorte
que toute son étendue demeurerait déserte,
désolée, maudite et excommuniée, en puni-
tion de ce que cette ville avait engendré un
si détestable enfant. Ils essayaient encore
d'empêcher que ce terroir ne fût foulé de
personne, non pas même des bêtes, s'il était
possible. Cette loi ne fut pourtant jamais
exécutée, parce qu'il n'y eut jamais de cou-
pable de ce crime dans ce pays. *Voy. Incas.*

3° Les Mexicains avaient un ordre de ves-
tales vêtues de blanc, qui portaient le nom
de *filles de la pénitence*. Elles entraient dans
l'institut à l'âge de douze ou treize ans. Ces
filles devaient avoir la tête rasée, excepté en
certains temps où il leur était permis de
laisser croître leurs cheveux. Elles étaient
gouvernées par une supérieure. Leurs fonc-
tions consistaient à tenir les temples propres,
à apprêter les viandes sacrées, ou plutôt les
pains que l'on présentait aux idoles, et qui
servaient ensuite à la nourriture de leurs
ministres. Ces pains avaient ordinairement
la figure de pieds et de mains. Elles s'occu-
paient aussi à faire des couvertures et d'au-
tres ornements semblables pour les temples
et les idoles. A minuit elles se levaient pour
servir les dieux et pratiquer certaines austé-
rités auxquelles leur règle les obligeait. Elles
se donnaient des coups de lancettes aux
oreilles et en d'autres parties du corps. Du
sang qui coulait de ces plaies, elles se frot-
taient les joues. Elles étaient surtout tenues
à garder une virginité inviolable, dont la
perte était punie de mort. Il est vrai que
cette chasteté ne devait pas durer toute la
vie, car la clôture des filles n'était que la con-
séquence d'un vœu fait aux dieux par leurs
parents ; à l'expiration du temps prescrit,
elles pouvaient se marier. On pourrait même
regarder cet établissement comme une
espèce de séminaire où l'on élevait les jeunes
filles d'un rang distingué, et dont celles-
ci ne sortaient que pour être établies avec
la permission de leurs parents.

VESTALIES, fête que les Romains célé-
braient, le 5 avant les Ides de juin, en l'hon-
neur de Vesta. On faisait ce jour-là des
festins dans les rues, et l'on choisissait des
mets qu'on portait aux vestales pour les of-
frir à la déesse. On ornait les moulins de
bouquets et de couronnes ; c'était la fête des
boulangers. Les dames romaines se rendaient

à pied au temple de Vesta et au Capitole, où était un autel consacré à Jupiter *Pistor*, c'est-à-dire boulanger, ou protecteur des grains de la terre.

VESTRI, un des Dvergues ou génies des Scandinaves ; il présidait à la région occidentale du monde.

VÉTALA, un des compagnons du dieu Siva ; il est honoré principalement dans le Décan. Les Hindous donnent aussi le nom de *vétalas* à une classe de démons ou mauvais génies, qu'ils supposent pénétrer dans les cadavres pour les animer momentanément.

VÊTURE, ou *prise d'habit* ; on donne ce nom à la cérémonie par laquelle le pontife, ou le prêtre délégué à cet effet, agrège une vierge ou une veuve à un ordre religieux. Les rites de la vêtue varient suivant les différents ordres ; mais, presque partout, la personne qui veut se consacrer à Dieu se présente au célébrant vêtue pour la dernière fois de la livrée du monde ; elle assiste même dans ce costume au sacrifice de la messe. Après les cérémonies préparatoires, le célébrant bénit les habits religieux dont elle doit se revêtir ; puis on l'en revêt soit dans le cloître, soit au pied de l'autel. Quelquefois on lui coupe les cheveux ; et on lui donne enfin le voile blanc. Dès lors elle est agrégée à la communauté ; cependant elle n'est encore considérée que comme novice ; elle peut quitter l'ordre et rentrer dans le siècle. Mais lorsque, le noviciat terminé, elle persiste dans sa vocation, elle prononce ses vœux solennellement entre les mains de l'évêque, qui lui donne le voile noir et la consacre pour toujours au service de Dieu.

VEU-PACHA, c'est-à-dire *le monde inférieur* ; les Péruviens donnaient ce nom à l'enfer qu'ils supposaient au centre de la terre, et qu'ils disaient destiné à la demeure des méchants. Ils l'appelaient encore *Cupai-pa-Huacin*, ou maison du diable. On y endurait, suivant eux, toutes les maladies et les maux que les hommes souffrent ici-bas, sans repos ni soulagement.

VIALES. Les Romains appelaient *Dii viales* les dieux qui présidaient aux chemins et qui étaient particulièrement invoqués par ceux qui se mettaient en voyage. C'étaient Mercure, Apollon, Bacchus, Hercule, dont on mettait ordinairement les bustes sur des colonnes, le long des grandes routes. On donnait aussi ce nom aux Pénates et aux Lares. On leur sacrifiait des pourceaux.

VIATIQUE, somme d'argent que la communauté donne à un religieux qui va faire un voyage. Dans le sens figuré, et cependant le plus usuel, on appelle viatique la communion que l'on donne aux agonisants ou aux personnes malades en danger de mort. Ceux qui le reçoivent sont dispensés de la rigueur du jeûne eucharistique, à cause des soins que nécessite leur état.

VIBHANDAKA, solitaire indien, fils de Kasyapa, et père de Richyasinga. *Voy. Richyasinga.*

VIBILIE, déesse des voyageurs, qui l'in-

voquaient surtout quand ils étaient *sur* leur chemin.

VICAIRE, c'est-à-dire *lieutenant*. On ce nom à celui qui exerce certaines fonctions à la place du titulaire. En France, ce n'est employé que dans l'ordre ecclésiastique. On distingue plusieurs sortes de vicaires.

1° Le pape ou souverain pontife est *le vicaire de Jésus-Christ* et son représentant la terre.

2° Les *vicaires apostoliques* sont des prêtres délégués par le pape pour gouverner les églises catholiques établies dans les pays infidèles ou dans les États hérétiques lorsqu'on ne peut pas y établir des évêques titulaires.

3° Les *vicaires généraux* ou *grands vicaires* sont des prêtres investis de la juridiction épiscopale, et sur lesquels l'évêque a charge d'une partie de ses fonctions, et d'une délégation spéciale. Ils peuvent placer l'évêque dans tout ce qui n'a rien de caractère épiscopal.

4° Les *vicaires perpétuels* sont des prêtres chargés de diriger les paroisses dont les curés primitifs. On les appelle perpétuels parce qu'ordinairement ils sont inamovibles. Il n'y a plus en France de vicaires perpétuels.

5° Les *vicaires de paroisse* sont des prêtres nommés par l'évêque pour aider les curés dans toutes les fonctions pastorales, et agissent sous son autorité.

VICA-POTA ou **VICE-POTA**, déesse hindoue qui présidait à la victoire. Son nom vient de *vincere*, vaincre, et de *poti*, pouvoir.

VICHAMA, c'est-à-dire *raboteux* ; une demeure de l'enfer des Hindous.

VICHKAMBI, un des neuf premiers Bodhisatvas de la théogonie du Népal s'est manifesté sur la terre sous la forme d'un poisson ; c'est le fils spirituel d'Arbouddha.

VICHNOU (1), le second dieu de la Trimourti ou triade hindoue. C'est une divinité douce, bienfaisante et conservatrice. Il est le premier être qui sorte du sein de la primordiale, et alors on le nomme *Narayana* (celui qui se meut sur les eaux) ; il sort un lotus qui porte les destins des personnes de la Trimourti, Brahma, Siva. Il dort et flotte sur les eaux dans l'intervalle des Kalpas ou destructions du monde ; on le représente alors couché, sous la forme d'un enfant, sur le grand serpent Ananta Shesha, dont les replis l'environnent sous forme de lit, et dont les cent têtes s'élèvent et se recourbent au-dessus de lui pour faire une sorte de dais ; ce groupe flotte sur la surface des eaux dont la terre est couverte. D'autrefois il est porté sur l'oiseau Garuda, la jeunesse et la vigueur se dessinent tout son extérieur ; son teint est noir ou foncé, et ses vêtements sont jaunes ; il a quatre bras et quatre mains ; de l'une il

(1) On écrit et on prononce aussi *Vishnou*, *Vishnou*, *Bichan*, *Bichen*, etc.

; de l'autre, le *tchakra* magique tranchant; de la troisième, une de la quatrième, un lotus; sa tête une magnifique couronne à triple

habite le Vaikountha, séjour demi du mont Mérou; il y siège aussi brillant que le soleil à son iré de lotus; à sa droite est la mi, sa céleste épouse. Tous les onnages, assemblés autour de lui, s louanges ou méditent sur ses for- s. **Voy. VAIKOUNTHA.**

est l'emblème de la nature; c'est n le représente comme endormi, saison des pluies, qui dure depuis e juin jusqu'au milieu d'octobre; ts sectateurs se livrent à des œu- vres le jour de son sommeil sup- i de son réveil. La fonction spé- dieu est de sauver et de conser- res dieux, sans en excepter Brah- e, ont souvent eu besoin de son r être délivrés des périls qui les . En sa qualité de conservateur, il est obligé de prendre différentes formes ieus désignent sous le nom d'a- entes, et que l'on traduit souvent tions. Si l'on réunissait toutes les t les légendes qui ont cours dans on compterait des centaines d'a- moins on en signale dix princi- pourquoi on l'appelle le dieu ies.

irut d'abord sous la forme d'un *utsya*, pour rapporter du fond de Védas qui y étaient restés après éluges périodiques qui détruisent **Voy. MATSYAVATARA, et SKANKA-**

la forme d'une tortue (*kourma*) air sur son dos la terre nouvelle; d'autres disent pour empêcher idarade s'abîmer dans la mer. **Voy. ARA et BARATTEMENT DE LA MER.** i forme de sanglier (*varaha*), il is les eaux sous lesquelles le globe rgé, et l'éleva sur une de ses dé- . **VARAHA, et PALADAS.**

i figure d'un être moitié homme on (*nrishin*), il punit l'impiété ranyakasipou, qui persécutait les même son propre fils, coupable le sa foi en la puissance de Vich- **IRISHINHA et HIRANYA-KASIPOU.**

u se fit nain (*vamana*) pour con- , descendant du même Hiranya- grandit tout à coup et remplit ndes. **Voy. MAHA-BALI, VAMANA,** . Ces cinq incarnations sont pu- thologiques; les suivantes sont stori- ques; elles sont fondées sur is relatives à des personnages qui ent existé; ou bien elles sont la tion de grands événements arri- société indienne.

la sixième incarnation, Vichnou s la forme terrible de Parasou- humilier et détruire la race dégé-

nérée des Kchatriyas. **Voy. PARASOU-RAMA.**

7° Presque à la même époque (car le dieu peut paraître à la fois sous des formes diverses), Vichnou vint, dans la personne de Rama-Tchandra, pour châtier l'insolence du géant Ravana, et conquit l'île de Ceylan. **Voy. RA- MA-TCHANDRA, RAMAYANA.**

8° Le troisième Rama, appelé Bala-Rama, est compté comme le huitième avatar de Vichnou, qui, sous ce nom, descendit sur la terre pour détruire le géant Pralamba. Cependant, comme ce Bala-Rama était le frère et le compagnon d'armes de Krichna, célèbre avatar du même dieu, quelques mythologues comptent Krichna pour le huitième avatar; alors ils mettent pour le neuvième une prétendue incarnation de Vichnou en Bouddha, qui, cette fois, serait venu sur la terretout ex- près pour tromper les hommes et les induire en erreur, en provoquant un schisme formida- ble. **Voy. BALA-DÉVA, BOUDDHA.**

9° Le plus célèbre et le plus populaire ava- tar de Vichnou est Krichna; ce n'est plus seulement, disent les Hindous, une incarna- tion de Vichnou, c'est Vichnou lui-même; Krichna est véritablement l'Homme-Dieu. **Voy. à l'article KRICHNA,** la légende de ce mystérieux personnage, et les curieux rap- ports qui existent entre lui et le Christ, seul sauveur des hommes.

10° La dixième incarnation est encore à venir. A la fin des temps, Vichnou s'incar- nera pour détruire les infidèles et rendre les Indiens à la pureté de l'âge d'or. **Voy. KALKI.**

Le dieu subit encore une multitude d'au- tres transformations; ou plutôt ses adorateurs prétendent le voir dans la substance réputée la plus excellente de tous les ordres de la nature. C'est en ce sens qu'on lit dans le Bhagavata le passage suivant :

« Un jour le pénitent Ardjouna ayant invo- qué Vichnou avec ferveur et dévotion, et l'ayant prié de se faire connaître à lui, ce Dieu puissant, qui a daigné se manifester aux hommes sous toute sorte de formes, lui ré- pondit ainsi : Voici, Ardjouna, quels sont les êtres sous la forme desquels tu dois surtout m'invoquer et reconnaître une partie de mon essence divine :

- « Dans la prière, je suis le *Gayatri*.
- « Dans la parole, je suis le mot *Om*.
- « Parmi les dieux, je suis *Indra*.
- « Parmi les astres, je suis le *Soleil*.
- « Parmi les montagnes, je suis le *mont Mé- rou*.
- « Parmi les Roudras, je suis *Tchakra*.
- « Parmi les riches, je suis *Kouvéra*.
- « Parmi les éléments, je suis le *Feu*.
- « Parmi les Pourohitas, je suis *Vrihaspati*.
- « Parmi les généraux d'armée, je suis *Kar- tikéya*.
- « Parmi les pénitents, je suis *Bhrigou*.
- « Parmi les sages, je suis le saint *mouni Kapila*.
- « Parmi les Gandharvas, je suis *Tchitra- ratha*.
- « Parmi les armes, je suis la *Foudre*.
- « Parmi les oiseaux, je suis *Garoula*.

- « Parmi les éléphants, je suis *Airavata*.
- « Parmi les vaches, je suis *Kamadhénou*.
- « Parmi les singes, je suis *Hanouman*.
- « Parmi les serpents, je suis *Ananta*.
- « Parmi les eaux, je suis la *Mer*.
- « Parmi les fleuves, je suis le *Gange*.
- « Parmi les arbres, je suis l'*Asvattha*,
- « Parmi les arbrisseaux, je suis le *Toulasi*.
- « Parmi les herbes, je suis le *Darbha*.
- « Parmi les pierres, je suis le *Salagrama*.
- « Parmi les géants, je suis *Pralhada*.
- « Parmi les mansions lunaires, je suis le *Mrigasira*.

« Parmi les sciences, je suis le *Sama-Véda*.
 « Enfin je suis l'âme de tout ce qui existe, et je me trouve répandu partout. »

On donne à Vichnou mille noms différents, que ses adorateurs récitent chaque jour sur un chapellet composé d'un certain nombre de grains. Les principaux sont *Narayana*, porté sur les eaux; *Djalasayi*, dormant sur les eaux; *Hari*, le noir; *Sripati*, seigneur de Sri ou Lakchmi; *Padmanabha*, qui a un lotus dans l'ombilic, etc.

Vichnou est l'objet de l'adoration et du culte spécial de la majeure partie des Hindous, surtout des Brahmanes dont il est la divinité favorite; parmi le peuple, il est spécialement honoré dans son incarnation en Krichna. Les adorateurs de Vichnou portent le nom de Vaichnavas; on les distingue à deux lignes tirées le long du nez et conduites jusque sur le front. Ces lignes sont faites avec le limon du Gange, quelquefois avec la poudre du bois de sandal. Voy. VAICHNAVAS, RAMANOUDJAS, etc.

VICHNOU-BHAGAVATAS, secte indienne appartenant aux Vaichnavas, adorateurs spéciaux de Vichnou. Ce sont les mêmes que les *Pantcharatrakas*. Voy. ce mot.

VICHNOU-BHAKTAS, un des noms génériques des Vaichnavas, adorateurs de Vichnou. Voy. VAICHNAVAS.

VICILIN, nom de Jupiter, sous lequel il était adoré à Compsa en Italie, où on lui avait élevé un temple.

VICTA, déesse des vivres chez les Romains.

VICTIMAIRE, ministre ou officier des sacrifices, dont la fonction était d'amener et de délier les victimes, de préparer l'eau, le couteau, les gâteaux, et toutes les autres choses nécessaires aux sacrifices. C'était aussi aux victimaires qu'il appartenait de terrasser, d'assommer ou d'égorger les victimes : à cet effet, ils se plaçaient auprès de l'autel, nus jusqu'à la ceinture, et n'ayant sur la tête qu'une couronne de laurier. Ils tenaient une hache sur l'épaule, ou un couteau à la main, et quand le sacrificateur leur avait donné le signal, ils tuaient la victime, ou en l'assommant avec le dos de leur hache, ou en lui plongeant le couteau dans la gorge, ensuite ils la dépouillaient, et après l'avoir lavée et parsemée de fleurs, ils la mettaient sur l'autel. Ils avaient pour eux la portion mise en réserve pour les dieux, dont ils faisaient leur profit, l'exposant publiquement en vente à quiconque voulait l'acheter. C'étaient ces

sortes de viandes qui étaient interdites chrétiens sous le nom d'*Idolothytes*, crainte qu'ils ne parussent, aux païens, prendre part à leurs sacrifices.

VICTIME, sacrifice sanglant, offert nité, de créatures humaines ou d'*a Voy. SACRIFICES* et *SACRIFICES HUMAINS* les détails que donne le dictionnaire Noël sur les victimes des Romains.

Lorsque toutes les cérémonies précédentes du sacrifice étaient faites, on amenait la victime sans être liée, afin qu'elle pût à la mort librement et sans contrainte sacrificateur commençait à faire l'épave de la victime, en lui versant sur la tête l'eau lustrale, et en lui frottant le front avec le vin, suivant la remarque de Virgile, qui égorgeait ensuite l'animal; on enlevait toutes les parties; on les couvrait d'un gâteau fait avec de la farine et du sel. Après avoir allumé le feu qui devait consumer la victime, on la jetait dans les flammes sur un bûcher. Tandis qu'elle était consumée, le prêtre versait les libations, et les autres prêtres faisaient plusieurs effusions de vin autour de l'autel, avec des encens et autres cérémonies.

On n'immolait pas indifféremment toutes sortes de victimes; il y en avait d'indignes pour certaines divinités : aux unes on immolait un taureau, aux autres une chèvre, et aux autres encore des porcs. Les victimes des dieux infernaux étaient noires, comme le témoignage de Virgile, dans le livre de l'Enéide. On immolait aux dieux mâles et aux déesses les femelles. L'usage des victimes était observé exactement; c'était une chose essentielle pour rendre le sacrifice agréable. Entre les victimes, les uns étaient sacrifiées pour fournir, par l'insufflation de leurs entrailles, la connaissance du bien et du mal; les autres, pour expier quelque crime par l'effusion de leur sang, ou pour détourner quelque grand mal dont on était menacé. Elles étaient aussi distinguées par des noms particuliers. Voy. HOSTIE.

On mettait au cou de l'animal un collier où était le nom de la divinité à laquelle allait l'immoler, et l'on remarquait attentivement s'il résistait ou s'il marchait sans résistance, car on croyait que les dieux rejetaient les victimes forcées. On pensait encore que si la victime s'échappait des mains du sacrificateur, c'était un mauvais augure, présageant quelque malheur. Valère Maxime observe que les dieux avaient averti les Romains par la fuite des victimes, de ne point se promettre avec César. On remarquait aussi si la victime poussait des cris et des gémissements extraordinaires, avant que de mourir, ce qui était le premier coup du sacrificateur.

Quand on ne pouvait offrir aux dieux des victimes naturelles, on y suppléait par des figures faites de pâte cuite. C'est ainsi que, selon Porphyre, Pythagore offrit un gâteau de pâte en sacrifice. Athénée rapporte que Empédocle, disciple de Pythagore, fut couronné aux jeux Olympiques, dit à tous ceux qui étaient présents qu'il avait fait de myrrhe, d'encens et de toutes sortes d'aromates. Pythagore avait tiré cela

gypte, où elle était fort ancienne, et pratiquait encore du temps d'Hé-

IRE. Les Grecs en avaient fait une sous le nom de *Nicé* ou *Niké* (*Nikē*); selon Hésiode, fille du Styx et de Les Sabins l'appelaient *Vacuna*, et tiens *Nephté*. La déesse Victoire sieurs temples à Rome, dans l'Italie la Grèce. Sylla, revenu victorieux des ennemis, établit des jeux publics en l'honneur de cette divinité. On n'offrait que des sacrifices sanglants à cette déesse, et on ne mangeait que des fruits de la terre. On la représentait ordinairement avec des ailes, tenant dans sa main une couronne de laurier et une palme. Quelquefois on la représentait sur un globe, pour montrer qu'elle domine sur toute la terre. On la représentait aussi sans ailes. Pausanias dit qu'il y avait à Athènes une Victoire sans ailes, et que les Athéniens la firent telle qu'elle ne pût plus s'envoler, et ainsi elle demeura toujours chez eux. A ce propos, on lit dans l'Anthologie grecque vers gravés sur une statue de la Victoire dont les ailes furent brûlées par un foudre. En voici le sens : *Rome, monde, ta gloire ne saurait périr, à Victoire, n'ayant plus d'ailes, ne s'enfuir.*

VIDAR, un des dieux des Scandinaves. Il est aussi fort que Thor lui-même, et donne une grande consolation pour les dieux dans les conjonctures critiques. Il est cependant un peu sombre. Ses souliers sont fort épais, et il marche avec bruit. On le voit veiller, qu'il peut, avec leur recherche dans les airs et sur les eaux. Il est le lieu de la discrétion et du silence.

VIDAR, un des noms de Brahmâ, en l'honneur duquel fut père de Vaidhatra, un des dieux du genre humain. On le voit en l'honneur de son père; appuyant son pied sur la chaîne inférieure du monstre, il est le lieu de sa main robuste, et déchirer le loup jusqu'à ce qu'il expire.

VIDAR, un des noms de Brahmâ, en l'honneur duquel fut père de Vaidhatra, un des dieux du genre humain.

VIDA, la Victoire, déité hindoue, consacrée à la déesse Dourgâ.

VIDA-DASAMI, ou le 10^e jour de la fête qui a lieu dans les Indes, le jour du mois de Kartik (octobre); suite de l'*Ayoudha-Poudja*, fête des dieux appelée aussi *Dourgâ-Poudja*; elle est consacrée aux divertissements. On représente les armes qu'on avait exposées la veille, avant de les remettre dans leurs étuis, quelques Paliagars, suivant l'usage des anciens rois, coupent la tête des reueux. L'après-midi, les dieux sont hors des villes pour chasser, et on les représente sur un quadrupède.

YAIKADASI, fête indienne, célébrée du mois de Phalgouna (24 février) on y fait des offrandes à une jarre remplie des attributs de Vichnou, et on se baigne comme son symbole. On se baigne le matin, après avoir veillé la nuit

précédente. Ces cérémonies ont été établies en mémoire de Rama, qui les accomplit le premier, pour se purifier, avant de se rendre à Ceylan; elles ont pour but de purifier de ses péchés celui qui s'y soumet, et de l'aider à pratiquer la vertu. Cependant elles sont peu observées.

VIDJAYESA, c'est-à-dire *seigneur de la Victoire*; un des noms de Siva, dieu indien.

VIDUUS, divinité romaine, dont la fonction était de séparer l'âme du corps (*viduare*). Il était honoré hors de la ville, pour que les pontifes ne fussent pas exposés à sa vue qui, en les souillant, les aurait mis hors d'état de sacrifier.

VIDYADHARA. « C'est, dit M. Langlois, une espèce de génie (de la mythologie hindoue), qui traverse les airs sur un char léger; c'est un sylphe, habitant invisible du monde interlunaire, et qui possède un pouvoir surnaturel et magique. Le mot *vidyadhara* signifie porteur d'un *vidya*: c'est une petite boule préparée que l'on met dans sa bouche et qui vous procure une puissance extraordinaire, comme la faculté de monter au ciel, de faire paraître la personne que vous voulez, etc. Les *vidyadharas* sont de la classe de ces êtres divins qu'on appelle encore *siddha* et *tcharana*. La femme d'un *vidyadhara* s'appelle *vidyadhari*. Ils tiennent à la cour d'Indra, quoiqu'ils aient des chefs et des princes qui leur sont particuliers. Ils ont des rapports fréquents avec les hommes; ils viennent sur la terre contracter des mariages, et y prennent même des épouses parmi les filles de rois. »

VIDYADHARI. C'est, dans le système théogonique du Népal, une déesse produite par le lotus dans la sphère solaire qui est au-dessus du mont Mérou.

VIEILLESSE. Les anciens en avaient fait une divinité, fille de l'Erèbe et de la Nuit. Elle avait un temple à Athènes et un autel à Cadix.

VIELONA, dieu des âmes chez les anciens Slaves.

VIERGE (LA SAINTE). L'Eglise donne ce nom par excellence à Marie, mère de Jésus, qui a enfanté son divin Fils sans donner la moindre atteinte à sa virginité. Elle est honorée d'un culte spécial. Voy. **MARIE**.

Il semble que le dogme d'une vierge-mère ait été révélé explicitement aux premiers hommes; car, sans parler du texte de la Genèse, où il est dit que la semence de la femme écrasera la tête du serpent infernal, nous voyons ce prodige cru, accrédité et proclamé chez un certain nombre de peuples.

1^o Le Saint attendu par les Chinois du côté de l'Occident devait naître d'une vierge; bien plus, les anciens Chinois paraissent considérer comme avéré que les personnages extraordinaires venaient au monde sans le concours des deux sexes. Nous lisons dans le Choue-ven, dictionnaire rédigé vers l'époque de l'Incarnation : « Les anciens saints et les hommes divins étaient appelés les *filz du ciel*, parce que leurs mères les

avaient conçus par la puissance du *Thien* ou ciel : c'est à cause de cela que le caractère *ving* est composé de deux, dont l'un signifie *vierge*, et l'autre *enfant*. Les auteurs chinois racontent que le grand Yu sortit par la poitrine de sa mère : Sié, par le dos; Lo-tseu, par le côté gauche; Chakya-Mouni, par le côté droit; et Heou-tsi, par la voie ordinaire, mais qui demeura fermée : d'où le Chi-King l'appelle *parais fermé*. La mère de Fou-hi le conçut en marchant sur les traces d'un géant : celle de Chin-nong, par la faveur d'un esprit qui lui apparut : celle de Hoang-ti, par la lueur d'un éclair et d'une lumière céleste dont elle fut environnée ; celle de Yao, par la clarté d'une étoile qui jaillit sur elle pendant un songe : celle de Yu, par la vertu d'une perle qui tomba des nues dans son sein, et qu'elle avala, etc. Presque tous les fondateurs de dynastie, pour se prêter au préjugé public, ont fait naître le chef de leur famille d'une vierge.

On trouve dans le Chi-King deux belles odes sur la naissance de Heou-tsi, chef de la famille et de la dynastie des Tcheou, où le poète parle d'une manière bien remarquable. Voici ses paroles :

« Lorsque l'homme naquit, Kiang-yuen fut sa mère. Comment s'opéra ce prodige ? Elle offrait ses vœux et son sacrifice, le cœur affligé de ce que le fils ne venait pas encore. Tandis qu'elle était occupée de ces grandes pensées, le Chang-ti l'exauça..... et à l'instant, dans l'endroit même, elle sentit ses entrailles émuees, fut pénétrée d'une religieuse frayeur, et conçut Heou-tsi.

« Le terme étant arrivé, elle enfanta son premier-né, comme un tendre agneau, sans déchirement, sans effort, sans douleur, sans souillure. Prodige éclatant ! miracle divin ! Mais le Chang-ti n'a qu'à vouloir, et il avait exaucé sa prière en lui donnant Heou-tsi.

« Cette tendre mère le coucha dans un petit réduit à côté du chemin ; des bœufs et des agneaux l'échauffèrent de leur haleine ; les habitants des bois accoururent malgré la rigueur du froid ; les oiseaux volèrent vers l'enfant pour le couvrir de leurs ailes ; lui cependant poussait des cris, mais des cris puissants qui étaient entendus au loin. »

Dans la seconde ode, le poète, parlant de Kiang-yuen, s'écrie : « O grandeur ! ô sainteté de Kiang-yuen ! oh ! que le Chang-ti a bien exaucé ses désirs ! Loin d'elle la douleur et la souillure : arrivée à son terme, elle a enfanté Heou-tsi dans un instant. » Tous les commentateurs chinois s'accordent à expliquer ces textes en insistant sur la virginité de la mère de Heou-tsi. Voy. aussi CHING-MOU.

2° Tous les peuples bouddhistes s'accordent à enseigner que Chakya-Mouni, le réformateur du genre humain, est né de la vierge Maya, sans le concours d'aucun homme.

3° Les livres sacrés des Brahmanes, comme l'observe William Jones, déclarent que quand un dieu daigne descendre sur la terre, sous une forme humaine, pour instruire ou

consoler les hommes, il s'incarne sein d'une vierge, sans union de se

4° Les Égyptiens, si curieux des antiquités, mais que, selon leur génie défigurées étrangement, n'ont pas même la *maternité virginale* à leur mystiques. Ils admettaient, suivant que, qu'une femme peut devenir sée recevant simplement le *souffle de* Les Grecs, leurs disciples et leurs leurs, ont enjolivé cette antique p de tout le luxe de leur imagination que. — Les Romains, qui suivaient ces derniers, en imprimant leurs sants sur les traces légères et gracie leurs spirituels précurseurs, ont fait belle tradition des fables grossières térielles.

5° Les druides avaient consacré l'intérieur du sanctuaire, une statue vierge, mère du libérateur futur du

6° Les Macédoniens, peuple du Pa établis sur les bords du lac Zarayas, taient aux missionnaires qu'à une très-reculée des temps anciens, une d'une rare beauté devint mère sans cours d'aucun homme. Son fils, égl remarquable par sa beauté, étant grand, opéra d'insignes miracles d monde : mais à la fin, il s'éleva dans en présence d'un grand nombre de ples, et se transforma au soleil qui notre terre. Cependant cette légende rait être une réminiscence de la vérité élique qui serait parvenue dans le N Monde.

7° Les habitants du Monomotapa, que, rendent un certain culte à une qu'ils nomment *Pérou*, ou *Alfron*, construit en son honneur des temple couverts, qui sont habités par un nombre de filles obligées de garder ginité perpétuelle.

VIERGES. On entend souvent répé la virginité était un opprobre dans le anciens, non-seulement parmi les mais même chez les Juifs éclairés de lation. Cette assertion est assurément étrange erreur, car, partout, les vier été considérées comme la portion pure, la plus sainte et la plus respect la population ; partout elles jouissaient plus grands privilèges et de la plus considération.

« Quoique le mariage soit l'état nat l'homme en général, et même un état dit le comte de Maistre, suivant une o tout aussi générale cependant, on voit tamment percer de tous côtés un certa pect pour la vierge ; on la regarde e un être supérieur, et lorsqu'elle perd qualité, même légitimement, on dirait q se dégrade. Les femmes fiancées et devaient un sacrifice à Diane, pour l'etion de cette espèce de profanation. L avait établi à Athènes des mystères piliers relatifs à cette cérémonie religi Les femmes y tenaient fortement, et gnaient la colère de la déesse, si elles av

s'y conformer. Tout homme qui mœurs antiques ne se demandera onnement ce que c'était donc que mt qui avait établi de tels mys- ni avait eu la force d'en persuader e. Il faut bien qu'il ait eu une is où est-elle humainement ?

erges consacrées à Dieu se trou- it et à toutes les époques du genre u'y a-t-il au monde de plus célè- vestales ? Avec le culte de Vesta pire romain ; avec lui il tomba. aules, les druidesses étaient *sain- perpétuelle virginité* (1). La vierge issait d'un crédit immense parmi ins, qui regardaient cette fille e sainte prophétesse, et lui con- conduite des affaires publiques. ins, et avant eux les Grecs (2), lois qui défendaient de mettre à femmes vierges (3)..... Jéhovah vierges seules de l'anathème dont nation madianite.

ines, comme à Rome, le feu sacré de Minerve était gardé par des n a trouvé ces mêmes vestales res nations, notamment dans les au Pérou enfin, où il est bien re- que la violation du vœu de chas- uniedu même supplice qu'à Rome. té y était considérée comme un acré, également agréable à l'em- la divinité.

Inde, la loi de Manou déclare que érémonies prescrites pour les ma- concernent que la vierge, la ne l'est pas étant exclue de toute légale.

uptueux législateur de l'Asie, Ma- endu un hommage éclatant à l'ai- tu opposée au vice scandaleuse- risé dans sa loi. Les disciples de -il, gardèrent la virginité sans r eût été commandée, à cause du i avaient de plaire à Dieu. Il re- pressément en plusieurs endroits, e de Jésus était vierge. Voici en- comme il s'exprime dans la 66^e son Coran : Et Marie, fille d'Im- ille a conservé sa virginité, et nous oyé en elle de notre esprit, et elle paroles de son Seigneur et à ses

ient donc ce sentiment universel ? avait-il pris que, pour rendre ses

antistites *perpetua virginitate sanctæ.*

es Grecs, le meurtre d'une vierge, même , était irrémissible. Toutes les expiations les , et les dieux rejetaient toutes les *sanias.*

les plus rudes persécutions, les païens e circonstances, foulaient aux pieds toutes justice, et ne consultaient que leur rage lise naissante, se faisaient cependant violer cette loi d'une tradition antique. nt que les veuves et les femmes mariées nt pour la foi, n'ont jamais éprouvé quel étaient exposées les vierges chré- et leur bienheureux martyre.

vestales saintes et vénérables, il fallait leur prescrire la virginité ? Pourquoi Tacite, de- vançant le style de nos théologiens, nous parle-t-il de cette *vénérable* Occia, qui avait présidé le collège des Vestales pendant 57 ans, avec une *éminente sainteté* (*summa sanctimoniam*) ? Et d'où venait cette persuasion générale chez les Romains, que si une vestale profitait de la faculté que lui offrait la loi, de se marier après trente ans d'exercice, ces sortes de mariages n'étaient jamais heureux ? Si de Rome la pensée se transporte à la Chine, elle y trouve des religieuses assujetties à la même virginité. Leurs maisons sont ornées d'inscriptions qu'elles tiennent de l'empereur lui-même, lequel n'accorde cette distinction qu'à celles qui sont restées vierges quarante ans. »

La virginité n'était donc pas un opprobre chez les païens ; seulement alors, comme aujourd'hui, c'était une honte pour une vierge, destinée à la vie commune, de ne point trouver à se marier ; le célibat nuisait à sa bonne réputation ; au reste, dans l'ancienne société, une femme sans mari et sans enfants se trouvait privée d'appui, de défense et presque de tout moyen d'existence. Ce fut l'Eglise chrétienne qui mit en honneur la virginité perpétuelle ; elle la déclara un état plus saint et plus parfait que celui du mariage, et produisit une multitude infinie de vierges volontaires prises dans tous les rangs de la société, depuis les plus élevés jusqu'aux plus infimes ; elles leur donna à toutes le titre d'épouses de Jésus-Christ, les entoura d'affection, de sollicitude et d'hommages, les soumit à des règlements particuliers, leur assigna une place honorable dans l'assemblée des fidèles, et les éleva à une sorte de sacerdoce par une consécration particulière. Car quoique, dans les premiers siècles, il n'y eût pas de communautés religieuses proprement dites, cependant un grand nombre de filles se vouaient au service de Dieu et à la pratique des bonnes œuvres, tout en demeurant dans le sein de leurs familles, et, après avoir reçu la bénédiction de l'évêque, elles étaient mises au rang des vierges, qui formaient un ordre dans l'Eglise.

« Il y avait, dit l'abbé Fleury, un grand nombre de filles qui consacraient à Dieu leur virginité, soit par le conseil de leurs parents, soit de leur propre mouvement. Elles menaient la vie ascétique, et l'on comptait pour rien la virginité, si elle n'était soutenue par une grande mortification, le silence, la retraite, la pauvreté, le travail, les jeûnes, les veilles, les oraisons continuelles. On ne tenait pas pour de véritables vierges celles qui voulaient encore prendre part aux divertissements du siècle, même les plus innocents ; faire de grandes conversations, parler agréablement et montrer leur bel esprit ; encore moins celles qui voulaient faire les belles, se parer, se parfumer, traîner de longs habits, et marcher d'un air affecté. Saint Cyprien ne recommande presque autre chose aux vierges chrétiennes, que de re-

noncer aux vains ornements et à tout ce qui appartient à la beauté. Il connaissait combien les filles sont attachées à ces bagatelles, et il en savait les pernicieuses conséquences. Dans ces premiers temps, les vierges consacrées à Dieu demeuraient la plupart chez leurs parents, ou vivaient en leur particulier deux ou trois ensemble, ne sortant que pour aller à l'église, où elles avaient leurs places séparées du reste des femmes. Si quelqu'une violait sa sainte résolution pour se marier, on la mettait en pénitence. »

VIGNESWARA, c'est-à-dire *dieu des obstacles*, un des noms de Ganésa, divinité hindoue, l'une des plus vénérées par les gens de toutes les sectes; son culte est universellement répandu. On rencontre son idole partout : dans les temples, dans les écoles, dans les chaudières, dans les places publiques, dans les forts, sur les grandes routes, auprès des puits, des fontaines, des étangs; en un mot, dans tous les lieux fréquentés. On la porte dans les maisons; et, dans toutes les cérémonies publiques, Vigneswara est toujours le premier dieu qu'on adore. Comme il est le dieu des obstacles, un Indien, dans toute entreprise sérieuse, commence toujours par chercher à se le rendre propice.

On le représente avec la tête, les défenses et la trompe d'un éléphant; un croissant sur le sommet de la tête; des cheveux longs, de grands yeux, de larges oreilles, des taches rouges sur le visage; le reste de son corps reluit comme de l'or. Il a quatre bras et le ventre extrêmement gros et large. Il a les reins ceints d'une toile peinte; il porte aux pieds des anneaux d'or. Nous rapportons, à l'article **GANÉSA**, l'événement qui lui procura une tête d'éléphant; cependant il y a des variantes dans la légende. Ainsi nous lisons quelque part qu'il fut redevable de cette forme à Siva et Parvati, ses père et mère, qui avaient pris un jour la forme d'éléphants, dans une forêt, pour imiter ces animaux dans leurs ébats.

Quelques auteurs indiens représentent Vigneswara comme une divinité insatiable, et qui dévore tout ce qu'on lui présente. Ils disent qu'il habite au milieu d'une mer de sucre, dans un lieu de délices, où les richesses et les voluptés se présentent en abondance. C'est là que le dieu mange, ou plutôt dévore sans cesse. Deux femmes qui sont à ses côtés lui jettent continuellement du sucre dans la bouche avec de grandes cuillers; et de peur qu'il ne soit dégoûté par l'uniformité de nourriture, on lui sert un grand nombre d'autres mets délicats et une multitude de fruits très-variés.

C'est à Ganésa que les Indiens offrent les prémices de leurs ouvrages; les auteurs mettent son nom à la tête de leurs écrits; les artisans et tous les gens de métier l'invoquent avant d'entreprendre quoi que ce soit. Cependant il faut une longue persévérance pour être assuré d'obtenir l'objet de ses demandes. On dit qu'il ne faut pas moins de

trente-six ans. pour se le rendre favorable. Au bout de douze ans, il remue tant l'oreille droite, et cela signifie qu'il d'encore douze ans de culte; après qu'il remue l'oreille gauche; alors on peut être sûr qu'après douze autres années de patience, de fidélité et de prières on pourra l'obtenir.

Le quatrième jour de la lune d'août, jour très-malheureux dans l'opinion des habitants du Malabar et de la côte de Mandel, à cause d'une malédiction prononcée par Ganésa, indigné de ce que la haine moquée de lui au sujet d'une chute qu'il avait faite. Le dieu vindicatif protesta que qu'il oserait, à pareil jour, regarder tomberait dans de grands malheurs retranché de la caste. En conséquence de cette malédiction, les Hindous se tiennent renfermés chez eux le quatrième jour de la lune d'août, n'entreprennent quoi que ce soit hors du logis, et évitent de se baigner dans l'eau, de peur d'y apercevoir de cet astre. S'ils se trouvent par hasard en voyage, ils ont grand soin de se bien couvrir le visage.

VIGILANCE, hérésiarque du commencement du v^e siècle; c'était un prêtre du pays de Comminges, qui était curé de la paroisse de Barcelone. Il prêchait le culte rendu aux martyrs et à leurs reliques; qu'il taxait d'idolâtrie; il condamnait les veilles et l'usage d'allumer les cierges; et disait que les saints pussent intercéder pour nous, et que Dieu écoutât leurs prières. Il déclamaient encore contre le célibat et contre la vie monastique, etc. Il ne tarda pas à convaincre quelques ecclésiastiques réglés qui se lassaient du célibat. À Rome réfuta ces erreurs, qui furent renouvelées par les protestants.

VIGILES. 1^o Ce mot signifie *veille pendant la nuit*, et désigne primitivement l'office public que l'on célèbre dans les églises pendant la nuit qui précède les solennités. Si l'on en excepte les communautés religieuses, elles ne font guère observées, dans les églises paroissiales, qu'à la fête de Noël; on y chante la messe et les laudes. Dans les premiers siècles, ces veilles solennelles étaient beaucoup plus fréquentes; elles avaient lieu aux fêtes générales de l'Eglise et au service des martyrs; mais la ferveur dégénérée par la suite, et des abus commencés à se glisser, leur nombre diminua peu à peu et on finit par les supprimer presque tout à fait. Mais les ecclésiastiques dans les ordres religieux et les religieux sont tenus de réciter le même office pendant la nuit; dans les grandes églises on célèbre les vigiles, soit la veille de la fête sur le soir, soit le jour même le matin.

Dans une acception plus large, on nomme *veille* au jour qui précède une solennité religieuse, surtout lorsque l'Église impose l'obligation de jeûner et de s'abstenir de viande ce jour-là. Telles sont

Pentecôte, de l'Assomption, de la
etc.

Romains avaient aussi leurs veilles
; qu'ils appelaient *pervigilium*;
l'honneur de leurs
; fêtes de Vénus et de Cérès, entre
aient des veilles qui se célébraient
ants, des danses, souvent même
bauches les plus honteuses.

VIHARA ou **VIHARÉ**, nom des
onsacrés à Bouddha, dans l'île de
es plus célèbres sont les temples
s de Damboulou, creusés dans le
ont partie d'une vaste caverne si-
le flanc méridional du rocher, à
au-dessus de la plaine. Le Viharé
loigné de l'entrée a 54 pieds de
27 de large, et 24 dans sa plus
uteur. Il renferme dix dents pré-
le Bouddha, et des figures plus
ue nature, bien sculptées et pein-
vateurs brillantes, de même que la
; flancs intérieurs du rocher et la
e second temple, nommé *Alout-*
mmuniqué avec le précédent; il a
de long, 81 de large, et 36 de hau-
y compte cinquante statues ou
ie des statues de Bouddha, cou-
ête soutenue sur sa main droite,
sur un coussin, est d'une propor-
tesque, et n'a pas moins de trente
longueur. Sept autres images de
représenté debout, ont à peu près
de haut; les autres sont de gran-
relle ou très-peu inférieure; la
ont colorées en jaune très-brillant,
unes ont des robes rouges. Le
Ija, autre Viharé, a 190 pieds de
0 de large; il renferme 53 idoles.
signale encore, dans la même ca-
Déva-Radja-Viharé, temple du roi-
si nommé parce que Vichnou est
avoir aidé à façonner sa principale
ais il est plus petit que les deux
n'ayant que 75 pieds de longueur;
ne six images de Bouddha et une
un. On prétend que le *Maha-Radja-*
commencé il y a près de 2000 ans.
les ne sont desservis que par sept

MÉSA, c'est-à-dire *seigneur de la*
ou plutôt des austérités pratiquées
ment par les saints pénitents; un
isatwas vénérés dans le Népal; le
is doute que *Khaguerbha*.

un des trois fils de Bore, dans la
ie scandinave. *Voy. Vé.*

C-UMAC, grand-prêtre des Péru-
n nom vient de *villa*, proférer, et
in. *Voy. VILLOUNA.*

5. « Lorsque les Grecs bâtissaient
les villes, ils les mettaient toujours
protection de quelque divinité :
ènes était sous la protection de
Sparte, Mycènes, Argos, sous celle
; Crète, sous celle de Jupiter et de
Cyprus et Paphos, sous celle de
Thèbes, sous celle de Bacchus et
; Lemnos se glorifiait de la pro-

tection de Vulcain; Ilion et Cyzique, du
celle de Pallas et de Némésis; Ténare, de la
protection de Neptune; Naxos, de celle de
Bacchus; Delphes, Délos et Rhodes, de celle
d'Apollon. Il y avait chez eux plusieurs villes
qui jouissaient du droit d'asile; et de ce
nombre étaient Thèbes en Béotie, Samo-
thrace, Ephèse, Canope, Smyrne, Athènes,
Lacédémone. Ces refuges ne furent d'abord
établis que pour les délits involontaires;
mais dans la suite ils furent assurés même
pour les criminels condamnés, pour les
esclaves fugitifs, pour les banqueroutiers
frauduleux, et d'autres personnes de cette
espèce, chargées de crimes et de mauvaises
actions.

« Les anciens employaient, pour bâtir une
ville, certaines formalités que l'on trouve
décrites dans Varron. Ils choisissaient d'a-
bord un jour favorable, et traçaient un sillon
avec la charrue, autour de l'endroit où ils
voulait bâtir; la charrue était tirée par
un taureau et une vache de couleur blanche,
pour désigner la pureté de ceux qui de-
vaient habiter la nouvelle ville. Ces ani-
maux étaient attelés de façon que la vache
était en dedans, pour signifier que la femme
devait se mêler des affaires domestiques,
et le mari s'occuper de celles du dehors. »
(Noël, *Dictionnaire de la Fable.*) *Voy. ASILE.*

VILLÉYADA, dieu indien, adoré à Palani
dans le Maduré, où il est l'objet d'un pèle-
rinage célèbre. Les dévots lui apportent en
offrande de grosses sandales bien ornées,
semblables, pour la forme, à celles que les
Hindous portent à leurs pieds. Ces dons,
tout mesquins qu'ils sont en apparence, pro-
ourent un assez bon revenu aux Brahmanes
attachés au service du temple. Les san-
dales neuves, après avoir été frottées et
roulées un peu dans la poussière, sont ex-
posées aux yeux des pèlerins, qui demeurent
persuadés qu'elles ont servi à chauser
les pieds divins de Villéyada, pendant
que ce dieu parcourt les déserts pour se livrer
à la chasse, son exercice favori; aussi
s'empressent-ils de mettre l'enchère sur
ces précieuses reliques. Ce dieu paraît être
le même que Soubrahmanya ou Kartikéya.
Voy. PÈLERINAGE, n° 5.

VILLOUNA, *devin* ou *prophète*, grand
pontife, chef du sacerdoce chez les Péruviens;
il appartenait à la famille des Incas, et était
presque toujours un frère ou un oncle du
monarque régnant.

VINALES, fêtes qu'on célébrait à Rome
deux fois l'année, sur la fin d'avril, et au
milieu du mois d'août. Les premières, dit
Pline, instituées pour goûter les vins, ne
regardaient pas la conservation des vignes;
les secondes avaient lieu pour obtenir une
température exempte de tempêtes et propre
à la vendange. Les Vinales tirent leur nom
du vin, selon Varron; c'est un jour de Jupi-
ter et non de Vénus. On prenait grand soin
de les célébrer dans le Latium. En certains
endroits, c'étaient les prêtres qui faisaient
d'abord publiquement les vendanges. Lo-

flamine Diale commençait la vendange; et, après avoir donné ordre qu'on recueillît le vin, il sacrifiait à Jupiter un agneau femelle. Dans le temps qui s'écoulait après que la victime avait été découpée, et les entrailles données au prêtre pour être mises sur l'autel, le flamine commençait à recueillir le vin. Les lois sacrées tusculanes défendaient de voiturier le vin dans la ville avant la célébration des Vinales. On faisait des libations à Jupiter avec du vin nouveau, avant qu'on en eût goûté. Quant aux Vinales d'hiver, elles étaient consacrées à Vénus, et se célébraient pour demander aux dieux un temps favorable aux vendanges.

VINATA, une des épouses de Kasyapa, père de toutes les créatures, selon la mythologie hindoue; elle fut mère de Garouda, roi des oiseaux, et d'Arouna, qui conduit le char du soleil. Comme Léda, elle accoucha d'un œuf, d'où sortit Garouda, qui de son nom fut appelé *Vainateya*.

VINAYAKA, c'est-à-dire *sans chef*, un des noms de Ganésa, l'un des dieux les plus populaires de l'Inde. *Voy. GANÉSA, SIVA.*

VINDALFR, un des génies de l'air, dans la mythologie scandinave.

VINDÉMIALES, fêtes que les Romains célébraient à l'occasion des vendanges. Elles commençaient au 10 des kalendes de septembre et duraient jusqu'aux ides d'octobre. César fit le premier célébrer à Rome une autre solennité en l'honneur de Bacchus, pendant l'automne. C'était une fête de dissolution.

VINDHYATCHALANIVASINI et VINDHYAVASINI, c'est-à-dire *habitante du mont Vindhya*, nom de la déesse Kali ou Dourgâ, épouse de Siva, appelée aussi *Parvati*, ou la montagnarde, parce qu'elle était fille d'Himalaya, roi des montagnes.

VIOLENCE. Les anciens en avaient fait une déesse, sœur de la Victoire, fille du Styx, et compagne inséparable de Jupiter; elle avait un temple dans la citadelle de Corinthe, conjointement avec Némésis ou la Nécessité; mais, suivant Pausanias, il n'était permis à personne d'y entrer.

VIPASANAS, classe de Talapoins ou religieux bouddhistes du royaume de Siam. Ils mènent une vie très-mortifiée, gardent un silence perpétuel, et sont toujours appliqués à la contemplation des choses divines. Ils passent pour être de grands saints. Les Siamois croient qu'ils s'entretiennent avec les êtres d'un ordre supérieur, qu'ils ont toujours présent à l'esprit ce qu'il y a de plus admirable et de plus rare dans la nature, et que leurs yeux pénétrant dans les profondeurs de la terre, y voient clairement l'or l'argent, les différentes espèces de métaux et les pierres précieuses.

VIPASYA ou VIPASYI, un des sept Bouddhas primitifs de la cosmogonie du Népal; il a paru sur la terre pendant la période du Satya-youga, ou âge d'or.

VIPRATCHITTI, nom d'un démon de la mythologie hindoue.

VIRABHADRA, dieu indien; la tradition

rapporte que Siva le produisit de la son corps, afin d'empêcher qu'un géant n'accomplît un sacrifice qui aurait pour effet la création d'un dieu. Virabhadra, né avec mille 2000 bras, mit à mort le géant et Rakchasas qui l'assistaient dans sa prise audacieuse. Cependant Siva, un sentiment de généreuse pitié plus tard leur faire grâce et les rap-
v'e. Voy. SIVA.

VIRACOKHA, un des dieux des Péruviens. Zarate dit que son nom écume ou crasse de la mer; et C de la Véga a conservé une chanson vienne, où il est appelé *Pacha-runtur* du monde, et *Pacha-camac*, le anime le monde.

Le septième Inca, Yahuar-Huacac son héritier légitime, qui lui avait gardé les troupeaux du Soleil. Cet homme se livrait depuis trois ans à l'occupation, lorsque, endormi au pied d'un arbre, il rêva qu'un homme étrange, barbu, se présentait à lui, disant qu'il était Viracocha, être son parent, et fils de le fantôme lui annonça qu'une armée allait attaquer son père, lui ordonna de venir, et l'assura qu'il pouvait compter sur son appui. Le jeune homme courut vers son père, qui le traita d'imposteur. Quelques jours après, on apprit une révolte des marchands contre Cuzco; l'Inca donna la ville du Soleil; mais le père à son secours, et mit en déroute les révoltés, prétendant avoir été aidé par ses barbus. Il monta sur le trône sous le nom de Viracocha, et fit sculpter une statue d'homme barbu, pour perpétuer la mémoire de son rêve. Lors de la conquête du Pérou, la statue existait encore. De là vient le nom de *Viracocha*, qu'on donne encore aux Espagnols, et auquel, sans doute, ils attribuent la conquête du Pérou. C'est ce qui faisait dire aux anciens Péruviens que Viracocha avait voulu convertir le Pérou au christianisme, mais qu'il avait été empêché par les Espagnols.

VIRADHA, géant indien, d'une taille d'un aspect formidables; il était fils de Dandak, et demeurait dans la forêt de Dandaka. Il rencontra Râma, et où celui-ci sortait de l'ermitage, il avait saisi Sita, et menaçait de dévorer deux princes, Râma et Lakshmana. Ceux-ci l'attaquèrent et Râma lui mort.

VIRADJ, une des personnifications de Brahmâ, le créateur, des Hindous. Ce dieu, voulant peupler la terre qui était demeurée déserte, divisa son corps en deux parts, devint mâle et moitié femelle, et produisit ainsi qui réunit en lui-même les qualités des deux sexes, et enfanta, en se livrant à une austère dévotion, Manou-Swayambhu. Lui donna pour femme Sataroupa, en nissant tous deux, leur donna ordre

radj est le même que *Hiranya-*

AS, religieux hindous, qui ont l'habitude de renoncer entièrement à la vie. Ils appartiennent à la secte des *Shakhs* qu'on appelle aussi *Birkats*.

AIVAS, secte indienne d'adorateurs du linga, les mêmes que les *Djangamas*. Ils font la distinction des castes, et soutiennent que le linga rend tous les hommes égaux. Le paria même qui a embrassé ce culte n'est pas, à leurs yeux, inférieur à un brahmane. Là où se trouve le linga, disent-ils, se trouve le trône de la divinité, et l'adoration de rang ou de personnes ; le chaumière du paria où est ce linga, est bien au-dessus du palais du roi où il n'est pas. *Voy. DJANGAMAS.*

VALIS, VIRGINENSIS, VIRGINIVIVIS invoquée chez les Romains, déesse de la ceinture d'une épouse. On portait la statue ou l'image de cette déesse dans la chambre des nouveaux mariés, que les paranymphe en sortaient. On appelle même que les Grecs appelaient *Virginea*.

AN, dieu des habitants de Narni, en Italie. Tertullien, le seul écrivain qui en ait parlé, nous en a conservé que le nom. Ce dieu, dit Noël, était apparemment involontairement, au moment où la terre se couvrait de verdure, ou, selon d'autres, pour avoir couvert de verdure, parce que la terre était souvent affligée de sécheresses.

ACHIL, c'est-à-dire *créateur*, un des noms de Brahmâ, première personne de la trinité hindoue.

LACA, déesse romaine qui mettait l'ordre dans le ménage, et qu'on invoquait pour concilier les époux brouillés. Elle avait son temple au mont Palatin, où se rendaient les époux en querelle. Quelques écrivains disent que c'était la Fortune Vierge.

Les filles romaines, prêtes à se consacrer sous ce nom le premier jour de leur mariage, lui offraient un sacrifice, avec du parfum et d'encens. Elles quittaient leurs vêtements et offraient aux dieux la déesse tous les défauts de leur jeunesse, priant d'en dérober la connaissance à qu'elles auraient.

PAKCHA, 1^{er} un des onze Roudras de la mythologie hindoue. Ce nom signifie *le Roudras*.

C'est aussi le nom d'un des quatre priures géniés, qui habitent sur les flancs du Mérou, suivant la cosmogonie hindoue ; il est le dominateur des Nagas, les corps de serpent, et réside sur le flanc oriental.

ATAKA, roi des Mahoragas, ou serpents, suivant la cosmogonie hindoue ; il réside sur le flanc occidental du Mérou.

CHIA, une des vingt-sept nymphes aimées par Soma, dieu de la lune, dans la mythologie hindoue. Ces nymphes sont la personnification des 27 constel-

lations que parcourt la lune, dans sa route annuelle. Visakha est le seizième astérisme, figuré par un feston, et contenant quatre, ou, selon d'autres, deux étoiles qui font partie du signe de la Balance.

VISION BÉATIFIQUE, un des principaux avantages des bienheureux dans le ciel ; elle consiste dans la vue et la contemplation de Dieu. « Lorsque nous serons dans la gloire, dit le R. P. Alphonse Rodriguez, cette seule vue nous absorbera entièrement en lui et pour toujours, et nous fera jouir d'une félicité éternelle, sans aucun secours du raisonnement, et sans que nous nous lassions jamais de le contempler. Au contraire, nous serons continuellement transportés d'une nouvelle joie ; nous trouverons à tout moment un nouveau goût à cette manne céleste ; et enfin, il nous semblera que nous aurons sans cesse de nouveaux sujets d'admiration. »

VISITANDINES, ou *religieuses de la Visitation*, ordre de femmes institué, en 1610, à Annecy en Savoie, par saint François de Sales et la baronne de Chantal, en mémoire de la Visitation de la sainte Vierge. Les sœurs ne firent d'abord que des vœux simples, et elles sortaient de la communauté pour visiter les malades. Mais plus tard, elles furent assujetties à la clôture, et la congrégation fut érigée en religion. La règle est très-sévère. Cet ordre, approuvé par Pie V et Urbain VIII, se répandit bientôt en France, en Italie, en Allemagne et en Pologne.

VISITATION, fête célébrée dans l'Eglise catholique le 2 juillet, pour honorer la visite que la sainte Vierge Marie, enceinte du Sauveur des hommes, par l'opération du Saint-Esprit, rendit à sa cousine Elisabeth, laquelle, par un autre prodige, était, malgré sa vieillesse, grosse de six mois. Cette fête, qui n'est point d'obligation, fut instituée par le pape Urbain IV, en 1389.

VISPERED, livre sacré des Parsis, qui fait partie du Vendidad ; il passe pour avoir été prononcé par Zoroastre devant un célèbre brahmane attiré par sa réputation. Le mot *Vispered* signifie la *connaissance de tout*. *Voy. VENDIDAD* et *ZEND-AVESTA*.

VISRAVAS ou *Viswasrava*, ancien Mouni de la mythologie hindoue. Il était fils de Poulastya, petit-fils de Brahmâ, et père de Kouvéra, dieu des richesses, et de Ravana, tyran de Lanka. Celui-ci eut pour mère Nakasi, fille du rakhasa Soumali ; Visravas avait déjà eu Kouvéra d'une autre femme, nommée Iravira. Soumali, voyant la splendeur et l'éclat de ce fils, engagea sa fille à plaire à son mari, de manière à pouvoir aussi avoir des enfants. Elle y réussit, et mit au monde Ravana, Koumbhakarna, Vibhichana, et une fille, nommée Sourpanakha. Ces enfants sont considérés comme des Rakhasas, quoique leur père fût un saint. Ravana fut produit après un sacrifice au feu ; ce qui lui avait donné une apparence horrible ; il avait dix têtes et vingt bras. Tels sont les détails donnés par l'*Outtara Ramayana* et le *Padma Pourana*. Le *Bhagavata* rapporte à peu près

manda d'éviter les hérétiques, et
et les Vitaliens.

GA, c'est-à-dire *exempt de passion*
ur de passions Les Bouddhistes
nom aux huit principaux Bodhi-

tréya, appelé aussi
ntagundja,
antabhadra,
'jrapani,
éjounath,
ikambi,
itiguerbha,
guerbha,

Mani-lingueswara, fut visible comme la flamme
Gokerneswara, se montra en
Kileswara,
Koumbheswara
Gartleswara,
Phanikeswara,
Gandhésa,
Vikrameswara,

Srivatsa.
Lotus.
Pavillon.
Vase d'eau.
Tchauri (1).
Poisson.
Parasol.
Conque.

aussi appelés les huit *Mangala*
de bon augure. On les trouve
des monuments bouddhiques, et
nt sur les pieds de pierre ou de
sont fréquemment placés dans
. Ils paraissent avoir été simple-
ymboles du bouddhisme ; mais,
yance populaire, ils ont été évi-
lliés à des notions dérivées de
hindoue et de légendes locales,
et les caractères de Lingas érigés
ts individus.

E., déesse adorée en plusieurs
l'Italie. C'est à elle que la famille
faisait remonter son origine.

A ou VITTHAL, nom sous lequel
t adoré par une secte de Mah-
ome s'étant incarné sous une
nnue aux autres Hindous. Ils
t avatar pour le neuvième. Voici,
la légende la plus accréditée

:
ta-Mouni, d'origine brahmani-
tenait à de vertueux parents,
omportait en fils rebelle et dés-
Dans un pèlerinage qu'il fit à
ec sa femme et ses parents, il
on chemin dans les environs de
te, et arriva à la résidence d'un
Kou-rouk. Ce saint homme,
ût à peine à une journée de dis-
euve le plus sacré pour les Hin-
it j'aurais trouvé le temps de s'y
é qu'il était tout entier au ser-
parents. La Ganga, la Yamouna
wati, les trois rivières dont on
est formé le Gange à Bénarès,
t respectant la piété filiale qui
rkout à les négliger, venaient
es à son ermitage toutes cou-
les étaient des souillures que les
avaient laissées en s'y baignant,
oir ses ablutions. Poundalika fut
r lui à la piété filiale, et re-
fils soumis à Pandharpour sa

ntrefaites, Roukmini, épouse du
na, fatiguée des déportements de
s'enfuit, dans un moment de co-
lharpour, pour n'être plus témoin
tés de Krichna. Le dieu pasteur,
r cherché sa femme en vain,
ue tous les saints lieux, vint

e de bœuf employée comme chasse-

satwas, objet de leur culte et de leur véné-
ration. Tous, sauf le premier, sont des por-
tions d'eux-mêmes manifestées sous quel-
que forme visible, mais inanimées. Ainsi :

enfin à Pandharpour et entra dans la mai-
son de Poundalika. Il fut grandement tou-
ché de la dévotion de celui-ci pour ses pa-
rents ; il le trouva tenant le pied de son père
dans sa main droite, et le frottant légère-
ment de la gauche avec une brique. Il était tel-
lement absorbé dans cette pieuse occupation,
qu'il ne fit aucunement attention à l'arrivée
de Krichna, jusqu'à ce que celui-ci eût pris
une forme lumineuse, ce qui lui fit lever
les yeux pour voir ce que c'était. Recon-
naissant le dieu, il s'inclina devant lui, lui
jeta la brique pour qu'il s'y assît, et conti-
nua à nettoyer le pied de son père. Vichnou,
enchanté à la vue de cette piété filiale, se
plça sur la brique, et c'est de là que lui
vint le nom de *Vitthal*, qui signifie en
mahratte *celui qui se tient sur la brique*. Le
dieu lui ayant ensuite demandé quelle fa-
veur il désirait obtenir de lui, celui-ci le
pria de vouloir bien rester où il était, ce qui
lui fut accordé. C'est ainsi que fut établie
l'adoration de Vichnou sous cette forme. Il
est à remarquer que Vitthal n'est à propre-
ment parler qu'une des manifestations de
Krichna ; cependant ses adorateurs le com-
ptent ordinairement pour un avatar ou une
incarnation distincte de Vichnou. *Voy VIT-
THAL-BHAKTAS*.

VITRINEUS, dieu tutélaire des anciens ha-
bitants du comté de Northumberland en An-
gleterre. On ne connaît cette divinité que de
nom.

VITTHAL-BHAKTAS, sectaires de l'Hin-
doustani qui habitent le Dékhan, principale-
ment dans le pays des Mahrattes ; on en trouve
aussi dans le Guzarate, le Carnatic et l'Inde
centrale. Ils font profession d'adorer Vichnou
incarné ou du moins manifesté dans la per-
sonne de Vithoba ou Vitthal. *Voy* cette lé-
gende à l'article *VITHOBA*. On leur donne en-
core le nom de *Baouddho-Vaichnavas*, parce
qu'ils vénèrent aussi l'incarnation de Vichnou
en Baouddha. D'après eux, cet avatar n'aurait
pas eu lieu pour tromper les hommes et les
conduire à leur perte, comme le prétendent
méchamment les Brahmanes et les écrivains
pouraniques, mais dans le dessein plus ra-
tionnel de les instruire et de les guider dans
la voie du salut. Voici comme cet ava-
tar est raconté dans le *Bhakta-Vidjaya*, his-
toire poétique composée en mahratti par
Mahapati, au commencement du siècle
dernier :

« Dans le Kali-yuga, après la fin de l'a-
vatar de Sri Krichna, les sacrifices cessè-

rent, ainsi que tous les autres rites sacrés, et la pratique de la vertu. Les Brahmanes abandonnèrent les cérémonies religieuses, et les Kchatriyas se mirent à exercer sans remords le meurtre et le brigandage dans les quatre divisions de Brahmanes. Le fils n'obéissait pas à son père, le disciple ne respectait plus son maître. Le mari abandonnait sa femme, les femmes libres étaient réduites en esclavage, les filles étaient vendues comme des bêtes de somme. Des misérables sans aveu tuaient les vaches. La multitude prit l'habitude de mentir, de ridiculiser les saints, et de donner le faux pour le vrai. Par l'influence du Kali-youga, la vérité disparut et le crime prévalut. La terre elle-même en fut ébranlée. Dana le Vaikountha, Vichnou, après s'être livré à des réflexions profondes sur ce fâcheux état de choses, dit à ses adorateurs : Les crimes que l'on commet maintenant sur la terre sont sans exemple ; les sacrifices tirent à leur fin ; les Brahmanes ont abandonné la droite voie et l'ignorance plonge l'univers dans un océan de calamités. Quel est votre sentiment sur ce sujet ? Tous gardèrent devant lui un respectueux silence ; ils lui dirent seulement : Nous sommes prêts à obéir à vos ordres. Alors celui qui se joue dans la mer de lait dit à ses serviteurs : Je me suis déjà incarné autrefois pour détruire les méchants Daityas, et pour délivrer la terre de ses ennemis, mais maintenant je vais prendre le rôle de prédicateur (1). En conséquence, vous aussi, incarnez-vous parmi les hommes, dans les lieux principaux où je me suis manifesté autrefois. Que Ouddhava s'incarne dans la forêt de Dindir à Pandhari-Kchétra ; et qu'en enseignant aux hommes à méditer sur mon nom, il établisse mon culte dans toutes les classes (2). A Mathoura, à Gokoula et à Vrindavana, qu'Akroua s'incarne, et qu'en enseignant aux hommes à méditer sur mon nom, il établisse mon culte dans toutes les classes (3). A Djagadnatha, dans les régions orientales, que Vyasa s'incarne et raconte mes œuvres admirables aux peuples (4). Que Valmika, s'incarnant à Hastinapoura, apprenne à tous les hommes à m'adorer avec respect (5). Que Souka s'incarne parmi les tribus mahométanes (6). Dans mon avatar en Rama vous étiez les singes qui délivrèrent Indra et les dieux. Dans mon avatar en Krichna, vous étiez les bergers de la race de Yadou, et vous m'avez aidé à garder les vaches et les Brahmanes contre Kansa et son cruel Daitya. Maintenant, dans mon avatar en Baoudha je vais demeurer tranquille et silencieux ; ainsi

donc, sans vous, qui donc ferait connaître mes œuvres au monde ? »

Cette incarnation est quelquefois confondue avec celle en Bouddha, tant à cause de la ressemblance des deux noms qui viennent de la même racine, que parce que, en prenant le caractère de précepteur religieux, il s'entoura, comme Bouddha, d'une multitude de disciples qu'il envoya de tous côtés pour propager les principes de la piété et de la morale.

Les Vitthal-Bhaktas sont des réformateurs éclectiques qui empruntent de tous côtés, et qui s'en rapportent à la raison plutôt qu'à la tradition, bien que la base de leur système soit brahmanique. Ainsi que les autres Vaichnavas, ils considèrent Vichnou comme la divinité éternelle, et admettent ses huit premiers avatars comme les autres Hindous. Avec les Védantins ils considèrent la divinité tantôt comme jouissant de qualités, tantôt comme en étant privée. Ils parlent, comme eux, de la délivrance finale, quoique la jouissance de la vue de Vichnou dans le Vaikountha semble être pour eux une félicité à peine inférieure. Leurs notions métaphysiques sur la nature de l'esprit paraissent aussi dérivées de la même source. En même temps, ils concordent sur plusieurs points avec les Kabir-Panthis et les Ramanandis, bien qu'ils en diffèrent par leur organisation qui n'est pas si parfaite. Comme les Bouddhistes, ils ne reconnaissent point la distinction des castes. Ils semblent même avoir emprunté plusieurs choses aux Saivas.

Les Vitthal-Bhaktas n'engagent pas les hommes à se séparer de la société, sous prétexte de se livrer entièrement aux œuvres de religion. Un petit nombre, toutefois, mènent la vie des Vairaguis et vont de côté et d'autre, couverts de vêtements d'un rouge tirant sur le jaune, avec un drapeau de la même couleur. Ils prennent le nom de *Vithoba*, mais ils n'ont point d'organisation régulière. Ils portent sur le front la marque ordinaire des Vaichnavas, qui consiste en deux raies blanches perpendiculaires.

VITULA, déesse de la réjouissance, chez les Romains. Suivant Macrobe, elle fut mise au nombre des dieux à l'occasion que l'on va lire. Dans la guerre contre les Toscans, les Romains ayant eu le dessous, furent mis en déroute le 7 juillet, jour qui, pour cela, reçut dans la suite la dénomination de *populi fuga*, fuite du peuple ; mais le lendemain ils prirent leur revanche et remportèrent la victoire. On fit des sacrifices et surtout une vitulation en reconnaissance de cet heureux succès, et l'on honora la déesse Vitula. On ne lui offrait en sacrifice que des biens de la terre, parce que c'est la nourriture des hommes. De là vient que quelques-uns croient que Vitula était plutôt la déesse de la vie que de la joie, et que son nom était tiré de *vita*, la vie, et non pas de *ritulari*, se réjouir.

VITULATION, sacrifice ou offrande des

(1) En mahratti, *Bodhya*, précepteur ; c'est ce qui a fait dire que Vichnou est alors devenu Bouddha, de *bodhi*, science, connaissance, γνώσις.

(2) C'est ce qui eut lieu par la prédication de Nama, fondateur des Vitthal-Bhaktas.

(3) Ceci fut accompli par Ramdas.

(4) C'est ce que fit Djagadéva.

(5) Ceci fut accompli par Toulcidas.

(6) Ceci fut accompli en Kabir.

terre, que faisaient les Romains : Vitula, en réjouissance de quel-
un succès.

IE ou **VITUNE**, dieu que les Ro-
quaient lorsqu'une femme avait
r obtenir que son fruit vînt heu-
à la vie. Saint Augustin dit que
tait un dieu obscur et ignoble,
peu connu et qu'on n'en parlait
oup. Cœlius Rhodiginus dit que
it un dieu qui donnait la vie.

UTZLI, un des principaux dieux
ins. *Voy. HURTZILOPOCHTLI.*

NAS, c'est-à-dire *sans vêtements* ;
l'on donne à la classe de Djainas
ent dans une nudité presque com-
appelle aussi *Digambaras*, revê-
L'autre classe porte le nom de
as, vêtus d'habits blancs.

S, dieu protecteur des troupeaux,
ciens Slaves. *Voy. WELESS.*

OUS, classe de religieux hindous
it à la secte de Siva, sur lesquels
e point de détails.

, dieu des Vendes, peuple slave ;
ersonnification du soleil. Sa statue,
ait à Rhétra, avait plusieurs têtes.
NS, branche de Calvinistes hollan-
nés aux Coccéiens qui prétendaient
s types et des figures presque à
rset de la Bible, tandis qu'eux
ent presque nulle part. Les Voé-
ient leur nom de Gisbert Voet,
d'Utrecht, et ensuite pasteur, qui
1677. *Voy. COCCÉIENS.*

es vœux font partie du culte dans
des religions. On peut le définir :
esse réelle faite à Dieu, librement
libération, d'un plus grand bien,
bonne œuvre à laquelle on n'est

ise catholique a une législa-
ar rapport aux vœux ; il n'entre pas
de ce *Dictionnaire* de la détailler
s suffira d'exposer les différentes
œux. On les partage ordinairement
isses : dans la première on met les
les conditionnels ; dans la seconde,
nels, les réels et les mixtes ; dans
e, les simples et les solennels.

absolu est celui qui ne dépend
ondition ; c'est pourquoi on est
accomplir au plus tôt. Il peut être
ou seulement *temporaire*, c'est-à-
un temps limité.

conditionnel est celui qui dépend
dition qu'on y a mise. Il n'oblige
e la condition posée a été accom-
quelquefois *pénal*, par exemple
fait vœu de s'imposer telle pénis-
as qu'on vienne à retomber dans

personnel est celui qui a pour ma-
personnes ou nos actions, comme
promet de se faire religieux, de
aller en pèlerinage, d'accomplir tel
e piété.

réel est celui dont la matière est
ous, comme les biens temporels ;

telle est la promesse faite à Dieu de donner
aux pauvres une somme d'argent, de faire
bâtir une église.

Le vœu *mixte* est celui dont la matière est
à la fois personnelle et réelle ; comme si
l'on promet à Dieu d'aller visiter les hôpi-
taux, et de leur faire en même temps des
aumônes. Un vœu réel qui n'a pas été ac-
quité par celui qui l'a fait, doit l'être par ses
héritiers.

Le vœu *solennel* est une promesse faite à
Dieu, par laquelle un homme ou une femme
se consacre tout entier au service de Dieu
dans un corps religieux, et qui a été accepté
par un supérieur ecclésiastique au nom de
l'Eglise.

Le vœu *simple* est tout vœu que l'Eglise
ne reçoit pas solennellement, soit qu'on le
fasse en public ou en particulier, de bouche
ou de cœur ; il en est de même des vœux
que l'on ferait dans une communauté qui
ne serait point approuvée par l'Eglise comme
ordre religieux.

Pour qu'un vœu soit valide, il faut 1° non
seulement que son objet soit bon en lui-
même, mais préférable à ce qui lui est opposé ;
2° qu'il soit fait avec connaissance de cause ;
3° que celui qui le fait soit libre de le faire,
4° qu'il ait le pouvoir de disposer de sa per-
sonne ou de l'objet qu'il a voué.

L'obligation des vœux cesse 1° par le chan-
gement de la matière, comme lorsque la
chose est devenue impossible ou mauvaise ;
2° par l'irritation ou la cassation du vœu, ce
qui peut avoir lieu quand une personne
sous la puissance d'autrui a voué une chose
qu'elle n'est pas maîtresse d'accomplir, ou
dont elle ne peut disposer sans l'assentiment
de son supérieur ; celui-ci alors a le droit
d'annuler le vœu ; 3° par la dispense ; cette
dispense ne peut être accordée que pour des
motifs graves, et seulement par l'évêque, en
certains cas par le pape, comme lorsqu'il
s'agit des vœux solennels ; 4° par la commu-
tation ; cette commutation se fait aussi par
l'autorité ecclésiastique, qui alors impose
une autre obligation. Pour dispenser ou com-
muer un vœu, le supérieur ecclésiastique doit
avoir en vue trois causes générales, qui
sont, l'honneur de Dieu, le plus grand bien
de l'Eglise, l'utilité ou la nécessité spiri-
tuelle de la personne qui a fait vœu.

2° L'usage des vœux était si fréquent,
tant chez les Grecs que chez les Romains,
que les marbres et les anciens monuments
en sont chargés : il est vrai que ce que nous
voyons se doit plutôt appeler l'accomplisse-
ment des vœux, que les vœux mêmes, quoi-
que l'usage ait prévalu d'appeler de ce nom
ce qui a été offert et exécuté après le vœu.
Ces vœux se faisaient ou dans les nécessités
pressantes, ou pour l'heureux succès de
quelque entreprise ou d'un voyage, ou pour
un heureux accouchement, ou pour le re-
couvrement de la santé, ou par un simple
mouvement de dévotion. Le désir de recou-
vrer la santé a donné lieu au plus grand
nombre de vœux ; et, en reconnaissance, on
mettait dans les temples la figure des mem-

bres dont on croyait avoir reçu la guérison par la bonté des dieux. Entre les anciens monuments qui font mention des vœux, on a trouvé une table de cuivre sur laquelle il est fait mention de toutes les guérisons opérées par la puissance d'Esculape.

VOGNOFT, une des trois divinités inférieures des anciens Cimbres.

VOLA, prophétesse et sibylle du Nord, fille de Heimdall, le portier des dieux. Les Islandais en ont conservé un poème sous le titre de *Voluspá*, mot qui signifie l'oracle ou la prophétie de Vola. Ce poème contient dans deux ou trois cents vers tout le système mythologique de l'Edda. Cet ouvrage est rempli de désordre et d'enthousiasme; on y décrit les ouvrages des dieux, leurs fonctions, leurs exploits, le dépérissement de l'univers, son embrasement total et son renouvellement, l'état heureux des bons et les supplices des méchants.

VOLIANUS, dieu adoré par les habitants de l'ancienne Armorique, que l'on croit le même que Bélénus. Selon d'autres, qui prétendent que Volianus, en celtique, signifie *fournaise ardente*, c'était le dieu du feu.

VOLOTI, géants de la mythologie des Slaves.

VOLTUMNA, déesse de la bienveillance, chez les Romains, ainsi nommée, dit-on, à *benevolendo*. Voy. **VOLTURNÉ**.

VOLTURNÉ, fleuve d'Italie, dans la Terre de Labour. Les peuples de la Campanie en avaient fait un dieu et lui avaient consacré un temple, dans lequel ils se rassemblaient pour délibérer de leurs affaires. On en dit autant de *Voltumna*, ce qui ferait croire que c'est la même divinité. Il avait à Rome un culte particulier, un prêtre nommé le *Flamine Volturnal* et des fêtes appelées aussi *Volturnales*.

VOLUMNUS et **VOLUMNA**, dieux invoqués par les Romains dans la cérémonie des noces, afin qu'ils établissent et entretinssent la bonne intelligence entre les nouveaux époux, ou du moins afin qu'ils y disposassent leur *volonté*. Après les fiançailles, chacun des fiancés portait au cou l'image de la divinité de son sexe, en or ou en argent; et le jour des noces, l'échange s'en faisait entre les deux époux. Le consul Balbus éleva le premier un temple à ces deux divinités, et l'usage paraît en avoir été réservé aux personnes de distinction. Le mariage de Pompée avec la fille de César fut regardé comme devant être malheureux, parce qu'il ne fut point célébré dans ce temple.

VOLUPIÉ, déesse du plaisir et de la volupté. Apulée dit qu'elle était fille de l'Amour et de Psyché. Elle avait un petit temple à Rome, près de l'arsenal de la marine. Sur son autel, auprès de sa statue, était celle de la déesse Angéronie, pour marquer, dit Maturius, que ceux qui ont assez de force pour dissimuler leurs douleurs et leurs angoisses arrivent par la patience à la véritable joie. La déesse Volupie était représentée assise sur un trône comme une reine, ayant les

Vertus à ses pieds; on lui donnait un teint pâle.

VOLUR, femmes regardées comme sacrées par les Scandinaves; elles jouaient le rôle de prophétesses, de devineresses et de magiciennes. Voy. **VOLA** et **SPADISIR**.

VOLUTINE ou **VOUPTRINE**, divinité champêtre des Romains. C'était elle qui veillait sur les enveloppes des grains de blé dans les épis, que nous nommons *balles* quand elles en sont séparées.

VORA, déesse de la mythologie scandinave; elle était habile, prudente, et si curieuse que rien ne lui pouvait être caché. C'était la scrutatrice des cœurs et la déesse des recherches.

VORVO et **VORVONE**. Vorvo était un dieu des Gaulois, honoré autrefois à Bourbonne-les-Bains. On trouve encore son nom écrit *Orvo*, *Vervo* et *Orbo*; dans quelques inscriptions il était joint à celui d'Abellia. Il y avait aussi une déesse *Vorvone*.

VOSEGUS, dieu des Gaulois, protecteur des montagnes des Vosges.

VOU-INMAR, dieu des eaux chez les Vétiahs de la Sibirie.

VRICHABHAKÉTOU et **VRICHADHVA**, surnom du dieu Siva, dont le symbole est un taureau. Ils signifient l'un et l'autre *celui qui porte un taureau sur son étendard*.

VRICHAN, un des noms d'Indra, dieu de Swarga, ciel des Hindous. Il signifie *celui qui fait tomber la pluie*.

VRICHAPARVA, prince de la race des Danavas, démons de la mythologie hindoue. C'est aussi un surnom du dieu Siva.

VRIHASPATI, fils du richi Anguiras, prêtre du ciel, directeur spirituel des dieux, et régent de la planète de Jupiter; c'est pourquoi le jeudi est appelé de son nom *Vrihaspati-vara*. C'est lui qui règle les cérémonies religieuses, explique les Védas aux habitants des cieux, et procure aux hommes les richesses et les honneurs. Dans les combats, lorsque les dieux succombent, il les rappelle à la vie par ses mantras ou ses charmes. Les richis, les mounis et les saints aiment à résider dans la planète qu'il dirige. On lui donne par excellence le titre de *Gourou*, précepteur, et de *Souratcharya*, directeur des souras ou êtres divins. On le peint en jaune, assis sur une fleur de lotus, avec quatre bras; d'une main il tient un chapelet de grains de roudrakha; de l'autre, un plat pour recevoir les aumônes; de la troisième une massue; de la quatrième, il bénit.

Celui qui naît sous l'influence de cette planète aura un caractère aimable; il sera riche, religieux et honoré; aimé de tous, il n'aura qu'à désirer pour voir ses desirs accomplis. Telle est son influence pour les trois dernières castes, mais non pour les brahmanes; car, brahmane lui-même, Vrihaspati ne veut pas élever ceux de son ordre.

VRITRA, daitya, ou démon indien, ennemi des dieux; il fut mis à mort par Indra, roi du ciel, d'où celui-ci est surnommé *Vritrahan* ou *Vritrasatrou*, c'est-à-dire, meurtrier de Vritra.

VLACAS. Selon la persuasion des lernes, ce sont des cadavres de excommuniées qui sortent des parlements, boivent, mangent comme des vivantes. Leur visite ou leur est extrêmement redoutée; car viennent dans la maison de leurs qu'ils vont trouver leurs amis ou ers, c'est ordinairement pour leur ng pendant leur sommeil, et les de langueur. Le seul moyen de ier de molester les vivants, est ur tombeau, dans lequel on es de trouver le corps du défunt meil, d'en arracher le cœur, de n pièces, ou bien de brûler le ca- ue qu'enous appelons un *vampire*. *ucolacas* signifie en grec moderne, *revient dans les fondrières*. Voy.

CH-HAC, et VUA-BACH-MA, gé- res vénérés dans le Tonquin; le le patron de Ke-cho, la ville royale, n temple avec une place assez e le peuple fréquente principale- remier et le quinzième jour de is.

P, c'est-à-dire le *roi de la cuisine du foyer*, esprit révérend particu- par les femmes du Tonquin. On i origine de la manière suivante : ne, nommé Trao-cau, eut une dis- sa femme appelée Thi-nhi, au su- ns qu'ils avaient amassés, chacun ipoux les attribuant à son indus- ari en vint à frapper sa femme, ie d'indignation, abandonna tous son mari, se coupa les cheveux, i habiter sur un pont, au confluent vières. Un homme du nom de étant venu l'y trouver, la prit e, et, par la suite, amassa beau- chesses. Le premier mari éprouva rs et des accidents qui le rédui- pauvreté la plus absolue, et le ha- il vint demander des aliments au- n ancienne femme sans la recon- nt à elle, elle le reconnut bien, t, en l'absence de son mari, fait questions sur les événements qui arrivés, elle eut pitié de lui, et lui quoi boire et de quoi manger, en ité que, bien repu et presque ivre, a et s'endormit. La femme, crai- s d'être surprise par le retour de fit porter le dormeur par ses do- sur un tas de paille, et l'en fit cou- qu'il pût s'en aller lorsqu'il se ré- Mais Pham-lang étant revenu de avec un cerf, mit le feu au tas de faire griller son gibier. Trao-cau dans ce feu, et Thi-nhi, touchée sion, se jeta aussi dans les flam- érit. A cette vue, Pham-lang, dé- malheur de sa femme, sauta aussi i et y mourut. La populace avec- occasion d'adorer ces trois per- i avaient péri dans les flammes, m de roi de la cuisine, *Vua-bep-*

hai ou *Mot-ba*, et l'on dit que les trois bri- ques qu'on met sous la chaudière pour faire cuire les aliments représentent Trao-cau, Pham-lang et Thi-nhi. Une quatrième brique qu'on place sur le feu recouvert de cendres, passe pour la représentation d'une servante de ces époux, nommée Con-doi. C'est pour- quoi, le premier jour de chaque année, on suspend dans la cuisine une feuille de pa- pier nouvellement achetée, où est peinte la figure de ces quatre personnes. On lui fait, les trois premiers jours, l'offrande d'une ta- ble couverte de mets, on brûle des parfums, et on leur demande leur secours pour que les aliments de la famille soient bien cuits et bien assaisonnés pendant l'année, et au- tres choses du même genre. — C'est encore une coutume particulière, que la jeune ma- riée, nouvellement entrée dans la maison de son mari, aille adorer Vua-bep, et lui de- mande de l'aider dans ce qui est relatif à la cuisine.

VUA-CAN, un des esprits tutélaires des Tonquinois.

VUA-DAO, un des esprits du premier or- dre adorés par les Tonquinois. Il naquit sous Kung-vuong, le huitième des anciens rois du sixième âge. Ce roi, ayant une guerre à sou- tenir, ordonna qu'on cherchât quelqu'un pour combattre les ennemis. Sur ces entrefai- tes, un petit garçon nommé Dao, qui était dans sa quatrième année, et qui n'avait pas encore commencé à parler, dit tout à coup à sa mère d'appeler l'officier royal, et adressa la parole à celui-ci en disant : « Je demande une épée et un cheval; que le roi ne soit pas inquiet. » Quand il eut ce qu'il demandait, il marcha au combat, précédant tous les autres, et fit un grand carnage des ennemis près du mont Vuning, de sorte que la plus grande partie fut exterminée, et que les autres se rendi- rent à lui, et se prosternèrent pour l'adorer, le proclamant *Ho-thien-tuong*, c'est-à-dire général céleste; mais ce jeune enfant fut en- levé sur son cheval et disparut dans les airs. C'est pourquoi le roi ordonna qu'on lui éle- vât un temple dans le jardin où il vivait, et qu'on lui sacrifiât à des temps fixés. plu- sieurs siècles après, le roi Li-thai-to, qui ré- gnait plus de 700 ans après cet événement, le déclara, par un édit, roi ou gouverneur spi- rituel au-dessus des dieux.

VUA-ME-HE, un des esprits tutélaires vé- nérés par les Tonquinois.

VUA-TRENH, autre génie adoré dans le Tonquin. Il se nommait d'abord Li-ou-trao, et naquit dans la province occidentale; il florissait sous le règne d'An-duong. On dit que sa taille était de 23 coudées. Lorsqu'il était encore jeune, il fut frappé par un offi- cier, pour s'être mal acquitté d'un emploi public. Il se retira auprès de l'empereur Tan-thi-hoang, et remplit sous lui la charge de Tu-le-hien-uy. Il fut envoyé par ce prince pour garder le pays de Lam-dzo contre les Houg-nou, ennemis du royaume, qui le craignaient beaucoup; et, ayant rempli sa mission, il revint fort âgé dans son pays, et y finit ses jours. Dans la suite, les mêmes

plusieurs Vulcains : le premier Ciel, le second du Nil, le troisième Jupiter et de Junon, et le quatrième Janus. Mais un Vulcain plus connu ceux-là est le Tubalcain de que la Bible nous représente inventeur des travaux métallurgiques ; deux noms ont la plus grande importance, pour les rendre identiques ; trancher le T de תבליק *T-aval* a dû avoir lieu parce qu'on aura écrit pour l'article initial des l'écriture sainte cite également *elée Noéma*, c'est-à-dire *la belle*, ce qui rappelle Vénus, la belle, la gracieuse, que l'on donne pour Vulcain. C'est sans doute ce Tubal-Cain de Lamech et de Sella, qui aura le Vulcain des Grecs et des Latins ; le Vulcain fils du Ciel, c'est la naissance se perdait dans la ps.

Il, fils du Nil, appelé *Phtha* par les Grecs, avait le premier régné en Égypte ; la tradition des prêtres ; et ce n'est pas le même du feu qui lui procura Car, au rapport de Diodore, le Vulcain ayant pris à un arbre sur une montagne, le feu s'étant communiqué à la cuisine, Vulcain accourut à ce spectacle ; et, comme on était en Égypte, sentit très-agréablement résister, quand le feu commençait à l'entretenir en y jetant de nouvelles ; après quoi, il appela ses frères pour venir profiter avec lui de la découverte. L'utilité de cette invention, l'usage de son gouvernement, après sa mort, non-seulement le nombre des dieux, mais même l'existence des divinités égyptiennes. L'usage absurde dont les Grecs ont fait les traditions égyptiennes. On a à l'article ΠΥΡΑ, que ce n'est autre que la personnification de la terre ; le globe de la terre était à l'état liquide. Les Égyptiens le nommaient *Phtha* l'univers, et lui donnaient les honneurs du monde parce qu'il avait tiré le monde du chaos, ou parce que c'est lui qui a sorti le premier de cet œuf d'Égypte.

Les Égyptiens peignaient Vulcain sous la figure d'un enfant ou d'un marmouset. dit Hérodote, étant entré dans le temple de Vulcain à Memphis, se moqua et fit de grands éclats de rire. Il dit-il, à ces dieux que les Phéniciens appelaient Pataïques, et qu'ils peignaient sous la figure de leurs vaisseaux ; ceux-ci ne pas vu entendront ma comparaison dis que ces dieux sont faits d'argile. » Telle est en effet la figure de *Phtha-Sokaris* dans le *Panthéon* Égyptien. Le temple de Vulcain à Memphis était la dernière magnificence, à en croire d'Hérodote. Les rois d'Égypte se glorifiaient d'embellir, à l'envi les uns des autres, cet édifice, commencé par

Ménès, le premier des rois connus en Égypte.

Le troisième Vulcain, fils de Jupiter et de Junon, fut un des princes Titans, et se rendit illustre dans l'art de forger le fer. Diodore de Sicile dit que Vulcain « est le premier auteur des ouvrages de fer, d'airain, d'or, d'argent, en un mot, de toutes les matières fusibles. Il enseigna tous les usages que les ouvriers et les autres hommes peuvent faire du feu. C'est pour cela que tous ceux qui travaillent en métaux, ou plutôt les hommes en général, donnent au feu le nom de Vulcain, et offrent à ce dieu des sacrifices en reconnaissance d'un présent si avantageux. » Ce prince ayant été disgracié, se retira dans l'île de Lemnos, où il établit des forges ; tel est le sens de la fable de Vulcain précipité du ciel en terre. Peut-être était-il effectivement boiteux. Les Grecs mirent ensuite sur le compte de leur Vulcain tous les ouvrages qui passaient pour des chefs-d'œuvre dans l'art de forger, comme le palais du Soleil, les armes d'Achille, celles d'Enée, le fameux sceptre d'Agamemnon, le collier d'Hermione, la couronne d'Ariadne, etc.

Les anciens monuments représentent ce dieu d'une manière assez uniforme : il y paraît barbu, la chevelure un peu négligée, couvert à demi d'un habit qui ne lui descend qu'au dessus du genou, portant un bonnet rond et pointu, tenant de la main droite un marteau, et de la gauche des tenailles. Quoique tous les mythologues disent Vulcain boiteux, ses images ne le représentent pas tel. Les anciens peintres et sculpteurs, ou supprimaient ce défaut, ou l'exprimaient peu sensible. « Nous admirons, dit Cicéron, ce Vulcain d'Athènes fait par Alcamène : il est debout et vêtu ; il paraît boiteux, mais sans aucune difformité. »

Ce dieu eut plusieurs temples à Rome ; mais le plus ancien, bâti par Romulus, était hors de l'enceinte de la ville, les augures ayant jugé que le dieu du feu ne devait pas être dans la ville même. Tatiùs lui en fit pourtant bâtir un dans l'enceinte de Rome : c'était dans ce temple que se tenaient assez souvent les assemblées du peuple où l'on traitait les affaires les plus graves de la république ; les Romains ne croyaient pas pouvoir invoquer rien de plus sacré pour assurer les décisions et les traités qui s'y faisaient, que ce feu vengeur dont ce dieu était le symbole. On avait coutume, dans ses sacrifices, de faire consumer par le feu toute la victime, ne se réservant rien pour le festin sacré ; en sorte que c'étaient de véritables holocaustes. Ainsi le vieux Tarquin, après la défaite des Sabins, fit brûler en l'honneur de ce dieu leurs armes et leurs dépouilles. Les chiens étaient destinés à la garde de ses temples ; et le lion, qui, dans ses rugissements, semble jeter du feu par la gueule, lui était consacré. On avait aussi établi des fêtes en son honneur, dont la principale était celle où l'on courait avec des torches allumées, qu'il fallait porter sans les éteindre, jusqu'au but marqué.

On regarda comme fils de Vulcain tous

ceux qui se rendirent célèbres dans l'art de forger les métaux, comme Olénus, Albion, et quelques autres. Brontée et Erichthon ont passé pour ses véritables enfants, ainsi que Céculus, Cacus, Cereyon, êtres malfaisants. Les noms les plus ordinaires qu'on donne à Vulcain, sont Héphestos, Mulcifer ou Mulciber, Chrysor, Cyllopodion, Amphigyéis, etc. (Noël, *Dictionnaire de la Fable*.)

VULCANALES, fêtes de Vulcain, que les Romains célébraient au mois d'août; et, comme Vulcain était le dieu du feu ou le feu même, le peuple jetait des animaux dans les flammes, pour se rendre cette divinité propice. Elles duraient huit jours; on y courait avec de petites forges ou des lampes à la main; et celui qui était vaincu à la course donnait sa lampe au vainqueur.

VULGATE, version latine de la Bible, seule reconnue comme canonique par l'Eglise catholique, ainsi que l'a défini le concile de Trente. Cette version, qui a été faite sur le grec, paraît remonter au ⁱⁱ^e siècle, ou tout au plus tard au ^{iv}^e. Mais comme elle était incorrecte en un assez bon nombre d'endroits, elle fut révisée par saint Jérôme, sur l'ordre du pape Damase, vers l'an 384. Elle fut dès lors généralement reçue dans l'Eglise latine, mais non sans modifications. Il s'y glissa aussi de légères variantes dans la suite des siècles; c'est pourquoi les papes en ont fait faire, depuis la découverte de l'imprimerie, diverses éditions critiques. Les plus célèbres sont celles de Sixte-Quint, en 1592, et de Clément VIII, en 1598; la seconde est la plus suivie.

La Vulgate n'est pas toujours d'accord avec la version grecque des Septante, ni avec l'hébreu. Cela vient 1^o de ce que les premiers qui ont traduit la Bible du grec en latin, ont travaillé trop à la hâte, ou peut-être étaient un peu au-dessous de leur tâche; c'est ce que nous apprend saint Jérôme lui-même. 2^o Cette différence vient aussi de ce qu'en plusieurs passages, les textes primitifs peuvent être lus de différentes manières, et par conséquent recevoir un double et même un triple sens. C'est pour obvier à ces défauts que le pape saint Damase chargea saint Jérôme de faire la révision de cette version si importante pour l'Eglise d'Occident, et certes, cet illustre docteur était bien à la hauteur du travail que l'on demandait de lui, et il s'en acquitta avec zèle, talent et succès, corrigeant certains livres sur le grec, et traduisant les autres de nouveau d'après l'hébreu. Si son travail eût été adopté complètement, nous posséderions une version latine bien précieuse, et sur laquelle les communions dissidentes trouveraient bien peu de choses à critiquer. Mais lorsque saint Jérôme l'eut terminé, il y avait déjà près de trois siècles qu'on était en possession de l'ancienne Vulgate, qu'on est convenu d'appeler *italique*; elle avait aux yeux des chrétiens un caractère sacré. Plusieurs évêques regardèrent comme un sacrilège de la répudier et d'y faire le moindre changement; ils refusèrent d'adopter les corrections de saint Jérôme.

D'autres, plus éclairés, voulurent lire dans l'office public la nouvelle mais le peuple se scandalisa de ne tendre les formules accoutumées; que les pontifes les rétablissent dans les plus connus. C'est ainsi que la version de saint Jérôme ne fut dans son intégrité, et que la Vulgate étant un composé de l'ancienne Vulgate et de la traduction nouvelle de saint Jérôme, reproduit une partie des fautes que le docteur avait voulu corriger.

Cependant, pour n'être point en tous points au grec et à l'hébreu, la Vulgate ne mérite pas les critiques qu'elle a eues de la part des protestants et des savants à vues étroites. Elle a été pendant quinze siècles la seule traduction de la Bible qui eût jamais été faite; c'était déjà un grand fait pour que l'Eglise n'en adoptât pas une autre. Puis les erreurs qui ont pu s'y glisser, n'ont été en aucune manière, ni la foi ni les mœurs. C'est en ce sens que le concile de Trente a déclaré canonique et authentique la Vulgate, et subi la consécration de l'antiquité. Elle a suffi à la foi de l'Eglise d'Occident pendant dix-huit siècles; c'est encore un grand respect. Enfin, même à présent où l'on a des langues a fait tant de progrès, nous voyons pas quelle autre version latine pourrait être substituée avec avantage à la Vulgate. Au reste, il est bon de sache, la confrontation de la Vulgate avec le texte hébreu n'est pas toujours à l'avantage de ce dernier, qui, lui aussi, a subi des corrections, des suppressions, des additions, des corruptions. Pour quelques-uns, dans lesquels nous donnerons sans raison à l'hébreu contre le latin de la Vulgate, nous en produirons des vingtaines, taines peut-être, dans lesquels la Vulgate l'emporte sur l'hébreu. L'impartialité, la philosophie même nous feront que la Vulgate a conservé le plus d'originalité, et que l'hébreu a été corrompu. Il ne faut pas oublier que si le grec n'est pas demeuré sous la sauvegarde de la Vulgate, le texte hébreu est resté entièrement en la disposition de la synagogue jusqu'à la destruction de l'imprimerie; et l'on conviendrait que depuis l'établissement de la religion chrétienne, elle pouvait avoir quelque chose de plus à se servir tantôt du grattoir pour effacer la queue d'une lettre, tantôt de la plume pour en ajouter une, tantôt de séparer un mot en deux, tantôt d'en réunir deux en un, et, en hébreu, il n'en faut pas de plus pour changer tout à fait le sens d'un mot. Or, autorité pour autorité, nous préférons encore celle de l'Eglise à celle de la synagogue, et surtout d'une synagogue plus eu de contrôle depuis la ruine du second temple.

YYAGHRINI, c'est-à-dire la déesse, esprit inférieur attaché aux Matris, système mythologique des Bouddhistes du Népal.

YYAKARANA, livres sacrés des Bouddhistes du Népal. Ce sont des livres his-

le récit des différentes naissances -Mouni, avant qu'il fût parvenu au à la béatitude finale. On y trouve rses actions d'autres Bouddhas, et formules de prières et de louanges. , personnage célèbre de la mythologie, mais dont l'existence, dit is, est bien hypothétique. Son nom *mpilateur*, et peut-être le sens de ut apporter par lui-même l'expli-plus d'une difficulté. Quelques-uns ie incarnation de Brahmâ, qui se- sous cette forme dans le Dwapara- troisième âge du monde. Enfant x, lorsqu'il vit le jour il put se i-même, et refusa le sein de sa enu homme, il se retira dans l'é- une forêt, s'adonna sans partage à à la méditation ; enfin, il acquit emps un profond savoir et une im-utation de sagesse et de sainteté. isent qu'il était un avatar de Vich-icent sa naissance douze ou quinze int l'ère chrétienne. En cette qua- it fils d'un savant mouni, nommé et de Satyavati, fille qui avait été ns le ventre d'un poisson : ce qui ut-être qu'elle était fille d'un pè- : la légende ajoute qu'elle avait re- naissance une odeur de poisson, amant changea en un parfum de ée ensuite du roi Santanou, elle chitravirya : ainsi Vyasa était frère ce du chef de sa mère. On raconte e Vichitravirya étant mort sans en- a épousa sa veuve, et en eut deux arachitra et Pandou, chefs de deux i familles royales qui se disputèrent

l'empire des Indes ; quelques-uns cependant prétendent qu'il ne fut que leur tuteur et leur père spirituel. On le fait vivre très-longtemps, et assister aux longs débats de sa famille, dont il a même raconté les malheurs dans la grande épopée du *Mahabharata*. Il recueillit et mit en ordre les *Védas*, rédigea les 18 *Pouranas*, les 18 *Oupapouranas*, le *Kalkipourana*, et d'autres encore. Il est l'auteur d'un système de philosophie orthodoxe, dont il consigna les principes dans le *Védanta-darsana*, qui se fait remarquer par un idéalisme exagéré. Au seul exposé de ces travaux, on sent qu'un même homme en est incapable ; la saine critique défend même de les attribuer tous à l'antique Vyasa. A chaque instant ils portent l'empreinte d'une main moderne, qui y a ajouté des détails sur des événements arrivés longtemps après lui : c'est pour cette raison que quelques auteurs ont cru devoir faire vivre Vyasa dans le *xi*^e siècle de notre ère. Nous pouvons admettre l'existence de plusieurs Vyasas ; et il est permis de croire qu'on a voulu souvent s'étayer de l'autorité du nom qu'avait laissé le fils de Parasara. Quel qu'ait été l'arrangeur moderne des *Védas* et des *Pouranas*, le fond de ces ouvrages est antique, et il est certain que le *Mahabharata* a été composé à une époque antérieure à notre ère.

Vyasa est désigné souvent sous les dénominations de *Vyasa-Déva*, le divin compilateur ; de *Véda-Vyasa*, le compilateur des *Védas* ; de *Dwaipayana*, l'insulaire, parce qu'il était né dans une île de la Yamouna ; de *Vadarayana*, parce qu'il résidait dans le bois de Vadara. De sa femme Souki, il eut un fils appelé Souka-Déva

W

(Cherchez par V simple les mots qui ne se trouvent pas ici par W.)

WUPOURAN, divinité adorée par les peuplade de la Californie.

WA, c'est-à-dire *seigneur des tigres*, é par les Waralis, tribu qui habite du nord du Konkan, dans l'Inde. autres détails sur leur religion que e suivant, que nous trouvons dans *l'asiatique* de Londres. Les voya-leur posaient les questions enre-avec soin leurs réponses ; ce qui e sorte de catéchisme.

Wieu adorez-vous ? — Nous adorons

ne forme ? — C'est une pierre in-irbouillée de vermillon et de ghi arifié).

Wnt l'adorez-vous ? — Nous lui of-poulets, des chèvres ; nous cassons de cocos sur sa tête, et nous ré-le l'huile sur lui.

Wt pour vous votre dieu ? — Il nous des tigres, nous donne de bonnes t éloigne de nous les maladies.

Womment une pierre peut-elle vous

faire tout cela ? — Outre la pierre, il y a quelque chose à l'endroit où elle est fixée.

Quelle est cette chose ? — Nous ne la connaissons pas ; nous faisons comme nos ancêtres nous ont montré.

Qui vous inflige des punitions ? — C'est Waghia, lorsque nous ne l'adorons pas.

Entre-t-il quelquefois dans votre corps ? — Oui ; il nous saisit à la gorge comme un chat, et s'attache à notre corps.

Trouvez-vous du plaisir à ses visites ? — Vraiment oui.

Grondez-vous quelquefois Waghia ? — Oui sans doute. Nous lui disons : Camarade, nous vous avons donné un poulet, une chèvre, et vous nous frappez ?

Vous arrive-t-il de le battre ? — Jamais.

Où va l'âme après la mort ? — Comment pourrions-nous répondre à cette question ?

Quand un homme meurt dans le péché, où va-t-il ? — Comment pourrions-nous répondre à cette question ?

Va-t-il dans un lieu bon ou mauvais ? — Nous ne saurions dire.

Va-t-il dans le ciel ou dans l'enfer? — Il va dans l'enfer.

Quelle sorte de lieu est l'enfer? — C'est un mauvais lieu où l'on souffre.

Qu'y a-t-il en enfer? — Nous ne savons quelle sorte de rille est l'enfer.

Où vont les bonnes gens après leur mort? — Ils vont auprès de Bhagavan (l'Être existant par lui-même).

Ils ne vont donc pas avec Waghia? — Non, car il vit dans les forêts.

Où est Bhagavan? — Nous ne savons ni où il est, ni où il n'est pas.

Bhagavan fait-il quelque chose pour vous? — Comment Dieu peut-il faire quelque chose pour nous? Il n'a ni corps ni bonté; c'est-à-dire il est privé de qualités.

WAHABIS, secte musulmane très-puissante, aujourd'hui répandue dans la plus grande partie du Nedjed (où Derréyeh est leur place principale) et dans le Lahsa, vers le golfe Persique. Elle paraît professer une partie des dogmes des anciens Carmathes; cependant ce n'est que vers le milieu du siècle dernier qu'elle a formulé hautement un symbole nouveau. Elle tire son nom du scheikh Mohammed, fils d'Ab-el-Wahab, qui commença à dogmatiser dans le Yémen, en Arabie. Il se donna comme le réformateur de l'islamisme, qui, selon lui, était tombé dans des erreurs non moins déplorables que celles qu'il prétendait combattre. Il admit l'authenticité du Coran et de la mission de Mahomet; mais il soutint que ni celui-ci, ni les premiers khalifes, ni les imams descendants d'Ali, n'avaient aucun caractère divin; que c'était une idolâtrie véritable de leur adresser des prières, d'implorer leur secours et de les considérer comme des intercesseurs auprès de Dieu. Voici le résumé de son système d'après un auteur persan, traduit par M. Chodzko :

« Les Musulmans, les Juifs, les Chrétiens, ainsi que tous les peuples d'autre croyance que la sienne, sont autant d'idolâtres et d'infidèles adorant des images. Ne voyez-vous pas, disait-il, les pèlerins musulmans adorer et glorifier tantôt la tombe du prince des prophètes, tantôt les lieux de sépulture et les mausolées d'Ali, ainsi que d'autres imams et saints décédés en odeur de sainteté? Ils y accourent pour y déposer le tribut de leurs prières ferventes. Par ce moyen, ils croient pouvoir parvenir à satisfaire leurs besoins spirituels et temporels. Et savez-vous à qui ils demandent ce bienfait? Aux murailles faites en pierres ou en boue, pétries de leurs propres larmes; aux cadavres déposés dans des tombeaux là, prosternés sur les dalles en signe d'humilité, frottant leurs fronts couverts de cendres, et les brisant contre le front de la chapelle sépulcrale, que sont-ils, sinon des idolâtres, dans la plus vaste acception du mot? »

« Et vous le leur dites, ajoutait-il, ils vous répondent : Ces idoles, ces images, ces monuments, nous ne les appelons point notre Dieu; ils nous servent de *qubla*. Nous tournons seulement nos fronts de leur côté, tou-

tes les fois que nous sommes en nous les prions d'intercéder là-haut en faveur, de faire parvenir nos supplications à l'escabeau du trône du Dieu de tout et de nous faire savoir quelles sont les volontés de sa suprême volonté.

« Il en est de même des Juifs, des Chrétiens, qui couvrent les parois de leurs synagogues, avec de Jésus, de Moïse, etc. Ils les implorant leur intercession près du suprême.

« La véritable manière d'adorer consiste à se prosterner devant l'existence, nécessairement partout et de la vénérer comme telle, mais de lui associer un être ou une créature. »

Dans un petit traité rédigé par Abd-el-Wahab s'exprime ainsi : « toute espèce de dévotion adressée qu'à Dieu est une idolâtrie. Celui qui en disant : O toi, prophète Ibn-Abbas ! ô Abd-el-Kader, etc. persuasion que les âmes de ces bienheureux peuvent obtenir de Dieu ce dont ils ont besoin, qu'ils peuvent le protéger, venir en sa faveur près de la majesté de Dieu, dis-je, est un idolâtre dans la large acception du mot; c'est-à-dire peut impunément verser son sang sur tout ce qu'il possède, s'il ne peut pas d'avoir commis une paucité. Ceci s'applique également à ceux qui dévouent leur âme au service d'un être étranger à Dieu, qui s'appuient sur lui, que Dieu, qui espèrent en un autre qui redoutent secrètement la courroux de Dieu, puissance autre que celle de Dieu, qui veulent une assistance autre que celle de Dieu, dans les choses dont Dieu seul est le Seigneur, tous ceux-là sont autant d'idolâtres. » Il déclare que les Musulmans, pendant les temps profanes, professent une idolâtrie plus criminelle que celle contre laquelle s'élevait le prophète.

De pareilles prédications plurent au peuple. Le renom de leur chef, qui fut celui de leur village, dans toute la partie du Nedjed, qui fut celle où le Wahabisme se consolida de plus en plus, ne cessait de prêcher la nécessité de ser le tombeau de Mahomet et les tombeaux des imams. Jour et nuit c'étaient toutes ses conversations; les yeux de ces fanatiques se dirigeaient de ce côté dès qu'ils étaient à ne point lasser sur la pierre de ces monuments. Il répandit promptement dans toute l'Arabie, en Egypte, dans la Turquie d'Asie, où il se rendit partout redoutable. Une expédition dirigée en 1801, par le pacha de Bagdad, pour s'emparer de la Mecque, fut commencée de 1803, ils s'arrêtèrent à l'isthme de Suez, et menacèrent le Caire, mais ils furent arrêtés par les Égyptiens. Rentrés en Arabie, ils prirent Médiine en 1804; et bien que Mohammed,

miné au milieu de ses triomphes, continuèrent pas moins leurs con-
duite de Séoud. Celui-ci
ait à ses soldats de ne jamais
la propriété ni au sang de leurs
« Aussitôt que vous vous empa-
lace, disait-il, passez-en les habi-
au fil de l'épée. Pillez, faites du
à votre aise, mais épargnez les
ne portez aucune atteinte à leur
vitez même de les regarder en
leur du combat, il faisait donner à
ses soldats un écriteau, espèce de
it pour l'autre monde. Cette lettre
ée au trésorier du paradis, en
Enfermée dans une bourse sus-
cou, elle accompagnait partout
la portait. Ces soldats mouraient
que leur âme, aussitôt après sa
du corps, entrait d'emblée au pa-
aucune espèce d'interrogatoire
La veuve et les orphelins du mar-
et ainsi qu'on appelait le soldat
champ de bataille, restaient à la
survivants, et devenaient l'objet
raiment paternels. L'on conçoit
ommes de cette trempe, alléchés
ble appât, des richesses ici-bas et
le la béatitude éternelle là-haut,
et au combat le cœur fort et l'âme
confiance dans un meilleur avenir.
« Ils avaient leur quote-part du
ils allaient tout droit au paradis,
vertu magique du sauf-conduit
ment pourvus.
mort, ou, suivant d'autres, la re-
oud, ils se mirent sous la con-
allah, fils de ce dernier, menacé-
le, et prirent Damas en 1808; mais
rahim, fils du pacha d'Egypte, les
le désert. Enfin, en 1814, Méhé-
étant mis lui-même à la tête de
le, parcourut tout le Nedjed, prit
leur capitale, fit prisonnier Abdal-
pouduisit à Constantinople, où le
onna sa mort, en 1818. Depuis
le, la puissance des Wahabis n'a
rer; cependant leur secte compte
grand nombre de partisans.
« hérétiques musulmans, apparte-
te des Kharidjis; leur nom vient
de *waid*, menaces que Dieu fait
rs. Contrairement aux sentiments
« ils enseignent que celui qui a
grand péché est un infidèle et
et qu'il est conséquemment pas-
saines éternelles; quelques-uns
ont même soutenu que le voi-
de blé suffisait pour rendre un
dèle.

WA, nom que les Néo-Zélandais
ex génies ou esprits inférieurs à
principalement à l'âme des per-
antes. Le waidoua d'un être hu-
souffle intérieur, parfaitement
la substance ou enveloppe maté-
forme le corps. Au moment de la
deux substances, jusqu'alors étroi-
tes, se séparent par un déchire-

ment violent; le waidoua reste encore trois
jours après la mort à planer autour du corps,
puis il se rend directement vers la route du
Reinga, le Ténare de ces peuples. Là un
Atoua emporte dans les régions supérieures
du ciel, ou le séjour de la gloire, la partie
la plus pure du waidoua, tandis que la par-
tie impure est précipitée dans les ténèbres.
Du reste, ils n'ont qu'une idée très-vague
du genre de bonheur dont ils jouiront dans
cette existence future. Il paraît cependant
qu'ils le font principalement consister dans
de grands festins en poissons et en patates,
et dans des combats où les waidouas élus se-
ront toujours vainqueurs.

« Les waidouas des morts peuvent commu-
niquer accidentellement avec les vivants; le
plus souvent ils le font sous la forme d'om-
bres légères, de rayons du soleil, de souffles
violents, etc. Ces apparitions passent pour
très-fréquentes, et rien ne pourrait persua-
der à ces insulaires qu'elles ne sont que des
illusions de leur imagination. Il en résulte
que ces hommes éprouvent, à l'approche des
tombeaux, une terreur religieuse.

Ils s'imaginent que le siège de l'âme est
dans l'œil gauche, et les chefs pensent que
cet œil, à son tour, est représenté par une
étoile particulière du firmament. Ainsi leur
esprit, ou waidoua, a pour représentant un
astre du ciel; de là une foule d'allusions en-
tre l'état de cette étoile et celui du waidoua
dont elle est l'image. L'astre acquiert ou
perd de son éclat suivant que le chef est
plus ou moins favorisé par la fortune, et son
waidoua est soumis aux mêmes modifica-
tions. D'autres imaginent que cet astre ne
paraît qu'à la mort du chef qu'il représente.
C'est pour mieux anéantir le waidoua de
son ennemi que souvent un chef, au mo-
ment où il vient de terrasser un rival re-
douté, lui arrache l'œil gauche et l'avale.
D'autres se contentent de boire le sang fu-
mant de leur ennemi pour éviter la fureur
du waidoua vaincu, persuadés que, par cette
action, ce waidoua s'identifie avec celui du
vainqueur, et dès lors ne peut plus lui être
nuisible. Son propre waidoua reçoit un nou-
veau degré de gloire et d'honneur par cette
aggrégation, et plus un chef aura divorcé
d'ennemis d'un rang distingué dans ce
monde, plus, dans l'autre, son waidoua
triomphant sera heureux et digne d'envie.

WAINAMOINEN, le dieu principal de la
mythologie finnoise, qui le dit fils du géant
Kalewa. M. Léouzon le Duc étant le premier
qui nous ait bien fait connaître la mytholo-
gie finnoise, nous empruntons les passages
suivants à son *Introduction à la Finlande*:

« Écoutons les *runas*, dit-il. D'abord elles
racontent la naissance du vieux Wainamoi-
nen; comment il demeura dans le sein de
sa mère pendant trente étés et trente hivers;
comment, ennuyé de sa longue solitude, il
brisa lui-même la rouge porte et s'élança
hors de l'enceinte pour voir l'éclat de la
lune, contempler la splendeur du soleil, con-
naître les brillantes *Starcas* (la grande Ourse),
se réjouir du souffle de l'air; comment Wai-

les voûtes du ciel, etc.; et il rayonne expression, moi troisième enfant, sans pourtant en connaître proprement dite. Voy. T. I. continue :

« La mythologie finnoise par ses *trois paroles divines*, des *trois paroles originelles* à sa science. Il faut entendre par la parole créateur, qui produit et les choses qui déterminent toutes les autres cosmogoniques. Sans lui rien lui-même est impossible : pas même à achever la tâche qu'il a commencée.

« Quels efforts sont déployés pour que les travaux soient accomplis dans le but de retrouver ce qui a été perdu. Il se dresse sur la tête des hommes épaules des cieux, sur le dos les cherche sous le monde et dans la bouche de l'enfer; c'est en vain. Il se dirige vers le fer, pénètre jusqu'au cœur, interroge les fils de la mort. Encore il ne rapporte pas la moitié d'une parole.

« Alors Wainämöinen, dans la région où le géant Wipunen, appelé lewa, a été enseveli. Le secret lui dit qu'il trouvera dans la poitrine du géant une terrible s'engage. Wainämöinen dans cette vaste poitrine, se souleve d'atroces douleurs. Wipunen la révélation de son neveu résiste longtemps, et crainteur d'imprécations et d'insultes vaincu par le dieu, il ouvre ses paroles et chante à Wainämöinen qu'il a demandées.....

« A Wainämöinen appartient la sance. Non-seulement il gouverne et Ilmarinen l'empire de l'air, mais il domine sur toute la terre, il est créateur du ciel, de la lune et des étoiles. Il se décrit toutes les phases de la vie de Wainämöinen : ses frontières de Pohja, ses expéditions forêts ténébreuses, ses luttres entre les éléments et les puissances. Kalewala est plein de ces grands Wainämöinen, comme Prométhée aux mortels le feu céleste : c'est lui qui invente la musique, crée la danse, chante, par ses accords, tous les êtres de la terre. Il n'est personne qui n'ait son nom : guerriers, pêcheurs, chasseurs, tous éprouvent les effets de sa création. La sueur qui découle de son baume qui guérit toute maladie, nas lui donnent un vêtement car tôt elles le couvrent d'une robe qu'elle peut servir de refuge aux combats; tantôt elles l'entourent d'une ture ornée de plumes; elles vont

les voûtes du ciel, etc.; et il rayonne expression, moi troisième enfant, sans pourtant en connaître proprement dite. Voy. T. I. continue :

« La mythologie finnoise par ses *trois paroles divines*, des *trois paroles originelles* à sa science. Il faut entendre par la parole créateur, qui produit et les choses qui déterminent toutes les autres cosmogoniques. Sans lui rien lui-même est impossible : pas même à achever la tâche qu'il a commencée.

« Quels efforts sont déployés pour que les travaux soient accomplis dans le but de retrouver ce qui a été perdu. Il se dresse sur la tête des hommes épaules des cieux, sur le dos les cherche sous le monde et dans la bouche de l'enfer; c'est en vain. Il se dirige vers le fer, pénètre jusqu'au cœur, interroge les fils de la mort. Encore il ne rapporte pas la moitié d'une parole.

« Alors Wainämöinen, dans la région où le géant Wipunen, appelé lewa, a été enseveli. Le secret lui dit qu'il trouvera dans la poitrine du géant une terrible s'engage. Wainämöinen dans cette vaste poitrine, se souleve d'atroces douleurs. Wipunen la révélation de son neveu résiste longtemps, et crainteur d'imprécations et d'insultes vaincu par le dieu, il ouvre ses paroles et chante à Wainämöinen qu'il a demandées.....

« A Wainämöinen appartient la sance. Non-seulement il gouverne et Ilmarinen l'empire de l'air, mais il domine sur toute la terre, il est créateur du ciel, de la lune et des étoiles. Il se décrit toutes les phases de la vie de Wainämöinen : ses frontières de Pohja, ses expéditions forêts ténébreuses, ses luttres entre les éléments et les puissances. Kalewala est plein de ces grands Wainämöinen, comme Prométhée aux mortels le feu céleste : c'est lui qui invente la musique, crée la danse, chante, par ses accords, tous les êtres de la terre. Il n'est personne qui n'ait son nom : guerriers, pêcheurs, chasseurs, tous éprouvent les effets de sa création. La sueur qui découle de son baume qui guérit toute maladie, nas lui donnent un vêtement car tôt elles le couvrent d'une robe qu'elle peut servir de refuge aux combats; tantôt elles l'entourent d'une ture ornée de plumes; elles vont

« Et l'aigle de Turja a trouvé un lieu pour son nid, car il a vu surgir le gazon au milieu des vagues. Tantôt il vole, tantôt il s'arrête, il s'abat enfin sur la cime du genou et y bâtit un nid de mousse.

« Là il dépose ses œufs : six œufs d'or, et un septième de fer.

« L'oiseau couve, réchauffe ses œufs. Le vieux Wainämöinen sent la chaleur : il agite son genou, secoue tous ses membres; et les œufs tombent, et ils roulent dans l'abîme, et l'abîme est troublé jusque dans ses profondeurs, et l'aigle s'enfuit vers les nues.

« Alors le vieux Wainämöinen dit : Que la partie inférieure de l'œuf soit la terre; que la partie supérieure de l'œuf soit le ciel; que tout ce qu'il renferme de blanc soit la splendeur du soleil; que tout ce qu'il renferme de jaune soit l'éclat de la lune; que toutes les autres parties de l'œuf soient les étoiles. »

Le poète, auteur de l'épopée du Kalewala, oublie ici qu'il a représenté Wainämöinen venant au monde pour contempler la splendeur du soleil, l'éclat de la lune, les étoiles de la grande Ourse, pour chevaucher sur la terre, etc.; mais on voit souvent de semblables anomalies dans les cosmogonies des autres peuples. Plus loin M. Léouzon le Duc le représente, lui troisième, creusant les mers, mesurant les plaines, couvrant les collines de terre, rassemblant les vents, fixant les portes de l'air, plaçant

rier des ailes à ses épaules et à recouvrir tout entier de duvet. Le moïnéen est le dieu de la paix, de l'harmonie; c'est la plus belle création du bon principe, celle dont on ne se dément jamais. »

WAO-WAO. Avant la prédication évangélique, dit un missionnaire, les Nouveaux-Anglais ne réservaient pas l'immortalité aux seuls; ils l'accordaient aussi aux païens, et ils les envoyaient, après leur mort, dans un autre monde appelé *Waio-*

WAPA ou **Wai-roï**, eau sacrée que les Nouveaux-Anglais emploient dans l'espérance que qu'ils confèrent aux enfants des Nouveaux-Anglais. *Voy. TOÏNGA.*

WATAR, déité finnoise, considérée comme un mauvais génie; c'était une des déités d'Ajmatar, mère des loups.

WATAR, prédicateur musulman, chargé de prêcher tous les vendredis, après l'office du midi.

WATINÉ, divinité des Lithuaniens, qui est la fille du Soleil. C'était la personnification de l'étoile du soir.

WAKOUR, fondations pieuses par les musulmans affectent une part des biens soit à l'entretien des mosquées, soit au culte public, soit au service divin. Ces wakfs se partagent en trois

catégories : wakfs des mosquées sont tous les biens meubles et immeubles qui y sont consacrés pour leur entretien perpétuel, la subsistance des ministres qui les

wakfs publics sont les fondations pour le soulagement des pauvres et au service de la nation, comme des hôpitaux, fontaines, des puits, des cimetières, auxquels il faut ajouter les écoles, les collèges, les bibliothèques, les ponts, les oratoires sur les grands chemins, les aliments pour les pauvres, les rentes constituées par le profit des différents oratoires, reliquies distribuées aux ministres, mosquées ou aux parents et amis des défunts, à la charge de prier et de faire pour les jours tels ou tels chapitres pour le repos de leurs âmes.

wakfs coutumiers consistent en des biens appartenant à une mosquée moyennant une rente annuelle, communément dix ou vingt pour cent de leur valeur réelle; le bien continue à jouir de son immunité, le tenancier de la mosquée, et lui verse une rente annuelle. La mosquée retire de ces bénéfices assez considérables pour la mutation qui arrive dans la famille de l'immeuble, comme succession, etc.; et à défaut d'héritier la propriété fait retour entièrement à la mosquée religieuse.

WAZISTES, sectaires de la Grande-Bretagne qui se séparèrent de l'Eglise anglicane à la fin du siècle dernier, sous la direction de Brown et de Walker; c'est de la secte des *Wazists*. *VOY. DICTIONN. DES RELIGIONS. IV.*

ce dernier qu'ils ont tiré leur dénomination. Toutefois ils ne prennent pas ce nom entre eux, car ils s'attribuent le titre de Restaurateurs du christianisme primitif (*Revivers of primitive christianity*). En 1806, ils étaient au nombre d'environ cent trente à Dublin, et avaient dix à douze petites réunions affiliées, dont une à Londres.

Les wazéristes condamnent toutes les sectes chrétiennes comme ayant dégénéré de la tradition apostolique; ils rejettent le baptême, soutenant qu'il n'avait été institué que pour les juifs et les païens du temps des apôtres; ils rejettent pareillement le serment exigé par les magistrats. Ils s'assemblent le premier jour de la semaine en mémoire de la résurrection du Sauveur, et prennent ensemble du pain et du vin, symboles de son corps et de son sang. Les sexes sont séparés dans leurs assemblées, qui finissent par un baiser de paix. Ils veulent même que ce baiser de paix soit obligatoire dans certaines circonstances, entre des parents, des amis, par exemple, en partant pour quelque voyage et au retour; à plus forte raison, disent-ils, à la fin du service liturgique. En conséquence, après le service divin, les frères embrassent les frères, et les sœurs se donnent entre elles le baiser de paix.

WALLESAW, esprit malin redouté des Mosquitoes, peuples du Nicaragua. Ils craignent de l'irriter, de peur d'en être battus; et ils prétendent que cet esprit apparaît souvent à leurs prêtres.

WANCUBOU, génie du mal, dans la théogonie des Araucanos du Brésil.

WANG-BO, c'est-à-dire *le roi ou le souverain*; nom que les Bouddhistes du Tibet donnent à Khormousda, un des esprits supérieurs; celui qui est appelé *Indra* par les Hindous.

WANGUI, charme ou formule d'imprécation usitée chez les insulaires de Tonga. *Voy. KANÉ.*

WATIPA, mauvais génie adoré par certaines peuplades américaines des environs du fleuve Orénoque.

WARPINTAS, dieu des moissons, chez les anciens habitants de la Lithuanie, de la Prusse et de la Samogitie. Sa statue était auprès du chêne de Romnowe, avec celles de Perkunas et de Piktalis. Dans les assemblées religieuses, on plaçait devant lui un vase rempli de lait, recouvert d'une gerbe, et un serpent.

WARPULIS, dieu des anciens Slaves, compagnon de Péroun; il faisait gronder les vents qui précèdent et qui suivent les éclats du tonnerre.

WASILIS, sectaires musulmans, ainsi appelés d'Abou-Hodeifa Wasil, fils d'Ata. Ils appartiennent à l'hérésie des Motazales. Ils ont cela de particulier qu'ils blâment également Othman et ses meurtriers, et qu'ils admettent, dans l'autre vie, une troisième demeure entre le paradis et l'enfer.

WAZIFA, le chapelet des musulmans; il est composé de cent grains, dont un plus

gros que les autres, sur lequel ils prononcent le mot *Allah*, Dieu ; sur les autres, ils récitent les quatre-vingt-dix-neuf attributs du Seigneur. Les ministres du culte, les faqu岸rs et les pénitents des différents ordres sont plus particulièrement astreints à l'obligation de le réciter. *Voy. CHAPELET* n° 3.

WAZOU ou **WADROU**, ablution des pieds et des mains, à laquelle est tenu tout Musulman avant de commencer la prière. Cette obligation est fondée sur ce passage du Coran : « O croyants ! quand vous vous disposez à faire la prière, lavez-vous le visage et les mains jusqu'au coude ; essuyez-vous la tête et les pieds jusqu'aux talons. »

VEDA et **FOSTA** ou **FORESTA**, dieux principaux adorés chez les Frèses, peuples du Nordgaw, dans l'ancienne Germanie.

WEEN-KUNINGAS et **WEEN-EMANTA**, sa femme ; dieu et déesse des eaux, dans la mythologie finnoise. Les pêcheurs du Kalewala les invoquent ainsi : « Chapeau aux bords pendants, barbe humide, viens pêcher avec moi ; roi d'or des ondes, apporte-moi une multitude de poissons ! — Reine des ondes, déesse sévère, apporte-moi des poissons du fond de la mer, du sein de ta demeure féconde ! » Ween-Kuningas prend quelquefois le nom d'Uros ou d'Ukko. On le représente comme un vieillard petit, mais plein de force, avec une longue barbe et des cheveux pendants. C'est lui qui prit dans ses filets le poisson qui avait dévoré l'étrincelle céleste, et qui la rendit à Väinämöinen.

WEI-CHE-WEN, dieu des Bouddhistes de la Chine, protecteur de tous les êtres en général. *Voy. SAKUNI*.

WEIDALOTES, prêtres et sacrificateurs des anciens Lithuaniens. Leur emploi ne consistait pas uniquement à immoler les victimes ; ils étaient chargés en outre d'entretenir perpétuellement le znicz, ou feu sacré, devant les images des dieux, d'instruire le peuple des dogmes de la religion, et de célébrer par leurs chants la gloire des héros. Ils avaient seuls le droit de franchir l'enceinte sacrée, où résidait la triade suprême près du chêne de Romnøwe. Ils élaient pontife, qui, sous le nom de *Krewe-Kreweyto*, jouissait des plus grands honneurs et partageait le souverain pouvoir avec le chef de l'Etat. Ils avaient au-dessous d'eux les *Weidels* et les *Siggenotes*, ministres subalternes, qui les assistaient dans leurs fonctions. *Voy. KREWE-KREWEITO*.

WELESS ou **WOLOSS**, dieu protecteur des troupeaux, chez les anciens Slaves. Il tenait le premier rang après Péroun.

WELLI-DEEWE ou **WELLONA**, déesse de l'éternité chez les Slaves. On l'honorait particulièrement dans les fêtes des morts.

WELSH-METHODISTES, c'est-à-dire Méthodistes du pays de Galles en Angleterre ; secte de fanatiques sauteurs, dont nous décrivons les ridicules momeries à l'article *JUMPERS*.

WESI-HIISI, mauvais génie de la mythologie finnoise ; il est parent d'Hiisi, le génie

du mal, et règne particulièrement aux eaux.

WESLEYENS, nom que l'on donne communément à la secte méthodiste fondée en Angleterre, vers l'an 1729, par deux frères John et Charles Wesley, pris maintenant beaucoup d'extension tout en Angleterre et dans les colonies. Elle compte même plusieurs congrégations en France. *Voy. MÉTHODISTES*, n° 1.

WET-QUAKERS, ou *Quakers humides*, qui l'a donné par dérision aux quakers d'Angleterre, qui se plient plus qu'aux usages du monde, et se distinguent plus par la forme des vêtements que par l'opposition aux rigoristes de qui l'on appelle *Dry-Quakers* ou secs.

WHITEFIELD (CONGRÉGATION) ou *Whitefield*, leur fondateur d'abord avec Wesley, mais qui se sépara de celui-ci, pour se rattacher aux principes de Calvin. *Voy. MÉTHODISTES*, n° II.

WICHR, dieu des vents, de la mythologie slave. On croit le même que *Posuiste*.

WICLÉFITES, hérétiques du XIII^e siècle, précurseurs du protestantisme. Jean de Wicliffe, auteur de cette secte, en 1365, principal du collège de Saint-Marbury, à Oxford, et bénéficiaire de Lutterworth dans le comté de Lincoln. Comme la première de ces deux plaies était ôtée à des moines pour l'enlever, on crut pouvoir la lui enlever plus facilement en l'appela au pape, qui décida des religieux. Dès lors il se déclara la cour de Rome, dont il attaqua le pouvoir temporel, et ensuite le spirituel. Il ressuscita d'anciennes discussions sur la question de savoir si les ecclésiastiques étaient aptes à posséder des biens, que les membres du clergé, devaient l'exemple d'une vie plus parfaite, et ne devaient ni posséder des biens temporels, ni exercer aucune juridiction sur les laïques, même par voie de conseil. Il se mit à prêcher ouvertement contre l'Eglise romaine, dont il déclama la corruption ; contre les évêques, dont il contestait la supériorité sur les prêtres ; contre le clergé en général, auquel il refusait de posséder, enseignant que les laïques non-seulement pouvaient, mais devaient déposséder les prêtres des biens qu'ils avaient été mis indûment en possession.

Ces prédications lui attirèrent de la plupart des seigneurs anglais, la suite des guerres qui avaient ravagé le pays, avaient fait irruption sur les clésiastiques. De plus, la nation anglaise, voyait avec impatience l'autorité dont le pape jouissait dans le royaume, et les bénéfices les plus riches du royaume donnés à des prélats étrangers ; et qui, dans les différents démêlés, et

ment le parti de la cour de Rome, la aliéné l'esprit d'un grand nombre trouva donc les esprits favorables disposés à l'écouter. Mais les évêques enoncèrent à Rome; l'archevêque de Canterbury le cita à un concile qu'il tint en 1377. L'hérésiarque y vint, avec le duc de Lancastre, qui avait la plus grande part au gouvernement; il s'y défendit et fut renvoyé à Grégoire IX, averti de la protection qu'il avait trouvée en Angleterre, par les évêques de le faire arrêter. On au concile tenu à Lambeth; il y fut arrêté et évita encore d'être condamné. Les évêques, intimidés par les seigneurs et le pape, se contentèrent de lui imposer l'impunité enhardit le novateur. Il prêcha et à écrire avec une nouveauté. Ses livres, quoique grossiers, se répandirent par la seule inspiration et le sujet de la querelle de l'auteur; celui-ci profitait habilement du schisme qui désolait l'Église, partagée entre deux papes. Ayant fait publier en Angleterre une lettre contre la France, soumise à Clément VII, et ayant accordé aux croisés des indulgences que pour l'expédition en terre sainte, Wiclif composa un ouvrage plein d'emphase et de force. « Il est honteux, dit-il, de croix de Jésus-Christ, qui est un Dieu de paix, de miséricorde et de bonté d'étendard et de signal à tous les hommes pour les intérêts de deux faux rois qui sont manifestement des antéchristes de les conserver dans la grandeur, en opprimant la chrétienté et les Juifs n'opprimèrent Jésus-Christ et ses apôtres. Pourquoi l'orgueil de Rome ne veut-il pas accorder des indulgences plénières, à tous les hommes qui vivent en paix et en charité, s'il la leur accorde pour se battre et détruire ? »

Geoffrey de Courtenay, archevêque de Canterbury, voulant arrêter ce désordre, convoqua à Londres, en 1382, un concile, qui examina vingt-quatre propositions, les plus généralement hérétiques, les plus absurdes et contraires aux décisions de l'Eglise. Les propositions jugées hérétiques étaient au nombre de dix, savoir : 1. le sacrement du pain et du vin du sacrement de l'autel après la consécration et les accidents n'y demeurent pas la substance. Jésus-Christ n'est pas le sacrement vraiment et réellement un évêque ou un prêtre est en péché mortel s'il n'ordonne, ne consacre, ni ne baptise. La confession extérieure est inutile si l'homme n'est véritablement contrit. On ne peut point dans l'Evangile que Jésus-Christ ait ordonné la messe. Dieu doit obéir au pape. Si le pape est un imposteur et un tyran, il n'est par conséquent membre du diable. Il n'a aucun pouvoir sur les fidèles, à moins qu'il ne l'ait reçu de l'empereur. Après

Urban VI, on ne doit point reconnaître de pape, mais vivre comme les Grecs, chacun sous ses propres lois. Il est contraire à l'Écriture sainte que les ecclésiastiques aient des possessions temporelles ou des immeubles. » L'auteur de ces erreurs mourut en 1387, d'une apoplexie qui avait duré deux ans. Il laissa un grand nombre d'écrits en latin et en anglais. Son principal ouvrage est celui qu'il intitula improprement *Triologue*, parce qu'il y établit un dialogue entre trois personnages, qui sont la Vérité, le Mensonge et la Prudence. C'est comme un corps de théologie qui contient tout le venin de sa doctrine, dont le fond consiste à admettre une nécessité absolue en toutes choses, même dans les actions de Dieu. Wiclif reconnaît cependant que Dieu est libre, et qu'il eût pu faire autrement s'il eût voulu; mais il soutient en même temps qu'il est de son essence de ne pouvoir vouloir autrement. Une autre de ses erreurs est d'avoir voulu établir l'égalité et l'indépendance entre tous les hommes; cette doctrine porta ses fruits, même avant sa mort; car, dès l'an 1381, un prêtre, nommé Jean Ball ou Vallée, disciple de Wiclif, anima le peuple par ses prédications furibondes. Les paysans des villages qui entouraient Londres entrèrent dans cette ville au nombre d'environ 200,000, massacrèrent l'archevêque de Cantorbéry et le grand prieur de Rhodes, et forcèrent le roi de capituler avec eux.

Les écrits de Wiclif furent portés en Allemagne et pénétrèrent en Bohême. Jean Huss adopta une partie de ses erreurs, et s'en servit pour soulever le peuple contre le clergé. Lorsqu'on eut abattu la secte des Hussites, on n'anéantit pas dans les esprits la doctrine de Wiclif, et cette doctrine produisit ces différentes sectes d'Anabaptistes qui désolèrent l'Allemagne, lorsque Luther eut donné le signal de la révolte contre l'Eglise.

WIETKAERS, branche des Raskolniks, séparatistes de Russie, qui tirent leur nom de Wietka petite île de la rivière de Soscha, sur les frontières de la Russie et de la Pologne, qui était le foyer principal de la secte. Ils diffèrent des autres Raskolniks en ce qu'ils ont des prêtres, tandis que ceux dont ils se sont séparés n'ont plus de sacerdoce. C'est pourquoi on les appelle encore *Popowichistchina*.

WILKINSONIENS, sectaires des États-Unis, disciples de Jamima Wilkinson, femme du Rhode-Island; c'était une quakeresse qui, après s'être attiré quelques adhérents par ses prédications furibondes, leur assura que, dans le mois d'octobre 1776, elle fut atteinte d'une maladie dont elle mourut. Son âme monta au ciel, où elle est restée depuis; mais son corps fut ranimé aussitôt par l'esprit et le pouvoir du Christ; c'est avec ce corps qu'elle s'est montrée en public comme prédicateur. Elle déclara qu'elle avait une révélation immédiate pour tous les discours qu'elle prononçait, et qu'elle était arrivée à un état de perfection absolue. On rapporte

aussi qu'elle prétendait prédire l'avenir, discerner les secrets du cœur, et avoir le pouvoir de guérir les maladies. Si quelque malade, après s'être adressé à elle ne guérissait pas, elle l'attribuait au manque de foi. Elle ajoutait que ceux qui refusaient de croire aux merveilles qu'elle débitait sur elle-même, étaient dans le même état que les Juifs infidèles qui se rendirent indignes des desseins de miséricorde que Dieu avait à leur égard. Elle disait à ses auditeurs qu'elle était la onzième heure, et le dernier appel de miséricorde qui leur était adressé ; car elle avait entendu dans le ciel une voix qui proférait ces paroles : « Qui est-ce qui ira prêcher au monde expirant ? » et qu'elle avait répondu : « Me voici, envoyez-moi ; » qu'alors elle avait quitté les royaumes de la lumière et de la gloire, et la compagnie des bienheureux qui chantent les louanges de Dieu et l'adorent sans cesse, pour descendre sur la terre, et y endurer différentes sortes de tribulations et d'épreuves pour le bonheur des hommes. Elle prenait en conséquence le titre d'ami universel du genre humain.

Jemima Wilkinson fit quelques prosélytes dans le Rhode-Island et à New-York; elle mourut en 1819. On dit que c'était une femme d'une grande beauté, mais très-artificieuse; il court même des propos horribles sur son compte.

WIRO, dieu des enfers, selon les Néo-Zélandais, qui le croient occupé à nuire aux morts qui voyagent dans les régions de la nuit, à réduire leurs corps en poussière et à les tenir dans l'esclavage. Il ne leur laisse d'autre liberté que celle d'apparaître à leurs amis par des sifflements nocturnes. De là l'attention des insulaires à observer les moindres bruits qui se font entendre dans les ténèbres.

WISKAIN, dieu ou génie vénéré par certaines peuplades du Canada, qui lui font jouer un rôle important dans la création du monde. Autrefois, disent-ils, il y avait de l'eau partout. Wiskain commanda au castor de plonger pour avoir la terre. Le castor obéit ; mais il était si gras, qu'il lui fut impossible de se rendre jusqu'au fond de l'eau ; il revint donc sans rien apporter. Wiskain ne se rebuta pas, il chargea le rat musqué de la commission que le castor n'avait pu remplir. Le nouvel émissaire plongea longtemps et revint presque noyé, sans avoir eu plus de succès que le précédent. Il espérait en être quitte pour ce premier voyage qui avait mis ses jours en danger. Mais le dieu, qui ne se laissait pas décourager par les obstacles, lui ordonna de plonger de nouveau, lui promettant de le faire revivre, s'il lui arrivait de se noyer. Le rat plongea pour la seconde fois, et fit tous les efforts imaginables pour répondre au désir de son maître ; enfin, après un temps considérable passé sous l'eau, il revint à la surface, mais tellement épuisé de fatigues qu'il avait perdu connaissance. Wiskain l'examine soigneusement, et, après bien des recherches, il trouve dans les ongles du pauvre animal un peu de terre.

sur laquelle il souffle avec tant qu'elle commence à grossir. Quand il eut longtemps soufflé, vo-
sur si la terre était assez grosse
ordre au corbeau, qui, à cette ép-
de la blancheur du cygne, d'en fai-
pour en voir les dimensions. La-
obéit et revint dire à celui qui l'av-
que son œuvre était trop petite. V-
remit à souffler sur la terre avec
velle ardeur, et enjoignit ensui-
beau d'en faire le tour pour la sec-
en l'avertissant bien de ne pas ma-
cadavre qu'il rencontrerait dans
Le corbeau repartit sans murmurer,
en effet, à l'endroit qui lui avait été
le cadavre auquel il lui était dé-
toucher. Mais, pressé par la faim qu-
gagnée dans le voyage, peut-être a-
un peu de gourmandise, il osa se n-
de cette nourriture infecte, et revint
cer à Wiskain que la terre était
grande. Mais, à son arrivée, le mess-
fidèle se trouva aussi noir qu'il était
à son départ, et fut ainsi puni de
béissance, dont la tache s'est comm-
à ses descendants. On peut voir
dans cette tradition quelques rémin-
grossières et confuses du déluge
et de la faute du premier homme
à sa postérité.

WIWI, mauvais génies redoutés
bitants de l'île de Java ; ils ont la f
grandes femmes, et enlèvent les p
lants.

WODA ou **WODAN**, dieu adoré en Germanie, dans la Suisse et par les Lombards; son nom peut venir de **WATER**, l'eau; on trouve en effet son nom dans **WATER**. On pense que **Wodan** était une déesse, comme **Mercur**; en ce sens il rappelle **Boudha** des Hindous, qui préside aux affaires de commerce, et serait le même que **Mercur**, et serait le même que **Woden** ou **Odin** des Scandinaves, qui a donné son nom au mercredi.

WODEN, dieu des Scandinaves
ralt être le même qu'Odin ; à m
plus tard on ait confondu le héros
cien dieu vénéré dans toutes les
germaniques. Quelques-uns font v
nom de l'anglo-saxon *Wod*, fur
mence ; ou du slavon *woda*, guerre
aussi le rapprocher de la déité sau
préside à la planète de Mercure.
En effet le nom de *Woden* est resté
signer le mercredi dans les langu
gine teutonique : *odens-dag*, en sca
wednes-day, en anglais ; *woens-dag*
mand, etc.

WOLCWE ou **WOLCOWEZ**, un des anciens Russos. C'était le fils d'un prince de Slawen, qui vint dans la Russie méridionale, et y bâtit la ville de Slawen. Ce jeune prince passait pour un magicien, et fut par cette raison appelé *Wolcwe*, c'est-à-dire magicien. On dit qu'en Russie on a vu la forme d'un crocodile, le nageait dans la rivière Moutnaya, qu'on appela *Wolcwe* du nom de ce prince, et qu'il y dévorait

ui signifie qu'il exerçait ses bris sur les bords de cette rivière. On rang des dieux ; mais, suivant la de Novogorod, il fut étranglé par i, et enterré sur les bords du Wol- s adorateurs, qui, suivant l'usage, sur sa tombe un grand tertre, dé- la suite par des geus qui espéraient des trésors enfouis.

dicu des moissons, adoré autrefois halie.

D, idole des anciens Arabes, ado- la forme humaine par la tribu de fut détruite par l'ordre de Maho-

A et SOUGAN, divinités secondaires, lent à une localité située entre le Cachemire. Les habitants du pays c'étaient deux frères de la race s, qui se disputaient autrefois la des sources qui coulent en cet t qui finirent par déterminer leurs perspectives au moyen de grosses rils plantèrent, et qui subsistent e là ce lieu est appelé *Wouga-sou*

IAN-TI-YO, le dernier et le plus es enfers brûlants, selon les Boud- la Chine ; leurs corps, sans cesse y renouvellent sans cesse, et les ils endurent n'éprouvent point tion.

WOU-WEI-KIAO, c'est-à-dire, la secte du vide et du néant ; secte de quiétistes qui parurent dans la Chine, environ trois siècles après la naissance de Jésus-Christ. Ils s'imaginaient être d'autant plus parfaits, c'est-à-dire, selon eux, plus voisins du principe aérien, qu'ils étaient plus oisifs. Ils s'interdisaient, autant qu'il était en eux, l'usage le plus naturel des sens. Ils se rendaient statues, pour devenir air. Cette dissolution était le terme de leur espérance et la dernière récompense de leur inertie philosophique. M. Pauthier les représente sous un jour plus favorable ; il dit que c'était une secte née de celle de Lao-tseu, dont la doctrine stoïque avait pour but de retremper les âmes, et de leur faire dédaigner les honneurs et les biens du monde, comme étant choses vaines et indignes des affections immortelles de l'homme.

WUOLANGOINEN, génie des montagnes, dans la mythologie finnoise ; il est regardé comme le père du fer.

WUOREN-WAKI, génies travailleurs de la mythologie finnoise ; ils sont occupés dans les montagnes, sous la conduite de Kamulainen, à durcir les rocs de granit et à les fixer sur leurs bases.

WURSCHAYTO, dieu des anciens Prusiens. C'était leur dieu lare ou domestique. Il avait soin des chevaux, des bêtes de charge et de tous les quadrupèdes.

X

[Cherchez par Ca, Tcu et S les mots qui ne se trouvent pas ici par X.]

le Bouddha des Japonais. Voy. MOUNI, CHEKYA-MOUNI, FO, etc.

LIQUES, fête que les Macédoniens firent dans le mois de Xanthus, correspondant à notre mois d'avril. On y purifiait la faisant défilier entre les deux une chienne immolée, dans l'ornement : à la tête étaient portées les arques des rois de Macédoine ; venait la cavalerie, puis le roi et sa famille, et le reste des troupes. Cette cérémonie était terminée par un combat si-

LA, un des géants de la cosmogonie ; lors du déluge universel, il se rec six de ses frères dans les ca- la montagne Tlaloc, et échappa éasastre général. Lorsque les eaux écoulées, il se rendit à Cholula, moire de la montagne qui lui avait ile, il construisit une colline arti- forme de pyramide ; il fit fabriquer s dans la province de Tlamanalco, e la Sierra de Cocotl, et, pour les er à Cholula, il plaça une file s qui se les passaient de main en s dieux virent avec courroux cet lont la cime devait atteindre les ités contre l'audace de Xelhua, ils

lancèrent du feu sur la pyramide ; beaucoup d'ouvriers périrent ; l'ouvrage ne fut point continué, et on le consacra dans la suite au dieu de l'air, Queizalcoatl. Nos lecteurs remarqueront facilement dans cette légende des réminiscences flagrantes de la tour de Babel. Voy. TEOCALLI.

XÉNIE, XÉNIE, XÉNIE ou XÉNIE, c'est-à-dire hospitalier, hospitalière ; les Grecs donnaient ce titre à Jupiter et à Minerve. Ces deux divinités avaient chacune une statue, à Sparte, dans la place où l'on prenait les repas.

XÉNISMES, sacrifices offerts dans une fête que les Athéniens célébraient en l'honneur des Dioscures.

XÉQUES (prononcez *Chèques*), nom des pré- tres idolâtres des Muyscas, dans l'Amérique méridionale. Voy. CHEQUES.

XÉROPHAGIE. C'était le nom du jeûne le plus rigoureux pratiqué autrefois par les chrétiens, mais qui n'était pas universellement prescrit par l'Eglise ; nous ne voyons guère que le concile d'Ancyre au IV^e siècle, qui paraisse en faire une obligation. On le nommait ainsi, parce que, dans l'unique repas permis en ces jours-là, on ne mangeait que du pain et des aliments secs, sans cuisson et sans assaisonnement (*ξηρός*, sec). Ce jeûne

rigoureux avait lieu surtout pendant la semaine sainte, qui en prenait le nom de *semaine de la Xérophagie*. Les Arméniens et les autres chrétiens orientaux pratiquent encore la Xérophagie pendant le carême.

XIPE, dieu de l'or, des richesses et des orfèvres, dans la mythologie mexicaine.

XISUTHRUS, le dixième des rois du monde antédiluvien, suivant la tradition des Assyriens. C'est l'historien Bérosee qui décrit avec le plus de détails les circonstances du déluge arrivé du temps de ce prince, et qui offre la plus étonnante ressemblance avec celui de Noé. Voici cet antique et précieux fragment :

Xisuthrus fut le dixième roi, ou le chef de la dixième génération. Cronos lui ayant apparu en songe, l'avertit que le 15^e jour du mois Dæsius, les hommes périraient par un déluge. En conséquence, il lui ordonna de prendre les écrits qui traitaient de l'origine, de l'histoire et de la fin de toutes choses, et de les enfouir en terre dans la ville du Soleil, appelée Sippara ; de construire ensuite un vaisseau, d'y embarquer ses parents et ses amis, et de s'abandonner à la mer. Xisuthrus obéit ; il prépare toutes les provisions nécessaires, rassemble les volatiles et les quadrupèdes, puis il demande où il doit naviguer : *Vers les dieux*, dit Cronos, et il souhaite aux hommes toutes sortes de bénédictions. Xisuthrus fabrique donc un navire long de cinq stades et large de deux ; il y fit entrer sa femme, ses enfants, ses amis, et tout ce qu'il avait préparé. Il n'y fut pas plutôt que toute la terre fut inondée. Quelque temps après, les eaux ayant diminué, Xisuthrus lâcha quelques oiseaux, qui, ne trouvant ni nourriture, ni lieu pour se reposer, revinrent au vaisseau. Ayant attendu quelques jours, il en lâcha d'autres, qui revinrent avec un peu de boue aux pattes ; renvoyés une troisième fois, ils ne reparurent plus, ce qui fit juger à Xisuthrus que la terre commençait à se découvrir. Il fit alors une ouverture au vaisseau, et, le voyant arrêté près d'une montagne, il en sortit avec sa femme, sa fille et le pilote ; il se prosterna sur la terre, éleva un autel, fit un sacrifice, puis il disparut, avec ceux qui l'avaient accompagné. Ceux qui étaient demeurés dans le vaisseau, ne le voyant pas revenir, sortirent et le cherchèrent vainement. Enfin, une voix leur annonça que la piété de Xisuthrus lui avait mérité d'être enlevé au ciel, et mis au rang des dieux avec ceux qui l'accompagnaient. La même voix les exhorta à être religieux et à se transporter à Babylone, après avoir déterré à Sippara les mémoires qui y avaient été déposés. La voix ayant cessé de se faire entendre, ils allèrent rebâtir la ville du Soleil et plusieurs autres. Il est évident que ce Xisuthrus n'est autre que le Noé de la Bible, qui était aussi le chef de la dixième génération, et que les Assyriens avaient conservé une tradition assez fidèle de cet événement important.

La sibylle Bérosee, dit Moïse de Cho-

rène, donne trois fils à Xisuthrus Zérouan, Titan et Yapetosthe. Ils rent et se partagèrent le monde. sibylle, ajoute Moïse de Chorène des hommes illustres nés de ces dit : Ils étaient terribles et br premiers des dieux ; c'est d'eux (race des géants, au corps robuste bres puissants, à l'immense st pleins d'insolence, concurent le (pic de bâtir une tour. Tandis qu vaillaient, un vent horrible et di par la colère des dieux, détruisit (immense, et jeta parmi les homm roles inconnues qui excitèrent l et la confusion. Parmi ces homm japétique Haïk, célèbre et vaillar neur, très-habile à lancer les flè manier l'arc. Il fut le père et le de la nation arménienne.

XIUHTEUCTLI, dieu du feu, d thologie mexicaine. Il descendit s dans l'âge du feu, ou second cycl *Tlalonatiuh*, ou l'âge rouge. Com seaux seuls pouvaient échapper à sement général, la tradition porte les hommes furent convertis en oi cepté un homme et une femme q gièrent dans l'intérieur d'une cave

XOCHICUETZAL, épouse de C Noé des Mexicains, et seconde genre humain. *Voy. COXCOX.*

XOLOTL, un des héros de la n mexicaine ; ce fut lui qui, dans âge, repeupla la terre au moyen nents des individus qui avaient l'âge précédent. *Voy. OMÉCIHUATL.*

XUDAN, nom étrusque de M signifie *portier*, et répond au mot l rius. Mercure méritait d'autant nom donné par les Romains ; et à Janus, que, représentant com soleil, il faisait non-seulement sc mière des portes du jour, mais voyageurs dans les bons chemins, et fermait à son gré la porte des e

XUE, législateur de la région namarca, dans l'Amérique méridio

NEMTEREQUETVA.

XUONG-DONG, sacrifice que le nois offrent aux génies, avant de grains.

XYLOLATRIE, idolâtrie consist rer des statues de dieux faites

XYLOPHORIE, fête dans lac Juifs portaient à la main des rame *Voy. SCÉNOPÉGIE, TABERNACLES (Fe*

On donne le même nom à une c judaïque dans laquelle on portait lement au temple le bois nécessai tretien du feu sacré qui devait touj ler sur l'autel des holocaustes. qu'elle fut instituée dans les dernie de la nation, lorsque la race de néens étant presque éteinte, les p les lévites n'avaient plus de servie leur apporter le bois qu'ils devai ployer dans les sacrifices. Les rab

l'on préparait avec grand soin le à être brûlé sur l'autel; qu'on

le nettoyait exactement, et qu'on n'y laissait rien de gâté ni de vermoulu.

Y

[Cherchez par I, J, ou D, les mots qui ne se trouvent pas ici par Y.]

YAHITES, sectaires musulmans qui la science de Dieu ne s'étend pas à toutes choses, et qui assurent gouverner le monde selon la rend-ivers événements, parce qu'il de toute éternité, ou à l'époque ion, la connaissance parfaite de particularités qui devaient arriver aussi que la science de Dieu donne avec le temps, par exemple même que celle des hommes.

c'est-à-dire *élévation de l'âme*, les livres sacrés des Parsis, fait du Vendidad-Sadé. C'est celui qui a fait connaître sous le nom M. Burnouf en a donné, en 1833, la traduction, avec un savant re. *Voy. IZCHNÉ, VENDIDAD, TA.*

YA, nom générique des sacrifices chez les anciens Hindous. Dans les victimes étaient brûlées sur le feu, dieu du feu. Dans les sacrifices, appelés *bali-danas*, les victimes offertes sans être brûlées. Ces sacrifices ne sont plus en usage; on offre du beurre clarifié, du miel, des grains, du lait caillé, de fleurs.

YAJUR-VÉDA, nom du second Véda, prétendu donner une traduction du *Exour-Védam*; mais c'est une œuvre apocryphe. Le Yadjour-M. Langlois, fut confié par Védasage Vaisampayana qui l'enseigna. Il est divisé en deux parties, et le noir : le blanc fut enseigné à Yadjnavalkya; le noir, par Yadeux disciples de Vaisampayana s'appelle encore *Yadjasénayi*, du nom de son auteur, et fut donné, à Yadjnavalkya par le soleil sous la forme d'un cheval; l'autre se nomme *Yajur-Védam*, du nom de *Tittiri*, dis-aska. Les auteurs des Pouranas, pour ce dernier nom, ont imaginé que leur a fournie le mot *tittiri*, le perdrix. Yadjnavalkya s'était rec son maître, qui le força de défragerments du Véda qu'il lui avait les autres disciples, sous la forme de la lune, les avalaient à mesure qu'il les comme ils étaient souillés de terre, donné le nom de *noir*. Le Yadeux est écrit en prose, mais il s'y trouve des hymnes en style métrique.

Yajur, talismans ou amulettes que les musulmans distribuent aux malades pour guérir de leurs infirmités. Ce sont de petits rouleaux de papier sur les-

quels sont écrites des strophes de leur composition, ou des passages du Coran, qui presque toujours sont tirés des deux derniers chapitres, relatifs aux maléfices, aux enchantements et aux sortilèges. Ils ordonnent aux uns de les jeter dans une tasse, et d'en avaler l'eau quelques minutes après; aux autres, de les tenir sur eux, dans la poche ou sur le sein, pendant 15, 30 ou 60 jours, en récitant de temps en temps telle ou telle prière. Ce n'est pas seulement aux malades qu'ils donnent ces écrits cabalistiques, ils les distribuent encore aux personnes en santé, comme un préservatif contre les maux physiques et les affections morales. Ceux qui ont recours à ces talismans se persuadent qu'ils ont la vertu de les garantir de la peste, de la petite-vérole, et en général de tous les accidents fâcheux, même des coups de l'ennemi. Chacun les garde sur soi toute sa vie, renfermés dans de petites chasses d'or ou d'argent; les uns se les attachent au bras, les autres sur le sommet de la calotte et sous le turban, d'autres enfin les suspendent à leur cou avec un cordon d'or ou de soie, entre la chemise et la veste. Les Scheikhs font accroire aux fidèles que ces Yajurs n'ont d'efficacité qu'autant qu'ils sont donnés de leur propre main; il est bien entendu que le don de ces amulettes est bien récompensé par des présents en argent, en effets et même en comestibles de toute espèce.

YAGA-BABA, monstre décrit, dans les vieux contes russes, sous les traits d'une femme horrible à voir, d'une grandeur démesurée, de la forme d'un squelette, avec des pieds décharnés, tenant en main une massue de fer, avec laquelle elle faisait rouler la machine de fer qui la supportait. On la dit épouse de Rugiawith, dieu de la guerre, et elle paraît avoir rempli l'emploi de Bellone ou de quelque autre divinité infernale.

YAGAN-YAHICAC, idole invisible, située vers le soleil levant, qui était adorée par les anciens Péruviens. *Voy. AGAN-YAMOC.*

YAGHOUT, idole adorée sous la forme d'un lion par les anciens Arabes. Elle fut détruite par Mahomet.

YAKADASI (et mieux *Ekadasi*), c'est-à-dire le *onzième jour* de la lune. Ce jour est religieusement observé chaque mois, non-seulement par les Brahmanes, mais encore par toutes les castes qui ont droit de porter le triple cordon. Ils doivent alors garder un jeûne austère, se priver entièrement de riz, s'abstenir de toute œuvre servile, et se livrer uniquement à des exercices de dévotion.

vières sacrées de l'Hindoustan. Présente d'une couleur verte, avec des dents rouges. Les poêles lui donnent une hauteur de 80,000 lieues ; elle a comme deux grands lacs de vastes jets de flamme rayonnent de sa tête, et dont chaque poil a la forme d'un palmier ; le son de sa voix ressemble au tonnerre ; des torrents d'eau s'échappent de sa bouche, et son haleine avec un fracas égal aux mugissements de la tempête. Son extérieur effrayant est celui des trois mondes. Souverain du monde, il distribue les peines et les récompenses pendant la vie, envoie les âmes au Swarga, et les méchants au Naraka, suivant les mérites de leurs fautes. Les punitions sont variées ; les uns sont envoyés dans des fosses d'ordures ; les autres sont attachés à une statue de femme ; ceux-ci ont un ventre excessif, et la bouche aussi petite qu'une aiguille ; ceux-là sont obligés de porter des balles de fer brûlantes, hérissées de pointes ; d'autres sont envoyés dans des trous remplis de vers et de dévorants, ou dans le feu, etc.

Yama, n° 11. Le palais qu'il habite se nomme Yamalaya ou Yamapoura ; il est à une égale distance des Swargas ou des Patalas ou demeures infernales. Pour greffier Tchitragouta, qui est témoin de toutes les actions des hommes, est encore entouré des Nagas, de la face humaine et à queue de serpent ; pour roi Vasouki ou Adisécha, un serpent proprement dit, et un ordre inférieur aux premiers, sont les deux de Kasyapa et de Kadrou. Il arrive auprès de leur juge en moins de 40 minutes, et on ne brûle pas avant que ce terme ne soit écoulé. La rivière d'eau bouillante défend sa demeure ; mais le don d'une âme à un brahmane rend cette eau sacrée pour le défunt qui doit nécessairement y passer. Voy. VAIKARANI.

Yama est mortel qu'il est de sa nature, Yama est le tribut à la mort, s'il faut en croire les Linganistes, adorateurs de Siva, qui ont par cette légende rehausser le crédit du culte de leur divinité. Voici comment ils racontent l'histoire :

Yama, riche, nommé Markandéya, qui pendant fort longtemps une vieillesse mortifiée, était privé de la satisfaction des enfants. Vivement affecté de cette chose, il pria chaque jour le dieu Siva de lui accorder le bonheur d'être père. Le dieu résolut enfin de répondre à son fidèle adorateur ; et pour punir de quelques doutes qu'il eussent sur la bonté de Siva à son égard, il lui donna une fâcheuse alternative : ou tu mourras, ou tu vivras ; ou tu seras un méchant ; ou bien je ne t'en

donnerai qu'un seul, qui sera bon et vertueux, mais qui mourra à seize ans. Le saint homme, après y avoir un peu réfléchi, préféra le dernier parti au premier, tout en déplorant par avance la nécessité où il se trouverait de perdre, dans un âge si tendre, un enfant si ardemment désiré. Aussitôt les promesses de Siva commencèrent à s'accomplir ; sa femme devint enceinte, et accoucha d'un fils qui fut appelé Markanda. Cet enfant grandit et devint un prodige de sagesse et de piété ; il s'adonna surtout au culte de Siva avec toute la ferveur dont il était capable, lui offrant journellement le poudja, et faisant à ses temples de fréquents pèlerinages. Son père était heureux et fier d'avoir un fils doué de tant d'heureuses qualités ; mais sa douleur surpassait sa joie, lorsqu'il songeait qu'il lui faudrait le perdre avant peu. En effet le terme fatal approchait avec une rapidité effrayante, et bientôt le jeune Markanda eut atteint sa seizième année.

Les messagers de Yama se mirent alors en devoir d'exécuter la sentence portée ; ils se présentèrent à la victime désignée, lui exposèrent l'objet de leur mission, et l'engagèrent à les suivre. Mais le jeune homme les accueillit fort mal, leur signifia résolument qu'il ne voulait point mourir, et qu'ils eussent à s'en retourner. Les ministres du roi de la mort, offensés de ce refus, revinrent auprès de leur maître, et lui rendirent compte de l'insuccès de leur mission. Yama monta aussitôt sur son buffle, et se rendit lui-même auprès de Markanda. Il lui représenta la témérité de son refus, puisque Siva ne lui avait assuré que seize ans de vie ; que ce terme étant expiré, il ne pouvait sans injustice refuser de mourir. Mais toutes ces raisons ne purent persuader Markanda, qui persista à déclarer qu'il ne mourrait point ; et qui, voyant que Yama se disposait à recourir à la violence, saisit un linga et le tint étroitement embrassé. Mais Yama, sans égard pour le signe sacré, sauta à bas de son buffle, jeta autour du cou de Markanda une corde dont il l'étreignait avec le linga, cherchant à entraîner l'un et l'autre dans l'enfer. Mais Siva sortit tout à coup du linga, et donna au dieu de la mort un coup si terrible, qu'il le tua sur place, et délivra ainsi son adorateur du danger qui le menaçait.

Cette intervention inespérée ne fut pas seulement un événement heureux pour Markanda, mais tout le reste du genre humain s'en ressentit ; car le dieu de la mort ayant perdu la vie, les hommes cessèrent de mourir et multiplièrent si prodigieusement, que la terre ne pouvait plus les contenir, ce qui introduisit parmi les humains une confusion et un désordre inexprimables. Les dieux ne sachant quel remède apporter à cet état de choses, allèrent tous ensemble trouver Siva, et lui remontrèrent que c'était à tort qu'il avait tué Yama ; que celui-ci n'avait en rien excédé son pouvoir, puisque le jeune homme qu'il avait sommé de mourir avait accompli le terme assigné à son existence. Siva répondit qu'en accordant seize ans de vie à

s le Japon; ils croient que celles de puissance que les anciens géis d'influence sur les événements umaine; ils ont aussi augmenté le leurs cérémonies superstitieuses. es choses, ils se sont adonnés à de commerce fort lucratif; pour a vulgaire, ils lui font accroître fort versés dans les sciences mappréendent qu'au moyen de cermes, en proférant des formules t mystérieuses, ils peuvent comous les dieux adorés dans l'empire, des Sintoïstes qu'à ceux des Boudu'ils peuvent conjurer et chasser ilins esprits, faire plusieurs choses es, pénétrer toutes sortes de semystères, retrouver les effets déouvrir les voleurs, prédire l'avenir, maladies désespérées, manifester té ou l'innocence des accusés, et tres merveilles semblables.

me le plus mystérieux et le plus nsiste à tenir les deux mains éleentrelacer les doigts de manière à , comme ils disent, le *Si Ten Si o*, les quatre plus grands dieux du sième ciel. A cet effet, ils élèvent igits du milieu l'un contre l'autre, rpendiculairement; puis ils croix doigts voisins de chaque côté, que l'extrémité de ces doigts soit

rs les quatre coins du monde, senter ces quatre dieux qu'ils apmmonden, *Tsigokten*, *Sosioten* et Les deux doigts du milieu, tenus lairement, leur servent, pré, comme de lunette d'observa-quelle ils découvrent les esprits adies, le *Kits* ou renard, et le *Ma* n, qui se loge dans le corps des s découvre ainsi exactement de ce ils sont, afin de les combattre rmes qui leur sont propres, et de plus efficacement. La même dis- doigts du milieu leur représente grand saint de leur secte, appelé wo, qui, entre autres mortifications ires, s'asseyait journellement au grand feu sans en éprouver au-ge. C'est par son secours qu'ils se ion-seulement d'ôter au feu sa lante, mais encore de le faire ser-iges qu'il leur plaît. *Voy. Goo.*

abotsi font un grand secret de ces de ces arts mystérieux; cependant ignent volontiers, moyennant une compense, à d'autres personnes, ondition d'en garder le secret; et ent ils leur font subir un noviciat In de ces initiés raconta à Kämp-avaient obligé d'abord à s'absteuir qui avait eu vie, et de ne vivre que herbes, pris de six jours en six ils le faisaient baigner sept fois s l'eau froide; enfin ils le faisaient enoux par terre, le corps appuyé ons, se frapper la tête avec les e relever 780 fois par jour. Cette

dernière épreuve avait été pour lui la plus pénible de toutes.

Beaucoup de Yamabotsi de bas étage demeurent auprès de quelque Miya, et demandent l'aumône au nom du Kami qu'on y adore. Ils psalmodient à cet effet la vie et les miracles du dieu, accompagnant leur récit du bruit de leurs anneaux de cuivre et du son de leur conque marine. Ce tapage incommode est encore augmenté par les bruyantes sollicitations des enfants de ces religieux, qui mendient avec autant d'importunité que leurs pères.

YAMALAYA ou **YAMA-LOKA**, l'enfer indien, séjour de Yama, dieu des morts; il est situé à égale distance entre les Swargas ou paradis des dieux, et les Patalas ou régions inférieures dans lesquelles résident les divinités du dernier ordre, telles que les Nagas et les Sarpas. Car le Yama-loka est considéré comme un lieu dans lequel les damnés souffrent temporairement, et dont ils doivent sortir un jour après l'expiation de leurs péchés, pour recommencer une nouvelle vie sur la terre, soit dans le corps humain, soit dans celui d'un animal. Cependant l'empire de Yama est quelquefois confondu avec les Patalas et les Naraka. *Voy. YAMAPOURA.*

YAMAN-DAGA, un des Bourkhans des Mongols, qui le représentent comme une des formes de Mandjouchari, et le vainqueur d'Erlik-khan. C'est le Yama des Hindous; aussi les Bouddhistes le mettent-ils au nombre des divinités cruelles. Ses actions et ses métamorphoses remplissent des légendes tout entières. Sa forme est le comble de la laideur idéale. Des brandons de feu l'environnent. Plusieurs têtes entassées, parmi lesquelles il en est une de bouf, s'élèvent sur son cou. De chaque côté il porte dix-huit bras munis d'armes, de têtes de morts, de serpents et d'autres figures symboliques. Sa ceinture est une peau de serpent garnie de crânes humains. Ses pieds foulant pêle-mêle des hommes et des monstres. Sa couleur est d'un bleu foncé, et une femme d'une figure horrible, de couleur bleu clair, est assise sur ses genoux. *Voy. YAN-MA-LO* et *YEMMA-O.*

YAMAPOURA, nom de la ville et du palais de Yama, roi des régions infernales, dans la mythologie hindoue. Le dieu de la mort y fait sa résidence et y tient son tribunal. Le Vaikarani, fleuve de feu, l'entoure de tous côtés. *Voy. YAMA, YAMALAYA* et *VAIKARANI.*

YA MATA-NO O ROTSI, génie malfaisant de la mythologie japonaise; il paraissait sous la forme d'un serpent qui avait huit têtes et huit queues. Comme il avait dévoré les sept premières filles d'Asi-natsou tsi, le premier homme du Japon, le dieu Sosan-no o-no Mikoto l'attira dans un piège et le coupa en mille morceaux. *Voy. SOSAN-NO O-NO MIKOTO.* Cependant il paraît que le serpent, ou du moins le génie qui l'animait, ne mourut pas sous le glaive du dieu, car nous le retrouvons sous le règne de Kei-ko-ten-o, 12^e daïri, le 11^e siècle avant l'ère chrétienne. Ce prince le rencontra endormi sur le mont I bouki-no

iens, vainqueurs de leurs sens et passions. On donne ce nom particulièrement aux religieux Djainas, dont les uns habitent des *Posalas* ou couvents, et d'autres courent le monde en demandant l'aumône. Mais dans l'un et l'autre cas ils sont soumis au supérieur de la communauté ils sont membres. Ils monnent une extrême attention à ménager la vie des animaux à cet effet ils portent avec eux un balai pour le sable avant d'y mettre les pieds ; s'abstiennent de manger et de boire les ténèbres de peur d'avaler par inadvertance un insecte ; quelquefois même ils ferment leur bouche avec un morceau de cire ou de papier crainte que leur haleine ne nuise à la vie des animaux ; ils ne se baignent que dans l'eau pure et ne se couvrent que de vêtements presque imperceptibles qui ne laissent que les rayons du soleil. Ils portent des cheveux coupés très-courts ; ils devraient arracher d'après leur règle. Ils continence et la pauvreté, observent des jeûnes fréquents, et se livrent à de longues méditations. Quelques-uns d'entre eux sont de simples enthousiastes ; mais il y en a d'autres plus rusés qui passent pour magiciens, et qui sont de purs charlatans ; ils exercent publiquement la magie et la nécromancie, se livrent à la médecine thérapeutique, et pataugent dans l'ignorance. D'autres cherchent des moyens de s'enrichir plus honnêtement dans le com-

merce, une des quatre écoles entre lesquelles se partage le bouddhisme spéculatif. **KARMIKA.**

YAUKE et **YAWESI**, idoles adorées par les Arabes et détruites par Maïouk était représenté sous la figure d'un homme.

YAMATO, dieu japonais, frère de la grande déesse Amaterasu ; il encourut la disgrâce de sa sœur, et fut banni dans la province de Setsu, arrosée par la mer. On dit qu'il vit deux ou trois jours sous terre pour quoi l'histoire mythologique dit qu'il était une sangsue. Il est le protecteur des pêcheurs et des gens de mer. Il a, dans la province de Setsu, un temple où on lui rend une grande vénération. On l'y voit reposer sur un rocher, tenant d'une main un arc, et de l'autre une ligne de pêche. Son nom entier est *Yamato no Mikoto*, et le troisième fils à figure humaine. On ne le considère communément qu'avec *Ibiko*. On ne connaît pas encore *Firou-ko* ou la sangsue.

YAMABOTO, c'est-à-dire action de fouler aux pieds ; cérémonie sacrilège imposée par les Japonais, en haine du christianisme, pour l'abolissement de cette religion. Elle a lieu au commencement de l'année après le recensement de la population, et consiste à fouler aux pieds une image de Jésus crucifié, ou celle de sa sainte mère, ou de quelque autre saint, ce qui est une preuve convaincante et inconcutable qu'ils renoncent à Jésus-Christ et à son culte. Voici comment les commissaires inquisiteurs procèdent à Nangasack. Le chef de la sec-

tion, accompagné de ses trois commis, du greffier et du messenger, assistent les inquisiteurs, avec deux hommes de police qui portent les images, qui sont de cuivre jaune, et conservées exprès, dans une boîte, pour cet usage. On se rend ainsi de rue en rue et de maison en maison, ce qui dure au moins six jours. Cet acte se fait dans l'ordre suivant : les inquisiteurs s'étant assis sur une natte, le chef de la famille, sa femme, ses enfants, avec les domestiques de l'un et de l'autre sexe, quel que soit leur âge, tous les locataires de la maison, et quelquefois même les proches voisins, si leurs maisons ne sont pas assez grandes pour y faire la cérémonie, sont convoqués dans une chambre, où l'on dépose les images sur le plancher nu ; après quoi, le Yefoumi-tsie, ou secrétaire de l'inquisition, prend la liste des habitants et lit leurs noms un à un, les sommant de se présenter l'un après l'autre, et de mettre les pieds sur les images. Les enfants qui ne peuvent pas encore marcher sont soutenus par leurs mères qui leur font toucher ces images avec les pieds. Cela fait, le chef de famille met son sceau sur la liste, comme un certificat qui doit être porté devant le gouverneur, que l'inquisition a été faite dans sa maison. Après avoir parcouru de cette manière toutes les rues et les maisons de la ville, les inquisiteurs eux-mêmes foulent aux pieds les images, et enfin tous les chefs de section, qui se servent mutuellement de témoins, et scellent leurs certificats de leurs sceaux ou cachets. Cette inquisition n'a lieu qu'à Nangasaki, dans le ressort d'Omoura ; et dans la province de Boungo, où la religion chrétienne avait fait autrefois le plus de progrès.

YEKIRE, esprit malin redouté des Japonais, qui lui attribuent la plupart des maladies. Ils prétendent le chasser au moyen des exorcismes.

YEMMA-O, juge et souverain des enfers, chez les Bouddhistes du Japon ; c'est le *Yama* des Indiens. Toutes les actions vicieuses des humains sont déroulées devant lui dans toute leur horreur, au moyen d'un grand miroir placé vis-à-vis de lui, et nommé *Sofari-no kagami*, ou le miroir de la connaissance. Les souffrances des damnés ne sauraient être éternelles, suivant le système de la religion bouddhique ; néanmoins elles peuvent avoir une durée incommensurable à raison de la gravité des fautes que l'on a commises. Mais les religieux japonais enseignent qu'on peut procurer du soulagement à leurs âmes par les prières et les bonnes œuvres, et surtout par les offrandes que les Bonzes font au vertueux Amida ou Amitabha, qui, par sa puissante intercession, peut fléchir le juge des enfers, et l'obliger à adoucir la rigueur de la sentence. Lorsque les âmes confinées dans ces prisons ténébreuses y ont demeuré un temps suffisant pour expier leurs crimes, elles sont renvoyées dans le monde en vertu de la sentence de Yemma-o, pour y animer, non des corps humains, mais des animaux immondes ou d'un ordre inférieur,

dont la nature et les propriétés sont le mieux en rapport avec les inclinations pécheresses de ces âmes ; tels sont, par exemple, les serpents, les crapauds, les insectes, les oiseaux, les poissons, les quadrupèdes et autres créatures semblables. Leur transmigration a lieu en passant successivement des animaux les plus vils dans d'autres d'un rang plus élevé, jusqu'à ce qu'étant enfin rentrées dans des corps humains, elles puissent, en menant une vie vertueuse, monter encore plus haut et se rendre dignes de la béatitude finale ; sinon elle sretournent faire une nouvelle et longue expiation dans l'enfer de Yemma-o. Plusieurs temples ont été érigés à ce dieu ; l'un entre autres se trouve dans un petit bois auprès de Miyako, où sa statue est d'une laideur affreuse. Cette pagode est très-fréquentée.

YENE, un des dieux des âmes chez les Japonais. On le représente avec quatre bras ; d'une main il tient un sceptre surmonté d'un soleil, de l'autre une couronne de fleurs ; ces deux mains sont à sa gauche. Des deux mains droites il tient une sorte de verge et une casolette de parfums. Yene est regardé comme le protecteur des âmes des gens mariés et des personnes avancées en âge ; c'est à lui que l'on adresse des prières en leur faveur.

YEN-HO, génies ou êtres fabuleux de la mythologie chinoise ; ils ont le corps d'un quadrupède, la peau noire, et vomissent des flammes. Leur nom signifie *ceux qui se nourrissent de feu*.

YEN-WANG, roi de l'enfer chez les Chinois. Il exerce des châtements terribles sur les âmes de ceux qui n'ont rien à lui offrir.

YESCHIBA, et au pluriel *yeschiboth*, nom que les Juifs donnent à leurs collèges et à leurs académies, où s'assemblent les rabbins avec leurs disciples. Les *sessions* ont lieu ordinairement après les prières du matin, au sortir de la synagogue, à l'exception des vendredis, du sabbat, des veilles et des jours de fête.

YESCHT, hymnes de Zoroastre à la louange d'Ormuzd. Dans un de ces hymnes, le prophète demande aux dieux quelle est la parole ineffable qui répand la lumière, donne la victoire, dirige la vie de l'homme, déconcerte les esprits malfaisants, et donne la santé au corps et à l'esprit. Ormuzd lui répond : C'est mon nom. Aie mon nom continuellement à la bouche, et tu ne redouteras ni la flèche du Tchakar, ni son poignard, ni son épée, ni sa massue. A cette réponse, Zoroastre se prosterna et dit : J'adore l'intelligence de Dieu, qui renferme la parole, son entendement qui la médite, et sa langue qui la prononce sans cesse.

YE-TCHA, génies de la mythologie bouddhique chez les Chinois. Ce sont les *Yakhas* des Hindous ; on en distingue de trois sortes : ceux de la terre, ceux de l'air et ceux du ciel.

YEZD, au pluriel *yezdan*, bons génies de la mythologie persanne ; subordonnés aux

sept Amschaspands. Quelquefois à désigner Dieu lui-même. *Voy.*

YEZIDIS, sectaires orientaux sont ni Juifs, ni Chrétiens, mais. Ils appartiennent à la race et sont répandus dans les montagnes entre Mossoul et le Khabour (Bagdad), dans le pachalik d'Alebékir et la province russe d'Erivan. Les sulmans dérivent leur nom du kh. fils de Moawia, ennemi d'Ali, ou fils d'Enisé, et en font une secte ; mais d'autres le tirent du mot *pe* ou *Ized*, dieu, bon génie, opposé au mauvais principe ; en effet, le génie Boré, tout démontre en eux, tenant au culte de Zoroastre modifiés, auteur du dualisme manichéen.

Bien qu'ils portent des noms musulmans, ils détestent les Mahométans et ont une haine qui se manifeste partout ; ils peuvent faire impunément. Lorsqu'ils sont irrités contre un animal, ils l'appellent *sulman*. Autant par mépris pour l'islam que par goût, ils mangent tout ce qu'ils trouvent de viande ; ils sont même très-vivrognerie. Par contre, ils aiment les chrétiens qu'ils traitent de cons. Les d'entre eux paraissent médisants que Jésus-Christ et Yézid se personnaient ; quelquefois ils se coupent de vin dans les festins. *Prends le calice du sang du Christ* ; les convives se lèvent en croisant les bras et s'inclinent profondément.

Les Yézidis se divisent en deux tribus, les noirs et les blancs ; ceux-ci sont les blancs ; les autres sont des espérans, réputés saints ; cependant ils ont même quelquefois plusieurs femmes ; on les nomme *saquirs*, par ce que plusieurs soient riches. Lorsqu'ils ont procédé à la réception des nouveaux adeptes.

Quand quelqu'un a dessein d'être Yézidi, il est obligé, avant de prendre le service du supérieur, de se revêtir de la tunique que le supérieur lui donne ; il se dépouille entièrement de ses habits, et ne conserve qu'un lingot de sa nudité. En cet état, deux hommes prennent par les oreilles, et le nouveau Yézidi se présente au supérieur, lequel tient la tunique noire dont il doit se revêtir. Quand il est arrivé à ses côtés, il présente en disant : « Entre dans la tunique que dorénavant tu es désigné, et qu'en cette qualité tu dois être saint, les opprobres et les persécutions des hommes pour l'amour de Dieu. » rendra odieux à toutes les nations, agréable à la divine majesté. Les paroles ou d'autres semblables, donne la tunique, pendant que le supérieur embrasse le nouveau Yézidi et lui baise la manche de son habit. Les assistants font de même les uns aux autres ; le nouveau saquir rend le

noirs, mais non pas aux blancs qui s'appellent *kouthako*, c'est-à-dire disciple. Après la cérémonie, tous y ont assisté vont à la maison du maître leur fait un festin où sont reçus avec toutes les personnes qui sont les étrangers et les inconnus, les parents et les amis.

Ils peuvent manger de la viande, tuer un animal d'aucune espèce. Ils même poussent le scrupule à arguer la vermine qui les dévore; ils garde en marchant d'écraser les autres insectes, dans la crainte que les animaux ne renferment une âme qui résiderait dans un corps humain. Ils croient aussi que l'on commet une grande faute en marchant sur la terre; lorsqu'on éprouve l'expectoration, il le faut faire dans la main et la frotter contre terre; cette coutume est usitée chez les Perses, au rapport de Pline. Il leur est défendu de se raser les moustaches, que quelques-uns ont extrêmement touffues.

Ils frappent davantage les voyageurs qui n'ont aucun rapport avec les Yézidis, et ont un profond respect qu'ils témoignent à ceux qui les appellent *Célabi*, monarque, ou *scheikh-el-meazzen*, le chef supérieur; ils pensent qu'il est bon de l'avoir devant eux, ils le regardent comme un ministre, qui pourra un jour récupérer et qui alors pourra se venger de ceux qui l'auront insulté; ils pensent que s'ils ne le respectent pas, ils seront saisis dans sa disgrâce. Aussi ils ont bien de le maudire, et il serait difficile de le faire en leur présence; mais hautement sa défense et n'en parlent pas avec respect. Ils prétendent que le maître a confié l'exécution de ses volontés au soleil qui paraît sur l'horizon, les Yézidis se tournent vers l'Orient, les pieds joints, le front contre terre, en adorant leur maître; pour lui rendre ce culte, ils se retirent, afin de n'être vus de personne; ils tiennent qu'ils ne peuvent échapper à ses regards. Ils vénèrent les saints du maître qui ont donné leurs noms aux lieux situés dans leur pays et qui se distinguent ou moins distingués selon que le maître a plus ou moins en eux; mais aucun prophète, disent-ils, n'en a reçues de si grandes faveurs que Moïse, Jésus-Mahomet. Ils montrent beaucoup de vénération pour les monastères chrétiens; ils entrent, ils se déchaussent, baisent les murailles, pour se mettre sous la protection du saint protecteur. Souvent ils y portent des offrandes en considération d'un vœu pour obtenir la guérison d'un malade. Jamais ils ne mettent les pieds dans une mosquée.

Il leur est défendu d'apprendre à lire et à écrire; ils n'ont ni prières, ni jeûnes, ni sacrifices; ils célèbrent cependant quelques fêtes, comme celle de Pâques. Le dixième jour de lune d'août, ils s'assemblent au

sépulchre du scheikh Hadi, leur réformateur; leurs frères des contrées éloignées accourent à cette réunion qui dure un jour et une nuit tout entière; et, comme ils marchent en troupe, soit en venant, soit à leur retour, ils attaquent souvent les petites caravanes des plaines de Mossoul et du Kourdistan. A cette assemblée se rendent aussi les femmes, mais non les filles des villages voisins. Après qu'on a bien bu et bien mangé pendant cette nuit, on éteint les lumières, et le silence dure jusqu'à l'aurore; on ignore ce qui se passe pendant le reste de la nuit. Au reste, ils cachent soigneusement les principes et les dogmes de leur religion, et paraissent être de la religion de ceux avec lesquels ils se trouvent, parlant avec respect du Pentateuque, des Psaumes, de l'Evangile et du Coran.

Leur pontife suprême est le scheikh qui gouverne la tribu à laquelle est confié le tombeau du scheikh Hadi; il doit être un descendant du scheikh Yézid, leur fondateur; il est assisté par un ko-scheikh qui prétend recevoir immédiatement les inspirations du diable; ils ont aussi des satrapes fort respectés, qui imposent les mains sur les malades, et qui envoient les morts en paradis; à cet effet ils touchent légèrement le cou et les épaules du défunt, et lui frappent dans la main, en disant : *Ara behescht*, va en paradis. Les Yézidis croient que les âmes des défunts vont dans un lieu de repos, où elles sont heureuses proportionnellement à leurs mérites, et qu'elles apparaissent quelquefois en songe à leurs parents et à leurs amis pour leur donner des conseils. Au jour du jugement universel, ils iront tous au paradis terrestre avec leurs armes à la main.

Les Yézidis se sont rendus presque toujours fort redoutables aux Musulmans, dont ils attaquaient souvent les caravanes, pillant et massacrant tous ceux qu'ils rencontraient. En 1837, ils soutinrent une lutte avec les Kurdes contre Reschid-pacha, qui en extermina un grand nombre. Leur nombre, qu'on évaluait autrefois à 200,000, ne s'élève guère aujourd'hui au delà de 45,000 âmes. Depuis leur défaite ils sont soumis à la Porte.

YGDRAIL, frêne soumis à la mythologie scandinave; son nom vient de *ygr*, terrible, et *drasil*, fertile. C'est là que les dieux s'assemblent chaque jour en cour de justice. Ils s'y rendent à cheval, en passant sur l'arc-en-ciel Bifrost, qui est le pont des dieux. Ce frêne est le plus grand et le meilleur de tous les arbres; ses branches s'étendent sur la terre entière et s'élèvent au-dessus des cieux. Trois racines soutiennent l'arbre et s'étendent vers trois directions fort opposées : l'une se dirige vers Asgard, séjour des Ases; l'autre vers la demeure des géants, qui séjournent où se trouvait autrefois Ginnungagap, l'abîme; la troisième vers Niflheim, la région infernale. Au-dessous de cette dernière sont le puits Vergelmer et le serpent Nidhogger, qui, du fond des enfers, rongent cette racine. Sous la racine qui va chez les géants est le puits de la sagesse, dans lequel

Mimir boit chaque jour; c'est là qu'il puise sa prudence consommée. Un jour Allfader, le père universel, vint lui demander à boire un verre de cette eau, et il ne put obtenir cette faveur qu'en laissant un de ses yeux en gage. La racine qui se dirige vers Asgard est au ciel; au-dessous d'elle est la sainte fontaine d'Urthar, le temps passé. Les Nornes qui se tiennent auprès de cette fontaine y puisent l'eau dont elles arrosent le frêne, de peur que ses branches ne se dessèchent et ne perdent leur feuillage. L'eau de cette source est si sainte, que tout ce qui en est arrosé devient blanc comme la pellicule d'un œuf. De cette eau vient la rosée qui tombe dans les vallées, et que les hommes appellent *rosée de miel*; c'est la nourriture des abeilles. Il y a de plus, dans cette fontaine, deux cygnes qui ont donné naissance à tous les oiseaux de cette espèce. Tout auprès est la demeure des Nornes, qui résident dans une salle magnifique. Sur les branches du frêne est perché un aigle, entre les yeux duquel se tient un vautour; ces deux oiseaux font souffrir et dépérir Ygdrasil. Un écureuil monte et descend sur l'arbre, seignant de mauvais rapports entre l'aigle et le monstre Nidhogger. Quatre jeunes cerfs courent à travers les branches du frêne et en dévorent l'écorce. Au moment du combat entre les dieux et les géants, qui doit précéder l'embrasement de la terre, le frêne Ygdrasil doit être violemment agité, comme s'il partageait les alarmes des dieux.

YI-DWAGHS, démons faméliques des Tibétains; ce sont les *Prétas* des Hindous.

Y-KING ou *Livre des changements*; un des livres sacrés des Chinois. C'est le plus ancien ouvrage qui traite de la plus ancienne écriture connue, c'est-à-dire des *Koua* ou soixante-quatre monogrammes de Fou-hi, supposé le fondateur de l'empire chinois; c'est encore un des plus anciens répertoires des traditions antiques. L'Y-King a été rédigé par Wen-Wang et Tcheou-Kong, dans le *xiii^e* siècle avant l'ère chrétienne. Confucius y ajouta deux commentaires nommés *Touan* et *Siang*, qui jouissent de la plus grande autorité. Ce livre a été traduit en latin par le P. Régis.

YMER, nom du premier géant, selon la mythologie scandinave; il dut sa naissance aux glaces du nord, sur lesquelles était passé un souffle de chaleur; les gouttes qui en découlèrent produisirent un être humain d'une taille gigantesque; il fut nourri par les quatre fleuves de lait qui coulaient des mamelles de la vache Audhumbla. Il devint le père des géants. En effet, pendant qu'il dormait, il eut une sueur, et un mâle et une femelle naquirent de dessous son bras gauche, et un de ses pieds engendra avec l'autre un fils, d'où est venue la race des géants, nommés, à cause de leur origine, *Géants de la gelée*. Or Ymer était méchant, ainsi que tout ce qui était issu de lui; on ne doit donc pas le mettre au nombre des dieux. Cette race mal-faisante a failli périr tout entière. Ymer tomba sous les coups des fils de Bore (Voy. V&);

il s'écoula, dit l'Edda, tant de sang de ses plaies, que toutes les familles des géants de la gelée y furent noyées, à la réserve d'un seul géant, qui se sauva avec tous les siens; étant monté sur des barques il s'échappa, et par là s'est conservée la race des géants de la gelée. Toute fantastique que soit cette légende, on y peut cependant suivre à la trace les grands événements de l'histoire primitive. Adam se dessine dans Ymer en traits reconnaissables. Des êtres humains sortent de son côté, et les quatre fleuves de lait rappellent les quatre fleuves du paradis. Il personnifie ensuite toute la race caninique. Il périt, et sa mort occasionne le déluge universel. Mais là ne s'arrête pas la conception scandinave. Les trois fils de Bore traînèrent le corps d'Ymer dans l'abîme et en formèrent le monde que nous habitons; son sang devint la mer et les eaux, sa chair les continents, sa chevelure les arbres et les plantes, ses os les montagnes, son crâne le ciel. Ils le posèrent au-dessus de la terre sur quatre piliers ou cornes, et, sous chacune de ces colonnes, ils placèrent un nain pour veiller à sa garde; ces nains s'appellent *Jordri*, *Sudri*, *Austri* et *Vestri*, c'est-à-dire le nord, le sud, l'est et l'ouest. De sa cervelle ils firent les nuées; des étincelles que le Muspelheim lançait continuellement, ils formèrent les étoiles, à chacune desquelles ils assignèrent sa place et sa route; enfin, des sourcils du géant ils construisirent, pour se mettre à l'abri des entreprises des géants, un fort qui fit le tour du monde; c'est ce qu'ils appelèrent *Midgard* ou le séjour du milieu.

YN-FOU-TI-YO, le treizième des petits enfers, selon les Bouddhistes de la Chine; les damnés y sont mutilés à coups de hache.

YNGWE, le treizième successeur d'Odin, législateur des Scandinaves; il fut mis au rang des divinités; lui-même se donnait pour le dieu Frey. De lui descendent les rois mythiques appelés *Ynglinges*, qui ne régnaient que sur le district d'Upsala.

YO, sacrifice que les anciens Chinois offraient à leurs parents défunts sous les dynasties Hia et Yn. Le sacrifice du printemps s'appelait *Yo*; celui d'été *Ti*; celui d'automne *Tchhang*, et celui d'hiver *Tchhing*. Mais sous le règne des Tcheou, le sacrifice du printemps fut appelé *Thse* et celui d'été *Yo*.

YOGA, doctrine philosophique et religieuse des Indiens, fondée sur le Védantisme; elle enseigne l'éternité de la matière et de l'esprit identifiés avec Dieu, dont ils ne sont que des modifications, et les moyens d'obtenir l'émancipation finale des liens de cette vie par les pratiques du *Yoga*, c'est-à-dire de l'union anticipée avec le dieu suprême. Ce système, professé par Patandjali, fut ensuite expliqué par Vyasa, qui en forma la doctrine du Védanta. En voici l'idée fondamentale :

Que l'esprit de l'homme s'isole du monde et de tout ce qui l'entoure par la méditation, il deviendra semblable à l'être qu'il veut connaître, et il ira se confondre avec lui; si, au lieu de s'élever vers Dieu, l'homme s'abaisse

Toutes les fois que le sens intérieur veut divaguer au dehors, il faut le ramener à l'obéissance et le dompter. — Celui qui est toujours fixé sur Dieu, et qui se dévoue à Dieu avec une foi entière, est le plus parfait Yogui. »

Les Yoguis modernes sont loin de cette haute contemplation que l'on admire dans les anciens mounis de l'Hindoustan; comme on suppose que le yoga donnait le pouvoir de commander à la nature, et de faire des prodiges, les Yoguis de nos jours croient pouvoir y parvenir par des momeries, des pratiques absurdes, et par l'étude de la magie. *Voy. Yoga et Djoguis.*

YOKAHWAGAMARAKOTTI, dieu adoré autrefois par les Caraïbes, en Amérique. En voici l'origine : Un sauvage, traversant un bois, aperçut dans les arbres un mouvement qui lui parut surnaturel. Effrayé de ce prodige, il adressa la parole à celui de tous ces végétaux qui lui parut le plus agité; mais l'arbre ne daignant pas se communiquer au sauvage, lui ordonna d'aller chercher un Boisé, et ce fut à lui que l'arbre découvrit sa volonté, en lui déclarant qu'il fallait consacrer une image, un temple et des sacrifices au dieu qui, dans la suite, a été l'objet des adorations de cette peuplade, sous le nom de *Yokahwagamarakotti*.

YO-LU, esprit de la mythologie chinoise, qui met en fuite les mauvais génies; c'est pourquoi les Chinois écrivent son nom sur la porte de leur maison.

YONG, sacrifice que les Chinois offrent le lendemain du jour où ils en ont offert un autre plus solennel.

YO-PO-LO, le sixième des enfers glacés, selon les Bouddhistes de la Chine. Le froid que les damnés y éprouvent est si vif, que leurs chairs se contractent, et que leurs os en sont dénudés.

YOGADYA, fête que les Hindous célèbrent à la pleine lune de Magh, vers notre mois de février, comme l'anniversaire du Kali-youga, quatrième âge du monde qui a commencé ce jour-là. On se baigne à cette occasion, on jeûne, et on fait aux Mânes des offrandes de grains de sésame. *Voy. Djogadia.*

YOUNG-DHOUNG, caractère sacré, fait à peu près en forme de croix 卐 pour lequel les Tibétains ont une grande vénération; on le voit fréquemment sur la poitrine des Bodhisatwas et des saints de la religion bouddhique.

YOUNISIS, 1^o sectaires musulmans appartenant à l'hérésie des Schiites; ils disent que, bien que les anges portent le trône de Dieu, le trône est cependant plus fort qu'eux. Ils tirent leur nom de Younis, fils d'Abderrahman el-Kami.

2^o D'autres hérétiques du même nom sont ainsi appelés de Younis-Némiri; ils disent que la foi consiste dans la connaissance de Dieu, dans la soumission à sa volonté et dans un cœur rempli d'amour.

YOUROUPARI, démon ou génie du mal, redouté des Tecounas, peuplade du Brésil.

On le représente sous la forme d'un siége d'un cynocéphale.

YPAINA, fête solennelle que les Mexicains célébraient en l'honneur de Huizilopochtli dans le mois de mai. Quelques jours auparavant, deux jeunes filles consacrées au service du temple pétrissaient, avec du maïs de la farine de maïs, dont on faisait une grande idole; on la parait d'habits et d'ornements magnifiques, on la plaçait dans un fauteuil bleu, posé sur un brancard. Le jour de la fête, aux premiers rayons du soleil, toutes les jeunes filles venaient au temple revêtues de robes blanches, couronnées de maïs grillé, avec des bracelets de grains de maïs enfilés, le reste des bras couverts jusqu'au poignet de plumes rouges, et les joues peintes de vermillon. Elles portaient l'idole jusqu'à la cour du temple. De jeunes hommes la recevaient de leurs mains, et la plaçaient au bas du grand escalier, où le peuple venait se prosterner devant elle, en se mettant sous la tête un peu de terre que chacun devait prendre sous ses pieds. On se rendait processionnellement à la montagne de Chapultepec, où l'on offrait à la hâte un sacrifice; l'assemblée se rendait avec la même précipitation à Atlacuya, lieu célèbre par les traditions de leurs ancêtres, et de là à la troisième station nommée Cuyoacan. On venait à Mexico sans s'arrêter; et cette procession, qui était de quatre lieues, devait durer en quatre heures, d'où lui venait le nom de *Ypaina*, qui signifie course précipitée. On ramenait l'idole au bas des degrés d'où l'élevait, avec un grand appareil de poulies et de cordes, au sommet du temple, au bras de toutes sortes d'instruments, et au milieu des adorations de la multitude. L'idole était posée dans une riche cassette au milieu de parfums et des fleurs. Dans l'intervalle, les jeunes filles apportaient des morceaux de la même pâte dont elles avaient fabriqué la statue, pétris en forme d'os, qu'on nomme la chair de Huizilopochtli. Les sacrifices venaient à leur côté, parés de guirlandes de bracelets de fleurs, faisant porter à la suite les figures de leurs dieux et de leurs déesses. Ils se plaçaient autour des morceaux de pâte, qu'ils bénissaient par des chants et des invocations. Cette espèce de consécration était suivie de nombreux sacrifices, pendant lesquels on exécutait des danses, des chants et d'autres cérémonies dans la cour du temple. Après les sacrifices, les prêtres coupèrent ces morceaux de pâte et les distribuèrent à tout le peuple indistinctement. Chacun recevait sa part avec toutes les apparences d'une grande dévotion, croyant se nourrir réellement de la chair de son dieu. On en portait même aux malades, et il était sévèrement interdit de prendre avant midi quelque nourriture que ce fût; on cachait jusqu'à l'eau aux petits enfants. La solennité finissait par un discours du grand prêtre, qui recommandait l'observation des lois et des cérémonies.

YROCAN, le mauvais principe des tribus sauvages de la Colombie. *Voy. Jolokian.*

, sacrifices que les anciens Chinois offraient pour obtenir de la pluie.

-MIN, génies ou êtres mythologiques chinois; ils ont des ailes, mais ne peuvent s'élever bien haut à cause de leur poids. Suivant les uns, leurs joues sont argées, et leur tête est surmontée d'un he noir; mais, suivant d'autres, ils ont la face blanche et les yeux rouges.

Z

[Cherchez par S et par Ts les mots que l'on ne trouve pas ici par Z.]

AFÉRANIS, sectaires musulmans, appartenant à la branche des Nedjaris, dont ils firent que relativement à des opinions particulières sur la parole de Dieu.

NEDJARIS.

CHARIE, le onzième des douze petits livres, dont les écrits sont au nombre de six canoniques de l'Ancien Testament.

Il revint de Babylone avec Zorobabel, et commença à prophétiser la seconde année du règne de Darius, fils d'Hystaspe, l'année avant Jésus-Christ. Son livre, écrit en hébreu, renferme 14 chapitres. Il y exhorte les Juifs à rebâtir le temple, à fuir l'idolâtrie et à mériter la protection du Seigneur en se conformant à leurs désordres. Enfin il prévoit l'avènement du Messie, et précise diverses circonstances de son avènement.

CHÉENS, nom que l'on a donné à une secte de Gnostiques. Voy. Gnostiques.

COUM, arbre de l'enfer, dont les fruits, comme la tradition musulmane, sont des fruits de démons. Il en est fait mention dans le Coran. C'est véritablement un arbre épineux qui porte des fruits très-amers, ce qui a donné lieu à la fable. Un docteur musulman prit occasion de dire que les démons dont il est parlé dans le Coran sont des démons des Arabes.

JEÛNE, jeûne pratiqué par les Muyscas, dont ils voulaient implorer l'assistance de diverses divinités particulières, qui n'étaient que sous un lac, un rocher, une montagne, chaque individu se choisissait comme patron, lorsqu'il avait cru y remarquer quelque chose d'extraordinaire. Les plus sages s'abstenaient de viande et de poisson, mangeaient que des herbes sans aucun accompagnement. Pendant tout le temps que durait ce jeûne, ils vivaient dans la retraite absolue, ne se lavaient pas et ne parlaient que la continence. Ils s'adressaient à quelque chèque qui eût pratiqué le même jeûne, et lui remettaient leur offrande, qui était ordinairement la figure de quelque animal en or. Le chèque se rendait droit désigné, et après avoir quitté ses parents et enveloppé l'offrande dans du papier, il adressait une prière à la divinité, jetait l'offrande dans l'eau ou l'enterrait suivant la nature du lieu: il s'en allait ensuite à reculons jusqu'à l'endroit où il avait laissé ses vêtements. Celui qui l'avait

YU-ZIA-FOU-SE, secte bouddhique du Japon, appartenant à l'observance *foke-sio*. Les partisans du Yu-zia-fou-se poussent leurs idées sur la pureté corporelle et morale, au point de croire que la fréquentation des autres hommes les rendrait impurs. C'est pourquoi cette observance fut interdite l'an 1666 de notre ère.

envoyé lui donnait pour sa peine deux pièces d'étoffe de coton et un peu d'or; puis il réunissait ses parents et ses amis, et faisait avec eux une orgie.

ZAIRADJIA, genre de divination pratiquée par les Arabes. Elle se fait au moyen de plusieurs cercles ou roues concentriques, correspondant aux cieux des planètes, et marqués de plusieurs lettres que l'on fait rencontrer ensemble par le mouvement qu'on leur imprime d'après certaines règles établies.

ZAKAT. Ce mot exprime chez les Musulmans le précepte de l'aumône, et la portion de biens que chacun est obligé de distribuer aux pauvres. Il vient de *zaka*, qui signifie *purifié*, parce que l'aumône, disent les Musulmans, purifie le reste des biens que l'on possède, après qu'on s'est acquitté de ce devoir. Ils l'appellent aussi *Sadaka*, c'est-à-dire *œuvre de justice*. Voy. CHARITÉ, n° 3, et DIME, n° 3.

ZAMOLXIS, législateur des Thraces, des Gètes et des Scythes, honoré comme un dieu après sa mort; on lui donnait pour résidence le mont Cocajon, qu'on croit situé dans les Carpathes. Voici, d'après Hérodote, sa légende qui est probablement fabuleuse: Zamolxis fut d'abord esclave en Ionie, et, après avoir obtenu sa liberté, il s'imbut de la doctrine de Pythagore, acquit de grandes richesses et retourna dans sa patrie. Son premier soin fut de chercher à polir cette nation grossière, et à la faire vivre à la manière des Ioniens. Pour y réussir, il fit bâtir un superbe palais où il traitait tour à tour les habitants de sa ville, leur vivant, durant le repas, que ceux qui vivaient ainsi que lui seraient immortels, et qu'après avoir payé le tribut à la nature, ils seraient reçus dans un lieu délicieux, où ils jouiraient éternellement d'une vie heureuse. Cependant il travaillait à faire construire une chambre souterraine, et, disparaissant tout à coup, il y demeura trois ans caché; on le pleura comme mort; mais au commencement de la quatrième année, il se montra de nouveau, et ce prétendu prodige frappa tellement ses compatriotes, qu'ils parurent disposés à croire tout ce qu'il leur avait dit. Dans la suite on le mit au rang des dieux, et chacun fut persuadé qu'en mourant il allait habiter avec lui. Ils lui exposaient leurs

besoins, et l'envoyaient consulter tous les cinq ans : consultation bizarre et cruelle, qui prouvait que Zamolxis n'avait pas beaucoup réussi à les polir. Lorsqu'ils avaient choisi leur député, on tenait trois javelines droites, pendant que d'autres le prenaient par les pieds, et le jetaient en l'air de manière à le faire retomber sur la pointe de ces piques. S'il en était percé et mourait sur-le-champ, ils croyaient que le dieu leur était favorable ; sinon, on lui faisait de sanglants reproches, et on le regardait comme un méchant homme. Puis, choisissant un autre messager, ils l'envoyaient à Zamolxis sans le soumettre à la même épreuve. Dans les temps d'orage, ces mêmes peuples tiraient des flèches contre le ciel, comme pour menacer leur dieu.

ZAN, premier nom de Jupiter, de celui qui régna en Crète. *Voy. ZEN et ZEUS.*

ZANHAR, dieu, ou le génie du bien chez les Malgaches. Il a un temple à Tananarive ; l'intérieur en est presque vide : une espèce d'autel apparaît dans le fond ; on y brûle des parfums en l'honneur de Zynhar. Sur l'une des murailles on a représenté, dans une peinture à fresque, informe et grossière, mais originale, Zanhar, le bon génie, luttant contre Agathic, le mauvais génie. Zanhar porte une couronne d'étoiles, au milieu desquelles brille le soleil. Agathic a le front surmonté d'une couronne de têtes sanglantes, plantées en cercle dans des poignards joints les uns aux autres par des reptiles hideux. L'autre peinture représente le bon génie, debout sur un globe terrestre ; il a terrassé Agathic qui s'enfuit dans l'abîme en exhalant les restes de sa rage expirante. Le temple de Zanhar est le seul édifice religieux des Ovas.

ZAN-HAWALOU, dieu du premier ordre, adoré dans l'archipel Viti ; il préside au tabou.

ZARAME, dieu des Gaulois, que Lucien et Minotius disent être le même que Jupiter.

ZARETCH, un des sept mauvais génies créés par Ahriman pour les opposer aux sept Amshaspands.

ZA-SOU, titre que l'on donne, dans le Japon, au premier prêtre d'un temple bouddhique ; il signifie *maître du siège ou du trône*.

ZAT-AROUAT, idole adorée par la tribu des Coréischites, antérieurement à Mahomet ; elle n'était autre qu'un grand arbre.

ZAVANAS, un des dieux des Syriens. Hézychus est le seul qui en parle.

ZAWIE, couvents des religieux musulmans ; ce sont aussi des espèces de chapelles particulières, où reposent le corps de quelque saint marabout. On a un tel respect pour ces lieux, que les banqueroutiers, les assassins, et en général tous les malfaiteurs, y trouvent un asile inviolable, dont il n'est pas permis de les arracher.

ZAZARRAGOUAN, ou *maison de Kaifi*, l'enfer des anciens habitants des îles Marian-

nes. Kaifi ou le diable y chauffait les âmes comme nous faisons le fer, et les battait continuellement. Ce n'était pas aux pécheurs et aux criminels qu'était destiné ce lieu supplicieux, mais à ceux qui périssaient mort violente. Ceux, au contraire, qui mouraient de mort naturelle, avaient le plaisir d'aller dans le paradis, où ils jouissaient d'arbres et des fruits qui y étaient en abondance. Ainsi la vertu et le vice n'étaient point dans l'état de l'âme après la mort.

ZEA, surnom sous lequel Hécate fut adorée par les Athéniens.

ZEÏDIS, sectaires musulmans, qui tirent leur nom de Zéïd, fils d'Ali, fils de Hoséï, petit-fils de Mahomet. Ils reconnaissent Zéïd pour l'imam véritable, et regardent comme susceptible de l'imamat quiconque a les qualités suivantes : la science, la piété, la bravoure, une généalogie qui remonte à Fatima, fille de Mahomet, soit par Hassan, soit par Hoséï, à quoi quelques-uns ajoutent une belle physionomie, et l'exemption de tout vice physique. Les Zeïdis adoptent la doctrine des Motazales sur tous les points excepté sur la question de l'imamat. Zéïd, fils d'Ali, avait été disciple de Wael, chef des Motazales. Il disait qu'Ali était un excellent qu'Abou-Bekr et Omar, néanmoins il les reconnaissait tous deux pour imams légitimes. Quelques-uns même admettaient qu'il pouvait y avoir en même temps deux imams dans deux pays différents, pourvu qu'ils eussent l'un et l'autre les qualités requises. Les Zeïdis se subdivisent en trois branches : les *Djaroudis*, les *Soleimnis* et les *Beiteriyés*.

ZEINIS, ordre de religieux musulmans fondés par Zéïn ed-din, fils de Bekir, surnommé Khaïf, qui mourut à Komsa, l'an 534 de l'hégire (1143 de Jésus-Christ).

ZEMBOG, dieu de la terre chez les anciens habitants de la Russie. Il présidait à la chasse.

ZEMES, bons génies vénérés autrefois dans l'île Espagnole et par les Caraïbes. Ils les regardaient comme les médiateurs entre le dieu suprême et le genre humain. Les Zemès présidaient à tous les besoins des hommes ; en conséquence, on les consultait par le moyen des Boïés ou prêtres, auxquels ils rendaient réponse, à moins qu'ils ne jugassent à propos de se faire entendre à tout le peuple. Ces Zemès étaient de bois ou de pierre. Les habitants de l'île Espagnole en adoraient un sous la forme d'une femme, côté de laquelle étaient ses deux principaux ministres prêts à exécuter ses ordres. L'un d'eux faisait l'office de héraut, et convoquait les autres Zemès, afin que, selon l'occurrence, ils allassent exciter le vent, faire tomber la pluie, etc. L'autre avait ordre de chasser par des inondations, ceux qui ne rendaient pas à leur maîtresse les hommages qui lui étaient dus. *Voy. CHEMEN.*

ZEMINA, déesse des anciens Slaves ; elle correspondait à la Cybèle des Latins.

ZEMIOMA, c'est-à-dire *réparation* ; sacrifice que l'on faisait dans les mystères d'E-

eusis, pour expier les fautes qui pouvaient avoir été commises pendant la solennité.

ZEMZEM, source sacrée pour les Musulmans, située dans la cour du temple, à la Mecque. Ils attribuent son origine à l'ange Gabriel, qui l'aurait fait sortir de terre pour étancher la soif d'Ismaël, fils d'Agar, qu'ils regardent comme le père de leur nation. *Voyez* sa description à l'article **KAABA**. Pendant les troubles qui suivirent l'introduction de l'idolâtrie à la Mecque, ce puits fut comblé par ceux de la tribu de Djerhem, qui y jetèrent tout ce qu'ils avaient de plus précieux, entre autres les deux cerfs d'or qui étaient consacrés à la Kaaba. Après avoir été révééré jusqu'alors, il resta dans l'oubli pendant près de quinze siècles; jusqu'à ce qu'il fut découvert par Abd-el-Mottalib, aïeul de Mahomet, en vertu d'un avertissement du ciel reçu en songe, comme le rapportent les Musulmans. Il y travailla de ses propres mains avec son fils aîné, dégagea ce puits, et y trouva tous les trésors qui y étaient déposés. Il fit placer les deux cerfs d'or devant la porte de la Kaaba, et ordonna la distribution des eaux de Zemzem aux pèlerins qui venaient tous les ans visiter le sanctuaire. Après l'établissement de sa religion, Mahomet consacra cet usage en mémoire d'Agar et d'Ismaël. Quoique les pèlerins ne soient réellement obligés de boire de cette eau qu'à la suite des tournées de congé qu'ils font autour de la Kaaba, le jour de leur départ, plusieurs cependant se font un devoir d'en boire le jour même de leur arrivée, ainsi que dans la fête des sacrifices : c'est ordinairement à la suite de leur marche autour du sanctuaire. On récite en même temps cette prière : « O Dieu ! je te demande des sciences utiles, des biens abondants et des remèdes pour tous les maux. » On porte l'eau à la bouche avec une dévotion extrême; plusieurs même s'en versent quelques seaux sur la tête et sur tout le corps en signe de purification. En quittant la Mecque, tous les pèlerins ont également soin d'en emporter dans des fioles, dont ils ne font que verser quelques gouttes dans l'eau qu'ils boivent pendant tout le voyage.

ZEN, un des noms anciens de Jupiter; on le tire communément du verbe *ζῆν* ou *ζῆν*, vivre, parce que, dit-on, ce dieu ou ce prince ayant, pendant sa vie, parcouru la terre pour policer le monde, punir les méchants et récompenser les bons, il avait procuré aux hommes une vie douce et tranquille. Cette étymologie nous semble peu plausible. *Voy. Zeus.*

ZENADICAS, sectaires orientaux que l'on confond quelquefois avec les Rawendis, d'autres fois avec les mages ou Parsis; d'autres fois enfin avec les infidèles, les impies et les athées. *Voy. RAWENDIS* et **ZENDIC**.

ZEND-AVESTA, c'est-à-dire *parole vivante*, livre sacré des Guèbres et des Parsis; il se compose de deux parties écrites, l'une en langue zend, l'autre en pehlwi. La première comprend : 1° le *Vendidad-Sadé*, espèce de bréviaire dont les prêtres doivent avoir récité des fragments avant le lever du

soleil; le *Vendidad* est lui-même divisé en trois parties, savoir : le *Vendidad* proprement dit, combat contre Ahriman, le génie du mal; le *Yagna* ou *Izeschné*, élévation de l'âme, qui est le livre de la liturgie; et le *Vispered*, chef des êtres, qui est un petit recueil d'invocations; 2° les *Yescht-Sadé*, prières, dont plusieurs sont en pehlwi et en parsi; 3° le *Sirouzé*, ou les trente jours, sorte de calendrier liturgique. La deuxième partie se réduit au *Boundehesch*, espèce d'encyclopédie où sont contenues des notions sur la cosmogonie, sur la religion et le culte, sur l'astronomie, sur les institutions civiles, sur l'agriculture, etc. De ces livres ou recueils, si différents les uns des autres, le *Vendidad* est probablement le seul qui soit vraiment un ouvrage antique. On le regarde comme un des vingt-un *Nosk*, attribués à Zoroastre par les anciens Perses eux-mêmes. Le *Zend-Avesta* a été apporté en Europe par Anquetil-Duperron, qui le premier en a donné une traduction en 1771. M. Burnouf a publié le texte original du *Zend-Avesta*.

Nos lecteurs verront avec intérêt quelques maximes dignes d'éloges extraites du *Zend-Avesta*; traduction d'Anquetil.

« Le décret du très-juste Dieu est que les hommes soient jugés par le bien et le mal qu'ils auront faits. Leurs actions seront pesées dans la balance de l'équité. Les bons habiteront la lumière; la foi les délivrera de Satan.

« Si les vertus l'emportent sur les péchés, le ciel est ton partage; si les péchés l'emportent, l'enfer est ton châtiment.

« Qui donne l'aumône est véritablement un homme.

« Estime ton père et ta mère, si tu veux vivre à jamais.

« Quelque chose qu'on te présente, bénis Dieu.

« Marie-toi dans ta jeunesse; ce monde n'est qu'un passage : il faut que ton fils te suive, et que la chaîne des êtres ne soit point interrompue.

« Il est certain que Dieu a dit à Zoroastre : Quand on sera dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, qu'on ne la fasse pas.

« Que les grandes libéralités ne soient répandues que sur les plus dignes; ce qui est confié aux indignes est perdu.

« Mais, s'il s'agit du nécessaire, quand tu manges, donne aussi à manger aux chiens.

« Quiconque exhorte les hommes à la pénitence doit être sans péché; qu'il ait du zèle, et que le zèle ne soit point trompeur; qu'il ne mente jamais; que son caractère soit bon, son âme sensible à l'amitié, son cœur et sa langue toujours d'intelligence; qu'il soit éloigné de toute débauche, de toute injustice, de tout péché; qu'il soit un exemple de bonté, de justice, devant le peuple de Dieu.

« Ne mens jamais; cela est infâme, quand même le mensonge serait utile.

« Point de familiarité avec les courtisanes. Ne cherche à séduire la femme de personne.

« Qu'on s'abstienne de tout vol, de toute rapine.

« Que ta main, ta langue et ta pensée soient pures de tout péché.

« Dans les afflictions, offre à Dieu ta patience ; dans le bonheur, rends-lui des actions de grâces.

« Jour et nuit, pense à faire du bien ; la vie est courte. Si, devant servir aujourd'hui ton prochain, tu attends à demain, fais pénitence. »

Ces beaux préceptes de morale sont mêlés d'observances, les unes raisonnables, les autres ridicules, et de dogmes plus absurdes encore.

ZENDIC. Ce terme est employé par les auteurs musulmans pour désigner un infidèle, un homme qui n'est ni mahométan, ni juif, ni chrétien ; plusieurs le font dériver du nom des *Saducéens*, qui niaient la résurrection des corps et l'immortalité de l'âme. Mais il paraît prouvé que le mot Zendic indiquait originairement un partisan de la religion de Zoroastre, ou mieux encore un manichéen. Voici comme s'exprime l'auteur arabe Masoudi, traduit par M. Quatremère :

« Lorsque Zoroastre, fils de Spitaman, eut donné aux Perses le livre appelé *Avesta*, écrit en ancien langage perse, il composa sur cet ouvrage un commentaire intitulé *Zend*, et, sur ce dernier, un autre commentaire nommé *Pazend*. Le *Zend* était destiné à servir d'explication à l'ouvrage primitif, émané de Dieu. Lorsqu'un Perse avançait, sur la religion, quelque principe contraire à l'autorité du livre révélé, c'est-à-dire de l'*Avesta*, et s'appuyait de préférence sur le commentaire, c'est-à-dire le *Zend*, on disait de lui : Cet homme est un *Zendi*. Ils lui donnaient ainsi un nom dérivé de celui du commentaire, pour indiquer que cet homme s'écartait des dogmes clairs du livre révélé, pour s'attacher à des explications contraires à la révélation. Les Arabes, ayant pris cette idée des Perses, adoptèrent le mot, auquel ils donnèrent la forme *Zendic*. On désigne par ce nom les dualistes (les manichéens). »

Ebn-Athir abonde dans le même sens. « Un jour, dit-il, on amena au khalife Mahdi un *Zendic*, que ce prince fit mettre à mort, et dont il ordonna d'attacher le corps à un gibet. Puis s'adressant à Hadi : Mon fils, lui dit-il, attache-toi, à détruire cette secte, c'est-à-dire les partisans de Manès. En effet ils commencent par prêcher aux hommes des actes extérieurs qui n'ont rien que de louable, tels que d'éviter les actions honteuses, renoncer aux biens du monde, et travailler pour la vie future. Bientôt ils les conduisent plus loin, leur interdisent la chair et le contact de l'eau pure, et la mort des insectes. Ensuite ils leur enseignent le culte de deux natures, dont l'une est la lumière et l'autre les ténèbres. Enfin ils leur permettent le mariage avec leurs sœurs et leurs filles, leur prescrivent de se laver avec de l'urine, d'enlever les enfants sur les chemins, afin de les soustraire à l'erreur des ténèbres, et de

les mener dans la voie droite, sous l'influence de la lumière. »

Le mot *Zendic*, conclut M. Quatremère, après avoir eu dans l'origine une signification précise, celle de *manichéen*, a désigné, ensuite, d'une manière générale, un impie, un homme qui foule aux pieds les lois de la religion ou celles de la morale.

ZENOVIA, la Diane des anciens Slaves, considérée comme déesse de la chasse. C'était de sa protection qu'ils attendaient une chasse heureuse. Elle avait un temple dans les champs de Kiew, où par la suite on la représentait avec trois têtes.

ZEN-SIO, une des sectes ou observances des Bouddhistes du Japon ; elle fut introduite dans l'empire par Yeï Sai, l'an 1191 de notre ère. Son nom signifie *observance de haute méditation*. Elle a trois subdivisions : la première et l'originale est le *Zi-sio*, fondée par le prêtre chinois Y-hiouan. La seconde porte le nom de *So-to-sio* ; elle est fondée par les deux prêtres chinois Thsao Thoung. La troisième est due au prêtre chinois Wo-bak. Quant à Yeï Sai qui introduisit ce rite dans le Japon, c'était un japonais qui, après avoir fait plusieurs voyages dans la Chine et dans les Indes, en rapporta cette doctrine, et bâtit plusieurs temples pour l'enseigner ; il éprouva d'abord des obstacles de la part de Daïri, qui le chassa de la capitale ; mais il obtint par la suite la permission de revenir à Miyako. Il mourut en 1215, âgé de 75 ans, et reçut le titre posthume de *Zen-kwo-kokf-si*, c'est-à-dire maître mille fois resplendissant de l'empire.

ZEN-ZI, c'est-à-dire *docteur de la méditation* ; titre d'une haute dignité ecclésiastique accordé pour la première fois au Japon l'an 1278.

ZÉPHIRE, personnification du vent d'occident, chez les Grecs. Il était fils d'Eole et d'Astrée et de l'Aurore, suivant les uns ; d'autres le disaient fils de Céléno, l'une des Furies. Hésiode se contente de dire qu'il est enfant des dieux. Les poètes nous le représentent comme un vent doux, bienfaisant et rafraîchissant ; par la douceur de son haleine il ranimait la nature et favorisait la production des fleurs et des fruits. Dans nos climats occidentaux, le vent du couchant est contraire un vent violent et dévastateur, qui amène les pluies et les orages ; mais pour les Grecs et les Romains, qui habitaient une latitude plus méridionale, ce vent était réellement celui qui tempérerait les chaleurs de l'été ; c'est pourquoi ils l'ont dépeint avec les couleurs les plus riantes. Les Grecs lui donnaient pour femme Chloris, et les Latins qui l'appelaient Favonius, le faisaient époux de Flore. Il avait un temple à Athènes dans le temple octogone des vents. Il était représenté avec la fraîcheur de la jeunesse et la beauté d'un dieu, presque nu et répandant des fleurs à pleines mains.

ZÉPHYRS. Les poètes se sont plus à multiplier cette aimable famille. Ovide peint les Zéphyrs s'occupant, sous la direction de leur

chef, à parer de fleurs l'enfance du monde, que la poésie place toujours au printemps. Virgile nous représente Anchise offrant aux Zéphyrs, avant de s'embarquer, le sacrifice d'une brebis blanche.

ZÉRARIS, hérétiques musulmans, appartenant à la secte des Schiites; ils tirent leur nom de Zéraret, fils d'Aïn. Les Zéraris soutiennent que les attributs de Dieu ne sont point éternels, mais que Dieu existait avant ses attributs; de sorte qu'il y avait un temps où il n'était ni vivant, ni tout-puissant, ni tout-voyant, ni tout-entendant, ni omniscient.

ZÉRÈNE, nom ou surnom que portait Vénus en Macédoine.

ZÉROUANÉ-AKÉRÉNÉ, le dieu suprême des anciens Persans; ce nom signifie *le temps sans bornes*. C'est celui que les Assyriens appelaient *Kronos*, d'un mot que, sauf le léger changement du K en X, nous retrouvons dans la langue grecque avec la signification de *temps*. Ce dieu est le seul qui ait une existence éternelle, comme l'exprime son nom; car Ormuzd, la principale divinité après lui, doit cesser d'exister à l'expiration du douzième millénaire; celui-ci était en effet la personification du temps borné, et du ciel des étoiles fixes, comme Mithra représentait un temps plus court encore et le ciel des planètes.

ZERWANITES. Le docteur Hyde parle d'une secte ancienne de la Perse, appelée des *Zerwanites*, qui enseignait que la lumière éternelle (*Zerwan*) produisit des êtres lumineux et spirituels; que le principal de ces êtres (*Ormuzd*) eut un doute, et que ce doute produisit l'esprit du mal (*Ahriman*). Suivant une autre version, Ormuzd, se voyant seul, se dit à lui-même: « Si rien ne s'oppose à moi, qu'y aura-t-il de glorieux pour moi? » Cette pensée produisit l'auteur des ténébres. Ahriman s'éleva aussitôt contre Ormuzd, lui déclara la guerre, et par ses oppositions perpétuelles à la volonté divine, travailla contre son gré, mais par le décret immuable de son créateur, à la gloire de cet être souverain.

ZEUS, nom grec de Jupiter; on le tire communément de la racine *ζάω, vivre*, parce que ce dieu est l'auteur de la vie; mais nous sommes fondés à croire que ce nom est le même que le latin *Deus*, dont il diffère à peine par la première lettre, et qu'il doit se rapporter, ainsi que *Deus*, *Divus*, *Δεὺς*, *Θεός*, *Διός*, etc., au sanscrit *Deva*, qui signifie le céleste, ou le possesseur du ciel, de la lumière primitive et ineffable; ce dernier venant lui-même du primitif *div*, la lumière. Voy. DIEU, n° xiv, 1, note, et xcvi, 2. Le nom de Jupiter est encore orthographié dans les différents dialectes grecs: *Zén*, *Zan*, *Zes*, *Zas*, *Deus*, *Dis*, *Den*, *Dan*, etc.

ZHJATZÉ-OLMAK, **ZHJAEPPE-S-AIMO** et **ZHJAEPPE-S-OLMAI**, divinités inférieures, esprits ou génies invoqués en certaines circonstances par les anciens Lapons. Le premier était le génie protecteur des poissons;

les autres étaient des esprits malfaisants.

ZIBOG, dieu de la vie chez les Slaves de la Russie.

ZIEMIENNIK, dieu adoré par les paysans de la Samogitie et de plusieurs endroits de la Lithuanie, jusque vers la fin du xvi^e siècle. Ils lui offraient même un sacrifice annuel sur la fin d'octobre, après la récolte des grains et des fruits. Ils se rendaient avec leurs femmes, leurs enfants et leurs domestiques dans un lieu destiné à cette cérémonie. Là ils dressaient une table couverte de foin, sur laquelle ils mettaient des pains et deux grands vases pleins de bière. Ils amenaient ensuite un veau, un cochon, une truie, un coq, une poule, et de tous les animaux domestiques un mâle et une femelle. La cérémonie commençait par quelques paroles que prononçait un enchanteur, et par quelques coups de bâton qu'il donnait à chaque animal; en quoi il était imité par les assistants, qui frappaient aussi sur la tête et sur les pieds d'abord, et ensuite sur le dos, le ventre et les autres membres des animaux, en disant: « Voici l'offrande que nous vous faisons, ô dieu Ziemiennik, pour vous remercier de ce que vous nous avez conservés cette année sains et saufs et de ce que vous ne nous avez laissé manquer de rien. Nous vous prions de nous accorder la même faveur l'année prochaine. » Cette prière était suivie d'un festin où l'on mangeait de la chair des animaux immolés. Mais avant d'en manger, on coupait un morceau de chaque mets, qu'on jetait à terre et dans tous les coins de la maison, en disant: « Nous vous prions, ô Ziemiennik, de recevoir ces sacrifices, et de vouloir bien en manger. » Ensuite chacun se régala de son mieux.

ZIMMIS, c'est-à-dire *clients*; les Musulmans appellent ainsi, dans l'ordre civil et religieux, tous les sujets chrétiens, juifs ou païens, asservis à la domination mahométane, et par là soumis à la capitation, qui n'est jamais imposée que sur les non-musulmans. Tous les Zimmis sont exclus, pour cause de religion, de toute dignité et de toute charge publique.

ZIMTZERLA, déesse des anciens Slaves; c'était la déesse du printemps et des fleurs, et l'amante de Pogoda, dieu des zéphyrs.

ZIN-ZEI-RIOU-GHI, observance bouddhique pratiquée au Japon. Voy. ZIO-DO SIÓ.

ZINZENDORFIENS, nom que l'on a donné aux frères Moraves qui, expulsés de leur patrie en 1721, trouvèrent asile et protection auprès du comte Zinzendorf. Cet homme, qui avait mené d'abord une vie extrêmement scandaleuse, recueillit ces sectaires à Berthelsdorf, village de la Haute-Lusace, adopta leurs opinions, et fonda de concert avec eux, en 1732, un établissement qui, par la suite, devint assez considérable, sous le nom de *Herrnhut*, d'où ils prirent le nom de *Herrnhuters*, c'est-à-dire gardiens du seigneur. Il donna à cette société une forme nouvelle, surtout en y insinuant l'esprit de piétisme, qu'il avait puisé dans les écrits de Spener.

S'étant fait ordonner ministre, il publia divers opuscules, mit en ordre la liturgie, voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe, alla faire des conversions dans le Groënland, expédia des missionnaires, et voulut même entreprendre la conversion des juifs; mais il abandonna ce projet, pensant que l'époque de leur entrée dans le christianisme n'était pas encore arrivée. Il mourut en 1760, regardé comme le fondateur de l'*Unité des frères*. Voy. MORAVES, HERRNHUTERS.

ZIOO-DO SIO, observance bouddhique pratiquée dans le Japon; son nom signifie l'*observance du pays de la pureté*; cette secte fut introduite dans le Japon l'an 1207 de notre ère. Elle fut postérieurement modifiée, et divisée en deux branches dont la première reçut le nom de *Zin-zei riou ghi*, ou secte de Zin-zei, et l'autre celui de *Sei-san-riou-ghi*, ou secte de la montagne occidentale, d'après un temple de ce nom, dans le palais même du Dairi.

ZIO-ZITS SIO, c'est-à-dire l'observance du livre *Zio-zits* ou de la félicité parfaite. Secte bouddhique répandue dans le Japon par le prêtre Tô-zi, revenu de la Chine l'an 737 de notre ère.

ZISELBOG, divinité des anciens Slaves; c'était la personnification de la lune, et comme telle elle partageait les hommages rendus au soleil.

ZI-SIO, secte ou observance bouddhique introduite dans le Japon, l'an 1275 de notre ère, par le prêtre Itsi-pen.

ZIWIENA, déesse des Slaves, correspondant à la Cérès des Latins.

ZIZA, ou CISA, déesse adorée dans la Germanie et dans la Noricie.

ZLEBOG, le dieu *malfaisant*, principe du mal, redouté par les anciens Slaves; c'est lui qu'on appelait aussi *Tchernobog*, le dieu noir. On lui attribuait tous les maux qui affligent l'humanité; c'est pourquoi on lui offrait des sacrifices sanglants, afin de se le rendre propice.

ZLOTABABA, c'est-à-dire la *Vieille d'or*; divinité des Slaves qui la donnaient pour mère à Bielbog, le dieu blanc, et à Tchernobog, le dieu noir. La statue de la déesse portait entre ses bras un enfant qu'on appelait son petit-fils. Zlotababa rendait des oracles, et, en retour, les fidèles lui apportaient des offrandes. Ceux d'entre eux qui venaient les mains vides déchiraient des lambeaux de leurs vêtements ou coupaient une mèche de leurs cheveux, pour lui en faire hommage. Elle avait pour époux *Hladolet*, l'affamé, personnification du temps qui dévore tout.

Cette déesse était encore adorée chez plusieurs autres peuples du Nord. Les peuples qui habitent près du fleuve Oby, vénéraient une déesse sous le nom de *Vieille d'or*, au rapport d'Hérodote. Elle rendait également des oracles, et on l'invoquait avec confiance dans les fléaux publics.

Herbestein parle aussi d'une *Vieille d'or*, adorée sur les frontières de la Tartarie septentrionale, qui tient un enfant dans ses bras, et dont la grandeur et la grosseur sont énormes. Autour d'elle on voit des trom-

pettes et autres instruments, où le vent s'engouffre, et qui produisent un bruit continu qu'on entend de fort loin.

ZNICZ ou ZARRCA, dieu du feu chez les anciens Slaves. On entretenait en son honneur un feu sacré et perpétuel; plusieurs villes lui avaient élevé des temples, où on lui sacrifiait une partie des dépouilles enlevées sur les ennemis, et souvent même des prisonniers chrétiens. On recourait à lui dans les maladies dangereuses. Des ministres intéressés étaient ses interprètes, et dictaient aux malades les réponses qui pouvaient attirer les plus riches offrandes.

ZOARA. C'est ainsi qu'on nommait chez les Scythes, dans les anciens temps, des troncs d'arbres, ou quelques colonnes sans ornements qu'ils élevaient en l'honneur de leurs dieux. On appelait ces sortes de cippes *Zoara*, parce qu'on les pelait s'ils étaient de bois, et qu'on les lissait un peu s'ils étaient de pierre. Chez les Grecs mêmes, en ces temps-là, l'image de Diane n'était qu'un morceau de bois non travaillé, et la Junon Thespienne n'était qu'un tronc d'arbre coupé. Bientôt la sculpture fit de bois et de pierre des statues qui attirèrent plus de respect aux dieux, et qui valurent une grande considération à la statue. La beauté des ouvrages d'un seul sculpteur fit honorer la mémoire de plusieurs grands hommes, dont les tombeaux devinrent des temples.

ZOHRA, nom de la planète de Vénus adorée par les anciens Arabes. Le vendredi lui était consacré.

ZOOGONES. Les Grecs appelaient ainsi les dieux qui présidaient à la conservation de la vie de tous les animaux, et auxquels on attribuait le pouvoir de la prolonger. Les rivières et les eaux courantes leur étaient consacrées. Jupiter tenait le premier rang parmi les dieux Zoogones, parce qu'il était considéré comme l'auteur et le conservateur spécial de la vie.

ZOOLATRIE, genre d'idolâtrie qui consiste à rendre aux animaux les honneurs divins; la zoolatrie était particulièrement aux Egyptiens, qui conservaient dans presque tous les sanctuaires des animaux vivants. Ces animaux avaient sans doute été placés originellement dans un but symbolique, mais le peuple n'avait pas tardé à prendre le change, et à les adorer réellement comme autant d'êtres divins, ainsi que l'atteste toute l'antiquité.

ZOROASTRE, en pehlwi *Zarodot*, en zend *Zeretohtro*, en persan *Zerdust*; auteur ou réformateur du magisme, religion des anciens Perses, des Parthes et des Guèbres actuels; il naquit probablement en Médie, dans d'Adherbidjan, sous le règne de Gouschasp peut-être Hystaspe, père de Darius I^{er}. Sa vie est toute légendaire, et il est très-difficile pour ne pas dire impossible, d'en extraire la vérité historique de la multitude de fables dont elle est composée. Nous allons en donner un abrégé.

Son père s'appelait Spitaman et sa mère Dogdo. Celle-ci, étant grosse de cinq mois et demi, eut un songe extraordinaire.

but en feu, et une flamme très-
 étendue de toute l'étendue du firmament.
 Alors, quatre griffons fondirent
 surchèrement à arracher avec vio-
 lence qu'elle portait dans son sein ;
 sonnage d'un aspect imposant et
 arracha l'enfant de leurs griffes,
 le sein de sa mère et referma
 le Dogdo, à son réveil, raconta
 ce qu'il songe à son mari, et tous
 étaient un magicien, qui leur an-
 nonçait l'enfant éclairerait un jour le
 monde par sa doctrine, et qu'il aurait beau-
 coup de disciples, mais que Dieu anéantirait
 tout. Parvenu à son terme Dogdo le
 les Grecs racontent qu'il naquit
 que les artères de sa tête bat-
 taient qu'elles soulevaient la main
 et sur l'endroit. Le roi de la con-
 trée coupa l'enfant en deux d'un coup
 d'épée, mais sa main se sécha
 et les magiciens enlevèrent Zoroastro
 et l'emportèrent dans le désert ; là ils cons-
 truisirent un bûcher qu'ils remplirent de bi-
 matières combustibles, y mirent
 l'enfant et allumèrent le bûcher ;
 mais le bûcher
 ne brûla point où il s'endormit tranquille-
 ment. Il chappa encore à des bœufs, à des
 loups, auxquels les magi-
 ciens obéissaient par l'ordre de leur chef.
 Sept ans, on tenta de nouveau,
 mais sans succès, de le faire pé-
 nérer dans les enchantements et une médecine
 que l'on lui présenta. A l'âge de
 sept ans, il prévint son père contre les ar-
 mes, c'est-à-dire de ceux qui,
 ne consultaient que les Dews ;
 fait le respect pour les ministres
 avec le culte de Dieu. Depuis
 jusqu'à trente, Zoroastre passait
 les nuits à prier Dieu, à conso-
 lérer les misérables, à arranger
 ce qu'il n'épargnait ni son or, ni son
 ni ses autres biens ; il se dépouillait
 plusieurs fois de ses vêtements.
 A trente ans, il engagea ses pa-
 rents à l'Adherbidjan, pour passer
 à l'Iran. Sa fuite fut toute mira-
 cleuse, la rivière s'étant trouvée sur son
 chemin, traversa, lui et ses compagnons,
 sans leur nuire. A son arrivée dans
 le pays, il se retira dans le désert, et se li-
 vra à la prière et à la méditation
 debout sur un pied. Ses médi-
 tations produisirent principalement sur les dé-
 ses hommes, qu'il attribuait,
 anciens mages, au mauvais prin-
 cipe et détruit toutes les œuvres de
 l'homme, alors ses prières, deman-
 dant qu'il lui enseignât les moyens
 de la réforme utile parmi les hom-
 mes par les efforts de méditation, il se
 retira d'une profonde vallée, où
 Dieu se présenta à lui, le salua
 d'ami de Dieu, et lui demanda
 ce qu'il voulait. Zoroastre répondit à l'ange
 qu'il était à être présenté à Dieu, afin
 que sa bonté des lois qui ramenaient
 les hommes à la vertu. Bahman lui

donna alors quelque chose pour purifier son corps, et après lui avoir ordonné de fermer les yeux, il le transporta dans le ciel. C'est là qu'il vit la gloire d'Ormuzd, ou que, selon d'autres écrivains, il entendit ce dieu lui parler du milieu du feu, et qu'il apprit de sa bouche même des mystères inexprimables et les divers âges de la monarchie des Perses. Zoroastre fit à Ormuzd différentes questions; il lui demanda entre autres quel était dans le monde le plus excellent de ses serviteurs. C'est, répondit Ormuzd, celui qui a le cœur droit, qui est libéral à l'égard du juste et de tous les hommes, qui détourne ses yeux des richesses, qui fait du bien à tout ce qui est dans le monde, au feu, à l'eau, aux animaux. Le dieu lui apprit encore ce qui concerne la révolution du ciel, l'influence heureuse ou malheureuse des astres, les secrets de la nature, la grandeur des Amschaspands, et le bonheur égal dont tous les êtres doivent jouir dans le ciel. Après avoir passé par une montagne de feu, sans que son corps en eût reçu la moindre atteinte, il consulta encore Ormuzd sur les devoirs de ses serviteurs; plusieurs esprits se présentèrent à lui et lui recommandèrent différentes choses concernant le feu, les armes, l'eau et les animaux, etc. Ce sont ces entretiens qu'il consigna en vingt-et-un livres appelés *Noks*, et dont les débris formèrent le *2^end-Avesta*.

Zoroastre revint duciel avec ce livre divin et le feu sacré ; les Dews s'efforcèrent alors de le séduire, et de lui persuader l'inutilité de ce feu et la fausseté du Zend-Avesta ; ils lui proposèrent quelque chose de meilleur suivant eux : une doctrine moins gênante, une longue vie, des honneurs terrestres ; mais il les mit en fuite par la lecture d'un chapitre du saint livre : il causa par là une telle frayeur aux mages, qu'une partie eu mourut, l'autre demanda grâce. Il commença sa mission par convertir ses parents, puis il se rendit à la cour de Gouschtasp, qui régnait à Balkh, dans la Bactriane ; mais ne pouvant approcher du lieu où était le roi, il tendit le plancher de la salle où Gouschtasp et son conseil étaient assemblés, et s'y introduisit par cette issue. Un tel prodige frappa d'étonnement tous ceux qui en furent les témoins. Le roi demanda aux sages s'ils connaissaient cet homme ; mais ils ne purent satisfaire sa curiosité ; ils lui adressèrent une série de questions que Zoroastre résolut avec une sagesse qui enleva leur admiration. Le prophète eut ainsi plusieurs conférences avec les sages de Gouschtasp dont il confondit l'orgueil. Ensuite il alla vers le roi et lui dit : « Je suis envoyé par le Dieu qui a fabriqué les sept cieux, la terre et les astres, qui donne la vie et la nourriture, qui prend soin de son serviteur, qui t'a donné la couronne et le protège, qui a tiré ton corps du néant. » Après avoir ainsi parlé, il présenta l'Avesta à Gouschtasp, en lui disant : « Dieu m'a envoyé aux hommes pour leur annoncer cette parole. Si tu l'exécutes, tu seras couvert de gloire dans ce monde et dans l'autre. Si tu ne l'exécutes pas, Dieu brisera la gloire, et

tu iras dans l'enfer. N'obéis plus aux Dews. » Gouschtasp invita Zoroastre à faire un miracle qui confirmât la vérité de sa mission. « L'Avesta, dit le réformateur, est le plus grand des miracles. Quand tu l'auras lu, tu n'en demanderas point d'autres. » Gouschtasp ordonna à Zoroastre de lui lire une section de ce livre divin ; mais il n'en fut pas touché ; la grandeur de l'Avesta passait son intelligence. Cependant, comme le roi et les sages de sa cour insistaient toujours pour voir des miracles, Zoroastre en fit plusieurs. On versa sur lui du plomb fondu ; le métal liquide coula sur sa poitrine sans le brûler. On lui mit du feu dans la main, et le feu respecta sa chair ; bien plus, il mettait lui-même du feu dans la main des autres personnes sans leur faire aucun mal. Un cyprès qu'il planta acquit en peu de jours une grosseur prodigieuse. Ces prodiges déterminèrent le roi à embrasser la nouvelle religion. Pour le détourner de cette résolution, les sages portèrent dans la maison de Zoroastre une tête de chat, du sang, des ossements de morts, des parties de cadavres, et plusieurs autres débris immondes que les magiciens employaient dans leurs enchantements ; puis ils annoncèrent à Gouschtasp que l'envoyé d'Ormuzd n'était qu'un magicien, et lui dirent qu'il pourrait en avoir la preuve en se faisant apporter ce qu'on trouverait chez lui. Zoroastre protesta de son innocence ; mais, malgré ses serments il fut jeté en prison.

Le monarque avait un cheval de bataille appelé le cheval noir, qu'il affectionnait beaucoup. Un matin, le grand écuyer, ayant été, suivant sa coutume, visiter les écuries royales, s'aperçut que les jambes de cet animal étaient rentrées dans son corps. Gouschtasp informé de cet événement extraordinaire, consulta les médecins et les sages, qui ne purent lui indiquer aucun remède. Zoroastre affirma que cette guérison était loin d'être impossible, et s'étant fait conduire à l'écurie, il promit de guérir le cheval, si le roi, la reine, leurs enfants et toute la cour le reconnaissaient pour un prophète envoyé de Dieu. Gouschtasp en prit l'engagement, et à chaque profession de foi, Zoroastre touchait le cheval, et en même temps une des jambes sortait de son ventre et se rétablissait dans son état naturel. Le prophète expliqua ensuite au roi la loi contenue dans le livre sacré ; il lui procura même, au moyen d'un vin béni qu'il lui présenta, un sommeil dans lequel il lui fit voir la place qui lui était destinée dans le ciel. Une fois le roi converti, la nouvelle doctrine se propagea rapidement ; tout l'Iran occidental fit profession de foi. En vain 80,000 brahmanes vinrent de l'Inde pour le convaincre d'erreur ; il les confondit, et toute la contrée jusqu'au Sind adopta sa loi. Enfin, après avoir accompli sa mission, Zoroastre, parvenu à une grande vieillesse, se retira sur la sainte montagne d'Albordj, où il consacra le reste de ses jours à la méditation et à la piété. Quelques-uns disent qu'il fut tué dans le sac de Balkh, lors

de la grande irruption des hordes dans les États de Gouschtasp.

Les légendes relatives à Zoroastre Bouillet, sont très-nombreuses, contradictoires ; on ne peut en tirer que des indications biographiques précises. Il est probable qu'on aura accumulé sur lui le seul homme une foule de traditions les unes aux divers chefs de la religion des Perses, les autres à l'histoire de son temps. De là les variations sans nombre dans la vie de Zoroastre, sur sa patrie, sur son rétablissement, sur ses événements de sa vie. L'époque de sa naissance varie du ^{xiii}^e au ^{vi}^e siècle avant Christ ; souvent on l'a fait naître en Perse, à Balkh même. Il semble cependant que le parsisme a successivement pris différentes formes ; que la plus célèbre est celle dont Zoroastre fut le propagateur ; que le prophète ne fut qu'un réformateur ; que la réforme fut une épuration, une simplification du culte ancien ; que cette réforme vint du nord-ouest, et fut favorisée par l'influence ou avec la coopération du bouddhisme ; que la portion orientale de la masse résista à l'acceptation ; qu'enfin, du nord une autre opposition, celle des chrétiens, adhèrent de la nouvelle religion ; qu'il y eut une réaction terrible qui sembla empêcher la mort la réforme, et qui pourtant fut momentanée. Outre le Zend-Avesta, on trouve sous le nom de Zoroastre des *Oracles*, qui sont évidemment un livre apocryphe fabriqué au ^{ix}^e ou au ^{ix}^e siècle avant Christ, pour favoriser les systèmes philosophiques de cette époque. Voy. PARSIS, ZEND-AVESTA, etc.

ZOROASTRIENS, sectateurs de Zoroastre ; elle admet deux principes, Ormuzd et Ahriman, auxquels s'élève un dieu suprême, Akéréné ; elle prescrit le culte de la vie publique comme la vieillesse, la mort, etc. Voy. ORMUZD, AHRIMAN, MAGISME, PARSIS, ATESCHE-GAH.

ZUHÉ, nom sous lequel le dieu adoré par les Muyscas d'Amérique, a été quelquefois confondu avec Bochibor, le dieu de ces peuples. Voy. BOCHIBOR.

ZUTTIBOR, c'est-à-dire *divin*, le dieu présidait aux forêts ; il est adoré par les Wendes et les Serbes, en Perse ; on lui rendait aussi un culte à Mersbourg, en Germanie.

ZWANGIS, sorciers des îles Malaises, se mêlent de poisons et d'enchantements ; ils déterrèrent les cadavres pour les manger ; c'est pourquoi les insulaires ont placé une sentinelle auprès des tombeaux pour empêcher cette profanation.

ZWINGLIENS, hérétiques du seizième siècle, sectateurs d'Ulric Zwingli, curé de Zurich. Il était né à Wildehausen en Suisse, le 1^{er} janvier 1487 ; et comme il avait de grands talents pour la prédication, il avait fait de bonnes études en théologie. On lui donna successivement plusieurs charges importantes, et enfin celle de Z

nença à prêcher contre les imitations de Luther et par les mécar le pape Léon X lui avait préfacation des indulgences un corais. Bientôt il attaqua l'autorité pontife, le sacrement de pénitence de la foi, le péché originel, bonnes œuvres, l'invocation des trices de la messe, les lois ecclésiastiques vœux, le célibat des prêtres de des viandes. Il s'attira les inclebergé de son pays par ces nouis il avait pour lui la magistagea le sénat de Zurich à s'as-1523, pour conférer touchant la alla aux voix ; la pluralité fut rmation. Tout le peuple se ran-du sénat ; et ce changement fut is plusieurs autres assemblées. ats abolirent successivement la tes les cérémonies de l'Eglise ouvrirent les cloîtres ; les moi-nt leurs vœux ; les curés se mavingle lui-même épousa une ri-

ne de Zwingle, quoique assez celle de Luther, en différait ce- plusieurs points ; principalement ivingle donnait tout au libre arbi- me, et ne faisait dépendre notre nous-mêmes, tandis que Luther it à la grâce. De même Luther réeprésence réelle de Jésus-Christ ristie, au lieu que Zwingle sou- n'y avait que du pain et du vin, pèces n'étaient que la figure du sang du Sauveur. Il paraît ce- il fut longtemps à se décider sur oint, et que la précision de ces i est mon corps, ceci est mon sang, uit d'une manière assez sérieuse, un songe où il lui sembla dis- le secrétaire de la ville qui le cette question. Tout à coup ap- tôme blanc ou noir, qui lui dit : ne réponds-tu ce qui est écrit e : *L'agneau est la Pâque*, pour est le signe ? » Cette réplique du pour Zwingle un trait de lumière, tes ses difficultés. Ce sentiment donna lieu à la secte appelée des res. Pour s'opposer aux désor- ts, les évêques de Bâle, de Cons- Lausanne sollicitèrent une as- ade. Jean OEcolampade s'y trou- ivingle, qui refusa de s'y rendre, de de cet hérésiarque y fut con- malgré cette condamnation, il ne e faire des prosélytes. Plusieurs

cantons demeurèrent fidèlement attachés à la foi romaine ; il en résulta des querelles qui furent plusieurs fois sur le point de faire éclater la guerre entre les cantons. Enfin les cantons de Zurich, de Schaffouse, de Berne et de Bâle, ayant défendu de transporter des vivres dans les cantons catholiques, on arma de part et d'autre. Zwingle fit tous ses efforts pour éteindre le feu qu'il avait allumé. Il n'était pas brave, et sa qualité de premier pasteur l'obligeait de marcher à la tête des habitants de Zurich. Il sentait qu'il ne pouvait s'en dispenser, et il avait le pressentiment, presque la certitude de sa mort prochaine ; l'apparition d'une comète le confirma dans cette idée, et il se plaignit amèrement de son malheureux sort. Malgré ses plaintes, la guerre fut résolue, et il fut obligé d'accompagner une armée de 20,000 hommes. Les catholiques remportèrent une pleine victoire, et Zwingle fut tué le 11 octobre 1531, à l'âge d'environ 44 ans. Les catholiques brûlèrent son corps, tandis que ses partisans l'honorèrent comme un martyr. La réforme introduite en Suisse par Zwingle fut adoptée dans plusieurs autres pays ; elle trouva de l'appui à Berne, à Bâle, à Constance, etc. Genève la reçut en partie, et la différence qu'il y avait entre les dogmes de Zwingle et ceux de Calvin n'altéra jamais la bonne union entre leurs partisans respectifs.

ZYWIÉ, déesse de la vie chez les anciens Slaves.

ZZONG-KHABA, réformateur de la religion bouddhique ; il vivait dans le ^{xv}^e siècle de notre ère. Il est le fondateur de la secte des Lamas à bonnets jaunes, et célèbre par la nouvelle rédaction de la doctrine de Chakya-Mouni. Il naquit dans le Tibet oriental, et on le regarde comme une incarnation du dieu Amida ou Amitabha. En mourant il prédit que son âme s'incarnerait successivement dans sept Khoubilkans ; mais ce nombre a déjà été dépassé, car le Bogda-Lama, qui réside au couvent de Khan-poola, prétend encore aujourd'hui que son âme est une incarnation de Zzong-Khaba. Les Mongols assurent qu'après sa mort un arbre de sandal s'éleva sur la place où il avait vu le jour, et qu'on voit l'image de ce dieu sur chaque feuille de cet arbre. On a bâti dans le voisinage de cet arbre un vaste couvent aussi étendu qu'une ville, et sur l'arbre même un temple magnifique. Ce couvent porte le nom tibétain de *Boum-Kou*, ou les cent mille images. L'empereur Kang-hi a fait couvrir l'arbre d'un toit d'argent.

SUPPLÉMENT.

AKKA, dieu des îles Sandwich, être mi-tyen entre les dieux et les hommes. Il passait pour le père de la population et la souche directe de ses rois.

AKORIS, divinité égyptienne qui, avec Bayeth et Athor, formait une triade vénérée dans la ville d'Akoris. Ce dieu n'est connu que par une amulette gnostique, publiée par Gardner Wilkinson.

AKRITARTHAS, sectaires hindous, adorateurs des personnifications féminines du pouvoir divin; ils font partie de la division que l'on appelle *de la main gauche*. Voy. **SARTAS**.

AMANTES DE LA CROIX, religieuses tunquinoises, dont la congrégation est établie depuis plus d'un siècle. Elles ne font pas ordinairement de vœux et gagnent leur pain à la sueur de leur front, travaillant à la terre du matin au soir, ou bien faisant le commerce, le panier sur le dos. Malgré ces rudes travaux, la plupart peuvent à peine se procurer un peu de riz pour s'empêcher de mourir de faim. Elles ne font que deux mauvais repas par jour, et, outre les jeûnes d'obligation, elles en observent un autre tous les vendredis et samedis. Toutes les semaines elles se donnent deux fois la discipline, et tous les jours en carême. Elles récitent des prières fort longues le matin et le soir, et, les dimanches, elles étudient les caractères annamites, afin de pouvoir lire les livres de religion. Leur costume n'est pas différent de celui des autres femmes du pays. Ces bonnes chrétiennes rendent d'importants services aux missionnaires, surtout dans les temps de persécution. Ce sont elles qui se chargent de leurs lettres, font la plupart de leurs commissions, et leur portent à manger dans les endroits où ils sont obligés de se cacher. Dans les moments de troubles, lorsque les hommes n'osent presque pas sortir de peur d'être arrêtés à tout instant, les femmes peuvent aller partout sans qu'on fasse attention à elles, car il y a peine de mort contre celui qui s'aviserait de fouiller dans les habits d'une femme.

ANUSZANTIS, dieu de la santé, adoré dans l'ancienne Prusse et dans la Samogitie.

ATRIMPAS, dieu des mers, adoré dans l'ancienne Prusse et dans la Samogitie.

BABIS, sectaires musulmans qui viennent d'apparaître en Perse. Nous lisons dans une lettre de Tauris, datée du 1^{er} mars 1849 : « On parle, depuis quelque temps, d'une secte religieuse qui a pris les armes dans le Mazendéran pour défendre les dogmes de son chef, qui est actuellement en prison ici. Les *Babis*, c'est ainsi qu'on les nomme du nom de leur chef, professent des idées socialistes fort avancées; ils sont aussi force-

nés qu'on le peut imaginer, déjà portés à des excès contre du pouvoir. Maintenant que ment semble complètement débarras du Khorassan, il saura les réduire. » Nous n'avons présent, d'autres détails sur les

BAHOUDAKAS, religieux appartenant à l'ordre des Sannyasis; rent des autres branches du même par des austérités plus ou moins une abstraction plus ou moins

BASLÉMIS, sectaires musulmans enseignaient que l'imamat avait Mahomet, à Ali et à ses enfants Hoséin, fils de Fatima; puis à d'Ali, Mohammed, surnommé ensuite à Abou-Haschem Abde ce dernier; qu'Abou-Haschem à Ali, fils d'Abdallah, fils d'Ali, qu'il avait passé à Aboul-Abb ensuite à Abou-Selma, vizir de Baslémis étaient une branche dis.

BELTANE ou **BELTEIN**, fête d'origine dans le paganisme, et célébrée par les bergers écossais tous les bergers de chaque Beltin. A cet effet, ils traçent la terre, laissant le gazon au carré, ils allument un feu de lert à faire cuire un vaste ragoût de beurre, de farine d'avoine et pendant de quoi ils apportent une ample provision de bière key, car chaque membre de la contribuer de quelque chose à rites commencent en répandant ragoût par terre, en forme de li cela, chacun prend un gâteau de voine, sur lequel s'élèvent neuf rès, dont chacun est dédié à un lier, conservateur supposé de peaux, ou à un animal part destructeur réel. Chaque pers ensuite ses regards du côté d'un des boutons et le jette par épaule en disant : « Je te donne nos chevaux; et à toi nos moutons; » et ainsi de suite ils remplissent la même cérémonie des animaux nuisibles : « Je te ô renard! épargne mes agneau toi, ô corneille! et ceci à toi, ô a la cérémonie est terminée, ils goût, et les restes en sont cachés par des personnes chargées de cette mais, le dimanche suivant, on de nouveau et l'on consomme le premier repas.

Cette fête offre une ressem

Les Palilies, que les anciens Romains célébraient le 21 avril en l'honneur de la déesse des bergers, ou, selon quelque autre mémoire de la marche du soleil, nous apprend que ceux qui célébraient les Palilies allumaient des feux, et que les bergers écossais le jour du Beltein se tenaient par-dessus :

Unusquisque posuit ter in ordine flammam.

Il y avait aussi de grands gâteaux pour

*Et nos faciamus ad annum
domini grandia liba Pali.*

Les romains avaient en outre, à cette époque, un breuvage qui ressemblait au lait écossais ; il se composait de lait et de miel, qui, selon Plinius, était du lait de chèvre, réduit, par la cuisson, au tiers de sa quantité primitive.

Le Beltein rappelle le Belen gaullois, ou Belus oriental, la Pales des Ro-

mans, AB, secte de juifs caraites qui observent des pratiques particulières, et qui ont leurs fêtes au cours de l'année.

Les Bou Bézus, sectaires musulmans qui appartiennent à la branche des Hanbalites, dissient que l'imam Djafar est le véritable homme ne le voient point, mais qu'il se cache sous leurs sens, en sorte qu'ils ne peuvent le voir. Ils accordaient l'inspiration à un ange, et soutenaient que, parmi les hommes, il y en avait de plus excellents que Gabriel et Michel, et que Mahomet prétendait que leurs morts leur parlaient le matin et le soir.

VALLOU, nom sous lequel les Indiens, dans l'Inde, adorent la déesse du vent. Ils lui offrent ordinairement des fleurs et des oiseaux. Voy. KALI.

VATH, dieu adoré dans la ville de Vath, au nord de l'Hindoustan ; son temple est de marbre noir, et il a environ 100 toises de hauteur ; il est paré d'étoffes précieuses. Son temple est très-riche.

VATH, un des noms de la déesse Vath, adorée sous ce nom par les Indiens de la côte d'Orissa.

VA, mokisso ou fétiche du Loango. Son temple est desservi par un prêtre qui ne paraît jamais sans un cortège d'instruments de musique et de danseurs. Mais son principal ornement est une grande besace de cuir qu'il porte autour du cou. Elle est remplie de petites cornes, de coquilles, de pierres, de sonnettes, de clefs, de dents, de poils, d'ongles de bœuf, etc. Au dehors elle est ornée de petites cordes et de bandelettes de cuir. Les deux épaules, elle soutient deux sacs remplis de coquilles, de plumes, de fer et d'une herbe appelée *moissou*, quelques montagnes éloignées, de laquelle le ganga fait entrer l'eau. Elle donne à boire aux femmes malades.

BOUFFAIRES, quakers français, établis dans les environs de Nîmes. Voy. CONFLAIRES au Supplément.

BOURANIS, secte musulmane qui s'éleva parmi les Karmates du Sowad ; elle fut fondée l'an 295 de l'hégire, par un imposteur nommé Abou-Khatem, qui interdisait à ses disciples l'ail, le poireau et les raves, leur défendait de verser le sang d'aucun animal, et leur fit abandonner toutes les observances religieuses pour les soumettre à une multitude de prescriptions qui ne pouvaient être adoptées que par des fous et des imbéciles. Le nom de *Bouranis* leur venait de Bourani, leur dâi ou missionnaire ; mais cette secte ne dura pas longtemps. Au bout d'un an, on ne parlait plus de cet Abou-Khatem.

CATEQUIL, dieu adoré par les anciens Péruviens, qui le regardaient comme leur créateur et avaient pour lui une grande vénération. C'était lui, disaient-ils, qui produisait les tonnerres et les éclairs en lançant des pierres avec sa fronde. Ils en avaient une telle peur, qu'ils lui sacrifiaient tout ce qu'ils possédaient pour obtenir qu'il épargnât leurs vies. Ces peuples étaient si pusillanimes, dit un ancien missionnaire, qu'ils mouraient quelquefois d'effroi, s'il s'élevait un orage pendant qu'ils traversaient seuls les montagnes ; et l'on croyait alors qu'ils avaient été tués par Catequil.

Les Péruviens reconnaissaient deux dieux du nom de Catequil ; ils étaient frères ; leur mère Canptaguan mourut en les mettant au monde. *Apocatequil*, l'aîné, fut le prince du mal ; l'autre, appelé *Piguerao-Catequil*, était d'un naturel plus doux et ressuscita sa mère. Celle-ci lui remit deux frondes, avec ordre d'exterminer les guachemines (qui furent plus tard confondus avec les chrétiens dans les légendes péruviennes). Après avoir accompli cet ordre, Catequil monta au ciel et dit à Atagoujou, le créateur : « Maintenant la terre est délivrée, et les Guachemines sont exilés ; je te prie donc de créer les Péruviens, pour qu'ils l'habitent et la cultivent. » Atagoujou lui répondit que, puisqu'il avait si vaillamment combattu, il n'avait qu'à aller dans les montagnes de Guacas, au-dessus de Sancta, entre Truxillo et Lima, et qu'on y creusant la terre avec une pioche d'or ou d'argent, il en sortirait des hommes qui se multiplieraient et peupleraient le pays : c'est ce qui arriva en effet. C'est pourquoi les Péruviens de cette contrée considéraient Catequil comme leur créateur.

CHI-MO-TI-YO, le huitième des seize petits enfers des Bouddhistes de la Chine ; les réprouvés y sont pressés, les bras et les jambes étendus, entre d'énormes pierres qui les écrasent et réduisent en bouillie leur chair et leurs os.

CHOUI-PA ou CHOU-PA, noms de certains génies des eaux, dans la mythologie chinoise.

COLETTINES, nom que l'on a donné aux religieuses Clarisses, réformées, dans le commencement du xv^e siècle, par la bienheureuse Colette Boulet. Plus tard elles su-

rent comprises, en 1517, dans la réunion faite par le pape Léon X de toutes les réformes de l'ordre, sous le nom d'*Observantines*.

COMMENDACES, prières pour la recommandation des âmes des défunts, qui se chantent, en quelques églises, aux obsèques ou aux services funèbres, avant la célébration du saint sacrifice.

CONFLAIRES, hérétiques français appartenant à la secte des quakers, sur lesquels nous trouvons les détails suivants dans les *Annales des Voyages*, de l'année 1823 :

Depuis un siècle, il existe aux environs de Nîmes une sorte de quakers, répandus, au nombre de deux ou trois cents tout au plus, dans les villages de la Veauvage, à Saint-Gilles et surtout à Congénies, qui paraît être leur chef-lieu. Rabaut Saint-Etienne les croit issus des anciens fanatiques des Cévennes, quoique leurs doctrines et leurs habitudes ne soient pas celles des Camisards. Cette opinion est fortifiée par des renseignements ultérieurs.

Il y a près de cent ans que deux femmes veuves, à Congénies, professant une espèce de quakerisme, entretenaient des correspondances dans les Cévennes, d'où leur venaient des lettres et des visites ; elles faisaient des courses fréquentes dans les environs de Congénies, chez des personnes de leur opinion ; l'une se mêlait de faire des prédications qui lui procuraient quelque profit. Les exercices religieux de cette société ne se faisaient que fort secrètement, jusqu'à l'époque où Louis XVI, par l'édit de 1787, rendit l'état civil aux protestants. On était parvenu néanmoins à savoir ce qui s'y passait. Les assistants gardaient d'abord le silence et s'exaltaient ensuite à l'inspiration par des soupirs, quelquefois par certains mouvements du corps, souvent par des espèces de hurlements sourds, suivis de quelques paroles entrecoupées, prises çà et là dans l'Écriture sainte, et répétées d'un ton prophétique.

Ils faisaient bénir leurs mariages par le curé du lieu, après s'être soumis à certaines épreuves, et faisaient baptiser leurs enfants à l'église, se soumettant, disaient-ils, à la loi de l'Etat, par principe de conscience.

Peu de temps avant la révolution, sept quakers, dont quatre hommes et trois femmes, venus d'Angleterre, d'Irlande et d'Amérique, parurent à Congénies, y restèrent quelques semaines, et répandirent quelques livres de morale et de piété rédigés d'après leurs principes. Ils trouvèrent fort mauvais que les assemblées se tinssent les portes fermées, et en tinrent eux-mêmes auxquelles furent invitées toutes sortes de personnes. Ils recommandèrent à ceux de leur secte de ne point ôter le chapeau en saluant, de tutoyer et de porter des vêtements de couleur modeste. Dociles à leurs avis, ceux-ci se tutoyaient entre eux ; mais très-peu se permettaient de tutoyer les personnes respectables qui n'étaient pas de leur secte.

Depuis cette espèce de mission, leurs assemblées ont eu lieu, les portes ouvertes,

chaque dimanche. Dans certaines circonstances, elles se sont tenues même le jour. Elles durent une heure et demie ou deux heures. En y entrant, ils observent un profond silence ; assis et dans une posture familière, ils attendent les mouvements extérieurs de l'esprit. Ensuite, un d'entre eux lève et dit quelques mots pour l'éloge des assistants ; un autre, qui croit être inspiré, prend la parole, et le premier se retire. Il n'en est pourtant que trois ou quatre qui peuvent parler, et ce sont les plus instruits. Les femmes, qui jadis prêchaient comme les hommes et semblaient même avoir une supériorité de prépondérance, n'y parlent plus.

Quant à leurs mariages, quoiqu'ils ne connaissent point de chef, ils suivent l'usage de se présenter, avant d'être mariés, devant celui qui est le plus considéré pour en recevoir quelques avis et pour leur consentement en présence de tous. Ils ne font aucune difficulté de s'allier avec les protestants, et on voit déjà un grand nombre de familles mixtes. Ils se marient même avec les catholiques, mais beaucoup plus difficilement.

Il y a 70 ans que, par suite d'une décision prononcée à leur charge pour avoir tenu une assemblée, quatre chefs de famille se séparèrent des protestants et se firent quakers. Ils prirent le nom de *Conflaires*, *Bouffaires* ou *Traillaires*. Leurs alliances avec les protestants, leurs assemblées étaient prosrites, donnèrent lieu à leur multiplication ; de sorte que, avant la révolution, ils étaient presque aussi nombreux qu'ils le sont aujourd'hui. Ils ont environ 30 ans, ils n'ont fait aucun progrès. Il est à remarquer qu'à cette époque, quelques protestants s'étant unis à eux, ils supportèrent avec beaucoup de patience les avanies qu'ils eurent à essuyer à cette occasion, de la part des autres protestants. Ils ne sont plus aussi exacts observateurs du dimanche qu'ils l'étaient autrefois. Ils ôtent leur chapeau en saluant, mais tant avec un certain air de contrainte que ne tutoient plus que les personnes de leur secte ou des amis particuliers.

Au commencement de la révolution, quelques-uns refusèrent de prendre les armes, ils faisaient les patrouilles avec des armes à feu, ce qui dura peu de temps. Ils virent avec plaisir le tutoiement général et l'abolition du culte extérieur.

A ces détails on reconnaît les quakers, quoique, dit-on, sur plusieurs articles ils soient moins rigides. Leur croyance est la même que celle des sectateurs de Fox. Ils lisent la Bible, les ouvrages de Locke, de Guillaume Penn, et quelques écrits de leur secte. Ils admettent la divinité de l'incarnation, la rédemption, la résurrection des morts ; mais, comme les quakers, ils rejettent le baptême et tous les autres sacrements. On fait l'éloge de leur conduite, mais leurs mœurs sont pures, leur caractère est simple et bienfaisant ; leurs filles, moins que celles qui ne sont pas de leur secte, s'éloignent des danses, et, en général,

**sements auxquels les autres se livrent
réserve.**

3MOGONIE. La cosmogonie ou l'origine des peuples étant partout intimement liée à la religion et à la croyance, nous croyons devoir consigner ici les traditions différentes recueillies dans les origines des principales religions, en laissant de côté les systèmes philosophiques. On se convaincra en parcourant, que presque tous les peuples ont conservé des vestiges plus ou moins nets, plus ou moins exacts, de la vérité de la révélation primitive.

1° Cosmogonie mosaïque.

commencement, est-il écrit dans le
de la Genèse, Dieu créa le ciel et la

Or la terre était un chaos informe, nèbres couvraient la face de l'abîme, et il de Dieu incubait sur les eaux. Or, dit : Que la lumière soit, et la lumière sépara la lumière d'avec les ténèbres, à la lumière le nom de *Jour*, et aux res le nom de *Nuit*. Il y eut soir, il y matin, ce qui fit un jour.

second jour Dieu fit le firmament et sé-
es eaux supérieures des eaux inférieu-
le firmament fut placé entre les unes
autres, et il lui donna le nom de Ciel.
troisième jour, il réunit en un même
es eaux inférieures, et les sépara du
ient: il donna au continent le nom de
, et à l'assemblage des eaux le nom de
Ensuite Dieu commanda à la terre de
ire l'herbe verte, les arbres fruitiers,
mot toutes les espèces de plantes, et
onna la faculté de se reproduire au
n de leur graine, chacun selon son es-

quatrième jour. Dieu créa le soleil, la lune et les étoiles et détermina le cours de ces astres.

cinquième jour. Dieu tire des eaux les
l'es éléments, savoir : les poissons qui
sont dans les rivières et dans les mers, et
ceux qui volent dans les airs ; il donne
les uns et aux autres la forme de sa ressem-

[illegible]

DATE: 10/10/1964

et l'Euphrate. C'est dans ce lieu de délices que Dieu plaça l'homme qu'il venait de créer, afin qu'il le cultivât et qu'il le gardât. Il lui dit : Tu mangeras librement du fruit de tous les arbres du jardin ; mais quant à l'arbre de la science du bien et du mal, tu ne mangeras point de son fruit ; car, du jour que tu en mangeras, tu mourras de mort.

Dieu dit aussi : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je vais lui faire un aide semblable à lui. Alors (dans le dessein sans doute de faire sentir à l'homme son isolement, et de lui mieux faire apprécier le bienfait dont il allait être l'objet), il lui amena tous les animaux qu'il avait créés, afin qu'il les reconnût, et qu'il leur donnât un nom ; mais l'homme ne vit aucun être qui lui fût semblable. Dieu lui envoya donc un profond sommeil, et lorsqu'il fut endormi, il tira une de ses côtes, en forma une femme et l'amena à l'homme. Celui-ci s'écria : Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair. C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme, et ils deviennent deux en une seule chair. Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez ; remplissez la terre et assujettissez-vous-la ; dominez aussi sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la terre. Je vous donne pareillement les herbes granifères et les fruits des arbres pour vous servir de nourriture. Quant aux herbes vertes, elles serviront de nourriture aux animaux de la terre.

Or l'homme et la femme étaient nus tous deux, et ils n'en rougissaient point. L'œuvre de la création fut ainsi accompli en six jours, et Dieu se reposa le septième; c'est pourquoi il le béni et le sanctifia. Voy. **CALTE DE L'HOMME, DÉLUGE, NOÉ**, etc.

[illegible]

Toutefois, nous convenons que le premier chapitre de la Genèse, dans sa concision et sa brièveté, ouvre un vaste champ aux systèmes et aux suppositions; bien des choses y sont encore des énigmes pour l'homme et surpassent les connaissances acquises jusqu'à ce moment, soit qu'il ait plu à Dieu d'humilier l'orgueil de la raison humaine, ou qu'il soit entré dans les vues de la Providence de réserver aux générations futures de nouvelles preuves de la véracité de sa parole, à mesure que l'esprit humain pénétrerait les secrets du monde physique. Ainsi on ignore encore précisément ce que la Genèse entend par le mot *Armement*, quelles sont les eaux qui sont au-dessus de lui, quelle était la nature des jours, des soirs et des matins qui précédaient la création ou l'apparition du soleil. Nous disons *création* ou *apparition*, parce qu'en effet le texte sacré peut prêter à l'une ou à l'autre acception.

Mais ce qui a surtout exercé les commentateurs modernes, c'est le sens que l'on doit donner au mot *jour* employé par Moïse, pour désigner les époques successives de la création. S'agit-il de périodes de 24 heures, ou bien doit-on entendre par cette expression un laps de temps d'une longueur indéterminée, mais nécessaire pour amener la terre à devenir le domicile de l'homme? C'est ce sur quoi les avis sont fort partagés.

Sans entrer ici dans une discussion qui n'est pas de notre sujet, nous ferons seulement observer, 1° que le mot *jour* peut fort bien se prendre en hébreu pour un laps de temps déterminé ou indéterminé, qu'on le trouve avec cette signification dans un grand nombre d'autres passages de la Bible; que le mot *jour* est employé dans le même sens, en grec, en latin, et dans la plupart des langues; 2° que l'opinion d'après laquelle on considère les six jours de la création comme des époques plus ou moins longues, n'est pas nouvelle, témoin saint Augustin, qui dit : « De quelle nature sont ces jours, c'est ce qu'il nous est très-difficile ou même impossible d'imaginer, à plus forte raison de dire. » Or, quand ce docteur s'exprimait ainsi, il ne pensait guère aux difficultés géologiques, inconnues de son temps.

On peut réduire à cinq les différents systèmes par lesquels on prétend expliquer la durée de la cosmogonie mosaïque :

Premier système. — Le récit de la création, dans la Genèse serait purement allégorique. La matière aurait été créée et organisée dans un seul instant, et par une pensée divine : les six époques ne seraient qu'une division de raison dans l'œuvre de cette création instantanée. Cette supposition a pour auteur saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*; mais elle ne paraît pas avoir eu de partisans; elle s'accorde peu avec le texte sacré.

Second système. — Le monde aurait été créé en six jours ou périodes de vingt-quatre heures; alors les formations géologiques et l'enfouissement des fossiles seraient le produit du grand bouleversement dû au déluge mosaïque. Cette opinion, qui a été générale-

ment adoptée pendant long-temps, est aujourd'hui insoutenable, du moins selon l'opinion physique actuel; car les observations géologiques démontrent que certains dépôts sont formés dans l'eau salée, d'autres au contraire dans l'eau douce, et souvent ces dépôts se trouvent superposés, ce qui ne peut avoir lieu dans le déluge universel. Les fossiles se trouvent dans des roches plus ou moins dures; il faudrait admettre que les eaux luvienues, qui auraient pu dissoudre les roches au milieu desquelles les fossiles trouvaient enfouis, et les solidifier ensuite n'auraient eu aucune action sur les fossiles eux-mêmes. De plus la composition de roches est homogène, tandis que, dans l'hypothèse d'un bouleversement occasionné par le déluge mosaïque, ces roches devraient être un agrégat de substances diverses nées d'abord en dissolution dans l'eau. Enfin, les animaux et végétaux fossiles appartiennent presque en totalité à des genres qui n'existent plus, d'où il faudrait conclure que tous les animaux n'auraient pas été conservés dans l'arche; tandis qu'en fait on ne rencontre pas de fossiles humains dans les terrains où l'on trouve les débris végétaux et animaux.

Troisième système. — Le monde aurait été créé en six jours ou périodes de vingt-quatre heures; et la terre aurait été formée telle qu'elle est avec ses accidents, ses fruits, par la seule volonté du Créateur. Cette hypothèse qui, dans le fond, est admissible, pugne cependant à l'idée que nous avons de la sagesse du Créateur, et fait trop bon marché des lois naturelles que Dieu a imprimées au monde physique.

Quatrième système. — Les faits géologiques auraient leur histoire dans la Genèse, seraient le produit des six jours de la création. Mais ces faits n'ayant pu se produire en six jours de 24 heures, on considère les six jours de la Genèse comme des périodes de durée indéterminée. Ce système, qui est généralement suivi de nos jours, a le mérite de concilier les connaissances acquises en géologie avec le récit mosaïque. Ainsi l'on aurait mis un temps considérable à amener la terre à l'état où elle est actuellement, et la préparer à devenir la demeure de l'homme. La création du feu ou de la lumière (*ur*, feu, lumière) opérée le premier jour indiquerait l'état d'incandescence dans lequel on suppose qu'a dû être notre globe à son origine, et cela pendant un laps de temps comparable à des milliers d'années. L'eau du second jour, séparation des eaux supérieures d'avec les eaux inférieures, indiquerait le refroidissement du globe, les vapeurs se condensant d'autant qu'elles étaient plus voisines du globe, et se volatilissant à mesure qu'elles s'en éloignaient et s'élevaient dans l'atmosphère; et ce mot atmosphère serait une véritable traduction du mot hébreu (*atmospha*), que la Vulgate a rendu par *firmamentum*. C'est à cette époque que la terre, en se refroidissant, aurait commencé à se solidifier et à se revêtir de ses premières croûtes.

appelons terrains primitifs, et dans lesquels on ne trouve aucun débris fossile, car il n'avait encore aucun être organisé. Les eaux continuant à se condenser, ont dû nécessairement parvenir à l'état fluide, et couvrir la terre d'une épaisse couche d'eau, laquelle aura continué le travail intérieur du globe. Dieu aura procédé alors au troisième jour, en séparant peu à peu les eaux de la terre; il aura élevé des montagnes, creusé d'immenses vallées, dans lesquelles des masses d'eau considérables ont afflué et formé les mers; des fleuves rapides et impétueux auront commencé à couler sur la terre, à la parole du Tout-Puissant, lequel a commencé à se couvrir d'herbes, d'arbres, de plantes de toutes sortes, qui enlevés par les torrents et les masses d'eaux chaudes ou salées qui se frayaient violemment un passage à travers des obstacles de toutes sortes, auront été déposés avec les sédiments dans de vastes profondeurs, où on les trouve encore dans les terrains appelés secondaires, la plupart avec des proportions énormes, parce que leur végétation était extraordinairement activée par la chaleur encore très grande de notre globe. De là aussi ces énormes dépôts de houille et de charbon qui, aux temps modernes, secondent si puissamment les efforts de l'industrie humaine. Les eaux s'étant retirées, les continents étant exposés à sec, alors auront apparu le soleil, la lune et les étoiles, et leurs rayons favorisant la végétation des terres; c'est ce que Moïse appelle l'œuvre du quatrième jour. Le cinquième jour Dieu a créé les poissons et les oiseaux, et tira des uns et les autres. Ces animaux, qui au premier abord semblent d'un genre si différent, ne sont pas cependant sans analogie, car les oiseaux nagent dans l'air avec leurs ailes, comme les poissons volent dans l'eau avec leurs nageoires; il y a même des poissons qui s'élancent dans les airs, comme il y a une multitude d'oiseaux aquatiques qui ne quittent jamais les rivages des mers et des lacs. Au reste, la géologie moderne venue justifier le récit de Moïse, offrant, dans les terrains secondaires, des traces et des débris de volatiles mêlés avec des coquillages et aux poissons fossiles. Comment ces animaux s'y trouvèrent-ils ensemble? Est-ce en vertu du travail qui se continuait naturellement sur le globe, ou en conséquence d'un grand cataclysme provoqué par la toute-puissance de Dieu pour terminer et perfectionner son œuvre? C'est ce que nous ne saurions dire; toujours est-il que nous trouvons par myriades des habitants des airs et des eaux, qui vécurent sur la terre bien antérieurement à la création de l'homme. Il en est de même de l'œuvre du sixième jour ou de la sixième époque, pendant laquelle Dieu créa les reptiles, les quadrupèdes, les autres animaux tant sauvages que domestiques, et enfin l'homme. Cette création a dû être fort longue, car nous trouvons dans les terrains tertiaires des débris d'animaux prodigieux, tels que le masto-

donte, le palæothérium, etc., dont la race n'existe plus sur la terre. C'est encore dans les terrains tertiaires que l'on découvre les insectes fossiles, des lézards d'une taille extraordinaire, et d'autres reptiles, ce qui confirme encore le récit mosaïque. Ces animaux monstrueux, antérieurs à l'apparition de l'homme sur le globe, ont dû avoir leur utilité sur le globe, ils ont dû surtout puissamment contribuer à la formation de la terre végétale, mais ils auraient nui au développement de la race humaine sur la terre; c'est pourquoi Dieu les fit périr, pour n'y laisser que les animaux dont l'homme pouvait se rendre le maître par ses forces physiques et morales. Mais leurs débris, parsemés sur toute la face du globe, attestent encore leur existence. Ont-ils péri par suite d'un cataclysme général, ou en vertu du travail successif des mers, des continents et des volcans, c'est ce qui n'est pas encore clairement démontré. Cependant la création de l'homme, bien qu'appartenant à la sixième époque, comme celle de ces grands quadrupèdes, et de ces immenses reptiles, a dû avoir lieu fort longtemps après celle-ci, c'est-à-dire sur le soir de ce jour, suivant le style des écrivains hébreux. En effet on ne trouve nulle part de débris humains parmi ceux des animaux dont il est ici question. Les fossiles humains n'apparaissent que dans les terrains d'alluvion récente, mêlés à des débris d'art grossier et d'animaux dont le genre subsiste encore sur la terre; et ce sont ceux-là qu'on doit rapporter au déluge universel.

Cinquième système.— Les faits géologiques seraient le produit de causes naturelles, régulières ou irrégulières, successives, et d'une durée quelconque, mais antérieurement à la création racontée par Moïse. Dans cette hypothèse, Dieu aurait produit plusieurs créations successives, à des époques et avec des durées inconnues, et les aurait successivement détruites, par des révolutions quelconques. Les stratifications du globe, et les divers fossiles que ces bancs renferment, seraient les résultats de ces révolutions. Après celle qui aurait formé la dernière couche minérale, Dieu aurait pris la terre alors dans le chaos, et l'aurait organisée pour l'homme; c'est de cette organisation que Moïse nous fait l'histoire, en passant sous silence les créations antérieures. Ce système permet de prendre les six jours de Moïse pour des jours naturels de 24 heures; peut-être est-il le mieux fondé et le plus exact, et il a le mérite de faire concorder les opinions anciennes avec les découvertes modernes.

2^e Cosmogonie phénicienne.

Elle nous a été transmise par Sanctoniaton, dont il ne nous reste plus que des fragments conservés par Eusèbe et par Philon de Biblos; nous ne saurions trop déplorer la perte de ses ouvrages, et nous devons regretter que le traducteur ancien ait substitué presque partout des noms et des appel-

lations grecs aux vocables phéniciens. Sanchoniaton remonte jusqu'à la première origine des choses. Il établit d'abord un chaos ténébreux, et un esprit qui existèrent pendant des temps infinis sans être circonscrits par aucune limite. Mais l'esprit anima enfin les principes ensevelis dans le chaos : il réagit sur eux, et, en les échauffant, engendra *Mot*, espèce de mélange fermentescible, qui déterminait la formation de l'univers. Les premiers êtres sortis de *Mot* furent les animaux, qui, après avoir été dénués de sentiment, eurent plus tard l'intelligence en partage, et purent contempler le ciel. Mais ils étaient d'abord sous la forme d'œufs ou d'embryons. Le soleil, la lune et les autres astres sortirent aussi de la matière. Les feux éclatants qu'ils jetèrent embrasèrent les airs ; il en résulta les vents, les nuées, les pluies orageuses ; les eaux, séparées par les ardeurs du soleil, furent précipitées en leur lieu ; du mélange de ces météores vinrent les éclairs et les tonnerres ; quand ils éclatèrent dans les nues et retentirent dans l'espace, les animaux se réveillèrent de l'assoupissement où ils étaient plongés, sortirent du limon, mâles et femelles, et se répandirent sur la terre et dans la mer.

Parmi eux se trouvaient *Protophone* (le premier né) et *Eon* (la vie), qui rappellent les noms d'*Adam* (l'homme par excellence) et d'*Eve* (la vie). Ils avaient été produits par le vent *Colpias* (קל פִּי יָה col pi yah, la voix de la bouche de Dieu) et *Baau* ou la nuit (peut-être בָּהוּ bahou, le chaos). Accord admirable avec la Genèse qui nous représente l'homme comme formé par la terre sortie du chaos ténébreux et par la parole de Dieu. *Colpias* est encore l'esprit ou le souffle de Dieu qui, suivant Moïse et Sanchoniaton, fécondait le chaos. *Eon* apprit à *Protophone* à se nourrir du fruit des arbres ; ce fut aussi *Eve* qui engagea *Adam* à manger le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal.

De *Protophone* et d'*Eon* vinrent *Ghénos* et *Ghénéa* (génération et postérité) ; ils habiteront la Phénicie ; mais des chaleurs excessives qui survinrent, les obligèrent à lever leurs mains vers le soleil, qu'ils regardaient comme l'unique seigneur du ciel et qu'ils nommèrent en conséquence *Beelsamen* (בֵּל שָׁמַיִן béel-schamin).

Ghénos eut des enfants mortels comme lui ; on les appela *Phos*, *Pyr* et *Phlox*, c'est-à-dire lumière, feu et flamme, parce qu'ils apprirent à tirer le feu du bois en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Après ceux-ci il en vint d'autres d'une taille prodigieuse (les *Néphilim* ou géants de la Bible), qui donnèrent leurs noms aux montagnes qu'ils possédaient, entre autres au mont Casius, au Liban, à l'Antiliban, au Brethy.

Ces derniers eurent pour enfants *Merumus* et *Hypsuranius*. Celui-ci fonda la ville de Tyr, et construisit des huttes de roseaux, de joncs et d'écorces de papyrus joints ensemble. Il eut un frère nommé *Usoüs*, qui

le premier se couvrit de peaux de bœuf qu'il prenait à la chasse, et osa voguer sur la mer à l'aide d'un tronc d'arbre. Il eut en l'honneur du feu et du vent deux colonies de pierres, et répandit en signe d'hommage le sang de quelques bêtes sauvages. *Merumus* et *Hypsuranius* furent honorés comme des dieux après leur mort.

Longtemps après naquirent *Agréus* et *liéus*, qui s'adonnèrent à la chasse et au pêche. De ceux-ci vinrent deux frères, découvrirent le fer et l'art de le mettre en œuvre ; l'un des deux, nommé *Chrysor*, l'*Héphasstos* des Grecs, le *Vulcain* des latins et le *Tubalcain* de la Bible. Il enseigna l'agriculture, l'art de la divination, les enchantements ; on lui doit aussi l'hameçon, la ligne, la construction et l'usage des radeaux. Il le révéra comme un dieu après sa mort.

De cette race naquirent *Technités* (l'art) et *Ghénos autochthone* (l'homme né de la terre), qui apprirent à faire des tuiles et à couvrir les toits. Ces deux personnages engendrèrent deux autres, qui rendirent les maisons plus commodes en y creusant des caves, et en y joignant des cours et des enceintes. L'un des deux, *Agruéra*, fut père des *Titans* ou chasseurs. Les *Agrués* ou laboureurs descendent de son frère, *Agros*.

Enfin, à la dixième génération parurent *Hamynus* et *Magus*, qui montrèrent à l'homme des bourgades et à rassembler des troupeaux. Après eux *Misor* (Misraim ou Égyptiens) et *Sydyc* découvrirent l'usage du sel. De *Misor* vint *Taaüt* (Thoth), qui inventa l'art de l'écriture ; et de *Sydyc*, les *Dioscuri* ou *Cabires* ou *Corybantes*. Enfin il parut deux hommes qui découvrirent l'usage des serpents, les enchantements et la manière de guérir la morsure des animaux.

Ce n'est que vers cette époque, c'est-à-dire après la dixième génération, que Sanchoniaton semble placer la naissance des dieux adorés dans la contrée, et qui paraissent en avoir été les premiers souverains. Le premier fut *Elion* ou *Hypsiélion*, qui régnait aux environs de Byblos ; sa femme *Bérouth* ou *Béryth* lui donna une fille et une fille : *Uranus* et *Ghé*, c'est-à-dire Ciel et la Terre. C'est une traduction mal entendue du premier verset de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » En effet *עֵלִיִן Elion*, le Très-Haut, est un des noms de Dieu dans la Bible ; *בְּרוּת Bérouth* signifie création. Sanchoniaton aura voulu rapprocher ce mot du nom de *Béryte*, sa patrie.

3^e Cosmogonie chaldéenne.

Bérose attribue l'origine de tous les êtres au chaos personnifié sous le nom d'*Omoroca* ou mère du vide. Voy. *Omoroca*. Bérose s'accorde avec Moïse en plaçant Xisuthrus l'homme sauvé du déluge, à la dixième génération depuis Alorus, comme Noé est à la dixième depuis Adam. Ces dix rois ou patriarches régnèrent ensemble cent vingt ans. Cet historien divise la durée du temps

par *saros*, *néros* et *sossos*. Le *saros* renferme un espace de 3600 ans; le *néros* est égal à 600 ans, et le *sossos* à 60 ans. Les cent vingt *saros* dont il se sert pour exprimer la durée du règne des dix princes antédiluviens font une somme de 432,000 ans. Il est remarquable que le cycle de 60 ans, appelé *sossos* par Béroze est encore d'un usage habituel dans le Tibet, la Chine, le Japon et les contrées adjacentes; et que le *saros* offre exactement le même nombre d'années que le *Kali-youga*, quatrième âge du monde suivant les Hindous, par lequel on suppose les années, de nos jours encore.

4^e Cosmogonie égyptienne.

Suivant la vieille chronique, le plus ancien des dieux fut *Phtha*, dieu du feu, appelé *Hephæstos* par les Grecs, et *Vulcain* par les Latins. La durée de son règne ne se détermine pas, à cause de son éclat de jour et de nuit, *Phré*, *Hélios* ou le Soleil, fils de *Phtha*, régna 30,000 ans. Après lui *Cronos* ou le Temps, et les douze autres dieux régnèrent ensemble 3984 ans. Vinrent ensuite huit rois demi-dieux dont le règne ne fut que de 217 ans. Alors commencèrent les dynasties humaines.

D'après Manéthon, la durée du règne des sept dieux comprend seulement 11,985 années. *Héphestos*, le premier, régna 9000 ans; c'est à lui qu'est due la découverte du feu; après lui *Hélios* régna pendant 1000 ans. Les règnes suivants, dont la durée alla toujours en diminuant, sont ceux d'*Agathodémon*, le bon génie, de *Cronos* ou *Saturne*, d'*Osiris* et d'*Isis* (peut-être d'un autre roi dont on ne trouve pas le nom), et enfin de *Typhon*, frère d'*Osiris*. Viennent ensuite les neuf demi-dieux: *Horus*, fils d'*Isis* et d'*Osiris*, *Mars* ou *Arès*, *Anubis*, *Hercule*, *Apolon*, *Ammon*, *Tithoès*, *Sosus* et *Jupiter*. La somme des règnes de ces derniers personnages est de 214 ans.

Ces données mythologiques s'accordent singulièrement avec le récit mosaïque; en effet le règne de *Phtha*, le premier être qui signala l'existence de notre globe, est la personification du temps pendant lequel la terre et tout ce qu'elle contenait étaient dans un état d'incandescence et de conflagration générale. *Phtha*, brillant d'un éclat non interrompu, rendit les ténèbres impossibles; il n'y avait donc point de succession alternative de jour et de nuit, et dès lors nul moyen de mesurer le temps. C'est la création de la lumière, œuvre du premier jour; les ténèbres étaient reléguées fort loin dans l'espace. Le soleil, en le supposant déjà parvenu à son état actuel, ne pouvait pas darder ses rayons jusqu'à la superficie de la terre (ou autrement, la lumière éclatante de celle-ci les aurait rendus insensibles), à cause de l'immense quantité de molécules hétérogènes, qui formaient comme une vaste et dense atmosphère fort différente de l'atmosphère actuelle. De plus, l'énorme chaleur de la superficie de la terre, ne permettant pas à l'eau de rester à l'état liquide, devait la ré-

duire en vapeurs élastiques; cette vapeur s'élevait dans les régions les plus hautes, et en s'élevant se refroidissait; et comme en se trouvant dans une région moins chaude elle se condensait et passait à l'état de vapeur visible, elle environnait la terre d'un vaste manteau nébuleux qui suffisait seul pour lui dérober la face du soleil, et à plus forte raison des autres astres.

Cependant la surface de la terre allait se refroidissant et l'embrasement diminuait; le règne lumineux d'*Héphestos* cessa: le refroidissement continua, et la température arrivée au degré de recevoir l'eau à l'état liquide, celle-ci, en se précipitant, dut couvrir la face du globe d'une nappe aqueuse. Cet océan primitif tirait son origine des combinaisons produites par le moyen du feu primordial; c'est pourquoi les Egyptiens purent dire dans leur langage figuré que *la mer avait été engendrée par le feu*. Cet océan ayant été pendant quelque temps universel et sans rivage, il a dû s'en exhaler des vapeurs en grande quantité, et pour cette raison l'atmosphère, en étant pourvue abondamment, fut couverte dans les régions supérieures d'une voûte nébuleuse non interrompue. Mais les eaux s'étant retirées peu à peu dans les profondes cavités du globe, ou plutôt Dieu ayant séparé les mers des continents, la masse des vapeurs fournies par les eaux devint moins considérable, l'atmosphère déchargée s'éclaircit et laissa arriver sur la terre pour la première fois les rayons solaires. Voilà le commencement du règne du Soleil qui, dans le style figuré, peut se dire fils d'*Héphestos* ou du feu, parce qu'il lui succéda, autant qu'il peut être appelé fils posthume, c'est-à-dire né après la mort de son père, parce qu'il peut y avoir eu entre les deux règnes un espace de temps pendant lequel quelques terres auront apparu au-dessus des eaux et auront produit les premières plantes par l'ordre du créateur.

L'apparition du soleil étant accompagnée de celle de la lune, des planètes et des étoiles, on eut dès lors le moyen de mesurer le temps, les jours, les mois, les années. Ainsi la terre, sous la main de Dieu, s'approchait de l'état actuel et se disposait à recevoir l'homme. Il semble qu'*Agathodémon*, le bon principe, commençait à régner visiblement. La mer et la terre produisirent différentes espèces d'animaux; ce qui fut, pour les Egyptiens, matière à imaginer les dieux *Cronos* (le Temps), *Agathodémon* (le bon génie), et tout autant d'autres divinités qu'il leur plut.

Enfin, Dieu donna l'être aux créatures faites à son image, au premier homme et à la première femme; mais ceux-ci sont encore des êtres extraordinaires, puisqu'ils naquirent d'une manière insolite. Voilà *Osiris* et *Isis*, les derniers des dieux égyptiens; *Horus*, leur fils, vient au monde d'une manière humaine; alors cessent les dieux chronologiques et les événements extraordinaires des premiers temps de notre globe.

Telles sont, d'après le P. Pianciani, les données cosmogoniques que l'on peut retirer de l'histoire mythologique des Egyptiens. Quant à l'origine proprement dite de l'univers, voici ce que nous en apprennent les auteurs anciens : Antérieurement au premier-né des dieux, qui fut en même temps le premier des rois, existait un être unique, indivisible, éternel, infini. C'est lui qui est l'auteur et le principe de toutes choses, le créateur du monde; ce n'est point par ses mains, mais par sa parole que l'univers a été fait; et cette parole de Dieu, qui est sa volonté, est en même temps son corps. Le suprême créateur de l'univers engendra de lui-même ce créateur subordonné, fils semblable à son père. C'est *Chnef*, dieu sans commencement et sans fin; c'est *Ammon*, le démiurge, dieu caché, qui se révèle sous la forme d'un bélier, qui fait jaillir la lumière au sein des ténèbres, qui ouvre la carrière de l'année, comme celle du monde, et mène à sa suite tout le cortège des dieux. C'est l'esprit qui pénètre toutes choses, le principe de toute organisation, l'âme du monde. Avec l'esprit fut donnée la matière première, tous deux nés du principe unique, tous deux existant en lui de toute éternité, et impérissables. Cette matière primitive, appelée aussi le limon primitif, renfermant en soi tous les éléments et toutes les formes élémentaires, était grossière et sans forme, lorsque l'esprit lui imprima le mouvement, la concentra en une seule masse et lui donna la forme d'une sphère avec toutes ses qualités. Cette sphère devint le globe ou l'œuf du monde, que *Chnef* laissa échapper de sa bouche, le verbe manifesté, la raison ou la parole visible que le démiurge proféra lorsqu'il voulut former toutes choses.

5° Cosmogonie gréco-latine.

Les systèmes des mythologues relatifs à l'origine des choses sont très-divers, très-confus et souvent impossibles à faire concorder. Tous cependant paraissent s'accorder à admettre un chaos qui existait antérieurement à l'ordre de choses actuel, peut-être même de toute éternité; ce chaos produisit un œuf, que la nuit couvra sous ses ailes; l'Amour sortit de cet œuf et donna naissance à tous les êtres. La création de l'homme est attribuée au plus grand des dieux, à Jupiter; ce dieu le fit à son image, lui donna une attitude droite, un regard élevé vers le ciel, et une intelligence supérieure pour dominer sur tous les êtres terrestres. Suivant d'autres, ce fut Prométhée, l'un des Titans, qui, voulant imiter le maître des dieux dans sa faculté créatrice, forma du limon de la terre quelques statues d'hommes, et les anima d'une étincelle du feu divin qu'il avait dérobé dans les cieux. Irrité de son audace, Jupiter chargea Vulcain d'enchaîner Prométhée sur un rocher du Caucase, où un vautour attaché à ses flancs lui ronge perpétuellement le foie.

Cependant les autres dieux voyant avec douleur que Jupiter s'attribuait à lui seul le

droit de créer les hommes, travaillèrent concert à former une femme qu'ils douèrent des plus excellentes qualités. Elle fut conséquence appelée *Pandore*, et reçut don de Vénus la beauté, de Minerve la sagesse, de Mercure l'éloquence, d'Apollon science musicale, etc. Jupiter, lui au vouloir lui faire un présent, et lui donna une boîte hermétiquement fermée, lui ordonna de la porter à Prométhée, qui était en liberté à ce moment; mais celui-ci, se défiant de quelque piège, ne voulut recevoir ni *Pandore* ni la boîte. Epiméthée, son frère, moins prudent, il accueillit la femme, et poussa; la boîte fut ouverte, et il s'en échappèrent tous les maux qu'elle renfermait et qui inondèrent tout l'univers. Epiméthée la referma à la hâte, mais il n'était plus temps, l'espérance seule était restée au fond de la boîte. D'après une autre tradition, Prométhée avait épousé *Pandore*, et de cette union naquit Deucalion, lequel échappa au déluge qui inonda la Thessalie et la Grèce.

On démêle dans ce récit un peu confus plusieurs restes précieux de la révélation primitive; le monde tiré du chaos, l'homme créé à l'image de Dieu, l'origine de l'âme, la prévarication et l'orgueil de l'homme, la malheureuse intervention de la femme; la punition du coupable, la progression des crimes, etc. Une autre tradition fort accréditée rappelait expressément l'état primitif d'innocence; ce sont les quatre âges qui succédèrent fatalement. Dans le premier, les mœurs étaient pures, les crimes inconnus, les beaux-arts florissaient; c'était l'âge d'or; vint ensuite l'âge d'argent, où la vertu diminuait encore, mais avec moins d'éclat; puis l'âge d'airain, où les vices eurent le dessus; et enfin l'âge de fer, qui dure encore, signalé par le débordement de tous les crimes. Le déluge universel eut lieu vers la fin de l'âge d'airain.

6° Cosmogonie gnostique.

Elle appartient à la philosophie grecque et égyptienne, mêlée avec des idées chrétiennes. Les Valentiniens avaient imaginé pour expliquer l'origine du monde, une série de principes ou divinités secondaires, dont nous avons exposé la généalogie à l'article *Eons*. Ces Eons étaient les personnifications, soit des attributs de Dieu, soit des accidents de la matière. Hachamoth, le plus célèbre d'entre eux, était un génie femelle, né de *Sophie* ou de la Sagesse; se voyant abandonnée et exclue du *Pléroma* ou de la plénitude, ainsi que nous l'avons rapporté dans l'article cité, elle fit effort pour se tourner vers son auteur, et de là vint tout ce qui existe ici-bas; le mouvement spontané de son désir produisit les âmes; la matière prit sa source dans ses sentiments de tristesse et de crainte; la terre dut son origine au découragement stupide d'Hachamoth; ses larmes donnèrent naissance aux fleuves et à la mer. Christ, ayant pitié d'elle, lui envoya le Sauveur avec la puissance du Père et de tous les Eons. Il vint accompagné de ses anges

donna à Hachamoth la science, et la délivra de ses passions, sans toutefois les anéantir; il se contenta de les condenser, et en fit une matière corporelle, qui se trouva de deux sortes : l'une mauvaise, parce qu'elle procédait des passions; l'autre meilleure, parce qu'elle venait de la conversion, mais celle-ci demeura sujette aux passions. Hachamot, ainsi délivrée, se mit à rire, et son rire produisit la lumière. Dans sa joie, elle embrassa les anges qui accompagnaient le Sauveur, et en conçut un fruit spirituel comme eux. Ainsi, il y eut trois substances : la spirituelle ou *pneumatique*, bonne par nature et incapable de corruption; l'animale ou *psychique*, capable de périr ou de se sauver, selon qu'elle se tourne au mal ou au bien; la matérielle ou *hylique*, non-seulement corruptible, mais destinée à périr nécessairement et incapable de salut. Hachamoth appartenait à la substance spirituelle; mais elle avait formé les deux autres. De la substance animale elle avait produit le Demiurge, c'est-à-dire le dieu et l'auteur de tout ce qui était hors du Plérôme. Selon les Valentiniens, le demiurge avait fait les sept cieux, au-dessus desquels il résidait. Le paradis était le quatrième en montant. Hachamoth était au-dessus de tous, mais au-dessous du Plérôme, dans une région moyenne. L'auteur du monde ne connaissait point les choses spirituelles, ni tout ce qui était au-dessus de lui. C'est pourquoi il se croyait le seul dieu, et disait par ses prophètes : Je suis Dieu, et il n'y en a pas d'autre que moi. Il était le créateur du *Cosmocrator* ou prince de ce monde, c'est-à-dire du démon et de tous les esprits malins qui étaient formés de la tristesse d'Hachamoth. Le *Cosmocrator* habitait notre monde, et, parce qu'il était spirituel, il connaissait ce qui était au-dessus de lui.

Le demiurge ayant fait le monde, fit aussi l'homme matériel ou *choïque*, d'une manière invisible; puis lui inspira l'âme, le faisant ainsi à son image et à sa ressemblance; à son image, en tant que matériel; à sa ressemblance, en tant qu'animal. Ensuite il le revêtit de la tunique de peau, c'est-à-dire de cette chair sensible. L'homme reçut de plus la semence spirituelle qu'Hachamoth avait reçue des anges, et qu'elle avait déposée dans l'auteur du monde, sans que lui-même s'en aperçût, afin qu'il la semât dans l'âme et dans le corps matériel, où elle devait germer et croître. Cette semence spirituelle était ce qu'ils appelaient l'Eglise; image de l'Eglise supérieure, qui était dans le Plérôme. Le Sauveur avait pris les prémices de ce qu'il devait sauver. D'Hachamoth il avait reçu le spirituel : l'auteur du monde l'avait revêtu du Christ animal; en sorte que son corps même était psychique, invisible et impassible. Mais il n'avait rien pris de matériel, parce que la matière était incapable de salut.

La fin de toutes choses sera quand tous les hommes spirituels seront formés ou perfectionnés par la *gnose*, c'est-à-dire la vraie science. Alors toute la semence spirituelle

ayant reçu sa perfection, Hachamoth leur mère passera de la région moyenne dans le Plérôme, et sera mariée au Sauveur formé de tous les Eons; c'est ce qu'ils appelaient l'époux et l'épouse. Les hommes spirituels, dépouillés de leurs âmes, et devenus purs esprits, entreront aussi dans le Plérôme, et seront les épouses des anges qui environnent le Sauveur. L'auteur du monde passera à la région moyenne où était sa mère, et sera suivi des âmes des justes; mais rien d'animal n'entrera dans le Plérôme. Alors le feu qui est caché dans le monde s'allumera, dévorera toute la matière, et se consumera avec elle jusqu'à s'anéantir.

7^e Cosmogonie étrusque.

Les Etrusques enseignaient que le monde devait durer 12,000 ans, et que Dieu avait employé les six premiers millénaires à sa formation. Dans les premiers mille ans, il créa le ciel et la terre; dans le second millénaire, le firmament; dans le troisième, la mer et toutes les eaux; dans le quatrième, le soleil, la lune et les autres astres qui brillent dans le ciel; dans le cinquième, les oiseaux, les insectes, les reptiles, les quadrupèdes et tout ce qui vit dans l'air, dans les eaux et sur la terre; dans le sixième, l'homme. Le genre humain doit subsister jusqu'à la fin de la douzième période; c'est alors que les temps seront consommés. Ces six millénaires employés à la création ont une singulière analogie avec les six jours ou époques de Moïse; et les œuvres de chacune de ces époques sont à très-peu de choses près les mêmes, dans l'une et l'autre cosmogonie.

8^e Cosmogonie scandinave.

Dans l'aurore des siècles, il n'y avait ni mers, ni rivages, ni zéphirs rafraîchissants; tout n'était qu'un vaste abîme sans herbes et sans semences : le soleil n'avait point de palais; les étoiles ne connaissaient point leurs demeures, la lune ignorait son pouvoir. Alors il y avait du côté du midi, un monde lumineux et enflammé; de ce monde, des torrents de feu étincelants s'écoulaient sans cesse dans l'abîme, qui était au septentrion; en s'éloignant de leur source, ces torrents se congelaient dans l'abîme, et le remplissaient de scories et de glaces. Ainsi l'abîme tout entier se congela; mais il restait au dedans un air léger et immobile, et il s'en exhalait des vapeurs glacées. Un souffle de chaleur, étant venu du midi, fondit ces vapeurs, et il en coula des gouttes vivantes, d'où un homme fut formé par la vertu de celui qui gouvernait. Cet homme fut appelé Ymer; de lui viennent toutes les races gigantesques. En effet comme il dormait il eut une sueur, et un mâle et une femelle naquirent de dessous son bras gauche; un autre couple sortit de ses pieds; de là descend la race des géants, nommés, à cause de leur origine, géants de la gelée; or Ymer était méchant ainsi que tout ce qui était issu de lui; à côté de lui naquit une famille meilleure; Bore donna naissance à trois fils : Odín, Vile et Ve, qui tuèrent le géant Ymer;

sphère en 45 jours; l'eau en 75; les arbres en 50; les animaux en 75. Toutes ces choses varient beaucoup sur la terre.

La lumière avait passé 6,000 ans à perfectionner ses œuvres. Les premiers hommes étaient parfaits et sans aucun mélange de bien ou de mal, parce que Ormizd leur avait donné la vie sans trouble, Ahrimane ne leur avait rien fait. Mais au commencement du monde, le génie du mal fut délié, et il commença à séduire les bons desseins de son frère. Alors, il voulut, lui aussi, créer l'homme; il donna d'abord l'être à un homme et à une femme unis l'un à l'autre; et, au lieu de fruits, il portait dix couples humains. Dans le nombre, se trouvait *Meschia* et *Meschiané*, les ancêtres de la race actuelle des hommes.

Leurs premières années s'écoulèrent dans l'innocence; car ils avaient été créés pour le bien; mais ils se laissèrent séduire par Ahrimane, et *Meschiané* fut la première qui céda aux suggestions du tentateur. D'abord ils acceptèrent de sa main une coupe pleine de lait de chèvre, et à peine eurent-ils goûté de ce breuvage, qu'ils sentirent les atteintes du mal qui leur avait été inconnu jusqu'alors. Encouragé par ce premier succès, Ahrimane leur présenta des fruits; ils les portèrent à leur bouche; cette faute les rendit sujets à la mort et leur fit perdre la béatitude à laquelle ils étaient destinés. Cinquante ans après leur chute, ils mirent au monde deux enfants, *Siamek* et *Veschak*, et moururent à l'âge de cent ans. Suivant un autre récit, ils eurent dix-huit enfants.

11° Cosmogonie indienne.

Un volume entier ne suffirait pas pour exposer tous les systèmes existant dans l'Inde relativement à la création. Nous devons nous borner à relater ici celui qui paraît le plus généralement adopté, bien que peut-être il ne soit pas le plus ancien et le plus authentique; c'est celui qui résulte des *Pouranas* et autres livres sacrés.

De toute éternité et antérieurement à tous les temps existe un être spirituel, immense, infini, tout-puissant, existant par lui-même, et cause première de tous les êtres. On l'appelle *Brahm* ou *Brahma*, et mieux *Parabrahma*, le *Brahma* primitif et suprême. *Aum* est la première parole qu'il prononça, et cette parole est son verbe, son premier-né, le résumé de la triade divine et l'origine de toutes choses. A une certaine époque, tout ce qui existe était plongé dans l'obscurité, imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif, et semblait entièrement livré au sommeil. C'était un véritable chaos. Cet état de choses était le résultat de la dissolution, ou *pralaya*, d'un univers antérieur; car, de toute éternité, les créations et les destructions se succèdent périodiquement. Le Dieu souverain résolut de faire émaner de sa substance les êtres mobiles et immobiles, et, s'unissant à *Mâyâ*, ou l'illusion, il commença son œuvre créatrice. *Mâyâ* est considéré, tantôt comme

la première parole qu'il prononça, et cette parole est son verbe, son premier-né, le résumé de la triade divine et l'origine de toutes choses. A une certaine époque, tout ce qui existe était plongé dans l'obscurité, imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif, et semblait entièrement livré au sommeil. C'était un véritable chaos. Cet état de choses était le résultat de la dissolution, ou *pralaya*, d'un univers antérieur; car, de toute éternité, les créations et les destructions se succèdent périodiquement. Le Dieu souverain résolut de faire émaner de sa substance les êtres mobiles et immobiles, et, s'unissant à *Mâyâ*, ou l'illusion, il commença son œuvre créatrice. *Mâyâ* est considéré, tantôt comme

le désir et la volonté éternelle de Brahma, tantôt comme une vaine apparence; d'après cette dernière hypothèse, il résulterait que rien de ce qu'a produit l'être souverain n'a une existence réelle, et que tout ce que nous voyons n'est que l'effet d'un prestige. Mais, sans entrer dans les discussions philosophiques qui encore à présent partagent les Indiens sur ce sujet, nous dirons que Mayâ d'un commun accord est douée de trois qualités, savoir, la bonté, la passion et l'obscurité, et que cette mère de toutes choses, s'unissant à l'être lumière, à Parabrahma, donna naissance à la *trimourti*, c'est-à-dire aux trois formes ou trois aspects de Dieu, personnifiés en *Brahmâ*, *Vichnou* et *Siva*. Le premier est le principe créateur, le second le principe conservateur, et le troisième le principe destructeur, ou plutôt reproducteur, car il ne détruit que pour reproduire.

« Le monde, dit M. Clavel, fut d'abord caché sous les eaux, et ces eaux étaient dans *Atma*, l'âme universelle, Parabrahma; de tout temps elles furent grosses du monde. Ces eaux sont sans rivages, tout ce qui existe est eau; et l'eau et *Aum* ne sont qu'un. Les eaux primitives sont la mer de Mayâ. Lorsque la *trimourti* et les trois qualités eurent été produites, du milieu de celles-ci tomba sur les eaux une goutte, un germe. Ce germe devint un œuf brillant comme l'or, aussi éclatant que l'astre aux mille rayons; et l'Etre souverain y naquit lui-même sous la forme de *Brahmâ* (1). Sous cette forme il reçoit encore plusieurs autres noms : on l'appela *Narayana*, celui qui se moult sur les eaux; *Hiranyagarbha*, sorti de la matrice d'or, par allusion à l'œuf d'or ou *brahmanda*. *Hiranyagarbha* est le principe de toute production; il est lui-même la production première, le grand phénomène, *Maha-bhouta*, dont le corps est cet univers visible. Sa bouche dévore toutes choses; il a des têtes innombrables, des sens à l'infini; il est le grand trône, l'arbre de vie; il est unique dans le monde, et le monde est plein de lui. Cette substance originelle, assemblage des éléments subtils, et à la fois de toutes les substances individuelles, est appelé par les sages *Mahan-Atmâ*, la grande âme; *Sati*, la vérité, la vie. On le nomme aussi *Mrityou*, la mort, parce qu'il détruit et absorbe en lui-même tout ce qu'il enfante.

« Assis sur le lotus où il venait de naître, *Brahmâ*, continue le même auteur, promenait ses regards autour de lui, n'apercevait des yeux de ses quatre têtes que l'immense étendue des eaux, couvertes d'épaisses ténèbres. Saisi d'étonnement, et ne pouvant concevoir le mystère de son origine, longtemps il demeura plongé dans la méditation; et, comme il désespérait de pouvoir résoudre ses doutes, une voix vint frapper son oreille, et lui conseilla d'implorer l'Etre souverain. *Brahmâ* obéit, et tout à coup Dieu apparut

(1) Nous avons déjà fait observer ailleurs qu'il ne faut pas confondre *Brahma*, le Dieu suprême avec *Brahmâ* la puissance créatrice. Le nom du premier se termine par un *a* bref, et celui du second par un *a* long, marqué de l'accent circonflexe.

à sa vue, sous les traits d'un homme à mille têtes. Il se prosterna aussitôt, adora l'Eternel, et chanta ses louanges. Satisfait de cet hommage, l'Etre incréé dissipa les ténèbres; et montrant à *Brahmâ* le spectacle de son essence, où gisaient comme endormies toutes les formes et toutes les vies des créatures, il lui donna le pouvoir de produire et de développer ces formes et ces existences.

« Après avoir demeuré dans la contemplation d'un si magnifique spectacle durant une année de *Brahmâ*, équivalant à trois milliards cent dix millions quatre cent mille années solaires, *Hiranyagarbha* se mit à l'œuvre. Par sa seule pensée il divisa l'œuf en deux parts, dont il forma *Swarga*, le ciel, et *Prithvi* ou *Mritloka*, la terre. Au milieu, il plaça *Antarickcha*, l'atmosphère, c'est-à-dire l'espace compris entre le ciel et la terre. C'est ce qu'on appelle communément les trois mondes. Dans cet intervalle, il distribua les huit régions célestes, qui comprennent les quatre points cardinaux et les quatre points intermédiaires; puis les sept *swargas* ou sphères étoilées, et les sept *patalas* ou régions inférieures, lesquelles forment les quatorze *mandes* de purification. Le premier de ces *mandes*, qui est au-dessus du ciel, fut fait du cerveau de *Brahmâ*; le second, de ses yeux; le troisième, de sa bouche; le quatrième, de son oreille gauche; le cinquième, de son palais et de sa langue; le sixième, de son cœur; le septième, de son ventre; le huitième, de ses parties sexuelles; le neuvième, de sa cuisse gauche; le dixième, de ses genoux; le onzième, de son talon; le douzième, des doigts de son pied droit; le treizième, de la plante de son pied gauche; le quatorzième, de l'air qui l'environnait. De *Param-atmâ*, l'âme suprême, il tira la conscience, le moi, ou *Aham-kara*; le sentiment, *Manas*, et l'intelligence, *Mahât* ou *Bodhi*; et tout ce qui est susceptible de recevoir les trois qualités de bonté (*satwa*), de passion (*radjas*), et d'obscurité (*tamas*); plus, les cinq organes destinés à percevoir les objets extérieurs, savoir : l'œil, l'oreille, le nez, la langue et la peau; les cinq organes de l'action : la voix, les mains, les pieds, l'orifice inférieur du tube intestinal, et les parties naturelles; enfin les atomes constitutifs des cinq éléments, ou de l'éther, de l'air, du feu, de l'eau et de la terre, qui, unis et combinés, lui servirent à former tous les corps. Il créa la lune, qui renferme l'eau vitale, source de toutes les eaux; le soleil dont la lumière est la lumière de l'auteur de toutes choses. Aux côtés du soleil, sont le jour et la nuit, les étoiles sont sa figure; la terre et le ciel l'ouverture de sa bouche. Avec le soleil naquit le temps, *Kala*. De toute éternité, le temps habitait dans Parabrahma; mais alors il ne connaissait pas de limites. *Brahmâ* créa en outre les *Védas*, qui sortirent de ses quatre bouches; la dévotion, la parole, la volupté, et remplit tout ce vaste univers de dieux et de génies sans nombre, appelés *Dévas* et *Asouras*, et de mille autres noms, chargés d'animer, d'en conduire et d'en gouverner toutes les parties.

« Cependant la terre demeurerait déserte; Brahmâ résolut de la peupler. A cet effet, il divisa son corps en deux parts, devint moitié mâle et moitié femelle; et s'unissant à la partie femelle, il engendra Viradj, qui lui-même enfanta, en se livrant à une austère dévotion, *Manou-Swayambhouva*, lui donna pour femme *Sataroupa*, et, les bénissant tous deux, leur dit de multiplier. A son tour Manou donna naissance à dix saints éminents, appelés *maharchis* ou *pradjapatis*, seigneurs des créatures, lesquels mirent ensuite au jour sept autres *Manous*, qui, chacun pendant leur période, ont produit et dirigé ce monde. Manou s'approcha de Sataroupa; et de ce contact naquirent les êtres humains : le premier homme, *Adimo*; la première femme, *Prakriti* (la procréée, la vivifiée, Eve). Les deux époux prirent une autre figure : Sataroupa revêtit la forme d'une vache; Manou devint un taureau; et leurs fruits furent des vaches. Sataroupa se changea en cavale, Manou en cheval; elle en ânesse, lui en âne; et les chevaux et les ânes provinrent de ces deux unions successives. De la même manière, ils créèrent chaque couple d'animaux, jusqu'aux fourmis et aux moindres insectes.

« Il y a sur la création de l'homme, une tradition sacrée qui diffère de celle-là : Brahmâ produisit de ses lèvres un fils nommé *Brahmana*, c'est-à-dire prêtre, à qui il fit don des 4 védas, qui sont les 4 paroles de ses 4 bouches, avec mission d'enseigner ces livres divins. Brahmâ se consacra à la vie solitaire; mais, exposé aux attaques des animaux féroces qui peuplaient les forêts, il supplia son père de lui venir en aide. Aussitôt Brahmâ enfanta de son bras droit un second fils, *Kchatriya*, c'est-à-dire guerrier, et de son bras gauche une femme, *Kchatriyani*, qu'il lui donna pour épouse. Cependant, occupé sans cesse à défendre son frère, Kchatriya était impuissant à pourvoir à ses propres besoins. Brahmâ tira alors de sa cuisse droite un troisième fils, *Vaisya*, et de sa cuisse gauche *Vaisyani*, sa femme, qui se livrèrent à l'agriculture, aux métiers et au commerce. Et comme ces derniers ne pouvaient suffire au travail qui leur était imposé, Brahmâ, consommant son œuvre, créa pour remplir toutes les fonctions serviles, de son pied droit, un quatrième fils, *Soudra*, et de son pied gauche, *Soudrani*, à laquelle il l'unit. Seul, Brahmâ n'avait pas reçu de compagne : il se plaignit à son créateur, de cette exclusion, qu'il jugeait injuste. En vain Brahmâ lui remontra-t-il que, né pour l'instruction, pour la prière et pour le culte des dieux, il lui importait de s'affranchir de tous les biens terrestres de nature à le distraire de ses austères devoirs; Brahmâ insistait encore. Irrité de cette persistance, Brahmâ, pour le punir, lui donna une fille de la race maudite des géants. C'est de ces différents couples que dérivent les quatre castes, qui depuis ont rempli la terre en se multipliant. »

12° Cosmogonie bouddhique.

Les Bouddhistes partagent la vie du monde

en quatre âges principaux. Le premier est la période de formation; le second, la période de station; le troisième, la période de destruction; le quatrième, la période du vide et de l'anéantissement. Voici comment M. l'abbé de Valroger analyse le travail d'Abel Rémusat sur ce sujet :

« I. Dans le premier acte, l'univers se forme et s'établit. Cette époque est donc appelée le *kalpa de la perfection* ou de l'*achèvement*. Sa durée est de 339 millions d'années, qui se subdivisent en une vingtaine de petits kalpas. Le premier de ces petits Kalpas est marqué par l'apparition d'un nuage de couleur d'or dans le ciel de la voie lumineuse. Ce nuage laisse échapper une grande pluie, qui forme un immense amas d'eau au-dessus des tourbillons de vent, et se convertit en tourbillons d'eau. Il s'élève à la surface un grand vent, qui amasse une écume, et donne ainsi naissance au Souméroù et aux autres montagnes. A cette époque tous les êtres vivants sont réunis dans le ciel de la voie lumineuse. Les dieux se trouvent serrés et trop pressés dans cet espace. Ceux dont le bonheur commence à diminuer, c'est-à-dire qui sentent approcher le terme de leur carrière descendent et renaissent dans le monde inférieur. Le premier de tous est un fils des dieux, qui devient le *Brahmâ-Radja* de l'âge commencé. La durée de sa vie dans cette royauté divine est d'un milliard 8 millions d'années (60 petits kalpas). D'autres dieux descendent ensuite dans les cieux de la première contemplation, où ils deviennent des ministres de Brahmâ. Leur vie dure 672 millions d'années. En troisième lieu de nouveaux dieux descendent encore dans les cieux de Brahmâ, pour former la troupe de ses sujets. Les cosmogonies bouddhiques leur assignent un logement avec la précision accoutumée, et nous apprennent que leur vie est de 336 millions d'années. Peu à peu de nouveaux dieux descendent encore, et enfin ceux dont le bonheur est épuisé sont changés en hommes; mais ils jouissent de facultés supérieures, et notamment de celle de marcher en volant. Il n'y a parmi eux aucune distinction de sexe. Alors la terre fait jaillir une source, dont l'eau est douce au goût comme la crème et le miel; ils en goûtent et à l'instant naît la sensualité; ils perdent leurs facultés divines, et entre autres l'éclat lumineux qui émanait de leur corps. Le monde se trouve dans de grandes ténèbres; un grand vent souffle à la surface des mers et soulève leurs eaux; le soleil et la lune paraissent sur les flancs du mont Souméroù et illuminent les quatre continents. Alors naît la distinction du jour et de la nuit.

« Cependant, les êtres vivants se délectant dans le goût des choses terrestres, leur couleur devient sombre et grossière. Ils se mettent à manger le riz, qui est né spontanément; il leur en demeure un résidu qui produit les désirs. La pureté ainsi altérée, il naît deux conditions, qui se montrent dans la différence du mâle et de la femelle. Les habitudes violentes engendrent la concupis-

cence, la cohabitation des époux. Par la suite les dieux du ciel de la voie lumineuse qui sont dans le cas de renaître, sont réduits à habiter dans le sein d'une mère. A cette époque le riz croît spontanément, on le coupe le matin, et renaissant aussitôt il est mûr avant le soir. Le grain a quatre pouces de long; mais, quand l'avidité des hommes les a conduits à le récolter en trop grande quantité, il se produit des balles et de la paille, et le riz ne renaît plus après avoir été moissonné. Primitivement, la vie des hommes est de 84,000 ans; au bout de cent ans cette durée est abrégée d'un an. Elle décroît ainsi d'un an par siècle, jusqu'au point d'être réduite à dix ans seulement. Il se passe cent années encore; après quoi, elle augmente de nouveau d'un an par siècle, jusqu'à ce qu'elle soit revenue à 84 mille ans. Le temps qui s'écoule pendant cette diminution graduelle et le rétablissement qui la suit, se nomme un petit kalpa. Chaque petit kalpa, depuis le 4^e jusqu'au 20^e exclusivement, est ainsi marqué par une augmentation et une diminution de l'âge des hommes. C'est ainsi que se passe la période de formation.

« II. Durant la seconde période, l'univers est dans un état stationnaire. Ce moyen kalpa se subdivise, comme le précédent, en une vingtaine de petits kalpas. Pendant le 9^e, l'âge des hommes étant réduit à 50,000 ans, parut le premier bouddha; la vie humaine ayant été réduite à 40,000 ans, parut le second bouddha; quand elle ne fut plus que de 20,000 ans, le troisième bouddha se montra au monde; la durée de la vie étant venue à cent ans, on a vu naître le quatrième bouddha, *Chakya-Mouni*, le bouddha de l'âge actuel: au dixième petit kalpa, le cinquième bouddha, *Maidari*, descendra sur la terre; et il y aura ensuite 995 autres bouddhas, qui se succéderont les uns aux autres, prêcheront la doctrine et sauveront les hommes. Enfin, au vingtième petit kalpa, le nombre de mille bouddhas se trouvant complet, la période de stabilité sera fermée; mais cette époque fatale n'est pas encore près d'arriver; car sur 336 millions d'années, il nous reste environ 185 millions à parcourir.

« III. Dans le 3^e âge, le monde est détruit. Durant les vingt petits kalpas dont se compose cette période, il arrive des catastrophes qui anéantissent successivement les différentes parties de l'univers, et qui sont causées par des ouragans, des cataclysmes, de vastes incendies. Ces révolutions atteignent par degrés toutes les portions du monde, ne laissant subsister que le vase de l'univers ride. Quand la totalité des êtres vivants a complètement disparu, le vase lui-même s'anéantit. Cette catastrophe finale est préparée par la méchanceté des hommes, dont les crimes amènent le grand incendie. Le ciel ne verse plus de pluie; ce qui a été semé ne germe plus. Toutes les rivières, les ruisseaux et les sources se tarissent, la sécheresse se prolonge, puis un grand vent pénètre jusqu'au fond de la mer, enlève le palais du soleil, et le porte sur les flancs du mont

Souméroù, d'où il éclaire le monde; les plantes et les arbres se dessèchent et tombent. Mais ce n'est là que le commencement d'une effroyable destruction qui s'accomplit en sept jours. Le 2^e jour les eaux des quatre mers se séchent d'elles-mêmes, depuis 100 yodjanas jusqu'à 700 yodjanas (1). Le 3^e, le 4^e et le 5^e jour, les eaux continuent de se retirer et de disparaître progressivement; et au bout de ce temps, il n'en reste que comme il y en a dans le pas d'un bœuf, après une pluie de printemps. Le 6^e jour, la terre, jusqu'à une profondeur de 68 yodjanas, est réduite en fumée. Bientôt, il n'y a rien qui ne soit consumé dans l'enceinte des trois grands chiliocosmes et dans les huit grands enfers. Il ne reste point d'hommes. Les dieux des six cieux du monde des désirs, ont eux-mêmes péri. Leurs palais sont vides et rien de ce qui n'est pas immortel ne dure au-delà de ce terme. Enfin, le 7^e jour, la grande terre et le mont Souméroù s'affaissent insensiblement, s'écroulent et se détruisent jusqu'à cent et mille yodjanas, sans qu'il en reste aucun vestige. Les autres montagnes sont pareillement englouties, toutes les choses précieuses sont consumées, dispersées, brûlées et réduites en vapeurs. L'ébranlement s'étend jusqu'au ciel de Brahmâ; et toutes les mauvaises conditions, c'est-à-dire, la race des hommes, des brutes, des mauvais génies, sont complètement anéanties. Ainsi finit le 3^e âge du monde, ou la période de destruction.

« On raconte ailleurs un peu différemment les catastrophes qui signalent la destruction des mondes. Quand l'âge des hommes sera descendu jusqu'à 30 ans, la pluie du ciel cessera, la sécheresse qui en résultera empêchera les plantes et les légumes de renaître; alors un nombre immense d'hommes mourra. Lorsque la vie sera réduite à 20 ans, des épidémies et toutes sortes de maladies s'élèveront à la fois et feront périr une infinité d'hommes. Enfin quand la vie moyenne n'aura plus qu'une durée de dix ans, les hommes se livreront aux querelles et à la guerre. Les arbres et jusqu'aux plantes deviendront des armes entre leurs mains, et ces armes leur fourniront les moyens de s'entre-détruire; il en périra de cette manière un nombre immense.

« Mais ces calamités ne sont rien auprès des trois grandes catastrophes. La première est opérée par le feu, dans l'espace de sept jours; nous en avons donné la description. Lorsque le huitième âge du monde est arrivé à la période de destruction, la pluie commence à tomber en gouttes grosses comme les roues d'un char; en même temps un tourbillon d'eau qui est au-dessous de la terre s'accroît en bouillonnant, débordera au-dessus du grand chiliocosme, et s'élèvera jusqu'aux cieux de la seconde contemplation, qu'il remplira, et qui s'y fonderont entièrement comme le sel se dissout dans l'eau.

« IV. Dans le 4^e âge, le monde est rem-

(1) Le yodjana est une mesure de longueur d'environ trois lieues.

placé par le vide ou l'éther. Tout ce qui est au-dessous du ciel de la première contemplation ayant été détruit dans l'âge précédent, cet espace est vide et sombre; il n'y a ni jour ni nuit, ni soleil, ni lune. Ce sont de vastes et profondes ténèbres qui durent pendant 20 petits kalpas.

« Ainsi s'accomplit la grande révolution de l'univers, renfermée dans 4 âges ou moyens kalpas, qui se subdivisent en 80 petits kalpas, et forment 344,000,000 d'années. C'est ce que les Bouddhistes nomment un grand kalpa, période immense qui ne se termine que pour recommencer immédiatement, sans interruption comme sans fin durant l'éternité. »

13° Cosmogonie chinoise.

Au commencement le ciel et la terre n'étaient pas séparés. Cet état de choses fut appelé *Houan-tun* (le chaos) ou *Phan-Kou*. Plus tard eurent lieu cinq grandes naissances; le *Tai-ye*, le *Tai-tsou*, le *Tai-chi*, le *Tai-so* et le *Tai-ki*. Le *Tai-ye* était le ciel et la terre avant qu'ils eussent pris leur forme. Le *Tai-tsou* est le germe produit par le souffle primordial. Le *Tai-chi* est l'élément produit par le souffle qui prit une forme. Le *Tai-so* est la matière produite par les métamorphoses de la forme. Le *Tai-ki* est la reproduction de la forme matérielle. Le résultat du mouvement et de l'action de ces cinq principes, qui opérèrent mutuellement l'un sur l'autre, fut la formation du ciel et de la terre. Les éléments purs et parfaits se séparèrent des autres, s'élevèrent en haut et devinrent le ciel, tandis que les éléments impurs et imparfaits se condensèrent, tombèrent et formèrent la terre. Les différentes formes du ciel et de la terre sont appelées les deux *Y*, et ce sont elles qui, avec l'homme, font ce qu'on appelle les *San-thsai*, ou les trois pouvoirs de la création. Le dernier (celui de l'homme) a commencé à l'époque nommée *Jin-houang*, ou de l'auguste dynastie des hommes. (*Extrait d'une chronologie chinoise*). Voy. PAN-KOU, TAI-KI, THIEN-HOANG, KI, etc.

14° Cosmogonie japonaise.

Originellement, dit un écrivain japonais, le ciel et la terre n'étaient pas séparés. Le principe parfait et le principe imparfait n'étaient pas disjoints. Le chaos, ayant la forme d'un œuf, contenait le souffle de la production spontanée, qui renfermait le germe de toutes choses. Puis, ce qui était pur et parfait monta en haut et forma le ciel, tandis que ce qui était dense et impur se coagula, se précipita et forma la terre. Le pur et l'excellent forma tout ce qui est léger, mais tout ce qui est lourd et impur tombait de son propre poids. Par conséquent le ciel fut formé avant la terre. Après leur achèvement un être divin, (un *Kami*) naquit au milieu d'eux. On dit que lors de la réduction du chaos, une île de terre tendre sortit de l'eau comme un poisson qui surnage. A cette époque, une chose semblable à un rejeton de la plante *assi* (*eryanthus japonicus*) fut pro-

duit entre le ciel et la terre. Ce rejeton se métamorphosa en un être divin, qui porta le titre honorifique de *Kouni toko koutsi-no Mikoto*, c'est-à-dire, le Vénérable qui supporte éternellement le royaume, et qui fut le premier des sept esprits célestes, dont voici les noms :

1° *Kouni toko tatsi-no Mikoto*,

2° *Kouni sa koutsi-no Mikoto*,

3° *Toyo Koun nou-no Mikoto*.

Ces trois êtres divins régnèrent chacun un milliard d'années; ils s'engendraient tout seuls et étaient des mâles purs.

4° *Oufi tsi ni-no Mikoto*,

5° *Oo to-no tsi-no Mikoto*,

6° *Omo tarou-no Mikoto*.

Ces trois êtres divins, qui régnèrent individuellement deux milliards d'années, eurent chacun pour compagne un génie femelle; mais il n'y avait pas encore de copulation charnelle, et ils se reproduisaient par une mutuelle contemplation.

7° *Isa naghi-no Mikoto*.

Celui-ci est le premier qui engendra à la manière ordinaire. Lui et son épouse produisirent la mer, les rivières, les îles, les montagnes, les arbres, les plantes, le soleil, la lune, etc., comme nous le détaillons à l'article *Isa naghi-no Mikoto*. Ils donnèrent également naissance aux cinq générations des esprits terrestres, qui se succédèrent dans l'ordre suivant :

1° *Ten sio dai sin*, génie femelle, personification du soleil, le grand esprit des Japonais.

2° *Masa ya ya katsou katsou-no foya f ama-no osi wo mimi-no Mikoto*.

3° *Ama tsou fiko fiko so-no ni ni ghino Mikoto*; ce fut lui qui chassa les mauvais esprits qui infestaient le Japon.

4° *Fiko fo fo de mi-no Mikoto*, dieu de la mer.

5° *Fiko na kisa take ou ka ya fouki awa sesou-no Mikoto*; il fut le père de la race actuelle des hommes, et entre autres de *Zin mou ten o*, fondateur de l'empire japonais. Voy. les articles *TEN SIO DAI SIN* et *AMA TSOU FIKO*.

15° Cosmogonie kamtchadale.

Le ciel et les astres, disent les Kamtchadales, existaient avant la terre. Koutkou, se promenant un jour sur la mer, produisit la terre, de son fils qui lui était né de sa femme. Selon d'autres, Koutkou et sa sœur Kouhtligith ont apporté la terre, du ciel, et l'ont affermie sur la mer qu'Outleigin avait produite. Après avoir fait la terre, le dieu quitta le ciel et vint s'établir au Kamtchatka. C'est là qu'il eut un fils appelé Tigil, et une fille nommée Sidanka, qui se marièrent ensemble. Koutkou, sa femme et ses enfants, portaient des vêtements faits de feuilles d'arbres; ils se nourrissaient d'écorces de poutreau et de peuplier; car les animaux terrestres n'existaient pas encore, et l'on ignorait l'art de prendre le poisson. Koutkou disparut du Kamtchatka, en marchant sur des raquettes; les montagnes et les collines se formèrent

sous ses pas ; car jusqu'alors la terre était plate ; mais ses pieds s'y enfoncèrent, et les vallons creusés en conservèrent la trace. Tigil avait appris de son père à faire des canots. Sa famille étant augmentée, il inventa l'art de faire, avec de l'ortie, des filets pour prendre les poissons, et enseigna à ses enfants la manière de se couvrir avec des peaux ; il fit les animaux terrestres, et établit Piliatchoutchi pour veiller sur eux.

16^e Cosmogonie des Amakouas.

Voici, d'après M. de Froherville, comment les Amakouas, peuple de l'Afrique orientale, racontent l'origine des hommes.

« Au commencement, le bon dieu *Mouloukou* fit deux trous ronds dans la terre ; de l'un il sortit un homme, de l'autre une femme. Puis il fit deux autres trous d'où sortirent un singe et une guenon, auxquels il assigna les forêts et les lieux stériles pour séjour. A l'homme et à la femme, le bon Dieu donna la terre cultivable, une pioche, une hache, une marmite, une assiette et du millet. Il leur dit de piocher la terre, d'y semer le millet, de se construire une maison et d'y faire cuire leur nourriture. L'homme et sa compagne, au lieu d'obéir au bon Dieu, mangent cru le millet, cassent l'assiette, répandent des ordures dans la marmite, jettent au loin leurs outils, et vont chercher un abri dans les bois. Dieu, voyant cela, appelle le singe et la guenon, leur donne les mêmes outils et les mêmes ustensiles, et leur ordonne de travailler. Ceux-ci piochent et plantent, se bâtissent une maison, cuisent et mangent le millet, nettoient et rangent l'assiette et la marmite. Alors Dieu fut content. Il coupa la queue qu'il avait mise au singe et à la guenon, et l'attacha à l'homme et à la femme. Puis il dit aux premiers : « Soyez hommes ; » aux seconds : « Soyez singes. » On voit que, d'après cette tradition, la déchéance de l'homme est une punition non-seulement de la désobéissance, mais encore de la paresse.

17^e Cosmogonie du Soudan.

Les nègres païens de la contrée de Haussa dans le Soudan, croient que Dieu a fait le ciel et la terre, et qu'il a créé originairement deux hommes, l'un noir et l'autre blanc ; et que c'est de ces deux hommes que tous les habitants de la terre sont descendus. Il existe parmi eux une tradition, d'après laquelle le premier père du genre humain s'appelait *Adam* ; or *Da Adam* signifie, dans leur langue, un objet qui, à certaine distance, offre une apparence humaine. Le nom de la première femme est *Aminatou*.

18^e Cosmogonie madécasse.

Les Madécasses ou Malgaches croient en un Dieu qui a créé le ciel, la terre, les esprits et toutes les créatures. Ils comptent sept cieus, et regardent Dieu comme l'auteur de tous les biens ; le démon au contraire est l'auteur de tous les maux que souffrent les hommes ; c'est pourquoi ils le craignent et lui font des offrandes ; on lui sacrifie même avant de sa-

crifier à Diou. Ils admettent plusieurs ordres de génies ou d'esprits, dont les uns gouvernent et font mouvoir les cieus, les astres, les planètes ; les autres dominent sur l'air, sur les météores, sur les eaux, sur la terre et sur les hommes. Ils ont connaissance de la chute du premier homme, du paradis terrestre et du déluge ; mais ces notions sont mêlées de plusieurs fables ridicules.

19^e Cosmogonie canadienne.

Les systèmes cosmogoniques varient dans le nord de l'Amérique de peuplade à peuplade. Nous nous contenterons d'en signaler quelques-uns.

« La plus grande partie de ces barbares dit le Père Hennepin, croit la création du monde. Le ciel, disent-ils, la terre et les hommes ont été faits par une femme qui gouverne le monde avec son fils. C'est peut-être à cause de cela que ces sauvages contiennent leurs généalogies par les femmes. Le fils est le principe du bien, et la femme cause du mal ; cependant ils croient que l'un et l'autre jouissent d'une parfaite félicité. La femme, disent-ils encore, tomba du ciel enceinte, et fut reçue sur le dos d'une tortue qui la sauva du naufrage.

« D'autres sauvages de ce même continent croient qu'un certain esprit, que les Hurons appellent *Otkon*, ceux de la Virginie *Oké*, et d'autres sauvages qui demeurent bas du fleuve Saint-Laurent, *Atahuta*, le créateur du monde, et qu'un nommé *Messou* en a été le réparateur après le déluge. Ils disent que Messou allant un jour à la chasse, ses chiens se perdirent dans un grand lac, qui, venant à déborder, couvrit la terre en peu de temps. Ils ajoutent que, le moyen de quelques animaux, il réparait le monde avec cette terre.

« Les sauvages qui habitent au haut du fleuve Saint-Laurent et du Mississipi, disent qu'une femme descendit du ciel, et voltigea quelque temps en l'air, cherchant où poser son pied. La tortue lui offrit son dos ; elle l'accepta et y fit sa demeure. Dans la suite les immondices de la mer se ramassèrent autour de la tortue, et il s'y forma insensiblement tout autour une grande étendue de terre. Cependant la solitude ne plaisait point à cette femme, il descendit d'en haut un esprit, qui la trouvant endormie, s'en approcha d'elle. Elle devint enceinte après cette approche, et accoucha de deux enfants qui sortirent de son côté. Ces enfants, devenus grands se livrèrent à la chasse, comme l'un était beaucoup plus habile chasseur que l'autre, la jalousie fit naître bientôt la discorde. Ils vécurent dans une haine irréconciliable. Le maladroit, dont l'humour était farouche, traita son frère si mal, que celui-ci fut obligé de quitter la terre et de se retirer dans le ciel. Après cette retraite l'esprit retourna vers la femme ; et de cette seconde entrevue, naquit une fille, qui fut la mère des peuples de l'Amérique septentrionale. » Cette fable rappelle involontairement l'histoire de Caïn et d'Abel.

D'autres peuplades du Canada disent également que tout ce que nous voyons a été créé par Dieu; et qu'après avoir créé la terre, ce Dieu prit un certain nombre de flèches, les planta dans la terre, et tira l'homme et la femme de ce germe, digne du caractère de ces peuples, qui ne vivent que pour se détruire par la guerre. Voy. d'autres cosmogonies canadiennes, aux articles *ATHAENSIC*, *MICHABOU WISKAIN*, *OHMAHANK-NOUMARCHI*.

20^e Cosmogonie caraïbe.

D'après les anciens voyageurs, les habitants des îles Caraïbes ou des Antilles, croyaient la création de la terre et de la mer, mais non pas celle du ciel. Le premier homme était un nommé *Loukwo*, qui donna naissance au genre humain. Il créa les poissons, et ressuscita trois jours après sa mort; puis il retourna au ciel d'où il était descendu. Après son départ, les animaux terrestres furent créés. Ces peuples avaient aussi quelque idée du déluge, et en attribuaient la cause à la méchanceté des hommes des anciens temps.

Les Caraïbes de la terre ferme ont pour tradition que Dieu fit descendre son fils du ciel pour tuer un serpent horrible, et que, l'ayant vaincu, il se forma dans les entrailles du monstre des vers qui produisirent chacun un Caraïbe et sa femme. Comme ce serpent avait fait une guerre cruelle aux nations voisines, les Caraïbes, qui lui doivent le jour, croient devoir épouser la querelle de leur ancêtre, et regardent ces peuplades comme ennemies.

Les habitants de l'île Espagnole, maintenant Saint-Domingue ou Haïti, disaient que les hommes étaient sortis de deux cavernes d'une montagne. De l'une vinrent les grands personnages et l'élite de la nation; de l'autre la populace et la vile multitude. Le soleil, irrité de cette diffusion des hommes, changea en pierre celui qui gardait l'ouverture de la montagne, et métamorphosa les nouveaux venus en arbres et en grenouilles. Il faut croire cependant que plusieurs échappèrent au courroux de l'astre du jour, car l'univers ne laissa pas de se peupler. Quant au soleil et à la lune, ils étaient sortis eux-mêmes d'une grotte de l'île, pour éclairer le monde. Aussi cette grotte était-elle en grande vénération, et les habitants de la contrée y faisaient de fréquents pèlerinages. Deux figures de démons en gardaient l'entrée, et l'intérieur était orné de peintures grossières.

21^e Cosmogonie mexicaine.

Les Mexicains divisaient la durée et l'histoire du monde en cinq âges, dont quatre étaient déjà passés. « Les peuples de Culhua ou du Mexique, dit Gomara qui écrivait au milieu du XVI^e siècle, croient, d'après leurs peintures hiéroglyphiques, qu'avant le soleil qui les éclaire maintenant, il y en a déjà eu quatre qui se sont éteints les uns après les autres. Ces cinq soleils sont autant d'âges dans lesquels notre espèce a été anéantie

par des inondations, par des tremblements de terre, par un embrasement général et par l'effet des ouragans. Après la destruction du quatrième soleil, le monde a été plongé dans les ténèbres pendant l'espace de vingt-cinq ans. C'est au milieu de cette nuit profonde, dix ans avant l'apparition du cinquième soleil, que le genre humain a été régénéré. Alors les dieux, pour la cinquième fois, ont créé un homme et une femme. Le jour où parut le dernier soleil, porta le signe *tochtli* (lapin), et les Mexicains comptent 850 ans depuis cette époque jusqu'en 1552. Leurs annales remontent jusqu'au cinquième soleil. Ils se servaient de peintures historiques, même dans les quatre âges précédents; mais ces peintures, à ce qu'ils affirment, ont été détruites, parce qu'à chaque âge tout doit être renouvelé. »

D'après Torquemada, cette fable, sur la révolution des temps et la régénération de la nature, est d'origine tolèque: c'est une tradition nationale qui appartient à ce groupe de peuples que nous connaissons sous les noms de Tolèques, Citimèques, Acolhuas, Nahuatlèques, Tlascalteques et Aztèques, et qui, parlant une même langue, ont régné du nord au sud, depuis le milieu du VI^e siècle de notre ère.

Le premier âge des Mexicains a duré 5206 années; il porte le nom de *Tlactitonatiuh*, âge de la terre; c'est aussi celui des géants. L'année présidée par le signe *ce acatl*, fut une année de famine, et la disette fit périr la première génération des hommes. D'autres traditions rapportent que les géants qui ne périrent pas par la famine, furent dévorés par les tigres.

Le second âge a duré 4804 ans; on l'appelle *Tletonatiuh*, l'âge du feu. Dans l'année présidée par le signe *ce tecpatl*, le dieu du feu descendit sur la terre et l'enflamma. Comme les oiseaux seuls pouvaient échapper à l'embrasement général, la tradition porte que tous les hommes furent convertis en oiseaux, excepté un homme et une femme qui se sauvèrent dans l'intérieur d'une caverne.

Le troisième âge est l'âge du vent ou de l'air, *Ehcatonatiuh*; il dura 4010 ans. La catastrophe eut lieu dans l'année *ce tecpatl*. Les hommes périrent par l'effet des ouragans; quelques-uns furent convertis en singes; ces animaux ne parurent au Mexique que dans ce troisième âge. Dans ce cycle des tempêtes, deux hommes seuls survécurent à la catastrophe, en se réfugiant dans une caverne, comme à la fin de l'âge précédent.

Le quatrième âge est celui de l'eau, *Atonatiuh*, sa durée fut de 4008 ans. Une grande inondation, qui commença l'année *ce calli*, fit périr l'espèce humaine: c'est la dernière des grandes révolutions que le monde a éprouvées. Les hommes furent convertis en poissons, à l'exception d'un homme et d'une femme qui se sauvèrent dans le tronc d'un cyprès. Les circonstances de ce déluge rappellent d'une manière frappante celui de Noé. Voy. *Coxcox*.

Ces quatre Ages, que l'on désigne sous le nom de *soleils*, renferment ensemble 18,028 ans, réduits par l'historien Alva Ixtlilxochitl à 1417 ans. Cette différence, dit M. de Humboldt, ne doit pas nous surprendre dans les calculs astrologiques; car le premier nombre renferme presque autant d'indictions de treize ans que le dernier compte d'années. De même, dans la chronologie mystique des Hindous, la substitution des jours aux années divines réduit les quatre âges de 4,320,000 ans à 12,000 ans seulement.

Quant aux autres traditions cosmogoniques, voyez Cihuacohualt, Omechiuatl, Nanacatzin, etc.

22° Cosmogonie des Muyscas.

Bien que les Muyscas crussent en un Dieu suprême qu'ils appelaient *Bochica*, ils ne lui attribuaient cependant pas la création du monde; en effet ce *Bochica* paraît avoir été plutôt le législateur de ces peuples, qui plus tard le considérèrent comme le dieu universel du monde. Les Muyscas, suivant le P. Simon, disaient qu'au commencement l'univers était plongé dans l'obscurité, et que la lumière était renfermée dans un être qu'ils ne savaient pas définir, et qu'ils appelaient *Chiminigagua*. Cet être créa de grands oiseaux noirs auxquels il ordonna de parcourir le monde et d'y répandre la lumière en lançant de tous côtés par le bec celle dont il les avait remplis.

Vers le même temps, il sortit du lac d'Iguague, une femme nommée *Bachue*, tenant à la main un enfant de trois ans. Ils construisirent une maison auprès du lac; quand le jeune enfant fut devenu grand, il cohabita avec sa mère, qui était si féconde, qu'elle accouchait toujours de cinq ou six enfants à la fois, de sorte que le monde se peupla très-vite. Quand *Bachue* fut fort avancée en âge, elle convoqua auprès du lac sa nombreuse postérité, et après avoir pris congé de ses enfants, elle se précipita dans les flots ainsi que son mari, et ils furent transformés en deux serpents monstrueux, que l'on prétendait apparaître quelquefois.

Après un certain temps, les hommes ayant offensé *Chibchachum*, le dieu créa, pour les punir, les torrents de Sopo et de Tibito, qui inondèrent la vallée, laquelle n'avait pas d'issue à cette époque. Les hommes, voyant qu'ils allaient être submergés, invoquèrent *Bochica*, qui leur apparut assis sur l'arc-en-ciel, et tenant une baguette d'or à la main. Il fendit la montagne, les eaux s'écoulèrent par l'ouverture, et la plaine redevint habitable. C'est cette ouverture qui a produit la cataracte de Tequendama que l'on voit encore. Non content d'avoir délivré son peuple, *Bochica* voulut punir *Chibchachum*, et le condamna en conséquence à porter sur ses épaules la terre, qui auparavant était supportée par d'énormes poteaux de bois de gâiac. Quand le dieu fatigué transporte son fardeau d'une épaule à l'autre, cela occasionne des tremblements de terre.

Les Muyscas de Tunja et de Sogamoso racontaient qu'au commencement du monde tout était plongé dans l'obscurité la plus complète, parce qu'il n'y avait ni soleil ni lune. Il n'existait alors que deux hommes, l'uzaque ou cacique de Sogamoso, et celui de Ramiriqui ou Tunja; ces deux uzques firent des hommes avec de l'argile jaune, et des femmes avec des paquets d'herbes. Jugeant qu'il était nécessaire d'éclairer le monde, Sogamoso ordonna à Ramiriqui, qui était son neveu, de monter au ciel, et il en fit le soleil. Puis, trouvant que cela n'était pas suffisant, il y monta lui-même, et devint la lune.

23° Cosmogonie péruvienne.

Les Péruviens disaient que, dans les anciens temps, il était venu chez eux des parties septentrionales du monde, un homme extraordinaire, qu'ils nommaient *Choun*; que ce Choun avait un corps sans os et sans muscles; qu'il abaissait les montagnes, comblait les vallées, et s'ouvrait un chemin par les lieux inaccessibles. Ce Choun créa les premiers habitants du Pérou, et leur assigna pour subsistance les herbes et les fruits sauvages des champs. Ils racontaient encore que ce premier fondateur du Pérou, ayant été offensé par quelques habitants du plat pays, convertit en sables arides une partie de la terre, qui auparavant était très-fertile; arrêta la pluie, dessécha les plantes, mais qu'ensuite, ému de compassion, il ouvrit les fontaines et fit couler les rivières. Ce Choun fut adoré comme dieu, jusqu'à ce que Pacha-camac vint du sud.

24° Cosmogonie mariannaise.

Tout ignorants qu'ils étaient, les Mariannais ne croyaient pas que le monde fût de toute éternité; ils lui donnaient un commencement, et racontaient sur cela des fables exprimées en vers qu'ils chantaient dans leurs assemblées. Ils disaient que *Pountan*, homme extraordinaire, qui vivait dans l'espace, chargea ses sœurs de faire avec ses épaules le ciel et la terre, de ses yeux le soleil et la lune, et de ses sourcils l'arc-en-ciel. Ce mythe rappelle le *Pan-tou* des Chinois.

25° Cosmogonie hawaïenne.

Selon quelques prêtres de l'archipel Hawaï, le premier habitant de ces îles était d'origine céleste; il descendait d'*Haouma*, divinité bienfaisante du sexe féminin. Servant une autre tradition, *Akea*, dieu mi-toyen entre les dieux et les hommes, était le père de la population et la source directe de ses rois. Mais l'opinion la moins dénuée de vraisemblance, en la dégageant du merveilleux dont elle est entourée, c'est que les habitants primitifs arrivèrent dans une pirogue, de Taïti, c'est-à-dire de l'est. Voici ce qu'ajoute la tradition : Dans les temps les plus reculés, à l'époque où l'océan couvrait tout l'espace, un oiseau énorme s'abattit sur les eaux et y pondit un œuf, qui sans doute féconda par le soleil, produisant

Hawaï. Bientôt arrivèrent dans une pirogue venant de Taïti, un homme, une femme, un cochon, des poules et un chien. D'un commun accord, ils s'établirent sur la côte orientale de l'île principale, et s'arrangèrent à l'amiable avec les dieux et les esprits qui, seuls alors, peuplaient les sommets de rochers et de montagnes, appelées fies Hawaï. Selon les traditions d'Oahou, un déluge submergea ce groupe d'îles, à l'exception d'un piton demeuré à sec, où purent se sauver quelques individus, et ce débris d'une population engloutie sous les eaux servit de noyau à la population actuelle.

26° Cosmogonie des îles Carolines.

Les plus anciens des esprits célestes sont, suivant la tradition de l'archipel, *Labucor* et sa femme *Halmelul* : ils eurent pour fils *Elieulep*, et pour fille *Ligobud*. Le premier épousa *Letehiul*, dans l'île d'Ouléa ; elle mourut à la fleur de son âge, et son esprit s'envola au ciel. Elieulep avait eu d'elle un fils nommé *Leugueileng* ; on le révéra comme le grand seigneur du ciel dont il est l'héritier présomptif. Cependant son père, peu satisfait de n'avoir eu qu'un enfant de son mariage, adopta *Rechahouileng*, jeune homme très-accomplé, natif de Lamourek. Cette tradition porte que Rechahouileng étant dégoûté de la terre, monta au ciel pour y jouir de la félicité de son père ; que sa mère vit encore à Lamourek dans un âge décrépît ; qu'enfin il est descendu du ciel dans la moyenne région de l'air, pour entretenir sa mère, et lui faire part des mystères célestes.

Ligobud, sœur d'Elieulep, se trouvant en ceinte au milieu de l'air, descendit sur la terre, où elle mit au monde trois enfants. Elle fut bien étonnée de trouver la terre aride et infertile. A l'instant, par sa voix puissante, elle la couvrit d'herbes, de fleurs et d'arbres fruitiers ; elle l'enrichit de verdure, et la peupla d'hommes raisonnables. Dans ces commencements, on ne connaissait point la mort : c'était un court sommeil ; les hommes quittaient la vie, le dernier jour du déclin de la lune ; et dès qu'elle commençait à reparaitre sur l'horizon, ils ressuscitaient, comme s'ils se fussent réveillés d'un sommeil paisible. Mais *Erigireger*, esprit maléfisant et ennemi du genre humain, procura un genre de mort contre lequel n'y avait plus de ressource ; de sorte que les gens morts une fois le furent pour toujours ; aussi l'appellent-ils *Elus-Melabus*, au lieu qu'ils nomment les autres esprits *Elus-Mafers*. Ils mettent au rang des Elus-Melabus *Morogrog*, qui ayant été chassé du ciel par ses manières grossières et inciviles, apporta sur la terre le feu, inconnu jusqu'alors. *Leugueileng*, fils d'Elieulep, eut deux femmes : l'une céleste, qui lui donna deux enfants, *Carrer* et *Meliliau* ; l'autre terrestre, et il eut *Oulifat*. Ce jeune homme, ayant que son père était un esprit céleste, prit à vol vers le ciel, dans l'impatience de le voir ; mais à peine se fut-il élevé dans les airs, qu'il retomba sur la terre, désolé de sa

chute, et pleurant amèrement sa malheureuse destinée. Cependant sans se désister de son premier dessein, il alluma un grand feu, et, à l'aide de la fumée, il fut porté une seconde fois dans les airs, où il parvint à embrasser son père céleste.

27° Cosmogonie nouka-hivienne.

Quelques traditions conservées dans la mémoire des Nouka-hiviens, habitants des îles Sandwich, et qui ont ainsi traversé les siècles, rapportent que *Oataia*, leur père commun, et *Oranova*, sa femme, sont venus d'une île appelée Vavao, située au-dessous de Nouka-Hiva, (probablement des îles Tonga, dont la plus grande s'appelle Vavao.) Ils apportèrent avec eux diverses espèces de plantes, dont leurs quarante enfants, excepté un (*Po*, ou la Nuit), reçurent les noms. Ces enfants s'établirent sur divers points de l'Archipel, et s'y multiplièrent d'une façon prodigieuse. Une autre tradition portait que, vingt générations avant l'époque actuelle, le dieu Haïi avait apporté dans ces îles des cochons et de la volaille. Il se montra vers la partie orientale de l'île principale, dans la baie Hata-Outoua, y creusa une source pour avoir de l'eau, et se reposa sous un arbre qu'on nomma *Haïi*, et qui dès lors fut tabou. On ne sait rien de plus sur ce dieu ; seulement, comme les naturels avaient donné au cochon le nom de *pouarka*, on pourrait supposer que cet Haïi était un navigateur espagnol du xvi^e siècle.

28° Cosmogonie taïtienne.

Lorsqu'il plut à Taaroa, le dieu oiseau, l'esprit, de créer l'univers, il sortit de la coquille qui le tenait emprisonné, laquelle avait la forme d'un œuf, et avec laquelle il tournait dans un espace immense au milieu du vide. Ayant brisé cette coquille, il en fit la base de la grande terre, et les parcelles donnèrent lieu aux îles environnantes. A mesure qu'il devint vieux, il ajouta, pendant son mariage, les rochers qui en forment l'ossuaire, les arbres et les plantes qui la recouvrent, et les animaux qui y vivent.

Le dieu Tane s'associa à Taaroa, l'esprit ou l'oiseau, et l'épousa. De ce mariage naquirent six enfants, qui vinrent presque ensemble. Ce furent *Avii*, l'eau fraîche ; *Timidi*, la mer ; *Aoua*, les rivières ; *Matai*, le vent ; *Arii*, le ciel ; *Po*, la nuit.

Taaroa ne tarda pas à enfanter *Mahanna*, le soleil, qui grandit rapidement, et se revêtit des formes d'un beau jeune homme qu'on nomma *Oreoa-taboua*. Lorsque *Mahanna* eut reçu le jour, ses frères et sœurs furent renvoyés du ciel, et vinrent s'établir sur la terre ; Arii fut seulement excepté, et Matai eut la permission de se fixer dans l'espace intermédiaire, où il occasionne les tempêtes lorsqu'il éprouve des contrariétés.

Taaroa eut enfin une fille, *Toounou*, qu'il garda dans le firmament, et qu'il fit épouser à Oreoa-taboua. Cet hymen fut fécond, car elle devint mère de treize enfants, qui eurent pour fonction de présider à chacun des treize mois de l'année lunaire des Taïtiens.

Des mésintelligences s'élevèrent entre Toounou et son époux. Elle quitta le ciel et vint sur la terre, où Oreo-atobou la suivit. De ses embrassements avec un rocher naquit *Popohara-Harea*, qui conçut *Tetoubou amata hatou*. Le rocher, qui avait eu la beauté d'une jeune femme, reprit sa forme naturelle, et Toounou elle-même vint à mourir.

Le fils d'Oreo-Tabou se maria aux sables de la mer : il en eut un fils nommé *Tii*, et une fille du nom d'*Opira*, qui restèrent sur la terre, et demeurèrent seuls après la mort de leurs parents. Ils se marièrent ensemble et eurent trois filles : *Ohira*, *Rini* et *Mounoa*. Alors mourut *Opira* : avant d'expirer, elle supplia son époux de la guérir de ses maux ; mais il s'y refusa et s'empressa d'épouser une de ses filles, aussitôt après la mort de sa compagne. *Tii* eut de sa propre fille trois garçons et trois filles. Les premiers se nomment *Ora*, *Ouanou* et *Titori* ; les filles sont *Hennatonou-Marourou*, *Hennaroa* et *Nououya*. Les garçons épousèrent leurs sœurs, se répandirent sur la terre et la peuplèrent.

Telles sont, selon M. Lesson, les idées que les Taitiens se sont formées de la création du monde, et telle est la fable qu'on a pu obtenir des connaissances qu'ils se transmettent par la tradition orale, non sans l'altérer sans doute. Mais cette tradition n'est pas la seule.

Une légende, recueillie par M. Barff, dit que le cinquième ordre des êtres intelligents créés par Taaroa et Hina, les deux divinités créatrices, fut appelé *Rahou tahata i te ao ia tii*, c'est-à-dire ordre du monde ou des tiis. Voici comment la chose se passa entre les deux divinités. Hina dit à Taaroa : « Comment obtenir l'homme ? Les dieux Jour et Nuit sont établis, et il n'y a point d'hommes. » A quoi Taaroa répondit : « Va sur le rivage et dans l'intérieur ; va trouver ton frère. — Je suis allé dans l'intérieur, et il n'y est point. — Va dans les mers, peut-être y sera-t-il, ou sur la terre, il sera sur terre. — Qui est à la mer ? — Tiiman-Raatai. — Qui est Tiimaa-Raatai ? est-ce un homme ? — C'est un homme et ton frère ; va-t-en à la mer et cherche-le. » La déesse ainsi congédiée, Taaroa songea aux moyens de former l'homme, et pour cela il prit une substance et une forme, puis se rendit à la terre. Hina le rencontra sans le connaître, et lui dit : « Qui êtes-vous ? — Je suis Tii-Maaraa. — Ou étiez-vous ? Je vous cherchais de toutes parts à la mer, et vous n'y étiez pas. — J'étais chez moi, et, puisque vous voilà, ma sœur, venez à moi. — Ainsi soit-il ! et puisque vous êtes mon bon frère, vivons ensemble. » Ils vécurent donc époux, et le fils que Hina mit au monde se nomma *Tii*. Ce fut le premier homme. Plus tard, Hina eut une fille qui fut nommée *Hina ere-ere Monoi* ; elle devint la femme de Tii, et lui donna un fils, qui fut appelé *Taata*, terme qui, à quelques variantes près, signifie homme, dans toute la Polynésie. Hina, fille et épouse de Taaroa, grand-mère de Taata, s'étant transformée en une belle et jeune femme, s'unit encore

à son petit-fils, et lui donna un enfant, *rou* et *Fana*, les véritables fondateurs de la race humaine.

Une autre tradition, que cite Ellis, se rapproche du récit mosaïque. Taaroa, qui avait fait le monde, forma l'homme avec la terre rouge *araca*, qui servait d'aliment à la créature jusqu'à l'apparition de l'arbre à pain. Un jour Taaroa donna l'homme dans un profond sommeil, et un os *iri*, dont il fit la femme. Ces deux êtres furent les chefs de la famille humaine. Tout en citant ce récit, Ellis exprime des soupçons sur son authenticité ; il voit dans l'analogie mosaïque pourrait bien se terminer que d'un équivoque sur le mot *iri*, signifie à la fois *os*, *ceure* et *victime* sacrée.

Les récits des naturels, dit M. d'Urville, de qui nous tirons ces détails, ne varient pas moins touchant l'origine des animaux domestiques trouvés chez eux lors de la découverte ; les uns parlaient bien d'une importation faite par des peuples occidentaux, mais d'autres continuaient le système de la création de Taaroa, en disant qu'après l'homme il fit les quadrupèdes pour la terre, les oiseaux pour l'air, les poissons pour la mer. Un petit nombre admettait une autre donnée : suivant eux, un homme des anciens âges, vieillard érudit et puissant, était venu à mourir ; de son cadavre putréfié naquirent tous les animaux. Les cochons, les chiens, du reste, avaient leurs âmes, qui réunissaient dans un lieu nommé *Ofo-ou*. C'était une espèce digne d'égards aux yeux des insulaires. Chaque cochon avait son nom, tout comme un homme ; seulement le nom du cochon était invariable, celui de l'homme changeait aux divers âges de la vie.

Les Taitiens avaient aussi leur histoire diluvienne. Voy. DÉLUGE, n° 27.

29^e Cosmogonie des îles Pomotou.

Voici ce que dit M. Morenhout d'Amsterdam, missionnaire protestant : « Combien je souhaiterais de pouvoir vous donner ici toute leur cosmogonie, si grande pour les pensées si noble pour les expressions, dans ce langage simple, mais clair et harmonieux ! » puis cet ensemble de traditions où l'on ne trouve comme les bases de tous les systèmes de religion qu'on a rencontrés chez les Hindous, chez les Egyptiens et chez tant d'autres nations : par exemple, cette idée d'un Dieu, âme du monde, où tout ce qui existe fait partie de la divinité, ou plutôt d'après laquelle l'univers entier est Dieu. De même quand ces insulaires représentent Dieu par l'idée si généralement répandue de l'œuf du monde, mais exprimée d'une manière plus grande, plus noble peut-être que chez aucune autre nation.

*Hoau noui eaa ri paa
no Taaroa.*

*Le de Taaroa, teori ori
raa fenna.*

Création grande et sacrée
n'est que l'enveloppe ou la
coquille.

C'est lui qui donne le mouve-
ment, et qui met toutes les
parties en harmonie.

« Mais outre ces idées, qu'on trouve répétées chez tant de nations, ces insulaires avaient celle de sept cieux ; ils ajoutaient que Dieu, après avoir essayé d'unir les différentes matières pour en former notre globe, voyant qu'elles refusaient de se joindre intimement, les lança de la main droite. Mais voici le passage :

<i>Ete touma,</i>	Les pivots (ou matières solides du centre de la terre),
<i>Ete papa,</i>	les pierres,
<i>Ete one,</i>	les sables,
<i>O o,</i>	nous sommes.
<i>Otoï na māi pohia te fanoua.</i>	Venez, vous qui devez former cette nouvelle terre.
<i>Pohia,</i>	Il les presse,
<i>popohia</i>	il les presse encore ;
<i>aetu ia e fahirire.</i>	mais les matières ne veulent pas s'unir.
<i>Toro o hitou te rai,</i>	Alors, de la main droite, il lance les sept cieux,
<i>e pau moua.</i>	pour en former la première base.
<i>Fanaï ai te rai pau mourî ;</i>	Et la lumière est créée, l'obscurité n'existe plus ; tout était aperçu, et l'intérieur de l'univers éclairé ; le dieu lui-même resta ravi en extase à la vue de l'immensité.
<i>mataroa e pau roto pau ahaï te pau tia.</i>	Est finie la mobilité, le mouvement est créé.
<i>Ete pau noho, fanau te ori.</i>	Est fini l'office des messagers, est fini l'emploi des orateurs.
<i>E pau va arere, ete va ore rareo.</i>	Sont placés les pivots,
<i>E faa-ite touma,</i>	sont placées les pierres,
<i>e faa ite papa,</i>	sont posés les sables ;
<i>e faa one ;</i>	les cieux se sont élevés,
<i>a tolo te rai,</i>	la mer est dans ses profondeurs.
<i>ia hoho nou.</i>	Est achevée la création de l'univers.
<i>E pau fanoua nohoau.</i>	

30^e Cosmogonie des Iles Tonga.

Un jour le dieu Tangaloa alla pêcher à la ligne, et il arriva que l'hameçon resta accroché à un rocher au fond de la mer. En retirant sa ligne, le dieu amena à la surface des eaux toutes les Iles Tonga, qui n'eussent formé qu'une seule terre, si sa ligne n'eût pas rompu, ce qui fut cause que cette terre se divisa en plusieurs fragments isolés, comme elle l'est aujourd'hui. Les naturels montrent dans un rocher un trou de deux pieds de diamètre environ qui le traverse en entier, et où l'hameçon de Tangaloa demeura fixé. Cet hameçon fut remis à la famille du Toui-tonga, qui le perdit, il y a près de cinquante ans, lors de l'incendie de sa maison.

Les terres de Tonga, une fois amenées au-dessus des eaux, furent, par l'influence divine, couvertes de plantes, d'arbres et d'animaux semblables à ceux du Bolotou (paradis), mais de qualité inférieure et d'une nature périssable. Tangaloa, voulant ensuite peupler ces Iles d'êtres intelligents, dit à ses deux fils : « Prenez avec vous vos femmes, et allez vous établir à Tonga ; divisez la contrée en deux, et habitez chacun sur votre portion. » Les deux fils exécutèrent cet ordre ; le nom de l'aîné était Touho ; celui du cadet, Vaka-Ako-Ouli. Celui-ci était fort habile et doué d'une grande sagesse ; ce fut lui

qui inventa le premier les haches, les colliers, les étoffes de papa-langui et les miroirs. Toubo était bien différent : c'était un fainéant, qui passait son temps à se promener, à dormir, et à convoiter les beaux ouvrages de son frère. Ennuyé de les demander, il résolut de le tuer, et se cacha pour exécuter son mauvais dessein. Il rencontra un jour Vaka-Ako-Ouli qui se promenait, et l'assomma. Alors son père arriva du Bolotou dans une violente colère ; il demanda à Toubo : « Pourquoi as-tu tué ton frère ? Ne pouvais-tu pas travailler comme lui ? Fuis, malheureux, fuis ; et dis à la famille de Vaka-Ako-Ouli de venir ici. » Ceux-ci vinrent, et Tangaloa leur adressa ces paroles : « Lancez vos pirogues à la mer ; faites route à l'est, vers la grande terre, et fixez-y votre séjour. Votre peau sera blanche comme votre âme, car votre âme est pure. Vous serez habiles ; vous ferez des haches, toutes sortes de bonnes choses et de grandes pirogues. En même temps je dirai au vent de toujours souffler de votre terre vers Tonga ; quant aux habitants de cette île, ils ne pourront venir vers vous avec leurs mauvaises pirogues. » Puis Tangaloa parla ainsi au frère aîné et à sa famille : « Vous serez noirs, car votre âme est méchante, et vous serez dépourvus de tout. Vous n'aurez point de bonnes choses ; vous n'irez point à la terre de votre frère ; comment pourriez-vous le faire avec vos mauvaises pirogues ? Mais vos frères viendront quelquefois à Tonga pour commercer avec vous. »

Suivant une autre tradition, les Iles Tonga avaient déjà été tirées de dessous l'eau, mais n'étaient pas encore peuplées d'êtres intelligents, lorsque les dieux secondaires du Bolotou, curieux de voir le nouveau monde, s'embarquèrent dans une grande pirogue au nombre de 200, hommes et femmes, pour se rendre à l'île Tonga. Enchantés de la nouveauté du lieu, ils formèrent la résolution d'y rester, et dépecèrent en conséquence leur grande pirogue pour en faire de petites. Mais, au bout de quelques jours, il mourut deux ou trois de ces dieux, et cet événement consterna les autres qui se trouvaient immortels. Vers le même temps, l'un d'entre eux éprouva une sensation étrange, et il en conclut qu'un des dieux supérieurs du Bolotou venait pour l'inspirer. Il le fut en effet, et annonça à ses compagnons que les dieux supérieurs avaient décidé que, puisqu'ils étaient venus à Tonga, qu'ils en avaient respiré l'air et goûté les fruits, ils deviendraient mortels, qu'ils peupleraient le monde d'êtres mortels aussi, et que tout ce qui les entourerait serait *mea mama* (mortel, périssable). Cette décision les attrista beaucoup, et ils commencèrent à se repentir d'avoir détruit leur grand canot. Ils en construisirent un autre, et plusieurs d'entre eux s'y embarquèrent, dans l'espoir de regagner le Bolotou, comptant revenir prendre leurs compagnons, s'ils réussissaient dans leur entreprise. Mais après avoir vainement cherché cette terre tant désirée, ils retournèrent tristement à Tonga, qui leur dut sa population.

31^e Cosmogonie néo-zélandaise.

Nous en décrivons les détails aux articles MAWI, n° 2; MAWI-POTIKI, et MAWI-RANGA-RANGUI.

CUALICHU, génie du bien et du mal, révéral par les Patagons. Il a à son service une espèce de Pythie ou grande prêtresse, qui rend des oracles. M. d'Orbigny l'a vue au milieu des plaines, entourée d'un vaste cercle d'indigènes silencieux, leur interpréter, l'œil en feu, les volontés de Cualichu, et leur prophétiser des victoires.

DZIKDZILIA et **DZIEWANNA**, déesses adorées par les anciens Polonais. La première correspondait à la Vénus des Latins et la seconde à Diane.

ELVERSORTOK, être surnaturel que craignent les Groënlandais. Semblable au vampire des Grecs, il se nourrit de la chair des cadavres, et fréquente les lieux de sépulture.

GARDAYLIS, dieu des pilotes, adoré dans la Samogitie et par les anciens Prussiens.

IGNERSOIT, spectre que les Groënlandais croient vivre au sommet des montagnes, mais il n'est nullement dangereux. Il invite souvent un Groënlandais à venir le trouver sur les pics où il établit sa demeure, mais dans le seul but de jouir de sa société. Ignersoit se montre quelquefois sur la côte, et alors il brille comme un météore.

MOUNDAMALINI, divinité hindoue; c'est une des formes les plus terribles de la déesse Dêvi. On la représente de couleur noire, et avec un chapelet de crânes humains suspendu à son cou. Ce nom lui vient sans doute de ce qu'elle a tué le démon Mounda. Voy. Dêvi et Kali.

NATCHI, fête solennelle dans laquelle les habitants de l'archipel Tonga accouraient mettre aux pieds du Toulouga (grand prêtre) les prémices des productions de la terre, qui avaient été tabous jusqu'à ce moment.

NIETOWCHITCHINA, secte de Russie, qui professe les principes des Strigoliuks les plus exagérés. Voy. Strigoliuks.

OKIIN-TENGRI, génie de la théogonie mongole. C'est le génie tutélaire de la terre. Il attesta l'éminente sainteté de Gautama, le Bouddha des temps modernes.

PIGUERAO-CATEQUIL, génie de la mythologie péruvienne, honoré ainsi que son frère Apo-Catéquil par les anciens habitants de la contrée. Voy. Catéquil, au Supplément.

TEUTONIQUES (CHEVALIERS), ordre religieux et militaire, fondé à Saint-Jean-d'Acro vers l'an 1190, afin de pouvoir au soulagement des Croisés malades ou blessés; il eut pour point de départ un hôpital fondé vers 1128, dans la terre sainte, par les bourgeois de Lubek et de Brême, et desservi par les Allemands (*Deutschen* ou *Teutons*). H. de Waldpott en fut le premier grand maître. Chassé d'Asie à la fin des croisades, l'ordre vint s'établir en Europe. Il acquit de vastes possessions en Allemagne, en Italie, en Hongrie, en Transylvanie, obtint bientôt une grande importance, et fut mis au rang des puissances européennes. L'empereur Frédéric II nomma le grand maître prince de l'empire. En 1230, Conrad, duc de Cujavie, appela en Prusse les chevaliers teutoniques, qui avaient alors pour grand maître Hermann de Salza, et les chargea de subjuguier et de convertir les habitants du pays, qui étaient encore idolâtres. Il leur donna pour résidence la ville de Culm. Les chevaliers effectuèrent cette conquête en peu d'années et restèrent maîtres de la Prusse. En 1237, l'ordre s'accrut par la fusion des chevaliers *Porte-Glaives*. Le siège de l'ordre fut alors établi à Marienburg. Sa puissance finit par s'étendre non-seulement sur la Prusse, mais sur l'Esthonie, la Livonie, la Courlande, en un mot sur presque tout le littoral de la Baltique. Les chevaliers ne tardèrent point à décliner : le luxe, la débauche, le désordre dans les finances, leur firent perdre leur force et de leur considération. En 1466, Louis d'Erlichshausen fut obligé, à la suite d'une défaite, d'abandonner à la couronne de Pologne la partie occidentale de la Prusse : il ne garda que la Prusse orientale, et cela en se reconnaissant vassal de la Pologne. En 1525, Albert de Brandebourg, alors grand maître, se déclara pour la réforme de Luther, se maria et sécularisa la Prusse orientale, qui depuis resta dans sa famille. Une partie des che-

valiers nommèrent alors à sa place Walter de Crombr et le siège de l'ordre fut transféré à Marienhal ou Genthain en Franconie : en même temps l'ordre *Porte-Glaives* se reconstitua sous Walter de Plettenberg. L'ordre teutonique ne conserva plus que quelques priétés en Allemagne, en Hongrie, en Italie; il a cessé d'exister de fait avec l'empire d'Allemagne au commencement de ce siècle : l'empereur Napoléon l'a définitivement supprimé par un décret du 24 avril 1809, décret qui fut ratifié par le congrès de Vienne en 1815. (Bouquet, *Dict. univ.-rel.*)

TEYEMMOUM. La purification avant la prière est gardée comme un point si essentiel chez les musulmans qu'à défaut d'eau, ils sont obligés de se purifier avec des matières pulvérulentes. C'est ce que l'on appelle *Teyemmour*. On dit qu'un jour Mahomet, se trouvant avec une femme et son beau-père dans un lieu désert et aride, reçut cet oracle : « Si vous ne trouvez point d'eau, purifiez-vous avec de la matière nette et pure. » Il fit alors ses ablutions avec du sable et s'acquitta ensuite de la prière *Namaz*.

La manière d'y procéder consiste à poser les deux mains ouvertes sur du sable, de la terre, de la poussière, ou de la cendre, et après les avoir secouées horizontalement l'une contre l'autre, les porter au visage, retoucher la main avec l'autre, ainsi que les bras jusqu'au coude.

Ces sortes de purifications ne regardent que les musulmans ou les personnes qui, se trouvant hors des villes ou des lieux habités, auraient à faire un trajet d'un mile ou plus pour se procurer de l'eau. L'habitant d'une ville ou l'homme en demeure fixe, ne sauraient en faire usage que dans les cas suivants : 1^o lorsqu'on veut participer à une prière funèbre qu'un corps de fidèles serait sur le point de commencer pour un mort avant son inhumation, sans que le temps de se pourvoir de l'eau requise; 2^o lorsqu'on a question de faire l'oraison consacrée aux deux fêtes de Beyram, et qu'il ne reste plus assez de temps pour se procurer de l'eau; 3^o lorsqu'on est dans le cas de payer un tribut à un prix au-dessus de sa valeur réelle; 4^o lorsque, par le défaut d'une commodité, on n'a pas en fait d'eau; 5^o lorsque des empêchements naturels ou civils, tels que le défaut de vases, de seaux, etc.; la crainte des ennemis, des malfaiteurs, des bêtes féroces, privent le musulman des moyens de se procurer de l'eau; 6^o enfin, lorsqu'il y a danger prochain de manquer d'eau pour les besoins de la vie ne permet pas de s'en servir pour les purifications.

VASOUS, classe de divinités hindoues, qui tiennent le premier rang après la triade suprême. Les grands Vasous sont au nombre de huit, et ils président chacun à l'une des huit régions de l'univers : leurs noms sont, Indra, Agni, Yama, Nairrits, Varouna, Pavana, Kourvera et Isvara. Le dernier est le même que Siva. Voy. leurs fonctions et leurs attributs à l'article *ACUTA-DIKOU-PALAKA*. Les sept autres Vasous partagent les attributions et les honneurs de leur mari; on les nomme les *Matris*, ou les *hunnies*. Les principales sont Bhavani, épouse de Siva, qui commande à toutes les autres, et Prithivi, épouse de Kourvera, qui préside comme son mari aux trésors matériels. Prithivi est la terre divinisée; on la peint quelquefois sous la figure d'une vache, symbole de la fécondité, et plus habituellement sous les traits d'une femme, ayant un animal à ses pieds, et entourée d'emblèmes divers, qui ont, pour la plupart, rapport à l'agriculture.

On donne le nom de Vasous planétaires aux intelligences qui président aux sept planètes et aux sept ciels. Ce sont Sourya, qui préside au soleil; Sonna, à la lune; Mangala, à la planète de Mars; Boudha, à celle de Mercure; Vrihaspati, à Jupiter; Soukra, à Vénus; Sana, à Saturne. On les appelle les sept mounis par excellence, les sept sages, les solitaires, les prophètes, les chanteurs, etc. Ce sont les brahmanes célestes, quelquefois les brahmanes humains, divinisés par la vertu de leurs prières, et de leurs pratiques pieuses et de leur sainteté.

Les sept régions infernales ont aussi leurs gouverneurs, qu'on appelle les sept Vasous des Patalas. Leur chef est Yama, selon les uns; Sécha-Naga on Bali, selon les autres. Il en est qui les confondent avec les Vasous planétaires.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.



